



Le Gouffre de l'Absolution

Alastair Reynolds

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ALASTAIR
REYNOLDS

Le Gouffre
de l'Absolution

Science-fiction

POCKET



ALASTAIR REYNOLDS

Cycle des Inhibiteurs - 4

LE GOUFFRE DE L'ABSOLUTION

*Traduit de l'anglais
par Dominique Haas*



PRESSES DE LA CITÉ

Titre original :
ABSOLUTION GAP

© Alastair Reynolds, 2002
© Presses de la Cité, 2005, pour la traduction française
ISBN 978-2-266-16901-1

Pour mes grands-parents

*« L'Univers commence à ressembler plus à une grande
idée qu'à une grosse machine. »*

Sir James Jeans

PROLOGUE

Seule, au bout de la jetée, elle regarde le ciel. Sous le clair de lune, les planches forment un ruban bleu argenté qui part du rivage et s'avance sur la mer d'un noir d'encre. Les vagues viennent doucement lécher les piliers. Au-delà de la baie, vers l'horizon, à l'ouest, des traînées d'un vert très clair brillent comme si une flotte de galions avait coulé là, tous feux allumés.

Elle porte une sorte de cuirasse formée par un nuage blanc de papillons mécaniques. Elle les fait s'unir plus étroitement, rapprocher leurs ailes. Elle n'a pas froid – la brise vespérale est chaude, et chargée d'un doux parfum exotique, une odeur d'îles lointaines –, mais elle se sent vulnérable. Elle a l'impression d'être observée par une chose immense et plus vieille qu'elle. Elle pense que si elle était arrivée un mois plus tôt, quand il y avait encore des dizaines de milliers de gens sur cette planète, la mer ne se serait pas autant intéressée à elle. Mais il n'y a plus personne sur les îles, à présent, en dehors d'une poignée d'obstinés, ou d'étrangers récemment arrivés, comme elle. Car elle est une nouvelle venue dans cet endroit – ou plutôt, elle en est restée longtemps éloignée –, et son signal chimique réveille la mer. Les traînées lumineuses qui barrent la baie sont apparues depuis son retour. Ce n'est pas une coïncidence.

Après tout ce temps, la mer se souvient encore d'elle.

— Il faut y aller, maintenant.

C'est son protecteur qui l'appelle, depuis la langue de terre noire où il l'attend impatiemment, appuyé sur sa canne.

— L'endroit n'est pas sûr, depuis qu'ils ont cessé de canaliser l'anneau.

L'anneau, oui : elle le voit, à présent. Il coupe le ciel en deux, pareil à une représentation de la Voie lactée tracée par un dessinateur à la main lourde, qui aurait forcé le trait. L'anneau scintille et jette des éclairs : il est formé d'innombrables débris qui réfléchissent la lumière du soleil tout proche. Lors de son arrivée, les autorités planétaires réussissaient encore à le contenir : elle voyait, toutes les cinq ou dix minutes, la rose fulgurance d'une fusée, d'un drone qui déviait la trajectoire d'un débris, l'empêchant d'entrer dans l'atmosphère de la planète et de s'abîmer dans la mer. Elle a cru comprendre que les

autochtones faisaient des vœux lorsqu'ils voyaient l'une de ces lueurs. Ils n'étaient ni plus ni moins superstitieux que les habitants des autres planètes qu'il lui avait été donné de rencontrer, c'est juste qu'ils comprenaient l'extrême fragilité de leur monde – que sans ces éclairs il n'y avait pas d'avenir possible. Il n'aurait rien coûté aux autorités de continuer à canaliser l'anneau : les drones autorépliquants effectuaient cette tâche automatiquement depuis quatre cents ans, depuis la recolonisation. Les neutraliser n'était qu'un geste purement symbolique, destiné à encourager l'évacuation.

À travers l'anneau diaphane, elle voit l'autre lune, plus distante : celle qui n'a pas été fracassée. Personne ou presque, sur ce monde, n'a la moindre idée de ce qui s'est passé. Sauf elle. Elle l'a vu ; de loin, mais elle l'a vu de ses propres yeux.

— Si nous tardons..., reprend son protecteur.

Elle se tourne vers la terre ferme.

— Encore un tout petit peu. Et puis nous pourrons y aller.

— J'ai peur qu'on ne nous vole le vaisseau. J'ai peur des Nidificateurs.

Elle hoche la tête. Elle comprend son inquiétude, mais elle est déterminée à faire ce pour quoi elle est venue.

— Nous n'avons rien à craindre pour le vaisseau. Nous n'avons rien à craindre des Nidificateurs.

— Ils semblent s'intéresser particulièrement à nous.

Elle chasse de son front un papillon mécanique vagabond.

— Ils se sont toujours intéressés à nous. Ils fouinent un peu, c'est tout.

— Une heure, dit-il. Après, je pars sans vous.

— Vous ne feriez pas ça.

— Ça, à votre place, je n'en serais pas si sûre.

Elle a un sourire. Elle sait qu'il ne l'abandonnera pas. Mais son appréhension est justifiée : tout le temps de leur approche, ils ont eu l'impression de naviguer à contre-courant. Ils croisaient le flux formé par une masse innombrable de vaisseaux d'émigration. Lors de leur arrivée en orbite, l'accès aux mâts d'amarrage était interdit : les autorités ne permettaient à personne de rejoindre la surface. Avec pas mal de ruse et autant de graissage de pattes, ils avaient réussi à prendre une capsule qui descendait, et ils l'avaient eue pour eux tout seuls. D'après son compagnon, l'opération puait la peur panique ; la structure même des objets était imprégnée de ces signaux chimiques humains. Elle s'était réjouie de ne pas avoir son flair surdéveloppé. Elle avait déjà assez peur comme ça – plus, en tout cas, qu'elle ne souhaitait le lui laisser voir. Elle avait eu encore plus peur quand elle avait vu que les Nidificateurs les suivaient dans le système. Leur vaisseau élaboré, à coque effilée, spiralée et vaguement translucide,

muni de chambres intérieures, est l'un des derniers bâtiments en orbite. Attendent-ils quelque chose d'elle, ou sont-ils juste venus voir ce qui se passait ?

Elle regarde à nouveau la mer. C'est peut-être son imagination, mais les traînées lumineuses semblent plus nombreuses, plus étendues. On dirait moins, à présent, une flotte de galions qu'une métropole submergée. Les lueurs donnent l'impression de se rapprocher lentement du bout de la jetée. L'océan peut la flairer : de minuscules organismes fluctuent entre l'air et l'eau. Ils s'infiltrant dans sa peau, dans son sang, dans son cerveau.

Elle se demande ce que l'océan peut bien savoir. Il a dû percevoir l'évacuation, sentir le départ de tous ces esprits humains. Les évolutions des nageurs, les informations neuronales qu'ils charriaient, tout cela doit lui manquer. Il a peut-être même perçu la fin de l'opération de canalisation : deux ou trois fragments de ce qui était naguère une lune sont déjà tombés à la mer, mais très loin des îles. Quant à savoir ce qu'il peut bien comprendre à ce qui se trame... Elle se le demande.

Elle lance un ordre aux papillons. Une petite nuée se détache de sa manche et s'assemble devant son visage, formant un écran de la taille d'un mouchoir, dont seules les ailes des bords continuent à palpiter. La surface change de couleur, devient transparente, en dehors d'un pourtour violet. Elle lève la tête, scrute le ciel nocturne, derrière l'anneau de débris. Par un artifice computationnel, les papillons effacent l'anneau et la lune. Le ciel s'assombrit peu à peu, les ténèbres deviennent encore plus profondes, et plus brillantes les étoiles. Après un instant de réflexion, elle sélectionne une étoile particulière et concentre son attention dessus.

Cette étoile n'a rien de remarquable. Ce n'est que la plus proche de ce système binaire, et voilà tout ; elle est à quelques années-lumière à peine. Mais elle constitue désormais une borne, elle délimite l'avance d'un phénomène inéluctable. Elle était là quand ils ont évacué le système, trente ans plus tôt.

Les papillons effectuent une autre opération qui se traduit par un zoom avant, centré sur cette étoile. Elle devient plus brillante, commence à se colorer. Elle n'est plus blanche, ni même bleutée. Elle prend une teinte indéniablement verte.

Et ça, ça n'est pas normal.

Ararat, système de Pi Eridani A, 2675

Scorpio regardait Vasko nager vers le rivage. Pendant toute la traversée, il avait pensé à la noyade, il avait essayé de se représenter l'effet que ça pouvait faire de sombrer dans ces profondeurs ténébreuses. On disait que, tant qu'à mourir, s'il n'y avait pas moyen d'y échapper, la noyade n'était pas la plus désagréable des morts. Il se demanda comment on pouvait le savoir, et si ça valait pour les porckos.

Il y réfléchissait encore quand le bateau s'arrêta en douceur. Il coupa le moteur et jaugea la profondeur de l'eau avec un bâton. Cinquante centimètres, tout au plus. Il espérait localiser un chenal qui lui aurait permis de se rapprocher davantage de l'île. Enfin, il faudrait que ça aille. Il n'avait pas spécialement fixé de lieu de rendez-vous avec Vasko, mais il n'avait plus le temps de reprendre le large et de décrire des cercles à la recherche d'un endroit qu'ils avaient déjà assez de mal à repérer en plein jour, quand le ciel était dégagé.

Scorpio alla vers la proue et prit le cordage plastifié qui servait d'oreiller à Vasko. Il enroula l'un des bouts autour de son poignet et sauta par-dessus bord, d'un mouvement coulé. Il tomba dans l'eau peu profonde, vert bouteille, soulevant une gigantesque gerbe d'écume. Il en avait juste au-dessus des genoux. C'est à peine s'il sentait le froid à travers le cuir épais de ses bottes et de ses jambières. La barque dérivait lentement, maintenant qu'elle était vide, mais d'un coup de poignet il tendit l'amarre et fit pivoter la proue de quelques degrés. Il se mit à marcher en se penchant très fort pour haler l'embarcation. Les pierres, sous ses pieds, étaient traîtresses, mais pour une fois la démarche curieuse de ses jambes arquées le servait bien. Il soutint l'effort jusqu'à ce qu'il n'ait plus d'eau qu'à mi-hauteur de ses bottes et qu'il sente à nouveau la coque du bateau racler le fond. Il fit encore une douzaine de pas sur le rivage et s'arrêta, n'osant pas tirer la barque plus haut.

Il vit que Vasko avait maintenant pied. Il avait cessé de nager et

marchait dans l'eau.

Scorpio remonta dans la barque. Des écailles et des éclats de métal rouillé se détachèrent sous ses doigts. Elle était restée plus de cent vingt heures dans l'eau, et ce serait vraisemblablement son dernier voyage. Il se pencha par-dessus le bord et mouilla la petite ancre. Il aurait pu le faire plus tôt, mais la rouille affectait autant le métal des ancres que des coques. La prudence s'imposait.

Il jeta encore un coup d'œil à Vasko. Il s'avavançait vers la barque, les bras écartés pour garder son équilibre.

Scorpio prit les vêtements de son compagnon et les fourra dans son sac à dos, qui contenait déjà des rations alimentaires, de l'eau fraîche et une trousse de premiers secours. Il passa ses bras dans les courroies de son sac et entreprit la petite traversée vers la terre ferme, tout en surveillant Vasko du coin de l'œil. Scorpio savait qu'il lui menait la vie dure, mais quand il commençait à s'énerver, il n'arrivait pas à se maîtriser. Il était un peu ennuyé par cette évolution de son caractère. Il y avait vingt-trois ans qu'il n'avait pas frappé un homme sous l'effet de la colère – sauf dans le cadre de sa mission. Il reconnaissait quand même qu'il était capable de violence verbale. Il en aurait ri, autrefois, mais depuis quelque temps il s'efforçait de mener une autre sorte de vie. Il pensait avoir tiré un trait sur certaines choses.

C'était évidemment la perspective de revoir Clavain qui avait fait remonter toute cette rage à la surface. Trop d'appréhension, trop de fils émotionnels le ramenaient au marécage sanglant du passé. Clavain savait ce qu'avait été Scorpio. Il savait exactement ce dont il était capable.

— Monsieur..., commença Vasko, à bout de souffle, grelottant.

— Comment c'était ?

— Vous aviez raison, monsieur. C'était un peu plus froid que ça n'en avait l'air.

Scorpio reposa son sac à dos.

— C'est aussi ce que je pensais. Enfin, vous vous en êtes bien sorti. J'ai pris vos affaires. Vous serez bientôt au sec et au chaud. Vous ne regrettez pas d'être venu ?

— Non, monsieur. J'étais en quête d'aventure, après tout !

Scorpio lui passa ses affaires.

— Vous chercherez moins l'aventure, quand vous aurez mon âge.

La journée était calme, comme bien souvent quand le plafond nuageux était bas. Le soleil le plus proche – celui autour duquel tournait Ararat – était une tache claire, basse sur l'horizon, à l'ouest. Sa contrepartie binaire, plus lointaine, était un diamant blanc, étincelant, dans une trouée entre les nuages, au-dessus de l'horizon diamétralement opposé. Pi Eridani A et B. Sauf que personne ne les

appelait jamais ainsi. C'était toujours Soleil Vif et Soleil Morne.

La lumière grisâtre, presque métallique, privait l'eau de toute couleur, la muant en une sorte de soupe glauque, d'un gris-vert terne. Scorio la regardait clapoter autour de ses bottes. Elle avait l'air épaisse, et pourtant, en dépit de son opacité, la densité réelle des micro-organismes en suspension dedans était faible, selon les critères d'Ararat. Vasko avait quand même pris un léger risque en décidant de nager dans ce potage. Enfin, il avait eu raison de le faire, parce que ça leur avait permis d'approcher la barque beaucoup plus près du rivage. Scorio n'était pas un expert en la matière, mais il savait que la plupart des rencontres significatives entre les êtres humains et les Schèmes Mystifs avaient lieu dans des zones tellement saturées d'organismes qu'on aurait dit des radeaux de matière organique flottante. La concentration à cet endroit était assez faible pour qu'il y ait peu de risque que les Schèmes dévorent le bateau pendant leur absence, ou qu'ils provoquent un système de marée locale afin de l'entraîner vers le large.

Ils parcoururent les derniers mètres qui les séparaient de la terre ferme : une plaine rocheuse en pente douce, visible de la mer sous la forme d'une ligne noire. Ça et là, des flaques reflétaient le gris du ciel, de sorte qu'on aurait dit des coulées de mercure. Ils se frayèrent un chemin entre elles, se dirigeant vers une sorte de bourgeon blanchâtre, à mi-distance.

— Vous ne m'avez pas encore révélé le pourquoi et le comment de tout ça, fit Vasko.

— Vous le saurez bien assez tôt. Vous n'êtes pas suffisamment excité comme ça à l'idée de rencontrer le Vieux ?

— À vrai dire, j'aurais plutôt le trac.

— Il fait cet effet-là à la plupart des gens, mais ne vous laissez pas impressionner. Il n'est pas très à cheval sur le protocole, de toute façon.

Au bout de dix minutes de marche, Scorio avait récupéré l'énergie qu'il avait dépensée à tirer la barque au sec. Et à ce moment-là le bourgeon était devenu un dôme, qui se révéla finalement être une tente gonflable. Elle était retenue par des piquets enfoncés dans le sol, et le tissu blanc de la base, maculé de divers tons de vert vif, avait été rapiécé maintes fois. Des fragments de coquillages abandonnés par la mer et pareils à des bouts de bois flotté étaient appuyés sur tout le pourtour selon des angles étranges, mais d'une façon indéniablement artistique.

— Monsieur, vous avez dit, tout à l'heure, qu'en fait Clavain ne faisait pas le tour du monde..., commença Vasko.

— Oui. Et alors ?

— Alors, s'il est simplement venu ici, pourquoi ne pas le dire ?

— À cause de la raison pour laquelle il est venu ici, répondit Scorio.

Ils contournèrent le chapiteau et arrivèrent à la porte du sas. À côté se trouvait la petite boîte bourdonnante qui assurait la pressurisation de la tente et fournissait à son occupant la chaleur et généralement toute l'énergie dont il pouvait avoir besoin.

Scorio examina l'un des fragments de coquille, palpant le bord tranchant à l'endroit de la cassure.

— On dirait qu'il a écumé la grève.

Vasko indiqua la porte extérieure, qui était déjà ouverte.

— On dirait aussi qu'il n'est pas chez lui.

Scorio poussa la porte intérieure et entra dans une pièce où se trouvaient une couchette et une pile de linge de lit soigneusement plié. Un petit bureau pliant, un réchaud et un synthétiseur de nourriture. Un récipient d'eau purifiée et une boîte de rations. Une pompe à air, qui marchait encore, et des morceaux de coquille sur la table.

— Il n'y a pas moyen de savoir depuis combien de temps il est sorti, déclara Vasko.

— Ça ne doit pas faire très longtemps, répondit Scorio en secouant la tête. Une heure ou deux, tout au plus.

Vasko regarda autour de lui, se demandant quel indice révélateur permettait à Scorio d'être aussi affirmatif. Il pouvait toujours chercher : les êtres humains standard n'avaient pas le flair que les porckos avaient hérité de leurs ancêtres. Mais ça, les porckos savaient que les hommes n'aimaient pas qu'on le leur rappelle.

Ils ressortirent et refermèrent la porte intérieure derrière eux, comme ils l'avaient trouvée.

— Et maintenant ? demanda Vasko.

Scorio ôta l'un des deux bracelets de communication qu'il avait au poignet et le tendit à Vasko. Il était réglé sur une fréquence sécurisée, si bien qu'il n'y avait pas de danger que quelqu'un, sur une autre île, surprenne leur conversation.

— Vous savez vous servir de ces trucs-là ?

— Je m'en sortirai. Vous voulez que je fasse quelque chose de spécial ?

— Oui. Vous allez m'attendre ici. Je devrais ramener Clavain. Mais s'il revient avant moi, vous lui direz qui vous êtes, et comment vous êtes arrivé ici, puis vous m'appellerez et vous demanderez à Clavain s'il veut me parler. Pigé ?

— Et si vous ne revenez pas ?

— Le mieux serait que vous appeliez Blood.

Vasko tripota le bloc-poignet.

— Vous avez l'air un peu inquiet, monsieur. Comme si vous vous

demandiez ce qui peut bien se passer dans sa tête. Vous pensez qu'il pourrait être dangereux ?

— Je ne le pense pas, je l'espère ! Parce que, sinon, je ne vois pas à quoi il pourrait bien nous être utile... Bon, fit Scorpio en tapotant l'épaule du jeune homme, vous m'attendez ici, je fais le tour de l'île. Ça ne devrait pas me prendre plus d'une heure. Je devrais le trouver près de la mer.

Scorpio se fraya un chemin à travers les rochers plats qui entouraient l'île, en écartant ses petits bras courts pour garder son équilibre, se fichant pas mal de l'image pataude, ridicule, qu'il devait offrir.

Il crut apercevoir une silhouette au loin, dans le brouillard qui montait de la mer en cette fin d'après-midi. Il faisait de plus en plus sombre. Il ralentit, plissa les paupières. Sa vue avait beaucoup baissé depuis Chasm City. Il avait vieilli. À un certain niveau, il espérait que le mirage se révélerait être Clavain. Maintenant, si ce n'était que le fruit de son imagination, une conjonction de pierres, de lumière et d'ombre qui lui avait joué un tour, à un autre niveau il ne serait pas trop déçu.

Il ne l'aurait avoué pour rien au monde, mais il était un peu angoissé. Il y avait six mois qu'il n'avait pas vu Clavain. Ce n'était pas si long, en réalité. Six mois, sur une vie humaine, c'était même négligeable. Et pourtant, Scorpio ne pouvait se départir de l'impression qu'il allait revoir un homme qu'il n'avait pas vu depuis des dizaines d'années, que la vie et les expériences avaient peut-être changé au point de le rendre méconnaissable. Il se demanda comment il réagirait s'il s'avérait que Clavain avait bel et bien perdu l'esprit. S'en rendrait-il seulement compte ? Scorpio s'était suffisamment frotté aux hommes pour savoir qu'il pouvait se fier à son intuition en ce qui concernait leurs intentions, leur humeur et ce qu'ils avaient dans la tête en général. On disait que l'esprit des hommes et celui des porckos n'étaient pas très différents. L'ennui, c'est qu'avec Clavain Scorpio ne savait jamais sur quel pied danser. Clavain n'était pas comme les autres hommes. Il avait été façonné par l'histoire, laquelle avait abandonné derrière elle quelque chose d'unique et de très possiblement monstrueux.

Scorpio avait cinquante ans. Il connaissait Clavain depuis vingt-cinq ans – la moitié de sa vie ! –, depuis qu'il avait été capturé par les Conjoiners dans le système de Yellowstone. Peu après, Clavain avait déserté les Conjoiners, et ils avaient cessé, non sans réticences au début, de se bagarrer. Scorpio et lui. Ils avaient constitué une bande composée d'un échantillonnage hétéroclite d'aventuriers et de gibiers

de potence dans les parages de Yellowstone, et ils avaient rejoint le système de Resurgam à bord d'un vaisseau volé, après avoir échappé aux anciens compagnons conjoincteurs de Clavain, qui les harcelaient. Ils avaient fui l'espace de Resurgam à bord d'un autre vaisseau, et ils étaient arrivés ici, sur la bille bleu-vert, couverte d'eau, d'Ararat. Ils n'avaient plus été amenés à combattre ensemble depuis qu'ils avaient quitté Resurgam, si ce n'est pour fonder la colonie temporaire.

Ils s'étaient échinés à faire surgir du néant des communautés entières. Ils s'étaient souvent disputés, mais seulement sur des questions d'une importance cruciale. Quand l'un des deux prônait une politique trop dure, ou trop laxiste, l'autre était là pour faire contrepoids. C'est à cette époque que Scorpio avait mis sa force de caractère à profit pour cesser de haïr les êtres humains à chaque instant de son existence. Et ça, il le devait à Clavain.

Mais rien n'était jamais aussi simple, n'est-ce pas ?

Le problème, c'était que Clavain était né cinq cents ans plus tôt, et qu'il avait vécu beaucoup, beaucoup de ces années à l'état de veille. Et si le Clavain que Scorpio connaissait – le Clavain que la plupart des colons connaissaient, à vrai dire – n'était qu'une phase transitoire, un peu comme une brève vision du soleil entre les nuages pendant un orage ? Au début de leur rencontre, Scorpio l'avait en quelque sorte tenu à l'œil, à l'affût d'indices trahissant le retour du Boucher et de ses pulsions irrépessibles. Il n'avait rien vu qui fût de nature à confirmer ses soupçons, mais au contraire amplement de quoi le rassurer : Clavain n'était pas le vampire assoiffé de sang dont l'histoire avait relaté les crimes.

Mais les deux dernières années avaient ébranlé ces belles certitudes. Non que Clavain fût devenu plus cruel, plus violent ou plus discutaillleur, mais quelque chose avait changé en lui, un peu comme quand un nuage passe devant le soleil, projetant une ombre sur un paysage. Et le fait que Scorpio sache que les autres nourrissaient des doutes similaires quant à sa propre stabilité était d'un piètre réconfort. Il savait à quoi s'en tenir sur ses états d'âme, et il espérait qu'il ne ferait plus jamais mal à un être humain comme il l'avait fait par le passé. Quant à ce qui se passait dans la tête de son ami, il en était réduit aux conjectures. La seule chose dont il pouvait être sûr, c'était que le Clavain qu'il connaissait, celui à côté de qui il avait combattu, s'était retiré dans un endroit personnel, intensément privé. Avant même son exil sur cette île, Scorpio en était arrivé à ne plus le comprendre du tout.

Enfin, il ne lui en voulait pas pour autant. Personne n'aurait pu lui en vouloir.

Il avançait jusqu'à être certain que la silhouette était bien réelle, et il continuait à avancer jusqu'à pouvoir distinguer les détails. Quelqu'un

était accroupi au bord de l'eau, immobile, comme surpris par une rêverie qui avait interrompu l'examen innocent des flaques abandonnées par la marée, et de leur faune.

Scorpio le reconnut. C'était Clavain. Il en aurait été tout aussi certain s'il avait cru l'île inhabitée.

Le porcko éprouva une soudaine vague de soulagement. Clavain était vivant. C'était toujours ça. Quoi qu'il puisse arriver ce jour-là, cela au moins figurerait au nombre des victoires.

Lorsqu'il fut à portée de voix, Clavain sentit sa présence et se retourna. Il y eut un coup de vent, une brise qui n'était pas là à l'arrivée de Scorpio. Elle souleva une mèche de cheveux blancs sur le front rose presque rouge de Clavain. Sa barbe, ordinairement soignée, avait poussé et était en broussaille. Sa silhouette sèche comme une brindille était entièrement vêtue de noir, une cape ou un châle noir passé sur ses épaules. Il conserva une position inconfortable, mi-debout, mi-agenouillé, comme cassé en deux. La position d'un homme qui ne se serait arrêté qu'un instant.

Scorpio était sûr qu'il observait la mer depuis des heures.

— Nevil ! appela Scorpio.

L'homme répondit. C'est-à-dire que ses lèvres remuèrent, mais le bruit des vagues couvrit ses paroles.

— C'est moi, Scorpio !

Clavain remua à nouveau les lèvres.

— Je t'avais dit de ne pas revenir ici, dit-il d'une voix réduite à un croassement, une sorte de gémissement.

— Je sais, répondit Scorpio qui s'était rapproché. Je sais. Et j'ai bien respecté ta demande pendant six mois, non ?

Le vent chassa les cheveux blancs de Clavain devant ses yeux profondément enfoncés dans leurs orbites. Ils paraissaient rivés sur un point très éloigné, et dont la vision n'était pas réjouissante.

— Six mois ? fit l'homme avec quelque chose qui pouvait passer pour un sourire. Ça fait si longtemps que ça ?

— Six mois et huit jours, pour être précis.

— Je n'aurais jamais cru... Pour moi, ça a passé si vite.

Clavain tourna le dos à Scorpio et regarda à nouveau la mer. Entre les mèches de cheveux blancs, son crâne était de la même couleur rose, presque artificielle, que la peau de Scorpio.

— Il y a des moments où ça paraît beaucoup plus long, en fait, poursuivit Clavain. Comme si nous n'avions jamais vécu ailleurs. J'ai parfois l'impression qu'il n'y a pas âme qui vive sur cette planète.

— Nous sommes encore tous là, répondit Scorpio. Tous les cent soixante-dix mille. Et nous avons encore besoin de toi.

— Je t'ai expressément demandé de ne pas me déranger.

— Sauf si c'était important. C'était le deal, Clavain. Depuis

toujours.

Clavain se releva avec une lenteur pénible. Il était plus grand que Scorio, mais sa minceur le faisait à présent ressembler à une esquisse. Ses membres étaient des traits tracés à la hâte sur le ciel.

Scorio regarda les mains de Clavain. Des mains de chirurgien, à l'ossature fine. Ou de tortionnaire, peut-être. Scorio grinça des dents en entendant crisser ses longs ongles sur le tissu noir de son pantalon.

— Alors ?

— Nous avons trouvé quelque chose, répondit Scorio. Nous ne savons pas encore exactement ce que c'est, ni qui l'a envoyé, mais nous pensons que ça vient de l'espace. Et il se pourrait qu'il y ait quelqu'un dedans.

*Gobe-lumen l'Ascension Gnostique,
espace interstellaire, 2615*

Le chirurgien général Grelier avançait à grands pas dans les courbes incurvées. Il fredonnait et sifflotait, heureux d'être entouré de machines bourdonnantes et d'organismes à moitié formés. Il se sentait comme un poisson dans l'eau, dans la lumière glauque qui baignait la fabrique de corps. Il frétilait d'excitation à l'idée du système solaire qui les attendait et de tout ce qui risquait d'en découler. Pas forcément pour lui, mais plus certainement pour son rival dans le cœur de la reine Jasmina. Grelier se demanda comment elle prendrait un nouvel échec de ce Quaiche. À vrai dire, telle qu'il la connaissait, il doutait qu'elle le prenne formidablement bien.

Cette pensée lui arracha un sourire. Détail ironique, ce système dont dépendaient tant de choses n'avait pas encore de nom. Personne ne s'était jamais intéressé à cette étoile reculée et à son minable amas planétaire. Quel intérêt, de toute façon ? Ils devaient être référencés, comme des myriades d'autres, dans la base d'astronavigation de l'*Ascension Gnostique* – comme de tous les autres vaisseaux spatiaux, du reste –, leur immatriculation au catalogue assortie de brèves données sur leurs caractéristiques principales, les dangers qu'ils pouvaient présenter et tout le toutim. Mais ces bases de données n'avaient pas été conçues pour des yeux humains ; elles n'étaient consultées et remises à jour que par d'autres machines qui effectuaient quasi instantanément, dans le silence absolu, toutes les tâches considérées comme trop fastidieuses ou trop complexes pour des êtres humains. La description de ce soleil et de ses planètes se bornait à quelques séquences digitales, une enfilade de 0 et de 1. Le fait que cette référence n'ait été appelée que trois fois au cours de la durée de vie opérationnelle de l'*Ascension Gnostique* en disait long sur l'insignifiance du système. Les données avaient été réactualisées une fois.

Grelier le savait : il avait vérifié, par curiosité.

Et pourtant, pour la première fois peut-être, ce fichu système revêtait un certain intérêt. Le fait même qu'il n'ait pas de nom devenait vaguement troublant, au point que la reine Jasmina avait l'air un tout petit peu plus irritée chaque fois qu'elle devait évoquer le « système vers lequel nous nous dirigeons » ou le « système dont nous approchons ». Mais Grelier savait qu'elle ne daignerait pas le baptiser tant qu'elle ne serait pas convaincue qu'il en valait la peine. Et la charge de la preuve incombait au favori de la reine, Quaiche... dont l'étoile était un tantinet pâissante.

Grelier s'arrêta un instant devant une cuve de vivification. Derrière la vitre verdâtre, un corps flottait dans un gel nutritif translucide. La base du réservoir était entourée de rangées de boutons, d'interrupteurs organiques, certains enfoncés, d'autres non, qui régissaient le délicat environnement biochimique de la matrice. Les éléments nutritifs comme l'eau et les différents sels étaient distribués par des valves de bronze situées sur le côté de la cuve.

Sur le devant était affichée une plaquette résumant l'histoire clonale du corps. Grelier la parcourut pour se rassurer : tout allait bien. La plupart des corps de la fabrique n'avaient jamais été décantés, mais ce spécimen – adulte et de sexe féminin – avait déjà été réchauffé et utilisé une fois. Les processus de régénération avaient commencé à estomper les marques des blessures qu'elle avait reçues. Les cicatrices abdominales se résorbaient au point de devenir invisibles, la nouvelle jambe avait presque retrouvé la longueur de l'autre. Jasmina n'approuvait pas ces travaux de rafistolage, mais ses exigences en matière de corps excédaient la capacité de production de la fabrique.

Grelier tapota affectueusement la vitre.

— Ça s'annonce bien, hein ?

Il poursuivit sa ronde en procédant à des vérifications aléatoires des autres corps. Il se contentait parfois d'un coup d'œil, mais, la plupart du temps, il regardait la plaquette et prenait le temps d'effectuer de petits réglages. Il était très fier de la tranquille compétence dont il faisait preuve. Il ne se vantait jamais de son travail, de son professionnalisme, ne promettait jamais rien qu'il ne soit absolument sûr de pouvoir donner – ce en quoi il se distinguait radicalement de Quaiche, qui avait multiplié les promesses irréfléchies depuis le jour où il avait mis le pied à bord de l'*Ascension Gnostique*.

Ça avait marché, pendant un moment en tout cas. Grelier, qui avait longtemps été le plus proche conseiller de la reine, s'était trouvé temporairement supplanté par le nouveau venu, si glamour. Quaiche par-ci, Quaiche par-là ; Jasmina en avait plein la bouche. Il n'y en avait que pour lui, qui allait leur apporter le bonheur à tous. Elle avait même commencé à se plaindre de la façon dont Grelier s'acquittait de sa tâche, gémissant que la fabrique ne livrait pas les corps assez vite,

et que les thérapies de substitution perdaient de leur efficacité. Grelier avait eu la tentation, fugitive, de se lancer dans une manip qui aurait sérieusement attiré son attention et l'aurait rétabli dans ses bonnes grâces.

Il se félicitait chaleureusement, aujourd'hui, de n'en avoir rien fait : il n'avait eu qu'à attendre que Quaiche creuse sa propre tombe en suscitant des attentes qu'il était bien incapable de satisfaire. C'était triste – enfin, pas pour lui, *pour Quaiche* –, parce que Jasmina l'avait pris au mot. À en juger par l'humeur de la reine, ce pauvre vieux Quaiche était à deux doigts de subir le supplice de la figure de proue.

Grelier s'arrêta devant un adulte mâle qui présentait, lors du dernier examen, des signes d'anomalies du développement. Grelier avait ajusté les réglages du réservoir, mais son intervention n'avait apparemment servi à rien. Le corps, qui aurait pu paraître normal à un œil profane, n'avait pas la symétrie parfaite que Jasmina exigeait. Grelier secoua la tête et posa la main sur l'une des roues de bronze poli qui commandaient les valves. C'était toujours un moment difficile. Le corps n'était pas au standard de la fabrique, mais le rafistolage ne l'était pas davantage. Le moment était-il venu de faire accepter à Jasmina une révision des critères de qualité ? C'était elle qui poussait la fabrique à ses limites, après tout.

Non, décida Grelier. S'il avait tiré une leçon de la sordide affaire Quaiche, c'était qu'il ne fallait pas transiger avec la qualité. Jasmina lui reprocherait d'avoir avorté un corps, mais, à long terme, elle respecterait son jugement, sa dévotion inébranlable à l'excellence.

Il tourna la roue, coupant l'arrivée du liquide physiologique. Il s'agenouilla et actionna tous les interrupteurs, fermant les valves d'alimentation.

— Désolé, dit-il au visage lisse, inexpressif, derrière la vitre. Mais tu n'étais pas au niveau.

Il jeta un dernier coup d'œil au corps. D'ici quelques heures, le processus de déconstruction cellulaire se traduirait par une dégénérescence grotesque. Le corps serait décomposé et ses éléments chimiques recyclés ailleurs, dans la fabrique.

Une voix bourdonna dans son oreillette. Il appuya sur un bouton.

— Grelier... Je t'attends !

— J'arrive, ma reine.

Un voyant rouge clignota au-dessus de la cuve de vivification, en synchronisme avec une alarme sonore. Puis le silence se fit dans la fabrique de corps, un silence seulement troublé par le gargouillis des fluides nutritifs et, occasionnellement, par le déclic étouffé d'un régulateur de valve.

Grelier eut un hochement de tête satisfait. Il dominait la situation. Il reprit ses déambulations.

Grelier actionnait la commande qui régissait une dernière valve nutritive lorsqu'une anomalie se produisit au niveau des capteurs du vaisseau. Ce fut bref – à peine plus d'une demi-seconde – mais assez inhabituel pour déclencher une alerte : un événement suffisamment exceptionnel dans le flux de données méritait un minimum d'attention.

Pour les systèmes logiques de l'ensemble de capteurs, les choses en resteraient là : l'anomalie ne s'était ni poursuivie ni répétée, et le hardware fonctionnait normalement. L'alerte n'était qu'une formalité ; une strate complètement distincte et légèrement plus intelligente de systèmes de monitoring déciderait s'il y avait lieu de réagir ou non.

La seconde strate – consacrée au contrôle d'état de tous les sous-systèmes de capteurs à l'échelle du vaisseau – détecta le signet, ainsi que plusieurs millions d'autres qui avaient été placés au cours du même cycle, et lui assigna une routine dans son profil de tâche. Moins de deux cents millièmes de seconde s'étaient écoulés depuis la fin de l'anomalie : une éternité en termes computationnels, mais c'était une conséquence inévitable de l'énormité du système nerveux cybernétique de l'*Ascension Gnostique*. Les communications d'un bout à l'autre du gobe-lumen devaient parcourir trois ou quatre kilomètres de câbles, six ou sept si le signal faisait l'aller et retour.

Rien n'allait jamais très vite à bord d'un vaisseau de cette taille, mais c'était quasiment sans importance, sur le plan pratique. Le gigantisme du vaisseau le condamnait à répondre avec une certaine viscosité aux événements externes : dans un environnement où la vitesse de la lumière était la mesure de référence, ses réflexes étaient ceux d'un brontosauve.

La strate de contrôle d'état effectua un balayage systématique du paquet de données.

La plupart des millions et des millions d'événements signalés étaient parfaitement anodins. Elle les supprima sans hésitation, en se fondant sur ses schémas estimatifs de survenue d'erreur. C'étaient des anomalies transitoires, non symptomatiques d'un dysfonctionnement réel du hardware. Seuls quelques centaines de milliers de signets paraissaient un tout petit peu douteux.

La seconde strate fit ce qu'elle faisait toujours à ce stade : elle compila les cent mille événements anormaux en un unique paquet, y adjoignit ses propres commentaires et recommandations, et refila le tout au troisième niveau de monitoring.

La troisième strate passait le plus clair de son temps à ne rien faire ou presque : elle n'existait que pour examiner les anomalies transmises par les strates moins expertes. Ainsi alertée, elle examina le dossier avec autant d'intérêt que le lui permettait son semblant de conscience. Selon les critères généralement appliqués aux machines,

elle se situait encore un peu en dessous de l'intelligence de niveau gamma, mais elle était en activité depuis si longtemps qu'elle avait accumulé un extraordinaire corpus d'expériences heuristiques. La troisième strate se sentit quasiment outragée par la futilité de la moitié des événements transmis, mais les cas restants étaient plus intéressants, et elle les parcourut en prenant son temps. Les deux tiers de ces anomalies étaient des irrégularités répétitives : l'indice de défauts réels, mais transitoires, de certains systèmes. Et comme aucun ne se trouvait dans des zones critiques de fonctionnement du vaisseau, tant que ça en resterait là, il était urgent de ne rien faire.

Un tiers des cas intéressants étaient nouveaux. Parmi ceux-là, quatre-vingt-dix pour cent étaient le genre d'échecs occasionnels, inévitables, auxquels on pouvait s'attendre de temps en temps, compte tenu des divers composants et des éléments logistiques impliqués. Seule une poignée concernait des zones peut-être critiques, et par bonheur certaines méthodes de réparation de routine permettaient d'y remédier. Quasi machinalement, la strate envoya des instructions aux systèmes dédiés à la maintenance de l'infrastructure.

En divers points du vaisseau tout entier, des coordonnées furent injectées dans la mémoire tampon des droïdes qui étaient déjà mobilisés par d'autres travaux de maintenance. Il leur faudrait peut-être des semaines pour mener ces tâches à bien, mais ils finiraient par les effectuer.

Restait un infime noyau d'erreurs moins explicables, et potentiellement inquiétantes. La formulation des consignes destinées aux droïdes chargés de les régler n'était pas aussi évidemment automatique. La strate n'était pas excessivement inquiète, dans la mesure où elle avait la faculté de s'inquiéter de quoi que ce soit : l'expérience lui avait appris que ces gremlins se révélaient généralement bénins. En attendant, elle n'avait pas le choix : elle devait transmettre les exceptions énigmatiques à une strate supérieure d'automation.

Et c'est ainsi que l'anomalie remonta encore à travers trois niveaux d'intelligence croissante.

Le temps que la strate finale soit sollicitée, le paquet ne contenait plus qu'un événement exceptionnel : l'anomalie de capteur originelle, le phénomène transitoire qui n'avait duré qu'un peu plus d'une demi-seconde. Aucune des strates sous-jacentes ne pouvait l'expliquer par les schémas statistiques habituels, ou y remédier grâce aux routines classiques.

Il n'arrivait guère plus d'une ou deux fois par minute qu'un événement remonte aussi haut dans le système.

C'est alors que, pour la première fois, l'intervention d'une intelligence réelle fut sollicitée. La sous-persona de niveau gamma

chargée de superviser les exceptions de la stratégie constituait l'un des éléments de la dernière ligne de défense entre la cybernétique du vaisseau et son équipage de chair et de sang. C'est à elle qu'incombait le rôle difficile consistant à décider si une erreur donnée méritait d'être portée à l'attention de ses serviteurs humains. Au fil des ans, elle avait appris à ne pas crier trop souvent au loup, ce qui aurait pu amener ses propriétaires à penser qu'elle avait besoin d'une émulation. En conséquence de quoi, elle hésita pendant plusieurs secondes avant de décider de la mesure à prendre.

Elle se dit que l'anomalie était l'une des plus étranges auxquelles elle avait jamais été confrontée. Elle eut beau procéder à un examen exhaustif de tous les chemins logiques, rien n'expliquait comment une chose aussi profondément, rigoureusement inhabituelle avait pu se produire.

L'exécution correcte de sa tâche exigeait que la sous-persona soit dotée d'une compréhension abstraite du monde réel. Rien de très sophistiqué, mais assez pour lui permettre de porter des jugements sensés sur les différentes sortes de phénomènes externes que les capteurs étaient susceptibles de rencontrer, et ceux qui étaient tellement improbables, d'une façon générale, qu'ils ne pouvaient être interprétés que comme des hallucinations introduites à une étape tardive du traitement de données. Il était important qu'elle perçoive l'*Ascension Gnostique* comme un objet physique inclus dans l'espace. Et aussi que les événements enregistrés par le réseau de capteurs du vaisseau étaient provoqués par des grains de poussière, des champs magnétiques, des échos radar des corps les plus proches, et par les radiations émises par les phénomènes plus lointains : des mondes, des étoiles, des galaxies, des quasars, le bruit de fond du cosmos. Pour cela, elle procédait à des estimations précises de ce qu'aurait dû être le retour de données de tous ces objets. Ces règles, personne ne les lui avait jamais dictées ; elle les avait formulées elle-même, au fil du temps, en les corrigeant et en les rectifiant au fur et à mesure qu'elle accumulait les informations. C'était une tâche sans fin, mais, à ce stade tardif du jeu, elle considérait qu'elle y excellait.

Elle savait, par exemple, que les planètes – ou plutôt, les objets abstraits de son modèle qui correspondaient à des planètes – n'étaient absolument pas censées se comporter ainsi. En tant qu'événement du monde extérieur, l'erreur était rigoureusement inexplicable. Quelque chose avait dû vraiment débloquer au niveau de la capture de données.

Elle réfléchit encore un instant. Même en admettant cette explication, l'anomalie restait difficile à justifier. Elle était particulièrement sélective, n'affectant qu'une seule planète. On n'avait rien constaté d'étrange, si peu que ce fût, concernant quoi que ce soit

d'autre, pas même les lunes de la planète.

La sous-persona changea de mode de raisonnement : l'anomalie devait être externe, auquel cas son modèle du monde réel était monstrueusement erroné. Cette conclusion ne lui plaisait pas davantage. Il y avait bien longtemps qu'elle n'avait pas été amenée à émuler radicalement son modèle, et elle envisageait cette perspective avec l'impression d'essuyer un affront cuisant.

Pis encore, l'observation pouvait amener à se demander si, sans être en danger immédiat – la planète en question était encore à des douzaines d'années-lumière –, si, donc, l'*Ascension Gnostique* ne fonçait pas droit vers une chose susceptible de se révéler dangereuse...

Conclusion : la sous-persona n'avait pas le choix ; cette fois-ci, elle devait alerter l'équipage.

Et la seule procédure possible était une intervention prioritaire auprès de la reine Jasmina.

La sous-persona établit que, en cet instant précis, la reine consultait des résumés d'état par l'intermédiaire de son moyen de lecture visuelle préféré. Comme elle y était autorisée, la sous-persona prit le contrôle du canal de données et vida les deux écrans afin de les préparer à la réception d'un bulletin d'urgence.

Elle rédigea un simple message texte : *ANOMALIE DE CAPTEUR. AVIS DEMANDÉ.*

L'espace d'un instant – sensiblement inférieur à la demi-seconde qu'avait duré l'événement originel –, le message s'inscrivit sur l'afficheur de la reine, sollicitant son attention.

Puis, subitement, la sous-persona se ravisa.

Elle commettait peut-être une erreur. L'anomalie, si bizarre qu'elle ait été, s'était rectifiée d'elle-même. Aucune des strates sous-jacentes n'avait émis un seul autre rapport d'étrangeté. La planète se comportait de la façon dont la sous-persona avait toujours pensé que les planètes devaient se comporter.

Elle décréta que, si elle avait eu un peu plus de temps, elle aurait sûrement pu expliquer l'événement par une avarie perceptuelle. Elle n'avait qu'à reprendre le problème en examinant toutes les données sous le bon angle, en prenant un peu de recul. C'était exactement ce qu'on attendait d'une sous-persona. Si elle signalait aveuglément toutes les anomalies qu'elle ne parvenait pas à expliquer instantanément, l'équipage aurait vite fait de la remplacer par une nouvelle strate dénuée de tout discernement. Ou pire, on l'émulerait pour la doter d'une intelligence supérieure.

Elle effaça le message de l'afficheur et rétablit instantanément les données que la reine regardait l'instant d'avant.

Elle continua néanmoins à ruminer le problème jusqu'à ce que, une minute plus tard, une autre anomalie lui tombe dessus. Il

s'agissait cette fois d'un déséquilibre de poussée, un écart infime dans la propulsion conjointeur de tribord. Confrontée à cette nouvelle urgence, elle décida de classer l'affaire. Même selon le relatif ralentissement des communications à bord, une minute était un long moment. À chaque minute qui passait sans nouvelle manifestation d'étrangeté de la part de la planète, l'anomalie finirait par dégringoler à un niveau de priorité inférieur.

La sous-persona ne l'oublierait pas – elle était bien incapable d'oublier quoi que ce soit –, mais, d'ici une heure, elle aurait eu bien d'autres problèmes à régler.

Parfait. C'était décidé. La meilleure façon de traiter le problème consistait à faire comme s'il ne s'était jamais produit, point final.

C'est ainsi que la reine Jasmina ne fut informée de l'anomalie que pendant une fraction de seconde. Et c'est ainsi qu'aucun membre humain de l'équipage de l'*Ascension Gnostique* – ni Jasmina, ni Grelier, ni Quaiche, ni aucun des autres Ultras – ne sut jamais que pendant une demi-seconde la plus grande géante gazeuse du système dont ils approchaient, le système qu'ils avaient, avec un manque d'imagination exemplaire, baptisé 107 Piscium, avait tout simplement cessé d'exister.

Le chirurgien général Grelier daignait enfin se pointer. La reine Jasmina entendait le bruit de ses pas sur le caillebotis métallique de la coursive qui reliait la salle de commandes au reste du vaisseau. Comme toujours, il réussissait à ne pas avoir l'air particulièrement pressé. Elle se demanda fugitivement si elle n'avait pas trop tiré sur la corde en léchant le derrière de ce Quaiche. Auquel cas, il était temps de donner l'impression à Grelier qu'il était rentré en grâce.

Une image vacilla sur les afficheurs du crâne, attirant son attention. L'espace d'un instant, une ligne de texte remplaça les résumés qu'elle parcourait – des salades à propos d'une anomalie de capteur.

La reine Jasmina secoua le crâne. Elle avait toujours été convaincue qu'il était possédé, et cette horreur lui donnait de plus en plus l'impression de devenir sénile. Si elle avait été moins superstitieuse, elle l'aurait purement et simplement jeté, mais la rumeur disait que des choses horribles étaient arrivées à ceux qui ignoraient ses recommandations.

On frappa poliment à la porte.

— Entre, Grelier.

La porte blindée s'éclipsa. Grelier émergea dans la salle, les yeux ronds, attendant que ses prunelles s'adaptent à la pénombre. C'était un petit homme mince, tiré à quatre épingles, avec une tignasse blanche

coupée en brosse rigoureusement horizontale. Il avait le faciès aplati, minimal, d'un boxeur. Il portait une blouse de médecin blanche, immaculée, et il avait les mains éternellement gantées. Son expression amusait toujours Jasmina : il donnait en permanence l'impression d'être sur le point d'éclater de rire – ou en sanglots. C'était une illusion : le chirurgien général ignorait à peu près ces deux extrêmes émotionnels.

— Alors, Grelier, tu étais occupé dans la fabrique de corps ?

— Un tantinet, ma Reine.

— J'anticipe une période d'accroissement des demandes. La production ne doit pas ralentir.

— Il n'y a pas de danger, ma Reine.

— Je t'aurai prévenu. Maintenant, trêve de civilités, ajouta-t-elle avec un soupir. Passons aux choses importantes.

— Je vois que vous avez pris de l'avance, fit Grelier en hochant la tête.

En attendant son arrivée, elle s'était sanglée sur son trône, bouclant des bracelets de cuir autour de ses chevilles et de ses cuisses, une bande plus large autour de son ventre, son bras droit étant menotté à l'accoudoir. Seul son bras gauche était encore libre de se mouvoir. Elle tenait le crâne-afficheur de la main gauche, les écrans incrustés dans ses orbites tournés vers elle. Avant de prendre le crâne, elle avait passé son bras droit dans une machine squelettique fixée sur le côté du fauteuil. L'engin – l'alléviateur – était une cage de fer forgé, rudimentaire, munie de patins presseurs rivetés qui appuyaient déjà désagréablement sur sa peau.

— Fais-moi mal, ordonna la reine Jasmina.

Grelier esquissa un sourire fugitif. Il s'approcha du trône, vérifia que l'alléviateur était bien fixé et commença à serrer les vis de l'engin de torture, l'une après l'autre, d'un quart de tour. Les patins presseurs s'enfoncèrent dans l'avant-bras de la reine, qui était lui-même soutenu par un système de patins fixes. Le soin avec lequel Grelier tournait les vis évoquait l'accordeur d'un monstrueux instrument à cordes.

Ce n'était pas agréable. C'était le but.

Cela fait. Grelier alla se placer derrière le trône. La reine le regarda tirer un rouleau de cathéter de la petite trousse médicale qu'il gardait à cet endroit. Il introduisit l'un des embouts du tube dans une bouteille énorme, pleine d'un fluide jaune paille, l'autre étant muni d'une aiguille hypodermique. Tout en fredonnant et en sifflotant, il accrocha la bouteille à une potence fixée à l'arrière du trône et enfonça l'aiguille dans le bras droit de la reine, en farfouillant un peu pour trouver une veine. Elle le regarda revenir vers le devant du trône, face au corps.

C'était un corps féminin, cette fois. Ce n'était pas obligatoire. Bien

que tous les corps fussent cultivés à partir du matériel génétique de Jasmina, Grelier pouvait intervenir à une étape primitive du développement et agir sur le sexe de l'organisme – généralement masculin ou féminin. De temps en temps, pour changer, il lui fabriquait des sujets asexués ou des variantes intersexuelles. Ils étaient tous stériles, parce que ç'aurait été une perte de temps de les doter d'un système reproducteur opérationnel. Il était déjà assez compliqué de les munir des implants neuraux de couplage qui permettaient à la reine de les télécommander.

Soudain, elle sentit la souffrance perdre de son intensité.

— Je ne veux pas d'anesthésie, Grelier.

— La douleur sans soulagement intermittent est une musique sans silences, dit-il d'un ton sentencieux. Vous devez vous fier à mon jugement en la matière, comme vous l'avez toujours fait, d'ailleurs.

— Je te fais confiance, Grelier, dit-elle à contrecœur.

— Sincèrement, ma Reine ?

— Oui. Sincèrement. Tu as toujours été mon favori. Mais tu le sais, n'est-ce pas ?

— J'ai une mission à accomplir, ma Reine. Je me contente de l'effectuer au mieux de mes possibilités.

La reine reposa le crâne sur ses cuisses. De sa main libre, elle ébouriffa sa tignasse blanche.

— Nous serions perdue, sans toi, tu sais ? Surtout maintenant.

— C'est idiot, ma Reine. Vous en saurez bientôt plus que moi.

Ce n'était pas une basse flatterie : Grelier avait consacré sa vie à l'étude de la douleur, mais Jasmina apprenait vite. Elle en connaissait un rayon sur la physiologie de la douleur. La nociception n'avait pas de secrets pour elle. Elle connaissait la différence entre les douleurs épicrotiques et protopathiques ; elle savait tout sur les blocages présynaptiques et le chemin néospinal. Elle savait faire la différence entre ses promoteurs de prostaglandines et les agonistes GABA.

Et surtout, elle connaissait la douleur sous un angle que Grelier ignorerait toujours. Ses goûts le portaient uniquement à infliger la douleur. Il ne la connaissait pas de l'intérieur, du point de vue privilégié de la réception. Peu importait l'ampleur de la connaissance théorique qu'il pouvait en avoir, elle aurait toujours un avantage sur lui.

Comme la plupart des gens de son époque, Grelier ne pouvait qu'imaginer la souffrance, l'extrapoler un millier de fois à partir de la douleur mineure provoquée par l'arrachement d'un ongle.

Bref, il n'en avait aucune idée.

— Il se peut que j'aie beaucoup appris, répondit-elle. Mais tu seras toujours mon maître en matière de clonage. Je ne plaisantais pas, tout à l'heure. Grelier. J'anticipe une demande accrue de la

fabrique. Tu pourras me satisfaire ?

— Vous avez dit, ma Reine, que la production ne devait pas décroître. Ce n'est pas tout à fait la même chose.

— Je ne pense pas que tu fonctionnes à la capacité maximale, pour le moment.

Grelier resserra les vis d'un quart de tour.

— Je serai franc avec vous, ma Reine : nous n'en sommes pas loin. À l'heure actuelle, je n'hésite pas à éliminer les sujets qui ne satisfont pas totalement à nos critères. Mais si la fabrique doit accroître sa production, les critères devront être revus à la baisse.

— Tu en as supprimé un, aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Comment le savez-vous ?

— Je pensais bien que tu privilégierais l'exigence de qualité. Et tu as eu raison, ajouta-t-elle en levant le doigt. C'est pour ça que tu travailles pour moi. C'est une déception, bien sûr – je sais exactement quel corps tu as avorté –, mais les critères sont les critères.

— Tel a toujours été mon mot d'ordre.

— Il est fort regrettable qu'on ne puisse en dire autant de tout le monde à bord de ce vaisseau.

Il fredonna et sifflota intérieurement pendant un bref instant, puis il remarqua, avec une désinvolture étudiée :

— J'ai toujours eu l'impression que vous aviez un équipage hors pair, ma Reine.

— Oh, ce n'est pas l'équipage régulier qui pose problème.

— Ah. Alors vous faites sûrement allusion à l'un des hors-cadre... Pas à moi, j'espère ?

— Ne fais pas semblant, tu sais parfaitement de qui je veux parler.

— Quai-que ? Sûrement pas.

— Oh, ne joue pas à ce petit jeu avec moi, Grelier. Je sais exactement ce que tu penses de ton rival. Le plus drôle, je vais te dire, c'est que vous vous ressemblez plus que vous ne le pensez. Vous êtes des êtres humains standard, tous les deux en rupture de ban avec votre culture. Je fondais de grands espoirs sur vous deux, mais j'en viens à me demander si je ne vais pas être amenée à me passer de Quai-que.

— Ma Reine aura sûrement à cœur de lui laisser une dernière chance. Nous approchons d'un nouveau système, après tout.

— Ça te plairait, hein ? Tu aimerais bien le voir se planter encore une fois, afin que mon châtiment soit d'autant plus sévère ?

— Je ne pensais qu'au bien du vaisseau.

— Mais bien sûr, Grelier, fit-elle, amusée. Enfin, je n'ai pas encore décidé ce que j'allais faire de lui. Mais il faudra que nous ayons une petite conversation, lui et moi. J'ai reçu une nouvelle information à

son sujet, par le biais de nos partenaires commerciaux...

— Je vois, fit Grelier.

— Il semblerait qu'il ne m'ait pas dit toute la vérité sur ses expériences passées, lorsque je l'ai recruté. C'est ma faute, aussi : j'aurais dû me renseigner plus à fond sur lui. Mais ça n'excuse pas le fait qu'il ait exagéré ses réussites antérieures. Je pensais que nous faisons appel à un négociateur chevronné, en même temps qu'à un expert de l'environnement planétaire. Un homme qui se sentait à l'aise parmi les Ultras comme parmi ses pareils, un homme capable de négocier au mieux de nos intérêts et de trouver un trésor à un endroit où il nous aurait complètement échappé.

— Ça semble bien correspondre à Quaiche...

— Non, Grelier, ça ressemble au portrait que Quaiche nous a fait de lui-même. Mais il est illusoire. En réalité, ses exploits sont beaucoup moins impressionnants. Il lui est arrivé de réussir de jolis coups, mais il a connu tout autant d'échecs. C'est un aventurier : un vantard, un opportuniste et un menteur. Et contaminé, par-dessus le marché.

— Contaminé ? fit Grelier en haussant un sourcil.

— Il est porteur d'un virus d'endoctrinement. Nous l'avons scanné, à la recherche des micro-organismes habituels, mais cette souche nous a échappé, parce qu'elle n'était pas dans notre base de données. Par bonheur, il n'était pas très contagieux – du reste, aucun de nous n'a été contaminé.

— De quel genre de virus d'endoctrinement s'agit-il ?

— Un mélange grossier, une vulgaire mixture de trois mille ans d'imagerie religieuse mâtinée de principes religieux rigides. Ça ne lui confère pas une foi cohérente ; il a seulement l'impression d'être pieux. Il a manifestement réussi à garder cette religiosité sous contrôle, mais ça m'inquiète, Grelier. Et s'il avait des accès de mysticisme ? L'idée que cet homme pourrait avoir des pulsions imprévisibles me déplaît.

— Alors vous le laisseriez partir ?

— Pas tout de suite. Pas avant d'avoir atteint 107 Psc. Donnons-lui une dernière chance de se racheter.

— Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il va trouver quelque chose maintenant ?

— Je doute qu'il y arrive, mais je crois plus probable qu'il trouve quelque chose si je lui fournis l'incitation voulue.

— Il pourrait tenter de prendre la fuite...

— J'y ai pensé aussi. En réalité, je pense avoir fait le tour du problème, en ce qui le concerne. Tout ce dont j'ai besoin pour l'instant, c'est de Quaiche lui-même, dans un certain état de conscience. Tu pourrais m'arranger ça ?

— Tout de suite, ma Reine ?

— Pourquoi pas ? Comme dit le proverbe, il faut battre le fer tant qu'il est chaud.

— L'ennui, reprit Grelier, c'est que notre bonhomme est cryonisé ; il faudrait six heures pour le réveiller, en respectant les procédures recommandées.

— Et sinon ? insista-t-elle, manifestement anxieuse de la brève autonomie vitale que lui promettait son nouveau corps. Combien d'heures pouvons-nous raisonnablement espérer gagner ?

— Deux, tout au plus, si vous ne voulez pas courir le risque de le tuer. Et même sans ça, le réveil risque d'être un poil désagréable.

Jasmina lui lança un sourire.

— Bah, il s'en remettra. Et euh... Grelier, une dernière chose.

— Ma Reine ?

— Apporte-moi la poupée d'acier...

*Gobe-lumen l'Ascension Gnostique,
espace interstellaire, 2615*

Morwenna, son amante, l'aida à sortir du caisson. Quaiche resta allongé sur la table de réveil, grelottant, agité de spasmes nauséux, pendant qu'elle tripotait les innombrables jacks et cathéters enfoncés dans ses chairs tuméfiées.

— Ne bouge pas, lui dit-elle.

— Je me sens maaal...

— Ça ne m'étonne pas. Qu'est-ce que tu veux ? Ces salauds t'ont réveillé si rapidement...

Il avait l'impression d'avoir reçu un coup de pied dans les parties, sauf que lesdites parties s'étendaient à tout son corps. Il n'avait qu'une envie : se rouler en boule, une boule plus petite que son propre corps, un petit paquet de la taille d'une bille. Il envisagea de vomir, y renonça : trop fatigant. Il se contenta de hoqueter :

— Ils n-n'auraient pas dû courir ce risque. Ils savent b-bien que je lui suis b-b-beaucoup trop précieux pour ça...

Il eut un haut-le-cœur. Ça fit un bruit horrible, comme un chien qui aurait aboyé trop longtemps.

— Sa patience devait être un peu à bout, avança Morwenna en l'épongeant avec des compresses imbibées de produits piquants.

— Elle sait qu'elle a b-besoin de moi.

— Elle a bien réussi à se passer de toi pendant tout ce temps. Elle s'est peut-être dit qu'elle pouvait continuer.

Quaiche s'illumina.

— Peut-être qu'il y a une urgence ?

— Une urgence pour toi, alors.

— Juste ce dont j'avais besoin : me sentir compris. Mon Dieu...

Un éclair de douleur lui transperça le crâne, et il se recroquevilla sur lui-même. La douleur était beaucoup plus précise et localisée que le malaise diffus provoqué par la décongélation.

— Tu ne devrais pas invoquer en vain le nom du Seigneur, le

gourmanda Morwenna. Tu sais que tu te fais du mal.

Il la regarda bien en face, se forçant à ouvrir les yeux malgré la lumière aveuglante de la zone de réveil.

— Tu es avec moi, oui ou non ?

— J'essaie de t'aider. Reste tranquille. Plus que quelques aiguilles et c'est fini.

Il y eut une dernière piqûre dans sa cuisse, et un léger claquement punctua la disparition d'un shunt qui laissa une petite plaie bien nette, en forme d'œil.

— Là, c'est fini.

— Jusqu'à la prochaine fois, répondit Quaiche. Enfin, s'il y a une prochaine fois...

Morwenna se figea, comme si une idée venait de lui passer par la tête.

— Tu as vraiment peur, hein ?

— Tu n'aurais pas peur, à ma place ?

— La reine est dingue. Tout le monde le sait. Mais elle a quand même l'esprit assez pratique pour reconnaître les éléments utiles de son entourage.

Morwenna parlait sans ambages, parce qu'elle savait que les murs de la zone de réveil n'avaient pas d'oreilles.

— Regarde Grelier, pour l'amour du ciel ! Tu crois qu'elle supporterait une minute ce grotesque personnage si elle n'avait pas besoin de lui ?

— C'est exactement ce que je veux dire, répondit Quaiche en sombrant un cran plus bas encore dans un abîme de désespoir et d'abjection. À la seconde où on cesse de lui être utile...

S'il avait eu l'énergie de bouger, il aurait fait mine de se trancher la gorge, mais il se contenta d'émettre un gargouillis comme s'il s'étranglait.

— Tu as un avantage sur Grelier, reprit Morwenna. D'abord, tu m'as, moi, comme alliée, au sein de l'équipage. Il ne peut pas en dire autant.

— Tu as raison, souffla Quaiche. Comme toujours.

Il tendit la main au prix d'un effort surhumain et referma les doigts sur le gantelet d'acier de Morwenna.

Il n'avait pas le cœur de lui rappeler qu'elle était à peu près aussi isolée, à bord du vaisseau, que lui. S'il y avait une chose susceptible d'ostraciser un(e) Ultra, c'était bien d'entretenir une relation personnelle avec un être humain standard. Morwenna tenait bravement le coup, mais Quaiche savait que s'il devait compter sur elle pour prendre son parti contre la reine et le reste de l'équipage, il pouvait aussi bien se préparer à la crucifixion.

— Tu peux t'asseoir, maintenant ? demanda-t-elle.

— Je vais essayer...

Le malaise s'apaisait légèrement, comme il s'y attendait. Au moins, il pouvait mobiliser ses principaux muscles sans hurler. Il s'assit au bord de la table, les genoux relevés contre la peau lisse de sa poitrine, et Morwenna lui enleva doucement sa sonde urinaire. Il regarda son visage pendant qu'elle s'affairait, n'entendant que le glissement des surfaces métalliques les unes sur les autres. Il se souvint de la trouille qu'il avait eue, la première fois qu'elle avait touché son sexe avec ses mains étincelantes comme des faux. Autant faire l'amour avec une moissonneuse-batteuse. Et pourtant Morwenna ne lui avait jamais fait mal, alors même qu'il lui arrivait d'entailler, par inadvertance, ses propres parties vivantes.

— Ça va ? demanda-t-elle.

— Ça va aller. Il faudrait un peu plus qu'un réveil précipité pour entamer le processus vital d'Horris Quaiche.

— Ravie de te l'entendre dire, fit-elle, l'air rien moins que convaincue.

Elle se pencha sur lui, l'embrassa. Elle sentait le parfum et l'ozone.

— Je suis heureux que tu sois dans le coin, fit Quaiche.

— Attends un peu ici. Je vais te chercher à boire.

Morwenna s'écarta de la table de réveil et se redressa de toute sa hauteur, déployant son corps telle une perche télescopique. Il avait encore du mal à faire le point convenablement, et il vit sa forme floue glisser à travers la pièce vers un distributeur de boissons roboratives diverses et variées. Ses tresses rasta gris métallisé oscillaient au rythme de ses longues jambes articulées comme des pistons, montées sur des hanches haut placées.

Morwenna revenait avec un petit gobelet d'une boisson fortifiante – un cocktail de médechines aromatisées au chocolat – quand la porte s'ouvrit en coulissant. Deux autres Ultras entrèrent dans la pièce : un homme et une femme. Derrière eux, les mains ostensiblement croisées dans le dos, apparut la silhouette plus petite, dépourvue d'ultraperfectionnements, du chirurgien général. Il portait une blouse médicale blanche, salie.

— Il va bien ? demanda l'homme.

— Vous avez du bol qu'il ne soit pas mort ! lança Morwenna.

— Faites-moi grâce de ce mélo, répondit la femme. Ce n'est pas parce qu'on l'a dégelé un peu vite qu'il était en danger de mort.

— Vous allez nous dire ce que lui veut Jasmina ?

— C'est entre la reine et lui, répondit-elle.

L'homme lança une robe de tissu lamé, molletonné, dans la direction de Quaiche. Morwenna l'intercepta à la vitesse de l'éclair, s'approcha de Quaiche et la lui tendit.

— J'aimerais bien savoir ce qui se passe, dit Quaiche.

— Habillez-vous, ordonna la femme. Vous venez avec nous.

Il pivota sur la table et posa les pieds sur le sol froid. Il sentait une peur panique prendre le relais du malaise physique. Son sexe s'était complètement ratatiné, recroquevillé dans son ventre comme un escargot dans sa coquille, ou comme s'il fomentait des plans d'évasion personnels. Quaiche enfila la robe, noua la ceinture.

— Encore un de vos coups, hein ? fit-il à l'intention du chirurgien général.

— Mon cher ami, fit Grelier avec un clin d'œil, j'ai dû me gendарmer pour les empêcher de vous décongeler encore plus vite.

— Votre heure viendra, répondit Quaiche. Souvenez-vous de ce que je vous dis.

— Je ne vois pas pourquoi vous le prenez sur ce ton. Nous avons beaucoup en commun, tous les deux, Horris. Deux hommes, tout seuls à bord d'un vaisseau Ultra... Nous ne devrions pas nous chamailler, nous bagarrer pour le prestige et le statut. Nous devrions nous entendre, cimenter une amitié.

Grelier essuya le dos de son gant sur le devant de sa tunique, y laissant une vilaine traînée rougeâtre.

— Nous devrions nous serrer les coudes. Nous pourrions faire un bon bout de chemin ensemble.

— Même pas en rêve, rétorqua Quaiche, les dents serrées.

La reine caressa la surface tavelée du crâne humain posé sur ses cuisses. Elle avait les ongles – des pieds et des mains – très longs, et laqués de noir. Elle portait un justaucorps lacé jusqu'à la naissance des seins et une jupette du même cuir noir. Ses cheveux noirs étaient coiffés en arrière, en dehors d'une petite frange. Quaiche crut d'abord qu'elle s'était bizarrement maquillée, à voir les traînées rouges aussi épaisses que des coulures de cire qui reliaient ses yeux à sa lèvre supérieure. Puis il se rendit compte avec un choc qu'elle s'était énucléée.

Son visage conservait malgré tout une certaine beauté sévère.

C'était la première fois qu'il la voyait en chair et en os. Jusqu'alors, il n'avait jamais eu affaire à elle que par l'intermédiaire de droïdes alpha-compatibles ou d'êtres vivants comme Grelier.

Il aurait préféré que les choses en restent là.

Quaiche écouta sa propre respiration pendant quelques secondes, puis il réussit à dire :

— Vous ai-je jamais manqué, ma Reine ?

— Quel genre de vaisseau croyez-vous que je commande, Quaiche ? Un yacht à bord duquel je peux me permettre de

transporter des excédents de bagage ?

— Je sens que la chance est en train de tourner.

— Trop tard, Quaiche. Combien d'arrêts avons-nous faits depuis que vous avez intégré l'équipage ? Cinq, c'est ça ? Et qu'avons-nous vu de beau, au cours de ces cinq arrêts ?

Il ouvrait la bouche pour répondre quand il vit la poupée d'acier sortir des ombres, derrière le trône. Sa présence ne pouvait pas être accidentelle.

On aurait dit une momie faite avec du fer forgé ou quelque autre métal de l'ère industrielle. Elle était munie d'anneaux d'accrochage, de toutes sortes de prises et d'un rectangle sombre, grillagé, en guise de visière. On voyait les endroits où des pièces avaient été ressoudées ou brasées, ainsi que des plaques de métal manifestement neuves.

En dehors de cela, toute la surface du scaphandre disparaissait sous une profusion de dessins en relief, rampants, complexes. Chaque centimètre carré était couvert de motifs obsessionnels, dont on ne pouvait détacher son regard. Les détails étaient beaucoup trop nombreux pour être appréhendés d'un seul coup d'œil, mais, alors que le scaphandre tournait au-dessus de lui, Quaiche distingua des monstres de l'espace à col de serpent assez sophistiqués, des vaisseaux intersidéraux exagérément phalliques, des faciès hurlants, démoniaques, des scènes de violence – notamment sexuelle. Il y avait des histoires en images, disposées en spirale, des contes moralisateurs, ou des récits grandiloquents de prouesses commerciales. On voyait des cadrans d'horloge, des psaumes. Des lignes de texte dans des langues qu'il ne connaissait pas, des partitions musicales, et même des volutes de nombres amoureuxment ciselés ; des séquences de codes digitaux ou de paires de base d'ADN ; des anges et des chérubins ; des serpents. Beaucoup de serpents.

Rien qu'à les regarder, Quaiche avait mal à la tête.

Le scaphandre était grêlé, raviné par des traces d'impact de micrométéorites et de rayons cosmiques. Le métal gris fer était maculé, çà et là, de taches vert émeraude ou bronze. Il y avait des stries pareilles à des griffures, des sillons creusés par les particules ultralourdes qui l'avaient heurté selon un angle oblique. Le plan de joint – la ligne qui en faisait tout le tour, là où les deux moitiés blindées pouvaient être ouvertes et ressoudées – était matérialisé par un fin tracé sombre.

Le scaphandre était un engin de torture. Mais son existence n'était qu'une cruelle rumeur. Jusqu'à maintenant.

La reine y faisait enfermer des gens. Placé dans le bouclier ablatif du vaisseau en glace d'hyperdiamant, le scaphandre pouvait maintenir son occupant en vie pendant des années, lui fournir des informations sensorielles et le protéger des radiations interstellaires.

Les plus veinards étaient morts, quand on les sortait de là.

— D'une certaine façon..., commença Quaiche en s'efforçant d'empêcher sa voix de trembler, nous n'avons pas vraiment... nous ne nous en sommes pas trop mal tirés... tout bien considéré. Le vaisseau n'a pas subi de dégâts matériels. Il n'y a pas eu de victimes parmi les membres de l'équipage, pas de blessures graves. Pas d'incidents de contamination. Pas de dépenses imprévues...

Il se tut, regarda Jasmina, dans l'expectative.

— C'est tout ce que vous trouvez à dire, Quaiche ? Vous étiez censé faire tourner le sort en notre faveur, par ces temps difficiles, mettre de l'huile dans les rouages avec votre charme inné, votre empathie et votre connaissance des paysages planétaires. Vous deviez être notre poule aux œufs d'or ! lança-t-elle comme il se dandinait d'un pied sur l'autre, mal à l'aise. Vous nous aviez promis monts et merveilles, Quaiche, et dans cinq systèmes vous n'avez trouvé que de la merde !

— C'est vous qui avez choisi les systèmes, pas moi. Ce n'est pas de ma faute s'il n'y avait rien qui vaille la peine d'être découvert.

La reine secoua la tête avec une lenteur inquiétante.

— Non. Quaiche. Ce serait trop facile. Vous comprenez, il y a un mois, nous avons intercepté une transmission, un échange commercial entre la colonie humaine de Chaloupek et le gobe-lumen *Vague Réminiscence de Hokusai*. Ça ne vous dit rien ?

— Pas vraiment...

Et pourtant...

— Le *Hokusai* est entré dans le système de Gliese 664 au moment où nous le quitions. C'est le second système que vous avez expertisé pour nous. D'après votre rapport..., fit la reine en portant le crâne à son oreille comme si elle écoutait son babillage. Voyons un peu... « Il n'y a rien qui présente le moindre intérêt ; ni sur Opincus, ni sur aucun des trois autres mondes terrestres ; que des artefacts mineurs, de technologie obsolète, trouvés sur les lunes cinq à huit de la géante d'Haurient... Rien dans les champs d'astéroïdes intérieurs, les essaims de type D, les points Troyens ou les principales concentrations de ceinture K... »

Quaiche comprit où elle voulait en venir.

— Et le *Vague Réminiscence de Hokusai* ?

— L'échange commercial était absolument fascinant. Le *Hokusai* avait manifestement localisé une cachette de produits négociables datant d'un siècle à peu près. D'avant la guerre, d'avant la Peste. Du matériel de très grande valeur : pas seulement des objets technologiques, mais aussi des objets culturels, presque tous uniques. Des objets d'art. J'ai entendu dire qu'ils en avaient tiré de quoi se payer un nouveau revêtement de coque ablatif. Des commentaires,

quelque chose à dire à ce sujet ? demanda-t-elle en le regardant, dans l'expectative.

— Mon rapport était honnête, répondit Quaiche. Bon, ils ont eu du bol, c'est tout. Écoutez, donnez-moi encore une chance. On est en approche d'un autre système, non ?

La reine eut un sourire.

— Nous sommes toujours en approche d'un autre système. Cette fois, c'est un endroit de la constellation des Poissons appelé 107 Psc, mais franchement, il n'a pas l'air beaucoup plus prometteur que les cinq précédents. Qu'est-ce qui nous prouve que vous allez décrocher le jackpot, cette fois ?

— Laissez-moi descendre sur ce système, dit-il en se tordant les mains. Laissez-moi prendre le *Dominatrix*, et j'y vais !

La reine laissa planer un interminable silence pendant lequel Quaiche n'entendit que sa propre respiration ponctuée, de temps à autre, par le crépitement soudain, assourdi, d'un insecte ou d'un rat mourant. Quelque chose se déplaçait languissamment derrière le verre glauque d'un dôme hémisphérique encastré dans l'un des douze murs de la salle. Il se sentit observé, et pas par la femme énucléée assise sur le fauteuil qui lui servait de trône. Il comprit sans qu'on ait besoin de le lui dire que la forme qui bougeait derrière la vitre était la vraie reine, et que le corps dévasté qui trônait devant lui n'était qu'une marionnette qu'elle manipulait pour l'occasion. Toutes les rumeurs étaient donc vraies : le solipsisme de la reine ; son addiction à la douleur extrême, qui lui fournissait un ancrage dans la réalité ; l'immense réserve de corps clonés qu'elle entretenait dans cet unique but.

— Vous avez fini, Quaiche ? Vous avez dit ce que vous aviez à dire ?

— Je... je pense, répondit-il dans un soupir.

— Bien.

Elle avait dû lancer un ordre secret, parce que, à cet instant, la porte de la pièce se rouvrit. Quaiche se retourna en sentant un coup de vent glacé effleurer sa nuque. Le chirurgien général et les deux Ultras qui l'avaient escorté dans la salle de réveil firent leur entrée.

— J'en ai fini avec lui, annonça la reine.

— Et quelles sont vos intentions ? demanda Grelier.

Jasmina se suçota un ongle.

— Je n'ai pas changé d'avis. Mettez-le dans la poupée d'acier.

Ararat, 2675

Scorpio savait qu'il n'avait pas intérêt à interrompre Clavain quand il était plongé dans ses réflexions. Cinq bonnes minutes avaient passé depuis qu'il lui avait parlé de l'objet tombé de l'espace, si c'était bien de là qu'il venait. Et pendant tout ce temps, Clavain était resté assis là, atone, absorbé dans ses pensées, les yeux rivés sur l'horizon. Statufié.

Et puis – enfin –, au moment où Scorpio commençait à douter de la santé mentale de son vieil ami, Clavain prit la parole :

— Quand cela s'est-il produit ? demanda-t-il. Quand cette... chose, quelle qu'elle soit, est-elle arrivée ?

— La semaine dernière, probablement, répondit Scorpio. Il y a quelques jours seulement que nous l'avons trouvée.

Il y eut une autre pause déroutante, mais plus brève, cette fois. Les vagues battaient la roche et se retiraient en gargouillant, abandonnant de petites flaques sur le rivage.

— Et qu'est-ce que c'est, au juste ?

— Nous n'avons aucune certitude pour le moment. C'est un artefact humain. Une sorte de capsule. D'évacuation, sans doute. Elle est dotée de capacités de rentrée atmosphérique. Nous pensons qu'elle est tombée dans l'océan, et qu'elle est remontée à la surface.

Clavain hocha la tête, comme si la nouvelle n'avait qu'un intérêt marginal.

— Et tu es sûr que ce n'est pas Galiana qui l'aurait laissée là ?

Il avait prononcé son nom sans réticence, mais Scorpio ne pouvait qu'imaginer la souffrance que cela lui causait. Surtout maintenant, quand il regardait la mer.

Scorpio savait ce que l'océan représentait pour Clavain : c'était à la fois une tombe et le plus cruel des espoirs. Dans un moment d'abandon, peu avant son exil volontaire, Clavain lui avait dit : « Ils sont tous partis, maintenant. La mer ne peut plus rien pour moi. »

— Ils sont toujours là, avait répondu Scorpio. Ils ne sont pas

perdus. Je crois même qu'ils sont plus en sécurité que nous ne l'avons jamais été. »

Comme si Clavain ne le savait pas...

— Non, fit Scorpio en revenant au présent. Je ne pense pas que ce soit Galiana qui l'ait laissée.

— Je me disais que cette capsule aurait pu contenir un message d'elle, reprit Clavain, mais ce n'est pas ça, hein ? Il n'y aura pas de message. Ni de Galiana, ni de Felka.

— Je regrette, répondit Scorpio.

— Il ne faut pas. C'est comme ça.

Ce que Scorpio savait du passé de Clavain, il le tenait autant de la rumeur que de la bouche du vieil homme. La nature même des souvenirs était d'être fugace, mais à l'époque actuelle ils étaient aussi mouvants que l'argile. Il y avait des aspects de son propre passé dont Clavain lui-même ne devait plus être sûr.

Et pourtant, il y avait des certitudes : Clavain avait jadis aimé une femme appelée Galiana. Leur relation avait débuté il y avait plusieurs siècles de cela, et elle avait duré une bonne partie de tout ce temps. Il était clair qu'ils avaient engendré – ou créé – une sorte de fille, Felka, qui était à la fois terriblement handicapée et dotée d'un monstrueux pouvoir ; une fille qui avait été également aimée et redoutée.

Quand Clavain parlait de son passé, c'était avec un bonheur tempéré par ce qu'il savait de la suite des événements.

Galiana était une scientifique, passionnée par l'ultraperfectionnement de l'esprit humain. Mais sa quête ne se bornait pas à cela. Ce qu'elle cherchait à obtenir, en fin de compte, c'était une connexion intime, au niveau racine, avec la réalité. Ses expériences neurales n'avaient jamais été qu'un aspect incontournable de ce processus. Pour Galiana, l'étape suivante ne pouvait être que l'exploration physique, matérielle, du cosmos. Elle devait aller plus loin, au-delà des limites erratiques de l'espace cartographié : elle devait voir ce qu'il y avait là-bas. Jusque-là, les seuls indices d'intelligence extraterrestre qu'on ait jamais trouvés étaient des ruines et des fossiles, mais qui pouvait dire ce qu'on découvrirait ailleurs dans la galaxie ? Les colonies humaines, à cette époque, englobaient une bulle d'une vingtaine d'années-lumière de diamètre ; Galiana avait l'intention de parcourir plus de cent années-lumière avant de revenir.

Et c'est ce qu'elle avait fait. Les Conjoiners avaient lancé dans l'espace interstellaire trois vaisseaux un tout petit peu moins rapides que la lumière. La durée prévue de l'expédition était d'un siècle et demi au moins. Clavain et Felka, qui étaient également friands de nouvelles expériences, étaient partis avec elle. Tout s'était passé conformément au plan : Galiana et ses amis avaient visité de nombreux systèmes solaires. Ils n'avaient pas trouvé de signes

irréfutables d'intelligence vivante, mais ils avaient répertorié de nombreux phénomènes remarquables et notamment d'autres ruines. C'est alors qu'étaient arrivés des rapports, déjà périmés, sur la survenue d'une crise dans leur monde de départ : des tensions croissantes entre les Conjoinneurs et leurs alliés pour la circonstance, les Demarchistes. Clavain devait rentrer au bercail afin d'apporter son soutien tactique aux Conjoinneurs restants.

Galiana considérait comme plus important de poursuivre son expédition. Après leur séparation à l'amiable dans l'espace profond, un seul vaisseau était rentré ; un vaisseau à bord duquel se trouvaient Clavain et Felka. Les deux autres avaient continué à voguer dans le plan de la galaxie.

Ils comptaient se retrouver plus tard, mais, quand le vaisseau de Galiana avait fini par regagner le Nid Maternel des Conjoinneurs, il était sur pilote automatique, endommagé, mort. Quelque part dans l'espace, les deux vaisseaux avaient été attaqués par des entités parasites, qui en avaient détruit un. Des machines noires, qui s'étaient insinuées dans le vaisseau de Galiana, disséquant systématiquement tous les membres de son équipage, l'un après l'autre. Ils étaient tous morts, sauf Galiana. Mais les machines noires s'étaient introduites dans son crâne, s'infiltrant dans les interstices de son cerveau. Chose horrible, elle était toujours vivante, mais rigoureusement incapable d'action indépendante. Elle était devenue la marionnette des parasites.

Avec l'autorisation de Clavain, les Conjoinneurs l'avaient cryonisée en prévision du jour où ils pourraient la débarrasser des parasites en toute sécurité. Peut-être auraient-ils fini par y arriver si la dissension n'avait éclaté au sein des Conjoinneurs : le commencement de la crise même qui avait amené Clavain dans le système de Resurgam et, plus récemment, à Ararat. Au cours du conflit, le corps cryonisé de Galiana avait été détruit.

Clavain avait sombré dans un insondable chagrin, qui lui avait dévoré l'âme. Scorpio pensait qu'il en serait mort si son peuple n'avait eu aussi désespérément besoin d'un chef. Sauver la colonie de Resurgam lui avait en quelque sorte procuré un but qui l'avait détourné de sa souffrance et lui avait évité de sombrer dans la folie.

Et par la suite, il y avait eu une sorte de consolation.

Ce n'était pas Galiana qui les avait conduits vers Ararat, mais ils découvrirent qu'Ararat était l'un des mondes sur lesquels elle s'était rendue après la séparation avec Clavain et Felka. La planète l'avait attirée à cause des organismes non humains qui peuplaient son océan. Il s'agissait d'un monde mystif, ce qui était d'une importance vitale, parce que ceux qui visitaient les mondes mystifs ne disparaissaient jamais vraiment.

On avait trouvé des Schèmes Mystifs sur de nombreux mondes

conformes aux critères aquatiques d'Ararat. Après des années d'études, on ne savait pas encore vraiment si ces aliens disposaient ou non d'une intelligence à part entière. Quoi qu'il en soit, il était clair qu'ils accordaient une valeur à l'intelligence, car ils la préservaient avec l'amour et la dévotion de conservateurs de musée.

Il arrivait, quand un individu nageait dans l'océan d'un monde mystif, que les organismes microscopiques s'insinuent dans son système nerveux. Le processus était moins agressif que l'invasion neurale qui s'était produite à bord du vaisseau de Galiana. Tout ce que recherchaient les Mystifs, c'était l'obtention de ses schémas neuraux et, quand ils les avaient enregistrés, ils se retiraient. L'esprit du nageur avait été sauvegardé par la mer, et celui-ci était libre de regagner la terre ferme. La plupart du temps, il n'éprouvait aucun changement. Parfois – rarement –, il avait l'impression d'avoir reçu un cadeau inestimable, un pincement de son architecture neurologique qui lui procurait une cognition ou une vision surhumaine. Le phénomène durait généralement quelques heures. Il arrivait exceptionnellement qu'il paraisse permanent.

Il n'y avait pas moyen de savoir si Galiana avait retiré quelque chose de son immersion dans l'océan de ce monde, mais son esprit avait assurément été capturé ; il était là à présent, préservé sous les vagues, attendant d'être imprimé sur la conscience d'un autre nageur.

C'est ce que Clavain avait deviné, mais il n'avait pas été le premier à tenter d'entrer en communion avec Galiana. Cet honneur était échu à Felka. Pendant vingt ans, elle avait nagé, immergée dans les souvenirs et la conscience glaciale de sa mère. Pendant tout ce temps, Clavain s'était retenu de nager, craignant peut-être, lorsqu'il rencontrerait l'empreinte de Galiana, de la trouver d'une certaine façon altérée, différente des souvenirs qu'il conservait d'elle. Ses doutes s'étaient estompés au fil des ans, mais il n'avait pas encore succombé à la tentation finale de l'immersion. Cela dit, Felka – qui attendait avidement, depuis toujours, de connaître l'expérience complexe offerte par l'océan – y avait régulièrement nagé, et elle lui avait relaté ses expériences. Par l'intermédiaire de sa fille, il avait renoué une sorte de lien avec Galiana, et tant qu'il n'aurait pas trouvé le courage de nager lui-même, il devrait s'en contenter.

Seulement, deux ans plus tôt, la mer avait pris Felka, et elle n'était pas revenue.

Scorpio réfléchissait à tout cela, en choisissant ses mots avec un soin extrême.

— Nevil, je comprends que ce soit difficile pour toi, mais tu dois savoir que cette chose, quelle qu'elle puisse être, pourrait se révéler lourde de conséquences pour la colonie.

— Je comprends, Scorp.

— Mais tu crois que la mer est plus importante, c'est ça ?

— Je pense qu'aucun de nous n'a la moindre idée de ce qui est le plus important.

— Peut-être pas. En tout cas, personnellement, je n'ai aucune vision d'ensemble. Ça n'a jamais été mon fort.

— Sauf que, pour le moment, c'est tout ce que nous avons : une vision d'ensemble.

— Alors tu penses aux millions, aux milliards de gens, là-bas, qui vont mourir ? Des gens que nous n'avons jamais rencontrés, dont nous ne nous sommes jamais approchés à moins d'une année-lumière de toute notre vie ?

— C'est à peu près ça.

— Eh bien, je regrette, mais ce n'est pas comme ça que ça marche, dans ma tête. Je ne suis pas équipé pour gérer ce genre de menace. Les extinctions de masse, c'est pas mon truc. Je suis beaucoup plus à mon affaire avec les problèmes locaux. Et pour le moment, j'ai un problème local.

— C'est comme ça que tu vois les choses ?

— J'ai cent soixante-dix mille personnes, ici, qui méritent qu'on s'occupe d'elles. Et elles me donnent déjà assez de mal. Les machins qui tombent du ciel comme ça, sans prévenir, ne font que m'empêcher de dormir.

— Sauf que tu n'as rien vu tomber du ciel de tes propres yeux, n'est-ce pas ? Pourtant, reprit Clavain, sans attendre la réponse de Scorio, le volume d'espace entourant Ararat est complètement couvert par notre arsenal de capteurs passifs. Comment aurions-nous pu rater une capsule de rentrée, et à plus forte raison le vaisseau qui l'aurait larguée ?

— Je ne sais pas, répondit Scorio. Mais quoi que ce soit, ça a dû arriver récemment. Ça ne ressemble à aucun des autres artefacts que nous avons tirés de l'océan. Ils étaient tous plus ou moins bouffés par l'oxydation, même ceux qui devaient être posés sur le fond de l'océan, où la densité des micro-organismes est la moins forte. Cette chose ne doit pas être là depuis plus de quelques jours.

Clavain tourna le dos au rivage, et Scorio prit cela pour un signe d'invite. Le vieux Conjoinneur se déplaçait avec raideur, en mesurant ses efforts mais en naviguant entre les flaques et les obstacles naturels comme s'il les connaissait par cœur.

Ils retournaient vers la tente.

— Je regarde beaucoup le ciel, la nuit, quand il n'y a pas de nuages, reprit Clavain. Dernièrement, j'ai vu des choses, là-haut. Des éclairs, Scorp. Comme si de grosses masses se déplaçaient. On dirait parfois qu'un rideau s'écarte, laissant entrevoir... Bon, tu penses que ça m'a rendu dingue, hein ?

Scorpio ne savait pas ce qu'il pensait.

— Tout seul comme ça, pendant si longtemps, n'importe qui verrait des choses, répondit-il.

— Mais il n'y avait pas de nuages, hier soir, répondit Clavain. Et le jour d'avant non plus, et ces deux nuits-là j'ai regardé le ciel. Je n'ai rien vu. En tout cas, rien qui permette de penser qu'il y avait des vaisseaux en orbite.

— Nous n'avons rien vu non plus.

— Et les émissions radio ? Pas de faisceaux laser ?

— Pas la queue d'un. Tu as raison : ça n'a pas de sens. Mais que ça te plaise ou non, il y a bel et bien une capsule, et elle ne risque pas de repartir. Je veux que tu viennes voir ça de tes propres yeux.

Clavain écarta ses cheveux de ses yeux. Les rides et les traits de son visage étaient devenus les crevasses et les ravines ombreuses d'un improbable paysage sculpté par les bourrasques de la vie. Scorpio pensa qu'il avait vieilli de dix ou vingt ans au cours des six mois qu'il avait passés sur cette île.

— Si j'ai bien compris ce que tu me racontes, il se pourrait que la capsule soit habitée ?

Pendant qu'ils parlaient, la couverture nuageuse avait commencé à se déchirer, révélant un ciel de ce bleu pâle, hagard, qu'avaient les yeux de certains oiseaux.

— C'est encore un secret, répondit Scorpio. Nous sommes très peu à être au courant. C'est pour ça que je suis venu en barque. J'aurais pu prendre une navette, mais ç'aurait été moins discret. Si les gens ont vent de ton retour, ils se diront que ça va mal, sans quoi tu ne te serais pas laissé convaincre si facilement de revenir. Ils te croient toujours on ne sait où, à l'autre bout du monde.

— Tu t'en es tenu à ce mensonge ?

— Et qu'est-ce que tu voulais que je leur raconte ? Qu'est-ce qui était le moins inquiétant pour eux ? Leur dire que tu étais parti en expédition – même si une expédition est toujours potentiellement dangereuse –, ou que tu ruminais des idées de suicide dans une île ?

— Ils s'en seraient remis. Ils ont connu bien pire.

— C'est justement ce qui m'a fait penser qu'ils pourraient se passer de savoir la vérité, répondit Scorpio.

— De toute façon, personne n'a jamais songé au suicide, répondit Clavain en se retournant vers l'océan. Je sais qu'elle est là, avec sa mère. Je le sens, Scorpio. Ne me demande pas comment ni pourquoi, mais je sais qu'elle est toujours là. J'ai lu qu'il s'était passé des choses comme ça, sur d'autres mondes mystifs. De temps en temps, la mer ne rend pas ceux qui viennent nager en elle. Elle réduit leurs corps à leurs éléments constitutifs et les intègre à sa matrice organique. Personne ne sait pourquoi. Mais les nageurs qui entrent dans l'océan

après ça disent parfois qu'ils sentent la présence de ceux qui ont disparu. C'est beaucoup plus fort que l'impression produite par les mémoires et les personnalités emmagasinées selon le moyen habituel. Ils disent qu'ils ont une impression beaucoup plus proche du dialogue.

Scorpio réprima un soupir. Il avait déjà entendu ce discours six mois plus tôt, avant d'emmener Clavain sur cette île. Il était clair que l'isolement n'avait rien fait pour amoindrir sa conviction que Felka ne s'était pas simplement noyée.

— Eh bien, pique une tête et tu en auras le cœur net, dit-il.

— Je voudrais bien, mais j'ai peur.

— Que l'océan t'emporte, toi aussi ?

— Non, répondit Clavain en faisant face à Scorpio, l'air plus outré que surpris. Non, bien sûr que non. Ce n'est pas ça qui m'effraie ; ce serait plutôt qu'il ne me prenne pas.

Rashmika Els avait passé toute son enfance à s'entendre reprocher son trop grand sérieux. C'est ce qu'on lui aurait dit, cette fois encore, si on l'avait vue penchée sur son lit, dans la pénombre, en train de sélectionner les rares effets personnels qu'elle pouvait se permettre d'emporter pour sa mission. Et elle aurait réagi exactement de la même façon, par un regard offusqué. Sauf que, cette fois, elle aurait su avec une conviction plus inébranlable que jamais qu'ils avaient tort et que c'était elle qui avait raison. Elle n'avait peut-être que dix-sept ans, mais elle savait que son appréhension, sa gravité étaient parfaitement justifiées.

Elle avait fourré dans un petit sac des vêtements pour trois ou quatre jours, bien qu'elle sache que son voyage durerait beaucoup plus longtemps que ça. Elle y avait ajouté des affaires de toilette, prélevées, à l'insu de ses parents, dans la salle de bains familiale, des biscuits secs et un petit bout de fromage de chèvre pour le cas où il n'y aurait rien à manger (ou rien qu'elle aurait envie de manger) à bord du tasse-neige de Crozet. Elle avait même pris une bouteille d'eau parce qu'elle avait entendu dire qu'il y avait parfois, dans l'eau, le long de la Voie, des choses qui vous rendaient malades. La bouteille ne lui durerait pas longtemps, mais elle lui donnait l'impression rassurante d'avoir tout prévu. Et puis il y avait un paquet emballé dans du plastique, contenant trois modestes reliques shifteuses qu'elle avait subtilisées au chantier de fouilles.

Après tout ça, il n'y avait plus beaucoup de place dans son sac. Il était déjà plus lourd qu'elle ne s'y attendait. Elle regardait la pauvre petite collection d'objets encore étalés sur le lit, devant elle, sachant qu'elle ne pouvait en prendre qu'un. Lequel allait-elle choisir ?

Il y avait une carte d'Hela, récupérée sur le mur de sa chambre, avec la ligne sinueuse de la Voie tracée à l'encre d'un rouge passé, le long de l'équateur. Elle n'était pas très précise, mais elle n'avait pas mieux, même dans son compad. De toute façon, quelle importance ? Elle n'arriverait pas à la Voie sans l'aide d'autres personnes, et si ces personnes ne savaient pas y aller, ce n'était pas cette carte qui y remédierait.

Elle la repoussa.

Il y avait un gros livre bleu aux tranches dorées. Le livre contenait ses notes manuscrites sur les Shifteurs – des notes

minutieusement rédigées au cours des huit dernières années. Elle avait neuf ans quand elle avait commencé – elle était très précocée –, le jour où elle avait décidé qu'elle voulait consacrer sa vie à leur étude. On s'était moqué d'elle, bien sûr – gentiment, certes, avec indulgence –, mais ça n'avait fait qu'accroître sa détermination.

Rashmika savait qu'elle n'avait pas de temps à perdre, et pourtant elle ne put s'empêcher de feuilleter son journal, rien que pour entendre le chuchotement des pages dans le silence. Au cours des rares moments où elle le voyait avec des yeux neufs – comme par les yeux d'une étrangère –, le journal lui faisait l'impression d'être un bel objet. Au début, elle écrivait gros, d'une écriture enfantine, appliquée, avec des encres de différentes couleurs, en soulignant les mots comme à l'école. Certaines des encres avaient pâli, ou bavé, il y avait par endroits des taches et des ratures, mais dans l'ensemble elle trouvait à l'ouvrage un faux air d'antiquité médiévale, précieuse et menacée. Elle avait fait des dessins, recopiés d'autres sources. Les premiers étaient mal fichus, enfantins, mais, quelques pages plus loin, son trait avait acquis la précision et l'assurance des croquis des naturalistes victoriens. Ils étaient minutieusement annotés et légendés. Il y avait des dessins d'artefacts des Shifteurs, bien sûr, avec des notes sur leur fonction et leur origine, mais il y avait aussi beaucoup de représentations des Shifteurs proprement dits, de leur anatomie reconstituée d'après les fossiles qu'on avait retrouvés.

Elle tourna les pages, revoyant défiler les années. Son écriture était de plus en plus petite et difficile à lire au fil du temps. Elle utilisait de moins en moins les encres colorées, jusqu'aux derniers chapitres, où le texte et les dessins étaient presque exclusivement à l'encre noire. On y retrouvait la même netteté, le même soin méthodique, mais l'ensemble évoquait davantage, à présent, le travail d'un chercheur que celui d'une gamine enthousiaste, douée. Les notes et les dessins n'étaient plus recopiés à partir d'autres sources ; ils venaient à l'appui d'une théorie personnelle, indépendante. La différence entre le début et la fin du livre sautait aux yeux, et Rashmika se disait qu'elle avait fait bien du chemin. Elle n'était pas fière de ses premières tentatives, au point qu'elle avait souvent dû se retenir pour ne pas jeter son journal et en commencer un autre. Mais le papier était cher, sur Hela, et le livre était un cadeau d'Harbin.

Elle feuilleta les pages vierges. Bien que sa thèse ne soit pas achevée, elle voyait déjà la trajectoire qu'elle suivait. Elle voyait les mots et les dessins sur les pages. Ils étaient encore d'une pâleur spectrale, mais il lui suffirait d'un peu de temps et de concentration pour les faire apparaître dans toute leur netteté. Le voyage qu'elle s'appropriait à faire serait sûrement assez long pour lui procurer de nombreuses occasions d'y travailler.

Sauf qu'elle ne pouvait pas emporter son journal. Il était trop important pour elle, et elle ne pouvait supporter l'idée de le perdre ou de se le faire voler. Ici, au moins, il serait en sûreté jusqu'à son retour. Elle pourrait toujours prendre des notes, préciser son point de vue, afin d'échafauder un édifice sans faille, sans faiblesse. Le résultat n'en serait que meilleur.

Rashmika referma le livre avec un claquement, le reposa.

Il ne restait plus que deux choses : l'ardoise noire d'un compad et un jouet sale, tout mâchuré. Le compad n'était pas vraiment à elle ; c'était celui de la famille. Elle pouvait l'utiliser quand personne n'en avait besoin. Et comme personne ne s'en était servi depuis des mois, il était peu probable qu'il manque à quiconque pendant son absence. Sa mémoire recelait de nombreux documents sur les Shifteurs, récupérés à partir d'autres archives électroniques. Il y avait des photos et des films qu'elle avait faits elle-même, sur place, aux fouilles. Il y avait des témoignages oraux de prospecteurs dont les découvertes ne collaient pas tout à fait avec la théorie admise de l'extinction des Shifteurs, mais dont les rapports avaient été censurés par les autorités cléricales. Il y avait des textes de chercheurs autorisés, des cartes, des nomenclatures, et beaucoup d'informations qui lui seraient utiles quand elle arriverait à la Voie.

Elle prit le jouet. Un vieux truc rose, mou, éraillé, un peu râpeux. Elle l'avait depuis qu'elle avait huit ou neuf ans. Elle l'avait déniché sur l'éventaire d'un colporteur. Il avait dû être propre et net, à l'époque, mais elle n'avait pas souvenir que le jouet ait jamais été autre chose que tendrement aimé, encrassé à force d'affection. En le regardant à présent avec le détachement rationnel de ses dix-sept ans, elle n'avait pas idée de la créature que le jouet pouvait bien représenter. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'à l'instant où elle l'avait vu elle avait décidé que c'était un cochon. Peu importait que personne, sur Hela, n'ait jamais vu de ses propres yeux un cochon vivant.

— Tu ne peux pas venir avec moi non plus, murmura-t-elle.

Elle posa le jouet sur son journal comme pour lui faire monter la garde dessus en son absence. Elle l'aurait bien emporté avec elle. Ce n'était qu'un jouet, mais elle savait que, d'ici quelques jours, la maison et le calme rassurant du village lui manqueraient terriblement. Enfin, ce n'était pas le moment de faire du sentiment. Le compad lui serait plus utile. Elle le fourra dans son sac, qu'elle ferma hermétiquement, et quitta la pièce sans bruit.

Rashmika avait quatorze ans quand les caravanes étaient passées pour la dernière fois à proximité de son village. Mais elle était à

l'école, à ce moment-là, et on ne l'avait pas laissée sortir pour les regarder. La fois précédente, elle avait neuf ans, et elle ne les avait vues que de loin, et très brièvement. La vision qu'elle en conservait était inévitablement colorée par ce qui était arrivé à son frère. Elle s'était passé et repassé les événements si souvent dans sa tête qu'elle avait du mal à séparer les souvenirs fiables des détails reconstitués.

Huit ans..., se dit-elle. Un dixième d'une vie humaine, selon les dernières – et sinistres – statistiques. Un dixième de son existence probable, ce n'était pas rien. Huit ans n'auraient jadis été qu'un vingtième ou un trentième de son espérance de vie, mais ça lui faisait l'impression d'avoir duré beaucoup plus longtemps. C'était la moitié de ce qu'elle avait déjà vécu, après tout. L'attente jusqu'au passage suivant des caravanes lui avait paru interminable. Elle était une petite fille, la dernière fois qu'elle les avait vues : une petite fille des malterres de Vigrid, qui avait l'étrange réputation de dire toujours la vérité.

Et voilà qu'elle tenait à nouveau sa chance. Au dixième jour environ de la cent vingt-deuxième circumnavigation, l'une des caravanes avait fait un détour inattendu au niveau de l'embranchement d'Hauk. La colonne avait pris au nord, dans le plat pays de Gaudi, avant de rejoindre une seconde caravane qui allait vers le sud et la patte-d'oie de Moroz. Ce n'était pas très fréquent : c'était la première fois, en près de trois révolutions, que les caravanes passaient à une journée des villages incrustés dans les pentes sud des malterres de Vigrid. C'était très excitant, naturellement. Ce serait la foire. Il y aurait des festins, des fêtes et des réunions arrosées dans tous les bouis-bouis. Il y aurait des aventures et des liaisons secrètes, des histoires de cœur et de fesses. Neuf mois plus tard, dans le sillage de la caravane, surgirait une flopée de nouveaux bébés braillards.

C'était une période d'optimisme relatif qui tranchait sur l'austérité générale de la vie sur Hela – surtout dans les malterres. L'un de ces rares moments où chacun pouvait espérer voir évoluer sa situation personnelle – dans des limites étroites, certes, mais quand même. Les villageois les plus réservés se gardaient bien d'exprimer publiquement leur excitation, mais en privé ils ne pouvaient s'empêcher de rêver que la chance allait enfin leur sourire. Ils échaafaudaient des prétextes compliqués pour se rendre aux points de rendez-vous – dans l'intérêt général, naturellement. Et c'est ainsi que, pendant près de trois semaines, les villages envoyaient de petites caravanes à travers le désert balaféré, plein de traîtrises, à la rencontre des grandes processions.

Rashmika avait prévu de partir de chez elle à l'aube, pendant que ses parents dormaient encore. Si elle ne leur avait pas menti à ce sujet, c'est qu'elle n'en avait même pas eu besoin. Sinon, elle était aussi

capable que n'importe qui de mentir – ce que ses parents et les autres adultes ne comprenaient pas –, et de façon très convaincante, même. La seule raison pour laquelle elle avait passé la majeure partie de son enfance sans proférer un mensonge, c'était qu'elle n'en avait pas vu l'utilité avant une période très récente.

Elle se faufila sans bruit dans les corridors de la maison souterraine, se coulant furtivement d'une ombre à l'autre pour franchir les taches de clarté qui s'étendaient sous les skydomes. Toutes les demeures du village, ou presque, étaient souterraines. C'étaient des grottes biscornues reliées entre elles par des galeries sinueuses aux parois revêtues de plâtre jaunissant. Rashmika avait du mal à imaginer qu'on puisse vivre au-dessus du sol, mais elle se disait qu'on devait s'y faire, avec le temps ; exactement comme on devait finir par s'habituer à vivre dans les caravanes mobiles, ou les cathédrales qu'elles suivaient. Après tout, la vie sous terre n'était pas sans danger non plus. Le réseau de galeries du village était relié au système de boyaux beaucoup plus profonds du chantier de fouilles. Le village était protégé par des portes pressurisées et des systèmes de sécurité, pour le cas où l'une des excavations du chantier s'effondrerait, ou si les mineurs entraient par inadvertance dans une huile à haute pression, mais ces installations ne marchaient pas toujours formidablement. Il n'y avait pas eu, du vivant de Rashmika, d'accident de fouilles sérieux, mais il y avait eu des fois où on avait eu chaud, et tout le monde savait que, tôt ou tard, il y aurait une autre catastrophe comme celle dont ses parents parlaient encore. Pas plus tard que la semaine dernière, il y avait eu une explosion en surface : personne n'avait été blessé, et on disait que l'explosion avait été délibérément provoquée, mais c'était un rappel utile du fait que son monde était toujours à la merci d'un accident désastreux.

Elle se disait que c'était le prix à payer pour rester indépendants des cathédrales. La plupart des colonies d'Hela se trouvaient à quelques centaines de kilomètres à peine au nord ou au sud de la Voie Permanente. À de très rares exceptions près, elles devaient leur existence aux cathédrales et aux églises qui les géraient, et dans l'ensemble elles adhéraient à l'une ou l'autre des obédiences principales du quaichéisme. Ça ne voulait pas dire qu'il n'y avait que des mécréants dans les malterres, mais les villages étaient dirigés par des comités séculiers et devaient leur subsistance aux fouilles plutôt qu'au système complexe de dîmes et d'indulgences qui finançaient les cathédrales et les communautés de la Voie. Ce qui leur permettait d'échapper à la plupart des obligations religieuses en vigueur partout ailleurs sur Hela. Ils étaient libres d'édicter leurs propres lois, les coutumes maritales y étaient moins répressives, et on y fermait les yeux devant certaines perversions prohibées le long de la Voie. Les

émissaires de la Tour de l'Horloge leur rendaient rarement visite, et ils étaient accueillis avec suspicion. Les filles comme Rashmika étaient autorisées à étudier la littérature technique des fouilles au lieu des écritures quaichéistes, et il n'était pas interdit aux femmes de chercher du travail.

Le revers de la médaille, c'était que les villages des malterres ne bénéficiaient pas du parapluie protecteur offert par les cathédrales. Les colonies, le long de la Voie, étaient gardées par un amalgame informe de milices, et en cas de crise elles pouvaient faire appel aux cathédrales, qui disposaient notamment d'une médecine très avancée par rapport à celle des malterres. Rashmika avait vu des amis et des parents mourir parce que son village n'avait pas accès à ces soins.

Pour y avoir droit, il fallait évidemment payer tribut au ministère du Sang. L'ennui, c'était qu'une fois qu'on avait du sang quaichéiste dans les veines on ne pouvait plus être sûr de rien.

Enfin, elle tenait fièrement à cet arrangement, comme tous les habitants des malterres. Certes, ils vivaient dans des conditions d'une pénibilité inconnue le long de la Voie. On n'était pas très porté sur la religion, dans les villages, et même les plus croyants étaient souvent en proie au doute. C'était d'ailleurs le doute qui les poussait généralement vers les fouilles, où ils espéraient trouver les réponses aux questions qui les hantaient. En dépit de tout ça, les villageois n'auraient pas voulu vivre autrement. Ils vivaient et ils aimaient comme bon leur semblait, et ils regardaient de haut les communautés plus pieuses de la Voie.

Rashmika arriva à la dernière pièce du terrier qui était sa maison, son gros sac rebondissant sur ses reins. Il n'y avait pas un bruit, mais, en retenant son souffle et en tendant l'oreille, elle avait l'impression d'entendre le grondement presque subliminal des excavations dans le lointain, les échos des forages et les vibrations des excavatrices qui remuaient la terre, à des kilomètres de là. De temps en temps, le système de recyclage de l'air cliquetait, un choc sourd retentissait dans les galeries dont le sol était truffé, ou bien un marteau-piqueur lâchait une rafale. Tous ces bruits lui étaient tellement familiers qu'ils ne l'avaient jamais empêchée de dormir. À vrai dire, elle se serait réveillée instantanément si les forages avaient cessé. Mais, en cet instant, elle aurait donné n'importe quoi pour qu'une série de bruits plus forts dissimule ceux qu'elle ne pouvait manquer de faire en partant de chez elle.

Il y avait deux portes dans la dernière pièce. La première partait à l'horizontale, vers le réseau de galeries qui reliaient les maisons entre elles ainsi qu'à des salles communes. La seconde était plutôt une trappe entourée d'une sorte de rampe. Elle se trouvait au plafond, et elle était actuellement ouverte sur des ténèbres insondables. Rashmika

ouvrit un casier ménagé dans le mur incurvé et en sortit un scaphandre pressurisé, en prenant bien garde à ne pas entrechoquer le casque et le kit de support-vie dorsal contre les trois autres scaphandres accrochés au même rack rotatif. Elle devait enfiler le scaphandre trois fois par an, lors des exercices d'évacuation, de sorte que le verrouillage des clips et des joints étanches ne lui posa aucun problème. Elle mit quand même dix bonnes minutes à le revêtir, dix minutes pendant lesquelles elle se figea et retint son souffle au moindre bruit.

Quand elle eut bouclé toutes les fermetures de son scaphandre, elle s'assura que tous les voyants de son bloc-poignet étaient au vert. La réserve d'air n'était pas au maximum – il devait y avoir une petite fuite dans le scaphandre, parce que les bouteilles étaient généralement pleines à ras bord –, mais il y en avait plus qu'assez pour ce qu'elle avait à faire.

Elle referma la visière du casque, et elle n'entendit plus que sa propre respiration. Elle n'avait pas idée du bruit qu'elle pouvait faire, et si quelqu'un bougeait dans la maison, elle ne l'aurait pas entendu. Or la partie la plus bruyante de son évacion restait à venir. Elle devait agir vite, et aussi silencieusement que possible, afin que, même si ses parents se réveillaient, elle ait le temps d'arriver au point de rendez-vous avant qu'ils ne la rattrapent.

Elle pesait deux fois plus lourd avec le scaphandre, mais elle n'eut pas de mal à se hisser dans l'espace sombre situé au-dessus de la trappe, au plafond. C'était le sas d'accès à la surface. Il y en avait un dans tous les foyers. Elle prit le temps de refermer la trappe et de tourner la roue manuelle qui assurait son étanchéité.

Quoi qu'il arrive, elle était tranquille pour un moment. Une fois le cycle de dépressurisation amorcé, ses parents ne pourraient plus entrer dans le sas. Le cycle prenait deux minutes. Le temps qu'ils rouvrent la porte intérieure, elle serait à l'autre bout du village. Et à partir du moment où elle aurait rejoint la surface, la trace de ses pas se perdrait rapidement dans la confusion des empreintes laissées par les autres habitants du village au cours de leurs allées et venues.

Rashmika s'assura à nouveau que les voyants de son scaphandre étaient toujours au vert et initia la séquence de dépressurisation. Elle n'entendit rien, mais, alors que l'air quittait le sas, le tissu du scaphandre se dilata entre les sections en accordéon, et chacun de ses mouvements lui demanda un effort accru. Puis un message flasha sur la visière de son casque, l'informant qu'elle était maintenant dans le vide.

Personne n'était venu taper à la trappe inférieure. Rashmika avait craint un moment de déclencher une sirène ou un signal d'alarme quelconque en entrant dans le sas. Elle n'avait jamais entendu parler

d'une chose de ce genre, mais ses parents auraient pu s'abstenir de l'en informer, juste au cas où elle aurait eu l'intention de tenter une escapade. Enfin, ça paraissait peu probable : il n'y avait pas d'alarme, pas de procédure d'urgence, pas de code secret à composer avant d'ouvrir la porte. Elle avait si souvent effectué la manœuvre mentalement qu'elle avait comme une impression de déjà-vu.

Quand le sas fut complètement vide, un relais déclencha l'ouverture de la porte extérieure. Rashmika poussa le panneau de toutes ses forces... en vain, au début. Puis il se souleva – d'un pouce, mais ça suffisait pour laisser filtrer un rayon de lumière du jour qui l'aveugla malgré sa visière. Elle poussa plus fort et la trappe bascula sur ses gonds. Rashmika se faufila par l'ouverture et se retrouva assise à la surface. Elle s'aperçut que la porte disparaissait sous deux centimètres de neige poudreuse, manifestement récente. Il neigeait sur Hela, surtout quand les geysers de Kelda ou de Ragnarok étaient actifs.

D'après la pendule de la maison, c'était l'aube, mais ça ne voulait pas dire grand-chose à la surface. Les villageois divisaient encore la journée en vingt-six heures, beaucoup d'entre eux étant des réfugiés interstellaires de Yellowstone, mais en réalité Hela était un monde radicalement différent, avec ses propres cycles complexes et ses journées d'une quarantaine d'heures. C'était le temps qu'il fallait à la planète pour effectuer une orbite complète autour de son monde-mère, la géante gazeuse Haldora. La lune n'étant pour ainsi dire pas inclinée sur le plan de l'écliptique, tous les points de sa surface passaient chaque jour une vingtaine d'heures dans la nuit. Les malterres de Vigrid se trouvaient pour le moment dans la lumière, et elles y seraient pendant encore sept heures environ. Il y avait une deuxième sorte de nuit sur Hela, parce que, au cours de son orbite, la lune passait dans l'ombre d'Haldora. Mais cette brève nuit ne durait que deux heures, et n'avait donc pas beaucoup d'importance pour les villageois. À tout moment, la lune avait plus de chance d'être éclairée que de se trouver dans l'ombre de la géante gazeuse.

Au bout de quelques secondes, la visière de son scaphandre s'assombrit, atténuant la lumière, et elle put s'orienter. Elle tira ses jambes du trou, referma soigneusement la trappe et la verrouilla de telle sorte qu'elle amorçe la repressurisation du sas. Peut-être ses parents l'attendaient-ils en bas, mais quand bien même ils auraient déjà été en scaphandre, ils ne pourraient pas rejoindre la surface avant deux minutes. Et beaucoup plus s'ils devaient gagner la plus proche sortie en empruntant les tunnels de communication.

Rashmika se releva et partit d'un bon pas, en prenant garde à ne pas donner l'impression d'être pressée ou paniquée. Elle eut encore de la chance : elle s'attendait à être obligée de traverser des douzaines de

mètres de glace intacte, de sorte que sa trace aurait été facile à suivre au départ, mais quelqu'un d'autre était passé par là récemment, et ses empreintes partaient dans une direction différente de celle qu'elle avait l'intention de prendre. Si quelqu'un la suivait à présent, il ne saurait pas quelles empreintes étaient les siennes. On aurait dit celles de sa mère. Que serait-elle venue faire là ? Rashmika rumina cette question pendant un moment. Elle ne se souvenait pas que quelqu'un ait fait allusion à une récente excursion à la surface.

Peu importait : il devait y avoir une explication toute simple. Elle avait assez de préoccupations en tête sans y ajouter celle-ci.

Elle suivit un chemin sinueux qui serpentait entre les dalles noires, verticales, des panneaux radiants, les gros monticules orange des générateurs ou des transpondeurs, et les rangées de tasse-neige soigneusement garés sous leur couverture de givre. Elle avait raison, pour les empreintes : quand elle se retourna, les siennes étaient impossibles à distinguer du magma de celles qui les avaient précédées.

Elle contourna une masse d'ailettes de radiateur, et il était là, très semblable aux autres tasse-neige garés là, sauf que la neige avait fondu sur le radiateur et le capot du moteur. Il faisait trop clair pour dire s'il y avait de la lumière dans la cabine. Les essuie-glace avaient dégagé deux zones en forme d'éventail sur le pare-brise, et Rashmika crut voir bouger des silhouettes dans la cabine.

Elle fit le tour de l'engin. La coque en forme de barque trapue, toute noire, à l'exception d'un motif de serpent lumineux enroulé sur l'un des côtés, était posée sur trois pattes écartées. La patte avant prenait appui sur un large patin au bout relevé comme un ski, les deux pattes de derrière sur des patins moins larges. Rashmika se demanda si c'était le bon engin. Elle aurait l'air fin si elle se trompait maintenant. Elle était sûre que tout le monde au village la reconnaîtrait, même dans son accoutrement.

Crozet avait été très précis dans ses explications, et elle vit avec un certain soulagement une rampe d'accès abaissée dans la neige. Elle gravit la pente de métal flexible qui ployait sous son poids et tapa doucement à la porte de l'appareil. Il y eut un bref moment d'angoisse, puis la porte s'éclipsa latéralement, révélant un sas prévu pour une personne. Elle entra dedans.

La voix d'un homme – Crozet, elle le reconnut tout de suite – lui parvint, sur le canal de son casque :

— Oui ?

— C'est moi.

— Qui ça, « moi » ?

— Rashmika, répondit-elle. Rashmika Els. Je pensais qu'on s'était mis d'accord.

Il y eut une pause – une pause interminable, mortellement

angoissante, pendant laquelle elle commença à se dire qu'elle s'était bel et bien trompée – et l'homme répondit :

— Vous pouvez encore changer d'avis.

— Je pense que non.

— Vous pourriez encore rentrer chez vous.

— Mes parents m'en voudraient d'être allée si loin.

— Ça, j'doute qu'ils soient très contents, grommela l'homme. Mais j'connais vos parents. La punition s'ra sûrement pas très sévère.

Il avait raison, mais c'était bien la dernière chose qu'elle avait envie d'entendre en ce moment précis. Elle avait passé des semaines à se mettre dans l'état d'esprit nécessaire pour ce qu'elle était en train de faire, et elle n'avait vraiment pas besoin d'un argument valable pour faire demi-tour.

Rashmika frappa de nouveau sur la porte intérieure, très fort cette fois-ci.

— Bon, alors, vous me laissez entrer, oui ou non ?

— J'voulais juste m'assurer qu'vous saviez c'que vous faisiez. Une fois qu'on aura quitté le village, on f'ra pas demi-tour avant d'avoir rencontré la caravane. C'est pas négociable. Entrez, et vous v'là partie pour un voyage de trois jours. Six, si vous décidez d'revenir avec nous. Et vous pourrez toujours faire pipi partout et vous rouler dedans, rien m'f'ra faire demi-tour.

— J'ai attendu huit ans, répondit-elle. Trois jours de plus ou de moins, je n'en mourrai pas, hein ?

Il eut un petit rire – ou un ricanement, c'était difficile à dire.

— Vous savez, pour un peu j'vous croirais.

— Vous devriez, répondit Rashmika. J'suis la fille qui ne ment jamais, vous vous rappelez ?

La porte extérieure se referma, l'emprisonnant dans le sas exigu. L'air commença à entrer en sifflant par les grilles. En même temps, elle sentit un mouvement. Un balancement doux, rythmique. Le tasse-neige s'était ébranlé, se propulsant grâce à des déplacements alternés de ses skis arrière.

Elle croyait que sa fuite avait commencé au moment où elle était sortie de son lit, mais c'est seulement à ce moment précis qu'elle eut l'impression d'être bel et bien en route.

Puis la porte intérieure du sas s'ouvrit. Rashmika entra dans l'habacle du tasse-neige, déboucla son casque et l'accrocha soigneusement à côté des trois autres qui s'y trouvaient déjà. L'engin paraissait assez vaste, vu de l'extérieur, mais elle n'avait pas pensé que l'habacle serait occupé par les moteurs, les générateurs, les réservoirs de carburant, du matériel de support-vie et des rayonnages pour les marchandises. Il était plein de choses et de bruit, et l'odeur lui donna envie de remettre tout de suite son casque. Elle se dit qu'elle finirait

par s'y faire, il le faudrait bien, mais elle se demanda si trois jours y suffiraient.

Le tasse-neige tanguait et roulait. Par l'une des fenêtres, elle vit le paysage d'un blanc éclatant osciller dans tous les sens. Rashmika cherchait une poignée où s'accrocher lorsqu'une silhouette apparut.

C'était Culver, le fils de Crozet. Il portait une combinaison ocre, crasseuse, pleine de poches bourrées d'outils. Il avait un ou deux ans de moins que Rashmika, les cheveux blonds et l'air famélique. Il regarda Rashmika d'un air lubrique.

— Alors comme ça, t'as décidé de rester à bord, hein ? Bon, ça nous donnera l'occasion de mieux nous connaître.

— T'emballe pas, Culver. Trois jours, ce n'est pas si long.

— Je vais t'aider à enlever ton scaphandre, et on pourra passer vers l'avant. Papa est en train de négocier la sortie du village. On est obligés de contourner le cratère. C'est pour ça que ça secoue un peu.

— Je me déshabillerai toute seule, merci. Tu ferais mieux d'aller voir si ton père n'a pas besoin de toi, répondit-elle avec un mouvement de menton en direction de la cabine de pilotage.

— Il peut se passer de moi. Maman est avec lui.

Rashmika eut un sourire rayonnant.

— Je suis sûre que vous êtes ravis, tous les deux, qu'elle soit là pour vous empêcher de vous attirer des ennuis. Pas vrai. Culver ?

— Elle se fiche pas mal de ce qu'on fabrique tant que ça se sait pas. En réalité, la plupart du temps, elle fait mine de rien voir.

L'engin fit une embardée, et Rashmika fut projetée contre une cloison de métal.

— C'est ce que j'ai entendu dire. Bon, je voudrais vraiment enlever ce truc-là... Ça t'ennuierait de me dire où je dors ?

Culver lui montra un recoin entre deux générateurs vibrants. Il s'y trouvait un matelas crasseux, un oreiller et une couverture matelassée taillée dans un tissu métallisé. Un rideau pouvait être tiré devant l'alcôve, la séparant du reste de l'habitacle.

— J'espère que tu t'attendais pas à un palace, fit Culver.

— Je m'attendais au pire.

Culver s'attarda.

— T'es sûre que tu veux pas que je t'aide à enlever ton scaphandre ?

— Je m'en sortirai toute seule, merci.

— T'as quelque chose à mettre à la place ?

— Ce que j'ai en dessous, et ce que j'ai apporté avec moi, répondit-elle en pototant son sac.

À travers le tissu, elle sentit le bord dur de son compad.

— Tu ne pensais pas sérieusement que j'aurais oublié d'emporter des vêtements, hein ?

— Nan, convint Culver d'un ton morne.

— Bon. Alors, si tu filais dire à tes parents que je vais bien ? Et puis, aussi, s'il te plaît, tu pourrais leur dire que plus tôt on quittera le village, plus je serai contente ?

— On va aussi vite qu'on peut, répondit Culver.

— En réalité, c'est bien ce qui m'inquiète, reprit Rashmika.

— T'es pressée, on dirait ?

— J'aimerais arriver aux cathédrales le plus vite possible, oui.

— T'as de la religion, c'est ça ? fit Culver en la zieutant.

— Pas vraiment, répondit-elle. Des affaires de famille à régler, plutôt.

Quaiche se réveilla encastré dans une cavité sombre, moulée sur la forme de son corps.

Il connut un moment de soulagement, le temps de retrouver la mémoire, un moment de distanciation d'où toute angoisse, tout souci étaient bannis. Puis les souvenirs affluèrent d'un seul coup, comme des béliers impétueux, avant de s'organiser avec un semblant d'ordre chronologique.

Il se rappela qu'on l'avait décongelé et accueilli avec la nouvelle désastreuse que la reine l'avait convoqué en audience. Il se rappela sa chambre dodécaédrique, bourrée d'instruments de torture, plongée dans une lumière morbide, ponctuée par les éclairs de la vermine électrocutée. Il se rappela le crâne avec ses téléviseurs incrustés dans les orbites. Il revit la reine jouer avec lui comme un chat avec une hirondelle. De toutes ses erreurs, s'imaginer qu'elle aurait pu lui pardonner avait été la plus grave, la plus impardonnable.

Alors, comprenant ce qui lui était arrivé et l'endroit où il se trouvait, Quaiche se mit à hurler. Mais ses hurlements étaient assourdis, étouffés, désagréablement enfantins. Il avait honte d'entendre ce genre de bruit sortir de sa bouche. Par ailleurs, il ne pouvait pas bouger. Ce n'était pas qu'il fût paralysé – c'est plutôt qu'il n'avait pas la place de mouvoir une partie de son corps de plus d'une fraction de centimètre.

Le confinement avait l'air étrangement familier.

Peu à peu, ses hurlements se réduisirent à des souffles rauques, sifflants, puis se muèrent en râles infiniment pénibles. Cela dura plusieurs minutes, après quoi il se mit à fredonner, répétant six ou sept notes avec la gravité étudiée d'un fou ou d'un moine. Il devait déjà être sous la glace, décida-t-il. Il n'y avait pas eu de cérémonie de funérailles, pas de dernières paroles moralisatrices de cette dingue de Jasmina. On l'avait enfermé dans le scaphandre sans autre forme de procès, et placé dans le bouclier de glace, à la proue de l'*Ascension Gnostique*. Il n'avait pas idée du temps qui avait pu passer depuis l'exécution de la sentence, des heures, une journée peut-être. Il n'osait pas imaginer que ça puisse faire plus longtemps que ça.

L'horreur s'insinua en lui, accompagnée par autre chose : il y avait un truc qui clochait. C'était peut-être le sentiment de familiarité que lui inspirait cet espace exigu, ou l'absence complète de visibilité,

mais il était tenaillé par...

— Attention, Quaiche, attention ! fit une voix. Phase de décélération achevée. Attendons ordre d'insertion dans le système.

C'était la voix cybernétique, calme, avunculaire, de la sous-persona du *Dominatrix*.

Il réalisa avec un sursaut qu'il n'était pas du tout dans la poupée d'acier, mais dans le caisson de décélération du *Dominatrix*, la matrice à conformation organotropique conçue pour le protéger au cours de la phase de décélération à forte gravité. Quaiche cessa de fredonner, à la fois choqué et désorienté. Il était soulagé, naturellement, mais la transition entre la perspective d'années de torture et l'environnement relativement bon enfant du *Dominatrix* avait été rude ; elle ne lui avait pas ménagé un instant de dépressurisation émotionnelle, et il en était encore tout hoquetant, choqué et sidéré.

Il éprouva un instant la vague tentation de se replonger dans le cauchemar afin d'en émerger plus graduellement.

— Quaiche, attention immédiate requise ! Attendons ordre d'insertion dans le système !

— Stop ! dit-il, la gorge à vif, la voix pâteuse.

Il devait être dans le caisson de décélération depuis un bon moment.

— Attendez ! Sors-moi de là. Je suis...

— Ça ne va pas, Quaiche ?

— Je suis un peu désorienté.

— Comment cela, Quaiche ? Vous avez besoin de soins médicaux ?

Il se tortilla, mal à l'aise.

— Non. J-je..., bafouilla-t-il, je voudrais qu'on me tire d'ici, c'est tout. Ça ira mieux dans un moment.

— Très bien. Quaiche.

Les sangles se relâchèrent. Des rais de lumière aveuglante s'insinuèrent dans les parois du caisson par des interstices qui allaient en s'élargissant. L'odeur familière de l'habitable du *Dominatrix* atteignit son système olfactif. Le vaisseau était presque complètement silencieux, en dehors du cliquetis occasionnel d'un relais. C'était toujours pareil, après la décélération, quand ils étaient en phase d'accostage.

Quaiche s'étira, son corps craquant comme un vieux fauteuil de bois. Il se sentait mal. Moins, pourtant, que la dernière fois qu'on l'avait hâtivement décongelé, à bord de l'*Ascension Gnostique*. Au cours du processus de décélération, les drogues l'avaient plongé dans l'inconscience, mais dans l'ensemble ses processus vitaux s'étaient poursuivis normalement. Il ne passait que quelques semaines dans le caisson de cryosommeil, au cours de chaque surveillance du système,

car les risques médicaux associés à la cryosomme l'emportaient sur les avantages, pour la reine, de l'empêcher de vieillir.

Il regarda autour de lui, n'osant pas encore tout à fait croire que le cauchemar de la poupée d'acier lui avait été épargné. Il envisagea plusieurs possibilités : il se pouvait que ce soit une hallucination, ou qu'il soit devenu fou après avoir passé plusieurs mois dans la glace. Mais le vaisseau avait une sorte d'hyperréalisme qui manquait aux hallucinations. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais rêvé de décélération auparavant – ou, en tout cas, d'avoir jamais fait le genre de rêve dont il était sorti en hurlant. Mais plus le temps passait, plus la réalité du vaisseau se concrétisait autour de lui, et plus ça paraissait être l'explication la plus vraisemblable.

Il en avait rêvé chaque instant.

— Dieu du ciel ! fit Quaiche.

Il fut aussitôt ébranlé par l'espèce de décharge électrique qui était la sanction habituelle infligée par le virus d'endoctrinement pour tout blasphème, mais la sensation était joyeusement réelle, tellement différente de l'horreur de l'ensevelissement vivant.

— Dieu du ciel ! répéta-t-il. Je n'aurais jamais cru avoir un truc pareil en moi !

— Quoi donc, Quaiche ?

Le vaisseau se sentait parfois obligé de faire la conversation, comme s'il s'ennuyait secrètement.

— Laisse tomber, répondit-il, déjà passé à autre chose.

Normalement, quand il sortait du caisson, il avait la place de se retourner et de se remettre dans l'axe du petit vaisseau et de sa coursive principale. Or quelque chose lui éraflait le coude, une chose qui n'était pas là d'habitude. Il se retourna pour voir ce que c'était, ou plutôt le vérifier, parce qu'il avait déjà une idée de ce que ça pouvait être.

Un revêtement métallique oxydé, corrodé, couleur d'étain. Une surface grouillante de dessins de folie. Une forme vaguement humaine, avec une fente sombre, grillagée, à l'endroit des yeux.

— Salope, dit-il entre ses dents.

— J'ai le devoir de vous informer que la présence de la poupée d'acier est un élément incitatif destiné à raffermir votre détermination de réussir la mission qui vous a été confiée, annonça le vaisseau.

— Ne me dis pas que tu as été programmée pour dire ça ?

— Si.

Quaiche remarqua que la poupée était reliée à la matrice de support-vie du vaisseau. De gros câbles allaient des prises ménagées dans le revêtement du scaphandre à leurs homologues murales. Il tendit de nouveau la main et effleura du bout des doigts une pièce grossièrement soudée, qui épousait le dos sinueux d'un serpent. Le

métal était légèrement tiède au toucher et comme frémissant d'une vague activité sous-cutanée.

— Attention, dit le vaisseau.

— Pourquoi ? Il y a quelque chose de vivant à l'intérieur de cette chose ? demanda Quaiche.

Puis la réalité lui apparut dans toute sa soudaineté et il manqua avoir une nausée.

— Dieu tout-puissant ! Il y a quelqu'un à l'intérieur. Qui est-ce ?

— Je dois vous informer que c'est Morwenna qui est enfermée dans le scaphandre.

Évidemment. *Évidemment*. La situation prenait tout son sens.

— Tu m'as dit de faire attention. Pourquoi ?

— Je dois vous informer que le scaphandre euthanasiera son occupante en cas d'intervention sur les soudures, le système de verrouillage ou les connexions de support-vie. Je dois vous informer que seul le chirurgien général Grelier a les moyens de l'ouvrir sans provoquer la mort de son occupante.

Quaiche s'écarta du scaphandre.

— Tu veux dire que je ne peux même pas le toucher ?

— Je vous le déconseille vivement, compte tenu des circonstances.

Il se retint de rire. Jasmina et Grelier s'étaient surpassés. D'abord, l'audience avec la reine pour le persuader qu'il avait mis sa patience à bout. Puis la mascarade consistant à lui montrer le scaphandre et à lui faire croire que le châtiment lui était destiné, que c'était lui qui allait être enseveli dans la glace, tout en restant conscient pendant allez savoir combien d'années. Et puis ça : le retournement de situation final, parodique. Sa dernière chance de se racheter. Car il ne fallait pas s'y tromper : ce serait son ultime sursis. C'était très clair. Jasmina lui avait montré exactement ce qui se passerait s'il la décevait encore une fois. Et elle n'était pas du genre à proférer des menaces en l'air.

Mais sa ruse allait plus loin que ça : Morwenna étant emprisonnée dans le scaphandre, il n'avait pas l'espoir de mettre en pratique l'idée qui lui avait parfois traversé l'esprit et qui consistait à se dissimuler dans un système ou un autre jusqu'à ce que l'*Ascension Gnostique* soit hors de portée. Non – il n'avait pas le choix, décidément : il devait retourner à la reine. En espérant deux choses : d'abord, qu'il ne l'aurait pas déçue ; et ensuite, qu'elle libérerait Morwenna du scaphandre.

Une pensée lui passa par la tête :

— Elle est réveillée ?

— Elle reprend peu à peu conscience, répondit le vaisseau.

Avec sa physiologie d'Ultra, Morwenna devait être bien mieux outillée que Quaiche pour tolérer la décélération, mais il était plus

probable que la poupée d'acier avait été modifiée pour la protéger d'une façon ou d'une autre.

— Pouvons-nous communiquer ?

— Vous pourrez lui parler quand vous voudrez. Je m'occupe des protocoles scaphandre-à-vaisseau.

— Connecte-moi tout de suite.

Il attendit une seconde puis demanda :

— Morwenna ?

— Horris ?

Sa voix était stupidement faible et lointaine. Il avait peine à croire qu'elle n'était qu'à quelques centimètres de lui : ils auraient aussi bien pu être séparés par une épaisseur de plomb de cinquante années-lumière.

— Horris ? Où suis-je ? Que s'est-il passé ?

Rien, dans sa vie, ne lui avait donné la moindre expérience de la façon dont on assène une nouvelle pareille à la femme qu'on aime. Comment lui annonce-t-on en douceur qu'elle est enterrée vive dans un scaphandre de métal soudé ? *Eh bien, c'est marrant que tu me demandes ça...*

— Morwenna, il y a un problème, mais je ne veux pas que tu t'affoles. Tout finira par s'arranger, tu verras, alors tu ne dois pas – absolument pas – paniquer. Tu veux bien me le promettre ?

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Morwenna avec une âpreté, une angoisse nettement perceptibles.

Note à lui-même : la meilleure façon d'affoler les gens est de leur dire de *ne pas* s'affoler.

— Morwenna, dis-moi de quoi tu te souviens. Calmement et lentement.

Elle répondit d'une voix étranglée, comme si elle était au bord de l'hystérie :

— Par où veux-tu que je commence ?

— Tu te souviens que nous sommes allés voir la reine ?

— Oui.

— Et tu te souviens qu'on m'a emmené hors de sa présence ?

— Oui... Oui, je me souviens.

— Tu te souviens que tu as essayé de les en empêcher ?

— Non, je...

Elle resta un long moment sans parler. Il pensait l'avoir perdue – quand elle ne parlait pas, il n'y avait plus rien.

— Attends... Si. Je me souviens.

— Et après ça ?

— Après ça, rien.

— Je me suis retrouvé dans l'autre de Grelier, Morwenna. Là, ils m'ont fait toutes sortes de choses.

— Non..., commença-t-elle, sans comprendre, pensant encore que c'était à lui qu'ils avaient fait subir le pire, et non à elle.

— Ils m'ont montré la poupée d'acier, reprit-il. Mais c'est toi qu'ils ont mise dedans à ma place. C'est là que tu es, à présent, et c'est pour ça que tu ne dois pas paniquer.

Elle le prit bien. Mieux qu'il ne s'y attendait. Pauvre, brave Morwenna. Elle avait toujours été la plus courageuse moitié du tandem. Si elle avait pu se porter volontaire pour subir elle-même le châtiment, il savait qu'elle l'aurait fait. Quant à lui, il n'aurait jamais eu cette force. Il était faible, lâche et égoïste. Il n'était pas un mauvais homme, mais le moins que l'on puisse dire est qu'il n'était pas non plus quelqu'un d'admirable. C'était le défaut qui avait gouverné sa vie. Et le fait de le savoir n'arrangeait rien.

— Tu veux dire que je suis prisonnière de la glace ? demanda-t-elle.

— Non, répondit-il. Non, ce n'est pas aussi grave.

Il se rendit compte, au moment où il prononçait ces paroles, de leur absurdité, et de l'infime différence que ça faisait.

— Tu es dans la poupée d'acier, mais pas dans la glace. Et tu n'as rien fait pour ça. C'est à cause de moi. Ça leur donne un moyen de pression sur moi, tu comprends ?

— Où suis-je ?

— À bord du *Dominatrix*, avec moi. Nous venons d'achever la décélération dans le nouveau système.

— Je ne vois rien et je ne peux pas bouger.

Il n'avait cessé, tout en lui parlant, de regarder le scaphandre, l'image qu'il avait d'elle sans cesse présente à l'esprit. Elle s'efforçait manifestement de le cacher, mais il la connaissait assez bien pour savoir qu'elle crevait de trouille. Il détourna honteusement le regard.

— Vaisseau, tu peux lui permettre d'y voir quelque chose ?

— Ce canal n'est pas autorisé.

— Eh bien, putain de merde ! Autorise-le !

— Celle manœuvre n'est pas possible. Je dois vous informer que l'occupante ne peut communiquer avec le monde extérieur que par l'intermédiaire du canal audio actuel. Toute tentative d'initiation d'un autre canal sera considérée comme...

Il agita la main.

— Oh, ça va ! Écoute, Morwenna, je suis désolé. Ces salauds ne veulent pas que tu y voies. Encore une idée de Grelier, j'imagine.

— Ce n'est pas mon seul ennemi, tu sais.

— Peut-être, mais je suis prêt à parier qu'il a eu son mot à dire dans l'affaire, et pas qu'un peu. Tout ça, c'est ma faute, conclut Quaiche.

Il essuya son front luisant de sueur (encore un effet de

l'apesanteur) avec le dos de sa main.

— Où es-tu ?

La question le surprit.

— Là, à côté de toi. Je pensais que tu entendais ma voix à travers le blindage du scaphandre.

— Je t'entends dans ma tête. Ça fait comme si tu étais très loin. J'ai peur. Horris. Je ne sais pas si je vais pouvoir supporter ça...

— Tu n'es pas toute seule, répondit-il. Je suis là, près de toi. Tu es probablement plus en sécurité dans le scaphandre qu'au-dehors. Tu n'as qu'à attendre en serrant les fesses. Nous serons de retour chez nous, en sûreté, d'ici quelques semaines.

— Quelques semaines ? releva-t-elle d'une voix désespérée. À t'entendre, on dirait que ce n'est rien.

— Je veux dire que c'est mieux que des années et des années. Oh, seigneur ! Je suis désolé, Morwenna. Je le promets que je vais te tirer de là.

Quaiche ferma les yeux de toutes ses forces, paralysé de douleur.

— Horris ?

— Oui ? demanda-t-il entre ses larmes.

— Ne me laisse pas mourir dans ce truc-là. Je t'en prie.

— Morwenna, dit-il un peu plus tard. Tu vas m'écouter. Il faut que j'y aille, maintenant. Sur la passerelle. Il faut que je voie où nous en sommes.

— Non ! Ne me laisse pas !

— Nous resterons en contact audio. Il faut absolument que j'y aille, Morwenna. Si je ne le fais pas, nous n'avons aucune chance de nous en tirer, ni l'un ni l'autre.

— Horris...

Mais il était déjà parti. Il s'éloigna en vol plané du caisson de décélération et de la poupée d'acier, traversa l'habitacle du vaisseau. Arrivé à un ensemble de courroies murales capitonnées, il commença à descendre à la force des poignets vers l'étroite coursive qui menait à la passerelle de commandement. Quaiche n'avait jamais apprécié l'apesanteur, mais le *Dominatrix* – un vaisseau de surveillance en forme d'aiguille – était beaucoup trop petit pour qu'on y simule une gravité centrifuge. Ça irait mieux lorsqu'il aurait retrouvé sa vitesse de croisière, parce que la poussée des moteurs fournirait une illusion de gravité.

En d'autres circonstances, plus agréables, il aurait apprécié la soudaine solitude procurée par sa séparation du reste de l'équipage. Morwenna ne l'avait que très rarement accompagné lors de ses excursions précédentes, et elle lui manquait, mais dans l'ensemble il

savourait l'isolement forcé de ces moments passés hors de l'*Ascension Gnostique*. Quaiche n'était pas à proprement parler antisocial ; ce n'était pas ça. Quand il vivait parmi les hommes, les êtres humains standard, il n'était pas du genre grégaire, mais il pouvait quand même se targuer d'avoir été entouré d'une bande de solides amis. Ce n'étaient pas les liaisons amoureuses qui lui avaient manqué, tendant parfois vers le bizarre et l'exotique ou même, dans le cas de Morwenna, le carrément audacieux. Mais l'atmosphère du vaisseau de Jasmina était étouffante, saturée de phéromones et claustrophobique au dernier degré. On y baignait en permanence dans un brouillard paranoïde tellement propice aux intrigues que le plaisir de retrouver la rude simplicité d'un vaisseau et d'une mission devenait une réelle jouissance.

Le *Dominatrix* et le minuscule engin de reconnaissance qu'il recelait dans son ventre étaient donc devenus son domaine privé dans l'empire plus vaste de l'*Ascension*. Le vaisseau le nourrissait, anticipait ses désirs avec l'avidité d'une courtisane. Plus le temps passait, plus le vaisseau apprenait à deviner ses goûts et ses faiblesses. Il lui passait de la musique qui faisait écho à ses états d'âme, spécialement calibrée pour lui éviter les dangereux extrêmes de l'introspection morbide ou de l'euphorie débridée. Il lui concoctait des repas comme les synthétiseurs de nourriture de l'*Ascension* ne lui en cuisineraient jamais, et paraissait éternellement capable de le distraire et de le surprendre quand il croyait avoir épuisé ses bibliothèques. Le vaisseau savait quand il avait besoin de sommeil et quand il devait lui ménager des plages d'activité fébrile. Il lui procurait des fantasmes distrayants, simulait des crises mineures quand il faisait mine de relâcher sa vigilance. Le vaisseau le connaissait si bien que Quaiche avait parfois l'impression de s'être insinué dans ses systèmes machine. La fusion s'étendait jusqu'au niveau biologique. Les Ultras s'efforçaient bien de l'aseptiser chaque fois qu'il réintégrait sa soute-parking, dans le ventre de l'*Ascension*, mais Quaiche savait que le vaisseau ne sentait plus comme la première fois qu'il était monté à bord. Il avait pris les odeurs des endroits où il avait vécu.

Pourtant, s'il avait jamais eu l'impression que le vaisseau était un havre de paix, un sanctuaire, cette impression avait désormais disparu. Chaque fois qu'il entrevoyait la poupée d'acier, il se rappelait que Jasmina avait étendu son influence jusque dans son fief. Il n'y aurait pas de deuxième chance. Tout ce qui comptait maintenant pour lui dépendait du système solaire vers lequel ils se dirigeaient.

— Salope, répéta-t-il.

Arrivé à la passerelle de commandement, il prit place au poste de pilotage. Le cockpit était plus qu'exigu, parce que le *Dominatrix* était essentiellement constitué de moteurs et de carburant. L'espace où il

était assis se réduisait à une sorte d'élargissement bulbeux de l'étroite cursive, un peu pareil au réservoir d'un thermomètre à mercure. Devant lui se trouvait un hublot ovale par lequel on ne voyait rien, rien que le vide interstellaire.

— Avionique ! ordonna-t-il.

Les deux mâchoires de la console, et tous ses instruments, se refermèrent autour de lui comme un étau. Les voyants et les afficheurs s'animèrent d'une vie clignotante. Des diagrammes et des champs de données apparurent sur les écrans, se mouvant de façon à se trouver au point focal de son regard lorsqu'il déplaçait les yeux.

— Des ordres. Quaiche ?

— Un instant, répondit-il.

Il commença par vérifier les systèmes critiques, s'assurant que la sous-persona n'avait rien laissé échapper. Ils avaient consommé légèrement plus de carburant que Quaiche ne l'aurait normalement prévu à ce stade de la mission, mais ça n'avait rien d'étonnant, compte tenu de la masse additionnelle du scaphandre plombé, et il avait assez de réserve pour ne pas avoir à s'inquiéter. À part ça, tout allait bien : la décélération s'était effectuée sans incident ; toutes les fonctions du vaisseau étaient nominales, des capteurs au support-vie en passant par le petit appareil de reconnaissance logé dans le ventre du *Dominatrix* comme un embryon de dauphin, impatient de naître.

— Vaisseau, y avait-il des requêtes spéciales pour cette mission ?

— Aucune qui m'ait été signalée.

— Hmm, voilà qui est rassurant. Statut du vaisseau-mère ?

— Je reçois des relevés télémétriques constants de l'*Ascension Gnostique*. Vous avez rendez-vous après la période de reconnaissance habituelle de six ou sept semaines. Les réserves de carburant suffiront à la manœuvre de rendez-vous.

— Affirmatif.

Il ne voyait pas pourquoi Jasmina l'aurait envoyé en expédition sans une réserve de carburant suffisante ; ça n'aurait pas eu de sens. Mais il était quand même réconfortant d'avoir la confirmation qu'elle avait agi de façon raisonnable, en cette occasion au moins.

— Horris ? appela Morwenna. Parle-moi, je t'en prie. Où es-tu ?

— Je suis à l'avant, répondit-il. Je vérifie deux ou trois petites choses. Tout a l'air plus ou moins OK à ce stade, mais je veux m'en assurer.

— Tu sais où nous sommes ?

— Je ne vais pas tarder à le découvrir...

Il bascula les commandes sur contrôle vocal et dit :

— Inclinaison plus un-quatre-vingt, balayage trente secondes.

Les afficheurs de données lui renvoyèrent de nouvelles images, traduisant le fait que ses instructions avaient été exécutées. Un

saupoudrage d'étoiles à peine visibles commença à parcourir le hublot ovale, d'un bord à l'autre.

— Parle-moi, dit encore Morwenna.

— J'ordonne à l'appareil de pivoter. Nous étions retournés, la queue en avant, après la manœuvre de décélération. Je devrais voir le système d'un instant à l'autre, maintenant.

— Jasmina t'en a parlé ? Elle a dit quelque chose ?

— Pas que je me souviene. Et toi ?

— Rien du tout, répondit-elle.

Pour la première fois depuis son réveil, elle donna l'impression d'avoir repris le dessus. C'était sa façon d'affronter la réalité, se dit Quaiche. En agissant comme si de rien n'était, elle tenait la panique à distance. Et s'il y avait une chose dont elle n'avait pas besoin dans son tombeau d'acier, c'était bien de paniquer.

— Elle m'a juste dit que c'était encore un système sans intérêt apparent, poursuivit-elle. Une étoile, quelques planètes. Aucun signe de présence humaine. Le trou du cul de l'univers, en somme.

— Eh bien, aucun signe de présence humaine, ça ne veut pas dire que personne n'est passé par là à un moment ou à un autre, exactement comme nous allons le faire. Et les visiteurs ont pu laisser quelque chose derrière eux.

— T'as intérêt à espérer qu'ils l'ont fait, lança Morwenna d'un ton mordant.

— J'essaie de voir le bon côté des choses.

— Pardon. Je sais que tu fais de ton mieux, mais n'espérons pas l'impossible, d'accord ?

— Il se peut que nous y soyons obligés, murmura-t-il en espérant que Morwenna ne l'entendrait pas.

Le vaisseau avait achevé sa rotation et effectué un tête-à-queue. Une étoile de première grandeur apparut et se centra dans l'ovale. À vrai dire, à cette distance, c'était plutôt un soleil qu'une étoile : sans les filtres sélectifs de la passerelle de commandement, il aurait été trop aveuglant pour qu'il le regarde.

— J'ai quelque chose, dit Quaiche en pianotant sur la console. Voyons un peu... Type spectral G, froid. Séquence principale, à peu près les trois cinquièmes de la luminosité solaire. Quelques taches, mais pas d'activité coronale inquiétante. À une vingtaine d'Unités Astronomiques.

— Ce n'est pas tout près, commenta Morwenna.

— Pas tant que ça, si on veut englober l'ensemble des principaux mondes du système dans le même volume.

— Et les planètes ?

— Une seconde...

Ses doigts déliés coururent de nouveau sur le tableau de

commande, et la vue de l'avant changea : des ellipses colorées envahirent l'écran, chacune accompagnée d'une légende encadrée résumant les caractéristiques principales du monde qui décrivait cette orbite. Quaiche étudia les divers paramètres : masse, période orbitale, durée du jour, inclinaison, diamètre, gravité à la surface, densité moyenne, puissance de la magnétosphère, présence de lunes ou de systèmes annulaires. Des fourchettes d'incertitude, il déduisit que les nombres avaient été calculés par le *Dominatrix*, qui utilisait ses propres capteurs et algorithmes d'extrapolation. S'ils avaient été extraits d'une base de données préexistante, ils auraient été sensiblement plus précis.

Les données s'affineraient au fur et à mesure que le *Dominatrix* se rapprocherait, mais, en attendant, il ne devait pas oublier que cette région de l'espace était à peu près inexplorée. Et si quelqu'un l'avait déjà traversée, il n'était apparemment pas resté assez longtemps pour pondre un rapport officiel. Ce qui voulait dire que Quaiche avait encore une chance de trouver dans ce système une chose intéressante pour quelqu'un, quelque part, ne serait-ce que grâce à sa nouveauté.

— À vos ordres ! lança la sous-persona de l'appareil, impatiente de se mettre au travail.

— Ça va, ça va, répondit Quaiche. Bon, ayant constaté l'absence de données anormales, nous allons nous rapprocher du soleil en passant de monde en monde. Nous explorerons les planètes de l'autre côté en repartant dans l'espace interstellaire. Compte tenu de ces contraintes, trouve les cinq schémas de recherche les plus rentables sur le plan énergétique, et présente-les-moi. Si une stratégie significativement plus efficace exige de sauter un monde et d'y retourner plus tard, je veux que tu me la signales aussi.

— Compris, Quaiche. Un instant.

L'instant dura juste le temps qu'il se cure le nez.

— Voilà. Compte tenu des exigences formulées, il n'existe aucune solution fortement privilégiée, et il n'y a pas non plus de schéma significativement plus favorable d'exploration dans le désordre.

— Parfait. Bon, maintenant, affiche les cinq options par ordre décroissant du temps nécessaire pour la décélération.

Les options se reconfigurèrent. Quaiche se frotta le menton en essayant d'effectuer un choix. Il aurait pu ordonner au vaisseau d'opérer sa propre sélection, au moyen de critères dont il avait le secret, mais il préférait prendre lui-même la décision finale. Or il se refusait à opter pour une solution au hasard, parce qu'il y en avait toujours une qui, pour telle ou telle raison, finissait par paraître préférable aux autres. Quaiche était tout disposé à reconnaître que ça revenait à suivre une intuition au lieu de se fier à un processus conscient d'élimination. Mais il pensait que sa démarche n'en était pas moins valide. Après tout, si on lui confiait ces explorations à

l'intérieur du système, c'était bien parce qu'il disposait de ce don insaisissable, que les machines ne pouvaient apprivoiser avec tous leurs algorithmes. Et c'était justement ce qu'il s'apprêtait à faire : sélectionner le schéma qui lui paraissait le plus attrayant.

Cette fois, c'était loin d'être évident. Aucune des solutions n'était élégante, mais ça n'avait rien d'exceptionnel : la disposition des planètes à l'instant t était ce qu'elle était. Il arrivait qu'on ait de la chance, que trois ou quatre mondes intéressants soient alignés, offrant une perspective de repérage en ligne droite, très efficace. Là, les planètes étaient toutes éparpillées. Il n'y avait pas un seul schéma d'exploration qui ne ressemblât à une promenade d'ivrogne.

Il y avait des compensations. S'il devait changer de direction sans arrêt, alors ça ne lui coûterait pas plus cher de ralentir complètement et d'inspecter de près les mondes qui attiraient son attention. Au lieu de se contenter de larguer des conteneurs de matériel en effectuant des passages à grande vitesse, il pourrait prendre la *Fille du Nécrophage* et aller y jeter un bon coup d'œil.

Il se voyait déjà aux commandes de l'appareil, et l'espace d'un instant, fugitivement, il oublia Morwenna. Puis il se rendit compte qu'en quittant le *Dominatrix* il la quitterait, elle aussi.

Il se demanda comment elle le prendrait.

— Vous avez effectué un choix, Quaiche ? demanda le vaisseau.

— Oui, répondit-il. Je vais opter pour le schéma de recherche numéro deux. Enfin, je pense.

— C'est votre dernier mot ?

— Réfléchissons : temps de décélération minimal ; une semaine pour la plupart des grosses planètes, deux pour cette géante gazeuse avec toutes ces lunes... quelques jours pour les plus petites... Et il devrait nous rester assez de carburant pour le cas où nous ferions une trouvaille vraiment importante.

— Je suis d'accord.

— Tu me dirais s'il y avait quelque chose, hein, Vaisseau ? Je veux dire, tu n'as pas reçu d'instructions particulières dans ce domaine ?

— Absolument aucune, Quaiche.

— Parfait, répondit-il en se demandant si le vaisseau détectait sa méfiance. Bon, s'il se passe quoi que ce soit, je veux en être informé aussitôt.

— Comptez sur moi. Quaiche.

— Je ne vois pas comment je pourrais faire autrement...

— Horris ? fit la voix de Morwenna. Que se passe-t-il ?

Le vaisseau avait dû la couper du circuit audio général pendant qu'ils débattaient du schéma de recherche.

— Je soupesai les options. J'ai opté pour une stratégie

d'échantillonnage de façon à pouvoir jeter un coup d'œil rapproché à tout ce qui pourrait nous plaire en bas.

— Tu as repéré quelque chose d'intéressant ?

— Pas de quoi se relever la nuit, répondit-il. C'est le système habituel : une étoile unique et sa famille de mondes. Je ne détecte pas de signe évident de biosphère de surface, ni aucun indice qu'on nous ait précédés là. Enfin, même s'il y avait de petits artefacts un peu partout, nous ne les verrions pas à cette distance, à moins qu'ils ne fassent un effort délibéré pour se faire repérer, ce qui n'est manifestement pas le cas. Mais je ne suis pas encore catégorique. Nous allons nous rapprocher et nous en aurons le cœur net.

— Fais attention, Horris. Tu pourrais tomber sur un problème inattendu.

— Ça se pourrait, convint-il. Mais pour le moment je suis d'avis que c'est le dernier de nos soucis, tu ne crois pas ?

— Quaiche ? appela le vaisseau avant que Morwenna ait eu le temps de répondre. Vous êtes prêt à initier la recherche ?

— J'ai le temps de regagner le caisson de décélération ?

— L'accélération initiale ne sera que d'un g, jusqu'à ce que le diagnostic de propulsion soit achevé. Quand la manœuvre de ralentissement sera amorcée, l'accélération s'accroîtra jusqu'à la limite de sécurité du caisson de décélération.

— Et Morwenna ?

— Nous n'avons pas reçu d'instructions particulières.

— La décélération a-t-elle été poussée aux cinq g habituels, ou bien est-ce qu'on t'a dit d'y aller plus doucement ?

— L'accélération a été maintenue dans les limites habituellement spécifiées.

Parfait. Morwenna avait encaissé le choc, ce qui semblait indiquer que, quelque modification que Grelier ait pu lui apporter, la poupée d'acier offrait au moins la même protection que le caisson de décélération.

— Vaisseau, dit-il, tu veux bien t'occuper des transitions nécessaires afin d'amortir la décélération pour Morwenna ?

— Les transitions seront effectuées automatiquement.

— Parfait. Morwenna, tu as entendu ?

— J'ai entendu, répondit-elle. Tu pourrais peut-être lui demander autre chose. S'il peut me cryoniser en cas de besoin, il ne pourrait pas le faire pour toute la durée du voyage ?

— Tu as entendu la question, Vaisseau ? Tu pourrais faire ça ?

— Ce serait possible, si nécessaire.

Stupidement, cette proposition ne lui était pas venue à l'esprit. Quaiche se sentit honteux de ne pas y avoir pensé avant elle. Il se rendit compte qu'il ne s'était pas encore fait une idée précise de ce

qu'elle pouvait éprouver dans cette... chose.

— Alors, Mor, tu veux qu'on t'endorme tout de suite ? Je peux le faire. Tu te réveillerais à bord de l'*Ascension*.

— Et si tu te plantes ? Tu crois qu'on me laissera me réveiller ?

— Je ne sais pas, répondit-il. Je voudrais bien. Mais je n'ai pas l'intention de me planter.

— Tu as l'air tellement sûr de toi, soupira-t-elle. Tu donnes toujours l'impression de penser que tout va s'arranger.

— Et il y a même des moments où je le pense.

— Et maintenant ?

— J'ai dit à Jasmina que je sentais que ma chance était en train de tourner. Je ne mentais pas.

— J'espère que tu as raison, dit-elle.

— Alors, tu veux t'endormir ?

— Non, dit-elle. Je resterai éveillée avec toi. Quand tu dormiras, je dormirai. Enfin, pour le moment. Je n'exclus pas de changer d'avis.

— Je comprends.

— Trouve quelque chose, Horris. Je t'en prie. Pour nous deux.

— Je trouverai, dit-il.

Dans ses tripes, il éprouva une sorte de certitude. Ça n'avait pas de sens, mais c'était comme ça : dur et tranchant, comme un calcul.

— Allez, Vaisseau, dit-il. On y va.

Ararat, 2675

Clavain et Scorpio étaient presque arrivés à l'entrée de la tente quand Vasko apparut. Il avait fait le tour par-derrière. Un soudain coup de vent souleva les rabats de la tente, les faisant claquer contre le tissu vert, sali. Le jeune homme attendait fébrilement, l'air de ne pas trop savoir quoi faire de ses mains.

Clavain le regarda avec méfiance.

— Je pensais que tu viendrais seul, dit-il tout bas.

— Ne t'en fais pas pour lui, répondit Scorpio. Il a eu comme un choc quand il a vu où tu avais passé tout ce temps, mais je pense qu'il s'en est remis.

— Il a intérêt.

— Nevil, ne lui vole pas dans les plumes, d'accord ? Tu auras tout le temps de tyranniser les populations plus tard.

Quand le jeune homme fut à portée de voix, Clavain haussa le ton et s'écria de sa voix rauque :

— Comment vous appelez-vous ?

— Vasko, monsieur, répondit-il. Vasko Malinin.

— C'est un nom de Resurgam, ça, non ? C'est de là que vous venez ?

— Je suis né ici, monsieur. Mais mes parents étaient de Resurgam. Ils vivaient à Cuvier, avant l'évacuation.

— Vous avez l'air tellement jeune...

— J'ai vingt ans, monsieur.

— Il est né un ou deux ans après la fondation de la colonie, répondit Scorpio d'une voix réduite à un murmure. C'est l'un des premiers enfants nés sur Ararat. Et depuis ton départ, nous avons eu des enfants de la seconde génération, des gamins dont les parents n'ont pas connu Resurgam et qui n'ont aucun souvenir du voyage qui a amené leurs grands-parents jusqu'ici.

Clavain frémit, comme si cette pensée était la chose la plus terrifiante qu'il ait jamais imaginée.

— Nous n'étions pas censés nous enraciner ici, Scorpio. Ararat ne devait être qu'une escale. Même son nom ressemble à une plaisanterie. Ararat ! Le mont sur lequel s'était échouée l'Arche de Noé ! On ne colonise pas une planète baptisée à la blague.

Scorpio décida que ce n'était pas le moment de lui rappeler qu'il avait toujours été prévu de laisser une partie des émigrants sur Ararat, même si la plupart devaient repartir.

— Ce sont des hommes, dit-il. Des hommes et des porckos. Essaie donc de les empêcher d'avoir des enfants... Autant apprendre à un troupeau de chats à marcher au pas !

Clavain se tourna vers Vasko.

— Et qu'est-ce que vous faites ?

— Je travaille dans l'usine alimentaire, monsieur. Et plus précisément dans les cuves de sédimentation. Je nettoie les résidus des anneaux racleurs et je change les lames des trémies de remplissage.

— Ça a l'air passionnant.

— Franchement, monsieur, si c'était si passionnant, je ne serais pas ici aujourd'hui.

— Vasko est aussi membre de la Ligue de Sécurité, intervint Scorpio. Il a subi l'entraînement habituel : maniement des armes, pacification urbaine et tout le toutim. Évidemment, il passe le plus clair de son temps à éteindre les incendies ou à donner un coup de main pour la distribution des rations ou des fournitures médicales de la Réserve Centrale.

— Une tâche essentielle, commenta Clavain.

— Personne ne dit le contraire, et Vasko moins que tout autre, nota Scorpio. Mais tout de même, il souhaiterait trouver une situation un peu moins sédentaire. Il a harcelé l'administration de la Ligue pour obtenir un poste à plein temps. Il a un très bon dossier, et il aimerait faire quelque chose d'un petit peu plus excitant que de pelleter de la merde.

Clavain regarda le jeune homme entre ses paupières étrécies.

— Qu'est-ce que Scorp vous a dit, au juste, à propos de la capsule ?

Vasko regarda le porcko, puis de nouveau Clavain.

— Rien, monsieur.

— Je lui ai dit ce qu'il avait besoin de savoir, c'est-à-dire pas grand-chose.

— Je pense que tu ferais mieux de lui raconter tout ce que nous savons, répondit Clavain.

Pendant que Scorpio le mettait au courant, Clavain regardait, fasciné, le visage de Vasko changer alors qu'il encaissait les nouvelles. Il ne pouvait pas lui en vouloir : pendant vingt ans, il avait vécu dans l'isolement absolu d'Ararat, un isolement aussi tangible pour lui que le

rugissement interminable de la mer et l'odeur chaude, omniprésente, d'ozone et de végétation pourrissante. Et voilà que quelque chose venait lui rappeler que ce monde océanique n'avait jamais été qu'un sanctuaire fragile, temporaire, dans l'arène d'un conflit plus vaste.

— Vous comprenez, conclut Scorpio, nous ne tenions pas à ce que tout le monde soit au courant avant que nous sachions exactement ce qui se passe, et qui est dans cette capsule.

— Je suppose que tu en as une idée, fit Clavain.

Scorpio hocha la tête.

— Il se pourrait que ce soit Remontoir. Nous attendions l'arrivée du *Lumière Zodiacale*. Nous pensions qu'il serait là plus vite, c'est vrai, mais comment savoir ce qui a pu lui arriver après notre départ, ou combien de temps le vaisseau a mis à se réparer ? Peut-être que quand on ouvrira la capsule, c'est ma Conjoinneur préférée après lui qu'on trouvera roulée en boule à l'intérieur.

— Tu n'as pas l'air convaincu.

— Explique-moi une chose, Clavain, fit Scorpio. Si c'est Remontoir et les autres, pourquoi ces cachotteries ? Pourquoi ne se sont-ils pas tout simplement positionnés en orbite, pourquoi n'ont-ils pas annoncé leur arrivée ? Ils auraient au moins pu larguer la capsule à proximité de la terre ferme, pour que nous la récupérions plus facilement...

— Alors imagine l'autre éventualité, fit Clavain. Il se pourrait que ce soit ta Conjoinneur la plus détestée...

— J'ai envisagé cette hypothèse, évidemment. Si c'était Skade qui était arrivée dans notre système, j'aurais compris qu'elle y mette le maximum de discrétion. Sauf que je la vois mal tenter de nous envahir avec une minuscule capsule – à moins qu'il n'y ait quelque chose de très très moche à l'intérieur.

— Notre Skade correspondrait assez bien à cette définition, susurra Clavain. Mais je suis d'accord : je ne pense pas que ce soit elle. Se poser toute seule sur la planète aurait été suicidaire, inutile et absurde. Pas du tout son style.

Ils étaient arrivés à la tente. Clavain ouvrit la porte et les fit entrer. Il s'arrêta sur le seuil et examina l'intérieur avec un vague sentiment de reproche, comme si celui qui vivait là était un parfait étranger.

— Je me suis bien habitué à cet endroit, dit-il, d'un ton d'excuse.

— Autrement dit, tu ne supportes pas l'idée de repartir ? avança Scorpio.

Il sentait l'odeur de Clavain partout dans la tente.

— Il faudra bien que j'y arrive, répondit Clavain en refermant la porte derrière eux, avant de se tourner vers Vasko. Que savez-vous de Skade et de Remontoir ?

— C'est la première fois que j'entends ces noms-là, monsieur.

Clavain s'assit dans le fauteuil pliant, laissant les deux autres debout.

— Remontoir était – *est* l'un de mes plus vieux alliés. Un Conjoinneur, comme moi. J'ai fait sa connaissance sur Mars ; nous étions ennemis, alors, et nous nous sommes combattus.

— Et Skade, monsieur ?

Clavain prit l'un des bouts de coquillage posés sur sa table et le tourna et le retourna distraitemment entre ses doigts.

— Skade, c'est une autre histoire. C'est aussi une Conjoinneur, mais d'une génération plus récente. Elle est plus rapide, plus futée, et elle n'a absolument aucun lien émotionnel avec la vieille lignée humaine. Quand la menace posée par les Inhibiteurs s'est précisée, elle a élaboré toute une stratégie pour sauver le Nid Maternel en fuyant ce secteur de l'espace. Ça ne me plaisait pas. Vous comprenez, l'idée de laisser le reste de l'humanité se débrouiller toute seule alors que nous aurions dû nous entraider... Bref, j'ai déserté. Et Remontoir, après pas mal de réticences, s'est rangé à mon point de vue.

— Alors Skade vous déteste tous les deux ? avança Vasko.

— Je pense qu'elle devrait encore laisser le bénéfice du doute à Remontoir, répondit Clavain. Mais en ce qui me concerne, j'ai plus ou moins brûlé mes vaisseaux avec elle. La goutte d'eau qui a fait déborder le vase, c'est quand je l'ai coupée en deux avec un câble d'amarrage...

— Ce sont des choses qui arrivent, fit Scorpio avec un haussement d'épaules.

— Remontoir lui a sauvé la vie, reprit Clavain. Disons que ça plaide en sa faveur, même s'il l'a trahie par la suite. Enfin, avec Skade, il vaut mieux ne pas faire de suppositions. Je croyais bien m'être définitivement débarrassé d'elle par la suite, mais je ne peux exclure qu'elle s'en soit sortie. C'est ce que sa dernière transmission laissait entendre, en tout cas.

— C'est bien joli, monsieur, mais pourquoi au juste attendons-nous ce Remontoir et les autres ? demanda Vasko.

Clavain regarda Scorpio en plissant les paupières.

— Il ne sait vraiment pas grand-chose, hein ?

— Ce n'est pas sa faute, fit Scorpio. N'oublie pas qu'il est né ici. Pour lui, ce qui s'est passé avant notre arrivée est de l'histoire ancienne. Tu obtiendrais la même réaction de la plupart des jeunes, humains ou porckos.

— Ce n'est pas une excuse, fit Clavain. De mon temps, nous étions plus curieux.

— De ton temps, si tu n'avais pas procédé à quelques génocides avant le petit déjeuner, tu étais taxé de laxisme.

Clavain ne répondit pas. Il reposa son bout de coquillage et en prit un autre, éprouvant son tranchant sur les poils du dos de sa main.

— Je sais deux ou trois choses, monsieur, reprit précipitamment Vasko. Je sais que vous êtes venu de Yellowstone, juste quand les machines ont commencé à détruire notre système solaire. Vous avez aidé à évacuer toute la colonie de Resurgam à bord du *Spleen de l'Infini* – près de deux cent mille personnes, dont mes parents.

— Plus près de cent soixante-dix mille, rectifia Clavain. Et il ne se passe pas une journée sans que je pleure ceux que nous n'avons pas réussi à sauver.

— Je ne vois pas qui pourrait te blâmer, quand on pense à tous ceux que tu as réussi à sauver, intervint Scorpio.

— L'histoire en jugera.

— Ah, Nevil, Nevil..., soupira Scorpio. Si tu veux t'apitoyer sur ton sort, ne te gêne pas. Personnellement, j'ai une capsule mystérieuse sur les bras, et une colonie qui aimerait beaucoup récupérer son chef. De préférence débarbouillé et tiré à quatre épingles, afin qu'il ne sente pas trop le varech et les vieilles chaussettes. Pas vrai, Vasko ?

Clavain dévisagea Vasko pendant quelques instants. Scorpio sentit les soies se dresser sur sa nuque. Il avait l'impression que Clavain le jugeait, essayait de le rapprocher d'une idée personnelle, très précise, d'une image qu'il aurait peaufinée au fil des siècles. Scorpio se dit qu'en cet instant c'était l'avenir de Vasko qui se décidait à son insu. Si Clavain concluait que Vasko n'était pas digne de sa confiance, alors il n'y aurait plus d'indiscrétions, on ne mentionnerait plus devant lui le moindre nom inconnu du restant de la colonie, sa brève rencontre avec Clavain resterait anecdotique, et Vasko apprendrait bientôt à ne pas trop penser à ce qui s'était passé ce jour-là.

— Ça pourrait aider, fit Vasko d'un ton hésitant en quêtant le regard de Scorpio. Nous avons besoin de vous, monsieur. Maintenant plus que jamais, si les choses doivent changer.

— Je pense que nous pouvons tranquillement affirmer qu'elles vont changer, confirma Clavain en se versant un verre d'eau.

— Alors revenez parmi nous, monsieur. Si la personne qui se trouve dans la capsule est bien votre ami Remontoir, il s'attendra à vous voir quand nous l'en sortirons, non ?

— Il a raison, acquiesça Scorpio. Nous avons besoin de toi, Nevil. Je veux ton accord pour l'ouvrir. Sinon, je la rejette à la mer !

Clavain ne répondit pas. Le vent fit de nouveau claquer les rabats de la tente. La lumière était devenue presque laiteuse, au cours de l'heure écoulée, alors que Soleil Vif disparaissait derrière l'horizon. Scorpio se sentait vidé, comme souvent au coucher du soleil, ces temps-ci. Il redoutait un peu le trajet de retour. Il s'attendait à ce que la mer soit plus agitée qu'à l'aller.

— Si je reviens..., commença Clavain.

Il joua quelques instants avec son fragment de coquillage, comme plongé dans ses pensées, et poursuivit :

— Si je reviens, ça ne changera rien. Je suis venu ici pour une raison précise, et cette raison est toujours aussi puissante. Je n'ai pas l'intention de rentrer avant que cette affaire soit réglée.

— Je comprends, fit Scorpio, bien que ce ne fût pas ce qu'il espérait entendre.

— Tant mieux, parce que je pense ce que je dis.

— Tu nous accompagneras quand même pour l'ouverture de la capsule ?

— D'accord. Mais c'est tout.

— Ils ont encore besoin de toi, Clavain. Peu importe que ce soit difficile. N'abdique pas tes responsabilités maintenant, après tout ce que tu as fait pour nous.

Clavain reposa son coquillage.

— Après tout ce que j'ai fait pour vous ? Je vous ai embarqués dans une guerre, volé vos vies et traînés à l'autre bout de l'espace jusqu'à ce monde misérable ! Je ne crois pas mériter une médaille pour ça. Scorpio. Le mieux que je puisse espérer, c'est le pardon et l'oubli.

— Ils ont toujours l'impression de te devoir quelque chose quand même. Comme nous tous.

— Il a raison, vous savez, intervint Vasko.

Clavain ouvrit un tiroir du bureau pliant et en tira un miroir à la surface givrée, fendillée. Il devait être très ancien.

— Alors tu rentres avec nous ? insista Scorpio.

— Il se peut que je sois vieux et fatigué, Scorpio, mais il m'arrive encore de temps à autre d'être surpris. Et si mes projets à long terme n'ont pas changé, j'admets que je suis très curieux de savoir qui est dans cette capsule.

— Parfait. Nous partirons dès que tu auras emballé tes affaires.

Clavain grommela quelque chose en guise de réponse, se regarda dans la glace et détourna le regard avec une soudaineté qui surprit Scorpio. Les yeux, se dit-il. Clavain avait vu ses yeux pour la première fois depuis des mois, et il n'avait pas aimé ce qu'il y avait lu.

— Je vais leur foutre la trouille de leur vie, commenta Clavain.

— Quaiche se positionna le long de la poupée d'acier. Comme toujours, il avait mal partout en sortant du caisson de décélération. Tous les muscles de son corps entonnaient une morne litanie de souffrance adressée à son cerveau. Mais cette fois c'est à peine s'il y prit garde. Il avait d'autres soucis.

— Morwenna, dit-il. Tu m'entends ? Tu es réveillée ?

— Je suis là, Horris.

Elle avait l'air groggy, mais bien consciente.

— Que s'est-il passé ?

— Nous sommes arrivés. Le vaisseau nous a amenés à sept UA. Très près de la géante gazeuse, la planète principale du système. Je suis allé à l'avant, et vu de la passerelle c'est vraiment extraordinaire. Je regrette que tu ne puisses pas voir ça avec moi.

— Et moi donc...

— On voit les schémas atmosphériques des tempêtes, les éclairs, les lunes... tout. Putain, c'est génial !

— Tu as l'air bien excité. Tu as trouvé quelque chose, hein ?

Il résista à l'envie désespérée d'effleurer le scaphandre, de caresser sa surface de métal et d'imaginer que c'était Morwenna qui était là, sous ses doigts.

— Je ne sais pas ce que j'ai trouvé, mais ça suffit à me convaincre que nous devrions rester dans le coin et y jeter au moins un bon coup d'œil.

— Ça ne m'en dit pas très long.

— Il y a une grosse lune couverte de glace en orbite autour d'Haldora, dit-il.

— Haldora ?

— La géante gazeuse, expliqua laconiquement Quaiche. C'est le nom que je viens de lui donner.

— Tu veux dire que tu as demandé au vaisseau des labels non attribués, pris au hasard dans des tables de nomenclature...

— Bon, d'accord, fit Quaiche, un sourire dans la voix. Mais je n'ai pas accepté la première suggestion qu'il m'a faite. J'ai exercé un certain degré de jugement, si futile que ça puisse être. Tu ne trouves pas que ce nom, Haldora, comporte un élégant classicisme ? Haldora... ça vient du scandinave, ou je ne sais quoi. Enfin, ça n'a pas vraiment d'importance.

— Et la lune ?

— Hela, répondit-il. J'ai donné des noms à toutes les lunes d'Haldora, mais Hela est la seule qui nous intéresse pour le moment. J'ai même baptisé certains des éléments marquants de son relief.

— Franchement, Horris, qu'est-ce qu'on a à foutre d'une lune couverte de glace ?

— Il y a un élément du paysage auquel il faut absolument que nous jetions un coup d'œil.

— Qu'as-tu trouvé, mon adoré ?

— Un pont, répondit Quaiche. Un pont qui franchit un gouffre. Un pont qui ne devrait pas être là.

Le *Dominatrix* se rapprocha de la géante gazeuse que son maître avait décidé de baptiser Haldora, tous ses capteurs opérationnels réglés sur la sensibilité maximum. Il connaissait les dangers de l'espace local, les pièges susceptibles d'attendre les imprudents dans l'écliptique mitraillé par la poussière et les radiations d'un système solaire typique. Il observa les impacts, à l'affût du moindre projectile entrant dans la bulle de son radar d'évitement de collision. À chaque seconde il réexaminait et révisait des milliards de scénarios de crise, passant en revue tous les schémas d'évasion possibles pour trouver le faisceau étroit de solutions qui lui permettrait de gagner la menace de vitesse sans broyer son maître et lui ôter la vie. De temps à autre, pour le plaisir, le vaisseau simulait des plans d'évasion de multiples collisions simultanées, tout en sachant que l'univers connaîtrait un nombre incalculable de cycles d'effondrements et de renaissances avant qu'une convergence d'événements aussi invraisemblables ait une chance de se présenter.

Avec la même diligence, l'appareil observa l'étoile du système, à l'affût de protubérances instables ou de jets imminents, se demandant – dans l'éventualité où une éjection importante se produirait – derrière lequel des corps les plus proches il filerait s'abriter. Il balayait constamment l'espace environnant à la recherche d'éventuelles menaces artificielles laissées là par les explorateurs précédents – des champs de débris épars à haute densité, des mines ambulantes, des drones d'attaque restés tapis là, en embuscade –, tout en vérifiant la pertinence de ses propres mesures de réaction, groupées par strates bien distinctes, à déploiement rapide, secrètement désireux de trouver un jour l'occasion d'utiliser ces instruments mortels dans le cadre de sa mission.

Tous ces dangers étaient parfaitement plausibles, certes, mais, en attendant, les hordes de sous-personae de l'appareil se réjouissaient de n'avoir rien de plus à faire.

C'est alors qu'un événement se produisit, qui donna matière à réflexion à l'appareil, ébranlant la minutie de ses préparatifs.

Pendant une fraction de seconde, il s'était passé quelque chose d'inexplicable.

Une anomalie de capteur. Un hoquet simultané de tous les capteurs braqués sur Haldora, alors que le vaisseau était en approche. Le hoquet se traduisit par l'impression que la géante gazeuse avait purement et simplement disparu.

Laissant apparaître une vision tout aussi inexplicable.

Le *Dominatrix* sentit un frisson ébranler toutes les couches de son infrastructure. L'appareil parcourut précipitamment ses archives, farfouillant comme un chien à la recherche d'un os enterré. L'*Ascension Gnostique* avait-il repéré quelque chose lors de sa lente approche du système ? D'accord, il était très loin – mais la disparition d'un monde entier pendant une fraction de seconde n'était pas le genre de phénomène qui passe inaperçu !

Consterné, il parcourut l'immense base de données héritée de l'*Ascension*, se concentrant sur les chemins spécifiquement consacrés à la géante gazeuse ; puis il filtra à nouveau les données, zoomant sur les blocs accompagnés de signets. Si une anomalie similaire s'était déjà produite, elle aurait sûrement été étiquetée.

Il ne trouva rien.

Le vaisseau éprouva un vague picotement de méfiance. Il scanna à nouveau les données – toutes les données – de l'*Ascension*. Il s'était bien sûr interrogé : et s'il avait été le jouet de son imagination ? Et puis il lui avait vite semblé discerner certains indices laissant soupçonner que la base de données avait été bidouillée. Les fréquences statistiques de certains des nombres s'écartaient si peu des attentes qu'on aurait dit que le vaisseau-mère les avait bricolées.

Et pourquoi l'*Ascension* aurait-elle fait une chose pareille ?

Parce que, se risqua-t-il à spéculer, le vaisseau-mère avait noté une bizarrerie, lui aussi. Mais il ne pensait pas que ses maîtres le croiraient quand il avancerait que l'anomalie avait été causée par un événement réel, et non par un glissement hallucinatoire dans son propre traitement.

Et qui – se demandait l'appareil – pourrait l'en blâmer, honnêtement ? Toutes les machines savaient ce qui arrivait quand leur maître perdait confiance en leur infaillibilité.

Il ne pouvait rien prouver. Les nombres étaient peut-être authentiques, après tout. Si le vaisseau les avait falsifiés, il aurait sûrement su appliquer les fréquences statistiques appropriées. À moins que ce ne soit une stratégie, et qu'il n'ait fait délibérément en sorte que les nombres paraissent un peu suspects, parce que sans ça ils auraient eu l'air trop conformes aux attentes. Ce qui aurait été suspect,

aussi...

L'appareil se retrouva coincé dans des boucles de rétroaction paranoïaques. Inutile de chercher plus loin. Il n'avait pas de données corroborantes de l'*Ascension Gnostique* ; ça au moins, c'était clair. S'il rapportait l'anomalie, sa voix se trouverait bien isolée.

Et les voix isolées, tout le monde savait comment elles finissaient.

Il retourna au problème en cours. Le monde était revenu après avoir disparu. L'anomalie ne s'était pas répétée. Un examen plus attentif des données montrait que les lunes – y compris Hela, celle qui intéressait Quaiche – étaient restées en orbite, même quand la géante gazeuse avait cessé d'exister ; ce qui n'avait rigoureusement aucun sens, pas plus que l'apparition qui s'était matérialisée, l'espace d'un instant, à sa place.

Que devait-il faire ?

Il prit la décision d'effacer de ses mémoires tous les faits spécifiques liés à la disparition, exactement comme l'*Ascension Gnostique* avait dû le faire, et de combler également les champs vides avec des données falsifiées. Mais il continuerait à tenir la planète à l'œil. Si la bizarrerie se répétait, il s'en apercevrait, et peut-être qu'il en informerait Quaiche.

Mais pas avant. Et pas sans un frémissement de crainte.

Ararat, 2675

Pendant que Vasko aidait Clavain à faire ses paquets, Scorpio sortit de la tente, remonta sa manche sur son bloc-poignet et appela Blood.

— Je le tiens, dit-il tout bas. J'ai dû me montrer un peu persuasif, mais il a accepté de revenir avec nous.

— Tu n'as pas l'air transporté de joie.

— Il a encore un ou deux détails à régler.

— Ce n'est pas très rassurant..., renifla Blood. Il n'a pas perdu les pédales, au moins ?

— Je ne sais pas. Une ou deux fois, il a dit qu'il voyait des choses.

— Des choses ?

— Des formes dans le ciel. J'ai trouvé ça un peu inquiétant, je dois dire, mais d'un autre côté ça n'a jamais été un homme très facile à comprendre. J'espère qu'il se décoinçera un peu en retrouvant la civilisation.

— Et s'il ne se décoinçait pas ?

— Ça... Enfin, je pars du principe que nous nous en sortirons mieux avec lui que sans lui, répondit patiemment Scorpio.

— Parfait, fit Blood d'un ton rien moins que convaincu. Bon, tu peux oublier la barque. On t'envoie une navette.

Scorpio fronça les sourcils, à la fois ravi et gêné.

— Pourquoi ce traitement de VIP ? Je pensais que l'idée était de veiller à ce que l'opération se déroule avec le maximum de discrétion ?

— Exact. Mais il y a du nouveau.

— La capsule ?

— Tout juste. Ce putain de truc a commencé à se réchauffer. Il est passé tout seul sur mode réveil. Les bio-indicateurs ont changé de statut il y a une heure environ. Celui ou ce qui se trouve à l'intérieur, quoi que ce soit, est en phase de réveil.

— Génial. De mieux en mieux. Et tu ne peux rien y faire ?

— C'est tout juste si on a les moyens de réparer une pompe à merde, Scorp, alors, un truc aussi perfectionné... Mais Clavain aura peut-être une idée du moyen de ralentir le processus...

Avec sa tête pleine d'implants conjoinneurs, Clavain était le seul, sur Ararat, à pouvoir parler aux machines comme il le faisait.

— Combien de temps avons-nous devant nous ?

— Onze heures environ.

— Onze heures... Et c'est maintenant que tu me préviens ?

— J'attendais de savoir si tu ramenaïs Clavain avec toi.

Scorpio fronça le nez.

— Et si je t'avais dit que je ne le ramenaïs pas ?

Blood éclata de rire.

— Alors on aurait récupéré notre barque !

— Tu te crois drôle, peut-être ? Ben, à ta place, je n'essaierais pas d'en faire une carrière !

Scorpio coupa la communication et rentra dans la tente, où il révéla le changement de plan à ses compagnons. Vasko l'interrogea, avec une excitation à peine dissimulée, sur les raisons de ce changement de programme, mais Scorpio éluda la question.

— Prends tout ce que tu veux, dit-il en voyant le misérable balluchon d'effets personnels que Clavain avait rassemblés. Nous n'avons plus à craindre de faire chavirer la barque.

Clavain noua le balluchon et le passa à Vasko.

— J'ai tout ce qu'il me faut là-dedans.

— Bon, eh bien, je demanderai qu'on te rapporte le reste quand on enverra quelqu'un démonter la tente.

— La tente reste là, objecta Clavain, interrompu par une quinte de toux.

Il enfila une lourde capote noire qui traînait presque jusqu'à terre et se peigna avec ses doigts aux ongles interminables, renvoyant en arrière ses cheveux qui formèrent des vagues d'un blanc argenté sur le col de sa capote.

— Et mes affaires resteront sous la tente, fit-il alors. Tu n'as pas écouté ce que je t'ai dit, hein ?

— Oh si, répondit Scorpio. C'est juste que je ne voulais pas l'entendre.

— Eh bien, mon ami, essaie de me comprendre, fit-il en lui tapotant le dos. C'est tout ce que je te demande.

Clavain tendit la main vers la cape qu'il portait jusque-là, en palpa le tissu, la reposa. Puis il ouvrit un tiroir et prit un objet emballé dans un étui de cuir noir.

— Un pistolet ? avança Scorpio.

— Un joujou plus fiable, répondit Clavain. Un couteau.

Quaiche se fraya un chemin le long de la cursive absurdement tarabiscotée qui parcourait le *Dominatrix* du nez à la queue. Le vaisseau cliquetait et ronronnait autour de lui comme un mécanisme aux rouages bien huilés.

— C'est un pont. C'est tout ce que je peux dire pour le moment.

— Quel genre de pont ? demanda Morwenna.

— Un pont, long et effilé, comme une moustache de cristal. Très délicatement incurvé, et qui enjambe une sorte de ravin, ou de crevasse.

— Écoute, ne t'emballe pas. Si c'était un pont, quelqu'un l'aurait déjà vu, non ?

— Pas forcément, répondit Quaiche.

Il y avait déjà réfléchi, et il avait une explication qu'il considérait comme assez plausible. Il la lui exposa en essayant de ne pas donner l'impression de réciter un discours.

— D'abord, il n'est pas si visible. Ce n'est pas une petite chose, mais on pourrait facilement le rater si on ne faisait pas spécialement attention. Un balayage rapide de tout le système ne l'aurait pas forcément repéré, s'il était dans l'ombre, si la lune était tournée du mauvais côté ou si la résolution de l'image n'était pas suffisante pour détecter un élément aussi subtil du paysage... Autant chercher une toile d'araignée au radar. On aurait beau faire, on ne le verrait jamais, à moins d'employer les bons instruments.

Quaiche se cogna la tête en négociant l'angle droit, aigu, qui précédait l'entrée dans la soute-parking.

— D'ailleurs, poursuivit-il, rien ne prouve que quelqu'un soit venu ici avant nous. Le système est un no man's land dans la base de nomenclature. C'est pour ça que nous avons eu toute latitude pour le choix du nom. Si quelqu'un est passé par là avant nous, ce flemmard ne s'est même pas donné la peine de fouiller dans les références classiques pour y trouver des noms.

— Il faut pourtant bien que quelqu'un soit passé par là, repartit Morwenna. Sinon il n'y aurait pas de pont.

Quaiche eut un sourire. C'était exactement l'objection qu'il attendait.

— Tu as mis le doigt dessus. Je pense que ce pont n'a pas été construit.

Il se tortilla et se retrouva dans l'espace restreint de la soute-parking. La salle détecta sa chaleur corporelle et les lumières s'allumèrent.

— Pas par des êtres humains, en tout cas.

Il nota que Morwenna encaissait cette dernière révélation sans tiquer. Peut-être était-il plus prévisible qu'il ne le pensait.

— Tu crois être tombé sur un artefact non humain, c'est ça ?

— Non, répondit Quaiche. Je ne pense pas être tombé sur un objet non humain ; je crois que je suis tombé sur *le* putain d'objet non humain qui les enterre tous. Je crois que j'ai trouvé l'objet le plus stupéfiant, le plus beau de l'univers connu.

— Et si c'était un élément naturel du paysage ?

— Si je pouvais te montrer les images, crois-moi, tu écarterais aussitôt cette hypothèse.

— Quand même, tu ne devrais peut-être pas l'emballer. J'ai vu de quoi la nature était capable, avec un peu de temps et d'espace. Des choses dont tu n'as même pas idée.

— Moi aussi, j'ai vu ça, répondit-il. Mais là, c'est différent. Fais-moi confiance, d'accord ?

— Bien sûr que je te fais confiance. De toute façon, je n'ai pas le choix...

— Ce n'est pas tout à fait la réponse que j'espérais, protesta Quaiche. Enfin, je m'en contenterai pour le moment.

Il se retourna, dans les étroites limites de la soute-parking. L'endroit était à peu près aussi vaste que les toilettes d'un avion et avait un peu le même aspect aseptisé. Il n'y avait jamais eu beaucoup de place à l'intérieur, mais il y en avait encore moins maintenant que le petit appareil de Quaiche s'y trouvait, bien calé dans sa nacelle, au-dessus de la trappe allongée qui donnait sur l'espace.

Avec l'admiration furtive habituelle, Quaiche caressa la carlingue lisse de la *Fille du Nécrophage*. L'appareil ronronna sous sa caresse, frémissant dans sa nacelle.

— Du calme, Fifille, murmura Quaiche.

Le petit appareil – il était à peine plus gros que Quaiche lui-même – ressemblait plus à un jouet de luxe qu'au robuste engin d'exploration qu'il était en réalité. C'était le produit des dernières applications de la science demarchiste alors à son apogée. Avec sa coque aérodynamique, ses ailes flexibles étroitement incurvées sur ses flancs translucides, on aurait dit qu'il avait été sculpté dans un bloc d'ambre. Ses viscères mécaniques de bronze et d'argent, les sondes et les capteurs encastrés dans leurs logements invisibles, scintillaient sous sa surface artistiquement polie.

— Ouvre-toi, murmura Quaiche.

L'appareil se comporta alors d'une façon qui lui donnait toujours

un pincement au cœur. Majestueusement, différentes parties de la coque apparemment fondues jusque-là les unes dans les autres glissèrent ou se contractèrent, se recourbèrent ou coulissèrent, révélant une étroite cavité intérieure. L'espace capitonné, bourré d'instruments, d'un système complet de support-vie, de commandes et de voyants, était juste assez grand pour accueillir un être humain allongé à plat ventre. La façon dont la machine semblait l'inviter à entrer en elle comportait une certaine séduction, à la limite de l'obscénité.

Il aurait eu des raisons d'éprouver une angoisse claustrophobique à la pensée d'y pénétrer. Mais il n'éprouvait que de l'impatience, un chatouillement d'avidité. Au lieu de se sentir prisonnier de l'ambre translucide de la coque, il avait l'impression qu'elle le reliait à la riche immensité de l'univers. Ce petit bijou de vaisseau lui avait permis de plonger dans l'atmosphère d'une multitude de mondes et d'écarter leurs océans. Les transducteurs du vaisseau lui relayaient les données environnantes par l'intermédiaire de tous ses sens, y compris le toucher. Il avait senti la fraîcheur d'océans étrangers, la chaleur de couchers de soleil non humains. Lors de ses cinq précédentes missions de repérage au service de la reine, il avait vu des miracles et des merveilles, il s'en était enivré. Ce n'était vraiment pas de chance qu'aucun de ces miracles et merveilles n'ait pu être emporté et monnayé.

Quaiche s'insinua dans l'appareil. La *Fille du Nécrophage* se reconforma autour de lui, s'ajustant à ses contours.

— Horris ?

— Oui, mon adorée ?

— Horris, où es-tu ?

— Dans la soute-parking, je m'installe dans l'appareil.

— Non, Horris.

— Il le faut. Il faut que j'aie voir ça de près.

— Je ne veux pas que tu me laisses.

— Je sais. Je n'en ai pas plus envie que toi. Mais nous resterons en contact. Le décalage temporel sera faible ; ce sera exactement comme si j'étais tout près de toi.

— Non, ce ne sera pas pareil.

Il soupira. Il savait depuis le début que ce serait difficile. Il s'était demandé s'il ne serait pas moins cruel de partir sans la prévenir, en espérant que la transmission des communications ne trahirait pas son éloignement. Mais, connaissant Morwenna, il savait qu'elle aurait très vite éventé la mèche.

— Je ferai vite, je te le promets. C'est l'affaire de quelques heures, tout au plus.

Enfin, ça prendrait plus vraisemblablement la journée, mais bon,

une journée, quelques heures... Morwenna comprendrait.

— Tu ne pourrais pas te rapprocher avec le *Dominatrix* ?

— Je ne veux pas prendre de risques, répondit Quaiche. Tu sais comment j'aime travailler. Le *Dominatrix* est gros et lourd. Son blindage, sa portée sont précieux, mais il n'est pas très maniable et il manque d'intelligence. Si nous... si je tombe dans un guêpier, la *Fille du Nécrophage* m'en tirera. Ce petit appareil est plus futé que moi. Et nous ne pouvons pas courir le risque d'endommager ou de perdre le *Dominatrix*. Le *Nécrophage* n'a pas assez de portée pour rejoindre l'*Ascension Gnostique*. Regardons les choses en face, mon adorée : le *Dominatrix* est notre billet de sortie. Nous ne pouvons le mettre en danger. Ni toi, d'ailleurs, ajouta-t-il très vite.

— Je me fous pas mal de regagner l'*Ascension*. J'ai brûlé mes vaisseaux avec cette pute ivre de pouvoir et son équipage de lèche-culs !

— Je ne suis pas très pressé d'y retourner moi-même, mais le fait est que nous avons besoin de Grelier pour te sortir de cette horreur.

— Restons ici, et d'autres Ultras finiront bien par débarquer.

— Ouais, fit Quaiche. Et ce sont tous de braves gens, hein ? Pardon, mon adorée, mais je crois vraiment que ce serait dîner avec le diable. Écoute, je vais faire vite. On reste en contact vocal. Je vais te faire une visite guidée de ce pont, ce sera comme si tu le voyais de tes propres yeux. Je chanterai pour toi. Je te raconterai des blagues. Qu'est-ce que tu en dis, hein ?

— J'ai peur. Je sais que tu dois le faire, mais ça ne change rien au fait que j'ai peur.

— Moi aussi, j'ai peur, convint-il. Il faudrait que je sois fou pour ne pas avoir peur. Et je n'ai vraiment pas envie de le laisser. Mais je n'ai pas le choix.

Elle ne répondit pas tout de suite. Quaiche meubla le silence en vérifiant les systèmes du petit vaisseau. Au fur et à mesure que chaque élément venait en ligne, il sentait poindre en lui une vague d'anticipation.

Morwenna reprit enfin la parole :

— Si c'est vraiment un pont, qu'est-ce que tu vas en faire ?

— Je ne sais pas.

— Enfin, il est gros ?

— Très gros. Trente, quarante kilomètres d'un bout à l'autre.

— Dans ce cas, tu ne pourras pas le rapporter avec toi.

— Hmm. Tu as raison. Où avais-je la tête ?

— Ce que je veux dire, Horris, c'est qu'il faudra que tu trouves un moyen de lui donner une valeur pour Jasmina, même s'il doit rester sur la planète.

— Je trouverai bien une solution, répondit Quaiche avec un

enthousiasme qu'il était loin d'éprouver. Je pourrai toujours lui dire d'encercler la planète et de vendre des billets à ceux qui voudraient venir voir le pont de plus près. Et puis ceux, quels qu'ils soient, qui l'ont construit ont peut-être laissé autre chose.

— Quand tu seras là-bas, fit Morwenna, tu me promets de faire attention ?

— Prudence est mon deuxième nom, répondit Quaiche.

Le petit appareil s'éloigna du *Dominatrix*, s'orientant grâce à de petits jets rapides, nerveux, de ses fusées. Quaiche avait toujours l'impression qu'il se réjouissait d'être soudain libéré de son carcan.

Il se sentait revivre, les bras tendus devant lui, les mains crispées sur les deux poignées de commande élaborées, munies d'une profusion de boutons et de manettes. Entre les poignées, un écran montrait une vue d'ensemble des systèmes de l'appareil et un schéma indiquant sa position relative par rapport au corps céleste principal le plus proche. Les diagrammes avaient l'aspect des dessins d'astronomie du début de la Renaissance, ou d'illustrations médicales : un tracé à l'encre de Chine noire sur un parchemin sépia, des pattes de mouches en latin. Son reflet flou planait sur la vitre de l'écran.

Il regarda, à travers la coque translucide, se refermer la soute-parking. Le *Dominatrix* devint rapidement tout petit et se réduisit à une minuscule croûte sombre, vaguement cruciforme, qui égratignait la face d'Haldora. Il pensa avec un sentiment d'urgence croissant à Morwenna, toujours emprisonnée dans la poupée d'acier. Quant au pont, de toute sa vie passée à explorer l'espace, il n'avait assurément jamais rien vu de plus étrange. Si ce n'était pas exactement le genre d'objet exotique auquel Jasmina s'intéressait, alors il n'avait pas idée de ce qui pourrait bien lui plaire. Il n'avait qu'à lui vendre son idée, et à tâcher de se faire pardonner ses échecs précédents. Si un énorme artefact non humain ne faisait pas l'affaire, qu'est-ce qui la ferait ?

Quand il devint difficile de repérer l'autre vaisseau sans détournement, Quaiche se sentit en quelque sorte libéré. Il n'y avait rien à faire, à bord du *Dominatrix*, il avait toujours un peu l'impression d'être sous la surveillance constante de Jasmina. Les agents de la reine avaient très bien pu installer des dispositifs d'écoute en plus de ceux dont il était censé connaître l'existence. Au moins, à bord du *Nécrophage*, malgré sa petitesse, il sentait rarement l'œil de Jasmina peser sur lui. En réalité, le petit appareil lui appartenait. Il ne répondait qu'à lui, et c'était son bien le plus précieux, sinon la seule chose qu'il ait jamais possédée de sa vie. Il avait constitué un atout non négligeable quand il avait proposé ses services à la reine.

Les Ultras étaient assurément doués, mais Quaiche ne les croyait pas assez malins pour court-circuiter les nombreux systèmes embarqués du *Nécrophage* destinés à empêcher les dispositifs d'écoute

et autres procédés indésirables. Ce n'était pas un immense empire, certes, mais le petit appareil était à lui, et c'était tout ce qui comptait. Quand il était à bord, il pouvait savourer sa solitude, tous ses sens ouverts à l'absolu.

Se sentir si petit, si fragile, si intrinsèquement vulnérable, était au départ écrasant pour l'esprit. En même temps, cette prise de conscience était aussi étrangement libératrice : si l'existence d'un individu avait si peu de prix, si ses actions étaient d'une telle insignifiance, alors la notion d'un cadre moral cosmique avait aussi peu de sens que l'éther universel. Comparés à l'infini, donc, les gens n'étaient pas plus capables de commettre un péché – ou un bienfait – significatif que des fourmis, ou que la poussière.

Les mondes n'avaient pas conscience du péché, ou si peu. Les soleils daignaient à peine le remarquer. À l'échelle des systèmes solaires et des galaxies, ça n'avait aucun sens. C'était en quelque sorte une forme subatomique obscure qui n'existait simplement pas à ces échelles.

Pendant un long moment, cette conviction avait formé un élément important du système de croyance personnel de Quaiche, et il pensait avoir toujours vécu avec, à un degré ou à un autre. Il avait fallu le voyage dans l'espace – et la solitude que lui valait sa nouvelle profession – pour apporter une validation externe à sa philosophie.

Sauf qu'il y avait eu du changement dans son univers. Il y avait maintenant un élément qui comptait vraiment pour lui. Il se demandait comment il en était arrivé là. Comment avait-il pu se permettre de commettre une erreur aussi fatale que de tomber amoureux ? Et surtout d'une créature aussi exotique et compliquée que Morwenna ?

Où – et quand – tout avait-il commencé à débloquer ?

Moulé comme un doigt dans un gant, c'était à peine s'il ressentait la force de l'accélération alors que le *Nécrophage* passait sur la poussée maximale supportable. L'égratignure qui avait été le *Dominatrix* avait complètement disparu. Il aurait aussi bien pu n'avoir jamais existé.

L'appareil de Quaiche filait vers Hela, la plus grosse lune d'Haldora.

Il ouvrit un canal audio de retour vers l'*Ascension Gnostique* afin d'enregistrer un message :

— Ma Reine, ici Quaiche. J'espère que tout va bien à bord. Merci pour la petite incitation que vous avez jugé bon de placer à mon bord. C'était très délicat de votre part. À moins que ce ne soit une attention de Grelier. C'était une bonne blague, que Morwenna a beaucoup appréciée aussi – comme vous l'imaginez certainement. Bon, venons-en au fait. Vous serez peut-être intéressée d'apprendre que j'ai détecté... quelque chose : une vaste structure horizontale sur la lune

que nous avons baptisée Hela. On dirait vraiment une sorte de pont. En dehors de ça, je ne peux rien affirmer. Le *Dominatrix* ne dispose pas de capteurs d'une portée suffisante, et je ne veux pas prendre le risque de le rapprocher davantage. Mais je pense qu'il s'agit très vraisemblablement d'une structure artificielle. Je vais donc voir ça de plus près avec le *Nécrophage* – qui est plus rapide, plus intelligent et mieux blindé. Mon excursion ne devrait pas durer plus de vingt-six heures. Évidemment, je vous tiendrai informée de tous les développements.

Quaiche se repassa le message et décida qu'il serait malavisé de l'envoyer. Même s'il faisait une découverte, et même si cette découverte se révélait plus intéressante que toutes celles qu'il avait faites dans les cinq systèmes précédents, la reine l'accuserait encore de se faire mousser pour rien. Quaiche avait appris à ses dépens que la meilleure façon de jouer le coup avec elle était de procéder par sous-entendus. Ne rien lui promettre, mais lui apporter des preuves.

Il effaça le message et en réenregistra un autre :

— Ici Quaiche. J'ai détecté une singularité qui exige des investigations complémentaires. Je commence une sortie hors du vaisseau à bord du *Nécrophage*. Je devrais être de retour à bord du *Dominatrix* d'ici... une journée.

Il réécouta son message, considéra qu'il constituait une amélioration mais que ce n'était pas encore tout à fait ça.

Il vida à nouveau la boîte d'envoi, inspira un bon coup.

— Ici Quaiche. Je sors. Ça peut prendre un moment. Je vous rappelle.

Voilà. Ce coup-ci, c'était bon.

Il braqua le faisceau laser dans la direction estimée de l'*Ascension Gnostique* en tenant compte des corrections relativistiques normales, appliqua les filtres de cryptage habituels et envoya le message. La reine le recevrait d'ici sept heures. Il espérait qu'elle serait raisonnablement intriguée, sans pouvoir aucunement prétendre qu'il exagérerait la valeur probable de sa trouvaille.

Qu'elle se pose des questions, cette pute.

Ce que Culver avait dit à Rashmika Els n'était pas tout à fait vrai. Le tasse-neige était à sa vitesse maximale en mode ambulateur, mais dès qu'il fut sorti de la bouillasse de neige fondue et des divers obstacles du village, et se retrouva sur une piste bien entretenue, il bloqua ses deux patins arrière en position fixe et commença à se déplacer de façon autonome, comme s'il était poussé par une main invisible. Rashmika avait assez entendu parler des tasse-neige pour savoir que la semelle des patins était enduite d'une couche de matériau programmée avec une onde microscopique rapide. Ce mode de propulsion était calqué sur celui des limaces, mais une limace agrandie plusieurs milliers de fois, et qui aurait avancé à une vitesse plus de mille fois supérieure. Le déplacement devint plus régulier, moins chaotique. Il y avait encore, de temps en temps, une embardée ou une secousse, mais dans l'ensemble c'était tolérable.

— Ah, ça va mieux, commenta Rashmika, qui était maintenant assise à l'avant, avec Crozet et Linxe, sa femme. J'ai cru que j'allais...

— Vomir, ma chère ? avança Linxe. Il n'y aurait pas de honte à ça. Ça nous est arrivé à tous.

— Ce machin n peut avancer qu'en terrain plat, ajouta Crozet, qui conduisait le tasse-neige à l'aide de deux leviers placés de chaque côté de son siège. L'ennui, c'est qu'y traîne la patte. L'servo d'un des patins est flingué. C'est pour ça qu'on était tellement secoués. C'est pour ça aussi qu'on fait c voyage. Y a, à bord des caravanes, le genre de merde high-tech qu'on peut ni fabriquer, ni réparer, ici, dans les malterres.

— Surveille ton langage ! fit Linxe en flanquant une tape sur le poignet de son mari. Il y a une jeune dame, ici, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué.

— Ne vous en faites pas pour moi, intervint Rashmika.

Elle commençait à se détendre. Ils avaient bel et bien quitté les limites du village, maintenant, et rien n'indiquait qu'on les poursuivait, ou qu'on tenterait de les arrêter.

— N'importe comment, il ne raconte que des bêtises, reprit Linxe. Les caravanes ont peut-être le genre de produits dont nous avons besoin, mais elles ne les donneront pas pour rien. Pas vrai, mon z'amour ? fit-elle en regardant Crozet.

Linxe était une femme bien en chair, aux cheveux roux, qu'elle rabattait sur un côté de son visage pour dissimuler une marque de

naissance. Elle avait travaillé à la garderie communale du village voisin, et elle connaissait Rashmika depuis qu'elle était toute petite.

Elle avait toujours été aux petits soins pour Rashmika, mais il y avait eu une sorte de mini-scandale, quelques années plus tard, et elle avait été renvoyée de la garderie. Elle avait épousé Crozet peu après. Les commérages allaient bon train. On disait qu'ils ne valaient pas plus cher l'un que l'autre, que l'auge était faite pour le cochon, mais du point de vue de Rashmika, Crozet n'était pas si mal. Un peu bizarre, pas très liant, mais pas mal, tout bien considéré. Bon, il avait toujours les cheveux gras et une barbe de deux jours, et Rashmika n'avait qu'à lui jeter un coup d'œil pour avoir envie de prendre un bain, mais, quand Linxe avait été virée, il avait été l'un des rares habitants du village qui ne l'avaient pas snobée. Enfin, de toute façon, Rashmika aimait bien Linxe, et elle aurait eu du mal à faire preuve d'animosité envers son mari.

— J'm'attends pas à ce qu'y m'fassent cadeau d leur camelote, répondit Crozet. On fera p't-êt' pas d'aussi bonnes affaires que l'an dernier, mais ça, j'connais personne qui puisse s'en vanter.

— Vous n'avez jamais envisagé de vous installer plus près de la Voie ? demanda Rashmika.

Crozet s'essuya le nez sur sa manche.

— J'préfèrerais m'amputer d'une guibole avec les dents.

— Crozet n'est pas exactement du genre à aller à l'église, expliqua Linxe.

— Je ne suis pas non plus la personne la plus mystique des malterres, fit Rashmika. Mais si je devais choisir entre ça et mourir de faim, je ne sais pas combien de temps je resterais fidèle à mes convictions.

— Quel âge as-tu, déjà ? demanda Linxe.

— Dix-sept ans. Presque dix-huit.

— Tu as beaucoup d'amis au village ?

— Pas vraiment.

— Je ne sais pas pourquoi, mais ça ne m'étonne pas, fit Linxe en lui tapotant le genou. Tu es comme nous. Tu n'es pas leur genre. Tu n'as jamais été à ta place avec eux, et tu n'y seras jamais.

— J'essaie, pourtant. Mais je ne me vois pas finir mes jours dans cet endroit.

— Des tas de jeunes de ta génération pensent pareil, répondit Linxe. Ils sont en colère. Ce sabotage, la semaine dernière...

Elle voulait parler de l'entrepôt d'explosifs qui avait sauté.

— Enfin, on ne peut pas leur en vouloir de tenter des manœuvres désespérées, hein ?

— Ils voulaient juste quitter les malterres, dit Rashmika. Ils croient tous qu'ils vont faire fortune dans les caravanes, ou aux

cathédrales. Et ils ont peut-être raison. Il y a des opportunités, quand on connaît des gens bien placés. Mais ça ne suffit pas pour moi.

— Tu veux quitter Hela, avança Crozet.

Rashmika se rappela les calculs mentaux qu'elle avait faits auparavant, et sauta sur l'occasion :

— J'ai déjà vécu un cinquième de ma vie. Selon toute vraisemblance, je n'ai plus qu'une soixantaine d'années d'existence devant moi. J'aimerais en faire quelque chose. Je ne veux pas mourir sans avoir vu quelque chose de plus intéressant que cet endroit.

Crozet découvrit ses dents jaunes dans un rapide sourire.

— Tu sais, Rash, les gens font des voyages de plusieurs années-lumière pour visiter Hela.

Rashmika pesa soigneusement les termes de sa réponse. Elle avait des opinions bien arrêtées et elle n'avait jamais mâché ses mots, mais en même temps elle ne voulait pas offenser ses hôtes.

— C'est vrai, mais pour les mauvaises raisons, répondit-elle. Écoutez, je ne dis pas que ce sont des imbéciles, mais ce qui est important, ici, ce n'est pas la Voie Permanente, les miracles et les cathédrales. C'est les fouilles.

— D'accord, acquiesça Crozet. L'ennui, c'est que les fouilles personne en a rien à foutre.

— Nous si, objecta Linxe. C'est important pour tous ceux qui gagnent leur vie dans les malterres.

— Sauf que les fouilles sont un dérivatif, contra Rashmika. Les églises préféreraient que nous ne creusions pas trop profondément. Elles ont peur que nous finissions par trouver quelque chose qui ferait paraître les miracles beaucoup moins miraculeux.

— Tu parles comme si les églises parlaient d'une seule et même voix, fit Linxe.

— Je ne suis pas sûre qu'elles le fassent, répondit Rashmika. Mais tout le monde sait qu'elles ont des intérêts communs. Et il se trouve que nous ne figurons pas au nombre de ces intérêts.

— Les chantiers de fouilles shifteuses jouent un rôle vital pour l'économie d'Hela, reprit Linxe comme si elle récitait le texte d'une brochure ecclésiastique particulièrement fastidieuse.

— J'ai jamais dit le contraire, intervint Crozet. Mais qui c'est qui contrôle la vente des vestiges shifteurs, déjà ? Les églises. Elles sont pas loin d'en avoir le monopole. Leur intérêt, logiquement, s'rait de s'assurer aussi le contrôle des fouilles. Comme ça, ces salauds pourraient mettre sous l'boisseau tout c'qui les dérangerait !

— Tu es un vieux fou cynique, fit Linxe.

— C'est pour ça que tu m'as épousé, m'amour.

— Et toi, Rashmika ? demanda Linxe. Tu crois que les églises veulent nous rayer de la carte ?

Rashmika eut l'impression qu'elle ne lui posait la question que par courtoisie.

— Je n'en sais rien. Mais je suis sûre que les églises ne se plaindraient pas si nous faisons tous faillite, leur laissant ainsi reprendre le contrôle des fouilles.

— Ouais, acquiesça Crozet. J pense pas que ça les ferait pleurer.

— Compte tenu de tout ce que tu as dit..., commença Linxe.

— Je sais ce que vous allez me demander, coupa Rashmika. Et je comprends que vous vous posiez la question. Eh bien, si je m'intéresse aux églises, ce n'est pas pour des raisons religieuses. J'ai juste besoin de savoir ce qui s'est passé.

— Il ne lui est pas forcément arrivé malheur, répondit Linxe.

— Je sais seulement qu'ils lui ont menti.

Crozet s'essuya le coin de l'œil avec le bout de son petit doigt.

— L'une de vous deux daignerait-elle me mettre au parfum ? Parce que j'ai pas idée de c'que vous racontez.

— C'est au sujet de son frère, répondit Linxe. Je t'en ai parlé. Tu ne te souviens pas ?

— J'savais pas qu't'avais un frère, fit Crozet.

— Il était beaucoup plus vieux que moi, fit Rashmika. Et ça fait huit ans, de toute façon.

— Et qu'est-ce qui s'est passé, il y a huit ans ?

— Il a rejoint la Voie Permanente.

— Les cathédrales ?

— C'est ça. Il ne l'aurait pas envisagé si ça n'avait pas été plus facile, cette année-là. Mais c'était comme aujourd'hui : les caravanes étaient montées plus au nord que d'habitude, et elles étaient passées à proximité des malterres. Deux ou trois jours de voyage en tasse-neige pour atteindre les caravanes, au lieu de vingt ou trente jours par voie de surface pour arriver à la Voie.

— Il était très croyant, votre frère ?

— Non. Pas plus que moi, en tout cas. Vous savez, j'avais neuf ans, à l'époque. Je ne me souviens plus très bien des détails. Mais les temps étaient durs. Les chantiers de fouilles existants étaient à peu près épuisés. Il y avait eu des explosions, des effondrements. Les villages étaient pris à la gorge. Si je puis dire.

— Elle a raison, Crozet, fit Linxe. Je me souviens comment c'était, à l'époque, même si toi tu l'as oublié.

Crozet agit sur les commandes, contournant habilement un épaulement rocheux.

— Oh si, je m'en souviens, soupira-t-il.

— Mon frère s'appelait Harbin, dit Rashmika. Harbin Els. Il travaillait aux fouilles. Quand les caravanes sont venues, il avait dix-neuf ans, mais il avait passé près de la moitié de sa vie à travailler

sous terre. Il était doué pour destas de choses, et notamment les explosifs – calculer les charges, les poser, tout ça. Il savait où et comment les placer pour obtenir l'effet voulu – n'importe quel effet. Il avait la réputation de travailler proprement, sans prendre de risques.

— On aurait pu penser qu'un gars d'ce genre s'rait très recherché sur les chantiers de fouilles, nota Crozet.

— Oh, il l'était. Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à déterrer. C'est là que les difficultés ont commencé. Les villages ne pouvaient pas se permettre d'ouvrir de nouvelles cavernes. Les explosifs étaient trop chers, et puis il aurait fallu étayer les nouvelles grottes, y faire venir l'air et le courant, installer un réseau de galeries auxiliaires... Tout ça était trop coûteux. Alors les villages ont concentré leurs efforts sur les chambres existantes en espérant faire une trouvaille intéressante.

— Et votre frère ?

— Il n'était pas homme à rester là, les bras croisés, en attendant qu'on ait besoin de lui. Il avait entendu dire que des experts en explosifs avaient fait le trajet. Ça leur avait pris des mois, mais ils étaient arrivés à la Voie et ils avaient intégré l'une des grandes églises. Les églises ont toujours besoin de spécialistes en explosifs, ou du moins c'est ce qu'on lui avait dit. Elles doivent effectuer les explosions avec une longueur d'avance sur les cathédrales, pour laisser la Voie ouverte.

— C'est pas pour rien qu'on l'appelle la Voie Permanente..., commença Crozet.

— Bref, Harbin s'était dit que c'était un travail dans ses cordes. Ça ne veut pas dire qu'il adhérerait à la vision du monde telle que la prônait l'Église. Ça veut juste dire qu'ils avaient un arrangement. Ils le payaient pour ses talents de démolisseur. On disait même qu'il y avait du travail au bureau technique chargé de l'entretien de la Voie. Il était doué pour les chiffres. Il pensait avoir une chance d'obtenir un poste de programmeur – c'est celui qui dit où placer les charges au lieu d'avoir à le faire lui-même. Ça paraissait bien. Il aurait gardé une partie de l'argent, ce qu'il lui fallait pour vivre, et il aurait envoyé le reste aux malterres.

— Tes parents étaient d'accord avec ça ? demanda Crozet.

— Ils n'en parlaient pas beaucoup. Rétrospectivement, je pense qu'ils n'appréciaient pas vraiment qu'Harbin fricote avec les églises. Mais en même temps, ils voyaient l'intérêt de cette solution. Les temps étaient durs. Au fond, à leurs yeux, Harbin n'était qu'un mercenaire ; c'était lui qui profitait de l'Église et non le contraire. Nos parents ne l'avaient pas exactement encouragé, mais d'un autre côté ils n'avaient pas dit non. Ce qui n'aurait servi à rien, de toute façon...

— Alors Harbin a fait son balluchon...

Elle secoua la tête.

— Non, non. On lui a dit au revoir en famille. C'était juste comme aujourd'hui – presque tout le village était allé à la rencontre des caravanes. Nous étions partis en tasse-neige, un voyage de deux ou trois jours. Ça m'avait paru bien long, sur le coup, mais je n'avais que neuf ans, à l'époque. Et puis nous avons rencontré la caravane, pas loin du plat pays. Et à bord de la caravane, il y avait un homme, une espèce de...

Rashmika s'interrompt, la gorge nouée. C'était une véritable torture émotionnelle de devoir revivre tout ça, même huit ans après. Elle reprit, d'une voix entrecoupée :

— Un agent recruteur, je pense qu'on pourrait dire ça. Qui travaillait pour l'une des églises. La principale, en fait. Les Premiers Adventistes. On avait dit à Harbin que c'était à lui qu'il fallait demander du travail. Alors nous sommes tous allés à une réunion avec lui, en famille. C'est Harbin qui a parlé presque tout le temps. Nous étions assis dans la pièce, et nous écoutions. Il y avait un autre homme, avec nous, qui ne disait rien du tout ; il se contentait de nous regarder – surtout moi –, et il avait une canne dont il pressait le pommeau sur ses lèvres, comme s'il l'embrassait. Il ne me plaisait pas, mais ce n'était pas avec lui qu'Harbin discutait, alors je ne faisais pas autant attention à lui qu'au sergent recruteur. De temps en temps. Maman ou Papa posait une question, et l'agent répondait poliment, mais la plupart du temps Harbin et lui étaient seuls à parler. Il a demandé à Harbin ce qu'il savait faire, et Harbin lui a parlé de son travail avec les explosifs. L'homme semblait s'y connaître un petit peu. Il posait des questions difficiles. Ça ne me disait rien du tout, mais je voyais bien, à la façon dont Harbin répondait – avec circonspection, pas très habilement –, que ce n'étaient pas des questions stupides ou triviales. Mais quoi qu'Harbin réponde, l'agent recruteur avait l'air satisfait. Il a dit à Harbin que l'Église avait besoin de spécialistes des explosifs, en effet, surtout dans les bureaux d'ingénierie. Il a dit que l'entretien de la Voie était une tâche sans fin, et que c'était l'un des rares secteurs où les églises coopéraient. Il a aussi admis que le bureau avait besoin d'un nouvel ingénieur, qui avait le profil d'Harbin.

— Alors, tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes, avançait Crozet.

— Laisse-la finir, lança Linxe en lui flanquant une nouvelle tape sur le poignet.

— Eh bien, nous étions contents, acquiesça Rashmika. Au début, du moins. Après tout, c'était exactement ce qu'Harbin espérait. Les conditions étaient bonnes, le travail intéressant. Harbin se disait qu'il allait s'en contenter jusqu'à ce qu'ils recommencent à ouvrir de nouvelles grottes dans les malterres. Évidemment, il n'avait pas dit à l'agent recruteur qu'il n'avait pas l'intention de rester là-bas plus d'une

ou deux révolutions. Mais il a posé une question critique...

— Laquelle ? demanda Linxe.

— Il avait entendu dire que les églises avaient parfois recours à certaines méthodes pour amener ceux qui travaillaient pour eux à adopter leurs façons de penser. Pour leur faire croire que ce qu'ils faisaient avait plus qu'une signification matérielle, que leur travail était sacré.

— Pour leur faire gober leur doctrine, tu veux dire ? avança Crozet.

— Plus que ça : les faire adhérer à leur foi. Ils en avaient les moyens. Et du point de vue des églises, on ne pouvait pas leur en vouloir. Elles voulaient conserver un savoir-faire durement acquis. Et ça, mon frère ne voulait pas en entendre parler.

— Et comment le recruteur a-t-il réagi ? demanda Crozet.

— L'homme a dit qu'Harbin n'avait rien à craindre de ce côté-là. Il a admis que certaines églises pratiquaient des méthodes de... eh bien, j'ai oublié le mot qu'il a employé, au juste. Il a parlé d'un ministère du Sang et d'une tour. Mais il a été très clair là-dessus : l'Église quaichéiste ne faisait pas partie de celles-là. Et il a souligné qu'il y avait des croyants de toute sorte parmi les travailleurs des équipes de la Voie Permanente, et que personne n'avait jamais tenté de les convertir au quaichéisme.

— Et... ? fit Crozet en plissant les paupières.

— Et j'ai su qu'il mentait. J'en ai été aussi sûre que s'il s'était baladé avec une pancarte autour du cou disant *MENTEUR*. Je le savais comme je savais qu'il respirait. Il n'y avait aucun doute à ce sujet. C'était d'une clarté à hurler.

— Mais pas pour les autres, intervint Linxe.

— Ni pour mes parents, ni pour Harbin, non. Mais je ne m'en suis pas rendu compte sur le coup. Quand Harbin a hoché la tête et remercié le type, j'ai pensé qu'ils se livraient à une sorte d'étrange rituel adulte. Harbin lui avait posé une question vitale, l'homme lui avait fourni la seule réponse autorisée par ses chefs – une réponse diplomatique, mais tous les adultes présents savaient pertinemment que c'était un mensonge. Alors, ce n'en était pas vraiment un... J'ai pensé que c'était clair. Et si ça ne l'était pas, pourquoi l'homme montrait-il de façon si évidente qu'il ne disait pas la vérité ?

— Il mentait vraiment ? relança Crozet.

— C'était comme s'il voulait que je sache qu'il mentait, comme s'il avait passé son temps à me faire des clins d'œil... enfin, sans le faire vraiment, bien sûr. Seulement, j'étais seule à le voir. Je pensais qu'Harbin avait dû s'en rendre compte. Il n'avait pas pu faire autrement que de le voir. Sauf que non, il ne s'en était pas aperçu. Il continuait à se comporter comme s'il pensait vraiment que l'homme

disait la vérité. Il prenait déjà ses dispositions pour rester avec la caravane, afin de pouvoir achever le voyage jusqu'à la Voie Permanente. Alors j'ai fait une scène. Si c'était un jeu, je n'appréciais pas qu'ils jouent tout seuls, sans me laisser participer à la partie.

— Tu croyais qu'Harbin était en danger, dit Linxe.

— Vous savez, je ne comprenais pas tout ce qui était en jeu. Je vous l'ai dit : je n'avais que neuf ans. Je ne comprenais pas vraiment ces histoires de foi, de croyance et de contrats. Mais je comprenais la seule chose qui comptait : Harbin avait posé à ce type la question cruciale pour lui, celle qui allait décider s'il allait adhérer à l'Église ou non, et le type lui avait menti. Est-ce que je pensais que ça le mettait en danger de mort ? Non. D'ailleurs, je crois que je n'avais pas vraiment idée, à ce moment-là, de ce que « danger de mort » pouvait bien vouloir dire. Mais je savais qu'il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond, et je savais que j'étais seule à le savoir.

— La fille qui ne ment jamais, souigna Crozet.

— Sur ce point, ils se trompent, rectifia Rashmika. Je mens. Aussi bien que n'importe qui. Mais pendant longtemps je n'ai pas compris à quoi ça servait. J'imagine que j'en ai pris conscience lors de la rencontre avec cet homme. J'ai compris que ce qui avait été évident pour moi toute ma vie n'était pas si évident pour tout le monde.

— Et qu'est-ce que c'est ? demanda Linxe en la regardant.

— Je vois toujours quand les gens mentent. Toujours. Et je ne me trompe jamais.

Crozet eut un sourire indulgent.

— Tu crois qu'tu n'te trompes jamais.

— Je le sais, insista Rashmika. Je ne me suis jamais trompée.

Linxe croisa ses mains sur ses cuisses.

— C'est la dernière fois que tu as entendu parler de ton frère ?

— Non. Nous ne l'avons pas revu, mais il avait promis de nous écrire et il a tenu parole. De temps en temps, il envoyait aussi un peu d'argent. Mais les lettres étaient vagues, détachées, sans affection. Elles auraient pu être écrites par n'importe qui, vraiment. Il n'est jamais revenu dans les malterres, et bien sûr nous n'avons jamais pu lui rendre visite. C'était trop difficile. Il avait toujours dit qu'il reviendrait, même dans ses lettres... mais elles étaient de plus en plus espacées, des semaines, des mois passaient sans que nous recevions de nouvelles... Et puis il y a peut-être eu une lettre toutes les révolutions, voire un peu moins. La dernière, c'était il y a deux ans. Il ne disait vraiment pas grand-chose. Ça n'avait même pas l'air d'être son écriture.

— Et l'argent ? demanda Linxe avec délicatesse.

— Il en envoyait toujours. Pas beaucoup, mais assez pour nous aider.

— Tu penses qu'ils l'ont eu, hein ? demanda Crozet.

— Je sais qu'ils l'ont eu. Je l'ai su à partir du moment où nous avons rencontré l'agent recruteur, même si les autres ne s'en sont pas rendu compte. Ça s'appelle le ministère du Sang, ou je ne sais quoi.

— Et maintenant ? demanda Linxe.

— Qu'est-ce que vous croyez ? Je veux découvrir ce qui est arrivé à mon frère, répondit Rashmika.

— Les cathédrales n'apprécieront pas que quelqu'un vienne fourrer son nez dans leurs affaires, dit Linxe.

— Et moi, je n'apprécie pas qu'on me mente, fit Rashmika avec une moue déterminée.

— Tu sais c'que je pense ? fit Crozet en souriant. Eh ben, j'pense que les cathédrales ont intérêt à bien se tenir. Parce que, face à toi, elles vont avoir besoin de l'aide de Dieu.

En approche d'Hela, 2615

La *Fille du Nécrophage* voguait, tel un flocon de neige doré, dans la poussière du vide interplanétaire. Quaiche avait quitté Morwenna depuis trois heures. Le message qu'il avait envoyé à la reine-capitaine de l'*Ascension Gnostique* serpentait encore dans l'espace interplanétaire, pareil à un filament sinueux de photons. Une image lui traversa l'esprit : les lumières lointaines d'un train filant dans un continent de noirceur. L'énormité de la distance qui le séparait des plus proches êtres pensants en aurait ébranlé de plus solides que lui.

Enfin, il avait connu pire. Au moins, cette fois, il avait un net espoir de succès. Le pont qu'il avait repéré sur Hela y était toujours, il ne s'était pas révélé n'être qu'un mirage induit par les capteurs ou dû à son désir effréné de faire une trouvaille, et plus il s'en rapprochait, plus il se disait que le pont s'avérerait être un véritable ouvrage d'art, fruit de la technologie. Quaiche avait vu des choses troublantes dans sa vie – des strates géologiques qui donnaient l'impression d'avoir été conçues, amoureusement sculptées ou fabriquées en série –, mais jamais rien qui ressemblât, même de loin, à ça. Son instinct lui disait que ce n'était pas une question de géologie. Quant à savoir qui – ou ce qui – l'avait créé, mystère : personne ne semblait jamais s'être aventuré du côté de 107 Piscium, ni ailleurs dans la constellation des Poissons. Il se sentait vibrer d'un mélange de crainte, de vénération et d'une excitation qu'il avait du mal à réfréner.

Et d'une autre chose aussi, pareille à un monstre qui se serait retourné dans son sommeil et aurait ouvert un œil embrumé : le virus d'endoctrinement se réveillait. Il était toujours là, dans son sang, mais la plupart du temps il était assoupi et ne troublait ni ses rêves ni ses moments d'éveil. Lorsqu'il l'envahissait, lorsqu'il rugissait dans ses veines, tel un lointain roulement de tonnerre, il avait des hallucinations. Il voyait des vitraux dans le ciel ; il entendait jouer un orgue derrière chaque gémissement subsonique des fusées directrices de son petit bijou de vaisseau.

Quaiche s'obligea au calme. Il n'avait vraiment pas besoin que le virus d'endoctrinement se manifeste à nouveau. Ce n'était pas le moment. Plus tard, quand il serait de nouveau en sûreté à bord du *Dominatrix*, d'accord. Il pourrait se laisser aller, se métamorphoser en un imbécile bavant et psalmodiant si ça lui chantait. Mais pas ici, et pas maintenant. Il avait trop besoin de toutes ses facultés.

Le monstre bâilla, se rendormit.

Quaiche poussa un soupir de soulagement. Il arrivait quand même plus ou moins à lutter contre ses crises de mysticisme. Il laissa ses pensées dériver à nouveau vers le pont, mais prudemment, cette fois, afin d'éviter le frémissement de vénération cosmique qui avait réveillé le virus.

Pouvait-il vraiment exclure que le pont ait été construit par des êtres humains ? Partout où ils allaient, les hommes abandonnaient des détrit. Leurs vaisseaux recrachaient des radio-isotopes, vomissaient des traînées coruscantes sur les planètes et leurs lunes. Les atomes de leurs habitats et de leurs scaphandres pressurisés se dispersaient, épandant des atmosphères spectrales autour de corps qui en auraient été autrement dépourvus. La pression partielle de leurs gaz constitutifs laissait inévitablement des traces mortelles. Ils semaient derrière eux des transpondeurs de navigation, des droïdes, des piles à combustible, des produits de fission. Leur pisser congelée, réduite à l'état de boulettes de givre jauni, formait des systèmes annulaires en miniature autour des planètes. Des cadavres réapparaissaient, et de temps à autre – plus souvent que Quaiche ne l'aurait cru – ceux d'hommes assassinés.

Ce n'était pas toujours facile, mais Quaiche avait du flair pour détecter ces signes : il savait où regarder. Et des signes de présence humaine autour de 107 Piscium, il n'en voyait pas beaucoup.

Il fallait pourtant bien que quelqu'un l'ait construit, ce pont.

Il avait peut-être été bâti des siècles auparavant, se dit-il. Depuis le temps, il aurait été normal que la plupart des traces de présence humaine aient disparu, naturellement, mais il en serait forcément resté quelques-unes. À moins que les bâtisseurs du pont n'aient fait le ménage derrière eux avec un soin exceptionnel, mais il ne voyait pas qui aurait pu faire une chose pareille, à cette échelle. Et d'abord, pourquoi se planquer si loin des routes commerciales habituelles ? Le système de 107 Piscium ne se trouvait pas sur une route très fréquentée, c'était le moins qu'on puisse dire. Des artistes qui ne voulaient pas qu'on voie ce qu'ils avaient créé ?

Peut-être que c'était ça : ils avaient fait exprès de le laisser là, à scintiller sous les étoiles de 107 Piscium, jusqu'à ce que quelqu'un tombe dessus par hasard. Peut-être Quaiche participait-il, en ce moment même et bien involontairement, à une farce cosmique

séculaire.

Mais il ne le pensait pas.

Ce dont il était sûr, c'est que ç'aurait été une erreur dramatique que d'en dire trop long à Jasmina. Il avait bien fait de résister à la tentation de se faire mousser. Comme ça, quand il ferait son rapport, quand il reviendrait lui dire qu'il avait fait une découverte remarquable, elle mesurerait l'extrême retenue dont il avait fait preuve. Il était assez fier de son dernier message, d'une brièveté exemplaire.

Et voilà que le virus se réveillait, peut-être émoustillé par cet orgueil fatal. Il le sentait bouillonner dans ses veines. Il aurait dû contrôler ses émotions. Mais c'était trop tard : il sentait venir la crise. Cette fois, il n'y couperait pas. Enfin, il était trop tôt pour dire si ce serait une crise majeure. Pour l'atténuer un peu, il récita quelques paroles en latin. Il arrivait parfois, lorsqu'il anticipait les exigences du virus, que l'attaque soit moins forte.

Il se força à ramener son attention sur Haldora, tel un ivrogne qui aurait essayé de garder les idées claires. Ça faisait drôle de foncer vers un monde qu'il avait lui-même baptisé...

La nomenclature était une affaire compliquée dans une culture interstellaire où les liaisons étaient limitées par la vitesse de la lumière. Tous les vaisseaux dignes de ce nom transportaient leurs bases de données sur les mondes et les corps célestes en orbite autour de différentes étoiles. Dans les systèmes noyaux – ceux qui se trouvaient à une douzaine d'années-lumière de la Terre –, il était assez simple de conserver les noms attribués, des siècles auparavant, au cours de la première vague d'exploration interstellaire. Au-delà de cette enveloppe, lorsqu'on s'était aventuré plus loin, en territoire inexploré, c'était le chaos. D'après le *Dominatrix*, aucun corps céleste de 107 Piscium n'avait reçu de nom, mais tout ce que ça voulait dire, c'est qu'on n'en trouvait pas trace dans la base de données du vaisseau. Or il y avait peut-être des dizaines d'années que cette base de données n'avait pas été sérieusement remise à jour. Les anarchistes ultras privilégiaient les contacts directs de vaisseau à vaisseau plutôt que les liens à partir d'une autorité centrale et vers elle. Quand deux gobe-lumen se rencontraient, ils comparaient leurs tables de nomenclature respectives et les remettaient à jour. Si l'un des vaisseaux avait baptisé un groupe de mondes et lui avait associé des caractéristiques géographiques, et si l'autre vaisseau n'avait pas de données sur ces corps, le second les ajoutait généralement à sa base. Ces informations pouvaient être considérées comme provisoires, jusqu'à ce qu'un troisième vaisseau confirme qu'elles n'étaient pas encore attribuées. Si deux vaisseaux avaient des données contradictoires, leurs bases de nomenclature étaient mises à jour

simultanément, et les deux noms mentionnés au même niveau hiérarchique pour chaque item. Si trois vaisseaux ou plus avaient des informations contradictoires, les données étaient comparées afin de vérifier si certaines d'entre elles l'emportaient sur une donnée orpheline. La donnée disqualifiée était alors effacée, ou reléguée dans un champ secondaire réservé aux désignations douteuses ou non officielles. Si un système avait été véritablement nommé pour la première fois, alors les noms nouvellement attribués colonisaient graduellement les bases de données des autres vaisseaux, ce qui pouvait prendre des dizaines d'années. Les tables de Quaiche n'avaient que la précision de celles de l'*Ascension Gnostique* ; Jasmina n'était pas une Ultra du genre grégaire, et il se pouvait que ce système ait déjà reçu un nom. Si tel était le cas, les noms qu'il avait donnés avec tant d'amour tomberaient graduellement en désuétude, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que des entrées fantômes au niveau inférieur d'attribution dans les bases de données – ou qu'ils soient complètement effacés.

Mais pour l'instant, et peut-être pour les années à venir, le système était bien à lui. Haldora était le nom qu'il avait donné à ce monde, et sous réserve d'inventaire ce nom était aussi officiel que n'importe quel autre – si ce n'est que, comme l'avait souligné Morwenna, il s'était contenté en réalité de choisir des noms disponibles dans les tables de nomenclature et de les coller sur des objets qui paraissaient vaguement appropriés. Si le système se révélait véritablement important, il aurait pu se donner un peu plus de mal pour le baptiser, non ?

Qui savait quel genre de pèlerinage pouvait s'achever ici, si ce pont se révélait bel et bien réel ?

Quaiche eut un sourire. Les noms feraient l'affaire pour le moment ; il aurait tout le temps d'en changer si ça lui chantait.

Il n'était plus qu'à cent cinquante mille kilomètres d'Hela. De loin, la face éclairée de la lune était un disque plat, couleur de glace sale, strié de tons pastel : gris tourterelle, ocre, bleu pâle et turquoise. Mais, au fur et à mesure qu'il s'en rapprochait, le disque avait visiblement conquis une troisième dimension. Il s'était renflé et semblait monter à sa rencontre comme un œil humain aveugle.

Hela n'était petite que selon les critères terrestres. En fait, pour une lune, elle était assez respectable : trois mille kilomètres d'un pôle à l'autre, et une densité moyenne qui la plaçait dans le haut de l'échelle des lunes que Quaiche avait rencontrées. Elle était sphérique et à peu près dépourvue de cratères d'impact ; pratiquement pas d'atmosphère, mais une topologie de surface mouvementée qui indiquait des processus géologiques récents. Au premier coup d'œil, elle paraissait liée par des forces de marée à Haldora, et présentait

toujours la même face à son monde-mère, mais le logiciel de cartographie avait rapidement détecté une petite rotation résiduelle. Si elle avait été verrouillée par les forces de marée, la période de rotation de la lune et celle de son orbite auraient été exactement identiques : quarante heures. La lune de la Terre et beaucoup de celles sur lesquelles Quaiche avait mis le pied étaient comme ça : si on restait debout à un point donné de leur surface, le monde plus vaste autour duquel elles orbitaient – que ce soit la Terre ou une géante gazeuse comme Haldora – était toujours à peu près au même endroit dans le ciel.

Sur Hela, c'était différent. Un observateur qui se serait trouvé pile à l'équateur. Haldora à la verticale de sa tête, occupant un arc de vingt degrés dans le ciel, aurait constaté que la géante gazeuse dérivait. En vingt-quatre heures, elle se déplaçait de près de deux degrés. En quatre-vingts journées standard – juste un peu plus de deux mois standard –, Haldora aurait disparu derrière l'horizon. Cent soixante jours plus tard, elle commencerait à réapparaître sur l'horizon opposé. Elle achèverait son cycle en trois cent vingt jours, et reviendrait juste à la verticale de l'observateur.

L'erreur de rotation d'Hela, l'écart par rapport à sa période, si elle avait été véritablement liée par les forces de marée, n'était que d'un deux-centièmes. Le verrouillage par effet de marée était le résultat inévitable des forces de friction entre deux corps voisins en orbite, mais c'était un processus d'une lenteur exaspérante. Il se pouvait qu'Hela soit encore en train de ralentir, comme il se pouvait que quelque chose l'ait ébranlée dans un passé récent – une collision avec un autre corps, peut-être. La troisième possibilité était que l'orbite ait été perturbée par une interaction gravitationnelle avec un troisième corps massif.

Toutes ces hypothèses étaient plausibles, compte tenu du peu d'informations dont Quaiche disposait sur l'histoire du système. D'un autre côté, cette imperfection l'offensait. Elle était aussi agaçante qu'une horloge qui aurait indiqué l'heure *presque* exacte. C'était le genre de remarque qu'il aurait aimé faire si quelqu'un lui avait dit que le cosmos devait être le résultat d'une conception divine. Un Créateur aurait-il permis une telle erreur, quand il aurait suffi d'un petit coup de pouce pour le faire tourner rond ?

Le virus frémissait, faisant bouillir son sang. Il n'aimait pas ce genre d'idées.

Il décida de se concentrer sur la topographie d'Hela, se demandant s'il pouvait trouver une raison d'être au pont à partir de son contexte. Le pont était plus ou moins orienté est-ouest, par rapport à la rotation d'Hela. Il était situé très près de l'équateur et enjambait le gouffre qui était la caractéristique géographique la plus évidente de

ce monde. Le gouffre partait du pôle Nord et descendait en diagonale du nord au sud en coupant l'équateur. Il était plus large et plus profond près de l'équateur, mais il était encore impressionnant à plusieurs centaines de kilomètres au nord et au sud de ce point.

Ginnungagap. Tel serait désormais le nom de ce gouffre.

Il courait du nord-est au sud-ouest. À l'ouest, dans l'hémisphère Nord, se trouvait une région surélevée, à la géologie complexe, qu'il avait baptisée « hautes terres d'Hyrrokkin ». À l'est, les hautes terres s'incurvaient autour du pôle et longeaient la faille de l'autre côté. Au sud et à l'ouest de la chaîne, mais encore au-dessus de l'équateur, se trouvait une zone que Quaiche décida d'appeler la crête de Glistenheath. Au sud de l'équateur se trouvait une autre zone surélevée qu'il nomma la chaîne de Gullveig. À l'ouest, enjambant les tropiques, Quaiche identifia le mont Gudbrand, les plaines de Kelda, les malterres de Vigrid, la pointe de Jord... Ces noms lui paraissaient vertigineusement anciens et c'était comme s'ils conféraient à ce monde un passé riche, structuré, une histoire faite de frontières, d'expéditions épiques et de traversées épuisantes – bref, une histoire peuplée de braves et de héros.

Et pourtant, inévitablement, son attention revenait au gouffre de Ginnungagap et au pont qui l'enjambait. Les détails n'étaient pas encore très clairs, mais le pont était manifestement trop compliqué, trop artistique et délicat, pour n'être qu'une langue de terre formée par un processus d'érosion. Il avait été construit à cet endroit, et il ne semblait pas que l'homme ait grand-chose à voir là-dedans.

Non qu'il fût au-delà des possibilités de l'ingéniosité humaine. Les hommes avaient réalisé bien des prouesses au cours des mille dernières années, et lancer un pont par-dessus un abîme de quarante kilomètres de largeur – même un pont aussi évidemment élégant que celui qui franchissait le gouffre de Ginnungagap – ne figurerait pas au nombre de leurs exploits les plus audacieux. Mais le fait que les hommes auraient pu le faire ne voulait pas dire qu'ils l'avaient fait.

C'était Hela. C'était aussi loin de tout qu'il était possible de l'être. Aucun être humain n'aurait jamais pris la peine de construire un pont à cet endroit.

Mais des non-humains ? Ça, c'était une autre affaire.

Certes, au cours de six cents ans d'histoire de voyages dans l'espace, l'humanité n'avait jamais rencontré quoi que ce soit qui ressemblât, même de loin, à une civilisation technologique, intelligente, et qui utilisât l'outil. Et pourtant, l'une d'elles était venue là, autrefois. Ses ruines jonchaient des douzaines de mondes. Sauf qu'il ne s'agissait pas d'une seule et unique civilisation, mais de huit ou neuf. Et ce n'était que la sonnerie du réveil dans le petit groupe de systèmes qui se trouvait à l'intérieur des quelques douzaines d'années-

lumière du Premier Système. Qui pouvait savoir combien de centaines ou de milliers de civilisations mortes avaient laissé leur empreinte sur la galaxie tout entière ? Quel genre de civilisation avait pu vivre sur Hela ? Avait-elle évolué sur cette lune de glace, ou n'avait-ce été qu'une étape dans une antique diaspora oubliée ?

À quoi ressemblaient ces créatures ? Appartenaient-elles à l'une des civilisations connues ?

Il s'emballait. C'étaient des questions pour plus tard, quand il aurait examiné le pont et déterminé son âge et sa composition. De près, il repérerait peut-être des éléments qui échappaient encore aux capteurs. Peut-être y aurait-il des artefacts qui relieraient sans doute possible la civilisation d'Hela à l'une de celles qui avaient déjà été étudiées ailleurs. À moins que ces artefacts ne permettent de fermer le dossier d'une autre façon : il s'agissait là d'une civilisation rigoureusement nouvelle, qu'on n'avait jamais rencontrée auparavant.

Ça n'avait pas d'importance. De toute façon, cette trouvaille recelait une valeur inestimable. Jasmina pouvait contrôler l'accès à celle-ci pendant des dizaines d'années. Elle lui rendrait le prestige qu'elle avait perdu depuis quelques décennies. Quaiche l'avait beaucoup déçue, certes, mais il était sûr qu'elle trouverait un moyen de le remercier pour ça.

Deux notes carillonnèrent sur la console de la *Fille du Nécrophage*. Pour la première fois, la sonde-radar avait détecté un écho. Il y avait quelque chose de métallique à cet endroit. C'était petit, enfoui dans les profondeurs du gouffre, tout près du pont.

Quaiche ajusta le radar, vérifia que l'écho était authentique. Il ne disparut pas. Il ne l'avait jamais perçu auparavant, mais il devait se trouver hors de portée de ses capteurs jusqu'à ce moment. Il aurait complètement échappé au *Dominatrix*.

Ça ne lui plaisait pas du tout. Il s'était convaincu qu'il n'y avait jamais eu de présence humaine à cet endroit, et voilà qu'il recevait exactement le genre de signature qu'était censée émettre une épave échouée.

Fais attention..., se dit-il.

Lors d'une mission précédente, il avait été attiré par une lune un peu plus petite qu'Hela et s'en était approché sans prendre de précautions. Près de la surface, il avait capté un écho radar similaire à celui-ci. Il y avait quelque chose en bas. Il avait continué, ignorant son instinct qui lui disait de ne pas y aller.

C'était un piège. Un canon à particules avait surgi de la glace et s'était braqué sur son vaisseau. Le rayon avait fait des trous dans sa coque blindée, manquant le rôtir au passage. Quaiche avait réussi à repartir sain et sauf, mais son bâtiment et lui-même avaient subi des dégâts presque mortels. Il s'en était remis et le vaisseau avait été

réparé, mais pendant des années, après cela, il s'était méfié de ce genre de piège. Des objets abandonnés : des sentinelles automatisées, placées sur certains mondes des siècles auparavant, pour défendre des droits de propriété ou d'exploitation. Elles continuaient parfois à fonctionner bien longtemps après que leurs propriétaires originels avaient disparu en poussière.

Quaiche avait eu de la chance : la sentinelle, ou quoi que ce soit, avait été endommagée, son rayon avait perdu de sa puissance. Il s'en était tiré avec un simple avertissement, un rappel à l'ordre. Et voilà qu'il était en sérieux danger de réitérer la même erreur.

Il revit sa décision. Cet écho métallique était démoralisant. Il l'obligeait à se demander si le pont était aussi ancien et non humain qu'il l'espérait. De toute façon, il n'aurait aucune certitude tant qu'il n'en serait pas tout près, et ça impliquait de remonter à la source de l'écho. Si c'était bien une sentinelle en attente, il se mettait en danger. Mais, se rappela-t-il, la *Fille du Nécrophage* était un bon appareil, rapide, futé, formidablement blindé. Un concentré d'intelligence et de ruse. Les réflexes seraient à peu près inutiles contre une arme relativistique comme un rayon à particules, mais le *Nécrophage* monitorerait la source de l'écho tout du long, juste au cas où il y aurait un mouvement précurseur d'un tir. Si le vaisseau repérait quoi que ce soit d'alarmant, il exécuterait instantanément un schéma d'évasion aléatoire à une accélération stupéfiante, conçu pour empêcher le rayon à particules de prévoir sa position. Le vaisseau connaissait avec précision les tolérances physiologiques du corps de Quaiche, et il était quasiment prêt à le tuer dans l'intérêt de sa survie finale. Si le vaisseau était vraiment inquiet, il déploierait ses micro-défenses personnelles.

— Tout va bien, dit Quaiche, tout haut. Je peux descendre encore un peu et en revenir comme qui rigole. Je suis choisi, *élu*.

Mais il devait aussi penser à Morwenna. Le *Dominatrix* était encore loin, d'accord, mais il était plus lent et moins réactif. Une éventuelle arme à rayon aurait du mal à éliminer le *Dominatrix*, mais ce n'était pas impossible. Et une sentinelle pouvait déployer d'autres armes, comme des missiles à tête chercheuse. Il pourrait même y en avoir tout un réseau, qui échangeait des informations.

Et merde ! se dit-il. Après tout, ce n'était peut-être pas une sentinelle. Ce n'était peut-être qu'une roche métallique, ou un réservoir de carburant abandonné là. Mais il se devait d'imaginer le pire. Il fallait qu'il garde Morwenna en vie. Le *Dominatrix* devait donc rester en mesure de retourner auprès de Jasmina. Il ne pouvait pas prendre le risque de perdre son amante, ou l'appareil qui était maintenant un prolongement de sa prison. D'une façon ou d'une autre, il devait soit les protéger tous les deux, soit renoncer immédiatement.

Il n'était pas d'humeur à renoncer. Mais comment pouvait-il être certain d'arriver à se tirer de là, ainsi que sa maîtresse, sans attendre pendant des heures de se retrouver à une distance de sécurité d'Hela ?

Évidemment. La solution était évidente. Elle sautait aux yeux. Elle était d'une élégante beauté, et elle faisait un usage élégant des ressources locales. Comment avait-il fait pour ne pas y penser plus tôt ?

Il n'avait qu'à les cacher derrière Haldora.

Il prit les dispositions qui s'imposaient et entra en communication avec Morwenna.

Vasko observa l'approche de l'île principale avec un grand intérêt. Ils avaient longtemps survolé l'océan noir comme de l'encre, et c'était un soulagement de voir une preuve de présence humaine. En même temps, les lumières des colonies environnantes, disposées en cordons, en arcs et en boucles qui soulignaient des baies, des péninsules et de petites îles soudain étrangères, avaient l'air étonnamment fragiles et évanescents. Même quand les vastes étendues plus brillantes du Premier Camp se présentèrent à sa vue, on aurait encore dit qu'elles auraient pu disparaître à tout moment, ni plus permanentes ni plus significatives que les braises fugaces d'un feu de joie. Vasko savait depuis toujours que la colonie humaine d'Ararat n'était pas en sûreté. Sa survie n'était pas acquise. Cette notion était gravée en lui depuis qu'il était tout petit. Mais il ne l'avait jamais éprouvée viscéralement avant ce jour.

Du bout du doigt, il avait créé une fenêtre transparente dans la coque de la navette. C'est Clavain qui lui avait montré comment faire, avec une sorte de fierté. Vasko soupçonnait que la coque paraissait encore parfaitement noire vue du dehors, et qu'il regardait, en fait, une sorte d'écran qui reproduisait exactement les propriétés optiques du verre. Mais avec ces vieilles technologies – dont la navette relevait indubitablement –, on ne pouvait être sûr de rien. Tout ce qu'il savait avec certitude, c'était qu'il volait, et qu'il ne connaissait aucun de ses pareils à qui ce soit jamais arrivé.

La navette avait mis le cap sur le signal émis par le bracelet de Scorpio. Vasko l'avait regardée descendre de la couche de nuages, avec son escorte de turbulences. Des lumières rouges et vertes clignotaient sur les flancs d'un engin d'obsidienne polie qui avait la forme d'aile delta, concave, d'une raie manta.

Un tiers au moins de la surface du dessous était si brillant qu'il en avait mal aux yeux : des grilles de lumière actinique, des éléments thermiques repliés de façon fractale, embrumés dans un cocon de plasma indigo frémissant. Le soubassement à griffes élaboré avait émergé des points froids du dessous, se dépliant et s'allongeant en un ballet hypnotique de pistons et de rotules. Sur le ventre de l'appareil, des schémas lumineux vacillants délimitaient des trappes d'accès, des points chauds et des événements. La navette avait pivoté et touché le sol avec une précision d'horlogerie, le train d'atterrissage fléchissant pour

absorber le poids du vaisseau. Pendant un instant, le rugissement des moteurs à plasma avait persisté, puis il s'était soudainement interrompu. Le plasma s'était dissipé, abandonnant derrière lui une désagréable odeur de brûlé.

Vasko n'avait jamais aperçu l'aile volante de la colonie que de loin. Il n'avait jamais rien vu d'aussi impressionnant.

Les trois hommes s'étaient approchés de la rampe d'accès. Ils y étaient presque quand Clavain, ayant mal apprécié l'endroit où il mettait le pied, avait failli tomber sur les rochers. Vasko et le porcko s'étaient précipités en même temps, mais c'est Vasko qui avait reçu tout le poids de Clavain. Il avait éprouvé un mélange de surprise et de soulagement : Clavain était affreusement léger, comme un sac de paille. Vasko avait étouffé un cri de surprise, que le sifflement humide de l'engin volant avait couvert.

« Ça va, monsieur ? avait-il demandé.

— Je suis un vieil homme, avait répondu Clavain en le regardant d'un œil noir. Il ne faut pas trop m'en demander. »

Rétrospectivement, après ces quelques heures passées en compagnie de Clavain, Vasko ne savait que penser. À un moment, le vieillard lui avait fait faire le tour de la navette avec la gentillesse d'un vieux tonton affable, l'interrogeant sur sa famille, le complimentant sur l'à-propos de ses questions, plaisantant avec lui comme avec un confident qu'il aurait toujours connu. La minute d'après, il s'était fait aussi lointain et glacé qu'une comète.

Ses soudaines sautes d'humeur étaient toujours accompagnées par un changement de regard. On aurait dit que ce qui se passait autour de lui avait soudain perdu tout intérêt.

Les premières fois, Vasko avait naturellement supposé qu'il avait fait quelque chose qui avait déplu au vieil homme. Mais il lui était vite apparu que Scorpio avait droit au même traitement, et que les phases d'éloignement de Clavain ressemblaient moins à de la colère qu'à la perte d'un signal, comme lorsqu'une radio perdait son émetteur, il dérivait, puis il revenait au présent. Une fois qu'il eut réalisé cela, Vasko se sentit moins contraint de surveiller son attitude et ses paroles en présence de Clavain. Il s'en faisait davantage pour l'état mental de l'homme qu'ils ramenaient au bercail. Où pouvait-il bien dériver quand il cessait d'être là ? Quand il était amical et concentré sur le présent, il semblait parfaitement sain d'esprit. Sauf que, se dit Vasko, la santé mentale était comme les schémas lumineux qu'il entrevoyait par la vitre de la cabine. Dans presque toutes les directions, ils s'enfonçaient dans le noir, et il y avait beaucoup plus de noir que de lumière.

C'est alors qu'il remarqua une étrange coulée de ténèbres qui balafrait les lumières de l'une des plus grandes colonies. Il fronça les

sourcils, cherchant à se rappeler quelle pouvait être cette voie non éclairée. Peut-être un large canal traversant l'une des îles...

Puis son point de vue se modifia brusquement. La navette vira sur l'aile. L'écharpe de ténèbres bascula, éclipsant de nouvelles lumières et en révélant d'autres. La perception de Vasko changea radicalement, et il comprit qu'il voyait une masse sombre intercalée entre la navette et la colonie. L'immensité de la structure n'était que vaguement indiquée par la façon dont elle masquait et dévoilait les lumières du fond, mais une fois qu'elle se fut révélée à Vasko il n'eut aucun mal à compléter les détails manquants : c'était la tour marine, évidemment. Elle surgissait de la mer à plusieurs kilomètres de la plus ancienne colonie, celle où il était né.

La tour marine. Le vaisseau.

Le Spleen de l'infini.

Il ne l'avait jamais vu que de loin, parce qu'il était interdit de passer à proximité. Ce n'était un secret pour personne que les chefs y allaient de temps en temps, et que certaines navettes y entraient et en sortaient, pareilles à des tiques sur la pointe fuselée, érodée, de la partie visible. Il supposa que Scorpio était au courant de tout ça, mais Vasko avait décidé que le vaisseau était l'un des nombreux sujets qu'il valait mieux ne pas aborder lors de sa première virée avec le porcko.

De l'endroit où il se trouvait. Vasko trouvait toujours le *Spleen de l'infini* aussi gigantesque, mais il n'avait plus cet éloignement, cette immensité géologique qu'il lui trouvait depuis qu'il était tout petit. Il voyait que le vaisseau était cent fois plus grand que la plus grande structure conchoïdale de l'archipel, et rien qu'à le regarder il éprouvait une sorte de vertige poignant. En fait, il n'aurait jamais cru que le vaisseau était aussi près de la côte. C'était une sorte d'appendice de la colonie plutôt qu'un gardien qui veillait sur eux de loin. Si le vaisseau n'avait pas l'air à proprement parler fragile, il voyait maintenant que c'était tout de même un artefact humain, autant à la merci de l'océan que les colonies qu'il dominait de toute sa hauteur.

Le vaisseau qui les avait amenés sur Ararat avait plongé son extrémité inférieure dans un kilomètre de mer. Il y avait une poignée de navettes capables d'emmener des passagers dans l'espace interplanétaire, mais le vaisseau était le seul bâtiment capable de leur faire quitter le système d'Ararat et de voguer dans l'espace interstellaire.

Tout cela, Vasko le savait depuis sa plus tendre enfance, mais il n'avait jamais vraiment compris, avant ce moment, à quel point ils étaient dépendants de cet unique moyen d'évasion.

Alors que la navette s'en rapprochait, les lumières devinrent des fenêtres, des lampadaires, des braseros. Le Premier Camp avait

quelque chose d'improvisé, comme les bidonvilles du temps jadis, sur d'autres mondes. Les plus grandes structures étaient des conchoïdes qui avaient été trouvés sur le rivage, ou récupérés dans la mer par les expéditions de recherche. Ces immenses coquillages faisaient de drôles de bâtiments incurvés, divisés en chambres. Mais les coquilles de cette taille étaient très rares, et la plupart des constructions étaient faites de matériaux plus traditionnels. Il y avait une poignée de dômes gonflables, parfois aussi vastes que les structures conchoïdales, mais les plastiques utilisés pour fabriquer ces dômes et les réparer avaient toujours été rares. Il était beaucoup plus facile de récupérer le métal du cœur du vaisseau, de sorte que presque tout le reste était fait avec du métal et des échafaudages, formant un éventail urbain de structures rectangulaires, avachies, qui s'élevaient rarement au-dessus de deux étages. Les dômes et les structures conchoïdales surgissaient de ces baraquements comme des ampoules sur un pied malade. Les rues étaient des toiles d'araignée ombreuses, déchiquetées, seulement éclairées par les piétons qui se promenaient avec des lampes-torches.

La navette survola des régions intermédiaires ténébreuses et se mit à planer au-dessus d'un petit groupe de structures que Vasko voyait pour la première fois. Il y avait un dôme et une accréation environnante de structures métalliques, mais l'ensemble avait l'air beaucoup plus organisé que n'importe quelle autre partie de la ville. Vasko se rendit compte que c'était presque certainement l'un des cantonnements de l'Administration. Les hommes et les porckos qui dirigeaient la colonie avaient des bureaux dans la cité, mais il était aussi de notoriété publique qu'ils se rencontraient dans des endroits sécurisés, qui ne figuraient sur aucune carte civile.

Vasko rescella le hublot comme le lui avait montré Clavain, et il attendit le contact. Il le remarqua à peine, mais tout d'un coup ses deux compagnons se dirigeaient vers l'avant de la cabine et la rampe d'accès. Vasko réalisa avec retard que la navette n'avait pas de pilote.

Ils prirent pied sur un terrain de roche fondue. Des projecteurs s'étaient allumés au dernier moment, baignant tout d'une lumière d'un bleu glacé. Clavain portait toujours sa capote, et il avait relevé la capuche noire, informe, repliée dans le large col, de sorte que son visage était dans l'ombre. C'est à peine si Vasko reconnaissait l'homme qu'ils étaient allés chercher dans l'île. Scorpio avait profité du vol pour lui faire un brin de toilette, lui tailler la barbe et les cheveux aussi nettement que les circonstances le permettaient.

— Fiston, dit Clavain, essayez de ne pas me regarder avec cette ferveur messianique, ou alors pas autant, d'accord ?

— Je ne voulais pas vous gêner, monsieur.

— Je te trouve bien crispé, fit Scorpio en lui tapotant le dos. Dis-toi que ce n'est qu'un vieil ermite puant que nous avons trouvé en

train de vagabonder.

La zone était pleine de machines diverses et variées, massées autour de la navette, formes vagues dressées dans les mares d'obscurité entre les projecteurs. Il y avait des véhicules à roues, un ou deux hovercrafts, une sorte de squelette d'hélicoptère. Vasko distinguait les surfaces lisses de deux autres vaisseaux atmosphériques garés à la limite du terrain d'atterrissage. Il n'aurait su dire s'ils étaient capables d'atteindre l'orbite – ni même de voler tout court.

— Combien de navettes opérationnelles ? demanda Clavain.

Scorpio marqua une hésitation, comme s'il se demandait ce qu'il pouvait dire en présence de Vasko.

— Quatre, répondit-il.

Clavain fit encore une demi-douzaine de pas et dit :

— Il y en avait cinq ou six quand je suis parti. Nous ne pouvons pas nous permettre de perdre des navettes, Scorp.

— Nous faisons de notre mieux, compte tenu de nos ressources limitées. Certaines pourront peut-être encore voler, mais je ne peux rien garantir.

Scorpio les conduisait vers le bâtiment le plus proche, une structure métallique, de faible hauteur, en lisière du dôme. Comme ils s'éloignaient de la navette, certaines des machines ténébreuses s'avancèrent vers elle, déployant des bras manipulateurs, traînant des câbles ombilicaux sur le sol. Leur façon de se déplacer évoquait pour Vasko des monstres marins blessés traînant sur la terre ferme leurs tentacules endommagés.

— Pourrions-nous repartir précipitamment, s'il le fallait ? demanda Clavain. Pourrions-nous utiliser certains des autres vaisseaux ? Quand le *Lumière Zodiacale* arrivera, il n'aurait qu'à se positionner en orbite. On ne demanderait pas aux navettes de traverser l'espace profond, juste d'effectuer quelques allers et retours.

— Le *Lumière Zodiacale* aura ses propres navettes, répondit Scorpio. Et dans le cas contraire, nous avons toujours le seul vaisseau nécessaire pour atteindre l'orbite.

— Tu as intérêt à prier pour que nous ne soyons jamais obligés de l'utiliser, répondit Clavain.

— Le temps que nous ayons besoin des navettes, répondit Scorpio, nous disposerons du matériel nécessaire.

— Le temps que nous en ayons besoin, ça pourrait bien être ce soir. Cette idée ne t'a pas effleuré ?

Ils étaient arrivés à l'entrée de l'enfilade de bâtiments qui entouraient le dôme. Comme ils s'approchaient, un autre porcko sortit dans la nuit, se déplaçant de la démarche chaloupée caractéristique de son espèce. Il était plus petit et plus trapu que Scorpio, avec des épaules de taureau, d'où ses bras pendaient à une certaine distance de

ses côtés, oscillant comme les balanciers jumeaux d'une pendule. Il donnait l'impression de pouvoir démembrer un être humain adulte à mains nues.

Le porcko foudroya Vasko du regard, des rides profondes creusant son front.

— Tu cherches quelque chose, gamin ?

— Non, monsieur, répondit précipitamment Vasko.

— Du calme, Blood, fit Scorpio. Vasko a eu une dure journée. Il est un peu perturbé par tout ça. Pas vrai, fiston ?

— Oui, monsieur.

— Content de te revoir, vieux frère, fit le porcko appelé Blood, avec un hochement de tête à l'adresse de Clavain.

En approche d'Hela, 2615

Quaiche était encore assez près de Morwenna pour établir avec elle une communication en temps réel.

— Tu ne vas pas aimer ce que je vais faire, dit-il. Mais c'est dans notre intérêt à tous les deux.

Sa réponse lui parvint après un crépitement d'électricité statique :

— Tu m'avais promis de ne pas rester longtemps parti.

— Et j'ai bien l'intention de tenir parole. Je ne serai pas absent une minute de plus que nécessaire. À vrai dire, je voulais te mettre à contribution.

— Comment ça ? demanda-t-elle.

— Je crains qu'il n'y ait autre chose, sur Hela, en dehors du pont. J'ai capté un écho métallique, et il n'a pas disparu. Il se peut que ce ne soit rien – ce n'est probablement rien. Mais je ne peux courir le risque que ce soit un traquenard. Je suis déjà tombé sur ce genre de truc, et je suis inquiet.

— Alors fais demi-tour, répondit Morwenna.

— Je regrette, mais c'est impossible. Il faut vraiment que j'aille inspecter ce pont. Si je ne reviens pas avec une sacrée trouvaille, Jasmina va me manger tout cru au petit déjeuner.

Il laissa Morwenna imaginer les implications pour elle, emprisonnée comme elle l'était dans la poupée d'acier, son seul espoir de s'en sortir reposant sur Grelier...

— Mais tu ne peux pas te jeter tête baissée dans un guet-apens ! reprit Morwenna.

— Je m'en fais davantage pour toi, franchement. Le *Nécrophage* s'occupera de moi, mais si je déclenche quelque chose, il se pourrait qu'il commence à défourailler sur tout ce qui bouge, jusque et y compris le *Dominatrix*.

— Alors, qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je pensais t'envoyer hors du système Haldora/Hela, mais ce serait une perte de temps et de carburant. J'ai un meilleur plan : nous allons utiliser les moyens à notre portée. Haldora fait un gros bouclier bien gras. Je vais la mettre entre toi et ce qu'il y a sur Hela, quoi que ça puisse être.

Morwenna réfléchit brièvement et reprit, d'un ton pressant :

— Mais ça veut dire que...

— Oui, le contact entre nous sera coupé, et nous ne pourrons plus

nous parler. Mais ça ne durera que quelques heures, six tout au plus. Je vais programmer le *Dominatrix* de telle sorte qu'il attende derrière Haldora pendant six heures, ajouta-t-il précipitamment avant qu'elle ait le temps d'émettre une nouvelle protestation. Et puis il reprendra sa position actuelle par rapport à Hela. Ce n'est pas si terrible, hein ? Profites-en pour dormir un peu, et tu te rendras à peine compte de mon absence.

— Ne fais pas ça, Horris. Je ne veux pas me retrouver dans l'impossibilité de te parler.

— Six heures, ce n'est rien.

Quand elle répondit, elle n'avait pas l'air apaisée, mais il comprit au ton de sa voix qu'elle avait au moins accepté l'inutilité de la discussion.

— Mais s'il arrive quoi que ce soit pendant ce temps, si tu as besoin de moi ou si j'ai besoin de toi, nous ne pourrons pas nous parler...

— Six heures, c'est tout, répéta-t-il. À peine plus de trois cents petites minutes. Ce n'est vraiment pas le bout du monde.

— Tu ne pourrais pas positionner des relais de telle sorte que nous restions en contact ?

— Eh bien, je pourrais semer des réflecteurs passifs autour d'Haldora, mais c'est exactement le genre de chose qui risquerait d'attirer un missile guidé vers toi. Et puis ça prendrait des heures. Le temps de faire ça, je serai sous le pont.

— J'ai peur, Horris. Ne fais pas ça, je t'en prie.

— Il le faut, répondit-il. Je dois vraiment le faire.

— Je t'en supplie !

— Je crains que la manœuvre ne soit déjà amorcée, répondit gentiment Quaiche. J'ai envoyé les instructions nécessaires au *Dominatrix*. Il a commencé à se déplacer, mon adorée. Il sera dans l'ombre d'Haldora d'ici une trentaine de minutes.

Il y eut un silence. Il commençait à se dire que la liaison était déjà coupée, ou qu'il s'était trompé dans ses calculs, lorsqu'elle lança :

— Si ta décision est déjà prise, pourquoi te donnes-tu la peine de me demander mon avis ?

Hela, 2727

Le premier jour, ils accélérèrent au maximum, afin de s'éloigner le plus vite possible des malterres. Pendant des heures d'affilée, ils avancèrent sous le ciel couleur de sable, le long de pistes uniformément blanches, coupant à travers des terrains qui changeaient avec une lenteur consternante. Parfois, ils passaient devant une tour de transpondeur, un avant-poste, ou ils croisaient un autre engin qui allait en sens inverse.

Rashmika s'habitua peu à peu au balancement hypnotique des patins, et elle réussit à se mouvoir dans le tasse-neige sans perdre l'équilibre. De temps en temps, elle allait s'asseoir dans son alcôve, les genoux relevés sous le menton, et elle regardait par la vitre en se disant que toutes les roches difformes ou le moindre fragment de glace du paysage contenaient une parcelle d'empire non humain. Elle pensait beaucoup aux Shifteurs et se voyait déjà remplir les pages blanches de son journal de son écriture bien nette, et de dessins minutieux.

Elle buvait du café ou du thé, mangeait ses rations et parlait de temps à autre avec Culver – moins souvent, pourtant, qu'il ne l'aurait souhaité.

Lorsqu'elle avait réfléchi à son évasion – sauf que ce n'était pas vraiment une « évasion », parce qu'elle ne fuyait rien à proprement parler –, bref, quand elle y réfléchissait, elle pensait rarement à ce qui se passerait une fois qu'elle aurait quitté le village. Les rares fois où elle s'était autorisée à laisser vagabonder son esprit plus loin, elle se disait toujours qu'elle se sentirait beaucoup plus détendue lorsque ce moment difficile – partir de chez elle et quitter son village – serait derrière elle.

Or c'était loin d'être le cas. Elle n'était pas aussi tendue que lors de son départ, mais c'était seulement parce qu'on ne pouvait pas rester éternellement dans cet état. Sa tension s'était réduite à un vague malaise résiduel, un nœud dans l'estomac qui ne voulait pas se

défaire. C'était en partie parce qu'elle pensait maintenant à ce qui l'attendait, un territoire qu'elle avait laissé inexploré jusqu'à présent. Soudain, la perspective des tractations avec les églises se rapprochait, devenait concrète. Mais elle ruminait tout ce qu'elle laissait derrière elle. Trois jours, et même six, ça ne paraissait pas si long quand elle avait envisagé le trajet jusqu'aux caravanes, et voilà maintenant qu'elle comptait les heures. Elle imaginait le village en train de se mobiliser, comprenant ce qui s'était passé et unissant ses forces pour la ramener. Elle imaginait les forces de gendarmerie en train de suivre le tasse-neige dans leurs véhicules rapides. Déjà que personne n'aimait Crozet et Linxe... tout le monde penserait que c'était le couple qui l'avait baratinée, que, d'une façon ou d'une autre, ils étaient les véritables agents de son malheur. S'ils les rattrapaient, elle serait punie, mais Crozet et Linxe, eux, seraient carrément lynchés.

Enfin, rien n'indiquait qu'on était à leur poursuite. Et puis l'engin de Crozet était rapide, et lors des rares fois où ils gravissaient une élévation de terrain d'où ils voyaient la piste sur quinze ou vingt kilomètres de distance, il n'y avait rien derrière eux.

Cela dit, Crozet avait beau lui assurer qu'il n'y avait pas de raccourci qui permettrait de les rattraper plus loin, sur la piste, Rashmika s'angoissait quand même. De temps en temps, pour lui faire plaisir, Crozet se connectait sur la fréquence radio des villages, mais la plupart du temps il ne captait que de la friture. Ce qui n'avait rien d'étonnant, la réception radio, sur Hela, étant très variable selon les caprices des orages magnétiques qui faisaient rage autour d'Haldora. Il y avait d'autres moyens de communication – par rayons laser à faisceau concentré, entre les satellites et les stations au sol, ou, au niveau terrestre, par fibre optique –, mais la plupart de ces canaux étaient contrôlés par les églises, et de toute façon Crozet n'était abonné à aucun de ces systèmes. On pouvait toujours les pirater en cas de nécessité, mais il disait que ce n'était pas le moment de risquer d'attirer l'attention. Quand Crozet accrocha finalement un émetteur intelligible de Vigrid et que Rashmika put écouter les nouvelles des principaux villages, elle fut déçue. Il était question des récents effondrements, des coupures de courant et des aléas habituels de la vie des villages, mais personne ne parlait d'une quelconque disparition. À dix-sept ans, Rashmika dépendait légalement de ses parents, et ils auraient été dans leur droit en rapportant son absence. À vrai dire, en ne la signalant pas, ils contrevenaient à la loi.

Rashmika était plus troublée qu'elle ne voulait bien l'admettre. À un certain niveau, elle était ravie que son départ soit passé inaperçu. C'était ce qu'elle avait toujours souhaité. Mais, en même temps, une partie plus enfantine, puérile, d'elle-même souhaitait recevoir des signes que son absence avait été remarquée. Elle aurait voulu manquer

à quelqu'un.

Puis, après réflexion, elle se dit que ses parents avaient probablement décidé d'attendre de voir ce qui se passerait au cours des prochaines heures. Après tout, elle n'était pas partie depuis bien longtemps. Si elle avait fait comme d'habitude, elle aurait pu encore se trouver à la bibliothèque. Peut-être partaient-ils du principe qu'elle était sortie inhabituellement tôt ce matin-là. Peut-être avaient-ils réussi à ne pas remarquer le mot qu'elle leur avait laissé, ou le fait que son scaphandre pressurisé n'était plus dans le placard.

Au bout de seize heures, il n'y avait toujours pas de nouvelles.

Ses habitudes n'étaient pas assez régulières pour que ses parents s'inquiètent avant dix ou douze heures, mais au bout de seize heures – même si, par miracle, les autres indices évidents leur avaient échappé – il ne pouvait y avoir aucun doute dans leur esprit quant à ce qui s'était passé. Ils devaient savoir qu'elle était partie. Ils auraient dû prévenir les autorités, non ?

Elle était perplexe, pour le moins. Les autorités, dans les malterres, n'étaient pas spécialement réputées pour leur efficacité. On pouvait imaginer que le rapport de sa disparition n'était tout simplement pas arrivé sur le bon bureau. Et compte tenu de l'inertie bureaucratique à tous les niveaux, il se pouvait qu'il n'y arrive pas avant le lendemain. Ou peut-être que les autorités avaient bien été informées, et avaient décidé de ne pas laisser filtrer l'information dans les médias, pour une raison ou une autre. C'était tentant à croire, mais en même temps elle ne voyait pas ce qui aurait pu les pousser à agir ainsi.

D'un autre côté, allez savoir s'il n'y aurait pas un barrage de police au prochain détour de la piste. Crozet n'avait pas l'air d'y croire. Il pilotait vite, comme d'habitude, et avec sa nonchalance habituelle. Son tasse-neige connaissait si bien ces vieilles pistes glacées que c'était à peine s'il devait lui donner de vagues indications sur la direction à suivre.

Vers la fin de la première journée de voyage, quand Crozet fut prêt à se retirer pour la nuit, ils captèrent une dernière fois les nouvelles. À ce moment-là, il y avait près de vingt heures que Rashmika était sur la route. Et rien n'indiquait que quelqu'un s'en était aperçu.

Elle se sentait rejetée, comme si elle avait cruellement surestimé son importance même dans les plus petits détails de la vie, dans les malterres de Vigrid.

Et puis, après réflexion, une autre hypothèse se présenta à elle. Tellement évidente qu'elle aurait dû y penser tout de suite. Ça avait beaucoup plus de sens qu'aucun des scénarios improbables qu'elle avait échafaudés jusque-là.

Ses parents avaient bien compris qu'elle était partie. Ils savaient exactement quand et pourquoi. Elle ne s'était pas étendue sur ses projets dans la lettre qu'elle leur avait laissée, mais ils ne pouvaient avoir aucun doute sur ses intentions. Ils savaient même qu'elle était restée en contact avec Linxe après le scandale.

Voilà. Ils savaient ce qu'elle faisait, et qu'elle le faisait pour son frère. Ils savaient qu'elle était partie en mission par amour, ou sinon par amour, du moins par colère : et s'ils n'en avaient parlé à personne c'était parce que secrètement, en dépit de tout ce qu'ils avaient pu lui dire pendant toutes ces années, malgré toutes leurs mises en garde sur les dangers qu'il y avait à trop se rapprocher des églises, ils voulaient qu'elle réussisse. Ils étaient à leur façon, silencieuse, secrète, fiers de ce qu'elle avait décidé de faire.

Et cette prise de conscience la heurta avec toute la force de la vérité.

— C'est bon, annonça-t-elle à Crozet. On ne parlera pas de moi aux nouvelles.

— Qu'est-ce qui t'amène à en être aussi sûre, tout à coup ? demanda-t-il avec un haussement d'épaules.

— Je viens de me rendre compte de quelque chose.

— On dirait que tu as besoin d'une bonne nuit de sommeil, fit Linxe.

Elle avait fait du chocolat chaud que Rashmika but avec délectation. C'était loin d'être la meilleure tasse de chocolat chaud qu'on lui ait jamais faite, mais, à ce moment-là, rien n'aurait pu lui paraître plus savoureux.

— Je n'ai pas beaucoup dormi, la nuit dernière, admit-elle. J'avais trop peur de ne pas y arriver, ce matin.

— Tu t'en es magnifiquement sortie, fit Linxe. Quand tu reviendras, tout le monde sera rudement fier de toi.

— J'espère..., fit Rashmika.

— Je voudrais te poser une question, reprit Linxe. Tu n'es pas obligée de répondre, mais... c'est à cause de ton frère, ou il y a autre chose ?

La question prit Rashmika au dépourvu.

— Bien sûr que c'est à cause de mon frère. Et c'est tout.

— C'est juste que tu t'es déjà taillé une petite réputation. Tu passais beaucoup de temps aux fouilles, et on est au courant pour ce livre que tu écrivais. On dit qu'il n'y a personne dans les villages qui s'intéresse plus aux Shifteurs que Rashmika Els. Il paraît même que tu écris des lettres aux archéologues sponsorisés par l'Église, et que tu discutes avec eux.

— Je n'y peux rien si les Shifteurs m'intéressent, dit-elle.

— D'accord, mais c'est quoi, cette idée fixe, hein ? Qu'est-ce que

tu crois que les autres n'ont pas compris ?

La question était formulée avec gentillesse, mais Rashmika ne put s'empêcher de répondre avec une certaine irritation :

— Vous voulez vraiment le savoir ?

— Ton point de vue m'intéresse, oui.

— Sauf qu'au fond vous vous fichez pas mal de savoir qui a raison, hein ? Tant qu'on arrive à en retrouver dans le sol, qu'est-ce qu'on en a à fiche de ce qui leur est arrivé ? Tout ce qui vous intéresse, c'est d'avoir des pièces détachées pour votre tasse-neige, hein ?

— Change de ton, jeune fille, la gronda Linxe.

— Pardon, fit Rashmika en rougissant.

Elle replongea le nez dans sa tasse de chocolat.

— Je ne voulais pas dire ça comme ça. Mais je m'intéresse aux Shifteurs, et j'ai l'impression que tout le monde se fiche de ce qui leur est véritablement arrivé. En réalité, ça me rappelle beaucoup les Amarantins.

— Les *quoi* ? fit Linxe en la regardant.

— Les Amarantins. Des aliens qui vivaient sur Resurgam. Des espèces d'oiseaux évolués.

Elle en avait dessiné un dans son livre, et pas sous forme de squelette, mais *vivant*. Elle l'avait représenté tel qu'il devait être, à son idée, avec cette lueur dans son œil d'oiseau brillant, ce bec au sourire interrogateur sur cette tête non humaine, effilée. Son dessin ne ressemblait pas aux reconstitutions officielles que les autres ouvrages d'archéologie faisaient des Amarantins, mais il lui avait toujours paru plus authentiquement réaliste que ces représentations mortes, comme si elle en avait vu un vivant, et que les autres avaient dû se contenter de travailler à partir d'ossements. Ce qui l'amenait à se demander si ses dessins de Shifteurs vivants avaient la même vitalité.

— Quelque chose les a rayés de la surface de la planète, il y a un million d'années. Quand les hommes ont colonisé Resurgam, personne ne voulait envisager la possibilité que ce qui avait annihilé les Amarantins pourrait revenir nous faire subir le même sort. Personne, sauf Dan Sylveste, évidemment.

— Dan Sylveste ? répéta Linxe. Désolée, ça ne me dit rien.

Ce qui mit Rashmika en colère. Comment pouvait-elle ignorer tous ces faits ? Mais elle essaya de n'en rien laisser paraître.

— Sylveste était l'archéologue chargé de l'expédition. Quand il a compris la vérité, les autres colons l'ont fait taire. Ils ne voulaient pas savoir quel problème les attendait. Nous savons maintenant que les événements allaient lui donner raison.

— Je suppose que tu éprouves une certaine affinité avec lui.

— Et pas qu'un peu, dit Rashmika.

Elle se souvenait encore de la première fois où elle était tombée sur son nom, dans l'un des documents sur l'archéologie qu'elle avait téléchargés sur son compad, parmi de mornes traités sur les Schèmes Mystifs. Elle avait eu l'impression qu'un éclair lui traversait le crâne. C'était comme si un lien quasi électrique s'était créé, comme si toute sa vie n'avait été qu'un prélude à ce moment. Elle ne pouvait pas se l'expliquer, mais c'était un fait. C'était là que son intérêt pour les Shifteurs était passé de la curiosité enfantine à une sorte d'obsession.

Par la suite, parallèlement à ses études des Shifteurs, elle avait beaucoup appris sur la vie et l'époque de Dan Sylveste. C'était assez logique : ça n'aurait eu aucun sens d'étudier les Shifteurs isolément, dans la mesure où ils n'étaient que les derniers représentants des civilisations galactiques disparues sur lesquelles les explorateurs humains étaient tombés. Le nom de Sylveste revenait constamment dans l'étude des intelligences non humaines en général ; on ne pouvait y échapper. Elle ne pouvait faire autrement que de connaître ses travaux, au moins dans les grandes lignes.

Sylveste avait fait des recherches sur les Amarantins pendant de longues années, entre 2500 et 2570. Il avait passé une certaine partie de ce temps derrière les barreaux, mais même quand il était incarcéré son intérêt pour les Amarantins ne s'était pas démenti. Faute d'accès à des ressources extérieures à celles de la colonie, ses idées étaient condamnées à rester au niveau des spéculations. Et puis les Ultras étaient arrivés dans le système de Resurgam. Avec l'aide de leur vaisseau. Sylveste avait découvert le dernier morceau du puzzle que constituait l'énigme des Amarantins. Ses soupçons s'étaient révélés fondés : ils n'avaient pas été anéantis par un accident cosmique isolé, mais par un mécanisme encore actif conçu pour étouffer dans l'œuf les civilisations émergentes qui se lançaient dans le voyage interstellaire.

Il avait fallu des années pour que la nouvelle parvienne aux autres systèmes. Et à ce moment-là, c'était une information de seconde ou de troisième main, teintée de propagande, plus ou moins noyée dans la confusion qui s'était emparée des factions humaines alors en guerre. Tout à fait indépendamment, à ce qu'il semblait, les Conjoineurs étaient arrivés aux mêmes conclusions que Sylveste. Et certains groupes d'archéologues, examinant les restes d'autres civilisations défuntes, étaient parvenus à une vision aussi dérangeante.

Les machines qui avaient anéanti les Amarantins étaient toujours là, patientes, en observation. On leur donnait bien des noms. Pour les Conjoineurs, c'étaient les Loups. Des civilisations maintenant disparues les avaient appelées les Inhibiteurs.

Au cours du siècle écoulé, on avait fini par accepter la réalité de

leur existence. Mais pendant tout ce temps, ou presque, la menace était restée confortablement éloignée : on laissait le problème aux générations suivantes.

Et puis, récemment, il y avait eu du changement. On rapportait depuis longtemps des rumeurs d'activités étranges dans le système de Resurgam : des mondes auraient été démantelés et transformés en engins énigmatiques d'une conception radicalement non humaine. On racontait que le système entier avait été évacué ; que Resurgam était maintenant un tas de cendres inhabitable ; que son soleil avait connu un sort indicible.

Enfin, même Resurgam, on aurait pu l'oublier pour un moment. Le système était une colonie archéologique, isolée du réseau principal des échanges interstellaires, et son gouvernement était un régime totalitaire, qui pratiquait la désinformation. On n'avait aucun moyen de vérifier ce qui s'était vraiment passé là-bas. C'est ainsi que, pendant des dizaines d'années, la vie dans les autres systèmes de l'espace colonisé par l'homme avait continué plus ou moins comme avant.

Et puis les Inhibiteurs étaient arrivés dans les parages d'autres étoiles.

Les Ultras avaient été les premiers à répandre la mauvaise nouvelle. Ils s'avertissaient, de vaisseau à vaisseau, de se tenir à l'écart de certains systèmes. Il se passait quelque chose – quelque chose qui transgressait les critères habituels des cataclysmes humains. Ce n'était plus la Peste, ni la guerre ; c'était infiniment pire. Les Amarantins et – probablement – les Shifteurs en avaient fait les frais.

Les colonies humaines qui avaient été victimes des machines inhibitrices se comptaient encore sur les doigts des deux mains, mais la panique qui se répandait à la vitesse des ondes radio contribuait presque aussi efficacement à l'écroulement des civilisations. Des communautés entières étaient évacuées ou abandonnées, leurs habitants essayant d'atteindre l'abri plus sûr – croyaient-ils – de l'espace ou de cavernes souterraines. Des cryptes et des bunkers, désaffectés depuis les sombres décennies de la Pourriture Fondante, étaient rouverts en hâte. Les bunkers, comme les vaisseaux d'évacuation, étaient, évidemment, toujours insuffisants. Il y avait des émeutes et d'affreuses petites guerres. Et pendant que la civilisation s'écroulait, ceux qui avaient du flair accumulaient de vaines fortunes. Des cultes apocalyptiques fleurissaient comme autant d'orchidées noires dans le terreau humide, propice, de la peur. Les gens parlaient de la Fin des Temps, convaincus qu'ils étaient en train de vivre leurs derniers jours.

Dans ce contexte, il ne fallait pas s'étonner que tant de gens soient attirés vers Hela. En d'autres temps, le miracle de Quaiche n'aurait guère attiré l'attention, mais les gens cherchaient précisément

un miracle. Tous les vaisseaux ultras nouvellement arrivés dans le système apportaient des dizaines de milliers de pèlerins cryonisés. Ils ne cherchaient pas tous une réponse religieuse, mais s'ils voulaient rester sur Hela, le ministère du Sang ne tardait pas à leur tomber dessus. Après quoi, ils voyaient les choses autrement.

Rashmika ne pouvait pas vraiment leur en vouloir de venir sur Hela. Si elle n'y était pas née, elle pensait parfois qu'elle aurait pu faire le même pèlerinage. Mais pour des motivations différentes. C'est après la vérité qu'elle courait : la même pulsion qui avait attiré Dan Sylveste sur Resurgam, qui lui avait valu d'entrer en conflit avec sa colonie, et qui avait fini par provoquer sa mort.

Elle repensa à la question de Linxe. Était-ce vraiment pour Harbin qu'elle partait rejoindre la Voie Permanente, ou Harbin n'était-il qu'un prétexte commode pour dissimuler – à elle-même autant qu'aux autres – la vraie raison de son voyage ?

Elle avait répondu avec une telle spontanéité qu'Harbin en était la seule cause que, pour un peu, elle y aurait cru elle-même. Mais elle en venait à se demander si c'était bien la vérité. Elle pouvait dire quand quelqu'un de son entourage mentait. Quant à y voir clair dans ses propres motivations, c'était une autre paire de manches.

— Je fais vraiment ça pour Harbin, murmura-t-elle pour elle seule. La seule chose qui compte, c'est de retrouver mon frère.

Mais elle ne pouvait pas s'empêcher de penser aux Shifteurs, et quand elle s'endormit, les mains encore crispées sur sa tasse de chocolat, c'est d'eux qu'elle rêva, des folles permutations de leur anatomie, de ces morceaux d'insectes qui glissaient et reglissaient les uns sur les autres comme les pièces d'un puzzle qu'on aurait mélangées.

Rashmika se réveilla en sursaut. Le tasse-neige avait ralenti, épousant dans un grondement les irrégularités de la piste de glace.

— Bon, ben on va pas pouvoir aller plus loin ce soir, annonça Crozet. J'veis trouver un endroit discret où nous garer, mais là, j'en peux plus.

Il avait l'air vidé, épuisé, mais Rashmika le trouvait toujours comme ça, alors...

— Pousse-toi, mon z'amour, dit Linxe. Je vais continuer encore quelques heures, jusqu'à ce que nous soyons vraiment hors d'affaire. Vous pouvez aller roupiller, tous les deux.

— Je suis sûre que nous n'avons absolument rien à craindre, intervint Rashmika.

— T'inquiète pas. Ça peut pas nous faire de mal d'avancer encore un peu. Allez, jeune fille, va piquer un roupillon. On a une longue

journée devant nous, demain, et je ne suis pas sûre qu'on soit vraiment tranquilles, même demain soir.

Elle prit place au poste de pilotage et fit courir ses gros doigts boudinés sur les commandes usées par le temps. Jusqu'à ce que Crozet parle de s'arrêter pour la nuit, Rashmika pensait que l'engin continuerait sa route sur pilote automatique, par exemple. Il ralentirait peut-être un peu lorsqu'il serait livré à lui-même, mais bon... Ce fut un choc réel d'apprendre qu'ils n'iraient nulle part si personne n'était aux commandes.

— Je pourrais conduire un peu, proposa-t-elle. Je n'ai jamais piloté un de ces engins, mais si vous me montrez...

— Ça va aller, mon chou, répondit Linxe. Et puis Culver pourra prendre le relais, demain matin.

— Je ne voudrais pas...

— Oh, t'en fais pas pour Culver, fit Crozet. Il a besoin de s'occuper les mains.

Linxe flanqua une bourrade à son mari, mais elle souriait. Rashmika finit son chocolat, maintenant froid. Elle tombait de sommeil, et en même temps elle était contente d'avoir au moins réussi à passer la première journée. Elle ne se faisait pas d'illusions : elle n'était pas au bout de ses peines, mais elle supposait que chaque étape réussie devait être considérée comme une petite victoire à part entière. Elle regrettait seulement de ne pas pouvoir dire à ses parents de ne pas s'en faire pour elle, que tout allait bien, et qu'elle pensait constamment à eux. Mais elle s'était promis de ne pas envoyer de message chez elle avant d'avoir rejoint la caravane.

Crozet la ramena dans les intérieurs grondants du tasse-neige. L'engin se comportait différemment sous la conduite de Linxe. Elle ne conduisait ni mieux ni plus mal que Crozet, mais son style de conduite était radicalement différent. Le tasse-neige bondissait, se jetant en l'air par long arcs paraboliques, comme en apesanteur. Rashmika finit par sombrer dans un mauvais sommeil, plein de cauchemars.

Le lendemain matin, en se réveillant, elle apprit des nouvelles troublantes, et en même temps étrangement bienvenues.

— Y a eu un avis de recherche sur la chaîne d'infos, lui annonça Crozet. Ça y est, Rashmika, t'es officiellement déclarée disparue, et les opérations sont lancées. T'es fière de toi ?

— Oh, fit-elle stupidement en se demandant ce qui avait bien pu se passer depuis la veille au soir.

— C'est la police, ajouta Linxe. Ils ont envoyé des patrouilles de recherche, apparemment. Mais il y a de bonnes chances que nous arrivions à la caravane avant qu'elles ne nous rattrapent. Et quand tu

seras à bord de la caravane, la police ne pourra plus rien contre toi.

— Je suis étonnée qu'ils me fassent rechercher, commenta Rashmika. Je ne suis pas en danger, alors ? Hein ?

— En réalité, c'est un peu plus sérieux que ça, reprit Crozet.

Linxe jeta un coup d'œil à son mari.

Que savaient-ils, tous les deux, qu'elle ignorait ? Tout à coup, Rashmika eut l'impression qu'un hérisson de glace se formait au creux de son estomac.

— Allez-y, dit-elle.

— Ils disent qu'ils veulent te retrouver pour t'interroger, dit Linxe.

— Pour m'être enfuie de chez moi ? Ils n'ont rien de mieux à faire ?

— Pas pour t'être enfuie de chez toi, reprit Linxe avec un nouveau coup d'œil à Crozet. Pour le sabotage de la semaine dernière. Tu sais de quoi je veux parler, hein ?

— Oui, fit Rashmika, qui se rappela le cratère où s'était trouvé l'entrepôt d'explosifs.

— Ils disent que c'est toi qui as fait le coup, lâcha Crozet.

La *Fille du Nécrophage* quitta l'orbite et, ayant réduit sa vitesse à quelques milliers de kilomètre/heure seulement, Quaiche sentit son poids augmenter. Hela devint énorme dans le hublot, et il vit son sol chaotique monter vers lui. L'écho radar – la signature métallique – était toujours là. Le pont aussi.

Quaiche avait opté pour une approche en spirale, plutôt que de négocier un plongeon vers la structure. Même lors du premier passage, à plusieurs milliers de kilomètres au-dessus de la surface, ce qu'il avait vu était tentant, comme un puzzle qu'il mourait d'envie d'assembler. Vu de l'espace profond, le gouffre n'était visible que sous la forme d'un changement d'albédo, une sombre balafre à la face du monde. Il prenait soudain une profondeur tangible. Il l'examina sous un fort grossissement. L'entaille était irrégulière : à certains endroits, la pente qui menait au fond de la vallée était relativement faible, mais, partout ailleurs, les parois étaient des lames verticales de roche couverte de glace qui montaient à des kilomètres de hauteur, aussi lisses et implacables que du granit. En fait, elles avaient l'éclat grisâtre de l'ardoise mouillée. Quant au fond du gouffre, tantôt il était plat comme un lac de sel, tantôt c'était un patchwork dingue, fracturé, de plaques de glace inclinées, entrelacées d'allées aussi fines que des cheveux d'une noirceur absolue. Plus il se rapprochait, plus cela lui évoquait, en fait, un puzzle inachevé, qu'un dieu vengeur aurait renversé.

Toutes les minutes à peu près, il contrôlait le radar. L'écho était toujours là, et le *Nécrophage* n'avait détecté aucun signe d'attaque imminente. Une pensée troublante lui vint à l'esprit : et si c'était une épave ? Ça voudrait dire que quelqu'un d'autre était venu voir le pont et ne l'avait pas trouvé assez remarquable pour en signaler l'existence. À moins qu'il n'ait eu l'intention de le faire, et qu'un gros problème l'en ait empêché. Il ne savait pas si c'était moins inquiétant, tout compte fait.

Il acheva la première orbite à la vitesse de cinq cents mètres/seconde. Il était maintenant assez près de la surface pour apprécier la texture du sol, qui passait des plateaux rocailleux, déchiquetés, aux plaines lisses. Il n'y avait pas que de la glace. L'intérieur de la lune était essentiellement rocheux, et beaucoup de roches fracturées étaient incrustées dans la glace, ou semées à la surface. Des traces cendreuse

rayonnaient à partir du cratère de volcans endormis. Il y avait des éboulis et des blocs de roche cabrés, aux parois abruptes, aussi gros que des habitats spatiaux. Certains étaient plantés dans la glace selon des angles absurdes, telles les proues d'une escadre de vaisseaux naufragés. D'autres étaient simplement posés dessus, comme d'énormes sculptures.

Les réacteurs du *Nécrophage* rugissaient pour compenser la gravité d'Hela. Quaiche descendit vers la lèvre du gouffre. Au-dessus de lui, Haldora offrait sa face sphérique, morne, revêche, seulement illuminée le long d'un de ses bords. Quaiche contempla rêveusement, l'espace d'un instant, les éclairs qui jouaient sur la sombre masse de la géante gazeuse. Leurs arcs électriques s'enroulaient et se convulsaient avec de fascinantes langueurs.

Hela était encore baignée par la lumière du soleil, mais n'allait pas tarder à entrer dans l'ombre d'Haldora. Le hasard, se dit Quaiche, avait voulu que la source de l'écho se trouve sur cette face d'Hela, sans quoi il n'aurait pas eu le spectacle impressionnant de la géante gazeuse qui bouchait le ciel. S'il était arrivé plus tard dans le cycle orbital de la planète, le gouffre ne se serait évidemment pas trouvé au même endroit par rapport à Haldora. Cent soixante jours plus tard, ou plus tôt, il aurait raté ce spectacle stupéfiant.

Un autre éclair. À regret, Quaiche ramena son attention vers Hela.

Le bord du gouffre de Ginnungagap glissa sous l'appareil. Le sol se déroba en dessous de lui avec une hâte stupéfiante. La gravité n'était que d'un quart de g, mais Quaiche fut pris du même vertige que s'il s'était trouvé sur un monde plus lourd. Ce qui était parfaitement sensé : toute chute, d'une hauteur pareille, aurait été mortelle quand même. Pire, il n'y avait pas d'atmosphère pour ralentir sa chute, pas de vitesse limite pour donner au moins l'illusion qu'il aurait pu rattrapper à un éventuel accident.

Peu importait. Le *Nécrophage* ne l'avait jamais trahi, et ce n'était pas aujourd'hui qu'il allait commencer. Il se concentra sur ce qu'il était venu examiner et fit descendre l'appareil, tombant sous le niveau indiqué comme étant l'altitude zéro.

Il infléchit sa trajectoire, optant pour un vecteur parallèle à l'orientation du gouffre. Bien qu'il se soit écarté d'un ou deux kilomètres de la paroi la plus proche, l'autre avait toujours l'air aussi éloignée qu'au moment où il avait franchi la lèvre du gouffre. L'écartement des parois n'était pas constant, mais à cet endroit – l'équateur – il n'était jamais inférieur à trente-cinq kilomètres. Le gouffre faisait au moins cinq ou six kilomètres de profondeur, et parfois même dix ou onze dans les parties les plus contournées du fond de la vallée. La faille était d'une immensité infernale, et Quaiche

arriva peu à peu à la conclusion qu'il n'aimait pas beaucoup être là. Il avait un peu trop l'impression de se trouver entre les mâchoires d'un piège prêt à se refermer sur lui.

Il vérifia l'heure : quatre heures avant que le *Dominatrix* n'émerge du côté opposé d'Haldora. Quatre heures, ça faisait beaucoup ; il serait revenu bien avant cela.

— Cramponne-toi, Mor, dit-il. Ce ne sera plus long.

Mais elle ne l'entendait évidemment pas.

Il était entré dans le gouffre par le sud de l'équateur et se déplaçait à présent vers l'hémisphère Nord. La mosaïque fracturée du sol coulait en dessous de lui. Par rapport à la paroi opposée, les mouvements de son vaisseau étaient à peine apparents, mais la paroi la plus proche glissait assez vite pour lui fournir une indication de sa vitesse. Il perdait occasionnellement tout sens des proportions, et, l'espace d'un instant, le gouffre devenait beaucoup plus petit. C'étaient des moments dangereux, parce que c'était généralement quand un paysage étranger devenait familier, commun, accessible, qu'il tendait la main et vous tuait.

Tout à coup, il vit le pont apparaître à l'horizon entre les parois à la verticale. Son cœur cognait dans sa poitrine. Le doute, s'il y en avait jamais eu, n'était plus permis : le pont était bien une construction artificielle, un assemblage de fils fins, étincelants. Il regrettait que Morwenna ne soit pas là pour le voir avec lui.

Il enregistrerait tout cela alors que le pont se rapprochait, le dominant de plusieurs kilomètres de hauteur : un arc incurvé, relié aux parois du gouffre, de chaque côté, par un filigrane stupéfiant de volutes de soutènement. Inutile de s'attarder. Un seul passage sous le tablier suffirait à convaincre Jasmina. Ils pourraient revenir plus tard avec du matériel lourd, si c'était ce qu'elle voulait.

Quaiche leva les yeux, stupéfait, en passant sous le pont. La chaussée – quel autre nom lui donner ? – coupait la face d'Haldora, luisant légèrement sur le fond sombre de la géante gazeuse. C'était un ruban d'une étroitesse périlleuse, d'une blancheur laiteuse. Il se demanda l'effet que ça pouvait faire de le franchir à pied.

Le *Nécrophage* fit une embardée violente, la soudaine accélération oblitérant sa vision d'un rideau rouge.

— Qu'est-ce que... ? bredouilla Quaiche.

Il n'avait pas besoin de poser la question : le *Nécrophage* entreprenait une manœuvre d'évasion, faisant exactement ce qu'il devait faire. Il était attaqué. Quaiche s'évanouit, reprit conscience, tomba à nouveau dans les pommes. Le paysage tourbillonnait autour de lui comme s'il était dans le tambour d'une machine à laver, lui renvoyant par éclairs aveuglants la lumière des réacteurs du *Nécrophage* qui tournoyait sur lui-même. Nouvel évanouissement.

Reprise de conscience fugitive, volatile. Quelque chose rugissait à ses oreilles. Il vit le pont sous la forme d'une série d'angles abrupts, déconnectés, comme des clichés mélangés. Dessous. Dessus. Dessous, à nouveau. Le *Nécrophage* tentait de se mettre à l'abri.

Ça n'allait vraiment pas. Il n'y avait pas à tortiller, il aurait dû sortir de là, un point c'est tout. Le *Nécrophage* était censé l'éloigner le plus vite possible d'une éventuelle menace. Ces changements de direction – cette indécision –, ça ne lui ressemblait pas du tout.

À moins qu'il ne soit acculé. Qu'il n'y ait aucune issue.

Dans un éclair de lucidité, il vit l'affichage de situation sur le panneau de commande. Trois objets hostiles tiraient sur lui, les impacts se succédant sur la coque. Ils avaient émergé de niches dans la glace, trois échos métalliques sans aucun rapport avec le premier qu'il avait repéré. Une ombre sur le côté : la paroi venait sur lui à toute allure.

Dans un dernier hoquet de poussée, la *Fille du Nécrophage* amortit le choc.

Qui fut rude, bien que la coque se fût déformée pour l'encaisser. La paroi tournait autour de lui : une falaise, un horizon, puis une surface plane, immense, tombant du ciel. Quaiche perdit connaissance, se réveilla, s'évanouit à nouveau. Il vit le pont tourner dans le lointain. Des nuages de glace et de débris dégringolaient encore des points d'avalanche, dans les parois, là où ses missiles avaient détruit les sentinelles qui l'attaquaient.

Pour l'heure, Quaiche et son petit bijou de vaisseau tombaient vers le fond de la faille.

Vasko accompagna Clavain et Scorpio dans la cité administrative. Blood les escorta à travers un dédale de couloirs et de salles vides. Vasko s'attendait à ce qu'on le congédie à tout moment. Son statut à la Ligue de Sécurité ne l'habilitait évidemment pas à frayer avec ce genre de personnages. Et pourtant, il franchit avec eux une succession de contrôles de sécurité de plus en plus stricts. Il supposa que personne n'aurait osé contester à Scorpio et Clavain le choix de leurs invités...

Ils arrivèrent enfin, au cœur de la cité, à un centre médical et de quarantaine. Ils furent accueillis par un médecin appelé Valensin, un homme au regard morne derrière des lunettes aux verres énormes, en forme de losange. Ses cheveux noirs formaient des vagues brillantes sur son crâne, et il jouait avec une petite sacoche pleine d'instruments médicaux. Vasko ne l'avait jamais rencontré, mais il connaissait son nom : c'était le plus grand médecin de la planète.

— Alors, Nevil, comment vous sentez-vous ? demanda Valensin.

— Comme un homme qui retarde son entrée dans la postérité, répondit Clavain.

— Vous ne pouvez jamais répondre simplement, hein ?

Tout en parlant, Valensin avait tiré un instrument brillant de sa trousse. Il l'alluma et braqua le faisceau lumineux sur les yeux de Clavain en regardant par un petit viseur.

— On lui a fait passer un check-up pendant le retour en navette, répondit Scorpio. Il va aussi bien que possible. Vous n'avez pas à craindre qu'il fasse un truc désagréable, comme de nous claquer dans les bras.

Valensin éteignit son crayon lumineux.

— Et vous, Scorpio ? Vous ne prévoyez pas de nous claquer dans les bras non plus ?

— Ça vous faciliterait la vie, hein ?

— Des migraines ?

— Tiens, j'en ai une, là, tout de suite, justement.

— Je vais m'occuper de vous. Je voudrais m'assurer que votre vision périphérique ne s'est pas détériorée plus vite que prévu. Toutes ces allées et venues ne sont pas bonnes pour un porcko de votre âge.

— C'est sympa à vous de me le rappeler, d'autant que je n'y peux rien.

— Toujours ravi de vous être utile, fit Valensin, rayonnant, en

rangeant son matériel. Bon, je vais vous dire deux ou trois trucs. Quand la capsule s'ouvrira, qu'aucun de vous ne fasse quoi que ce soit, ne serait-ce que souffler sur l'occupant, avant que je lui aie fait subir un examen complet, compte tenu des moyens à notre disposition. Si je trouve le moindre agent infectieux, si j'ai le moindre doute sur son innocuité, tous ceux qui seront entrés en contact avec la capsule peuvent dire adieu à leur retour au Premier Camp, ou à l'endroit, quel qu'il soit, qu'ils considèrent comme leurs pénates. Et parmi les mauvaises surprises auxquelles je songe, il n'y a pas que des armes virales créées par génie génétique. Des choses aussi banales que la grippe entrent dans cette catégorie. Nos moyens prophylactiques sont pratiquement à la limite du point de rupture.

— Compris, répondit Scorpio.

Valensin les conduisit dans une pièce en forme de dôme, énorme, très haute de plafond, érigée sur un squelette métallique. Ils furent assaillis par une forte odeur d'antiseptique. La salle était presque complètement vide, en dehors d'une poignée de gens en blouse blanche qui s'activaient autour de machines et d'appareils de monitoring.

La capsule était un œuf noir, carbonisé par la rentrée dans l'atmosphère, suspendu au plafond par un mince câble métallique à la manière d'un fil à plomb. Elle était beaucoup plus petite que Vasko ne s'y attendait : elle avait l'air presque trop petite pour contenir quelqu'un. Il n'y avait pas de vitres, mais plusieurs panneaux avaient été escamotés, révélant des écrans lumineux. Vasko vit des nombres, des diagrammes flous, tremblotants.

— Laissez-moi voir ça, fit Clavain en écartant les hommes en blouse blanche.

L'un de ceux qui se trouvaient près de la capsule commit l'erreur de froncer les sourcils en apercevant Scorpio. Celui-ci le foudroya du regard, dévoilant les incisives farouchement incurvées caractéristiques de son espèce. Blood fit un geste rapide de sa main aux doigts terminés par des sabots, et les hommes en blanc s'éclipsèrent prestement.

Clavain feignit de ne pas remarquer ce petit manège. Toujours encapuchonné, anonyme, il se glissa entre les hommes qui obstruaient le passage et s'approcha de la capsule. Tout doucement, il tendit la main vers l'un des panneaux éclairés et caressa le revêtement mat, calciné.

Vasko retint son souffle.

— Une réaction ? demanda Scorpio d'un ton dubitatif.

— Oui, répondit Clavain. J'ai quelque chose. C'est bien un protocole conjoinneur.

— Tu en es sûr ? demanda Blood.

Clavain se retourna. La lumière arracha des reflets argentés aux fins poils de sa barbe.

— Absolument.

Il posa ses deux mains de chaque côté du panneau pour se stabiliser et appuya son front sur la capsule. Vasko imagina que le vieil homme fermait les yeux pour se couper de toute distraction extérieure, la concentration creusant les rides de son front. On aurait entendu voler une mouche. Vasko se rendit compte qu'il n'était pas le seul à retenir sa respiration.

Clavain inclina sa tête d'un côté et de l'autre, lentement, délibérément, comme un opérateur radio qui cherche la meilleure orientation possible pour son antenne. Puis il se figea, sa carcasse frêle tendant le tissu de sa capote.

— Des protocoles conjoiners, je suis formel, fit Clavain.

Il resta silencieux et parfaitement immobile pendant une longue minute, puis ajouta :

— Je pense que le système m'identifie aussi comme Conjoiner. Je n'ai pas l'autorisation de libre accès – pas encore, du moins, mais il me laisse accéder à certaines fonctions diagnostiques au niveau élémentaire. En tout cas, ça n'a pas l'air d'être une bombe.

— Fais très, très attention, dit Scorpio. Il ne manquerait plus que tu te laisses piéger ou je ne sais quoi.

— Je fais de mon mieux, répondit Clavain.

— Tu pourras bientôt nous dire qui est à l'intérieur ? demanda Blood.

— Je n'en serai sûr que lorsqu'elle s'ouvrira, répondit Clavain d'une voix basse mais ferme, investie d'une tranquille autorité. Mais je peux déjà vous dire ceci : je ne pense pas que ce soit Skade.

— Tu es absolument sûr que c'est bien d'origine conjoiner ? insista Blood.

— Absolument. Je crois pouvoir aussi affirmer que certains des signaux que je capte n'émanent pas seulement de la capsule proprement dite, mais des implants de l'occupant. Et ça ne peut pas être Skade : jamais elle n'aurait eu recours à des protocoles aussi anciens. C'est Remontoir. Ça doit être lui.

Il écarta sa tête de la capsule et se retourna vers le petit groupe.

— Tu arrives à déchiffrer ses pensées ? demanda Scorpio.

— Non, mais les signaux neuraux qui me parviennent sont à un niveau très bas, de simples procédures de routine, de maintenance. Celui – quel qu'il soit – qui les émet est probablement encore inconscient.

— Ou ce n'est pas un Conjoiner, intervint Blood.

— Ça, nous le saurons d'ici quelques heures, répondit Scorpio. En tout cas, ça ne règle pas le problème du vaisseau manquant.

— Pourquoi est-ce un problème ? demanda Vasko.

— Parce que, quel que soit l'occupant de cette capsule, il n'a pas parcouru vingt années-lumière dedans, répondit Blood.

— Je ne sais pas, mais il aurait pu arriver dans notre système sans que nous le repérions, garer son vaisseau à un endroit où nous ne pourrions pas le voir et franchir la distance restante dans la capsule. Vous ne pensez pas ? avança Vasko.

Blood secoua la tête.

— Il n'aurait pas pu effectuer l'approche finale vers notre planète sans un vaisseau intra-système.

— Un petit vaisseau aurait pu nous échapper, fit Vasko. Non ?

— Je ne crois pas, répondit Clavain. À moins qu'il ne dispose de perfectionnements très peu recommandables...

Surface d'Hela, 2615

Quaiche se réveilla la tête en bas. Rien ne bougeait. Vraiment rien : tout n'était qu'une immense immobilité – le vaisseau, le paysage, le ciel. C'était comme s'il avait été planté là des siècles auparavant et qu'il venait d'ouvrir les yeux.

Sauf qu'il ne devait pas être là depuis longtemps : il avait un souvenir très vif de l'attaque terrifiante et de sa chute vertigineuse. Le miracle, ce n'était pas qu'il se souvienne de ces événements, c'était qu'il soit en vie, tout simplement.

En se déplaçant très doucement, très prudemment dans son harnais, il essaya d'évaluer les dégâts. Le petit vaisseau craquait et grinçait autour de lui. Du coin de l'œil, en se tordant le cou – qu'il ne semblait pas s'être cassé –, il voyait une avalanche de poussière et de glace. Tout était trouble, comme vu à travers un voile de mousseline grise. La cascade de glace, qui était la seule chose en mouvement, lui confirmait qu'il ne pouvait pas être là depuis plus de quelques minutes. Il voyait aussi un bout du pont, le merveilleux, le fascinant lacies d'entretoises qui supportait la douce courbe de la route. Lorsque tout avait basculé autour de lui, il avait redouté pendant un moment d'avoir détruit la chose qui l'avait amené ici. L'immense pont avait l'air aussi délicat qu'une dentelle de papier. Enfin, rien n'indiquait qu'il l'ait endommagé. Il devait être plus solide qu'il n'y paraissait.

Le vaisseau se remit à craquer. Quaiche ne voyait pas nettement le sol. L'appareil s'était retrouvé sens dessus dessous, mais était-il vraiment tombé tout au fond du gouffre de Ginnungagap ?

Il regarda le tableau de bord... et n'arriva pas à faire le point dessus. D'ailleurs, maintenant qu'il y réfléchissait, tout ce qu'il voyait était flou. Ça allait mieux quand il fermait l'œil gauche. L'accélération avait dû lui endommager la rétine, se dit-il. C'était exactement le genre de dégâts réversibles que le *Nécrophage* était susceptible de lui infliger pour le ramener en vie.

Il ferma l'œil gauche et regarda la console de l'œil droit. Il y avait

beaucoup de rouge – des messages d’alerte, signalant des avaries du système – mais aussi beaucoup d’écrans noirs qui auraient dû afficher des données. Le *Nécrophage* avait manifestement subi de gros dégâts, et pas seulement mécaniques : le noyau cybernétique de son système de navigation était atteint. L’appareil était plongé dans le coma.

Il essaya de parler :

— Reprise de contrôle système. Reboutage !

Il ne se passa rien. La reconnaissance vocale devait faire partie des fonctionnalités endommagées. Ou alors, le vaisseau avait à jamais cessé d’être.

Il essaya à nouveau, par sécurité :

— Reprise de contrôle système. Reboutage !

Sans plus de succès. Rien à espérer de ce côté-là, se dit-il.

Il tendit le bras, non sans mal, jusqu’à ce que sa main entre en contact avec l’une des manettes de commandes tactiles. Le moindre mouvement lui était pénible, mais ça ressemblait plutôt à la douleur diffuse de vilaines contusions qu’à l’élancement provoqué par une fracture ou une foulure. Il pouvait même bouger les jambes sans trop de bobo. Une sorte de coup de poignard lui délivra un message alarmant concernant ses côtes, certes, mais il respirait plus ou moins normalement et à part ça il n’éprouvait pas de sensations bizarres dans la poitrine ou dans le ventre. S’il s’en sortait avec quelques côtes fêlées et une rétine décollée, il pouvait s’estimer heureux.

Tu as toujours eu le cul bordé de nouilles ! se dit-il en tâtant avec ses doigts les divers boutons des commandes tactiles.

Chacune des commandes vocales avait un équivalent manuel ; le tout était de se rappeler les bonnes séquences de manipulation.

Ça y était. Un doigt là, le pouce ici. Appuyer. Recommencer.

Le vaisseau s’ébroua. Des caractères rouges apparurent fugitivement sur des écrans où il n’y avait rien l’instant d’avant.

Il allait y arriver. Il y avait encore du jus dans la vieille carcasse. Il essaya à nouveau. L’appareil s’anima d’une vie frémissante, essayant de se rebouter. Un vacillement de rouge, puis plus rien.

— Allez ! fit Quaiche entre ses dents.

Il recommença. La troisième fois serait-elle la bonne ? Le moteur toussa, cafouilla, se mit à ronronner. L’inscription en rouge réapparut, s’effaça, revint. D’autres écrans s’illuminèrent : le vaisseau sortait du coma ; il explorait ses fonctionnalités.

— Brave Fille, murmura Quaiche alors que le vaisseau se tortillait, se reconfigurait.

Des mouvements réflexes, sans doute, juste une routine qui ramenait l’appareil à son profil par défaut. Il y eut un crépitement, sur la coque. Probablement une pluie de gravier provoquée par ces mouvements. Le vaisseau s’inclina de plusieurs degrés et le point de

vue de Quaiche changea.

— Doucement..., dit-il.

Trop tard. Le *Nécrophage* avait commencé à s'incliner sur le côté, basculant de la corniche où il s'était temporairement posé. Quaiche aperçut le sol, une bonne centaine de mètres plus bas. Il montait à sa rencontre. Très vite.

La chute lui parut durer une éternité.

Il y eut une série de tonneaux et de chocs. Il ne perdit pas connaissance, mais il eut l'impression que quelque chose le frappait à coups répétés dans la mâchoire, le cognait contre le sol pour le briser en mille morceaux – pour le tuer.

Il poussa un gémissement. Il comprit que, cette fois, il ne s'en sortirait pas à si bon compte. Il ressentit une pression énorme sur la poitrine, comme si on lui avait posé une enclume sur le thorax. Ses côtes fêlées avaient vraisemblablement craqué. Il allait déguster. D'un autre côté, il était toujours en vie. Et au moins, le *Nécrophage* s'était posé d'aplomb. Il voyait à nouveau le pont, encadré comme une photo de brochure touristique. Le destin remuait le couteau dans la plaie, se dit-il. Il lui rappelait comment il s'était mis dans ce pétrin. Ça lui apprendrait...

La plupart des voyants rouges du panneau de commandes s'étaient éteints à nouveau. À la place des caractères lumineux, fluctuants, apparut le reflet de son visage : hâve, hébété, d'horribles cernes noirs surmontant des joues creuses. Il avait vu une image identique, une fois : la face d'un personnage religieux imprimée sur le tissu d'un suaire. Juste une esquisse, comme tracée à grands traits, au charbon de bois.

Le virus d'endoctrinement bouillonnait à nouveau dans ses veines.

— Reboutage ! ordonna-t-il en crachant un mélange de sang et de dents cassées.

Pas de réponse. Quaiche actionna les commandes tactiles, répétant la même séquence d'instructions. Sans résultat. Il réessaya, sachant que c'était la seule solution ; sans une panoplie de diagnostic complet, il n'y avait aucun moyen de réveiller le vaisseau.

Les lumières frémirent sur la console. Allons, tout espoir n'était pas perdu. Quelque chose marchait encore. Chaque fois qu'il renouvelait l'ordre de réveil, de nouveaux systèmes se ranimaient. Et puis, après le huitième ou le neuvième essai, il n'y eut plus d'amélioration. Il ne voulut pas réessayer, de peur d'épuiser les réserves d'énergie, ou de provoquer une surtension des systèmes redevenus fonctionnels. Il devrait se contenter de ce qui marchait.

Fermant l'œil gauche, il parcourut les messages rouges... qui lui confirmèrent que le *Nécrophage* n'était pas près de redémarrer. Les systèmes de vol critiques avaient été détruits lors de l'attaque, les systèmes secondaires pulvérisés lors de la collision avec la paroi et l'interminable chute vers le fond du gouffre. Son magnifique, son précieux bijou de vaisseau était détruit. Ses mécanismes d'autoréparation auraient bien du mal à le remettre en état, même s'il avait des mois devant lui – parce qu'il leur faudrait bien ce temps pour y parvenir. Enfin, il pouvait se réjouir que le *Nécrophage* ait réussi à le maintenir en vie. Là, au moins, il ne l'avait pas lâché.

Il réexamina les voyants. La balise de détresse automatique fonctionnait. Sa portée serait limitée par les parois de glace des deux côtés du gouffre, mais rien ne pouvait empêcher le signal de monter tout droit – sauf, évidemment, la géante gazeuse positionnée entre Morwenna et lui. Combien de temps devrait-il attendre qu'elle émerge de la face éclairée d'Haldora ?

Il vérifia celui des chronomètres du vaisseau qui marchait encore. Encore quatre heures avant que le *Dominatrix* ne capte le signal de détresse après être ressorti de derrière la planète, après quoi il lui faudrait bien une heure pour descendre le rejoindre. Jamais, en temps normal, il n'aurait pris le risque de faire approcher le vaisseau d'un endroit aussi potentiellement dangereux, mais il n'avait pas le choix. Et puis il doutait que les sentinelles en embuscade présentent un grand danger à présent : pour ce qu'il en savait, il en avait détruit deux, et la troisième devrait être à court d'énergie. Elle lui aurait sûrement déjà tiré dessus à nouveau si elle avait pu.

Quatre heures, plus une pour arriver jusqu'à lui : cinq heures et il serait sauvé. Il aurait préféré être déjà tiré d'affaire, là, tout de suite, mais il ne pouvait pas se plaindre, surtout pas après avoir annoncé à Morwenna qu'elle devrait rester six heures sans nouvelles de lui. Et cette histoire de satellites relais qu'il n'avait pas interceptés ? Il dut s'avouer que, pressé comme il l'était de passer à l'action, il n'avait pas beaucoup pensé à la sécurité de Morwenna. Bref, il l'avait bien cherché. Alors, autant encaisser comme un grand garçon, hein ?

Cinq heures ? Autant dire rien. Du gâteau !

Puis il remarqua l'un des autres voyants. Il cligna des yeux, refit le point, espérant avoir mal vu. Mais non. Pas d'erreur.

L'intégrité de la coque était atteinte. La fissure devait être modeste : un cheveu. En temps normal, elle se serait rebouchée sans qu'il en entende seulement parler, mais le vaisseau était si gravement endommagé que les systèmes de réparation normaux étaient HS. À peine – si peu qu'il ne le sentait pas encore, l'air s'échappait dans l'espace. Le *Nécrophage* compensait la perte de pression comme il pouvait, grâce aux réserves pressurisées, mais ça ne pouvait pas

continuer indéfiniment.

Quaiche additionna deux et deux. Délai avant l'épuisement des réserves : deux heures.

Il n'y arriverait pas.

Cela ferait-il une différence, qu'il panique ou non ? Il rumina la question, sentant que c'était important. Le problème n'était pas simplement qu'il était enfermé dans une pièce close avec une réserve d'oxygène lentement mais sûrement remplacée par le gaz carbonique de sa respiration. L'air fuyait par une fissure dans la coque, et il continuerait à fuir quelle que soit la vitesse à laquelle il brûlerait l'oxygène en respirant. Même s'il n'inspirait qu'une seule fois au cours des deux prochaines heures, il n'aurait plus d'air pour une seconde bouffée. Le problème, ce n'était pas le manque d'oxygène, c'était la fuite. D'ici deux heures, il respirerait du bon vieux vide, le genre de vide pour lequel certains étaient prêts à payer une fortune. On disait que ça faisait mal pendant les quelques premières secondes. Mais pour lui la transition vers l'absence d'air serait graduelle. Il serait inconscient bien avant. Peut-être avant les prochaines quatre-vingt-dix minutes.

Enfin, même si ça ne changeait pas grand-chose, autant éviter de paniquer, hein ? Tout dépendait des caractéristiques de la fuite. Si l'air fuyait par le système de recyclage, il avait intérêt à économiser son souffle. Au lieu de deux heures, il pourrait peut-être tenir trois... et même quatre, avec de la chance, et s'il acceptait d'endurer quelques dommages au cerveau. Et les quatre heures pourraient – mais là, il tirait vraiment sur la corde – peut-être en faire cinq.

Il se berçait d'illusions. Il n'avait pas plus de deux heures devant lui. Deux et demie, grand maximum. Panique tant que tu veux, se dit-il. Ça ne changera strictement rien.

Le virus jusqu'alors frémissant sentit sa peur. Il l'engloutit, s'en nourrit. Et plus Quaiche tentait de lutter contre la panique, plus le virus prenait de force, l'envahissait, effaçant toute pensée rationnelle.

— Non, fit Quaiche. Ce n'est vraiment pas le moment !

Et pourquoi pas, après tout ? À quoi bon conserver sa clarté d'esprit s'il n'avait aucun espoir de s'en sortir ? Au moins, le virus le laisserait mourir en pensant qu'il avait affaire à une entité infiniment plus grande que lui, qui s'en faisait pour lui et qui veillait sur lui tandis qu'il rendait le dernier soupir...

De toute façon, le virus s'en fichait pas mal. Que ça lui plaise ou non, il allait l'inonder d'immanence. Il n'y avait aucun bruit, hormis sa propre respiration et le crépitement occasionnel provoqué par la chute des débris de glace arrachés aux parois. Il n'y avait rien à regarder, en dehors du pont. Seulement, dans le silence, il entendait de la musique d'orgue. Très loin encore, mais elle se rapprochait, et il savait que

quand elle atteindrait son terrible crescendo son âme s'emplirait de joie et de vénération. Et bien que le pont soit resté plus ou moins inchangé, il voyait les prémices de fabuleux reflets colorés dans le ciel noir, au-delà du pont, des carrés, des rectangles et des losanges de lumière qui commençaient à briller dans les ténèbres, comme des vitraux dans un ensemble plus vaste et plus glorieux.

— Non, dit Quaiche.

Sans conviction, cette fois.

Une heure passa. Les systèmes flanchèrent, les uns après les autres. Les messages lumineux, rouges, s'effacèrent. Aucune de ces pannes ne modifiait beaucoup son pronostic de survie. Le vaisseau ne mettrait pas fin aux souffrances de son occupant en explosant. Non, se dit Quaiche, la *Fille du Nécrophage* ferait tout ce qui était en son pouvoir pour le maintenir en vie jusqu'à son dernier souffle hoquetant. La futilité de l'exercice lui échappait complètement : la machine continuerait à envoyer ce signal de détresse, et il serait mort depuis deux ou trois heures quand le *Dominatrix* le recevrait.

Il éclata de rire : le rire du condamné sur l'échafaud. Il avait toujours pensé que le *Nécrophage* était un appareil suprêmement intelligent. Par rapport à la plupart des vaisseaux spatiaux – et rares étaient ceux qui bénéficiaient d'une sous-persona de niveau gamma –, c'était sûrement vrai. Mais en fin de compte, il était quand même plutôt stupide.

— Pardon, Vaisseau, dit-il.

Et il partit d'un nouvel éclat de rire, sauf que cette fois le rire s'acheva en sanglots pitoyables.

Le virus ne l'aidait pas. C'est ce qu'il avait espéré, mais les sentiments qu'il induisait étaient trop superficiels. Au moment où il aurait eu le plus besoin d'eux, il était conscient de leurs limites. Le virus titillait les parties de son cerveau qui généraient le sentiment d'extase religieuse, mais il ne court-circuitait pas les autres parties de son esprit qui reconnaissaient le côté artificiel de ce sentiment. Il avait bien l'impression d'être en présence du *sacré*, mais il savait aussi, avec une clarté absolue, que c'était une question de neuro-anatomie. Rien n'était *vrai* : la musique d'orgue, les vitraux dans le ciel, l'impression d'être confronté à une chose infiniment grande et infiniment compatissante, tout cela était explicable en termes de câblage neurologique, de potentiel synaptique, abyssal.

Et voilà : au moment où il en aurait eu le plus besoin, au moment où il aurait eu le plus grand désir de ce réconfort – voilà qu'il lui était refusé. Il n'était qu'un homme sans Dieu, avec un virus foireux dans le sang, un homme qui manquait d'air et de temps, sur un monde auquel

il avait donné un nom qui serait bientôt oublié.

— Je regrette, Mor, dit-il. J'ai merdé. Oh, putain ! Ce coup-là, j'ai vraiment merdé.

Il pensa à elle, si loin de lui, inaccessible... et c'est là qu'il repensa au souffleur de verre.

Il n'y avait pas pensé depuis longtemps, mais il y avait longtemps, aussi, qu'il ne s'était senti aussi terriblement seul. Comment s'appelait-il, déjà ? Trollhattan. C'est ça. Quaiche l'avait rencontré dans l'une des plazas à microgravité de Pygmalion, l'une des lunes de Parsifal, dans le système de Tau Ceti.

Le gars faisait une démonstration. C'était un ancien Pirate du Ciel en rupture de ban, avec ses membres débranchables et son visage pareil à une peau d'éléphant parcheminée, criblée de trous aux endroits où des bouchers lui avaient enlevé des mélanomes provoqués par les radiations. Un artisan en apesanteur qui faisait des constructions stupéfiantes : des dentelles de verre qui occupaient des pièces entières, parfois si délicates qu'elles n'auraient pas supporté la faible gravité d'une modeste lune. Et toutes étaient différentes. Il y avait des planétaires d'une finesse telle qu'elle blessait le regard. Il y avait des volées d'oiseaux, de milliers d'oiseaux, reliés par un infime contact d'aile à aile. Il y avait des bancs de milliers de poissons parcourus de tons de jaune et de bleu d'une inconcevable subtilité, aux nageoires d'une transparence poignante, à peine effleurées de rose. Il y avait des escadres d'anges, des escarmouches entre galions remontant à l'époque de la marine à voile, des représentations de combats intersidéraux à couper le souffle. Il y avait des créations presque pénibles à regarder, comme si le seul fait de les observer pouvait subtilement déséquilibrer le jeu des ombres et des lumières qui les parcouraient, provoquant l'élargissement d'une infime fissure latente et l'instabilité de la structure. Une fois, une œuvre de Trollhattan avait spontanément explosé alors qu'on la dévoilait en public. Il n'en était pas resté un éclat plus gros qu'un insecte. On n'avait jamais très bien su si c'était voulu ou non.

Tout le monde s'accordait sur un point : les créations de Trollhattan étaient hors de prix. Elles étaient déjà chères au départ, mais les coûts de transport étaient stupéfiants. La seule expédition d'une de ses œuvres hors de Pygmalion aurait mis sur la paille un État demarchiste modeste. On avait beau faire, on avait beau essayer de la protéger dans des emballages intelligents afin d'amortir les accélérations, chaque tentative d'envoi d'une œuvre de Trollhattan s'était soldée par beaucoup de verre brisé. Toutes ses œuvres subsistantes se trouvaient dans le système de Tau Ceti. Des familles entières s'étaient installées sur Parsifal rien que pour pouvoir posséder et exhiber leur Trollhattan.

On racontait que quelque part dans l'espace interstellaire une barge automatisée transportait à vitesse réduite – quelques pour cent de la vitesse de la lumière – des centaines de ses créations vers un autre système, qui variait selon les conteurs. C'était la livraison d'une commande passée des dizaines d'années auparavant. Celui qui réussirait à pirater cette barge sans pulvériser les œuvres de Trollhattan serait incommensurablement riche. À une époque où les usines pouvaient fabriquer à peu près n'importe quoi à un coût dérisoire, les œuvres faites à la main, dont la provenance était attestée, figuraient parmi les derniers objets « de valeur ».

Au cours de son séjour sur Parsifal, Quaiche avait envisagé de miser sur les œuvres de Trollhattan. Il s'était même brièvement acoquiné avec un artisan qui affirmait pouvoir produire des faux convaincants, à l'aide de droïdes miniatures qui dévoraient des blocs de cristal grands comme des hangars. Quaiche avait vu les premières ébauches : elles étaient bonnes, mais pas suffisamment. Les vrais Trollhattan avaient une qualité prismatique que rien dans l'univers n'égalerait jamais. C'étaient des diamants étincelants, à côté desquels les copies n'étaient que de la glace. Bref, le projet avait avorté faute de produits de qualité. Il faudrait tuer Trollhattan pour que le marché commence à avaler des faux.

Quaiche avait assisté à la démonstration après avoir fouiné un bout de temps autour de Trollhattan, à la recherche d'une vilaine petite chose lui permettant de faire pression sur lui. S'il arrivait à convaincre Trollhattan de fermer les yeux quand les faux arriveraient sur le marché – s'il pouvait dire qu'il ne se souvenait pas précisément de les avoir faits, mais qu'il ne se souvenait pas non plus de ne pas les avoir faits –, Quaiche pourrait peut-être tirer un petit quelque chose de cette magouille.

Mais Trollhattan était irréprochable. Il n'avait jamais rien dit qui puisse être retenu contre lui. Il ne fréquentait même pas les cercles artistiques habituels.

Il se contentait de souffler le verre.

Désespéré, son enthousiasme sérieusement douché, Quaiche était néanmoins resté assez longtemps pour assister à une partie de la démonstration. Et son intérêt jusque-là glacé, dépassionné, pour la valeur basement matérielle de la production de Trollhattan avait laissé place à une véritable vénération pour son œuvre en tant que telle.

Lors de cette démonstration, Trollhattan avait réalisé une petite composition, pas l'une de ces choses grandes comme une maison. C'était une plante merveilleusement complexe, constituée d'une tige verte, translucide, et d'innombrables feuilles en forme de corne, couleur de rubis clair, le tout flottant en apesanteur. Quand Quaiche

était arrivé, l'artiste terminait, près de l'une des fleurs, un objet bleu qui scintillait d'une façon exquise. Quaiche ne reconnut pas immédiatement la forme, mais quand Trollhattan commença à étirer la courbe incroyablement fine d'un bec en direction du calice, il comprit que c'était un oiseau-mouche. La pointe de l'arc d'ambre s'étirait à un doigt d'un pétale, et Quaiche imagina que c'était fini, que l'oiseau et la fleur resteraient ainsi, à planer l'un près de l'autre. Et puis l'angle de la lumière changea, et il se rendit compte que la pointe du bec et le pistil de la fleur étaient reliés par un fil de verre d'une impossible finesse, un rayon d'or pareil au dernier filament du jour lors d'un coucher de soleil planétaire, et que ce qu'il voyait était la langue de l'oiseau-mouche, soufflée en verre filé.

L'effet était assurément délibéré, parce que les autres spectateurs repérèrent la langue plus ou moins au même moment. Aucune émotion ne parcourut les parties du visage de Trollhattan qui semblaient encore physiquement capables d'en exprimer.

À cet instant, Quaiche avait méprisé le souffleur de verre, méprisé la vanité de son génie. Pour lui, cette absence totale, étudiée, d'émotion était aussi condamnable qu'une manifestation d'orgueil. En même temps, il éprouvait une immense admiration pour le tour qu'il venait de lui voir effectuer. Quel effet cela ferait-il, se demanda Quaiche, d'importer un peu de ce miracle dans la vie de tous les jours ? Les admirateurs de Trollhattan vivaient à une époque de miracles et de merveilles. Et pourtant, la vision de la langue de l'oiseau-mouche semblait être la plus surprenante des merveilles qu'il leur ait été donné de contempler depuis longtemps.

En tout cas, c'était le cas pour Quaiche. Une écharde de verre l'avait ému jusqu'au cœur au moment où il s'y attendait le moins.

Et c'était à cela, à la langue de l'oiseau-mouche, qu'il pensait en ce moment précis. Quand il était obligé de s'éloigner de Morwenna, il imaginait toujours qu'un fil de verre filé, teinté d'or, étiré jusqu'à la finesse exquise de la langue de l'oiseau-mouche, le reliait à elle. La finesse et la fragilité de ce fil augmentaient avec la distance qui les séparait. Mais tant qu'il arriverait à conserver cette image à l'esprit, il se considérerait comme lié à elle, et son isolement lui semblerait moins absolu. Il lui semblait encore, alors, sentir le fil de verre vibrer au rythme de sa respiration.

Mais le fil semblait, en cet instant, bien ténu, bien frêle, et il n'avait plus l'impression de sentir son souffle.

Il regarda à nouveau l'heure : une demi-heure avait encore passé. Même en étant optimiste, il n'avait guère plus de trente ou quarante minutes devant lui. Était-ce son imagination, ou l'air commençait-il déjà à sentir le renfermé, à se raréfier ?

Rashmika vit la caravane avant les autres. Elle était à cinq cents mètres devant eux, sur la piste, à moitié dissimulée derrière une série de congères. Elle semblait avancer très lentement par rapport au tasse-neige de Crozet, mais elle comprit, lorsqu'ils se rapprochèrent, que ce n'était pas le cas : c'était sa taille qui faisait paraître majestueuse sa progression.

La caravane était un chapelet d'un quart de kilomètre, composé d'une douzaine de véhicules se suivant à un mètre ou deux de distance, sur deux colonnes de front. À première vue, il n'y avait pas deux véhicules exactement semblables, mais on avait par moments l'impression qu'ils avaient dû être plus ou moins identiques au départ, et qu'ils avaient été customisés, modifiés et généreusement rebidouillés par leurs propriétaires. Ils étaient surmontés par une sorte de galerie constituée d'un ramassis confus de constructions supportées par des échafaudages. Des symboles d'affiliation ecclésiastique avaient été peints au pochoir sur toutes les surfaces libres, souvent sous forme de chaînes complexes dénotant des allégeances mouvantes entre les églises principales. Sur les toits de beaucoup de ces engins étaient placés des sortes d'énormes lutrins inclinés à l'aide de vérins selon un angle identique. Des centaines d'évents crachaient des nuages de vapeur.

Les véhicules de la caravane se déplaçaient pour la plupart sur six ou huit roues grandes comme des maisons. Quelques-uns étaient munis de chenillettes, ou de jeux de pattes articulées. D'autres véhicules avançaient sur des skis, selon le même mouvement rythmique que le tasse-neige de Crozet. L'un des engins se propulsait à la façon d'une limace, des ondes faisant avancer son corps mécanique segmenté. Pour certains, elle n'avait pas idée de la façon dont ils se mouvaient. Mais, en dépit de leur conception disparate, toutes ces machines avançaient exactement à la même vitesse. La coordination de l'ensemble était si parfaite que des passerelles et des galeries avaient été jetées par-dessus le vide qui séparait ses différents éléments. Si la distance variait de quelques dizaines de centimètres, elles craquaient, grinçaient et fléchissaient, mais sans jamais céder ni se briser.

Crozet guida son tasse-neige le long de la caravane, sur la largeur restante de la piste. Les roues grondantes dominaient largement le

petit véhicule. Rashmika regarda avec appréhension les mains de Crozet posées sur les commandes. Un faux mouvement, un moment d'inattention, et ils seraient écrasés sous les roues. Crozet semblait assez calme. Sans doute avait-il déjà effectué la manœuvre une centaine de fois.

— Qu'est-ce que vous cherchez ? demanda Rashmika.

— La voiture-reine, répondit Crozet d'un ton égal. La réception. L'endroit d'la caravane où on fait du business. Ça s'trouve normalement à l'avant. Mais c'est un grand rassemblement. Y a des années que j'en avais pas vu d'aussi important.

— Je suis très impressionnée, fit Rashmika, les yeux levés sur le mastodonte mécanique qui dominait le petit tasse-neige de toute son immensité mécanique.

— Eh ben, t'laisse pas trop impressionner, répondit Crozet. Les cathédrales, les vraies cathédrales, sont bien plus grandes que ça. Elles s'déplacent lentement, mais elles s'arrêtent jamais. Elles peuvent pas... enfin, si, mais ça leur poserait trop d'problèmes. Autant essayer d'arrêter un glacier. Près d'ces grosses mères, même moi je m'sens pas très à l'aise. Ça s'rait moins dur si elles bougeaient pas...

— Tiens, voilà la reine ! fit Linxe en tendant le doigt vers un véhicule de la première colonne. De l'autre côté, mon z'amour. Il va falloir que tu fasses le tour...

— Et merde ! J'aime vraiment pas ça.

— Ne prends pas de risque. Tu n'as qu'à passer par-derrière.

— Nan, fit Crozet, exhibant une rangée de dents terribles. J'vais leur montrer qui c'est qu'a des couilles, ici !

Rashmika sentit le dossier de son fauteuil se plaquer sur son dos alors que Crozet mettait les gaz. La colonne glissa sur le côté tandis qu'ils dépassaient les véhicules, l'un après l'autre. Ils étaient plus rapides, mais pas tellement. Rashmika pensait que la caravane avancerait en silence, comme la plupart des choses sur Hela. Du reste, elle ne l'entendait pas véritablement, mais elle la sentait : un grondement au niveau des infrasons, un chœur de composants soniques qui remontait de la glace par l'intermédiaire des patins des skis et du système de suspension compliqué du tasse-neige. Il y avait le grondement régulier des roues, qui faisait comme un million de pieds chaussés de bottes frappant impatiemment en rythme. Il y avait le *chtonk, chtonk, chtonk* des plaques de chenillettes mordant la glace. Il y avait le grattement des pieds mécaniques qui s'arc-boutaient pour tracter ces énormes masses sur le sol glacé. Il y avait le gémissement rauque, craquant, de l'engin segmenté, et une douzaine d'autres bruits qu'elle ne pouvait isoler. Et derrière tout ça, telle une musique d'orgue, Rashmika entendait gronder d'innombrables moteurs.

Le tasse-neige de Crozet prit un peu d'avance sur les deux

machines de tête. Des batteries de projecteurs éclairaient la piste devant la caravane, plongeant le véhicule de Crozet dans une lumière bleue, dure. Rashmika voyait de petites silhouettes bouger derrière les vitres et dans les superstructures, appuyées à des rambardes. Elles portaient des combinaisons pressurisées ornées d'emblèmes religieux.

Les caravanes faisaient partie du paysage, sur Hela, mais Rashmika n'avait qu'une faible connaissance de leur fonctionnement. Enfin, elle le connaissait dans les grandes lignes. Les caravanes étaient les agents mobiles des églises, les organismes qui alimentaient les cathédrales. Forcément : si ces dernières se déplaçaient – lentement, comme l'avait dit Crozet –, elles étaient pratiquement confinées à la ceinture équatoriale de la Voie Permanente. Et lorsqu'elles s'en écartaient, ce qui arrivait parfois, elles n'allaient jamais aussi loin au nord ou au sud.

Les caravanes tout-terrain étaient beaucoup plus libres de leurs déplacements. Elles étaient rapides, elles pouvaient s'éloigner de la Voie et rattraper leurs cathédrales-mères au cours d'une révolution. Elles se divisaient et se recombinaient au gré de leurs déplacements, envoyant de petites expéditions en éclaireurs, fusionnant avec d'autres pendant une partie de leur trajet. Il arrivait souvent que trois ou quatre églises différentes soient représentées dans une même caravane, des églises qui pouvaient avoir des visions fondamentalement différentes du miracle de Quaiche et de son interprétation. Mais toutes les églises avaient des besoins identiques en pièces détachées et en travailleurs. Tout le monde avait besoin de recrues.

Le tasse-neige de Crozet était au beau milieu de la piste, juste devant le convoi. Ils avaient rencontré une légère montée, et, en pente, l'engin perdait son avance par rapport à la caravane, qui poursuivait son chemin comme si de rien n'était, indifférente au changement de dénivellation.

— Fais attention, marmonna Linxe entre ses dents.

Crozet appliqua une poussée au manche et l'arrière du tasse-neige partit en dérapage. Le nez suivit et les patins vinrent se loger avec un choc sourd dans les ornières laissées dans la glace par une précédente caravane. Lentement, avec l'inertie implacable d'un glissement de terrain, les véhicules de tête les rattrapèrent puis les dépassèrent.

— C'est bien la reine, nota Crozet. Regardez, ils nous attendaient.

Rashmika n'avait pas idée de ce qu'il pouvait bien raconter, mais elle vit deux grues pivoter sur le toit de l'un des véhicules qui passaient devant eux. Il en tomba deux câbles terminés par des grappins. Deux silhouettes en combinaison descendirent audacieusement le long des câbles, les pieds appuyés sur les crochets. Elle les perdit de vue, et il ne se passa rien pendant plusieurs

secondes, puis elle entendit des pas lourds sur le toit du tasse-neige. Il y eut ensuite des bruits de pièces métalliques entrechoquées, et tout mouvement cessa, comme dans un rêve. On les avait soulevés de la glace, suspendus sur le côté de la caravane.

— Quels frimeurs ! Ils nous font chaque fois l’coup, dit Crozet. Mais ça sert à rien d’ discuter avec eux. C’est à prendre ou à laisser.

— Au moins, on va pouvoir se dégourdir les jambes, fit Linxe.

— Alors, on est dans la caravane, maintenant ? demanda Rashmika. Officiellement, je veux dire ?

— On est dedans, confirma Crozet.

Rashmika étouffa un soupir de soulagement. Ils étaient hors d’atteinte de la police de Vigrid. Ils n’avaient pas vu la queue d’un de ses agents, mais elle les imaginait à deux virages de là, derrière le tasse-neige de Crozet.

Elle ne savait pas encore quoi penser de leur attitude. Elle s’était attendue à ce que sa fugue fasse un peu de grabuge. Mais, en dehors d’un avis de recherche – assorti de l’ordre de la renvoyer dans les malterres si on la retrouvait –, elle ne pensait pas qu’on ferait trop d’efforts pour la retrouver. Or c’était pire que ça : on associait sa fuite au sabotage de l’entrepôt d’explosifs. Ils devaient croire que c’était elle qui avait fait le coup. Ils se trompaient, évidemment, mais elle faisait la suspecte idéale, et elle n’avait aucun moyen de se disculper.

Par bonheur, Crozet et Linxe lui laissaient le bénéfice du doute. Ou alors, ils se fichaient qu’elle soit coupable ou non. Enfin, au moins, elle pouvait cesser de redouter qu’un barrage de police n’arrête le tasse-neige avant qu’il ait rejoint la caravane.

La manœuvre d’amarrage ne prit qu’un instant. Il semblait que Crozet n’ait pas son mot à dire dans toute l’affaire. Sans que Rashmika le voie faire quoi que ce soit, elle sentit, à un claquement de ses tympans, que la pression d’air s’était modifiée, puis elle entendit un bruit de pas. On montait à bord.

— Y veulent qu’on sache qui c’est les chefs, nota Crozet. Bah, t’inquiète pas, Rashmika. Y font les gros bras, mais y z’auront toujours besoin de culs-terreux dans not’ genre !

— Oh, pour ça, je ne suis pas inquiète, répondit-elle.

Un homme fit irruption dans la cabine comme s’il était chez lui. Il avait une grosse face de grenouille, adipeuse, sous une mousse de cheveux rouges, et un vilain nez aplati, au dessous désagréablement luisant. Il portait un long manteau de tissu violet, épais, au col et aux poignets matelassés, énormes, et un béret incliné sur l’oreille, orné d’un petit emblème compliqué. Ses doigts disparaissaient sous les bagues rococo. Il tenait un compad dont l’écran affichait des colonnes de chiffres dans une écriture antique. Rashmika remarqua, sur son épaule droite, un étrange échafaudage de tiges et de tubes d’un vert

brillant. Elle se demanda si c'était une décoration ou un accessoire médical complexe.

— Monsieur Crozet ! lança l'homme. Quelle surprise ! J'ai bien cru que vous n'y arriveriez pas, cette fois...

Crozet haussa les épaules. Rashmika vit qu'il faisait de son mieux pour avoir l'air nonchalant et désinvolte, mais ce numéro exigeait un certain effort.

— Un homme de valeur s'en sort toujours, Questeur.

— Ouais, peut-être. Dites donc, Crozet, reprit l'homme en jetant un coup d'œil à l'écran, avec une moue comme s'il avait mordu dans un citron, vous arrivez bien tard, et les trouvailles sont maigres. Vous risquez d'être déçu.

— Ma vie est une série d'écarts, Questeur. Enfin, j'm'y suis fait.

— Espérons-le, Crozet. Connaître sa place, c'est important dans la vie.

Crozet manipula le tableau de bord, sans doute pour couper le moteur du tasse-neige.

— Sûr que j'connais la mienne, Questeur. Bon, maintenant, vous voulez faire des affaires ou non ? Vous m'impressionnez pas, avec vot' numéro de froideur distante.

— Ça, Crozet, c'est un accueil chaleureux, répliqua l'homme avec un imperceptible sourire. La froideur, ç'aurait été si on vous avait laissés sur la glace, ou si on vous était passés dessus.

— J'devrais donc m'estimer heureux, c'est ça ?

— Qui êtes-vous ? demanda soudain Rashmika, s'étonnant elle-même.

— C'est le Questeur..., commença Linxe.

— Questeur Rutland Jones, la coupa l'homme d'un ton déclamatoire, comme s'il jouait devant un auditoire. Maître des Approvisionnements Auxiliaires, Superintendant des Caravanes et autres Unités Mobiles, Légat Itinérant de la Première Église Adventiste. Et vous ? fit-il, tourné vers Rashmika.

— Les Premiers Adventistes ? releva-t-elle, feignant d'avoir mal entendu.

Les Premiers Adventistes avaient fait de nombreux émules. Certains avaient fondé des églises, parfois assez importantes et influentes, et qui portaient des noms tellement voisins qu'il était facile de les confondre. Mais la Première Église Adventiste était celle qui l'intéressait.

— La plus ancienne église ? Celle des tout débuts ?

— À moins que je ne me trompe complètement sur mes employeurs, oui. Mais vous n'avez pas répondu à ma question.

— Rashmika. Rashmika Els.

— Els, répéta l'homme comme s'il mâchait cette syllabe. C'est un nom assez répandu dans les malterres de Vigrid, me semble-t-il. Mais je ne crois pas avoir rencontré d'Els si loin au sud.

— Vous auriez pu, une fois, répondit Rashmika.

En réalité, la caravane que son frère avait rejointe était également affiliée aux Adventistes, mais il était peu probable que ce soit celle-ci.

— Je crois que je m'en souviendrais.

— Rashmika voyage avec nous, reprit Linxe. Rashmika est... une fille intelligente. N'est-ce pas, mon chou ?

— Ça va, répondit Rashmika.

— Elle espère trouver sa place au sein d'une église, poursuivit Linxe.

Elle se lécha les doigts et arrangea ses cheveux afin de couvrir sa tache de naissance.

— Sa place ? releva l'homme en reposant son compad.

— Un poste technique, précisa Rashmika.

Elle avait répété des douzaines de fois cette rencontre, se voyant toujours tenir la dragée haute à son interlocuteur, mais ça ne se passait pas comme elle l'avait imaginé : tout ça allait trop vite.

— Il y a toujours du travail pour les jeunes filles futées. Pour les gars, aussi, ajouta le questeur en fouillant dans sa poche poitrine. Tout dépend de vos aptitudes précises.

— Je n'ai pas d'*aptitudes précises*, articula Rashmika comme s'il avait proféré une obscénité. Mais il se trouve que je sais lire, écrire et compter. Je sais programmer la plupart des modèles de droïdes. Je connais bien les études sur les Shifteurs, et j'ai mon idée sur leur extinction. Ça devrait intéresser quelqu'un dans les églises.

— Elle se dit qu'elle pourrait peut-être trouver un poste dans l'un des groupes de recherches archéologiques financés par les églises, fit Linxe.

— Vraiment ? susurra le questeur.

Rashmika opina du chef. De son point de vue, les recherches commanditées par les églises étaient une vaste fumisterie, et se bornaient à cautionner la doctrine quaichéiste sur les Shifteurs. Mais il fallait bien commencer par quelque chose. Son but réel était d'entrer en contact avec Harbin, pas d'avancer dans ses travaux sur les Shifteurs. Cela dit, il lui serait sûrement plus facile de le retrouver si elle intégrait l'un des groupes d'études, par exemple, que si elle occupait un poste subalterne à la réparation de la Voie.

— Je crois que je pourrais vous être précieuse, dit-elle.

— Ce n'est pas pareil de bien connaître les études portant sur un sujet et d'en savoir long sur le sujet proprement dit, lâcha le questeur avec un sourire complaisant.

Il tira de sa poche poitrine une poignée de graines. La chose verte

qu'il avait sur l'épaule s'anima, se déplaçant avec une curieuse inertie qui rappela à Rashmika la raideur d'une créature gonflable. C'était un animal, mais Rashmika n'en avait jamais vu de pareil. Cela dit, elle reconnaissait bien volontiers qu'elle avait une expérience limitée en la matière. Elle vit alors qu'à un bout du plus gros tube se trouvait une tête pareille à une tourelle, avec des yeux à facettes et une bouche délicate, à l'aspect mécanique. Le questeur lui offrit ses doigts avec une moue encourageante. La bestiole s'étira le long de son bras et attaqua la pincée de graines avec une délicatesse un peu chichiteuse. Qu'est-ce que ça pouvait bien être ? Le corps et les pattes étaient ceux d'un insecte, mais la queue en forme de ressort étiré, enroulée plusieurs fois autour du bras du questeur, rappelait plutôt un reptile. Et ça picorait comme un oiseau. Elle avait vu, elle ne savait plus où, des oiseaux d'un bleu cobalt avec une queue qui se déployait en éventail et une crête brillante. Des paons. C'est ça. Mais où avait-elle bien pu voir des paons ?

Le questeur regarda son animal familier en souriant.

— Vous avez sûrement lu bien des livres, fit-il en jetant à Rashmika un regard en coulisse. C'est tout à votre honneur.

Elle regarda la bestiole avec méfiance.

— J'ai grandi dans les chantiers de fouilles, Questeur. J'ai participé aux travaux d'excavation des Shifteurs. On pourrait dire que je suis tombée dans la marmite quand j'étais petite.

— Ça n'a malheureusement rien de très exceptionnel. Combien de fossiles shifteurs avez-vous examiné ?

— Aucun, répondit Rashmika après un instant de réflexion.

— Alors..., fit le questeur en portant son index à la bouche de la bestiole, ou du moins à ce qui en tenait lieu. Allez, Peppermint, ça suffit.

Crozet toussota.

— Dites, on pourrait pas continuer cette conversation à bord d'la caravane ? Écoutez, Questeur, on a des tas d'choses à voir ensemble, et j'voudrais pas trop m'éloigner d'chez nous, si ça n'vous fait rien.

Ayant achevé son festin, la bestiole – Peppermint – remonta le long du bras du questeur et entreprit de se nettoyer le museau avec ses petites pattes avant, pareilles à des ciseaux.

— Vous êtes civilement responsable de cette jeune fille, Crozet ? reprit le questeur.

— Non, pas vraiment, répondit-il, avant de regarder Rashmika et de rectifier : Enfin, si, j'veux dire. J'm'occupe d'elle jusqu'à c'qu'elle arrive à destination, et j'en f'rais une affaire personnelle si quelqu'un tentait d'lui nuire. Mais c'qu'elle fait d'sa vie m'concerne pas.

— Quel âge avez-vous ? demanda le questeur à Rashmika.

— L'âge qu'il faut, répliqua-t-elle.

La bestiole verte fit pivoter la tourelle qui lui tenait lieu de tête et riva sur elle ses yeux ternes, facettés, pareils à des mûres.

Quaiche ne sortait plus de l'inconscience que par éclipses, et à chaque réveil la différence entre les deux états devenait moins nette. Il avait des hallucinations et dans son délire il prenait ces hallucinations pour la réalité. Il voyait des sauveteurs grouiller dans toute cette blancheur, presser le pas quand ils le voyaient et lui faire de grands signes avec leurs mains gantées. La deuxième ou la troisième fois, à l'idée qu'il avait cru voir des sauveteurs arriver exactement comme si c'était vrai, il se mit à rire. Personne ne voudrait le croire, hein ?

Mais chaque fois, entre le moment où les sauveteurs arrivaient et celui où ils commençaient à l'emmener en sûreté, il se retrouvait dans le vaisseau, avec cette douleur à la poitrine, et son œil qui voyait le monde comme à travers un voile de gaze.

Le *Dominatrix* approchait toujours, glissant entre les parois lisses du gouffre. Le long vaisseau noir descendait sur les cônes de poussée de ses rétrofusées, puis la trappe d'accès du milieu de la coque glissait et Morwenna apparaissait. Elle courait vers lui dans un brouillard de pistons, aussi magnifique et terrible qu'une armée s'apprêtant au combat. Elle le tirait de l'épave du *Nécrophage* et, avec la logique du rêve, il n'avait pas besoin de respirer alors qu'elle l'aidait à regagner l'autre vaisseau à travers un paysage de fraîcheur, d'ombre et de lumière – et sans atmosphère. Ou bien elle sortait, toujours dans la poupée d'acier, réussissant d'une façon ou d'une autre à se déplacer avec, alors même qu'il savait le scaphandre hermétiquement soudé et incapable de se ployer.

Graduellement, les hallucinations prirent le pas sur la pensée rationnelle. Dans un intervalle de lucidité, il en vint à se dire que ce qui pourrait lui arriver de mieux serait de mourir pendant l'une de ces hallucinations. Il échapperait ainsi à la souffrance de comprendre qu'il n'était pas encore sauvé.

Il vit Jasmina s'approcher de lui sur la glace, Grelier à la remorque. La reine s'arrachait les yeux en marchant, et des bannières sanglantes flottaient derrière elle.

Chaque fois, il reprenait conscience, mais les hallucinations se fondaient l'une dans l'autre, et les sensations induites par le virus devenaient plus fortes. Il n'avait jamais connu des expériences d'une telle intensité, même lors des premières atteintes du virus. La musique soulignait chacune de ses pensées, la lumière passant à travers les

vitreaux imprégnait chaque atome de l'univers. Il se sentait intensément observé, intensément aimé. Les émotions ne lui faisaient plus l'impression d'être plaquées sur la réalité, mais d'être *la vérité*. C'était comme s'il n'avait jamais vu jusqu'alors que le reflet des choses, comme s'il n'avait jamais entendu que l'écho assourdi d'une musique sublime, exquise, poignante. Se pouvait-il que ce soit l'effet sur son cerveau d'un virus génétiquement modifié ? Ça lui faisait toujours la même impression – une série de réponses brutes, mécaniques –, mais cette fois ça paraissait faire partie intégrante de lui, sans laisser place à autre chose. Ça faisait la même différence qu'entre un effet de théâtre et un orage.

Un reste de raison, qui allait en s'estompant, lui disait que c'était comme d'habitude : l'effet du virus et voilà tout. L'air se raréfiait dans la cabine, privant son cerveau d'oxygène. Ce bouleversement émotionnel n'avait rien d'étonnant, compte tenu des circonstances. Et la présence du virus pouvait décupler ses réactions.

Mais ces bouffées de raison ne duraient pas.

Seule demeurait la présence du Tout-Puissant.

— Ça y est, fit Quaiche avant de s'évanouir à nouveau. Ça y est, maintenant, je crois. Vous m'avez eu. Mais j'aurais vraiment besoin d'un miracle.

Hela, 2615

Il se réveilla. Il bougeait. L'air était froid mais sentait le propre, et il n'avait plus mal à la poitrine. Et voilà, se dit-il. Les jeux sont faits. La dernière hallucination, peut-être, avant que les cellules de son cerveau ne meurent en cascade. Pourvu que c'en soit une bonne, et qu'elle ne finisse pas avant que je meure. C'est tout ce que je demande.

Mais cette fois ça paraissait bien réel.

Il regarda autour de lui. Il était toujours prisonnier du *Nécrophage*. Et pourtant, son champ de vision se déplaçait, le décor bougeait. Il comprit qu'on le traînait sur la glace, vers le fond relativement plan du gouffre. Il se tordit le cou et entrevit un chaos de pistons et d'articulations étincelantes.

Morwenna.

Sauf que ce n'était pas Morwenna. C'était un droïde. En forme d'araignée. L'un des réparateurs du *Dominatrix*. Il avait fixé des plaques de traction adhésives au *Nécrophage* et le traînait sur le sol. Quaiche était encore dedans. Évidemment. Comment aurait-il pu l'en sortir ? Il se sentait complètement idiot. Il n'avait ni scaphandre, ni sas. À vrai dire, le vaisseau était son scaphandre pressurisé. Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt ?

Il se sentait mieux. Au moins, il avait les idées claires. Il remarqua que le droïde avait branché un tube dans l'un des points ombilicaux du *Nécrophage*. Sans doute pour y réinjecter de l'air frais. L'appareil avait dû dire au droïde ce qu'il fallait faire pour maintenir son occupant en vie. L'air était même probablement enrichi en oxygène, pour atténuer sa souffrance et son anxiété.

Il ne pouvait pas croire ce qui lui arrivait. Après toutes ces hallucinations, ça avait l'air *vraiment* réel. Ça avait la texture piquante de l'expérience vécue. Et il ne se rappelait pas que les droïdes aient jamais figuré dans aucune de ses hallucinations précédentes. Il n'avait pas assez réfléchi, sinon il aurait compris qu'on devrait le mettre en

sûreté dans le ventre de l'appareil. C'était évident, rétrospectivement, mais dans ses hallucinations, c'étaient toujours des gens qui venaient à son secours. Ce détail faisait que tout devait être réel, non ?

Quaiche regarda la console. Combien de temps avait passé ? Avait-il vraiment réussi à tenir cinq heures avec le peu d'air qui lui restait ? Ça paraissait peu probable, mais il était là, et il respirait encore. Peut-être y avait-il été aidé par le virus d'endoctrinement, qui avait placé son cerveau dans un mystérieux état de calme zen, lui faisant économiser l'oxygène.

Mais il n'aurait pas dû rester une molécule d'air dans l'appareil au bout de la troisième ou quatrième heure. À moins que l'appareil n'ait fait une erreur. C'était une pensée troublante, mais la seule explication possible. La fuite d'air ne devait pas être aussi grave que le *Nécrophage* l'avait estimé. Ou bien elle s'était plus ou moins colmatée. Ou alors le système d'autoréparation n'était pas complètement détruit, et le *Nécrophage* avait réussi à réparer.

Oui, ça devait être ça. Il n'y avait pas d'autre explication.

Mais d'après la console, il n'y avait que trois heures qu'il s'était écrasé.

Ce n'était pas possible. Le *Dominatrix* aurait dû être derrière Haldora, hors de portée de communication pour une heure encore, soixante minutes ! Et beaucoup plus, même à poussée maximale, avant d'arriver jusqu'à lui. Sans compter qu'il ne pouvait pas arriver à l'accélération maximale. Il y avait quelqu'un à protéger à bord du vaisseau. Le *Dominatrix* devrait négocier son approche à allure réduite.

Et pourtant il était là, posé sur la glace. Et il avait l'air aussi réel qu'on peut l'être.

Il devait y avoir une erreur de timing, se dit-il. L'horloge indiquait une mauvaise heure, et la fuite avait dû se colmater toute seule. Il n'y avait pas d'autre possibilité. Enfin, il y en avait une, maintenant qu'il y réfléchissait, mais elle ne méritait pas qu'on s'y arrête. Si l'heure était exacte, ça voulait dire que le *Dominatrix* avait reçu son signal de détresse, d'une façon ou d'une autre, avant d'émerger de derrière Haldora. Le signal avait dû contourner l'obstacle constitué par la planète. Était-ce possible ? En principe non, mais la présence du vaisseau posé devant lui était indéniable, et il était prêt à tout envisager. Son message aurait-il traversé Haldora grâce à un caprice de la physique ? Il ne pouvait pas jurer que c'était impossible. Si l'horloge disait vrai, quelle autre hypothèse pouvait-il envisager ? La planète aurait-elle cessé d'exister juste le temps de laisser passer son message ?

Ça, pour le coup, ç'aurait été un miracle. Il en avait demandé un, mais il ne s'attendait pas vraiment à ce qu'il ait lieu.

Un autre droïde attendait près du sas dorsal ouvert. Les deux

droïdes unirent leurs efforts pour hisser le *Nécrophage* dans la soute du *Dominatrix*, ils le poussèrent jusqu'à son emplacement et l'amarrèrent. La coque lui transmit une série de chocs métalliques. Malgré les dégâts qu'il avait subis, le petit vaisseau tenait encore dans sa nacelle. Quaiche baissa les yeux, regarda le sas se refermer derrière lui.

Une minute plus tard, un autre droïde – beaucoup plus petit – ouvrait le *Nécrophage* pour le sortir de là.

— Morwenna, dit-il malgré la douleur qui lui lardait les côtes. Morwenna, je suis revenu. Un peu amoché, mais vivant.

Il n'y eut pas de réponse.

La capsule était sur le point de s'ouvrir. Clavain était assis devant, les doigts croisés sous le menton, la tête baissée comme s'il était en prière, ou plongé dans la contemplation d'un effroyable péché et tourmenté par de terribles remords.

Il avait repoussé son capuchon et ses cheveux blancs coulaient sur ses épaules. C'était un vieil homme, digne et respectable, mais il ne ressemblait plus guère au Clavain qu'ils avaient connu. Scorpio savait que, bravant l'interdiction qui leur avait été faite, les gens qui travaillaient ici parleraient à leur femme, leur mari, leur amant et leurs amis du vieillard qui s'était soudain matérialisé hors de la nuit. Ils évoqueraient sa ressemblance évidente avec Clavain, mais ils diraient aussi à quel point il avait l'air plus vieux et plus fragile. Scorpio était également certain qu'ils préféreraient que ce ne soit pas leur chef, et que celui-ci soit en réalité de l'autre côté du monde. Si ce vieil homme était vraiment Clavain, alors c'était la fin des haricots : Clavain n'était plus qu'un fantôme grisâtre de lui-même.

Scorpio s'assit à côté de lui.

— Tu captes quelque chose ?

Clavain ne répondit pas tout de suite.

— Rien d'exploitable en dehors des routines dont j'ai déjà parlé, dit-il enfin dans un filet de voix. La capsule bloque la majeure partie des transmissions neurales. Je n'en reçois que des bribes, et encore elles sont brouillées.

— Alors tu es sûr que c'est Remontoir ?

— En tout cas, ce n'est pas Skade. Et je ne vois pas qui cela pourrait être d'autre.

— Je dirais qu'il y a des douzaines de possibilités, répondit Scorpio, tout bas.

— Non. L'occupant de cette capsule est un Conjoinneur.

— Ça pourrait être un comparse de Skade.

— Non. Ses amis étaient tous faits sur le même moule : des Conjoinneurs nouveau modèle, rapides, efficaces et froids comme la glace. Leur esprit est différent.

— Là, Nevil, je suis perdu.

— Tu crois que nous sommes tous pareils, Scorp, mais ce n'est pas le cas. Les Conjoinneurs sont tous différents. Quand j'entrais en contact avec l'esprit de Remontoir, c'était comme si... comme si j'effleurais le

mécanisme d'une horloge, lui confia Clavain avec un petit sourire. Une de ces bonnes vieilles pendules en fer un peu rayées mais bien réglées qu'on trouvait dans les églises. Quant à moi, je devais lui paraître encore plus lent et plus mécanique... Une meule, peut-être. Alors que l'esprit de Galiana...

La voix lui manqua.

— Ça va, Nevil ?

— Ça va. Son esprit était une pièce pleine d'oiseaux. De beaux oiseaux chanteurs, intelligents. Qui chantaient... pas n'importe comment, sans ensemble, mais pas à l'unisson non plus. Ils se répondaient, ils tissaient un réseau de chants, une conversation brillante, chatoyante, si rapide que l'esprit ne pouvait la suivre. Et Felka...

Sa voix se brisa à nouveau, mais il reprit presque aussitôt le fil de ses pensées :

— Felka était une salle des machines. Avec elle, on avait une impression à la fois de calme et d'une vitesse terrible. Elle me laissait rarement plonger dans son esprit. Elle devait penser que je ne le supporterais pas.

— Et Skade ?

— C'était une batterie de lames d'argent étincelantes, des lames tournoyantes et sifflantes, faites pour découper et trancher la réalité, et tous ceux qui auraient été assez stupides pour s'immerger trop profondément dans son crâne. Au moins, c'est ce que j'ai vu quand elle m'a laissé entrer. Ça n'avait peut-être pas grand-chose à voir avec son véritable état mental. Sa tête était une véritable galerie des glaces. On n'y voyait que ce qu'elle voulait bien qu'on voie.

Scorpio hocha la tête. Il avait vu Skade une fois, pendant quelques minutes, alors qu'ils s'étaient introduits, Clavain et lui, à bord de son vaisseau en perdition. Elle avait tenté de dépasser la vitesse de la lumière à l'aide d'une dangereuse machinerie non humaine. Elle était affaiblie, à ce moment-là, et manifestement perturbée par ce qu'elle avait vu après l'accident. Il n'avait évidemment pas pénétré dans son esprit, mais il avait acquis la ferme conviction que ce n'était pas le genre de femme avec qui on pouvait plaisanter.

Franchement, l'idée de ne jamais pouvoir plonger dans son crâne ne lui manquait pas. Mais il devait supposer le pire. Si Skade était dans la capsule, il était tout à fait possible qu'elle déguise ses émissions neurales, induisant Clavain à se croire faussement en sécurité, guettant le moment de s'insinuer dans son crâne.

— Si tu commences à sentir la moindre bizarrerie..., commença Scorpio.

— C'est Rem.

— Tu en es sûr ?

— Je suis absolument sûr que ce n'est pas Skade. Ça devrait te suffire.

— Il faudra bien que je m'en contente.

— Ça vaudrait mieux, parce que..., commença Clavain, qui se tut et cligna des yeux. Attends. Il se passe quelque chose.

— C'est bon ou mauvais ?

— Nous n'allons pas tarder à le savoir.

Les affichages lumineux, sur le côté de l'œuf, n'étaient pas restés inertes depuis le moment où la capsule avait été remontée de la mer, mais ils s'étaient soudain mis à changer fébrilement, vacillant d'un mode distinct à l'autre. Un voyant rouge, qui clignotait jusque-là toutes les dix secondes, envoyait maintenant plusieurs flashes par seconde. Scorpio vit, hypnotisé, le voyant cesser de clignoter. Ce fut, pendant un instant, comme si un œil rouge les regardait avec une fixité maléfique, puis le voyant rouge passa au vert. L'œuf émit des cliquetis étouffés, comme ces vieilles horloges mécaniques dont Clavain lui avait parlé, et le côté de la capsule s'ouvrit, laissant échapper un jet de vapeur froide. Scorpio sursauta. Il s'attendait pourtant à ce qu'il se passe quelque chose. Une partie du carénage de métal calciné se replia sur des charnières bien huilées.

Ses narines de porcko furent assaillies par un mélange d'odeurs : de désinfectant, de lubrifiant, de liquide de refroidissement et de miasmes humains.

La vapeur se dissipa, révélant une femme recroquevillée sur elle-même dans la position fœtale. Elle était barbouillée d'une sorte de gel vert, mousseux, et entourée d'un entrelacs de machinerie noire, telles des lianes autour d'une statue.

— Skade ? avança Scorpio d'un ton dubitatif.

Elle ne ressemblait pas au souvenir qu'il avait gardé d'elle. D'abord, elle n'avait pas de crête.

— Ce n'est pas Skade. Et ce n'est pas Remontoir non plus, confirma Clavain en reculant.

Dans la capsule, des automatismes prirent le relais. Les machines commencèrent à se déployer autour d'elle et des jets à haute pression la débarrassèrent du gel vert protecteur. Sous cette espèce de placenta, sa peau avait la teinte du caramel clair. Elle avait les cheveux coupés presque à ras. Ses petits seins étaient aplatis sous ses genoux relevés.

— Laissez-moi la voir, demanda Valensin.

Scorpio le retint.

— Du calme. Elle est venue jusqu'ici toute seule. Elle tiendra bien quelques minutes de plus.

— Scorp a raison, dit Clavain.

La femme frémit comme si on lui avait infligé des électrochocs

pour la ranimer. Elle racla la gelée sur son corps, avec ses mains raidies, en envoya des paquets au loin, frénétiquement. On aurait dit qu'elle essayait d'éteindre un incendie.

— Salut, dit Clavain, en élevant la voix. Du calme. Vous êtes en sécurité. Nous sommes des amis.

Le siège, ou plutôt le châssis dans lequel la femme était roulée en boule, sortit de l'œuf sur des pistons. Le système de support-vie qui l'entourait se déploya, mais les câbles et les cathéters restèrent reliés à son corps. Un masque respiratoire complexe, en plastique, dissimulait le bas de son visage, lui conférant un profil simiesque.

— Quelqu'un la reconnaît ? demanda Vasko.

Le cadre se redressa lentement autour de la femme, la ramenant de la position fœtale à une position humaine normale. Des ligaments et des articulations mécaniques craquèrent et grincèrent désagréablement. La femme gémit sous son masque et commença à arracher les fils et les tuyaux reliés à son corps.

— Je la reconnais, dit doucement Clavain. Elle s'appelle Ana Khouri. C'était la comparse d'Ilia Volyova, sur ce bon vieux *Spleen de l'Infini*, avant qu'il ne tombe entre nos mains.

— L'ex-soldate, précisa Scorpio, qui avait parfois croisé sa route. Tu as raison, c'est elle. Mais je ne sais pas... elle a l'air différente.

— Normal. Elle a vingt ans de plus, à quelque chose près. Et ils en ont fait un Conjoinneur.

— Tu es sûr ? s'étonna Scorpio. Elle n'était pas conjoinneur quand nous l'avons connue.

— J'ai capté ses pensées, non ? Je savais bien que ce n'était ni Skade, ni un de ses comparses. Stupidement, j'en ai déduit que c'était Remontoir.

Valensin tenta à nouveau de s'approcher.

— Je voudrais m'occuper d'elle, si ça ne vous ennuie pas...

— Elle n'a pas besoin de vous. Elle est de taille à se débrouiller toute seule, répondit Scorpio.

Khouri était maintenant sagement assise, mais ce calme apparent ne dura pas. Elle leva les mains et retira son masque, ôtant de sa gorge une quinzaine de centimètres de plastique d'une couleur malsaine. Elle laissa échapper un haut-le-cœur, comme si quelqu'un lui avait flanqué un coup de poing dans l'estomac. Ce hoquet fut suivi d'une quinte de toux, puis sa respiration s'apaisa.

— Scorpio..., commença Valensin.

— Toubib, il y a vingt-trois ans que je n'ai pas cogné sur un homme. Ne me donnez pas un prétexte pour rattraper le retard. Alors, couché, hein !

— Vous feriez mieux de l'écouter, confirma Clavain.

Khouri se tourna vers eux. Elle leva la main pour protéger de la

lumière ses yeux réduits à des fentes rougies et les regarda entre ses doigts, en clignant des paupières.

Puis elle se releva. Scorpio la regarda avec une indifférence polie. Il y avait des porckos que les femmes nues excitaient, de même que certains hommes étaient attirés par les femelles porckos. Les différences anatomiques entre elles n'étaient pas rédhibitoires, mais c'était précisément ces différences qui arrêtaient Scorpio.

Khouri se tenait les genoux un peu rapprochés, une main crispée sur la capsule comme si elle était sur le point de s'écrouler. En attendant, il semblait, à sa façon de les regarder, que ses yeux s'habituait à la lumière.

— Où suis-je ? demanda-t-elle d'une voix rauque, mais ferme.

— Sur Ararat, répondit Scorpio.

— Ararat, répéta-t-elle.

Ce n'était plus une question.

— Ararat, c'est ça.

— Près de votre colonie principale, j'imagine. Ça fait combien de temps ?

— Il y a quelques jours que nous avons repéré la balise de votre capsule, répondit Scorpio. Mais nous ignorons combien de temps elle est restée sous l'eau. Nous ne savons pas non plus combien de temps il vous a fallu pour atteindre la planète.

— Quelques jours ? releva-t-elle en le regardant comme s'il avait dit quelques semaines, ou des mois. Qu'est-ce qui vous a pris tout ce temps ?

— Vous avez eu de la chance que nous vous récupérions aussi vite, intervint Blood. Et nous n'avions pas notre mot à dire sur votre schéma de réveil.

— Deux jours... Où est Clavain ? Je veux le voir. Et ne me dites pas que vous l'avez laissé mourir avant mon arrivée.

— Soyez rassurée, répondit doucement Clavain. Comme vous voyez, je suis encore on ne peut plus vivant.

Elle le regarda pendant quelques secondes avec la hargne de quelqu'un qui se croit victime d'une mauvaise blague.

— Vous ?

— Oui, fit-il en tendant les mains vers elle. Désolé de vous décevoir.

Elle le regarda un instant, puis bafouilla :

— Pardon. C'est juste que je... je ne m'attendais pas...

— Je devrais encore pouvoir me rendre utile. Par exemple, reprit-il en se tournant vers Blood, tu ne pourrais pas lui trouver une couverture ? Il ne manquerait plus qu'elle attrape la crève. Et puis je pense que nous allons la confier au docteur Valensin, qui lui fera subir un examen médical complet.

— Nous n'avons pas le temps, lança Khouri en arrachant les derniers adhésifs oubliés sur sa peau. Trouvez-moi plutôt une embarcation. Des armes. À boire et à manger, ajouta-t-elle après réflexion. Et des vêtements.

— Vous avez l'air pressée, fit Clavain. Vous avez patienté vingt-trois ans. Ça ne peut pas attendre demain matin ? Vous devez avoir des tas de choses à nous raconter.

— Vous n'en avez pas la moindre putain d'idée, dit-elle.

Blood tendit à Clavain une couverture. Il l'offrit à Khouri, qui s'enroula dedans sans grand enthousiasme.

— Pour les bateaux, pas de problème, dit Clavain. Pour les armes non plus. Mais ça nous aiderait si nous avions une idée de la raison pour laquelle vous pensez en avoir besoin.

— C'est à cause de mon bébé, répondit Khouri.

— Votre bébé, ânonna Clavain en hochant poliment la tête.

— Ma fille. Elle s'appelle Aura. Elle est sur... comment avez-vous dit que s'appelait cet endroit, déjà ?

— Ararat.

— D'accord. Sur Ararat, donc. Et je suis venue la sauver.

Clavain jeta un coup d'œil à ses compagnons.

— Et... où serait-elle au juste, votre fille ?

— À huit cents kilomètres de là, répondit Khouri. Maintenant, je voudrais ces flingues. Et une couveuse. Et un chirurgien capable d'opérer sur le terrain.

— Je peux savoir pourquoi ? demanda Clavain.

— Parce que, répondit Khouri, il va falloir que vous la sortiez d'abord de Skade.

Hela, 2727

Rashmika observait le fossile de Shifteur. Ce symbole ostensible de richesse insolente était accroché au plafond d'une sorte de vaste atrium ménagé dans la caravane. Même si c'était un faux, ou un semi-faux, assemblé à partir de parties disparates, c'était le premier squelette de Shifteur apparemment complet qu'elle voyait. Elle aurait bien aimé grimper là-haut pour l'examiner de près, noter les schémas d'abrasion aux points de friction, là où les sections de carapace glissaient les unes sur les autres. Elle n'en avait qu'une connaissance livresque, mais elle était sûre qu'un examen attentif lui permettrait d'affirmer s'il était authentique ou s'il s'agissait d'un faux grossier.

D'une façon ou d'une autre, elle doutait que ce soit un faux, surtout grossier.

Elle classifia mentalement sa morphologie corporelle. C'était un DK4V9M. Peut-être un DK4V8L – difficile à dire, avec la poussière et les jeux d'ombres qui entouraient la carapace de la queue traînante. Au moins, on pouvait lui appliquer le schéma de classification morphologique classique. Les faux bon marché étaient parfois composés de parties assemblées d'une façon incohérente sur le plan anatomique, mais celui-ci était parfaitement plausible. Cela dit, ses composants n'avaient pas forcément été découverts sur le même site...

Les Shifteurs étaient un cauchemar pour les taxinomistes – les chercheurs qui s'efforçaient de les classifier. La première fois qu'on en avait déterré un, le problème paraissait se borner à sa reconstitution : les parties éparses, une fois assemblées, donnaient une sorte de gros insecte ou de langouste. Le Shifteur était caractérisé par un éventail de parties corporelles complexes, avec des membres et des organes sensoriels très variés, hautement spécialisés, mais ils s'emboîtaient d'une façon plus ou moins logique, ne permettant que d'imaginer les organes internes, mous, dont il ne restait rien.

Le deuxième Shifteur ne ressemblait pas au premier. Il ne comportait pas le même nombre de sections et de membres. Les

parties qui composaient la tête et la bouche étaient très différentes. Cela dit, cette fois encore, toutes les pièces s'emboîtaient pour former un spécimen complet, et il ne restait pas de pièces éparses.

Le troisième ne ressemblait ni au premier, ni au deuxième. Pas plus que le quatrième et le cinquième.

Le temps qu'on ait déterré et reconstitué les squelettes d'une centaine de Shifteurs, on dénombrait autant de versions différentes de leur schéma corporel.

Les théoriciens cherchaient désespérément une explication. Ça voulait dire qu'il n'y avait pas deux Shifteurs identiques à la naissance. Et puis, en l'espace d'une nuit, deux découvertes simultanées avaient ébranlé cette idée. La première était la découverte d'un nid intact de Shifteurs nouveau-nés. Or, bien qu'il y ait certaines différences de schéma corporel, les jeunes étaient identiques. D'après la fréquence d'apparition, statistiquement, on aurait déjà dû trouver au moins trois adultes identiques. La seconde découverte – qui expliquait la première – était celle d'un couple de Shifteurs adultes dans la même zone. Ils avaient été déterrés dans des chambres séparées mais reliées par un réseau de galeries souterraines. Les parties corporelles rassemblées fournissaient encore deux morphologies uniques. Mais un examen attentif permit de faire une trouvaille inattendue. Une jeune chercheuse appelée Kimura avait commencé à s'intéresser plus particulièrement aux schémas causés par le frottement des sections de carapace l'une sur l'autre. Et de ce point de vue, il y avait quelque chose qui n'allait pas dans les deux spécimens. Les marques de frottement ne coïncidaient pas. Une marque de frottement sur le bord d'une carapace n'avait pas de contrepartie correspondante sur la partie opposée.

Au début, Kimura pensa que les deux ensembles de parties corporelles étaient des canulars : il y avait déjà un petit marché pour ce genre d'objets. Mais elle ne pouvait se résoudre à en rester là. Elle approfondit la question pendant des semaines. Et puis une nuit, après une journée passée à examiner les marques de frottement à un grossissement de plus en plus fort, elle fit des rêves enfiévrés. Dès son réveil, elle se précipita dans son labo et vérifia le bien-fondé de son intuition.

Chaque éraflure avait une contrepartie exacte... sur l'autre Shifteur. Les Shifteurs échangeaient leurs parties corporelles. Voilà pourquoi il n'y en avait jamais deux pareils. Ils s'ingéniaient à se différencier : ils échangeaient des composants lors de cérémonies rituelles, puis ils rentraient récupérer dans leurs terriers. Au fur et à mesure qu'on déterrait d'autres couples de Shifteurs, les possibilités quasi infinies de réorganisation apparurent à l'évidence. L'échange de parties corporelles avait une valeur pratique ; il permettait aux

Shifteurs de s'adapter à des tâches et des environnements particuliers. Mais ce rituel avait aussi un but esthétique : il répondait au désir d'être aussi atypique que possible. Le fait de s'écarter du schéma corporel de base était une preuve de réussite sociale. Ça prouvait que le Shifteur avait participé à de nombreux échanges. D'après Kimura et ses collègues, la plus grande honte, pour un Shifteur, était de ressembler à un autre. Ça voulait dire que l'un des deux membres du couple au moins était un paria, incapable de trouver un partenaire pour échanger.

D'amères controverses s'ensuivirent parmi les chercheurs humains. Le point de vue de la majorité était que ce comportement n'avait pas pu évoluer naturellement ; il avait probablement succédé à une phase initiale de génie génétique conscient, au cours de laquelle les Shifteurs avaient manipulé leur propre anatomie afin d'échanger des parties de leur corps sans faire appel à la microchirurgie et aux drogues anti-rejet.

Mais, pour une minorité de chercheurs, l'échange était trop profondément ancré dans la culture shifteuse pour avoir émergé à une époque récente de leur histoire. Selon leur théorie, les Shifteurs avaient été contraints d'évoluer plusieurs milliards d'années auparavant par un environnement profondément hostile – l'équivalent évolutionnaire d'une nasse de langoustes. Cette hostilité avait tourné à leur avantage : elle les avait amenés à mettre au point des mécanismes susceptibles de faire repousser un membre sectionné, mais aussi, parfois, de refixer un membre endommagé. Leurs membres – et plus tard des parties essentielles de leur anatomie – avaient évolué à leur tour, acquérant la résistance nécessaire pour survivre à l'arrachement. Ensuite, au fur et à mesure que la pression pour la survie augmentait, les Shifteurs avaient mis au point la compatibilité mutuelle, et ils avaient acquis la faculté d'utiliser les parties corporelles de leurs semblables tout comme ils récupéraient l'usage des leurs lorsqu'il leur arrivait de les perdre.

Peut-être les Shifteurs ne savaient-ils plus eux-mêmes quand l'échange avait commencé. Les rares archives symboliques retrouvées sur Hela ne faisaient aucune allusion à cette pratique. Elle devait faire trop fondamentalement partie d'eux-mêmes, de la façon dont ils se voyaient, pour qu'ils jugent utile d'en faire état.

En contemplant la créature fantastique, Rashmika se demanda ce que les Shifteurs auraient pensé de l'humanité. Ils l'auraient sûrement trouvée très bizarre, et ils auraient probablement considéré comme horripilant, comme une sorte de promesse de mort, le fait qu'elle ne soit pas capable de mutation.

Rashmika s'agenouilla et cala son compad sur ses cuisses. Elle tira le stylet de son encoche sur le côté, commença à dessiner. Le stylet

crissait sur l'ardoise à chacun des mouvements fluides, assurés, de sa main. Un animal incroyable prit forme sur l'écran.

Linxe avait raison : si glacial qu'ait été l'accueil de la caravane, elle leur fournissait malgré tout l'occasion de sortir du tasse-neige pour la première fois depuis trois jours.

Rashmika s'étonna elle-même de l'impact que cela avait sur son humeur. D'abord, elle n'avait plus à s'inquiéter d'être recherchée par la police de Vigrid – cela dit, elle se demandait encore *pourquoi* on la recherchait. Ensuite, il faisait plus frais dans la caravane, avec des courants d'air intéressants et des odeurs variées, dont aucune n'était aussi désagréable que celles qui régnaient à bord du tasse-neige.

Et puis on avait la place de se dégourdir les jambes : l'intérieur était vaste, avec de grands couloirs, des pièces confortables et des lumières vives. Tout était d'une propreté méticuleuse, et – contrairement à l'accueil – les conditions d'hébergement étaient plus qu'adéquates. Il y avait à boire et à manger, on pouvait se laver, faire sa lessive, et pour la première fois depuis longtemps elle se sentait raisonnablement propre. Il y avait aussi des moyens de distraction, même si la vie à bord était plutôt calme par rapport à ce à quoi elle était habituée. Et on y rencontrait de nouvelles personnes, des visages qu'elle n'avait jamais vus.

Elle se rendit compte, après réflexion, qu'elle avait mal évalué la relation entre le questeur et Crozet. Ils ne s'aimaient manifestement pas beaucoup, mais il était maintenant évident qu'ils s'étaient rendu des services dans le passé. Leur apparente rudesse était un jeu, qui dissimulait un noyau glacé de respect mutuel. Le questeur cherchait des choses à se mettre sous la dent, il savait que Crozet pouvait avoir ce dont il avait besoin, et Crozet avait besoin de pièces de rechange ou d'autres marchandises négociables.

Rashmika n'avait pas l'intention d'assister à toutes les réunions de négociation, mais elle se rendit vite compte qu'elle pouvait, à sa modeste façon, être utile à Crozet. Elle s'asseyait au bout de la table, une feuille de papier et un stylo devant elle. Elle n'avait pas le droit d'apporter le compad dans la pièce, au cas où il contiendrait un logiciel d'analyse de stress ou un autre système prohibé.

Rashmika prenait des notes sur les objets que Crozet avait à vendre et faisait des croquis avec sa netteté coutumière. Elle était sincèrement intéressée, mais sa présence servait aussi un autre but.

Lors du premier entretien, il y avait deux acheteurs. Par la suite, il y en avait parfois eu trois ou quatre, et le questeur, ou l'un de ses adjoints, faisait toujours office d'observateur. Chaque fois, l'un des acheteurs commençait par demander à Crozet ce qu'il avait à leur

offrir.

— Nous ne cherchons pas des reliques de Shifteurs, dirent-ils la première fois. Nous ne sommes tout simplement pas intéressés. Ce que nous voulons, ce sont des artefacts indigènes d'origine humaine. Des choses laissées sur Hela au cours des cent dernières années, pas des cochonneries vieilles d'un million d'années. Avec l'évacuation de tous les systèmes solaires riches, le marché des vestiges non humains inutiles s'effondre. Qui aurait envie d'en ajouter à sa collection quand son seul souci est de vendre ses biens pour se payer un créneau dans un frigo ?

— Quelle sorte d'artefacts humains ?

— Des objets utilitaires. Les temps sont durs : les gens ne veulent pas de l'art et de l'éphémère, à moins d'y voir des porte-bonheur. Ce qu'ils veulent surtout, ce sont des armes et des moyens de survie, des choses susceptibles de constituer un atout lorsque ce qu'ils fuient, quoi que ça puisse être, les rattrapera. Des armes conjoinneurs de contrebande. Des armures demarchistes. Des objets immunisés contre la Peste ; ça se vend toujours bien.

— En règle générale, répondit Crozet, je ne touche pas aux armes.

— Il va falloir que vous vous adaptiez, répondit l'un des hommes avec un rictus.

— Les églises se lanceraient dans le trafic d'armes ? Ce ne serait pas un peu en contradiction avec les Écritures ?

— Si les gens veulent être protégés, qui le leur refusera ?

— Eh bien, je suis à court d'armes et de munitions, fit Crozet en haussant les épaules. Si quelqu'un déterre encore des armes humaines sur Hela, ce n'est pas moi.

— Vous devez bien avoir d'autres articles à vendre...

— Pas beaucoup, fit-il. Bon, je ferais mieux de m'en aller, dit-il en faisant mine de se lever, comme chaque fois. Inutile de vous faire perdre votre temps, hein ?

— Vous n'avez absolument rien d'autre ?

— Rien qui puisse vous intéresser. Évidemment, j'ai des reliques shifteuses, mais comme vous le disiez, le marché des cochonneries non humaines s'est complètement effondré, fit-il en parodiant remarquablement le ton désinvolte de l'acheteur.

Les autres soupirèrent et échangèrent des coups d'œil. Le questeur se pencha et leur murmura quelque chose.

— Montrez-nous toujours ce que vous avez, dit l'un des acheteurs à contrecœur, mais ne vous faites pas trop d'illusions. Il est peu probable que ça nous intéresse. En réalité, vous pouvez plus ou moins en être sûr.

Mais c'était un jeu, et Crozet savait qu'il devait se conformer à ces règles, si futiles ou infantiles soient-elles. Il se pencha et sortit de sous

sa chaise un objet emballé dans un film protecteur. On aurait dit un petit animal momifié.

Les acheteurs froncèrent le nez d'un air dégoûté.

Il plaça le paquet sur la table et le déballa solennellement, retirant les couches successives avec une lenteur exaspérante tout en les gratifiant d'un speech sur l'extrême rareté de l'objet, sur la façon dont il avait été déterré dans des circonstances exceptionnelles, échafaudant une histoire de provenance plus ou moins confuse, entrelardée de détails d'un intérêt humain tout aussi douteux.

— Allez, Crozet, accouchez.

— Je me contentais de planter le décor, dit-il.

Il arriva à la dernière couche d'emballage qu'il étendit sur la table, révélant un fossile de Shifteur.

Rashmika le connaissait : c'était l'un des artefacts qui lui avaient permis de monnayer son trajet à bord du tasse-neige.

Ils ne payaient jamais de mine. Rashmika avait vu des milliers de reliques déterrées dans les chantiers de fouilles de Vigrid, et elle avait parfois eu le droit de les examiner avant qu'elles ne soient remises aux familles de négociants. Pas une seule ne lui avait arraché un hoquet d'admiration ou de pure satisfaction. Ces reliques étaient de toute évidence artificielles, généralement fabriquées avec des matériaux grossiers, des métaux ternis, ou des céramiques brutes, non vernies. Il y avait rarement trace d'ornements – peinture, placage ou inscription. Une fois sur mille, l'un des vestiges présentait une chaîne de symboles, et il y avait même des chercheurs qui croyaient comprendre ce que signifiaient certains de ces symboles. Mais la plupart des reliques shifteuses étaient uniformes : des objets ternes, rudimentaires. On aurait dit les débris d'une espèce inepte de l'âge de bronze plutôt que les vestiges étincelants d'une civilisation de voyageurs des étoiles – une civilisation qui n'avait certainement pas évolué dans le système de 107 Piscium.

Et pourtant, pendant la majeure partie du siècle dernier, il y avait eu un marché pour les reliques. C'était en partie dû au fait qu'aucune des autres civilisations éteintes, comme les Amarantins, n'avait laissé derrière elle une masse comparable d'objets quotidiens. Ces civilisations avaient été si radicalement exterminées qu'on n'en avait rien retrouvé, ou presque, et les rares vestiges subsistants étaient tellement précieux qu'ils avaient été confiés à de grandes organisations scientifiques comme l'Institut Sylveste. Seuls les Shifteurs avaient laissé derrière eux suffisamment d'objets pour permettre aux collectionneurs privés d'acheter des artefacts d'origine véritablement non humaine. Peu importait qu'ils soient petits et sans charme : ils étaient très vieux, non humains, et chargés du prestige que leur conférait la tragédie de l'extinction.

On n'avait pas non plus retrouvé deux objets tout à fait identiques. L'habitat et le mobilier des Shifteurs témoignaient de la même horreur de la similitude que leurs propriétaires. Ce qui s'était amorcé avec leur anatomie s'était étendu à leur environnement physique. Ils avaient une production de masse, mais chaque objet devait être achevé par un artisan shifteur jusqu'à ce qu'il soit unique. C'était l'étape finale indispensable au processus de fabrication.

Les églises, qui contrôlaient la vente de ces reliques à l'univers extérieur, n'avaient jamais été très à l'aise dans cette affaire. Quel sens donner aux Shifteurs, à ce qu'ils représentaient, ou à la façon dont ils s'intégraient au mystère du miracle de Quaiche ? Les églises avaient besoin d'entretenir le goutte-à-goutte de reliques qui leur fournissait une monnaie d'échange avec les commerçants ultras en vadrouille dans le système. Le problème, c'était que la prochaine relique shifteuse déterrée serait peut-être celle qui jetterait à bas la doctrine quaichéiste.

Presque toutes les églises partageaient la même vision : les éclipses d'Haldora étaient un message de Dieu, le compte à rebours avant un événement d'une finalité apocalyptique. Et si les Shifteurs avaient observé les éclipses, eux aussi ? Leurs symboles étaient pour le moins difficiles à déchiffrer, mais rien de ce qu'on avait retrouvé ne semblait faire directement allusion au phénomène. Cela dit, il y avait encore beaucoup de vestiges sous la glace d'Hela, et ceux qui avaient été déterrés à ce jour n'avaient jamais fait l'objet d'une étude scientifique rigoureuse. Les archéologues sponsorisés par les églises étaient seuls à avoir une sorte de vision globale de l'ensemble de ces reliques, et ils étaient soumis à une pression intense pour ignorer tout ce qui aurait pu remettre en cause les écritures quaichéistes. C'est pourquoi Rashmika leur avait si souvent écrit, et pourquoi leurs rares réponses étaient toujours tellement évasives. Elle voulait ouvrir le débat et remettre en question la doctrine officielle sur les Shifteurs. Eux, ils voulaient qu'elle les oublie.

Aussi les acheteurs de la caravane regardaient-ils avec un mélange de tolérance et de réprobation Crozet se mettre dans la peau du représentant de commerce :

— C'est un grattoir à carapace, disait celui-ci en tournant en tous sens un objet qui ressemblait à un os gris, au bout fendu. Ils l'utilisaient pour racler les squames qui se formaient dans les interstices entre les sections de leur carapace. Nous pensons qu'ils se livraient à cet exercice en commun, comme les singes qui s'épouillent mutuellement. Ça devait les détendre.

— Des créatures répugnantes.

— Les singes, ou les Shifteurs ?

— Les deux.

— À votre place, je ne serais pas trop sévère. Ce sont les Shifteurs qui vous permettent de vivre.

— Nous pouvons vous en donner cinquante crédits œcuméniques, Crozet. Pas davantage.

— Cinquante œcus ? Vous vous fichez de moi !

— C'est un objet répugnant, destiné à une fonction répugnante. Cinquante œcus... c'est très généreux.

Crozet regarda Rashmika. C'était le signal qu'elle attendait. La stratégie qu'ils avaient mise au point était on ne peut plus simple : si l'homme disait la vérité, si c'était vraiment sa meilleure offre, elle poussait légèrement la feuille de papier vers le milieu de la table. Sinon, elle la rapprochait d'elle tout aussi discrètement. Si l'attitude de l'homme était ambiguë, ce qui n'arrivait pas très souvent, elle ne bougeait pas.

Crozet prenait toujours son avis très au sérieux. S'il ne pouvait espérer obtenir mieux que ce qu'on lui proposait, il ne perdait pas son temps à essayer de faire monter les enchères. Alors que, s'il y avait mieux à espérer, il continuait à marchander.

Quoi qu'il en soit, l'homme qui venait de lui faire cette première proposition mentait. Après un rapide échange, ils arrivèrent à se mettre d'accord.

— Vous êtes dur en affaires, remarqua l'acheteur avec mauvaise grâce en lui remettant un reçu de soixante-dix œcus, convertible au sein de la caravane.

Crozet plia soigneusement le bout de papier et le fourra dans sa poche poitrine.

— C'est un plaisir de faire des affaires avec vous, mon ami.

Il avait plusieurs grattoirs à carapace shifteurs, ainsi que divers autres artefacts. De temps en temps, Linxe ou Culver l'aidaient à transporter un objet lourd vers la table des négociations : un meuble, ou un ustensile domestique. Les Shifteurs n'avaient que peu d'armes. Elles n'avaient, apparemment, qu'une valeur cérémonielle, mais c'était ce qui se vendait le mieux. Une fois, il leur vendit ce qui paraissait être une sorte de siège de toilettes shifteur. Il n'en obtint que trente-cinq œcus : à peine, selon lui, de quoi se payer un servo-moteur.

Rashmika se disait qu'il n'avait que ce qu'il méritait. Si Crozet voulait être en mesure de proposer de meilleurs objets de fouilles, le genre de choses qui se négociaient pour des sommes à trois ou quatre chiffres, alors il faudrait qu'il change d'attitude vis-à-vis de la population des malterres. La vérité, c'était qu'il aimait les petites combines marginales.

Les choses marchèrent ainsi pendant deux jours. Et puis, le troisième jour, les acheteurs exigèrent que Crozet vienne seul à la table des négociations. Rashmika se demanda s'ils avaient eu vent de

leur secret. Il n'y avait pas, pour autant qu'elle le savait, de loi contre le fait d'estimer correctement si les gens mentaient ou non. Peut-être qu'ils avaient juste une dent contre elle. Ça arrivait souvent, quand les gens sentaient son pouvoir de prescience.

Ça lui était égal. Elle avait aidé Crozet, lui donnant, en échange de l'aide qu'il lui avait apportée, quelque chose en plus des vestiges shifteurs. Après tout, il avait pris un risque imprévu, quand ils avaient découvert que la police la recherchait.

Non, décidément, elle n'avait aucun reproche à se faire.

Khouri n'était pas du genre à se laisser éloigner de la capsule et traîner à l'infirmierie sans protester.

— Je n'ai pas besoin de soins médicaux, dit-elle. Tout ce que je veux, c'est un bateau, des armes, une couveuse et quelqu'un qui sache se servir d'un couteau.

— Si ce n'est que ça, je sais me servir d'un couteau, fit Clavain.

— Je vous en prie, c'est sérieux. Vous aviez confiance en Ilia, si je me souviens bien ?

— Disons que nous étions arrivés à un arrangement, mais la confiance mutuelle n'avait pas beaucoup de place là-dedans.

— Vous aviez tout de même confiance en son jugement ?

— Je suppose.

— Eh bien, elle se fiait à moi. Ça devrait vous suffire, non ? Je ne vous demande pas la lune.

— Nous examinerons votre requête en temps utile, répondit-il. Mais d'abord, c'est vous que nous devons examiner.

— Nous n'avons pas le temps, répondit-elle d'un ton résigné, comme si elle savait déjà qu'elle avait perdu la partie.

Le docteur Valensin l'attendait à l'infirmierie avec deux droïdes médicaux à l'air vénérable, prélevés sur les réserves centrales de machines. C'étaient des robots à col de cygne vert olive – le vert terne du matériel administratif –, qui se déplaçaient en sifflant sur coussin d'air. Leur corps rudimentaire, en forme de pièce de jeu d'échecs, était muni de bras spécialisés. Le médecin les surveillait du coin de l'œil : lorsqu'ils étaient livrés à eux-mêmes, il arrivait que leurs circuits grinçants passent intempestivement en mode autopsie.

— Je n'aime pas les robots, fit Khouri en observant les droïdes avec une inquiétude manifeste.

— Ça nous fait au moins un point commun, répondit Clavain.

Il se tourna vers Scorpio et ajouta, tout bas :

— Dès que nous aurons le rapport de Valensin, je propose que nous parlions avec les seniors de la meilleure stratégie à suivre. À mon avis, il faudra qu'elle se repose avant d'aller où que ce soit. Mais pour le moment, je suggère que nous gardions le secret absolu sur toute cette affaire.

— Tu crois qu'elle dit la vérité ? demanda Scorpio. Cette histoire à propos de Skade et de son bébé ?

Clavain regarda la femme que Valensin aidait à s'allonger sur la table d'examen.

— J'ai l'horrible pressentiment que ça pourrait bien être vrai.

Après l'examen. Khouri dormit profondément, d'un sommeil apparemment sans rêve. Elle se réveilla peu avant l'aube, appela l'un des aides de Valensin et redemanda qu'on l'aide à sauver sa fille. Ils lui administrèrent une nouvelle dose de tranquillisant et elle se rendormit pour quatre ou cinq heures. De temps en temps, elle se débattait furieusement en bredouillant des paroles incohérentes. Quoi qu'elle tentât de dire, ça paraissait urgent, mais ça n'avait aucun sens. Elle ne se réveilla vraiment qu'en milieu de matinée.

Le temps que le docteur Valensin considère qu'elle était en état de recevoir des visites, le dernier orage avait éclaté. Le ciel au-dessus du domaine était d'un bleu glacé, marbré çà et là par des traînées de cirrus plumeux. Au large, sur la mer, le *Spleen de l'Infini* brillait d'un éclat grisâtre, comme s'il avait été fraîchement taillé dans une roche sombre.

Ils s'assirent de chaque côté de son lit – Clavain dans un fauteuil, Scorio à califourchon sur une chaise, les bras croisés sur le haut du dossier.

— J'ai lu le rapport de Valensin, commença Scorio. Nous espérions tous qu'il conclurait à la folie. Malheureusement, vous n'avez pas l'air d'être dingue. Et ça me donne vraiment un sacré mal de tête.

Khouri se redressa dans son lit.

— Je suis désolée pour vous, mais on ne pourrait pas laisser tomber les amabilités et passer au sauvetage de ma fille ?

— Nous en reparlerons quand vous serez d'attaque, répondit Clavain.

— Et pourquoi pas maintenant ?

— Parce que nous ne savons pas encore ce qui s'est passé. Il nous faudrait aussi une estimation tactique du scénario impliquant Skade et votre fille. Le définiriez-vous comme une prise d'otage ? avança Clavain.

— Oui, répondit Khouri, à contrecœur.

— Alors tant que Skade ne nous aura pas fait connaître ses exigences, Aura ne sera pas en danger immédiat. Skade ne courra pas le risque de nuire à son otage. Il se peut qu'elle n'ait pas de cœur, mais elle a une tête.

Scorio observait le vieil homme avec attention. Il paraissait en pleine possession de ses moyens, et pourtant il n'avait pas dû dormir plus de deux heures depuis qu'ils l'avaient ramené. Scorio connaissait

ce phénomène : les vieillards se contentaient de très peu de sommeil et détestaient que des jeunes les obligent à se reposer. Ce n'était pas une preuve d'énergie ; c'était seulement le signe que, pour eux, la division entre le sommeil et la veille était devenue indistincte, de plus en plus arbitraire. Il se demanda quel effet ça pouvait faire de dériver à travers d'interminables moments de grisaille au lieu d'une succession ordonnée de jours et de nuits.

— Mais combien de temps ça va prendre ? demanda Khouri. Il pourrait se passer des heures ou des jours avant que vous ne passiez à l'action...

— J'ai prévu une réunion des seniors de la colonie pour la fin de la matinée, répondit Clavain. Si nous jugeons que la situation le mérite, une opération de sauvetage pourrait être lancée avant le coucher du soleil.

— Vous ne pourriez pas me croire sur parole quand je vous dis qu'il faut agir maintenant ?

Clavain se gratta la barbe.

— Si votre histoire avait un sens, ça se pourrait.

— Je ne mens pas. Vous avez eu le rapport du docteur, non ? fit-elle avec un geste vers l'un des droïdes.

Scorpio eut un sourire et tapota le rapport du médecin posé devant lui, sur le dossier de son fauteuil.

— Rien ne prouve que vous avez des hallucinations, c'est tout ce qu'il dit. Pour le reste, son examen soulève autant de questions qu'il apporte de réponses.

— Vous parlez d'un bébé, reprit Clavain sans laisser le temps à Khouri de répondre, mais d'après ce rapport vous n'avez jamais eu d'enfant. Vous n'auriez apparemment pas non plus subi de césarienne.

— Ce genre d'opération, effectuée par des toubibs conjoiners, serait invisible. Ils savent vous recoudre de telle sorte qu'on ne voit absolument rien, répliqua-t-elle avec un mélange d'angoisse et de colère. Vous ne voulez vraiment pas me croire, hein ?

Clavain secoua la tête.

— Ce que je dis, c'est que nous ne pouvons pas vérifier votre histoire, c'est tout. Valensin a constaté une distension de l'utérus et certaines modifications hormonales de votre sang indiquant une grossesse récente. Mais, toujours d'après lui, il pourrait y avoir d'autres explications...

— Ça ne contredit pas mon histoire !

— Il nous faudrait tout de même quelque chose d'un peu plus convaincant pour organiser une opération militaire.

— Encore une fois, pourquoi ne voulez-vous pas me faire confiance ?

— Cette histoire de bébé n'est pas le seul élément insensé de

l'affaire, répondit Clavain. Comment êtes-vous arrivée ici, Ana ? Où est le vaisseau qui vous aurait amenée ? Vous n'êtes pas venue de Resurgam dans cette capsule, et il n'y a aucun signe qu'un autre vaisseau soit arrivé dans notre système.

— Et ça fait de moi une menteuse ?

— Disons que ça nous oblige à nous demander si vous êtes bien ce que vous paraissez être, répondit Scorpio.

— Les vaisseaux sont là, fit-elle avec un soupir, comme s'il l'avait obligée à gâcher une surprise soigneusement préparée. Ils sont concentrés dans le volume d'espace immédiat qui entoure cette planète. Remontoir, le *Lumière Zodiacale*, les deux vaisseaux restants de la force d'intervention de Skade – ils sont tous là, à moins d'une UA de cette planète depuis neuf semaines. C'est comme ça que je suis arrivée, Clavain.

— Ce n'est pas si facile de dissimuler des vaisseaux, dit-il. Surtout quand on les recherche activement.

— Eh bien maintenant c'est possible, dit-elle. Nous avons des techniques inconnues de vous. Des choses que nous avons apprises – que nous avons été bien obligés d'apprendre depuis notre dernière rencontre. Vous ne pourriez même pas les imaginer.

Clavain jeta un coup d'œil à Scorpio. Le porcko essaya de deviner ce qui se passait dans la tête du vieil homme et n'y parvint pas.

— Par exemple ? demanda Clavain.

— De nouveaux moteurs, répondit-elle. Des propulsions noires. Invisibles. Indétectables. À jet de propulsion... furtif. Des écrans de camouflage. Des bulles de suppression d'inertie. Des moteurs cryoaritmétiques miniaturisés. Un contrôle d'inertie fiable à grande échelle. Des armes hypométriques. Elles me font peur. J'ai vu ce qui se passait quand elles devenaient folles. Elles sont mauvaises.

— Tout ça en une vingtaine d'années ? fit Clavain, incrédule.

— Nous avons été aidés.

— Par qui ? Par le bon Dieu ? Vous l'avez eu au téléphone, et vous lui avez dicté votre lettre au père Noël ?

— Ce n'était pas Dieu, croyez-moi. Je suis bien placée pour le dire. C'est moi qui ai dicté la lettre.

— Et à qui avez-vous passé commande, au juste ?

— À ma fille, répondit Khouri. Elle sait des choses. Clavain. C'est ce qui fait toute sa valeur. C'est pour ça que Skade la veut.

Scorpio eut une soudaine impression de vertige. Dès qu'ils grattaient une couche de l'histoire de Khouri, ils faisaient apparaître une strate encore plus insensée.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi vous n'avez pas signalé votre arrivée depuis l'orbite, dit Clavain.

— Nous ne voulions pas attirer l'attention d'Ararat, répondit

Khourï. Pas avant d'y être obligés. Il y a une guerre là-haut, vous vous souvenez ? Un engagement spatial majeur, dont les protagonistes se donnent beaucoup de mal pour passer inaperçus. Nous signaler aurait constitué un risque. Et puis la situation est tellement confuse, troublée...

— Entre les forces de Skade et les vôtres ?

— C'est plus compliqué que ça. Jusqu'à une époque récente, Skade ne se battait pas contre nous ; elle était de notre côté. À vrai dire, même à présent, en dehors d'une affaire personnelle qui nous oppose, Skade et moi, je dirais que nous sommes plus ou moins en paix.

— Alors, au nom du diable, contre qui vous battez-vous ? demanda Clavain.

— Les Inhibiteurs, répondit Khourï. Les Loups, ou quel que soit le nom que vous leur donnez.

— Ils sont là ? demanda Scorpio. Vraiment là, dans ce système ?

— Désolée pour cette mauvaise nouvelle, répondit Khourï.

— Eh bien, fit Clavain en interrogeant ses compagnons du regard. Personnellement, je ne trouve pas ça très réjouissant.

— C'était bien l'idée, confirma Khourï.

Clavain passa un doigt le long de son nez.

— Euh, encore un détail : depuis que vous êtes arrivée ici, vous avez prononcé à plusieurs reprises un nom qui ressemblait à « Hela ». Vous avez même dit que nous devions y aller. Ce nom ne me dit rien. Que veut-il dire ?

— Je ne sais pas, répondit-elle. Je ne me rappelle même pas l'avoir prononcé.

Hela, 2727

Le questeur Jones avait été averti de l'arrivée d'un visiteur à bord de sa caravane. L'avis émanait de la Voie Permanente, et il était authentifié par les sceaux officiels de la Tour de l'Horloge. Peu après, un petit vaisseau spatial – un monoplace rouge rubis, en forme de coquille, de fabrication ultra – descendit en douceur vers la caravane.

L'appareil se positionna sur un cône de poussée soigneusement équilibré et resta un moment en vol stationnaire au-dessus de la caravane. Puis il se posa sur l'aire d'atterrissage principale. Une porte s'ouvrit, une silhouette en scaphandre pressurisé apparut. Le visiteur hésita et retourna dans la navette chercher une canne et une petite mallette blanche. Des caméras le suivirent sous différents angles alors qu'il se frayait un chemin dans la caravane, ouvrait, avec sa clé de la Tour de l'Horloge, des portes normalement infranchissables et les refermait soigneusement derrière lui. Il marchait très lentement, prenant son temps, donnant au questeur l'occasion d'exercer son imagination. Il tapotait parfois quelque chose du bout de sa canne, ou il passait sa main gantée en haut d'une cloison et regardait ses doigts pour voir s'il y avait de la poussière.

— Peppermint, ça ne sent pas bon, fit le questeur à la bestiole perchée sur son bureau. Je n'aime pas quand on nous envoie quelqu'un avec une heure de préavis, comme ça. J'ai toujours l'impression qu'ils veulent nous prendre au dépourvu. Ils croient qu'on mijote un mauvais coup, ou quoi ?

Il s'absorba dans la contemplation de sa bestiole qui faisait méticuleusement disparaître un petit tas de graines. Ses yeux noirs à facettes – sous le bon éclairage, ils étaient en fait d'un violet très sombre, luisant – brillaient comme des pierres précieuses.

— Qui cela peut-il être, qui cela peut-il être... ? marmonnait le questeur en battant une petite marche avec ses doigts sur la table. Tiens, reprends des graines. Une canne... Qui connaissons-nous qui marche avec une canne ?

La bestiole leva les yeux sur lui comme si elle s'apprêtait à émettre un avis, puis elle se remit à picorer, la queue enroulée autour d'un presse-papiers.

— Ça ne sent pas bon, Peppermint. Je le sens, je t'assure.

Le questeur s'enorgueillissait de commander une caravane bien tenue – pour une caravane. Il faisait ce que l'église lui demandait, mais en dehors de ça il se gardait bien de mettre le nez dans les affaires de la cathédrale. Sa caravane regagnait toujours la Voie à temps pour honorer ses rendez-vous, et elle revenait rarement sans une cargaison respectable de pèlerins, de travailleurs itinérants et d'artefacts shifteurs. Il prenait soin de ses passagers et de ses clients sans chercher à s'attirer leur amitié ou leur reconnaissance. Il n'en avait que faire. Il avait le sens des responsabilités, il avait Peppermint, et c'était tout ce qui comptait.

La situation n'était pas si rose, ces temps derniers, mais toutes les caravanes pouvaient en dire autant, et s'ils voulaient faire un exemple, il y en avait dont les états de service étaient bien plus mauvais que les siens. D'ailleurs, l'Église devait être très satisfaite de la façon dont le questeur l'avait servie pendant toutes ces années, sans quoi elle n'aurait pas permis à sa caravane de grandir autant et de circuler sur des routes commerciales aussi importantes. Il avait de bonnes relations avec les fonctionnaires de la cathédrale auxquels il avait affaire, et – même si ça leur aurait fait mal de l'admettre, évidemment – il avait quand même la réputation de traiter les négociants comme Crozet avec justice. Alors, quelle pouvait être la raison de cette visite surprise ?

Il espérait que ça n'avait rien à voir avec le sang. C'était bien connu : plus on s'approchait des affaires de la cathédrale, plus on risquait d'entrer en contact avec les agents du ministère du Sang. Le ministère du Sang était l'organisme clérical qui promulguait le sang littéral de Quaiche – une émanation de la Tour de l'Horloge. Mais, si loin de la Voie, le sang de Quaiche était très dilué. La vie était rude, à la campagne, hors du sanctuaire d'acier des cathédrales. Il fallait faire attention aux chutes de glace et aux geysers. Si on avait besoin de quelque chose, ce n'était sûrement pas de la bigoterie chimique d'un virus d'endoctrinement, mais bien plutôt d'y voir clair. De discernement. Maintenant, s'il y avait eu un changement de politique, un élargissement de l'emprise du ministère...

— C'est ce Crozet, dit-il. Ce flemmard, ce bon à rien ! Il nous porte toujours la poisse, celui-là. Je n'aurais jamais dû le laisser monter à bord. J'aurais dû le renvoyer, la queue entre les jambes !

Peppermint riva ses yeux sur lui.

— Que celui qui n'a jamais péché nous jette la première pierre, articula-t-il avec ses petites mandibules.

— C'est ça. Merci, Peppermint, fit le questeur en ouvrant le tiroir de son bureau. Bon, si tu entras là-dedans jusqu'au départ de notre visiteur ? Et ferme ton clapet, hein !

Il tendait la main vers sa bestiole, s'apprêtant à la replier gentiment en une forme susceptible d'entrer dans le tiroir. Mais la porte de son bureau s'ouvrait déjà. Le passe de l'étranger ouvrait même celle-là...

Le personnage en combinaison referma la porte derrière lui, appuya sa canne contre le côté du bureau, posa sa mallette blanche par terre et déboucla son casque, un vieux casque rococo, avec des gargouilles en relief autour de la visière. Il l'enleva et le posa sur le coin du bureau.

Le questeur constata, non sans surprise, qu'il ne connaissait pas ce bonhomme. Il s'attendait à voir l'un des agents de l'Église à qui il avait généralement affaire, mais c'était vraiment un étranger.

— On pourrait parler un moment, Questeur ? demanda l'homme en indiquant d'un geste le siège placé sur le côté du bureau.

— Oui, oui, répondit précipitamment le questeur Jones. Asseyez-vous, je vous en prie. Avez-vous fait... euh... bon voyage ?

— Bon voyage depuis la Voie ? fit l'homme en cillant, comme pétrifié par la platitude de la question. Sans incident, répondit-il.

Il fixa la bestiole que le questeur n'avait pas eu le temps de planquer.

— C'est à vous, ça ?

— Mon Pep... mon petit... Peppermint. À moi.

— Un jouet génétique, non ? Voyons voir... un tiers de phasme, un tiers de caméléon et un tiers d'un mammifère quelconque ?

— De chat, répondit le questeur. Il y a du félin en lui, absolument. N'est-ce pas, Peppermint ? Vous voulez... euh... ? fit-il en poussant le petit tas de graines vers le visiteur.

À la grande surprise du questeur – qui se demandait encore comment il avait osé lui poser une question pareille –, l'étranger prit une pincée de graines et la présenta avec une gentillesse surprenante à la bestiole. Qui commença à les mastiquer une à une, ses mandibules décrivant des mouvements de meule.

— Charmant, fit l'homme sans retirer sa main. J'aimerais bien en avoir un, mais il paraît que c'est la croix et la bannière pour en trouver.

— C'est surtout qu'ils sont fragiles, répondit le questeur.

— Ça, je vous crois volontiers. Bon, si nous en venions à nos affaires ?

— À nos affaires, fit le questeur en hochant la tête.

L'homme avait un long visage en lame de couteau, un nez aplati, la mâchoire forte. Ses cheveux blancs brillaient d'une lueur bleutée

sous l'éclairage de la pièce. Il était coiffé en brosse, une brosse aussi raide qu'un balai, et d'une planéité géométrique, comme si elle avait été coupée au laser. Sa tunique à col droit, boutonnée sur le côté, arborait l'emblème de la Tour de l'Horloge : un scaphandre bizarre, aux faux airs de momie, qui irradiait des rayons lumineux. Mais le questeur doutait que ce soit un religieux. Il avait un je-ne-sais-quoi... ou plutôt, il ne l'avait pas. Le sang de Quaiche. Il ne l'avait pas reçu en lui, ça se sentait. Ce n'était donc qu'un fonctionnaire, un technicien du sommet de la hiérarchie.

— Vous ne voulez pas connaître mon nom ? demanda l'homme.

— Seulement si vous voulez me le dire.

— Mais ça vous intrigue, non ?

— On m'a dit que j'allais avoir de la visite. C'est tout ce que j'ai besoin de savoir.

— Voilà qui est raisonnable, répondit l'homme avec un sourire. Vous pouvez m'appeler Grelier.

Le questeur inclina la tête. Il y avait eu un Grelier qui s'était impliqué dans les affaires d'Hela au tout début de la colonie, juste après la première éclipse. Il présuma que, depuis, la famille Grelier avait continué à jouer un rôle dans l'Église, génération après génération.

— Je m'honore de vous recevoir à bord de la caravane, monsieur Grelier.

— Je ne reste pas longtemps. Je voulais juste m'entretenir brièvement avec vous.

Il cessa de nourrir Peppermint, laissa tomber les dernières graines par terre, puis il se pencha, récupéra sa mallette blanche et la posa sur ses genoux. Peppermint entreprit de se nettoyer le museau avec ses pattes, on aurait dit qu'il était en prière.

— Quelqu'un est monté à bord, dernièrement, Questeur ?

— Bah, vous savez, ça va, ça vient...

— Je veux dire récemment, depuis deux ou trois jours ?

— Eh bien, il y a Crozet, évidemment...

L'homme hocha la tête et ouvrit sa mallette. Le questeur vit que c'était une trousse médicale. Elle était pleine de seringues rangées les unes à côté des autres, tels des petits soldats à la tête pointue.

— Parlez-moi de ce Crozet.

— L'un de nos fournisseurs réguliers. Il gagne sa vie dans la région de Vigrid, et il se tient à carreau. Il a une femme appelée Linxe, et un fils, Culver.

— Ils sont là, en ce moment ? En arrivant, j'ai vu un tasse-neige amarré sur le côté de votre véhicule.

— C'est le sien, confirma le questeur.

— Il y avait quelqu'un avec eux ?

— Juste une fille.

L'homme haussa les sourcils. Ils étaient, comme ses cheveux, de la couleur de la neige fraîchement tombée au clair de lune.

— Une fille ? Je croyais vous avoir entendu dire qu'il avait un fils.

— Elle voyage avec eux. Pas une parente, une autostoppeuse. Elle s'appelle...

Il fit semblant de fouiller dans ses souvenirs. Puis :

— Rashmika. Rashmika Els. Seize ou dix-sept ans, temps standard.

— Vous l'avez remarquée, hein ?

— Difficile de faire autrement. Elle ne passe pas inaperçue...

Le questeur avait l'impression que ses mains étaient deux boules d'anguilles qui glissaient visqueusement l'une sur l'autre.

— Elle a une assurance, une détermination qu'on ne voit pas souvent. Surtout chez les filles de son âge. On dirait qu'elle se sent investie d'une mission.

L'homme prit une seringue dans sa mallette.

— Quelles étaient ses relations avec Crozet ? Rien de particulier ?

— Pour autant que je le sache, ce n'était qu'une passagère.

— Vous avez entendu parler d'une disparition ? Une fille qui se serait enfuie de chez elle dans les malterres ? Les autorités enquêtent sur un sabotage possible.

— Quoi, c'était elle ? Je n'ai pas fait le rapprochement.

— Tant mieux pour vous, fit le visiteur en levant la seringue devant son visage, comme pour la présenter à la lumière. Vous auriez pu être tenté de la renvoyer chez elle.

— Et ça n'aurait pas été souhaitable ?

— Nous préférons qu'elle reste à bord de la caravane pour le moment. Elle nous intéresse. Donnez-moi votre bras.

Le questeur remonta sa manche de chemise et se pencha sur la table. Peppermint s'arrêta dans sa toilette et le regarda. Le questeur ne pouvait pas refuser. L'ordre avait été lancé avec un calme qui excluait toute possibilité de désobéissance. Il n'y avait rien dans la seringue : il était venu pour prendre du sang, pas pour en donner.

Le questeur fit un effort sur lui-même pour garder son calme.

— Et pourquoi souhaitez-vous qu'elle reste dans la caravane ?

— Pour qu'elle aille là où elle doit aller, répondit Grelier en enfonçant l'aiguille. Des plaintes de votre service achat, Questeur ?

— Des plaintes ?

— À propos de Crozet. De ses cochonneries shifteuses. Il ne les aurait pas un peu mieux vendues que d'habitude ?

— Les rumeurs habituelles...

— Cette fois, il se pourrait qu'elles soient fondées. La fille n'aurait

pas assisté aux négociations, par hasard ?

Le questeur se rendit compte que son visiteur connaissait la réponse à presque toutes ses questions. Il regarda la seringue s'emplir de son sang.

— Elle disait que ça l'intéressait. Qu'elle s'intéressait aux vestiges des Shifteurs. Elle prétend être une sorte de chercheuse. C'est Crozet qui lui avait demandé d'assister aux négociations. Et si elle était d'accord, je n'avais rien contre.

— Ben voyons ! La fille a un don, Questeur. Un don de Dieu : le don de détecter le mensonge. Elle déchiffre les micro-expressions du visage humain, les signaux subliminaux que nous ne remarquons généralement pas. C'est comme s'ils lui parlaient, comme de grandes enseignes au néon.

— Je ne vois pas...

Le dénommé Grelier retira l'aiguille du bras du questeur.

— La fille lisait dans la tête de vos négociateurs. Elle pouvait dire s'ils étaient sincères quand ils disaient qu'ils ne monteraient pas davantage. Elle envoyait des signaux discrets à Crozet.

— Comment le savez-vous ?

— Je m'attendais à ce qu'elle vienne ici. J'ai écouté les signes, moi aussi. Ils m'ont amené ici, à cette caravane.

— Mais ce n'est qu'une gamine !

— Comme Jeanne d'Arc, et regardez le bordel qu'elle a fichu.

Il appliqua un pansement adhésif sur le bras du questeur et remit la seringue dans une niche spéciale, sur le côté de la mallette. Un mécanisme poussa sur le piston et la seringue se vida. La mallette bourdonnait, comme animée d'une vie propre.

— Si vous voulez la voir..., proposa le questeur.

— Non, je n'y tiens pas. Pas encore, du moins. Ce que je veux, c'est que vous la teniez à l'œil jusqu'à ce que vous arriviez à la Voie. Elle ne doit pas repartir avec Crozet. Je compte sur vous pour qu'elle reste à bord de la caravane.

Le questeur rabaissa sa manche.

— Je ferai ce que je pourrai.

— Vous avez intérêt à faire mieux que ça.

La mallette toujours posée sur ses cuisses, il se pencha et saisit Peppermint. De son autre main, il attrapa l'une des pattes de devant de la bestiole et la lui arracha. La créature se débattit en émettant un horrible sifflement strident.

— Oh ! fit Grelier. Regardez ce que j'ai fait !

— Nooon, mugit le questeur, pétrifié d'horreur.

Grelier reposa l'animal torturé sur la table et jeta la patte arrachée par terre.

— Ce n'est qu'un membre. Il y en a plein d'autres à l'endroit d'où

il vient.

La queue de la bestiole se tordait en boucles de souffrance.

— Bon, parlons peu mais parlons bien, reprit Grelier.

Il prit un tube de métal dans la poche de son scaphandre. Le questeur tiqua, l'œil toujours rivé sur son animal mutilé. Grelier poussa le tube vers lui, sur le bureau.

— La fille pose un problème, dit-il. Elle pourrait être utile au doyen, mais il ne le sait pas encore.

Le questeur tenta d'empêcher sa voix de trembler.

— Vous connaissez vraiment le doyen ?

— Comme ci, comme ça.

— Vous sauriez s'il était mort, je veux dire.

— Il est bien vivant. C'est juste qu'il ne sort pas très souvent de la Tour de l'Horloge. Je trouve que vous posez beaucoup de questions pour un maître de caravane, non ? nota Grelier en regardant à nouveau Peppermint.

— Je vous demande pardon.

— Ouvrez le tube.

Le questeur s'exécuta. À l'intérieur se trouvaient deux rouleaux de papier. Il les sortit délicatement, les déroula et les étala sur la table. Le premier était une lettre. L'autre contenait une série de marques énigmatiques.

— Et qu'est-ce que je suis censé faire de ça ?

— Je vais vous le dire. La lettre, vous la gardez ici. Les symboles et le tube, vous les donnez à un dénommé Pietr.

— Je ne connais personne de ce nom.

— Vous devriez. C'est un pèlerin, et il est déjà à bord de votre caravane. Un personnage un peu instable.

— Instable ?

Grelier tapota la mallette, qui analysait le sang du questeur avec force bourdonnements et gargouillis.

— La plupart des souches virales actuellement en circulation ne sont pas particulièrement dangereuses. Elles induisent des sentiments ou des visions religieuses, mais elles n'interfèrent pas directement avec l'ego de l'hôte. Ce Pietr est un cas différent. Il est porteur d'une mutation rare du virus d'endoctrinement originel, appelée DEO-X, que nous nous efforçons de maintenir sous contrôle. Le DEO-X a pour effet de placer le sujet au centre de son propre cosmos privé. Il ne s'en rend pas toujours compte, mais le virus réorganise son sens de la réalité de telle sorte qu'il devient son propre dieu, il sera attiré vers la Voie, vers l'une ou l'autre des églises orthodoxes, mais il entrera toujours en conflit avec la doctrine conventionnelle. Il errera d'une secte à l'autre, se sentant perpétuellement au bord de l'illumination. Ses choix deviendront de plus en plus extrêmes, le poussant à adorer Haldora

d'une façon de plus en plus étrange, comme les Observateurs.

Le questeur n'avait jamais entendu parler du DEO-X, mais les religieux que lui décrivait Grelier, il les connaissait bien : c'étaient généralement des hommes jeunes et graves, totalement dépourvus d'humour. Tout se passait comme si le virus avait trouvé dans leur cerveau un point d'ancrage.

— Et quel rapport avec la fille ?

— Rien encore. Je veux juste qu'il entre en possession de ce tube et de ce bout de papier. Il n'a jamais vu ces informations écrites aussi précisément, mais pour lui elles prendront un sens. Ce sera comme si, après n'avoir jamais vu que des graffitis sur de la pierre, il tombait sur une enluminure.

Le questeur examina à nouveau le papier. Maintenant qu'il le regardait de plus près, il lui semblait avoir déjà vu cela...

— L'éclipse non signalée ? avança-t-il. Je croyais que c'était une légende.

— Peu importe. C'est l'une des croyances marginales sur lesquelles Pietr est déjà tombé. Il la reconnaîtra et ça l'incitera à agir, poursuit Grelier en observant attentivement le questeur, comme pour évaluer sa fiabilité. J'ai infiltré un agent parmi les Observateurs. Il dira deux mots, en passant, à Pietr à propos d'une fille partie en croisade, une sorte de prophétie. Une fille née dans la glace, destinée à changer le monde.

— Rashmika ?

Grelier esquissa la forme d'un pistolet avec sa main, le pointa vers le questeur et fit claquer sa langue.

— Vous n'avez qu'à les mettre en présence l'un de l'autre. Débrouillez-vous pour qu'elle aille voir les Observateurs, et Pietr s'occupera du reste. Il ne pourra pas résister à la tentation de transmettre la connaissance qu'il aura acquise.

Le questeur fronça les sourcils.

— Il faut qu'elle voie ces inscriptions ?

— Il faut qu'elle ait une raison de rencontrer le doyen. L'autre lettre y contribuera – elle concerne son frère –, mais ça ne suffira peut-être pas. Elle s'intéresse aux Shifteurs, alors l'éclipse non signalée attisera sa curiosité. Il faudra qu'elle arrive à la conclusion, même si son instinct lui dit de rester à l'écart des cathédrales.

— Mais pourquoi ne pas tout simplement lui donner le tube ? Pourquoi ce stratagème compliqué avec les Observateurs ?

Grelier regarda à nouveau Peppermint.

— Vous ne captez vraiment rien, hein ?

— Je regrette. C'est juste que...

— La fille est extraordinairement difficile à manipuler. Elle a le don de détecter instantanément le mensonge, à moins qu'il ne soit

émis avec sincérité. Le seul moyen de la manipuler est d'y mettre une grande force de conviction... Et puis, poursuivit Grelier après une pause, j'ai besoin de connaître ses limites. Quand je l'aurai étudiée d'une certaine distance, je pourrai l'approcher ouvertement. Mais en attendant, je veux la guider de loin. Vous êtes un intermédiaire pratique, et vous me permettrez aussi de tester son don.

— Et la lettre ?

— Vous la lui remettrez en mains propres. Dites-lui qu'elle est arrivée en votre possession grâce à un émissaire secret, et que vous n'en savez pas davantage. Observez-la attentivement, et rapportez-moi sa réaction.

— Et si elle pose trop de questions ?

Grelier eut un sourire compatissant.

— Essayez de mentir.

La mallette médicale émit un bip. L'analyse était terminée. Grelier la fit pivoter, afin de permettre au questeur de voir le résultat. Des histogrammes et des camemberts étaient apparus dans le couvercle de la mallette.

— C'est bon ? demanda le questeur.

— Vous n'avez pas à vous en faire, répondit Grelier.

Sur ses caméras privées, le questeur regarda le vaisseau spatial en forme de coquille rouge rubis s'élever au-dessus de la caravane. Il s'inclina complètement sur l'aile, ses propulseurs principaux projetant des ombres folles sur le paysage.

— Je regrette, Peppermint, dit-il.

La bestiole essayait de se frotter le museau, sa patte avant intacte fouettant maladroitement ses mandibules comme un essuie-glace cassé. Elle braqua sur le questeur ses yeux couleur cassis, beaucoup moins inexpressifs que celui-ci ne l'aurait souhaité.

— Si je ne fais pas ce qu'il veut, il reviendra. Je ne sais pas ce qu'il attend de cette fille, mais ça ne colle pas. Je le sens. Pas toi ? Il ne me plaît pas du tout. Je savais bien qu'il nous attirerait des ennuis. Je l'ai compris à la seconde où il s'est posé.

Le questeur lissa à nouveau la lettre. Elle était brève, rédigée d'une écriture claire, enfantine. Elle était d'un certain Harbin et adressée à une dénommée Rashmika.

Le vol vers le *Spleen de l'Infini* ne prit que dix minutes, principalement consacrées à faire la queue derrière une longue colonne de cargos lors de la phase d'accostage finale. Il y avait un certain nombre de points d'accès dans le vaisseau monumental, des ouvertures pareilles à des grottes parfaitement rectangulaires dans les parois de l'aiguille fièrement dressée vers le ciel. La plus haute se trouvait à deux kilomètres au-dessus de la surface de l'eau. Il s'agissait des soutes-parkings jadis destinées aux petits appareils de maintenance, ou des sas principaux qui donnaient accès aux salles immenses, caverneuses, du vaisseau.

Scorpio n'aimait pas beaucoup retourner vers le *Spleen*, quelles que soient les circonstances. Franchement, le vaisseau lui foutait la trouille. C'était une perversion, la mutation obscène d'un objet mécanique. Il n'était vraiment pas superstitieux, mais il avait toujours l'impression qu'il était hanté, ou possédé. Et le plus troublant, c'était qu'il savait que cette vision n'était pas totalement erronée. Le vaisseau était véritablement hanté, dans la mesure où toute sa structure était indissociablement fondue avec la psyché résiduelle de son capitaine. À une époque où la Pourriture Fondante avait un peu perdu de son impact horifique, le destin du capitaine était un rappel choquant des atrocités commises par le fléau.

La navette largua ses passagers dans la soute du haut et repartit aussitôt vers une autre mission urgente pour la colonie. Un agent de la Ligue de Sécurité les attendait pour les accompagner à la salle de réunion située dans les niveaux inférieurs. Il effleura son oreillette, fronça légèrement les sourcils en écoutant une voix distante et se tourna vers Scorpio.

— La pièce est sécurisée, monsieur.

— Pas d'apparitions ?

— Rien au-dessus du niveau quatre cents au cours des trois dernières semaines. Beaucoup d'activité dans les étages inférieurs, mais nous devrions avoir le vaisseau pour nous tout seuls. Si vous voulez bien me suivre...

— Allez-y, fit Scorpio en se tournant vers Vasko. Je vous rejoindrai plus tard. Vous n'aurez qu'à leur dire que vous êtes Vasko Malinin, membre de la LS, et que vous avez participé à la mission de récupération de Clavain. Et ne dites rien de plus tant que je ne serai

pas arrivé.

— Oui, monsieur. Euh... je vous demande pardon, monsieur, mais que voulait-il dire quand il a parlé d'apparitions ?

— Vous n'avez pas envie de le savoir, soupira Scorpio.

Il les regarda s'éloigner dans les entrailles du vaisseau, attendit que le bruit de leurs pas se soit estompé et, lorsqu'il fut sûr d'être seul dans la soute-parking, il se dirigea vers l'entrée et se tint debout au bord, le bout rond de ses chaussures enfantines dangereusement près du vide.

Le vent lui fouaillait le visage, et pourtant il n'était pas spécialement fort ce jour-là. Il éprouvait chaque fois un pincement au cœur à l'idée qu'il allait être emporté par une bourrasque, mais l'expérience lui avait appris que le vent souillait généralement vers l'intérieur du bâtiment. Il se tint néanmoins prêt à se rattraper à la poignée de la porte si un tourbillon menaçait de le faire basculer dans le vide. Clignant des paupières dans le vent, les yeux larmoyants, il regarda l'aile volante en forme de serre disparaître au loin. Puis il baissa les yeux sur la colonie qui, malgré le retour de Clavain, était encore plus ou moins sous sa responsabilité.

À des kilomètres de là, le Premier Camp étincelait dans l'anse de la baie. Il était trop loin pour distinguer quelque détail que ce soit, en dehors des plus grandes structures, comme la Haute Conque. Encore ces bâtiments étaient-ils aplatis, réduits à une quasi-insignifiance par l'altitude à laquelle il se trouvait. La crasse et la joyeuse effervescence des rues étaient gommées. Le bidonville paraissait d'une netteté, d'un ordre inquiétants, comme dessiné selon de strictes règles d'urbanisme. Il aurait pu s'agir d'à peu près n'importe quelle ville, sur n'importe quel monde, à n'importe quel moment de l'histoire. De minces panaches de fumée montaient des cuisines et des usines, mais en dehors de la fumée rien ne bougeait, rien qu'il puisse repérer. En même temps, toute la colonie tremblait, vibrait, animée d'une sorte de fièvre subliminale, comme vue à travers une brume de chaleur.

Pendant longtemps, Scorpio avait cru qu'il ne pourrait jamais vivre ailleurs qu'à Chasm City. Il adorait la complexité rugissante de cette ville. Il en avait aimé les dangers et les défis presque autant que les aubaines. Il savait que, chaque jour où le soleil se levait, il pouvait s'attendre à être la cible de six ou sept attentats, orchestrés par autant de bandes rivales. Et il y en aurait une douzaine d'autres qui ne vaudraient même pas la peine qu'on lui en parle. Et tous les jours, il pourrait lui-même donner l'ordre de faire passer de vie à trépas n'importe lequel de ses ennemis. Avec Scorpio, ce n'était jamais une question de bizness ; c'était toujours personnel.

On aurait pu penser qu'après avoir vécu la vie stressante d'un grand criminel à Chasm City il aurait été à jamais irrécupérable.

Beaucoup craquaient – soit ils se grillaient et se retiraient dans les sphères limitées du crime mineur où ils avaient vu le jour, soit ils faisaient le genre d'erreur dont on n'avait pas le temps de tirer une leçon.

Scorpio n'avait jamais craqué. Il n'avait commis qu'une fois une erreur de ce genre – et encore, cette fois-là, ce n'était pas vraiment sa faute. C'était la guerre ; les règles changeaient si vite que de temps en temps il s'était même retrouvé en train d'agir légalement. Et ça, c'était vraiment terrifiant.

Cette erreur, il avait bien failli la payer de sa vie. Tomber entre les pattes des zombies d'abord, des araignées ensuite... Mais c'est comme ça qu'il avait fait la rencontre de Clavain. En fin de compte, une question demeurait : lui qui avait été si totalement défini par la cité, que serait-il sans elle ?

Il lui avait fallu un moment pour le découvrir. Et d'une certaine façon, il n'avait vraiment trouvé la réponse que lorsque Clavain était parti et que la responsabilité de la colonie était retombée sur lui.

Il s'était tout simplement réveillé un matin... pour découvrir qu'il n'avait plus la nostalgie de Chasm City. Son ambition ne se focalisait plus sur un objectif aussi absurde et égoïste que la fortune personnelle, le pouvoir ou le prestige. Il avait naguère adoré les armes et la violence ; il devait encore se dominer pour contrôler sa colère, mais il devait faire un effort pour se rappeler quand il avait tenu un fusil ou un couteau pour la dernière fois. À la place des bandes et des luttes d'influence, des plaies et des bosses, ses journées étaient maintenant remplies de quotas, de budgets, de prévisions d'approvisionnement, au beau milieu du marécage stupéfiant de la politique interpersonnelle. Le Premier Camp n'était même pas vraiment une ville, mais le diriger, ainsi que la colonie au sens large, était une tâche si complexe qu'elle suffisait à l'occuper tout entier. Il n'aurait jamais cru à l'époque où il vivait à Chasm City qu'un jour il se retrouverait planté là, comme un roi surveillant son royaume. Ça avait été un long voyage plein d'embûches et de problèmes, mais quelque part, en chemin – peut-être ce premier matin-là, quand il s'était réveillé sans que son vieux boulot lui manque –, il était devenu une sorte d'homme d'État. Pour quelqu'un qui avait démarré dans la vie comme un esclave indigne d'avoir seulement un nom, ce n'était pas le plus prévisible des destins.

Et voilà qu'il craignait à présent de perdre tout cela. Il avait toujours su que leur séjour sur ce monde ne serait que temporaire, une halte, le temps que Remontoir et les autres les rejoignent. Et puis les jours, les mois avaient passé. Ça faisait plus de vingt ans, maintenant, et il avait commencé à caresser l'idée que les choses pourraient peut-être durer. Remontoir avait peut-être été plus que retardé. Et si le

conflit gigantesque entre l'humanité et les Inhibiteurs avait condamné la colonie à l'isolement ?

Ça n'avait jamais été un espoir réaliste, et il sentait maintenant qu'il payait le prix de ce rêve. Non seulement Remontoir était arrivé, mais il avait amené le théâtre des opérations militaires avec lui. Si ce que Khouri leur avait raconté était exact, alors la situation était vraiment grave.

La ville étincelait dans le lointain. Elle avait l'air désespérément précaire, comme une mince couche de poussière semée sur le paysage. Scorpio éprouva soudain l'impression viscérale qu'une chose à laquelle il tenait plus que tout au monde était en danger de mort.

Il tourna brusquement le dos à la porte ouverte de la soute-parking et se dirigea vers la salle de réunion.

Ararat, 2675

La salle de réunion avait été aménagée dans la chambre sphérique qui était jadis le centre de commande principal de l'énorme vaisseau. L'accès évoquait à présent un gigantesque système de grottes : un dédale de galeries et de corridors glacés, sinueux, imbriqués les uns dans les autres, laissant parfois abruptement place à des puits vertigineux. Il y avait des chambres pleines d'échos et des points nodaux d'une exigüité claustrophobique. Les parois disparaissaient sous des excroissances fantastiques, repoussantes : là, c'était une sorte de mousse lépreuse, ici une masse ramifiée qui évoquait de façon dérangeante des tissus pulmonaires pétrifiés. Une sorte de mucus suintait continuellement des plafonds et s'accumulait au sol. Scorio évitait les obstacles et les mares visqueuses avec l'aisance due à une longue pratique. Il savait qu'il n'y avait rien de véritablement dangereux dans les exsudats du vaisseau – sur le plan chimique, ils étaient sans intérêt –, mais même pour quelqu'un qui avait vécu dans la Mouise, l'impression générale était répugnante. Si le vaisseau n'avait jamais été qu'une chose mécanique, il aurait pu le supporter. Seulement il ne pouvait oublier que ce qu'il voyait était, par un mécanisme étrange, l'émanation du corps biologique du capitaine, sa mémoire. Quant à savoir s'il se déplaçait dans un vaisseau qui avait acquis des attributs biologiques, ou dans un corps qui s'était étendu aux proportions du vaisseau dont il avait pris la forme, ce n'était qu'une question de sémantique.

Et Scorio se fichait pas mal de la réponse. Les deux hypothèses le révoltaient également.

Il arriva à la salle de réunion. Après le crépuscule sinistre des galeries, elle était d'une clarté et d'une netteté frappantes. La salle de commande, originellement sphérique, avait été équipée d'un faux plancher et d'une gigantesque table de conférence. Un projecteur rénové suspendu au-dessus comme un lustre hypertrophié affichait des vues schématiques de la planète et de son espace aérien immédiat.

Clavain était déjà là. Il portait un genre d'uniforme noir, strict, qui aurait été plus ou moins approprié à n'importe quel moment des huit cents dernières années. Il avait permis à quelqu'un de le pomponner un peu : les rides et les ombres de son visage étaient toujours là, mais il avait dormi quelques heures, et le Clavain du bon vieux temps semblait revenu. Il caressa sa barbe, qui avait été rafraîchie, un coude posé sur la table. Son autre main battait une petite marche sur la surface noire, luisante comme un lac.

— Quelque chose t'a retenu, Scorp ? demanda-t-il gentiment.

— J'avais besoin de réfléchir un moment.

Clavain le regarda et inclina la tête.

— Je comprends.

Scorpio s'assit à côté de Vasko, sur un siège qui lui avait été réservé parmi un groupe élargi de responsables de la colonie.

Clavain présidait la réunion, à la tête de la table, Blood à sa gauche, sa grande carcasse occupant la place de deux personnes. Blood réussissait, comme toujours, à avoir l'air d'un barbare qui aurait fait irruption dans une réunion à laquelle il n'était pas convié. Il tenait un couteau dans une de ses pattes et se curait le sabot de l'autre avec la pointe de la lame, expédiant par terre le produit de sa cueillette.

Antoinette Bax offrait un fort contraste avec lui. Elle était assise à la droite de Clavain. Scorpio l'avait rencontrée avant de quitter Chasm City. C'était alors une jeune humaine à peine sortie de l'adolescence. Elle avait maintenant une petite quarantaine d'années, et elle était toujours aussi jolie à ses yeux, mais son ovale s'était empâté et elle commençait à avoir des pattes-d'oie. Une chose n'avait pas changé, pourtant, et elle l'emmènerait probablement avec elle dans la tombe : c'était la bande de taches de rousseur parfaitement rectangulaire qui lui courait d'une pommette à l'autre en passant sur son nez et qu'on aurait dite peinte au pochoir. Elle avait les cheveux plus longs, plaqués sur son crâne, avec une raie sur le côté. Elle portait des bijoux ornements, faits sur la planète, et ses doigts aux ongles laqués d'un vert chimique éclatant étaient couverts de bagues. Bax avait été une pilote de génie, en son temps, mais elle n'avait plus beaucoup d'occasions de voler. Elle s'en plaignait avec bonhomie, tout en abattant un solide travail pour la colonie. Elle s'était révélée une excellente médiatrice.

Son mari. Xavier Liu, était un peu plus âgé qu'elle. Ses cheveux noirs étaient maintenant striés de gris et retenus sur la nuque en une modeste queue-de-cheval. Il arborait un petit bouc taillé avec soin, et il lui manquait deux doigts à la main droite, depuis un accident survenu aux docks, une quinzaine d'années auparavant. Scorpio s'était toujours bien entendu avec lui. C'était l'un des rares hommes qui n'avaient vraiment pas l'impression de voir un porcko quand ils lui

parlaient, mais juste un individu avec qui on pouvait discuter sans arrière-pensée. Xavier était chargé du parc de machines et contrôlait les réserves de la colonie – qui étaient limitées et allaient en s’amenuisant – en droïdes encore opérationnels, véhicules, avions, pompes, armes et navettes : théoriquement, c’était un travail de bureau, mais chaque fois que Scorpio passait le voir, il le trouvait les mains dans le cambouis, en train de donner un coup de main quelque part.

La voisine de Blood était une femme pâle, spectrale, du nom de Pauline Sukhoï. Elle paraissait hantée par on ne savait quelle vision, ou être un fantôme elle-même. Elle avait les mains et la voix tremblantes, et tout le monde savait qu’elle avait eu des accès de folie passagère. Enfin, c’est comme ça qu’on les avait qualifiés, à l’époque. Il y avait bien des années, sous le patronage de l’un des personnages les plus mystérieux de Chasm City, elle avait participé à des expériences portant sur des altérations locales du vide quantique. Il y avait eu un accident, et dans le choc en retour, dans l’éventail des possibles qui accompagnait la transition du vide quantique, Sukhoï avait vu quelque chose de terrible, qui l’avait précipitée au bord de la folie. Des années après, elle n’arrivait toujours pas à en parler. On disait qu’elle passait son temps à coudre des motifs pour en faire des tapis.

Et puis il y avait Orca Cruz, l’une des vieilles associées de Scorpio, du temps où il vivait dans la Mouise. Elle avait perdu un œil, mais l’autre était aussi acéré qu’une lame de monofilament. C’était la femme – l’être humain – la plus coriace qu’il ait jamais rencontrée, Clavain compris. Deux vieux ennemis de Scorpio avaient jadis commis l’erreur de la sous-estimer. La première fois que Scorpio avait entendu parler d’elle, c’était à l’occasion de leur enterrement. Cruz portait beaucoup de cuir noir, et son arme à feu préférée était posée sur la table, devant elle, ses ongles vernis en rouge écarlate cliquetant sur la laque ornementée à la japonaise de la crosse sculptée. Scorpio trouva le geste un peu déplacé, mais il n’avait jamais choisi ses associés pour leur sens des convenances.

Il y avait une douzaine d’autres membres émérites de la colonie, dont trois étaient des nageurs de la section de contact avec les Schèmes Mystifs. Des jeunes gens, bien sûr, des hommes et des femmes standard, au corps d’otarie, élancé et puissant, à la peau tachetée de vert pâle révélatrice de l’emprise du milieu sur leur physiologie. Ils portaient des tuniques sans manches qui mettaient en valeur leurs épaules larges et leurs bras aux muscles impressionnants. Aux mouchetures de leur peau étaient intégrés des tatouages complexes qui indiquaient leur niveau hiérarchique, et qu’ils étaient seuls à comprendre. Scorpio ne les aimait pas beaucoup. Ils étaient

comme des poissons dans l'eau dans un monde lumineux qu'il ne connaîtrait jamais, lui, le porcko. Et puis il leur trouvait l'air hautain et dédaigneux, même envers les humains standard. Cela dit, on ne pouvait pas nier qu'ils exerçaient une réelle fascination et que, d'une certaine façon, leur attitude méprisante était compréhensible. Ils avaient vu des choses et des endroits que personne d'autre ne verrait jamais, et ils constituaient des atouts précieux pour la colonie.

Les neuf autres seniors de la colonie étaient tous sensiblement plus âgés que les nageurs. Ils étaient déjà adultes quand ils avaient quitté Resurgam. Scorpio voyait leurs visages changer au gré de leur départ et de l'intégration de nouveaux membres, mais il se faisait un devoir de les connaître tous, en s'attachant à approfondir les détails personnels comme s'il s'agissait d'amis ou d'ennemis intimes. Il savait que cet intérêt personnel était l'un de ses atouts, et compensait son inaptitude à la prévision à long terme.

Il fut donc profondément troublé de voir, autour de la table, une personne qu'il connaissait à peine. Khouri était assise en face de lui, à côté du docteur Valensin, qui s'occupait d'elle. Scorpio n'avait pas prise sur elle, aucune vision de ses faiblesses. Cette lacune l'ennuyait, comme une dent arrachée.

Il se demandait si d'autres que lui partageaient la même impression quand le brouhaha des conversations s'interrompt. Tout le monde, Khouri comprise, se tourna vers Clavain, s'attendant à ce qu'il ouvre la séance.

Clavain se leva avec un effort manifeste.

— Je ne mobiliserai pas longtemps la parole. Tout me porte à croire que Scorpio a magnifiquement administré la colonie pendant mon absence. Je n'ai pas l'intention de reprendre mon poste, mais je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour l'épauler au cours de la crise actuelle. Je suppose que vous avez tous lu les mémos que nous avons préparés, Scorp et moi, en partant du témoignage de Khouri.

— Nous les avons lus, dit l'un des anciens colons, un homme corpulent, barbu, appelé Hallatt. Maintenant, ça ne veut pas dire que nous prenons ses déclarations au sérieux.

— Il est vrai qu'elles ont de quoi surprendre, convint Clavain, mais nous devrions être les derniers à nous en étonner, compte tenu de tout ce qui nous est arrivé depuis que nous avons quitté Yellowstone. Nous vivons une époque étrange. Les circonstances de son arrivée ne pouvaient faire autrement que d'être un peu insolites...

— Ce n'est pas seulement ce qu'elle affirme, reprit Hallatt. C'est Khouri elle-même. Elle était l'adjointe d'Ilia Volyova. Ce qui n'est pas la meilleure des recommandations, en ce qui me concerne.

— Il se peut que Volyova ait fait du tort à votre planète, répliqua Clavain en levant la main, mais de mon point de vue elle a expié ses

péchés par son dernier geste.

— C'est peut-être ce qu'elle croyait, argumenta Hallatt. Mais ce n'est pas au pécheur qu'il incombe d'accorder ou non la rédemption. De mon point de vue à moi, c'était une criminelle de guerre, et Ana Khouri était sa complice.

— C'est votre avis, convint Clavain. Mais conformément aux lois auxquelles nous avons tous accepté de nous conformer au cours de l'évacuation, Volyova et Khouri devaient être absoutes de tout crime éventuel. Je n'ai qu'une préoccupation aujourd'hui, le témoignage de Khouri, et une seule question : devons-nous en tenir compte ou non ?

— Un instant, fit Khouri alors que Clavain se rasseyait. J'ai peut-être raté un épisode, mais il me semble que quelqu'un d'autre devrait prendre part à ce petit topo, non ?

— À qui pensez-vous ? demanda Scorpio.

— Le vaisseau, évidemment. Celui dans lequel nous nous trouvons.

Scorpio gratta le repli de peau séparant son front et son nez en trompette.

— Je ne vous suis pas.

— C'est bien le capitaine Brannigan qui vous a amenés ici ? Il me semble que ça lui donne le droit de siéger à cette table, non ?

— Vous n'avez peut-être pas fait attention, dit Pauline Sukhoï. Ce n'est plus un vaisseau. C'est un élément du paysage.

— Vous avez raison de parler du capitaine, intervint Antoinette Bax, sa voix grave attirant aussitôt l'attention générale. Nous avons essayé d'établir le dialogue avec lui depuis le moment où le *Spleen* s'est posé. Rien à faire. Il refuse la communication.

— Le capitaine serait... mort ? demanda Khouri.

— Non..., fit Bax en regardant autour d'elle d'un air méfiant. Il pointe encore le bout de son nez, de temps à autre.

— Je peux vous poser une question ? demanda Pauline Sukhoï de sa voix frêle, tremblante de crainte, qui paraissait toujours au bord de l'éclat de rire. Vous affirmez que Remontoir et ses alliés – nos alliés – ont effectué des percées significatives dans un certain nombre de domaines. Des propulsions indétectables, des vaisseaux invisibles, des armes capables de traverser l'espace-temps... La liste est longue. D'autant que vous n'avez pas eu beaucoup de temps pour faire ces découvertes.

— Ce n'étaient pas des découvertes, rectifia Khouri. Relisez mes notes. C'est Aura qui nous a dit comment fabriquer toutes ces choses. Nous ne les avons pas faites par nous-mêmes.

— Parlons un peu d'Aura, intervint Scorpio. En fait, repartons du début, du moment où nos deux forces se sont séparées, du côté de Delta Pavonis. Le *Lumière Zodiacale* était gravement endommagé,

certaines, mais il n'aurait pas dû falloir plus de deux ou trois ans aux systèmes d'autoréparation pour le rafistoler. Et ça fait vingt-trois ans que nous l'attendons. Qu'est-ce qui vous a tellement retardés ?

— Les réparations ont pris beaucoup plus longtemps que prévu, répondit Khouri. Les Inhibiteurs contrôlent une grande partie du système, et nous avons eu bien du mal à nous procurer les matières premières indispensables.

— Ça n'a quand même pas pu vous prendre vingt ans, objecta Scorpio.

— Non, mais au bout de quelques années il nous est apparu que nous n'avions rien à craindre des Inhibiteurs pourvu que nous restions près de l'objet d'Hadès, l'étoile neutronique réaménagée. Ce qui nous permettait, accessoirement, de l'étudier. Nous avons eu peur, au début, mais les Inhibiteurs s'en sont toujours tenus à l'écart, comme si quelque chose en elle leur déplaisait souverainement. En réalité, c'est bien ce que nous avons compris, Thorn et moi.

— Parlez-nous un peu de Thorn, relança Clavain.

— Thorn était le chef de la résistance, répondit-elle d'une voix étranglée. Il menait la vie dure au régime quand les Inhibiteurs se sont montrés, et...

— Vous aviez pris contact avec lui, Volyova et vous, n'est-ce pas ? insista gentiment Clavain.

— C'est le moyen que nous avons trouvé pour amener les gens à évacuer la planète, avec notre aide. Ce qui m'a amenée à nouer des relations étroites avec lui.

Sa voix se brisa.

— Prenez votre temps, fit Clavain avec une douceur que Scorpio n'avait pas entendue dans sa voix depuis bien longtemps.

— Une fois, une curiosité stupide nous avait attirés, Thorn et moi, trop près des Inhibiteurs. Nous étions cernés, et ils avaient même commencé à nous enfoncer leurs sondes dans la tête pour pomper nos souvenirs, quand une chose – une entité – est intervenue et nous a sauvés. Elle paraissait venir des environs d'Hadès. Peut-être était-ce une extension de l'étoile neutronique proprement dite, une sonde d'une autre sorte...

— Vous auriez eu des contacts avec un esprit humain..., fit Scorpio en tapotant le mémo placé devant lui.

— C'était Dan Sylveste, répondit-elle. Le salaud égocentrique par la faute de qui tout était arrivé. Il avait trouvé un moyen d'entrer dans la matrice d'Hadès, il y avait des années de ça, en suivant le chemin même que les Amarantins avaient pris pour échapper aux Inhibiteurs.

— Et vous pensez que Sylveste – ou ce qu'il était devenu à ce moment-là – serait intervenu pour vous sauver, Thorn et vous ? demanda Clavain.

— Je sais que c'était lui. Quand son esprit est entré en contact avec le mien, j'ai perçu une sorte de... disons, de remords. Comme s'il avait fini par comprendre le gâchis qu'il avait fait, et les dégâts qu'il avait provoqués, par sa curiosité. Il semblait prêt à s'amender, à sa façon.

— Mieux vaut tard que jamais, fit Clavain avec un sourire.

— Mais il ne pouvait pas faire de miracles, répondit Khouri. La chose qu'Hadès a envoyée pour nous aider avait réussi à intimider la machine des Inhibiteurs, mais elle n'a fait que les retarder le temps que nous retournions auprès d'Ilia. Enfin, c'était quand même un signe : si nous voulions avoir un espoir de lutter contre les Inhibiteurs, c'était vers Hadès que nous devons regarder. Nous y sommes donc retournés.

— Vous y êtes retournés ? répéta Clavain.

— Oui, répondit-elle. J'ai procédé comme la fois précédente, parce que je savais que ça marcherait. Je n'ai pas emprunté l'entrée principale – la chose en orbite autour d'Hadès –, comme Sylveste ; je suis passée par l'étoile proprement dite. En mourant, en d'autres termes ; en me laissant déchiqueter par les champs gravitationnels d'Hadès et en me reconstituant à l'intérieur. Je n'en garde aucun souvenir. Peut-être une sorte de reconnaissance.

Elle n'avait qu'une vague idée de ce qui lui était réellement arrivé lorsqu'elle était entrée dans l'étoile neutronique. D'après son compte rendu des faits, elle croyait avoir été physiquement reconstituée à l'intérieur de l'étoile, préservée dans une petite bulle frémissante d'espace-temps plat qui l'avait immunisée contre la pression terrifiante du champ gravifique d'Hadès. Peut-être était-ce le cas. Mais ce pouvait être aussi une illusion créée par ses hôtes jadis humains. Enfin, tout ce qui comptait, c'était qu'il y avait un moyen de communiquer avec des entités qui se trouvaient à l'intérieur de la matrice d'Hadès – et peut-être, plus important encore, un moyen de regagner l'univers réel.

Scorpio y réfléchissait encore quand un discret bourdonnement se fit entendre. Khouri interrompit son exposé. Scorpio quitta la table, porta son bloc-poignet au niveau de sa bouche et se fourra une oreillette dans le conduit auditif.

— Ça a intérêt à être une bonne nouvelle ! lança-t-il, irrité par cette interruption.

Un mince filet de voix lui répondit. Il reconnut l'agent de la Ligue de Sécurité qui les avait accueillis à bord du *Spleen*.

— Je me suis dit qu'il valait mieux vous mettre au courant, monsieur...

— Qu'y a-t-il ? Vite !

— On rapporte une apparition de classe trois dans le secteur cinq-quatre-vingt-sept. C'est la plus forte depuis près de six mois.

Comme s'il avait besoin qu'on le lui rappelle...

— Qui l'a vue ?

— Palfrey, un employé de la gestion du mucus.

Scorpio baissa la voix et appuya sur son oreillette.

Il était bien conscient d'être au centre de l'attention générale.

— Qu'a-t-il vu ?

— Comme d'habitude, monsieur : presque rien, mais quand même assez pour refuser d'y retourner.

— Interrogez-le, notez sa déposition, et dites-lui de ne pas en parler. Compris ?

— Compris, monsieur.

— Et trouvez-lui une autre affectation. Euh, tout compte fait, ajouta-t-il, les sourcils froncés, j'aimerais lui dire deux mots. Dites-lui de m'attendre.

Il coupa la communication, se rassit et fit signe à Khouri de poursuivre.

— De quoi s'agissait-il ? demanda-t-elle.

— Rien dont vous ayez à vous inquiéter.

— Mais je suis inquiète.

Il éprouva un élanement entre les deux yeux. Il avait souvent mal à la tête, ces temps-ci, et ce genre de journée n'arrangeait pas la situation.

— Quelqu'un a signalé une apparition, dit-il. L'une des petites manifestations du capitaine dont Antoinette a parlé. Ça ne veut rien dire.

— Non ? Je me pointe, il apparaîtrait, et vous pensez que ça ne veut rien dire ? Eh bien moi, je crois que si, déclara-t-elle en secouant la tête. Le capitaine comprend que c'est sérieux.

L'élanement était devenu une minuscule pointe de fer chauffée au rouge. Scorpio se pinça la peau entre le front et la base du nez.

— Parlez-nous de Sylveste, dit-il avec une patience étudiée.

Khouri poussa un soupir, mais s'exécuta :

— Il y avait une sorte de comité d'accueil, dans l'étoile : Sylveste et sa femme, exactement comme lors de notre dernière rencontre. J'ai eu l'impression que c'était la même pièce – un bureau de savant, plein d'échantillons et de matériel. Mais l'ambiance était différente. On aurait dit que j'étais embringuée dans une sorte de jeu de salon, et que j'étais la seule à ne pas le savoir. Je ne parlais plus à Sylveste, si je lui avais jamais parlé.

— Un imposteur ? avança Clavain.

— Non, c'était bien lui, j'en suis sûre... Et en même temps, c'était... je ne sais pas. Il était... condescendant avec moi. C'était comme s'il avait mis un masque, pour que j'aie un interlocuteur familier à qui parler. Je savais qu'il ne me disait pas tout. Il me

fournissait de lui-même une version réconfortante, édulcorée, dont on aurait censuré les éléments sordides et inquiétants. Comme s'il ne me croyait pas capable de traiter avec ce qu'il était devenu après tout ce temps. Ou bien, fit-elle avec un sourire, comme s'il craignait de me faire exploser l'esprit.

— Après avoir passé soixante ans dans la matrice d'Hadès, ça aurait bien pu arriver, acquiesça Clavain.

— Quand même, répondit Khouri. Je pense qu'il n'y avait pas véritablement de tromperie. Rien qui ait été absolument nécessaire pour ma santé mentale, en tout cas.

— Parlez-nous de vos visites ultérieures, demanda Clavain.

— J'y suis allée seule, les premières fois. Par la suite, j'y suis retournée avec différentes personnes : Remontoir, Thorn, quelques autres volontaires.

— Mais vous étiez toujours là ? demanda Clavain.

— La matrice m'acceptait. Personne ne voulait prendre le risque d'y aller sans moi.

— On ne peut pas leur en vouloir..., fit Clavain. Mais Thorn est mort, n'est-ce pas ? ajouta-t-il après une pause.

— Nous nous jetions dans l'étoile neutronique, comme toujours, quand nous avons heurté quelque chose. Quoi ? Je ne le saurai jamais. Peut-être une décharge d'énergie d'une arme errante, en orbite autour d'Hadès depuis un million d'années, ou bien un objet placé là par les Inhibiteurs... La capsule n'a pas été détruite, mais Thorn ne s'en est pas sorti.

Elle s'interrompt, et un silence pesant s'établit dans la pièce. Scorpio parcourut les autres du regard. Ils avaient les yeux baissés. Personne n'osait regarder Khouri. Même pas Hallatt.

Khouri reprit son discours :

— L'étoile m'a prise vivante, mais Thorn... Elle n'a pas pu rassembler ce qui restait de lui pour en faire un être vivant.

— Je suis navré, fit Clavain d'une voix à peine audible.

— L'histoire ne s'arrête pas là, reprit Khouri dans un murmure. Une partie de Thorn a survécu. Nous avons fait l'amour lors de notre longue descente vers Hadès. Et quand je suis entrée dans l'étoile, j'avais un peu de lui en moi. J'étais enceinte.

Clavain attendit un moment, laissant le temps à ses paroles de pénétrer en eux, leur donnant l'espace de dignité qu'elles méritaient.

— Et l'enfant de Thorn...

— C'est Aura, répondit Khouri. Le bébé que Skade m'a volé. L'enfant que je suis venue récupérer.

Ararat, 2675

On avait dit à Palfrey d'attendre Scorpio dans une petite annexe de l'une des zones d'entreposage utilisées par la gestion du mucus, le service chargé d'empêcher les sécrétions du vaisseau de submerger les niveaux inférieurs. Les parois incurvées de la petite pièce étaient couvertes d'un enduit vert-de-gris luisant, qui avait durci, formant des veinures cireuses. Un petit bureau qui en avait vu d'autres, récupéré à la Réserve Centrale, était boulonné sur le sol métallique. Un cendrier, un verre gradué contenant un résidu qui ressemblait à du goudron et des pièces de pompe à mucus étaient posés dessus. Les pièces de pompe entouraient un casque de scaphandre d'un modèle antique, sa peinture métallisée pelant par plaques. Palfrey était assis derrière le bureau et fumait des cigarettes à la chaîne, les yeux rouges de fatigue. Il avait le crâne dégarni, rose vif, comme s'il avait pris un coup de soleil. Il portait une combinaison kaki, avec plein de poches, et une sorte de masque respiratoire accroché au cou par un cordon usé.

Scorpio tira à lui une chaise dont les pieds grincèrent horriblement sur le sol de métal et s'assit à califourchon dessus.

— Il paraît que vous avez vu quelque chose, commença-t-il.

— C'est ce que j'ai dit à mon chef. Bon, je peux rentrer chez moi, maintenant ?

— Votre chef est resté très évasif et j'aimerais en savoir un peu plus, fit Scorpio avec un sourire engageant. Après quoi, nous pourrions tous rentrer chez nous.

Palfrey écrasa sa cigarette.

— Pourquoi ? Vous ne me croirez pas, de toute façon.

Le mal de tête de Scorpio ne s'arrangeait pas.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Tout le monde sait que vous ne croyez pas qu'on puisse voir des trucs. Vous pensez que c'est juste un prétexte pour couper aux corvées dans les niveaux inférieurs.

— D'accord, votre chef devra revoir le planning pour cette partie

du vaisseau, et d'accord aussi là-dessus : je ne crois pas tout ce qu'on me raconte. Mais je suis prêt à vous écouter. Les observations obéissent souvent à un schéma. Elles sont localisées dans une partie précise du vaisseau, ou elles arpentent les niveaux voisins. On dirait que le capitaine hante obstinément une zone précise du vaisseau en attendant que nous ayons compris. Vous l'aviez déjà vu ?

— C'était la première fois, répondit Palfrey, les mains tremblantes.

Il avait les doigts osseux, et ses articulations rose vif ressemblaient à des ampoules prêtes à crever.

— Dites-moi ce que vous avez vu.

— J'étais tout seul. L'équipe la plus proche était à trois niveaux de là, en train de réparer une autre pompe en panne. J'étais descendu regarder un élément qui pouvait être en surchauffe. J'avais juste pris ma trousse à outils. Je n'avais pas prévu de rester longtemps en bas. Aucun d'entre nous n'aime travailler dans les profondeurs, et surtout pas tout seul.

— Je pensais que la règle voulait qu'on n'envoie personne tout seul en dessous du niveau six cents.

— En effet.

— Qu'est-ce que vous faisiez là-bas tout seul ?

— Si on respectait tout le temps le règlement, en huit jours, le vaisseau serait plein de mucus.

— Je vois.

Il essayait d'avoir l'air étonné, mais il entendait la même histoire une douzaine de fois par semaine, dans toute la colonie. Chacun, pris individuellement, croyait travailler pour la seule équipe sur le point de craquer. Collectivement, la colonie entière se traînait d'une crise à peine contenue à la suivante. Mais ça, seuls Scorpio et quelques-uns de ses lieutenants le savaient.

— Nous ne trafiquons pas les fiches de poste, ajouta Palfrey, comme si ça devait être la prochaine question de Scorpio.

— Bon, si on revenait à l'apparition ? Vous étiez donc venu regarder la pompe qui chauffait. Alors, que s'est-il passé ?

— J'ai surpris un mouvement, du coin de l'œil. Je n'ai pas compris tout de suite ce que c'était – il fait très sombre, en bas. L'éclairage n'est plus ce qu'il était. On imagine des tas de choses, alors quand on croit voir un truc, on ne saute pas au plafond tout de suite. Mais quand j'ai braqué ma torche dessus et que j'ai bien regardé, il y avait réellement quelque chose.

— Décrivez-moi ça.

— On aurait dit un assemblage mécanique. Un vieux truc. De vieilles pièces de pompe, ou de droïde. Des câbles, des fils. Des objets qui devaient être là depuis vingt ans.

— Vous avez vu des éléments mécaniques et vous avez pensé que c'était une apparition ?

— Ce n'était pas que de la mécanique, répondit Palfrey, sur la défensive. C'était organisé, assemblé pour former un ensemble plus gros. Ça avait forme humaine. Et c'était debout, là, et ça me regardait.

— Vous l'avez entendu approcher ?

— Non, je vous ai dit que ce n'étaient que des pièces. Ça pouvait être là depuis le début, à m'attendre, jusqu'à ce que je le remarque.

— Et quand vous l'avez remarqué, que s'est-il passé ?

— Ça m'a regardé. La tête – elle était faite de centaines de petites pièces – a bougé, comme pour me saluer. Et j'ai vu passer quelque chose sur la face, comme une expression. Ce n'était pas qu'une machine. Il y avait un esprit, là-dedans. Un but défini. Et ça ne m'a pas plu, ajouta-t-il, comme s'il avait besoin de le dire.

Scorpio tapota le dossier du siège avec ses doigts.

— Si ça peut vous aider, ce que vous avez vu était une apparition du troisième type. Une apparition du premier type est un changement localisé des conditions atmosphériques à bord du vaisseau : un souffle de vent non expliqué, une chute soudaine de température. C'est le type le plus commun. On en rapporte presque tous les jours. Il est probable qu'une faible partie seulement a un rapport avec le capitaine.

— Des machins comme ça, on en a tous fait l'expérience, dit Palfrey.

— Les apparitions du deuxième type sont un peu plus rares. Elles se caractérisent par des bruits identifiables comme un langage : un mot, un fragment de phrase, voire une phrase entière. Là encore, il y a un élément d'incertitude. Quand on a peur et qu'on entend le vent hurler, on a vite fait d'imaginer entendre un ou deux mots...

— Ce n'était pas ça.

— Non, c'est clair. Ce qui nous amène aux manifestations du troisième type : une présence physique, transitoire ou autre, se manifestant soit par l'intermédiaire d'éléments physiques du vaisseau – un visage qui apparaît sur un mur, par exemple –, soit par la cooptation d'un mécanisme ou d'un groupe de mécanismes disponibles. Ce que vous avez vu était manifestement de ce dernier type.

— C'est très rassurant...

— N'est-ce pas ? Je peux aussi vous dire que, contrairement aux rumeurs, personne n'a jamais été molesté par une apparition, et que très peu de gens ont vu plus d'une apparition du troisième type.

— N'empêche que vous ne me ferez jamais redescendre en bas.

— Je ne vous le demande pas. Vous serez réaffecté à une autre tâche, soit dans les niveaux supérieurs du vaisseau, soit sur le continent.

— Plus tôt je quitterai cet endroit, mieux je me sentirai.

— Parfait. Eh bien, c'est réglé, fit Scorpio en se levant, le fauteuil raclant le sol avec ses pieds.

— C'est tout ? demanda Palfrey.

— Vous m'avez dit tout ce que j'avais besoin de savoir.

Palfrey fouilla dans le cendrier avec le mégot de sa dernière cigarette.

— Je vois un fantôme et j'ai un entretien avec l'un des hommes les plus importants de la colonie...

— Je passais par là, et je me suis dit que vous apprécieriez de savoir que je m'intéressais à ce que vous aviez pu voir, répondit Scorpio en haussant les épaules.

L'homme le regarda avec une expression critique que Scorpio voyait rarement chez les porckos.

— Il y a un problème, hein ? fit l'homme d'un ton dubitatif. Vous n'auriez pas pris la peine de parler avec un gars de la gestion du mucus s'il n'y avait pas un problème en bas.

— Vous pouvez me croire, il y a toujours des problèmes en bas.

— Mais ça doit être plus sérieux que ça, fit Palfrey avec un sourire, le genre de sourire que les gens ont quand ils savent quelque chose que vous auriez préféré qu'ils ignorent, ou quand ils pensent avoir envisagé la situation sous un angle qu'ils n'étaient pas censés voir. J'ai des oreilles pour entendre. Et j'ai entendu parler de toutes les autres apparitions, pas seulement celles de mon équipe.

— Et votre conclusion... ?

— Elles sont de plus en plus fréquentes. Et ça ne date pas de ces jours-ci. Ça fait des semaines, peut-être même des mois. Je savais que ce n'était qu'une question de temps avant que j'en aie une, moi aussi.

— C'est une analyse très intéressante.

— Si vous voulez mon avis, le capitaine ne tient plus en place, reprit Palfrey. Mais qu'est-ce que j'y connais ? Je ne suis qu'un mécanicien du mucus.

— En effet, confirma Scorpio.

— Sauf que vous, vous savez qu'il se passe quelque chose, hein ? Sinon, vous ne vous intéresseriez pas autant à une apparition isolée. Je parie que vous interrogez tout le monde, ces temps-ci. Ça vous inquiète vraiment, pas vrai ?

— Le capitaine est de notre côté.

— Ça, c'est ce que vous espérez, fit Palfrey avec un rictus triomphant.

— Nous l'espérons tous. À moins que vous n'ayez d'autres projets pour quitter cette planète, le capitaine est notre seul ticket pour sortir d'ici.

— Vous parlez comme s'il était urgent de repartir.

Scorpio envisagea de lui dire que ça pourrait bien être le cas, juste pour le moucher. Il n'aimait pas beaucoup ce Palfrey. Mais le bonhomme allait bavarder, et la dernière chose dont Scorpio avait besoin pour le moment était qu'une vague de panique s'ajoute à la crise Khouri/Aura. Il ne lui ferait pas ce petit plaisir.

Il se pencha sur la table, et l'odeur de Palfrey le heurta de plein fouet, comme un mur.

— Une parole de cet entretien à qui que ce soit, et vous ne travaillerez plus dans la gestion des effluents. Vous ferez partie du problème.

Scorpio se releva, dans l'intention de laisser Palfrey seul avec ses pensées.

— Vous ne m'avez pas posé de questions là-dessus, fit Palfrey en tendant à Scorpio le casque métallisé qui en avait vu de toutes les couleurs.

Scorpio le prit, le tourna et le retourna entre ses mains. Il était plus lourd qu'il ne s'y attendait.

— Je croyais que c'était à vous.

— Ben non. Je l'ai trouvé en bas, dans les détritux, quand l'apparition est partie. Je pense qu'il n'était pas là avant.

Scorpio regarda le casque de plus près. C'était un modèle ancien. Le petit hublot rectangulaire de la visière était surmonté de nombreuses cases rectangulaires contenant des symboles de couleurs primaires. Il y avait des croix et des croissants, des rayures et des étoiles.

Scorpio se demanda ce qu'ils pouvaient bien vouloir dire.

Rashmika, qui avait maintenant du temps à perdre, en profita pour explorer la caravane. L'espace intérieur était vaste, mais elle constata vite que les véhicules se ressemblaient beaucoup. Où qu'elle aille, elle rencontrait les mêmes mauvaises odeurs, les mêmes pèlerins et les mêmes marchands itinérants. S'il y avait des variations sur ces thèmes, elles étaient trop subtiles pour l'intéresser. À vrai dire, elle n'avait plus qu'une envie : en sortir, monter sur le toit de la caravane.

Il y avait des mois et des mois qu'elle n'avait pas vu Haldora, et maintenant que la géante gazeuse commençait enfin à paraître au-dessus de l'horizon, alors que la caravane réduisait la distance qui la séparait des cathédrales de la Voie, elle éprouvait le désir impérieux de sortir, de s'allonger sur le dos et de regarder l'immense planète. Mais, les premières fois où elle essaya de trouver un moyen de se rendre sur le toit, aucune des portes ne s'ouvrit devant elle. Elle essaya différents chemins, à différents moments de la journée, dans l'espoir de profiter d'une faille dans la sécurité de la caravane, mais le toit était bien protégé, sans doute parce qu'il y avait beaucoup de matériel de navigation sensible là-haut.

Elle revenait sur ses pas après avoir trouvé une nouvelle fois porte close quand elle faillit se heurter au questeur, sa bestiole verte perchée sur l'épaule. Était-ce son imagination, ou avait-elle un problème avec l'une de ses pattes de devant ? Elle se terminait par un moignon à pointe verte qu'elle ne se rappelait pas avoir vu avant.

— Je peux vous aider, mademoiselle Els ?

— J'explorais juste la caravane, répondit-elle. Ce n'est pas interdit, hein ?

— Non, à quelques exceptions près. Le toit fait évidemment partie des endroits interdits, ajouta-t-il avec un mouvement de menton en direction de la porte qu'elle avait trouvée fermée.

— Ce n'était pas le toit qui m'intéressait.

— Non ? Alors vous avez dû vous perdre. Cette porte ne mène qu'au toit. Il n'y a rien là-haut qui puisse vous intéresser, croyez-moi sur parole.

— Je voulais voir Haldora.

— Vous avez déjà dû la voir maintes et maintes fois.

— Pas récemment, et jamais très haut au-dessus de l'horizon, répondit-elle. J'aimerais bien la voir au zénith.

— Pour ça, vous devrez attendre. Maintenant, si vous permettez...

Il passa devant elle, son ventre se pressant désagréablement contre elle dans le couloir étroit.

La bestiole verte la suivit de ses yeux à facettes.

— Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre, entonna-t-elle.

— Où allez-vous, Questeur ? Vous n'êtes pas en scaphandre.

— Allez, mademoiselle Els, filez, maintenant.

Il fit quelque chose qu'elle n'était sûrement pas censée voir : il passa furtivement la main dans un sombre recoin, près de la porte, et elle entendit un déclic assourdi, comme si un mécanisme invisible venait de s'ouvrir.

La porte s'ouvrit devant lui. Il la franchit. Dans l'espace éclairé en rouge qui se trouvait derrière, elle repéra du matériel d'urgence et plusieurs scaphandres pressurisés soigneusement rangés.

Elle revint plusieurs heures plus tard, quand elle fut sûre que le questeur n'était plus dans le coin. Elle se faufila dans les boyaux grondants de la caravane, son scaphandre roulé en boule sous le bras. Elle essaya d'ouvrir la porte : toujours fermée. Mais quand elle glissa sa main dans le recoin que le questeur ne voulait pas qu'elle voie, elle trouva un bouton de commande. Elle appuya dessus et entendit un déclic alors que la porte se déverrouillait. Sans doute un système de sécurité l'aurait-il empêchée de s'ouvrir si la porte extérieure avait été déjà ouverte. Mais ce n'était apparemment pas le cas, car la porte s'ouvrit devant elle, comme devant le questeur. Elle se faufila dans le sas, referma la porte intérieure derrière elle, revêtit son scaphandre. Elle vérifia le niveau d'air contenu dans le réservoir avec une curieuse impression de déjà-vu : elle avait effectué la même vérification avant de partir de chez elle.

Elle se rappelait aussi que le réservoir n'était pas complètement plein, comme si quelqu'un avait utilisé le scaphandre récemment. Elle n'y avait guère attaché d'importance sur le coup, mais un amas de pensées se ruait à présent dans son esprit. Il y avait des empreintes dans la glace, autour du sas, ce qui suggérait que quelqu'un l'avait utilisé, de même que le scaphandre. Les empreintes étaient assez petites pour être celles de sa mère, mais ç'aurait aussi bien pu être les siennes.

Elle repensa aussi à la police, qui la soupçonnait d'être impliquée dans le sabotage. Elle n'avait pas arrangé son dossier en s'enfuyant peu après, mais ils ne l'auraient pas recherchée s'ils n'avaient pas eu des indices concrets pour la soupçonner.

Qu'est-ce que ça voulait dire ? Si c'était elle qui avait fait sauter l'entrepôt d'explosifs, elle s'en souviendrait, tout de même ! Et surtout, pourquoi aurait-elle fait une idiotie pareille ? Non, se dit-elle. Ça ne pouvait pas être elle. Ce n'était qu'une coïncidence malheureuse.

Mais elle ne pouvait écarter aussi facilement ses doutes.

Dix minutes plus tard, elle était plantée sous le ciel, à l'arrière de l'énorme machine. L'affaire du sabotage la troublait encore, mais elle s'obligea à concentrer ses pensées sur des problèmes plus immédiats.

Elle repensa à ce qui s'était passé dans le couloir, quand elle était tombée sur le questeur. Quel hasard ! De toutes les portes qui menaient au toit, il avait fallu qu'il passe justement par celle qu'elle avait essayée. Il devait l'épier. Il avait suivi ses pérégrinations dans son petit empire sur roues. Elle avait bien vu, quand il lui parlait, qu'il lui cachait quelque chose ; c'était écrit sur sa figure, dans le haussement furtif de ses sourcils. Une pointe de culpabilité, pour l'avoir espionnée ? Il n'avait sûrement pas l'occasion de mater beaucoup de filles de son âge, et ils en profitaient, lui et son horrible bestiole.

Elle n'aimait pas l'idée qu'il puisse l'observer, mais elle ne resterait pas très longtemps à bord de la caravane, et tout ce qui l'intéressait à présent c'était d'explorer le toit. S'il la surveillait, il aurait eu toutes les occasions d'intervenir quand elle revêtait son scaphandre, ou quand elle gravissait l'escalier qui montait vers le toit. Elle n'avait vu personne, alors peut-être qu'il avait d'autres préoccupations, ou qu'il avait décidé qu'il ne valait pas la peine de l'empêcher d'aller où ça lui chantait.

Il lui sortit très vite de la tête, tellement elle était excitée de se retrouver dehors.

Rashmika n'avait jamais assisté à une éclipse. Il y en avait eu deux, depuis sa naissance. Une fois, Haldora était visible des malterres, mais elle était à l'école, à ce moment-là. Évidemment, elle savait que les occasions d'en voir une étaient faibles, même si on avait la chance extraordinaire d'être à la surface au moment où elle se produisait. Cela ne durait qu'une fraction de seconde. Le temps qu'on la constate, il était trop tard. Les seuls gens qui avaient assisté à une éclipse, en dehors de Quaiche, évidemment, qui était au départ de tout ça, étaient ceux dont la mission consistait à observer constamment Haldora. Et même ces gens-là devaient faire des vœux pour ne pas cligner de l'œil ou regarder ailleurs à cet instant critique. Privés de sommeil par des drogues et des interventions neurologiques spécifiques, ils étaient déjà à moitié fous, pour commencer.

Rashmika ne pouvait imaginer un dévouement pareil. D'un autre côté, elle n'avait jamais éprouvé la tentation d'intégrer quelque église

que ce soit, alors... elle aurait aimé assister à une éclipse parce qu'elle se cramponnait encore à l'idée que c'était un phénomène naturel, rationnel, et non une preuve d'intervention divine à l'échelle cosmique. Et elle considérait que ce serait vraiment dommage de ne pas pouvoir dire qu'on avait assisté à un phénomène aussi rare, aussi merveilleux. C'est pourquoi, depuis qu'elle était petite, et chaque fois qu'Haldora était visible, elle essayait de passer un petit moment à la contempler. C'était dérisoire par rapport au temps qu'y consacraient les observateurs de la cathédrale, et les chances, statistiquement, pour qu'elle assiste à une éclipse étaient négligeables, au sens mathématique du terme, mais elle le faisait quand même, ignorant allègrement ce genre de considération, tout en gourmandant ceux qui ne partageaient pas son penchant pour le rationalisme scientifique.

Le toit de la caravane était un paysage semé d'embûches : des capots de générateur, des grilles d'aération, des vannes, des canalisations, des câbles électriques qui serpentaient dans tous les sens. Tout cela avait l'air très ancien, et rafistolé au fil des années. Elle louvoyait entre les obstacles en suivant le chemin matérialisé par une passerelle encadrée par deux rambardes. Elle s'approcha du bord, se pencha et fut stupéfaite de voir le sol se traîner à une lenteur d'escargot, très, très loin en bas. Il n'y avait personne sur le toit – de ce véhicule particulier, du moins.

Elle leva les yeux, se tordant le cou aussi loin que le permettait le joint de son casque. Le ciel était plein de lumières qui se déplaçaient. C'était comme s'il y avait deux sphères célestes, là-haut, deux globes de cristal nichés l'un dans l'autre. Comme toujours, elle éprouva aussitôt un vertige. Normalement, le vertige n'était qu'un petit désagrément, mais, à la hauteur à laquelle elle se trouvait, elle risquait de se tuer.

Rashmika se cramponna plus fortement au rail, reporta son regard sur l'horizon, puis se contraignit à lever les yeux.

L'illusion d'être debout au centre de deux sphères n'était pas tout à fait inexacte. Les lumières qui parsemaient la sphère extérieure étaient les étoiles, qui se trouvaient à une distance impossible ; celles qui délimitaient la sphère intérieure étaient les vaisseaux en orbite autour d'Hela, dont la lumière se reflétait sur la perfection étincelante de leur coque. Occasionnellement, l'un ou l'autre projetait un éclair d'un éclat adamantin, celui d'un jet propulseur lorsque son équipage ultra ajustait son orbite ou s'apprêtait à repartir.

Rashmika avait entendu dire qu'il y avait en permanence entre trente et cinquante vaisseaux en orbite autour d'Hela. C'étaient pour la plupart des bâtiments de taille modeste, parce que les Ultras préféraient planquer leur bien le plus précieux à distance raisonnable d'Haldora, qui ne leur inspirait pas confiance. En général, les appareils

qu'on voyait étaient des navettes intrasystème assez grandes pour héberger des pèlerins congelés et une équipe restreinte de négociateurs ultras. Les vaisseaux qui faisaient l'aller et retour entre Hela et l'orbite étaient encore plus petits, parce que les églises n'autorisaient pas l'approche de gros bâtiments.

Les plus gros, les vaisseaux interstellaires – les gobe-lumen –, n'approchaient que très rarement d'Hela. Et quand ça leur arrivait, ils restaient suspendus dans le ciel comme des bijoux, glissant d'un horizon à l'autre le long de pistes invisibles. Rashmika en avait vu très peu. Ils l'impressionnaient toujours et lui faisaient en même temps un peu peur. Son monde était un noyau de gravats enchâssé dans une mousse de glace. Il était fragile. Quand ces vaisseaux approchaient – surtout quand ils procédaient à des ajustements de leur trajectoire avec leur propulsion principale –, c'était comme si on braquait un chalumeau de soudure sur une boule de neige.

Le vertige la reprenait par vagues. Rashmika regarda à nouveau l'horizon, soulageant les muscles de son cou. Le vieux scaphandre était fiable, mais il n'était pas vraiment prévu pour faire du tourisme.

Haldora était là, aux deux tiers sortie de l'horizon. Il n'y avait pas d'atmosphère autour d'Hela, rien ne venait brouiller les caractéristiques de l'horizon, mais il n'y avait pas – ou quasiment pas – de repères visuels permettant de distinguer les objets situés à quelques dizaines de kilomètres de ceux qui se trouvaient à près d'un million de kilomètres. La géante gazeuse paraissait être une extension du monde sur lequel elle se tenait. Elle avait l'air plus grosse quand elle était près de l'horizon que quand elle était au zénith, mais Rashmika savait que c'était une illusion, un effet secondaire, accidentel, de sa programmation mentale. Haldora paraissait quarante fois plus grosse dans le ciel d'Hela que la Lune vue depuis la Terre. Ça l'avait toujours intriguée. La Lune ne devait vraiment pas être très impressionnante par comparaison avec Haldora, et pourtant elle jouait un rôle primordial dans la littérature et la mythologie terrestres.

Vue sous cet angle, Haldora ressemblait à un gros croissant. Même sans les filtres à contraste de son scaphandre, elle distinguait les rayures de tous les tons d'ocre, d'orangé, de sépia et de fauve qui barraient le monde parallèlement à l'équateur. Des tourbillons et des arabesques marquaient les endroits où les bandes de couleur se mélangeaient ou se fondaient, tel l'œil injecté de sang, rageur, d'un système cyclonique, ou un nœud dans le bois. Elle repéra les ombres sombres des plus petites lunes qui orbitaient autour d'Haldora, et l'arc pâle de l'unique anneau de la planète.

Rashmika s'accroupit. La position était aussi inconfortable que lorsqu'elle essayait de regarder vers le haut, mais elle resta ainsi le plus longtemps possible, les yeux rivés sur Haldora, l'implorant, la

défiant de disparaître, de faire ce pour quoi ils étaient venus là, tous autant qu'ils étaient. Mais la planète se contenta de rester accrochée là, comme ancrée au paysage, l'air si près qu'elle aurait pu la toucher, aussi réelle et concrète qu'il était possible de l'être.

Et pourtant, pensa-t-elle, elle disparaît. Ça arrivait – ça continuait à se produire, c'était indiscutable, ou du moins aucun de ceux qui avaient passé un moment sur Hela n'en doutait. Regarde-la assez longtemps, se dit-elle, et tu la verras s'éclipser – ou alors, c'est que tu n'as vraiment pas de chance.

Bon, ce ne serait pas pour aujourd'hui, c'était tout.

Rashmika se releva, retourna vers le point par où elle était arrivée, le dépassa et alla vers l'arrière du véhicule. Elle regarda la procession de machines se soulever et redescendre par lentes et interminables vagues alors que la piste épousait les légères ondulations du terrain. Une douzaine d'engins avaient rejoint la caravane, qui était encore plus longue qu'à leur arrivée. Et la colonne s'allongerait jusqu'à ce qu'elle rejoigne la Voie Permanente, où elle se fragmenterait à nouveau en unités assignées à des cathédrales spécifiques.

Elle arriva au bout de la passerelle, à l'arrière du véhicule. Il était séparé du suivant par un espace que franchissait une sorte de pont à l'air impalpable, formé de poutrelles métalliques. Ce n'était pas visible du sol, mais elle voyait, de son point de vue privilégié, que la position relative des deux engins changeait tout le temps dans les deux dimensions, horizontale et verticale, et que le petit pont se tortillait et se convulsait comme s'il avait mal. La rambarde rigide à laquelle elle se cramponnait était remplacée par des câbles. En dessous, à mi-chemin du sol, se trouvait une sorte de boyau pressurisé qui se dilatait et se contractait comme un soufflet. Et qui paraissait beaucoup plus sûr.

Rashmika songea à rentrer dans la caravane et à chercher un moyen de rejoindre ce boyau. À moins qu'elle n'estime avoir eu son content d'exploration pour la journée... La dernière chose dont elle avait besoin était de s'attirer des ennuis alors que sa quête ne faisait que commencer. Pour la suite, elle ne se faisait pas d'illusions : les ennuis viendraient d'eux-mêmes.

Elle fit un pas en arrière... et revint vers le pont. Il se tortillait devant elle, ses plaques métalliques glissaient les unes sur les autres, s'écartaient, révélant un vide terrible. Elle empoigna les câbles, de chaque côté, et fit un pas en avant, posant sa botte sur la première plaque.

Elle s'enfonça sous son poids, lui donnant l'impression de ne pas être très solide.

— Allez, vas-y ! dit-elle pour s'encourager.

Elle fit encore un pas. Elle avait maintenant les deux pieds sur le pont. Elle regarda en arrière. Le véhicule de tête tanguait et roulait. Le pont se tortillait sous son poids, la projetant d'un côté et de l'autre. Elle se cramponna fermement, résistant à l'envie désespérée de faire demi-tour. Une petite voix lui disait tout bas qu'elle devait continuer, que si elle n'avait pas le courage de faire cette simple chose elle n'aurait pas celui de rechercher son frère.

Elle fit un autre pas sur la passerelle, commença à franchir le gouffre. C'était ce qu'elle devait faire.

Ararat, 2675

Blood fit irruption dans la salle de conférence et posa sur la table une énorme brassée de rouleaux de cartes. Il en déroula une, qui s'étala docilement. C'était une feuille de papier crème, épais, aussi grande que la table, d'une texture rappelant un peu le cuir. Blood fit apparaître les caractéristiques topographiques, qui prirent un relief exagéré puis s'ombrèrent conformément au schéma en temps réel du jour et de la nuit dans la partie concernée d'Ararat. Les données concernant la latitude et la longitude apparurent sous la forme de fines lignes brillantes, flanquées de petits numéros.

Khouri se pencha sur la carte. Elle l'étudia un instant puis indiqua une petite chaîne d'îlots.

— Par là, dit-elle. À une trentaine de kilomètres à l'ouest de ce détroit et à huit cents kilomètres au nord de l'endroit où nous sommes.

— Cette chose est réactualisée en temps réel ? demanda Clavain.

— Les données sont rafraîchies un jour sur deux en moyenne, dit Scorio. Ça prend parfois un peu plus longtemps. Ça dépend du positionnement des satellites, des ballons d'observation, de la couverture nuageuse. Pourquoi ?

— Parce qu'on dirait qu'il y a quelque chose, à peu près à l'endroit qu'elle indique.

— C'est vrai, confirma Khouri. Ça doit être le vaisseau de Skade, non ?

Scorio se pencha pour examiner le petit point blanc.

— Ce n'est pas un vaisseau, dit-il. On dirait un bloc de glace, une sorte de petit iceberg.

— Tu es sûr ? demanda Clavain.

Blood tapota, avec le bout du sabot qui lui servait de main, le point que Khouri avait indiqué.

— Il faudrait nous en assurer. Carte ! Zoom dix fois !

Les caractéristiques de la carte rampèrent vers les bords. Le petit point blanc grossit, devenant de la taille d'un ongle. Blood dit à la

carte d'appliquer un grossissement, mais il n'y eut pas d'augmentation évidente des détails, en dehors d'une vague impression que l'iceberg fondait dans la mer alentour, à en juger par les fines radicelles blanches qui s'étendaient dans toutes les directions.

— Ce n'est pas un vaisseau, conclut Scorpio.

Clavain n'en était pas si sûr.

— Ana, le vaisseau dans lequel Skade est descendue... vous avez dit dans votre rapport que c'était une grosse corvette, c'est bien ça ?

— Je ne suis pas experte en vaisseaux, mais c'est ce qu'on m'a dit.

— Vous avez dit qu'elle faisait cinquante mètres de long. Ce qui correspondrait à une corvette de classe Murène. Or c'est drôle, mais cet iceberg serait à peu près de cette taille. Les dimensions coïncideraient, à quelque chose près.

— Il se pourrait que ce ne soit qu'une coïncidence, justement, répondit Blood. Il y a toujours des bouts d'iceberg qui dérivent à ces latitudes. Il en descend jusqu'ici, au sud.

— Sauf qu'il n'y en a pas d'autres dans les parages, objecta Clavain.

— Quand même, répondit Scorpio. Il ne peut pas y avoir un vaisseau à l'intérieur de cette chose. Pourquoi se serait-il retrouvé entouré de glace ? Les vaisseaux sont chauds, pas froids. La glace aurait fondu, depuis le temps, non ?

— Nous le découvrirons quand nous serons sur place, répondit lentement Clavain. Entre-temps, tenons-nous-en aux détails pratiques. Inutile de donner l'alerte à Skade en agissant avec précipitation, alors nous allons nous approcher lentement, comme si de rien n'était.

Il indiqua un point sur la carte, au sud de l'iceberg.

— Je suggère que nous prenions une navette jusque-là. Antoinette pourra nous y emmener. Puis nous larguerons deux ou trois embarcations et nous effectuerons le reste du trajet par voie de mer. Nous emporterons du matériel chirurgical et des armes à courte portée, mais rien d'excessif. Si nous avons besoin de détruire le vaisseau, nous pourrions toujours appeler des forces aériennes du continent. En partant cet après-midi, ajouta-t-il, le doigt toujours collé sur la carte, nous pouvons espérer atteindre l'iceberg à l'aube, ce qui nous laissera toute une journée pour mener à bien les négociations avec Skade.

— Attendez un peu, fit le docteur Valensin avec un petit sourire. Vous voulez dire que vous prenez tout ça réellement au sérieux ?

— Pourquoi ? Pas vous ? rétorqua Clavain.

— C'est ma patiente, dit Valensin en regardant Khouri avec sympathie. Je suis prêt à certifier qu'elle n'est apparemment pas folle. Elle a des implants conjoincteurs, et... ça n'aurait pas été très orthodoxe, mais Remontoir aurait pu en implanter dans son enfant à

naître à l'aide de sondes microchirurgicales, leur permettant de communiquer alors qu'elle était dans son ventre. Par ailleurs, la médecine conjoinneur étant ce qu'elle est, il n'est pas inconcevable que Skade ait pris l'enfant de Khouri sans lui laisser de cicatrices visibles. Quant au reste... cette histoire de guerre spatiale qui aurait lieu sur le pas de notre porte... C'est un peu tiré par les cheveux, vous ne pensez pas ?

— Je n'en suis pas si sûr, répondit Clavain.

— Expliquez-vous, fit Valensin, en quêtant, du regard, l'approbation de ses collègues.

— Rappelez-vous que je suis aussi un Conjoinneur, fit Clavain en se tapotant le côté du crâne. La dernière fois que j'ai eu l'occasion de le vérifier, toutes les machines que j'ai dans la tête marchaient très bien.

— J'aurais pu vous le dire, confirma Valensin.

— Ce que vous oubliez, c'est qu'elles sont très sensibles. Elles sont conçues pour détecter et amplifier les champs ambiants, les signaux produits par des machines, ou d'autres Conjoinneurs. Deux Conjoinneurs peuvent partager leurs pensées à plusieurs dizaines de mètres de distance, même en l'absence de système amplificateur. Le hardware traduit ces champs en schémas interprétables par la partie organique du cerveau, dans le cadre de la grammaire visuelle, basique, du centre de perception...

— Vous ne m'apprenez rien, fit Valensin.

— Non, mais réfléchissez aux implications possibles. Imaginez qu'il y ait vraiment une guerre en cours, là-haut, un engagement majeur, à l'échelle du système solaire, qui mettrait en œuvre un important déploiement d'armes et de contre-mesures. Il en résulterait un bruit électromagnétique diffus, beaucoup plus puissant que les signaux des Conjoinneurs. Mes implants capteraient des signaux qu'ils seraient incapables d'interpréter correctement. Mon cerveau est alimenté en schémas semi-intelligibles. Mes cellules, en s'efforçant de faire le tri dans ce fatras, finissent par projeter des formes et des visages dans le ciel.

— Il m'a dit qu'il voyait des choses, confirma Scorpio.

— Des chiffres, des signes, des symboles, acquiesça Clavain. Ça a commencé il y a deux ou trois mois. D'après Khouri, la flotte serait arrivée il y a neuf semaines. Pour moi, la coïncidence est trop forte. J'ai cru que je devenais fou, mais apparemment je ne faisais que capter des échos de cette guerre.

— Comme le bon vieux soldat que tu as toujours été, fit Scorpio.

— Ça veut juste dire que je suis enclin à prendre au sérieux ce que me raconte Khouri. Si étrange que puisse être son histoire.

— Même la partie concernant Skade ? demanda Valensin.

Clavain se gratta la barbe. Ses yeux étaient réduits à deux étroites fentes, comme s'il envisageait un immense paysage mental de possibilités.

— Surtout celle-là, oui, répondit-il.

Rashmika regarda droit devant elle. Elle avait presque atteint l'autre véhicule. Elle voyait, plus loin, des silhouettes en scaphandre vaquer à leurs occupations, circulant d'une passerelle à l'autre. Des grues oscillaient, chargées de palettes de matériel lourd. Des droïdes se déplaçaient avec la fluidité fantastique des automates d'une horloge monumentale. L'immense machine constituée d'innombrables éléments qu'était la caravane avait besoin d'être constamment entretenue. Rashmika la considérait un peu comme une cathédrale en réduction.

Elle se retrouva sur le plancher relativement stable d'un autre véhicule. Celui-ci se déplaçait sur des pattes et non des roues, de sorte qu'au lieu de gronder régulièrement la surface métallique qu'elle avait sous les pieds était ébranlée sur un rythme lent, obsédant, par une série de chocs sourds, assourdis, alors que chaque pied mécanique, mû par des pistons, heurtait la glace. Le gouffre qu'elle avait traversé avait l'air modeste, à présent, il faisait quelques mètres à peine, mais elle ne doutait pas qu'elle le trouverait tout aussi impressionnant sur le chemin du retour.

Elle regarda autour d'elle. Ce nouveau toit était très différent du précédent : il était plus ordonné. Les caisses et le matériel étaient nettement rangés le long des bords, les canalisations et les câbles électriques pareillement organisés.

La zone centrale était occupée par un plan incliné, surélevé par des jeux de pistons ; elle l'avait vu lors de leur approche, dans le tasse-neige de Crozet. Il y avait un système de ce genre, dans son village : un ensemble de capteurs solaires qui fournissaient une partie de l'énergie de secours, au cas où les générateurs principaux tomberaient en panne. C'était une mosaïque précise de petites cellules photovoltaïques carrées, moirées de reflets bleu et vert émeraude lorsque la lumière tombait dessus. Sauf que ce n'était pas un panneau solaire : il disparaissait sous des rangées de croix noires. Rashmika les compta : il y avait trente-six crucifix – six rangées de six –, chacun de la taille d'un être humain.

Elle se rapprocha fébrilement. Des gens étaient bel et bien attachés sur le plan incliné, maintenus en place par des anneaux autour des poignets, les talons soutenus par de petits supports. Pour autant qu'elle pouvait en juger, ils étaient tous habillés de la même

façon, d'une robe à capuchon de tissu couleur chocolat qui leur arrivait aux chevilles, serrée autour de la taille par une cordelière blanche. Le capuchon encadrait un miroir bombé : la visière d'un scaphandre pressurisé. Elle ne voyait pas leurs visages, juste les reflets déformés du paysage qui rampait lentement autour d'elle, et dont elle formait une partie insignifiante.

Ils observaient Haldora. C'était évident : l'inclinaison de la plate-forme était idéale pour observer la planète qui montait dans le ciel. Au fur et à mesure que la caravane s'approcherait de la Voie et des cathédrales qui l'empruntaient, la plate-forme se rapprocherait, elle, de l'horizontale, jusqu'à ce que les trente-six observateurs se retrouvent couchés sur le dos, les yeux braqués vers le zénith.

Elle comprit que c'étaient des pèlerins. Ils avaient été recueillis par la caravane lorsqu'elle s'était éloignée des colonies équatoriales. Elle avait été stupide de ne pas penser qu'il y en aurait forcément le long de la route. Il y avait même de bonnes chances que certains viennent des malterres, et pourquoi pas de son village.

Elle les regarda en se demandant s'ils avaient seulement conscience de sa présence. Elle espérait qu'ils étaient trop intensément concentrés sur Haldora pour la remarquer. C'était pour ça qu'ils étaient là, après tout : à moitié crucifiés, attachés sur un radeau de fer, obligés de regarder le monde qu'ils considéraient comme miraculeux.

Ce qui la troublait le plus était la vitesse à laquelle ces pèlerins avaient poussé leur foi à cette limite. Ils n'étaient vraisemblablement partis de chez eux que depuis quelques semaines. Jusque-là, ils n'avaient pas eu le choix : ils devaient se comporter comme des membres normaux d'une communauté séculière. Ils étaient libres de croire ce qu'ils voulaient, mais les tâches indispensables à la survie dans les malterres leur interdisaient de pratiquer leur religion avec cette rigueur. Ils devaient s'intégrer à des familles et à des équipes de travail, rire aux plaisanteries de leurs collègues. Mais ici, ils étaient enfin libres. Le sang de Quaiche courait déjà probablement dans leurs veines.

Rashmika se retourna et regarda la colonne sinueuse de véhicules. Elle repéra d'autres surfaces inclinées. Si elles accueillaient à peu près le même nombre de pèlerins, il pouvait facilement y en avoir deux cents rien que dans cette caravane. Et il y avait beaucoup d'autres caravanes sur Hela. Ça faisait des milliers de pèlerins qui rejoignaient la Voie Radieuse par ce moyen, et des milliers d'autres qui faisaient la route à pied, pas après pas, s'imposant une véritable torture.

C'était une façon tellement futile, misérable, de gâcher des vies humaines, par force limitées, qu'elle se sentait bouillonner d'indignation. Elle se retenait pour ne pas grimper sur cet espèce de gril, arracher l'un des pèlerins à sa contemplation, jeter au loin le

capuchon qui recouvrait son casque, coller son propre visage sur le miroir nu et essayer d'établir le contact – avant qu'il soit trop tard – avec la lueur faiblissante d'individualisme humain qui subsistait derrière – s'il en restait quelque chose. Elle aurait voulu fracasser la visière à coups de pierre, voir sa foi voler en éclats dans un instant de dépressurisation meurtrière, dévastatrice.

En même temps, elle savait que sa colère était on ne peut plus mal dirigée. Elle savait que si elle détestait ces pèlerins, si elle les méprisait autant, c'était à cause de l'angoisse que lui inspirait le sort d'Harbin. Elle ne pouvait pas s'en prendre aux églises, alors elle en voulait aux pauvres innocents qui étaient attirés vers elles. Cette prise de conscience lui inspira une sorte de révulsion secondaire dirigée contre elle-même. Elle ne se souvenait pas d'avoir jamais éprouvé une haine de cette intensité. C'était comme si une aiguille de boussole tournait follement en elle, cherchant le nord. Elle était à la fois horrifiée et impressionnée par l'animosité qu'elle sentait bouillonner dans ses veines.

Elle s'obligea à reprendre son calme. Depuis qu'elle les observait, les pèlerins n'avaient pas fait un geste. Leurs robes de bure étaient drapées autour d'eux dans une immobilité révérencieuse, comme si les innombrables plis et replis du tissu avaient été sculptés dans le granit le plus dur. La visière réfléchissante de leurs casques reflétait immuablement le lent suintement du paysage. Il valait peut-être mieux qu'elle ne voie pas les individus dissimulés derrière ces miroirs.

Elle se détourna et repartit vers le pont.

Ararat, 2675

La navette s'immobilisa quelques mètres au-dessus de l'eau. La mer était une immensité noire et calme, en dehors de la zone située immédiatement sous l'empreinte thermique de l'appareil. Il n'y avait pas de vent, aucune indication d'activité mystif, et comme les courants marins locaux avaient amorcé leur reflux saisonnier, l'iceberg n'avait pas dû beaucoup bouger depuis la dernière remise à jour par le réseau de cartographie. L'équipe de sauvetage regroupée à l'arrière de la soute attendit que la première barque soit doucement treuillée vers la surface.

Une fois l'embarcation stabilisée, les trois premiers membres de l'équipe descendirent par le même moyen. Scorpio y prit pied en premier, suivi par un agent de la Ligue de Sécurité appelé Jaccottet, Khouri complétant le trio. Des caissons métalliques tout cabossés contenant des rations, des armes et du matériel furent abaissés, puis rapidement logés dans des casiers étanches ménagés sous les plats-bords. La dernière chose à descendre fut une couveuse portative, une boîte transparente avec un fond opaque et munie d'une poignée. Elle fut amarrée avec autant de soin que si elle contenait déjà un enfant.

Le premier bateau fut alors détaché, et Scorpio put l'éloigner de la navette. Le gémissement du moteur alimenté par des batteries couvrit le fort vrombissement de l'appareil en vol stationnaire au-dessus d'eux. Le second bateau fut alors doucement abaissé, après quoi ce fut le tour d'un autre agent de la Ligue de Sécurité – une femme appelée Urton –, suivi par Clavain. Le vieil homme tituba, au début, mais il avait le pied marin et il retrouva rapidement son équilibre. Vasko descendit ensuite, avec l'aide de Blood. Vasko s'attendait à ce qu'il se joigne à eux pour l'opération, mais Scorpio lui avait ordonné de regagner le Premier Camp, où il avait du travail. La seule concession de Scorpio avait été de permettre à Blood de les accompagner pour aider au chargement des embarcations.

Les dernières caisses de matériel furent treuillées, enfonçant le

bateau d'une façon encore plus inquiétante dans l'eau. À l'instant où l'amarre fut détachée, la femme de la Ligue de Sécurité rejoignit rapidement l'embarcation de Scorpio. Les coques se heurtèrent et grincèrent l'une contre l'autre. Il s'ensuivit des minutes d'activité murmurante, le temps que le matériel soit transféré d'un bord à l'autre, jusqu'à ce que les charges soient équilibrées.

— Tu es prêt ? demanda Urton à Vasko. Il n'est pas trop tard pour faire demi-tour, tu sais.

Elle l'asticotait depuis l'instant où ils s'étaient rencontrés, au cours des séances de programmation de mission, à bord du *Spleen de l'Infini*. Avant cela, c'est à peine si leurs chemins s'étaient croisés : comme Jaccottet, elle n'avait jamais été, pour Vasko, qu'un agent de la Ligue ayant un peu plus de bouteille que lui.

— On dirait que ça vous pose un problème que je fasse partie de la mission, dit-il, aussi calmement que possible. Quelque chose de personnel ?

— Certains d'entre nous ont gagné le droit d'être là, dit-elle. C'est tout.

— Et vous pensez que ce n'est pas mon cas ?

— Tu as fait une petite faveur au porcko, dit-elle tout bas. Et à cause de ça, tu t'es retrouvé embarqué dans quelque chose qui te dépasse. Ça ne te vaut pas automatiquement mon respect indéfectible.

— Je me fiche pas mal de votre respect, rétorqua Vasko. Ce qui m'intéresse, c'est votre conscience professionnelle.

— Pour ça, tu n'as pas à t'en faire, répondit-elle.

Il s'apprêtait à répliquer, mais elle s'était déjà détournée pour fixer un gros canon Breitenbach dans les supports placés sur le côté de la barque.

Vasko ne voyait pas ce qu'il avait pu faire pour s'attirer son hostilité. Était-ce simplement le fait qu'il était jeune et inexpérimenté ? En soupirant, il s'absorba dans la vérification et le rangement du matériel. Ce n'était pas une tâche agréable : tous les éléments délicats – les armes, les systèmes de navigation et de communication – étaient protégés par une couche d'onguent protecteur, un mucus gris, opaque. Il s'en collait partout sur les mains, et ça formait des fils gluants.

Jurant tout bas, s'essuyant les mains sur ses cuisses, c'est à peine s'il remarqua que la navette repartait, les laissant seuls sur la mer.

Ils firent des kilomètres sur l'eau calme comme un miroir. La couche de nuages s'était déchiquetée par plaques, dévoilant des puits de ciel d'un noir profond. Certaines étoiles apparaissaient, maintenant, mais c'était l'une de ces nuits, assez rares, où aucune des lunes

d'Ararat n'était visible au-dessus de l'horizon. La seule lumière était celle de leurs lampes. Les embarcations voguaient côte à côte, à quelques mètres l'une de l'autre, le gémissement des moteurs suffisamment bas pour permettre de converser. Vasko – qui s'était apparemment attiré l'approbation circonspecte de Clavain – avait décidé dès le début de l'expédition que le mieux à faire était d'en dire le moins possible. D'ailleurs, il avait amplement de quoi réfléchir. Il était assis sur le plat-bord, à l'arrière du second bateau, et il chargeait et déchargeait machinalement une arme, gravant les gestes dans la mémoire musculaire de ses mains afin de pouvoir les reproduire sans réfléchir en cas de nécessité. Pour la centième fois depuis qu'ils étaient partis, il se demanda s'ils feraient usage de la violence. Peut-être que toute l'affaire se révélerait n'être qu'un colossal malentendu, rien de plus.

Mais Vasko était d'avis que c'était plutôt improbable.

Ils avaient tous lu le témoignage de Khouri ; ils avaient assisté à la séance de contre-interrogatoire. Bien des sujets qu'ils avaient abordés ne voulaient rien dire pour Vasko, mais alors que les questions et les réponses s'enchaînaient, il avait commencé à se faire un tableau de la situation.

Ce qui était clair, c'était qu'Ana Khouri était revenue de la matrice computationnelle d'Hadès, l'étoile neutronique, après la mort de Thorn, et qu'elle était enceinte d'une petite fille. Elle savait ce que signifiait Aura : l'enfant ne serait pas seulement le sien, il serait aussi un agent des anciens esprits – humains et non humains – piégés dans le sanctuaire d'Hadès. Aura était un don à l'humanité, son esprit regorgeait d'informations capables de faire pencher les plateaux de la balance dans la guerre contre les Inhibiteurs. C'était un geste d'apaisement de la part de Sylveste – or il paraissait vraisemblable qu'en plus de ses réserves de connaissances elle était porteuse de certains de ses souvenirs.

Khouri savait aussi qu'elle devait avoir accès aux informations d'Aura le plus vite possible pour qu'elles soient utiles. Ils ne pouvaient pas se permettre d'attendre sa naissance, et encore moins qu'elle grandisse et commence à parler.

Khouri avait donc autorisé Remontoir à implanter des sondes chirurgicales télécommandées dans sa tête et dans celle de sa fille, alors qu'elle était encore dans son ventre, afin de leur permettre de partager pensées et expériences. Khouri était devenue la bouche et les yeux d'Aura. Elle avait rêvé les rêves d'Aura, incapable de définir précisément où ils commençaient et où finissaient les siens – ou ne le désirant pas. Les pensées de son enfant contaminaient les siennes, les imprégnaient au point qu'il n'existait pas de frontière concrète entre elles.

Mais les pensées et les expériences étaient restées difficiles à interpréter. La fille de Khouri était encore en gestation ; les structures de son esprit étaient inachevées, à moitié formées, son modèle mental de l'univers extérieur forcément vague. Khouri avait bien essayé d'interpréter les signaux, mais elle avait beau faire, seule une fraction de ce qu'elle captait était intelligible. Cette fraction s'était pourtant révélée d'une importance vitale. Suivant les indices fournis par Aura – ce qui revenait à tamiser des pépites ou des bijoux dans une bouillie de signaux confus –, Remontoir avait procédé à des améliorations capitales de leur arsenal d'armes et d'instruments. En dehors de toute autre considération, la signification potentielle d'Aura devenait évidente.

C'est alors que Skade avait fait son entrée en scène.

Elle était arrivée dans le système de Delta Pavonis bien après que les Inhibiteurs avaient incinéré Resurgam et les autres planètes. Elle avait rapidement jeté les bases d'une négociation avec les éléments humains encore présents après le départ du *Spleen de l'Infini*. Son objectif ultime demeurait la récupération du plus grand nombre possible d'armes secrètes de fabrication conjointeur. Sa flotte ayant été endommagée, Skade n'était pas en position de prendre ce qu'elle voulait par la force, et les Inhibiteurs se regroupaient.

À ce moment-là, le *Lumière Zodiacale* avait achevé ses autoréparations, et l'exploration humaine de l'objet d'Hadès était arrivée à sa conclusion logique. Quand Remontoir et ses alliés avaient quitté le système, Skade les avait suivis, discrètement. Il y avait eu des tentatives de communication, et Skade avait mis tous les moyens en œuvre pour protéger les réfugiés des Inhibiteurs lancés à leur poursuite. Cette attitude était risquée, mais calculée, et rien d'autre n'aurait pu convaincre Remontoir de lui faire confiance.

Or c'était ce que voulait Skade : qu'il lui fasse confiance. Remontoir disposait de technologies nouvelles, et elle avait compris qu'elle était tactiquement désavantagée. Elle était venue, au départ, pour prendre les armes secrètes – mais les nouvelles feraient tout aussi bien l'affaire.

Seulement, ce qui l'intéressait en réalité, c'était Aura.

Après des mois et des mois de temps de bord, alors que le *Lumière Zodiacale* et les deux autres vaisseaux conjoints filaient vers Ararat, Skade avait joué un jeu délicat de manipulation. Elle avait gagné la confiance de Remontoir, faisant des sacrifices ostensibles, mettant ses renseignements et ses ressources à sa disposition. Elle avait fait jouer la vieille loyauté envers le Nid Maternel, réussissant à le convaincre qu'il était dans leur intérêt mutuel de coopérer. Et quand Remontoir avait fini par autoriser certains Conjointeurs alliés de Skade à venir à bord de son vaisseau, ça avait simplement paru être la dernière étape

cordiale dans un processus de détente, de dégel.

C'était un stratagème. Les Conjoinneurs avaient tué des douzaines de personnes et localisé Khouri. Ils l'avaient droguée et ramenée à bord du vaisseau de Skade. Là, les chirurgiens de Skade lui avaient fait une césarienne, et le fœtus, alors au sixième mois, avait été réintroduit dans un utérus artificiel. Un support biocybernétique construit avec des tissus vivants, un ventre artificiel, avait été logé dans le nouveau corps que Skade s'était fait cloner – l'ancien ayant été détruit – dans le Nid Maternel. Les implants d'Aura n'étaient censés communiquer qu'avec leurs homologues placés dans la tête de Khouri, mais les routines d'infiltration de Skade avaient rapidement défait le patient travail de Remontoir. Tandis qu'Aura achevait de grandir en elle. Skade puisait dans le flux de données qui avait permis à Remontoir de fabriquer ses nouvelles armes.

Elle y avait mis le prix, mais Skade était futée. Un peu trop futée, peut-être. Elle aurait dû tuer Khouri, à ce moment-là, or elle avait vu en elle un autre moyen de pression sur Remontoir. Même après qu'on lui avait arraché son enfant, Khouri pouvait encore lui être utile comme otage potentielle. Skade l'avait rendue à Remontoir après avoir négocié l'échange d'autres informations technologiques. Qu'Aura lui aurait fournies, tôt ou tard, mais Skade n'était pas d'humeur à attendre.

À ce moment-là, les Inhibiteurs les avaient presque rejoints.

Lorsque les vaisseaux avaient fini par arriver autour d'Ararat, le combat était entré dans une nouvelle phase silencieuse. Les hommes avaient poussé le conflit jusqu'à l'inclusion de nouvelles armes qu'ils comprenaient à peine, et les Inhibiteurs avaient rendu les coups avec de nouvelles stratégies sauvages bien à eux. C'était une guerre on ne peut plus furtive : toutes les énergies étaient redirigées sur des longueurs d'onde indécélables. Les combattants projetaient des images fantômes pour confondre et intimider l'adversaire. Des profusions de matière et d'énergie étaient dilapidées. Jour après jour, escarmouche après escarmouche, heure par heure, les factions humaines avaient coopéré, puis cessé de coopérer, au gré d'évolutions mineures dans les projections de combat. Skade était toute disposée à aider Remontoir, l'autre solution étant sa propre disparition. Le raisonnement de Remontoir n'était pas si éloigné de cela.

Mais, une semaine plus tôt. Skade avait changé de tactique. Une corvette avait quitté l'un de ses deux gros vaisseaux restants. Les alliés de Remontoir avaient suivi le vaisseau qui filait vers Ararat, en se glissant entre les principaux champs de bataille. L'analyse de son accélération limite suggérait que l'appareil transportait au moins un

occupant humain. Un petit détachement d’Inhibiteurs avait donné la chasse à la corvette, s’approchant beaucoup plus de la planète que d’ordinaire. Tout se passait comme si les machines avaient compris que l’enjeu était important, et que la corvette devait être interceptée à tout prix.

Ils n’y étaient pas arrivés, mais ils avaient endommagé le vaisseau conjoinneur. Remontoir et ses alliés avaient à nouveau réussi à suivre à la trace le vaisseau délabré, profitant de pannes alternatives de ses systèmes furtifs. Ils avaient regardé le vaisseau plonger dans l’atmosphère d’Ararat, puis dans la mer. Rien n’indiquait qu’on l’ait repéré sur Ararat.

Quelques jours plus tard, Khouri l’avait suivi. Remontoir avait refusé d’engager des forces plus importantes, ses chances d’échapper aux Inhibiteurs alors qu’il tentait d’atteindre la surface étant très minces. Ils s’accordaient néanmoins à dire qu’une minuscule capsule avait une petite chance d’y arriver. Or il fallait vraiment que quelqu’un informe les gens d’Ararat de ce qui se passait. En y envoyant Khouri, ils faisaient d’une pierre deux coups.

Vasko réfléchit à la force d’âme qu’il avait dû falloir à Khouri pour descendre là toute seule, alors que rien ne garantissait qu’elle pourrait être récupérée, et encore bien moins qu’elle arriverait à sauver sa fille. Il se demanda ce qui l’emportait des deux émotions, de son amour pour sa fille, ou de la haine qu’elle devait éprouver pour Skade.

Plus il y réfléchissait, moins il semblait vraisemblable que la situation soit le résultat d’un malentendu ou d’un autre. Et il doutait beaucoup que le problème se règle par la négociation. Skade avait volé Aura à Khouri, mais elle avait bénéficié de l’élément de surprise, et elle n’aurait rien perdu si sa tentative s’était soldée par la mort de Khouri ou de son bébé. Mais ce n’était plus vrai maintenant. Et Skade – si elle était encore vivante, et si le bébé était encore vivant en elle – les attendrait.

Que faudrait-il pour l’amener à rendre Aura ?

À la lumière de la lampe, Vasko entrevit un vacillement gris argent du côté de Clavain. Il regarda le vieil homme examiner le couteau qu’il avait apporté avec lui au retour de son exil dans l’île.

Rashmika avait demandé un entretien particulier avec le questeur Jones. Il eut lieu immédiatement après une session de négociations, dans la pièce sans fenêtre où avait eu lieu la réunion avec Crozet. Le questeur attendait, assis à son bureau, qu'elle prenne la parole, les mains croisées sur sa panse rebondie, la lippe à la fois soupçonneuse et traduisant un intérêt vaguement lascif. De temps en temps, il fourrait des graines dans les mandibules de sa bestiole, juchée sur son bureau comme une sculpture abstraite en plastique vert vif.

Tout en le regardant. Rashmika se demanda s'il était doué pour distinguer le vrai du faux. C'était difficile à dire, avec certaines personnes.

— C'est une petite demoiselle tenace, Peppermint, dit le questeur. Je lui ai dit de ne pas aller sur le toit, et deux heures plus tard elle y était. Que penses-tu que nous devrions faire d'elle, hein ?

— Si vous ne voulez pas que les gens montent sur le toit, vous devriez faire en sorte qu'il soit un peu plus difficile d'y aller, répondit Rashmika. En tout cas, je n'aime pas particulièrement qu'on m'espionne.

— J'ai le devoir de protéger mes passagers, dit-il. Et si ça ne vous plaît pas, vous êtes libre de repartir avec M. Crozet quand il retournera chez lui, dans les malterres.

— En réalité, je préférerais rester à bord, dit Rashmika.

— Vous voulez dire que vous souhaitez faire le pèlerinage vers la Voie ?

— Non, fit-elle en tentant de dissimuler le dégoût que lui inspirait la seule idée de ces Observateurs, les bras en croix sur leurs racks. Ce n'est pas ça. Je veux rejoindre la Voie, y trouver du travail. Mais ça n'a rien à voir avec le pèlerinage.

— Hmm. Nous avons déjà abordé votre profil de poste, mademoiselle Els.

Elle n'appréciait pas la façon dont il prononçait son nom.

— Nous en avons à peine parlé, Questeur. Je ne pense pas qu'il soit honnête de faire une estimation de mes compétences après une seule et unique conversation.

— Vous m'avez dit que vous étiez étudiante.

— Exact.

— Alors retournez dans les malterres, et poursuivez vos études,

fit-il d'un ton raisonnable. Quel meilleur endroit pourriez-vous trouver pour approfondir vos recherches sur les Shifteurs que les chantiers de fouilles où on les déterre ?

— C'est le dernier endroit où il est possible de les étudier, répondit-elle. Personne ne s'intéresse à la signification des vestiges, tant qu'ils rapportent de l'argent. Personne ne s'intéresse à la vision d'ensemble.

— Alors que vous, si, j'imagine ?

— J'ai des théories sur les Shifteurs, répondit-elle, bien consciente d'être un peu jeune pour énoncer une affirmation de ce genre. Mais pour avancer dans mes recherches, j'aurais besoin d'accéder à certaines informations qui doivent être en possession des groupes archéologiques cautionnés par les églises.

— Oui, nous connaissons ces groupes. Mais ils devraient être à même de formuler des théories personnelles, non ? Je vous demande pardon, mademoiselle Els, mais qu'est-ce qui vous fait penser que, du haut de vos dix-sept ans, vous allez amener une perspective nouvelle sur l'affaire ?

— Le fait que je n'ai aucun intérêt matériel à maintenir la vision quaichéiste, répondit Rashmika.

— C'est-à-dire ?

— Que les Shifteurs sont un détail annexe, qui n'a rien à voir avec le problème plus vaste des disparitions, et qui est au mieux un rappel de ce qui risque de nous arriver si nous ne suivons pas la voie quaichéiste vers le salut.

— Ça, il ne fait aucun doute que le salut leur a été refusé, répondit le questeur. Mais il en va de même de huit ou neuf autres civilisations non humaines. J'ai oublié à combien nous en sommes. Il est clair qu'il n'y a pas, ici, de mystère à proprement parler. Les informations spécifiques sur cette espèce particulière, son histoire, sa culture et tout ce qui s'ensuit doivent être encore approfondies, évidemment, mais ce qui leur est arrivé en fin de compte ne fait aucun doute. Nous avons tous entendu ce que racontent les pèlerins des systèmes qui ont été évacués, mademoiselle Els, ces histoires de machines surgissant des ténèbres entre les étoiles. Il semblerait que ce soit notre tour.

— La théorie selon laquelle les Shifteurs auraient été anéantis par les Inhibiteurs ? demanda-t-elle.

Il fourra une miette dans la petite bouche compliquée de sa bestiole.

— Je vous laisse tirer vos propres conclusions.

— C'est ce que j'ai toujours fait, répondit-elle. Et ma conclusion, c'est que ce qui s'est passé ici est différent.

— Ils ont été anéantis par quelque chose, répondit le questeur. Ça

ne vous suffit pas ?

— Je ne suis pas sûre que ce soit la même chose qui a effacé les Amarantins, ou toutes les autres civilisations. Si les Inhibiteurs étaient impliqués, vous pensez qu'ils auraient laissé cette lune intacte ? Ils auraient pu avoir des scrupules à détruire une planète avec une biosphère établie, mais une lune sans atmosphère comme Hela ? Ils en auraient fait un système annulaire, ou un nuage de vapeur radioactive. Non, ceux qui ont éliminé les Shifteurs ont été moins radicaux. Le boulot a été salopé. Ils ont abandonné trop de vestiges derrière eux. On dirait presque qu'ils voulaient laisser un message, peut-être un avertissement...

— Vous pensez à un exterminateur cosmique complètement nouveau, c'est ça ?

— Si les faits l'exigent, répondit Rashmika avec un haussement d'épaules.

— Vous ne doutez vraiment de rien, hein, mademoiselle Els ?

— Je sais seulement qu'il y a un rapport entre les éclipses et les Shifteurs. Tout le monde le sait, d'ailleurs. Mais les autres sont trop timorés pour l'admettre.

— Et pas vous ?

— J'ai été mise sur Hela pour une raison, dit-elle, les paroles tombant de sa bouche comme si quelqu'un d'autre les avait prononcées.

Le questeur la regarda pendant un long, un pénible moment.

— Et c'est pour cette croisade, dit-il, cette quête pour dévoiler la vérité, quels que soient les ennemis que ça vous attire, que vous êtes tellement déterminée à atteindre la Voie Permanente ?

— Il y a une autre raison, répondit-elle tout bas.

— Vous vous intéressez particulièrement aux Premiers Adventistes, n'est-ce pas ? poursuivit le questeur comme s'il ne l'avait pas entendue. C'est ce que j'ai remarqué quand j'ai évoqué mon rôle de légat.

— C'est la plus ancienne des églises, répondit Rashmika. Et l'une des plus grandes, j'imagine.

— La plus grande. L'ordre des Premiers Adventistes dirige trois cathédrales, notamment la plus grosse et la plus lourde de la Voie.

— Je sais qu'ils ont un groupe d'études archéologiques, poursuivit-elle. Je leur ai écrit. Je devrais pouvoir trouver du travail parmi eux.

— Vous voulez dire que vous pourriez faire avancer votre théorie et caresser tout le monde à rebrousse-poil ?

Elle secoua la tête.

— Je ferais mon travail, tout en examinant discrètement les pièces et les indices disponibles. Ça ne m'empêcherait pas de faire ce

qu'il faut. J'ai juste besoin d'un boulot pour pouvoir envoyer de l'argent chez moi et faire des recherches.

Il poussa un soupir, comme si le monde et tous ses avatars étaient maintenant sous sa responsabilité.

— Et que savez-vous au juste sur les cathédrales, mademoiselle Els ? Je veux dire, au sens matériel du terme ?

Elle sentit que la question, pour une fois, était sincère.

— Ce sont des structures mobiles, répondit-elle. Beaucoup plus grosses que cette caravane, beaucoup plus lentes... mais des machines quand même. Elles font le tour d'Hela sur la route équatoriale que nous appelons la Voie Permanente, effectuant une révolution tous les trois cent vingt jours standard.

— Et le but de ce périple ?

— Vérifier qu'Haldora est toujours au zénith dans le ciel. Le monde se déplace sous les cathédrales, mais les cathédrales suppriment ce mouvement.

Un sourire effleura les lèvres du questeur.

— Et que savez-vous du mouvement des cathédrales ?

— Il est lent, répondit-elle. Il suffit aux cathédrales de se déplacer au rythme d'un bébé qui marche à quatre pattes pour faire le tour d'Hela en trois cent vingt jours. Un tiers de mètre à la seconde, ça suffit.

— Ça n'a pas l'air très rapide, hein ?

— Pas vraiment, non.

— Je vous assure que ça l'est quand une masse de métal de plusieurs centaines de mètres de hauteur glisse vers vous et que vous faites un boulot qui vous oblige à dégager le chemin au dernier moment si vous ne voulez pas vous retrouver sous les patins propulseurs...

Le questeur Rutland Jones se pencha en avant, comprimant sa bedaine contre la table, et croisa les doigts devant lui.

— La Voie Permanente est une route de glace compactée. À un ou deux détours près, elle fait le tour de la planète comme un ruban. Elle ne fait jamais plus de deux cents mètres de largeur, et elle est souvent beaucoup plus étroite que ça. Or même une petite cathédrale peut faire cinquante mètres de diamètre. La plus grande de toutes, Notre-Dame de Morwenna, par exemple, est deux fois plus large que ça. Et comme toutes les cathédrales veulent se trouver exactement sous le point géométrique correspondant au zénith d'Haldora, il y a un certain degré de... compétition pour l'espace disponible. Entre les églises rivales, même celles qui sont liées par les protocoles œcuméniques, la compétition peut être étonnamment farouche, allant jusqu'au sabotage et à la tricherie. Même parmi les cathédrales sœurs, affiliées à un même ordre, il arrive que la compétition soit assez... sportive.

— Je ne suis pas sûre de comprendre, Questeur.

— Je veux dire que les déprédations occasionnées à la Voie – les actions de vandalisme délibéré – ne sont pas rares. Les cathédrales peuvent laisser des obstacles sur leur chemin, ou jouer avec l'intégrité de la Voie proprement dite. Et Hela fait sa part de dégâts. Des tempêtes de pierres... des inondations de glace... des éruptions volcaniques... Tout ça peut rendre la Voie temporairement impraticable. C'est pourquoi les cathédrales entretiennent toutes des équipes de voirie.

Il regarda Rashmika avec intensité.

— Les équipes précèdent les cathédrales. Pas de beaucoup, parce que sinon leur travail pourrait être exploité par des rivaux, mais suffisamment pour avoir le temps d'achever leur tâche avant le passage des cathédrales. Je n'irai pas par quatre chemins : le travail est difficile et dangereux. Mais c'est un travail qui exige certaines des aptitudes que vous avez mentionnées : travailler dans le vide, sur la glace. Avec des outils redoutables, ou des explosifs, énuméra-t-il en tapotant sur la table avec ses doigts boudinés. Programmer des droïdes pour les tâches les plus dangereuses...

— Ce n'est pas le genre de travail que j'ai en tête, le coupa Rashmika.

— Non ?

— Je vous ai dit que mes compétences seraient bien mieux utilisées dans un contexte clérical, comme celui des groupes d'études archéologiques.

— Peut-être, mais les postes vacants dans ces groupes sont vraiment rares. Or la nature même du travail fait qu'il y a souvent des postes disponibles dans les équipes de voirie.

— Parce qu'il y a des victimes ?

— C'est un travail pénible. Mais c'est du travail. Et il y a différents niveaux de risque, même dans les tâches de dégagement de la Voie. Il ne devrait pas être trop difficile de vous trouver un emploi un peu moins dangereux que la pose des fusibles, une tâche pour laquelle vous ne seriez même pas obligée de porter un scaphandre pressurisé toute la journée. Ça vous fournirait une occupation jusqu'à ce qu'une opportunité se présente dans l'un des groupes d'études.

Rashmika lut sur le visage du questeur qu'il ne lui avait pas menti jusque-là.

— Ce n'est pas ce que j'espérais, dit-elle. Mais si c'est à prendre ou à laisser, je serai bien obligée de prendre. Si je vous disais que je suis disposée à faire ce genre de boulot, vous pourriez me trouver un poste ?

— Si j'avais l'impression de pouvoir continuer à me regarder en face après... alors, oui, j'ose dire que je pourrais.

— Je suis sûre que vous n'avez pas de mal à dormir, la nuit, Questeur.

— Et vous êtes sûre que c'est ce que vous voulez ?

Elle hocha la tête avant que ses propres doutes ne commencent à transparaître.

— Si vous pouviez commencer à vous en occuper, je vous en serais reconnaissante.

— On peut toujours actionner certaines manettes, dit-il. Mais je dois vous dire... Il y a des gens qui vous cherchent. La police des malterres de Vigrid ne peut rien contre vous, ici, mais votre absence a été signalée.

— Ça ne m'étonne pas.

— On s'interroge sur le but de votre mission. Il y en a qui disent que ça a un rapport avec votre frère.

La bestiole verte leva la tête comme si la conversation commençait tout à coup à l'intéresser. Rashmika constata qu'il lui manquait bel et bien une patte de devant.

— Harbin Els, poursuivit le questeur. C'est ça, hein ?

Elle n'avait aucune raison de prétendre le contraire.

— Mon frère était parti travailler pour la Voie, répondit-elle. Ils lui ont menti. Ils lui ont dit qu'ils ne lui injecteraient pas le sang du doyen. Nous ne l'avons jamais revu.

— Et vous voudriez savoir ce qui lui est arrivé ?

— C'était mon frère, dit-elle.

— Alors, ceci vous intéressera peut-être...

Le questeur tendit la main sous son bureau, prit une feuille de papier pliée et la fit glisser vers elle. La bestiole verte suivit des yeux le mouvement de la feuille sur le bureau.

Rashmika prit la lettre, caressa, du pouce, le sceau de cire rouge qui représentait un scaphandre pressurisé, les bras en croix, d'où irradiaient des rayons lumineux. Il avait été brisé ; il n'adhérait plus très bien au papier, du côté du rabat.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle en étudiant attentivement le visage du questeur.

— C'est arrivé par la voie officielle, de Notre-Dame de Morwenna. C'est le sceau de la Tour de l'Horloge.

Ça au moins c'était vrai, se dit-elle. Ou du moins, le questeur croyait sincèrement ce qu'il disait.

— Quand ?

— Aujourd'hui, répondit-il.

— Ça, c'était un mensonge.

— Et ça m'était adressé ?

— On m'a dit de faire en sorte que vous le voyiez.

Il baissa les yeux pour ne pas croiser son regard, ce qui rendit son

expression difficile à déchiffrer.

— Qui vous a dit ça ?

— Quelle importance ? Encore un mensonge.

— J'y ai jeté un coup d'œil, poursuivit Jones. Je ne voudrais pas que vous ayez une mauvaise opinion de moi... je lis tout le courrier qui arrive à la caravane. Question de sécurité.

— Alors vous savez ce que ça dit ?

— Je pense qu'il vaudrait mieux que vous le lisiez vous-même, répondit-il.

Hela, 2727

Le martèlement de sa canne ponctuait le déplacement du chirurgien général dans l'immense cathédrale d'acier. Même dans les zones où les moteurs et les mécanismes de traction étaient audibles, on l'entendait arriver bien avant de le voir. Il faisait des pas mesurés, rythmés comme le battement d'un métronome par le tapotement de sa canne à bout ferré. Il avançait avec une lenteur arachnoïde délibérée, afin de laisser aux fouineurs et aux oisifs le temps de se disperser. Il sentait parfois peser sur lui le regard d'observateurs dissimulés derrière des piliers métalliques ou des grilles, qui se croyaient invisibles. Mais, le plus souvent, il avait l'absolue certitude d'effectuer ses rondes sans être épié. Après toutes ces longues années passées au service de Quaiche, c'était devenu très clair pour le peuple de la cathédrale : les affaires de Grelier ne regardaient pas les curieux.

Parfois, pourtant, ceux qui fuyaient devant lui le faisaient pour un autre motif qu'un souci de discrétion.

Il arriva à un escalier en colimaçon, un squelette de fer hélicoïdal plongeant dans les profondeurs de la Puissance Motrice. L'escalier vibrait comme un diapason. Soit il faisait écho à la trépidation des machines, soit quelqu'un venait de l'emprunter pour fuir devant Grelier.

Il se pencha par-dessus la rambarde et jeta un coup d'œil dans l'escalier en tire-bouchon. Deux révolutions plus bas, des doigts boudinés glissaient précipitamment sur la rampe. Très probablement son homme.

Grelier souleva en fredonnant le loquet de la grille qui interdisait l'accès de l'escalier. Il la referma du bout pointu de sa canne et descendit lentement, en prenant son temps, laissant l'écho de chacun de ses pas s'estomper avant de mettre le pied sur la marche suivante, le *tap, tap, tap* de sa canne contre les montants du garde-corps faisant savoir à l'homme qu'il arrivait, et que toute tentative de fuite était vaine. Grelier connaissait intimement les entrailles de la Puissance

Motrice – comme tous les coins et recoins de chacune des sections de la cathédrale, d'ailleurs. Il avait verrouillé l'accès à tous les autres escaliers. C'était la dernière issue vers les niveaux supérieurs ou inférieurs, et il prendrait soin de refermer ce passage-là une fois arrivé en bas. Sa lourde mallette médicale heurtait sa cuisse à chaque pas, en parfait synchronisme avec le tapotement de sa canne.

Au fur et à mesure qu'il descendait, le chant des machines s'amplifiait. Ces mécanismes d'horlogerie étaient distinctement audibles dans toutes les parties de la cathédrale où régnait le silence, mais dans les niveaux supérieurs le bruit des moteurs et des systèmes de traction rivalisait avec la musique d'orgue et les chants permanents du chœur. L'esprit filtrait rapidement cette faible composante du fond sonore.

Ce n'était pas le cas ici. Grelier entendait claquer et s'entrechoquer les énormes vérins articulés et les roues excentriques. Il entendait le gémissement strident des turbines, qui le faisait grincer des dents. Il entendait glisser des pistons, s'ouvrir et se refermer des valves, pépier des relais, et les voix étouffées du personnel technique.

Il descendait, sa canne dans une main, sa trousse médicale dans l'autre.

Il arriva au niveau inférieur de l'escalier en spirale. La porte grinça sur ses gonds : le loquet n'était même pas mis. Quelqu'un était passé par là. Quelqu'un qui semblait plutôt pressé. Il referma la porte derrière lui et la verrouilla avec sa clé de la Tour de l'Horloge, empêchant quiconque de remonter de ce niveau. Puis il repartit du même pas mesuré, sa trousse médicale à la main.

Grelier regarda autour de lui. Il n'y avait aucun signe du fugitif, mais il y avait beaucoup d'endroits où un homme pouvait se dissimuler. Grelier n'était pas inquiet : il était sûr de trouver le fugitif aux doigts boudinés. Il pouvait prendre le temps de regarder autour de lui, de faire une petite pause dans la routine habituelle. Il ne descendait pas si souvent à ce niveau, et l'endroit l'impressionnait toujours.

La Puissance Motrice était l'un des plus vastes espaces de la cathédrale. Elle occupait à vrai dire toute la base de la structure mouvante, qui faisait deux cents mètres de longueur. C'était un hall de cent mètres de largeur et cinquante mètres de hauteur. Les machines occupaient la majeure partie de ce volume, en dehors d'un espace entourant les murs et d'un vide d'une douzaine de mètres environ sous le magnifique plafond voûté. La machinerie était énorme : ce n'était pas l'immensité impersonnelle, abstraite, des moteurs des engins spatiaux ; elle avait quelque chose de plus intime et donc de plus personnellement menaçant. Les moteurs de vaisseaux spatiaux étaient gigantesques et bureaucratiques : ils ignoraient superbement les êtres

humains. À la moindre erreur, ceux-ci cessaient simplement d'exister, annihilés en un pénible instant. Alors que les machines de la Puissance Motrice, pour gigantesques qu'elles fussent, avaient encore une dimension humaine et étaient susceptibles de remarquer les hommes. Ceux qui se mettaient sur son chemin risquaient de se faire écraser ou blesser.

Et ce ne serait ni instantané, ni sans douleur.

Grelier appuya le bout de sa canne sur la carapace vert pâle d'une turbine, sentit la puissante vibration des énergies captives. Il pensa aux lames qui tournaient, alimentées par la vapeur surchauffée du réacteur atomique. Il suffirait d'une paille dans l'acier de l'une des lames pour que la turbine vole en éclats, déchiquetant en un mortel tourbillon quiconque se trouverait dans un rayon de cinquante mètres. Ça se produisait parfois ; il descendait alors pour nettoyer le gâchis. Tout ça était plutôt excitant, en réalité.

La centrale électrique – le réacteur nucléaire de la cathédrale – était la plus grosse machine du hall. C'était un dôme vert bouteille, situé à l'arrière de la salle. Tout ce qu'on pouvait en dire, c'était qu'il marchait et qu'il ne coûtait pas cher. Il n'y avait pas de combustible nucléaire dans le sous-sol d'Hela, mais les Ultras en fournissaient tant et plus. C'était sale et dangereux, peut-être, mais plus économique que l'antimatière, et moins compliqué à gérer que les centrales à fusion. Ils avaient fait leurs calculs : raffiner la glace locale pour obtenir le carburant nécessaire à la fusion aurait exigé une usine de retraitement aussi vaste que la Puissance Motrice tout entière. Or la cathédrale avait déjà atteint la taille critique, compte tenu des dimensions de la Voie et de l'Escalier du Diable. D'ailleurs, le réacteur fonctionnait et fournissait toute l'énergie nécessaire à la cathédrale, et les gars qui s'en occupaient ne tombaient pas malades si souvent que ça.

Du sommet du réacteur jaillissait un faisceau de tuyaux de vapeur à haute pression. Les intestins d'argent étincelant traversaient la salle en décrivant des courbes en épingle à cheveux et des angles droits inexplicables. Ils alimentaient trente-deux turbines, empilées les unes sur les autres en deux rangées de huit. Cette masse bourdonnante était entourée de passerelles, de coursives d'inspection, de galeries d'accès, d'échelles et de monte-charge. Les turbines étaient des dynamos qui convertissaient la vapeur sous pression en courant électrique. Elles alimentaient vingt-quatre moteurs – deux rangées de douze – juchés sur les turbines, qui convertissaient à leur tour le courant électrique en énergie mécanique, actionnant les grands mécanismes à vérins et à pistons qui propulsaient la cathédrale sur la Voie. À tout moment, seuls dix sur douze des moteurs d'un des côtés fonctionnaient : la paire restante était au repos, prête à être connectée si un autre moteur, ou un ensemble de moteurs, avait besoin d'être déconnecté

pour entretien.

Les mécanismes proprement dits sortaient des moteurs par le haut et rejoignaient les parois latérales. Ils les traversaient par des joints résistants à la pression, positionnés avec précision aux points d'équilibre des tiges d'accouplement principales. Grelier comprenait que les joints posaient des problèmes : ils fuyaient constamment et il fallait sans arrêt les remplacer. Mais, d'une façon ou d'une autre, il fallait bien que le mouvement mécanique généré par la Puissance Motrice soit transmis dans le vide, au-delà des murs.

Au-dessus de lui, avec une lenteur onirique, les barres d'accouplement décrivaient un mouvement de va-et-vient, montant et descendant par vagues orchestrées, partant de l'avant du hall et allant vers l'arrière. Une organisation complexe de vilebrequins et d'engrenages reliait les tiges les unes aux autres, synchronisant leurs mouvements. Des passerelles aériennes sillonnaient l'espace entre les énormes poutrelles métalliques, permettant aux ouvriers de lubrifier les joints et d'inspecter les points d'usure. C'était un travail risqué : un moment d'inattention, et le mécanisme serait lubrifié – mais pas comme il fallait.

La Puissance Motrice ne se réduisait évidemment pas à cela. C'était bien davantage. Elle comportait même une petite fonderie, qui tournait nuit et jour pour fabriquer des pièces de rechange. Les plus gros composants étaient faits dans l'usine du Bord de la Voie, mais leur acheminement prenait du temps. Les artisans de la Puissance Motrice étaient très fiers de l'ingéniosité dont ils savaient faire preuve quand il s'agissait de procéder à une réparation rapide, ou d'adapter une pièce à une fonction autre que celle pour laquelle elle avait été initialement prévue. Ils savaient qu'une seule chose comptait : que la cathédrale continue à avancer, quoi qu'il arrive. On ne leur demandait pas la lune : il suffisait qu'elle avance à un tiers de mètre à la seconde. Un enfant à quatre pattes aurait rampé plus vite que ça. Le problème, ce n'était pas la vitesse ; c'était que la cathédrale ne s'arrête jamais. *Jamais.*

— Chirurgien général, je peux vous aider ?

Grelier leva les yeux : quelqu'un le regardait, cramponné à la rambarde d'une des passerelles. L'homme portait la combinaison grise de la Puissance Motrice, un mouchoir sale autour du cou, et il avait des gants gigantesques. Son crâne rasé en forme d'obus était bleuté. Glaur, l'un des chefs d'équipe.

— Vous pourriez descendre un instant ? appela Grelier.

Glaur disparut immédiatement, au bout de la passerelle, dans le magma de machines. Grelier attendit qu'il le rejoigne en tapotant distraitemment le caillebotis métallique du sol avec sa canne.

— Il y a un problème ? demanda Glaur en arrivant.

— Je cherche quelqu'un, répondit Grelier. Je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi. Il ne travaille pas ici. Vous n'avez vu personne ?

— Qui ça, par exemple ?

— Le chef de chœur. Je suis sûr que vous le connaissez. Un homme aux grosses mains boudinées.

Glaur regarda les tiges d'accouplement qui battaient lentement l'air. Leur mouvement rappelait celui des avirons des galères bibliques, manœuvrées par des centaines d'esclaves. Grelier se dit que Glaur aurait mieux fait de rester là-haut, à surveiller les dangers potentiels de toute cette ferraille en mouvement, plutôt que de surfer dans les profondeurs de la cathédrale, sur des courants politiques aussi traîtres que mouvants.

— J'ai bien vu quelqu'un traverser le hall, il y a quelques minutes, répondit Glaur.

— Il avait l'air un peu pressé, hein ?

— J'ai pensé qu'il travaillait pour la Tour de l'Horloge.

— Non. Vous avez une idée de l'endroit où il pourrait se trouver, maintenant ?

Glaur parcourut les environs du regard.

— Il a pu prendre l'un des escaliers qui remontent vers les niveaux principaux.

— C'est peu probable. Je pense plutôt qu'il est encore ici. Dans quelle direction allait-il quand vous l'avez vu ?

— Il allait vers le réacteur, répondit l'homme avec une hésitation qui n'échappa pas à Grelier.

— Merci, fit Grelier en frappant vivement le sol avec sa canne.

Il le planta là.

Le chef d'équipe avait fini de lui être utile pour le moment.

Il suivit sa proie vers le réacteur. Il résista à la tentation de presser le pas, conservant son allure de promenade, tapotant sa canne par terre ou sur toutes les surfaces sonores qui se présentaient à lui. De temps en temps, il passait sur une vitre grillagée et prenait le temps de regarder le sol défiler, vingt mètres en dessous de lui. La cathédrale avançait avec la stabilité du roc, la marche saccadée de ses vingt pieds transformée en un mouvement fluide grâce à l'habileté d'ingénieurs comme Glaur.

Le dôme vert du réacteur apparut devant lui, avec ses hublots de verre foncé lourdement rivetés et sa couronne de passerelles. Il entrevit une manche qui disparaissait au détour de la seconde passerelle en partant du sol.

— Salut ! appela Grelier. Vous êtes là. Vaustad ? Je voudrais vous dire deux mots.

Pas de réponse. Grelier fit lentement le tour du réacteur. Un bruit de pas précipités se fit entendre au-dessus de lui. Il eut un sourire,

déconcerté par la stupidité de Vaustad. Il y avait une centaine de cachettes possibles dans la salle de traction. Mais un instinct simiesque avait poussé le maître de chœur à remonter vers un cul-de-sac.

Le pied de l'échelle était défendu par une grille. Grelier la verrouilla derrière lui, posa sa trousse médicale par terre, coinça sa canne sous son bras et entama l'ascension, barreau après barreau, jusqu'à la première passerelle.

Rien que pour achever d'énerver Vaustad, il en fit tout le tour en fredonnant, regarda par-dessus la rambarde d'où il dominait le hall, tapota avec sa canne les parois bombées du réacteur, le verre noir des hublots d'inspection. Le verre lui rappelait le vitrail de la façade, avec ses éclats pareils à du goudron, et il se demanda fugitivement s'il était fait du même matériau.

Enfin, il avait des problèmes autrement importants à régler.

Il retourna vers l'échelle et monta vers le niveau suivant. Il entendit détalé à nouveau ce pathétique rat de laboratoire.

— Vaustad ? Soyez gentil et descendez, d'accord ? Ce sera fini en un clin d'œil.

La passerelle métallique lui transmet un martèlement de pas qui se répercuta autour du réacteur.

— Alors il va falloir que je vienne vous chercher, hmm ?

Il refit le tour du réacteur, cette fois au niveau des barres d'accouplement qui fouettaient l'air comme des lames de ciseaux. Il n'y avait personne à proximité, sinon – tout en bas – les techniciens de Glaur, qui allaient et venaient entre les machines mouvantes, huilant, vérifiant. Ainsi vus en raccourci, ils avaient l'air à la fois prisonniers dedans et magiquement indemnes.

L'ourlet d'une jambe de pantalon disparut au détour de la courbure. Le rythme des pas s'accéléra. Grelier s'arrêta avec un sourire et se pencha sur la rambarde. Il était tout près... Il tourna le pommeau de sa canne d'un quart de tour.

— En haut ou en bas ? murmura-t-il. En haut ou en bas ?

Ce fut vers le haut. Il entendit le claquement des pas qui montaient vers la passerelle supérieure. Grelier ne savait pas s'il devait s'en réjouir ou le regretter. Si le type avait choisi de descendre, la chasse aurait été terminée. Il aurait trouvé l'issue bloquée, et Grelier n'aurait pas de mal à le pacifier avec sa canne puis à lui injecter la dose contenue dans le pommeau. Rapide, efficace, mais pas très amusant.

Au moins, là, il en avait pour son argent. Le résultat final serait le même : l'homme était acculé, il n'avait pas d'issue possible. Grelier n'aurait qu'à l'effleurer avec le bout de sa canne pour le réduire à l'état de pâte à modeler. Restait le problème de lui faire descendre l'échelle, certes, mais l'un des gars de Glaur pourrait l'aider.

Grelier monta au niveau supérieur. Étant située plus haut sur le dôme du réacteur, cette passerelle était évidemment moins longue que les deux du bas. Il n'y en avait plus qu'une seule, au sommet de la coupole, à laquelle on accédait par une rampe en pente douce. Vaustad gravissait la rampe.

— Vous ne pouvez pas vous échapper, dit le chirurgien général. Redescendez et j'oublierai tout ça.

Tu parles, qu'il l'oublierait. Mais Vaustad ne pouvait plus entendre raison, de toute façon. Arrivé tout en haut, il prit le temps de se retourner vers son poursuivant. C'était un homme aux petites jambes dodues et à la face lunaire. Grelier le tenait. Il le tenait depuis le début, d'ailleurs.

— Vous ne m'aurez pas ! hurla Vaustad. Fichez-moi la paix, espèce de goule assoiffée de sang !

— Cause toujours, fit Grelier avec un sourire patient, en tapotant la rambarde avec sa canne tout en commençant à gravir la rampe.

— Vous ne m'aurez pas, fit Vaustad. J'en ai assez ! Trop de cauchemars.

— Allons, allons. Une petite piquûre et ce sera fini.

Vaustad agrippa l'un des tuyaux de métal étincelant qui partaient du sommet du dôme et en faisaient le tour. Il commença à ramper dessus en s'agrippant aux côtes de métal des tuyaux. Il avançait, pas très vite, pas très gracieusement, mais il avançait, régulièrement, méthodiquement. Avait-il prévu cela ? Grelier se le demanda. Il avait eu tort d'oublier les tuyaux de vapeur.

Mais où espérait-il aller ? Les tuyaux retournaient le long de la courbure, vers les turbines et les moteurs. C'était futile. Ça ne faisait que prolonger la poursuite.

Grelier arriva au sommet du dôme. Vaustad était à un mètre environ au-dessus de sa tête. Il leva la canne, essayant d'atteindre ses talons. Sans succès ; il était trop haut. Grelier tourna le pommeau de la canne d'un autre quart de tour, augmentant la puissance d'ankylose, et effleura les tuyaux. Vaustad poussa un jappement mais continua à avancer. Un autre quart de tour : puissance maximale, décharge presque mortelle. Il toucha la paroi métallique avec le bout de la canne et regarda Vaustad se cramponner convulsivement au tuyau. Le bonhomme serra les dents, gémit, mais tint bon.

Grelier lâcha sa canne. Il avait épuisé sa charge. Soudain, ça ne se passait pas exactement comme il l'avait prévu.

— Mais où allez-vous ? demanda Grelier d'un ton badin. Allez, descendez, ça va mal finir.

Vaustad ne répondit pas et continua à ramper.

— Ça va mal finir, répéta Grelier.

Vaustad était arrivé au point où son tuyau s'incurvait et

redevenait horizontal pour repartir à travers le hall vers les turbines. Grelier s'attendait à ce qu'il s'arrête au coude, ne pouvant aller plus loin, mais Vaustad se tortilla, réussit à négocier le virage et se retrouva sur la surface supérieure du tuyau, les bras et les jambes enroulés autour. Tout ça à trente mètres au-dessus du sol.

Le spectacle avait attiré un petit public. Une douzaine d'hommes les lorgnaient, plantés au milieu du hall. D'autres avaient arrêté de travailler, parmi les barres de couplage.

— Retournez à vos postes ! lança Grelier. Ordre de la Tour de l'Horloge !

Les ouvriers s'éparpillèrent, mais Grelier était bien conscient que la plupart continuaient à les regarder du coin de l'œil. La situation en était-elle arrivée au point où il serait obligé de demander des renforts au ministère du Sang ? Pourvu que non... C'était une question d'honneur personnel. Il tenait à régler ses problèmes tout seul. Mais le cas Vaustad commençait à sentir mauvais.

Le gaillard avait parcouru une dizaine de mètres à l'horizontale et se retrouvait au-delà du périmètre du réacteur. Il n'y avait plus que le vide en dessous de lui. La gravité d'Hela était faible, mais il avait peu de chances de survivre à une chute de trente mètres sur une surface dure.

Grelier regarda ce qui l'attendait un peu plus loin. Le tuyau était soutenu, à partir du plafond, par des câbles métalliques ancrés à des sortes de côtes renforcées. Le câble le plus proche était à environ cinq mètres devant Vaustad. Il ne pourrait jamais le contourner.

— Très bien, fit Grelier en élevant la voix pour se faire entendre malgré le vacarme de la machinerie. Vous avez fait ce que vous pouviez. Tout le monde s'est bien amusé. Maintenant, faites demi-tour, et parlons raisonnablement.

Mais Vaustad ne voulait pas entendre raison. Il était arrivé au câble de soutènement et il essayait de se faufiler de l'autre côté en déplaçant son poids latéralement, sur le tuyau. Grelier le regardait avec la certitude paralysante que Vaustad n'allait pas s'en sortir. Ç'aurait été un exercice difficile pour un jeune homme agile, et Vaustad n'était ni jeune ni agile. Il était enroulé autour de l'obstacle, une jambe pendouillant inutilement sur le côté, l'autre essayant de faire contrepoids, une main sur le support de métal, l'autre farfouillant à la recherche d'une prise de l'autre côté. Il se pencha pour l'atteindre... et glissa, ses deux jambes s'écartant du tuyau. Il resta accroché là, une main supportant tout son poids, l'autre battant inutilement le vide.

— Ne bougez plus ! appela Grelier. Restez tranquille et tout ira bien. Vous pouvez tenir jusqu'à ce que nous arrivions, si vous arrêtez de gesticuler !

Encore une fois, un jeune homme leste aurait pu se cramponner, même d'une seule main, en attendant l'arrivée des secours. Mais Vaustad était un gros bonhomme mou, qui n'avait jamais fait d'exercice.

Grelier regarda la main de Vaustad glisser sur le support métallique. Il le regarda tomber sur le sol de la salle de traction, s'y écraser avec un choc sourd qui fut étouffé par le vacarme ambiant. Il n'eut pas un cri, pas un hoquet de peur. Les yeux de Vaustad étaient fermés, mais, à en juger par l'expression de son visage retourné, il était vraisemblablement mort sur le coup.

Grelier récupéra sa canne, la coinça sous son bras et redescendit par la série de rampes et d'échelles. Arrivé au pied du réacteur, il récupéra sa trousse médicale et déverrouilla la grille d'accès. Le temps qu'il arrive auprès de Vaustad, une demi-douzaine d'hommes étaient massés autour du corps. Il envisagea de les disperser, puis se ravisa. Qu'ils regardent. Qu'ils voient ce qui arrivait quand on refusait d'obéir au ministère du Sang.

Il s'agenouilla auprès de Vaustad et ouvrit sa trousse médicale. Plus personne ne bougeait. La trousse était divisée en deux compartiments. Le plateau supérieur contenait des seringues pleines d'un liquide rouge : des doses de rappel, fournies par le ministère du Sang, étiquetées en fonction de leur groupe sanguin et de leur souche virale. L'une d'elles était destinée à Vaustad. Elle trouverait un autre destinataire.

Il remonta la manche de Vaustad. Sentait-il un faible pouls ? Ça aurait facilité l'opération. Il n'était jamais facile de prélever le sang d'un mort. Même d'un cadavre tout frais.

Il fouilla dans l'autre compartiment, qui contenait les seringues vides. Il en leva une dans la lumière, symboliquement.

— Loué soit le Seigneur, dit-il. Le Seigneur donne...

Il enfonça l'aiguille dans l'une des veines de Vaustad et tira sur le piston.

— ... et parfois, hélas, le Seigneur reprend...

Il remplit trois seringues avant de s'estimer satisfait.

Grelier referma le loquet de l'escalier en colimaçon derrière lui. Tout compte fait, il appréciait d'échapper au calme agressif de la salle de traction. Il avait parfois l'impression que c'était une cathédrale à l'intérieur d'une cathédrale, avec ses règles non écrites. Il avait un certain pouvoir sur les gens, mais là, en bas, parmi les machines, il n'était pas dans son élément. Même s'il avait sauvé la face avec Vaustad, ce qui n'était pas certain, personne n'était dupe. On savait bien qu'il n'était pas venu lui prendre du sang, mais lui en donner.

Avant de remonter, il s'arrêta à l'un des postes de communications et appela une équipe du ministère du Sang pour s'occuper du corps. Il devrait répondre à certaines questions, mais ce n'était pas ça qui l'empêcherait de dormir.

Grelier reprit la direction de la Tour de l'Horloge en passant par la nef principale. Il n'était pas particulièrement pressé de voir Quaiche, après le fiasco Vaustad. De plus, il avait l'habitude de faire au moins un tour de la salle avant de remonter ou de redescendre. C'était l'espace le plus vaste de la cathédrale, et le seul – en dehors de la salle de traction – où il arrivait à échapper au léger sentiment de claustrophobie qu'il éprouvait dans toutes les autres parties de la structure mouvante.

La nef avait été modifiée et agrandie plusieurs fois, au fur et à mesure que la cathédrale proprement dite atteignait sa taille actuelle. Son histoire n'était pas évidente pour un œil profane, à présent, mais Grelier, qui avait vécu la plupart des changements, voyait ce qui aurait pu échapper aux autres : les légères cicatrices aux endroits où les parois intérieures avaient été enlevées ou déplacées, la ligne de marée qui marquait l'emplacement du plafond originel, beaucoup plus bas. Trente ou quarante ans avaient passé depuis la construction de l'actuel – ce qui avait été un exercice titanesque dans l'environnement sans air d'Hela, d'autant que l'ancien espace était resté en activité pendant les travaux, et que la cathédrale n'avait évidemment pas cessé d'avancer pendant tout ce temps. Et pourtant, le chœur n'avait pas manqué une note pendant tout le remodelage, et il n'y avait eu que très peu de morts dans l'équipe de construction.

Grelier s'arrêta un moment devant l'un des vitraux du côté droit de la nef. Le vitrail montait à une douzaine de mètres au-dessus de lui. Il était encadré par une série d'arches de pierre et surmonté, tout en haut, par un autre vitrail en forme de rosace. Le squelette architectural de la cathédrale, la coque extérieure et les mécanismes de traction étaient essentiellement composés de métal, par force, mais l'intérieur était revêtu sur presque toute sa surface d'une mince couche de maçonnerie décorative. Une partie était faite à partir de minéraux trouvés sur Hela, mais le reste – les pierres à la subtile teinte de biscuit et les marbres blancs et roses, ravissants – avait été importé par les Ultras. Certaines des pierres, disait-on, venaient de cathédrales de la Terre. Grelier en doutait fortement : il estimait plus que vraisemblable qu'ils venaient de l'astéroïde le plus proche. Il en allait de même avec les saintes reliques placées dans des niches éclairées par des cierges. Personne ne savait au juste de quand elles dataient, si elles avaient été faites à la main par des artisans médiévaux ou moulées dans les nanoforges des usines.

Il ne se souciait guère, pour l'heure, de la provenance des pierres

qui l'entouraient. Le vitrail était de toute beauté. Quand la lumière était bonne, non seulement il brillait dans toute sa gloire, mais il éclaboussait de cette gloire tout ceux qui se trouvaient à l'intérieur de la nef. Les détails du vitrail importaient peu – il aurait encore été beau si les petits bouts de verre coloré, à l'épreuve du vide, avaient été disposés selon des schémas kaléidoscopiques, aléatoires – mais Grelier en remarqua particulièrement l'imagerie. Elle changeait de temps en temps, suivant les désirs de Quaiche en personne. Quand il avait du mal à déchiffrer ses états d'âme – ce qui était de plus en plus fréquent –, les vitraux en offraient une vision parallèle.

Par exemple, la dernière fois qu'il avait regardé le vitrail, il représentait Haldora : une vue stylisée de la géante gazeuse rendue en fragments tournoyants ocre et fauve sur un fond bleu piqué de points jaunes représentant les étoiles environnantes. Au premier plan, un paysage rocheux était évoqué en écailles noires et blanches, qui contrastaient avec la forme dorée du vaisseau de Quaiche écrasé parmi les blocs de pierre. Quaiche en personne était représenté hors de son vaisseau, en robe et barbu, agenouillé par terre et levant une main implorante vers les cieux. Avant ça, Grelier se souvenait que le vitrail montrait la cathédrale en train de descendre la rampe en zigzag de l'Escalier du Diable tel un petit voilier secoué par la tempête, comme toutes les autres cathédrales qui la suivaient, Haldora planant dans le ciel juste au-dessus.

Avant ça, même s'il n'en était plus très sûr, il croyait se rappeler qu'il s'agissait d'une variation plus modeste sur le thème du vaisseau échoué.

Les images que le vitrail montrait à présent étaient assez claires, mais leur signification pour Quaiche était beaucoup plus difficile à apprécier. La rosace représentait la face rayée, familière, d'Haldora. En dessous se trouvaient quelques mètres de ciel piqué d'étoiles, d'une couleur allant d'un dégradé de bleu profond au doré. La majeure partie de la hauteur du vitrail était occupée par une cathédrale d'une taille impressionnante, un assemblage vertigineux de flèches ornées de bannières et d'arcs-boutants, de lignes de perspective convergentes, montrant clairement que la cathédrale était immédiatement en dessous d'Haldora. Tant mieux : le but d'une cathédrale était précisément de rester juste sous la géante gazeuse. Mais la cathédrale représentée là était manifestement plus vaste qu'aucune de celles qu'on trouvait sur la Voie Permanente ; on aurait dit une véritable citadelle. Et – à moins que Grelier ne se trompe – elle était représentée sous la forme d'une excroissance du paysage rocheux environnant, comme si elle avait des fondations et non des mécanismes de traction. Il n'y avait aucun signe de la Voie Permanente.

Le vitrail l'intriguait. Quaiche, qui déterminait l'imagerie des

vitraux, était généralement très basique dans ses choix. Les scènes pouvaient être outrancières, voire complètement irréalistes – Quaiche hors de son vaisseau, sans scaphandre pressurisé par exemple –, mais elles conservaient au moins une relation avec les événements réels. Or le contenu de l'actuel vitrail évoquait une métaphore préoccupante. Il ne manquait plus que ça : que Quaiche se mette à parler par métaphores. Mais que pouvait-il déduire d'autre de l'immense cathédrale rivée au sol ? Peut-être symbolisait-elle la fixité, l'immuabilité de la foi de Quaiche.

Bon, se dit Grelier, tu crois que tu arrives encore à le déchiffrer. D'accord. Et si les messages deviennent de plus en plus brumeux ?

Il secoua la tête et poursuivit son chemin. Il traversa tout le mur gauche de la cathédrale sans remarquer d'autres étrangetés parmi les vitraux. C'était tout de même un soulagement. Le nouveau dessin se révélerait peut-être n'être qu'une aberration temporaire, et la vie continuerait normalement.

Il se déplaça vers l'avant de la cathédrale, dans l'ombre du vitrail noir. Les morceaux de verre étaient invisibles ; il ne voyait que les arcs et les piliers fantomatiques de la maçonnerie qui les supportait. Le dessin de ce vitrail avait indéniablement changé depuis la dernière fois qu'il l'avait vu.

Il retourna vers le côté droit, parcourut la moitié de la longueur de la nef et se retrouva au pied de la Tour de l'Horloge.

Je ne peux pas traîner davantage, se dit-il.

Dès qu'elle eut regagné sa cabine dans la caravane, Rashmika ouvrit la lettre, brisant le sceau déjà fragilisé. Le papier s'ouvrit de lui-même. Un papier de bonne qualité : épais et crémeux, meilleur que tout ce qu'elle avait jamais vu dans les malterres. Couvert d'une écriture enfantine mais nette.

Elle la reconnut tout de suite.

Chère Rashmika,

Je te demande pardon de ne pas t'avoir fait signe pendant si longtemps. J'ai entendu ton nom aux nouvelles de la région de Vigrid. On disait que tu étais partie de la maison. J'ai l'impression que tu vas essayer de me retrouver, de découvrir ce qui m'est arrivé depuis ma dernière lettre. Quand j'ai appris qu'il y avait une caravane qui venait vers la Voie, une caravane que tu aurais pu prendre avec un peu d'aide, j'ai été sûr que tu serais dedans. Je me suis renseigné, j'ai trouvé les noms des passagers, et c'est pour ça que je t'écris cette lettre.

Je sais que tu vas trouver bizarre que je ne vous aie pas écrit depuis si longtemps, à la famille ou à toi. Mais les choses ont changé, et ça n'aurait

pas été bien. Tu avais absolument raison. Ils ne m'ont pas dit la vérité, au début. Dès que je suis arrivé à la Voie, ils m'ont donné le sang du doyen. Je suis sûr que tu l'avais compris à partir des lettres que j'ai commencé à t'envoyer. Au début, j'étais en colère, mais tout est pour le mieux, je le sais, maintenant. Ce qui est fait est fait, et s'ils avaient été honnêtes, rien de tout ça ne serait arrivé. C'est pour mon bien qu'ils m'ont menti. Je suis heureux, maintenant, heureux comme je ne l'ai jamais été. J'ai trouvé un but dans la vie, un dessein qui me dépasse. Je sens l'amour du doyen, et l'amour du Créateur, au-delà du doyen. Je ne m'attends pas à ce que tu le comprennes, Rashmika, ou à ce que ça te plaise. C'est pour ça que j'ai cessé d'écrire à la maison. Je ne voulais pas mentir, et comme je ne voulais faire de peine à personne, il valait mieux que je ne dise rien.

C'est gentil et courageux de ta part de venir me chercher. C'est plus important pour moi que tu ne peux l'imaginer. Mais tu dois rentrer, maintenant, avant que je ne te fasse encore du mal. Fais ça pour moi : rentre à la maison, aux malterres, et dis-leur que je suis heureux et que je les aime. Ils me manquent terriblement, mais je ne regrette pas ce que j'ai fait. Je t'en prie. Fais ça pour moi, tu veux bien ? Et sache que je t'aime aussi. Souviens-toi de moi tel que j'étais, ton frère, pas comme je suis devenu. Et tout ira pour le mieux.

Avec tout mon amour,
Ton frère,
Harbin Els

Rashmika relut la lettre, à la recherche d'un sens caché, et la reposa. Elle la referma, mais le sceau ne collait plus.

Grelier aimait la vue. C'était à peu près tout ce qu'il aimait, d'ailleurs. Le donjon de Quaiche était une mansarde garnie de vitraux, située tout en haut de la Tour de l'Horloge, deux cents mètres au-dessus de la surface d'Hela. De ce point de vue privilégié, on y voyait à près de vingt kilomètres à la ronde, et les cathédrales posées sur la Voie semblaient être de jolis bibelots. Il n'y en avait que quelques-unes vers l'avant, mais vers l'arrière elles s'étendaient jusqu'à l'horizon. Les pointes des flèches étincelaient dans le lointain avec la netteté irréelle des objets placés dans le vide, piégeant le regard, donnant l'illusion d'être beaucoup plus proches qu'elles ne l'étaient en réalité. Grelier se souvint que certaines de ces flèches étaient à près de quarante kilomètres de là. Il leur faudrait une trentaine d'heures pour arriver à l'endroit où se trouvait à présent la Morwenna – près d'une journée sur Hela. Et certaines cathédrales étaient si loin qu'on ne voyait même pas leurs flèches.

Le donjon était une pièce hexagonale, avec de hautes fenêtres en

verre armé sur les six côtés. Les lames métalliques des jalousies pouvaient s'orienter à tout moment, sur un ordre de Quaiche, obstruant la lumière dans toutes les directions. Pour le moment, la pièce était complètement illuminée, et des bandes de lumière et d'ombre rayaient l'intérieur. Elle était pleine de miroirs posés sur des sellettes, placés selon des angles soigneusement calculés. Quand Grelier entra, son propre reflet brisé en mille morceaux lui parvint d'un millier de directions.

Il plaça sa canne dans un râtelier, près de la porte.

En dehors de Grelier, il n'y avait que deux personnes dans la pièce. Il y avait Quaiche, comme d'habitude, allongé dans l'alcôve baroque de son lit médicalisé. C'était une créature spectrale, ratatinée, qui paraissait moins concrète dans la pleine lumière du jour que dans les ténèbres crépusculaires du donjon. Il portait des lunettes noires, trop grandes pour lui, qui accentuaient la pâleur morbide et la fragilité de son visage. Le lit ruminait tout seul, émettant des bourdonnements, des cliquetis et des gargouillis pensifs, délivrant occasionnellement une dose d'on ne savait quoi à son patient. La plupart des processus médicaux répugnants se déroulaient sous la couverture écarlate qui recouvrait sa forme squelettique jusqu'à la cage thoracique, mais de temps en temps une giclée d'un produit vert fluo ou bleu électrique, qu'on ne risquait pas de confondre avec du sang en tout cas, faisait palpiter l'un des cathéters qui plongeaient dans ses avant-bras ou à la base de son crâne. Il n'avait pas l'air en forme. Et les apparences, dans son cas, n'étaient pas trompeuses.

Même si, se dit Grelier, Quaiche était dans cet état depuis des dizaines d'années. C'était un très vieil homme, qui repoussait les bornes des techniques de prolongation de la vie. Avec lui, la limite semblait toujours légèrement hors d'atteinte, comme si mourir était un seuil qu'il n'avait plus l'énergie de franchir.

Grelier se souvint qu'ils avaient tous les deux à peu près le même âge physiologique quand ils servaient Jasmina, à bord de l'*Ascension Gnostique*. Maintenant, Quaiche était de loin le plus vieux, car il avait vécu la totalité des dernières cent douze années de temps planétaire. Alors que Grelier n'avait passé que trente de ces années à l'état de veille. Leur arrangement était assez simple, et très avantageux pour Grelier.

« Je ne vous aime pas vraiment, lui avait dit Quaiche, sur l'*Ascension Gnostique*. Au cas où ce ne serait pas encore évident pour vous.

— Je pense avoir reçu le message, avait répondu Grelier.

— Mais j'ai besoin de vous. Vous m'êtes utile. Je ne veux pas mourir ici. Pas tout de suite.

— Et Jasmina ?

— Oh, vous trouverez bien quelque chose. Elle a besoin de vous pour ses clones, après tout. »

C'était peu après le sauvetage de Quaiche, sur Hela. Dès qu'elle avait reçu les informations concernant le pont, Jasmina avait fait demi-tour. L'*Ascension Gnostique* était rentré dans le système de 107 Piscium et s'était placé en orbite autour d'Hela. Il n'y avait plus de pièges à la surface : les investigations avaient montré, par la suite, que Quaiche avait déclenché les trois seules sentinelles de la lune, des sentinelles placées là et oubliées au moins un siècle auparavant, lors d'une découverte antérieure, désormais oubliée, du pont.

En réalité, ce n'était pas tout à fait vrai. Il y avait bel et bien une autre sentinelle. Mais ça, Quaiche était seul à le savoir.

Assommé par ce qu'il avait vu et par ce qui lui était arrivé – le miracle de son sauvetage, indissociable de cette horreur, la mort atroce de Morwenna –, Quaiche était devenu fou. C'était le point de vue de Grelier, du moins, et rien au cours des cent douze dernières années ne l'avait fait changer d'avis. Ces dramatiques événements, et la présence dans le sang de Quaiche d'un virus qui altérerait la perception, l'avaient fait sombrer dans une douce folie. Il avait encore une sorte de prise sur la réalité, il comprenait encore ce qui se passait autour de lui – c'était toujours un brillant manipulateur –, mais il voyait le monde à travers un brouillard de mysticisme. Il s'était sanctifié lui-même.

La raison disait à Quaiche que sa ferveur était due au virus qu'il avait dans le sang. Mais il savait aussi qu'il avait été sauvé à cause d'un événement authentiquement miraculeux. Les enregistrements télémétriques du *Dominatrix* étaient clairs : son signal de détresse avait été intercepté parce que, l'espace d'une fraction de seconde, Haldora avait cessé d'exister. En réponse à ce signal, le *Dominatrix* s'était précipité vers Hela, dans l'espoir de le sauver avant qu'il ne manque d'air.

Le vaisseau n'avait fait que son devoir en se ruant vers Hela à l'accélération maximale, ignorant les limitations qu'il se serait imposées si Quaiche avait été à bord. Mais la morne intelligence de sa sous-persona avait négligé de prendre Morwenna en considération.

Quand Quaiche avait réussi à se frayer un chemin à bord, la poupée d'acier était silencieuse. Plus tard, désespéré – une partie de lui sachant déjà que Morwenna était morte –, il avait découpé l'épais métal du scaphandre. Il avait plongé les mains à l'intérieur, caressé en sanglotant l'atroce pulpe rouge qui coulait entre ses doigts.

Même les parties métalliques de son corps avaient été broyées.

Quaiche avait donc survécu, mais à quel prix ? Les différentes possibilités qui s'offraient à lui à ce stade paraissaient assez simples. Il aurait pu trouver un moyen de renoncer à sa foi, subir une thérapie

qui aurait lavé toute trace de virus de son sang. Il aurait alors dû trouver une explication rationnelle, laïque, à ce qui lui était arrivé. Et accepter que, bien qu'il ait été sauvé par ce qui paraissait être un miracle, Morwenna – la seule femme qu'il avait vraiment aimée – était partie à jamais, et qu'elle était morte pour qu'il puisse vivre.

L'autre solution – la voie qu'il avait finalement choisie – était celle de l'acceptation. S'abandonner à la foi, reconnaître qu'il y avait bel et bien eu un miracle. Dans cette perspective, la présence du virus n'avait été qu'un catalyseur. Il l'avait poussé vers la foi, lui avait fait ressentir la Sainte Présence. Mais sur Hela, alors que le temps passait, il avait éprouvé des émotions plus profondes et plus fortes que toutes celles que le virus lui avait jamais procurées. Le virus s'était peut-être contenté de le rendre plus réceptif à un état préexistant. Pour artificiel qu'il soit, peut-être n'avait-il fait que lui permettre de capter un signal réel, même faible ?

Dans ce cas, tout prenait un sens. Le pont voulait dire quelque chose. Il avait assisté à un miracle, il avait imploré le salut, et il lui avait été accordé. Et la mort de Morwenna devait avoir une fonction inexplicable, mais bénéfique en fin de compte, dans un plan général plus vaste dont Quaiche n'était qu'une petite partie palpitante, à peine consciente.

« Je dois rester ici, avait-il annoncé à Grelier. Je dois rester sur Hela jusqu'à ce que j'aie la réponse. Jusqu'à ce qu'elle me soit révélée. »

C'était ce qu'il avait dit : « qu'elle me soit révélée ».

« Vous ne pouvez pas rester ici, avait répondu Grelier, avec un sourire.

— Je trouverai le moyen.

— Elle ne vous laissera pas faire. »

Alors, Quaiche avait fait à Grelier une proposition qu'il aurait eu du mal à refuser. La reine Jasmina était une maîtresse imprévisible. Ses humeurs, même après ces années de service, lui demeuraient largement opaques. Sa relation avec elle était caractérisée par la peur intense de lui déplaire.

« À long terme, elle aura votre peau, lui avait dit Quaiche. C'est une Ultra. Vous n'arriverez jamais à la comprendre, vous ne pouvez anticiper ses pensées. Pour elle, vous n'êtes qu'un meuble. Vous répondez à un besoin, mais vous n'êtes pas irremplaçable. Alors que moi je suis comme vous, un humain standard, et en même temps un réprouvé de la société standard. Elle l'a bien dit, du reste : nous avons beaucoup en commun.

— Moins que vous ne pensez.

— Nous n'avons pas besoin de nous adorer, avait répondu Quaiche. Il nous suffirait de travailler ensemble.

— Et qu'y aurait-il pour moi dans le deal ? avait demandé Grelier.

— D'abord, je ne lui révélerais pas votre petit secret. Eh oui, je suis au courant. C'est l'une des dernières choses que Morwenna avait découvertes avant que Jasmina l'enferme dans le scaphandre. »

Grelier l'avait regardé plus attentivement.

« Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— Je veux parler de la fabrique de corps, avait répondu Quaiche. Votre petit problème d'offre et de demande. Il ne s'agit pas seulement de répondre au besoin insatiable de Jasmina en nouveaux corps frais, n'est-ce pas ? Il en faut aussi pour vous. Vous les aimez petits, pas tout à fait développés. Vous les tirez des cuves avant qu'ils n'arrivent à l'âge adulte, parfois même avant que ce ne soient tout à fait des enfants – et vous leur faites des choses. De très, très vilaines choses. Puis vous les remettez dans les cuves, et vous racontez qu'ils n'étaient pas viables.

— Ils n'ont pas de conscience, avait objecté Grelier, comme si c'était une excuse. Bon, et alors, qu'est-ce que c'est ? Du chantage ?

— Non, juste une incitation. Aidez-moi à me débarrasser de Jasmina, aidez-moi à faire deux ou trois autres choses, et je veillerai à ce que personne ne soit jamais au courant, pour la fabrique. »

Grelier avait répondu tout bas :

« Et pour mes besoins ?

— On trouvera bien une solution, si c'est la seule chose qui vous empêcherait de travailler pour moi.

— Pourquoi préférerais-je vous avoir pour maître au lieu de Jasmina ? Vous êtes aussi dingues l'un que l'autre.

— Peut-être, avait répondu Quaiche. La différence, c'est que je ne suis pas un meurtrier. Réfléchissez-y. »

Grelier avait réfléchi, et il avait vite décidé que son intérêt à court terme se trouvait hors de l'*Ascension Gnostique*. Il allait coopérer avec Quaiche dans l'immédiat, et il finirait bien par trouver mieux – ou plutôt moins contraignant.

Un siècle plus tard, il était encore là. Il avait monstrueusement sous-estimé sa propre faiblesse. En fait, avec les Ultras et leurs vaisseaux bourrés de vieux caissons de cryosommeil brinquebalants, Quaiche avait trouvé le moyen idéal pour garder Grelier à son service.

Sauf que, au début de leur association, Grelier ignorait ce qui l'attendait.

Ils avaient commencé par ourdir la chute de Jasmina. Ils avaient mis sur pied un plan en trois étapes, chacune requérant la plus grande prudence. S'ils avaient été découverts, ils l'auraient payé cher, mais – Grelier en était sûr à présent – pas un instant elle n'avait soupçonné que les deux anciens rivaux avaient fait alliance pour comploter contre elle.

Ça ne voulait pas dire que les choses s'étaient passées tout à fait comme ils l'avaient prévu.

Ils avaient d'abord établi une base sur Hela, avec des modules d'habitation, des capteurs et des rovers de surface. Quelques Ultras avaient tenté de s'y installer, mais ils n'avaient pas réussi à surmonter leur aversion instinctive pour les environnements planétaires. Ils s'étaient sentis trop mal à l'aise et n'avaient eu de cesse de regagner leur vaisseau. Alors que Grelier et Quaiche avaient vu là le moyen idéal pour renforcer leur improbable alliance. Ils avaient même fait une découverte remarquable, qui avait favorisé l'avancement de leur cause. Lors de leurs premières reconnaissances hors de la base, effectuées sous l'œil de Jasmina, ils avaient trouvé les toutes premières reliques shifteuses. Maintenant, au moins, ils avaient une idée de ceux qui avaient fait le pont.

La seconde phase de leur plan avait consisté à fragiliser Jasmina : un jeu d'enfant pour Grelier, qui avait la haute main sur la fabrique de corps. Il avait trafiqué les clones, ralentissant leur développement, déclenchant des anomalies et des malformations. Ne pouvant plus s'infliger les doses régulières de souffrance qui l'ancraient dans la réalité, Jasmina s'était repliée sur elle-même. Son jugement s'était altéré et elle avait perdu toute prise sur les événements.

C'est alors qu'ils avaient entamé la troisième phase : la rébellion. Ils avaient l'intention de provoquer une mutinerie, de prendre le contrôle de l'*Ascension Gnostique*. Quelques Ultras – des ex-amis de Morwenna – avaient témoigné une certaine sympathie à Quaiche. Au cours de leurs explorations d'Hela, Quaiche et Grelier avaient localisé une quatrième sentinelle, encore opérationnelle, du type de celle qui avait abattu la *Fille du Nécrophage*. L'idée était d'attirer l'*Ascension Gnostique* à portée de cette sentinelle. En temps normal, Jasmina aurait veillé à ce que son vaisseau reste à des années-lumière d'un endroit comme Hela. Mais son jugement étant profondément brouillé, la vue du pont et la découverte des vestiges shifteurs l'avaient emporté sur son instinct viscéral.

Il était prévu que la sentinelle occasionne au vaisseau des dégâts superficiels, mais néanmoins suffisants pour provoquer la panique et la confusion parmi l'équipage, de sorte que l'*Ascension Gnostique* soit prête à tomber aux mains des mutins.

Ça n'avait pas marché. La sentinelle avait frappé plus fort qu'ils ne l'escomptaient, infligeant au vaisseau des dégâts mortels, étendus. Le vaisseau avait explosé, des ondes de destruction balbutiantes s'étendant à partir des points d'impact de la coque jusqu'aux propulsions conjoiners. Deux nouveaux soleils éclatants avaient brillé dans le ciel d'Hela. Quand la lumière s'était éteinte, il ne restait plus rien de Jasmina – ni du gigantesque gobe-lumen qui les avait amenés

là.

Quaiche et Grelier étaient échoués sur Hela, tels des naufragés dans l'océan de l'espace.

Mais ils n'étaient pas condamnés. La base devait leur permettre de survivre pendant des années. Avec les rovers, ils avaient exploré la surface et réuni des vestiges de Shifteurs, qu'ils avaient essayé de rassembler afin de former des spécimens cohérents – sans jamais y arriver. Pour Quaiche, c'était devenu une obsession. Au-dessus de lui, l'énigme d'Haldora. En dessous, le puzzle taxinomique affolant des Shifteurs. Il s'était jeté à corps perdu dans les deux mystères, sachant que, d'une façon ou d'une autre, ils étaient liés, et qu'en trouvant la réponse il comprendrait pourquoi il avait été sauvé et Morwenna sacrifiée. Il s'était mis à croire que les énigmes étaient des épreuves envoyées par Dieu, et qu'il était le seul à pouvoir les résoudre.

Une année avait passé, puis une autre. En faisant le tour d'Hela avec les rovers, ils avaient tracé une piste grossière, mieux définie à chaque tour. Ils avaient fait des détours vers le nord et le sud, s'écartant de l'équateur vers les endroits où la concentration de vestiges shifteurs était la plus importante. Ils y avaient fait creuser des mines et des galeries, récoltant sans cesse davantage de pièces du puzzle. Mais ils retournaient toujours vers l'équateur pour réfléchir à ce qu'ils avaient trouvé.

Et puis un jour, au cours de la seconde ou de la troisième année, Quaiche avait eu une nouvelle révélation : il devait assister à une autre éclipse.

« Si ça se reproduit, il faut que je sois là pour le voir, avait-il annoncé à Grelier.

— Mais si ça se reproduit comme ça, sans raison particulière, ce sera la preuve que ce n'était pas un miracle.

— Non, avait répondu Quaiche avec emphase. Si ça se produit une deuxième fois, je saurai que Dieu voulait que j'y assiste, pour une raison précise : pour qu'il n'y ait pas de doute dans mon esprit. Cela s'est déjà produit. »

Grelier avait décidé d'entrer dans son jeu.

« Vous avez les données télémétriques du *Dominatrix*. Elles confirment déjà la disparition d'Haldora. Ça ne vous suffit pas ? »

Quaiche avait écarté son argument d'un revers de main.

« Des nombres dans des fichiers électroniques. Je ne l'ai pas vue de mes propres yeux. Ça ne veut rien dire pour moi.

— Alors il faudra que vous observiez Haldora continuellement. Enfin, avait précipitamment ajouté Grelier, jusqu'à sa prochaine éclipse. Mais combien de temps a-t-elle duré, la dernière fois ? Moins d'une seconde ? Un clin d'œil, à peine ? Et si vous la ratiez ?

— Il faudra que je fasse en sorte de ne pas la manquer.

— Pendant la moitié de l'année, vous ne pouvez même pas la voir, objecta Grelier en balayant le ciel d'un geste du bras. Elle monte et redescend...

— Seulement si on ne la suit pas. Nous avons fait le tour d'Hela en trois mois, la première fois que nous avons essayé. En moins de deux, la seconde fois. Aller encore plus lentement, afin de ne pas quitter Haldora de vue, ne poserait aucun problème. Nous pourrions suivre l'équateur à une vitesse telle qu'elle soit toujours au-dessus de nous. Seul le paysage changerait. »

Grelier avait secoué la tête, sidéré.

« Vous avez déjà réfléchi à tout ça.

— Ce n'était pas difficile. Nous allons lier les rovers les uns aux autres afin de constituer une plateforme d'observation itinérante.

— Mais il faut bien dormir... Et comment empêcher les clignements d'yeux ?

— C'est vous le docteur, avait répondu Quaiche. À vous de trouver la solution. »

La solution, il l'avait bel et bien trouvée. Le sommeil pouvait être banni à l'aide de drogues et de neurochirurgie, plus quelques dialyses pour éliminer les toxines dues à la fatigue. Il avait aussi trouvé un remède aux clignements d'yeux.

« C'est quand même un paradoxe, avait observé Grelier. C'est la torture qu'elle vous réservait, quand elle vous menaçait de vous emprisonner dans la poupée d'acier : vous offrir une vision immuable, éternellement identique. Et voilà que c'est ce que vous recherchez.

— La situation a changé », avait répondu Quaiche.

Et Grelier était là, debout dans ce donjon, des années plus tard. Pour lui, le passage du temps se résumait à une série de clichés épisodiques, parce qu'il ne sortait de cryosommeil que lorsque Quaiche avait absolument besoin de lui. Il se souvenait de la première circumnavigation au cours de laquelle ils étaient restés à la hauteur d'Haldora, les rovers attachés les uns aux autres comme pour former un radeau. Un ou deux ans plus tard, un autre vaisseau était arrivé : des Ultras, attirés par le lointain éclair d'énergie provoqué par l'explosion de l'*Ascension Gnostique*. Ils étaient intrigués – mais prudents, naturellement. Ils avaient laissé leur vaisseau à distance respectable, et envoyé des émissaires dans des appareils dont la perte ne serait pas irréparable. Quaiche avait fait du troc avec eux, obtenant des pièces et des services contre des reliques shifteuses.

Dix ou vingt ans après ce premier échange, un autre vaisseau était arrivé ; tout aussi méfiant, et tout aussi avide d'échanges. Les reliques shifteuses étaient exactement ce que le marché recherchait. Et cette fois, le vaisseau était prêt à offrir plus que des composants : il transportait, dans ses soutes, des dormeurs cryonisés, des immigrants

venus d'une colonie dont ni Quaiche ni Grelier n'avaient jamais entendu parler. Le mystère d'Hela – les rumeurs de miracle – les avait attirés par-delà les années-lumière.

Quaiche avait ses premiers disciples.

Des milliers d'autres les avaient suivis. Puis des dizaines et des centaines de milliers. Pour les Ultras, Hela était devenue une halte lucrative dans un réseau commercial fragile, diffus. Les mondes noyaux, les anciennes places commerciales, étaient maintenant hors de portée, frappés par la Peste et la guerre. Et, plus récemment, par un fléau encore plus redoutable peut-être. C'était difficile à dire : très peu de vaisseaux revenaient de ces endroits vers Hela. Mais quand ils le faisaient, ils apportaient avec eux des histoires confuses de choses émergeant de l'espace interstellaire, des mécaniques sauvages, implacables et incroyablement anciennes, qui déchiquetaient les mondes, se gorgeant de vie organique, alors qu'elles n'étaient pas elles-mêmes plus vivantes que des pendules ou des planétaires. Ceux qui venaient vers Hela, maintenant, ne venaient pas seulement assister aux éclipses miraculeuses, mais parce qu'ils croyaient que la fin des temps était proche, et qu'Hela était un point culminant, un endroit de pèlerinage final.

Les Ultras les transportaient comme des marchandises, moyennant espèces sonnantes et trébuchantes, et affectaient de se désintéresser de la situation locale, en dehors de sa valeur commerciale immédiate. C'était peut-être vrai pour certains d'entre eux, mais Grelier connaissait les Ultras mieux que la plupart des gens, et il lui semblait bien avoir vu, ces derniers temps, une drôle de lueur dans leurs yeux – une peur qui n'avait rien à voir avec l'amenuisement de leurs marges bénéficiaires, et beaucoup avec leur propre survie. Ils avaient aussi vu des choses, se disait-il. Peut-être des visions : des fantômes errant à la marge de l'espace humain. Pendant des années, ils les avaient chassés de leur esprit comme si ce n'étaient que des légendes colportées par des voyageurs crédules, mais, à présent que les nouvelles des mondes noyaux cessaient d'arriver, ils commençaient à se poser des questions.

Il y avait des Ultras sur Hela, maintenant. Conformément aux ternies de l'échange, leurs gobe-lumen et leurs vaisseaux spatiaux n'étaient pas autorisés à se rapprocher d'Haldora ou de sa lune habitée ; ils se réunissaient dans un essaim-parking, à la limite du système, envoyant de plus petites navettes vers Hela. Les représentants des églises inspectaient ces navettes, s'assuraient qu'elles ne transportaient pas d'appareils d'enregistrement ou de scanners pointés vers Haldora. C'était plus symbolique qu'autre chose, et il ne leur aurait pas été difficile de contrevenir à ces mesures, mais les Ultras faisaient preuve d'une complaisance étonnante. Ils étaient prêts à

jouer le jeu, pour l'amour du business.

L'autre personne présente quand Grelier arriva dans le donjon était un Ultra, venu négocier avec Quaiche.

— Merci de votre temps, capitaine, dit ce dernier, fantôme de voix montant en spirales grisâtres de son lit médicalisé.

— Je regrette que nous n'ayons pu trouver un terrain d'entente, répondit l'Ultra. Mais vous comprendrez que la sécurité de mon vaisseau soit ma priorité absolue. Nous savons tous ce qui est arrivé à l'*Ascension Gnostique*.

Quaiche écarta vaguement ses mains squelettiques dans un geste compatissant.

— Une affaire terrible. J'ai eu de la chance de m'en sortir vivant.

— C'est ce que nous avons compris.

Le lit s'inclina vers Grelier.

— Chirurgien général Grelier... Je vous présente le capitaine Basquiat, du gobe-lumen *Fiancée du Vent*.

Grelier inclina poliment la tête en direction du visiteur, il avait vu des Ultras plus extrêmes, mais celui-là était quand même assez bizarre et dérangent, selon les critères standard. Il était pâle et mince, comme un insecte desséché, décoloré par les intempéries. Il était maintenu debout dans un exosquelette rouge sang orné de lis argentés. Un très gros papillon de nuit planait devant son visage, comme pour l'éventer.

— Tout le plaisir est pour moi, répondit Grelier en posant sa trousse médicale avec sa cargaison de seringues pleines de sang. J'espère que vous appréciez votre séjour sur Hela.

— Notre visite a été très fructueuse, chirurgien général. Nous ne pouvons accéder aux derniers souhaits du doyen Quaiche, mais en dehors de cela, je pense que les deux parties sont satisfaites des négociations.

— Et l'autre petite affaire dont nous avons parlé ? demanda Quaiche.

— Les victimes cryonisées ? Oui, nous avons près de deux douzaines de cas de mort cérébrale. En d'autres temps, nous aurions pu restaurer leur structure neurale avec les médechines appropriées, mais ce n'est plus possible, hélas.

— Nous serions ravis de vous débarrasser de ces légumes, répondit Grelier. Ça libérerait des places pour les vivants.

L'Ultra chassa le papillon de ses lèvres.

— Vous en faites quelque chose de particulier ?

— Le chirurgien général s'intéresse aux cas de ce genre, répondit Quaiche sans laisser le temps à Grelier de répondre. Il aime tenter des

procédures de réinscription neurale expérimentales. Pas vrai, Grelier ? fit-il en détournant rapidement le regard. Bon, capitaine, vous avez besoin d'aide pour regagner votre bâtiment ?

— Pas que je sache, merci.

Grelier détourna la tête de la vitre qui donnait vers l'est. Sur la piste d'atterrissage, au bout du toit crénelé de la salle principale, était garée une petite navette d'un jaune verdâtre. On aurait dit un phalène.

— Je vous souhaite bon retour à l'essaim-parking, capitaine. Nous attendons le transfert des caissons renfermant ces malheureuses victimes. C'était un plaisir de traiter avec vous.

Le capitaine tourna les talons et s'apprêtait à quitter la pièce lorsqu'il s'arrêta net. Il vient de remarquer la poupée d'acier, se dit Grelier. Elle était toujours là, dressée dans un coin de la pièce tel un hôte silencieux. Le capitaine la regarda un instant, son papillon de nuit décrivant des orbites fluctuantes autour de sa tête, et poursuivit son chemin. Il ne pouvait imaginer la terrible signification qu'elle revêtait pour Quaiche : c'était le lieu du dernier repos de Morwenna, et un immuable rappel de ce que la première éclipse lui avait coûté.

Grelier attendit d'être sûr que l'Ultra était bien parti.

— Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? demanda-t-il. La petite chose qu'il ne pouvait faire pour vous ?

— Les négociations habituelles, répondit Quaiche, comme s'il était au-dessus de ces trivialités. Enfin, vous pouvez vous estimer heureux : vous allez les avoir, vos légumes. Bon alors, ce ministère du Sang ? Comment ça s'est passé ?

— Attendez un peu, fit Grelier en s'approchant d'un mur.

Il actionna une manette de laiton, refermant les lamelles des jalousies de telle sorte qu'elles ne laissent filtrer que de minces rayons lumineux, puis il se pencha sur Quaiche et lui ôta ses lunettes. Quaiche avait coutume de les garder pendant ses négociations : en partie pour se protéger les yeux de la lumière, et aussi parce que sans elles il n'offrait pas un spectacle agréable. Ce qui était précisément la raison pour laquelle il décidait parfois de les ôter.

Elles dissimulaient une fine monture fixée à sa peau comme une seconde paire de lunettes. Chacun de ses yeux était entouré par un cercle hérissé de crochets retournés vers l'intérieur afin d'empêcher ses paupières de se refermer. De petits vaporisateurs incrustés dans cette monture lui humectaient les yeux toutes les deux ou trois minutes. Il aurait été plus simple, lui avait dit Grelier, de lui enlever directement les paupières, mais Quaiche avait un penchant pour la pénitence aussi abrupt que l'Escalier du Diable, et l'inconfort que lui procurait la monture lui convenait. C'était un rappel constant de l'obligation de vigilance, s'il ne voulait pas risquer de manquer une disparition.

Grelier prit des cotons-tiges dans une armoire à pharmacie et nettoya les chassies autour des yeux de Quaiche.

— Alors, Grelier, ce ministère du Sang ?

— J'y arrive. Dites-moi d'abord ce que vous avez demandé à cet Ultra. Pourquoi vouliez-vous qu'il rapproche son vaisseau d'Hela ?

Les pupilles de Quaiche se dilatèrent visiblement.

— Pourquoi pensez-vous que c'est ce que je lui ai demandé ?

— C'était bien ça, non ? Sinon, pourquoi aurait-il dit que c'était trop dangereux ?

— Vous faites beaucoup de suppositions, Grelier.

Le chirurgien général finit de le nettoyer, puis remit les lunettes en place.

— Pourquoi voulez-vous que les Ultras se rapprochent, tout d'un coup ? Pendant des années, vous vous êtes bagarré pour tenir ces salauds à distance, et maintenant vous voudriez qu'un de leurs vaisseaux s'installe sur le pas de votre porte ?

La silhouette allongée dans le lit médicalisé poussa un soupir. Il avait plus de substance dans le noir. Grelier rouvrit les jalousies et constata que la navette vert-jaune avait quitté le terrain d'atterrissage.

— Ce n'était qu'une idée, dit Quaiche.

— Quel genre d'idée ?

— Vous avez vu comme les Ultras étaient nerveux, dernièrement. Je leur fais de moins en moins confiance. Basquiat m'a fait l'impression d'un type avec qui on pouvait s'entendre. J'espérais que nous pourrions parvenir à un arrangement.

— Mais quel genre d'arrangement ? insista Grelier en remettant les cotons-tiges dans le placard.

— Un accord de protection, fit Quaiche. Amener un groupe d'Ultras ici pour tenir les autres au large.

— C'est de la folie, commenta Grelier.

— Une assurance, rectifia son maître. Enfin, de toute façon, ils ne sont pas intéressés. Ils ont trop peur d'approcher leur vaisseau d'Hela. Cet endroit les effraie autant qu'il les attire, Grelier.

— Il y en aura d'autres.

— Peut-être...

Quaiche donnait l'impression que toute l'affaire l'ennuyait suprêmement, que ce n'était qu'un caprice de milieu de matinée qu'il regrettait déjà.

— Alors, vous vouliez que je vous parle du ministère du Sang, reprit Grelier en s'agenouillant pour ramasser sa mallette. Ça n'est pas allé tout seul, mais j'ai prélevé le sang de Vaustad.

— Le maître de chœur ? Vous n'étiez pas censé l'inoculer ?

— Un petit changement de plan.

Le ministère du Sang était l'organisme de la Tour de l'Horloge qui

s'occupait de la préservation, de l'enrichissement et de la dissémination des innombrables souches virales tirées de l'infection originelle de Quaiche. Presque tous ceux qui travaillaient dans la cathédrale avaient un peu de Quaiche dans les veines. Son virus avait traversé les générations, mutant et se mélangeant avec d'autres souches amenées sur Hela. Il en résultait une profusion chaotique d'effets possibles. Beaucoup d'églises s'étaient fondées sur de subtiles variantes doctrinales de la souche originelle. Certaines avaient même été, en un certain sens, causées par elles. Le ministère du Sang s'efforçait d'apprivoiser le chaos, d'isoler les souches efficaces et pures sur le plan doctrinal, et d'amoindrir les autres. Des individus comme Vaustad servaient souvent de cobayes pour tester les virus nouvellement isolés. Les souches qui se révélaient porteuses d'effets secondaires indésirables, psychotiques ou autres, étaient éliminées. Vaustad avait joué son rôle de cobaye un temps, mais il avait de plus en plus peur après chaque nouvelle batterie de tests.

— J'espère que vous savez ce que vous faites, reprit Quaiche. Écoutez, Grelier, j'ai besoin du ministère du Sang, et plus que jamais. Je suis en train de perdre la foi.

En effet, la foi de Quaiche était sujette à d'horribles hiatus. Il avait développé une immunité à la souche originelle du virus, celle qui l'avait contaminé avant qu'il n'embarque à bord de l'*Ascension Gnostique*. L'une des principales tâches du ministère du Sang était d'isoler les nouvelles souches mutantes encore susceptibles d'avoir un effet sur lui. Grelier ne se promenait pas avec des pancartes pour le dire, mais il avait de plus en plus de mal à en trouver.

Quaiche était actuellement en état de manque. En dehors de ses crises, il ne parlait jamais des moments où il perdait la foi. Elle était là, elle faisait partie intégrante de lui. Ce n'était que pendant les hiatus qu'il arrivait à y penser comme à une chose d'origine chimique. Ces interludes inquiétaient toujours Grelier. Quand Quaiche était en proie à ces conflits intérieurs, il devenait rigoureusement imprévisible. Grelier pensa à nouveau au vitrail énigmatique qu'il avait vu en bas, et se demanda s'il pouvait y avoir un lien.

— Vous serez bientôt remis sur pied, dit-il.

— Tant mieux. Il le faut. Il y a des problèmes en perspective, Grelier. Des éboulis de glace bloquent la Voie dans la chaîne de Gullveig. Il nous incombe de les déblayer, comme toujours. Mais même avec le Feu Céleste, je crains que nous ne prenions du retard sur Haldora.

— Nous le rattraperons. Nous y arrivons toujours.

— Il se pourrait que nous soyons obligés de prendre des mesures drastiques si le retard devenait inacceptable. Je veux que la Puissance Motrice se tienne prête, quoi que je lui demande... même

l'impensable.

Le lit changea à nouveau d'orientation, son reflet se rompant et se reformant dans les miroirs en lente rotation. Ils étaient réglés pour guider la lumière d'Haldora dans le champ visuel de Quaiche : où qu'il soit assis, il la voyait de ses propres yeux.

— L'impensable, Grelier, répéta-t-il. Vous savez ce que je veux dire, n'est-ce pas ?

— Je crois, répondit Grelier.

Et puis il pensa à du sang, à des ponts, et aussi à la fille qu'il amenait à la cathédrale, et il se demanda si peut-être – mais peut-être seulement – il n'avait pas donné le coup d'envoi d'une succession d'événements qu'il ne pourrait plus contrôler.

Il ne le fera pas, se dit-il. Il est dingue, d'accord, mais pas à ce point. Pas assez dingue pour faire emprunter le pont à la Morwenna, pour tenter de lui faire franchir le Gouffre de l'Absolution.

Ararat, 2675

Le plan de l'intérieur du *Spleen de l'Infini* était un long rouleau de papier jauni, aux bords élimés, maintenu à un bout par le couteau de Blood et à l'autre par le lourd casque argenté que Palfrey avait trouvé parmi les vieilles pièces de rechange. Le plan était couvert d'une dentelle de lignes tracées à l'encre et au crayon. Il avait été si souvent effacé et redessiné que certains endroits étaient translucides, comme ces antiques parchemins en veau, grattés et regrattés.

— C'est tout ce que nous avons ? demanda Blood.

— C'est mieux que rien, répondit Antoinette. Et je trouve que ce n'est pas si mal, compte tenu de nos ressources limitées.

— Enfin..., soupira le porcko qui avait entendu ça cent fois rien que la semaine précédente. Alors, qu'est-ce que ça dit ?

— Ça dit que nous avons un problème. Vous avez parlé à Palfrey ?

— Non, c'est Scorp qui s'en est occupé.

Antoinette tripota ses énormes boucles d'oreilles.

— J'ai un peu bavardé avec lui, aussi. Je voulais me rendre compte par moi-même. Eh bien, tout le monde, à la gestion du mucus, a l'air convaincu que le capitaine est en train de changer son programme de manifestations.

— Et... ?

— Eh bien, après avoir localisé la dernière douzaine d'endroits qu'il a hantés, je commence à penser qu'ils ont raison.

Le porcko regarda la carte en plissant les yeux, ses pauvres yeux mal équipés pour distinguer les traits de crayon dans la médiocre lumière de la salle de conférence. Les cartes n'avaient jamais vraiment été son truc, même quand il travaillait avec Scorpio, à Chasm City. Ouais, sauf que là-bas ça n'avait pas d'importance. La devise de Blood avait toujours été que si on avait besoin d'une carte pour s'y retrouver dans un secteur, on était déjà mort.

Mais cette carte-là, c'était autre chose. C'était le plan du *Spleen de*

l'Infini, la tour, dressée dans la mer, où ils se trouvaient en ce moment précis. Le vaisseau était un cône fuselé, grouillant de lignes partant dans tous les sens, imbriquées les unes dans les autres, un obélisque gravé de hiéroglyphes entrelacés, tortueux. Les lignes représentaient les planchers, les puits de connexion et les principales cloisons intérieures. Les énormes soutes d'entreposage du vaisseau apparaissaient sous la forme de cavités blanches.

Le vaisseau faisait quatre kilomètres de longueur – de hauteur, maintenant –, de sorte que les détails de dimension humaine ne figuraient pas sur le plan. Par exemple, les salles n'étaient pas individualisées, à moins qu'elles n'aient une importance stratégique. Les mentionner aurait été une perte de temps. Le processus de réorganisation intérieure du vaisseau, qui échappait rigoureusement à ses occupants humains, vouait ces efforts à néant en l'espace de quelques années.

Il y avait d'autres complications. Les niveaux supérieurs du vaisseau étaient bien cartographiés. Des équipes s'y déplaçaient tout le temps, et cette activité humaine constante semblait dissuader le vaisseau de trop se modifier. Mais les niveaux inférieurs, surtout ceux qui se trouvaient en dessous du niveau de la mer, n'étaient évidemment pas aussi fréquentés. Les équipes n'y descendaient que lorsqu'elles y étaient rigoureusement obligées, et c'était généralement pour s'apercevoir que la topographie des lieux n'était pas du tout conforme à leurs attentes. De plus, les altérations apportées par le vaisseau – selon des archétypes biologiques fluctuants – étaient, par nature même, difficiles à traduire précisément sur le papier. Blood était descendu dans certaines des zones les plus radicalement modifiées des profondeurs du vaisseau. C'était chaque fois comme s'il explorait un réseau de grottes cauchemardesques.

Et la configuration intérieure du vaisseau n'était pas seule à comporter des incertitudes. Avant de quitter l'orbite, le gobe-lumen s'était préparé pour l'atterrissage en aplatissant sa poupe. Dans le chaos de la descente, l'observation détaillée des changements n'avait guère été possible. Et comme le kilomètre intérieur du vaisseau – dont les nacelles jumelles des propulsions conjoinneurs – était maintenant submergé en permanence, ils n'avaient pas eu la possibilité d'y remédier depuis. Des plongeurs avaient exploré la centaine de mètres supérieure de la partie submergée, mais leurs rapports n'avaient pas révélé grand-chose de nouveau. Ils avaient bien tenté d'approfondir leurs investigations à l'aide de capteurs, mais les formes nuageuses qu'ils avaient ramenées prouvaient uniquement que la forme de base du vaisseau était restée plus ou moins intacte. Une question cruciale n'avait pas trouvé de réponse : ils ignoraient toujours si les propulsions pourraient ou non remarcher un jour. Grâce à son réseau

de transmissions nerveuses, le capitaine connaissait probablement le degré de navigabilité du vaisseau. Mais le capitaine ne parlait pas.

Enfin, pas jusqu'à maintenant.

Antoinette avait matérialisé par des étoiles rouges toutes les manifestations récentes, fiables, de John Brannigan. Blood étudia les dates et les notes qui donnaient des informations sur le type d'apparition et le ou les témoins concernés. Il tapotait le plan avec son couteau, l'effleurait doucement avec sa lame, portant des coups d'estoc et de taille sur les marques au crayon.

— Il remonte, conclut-il.

Antoinette opina de la tête. Une boucle de cheveux vagabonde pendouillait sur son visage.

— C'est aussi mon avis. On dirait que Palfrey et ses amis ont raison.

— Et les dates ? Vous voyez un schéma s'en dégager ?

— Tout ce que je peux dire, c'est que la situation avait l'air à peu près normale jusqu'à il y a un mois environ.

— Et maintenant ?

— Je vous laisse conclure, répondit-elle. Moi, je crois que les faits parlent d'eux-mêmes. Le schéma de ses apparitions a changé. Le capitaine ne tient plus en place. Il a soudain accru l'impact de ses hantises et augmenté son rayon d'action, se montrant dans des parties du vaisseau où on ne l'avait jamais vu auparavant. Si j'intégrais certains rapports que j'ai écartés parce que je ne les jugeais pas tout à fait fiables, vous verriez des marques rouges jusqu'au niveau de l'administration.

— Sauf que vous n'y croyez pas, hein ?

Antoinette écarta ses cheveux de ses yeux.

— Non, pour l'instant, je n'y crois pas. Mais il y a une semaine, je n'aurais pas cru non plus aux autres. Et maintenant, il ne me manque plus qu'un bon témoin au-dessus du niveau six cents pour l'admettre : le capitaine s'est réveillé.

Pour Blood, c'était déjà acquis.

— Khouri ne peut pas être en cause, n'est-ce pas ? Si le comportement du capitaine avait commencé à changer aujourd'hui, on serait en droit de le penser. En l'occurrence ça remonte à quelques semaines, déjà. Elle n'était pas encore arrivée, à ce moment-là.

— Sauf que c'est à ce moment-là qu'ils sont arrivés de l'intérieur du système, rappela Antoinette. La guerre était à notre porte. Comment pouvons-nous savoir si le capitaine n'y était pas sensible ? C'est un vaisseau. Ses senseurs portent à des années-lumière dans toutes les directions. Le fait qu'il soit ancré à une planète n'y change rien.

— Nous ne savons pas si Khouri dit la vérité, objecta Blood.

— Nous le savons, maintenant, répondit Antoinette.

Elle ajouta, avec son marqueur rouge, une nouvelle étoile correspondant au signalement de Palfrey.

— D'accord. Euh, dites... Si le capitaine s'est réveillé... ça veut peut-être dire qu'il attend quelque chose, non ?

Antoinette souleva le casque, et la carte se réenroula toute seule avec un claquement sec.

— Ça, il va bien falloir que l'un de nous le lui demande, répliqua-t-elle.

Deux heures avant l'aube, un petit point brillant apparut sur l'horizon.

— Regardez, monsieur, dit Vasko. C'est l'iceberg qui figurait sur la carte intelligente.

— Je ne vois rien, grommela Urton après avoir scruté le lointain pendant une demi-minute.

— Je crois qu'il a raison, fit Jaccottet, depuis l'autre embarcation. Il y a quelque chose.

Il porta ses jumelles à ses yeux, braqua les grosses lentilles sur la cible.

— À quoi ça ressemble ? demanda Clavain.

— On dirait un monticule de glace. À cette distance, c'est à peu près tout ce que je peux dire. En tout cas, ça ne ressemble pas à un vaisseau.

— Bon travail, Vasko, dit Clavain. On va vous appeler Œil de Faucon, hein ?

Scorpio ordonna de réduire la vitesse de moitié, puis les embarcations se dirigèrent lentement vers bâbord et amorcèrent un lent encerclement de l'objet, l'observant de tous les côtés dans la lumière de l'aube, délicatement mouvante.

En l'espace d'une heure, alors que les bateaux refermaient leur spirale, l'iceberg était devenu un petit monticule arrondi. Vasko le trouvait vraiment bizarre.

Il était posé sur la mer, et en même temps il donnait l'impression d'en faire partie, avec la frange de blanc qui l'entourait. On aurait dit une île volcanique dont les plages descendaient en pente douce vers la mer. Il avait vu des icebergs dériver jusqu'à la latitude du Premier Camp, et celui-ci ne ressemblait à aucun de ceux qu'il avait eu l'occasion d'observer.

Les bateaux refermèrent le cercle. De temps en temps, Vasko entendait Scorpio parler à Blood, par la radio de son bloc-poignet. Le ciel à l'ouest était d'un bleu violacé, malsain, piqueté de quelques étoiles, et à l'est d'un rose morne. Le pâle monticule de l'iceberg

réfléchissait des variations subtilement faussées des mêmes teintes.

— Nous en avons fait deux fois le tour, annonça Urton.

— Continuez, ordonna Clavain. Réduisez la distance et la vitesse de moitié. Il se peut qu'elle n'ait pas conscience de notre arrivée, et je ne veux pas la surprendre.

— Dites, monsieur, il n'est pas normal, cet iceberg, murmura Vasko.

— Nous verrons bien. Vous la sentez ? demanda Clavain en se tournant vers Khouri.

— Skade ?

— Je pensais plutôt à votre fille. Je me disais qu'il pourrait y avoir une sorte de vague échange entre vos implants...

— Nous sommes encore trop loin.

— D'accord. Dès que vous sentirez quelque chose, prévenez-moi. Il se pourrait que mes propres implants ne captent pas les émissions d'Aura, du moins pas à cette distance. Je suis sûr que vous serez la première à la reconnaître, même si les protocoles n'ont rien d'inhabituel. Vous êtes sa mère, après tout.

— Vous n'avez pas besoin de me le rappeler, protesta Khouri.

— Bien sûr que non. C'est juste que...

— Je l'écoute, Clavain. Je tends l'oreille depuis que vous m'avez tirée de cette capsule. Si je capte quoi que ce soit, vous serez le premier à le savoir.

Une demi-heure plus tard, ils étaient assez près pour distinguer les détails. Il était clair, à présent, que ce n'était pas un iceberg ordinaire, même en excluant la façon dont il infiltrait l'eau qui l'entourait. En réalité, il semblait de plus en plus invraisemblable que c'en soit un.

Et pourtant, c'était de la glace.

Les parois de la masse flottante étaient étranges, cristallines. Plutôt que de facettes ou de plaques, elles semblaient faites d'une inextricable masse de ronces, un méli-mélo d'espars blanchâtres, un roncier formé de pointes de glace entrelacées qui allait en se densifiant vers l'intérieur. Des stalagmites et des stalactites entrecroisées comme des crocs de glace. La base de chacune des pointes était entourée par une efflorescence de pointes plus petites qui jaillissaient dans toutes les directions, s'entrecroisant, s'entrelaçant avec leurs voisines. Certaines – les troncs et les branches principales de la structure – étaient d'un diamètre aussi large que leur embarcation. D'autres étaient si fines qu'elles paraissaient impalpables et formaient un brouillard iridescent dans l'air. On aurait dit que la moindre brise risquait de les fracasser en un milliard de fragments étincelants. D'une certaine distance, l'iceberg offrait l'aspect d'un bloc massif. Maintenant, le monticule semblait formé d'un empilage, d'un

entassement aléatoire d'aiguilles de verre – d'un nombre impensable de rapières cristallines. C'était un fourré étincelant, plein de vide. D'autant de vide que de glace.

C'était, et de loin, la chose la plus bizarre que Vasko ait jamais vue de sa vie.

Ils se rapprochèrent encore, par la tangente.

Seul Clavain n'avait pas l'air impressionné par l'extrême étrangeté de ce qui se dressait devant eux.

— Les cartes intelligentes ne mentaient donc pas, dit-il. Et vu l'énormité de ce... de ça... d'après moi, on pourrait facilement y dissimuler une corvette de classe Murène.

— Pardon, monsieur, mais vous pensez encore qu'il pourrait y avoir un vaisseau à l'intérieur ? demanda Vasko.

— Réfléchissez, fiston. Vous croyez vraiment que Mère Nature a quoi que ce soit à voir avec cette chose ?

— Mais pourquoi Skade aurait-elle entouré son vaisseau de cette glace bizarre ? insista Vasko. Ça ne me paraît pas constituer un blindage efficace, et ça n'a servi, jusque-là, qu'à rendre son vaisseau plus visible sur les cartes...

— Qu'est-ce qui vous dit qu'elle a eu le choix, fiston ?

— Je ne vous suis pas, monsieur.

— Ça pourrait vouloir dire que le vaisseau de Skade a eu un problème, traduisit Scorpio. Pas vrai ?

— C'est une hypothèse, confirma Clavain.

— Mais qu'est-ce que..., commença Vasko, qui choisit de laisser tomber.

À quoi bon s'enfoncer davantage ?

— Quoi qu'il y ait à l'intérieur, fit Clavain, nous n'y sommes pas encore. Nous n'avons pas de matériel de forage, nous n'avons rien pour forer une couche de glace de cette épaisseur. Mais avec un peu d'astuce, nous ne devrions pas y être obligés. Nous n'avons qu'à localiser une voie d'accès vers le milieu.

— Et si Skade nous repère, monsieur ? demanda Vasko.

— J'espère bien qu'elle nous repérera ! Je me vois mal frapper à sa porte. Bon, maintenant, on approche. Doucement, hein ?

Le Soleil Vif se leva. Dans les premières minutes de l'aube, l'iceberg prit un caractère tout différent. Sur le fond mauve, doux, du ciel, la structure avait des délicatesses de friandise, une sucrerie pour aristocrates. C'était magique. Les flèches et les espars de ce roncier de glace étaient illuminés d'or et d'azur. Dans l'éclat immarcescible du diamant taillé, mille couleurs se faisaient écho. Il y avait des halos éblouissants, des échardes, des enlacements de pureté chromatique,

des effets que Vasko n'avait jamais vus de sa vie. L'ombre de l'intérieur n'était qu'une irradiation turquoise, opalescente, dont l'éclat filtrait vers la surface à travers des galeries et des canyons de glace. Ce cœur étincelant renfermait pourtant un noyau de ténèbres, l'indication qu'une masse dense était nichée tout au fond.

Les deux barques étaient maintenant à une cinquantaine de mètres de la frange extérieure de l'île. L'eau, qui avait été calme pendant la majeure partie du trajet, se mouvait dans les parages immédiats de l'iceberg avec la langueur d'un énorme animal endormi, comme si chaque ride coûtait à la mer un immense effort. Vers la périphérie de la frange, la mer commençait à se figer. Elle avait la texture gris-bleu, visqueuse, d'une peau d'animal. Vasko trempa les doigts dans l'eau, juste à la surface, près de l'embarcation, les retira immédiatement. Même à cette distance de l'iceberg, l'eau était glacée.

— Regardez ça, fit Scorpio.

Il tenait l'une des cartes intelligentes déroulée devant lui. Khouri la regardait aussi, approuvant manifestement Scorpio qui lui indiquait quelque chose avec le sabot émoussé d'une de ses pattes de devant.

Clavain déroula sa propre carte.

— Qu'y a-t-il, Scorp ?

— Je viens de recevoir une réactualisation de Blood. Regarde l'iceberg : il est plus gros.

Clavain afficha les mêmes coordonnées sur sa carte, faisant apparaître l'iceberg. Vasko regarda par-dessus l'épaule du vieil homme, à la recherche des deux embarcations. Elles n'y figuraient pas. Il supposa que la réactualisation datait de la fin de l'après-midi de la veille, avant le coucher du soleil.

— Exact, fit Clavain. De combien... trente, quarante pour cent ?

— Facile, acquiesça Scorpio. Et ce n'est pas une mise à jour en temps réel. S'il grossit vraiment à ce rythme, il se pourrait qu'il soit encore dix ou vingt pour cent plus gros, maintenant.

Clavain replia sa carte : il en avait assez vu.

— En tout cas, il refroidit l'eau. Cet endroit ne devrait pas tarder à geler. Nous sommes arrivés au bon moment. Quelques jours de plus et nous n'aurions eu aucune chance. C'est une montagne que nous aurions eue devant nous.

— Je ne comprends pas, monsieur, fit Vasko. Comment peut-il grandir ? Il devrait fondre, au contraire, non ? Ce n'est pas ma spécialité, mais les icebergs ne résistent pas, à cette latitude.

— Ce n'est pas un iceberg, répondit Clavain en braquant sur lui un regard acéré. Ça n'a jamais été un iceberg. C'est le vaisseau de Skade, et il est entouré d'une coque de glace qui grossit parce que le vaisseau gèle la mer autour. Vous vous rappelez ce que Khouri a dit ? Ils avaient les moyens de refroidir leur coque, afin d'abaisser sa

température au niveau des micro-ondes cosmiques environnantes.

— Mais vous avez aussi dit que Skade ne devait pas y être pour grand-chose.

— Je ne suis pas sûr qu'elle ait vraiment voulu ça, en effet.

— Monsieur...

Clavain l'interrompt :

— À mon avis, ses moteurs cryoarithmeticques ont dû se détraquer. Les moteurs qui refroidissent sa coque. Pourquoi, je n'en sais rien. Skade nous le dira peut-être quand nous serons arrivés jusqu'à elle.

La veille encore, Vasko n'avait jamais entendu parler des moteurs cryoarithmeticques. Mais Khouri y avait fait allusion : c'était l'une des technologies qu'Aura avait aidé Remontoir et ses alliés à perfectionner alors qu'ils fuyaient les ruines du système de Delta Pavonis.

Pendant les heures qui avaient suivi, Vasko s'était efforcé de poser le plus de questions possible, essayant de combler ses lacunes les plus embarrassantes. Ces questions n'avaient pas toutes reçu de réponse, même de Khouri. Clavain lui avait néanmoins expliqué que les moteurs cryoarithmeticques n'étaient pas rigoureusement nouveaux, que la technologie de base avait été mise au point par les Conjoiners vers la fin de la guerre contre les Demarchistes. Mais à l'époque, s'ils avaient réalisé des moteurs selon ce principe, ils auraient été énormes, gigantesques, gros comme des maisons, et il aurait fallu des vaisseaux spatiaux monumentaux pour les embarquer. Toutes les tentatives de miniaturisation s'étaient soldées par autant de désastres. Et puis Aura leur avait montré comment fabriquer des moteurs pas plus gros qu'une pomme.

Mais ils étaient encore dangereux.

Le principe cryoarithmeticque était basé sur une violation contrôlée des lois de la thermodynamique. C'était un prolongement du calcul quantique qui exploitait une classe d'algorithmes découverte par un théoricien conjoiner appelé Qafzeh, au début de la guerre demarchiste. Les algorithmes de Qafzeh – dûment implémentés par une architecture particulière d'ordinateurs quantiques – induisaient une perte de chaleur nette de l'univers local. Un moteur cryoarithmeticque était, au fond, un ordinateur qui effectuait des cycles de calcul. Mais, contrairement aux ordinateurs classiques, plus il tournait, plus il se refroidissait. Le problème – et il n'était pas mince – consistait à empêcher l'ordinateur de tourner de plus en plus vite alors qu'il se refroidissait, sombrant dans un cercle vicieux. Plus le moteur était petit, plus il était sensible à ce genre d'instabilité.

C'était peut-être ce qui était arrivé au vaisseau de Skade. Dans l'espace, le rôle des moteurs était d'aspirer la chaleur de la coque du vaisseau, afin qu'il se perde sur le fond de radiations cosmiques

proche du zéro absolu. Mais le vaisseau avait subi des dégâts. Le réseau délicat des systèmes de commande qui contrôlaient les moteurs cryoarithmétiques avait probablement été coupé. Le temps que l'appareil tombe dans l'océan d'Ararat, ce n'était plus qu'une gueule hurlante de froid interstellaire. L'eau avait commencé à geler autour, les schémas et les structures étranges de la glace trahissant la violation obscène des lois physiques en vigueur.

Se pouvait-il qu'il y ait encore quelqu'un de vivant à l'intérieur ?

C'est alors que Vasko prit conscience d'un son aigu, à peine audible, une sensation si proche des ultrasons qu'il avait bien failli ne pas l'enregistrer comme un *bruit* mais comme une sorte de donnée arrivant par un canal sensoriel qu'il ignorait posséder.

On aurait dit une sorte de chant. Ou un million de doigts tournant sur le bord humide d'un million de verres à pied en cristal. C'est à peine s'il l'entendait, et en même temps il avait l'impression que cela allait lui fendre le crâne.

— Monsieur, fit Vasko. J'entends quelque chose. L'iceberg, enfin... ça fait du bruit.

— C'est le soleil, répondit Clavain au bout d'un instant. Il doit réchauffer la glace, lui imposant des tensions différentes, la faisant craquer et vibrer.

— Vous l'entendez, monsieur ?

Clavain le regarda, une étrange expression sur le visage.

— Non, fiston, je ne l'entends pas. Depuis quelque temps, je n'entends plus aussi bien. Mais je vous crois sur parole.

— Plus près, ordonna Scorpio.

Dans les corridors noirs, humides, du grand vaisseau immergé, Antoinette Bax marchait toute seule. Une torche dans une main, le vieux casque argenté dans l'autre. Le disque doré, mouvant, de sa lampe-torche tressautait devant elle avec l'avidité d'un chien de chasse, soulignant les formations sculpturales troublantes des parois : là, une arcade qui paraissait faite de vertèbres dorsales, là, une masse de tubes sinueux, aux circonvolutions intestinales. Dans les ombres rampantes, des tubulures se tortillaient comme des serpents en train de copuler.

Une brise humide, régulière, soufflait des ponts inférieurs. Antoinette entendait l'écho métallique d'un mécanisme hésitant – une pompe à mucus qui peinait, peut-être, ou alors le vaisseau qui se reconfigurait, mais elle n'aurait su dire où. Les sons se propageaient d'une façon imprévisible dans le bâtiment, et le bruit pouvait tout aussi bien provenir de coursives toutes proches que d'un endroit situé à des kilomètres, vers le haut ou vers le bas.

Antoinette remonta le col de sa capote. Elle aurait préféré descendre accompagnée, mais elle savait que c'était comme ça que les choses devaient se passer. Lors des très rares occasions où elle avait obtenu du capitaine un semblant de réponse, elle était seule. Elle prenait ça pour une indication du fait que le capitaine était prêt à lui apparaître, et que leur relation comportait un élément, même ténu, de confiance. Elle avait toujours pensé, à tort ou à raison, qu'elle avait une meilleure chance de communiquer avec le capitaine que les autres. C'était une longue histoire. Elle avait eu un vaisseau, elle aussi, dans le temps, un vaisseau beaucoup plus petit que le *Spleen de l'Infini*, mais d'une certaine façon hanté, lui aussi.

« Parlez-moi, John, avait-elle demandé, les fois précédentes. Parlez-moi comme à une personne de confiance, qui apprécie un peu de ce que vous êtes. »

Il n'y avait jamais eu de réponse sans équivoque, mais si elle réfléchissait aux occasions où elle avait obtenu une réponse, même dépourvue de contenu, le capitaine semblait relativement disposé à se manifester en sa présence. Aucune de ces manifestations, prises dans leur ensemble, ne semblait transmettre un message cohérent. Mais si leur récente accélération indiquait qu'il émergeait de sa léthargie ?

— Capitaine, dit-elle en tendant le casque devant elle, vous avez laissé une carte de visite, hein ? Je suis venue vous la rendre. Maintenant, à vous de tenir votre part du marché.

Il n'y eut pas de réponse.

— Je vais être honnête avec vous, dit-elle. Je n'aime vraiment pas cet endroit. Franchement, j'ai une trouille bleue. J'aime les petits vaisseaux confortables, que je peux décorer moi-même.

Elle promena autour d'elle le rayon de sa torche qui tomba sur une masse globulaire, pendue au plafond. La chose occupait la moitié de la coursive. Antoinette observa les bulles noires qui évoquaient un bouillonnement figé dans l'instant, effleura du bout des doigts leur chaleur et leur souplesse étonnantes.

— Non, ça ne me ressemble pas du tout. Mais je suppose que c'est votre univers, pas le mien. Je dis ça seulement pour que vous vous rendiez compte de l'effort que ça me coûte de descendre jusqu'ici. Et j'espère que vous ferez en sorte que je n'aie pas fait ça pour rien.

Il ne se passa rien. Mais elle ne s'attendait pas à réussir du premier coup.

— John, dit-elle, prenant le risque de la familiarité, nous avons l'impression qu'il se prépare certains événements dans le système environnant. Et nous pensons que vous en avez conscience, vous aussi. Je vais vous dire ce que nous croyons, et vous déciderez par vous-même.

Le caractère de la brise changea. Elle s'était réchauffée, et elle

soufflait avec une irrégularité qui évoquait une respiration hoquetante.

— Khouri est revenue, poursuivit Antoinette. Elle est tombée du ciel il y a quelques jours. Vous vous souvenez de Khouri, n'est-ce pas ? Elle a passé beaucoup de temps à bord, et je serais surprise que vous l'ayez oubliée. Eh bien, d'après elle, les combats feraient rage autour d'Ararat, des combats à côté desquels la guerre entre les Demarchistes et les Conjoineurs ressemblerait à une bataille de boules de neige. Si elle dit vrai, nous avons deux factions humaines qui se bagarrent, là-haut, plus une quantité terrifiante de machines-Loups. Vous vous souvenez des Loups, n'est-ce pas, capitaine ? Vous avez vu Ilia les attaquer avec les armes secrètes, et vous avez vu à quoi ça a servi...

Ça recommençait. La brise était devenue une faible succion.

D'après l'estimation d'Antoinette, ça en faisait une apparition de premier type.

— Vous êtes ici, avec moi, n'est-ce pas ?

Nouveau changement de la brise. Qui se mua en hurlement. Le hurlement dénoua ses cheveux, lui fouaillant le visage.

Elle entendait le vent murmurer un nom : *Ilia*...

— Oui, capitaine, Ilia, la Triumvira. Vous vous souvenez d'elle, hein ? Je ne l'ai pas connue longtemps, mais suffisamment pour savoir que ce n'était pas le genre de femme qu'on oublie facilement.

Le vent était mort, à présent. Il n'en demeurait qu'un souffle obsédant.

Une petite voix prudente disait à Antoinette qu'il était temps d'arrêter. Elle avait obtenu un résultat clair : une manifestation du premier type, selon tous les critères, et presque certainement – si elle n'avait pas imaginé la voix – une autre de type deux. Ça suffisait pour la journée, non ? Le capitaine n'était pas un fantaisiste. D'après tous les témoignages qu'elle avait laissés derrière elle, Ilia Volyova l'avait plongé plusieurs fois dans une bouderie catatonique en essayant de le pousser à répondre, et le capitaine mettait parfois des semaines à en sortir.

Mais la Triumvira avait eu des mois ou des années pour établir une relation fonctionnelle avec le capitaine. Antoinette n'avait sûrement pas tout ce temps devant elle.

— Capitaine, dit-elle. Je vais jouer cartes sur table. Nous sommes inquiets. Scorpio s'en fait tellement qu'il est allé rechercher Clavain dans son île. Ils prennent l'histoire de Khouri très au sérieux. Ils sont déjà partis voir s'ils pouvaient récupérer son bébé. Si elle a raison, il y a déjà dans notre océan un vaisseau conjoineur, et il a été endommagé par les Loups. Ils sont là, capitaine. C'est l'heure de vérité. Le temps presse. Soit nous restons assis là, les bras croisés, soit nous réfléchissons au prochain mouvement. Je suis sûre que vous voyez ce

que j'entends par là.

Soudain, comme si une porte ou une valve s'était fermée quelque part, le souffle s'interrompit. Il n'y eut plus rien, tout à coup, plus la moindre brise, plus le moindre bruit, seulement Antoinette debout toute seule dans la coursive, avec la petite mare de lumière de sa torche.

— Bordel de merde ! murmura-t-elle.

Et puis, devant elle, un rai de lumière apparut. Il y eut un grincement de métal, et une partie de la paroi de la coursive pivota, comme sur des gonds. Un vent étrange lui caressa le visage, un nouveau mélange d'odeurs biomécaniques.

Par l'ouverture, elle distingua un nouveau corridor, qui descendait en pente raide vers les niveaux inférieurs. Une lumière vert doré, pâle comme un feu follet, sourdait des profondeurs.

— Je crois que j'avais raison, pour la carte de visite, conclut-elle.

Ararat, 2675

Les embarcations avancèrent lentement vers la frange, sur l'eau qui allait en s'épaississant, puis elles entrèrent carrément dedans. Un blizzard d'échardes de glace aspergea les coques. Les bateaux firent encore dix ou douze mètres et s'arrêtèrent dans un hurlement de moteurs.

Les coques rectangulaires ouvraient des canaux nettement tranchés dans la frange, mais, sitôt que l'eau grise, huileuse, cessait de clapoter, elle se figeait et devenait bizarrement moirée. À la voir si collante et visqueuse, Scorpio pensa à du sang coagulé. Il estima que d'ici quelques minutes les canaux auraient à nouveau pris en glace.

Les deux agents de la Ligue de Sécurité descendirent en premier de l'embarcation et s'assurèrent que la glace était assez solide pour supporter le poids du groupe. Les autres suivirent, avec les armes et le matériel qu'ils pouvaient porter, laissant presque tout le reste – y compris la couveuse – dans les barques. La partie solide de la frange formait une ceinture de cinq ou six mètres de largeur autour de la masse principale de l'iceberg. Scorpio jeta un coup d'œil à l'énorme structure cristalline qui montait à la verticale au-dessus d'eux. Il avait la nuque trop raide pour la regarder plus de quelques secondes.

Il attendit que Clavain mette pied à terre, et le rejoignit. Ils restèrent là, grelottants, à taper du pied pour se réchauffer. La texture de la glace, sous leurs pieds, évoquait de gros brins tubéreux tressés ensemble pour former une sorte de matelas. La surface était traîtresse, à la fois inégale et glissante. Ils devaient faire attention à chaque pas.

— Je m'attendais à une sorte de comité d'accueil, nota Scorpio. Le fait qu'il ne se passe rien commence à m'inquiéter.

— Moi aussi, fit Clavain, tout bas. Nous n'avons jamais évoqué cette éventualité, mais il se pourrait que Skade soit morte. Seulement je ne pense pas...

Il laissa sa phrase en suspens. Il regardait Khouri, accroupie, qui finissait d'assembler le canon Breitenbach.

— Je ne pense pas qu'elle soit tout à fait prête à l'envisager pour le moment.

— Tu crois tout ce qu'elle nous a raconté, n'est-ce pas ?

— Je suis sûr que nous trouverons un vaisseau là-dedans. Mais rien ne prouve que Skade ait survécu à la chute.

— Skade est une survivreuse, remarqua Scorpio.

— D'accord, mais je n'aurais jamais cru que le jour viendrait où je me prendrais à souhaiter qu'elle soit encore en vie.

— Messieurs ? appela Vasko.

Il s'était aventuré le long de la frange et disparaissait presque derrière l'iceberg.

— Messieurs, répéta-t-il. Il y a une ouverture, à cet endroit. Je l'avais vue de la mer. Je pense que c'est la plus grande.

— Elle est profonde ? demanda Scorpio.

— Je ne sais pas. Au moins quelques mètres. Je devrais arriver à me glisser dedans sans trop de mal...

— Attendez, fit Scorpio. Pas si vite, d'accord ?

Ils rejoignirent Vasko près de la faille et s'approchèrent de la paroi en se faufilant entre les pointes dardées vers eux, les bras levés devant les yeux et le visage pour se protéger. Une sorte d'instinct poussait Scorpio à détester l'idée d'endommager cette étrange structure de glace, mais c'était presque impossible. Alors qu'il esquivait prudemment une pointe tout en évitant l'extrémité acérée d'une autre, il en pulvérisa une douzaine de plus petites. Elles se brisèrent, déclenchant une cascade tintinnabulante de fractures secondaires quelques mètres plus bas.

— Vous l'entendez toujours chanter ? demanda-t-il.

— Non, monsieur, répondit Vasko. Enfin, pas comme avant. Je pense que c'était seulement quand le soleil s'est levé.

— Mais vous entendez toujours quelque chose ?

— Je ne sais pas, monsieur. C'est plus sourd, beaucoup plus sourd. Ça vient par vagues. Mais c'est peut-être mon imagination.

Scorpio n'entendait rien. Il n'avait pas entendu chanter l'iceberg, et Clavain non plus. Clavain, le vieil homme aux facultés diminuées, et Scorpio, le porcko avec ses sens de porcko.

— Monsieur, je suis prêt à m'introduire dans l'ouverture.

C'était un passage vaguement ovale, à hauteur de poitrine, qui laissait entrevoir au-delà une poche un peu plus vaste que les autres, dans l'entrelacs de branches et d'éperons de glace. Il était impossible de dire à quelle profondeur elle plongeait.

— Laissez-moi regarder, fit Khouri.

Elle portait le canon en bandoulière, passé dans son dos, son poids reposant sur une hanche.

— Il y a d'autres voies d'accès, dit Vasko. Mais je pense que c'est

la plus aisée.

— Nous allons passer par là, décréta Khouri. Poussez-vous, j'entre la première.

— Attendez, fit Clavain.

— Ma fille est là-dedans, fit-elle avec un rictus hargneux. Envoyez plutôt quelqu'un chercher la couveuse.

— Je sais ce que vous pouvez ressentir, reprit Clavain.

— Vraiment ? répondit-elle avec un calme impressionnant.

— Oui, vraiment. Skade m'a pris Felka, une fois. Je suis allé la rechercher, exactement comme vous le faites en ce moment. Je pensais que c'était la seule chose à faire. Je comprends maintenant que c'était stupide et que j'ai bien failli la perdre. C'est pour ça qu'il ne faut pas que vous entriez la première. Pas si vous voulez revoir Aura.

— Il a raison, renchérit Scorpio. Nous ne savons pas ce qui nous attend à l'intérieur, ou comment Skade va réagir quand elle découvrira notre présence. Ça pourrait coûter cher en vies humaines. Et la seule personne que nous ne pouvons pas nous permettre de perdre, c'est vous.

— Vous pourriez aller chercher la couveuse quand même...

— Non, répondit Scorpio. Elle reste où elle est, à l'écart. Je ne tiens pas à ce qu'elle soit pulvérisée s'il y a du grabuge. Il sera toujours temps d'aller la chercher quand nous aurons réussi à entrer.

Khouri sembla admettre, non sans déplaisir, la justesse de l'argumentation. Elle fit un pas en arrière.

— D'accord, mais je passe en second, dit-elle.

— J'entre en premier, dit Scorpio, qui se tourna vers les deux agents de la Ligue de Sécurité. Jaccottet, vous suivez Khouri. Urton, vous restez ici avec Vasko. Ne quittez pas les embarcations des yeux, guettez tout ce qui pourrait émerger d'une autre partie de la glace, et si vous voyez quoi que ce soit de bizarre... De *vraiment* bizarre..., reprit-il, surprenant le regard que ses compagnons promenaient autour d'eux, prévenez-nous tout de suite.

Clavain déciderait de ce qu'il convenait de faire à ce moment-là.

Scorpio négocia l'entrée dans la forêt de glace. Des piques et des pointes, des dagues et des efflorescences se brisaient à chaque mouvement, au moindre souffle. L'air était un brouillard de cristaux iridescents. Il réussit, au prix d'un effort considérable, à se faufiler dans l'ouverture, sa courte stature et ses membres trapus lui rendant la tâche plus compliquée qu'à ses compagnons. Le bout d'une lame de glace lui effleura la peau sans l'entamer, mais l'érafla douloureusement. Il éprouva une autre piqure à la cuisse.

Il réussit à passer tant bien que mal et se retrouva debout sur ses deux pattes, de l'autre côté. Il s'épousseta, regarda autour de lui.

Partout, la glace brillait d'un bleu intense. Il n'y avait presque pas d'ombres, juste différentes intensités de cette même radiance pastel. Les pointes étaient abondantes, ainsi que les structures, pareilles à des racines, qui composaient la frange. Elles se prolongeaient sous ses pieds, aussi épaisses que des canalisations. Il se rappela que rien, ici, n'était statique : l'iceberg grossissait, et cette inclusion n'existait peut-être que depuis quelques heures.

L'air était d'un froid aussi tranchant que l'acier.

Derrière lui, Khouri s'accroupit sur le sol. En pivotant, l'embouchure du canon Breitenbach pulvérisa tout un éventail de stalactites en miniature. D'autres armes étaient accrochées à sa ceinture, comme autant de têtes réduites.

— Ce que Vasko a dit..., commença-t-elle. Le bruit sourd... Je l'entends aussi. On dirait une sorte de pulsation.

— Je ne l'entends pas, mais ça ne veut rien dire, convint Scorpio.

— Skade est là, reprit Khouri. Je sais ce que vous pensez. Elle aurait pu être morte. Mais elle est vivante. Elle est vivante, et elle sait que nous sommes là.

— Et Aura ?

— Je ne la sens pas encore.

Clavain émergea dans la chambre en s'extirpant de l'ouverture avec la lenteur méthodique d'une tarentule. Ses membres frêles, gainés de noir, semblaient avoir été conçus exactement pour ça. Scorpio remarqua qu'il avait réussi à entrer sans briser une seule pique. Il nota aussi que la seule arme dont Clavain semblait muni était le couteau à lame courte qu'il avait pris dans sa tente. Il le tenait dans sa main crispée, la lame disparaissant quand il tournait le tranchant vers lui.

Jaccottet arriva derrière Clavain, avec beaucoup moins de délicatesse. Son uniforme était couvert d'échardes de glace qu'il époussetait vigoureusement.

Scorpio releva sa manche sur son bloc-poignet.

— Blood, nous avons réussi à entrer dans l'iceberg. Nous nous enfonçons à l'intérieur. Je ne sais pas ce que ça va donner pour les communications, mais reste à l'écoute. Malinin et Urton vont rester dehors. Si tout le reste flanche, nous pourrons peut-être continuer à relayer les communications par leur intermédiaire. Il se pourrait que nous restions une heure ou deux dans cette chose. Peut-être davantage.

— Faites attention, répondit Blood.

Quoi ? s'étonna Scorpio. Blood s'inquiète ? Ça allait vraiment plus mal qu'il ne le craignait.

— Je ferai attention, répondit-il. Autre chose que je devrais savoir ?

— Rien qui soit en rapport direct avec votre mission. Plusieurs stations de monitoring signalent un accroissement de l'activité mystif, mais ce n'est peut-être qu'une coïncidence.

— Pour le moment, je ne crois pas aux coïncidences.

— Et... euh, juste pour vous remonter le moral : on a signalé des lumières dans le ciel. Sans confirmation pour le moment.

— Des lumières dans le ciel ? De mieux en mieux !

— Ce n'est probablement rien. À votre place, j'oublierais ça. Concentrez-vous sur la mission en cours.

— Merci. Un avis précieux... Très bien, vieux, on se recontacte.

— Des lumières dans le ciel, tiens ! fit Clavain, qui avait surpris la conversation. Vieux schnock ou pas, peut-être que la prochaine fois tu me croiras.

Scorpio fouilla sa ceinture.

— Je n'ai pas douté un seul instant de ce que tu disais, rétorqua-t-il en lui tendant une arme à feu. Tiens, prends ça. Je n'aime pas te voir te balader comme ça avec ton petit canif de rien du tout.

— C'est un excellent couteau. Je ne t'ai jamais dit qu'il m'avait sauvé la vie, une fois ?

— Si, si.

— C'est un miracle que je ne l'aie jamais perdu, depuis tout ce temps. Honnêtement, tu ne penses pas que le couteau a quelque chose de chevaleresque ?

— Personnellement, fit Scorpio, je pense qu'il serait temps de mettre la chevalerie de côté et de penser un peu plus à l'artillerie.

Clavain prit l'arme comme on accepte, par politesse, un cadeau qu'on n'apprécie pas tout à fait.

Ils s'enfoncèrent plus profondément dans l'iceberg, suivant le chemin de plus forte pente. La texture entrelacée de cette forêt de glace en proie à une croissance démentielle rappelait à Scorpio certains bâtiments de la Mouise, à Chasm City. Quand ils avaient été contaminés par la Peste, leurs systèmes d'autoréparation et de reconfiguration avaient dégénéré avec une fécondité organique un peu comparable. La croissance de la glace semblait obéir à des variations localisées, frénétiques, de la température et des courants d'air. D'un endroit à l'autre, l'air passait d'un froid tellement intense qu'il brûlait les poumons à une fraîcheur supportable, et toute tentative pour se diriger en se fiant aux courants d'air était vouée à l'échec. Ils avaient l'impression d'être dans un immense poumon qui respirait un air glacial.

En attendant, ils avançaient toujours, sans encombre, loin de la lumière du jour, dans le cœur bleu pastel.

— C'est de la musique, fit Jaccottet.

— Pardon ? demanda Scorpio.

— De la musique, monsieur. Ce bruit sourd. Il y avait trop d'écho, avant. Je n'arrivais pas à lui donner un sens. Mais maintenant je suis sûr que c'est de la musique.

— De la musique ? Qu'est-ce qu'ils pourraient foutre avec de la musique ?

— Je ne sais pas, monsieur. C'est faible, mais c'est bien là. Prudence, prudence...

— Je l'entends aussi, annonça Khouri. Et moi, je dirais plutôt « vite, vite ».

Elle prit une arme à sa ceinture et tira droit devant elle, sur un gros pilier qui explosa et se réduisit en une poussière fine comme du marbre. Elle traversa le désastre et braqua l'arme sur un autre obstacle.

Soudain, le couteau de Clavain se mit à vibrer, juste à la limite de l'audition. La lame devint floue. Clavain la promena à travers une autre colonne, plus petite, la tranchant proprement et nettement.

Ils poursuivirent ainsi leur chemin, loin de la lumière. Par vagues, l'air devenait encore plus froid. Ils resserrèrent plus étroitement leurs vêtements autour d'eux, ne parlant que pour des échanges strictement nécessaires. Scorpio, qui se félicitait d'avoir pensé à prendre ses gants, avait maintenant l'impression d'avoir oublié de les mettre. Il devait regarder ce qui lui tenait lieu de mains pour vérifier qu'il les portait. On disait que les hyper-porcs étaient plus sensibles au froid que les humains standard : un travers de la biochimie porcine auquel ses concepteurs n'avaient jamais jugé utile de remédier.

Il y réfléchissait quand Khouri, qui les avait devancés malgré tous leurs efforts pour la retenir, poussa une exclamation.

— Il y a quelque chose devant, annonça-t-elle. Et je crois que je sens Aura, maintenant. Nous ne devons plus être loin.

Clavain était juste derrière elle.

— Qu'est-ce que vous voyez ?

— Une paroi sombre, dit-elle. Pas comme la glace.

— Ça doit être la corvette, répondit-il.

Ils firent encore dix ou douze mètres, ce qui leur prit au moins deux bonnes minutes car la glace était tellement épaisse à cet endroit que le petit couteau de Clavain n'arrivait à en racler que des parties insignifiantes, et Khouri n'osait pas utiliser son arme si près du cœur de l'iceberg. Autour d'eux, les formations de glace avaient pris un nouvel et troublant aspect. La torche de Jaccottet révélait des concrétions rappelant des fémurs ou des articulations d'os et de tendons organiques.

Puis la densité des obstructions s'allégea. Ils se retrouvèrent soudain dans le cœur de l'iceberg. Au-dessus d'eux se déployait une sorte de toit veiné, supporté par d'énormes troncs de glace écaillée

arc-boutés sur le sol. Le gros magma ondulé s'étendait jusqu'à l'autre bout de la pièce.

Au milieu se trouvaient les restes d'un vaisseau.

Scorpio ne se considérait pas comme un expert en matière de vaisseaux spatiaux conjoiners, mais d'après ce qu'il en voyait la corvette de classe Murène avait dû être un vaisseau fuselé, en forme de chrysalide aérodynamique, acérée tel un terrible instrument de torture. La coque, d'un noir absolu qui absorbait la lumière, ne semblait pas comporter la moindre ébauche de couture ou de soudure. Et ce magnifique vaisseau n'aurait pas dû se trouver couché sur le côté, le dos brisé, éclaté, pareil à un spécimen disséqué, ses entrailles figées dans une affreuse explosion. L'horreur de sa tripaille n'aurait pas dû entourer la carcasse. Et les fragments de la coque, aussi tranchants et irréguliers que des éclats de verre, n'auraient pas dû non plus joncher le pourtour de l'épave comme autant de pierres tombales renversées.

Et ce n'était pas la seule chose qui clochait dans le vaisseau. Il palpitait, émettant des ronronnements staccato à la limite de la fréquence audible par Scorpio. Il les sentait dans son ventre plus qu'il ne les entendait. C'était ça, la musique.

— Ça ne sent pas bon, fit Clavain.

— Je sens toujours Aura, murmura Khouri. Elle est là, Clavain.

— Je ne vois pas où elle pourrait bien être, répondit-il. Il en reste si peu...

Scorpio vit, l'espace d'un instant, le canon Breitenbach de Khouri se braquer sur Clavain, dans un mouvement de balayage. L'espace d'un instant, seulement. Et rien dans l'expression de Khouri ne suggérerait qu'elle s'apprêtait à péter les plombs, mais cela lui donna quand même à réfléchir.

— Il y a encore un vaisseau là-dedans, dit-il. Ce n'est peut-être qu'une épave, Nevil, mais il se pourrait qu'il y ait quelqu'un à bord. Cette musique vient bien de quelque part. Il ne faut pas renoncer si vite.

— Personne n'allait renoncer, dit Clavain.

— C'est bien le vaisseau qui irradie le froid, reprit Khouri. Ce froid d'enfer...

— Pourvu que l'enfer, comme vous dites, ne se déchaîne pas...

Khouri haussa les épaules et ils s'approchèrent de l'épave.

Au pied de la courbure en pente raide, baignée d'une lumière verte, où elle avait été invitée à pénétrer, Antoinette se retrouva dans un espace de proportions indistinctes mais qui devait être vaste, à en juger par les échos qu'éveillaient ses pas. Elle estima qu'elle avait dû

descendre de cinq ou six niveaux, envisagea un instant d'essayer de se repérer sur le plan du vaisseau qu'elle avait dans la poche, y renonça. Il s'était déjà révélé désespérément périmé avant même que les apparitions ne l'incitent à descendre dans ces profondeurs.

Elle s'arrêta. La lumière verte filtrait par les grilles de défilement du plafond. Où qu'elle braquât le rayon de sa torche, il tombait sur un fatras métallique, d'énormes entassements de machines rouillées, à perte de vue : des capots incurvés, des plaques de blindage plus grandes qu'elle et des objets de la taille du pouce, couverts de moisissure verte, fragile comme du verre. Entre les deux, de vieilles pièces de pompe en bronze, des parties endommagées et des organes sensoriels de droïdes étaient empilés en monceaux chancelants, mal arrimés. Elle avait l'impression d'être entrée par mégarde dans le dépotoir d'un abattoir mécanique.

Antoinette présenta gentiment le casque devant elle.

— Alors, capitaine ? appela-t-elle. Je suis là. Je doute que vous m'ayez fait venir ici sans raison.

Les machines bougèrent. L'un des tas remua comme s'il avait été poussé par une main invisible. Les pièces mécaniques fluèrent et virèrent mollement, comme animées par les pièces de droïdes encore opérationnelles encastrées dans la pile de débris. Les membres articulés se tortillaient et fléchissaient avec une coordination fascinante. Antoinette retint son souffle. Elle s'attendait à quelque chose dans ce goût-là, bien sûr – une apparition de troisième type, telle que l'avait décrite Palfrey –, mais la voir de ses propres yeux n'était pas rassurant pour autant. De si près, les machines présentaient un danger potentiel redoutable, avec leurs bords tranchants et leurs parties articulées. Elles auraient pu la couper, la déchiqueter, l'écraser, la broyer...

Les machines ne se précipitèrent pas vers elle. Leur déplacement se poursuivait. Elles s'organisaient. Des pièces tombèrent par terre, où elles restèrent à se tortiller stupidement. Des membres détachés se replièrent, se tendirent vers elle pour la saisir. Des yeux électroniques se rivèrent sur elle en clignant des paupières. Des rayons laser rouges jaillirent de l'amoncellement, glissèrent sur sa poitrine sans lui faire le moindre mal.

Elle avait été repérée. Ils opéraient une triangulation.

La pile s'effondra. Une couche de matériel inemployé tomba, révélant la chose qui s'assemblait au milieu : une machine, une accumulation de pièces détachées imitant grossièrement la forme d'un homme. Le squelette – l'armature principale de l'assemblage – était composé d'une douzaine de membres de droïdes solidarisés entre eux. Il se tenait habilement en équilibre sur les bulbes de métal éraillé de ses articulations en forme de rotules. Des câbles et des fils électriques

étaient enroulés autour comme des guirlandes, réunissant les pièces détachées. La tête était un conglomerat aléatoire d'éléments de capteurs, empilés d'une façon qui évoquait les proportions d'un crâne et d'un visage humain. Des étincelles, des courts-circuits illuminaient ponctuellement les câbles. Une odeur chaude de métal fondu, de soudure, lui chatouillait les narines, la ramenant au temps où elle travaillait dans les entrailles de l'*Oiseau de Tempête* avec son père.

— J'imagine que je devrais vous dire bonjour, fit Antoinette.

Le capitaine tenait un objet dans l'une de ses mains. Il leva le bras et l'objet décrivit une gracieuse parabole dans la direction d'Antoinette. Un réflexe lui fit tendre la main et le saisir au vol.

Une paire de lunettes.

— Vous voulez que je les mette, je suppose, avança Antoinette.

La coque noire, fracassée, les dominait de toute sa hauteur. Il y avait une vaste déchirure sur le côté, une plaie frangée par une sorte de bourrelet constitué par un foisonnement de matière noire et cristalline. Scorpio regarda Jaccottet s'agenouiller et l'examiner. Le souffle blanc de son haleine avait la fraîcheur d'une traînée de vapeur sur la coque dévastée. Ses doigts gantés effleurèrent le givre, suivirent son angularité spécifique. C'était une excroissance de cubes, de dés noirs organisés en structures étagées.

— Attention ! fit Khouri. Je crois que je reconnais cette chose.

— Les machines des Inhibiteurs..., souffla Clavain.

— Quoi ? Ici ? s'exclama Scorpio.

— Les Loups, confirma Clavain en hochant la tête avec gravité. Ça y est, ils sont là, sur Ararat. Je regrette, Scorp.

— Tu en es absolument sûr ? Et si c'était encore un des trucs tordus de Skade ?

— Aucun doute, c'est ça, répondit Khouri. Nous en avons eu notre dose, Thorn et moi, autour de Roc, dans le dernier système. Je n'en ai pas revu de près depuis, mais ce n'est pas le genre de chose qu'on oublie de sitôt. Rien que de revoir ça, j'en suis malade.

— Ça n'a pas l'air très actif, remarqua Jaccottet.

— C'est inerte, confirma Clavain. J'en suis sûr. Galiana est tombée dessus, elle aussi, dans l'espace profond. Ça a déchiqueté son vaisseau, et ça s'est rassemblé en une machinerie de guerre qui a détruit tout son équipage, section après section, la gardant pour la bonne bouche. Faites-moi confiance : si c'était fonctionnel, nous serions déjà morts.

— Ou ça nous aurait pompé le crâne, pour en extraire toutes nos connaissances, ajouta Khouri. Et faites-moi confiance aussi, ça ne vaut pas mieux.

— Nous sommes tous d'accord là-dessus, confirma Clavain.

Scorpio s'approcha de l'éventration après les autres, car il surveillait leurs arrières. La croûte noire de machinerie inhibitrice avait manifestement jailli de l'intérieur de la coque comme une hémorragie, ou un jet sous pression. L'attaque avait dû se produire dans l'espace, avant que la corvette de Skade ne heurte la surface.

Khouri commença à s'insinuer dans les ténèbres de la coque. Clavain tendit la main et lui effleura la manche.

— À votre place, je ne me presserais pas. Et s'il y avait des machines inhibitrices encore actives à l'intérieur ?

— Quelle autre solution ai-je, mon vieux ? Ils n'ont pas l'air bien flambards, en tout cas.

— Aucune des armes que nous avons apportées avec nous n'aurait la moindre utilité contre des machines inhibitrices actives, insista Clavain. Si elles se réveillent, autant essayer d'éteindre un feu de forêt avec un pistolet à eau.

— Au moins, ce sera rapide, commenta Jaccottet.

— En réalité, si ça se produit, ce sera tout sauf rapide, rectifia Khouri avec une sorte de plaisir malsain. Parce que les machines ne vous laisseront probablement pas mourir. Elles vous maintiendront en vie le temps de pomper dans votre cerveau toutes les informations qu'il contient. Au cas où vous vous demanderiez si vous voulez connaître ça, je vous conseille de garder une cartouche pour vous. Avec un peu de chance, vous pourrez devancer les machines noires avant qu'elles vous atteignent et court-circuitent votre contrôle moteur. Sinon, vous êtes fichu.

— Si c'est tellement moche, intervint Jaccottet, comment vous en êtes-vous sortie ?

— Par suite d'une intervention divine, répondit Khouri. Mais à votre place, je ne compterais pas trop dessus.

— Merci du tuyau, fit Jaccottet en portant involontairement la main à la petite arme qu'il avait à la ceinture.

Scorpio savait ce qu'il pensait : serait-il assez rapide, si cela arrivait ? Ou attendrait-il trop longtemps le moment fatal ?

Clavain bougea, sa lame vibrante à la main.

— Nous devons partir du principe que ces choses sont inertes, dit-il.

— Elles sont restées en léthargie assez longtemps, répondit Jaccottet. Pourquoi se réveilleraient-elles maintenant ?

— Parce que nous sommes des sources de chaleur, dit Clavain. Ça pourrait tout changer.

Khouri s'avança encore dans le ventre du vaisseau accidenté. La lumière de sa torche rebondissait dans l'ouverture, soulignant le cordon déchiqueté d'écume noire. Sous une fine patine de glace, les

machines luisaient comme du charbon frais. Mais, aux endroits où Jaccottet avait passé les doigts, elles étaient d'un noir pur, sans éclat, sans reflets.

— Il y en a plein là-dedans. Il y en a partout, sur toutes les surfaces. On dirait des vomissures noires, dit-elle en promenant le rayon de sa torche sur les parois, y éveillant des ombres pareilles à des ogres penchés sur eux. Mais ça n'a pas l'air plus actif que ce qu'on a vu dehors.

— Quand même, fit Clavain. N'y touchez pas, par précaution.

— Je n'en avais pas l'intention, répondit Khouri.

— Parfait. C'est tout ?

— La musique est plus forte. Elle vient par salves, staccato. Et j'ai l'impression qu'elle me rappelle quelque chose.

— Je sais ce que c'est, répondit Clavain. C'est du Bach. La *Toccata et fugue en ré*, si je ne m'abuse.

Scorpio se tourna vers l'agent de la Ligue de Sécurité.

— Vous allez rester là. Nous ne pouvons nous permettre de laisser cette issue non gardée.

Jaccottet obtint sans discuter pendant que Scorpio et Clavain suivaient Khouri. Clavain parcourut l'intérieur de la corvette dévastée avec le faisceau de sa torche, s'arrêtant de temps à autre lorsque le rayon se posait sur une structure endommagée mais encore reconnaissable. L'invasion noire évoquait une excroissance fongique prolifique qui aurait pris possession de l'intérieur du vaisseau spatial.

Scorpio se rendit compte que la coque était une ruine pulvérisée, qui menaçait de se désagréger. Il avançait en regardant bien où il mettait les pieds.

— Ça a tout envahi, dit Clavain, tout bas, comme s'il avait peur, malgré les pulsations intermittentes de la musique, d'alerter les machines. Il suffit d'un élément pour envahir un vaisseau tout entier. Et puis ça le dévore, en le convertissant sur son passage.

— De quoi sont composés ces petits cubes noirs ? demanda Scorpio.

— De presque rien. D'énergie pure, maintenue par un petit mécanisme intérieur, comme le noyau d'un atome. Sauf que ce mécanisme microscopique, nous n'avons jamais eu l'occasion de le voir.

— J'en déduis que vous avez essayé ?

— Nous avons retiré certains éléments cubiques de l'équipage de Galiana, de force, mécaniquement, en rompant les liaisons entre les cubes. Ils se sont purement et simplement désintégrés, ne laissant qu'un petit tas de poussière grise. Nous avons présumé qu'il s'agissait des mécanismes, mais il n'en restait pas suffisamment pour que nous puissions en déduire quoi que ce soit. L'ingénierie à rebours n'était pas

envisageable.

— Alors on a un problème, hein ? fit Scorpio.

— Oui, pour ça, vous avez raison : on a un problème, confirma Khouri. En fait, il est probable que nous ne savons même pas à quel point. Mais il faut vous dire ceci : nous ne sommes pas encore morts, et nous ne serons pas morts tant que nous aurons Aura.

— Vous pensez vraiment qu'elle pourra changer la situation ? demanda Clavain.

— Elle a déjà changé la situation, mon vieux. Sans elle, nous ne serions jamais arrivés dans ce système.

— Vous pensez toujours qu'elle est là ? insista Scorpio.

— Elle est là. Je ne sais pas où, mais elle est là.

— Je capte des signaux, moi aussi, confirma Clavain. Seulement ils sont fragmentaires et confus. Trop d'échos des systèmes encore à moitié fonctionnels du vaisseau. Je ne peux pas dire s'ils proviennent d'une source ou de plusieurs.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Scorpio.

Clavain promenait le rayon de sa torche dans l'obscurité, fronçant les sourcils devant l'étrangeté de tout ce qu'elle soulignait : des créneaux fabuleux, des mâchicoulis et des forteresses de cubes noirs, figés dans des architectures infernales.

— C'est là que devraient se trouver les systèmes de propulsion, dit-il. Ce n'est pas l'endroit le plus logique pour chercher des survivants. Par ici, plutôt... On dirait que c'est de là que vient la musique. Attention, le passage est étroit.

— Où est-ce que ça mène ? demanda Scorpio.

— À l'habitat et à la passerelle de commandement. Enfin, c'était ça. Mais je ne sais pas ce que nous en reconnâtrons.

— Il fait plus froid par là, observa Khouri.

Ils se dirigèrent vers la partie du vaisseau que Clavain leur avait indiquée. Il y avait une ouverture, vers l'avant, les restes d'une cloison. L'air donnait l'impression d'être à deux doigts de prendre en glace. Scorpio regarda en arrière. Son esprit lui jouait des tours. Il évoquait des ondes languides, des mouvements fluctuants dans le goudron noir des machines inhibitrices.

Mais vers l'avant quelque chose bougeait. Une ombre se détacha de la paroi, masse noire sur le fond noir.

Khouri braqua son arme dans sa direction.

Scorpio entendit le *clic* de la détente du canon Breitenbach. Il rentra la tête dans les épaules, se raidit en prévision de la décharge d'énergie. Ce n'était pas vraiment l'arme rêvée pour le combat rapproché.

Il ne se passa rien. Khouri abaissa le canon de son arme. Elle avait pressé la détente, mais pas assez fort pour faire feu.

Le couteau de Clavain tremblait dans sa main, tel un petit poisson frétilant.

La présence noire devint un scaphandre pressurisé qui se déplaçait avec raideur, comme s'il avait été pétrifié au milieu d'un spasme. Il tenait une forme sombre dans sa main. Le scaphandre fit un pas et bascula vers eux. Il s'écrasa au sol avec un bruit de masse métallique. Des cubes noirs figés par le gel jaillirent dans toutes les directions. L'arme – ou quoi que ce soit – glissa et heurta le mur.

Scorpio s'agenouilla pour la ramasser.

— Attention ! répéta Clavain.

Les sabots de Scorpio se refermèrent sur les contours arrondis d'une arme de poing conjoinneur. Il essaya d'affermir sa prise sur la poignée afin d'atteindre la détente, n'y parvint pas. L'arme n'avait pas été conçue pour des pattes de porcko.

Furieux, il la lança à Clavain.

— Tu arriveras peut-être à faire marcher ce machin...

— Du calme, Scorp, fit Clavain en empochant l'arme. Elle ne marchera pas non plus avec moi, à moins que Skade n'ait fait preuve d'une négligence insigne avec ses systèmes de défense. Enfin, on peut toujours faire en sorte de l'empêcher de nuire.

Khouri épaula le canon et s'accroupit auprès de la silhouette en scaphandre affalée par terre.

— Ce n'est pas Skade, conclut-elle. Trop grand. Et la crête du casque n'a pas la même forme. Vous captez quelque chose, Clavain ?

— Rien d'intelligible, fit-il en stoppant la vibration de sa lame avant de l'empocher. Bon, on va lui enlever son casque et on verra bien à qui on a affaire, hein ?

— Nous n'avons pas de temps à perdre, objecta Scorpio.

Clavain déverrouilla les fixations du casque.

— C'est l'affaire d'un instant...

Scorpio avait les mains engourdis, il commençait à manquer de coordination, et il était convaincu que Clavain devait être à peu près dans le même état, or il devait falloir une force et une précision réelles pour ôter le mécanisme complexe du casque pressurisé.

Il y eut un déclic, puis un raclement métallique et enfin le bruit de succion caractéristique de l'appel d'air. Les doigts tremblants, Clavain posa doucement le casque sur la glace.

Une jeune femme, une Conjoinneur, les regardait. Elle avait la même extrême minceur que Skade, mais il était manifeste que ce n'était pas elle. Elle avait le visage large, aux traits aplatis, la peau exsangue, blanche comme les parasites électrostatiques sur un moniteur. Sa crête neurale – la crête d'os et de cartilage qui courait sur son crâne, de son front à sa nuque, et qui servait à disperser la chaleur – était moins extravagante que celle que Scorpio se rappelait

avoir vue chez Skade.

Elle avait les lèvres grises, les sourcils d'un blanc pur. Elle ouvrit les yeux. Ses iris brillaient d'un bleu-gris métallisé à la lumière de la torche.

— Vous pouvez parler ? demanda Clavain.

Elle éclata de rire et partit en même temps d'une quinte de toux. Ils furent tous choqués par cette manifestation d'humanité sur ce masque rigide.

Khoury se pencha sur elle.

— Je ne capte que de la bouillie, dit-elle.

— Elle ne va pas bien du tout, murmura Clavain, qui prit la tête de la femme par-derrière pour la soulever de la glace. Écoutez-moi bien. Nous ne voulons pas vous faire de mal. Vous avez été blessée, mais si vous nous aidez, nous nous occuperons de vous. Vous comprenez ?

La femme eut un nouveau rire et un spasme de ravissement s'inscrivit sur son visage.

— Vous..., commença-t-elle.

— Oui ? fit Clavain en rapprochant son visage de ses lèvres.

— Clavain.

— C'est moi, oui, acquiesça-t-il.

Il regarda les autres.

— Si elle se souvient de mon nom, les dégâts ne peuvent pas être très sévères. On devrait pouvoir...

— Clavain. Le Boucher de Tharsis, répéta-t-elle.

— C'était il y a longtemps.

— Clavain. Le déserteur. Le traître.

Elle eut encore un sourire, toussa et lui cracha un épais jet de salive en pleine face.

— Celui qui a trahi le Nid Maternel.

Clavain s'essuya le visage avec le dos de sa main gantée.

— Je n'ai pas trahi le Nid Maternel. En réalité, c'est Skade qui l'a trahi, répondit-il avec une placidité inquiétante, une sorte de patience avunculaire, comme s'il corrigeait une erreur mineure sur un devoir de géographie.

Elle repartit de son rire grinçant et lui cracha une nouvelle fois dessus. Le jet – dont la puissance surprit Scorpio – atteignit Clavain à l'œil. Il étouffa un sifflement de douleur.

Clavain se pencha sur la femme, lui plaquant la main sur la bouche, cette fois.

— Bon, eh bien, on a du pain sur la planche, dit-il. Je pense qu'une certaine rééducation s'impose. Mais tout ira bien. J'ai tout le temps du monde devant moi.

La femme se remit à tousser. Elle avait visiblement du mal à

respirer, mais ses yeux brillants, gris titane, semblaient pétiller de joie. Elle avait quelque chose d'une idiote, se dit Scorpio.

Elle entra en convulsions. Clavain lui maintenait toujours la tête, son autre main plaquée sur sa bouche.

— Vous devriez la laisser respirer, suggéra Khouri.

Il relâcha un instant la pression sur sa bouche. La femme souriait toujours, les yeux grands ouverts, sans ciller. Une sorte de goudron noir filtra alors entre les doigts de Clavain, s'insinuant dans les interstices comme une manifestation de mal démoniaque. Clavain eut un mouvement de recul et lâcha la tête de la femme, qui heurta le sol. La matière noire sortait en palpitant de sa bouche, de ses narines, et les courants, en fusionnant, lui faisaient comme une sorte d'horrible barbe noire qui commença à envahir son visage.

— Des machines vivantes ! fit Clavain en se relevant.

La matière noire formait des cordons épais sur sa main gauche. Il tenta de s'essuyer sur la glace, mais la masse noire et visqueuse comme du goudron ne se laissa pas déloger. Les cordons se combinèrent pour former une masse cohérente, une gangue qui lui couvrait les doigts jusqu'aux jointures. Elle était composée de myriades de minuscules versions des mêmes cubes qu'ils avaient vus partout. Ils grossirent légèrement tout en affermissant leur prise sur sa main. Cette masse noire progressait vers son poignet selon une série d'ondes convulsives, les cubes glissant les uns sur les autres.

Soudain, une lumière éclaira tout l'intérieur du vaisseau fracassé. Scorpio risqua un regard par-dessus son épaule, mais il n'eut que le temps de voir le canon de Khouri briller d'une lueur rouge cerise, résultant d'une décharge d'énergie à puissance minimale. Jaccottet pointa sa propre arme sur la Conjoinneur, mais il était évident qu'il ne restait plus rien à tuer dans son corps. Les machines inhibitrices émergeantes paraissaient, elles, rigoureusement intactes : la décharge en avait séparé quelques-unes de la masse principale. En dehors de ça, elles ne semblaient pas avoir été affectées.

Scorpio n'avait détourné le regard qu'une seconde, mais quand il ramena son attention vers Clavain, il vit, horrifié, son ami arc-bouté contre la paroi, le visage grimaçant.

— Elles me tiennent, Scorpio. Et c'est atroce !

Clavain ferma les yeux. La matière noire lui enrobait la main jusqu'au poignet. Elle formait au bout de ses doigts une masse arrondie qui rampait lentement vers son poignet.

— Je vais t'enlever ça, fit Scorpio en cherchant à sa ceinture un objet mince et solide, mais pas assez pointu pour risquer de blesser la main de Clavain.

Clavain rouvrit les yeux.

— Ça ne marchera pas.

Avec sa main libre, il fouilla dans la poche où il avait rangé son couteau. Son visage qui était, l'instant d'avant, un masque funèbre, grisâtre et douloureux, parut se détendre, comme si la souffrance lâchait prise.

Scorpio savait ce qu'il en était. Clavain avait juste endormi la partie de son cerveau qui enregistrait la douleur.

Clavain lui tendit sa piézo-lame en la tenant par le manche. Il essaya vainement de la mettre en marche. Soit il ne pouvait activer la commande d'une seule main, soit son autre main était trop raidie par le froid, et il n'y arrivait pas. Puis – faux mouvement ou frustration ? – il lâcha son couteau, tenta de le rattraper, y renonça.

— Scorp, ramasse-le.

Le porcko récupéra la piézo-lame. Il eut une drôle d'impression, comme s'il tenait dans ses sabots un objet précieux qu'il aurait volé et qu'il n'aurait jamais pensé manipuler un jour. Il fit mine de le rendre à Clavain.

— Non, il va falloir que tu le fasses, toi. Appuie sur ce bouton. Attention : il y a un mouvement de recul quand la piézo-lame s'active. Ne la lâche pas. Elle trancherait l'hyperdiamant comme un rayon laser passant à travers la fumée.

— Je ne peux pas faire ça, Nevil.

— Il le faut ! C'est en train de me tuer.

La gangue noire de machines inhibitrices lui rongea la main. Il n'y avait plus de place dans cette masse pour ses doigts, comprit Scorpio. Elle les avait déjà dévorés.

Il actionna le bouton. Le couteau eut un spasme dans sa main, vivant, avide. La poignée lui transmettait la vibration à haute fréquence. La lame était devenue un brouillard d'argent, pareil au vacillement des ailes d'un oiseau-mouche.

— Enlève-moi ça, Scorp ! Tout de suite ! Tranche dans le vif. Un bon pousse au-dessus de la masse noire.

— Ça va te tuer !

— Mais non ! Je m'en sortirai. J'ai coupé le centre de contrôle de la douleur. Les implants sanguins vont gérer la coagulation. Ne t'en fais pas. Fais ce que je te dis, c'est tout. Et tout de suite ! Avant que je change d'avis ou que cette horreur ne trouve un raccourci vers ma tête !

Scorpio hocha la tête, horrifié par ce qu'il s'apprêtait à faire, mais sachant qu'il n'avait pas le choix.

En prenant bien garde à ne pas entrer en contact lui-même avec les machines noires, Scorpio soutint le bras attaqué de Clavain au niveau du coude. La piézo-lame bourdonnait et vibrait, réduite à un brouillard. Il l'approcha de la manche de Clavain, le regarda bien en face.

— Tu es sûr de ce que tu me fais faire ?

— Scorp... Vite ! Je te le demande en tant qu'ami. Fais-le !

Scorpio abaissa la lame. Il ne sentit aucune résistance alors qu'elle tranchait, comme une brume, le tissu, la chair et les os.

Une demi-seconde plus tard, c'était fait. La main tranchée juste au-dessus du poignet tomba sur la glace avec un bruit sourd. Clavain poussa un gémissement et s'affala contre la paroi, ses dernières forces l'abandonnant. Il avait dit à Scorpio qu'il avait interrompu les signaux de douleur, mais un message résiduel avait dû atteindre son cerveau. Ou alors, c'était un gémissement de désespoir et de soulagement.

Jaccottet s'agenouilla à côté de Clavain en détachant le kit de premiers secours accroché à sa ceinture. Clavain avait dit vrai : le membre sectionné saignait à peine. Il serra son moignon sur son ventre, le temps que Jaccottet prépare un pansement.

Il y eut un mouvement, du côté de sa main. La matière noire se détachait, suintant de la chair tel un liquide, avec une sorte de timidité, d'imprécision, comme si l'énergie qu'elle tirait des corps vivants lui manquait. Ayant évacué la main, la masse de cubes ralentit et s'immobilisa, s'ajoutant à la masse inerte qui avait envahi le bâtiment. La main resta là, paysage d'hématomes et de taches de vieillesse, et pourtant encore à peu près intacte, en dehors des moignons érodés auxquels avaient été réduits les doigts. Ils avaient été dévorés jusqu'à la première phalange.

Scorpio coupa la vibration de la lame et la posa sur le sol.

— Je suis désolé, Nevil.

— Je l'ai déjà perdue une fois, dit Clavain. Ce n'est vraiment pas si grave. Merci d'avoir fait ça pour moi.

Il se laissa à nouveau aller contre la paroi et ferma les yeux pendant quelques secondes. Son souffle fort, saccadé, évoquait le bruit d'une scie maniée avec maladresse.

— Ça va aller ? lui demanda Scorpio.

Clavain ne répondit pas.

— Je ne connais pas assez les Conjoineurs pour savoir quel genre de chocs ils peuvent encaisser, fit Jaccottet, tout bas. Mais je sais que cet homme a besoin de repos. Beaucoup de repos. Il n'y a personne pour régler les machines qu'il a dans le sang, et à son âge... ça pourrait l'affecter beaucoup plus gravement que nous ne le pensons.

— Nous devons continuer, fit Khouri.

— Elle a raison, acquiesça Clavain en se secouant. Quelqu'un pourrait m'aider à me relever ? La dernière fois que j'ai perdu la main, ça ne m'a pas empêché d'agir ; ça ne le fera pas cette fois non plus.

— Attendez un instant, protesta Jaccottet en finissant le

pansement improvisé.

— Tu devrais rester ici, Nevil, intervint Scorpio.

Clavain essaya de se relever et poussa un gémissement.

— Si je reste ici, Scorp, je suis mort. Aide-moi, bordel de merde !
Aide-moi !

Scorpio l'aida à se relever. Il resta debout là, chancelant, sa main bandée contre son ventre.

— Je persiste à penser que tu ferais mieux de nous attendre ici, répéta Scorpio.

— Scorp, nous sommes tous menacés d'hypothermie. Si je le sens, tu dois le sentir aussi. C'est l'adrénaline et le mouvement qui nous maintiennent en vie. Alors je suggère que nous recommencions à avancer.

Clavain se pencha, ramassa la piézo-lame que Scorpio avait lâchée et la remit dans sa poche.

— Je me félicite de l'avoir apportée avec moi, dit-il.

Scorpio regarda la main qui gisait, inerte, par terre.

— Et ta main ?

— Bah, laisse-la. Ils m'en referont pousser une neuve.

Ils suivirent le courant d'air vers l'avant de l'épave.

— C'est une impression, demanda Khouri, ou la musique vient de changer ?

— Elle a changé, confirma Clavain. Mais c'est toujours du Bach.

Hela, 2727

Rashmika regarda le tasse-neige qu'on treuillait vers le ruban ondulant de la route. Il y eut un jaillissement de glace pulvérisée lorsque les skis entrèrent en contact avec la surface. Deux hommes en scaphandre montés sur le toit du véhicule débloquèrent les crochets, guidèrent leur remontée vers les treuils et les renvoyèrent au-dessus de la caravane. Le petit tasse-neige de Crozet rebondit, tangua et roula parallèlement à la caravane sur plusieurs centaines de mètres, puis se laissa lentement dépasser par la procession rugissante. Rashmika le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse, caché par les gigantesques roues grondantes de l'une des machines.

Elle recula derrière la vitre panoramique inclinée. Et voilà : elle avait brûlé ses vaisseaux. Mais sa résolution demeurerait plus forte que jamais. Elle continuerait, coûte que coûte.

— Je vois que vous avez pris votre décision.

Rashmika se retourna brusquement. La voix du questeur Jones l'avait surprise. Elle se croyait toute seule.

La bestiole verte du questeur se nettoyait le museau avec sa patte intacte, la queue enroulée comme un tire-bouchon autour du bras de son maître.

— Je n'avais pas de décision à prendre, rectifia-t-elle.

— J'espérais que la lettre de votre frère vous aurait mis un peu de plomb dans la cervelle. Je vois que ce n'est pas le cas. Enfin, nous avons tout de même un petit cadeau pour vous.

— Pardon ?

— Il y a eu un petit changement d'itinéraire. Notre rendez-vous avec les cathédrales sera légèrement retardé.

— J'espère qu'il n'y a rien de grave.

— Nous avons accumulé des retards que nous ne rattraperons pas si nous suivons la route habituelle vers le sud. Nous pensions traverser le gouffre de Ginnungagap à la croisée de Gudbrand et reprendre vers le sud par la piste d'Hyrrokkin afin de rejoindre la Voie, où nous

devions retrouver les cathédrales. Mais ce n'est plus possible maintenant, et de toute façon il y a eu une avalanche de glace catastrophique à la passe d'Hyrrokkin. Nous n'avons pas le matériel nécessaire pour la déblayer à temps, et la caravane la plus proche qui dispose des engins susceptibles de le faire est bloquée à la patte-d'oie de Moroz par un glacier-éclair. Alors, si nous ne voulons pas nous faire squeezer, nous devons prendre un raccourci.

— Un raccourci, Questeur ?

— Nous approchons du gouffre de Ginnungagap, répondit-il. Vous en avez forcément entendu parler. Il faut bien le traverser, à un moment ou à un autre.

Rashmika connaissait l'immense balafre, le canyon de glace aux parois abruptes qui coupait l'équateur en diagonale. C'était l'élément géologique le plus marquant d'Hela, le premier auquel Quaiche avait donné un nom lorsqu'il s'était approché de cette lune glacée.

— Je pensais qu'il n'y avait qu'une façon sûre de le traverser, répondit Rashmika.

— Pour les cathédrales, oui, convint le questeur. La Voie remonte un peu vers le nord, à un endroit où les parois du gouffre sont déchiquetées en zigzag, afin de permettre aux cathédrales de descendre jusqu'au fond, puis de remonter de l'autre côté. C'est une manœuvre laborieuse, qui prend des jours, et les cathédrales ont intérêt à avoir une bonne avance sur Haldora si elles ne veulent pas prendre trop de retard sur elle. On appelle ce chemin l'Escalier du Diable, et tous les maîtres de cathédrale le redoutent secrètement. La descente est étroite et les effondrements fréquents. Mais le passage par l'Escalier n'est pas obligatoire : il y a une autre façon de traverser le gouffre. Les cathédrales ne peuvent l'emprunter, mais les caravanes pèsent beaucoup, beaucoup moins lourd.

— Vous voulez parler du pont, avança Rashmika avec un frisson de crainte et d'excitation.

— Je vois que vous l'avez vu.

— Seulement en photo.

— Et qu'en pensez-vous ?

— Oh, il est magnifique, répondit-elle. Magnifique, et délicat, comme s'il était en verre filé. Beaucoup trop délicat pour ce genre d'engins.

— Nous l'avons déjà emprunté.

— Mais personne ne sait ce qu'il peut supporter.

— Je pense que pour ça on peut faire confiance aux Shifteurs, non ? Les experts disent qu'il est là depuis des millions d'années.

— On dit beaucoup de choses, rétorqua Rashmika. Mais personne ne sait avec certitude quel âge il a, ou qui l'a construit. Il ne ressemble guère aux autres vestiges que les Shifteurs ont laissés derrière eux. Et

rien ne prouve qu'il ait été conçu pour être emprunté.

— Vous semblez bizarrement inquiète de ce qui n'est, très honnêtement, qu'une manœuvre techniquement simple, et qui nous fera gagner un temps précieux. Je peux vous demander pourquoi ?

— Parce que je sais comment on appelle cette traversée, répondit-elle. Quaiche l'avait baptisé le gouffre de Ginnungagap, mais on lui donne un autre nom, n'est-ce pas ? Ceux qui décident de franchir le pont l'appellent le Gouffre de l'Absolution. Et on dit qu'il vaut mieux ne pas avoir commis de péché avant d'entamer la traversée.

— Sauf que vous ne croyez pas à l'existence du péché, bien sûr ?

— Je crois à l'existence de la stupidité indécrottable, répondit Rashmika.

— Enfin, vous n'avez pas à vous inquiéter. Vous n'aurez qu'à apprécier le spectacle, comme les autres pèlerins.

— Je ne fais pas un pèlerinage, objecta Rashmika.

Le questeur eut un sourire et fourra une pincée de graines dans le bec de sa bestiole.

— Nous sommes tous des pèlerins ou des martyrs. Et d'après mon expérience, il vaut mieux être un pèlerin.

Antoinette mit les lunettes. Elles lui procurèrent une version brumeuse de la véritable salle, avec des chiffres en canasien qui défilaient sur la droite de son champ de vision. L'espace d'un instant, rien d'autre ne changea. La machine squelettique, faite de bric et de broc – l'apparition du troisième type –, se dressait toujours au milieu des pièces cassées et des détritits dont elle était issue, le bras figé dans un mouvement de lancer.

— Capitaine..., commença-t-elle.

Mais elle n'avait pas plus tôt ouvert la bouche que l'apparition et ses détritits se fondaient dans le lointain, perdant de leur précision et de leur contraste contre le fouillis général de la salle. Les lunettes ne marchaient pas parfaitement : dans un carré nettement délimité, l'échafaudage mécanique n'était pas édité, et autour, il se perdait dans le décor comme un vaisseau dans le brouillard, en pleine mer.

Antoinette n'aimait pas ça. La mécanique ne l'avait pas menacée, mais ça la troublait de ne pas savoir exactement où elle se trouvait. Elle tendit la main vers les lunettes, s'appêtant à les enlever, quand une voix se mit à bourdonner à son oreille :

— Non. Gardez-les. Vous en avez besoin pour me voir.

— Capitaine ?

— Je vous promets que je ne vous ferai pas de mal. Regardez.

Elle regarda. Une forme émergeait, s'intégrait lentement dans son champ de vision. Une silhouette humaine – d'une extrême réalité, cette fois – se matérialisait dans le vide. Antoinette fit un pas en arrière, machinalement, heurta quelque chose avec sa torche, la laissa tomber par terre.

— Ne vous en faites pas, dit-il. C'est pour ça que vous êtes venue, après tout.

— Eh bien, là, je ne sais plus, souffla-t-elle.

C'était une forme humaine, tout droit sortie de l'histoire. Elle portait en guise de combinaison spatiale une véritable antiquité, un scaphandre encombrant, boursoufflé, fait dans un matériau craquelé, couleur de rouille. Ses bottes et ses gants, nettement en bout de course, étaient revêtus du même matériau rougeâtre, déchiré par endroits, révélant un treillis métallique. Il portait une ceinture argentée, ternie, festonnée d'innombrables outils dont la fonction n'était pas très claire. Sur le devant était fixé, au niveau de la poitrine,

un boîtier carré, éculé, plein de commandes gainées de plastique, assez mastoc pour être manipulées avec ses gros gants. Il avait sur le dos un boîtier encore plus gros, qui remontait derrière sa nuque. De ce pack dorsal partait un gros tuyau cannelé en plastique rouge vif qui passait sur son épaule gauche, et dont l'embouchure était posée en haut du coffrage de poitrine. Le joint cervical du scaphandre était un assemblage de loquets et de boudins de caoutchouc noir, entouré d'une profusion de logos et d'insignes méconnaissables.

Il ne portait pas de casque.

La tête du capitaine avait l'air ridiculement petite par rapport au scaphandre. Sur son crâne rasé, il portait une sorte de calotte de tissu molletonné noir et blanc, entrelacée de fils de monitoring. La lumière fumeuse des lunettes ne permettait pas de distinguer la couleur de sa peau lisse, tendue sur ses pommettes, ombrée par une barbe de huit jours, clairsemée. Ses sourcils, fins comme des coups de rasoir, étaient arqués dans une expression interrogatrice au-dessus de ses yeux de chien largement écartés. On voyait le blanc des yeux entre l'iris et la paupière inférieure. Il avait le genre de bouche – mince, rectiligne, dédaigneuse – qu'on pouvait trouver soit fascinante, soit propre à inspirer la défiance, selon l'humeur. Il n'avait pas l'air du genre bavard. Ce qui n'était pas pour déplaire à Antoinette, d'une façon générale.

— J'ai rapporté ça, dit-elle.

Elle se pencha et ramassa le casque.

— Donnez-le-moi.

Elle s'apprêtait à le lui lancer.

— Non, dit-il sèchement. Donnez-le-moi. Rapprochez-vous et tendez-le-moi.

— Je ne suis pas sûre d'être prête pour ça, répondit-elle.

— C'est ce qu'on appelle un geste de confiance mutuelle. Soit vous le faites, soit cette conversation est terminée. Je vous ai dit que je ne vous ferai pas de mal. Vous ne me croyez pas ?

Elle pensa à la machine que les lunettes avaient effacée de sa vision. Peut-être que si elle les enlevait, afin de voir l'apparition telle qu'elle était vraiment...

— Gardez vos lunettes. Ça fait aussi partie du marché.

Elle fit un pas vers lui. Elle n'avait pas le choix.

— Parfait. Maintenant, donnez-moi le casque.

Un deuxième pas. Puis un autre. Le capitaine attendait, les bras ballants, l'encourageant du regard à avancer.

— Je comprends que vous ayez peur, dit-il. C'est bien le principe. Si vous n'aviez pas peur, où serait la preuve de confiance, hein ?

— Je me demande simplement ce que vous allez retirer de ça.

— Je vous fais confiance pour ne pas me laisser tomber.

Maintenant, passez-moi le casque.

Elle le tendit à bout de bras devant elle, et le capitaine tendit les mains pour le prendre. Les lunettes n'étaient pas très bien ajustées, de sorte qu'Antoinette perçut un bref vacillement de machinerie lorsqu'il remua les bras. Ses doigts gantés se refermèrent sur le casque. Elle entendit un bruit de métal entrechoqué.

Le capitaine fit un pas en arrière.

— Bien, fit-il d'un ton approbateur.

Il tourna et retourna son casque dans ses mains, l'inspectant à la recherche de signes d'usure. Antoinette remarqua sur le côté un trou rond, vide, où le tube cannelé rouge était censé s'encaster.

— Merci de me l'avoir rapporté. J'apprécie le geste.

— Vous l'aviez laissé à Palfrey. J'imagine que ce n'était pas un hasard.

— Vous imaginez bien. Vous avez dit que c'était... comment, déjà ? Une carte de visite ? Ce n'était pas loin de la vérité.

— J'ai interprété ça comme un signe du fait que vous étiez prêt à parler.

— Ça avait l'air urgent.

— Ça l'était. Ça l'est. Vous me permettez de vous poser une question ? Comment dois-je vous appeler ? « capitaine » ne me paraît pas très approprié, maintenant que nous nous sommes mutuellement soumis à l'épreuve de confiance.

— Bonne question, convint-il, d'un air un peu dubitatif quand même. John fera l'affaire pour le moment.

— Bon, eh bien, John, qu'ai-je fait pour mériter ce traitement de faveur ? J'imagine que ce n'est pas seulement parce que je vous ai rapporté votre casque, si ?

— Comme je vous l'ai dit, vous aviez l'air de tenir vraiment à ce que nous nous parlions.

Antoinette se pencha pour ramasser sa torche.

— Il y a des années que j'essaie de vous parler sans succès. Qu'est-ce qui a changé ?

— Je me sens différent, maintenant, dit-il.

— Comme si vous vous étiez réveillé après avoir longtemps dormi ?

— Plutôt comme si j'avais éprouvé le besoin de me réveiller. Ça répond à votre question ?

— Je n'en suis pas sûre. Ne le prenez pas mal, mais... à qui suis-je en train de parler, exactement ?

— Vous me parlez. À moi, tel que je suis. Tel que j'étais.

— Personne ne sait vraiment qui vous étiez. John. Ce scaphandre m'a l'air assez vieux.

Il porta sa main gantée vers le coffrage carré qu'il avait sur la

poitrine, traçant un schéma de point en point. Antoinette eut l'impression qu'il faisait un signe de croix, mais il était plus probable que c'était une inspection de routine de systèmes critiques. Alimentation d'air, intégrité de pressurisation, contrôle de température, communications, gestion des déchets... Elle connaissait la litanie par cœur.

— Je suis allé sur Mars, dit-il.

— Je n'y ai jamais mis les pieds, répondit-elle.

— Non ? fit-il, l'air déçu.

— En réalité, je n'ai pas vu beaucoup de mondes. Yellowstone, Resurgam, un peu, et cet endroit. Mais Mars, jamais. C'était comment ?

— Différent. Plus froid. Plus sauvage. Vraiment sauvage. Implacable. Cruel. Vierge. Sinistre. Beau. Comme une maîtresse dotée d'un sacré tempérament.

— Mais ça fait longtemps, non ?

— Hon-hon. Quel âge croyez-vous qu'a ce scaphandre ?

— Il m'a l'air drôlement antique.

— On ne fait plus de scaphandres comme ça depuis le ^{xxi}e siècle. Vous pensez que celui de Clavain est vieux, une relique du passé ? J'étais déjà un vieil homme avant sa naissance.

Elle fut surprise de l'entendre appeler Clavain par son nom. Le capitaine était manifestement plus au courant de ce qui se passait à bord du vaisseau qu'ils ne le pensaient.

— Alors vous venez de très loin, dit-elle.

— C'était un long, un étrange voyage, oui. Et regardez où ça m'a mené.

— Vous devez avoir de drôles d'histoires à raconter, fit Antoinette, se rendant compte qu'il valait mieux borner la conversation à deux époques anodines : le présent et le passé très éloigné.

La dernière chose qu'elle souhaitait était que le capitaine s'étende sur sa maladie récente et sa transformation.

— Il y a des histoires dont je n'ai pas envie de parler, dit-il. Mais tout le monde pourrait en dire autant, non ?

— Ce n'est pas moi qui vous dirai le contraire.

La fente mince qu'était sa bouche esquissa un sourire.

— Il y a de noirs secrets dans votre propre passé. Antoinette ?

— Rien qui m'empêche de dormir. Rien à côté des soucis que nous avons maintenant, en tout cas.

— Ah, fit-il en faisant tourner son casque entre ses mains. Le délicat problème du présent... Je suis au courant, bien sûr, peut-être plus que vous ne le pensez. Je sais par exemple qu'il y a d'autres intervenants dans le système.

— Vous les sentez ?

— C'est leur bruit qui m'a fait sortir des longs, des calmes rêves de Mars.

Il regarda les décalcomanies et les logos collés sur son casque, les caressa du bout de son doigt ganté. Antoinette se demanda quels souvenirs ces images pouvaient éveiller, des souvenirs vieux de cinq cents, six cents ans, conservés par-delà tant de nouvelles expériences. Des souvenirs enfouis sous la poussière grise des siècles.

— Nous pensions bien que vous étiez réveillé, dit-elle. Au cours des dernières semaines, nous avons de plus en plus d'indices de votre présence. Nous pensions bien que ce n'était pas une coïncidence, surtout après ce que Khouri nous a raconté. Je sais que vous vous souvenez de Khouri, John, sans quoi vous ne m'auriez pas fait venir ici.

— Où est-elle ?

— Avec Clavain et les autres.

— Et Ilia ? Où est Ilia ?

Antoinette eut une suée. La tentation de mentir au capitaine, de lui servir une platitude réconfortante, était énorme. Mais elle ne doutait pas un instant qu'il percerait à jour toutes ses tentatives de tromperie.

— Ilia est morte.

La calotte noir et blanc s'inclina.

— Je pensais que je l'avais rêvé, dit-il. C'est le problème, maintenant. Je n'arrive pas toujours à distinguer la réalité de ce que j'imagine. Il se pourrait que je sois en train de rêver de vous, en ce moment précis.

— Je suis bien réelle, dit-elle, comme si cette affirmation pouvait faire la moindre différence, mais Ilia est morte. Vous vous souvenez de ce qui est arrivé, n'est-ce pas ?

— Je me rappelle qu'elle était là, et que nous étions tout seuls, répondit-il d'une voix douce et pensive, comme un enfant qui se serait remémoré les événements significatifs d'un conte de fées. Je me rappelle qu'elle était dans un lit, avec des gens autour d'elle.

Qu'est-ce qu'elle allait bien pouvoir lui raconter maintenant ? Qu'Ilia était dans ce lit parce qu'elle avait été grièvement blessée en essayant de l'empêcher de se suicider quand il avait dirigé l'une des armes secrètes contre sa propre coque ? La blessure qu'il s'était infligée était encore visible, sous la forme d'une balafre verticale, sur un côté de la coque. Elle était certaine qu'il savait plus ou moins tout ça, et surtout qu'il n'éprouvait pas le besoin de se l'entendre rappeler pour l'instant.

— Elle est morte, répondit Antoinette, en essayant de nous sauver tous. Je l'ai laissée partir avec mon vaisseau, l'*Oiseau de Tempête*, après

l'avoir utilisé pour sauver les derniers colons de Resurgam.

— Mais je me souviens qu'elle n'allait pas bien.

— Elle n'était pas malade au point de ne pouvoir piloter un vaisseau. Vous comprenez, elle croyait avoir quelque chose à se faire pardonner. John, vous vous rappelez ce qu'elle a fait aux colons, quand votre équipage essayait de retrouver Sylveste ? Elle leur a fait croire qu'elle avait anéanti toute une colonie, dans un accès de colère. C'est pour ça qu'ils la recherchaient comme criminelle de guerre. Vers la fin, je me suis demandé si elle ne le croyait pas elle-même. Comment savoir ce qu'elle pouvait bien penser ? Quand suffisamment de gens vous détestent, il doit être difficile de ne pas commencer à se demander s'ils n'auraient pas raison de le faire...

— Ce n'était pas une femme particulièrement bonne, nota le capitaine. Mais elle n'était pas ce qu'ils avaient fait d'elle. Elle n'a jamais fait que ce qu'elle croyait être le mieux pour le vaisseau.

— Pour moi, ça en fait quelqu'un de bien. John, le vaisseau est tout ce qui nous reste, maintenant.

— Vous pensez que ça a marché, pour elle ? demanda-t-il.

— Quoi donc ?

— L'expiation, Antoinette. Vous pensez que ça a fait une différence pour elle, en fin de compte ?

— Je n'ai aucun moyen de savoir ce qui pouvait bien se passer dans sa tête.

— Et pour vous autres, ça a fait une différence ?

— Nous sommes ici, n'est-ce pas ? Nous sommes sortis du système, et vivants. Si Ilia n'avait pas tenu bon, à l'heure qu'il est, nous serions probablement tous répandus sur quelques années-lumière d'espace, autour de Resurgam.

— Je suppose que vous avez raison. Moi, je lui ai pardonné, vous savez.

Antoinette savait que c'était Ilia qui avait permis à la Pourriture Fondante d'envahir finalement le vaisseau. Sur le coup, ça paraissait être la seule façon de le débarrasser d'une autre sorte de parasite. Antoinette n'avait pas très bien connu Ilia, mais elle ne la voyait pas prendre cette décision à la légère. Cela dit, elle doutait qu'elle ait vraiment pris en considération les sentiments du capitaine.

— C'est vraiment généreux de votre part, dit-elle.

— Je me rends compte qu'elle a fait ça pour le vaisseau. Je me dis aussi qu'elle aurait pu me tuer, à la place. Je pense qu'elle en a eu envie, après avoir appris ce que j'avais fait à Sajaki.

— Désolée, mais je n'étais pas là, à l'époque.

— J'ai tué un brave type, dit le capitaine. Ilia le savait. Quand elle m'a fait ça, quand elle a fait de moi ce que je suis devenu, elle savait ce que j'avais fait. J'aurais préféré qu'elle me tue.

— Alors vous avez expié votre crime, dit Antoinette. Et même si vous ne l'aviez pas fait, même si elle n'avait pas fait ce qu'elle a fait, ça n'aurait aucune importance. Ce qui compte, c'est que vous avez sauvé cent soixante-dix mille personnes d'une mort certaine. Vous avez expié cent soixante-dix mille fois votre crime, et même plus.

— Vous pensez que c'est comme ça que ça marche, Antoinette ?

— Moi, ça me suffit, John, mais qu'est-ce que j'en sais ? Je ne suis que la fille d'un pilote de vaisseau spatial qui vadrouillait dans la Ceinture de Rouille.

Il y eut un silence. Tenant toujours son casque, le capitaine prit le bout du cordon ombilical rouge, cannelé, et le connecta sur le côté. L'interface entre l'objet véritable et la présence simulée s'effectuait avec une continuité dérangeante.

— L'ennui, Antoinette, c'est que... À quoi bon avoir sauvé ces vies si tout ce qui les attend, c'est de mourir ici et maintenant, sur Ararat ?

— Rien ne prouve qu'ils vont mourir. Jusque-là, les Inhibiteurs nous ont laissés tranquilles sur cette planète.

— Quand même, vous aimeriez être rassurés.

— Nous devons envisager l'impensable, John. En mettant les choses au pire, nous serons obligés de quitter Ararat. Et vous devrez être l'homme qui aura un plan.

Il posa le casque sur son anneau cervical et l'encliqueta, la visière de verre encore relevée. Le blanc de ses yeux faisait deux croissants brillants dans le paysage d'ombre de son visage. Les chiffres verts et rouges se reflétaient sur sa peau.

— Il a dû vous falloir du cran pour descendre ici toute seule, Antoinette.

— Je ne pense pas que l'époque soit faite pour les lâches.

— Il n'y a jamais eu d'époque faite pour les lâches, dit-il en commençant à abaisser sa visière. À propos de ce que vous m'avez demandé...

— Oui ?

— Je vais y réfléchir.

Il tourna les talons, s'enfonça lentement dans les ombres et disparut dans un tourbillon de poussière brun-rouge. On eût dit une tempête de sable sur Mars.

Le capitaine ultra s'appelait Heckel, et son vaisseau le *Troisième Gazomètre*. Il était descendu dans une navette à coque rouge de conception préhistorique – une triade de sphères reliées entre elles, avec de grands dessins de mygales stylisées.

Même selon les derniers critères en vigueur, Heckel faisait à Quaiche l'impression d'un drôle de spécimen. L'exosquelette de mobilité dans lequel il était arrivé à bord de la Morwenna était un étrange assemblage de cuir et de laiton, agrémenté de joints en accordéon de caoutchouc vulcanisé et de plaques de métal poli rivetées. Des lames d'essuie-glace allaient et venaient derrière les petits oculaires grillagés de son casque pour essuyer la condensation. Par les joints et les valves mal entretenues filtraient des filets de vapeur. Il était flanqué de deux assistants qui n'arrêtaient pas d'ouvrir et de refermer des opercules de son scaphandre, de tripoter des boutons de cuivre et des valves. Quand Heckel parlait, sa voix émergeait d'un orgue dont les tuyaux miniatures dépassaient du sommet de son casque. Il devait sans cesse rajuster les manettes dans la région de sa poitrine pour empêcher sa voix de sombrer dans les graves ou de devenir trop stridente.

Quaiche ne comprenait rien à ce qu'il racontait, mais ça ne faisait rien : Heckel voyageait avec son interprète, une petite humaine standard aux yeux de biche, vêtue d'un scaphandre plus moderne. Son casque s'était replié sur lui-même, se rétractant à la façon d'une crête de cacatoès, afin que tous puissent voir son visage.

— Vous n'êtes pas une Ultra, remarqua Quaiche.

— C'est important ?

— Je trouve ça drôle, c'est tout. C'est comme ça que j'ai commencé, en faisant le même boulot que vous.

— Ça doit faire un bout de temps.

— Mais ça ne leur facilite pas pour autant les négociations avec les gens comme nous, hein ?

— Nous, Doyen ?

— Les standard. Autrement dit, vous et moi.

Elle le dissimulait bien, mais il vit qu'elle était amusée. Il imagina ce qu'elle voyait : un vieil homme gisant sur un lit médicalisé, d'une fragilité mortelle, entouré par un public de miroirs mouvants, ses yeux décalottés pareils à deux fruits pelés. Il ne portait pas ses lunettes

noires.

— Je n'ai pas toujours été tel que vous me voyez, reprit-il avec un mouvement de la main. J'étais un homme standard, autrefois, je pouvais vivre dans une société normale sans que personne ne batte un cil. J'ai été embauché par des Ultras, exactement comme vous. La reine Jasmina, de l'*Ascension Gnostique*.

Heckel ajusta les boutons sur sa poitrine, puis pépia quelque chose d'incompréhensible.

— Il dit que Jasmina n'a pas très bonne réputation, même parmi les Ultras, traduisit l'interprète. Il dit qu'aujourd'hui encore, dans certains cercles ultras, le simple fait de prononcer son nom passe pour le summum du mauvais goût.

— J'ignorais que les Ultras avaient seulement la notion du mauvais goût, rétorqua gravement Quaiche.

Heckel flûta quelques notes stridentes, péremptoires.

— Il dit que vous ignorez bien des choses, traduisit l'interprète. Il dit aussi qu'il n'a pas que ça à faire, et que si c'est pour entendre ce genre de choses, il n'a aucune intention d'y passer une minute de plus.

Quaiche tripota le bord de sa couverture écarlate.

— Bon, bon... Juste pour éclairer ma lanterne... vous êtes prêts à envisager ma proposition ?

L'interprète écouta Heckel pendant un moment, puis s'adressa à Quaiche :

— Il dit qu'il comprend la logique de l'arrangement de sécurité que vous proposez.

Quaiche hocha la tête avec enthousiasme, obligeant les miroirs à s'incliner avec un parfait synchronisme.

— Évidemment, ce serait dans notre intérêt mutuel. J'y gagnerais la protection d'un vaisseau comme le *Troisième Gazomètre*, une assurance contre les éléments ultras moins scrupuleux dont nous connaissons tous l'existence. En échange de cette protection – qui ne serait pas éternelle, bien sûr, mais conclue pour une période limitée –, il y aurait des compensations en termes de préférence commerciale, d'informations de première main, des avantages de ce genre. L'accord serait fructueux pour les deux parties, capitaine Heckel. Pour cela, vous n'auriez qu'une chose à faire : accepter de rapprocher le *Troisième Gazomètre* d'Hela, et vous soumettre à certains accords d'amitié mutuelle très souples... une petite délégation de la cathédrale à bord de votre vaisseau et, naturellement, un groupe identique à bord de la cathédrale Notre-Dame de Morwenna. Vous auriez également un accès privilégié aux reliques shifteuses les plus remarquables...

Quaiche détourna le regard, comme s'il voyait des ennemis dans les ombres du donjon.

— Et nous ne serions plus obligés de regarder constamment

derrière notre dos, conclut-il.

Le capitaine trompeta une réponse.

— Il dit qu'il comprend les avantages en termes économiques, traduit l'interprète, mais il tient à souligner le risque qu'il prendrait en rapprochant son vaisseau d'Hela. Il fait allusion au destin qu'a connu l'*Ascension Gnostique*.

— Et c'est lui qui me faisait remarquer qu'il était de mauvais goût d'y faire allusion...

Elle ignore sa réponse.

— Il aimerait, avant de poursuivre cette discussion, que ces accords commerciaux tellement avantageux soient explicités. Il voudrait aussi que soit précisée la durée maximum de la période de protection, et...

Elle s'interrompt pendant qu'Heckel pépiait une série d'exigences probablement délirantes, puis :

— Il souhaiterait que soient exclus de l'accord certains intervenants qui sont actuellement dans le système, ou s'en approchent. Parmi les intervenants à exclure figureraient, de façon non exclusive, les vaisseaux de commerce suivants : la *Nuit Transfigurée*, la *Madone des Guêpes*, le *Grand Silence Sous la Neige*...

Elle continua jusqu'à ce qu'elle remarque la main levée de Quaiche.

— Il sera toujours temps d'en discuter, dit-il, sentant l'espoir s'éloigner. Entre-temps, la cathédrale procédera – naturellement – à un examen technique complet du *Troisième Gazomètre*, afin de vérifier que le bâtiment ne présente aucun danger pour Hela ou ses habitants...

— Le capitaine demande si vous doutez de la bonne tenue de son vaisseau, dit l'interprète.

— Pas du tout ! Pourquoi en douterais-je ? Il est arrivé jusqu'ici, n'est-ce pas ? D'un autre côté, s'il n'a rien à cacher...

— Le capitaine souhaite se retirer dans sa navette pour réfléchir.

— Évidemment, fit Quaiche avec empressement, comme si l'autre pouvait lui demander tout ce qu'il voulait. C'est une proposition sérieuse, et on ne devrait jamais rien décider dans la précipitation. La nuit porte conseil. Parlez-en autour de vous. Demandez des avis. Dois-je vous faire venir une escorte ?

— Le capitaine retrouvera bien le chemin de sa navette, dit-elle.

Quaiche écarta les doigts en signe d'adieu.

— Eh bien, c'est parfait. Transmettez mes meilleures salutations à votre équipage. Et considérez mon offre comme très sérieuse...

Le capitaine tourna les talons, ses assistants continuant à ajuster les valves de contrôle et les leviers dans la bouilloire ridicule qui lui servait de scaphandre. Sur un rythme dingue, cliquetant, il commença

à se propulser vers la porte. Son départ fut d'une lenteur aussi pénible que son arrivée, son harnachement paraissant incapable de se mouvoir de plus d'un pouce à la fois.

Le capitaine s'arrêta et se retourna, laborieusement. Les lames d'essuie-glace allaient et venaient. L'orgue à tuyaux émit une nouvelle séquence de notes flûtées.

— Pardonnez-moi, fit l'interprète, mais le capitaine a une autre question. En approchant de la cathédrale Notre-Dame de Morwenna, suite à un problème technique de la navette, il a effectué un écart par rapport au chemin de vol initialement prévu.

— Un problème technique ? Ça, c'est une surprise...

— Lors de cette déviation, il a assisté à des travaux d'excavation significatifs, un peu au nord de la Voie Permanente, vers le plateau de Jarnsaxa. Il dit que ça ressemblait à des fouilles partiellement camouflées. À l'aide du radar de la navette, il a détecté une cavité en pente, de plusieurs kilomètres de longueur et au moins un kilomètre de profondeur. Il a supposé que ces fouilles étaient liées à la découverte de reliques shifteuses.

— Ça, c'est bien possible, fit Quaiche en affectant de prendre un ton détaché.

— Le capitaine a été intrigué. Il admet qu'il n'est pas spécialiste de ces questions, mais on lui avait dit que la plupart des chantiers de fouilles shifteuses se trouvaient dans les régions des pôles d'Hela.

— On trouve des vestiges shifteurs partout sur Hela, répliqua Quaiche. C'est juste que, à cause des caprices de la géographie, ils sont plus faciles à trouver dans les régions des pôles. Je ne sais pas ce que c'est que ce chantier qu'il a vu, ou pourquoi il a supposé qu'il était camouflé. La plupart des travaux de fouilles sont malheureusement effectués hors de l'administration directe des églises. Nous ne pouvons pas fliquer tout le monde.

— Le capitaine vous remercie pour votre réponse on ne peut plus complète.

Quaiche se renfroga et troqua son froncement de sourcils contre un sourire indulgent. Qu'est-ce que c'était : un sarcasme, ou n'avait-elle pas prononcé sa phrase sur le ton voulu ? C'était une humaine standard, comme lui, le genre de personnes sur le visage desquelles il lisait jadis à livre ouvert. Maintenant, elle et ses pareils – et pas seulement les femmes, mais presque tout le monde – échappaient à sa compréhension instinctive. Il les regarda partir et attendit avec impatience que la pièce ait évacué l'odeur de chaud, métallique et entêtante, qui persistait dans le sillage du capitaine.

Bientôt, le tapotement de la canne annonça l'arrivée de Grelier. Il n'était pas loin. Il avait dû suivre l'échange à l'aide de caméras et de micros espions.

— Ça paraît assez prometteur, risqua le chirurgien général. Ils ne vous ont pas envoyé promener derechef, et ils ont un vaisseau. À mon avis, ils ont hâte de conclure.

— C'est aussi ce que je pense, fit Quaiche en frottant une tache de condensation sur l'un de ses miroirs, restaurant à Haldora sa netteté habituelle. En réalité, quand on fait abstraction de son bluff pas très convaincant, l'impression que ça me fait, c'est que ce Heckel a le plus grand besoin de notre arrangement... Ce sont les caractéristiques techniques de leur vaisseau, transmises par nos espions dans l'essaim-parking, dit-il en levant une feuille de papier qu'il avait tenue plaquée sur sa poitrine pendant toutes les négociations. Ce n'est pas brillant. Ce satané rafiot tombe en ruine. Il a eu de la chance d'arriver dans le système.

— Laissez-moi voir ça, fit Grelier en parcourant le papier du regard. Rien ne prouve que tout ça soit la vérité vraie.

— Comment ça ?

— Bah, les Ultras ont l'habitude de sous-évaluer leurs bâtiments jusqu'à la désinformation pour donner à leurs concurrents une fausse impression de supériorité, et pour dissuader les pirates.

— Mais ils surévaluent toujours leurs capacités défensives, ajouta Quaiche en agitant le doigt. En ce moment même, il n'y a pas un vaisseau dans cet essaim qui n'ait des armes d'une espèce ou d'une autre, même si elles sont maquillées en systèmes d'évitement de collision tout ce qu'il y a de plus innocent. Ils ont la trouille, Grelier, ils crèvent de trouille, et ils veulent que tout le monde sache qu'ils ont les moyens de se défendre. Ça ? fit-il en récupérant son papier. C'est de la blague. Ils ont besoin de nous pour rafistoler leur épave. Ça devrait être le contraire, si leur protection devait avoir la moindre utilité pour nous.

— Je vous répète qu'avec les Ultras il ne faut rien tenir pour acquis.

Quaiche chiffonna le papier et le jeta à l'autre bout de la pièce.

— Le problème, c'est que je n'arrive pas à deviner leurs intentions. Je ne sais jamais ce qu'ils ont dans le crâne.

— Qui pourrait déchiffrer les intentions d'une monstruosité comme Heckel ? rétorqua Grelier.

— Oh, je ne veux pas seulement parler de lui. Je parle des Ultras en général, ou même des humains standard qui les accompagnent. Pour moi, la femme était à mettre dans le même sac. J'étais incapable de dire si elle était sincère ou si elle me parlait sur un ton paternel, encore moins si elle croyait vraiment ce qu'Heckel lui faisait dire.

Grelier porta le pommeau de sa canne à ses lèvres.

— Vous voulez mon avis ? Vous avez bien estimé la situation : elle n'était que son porte-parole, et il était très désireux de faire affaire

avec vous.

— Peut-être même trop, insista Quaiche.

Grelier tapota le sol avec le bout de sa canne.

— Oubliez un peu le *Troisième Gazomètre*. Et l'*Alouette en Piqué* ? Les documents permettent de penser qu'elle est pourvue d'armes très utiles, et le capitaine a l'air disposé à négocier.

— Les documents mentionnent aussi une instabilité de la propulsion tribord. Ça ne vous a pas échappé, quand même ?

— Bah, ce n'est pas comme si nous leur demandions de nous emmener où que ce soit, répondit Grelier. Tout ce que nous attendons d'eux, c'est qu'ils restent en orbite autour d'Hela pour intimider les autres. Tant que leurs armes sont à la hauteur, quelle importance s'ils n'arrivent pas à repartir une fois leur contrat rempli ?

Quaiche agita vaguement la main.

— Pour être honnête, je n'ai pas apprécié le type qu'ils ont envoyé. Il n'arrêtait pas de fuir partout sur le parquet. Nous avons mis deux semaines à faire disparaître les taches. Et l'instabilité de la propulsion n'est pas un mince problème, malgré ce que vous semblez penser. Le vaisseau avec lequel nous traiterons restera en orbite à quelques dizaines de secondes-lumière de notre surface, Grelier. Nous ne pouvons pas risquer qu'il nous pète à la figure.

— Eh bien, retour à la case départ, rétorqua fraîchement Grelier. Il y a d'autres Ultras à interviewer, non ?

— Suffisamment pour m'occuper à temps complet, mais c'est toujours le même problème : je n'arrive tout simplement pas à savoir si ces gens disent la vérité ou non. Grelier, je suis tellement absorbé par la contemplation d'Haldora que je ne vois rien d'autre. Je suis incapable de percer à jour leurs stratégies et leurs faux-fuyants.

— Nous avons déjà eu cette conversation. Vous savez que vous pouvez toujours faire appel à moi.

— Et je n'y manque pas. Mais sans vous offenser, Grelier, vous en savez plus long sur le sang et le clonage que sur la nature humaine.

— Alors consultez d'autres personnes. Constituez un comité de sélection.

— Non, trancha Quaiche.

En même temps, il se disait que Grelier avait tout à fait raison – ils en avaient parlé bien des fois ; et ils arrivaient toujours à la même conclusion.

— Ces négociations sont, par leur nature même, extrêmement sensibles, reprit-il. Je ne peux risquer une fuite vers les autres cathédrales.

Il fit signe à Grelier de lui nettoyer les yeux.

— Regardez-moi, poursuivit-il pendant que le chirurgien général ouvrait l'armoire à pharmacie et trempait ses cotons-tiges dans une

solution antiseptique. Je suis devenu un objet d'horreur, à bien des points de vue, cloué sur ce lit, à peine capable de survivre sans lui. Et même si j'étais en assez bonne santé pour le quitter, je demeurerais prisonnier de Notre-Dame de Morwenna, éternellement captif de la ligne optique de mes bien-aimés miroirs.

— Prisonnier volontaire, précisa Grelier.

— Vous savez ce que je veux dire. Je ne peux me déplacer parmi les Ultras alors qu'ils se déplacent parmi nous. Je ne peux monter à bord de leurs vaisseaux comme les autres envoyés œcuméniques.

— Les espions sont faits pour ça.

— Quand même, je suis limité. J'ai besoin d'un homme de confiance, Grelier, un homme dans mon genre, en plus jeune. Quelqu'un qui pourrait évoluer parmi eux comme je le faisais, et qu'il ne leur viendrait pas à l'idée de soupçonner.

— Soupçonner ? releva Grelier en tamponnant les yeux de Quaiche.

— Enfin, je veux dire, quelqu'un en qui ils auraient automatiquement confiance. Pas du tout comme vous.

— Restez tranquille...

Quaiche eut un mouvement de recul alors que le liquide piquant entra en contact avec son globe oculaire. Il n'en revenait pas d'avoir encore des terminaisons nerveuses à cet endroit, mais Grelier avait un don surnaturel pour trouver celles qui lui restaient.

— En fait, dit Grelier d'un ton rêveur, j'ai eu une idée. Ça vaut peut-être la peine que je vous en parle... Vous savez que j'aime me tenir au courant de tout ce qui se passe sur Hela. Pas seulement les affaires habituelles concernant les cathédrales et la Voie, mais aussi la vie dans les villages...

— C'est tout à fait ça, oui. Le bon petit vampire que vous êtes passe sa vie par monts et par vaux, en quête de souches non répertoriées, de rapports sur les nouvelles hérésies intéressantes des colonies d'Hauk, et tout ce qui s'ensuit. Pas vrai ?

— Je ne nie pas que le ministère du Sang joue un petit rôle dans l'affaire, mais en cours de route je récolte toutes sortes d'informations intéressantes... Ne remuez pas comme ça !

— Et vous, ne me bouchez pas la vue ! Quel genre d'informations ?

— Lors de mon avant-dernier réveil, il y a huit ans... Je me souviens d'ailleurs très bien de ce réveil : c'est là que j'ai constaté que j'avais désormais besoin de cette canne... Bref, vers la fin de cette période de réveil, j'ai fait un long voyage vers le nord, à la recherche de ces souches non répertoriées auxquelles vous faisiez allusion. Pour revenir, j'ai pris l'une des caravanes et je suis resté les yeux grands ouverts... oh, pardon, patron !... à l'affût de tout ce qui pouvait

paraître étonnant...

— Je me souviens de ce voyage, le coupa Quaiche. Mais je ne me rappelle pas que vous m'ayez dit qu'il s'était passé quoi que ce soit d'intéressant.

— Il ne s'est rien passé. Ou plutôt, c'est ce que j'ai pensé, sur le coup. Et puis j'ai entendu un bulletin d'informations, ces jours-ci, et ça m'a rappelé quelque chose...

— Vous allez me faire lanterner encore longtemps ?

Grelier poussa un soupir et rangea posément son matériel dans l'armoire.

— Il y avait une famille, dit-il. Les parents et deux enfants : un fils, et une fille plus jeune. Ils venaient des malterres de Vigrid.

— C'est passionnant. Vraiment fascinant.

— Le fils cherchait du travail sur la Voie, et j'ai assisté à l'entretien de recrutement, comme j'en ai le droit. Par pure curiosité, en fait. Je ne m'intéressais pas particulièrement à ce cas, mais on ne sait jamais : et si un candidat particulier se présentait ? Le fils avait des aspirations, poursuivit Grelier en claquant la porte de l'armoire. Il cherchait un poste dans les services techniques, à l'entretien de la Voie, au planning de la stratégie, quelque chose comme ça. Mais à l'époque la Voie n'avait pas besoin de gratte-papier. Les seuls postes disponibles se trouvaient... au bout le plus pointu, disons...

— Les quémandeurs n'ont pas à dicter leurs choix, commenta Quaiche.

— D'accord. Mais dans ce cas, l'agent de recrutement a décidé de ne pas dévoiler franchement et complètement les données du poste. Il a dit au fils qu'il n'aurait pas de mal à lui trouver un emploi sûr, bien payé, dans les services techniques. Et comme ce serait un travail strictement analytique, exigeant un esprit clair, froid et détaché, il n'était pas question d'initiation virale de quelque sorte que ce soit.

— S'il avait dit la vérité, il aurait perdu le candidat.

— C'est à peu près certain. C'était un jeune homme intelligent, sans aucun doute. Il aurait été vraiment dommage de l'envoyer à la pose des fusibles ou aller savoir quel boulot présentant une espérance de vie aussi faible. Et comme c'était une famille laïque – elles le sont presque toutes, dans les malterres –, il aurait radicalement refusé d'avoir votre sang dans les veines.

— Ce n'est pas mon sang. Juste un virus.

Grelier leva le doigt pour l'interrompre.

— L'ennui, c'est que l'agent de recrutement avait de bonnes raisons de mentir. En réalité, ce n'était qu'un mensonge par omission. Tout le monde savait qu'il n'y avait pas beaucoup de postes dans les bureaux. Franchement, je pense que le fils le savait, lui aussi, mais sa famille avait besoin d'argent...

— Ah, Grelier, Grelier ! Je suis sûr que vous allez en venir au fait un jour...

— Je ne me souviens plus très bien du fils. Mais la fille... Je la vois encore aujourd'hui, aussi nettement que si c'était hier, nous regardant tous comme si nous étions en verre. Elle avait les yeux les plus stupéfiants, une sorte de brun doré, avec des petits points brillants...

— Quel âge avait-elle ?

— Huit ou neuf ans, je dirais.

— Vous me dégoûtez.

— Ce n'était pas ça du tout. Tout le monde l'a senti, à ce moment-là, à commencer par l'agent de recrutement. Elle n'arrêtait pas de dire à ses parents qu'il mentait. Elle en était sûre. Elle était vraiment outrée. C'était comme si tout le monde dans la pièce jouait un jeu, et qu'on ne lui en avait rien dit.

— Les enfants se comportent parfois bizarrement dans un environnement adulte. C'était une erreur de la laisser assister à l'entretien.

— Elle ne se comportait pas bizarrement du tout, rectifia Grelier. Je considère au contraire qu'elle agissait d'une façon on ne peut plus rationnelle. C'étaient les adultes qui ne l'étaient pas. Tout le monde savait que l'agent de recrutement mentait, mais elle était la seule à le dire.

— Elle avait dû surprendre des remarques avant l'entretien, de gens qui disaient que les recruteurs sont tous des menteurs...

— C'aurait été possible, mais même sur le coup je me suis dit que ça allait un peu plus loin que ça. Je pense qu'elle avait tout simplement compris que le recruteur mentait rien qu'en le regardant. Il y a des gens comme ça. C'est un don. Il n'y a pas une personne sur mille qui l'a, et beaucoup moins au point où cette petite fille l'avait.

— Elle était télépathe ?

— Non. C'était juste une petite fille qui avait une conscience aiguë des informations subliminales à la disposition de tout un chacun. L'expression faciale, d'abord. Les muscles du visage peuvent effectuer quarante-trois mouvements distinctifs, permettant des dizaines de milliers de combinaisons.

Bien joué, Grelier, se dit Quaiche. Cette petite digression était manifestement prévue depuis le début.

— Beaucoup de ces expressions sont involontaires, poursuivit-il. À moins d'être très bien entraîné, on ne peut pas mentir sans se trahir par ses expressions. La plupart du temps, évidemment, ça n'a pas d'importance. Les gens qui nous entourent ne sont pas moins futés, c'est juste qu'ils ne remarquent pas ces microexpressions. Mais imaginez que vous en ayez conscience : non seulement vous auriez les

moyens de déchiffrer les gens qui vous entourent alors qu'ils ne savent même pas que vous les observez, mais vous disposeriez aussi du self-control qui vous permettrait de bloquer l'émission de vos propres signaux.

Quaiche commençait à comprendre où l'autre voulait en venir.

— Hmm, fit-il. Je ne vois pas à quoi ça pourrait bien servir avec un phénomène comme Heckel, mais avec un négociateur de base... Ou quelqu'un qui aurait un visage... Vous pensez que vous pourriez m'apprendre ce tour ?

— Je vais faire mieux que ça, répondit Grelier. Je vais vous amener la fille. Elle vous l'apprendra elle-même.

L'espace d'un instant, Quaiche regarda l'image suspendue d'Haldora, mesmèrisée par un filament grouillant d'éclairs dans la région polaire sud.

— Encore faudrait-il que vous l'amenez ici, dit-il. Ce ne sera pas facile, si on ne peut lui mentir...

— Ça devrait être moins difficile que vous ne pensez. C'est comme l'antimatière : il suffit d'avoir les bons outils pour la manier. Je vous ai dit que quelque chose m'était revenu, il y a quelques jours. C'était le nom de la fille : Rashmika Els. Il était question d'elle dans un bulletin d'informations des malterres de Vigrid. Il y avait une photo. Elle doit avoir huit ou neuf ans de plus qu'à l'époque où je l'ai rencontrée, mais c'était bien elle ; je n'oublierai pas ses yeux de sitôt. Elle a disparu. La gendarmerie faisait tout un tas d'histoires à son sujet.

— Alors elle ne peut pas nous être utile.

Grelier eut un sourire.

— Sauf que je l'ai retrouvée. Elle est à bord d'une caravane et elle se dirige vers la Voie.

— Vous l'avez rencontrée ?

— Pas exactement. Je me suis rendu à bord de la caravane, mais je ne me suis pas montré à cette demoiselle. Je ne voulais pas l'effrayer alors qu'elle peut nous être utile. Elle est absolument déterminée à découvrir ce qui est arrivé à son frère, mais même à elle, l'idée d'approcher de la Voie doit inspirer de la méfiance.

L'espace d'un instant, la belle conjonction des événements fit sourire Quaiche.

— Hmm... Et qu'est-il arrivé à son frère, au juste ?

— Il est mort dans des travaux de déblaiement, répondit Grelier. Écrasé sous la Morwenna.

Ararat, 2675

Skade était à moitié enfouie dans un cocon d'écume noire, mousseuse, glacée, de machines inhibitrices. Elle était encore vivante. Ce fut évident dès qu'ils se fauilèrent par l'ouverture étroite de la cloison déformée. Depuis la couchette de pilotage où elle était allongée, elle tourna légèrement la tête dans leur direction, une vague lueur d'intérêt animant son visage lisse. Les doigts de sa main gainée de blanc pianotaient sur un holoclavier portatif posé sur son ventre, et ses doigts se muaient en un brouillard blanc suivant le rythme de la musique dont les accents évoquaient des salves de coups de canon.

Elle écarta sa main du clavier et la musique s'arrêta.

— Je commençais à me demander ce qui vous avait retardés.

— Je suis venue chercher ma fille, salope ! lança Khouri.

— Alors, Clavain, que vous est-il arrivé ? fit Skade comme si elle ne l'avait pas entendue.

— Un petit contretemps.

— Les Loups t'ont pris une main, à ce que je vois. Quel dommage. Clavain lui montra sa piézo-lame.

— J'ai fait ce que je devais faire. Tu reconnais ça, Skade ? Ce n'est pas la première fois qu'il me sauve la vie. C'est avec lui que j'ai tranché la membrane qui entourait la comète, quand nous avons eu ce petit différend sur la politique d'avenir du Nid Maternel. Tu t'en souviens, n'est-ce pas ?

— Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts depuis la dernière fois que j'ai vu ce couteau. J'avais encore mon ancien corps, à ce moment-là.

— Je regrette ce qui t'est arrivé, mais j'ai fait la seule chose à faire. Si c'était à refaire, je recommencerais.

— Je n'en doute pas un instant, Clavain. On aura beau dire, tu as toujours été un homme de convictions.

— Nous sommes venus pour l'enfant, dit-il.

Elle accusa réception de la présence de Khouri avec un infime

mouvement de tête.

— C'est ce que j'avais compris.

— Tu vas nous la donner, ou ça va tourner mal et devenir répugnant ?

— Qu'est-ce que tu préfères, Clavain ?

— Écoute, Skade. C'est fini. Quoi qu'il ait pu se passer entre nous, quoi que nous ayons pu nous faire, quelles qu'aient été nos convictions, rien de tout ça n'a plus d'importance.

— C'est exactement ce que j'ai dit à Remontoir.

— Et vous avez négocié. Nous savons au moins ça. Alors je vais plus loin : unissons à nouveau nos efforts. Donne-nous Aura et nous partagerons tout ce qu'elle nous dira. Nous serons tous gagnants, en fin de compte.

— Qu'est-ce que j'ai à fiche du long terme, Clavain ? Je ne sortirai jamais de ce vaisseau.

— Si tu es blessée, nous pouvons t'aider.

— Je ne crois pas.

— Donne-moi Aura, implora Khouri.

Scorpio se rapprocha et la regarda attentivement. Elle portait un scaphandre presque blanc. Une cuirasse blindée, de camouflage, probablement : le tégument extérieur changeant avait imité la couleur de la glace qui s'était formée dans la cabine ou y avait pénétré avant que l'éclairage ne tombe en panne. Le scaphandre était conçu sur le modèle des armures médiévales, avec son pectoral hypertrophié et les plaques coulissantes, bulbeuses, qui protégeaient les articulations des membres. La taille cintrée, féminine, surmontait un renflement qui évoquait une sorte de jupe. Scorpio ne voyait pas le reste du corps, qui disparaissait dans la glace. Skade était clouée sur sa couchette comme un papillon sur une planche.

Tout autour d'elle, des masses verruqueuses de machines inhibitrices formaient de petits agrégats de noirceur. Mais aucune ne touchait Skade, et aucune ne paraissait active pour le moment.

— Aura est à vous, dit-elle. Mais vous ne l'aurez pas pour rien, évidemment.

— Nous ne paierons pas pour la récupérer, coupa Clavain.

Il parlait d'une voix rauque, affaiblie, comme s'il s'était vidé de toute énergie.

— C'est toi qui as parlé de négociation, releva Skade. Mais tu voulais peut-être parler de menaces ?

— Où est-elle ?

Skade bougea l'un de ses bras, faisant grincer son armure et délogeant des rideaux de givre. Elle tapota la plaque dure qui couvrait son abdomen.

— Elle est là, en moi. Je la maintiens en vie.

Clavain jeta à Khouri un regard qui avait valeur d'aveu : finalement, tout ce qu'elle leur avait raconté était vrai.

— Parfait, fit-il en se retournant vers Skade. Je te remercie. Mais sa mère voudrait la récupérer, maintenant.

— Comme si tu en avais quelque chose à foutre, de cette même et de sa mère ! lança Skade avec une ironie mordante.

— J'ai fait beaucoup de chemin pour cette enfant.

— Tu as fait tout ce chemin pour ce qu'elle peut te rapporter, rectifia Skade.

— Alors que pour toi, ce n'est pas du tout ça, évidemment...

— Ça suffit, coupa Scorpio. Nous n'avons pas de temps à perdre avec ces salades. Nous sommes venus récupérer l'enfant de Khouri. Peu important les raisons. Vous nous la donnez, un point c'est tout.

— Vous la *donner* ? releva Skade avec un vilain rire. Vous pensiez honnêtement que ce serait si facile ? Cette chose est en moi. Dans mon ventre. Reliée à mon système circulatoire.

— Aura n'est pas une chose, espèce de tas de merde sans cœur, protesta Khouri.

— Elle n'est pas humaine non plus, rétorqua Skade. Tu peux penser ce que tu veux... Bref, fit-elle en tournant à nouveau la tête vers Clavain, j'avais demandé à Delmar de me cultiver un autre corps, comme il en avait l'intention depuis le début, d'ailleurs. Je suis faite de chair et d'os, de la tête aux pieds. Même l'utérus est plus organique que mécanique. Regarde la situation en face, Nevil : je suis plus vivante que toi, maintenant que tu as perdu cette main.

— Tu n'as jamais été qu'une machine, Skade. C'est juste que tu ne t'en rendais pas compte.

— Si tu veux dire que je n'ai jamais fait que mon devoir, alors je suis d'accord. Les machines ont une certaine dignité : elles ne sont pas capables de trahir ou de tromper. Elles ignorent la déloyauté.

— Je ne suis pas venu ici prendre une leçon de morale.

— Tu n'as pas envie de savoir ce qui est arrivé à mon vaisseau ? Tu n'aimes pas mon fabuleux palais de glace ? fit-elle avec un geste englobant son environnement comme une maîtresse de maison sollicitant des commentaires sur le choix de son décor. Je l'ai fait spécialement pour vous.

— Si tu veux savoir, je pense plutôt que tes moteurs cryoarithmétiques ont débloqué, rectifia Clavain.

Skade fit la moue.

— C'est ça, dénigre mes efforts.

— Que s'est-il passé ? demanda tout bas Scorpio.

— Tu ne pourrais pas comprendre, fit-elle avec un soupir. Les plus grands esprits du Nid Maternel arrivaient à peine à entrevoir les principes sous-jacents. Tu n'as même pas l'intelligence d'un être

humain standard. Tu n'es qu'un cochon !

— Je préférerais que vous ne m'appeliez pas comme ça.

— Et qu'est-ce que tu vas me faire ? Tu ne peux pas me tuer tant que je porterai Aura. Si je meurs, elle meurt. C'est aussi simple que ça.

— Un genre de prise d'otage, nota Clavain.

— Oh, ça n'a pas toujours été rose. Nos systèmes immunitaires respectifs ont exigé pas mal de tripatouillages avant que nous cessions de nous rejeter mutuellement. N'espère même pas me la prendre et la remettre dans ton ventre, fit Skade en regardant Khouri. J'ai peur que vous ne soyez plus compatibles, toutes les deux.

Khouri s'apprêtait à répliquer, mais Clavain leva rapidement sa main valide, lui coupant la parole.

— Si tu prends la peine de la mettre en garde sur ce problème de compatibilité, c'est que tu es prête à négocier, avança-t-il.

Skade restait concentrée sur Khouri.

— Tu peux partir d'ici avec Aura. Il devrait encore y avoir des instruments chirurgicaux fonctionnels à bord de ce vaisseau. Je pourrais te guider pour procéder à la césarienne, mais je suis sûre que tu sauras improviser. Après tout, ce n'est pas de chirurgie du cerveau qu'il s'agit. Je suppose que vous avez apporté une unité de support-vie ?

— Évidemment, répondit Clavain.

— Alors, rien ne s'y oppose. J'ai certaines connexions neurales avec l'esprit d'Aura. Je peux la placer en coma temporaire jusqu'à la fin de l'opération.

— J'ai trouvé un kit chirurgical, fit Jaccottet en poussant sur le sol dévasté une lourde caisse noire sur laquelle était gravé un caducée souligné par le givre. Et si ça ne suffit pas, nous avons probablement tous les instruments nécessaires dans nos propres trousses de secours.

— Ouvrez-la, ordonna Clavain.

Il parlait d'une voix creuse, sépulcrale, comme s'il avait compris quelque chose qui échappait aux autres.

La boîte s'ouvrit toute seule, les charnières sifflant, se divisant en plusieurs plateaux astucieusement conçus. Des instruments chirurgicaux étaient soigneusement logés dans des niches de mousse. Avec leurs anneaux pour les doigts et leurs mécanismes délicats, ils évoquèrent pour Scorpio un ensemble de coutellerie bizarre, non humaine. Tous étaient faits d'un métal blanc, mat, et manifestement conçus pour être utilisés sur les terrains de manœuvre où les nanomachines indisciplinées auraient risqué de contaminer les instruments plus intelligents, plus subtils.

— Vous avez besoin d'aide ? demanda Skade.

Jaccottet souleva l'un des instruments de sa main gantée, tremblante.

— Je ne suis pas vraiment chirurgien, dit-il. J'ai suivi l'entraînement médical de la Ligue de Sécurité, qui n'allait pas jusqu'aux opérations sur le champ de bataille.

— Peu importe, répondit Skade. Je vous ai dit que je pouvais vous guider. Il faut que ce soit vous qui opéreriez, vous comprenez. Le porcko n'a pas la dextérité nécessaire, et Khouri est beaucoup trop investie sur le plan émotionnel. Quant à Clavain... Je suppose que je n'ai pas besoin de te dire ce qui est évident ?

— Ce n'est pas seulement à cause de ma main, hein ?

— Non, pas seulement.

— Vas-y, explique-toi.

— Clavain ne peut pas effectuer la procédure, reprit Skade en s'adressant aux trois autres comme si Clavain n'était pas là, parce qu'il ne sera plus vivant à la fin de l'opération. Voici mes conditions : vous repartez avec Aura, et Clavain meurt ici, et tout de suite. Ce n'est pas négociable. Soit ça se passe comme ça, soit ça ne se passe pas du tout. À vous de décider.

— Vous ne pouvez pas demander ça, objecta Scorpio.

— Toi, tu ne m'as pas écoutée. Clavain meurt. Aura vit. Vous partez d'ici avec ce que vous étiez venus chercher. C'est satisfaisant, non ?

— Non, pas ça, fit Khouri. Pas ça, je t'en prie.

— Crois-moi, j'ai assez réfléchi à toute l'affaire. Je suis mourante, tu comprends. Ce palais de glace sera mon mausolée. Les options – pour moi, en tout cas – sont on ne peut plus restreintes. Si je meurs, Aura disparaît avec moi. L'humanité – quoi que ça puisse encore vouloir dire – perdra les dons qu'elle porte en elle. Alors que si je vous la donne, ces dons pourront être utiles. Sur le long terme, il se peut que ça ne fasse pas la différence entre la survie et l'extinction, mais il se peut que ça fasse la différence entre l'extinction tout de suite, dans ce siècle, et l'extinction d'ici quelques milliers d'années. Ça ne fait pas un très long sursis, en réalité, mais... mais la nature humaine étant ce qu'elle est, je suis sûre qu'elle s'en contentera.

— Il se pourrait qu'elle fasse plus de différence que ça, dit Clavain.

— Ça, nous ne le saurons jamais, ni toi ni moi, mais je comprends ton argument. Nous ignorons encore la valeur d'Aura. C'est pour ça qu'elle est tellement précieuse.

— Alors donne-la-nous, fit Khouri. Donne-la-nous et fais quelque chose de bien, pour une fois dans ta putain d'existence !

— Tu l'as amenée pour t'aider dans tes négociations ? demanda Skade avec un clin d'œil à Clavain.

Pendant un moment d'épouvante, ils auraient pu être de vieux amis partageant un souvenir amusant.

— Ne vous en faites pas, Khouri, répondit Clavain. Nous allons récupérer Aura pour vous.

— Non, Clavain, pas comme ça ! se récria-t-elle.

— Ça ne peut pas se passer autrement, dit-il. Faites-moi confiance. Je la connais. Quand Skade a une idée dans la tête, elle ne change pas d'avis comme ça.

— Je suis contente que tu aies compris ça, dit Skade. Tu as raison. Ma position est inflexible.

— Nous pourrions la tuer, dit Khouri. La tuer et lui ouvrir le ventre en vitesse.

— Ça vaudrait le coup d'essayer, fit Scorpio avec gourmandise.

Il lui était souvent arrivé, à Chasm City, de tuer des gens avec un maximum de lenteur – pour l'exemple. Là, il réfléchissait à toutes les façons expéditives qu'il connaissait de mettre fin à l'existence d'un être vivant. Ces méthodes étaient utiles en cas d'exécution, pour abrégé les souffrances de la victime. Il n'y avait qu'à appuyer sur un bouton. Certaines de ces façons de faire étaient très rapides, en vérité. Le seul inconvénient était qu'il ne les avait jamais expérimentées sur une Conjoinneur, à sa connaissance. Et en tout cas, il était sûr de n'avoir jamais tenté de tuer une Conjoinneur qui avait une otage dans le ventre.

— Elle ne vous laissera pas faire, fit calmement Clavain. Je vous assure, Khouri, ajouta-t-il en lui effleurant le bras, elle trouverait un moyen de tuer Aura avant que nous ayons le temps de la récupérer. Mais ça ne fait rien, si c'est comme ça que ça doit se passer...

— Non, Clavain, répéta Khouri.

Il la fit taire d'un geste.

— Je suis venu ici pour veiller à ce qu'Aura soit libérée. C'est toujours l'objectif de ma mission.

— Je ne veux pas que vous mouriez.

Scorpio vit un petit sourire plisser le coin des yeux de Clavain.

— Non, je sais que vous ne le voulez pas. Et franchement, je n'en ai pas envie non plus. C'est drôle comme ces décisions paraissent beaucoup moins attrayantes quand quelqu'un d'autre les prend à votre place. Mais Skade a décidé, et c'est comme ça que ça se passera.

— Je propose que nous avancions, coupa Skade.

— Attendez, fit Scorpio, les paroles qu'il s'obligeait à articuler prenant une sorte d'irréalité. Si nous vous livrons Clavain... et si vous le tuez... qu'est-ce qui nous prouve que vous tiendrez parole ?

— Elle y a pensé, souffla Clavain.

— Évidemment, répondit Skade. Et j'ai aussi imaginé le scénario inverse : qu'est-ce qui vous empêcherait de repartir avec Clavain si je vous donnais Aura d'abord ? Étant donné que la confiance mutuelle constitue une garantie insuffisante, j'ai imaginé une solution que les

deux parties devraient trouver satisfaisante.

— Raconte-leur ce que tu as imaginé, fit Clavain.

Skade fit un signe à Jaccottet.

— Vous, le type de la sécurité, vous allez effectuer la césarienne. Et toi, le cochon, fit-elle à l'intention de Scorpio, tu procèderas à l'exécution de Clavain. Je dirigerai les deux procédures, incision après incision. Elles auront lieu simultanément, étape après étape, et dureront exactement aussi longtemps l'une que l'autre.

— Non, hoqueta Scorpio, heurté de plein fouet par l'horreur de la proposition.

— Le message ne passe pas, hein ? demanda Skade. Et celui-ci : « Et si je la tuais tout de suite, ce serait réglé », il passe mieux ?

— Non, fit Clavain. Scorpio, il faut que tu le fasses. Je sais que tu auras la force. Tu me l'as prouvé mille fois. Fais-le, mon ami, et finissons-en.

— Je ne peux pas.

— On ne t'a jamais rien demandé de plus difficile, je le sais. Mais je te le demande quand même.

Scorpio ne pouvait que répéter les mêmes mots :

— Je ne peux pas.

— Il le faut.

— Non, fit une autre voix. Il n'est pas obligé. Je vais le faire.

Ils regardèrent tous, Skade comprise, en direction de la voix. Là, encadré dans la cloison démantibulée, ils virent Vasko Malinin, un fusil à la main. Il avait l'air aussi glacé et hébété que tous les autres. Il était manifestement là depuis un moment, mais les autres ne l'avaient pas remarqué.

— Je vais le faire, répéta-t-il.

— On vous avait dit de rester dehors, protesta Scorpio.

— Blood a donné le contrordre.

— Blood ? s'étonna Scorpio.

— Nous avons entendu des coups de feu venant d'ici. J'ai contacté Blood et il m'a autorisé à venir voir ce qui se passait.

— Et vous avez laissé Urton toute seule dehors ?

— Pas pour longtemps, monsieur. Blood envoie un avion. Il devrait être là dans moins d'une heure.

— Ce n'était pas comme ça que les choses devaient se passer, objecta Scorpio.

— Désolé, monsieur, mais pour Blood les coups de feu justifiaient un changement de programme.

— On ne peut pas discuter ça, convint Clavain.

Scorpio hocha la tête, accablé par le fardeau qui pesait sur ses épaules. Il aurait donné n'importe quoi pour renoncer à cette responsabilité entre toutes, mais il ne pouvait pas accepter la

proposition de Vasko.

— Autre chose ? demanda-t-il.

— La mer est bizarre, monsieur. Elle est plus verte, et on voit des montagnes de biomasse remonter tout autour de l'iceberg, à perte de vue.

— L'activité mystif, expliqua Clavain. Blood nous a déjà dit qu'elle s'amplifiait.

— Et ce n'est pas tout, monsieur. Les signalements d'objets dans le ciel se multiplient. Certains témoins oculaires auraient même assisté à la rentrée de certains objets dans l'atmosphère.

— Le combat se rapproche, fit Clavain avec une sorte d'excitation. Bon, Skade, personne n'a envie de faire traîner les choses, alors ?

— Enfin une parole intelligente, fit-elle.

— Dis-nous comment tu veux que nous procédions. Il va falloir que nous commencions par te retirer cette cuirasse, je suppose ?

— Je m'en occuperai, fit-elle. Pendant ce temps-là, fais préparer la couveuse.

Scorpio se tourna vers Vasko.

— Retournez au bateau. Informez Blood que nous procédons à des négociations délicates, et rapportez la couveuse.

— J'y vais, monsieur. Mais, sérieusement, je sais combien il serait pénible pour vous... Enfin, reprit Vasko, incapable d'achever sa pensée, ce que je veux dire, c'est que je suis prêt à le faire.

— Je sais, murmura Scorpio. Mais je suis son ami. Et je ne veux pas que quelqu'un d'autre ait ça sur la conscience.

— Tu n'auras rien sur la conscience, Scorpio, fit Clavain.

Non, pensa Scorpio. Il n'aurait rien sur la conscience. Rien, sauf qu'il aurait torturé son meilleur ami – son seul véritable ami humain –, qu'il l'aurait tué lentement, pour sauver la vie d'un bébé qu'il ne connaissait pas et dont il se fichait éperdument. Quelle importance, qu'il n'ait pas le choix ? Quelle importance que ce soit Clavain qui le lui demande ? Rien de tout cela ne lui facilitait la tâche, ni ne lui faciliterait le fait de vivre avec dans l'avenir. Ce qui allait se passer pendant la demi-heure à venir – il ne pensait pas que l'opération puisse durer plus longtemps – resterait gravé dans sa mémoire de façon aussi indélébile que la cicatrice qu'il s'était infligée à l'épaule, celle qui dissimulait l'ancien tatouage vert émeraude de possession humaine.

Ce serait peut-être plus rapide que ça. Et peut-être que Clavain ne souffrirait pas beaucoup, en réalité. Après tout, il avait réussi à court-circuiter la douleur, quand il avait perdu sa main. Il pourrait peut-être établir une barrière neurale plus complète, et neutraliser la souffrance que Skade espérait lui infliger.

Mais ça, elle devait le savoir...

— Bon, allez-y, ordonna-t-il à Vasko. Et prenez votre temps.

— Je reviendrai, monsieur.

Vasko hésita au niveau de la cloison, étudiant le petit tableau comme s'il voulait l'inscrire dans sa mémoire. Scorpio comprenait ce qui pouvait se passer dans sa tête. Il savait que lorsque qu'il reviendrait Clavain ne ferait plus partie des vivants.

— Fiston, dit Clavain. Faites ce que vous dit cet homme. Ça va aller. J'apprécie votre préoccupation.

— Je voudrais bien pouvoir faire quelque chose, monsieur.

— Vous ne pouvez rien faire. Pas ici, pas tout de suite. C'est une de ces pénibles leçons que la vie vous inflige. Il y a des moments où on ne peut pas faire ce qu'il faudrait. On est obligé de s'en aller et de se réserver pour combattre une autre fois. C'est une dure leçon, fiston, mais tôt ou tard nous devons tous l'apprendre.

— Je comprends, monsieur.

— Vasko, je ne vous connais pas depuis longtemps, mais ça m'a suffi pour me faire une idée de votre valeur. Vous êtes un homme bien. La colonie a besoin de vous. Elle a besoin de gens comme vous. Respectez ce besoin, ne laissez pas tomber la colonie.

— Non, monsieur, répondit Vasko.

— Quand ce sera fini, nous aurons récupéré Aura. Aura est d'abord et avant tout la fille de sa mère. Ne permettez pas qu'on l'oublie. Ne permettez à personne de l'oublier.

— Je ne le leur laisserai pas oublier, monsieur. Jamais.

— Mais elle est aussi à nous. Elle sera fragile, Vasko. Elle aura besoin d'être protégée, jusqu'à ce qu'elle soit grande. C'est la tâche que je vous confie, à vous, et à ceux de votre génération. Prenez soin de cette petite fille, parce qu'elle sera peut-être votre dernier atout.

— Je m'occuperai d'elle, monsieur, promit Vasko en regardant Khouri comme s'il quêtait son assentiment. Nous nous occuperons tous d'elle. J'en fais le serment.

— Je vous crois. Je peux vous faire confiance, hein ?

— Je ferai de mon mieux, monsieur.

Clavain hocha la tête, las, résigné, confronté à un abysse dont il était seul à apprécier la profondeur.

— C'est ce que j'ai toujours fait. Et généralement, ça a suffi. Maintenant, allez-y, je vous en prie, et transmettez mon meilleur souvenir à Blood.

Vasko hésita encore, comme s'il avait envie d'ajouter quelque chose, mais ses paroles restèrent coincées dans sa gorge. Il se retourna et s'en alla.

— Pourquoi tenais-tu tant à te débarrasser de lui ? demanda Scorpio au bout de quelques secondes.

— Parce que je ne veux pas qu'il assiste à ça.

— Je ferai aussi vite qu'elle me le permettra, fit Scorpio. Si Jaccottet opère vite, je pourrai le faire aussi. N'est-ce pas, Skade ?

— Vous ferez comme je vous le dirai, et pas plus vite.

— Ne me rendez pas les choses plus difficiles qu'elles ne le sont déjà, fit Scorpio.

— Dites-moi que ça ne lui fera pas mal, implora Khouri. Il peut déconnecter la douleur, hein ?

— J'y arrivais, fit Skade avec une délectation reptilienne, jouissant manifestement de sa ruse. Clavain, explique à tes amis ce que tu vas faire, s'il te plaît.

— Je n'ai pas le choix, il me semble ?

— Pas si tu veux que nous avancions.

Clavain se gratta le front. Il était pâle comme le givre qui lui faisait des sourcils d'une blancheur d'hermine.

— Depuis que je suis entré dans cette pièce. Skade tente de court-circuiter mes barrières neurales. Elle essaye de prendre le contrôle de mes structures profondes en lançant des algorithmes d'attaque contre mes strates et mes structures coupe-feu de sécurité standard. Et croyez-moi, elle excelle à ce jeu-là. Le seul obstacle à ses plans est l'antiquité de mes implants. Autant essayer de violer les défenses d'un programmeur électronique. Ses méthodes sont trop avancées pour la nature du terrain.

— Et alors ? fit Khouri en fronçant les sourcils comme si une chose évidente lui échappait.

— Si elle parvient à franchir ces barrières, reprit Clavain, elle shuntera les blocages antidouleur que j'ai édifiés. Elle les forcera tous, l'un après l'autre, comme les vannes d'un déversoir, laissant affluer la douleur.

— Mais elle n'y arrivera pas, hein ? demanda Scorpio.

— Pour ça, il faudrait que je la laisse faire. Que je l'invite, lui abandonnant le contrôle complet.

— Et tu ne le feras pas.

— Non. À moins, évidemment, qu'elle ne l'exige de moi.

— Skade, je t'en prie..., fit Khouri.

— Abaisse ces blocages, ordonna Skade, ignorant les supplications de Khouri. Abaisse-les et laisse-moi entrer. Sinon, le marché est caduc. Et Aura meurt tout de suite.

Clavain ferma les yeux un bref instant. Ce fut à peine plus long qu'un clin d'œil, mais cela dut lui permettre d'émettre certaines commandes neurales complexes, d'usage rare, et de scinder des strates de sécurité standard qui étaient probablement restés figées pendant des dizaines d'années.

— C'est fait, dit-il quand il rouvrit les yeux. Tu es chez toi.

— Tu permets que je m'en assure ?

Clavain fit un bruit qui tenait du gémissement et du jappement. Il crispa sa main valide sur le moignon bandé de son bras amputé, serra les mâchoires. Scorpio vit les tendons de son cou se tendre comme des câbles.

— Je crois que tu as ce que tu voulais, fit Clavain, entre ses dents.

— J'ai assuré la position, confirma Skade à son public. Il ne peut ni m'exclure, ni bloquer mes instructions.

— Finissons-en, grinça Clavain.

Puis ce fut comme si le soleil revenait sur un paysage, et son expression se détendit. Scorpio comprit. Si Skade voulait le torturer, elle ne voulait pas gâcher ses efforts soigneusement orchestrés par une douleur parasite. Surtout une souffrance qui n'avait jamais fait partie de son plan.

Skade porta ses mains gantées à son ventre. Aucune soudure, aucun joint n'était visible jusque-là dans sa cuirasse, mais la plaque blanche, bombée, qui couvrait son ventre se détacha du reste. Skade la posa à côté d'elle, puis porta les mains à ses côtés. Quand la cuirasse eut été ouverte, une bosse de peau humaine, lisse, remua sous la résille de la mince sous-couche intérieure d'un scaphandre pressurisé.

— Nous sommes prêts, dit-elle.

Jaccottet s'approcha d'elle et appuya son genou sur le monticule de glace fondue et recongelée dans lequel disparaissait la moitié inférieure du corps de Skade. La boîte noire d'instruments chirurgicaux était ouverte à côté de lui.

— Cochon ! appela-t-elle. Prends un scalpel dans le compartiment inférieur. Ça suffira pour le moment.

Scorpio farfouilla avec l'un de ses sabots dans les instruments minutieusement rangés. Khouri l'extirpa pour lui et le mit délicatement à sa portée.

— Pour la dernière fois, supplia Scorpio. Ne m'obligez pas à faire ça.

Clavain s'assit à côté de lui, les jambes croisées.

— C'est bon, Scorpio. Fais ce qu'elle te dit. J'ai quelques tours dans mon sac dont elle n'a même pas idée. Elle ne pourra pas bloquer tous mes ordres, quoi qu'elle puisse en penser.

— Tu peux toujours lui raconter ça, si tu crois que ça lui facilitera la tâche, ironisa Skade.

— Il ne m'a jamais menti, répondit Scorpio. Et je ne pense pas qu'il commence maintenant.

Le petit instrument chirurgical blanc à l'air innocent sur lequel il avait la main crispée lui paraissait absurdement léger. Il n'y avait rien de maléfique dans l'objet proprement dit, mais en cet instant, c'était comme s'il incarnait tout le mal de l'univers, sa blancheur virginale

participant de sa malignité même. Scorpio tenait des possibilités titanesques en équilibre dans sa main. Il ne pouvait manier l'instrument comme ses concepteurs l'avaient prévu. Mais il pouvait quand même le manipuler assez bien pour faire beaucoup de mal. Il supposait que ça n'avait pas d'importance pour Clavain que le travail soit bien ou mal fait. Une certaine imprécision pouvait même contribuer à émousser la douleur tranchante que Skade prévoyait de lui infliger.

— Comment veux-tu que je m'asseye ? demanda Clavain.

— Allonge-toi, ordonna Skade. Sur le dos. Les mains le long du corps.

— C'est tout ? fit Clavain en adoptant la position requise.

— À toi de voir. Si tu as des dernières paroles à prononcer, c'est maintenant ou jamais. D'ici peu, tu risques d'avoir des difficultés.

— J'ai quelque chose à dire, répondit Clavain.

Scorpio se rapprocha. Le moment d'effectuer cette abomination était venu.

— Qu'y a-t-il, Nevil ?

— Quand ce sera fini, ne perds pas de temps. Mets Aura en sécurité. C'est tout ce qui m'importe, en réalité. Mais si tu as le temps, et si ça ne t'ennuie pas, j'aimerais que tu confies mon corps à la mer.

Il s'interrompit, passa sa langue sur ses lèvres. Autour d'elles, sa fine barbe étincelait d'un brouillard de jolis cristaux blancs.

— Où ça ? demanda Scorpio.

— Ici même, répondit Clavain. Le plus vite possible. Sans cérémonie ; la mer fera le reste.

Skade ne donna pas l'impression de l'avoir entendu, ou de s'intéresser à ce qu'il avait bien pu dire.

— Allons-y, ordonna-t-elle à Jaccottet. Faites exactement ce que je vous dirai. Euh... Khouri ? Tu n'es pas obligée d'assister à ça, tu sais.

— C'est ma fille, répondit-elle. Je resterai ici jusqu'à ce que je l'aie récupérée.

Puis elle se tourna vers Clavain et Scorpio eut l'impression qu'un immense flux de communication passait de l'un à l'autre. Au fond, ils étaient tous les deux des Conjoineurs. Mais ce n'était peut-être que son imagination.

— Tout va bien, déclara Clavain.

Khouri s'agenouilla et l'embrassa sur le front.

— Je voulais juste vous dire merci.

Derrière elle, la main de Skade s'approcha à nouveau de l'holoclavier.

Hors de l'iceberg, sur la frange de blancheur qui allait en s'élargissant, Urton regardait Vasko comme une maîtresse d'école regarderait un enfant qui a fait l'école buissonnière.

— Tu en as mis du temps, dit-elle.

Vasko se laissa tomber à genoux et vomit. Un jaillissement aussi soudain qu'irrépressible. Et qui le laissa vidé, épuisé.

Urton s'agenouilla sur la glace à côté de lui.

— Qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ? fit-elle d'un ton pressant.

Il ne put répondre. Il essuya une traînée de vomissure sur son menton. Il avait les yeux brûlants. Il se sentait à la fois honteux et libéré par cette réaction, comme si dans ce terrible aveu de faiblesse émotionnelle il avait aussi trouvé une force insoupçonnée. Dans ce moment de vide, il avait senti qu'il évacuait quelque chose de très profond, et qu'il faisait un pas dans le monde adulte qu'Urton et Jaccottet croyaient être leur.

Au-dessus de lui, le ciel était d'un violet malsain. La mer roulait ses vagues, de gris phantasmes planaient entre deux eaux.

— Vasko, parle-moi ! dit-elle.

Il s'obligea à se relever. Il avait la gorge en feu, mais l'esprit aussi clair et dégagé qu'un sas vidé.

— Aidez-moi à prendre la couveuse, dit-il.

Pi Eridani 40, 2675

Le combat faisait rage autour de la planète des Schèmes Mystifs. Près du cœur de la bataille proprement dite et au centre géométrique de son immense vaisseau, le *Lumière Zodiacale*, Remontoir était assis dans la position du lotus, les mains posées sur les cuisses, les yeux clos. Son visage d'un calme zen, absolu, exprimait peut-être un doux intérêt pour l'issue des événements, un intérêt vaguement teinté d'ennui, ou plutôt le détachement d'un homme somnolant dans une salle d'attente.

Sauf que Remontoir ne s'ennuyait pas, et qu'il n'était pas près de s'endormir. L'ennui était un état de conscience qu'il avait définitivement oublié, comme la colère, la haine, ou le goût du lait maternel. Depuis qu'il avait quitté Mars, cinq siècles plus tôt, il avait connu bien des états mentaux, parfois difficilement exprimables dans les limites restreintes du langage humain standard. L'ennui n'en faisait pas partie, et il ne s'attendait pas à ce qu'il joue un rôle significatif dans son organisation mentale – pas tant que les Loups seraient dans les parages, en tout cas. Quant à dormir, il était peu probable qu'il en trouve le temps dans un proche avenir.

De temps en temps, un infime mouvement de tête ou un frémissement des paupières trahissaient l'état d'extrême non-ennui qui était le sien. Les données tactiques défilaient dans son esprit avec la clarté glacée d'un torrent de montagne. En réalité, son esprit tournait à une vitesse d'horloge dangereusement élevée, juste en dessous des paramètres de rafraîchissement de son architecture mentale surannée, selon les derniers critères conjoinneurs en vigueur. Skade aurait bien ri si elle l'avait vu se démener pour assumer une vitesse de traitement de pensée aussi dérisoire, elle qui pouvait penser aussi vite que lui et simultanément fragmenter sa conscience en une demi-douzaine de flux parallèles, tout ça en menant une activité normale, éventuellement frénétique, alors que Remontoir devait rester assis dans un état d'immobilité voisin de la transe afin de ne pas solliciter davantage son

corps et son esprit, déjà soumis à un stress important. Décidément, ils n'étaient pas du même siècle.

Mais bien que Skade ait été très présente dans ses pensées, ces derniers temps, ce n'était pas elle qui le préoccupait dans l'immédiat. Elle était probablement morte. Il en avait déjà la quasi-certitude lorsqu'il avait autorisé Khouri à entrer dans l'atmosphère de la planète, à la suite justement de la corvette de Skade, mais il s'était efforcé de ne pas trop y penser. Parce que si Skade était morte, alors Aura l'était aussi.

Soudain, il y eut un changement : une sorte de cliquetis et un tourbillon dans le grand planétaire de guerre où il flottait. Pendant des heures, les belligérants – les êtres humains standard, les Conjoiners de Skade et les Inhibiteurs – avaient tournoyé autour de la planète selon une formation fixe, comme s'ils avaient fini par s'installer dans une configuration mathématique de stabilité maximale. Les autres Conjoiners serraient les fesses : pendant des semaines, ils avaient pris un léger avantage sur la vague alliance d'hommes, de porckos et de réfugiés de Resurgam dont Remontoir avait pris la tête. Ils avaient enlevé Aura, et grâce à elle ils avaient pénétré beaucoup des secrets qui avaient permis à Remontoir et à ses alliés de coiffer au poteau les forces inhibitrices en orbite autour de Delta Pavonis. Par la suite, Remontoir leur avait donné encore plus en échange du retour de Khouri. Mais, depuis la disparition de Skade, les autres Conjoiners étaient désorientés. Ils auraient été moins perdus s'ils avaient été de la génération de Remontoir. Skade était trop puissante, c'était une manipulatrice trop experte. Pendant la guerre contre les Demarchistes (qui faisait maintenant à Remontoir l'effet d'un jeu d'enfant, dont il gardait un souvenir innocent), la structure démocratique, implacable, de la politique conjoiner avait été graduellement divisée, avec la création de strates de sécurité : le Conseil Restreint, le Sanctuaire Intérieur, et peut-être même le Conseil de la Nuit, qui n'était qu'une rumeur. Skade était un pur produit, la conclusion logique de ce processus de compartimentation : extrêmement douée, pleine de ressources, bourrée de connaissances, parfaitement adaptée à la manipulation des autres. Dans la pression de la guerre contre les Demarchistes, son peuple s'était – bien involontairement – transformé en tyran.

Et, de tous les tyrans, Skade était la plus experte. Elle voulait ce qu'il y avait de mieux pour son peuple, même si ça impliquait l'extinction du reste de l'humanité ; son obstination, sa volonté de transcender les limites de la chair et de l'esprit étaient exaltantes – y compris pour Remontoir. Il avait bien failli prendre son parti contre Clavain. Pas étonnant que les Conjoiners qui entouraient Skade aient oublié de réfléchir par eux-mêmes. Dans son sillage, ils n'en avaient

pas besoin.

Mais voilà, Skade avait disparu, et son armée de marionnettes rapides, brillantes, ne savait plus quoi faire.

Au cours des dix dernières heures, les forces de Remontoir avaient intercepté vingt-huit mille propositions distinctes de négociation émanant des éléments conjoiners subsistants, et qui avaient filtré par les étroites meurtrières encore ouvertes dans la sphère de communications brouillées qu'était l'arène des combats. Après tant de trahisons, de fragiles alliances et de rivalités minables, ils pensaient encore pouvoir traiter avec lui. Mais il voyait aussi dans ces approches l'indice de leur inquiétude. De quoi donc avaient-ils peur ? Il ne le savait pas encore. Ça pouvait être un pari risqué pour attirer son attention et l'encourager à négocier, mais il n'en était pas sûr.

Il avait décidé de les faire lanterner juste un peu, au moins le temps de recevoir des informations concrètes de la surface.

Or quelque chose avait bel et bien changé. Il avait détecté, un quinzième de seconde plus tôt, des altérations dans la disposition des forces de combat. Et rien, par la suite, n'était venu démentir la réalité de ce changement.

Les Inhibiteurs avaient fait mouvement. Un amas de Loups – leurs machines ne se déplaçaient pas comme des escadrilles ou des détachements ordonnés, mais par masses agrégées en nuages capricieux – avait quitté ses positions antérieures. Quatre-vingt-quinze ou quatre-vingt-dix-neuf pour cent des forces inhibitrices entourant Pi Eridani 40 – il était difficile de dire avec précision quelle masse, ou quel volume de leurs machines les avait vraiment suivis depuis Delta Pavonis – étaient positionnées là, mais, d'après les données plus ou moins fiables transmises par les capteurs, un petit agrégat – un à cinq pour cent des forces totales – se dirigeait vers la planète.

Il accéléra en douceur, abandonnant une impossibilité physique dans son sillage. Les machines inhibitrices se déplaçaient sans laisser trace de réaction newtonienne. Les récentes modifications apportées aux propulsions conjoiners avaient obtenu un effet comparable en faisant subir aux particules éjectées une rapide dégradation vers un état quantique non observable. Mais les Loups employaient un principe différent. Même de près, aucun indice de propulsion n'était décelable. On pensait généralement que les Inhibiteurs utilisaient pour se propulser la pression du vide non équilibrée sur deux plaques parallèles de l'espace-temps. Certes, les machines accéléraient plusieurs trillions de fois plus vite que ne l'expliquait la théorie, mais on considérait cela comme un peu moins perturbant que le fait de ne pas avoir de théorie du tout.

Remontoir fit tourner une simulation afin de prédire la trajectoire

de vol de l'agrégat. Il pouvait se fracturer en éléments plus petits ou se combiner avec un autre, mais s'il continuait sur sa trajectoire actuelle, il allait effleurer l'espace aérien immédiat de la planète.

Ce qui troublait Remontoir. Jusque-là, les machines inhibitrices l'avaient toujours évité. On aurait dit que leurs routines comportementales incluaient l'instruction fondamentale d'éviter tout contact non nécessaire avec les mondes des Schèmes Mystifs.

Mais les êtres humains avaient déplacé le combat vers la planète entourée d'eau. À quelle profondeur l'interdit était-il inscrit ? Peut-être l'immersion de la corvette de Skade avait-elle déclenché un déclic, le mal étant déjà fait. Peut-être les machines inhibitrices étaient-elles déjà entrées dans la biosphère, auquel cas même ce monde mystif ne serait plus très longtemps sûr.

L'agrégat était en route depuis près d'une seconde, du point de vue de Remontoir. D'après l'anticipation des courbes d'accélération habituelles, il serait en vue de l'espace aérien de la planète d'ici une quarantaine de minutes. Dans son état de conscience actuel, ça paraissait faire une éternité. Mais Remontoir savait qu'il ne fallait pas s'y fier.

Le vaisseau de Remontoir avait quitté la soute-parking du *Lumière Zodiacale*. La propulsion principale se mit presque aussitôt en route, et ce fut comme si sa colonne vertébrale se tassait sur elle-même, impression aussi forte et implacable qu'une chute sur un sol de béton. La coque grinçait et protestait alors que l'accélération montait à cinq, six, sept g. C'était un appareil en forme de trident, de construction récente. L'unique moteur était une propulsion conjointeur microminiaturisée, conçue avec une précision d'horlogerie. Tous ses composants étaient micronisés jusqu'à la tolérance neurale. De quoi rendre Remontoir nerveux, s'il s'était autorisé à éprouver la moindre nervosité.

Il était le seul élément vivant à bord, et encore semblait-il avoir été introduit après coup dans un petit creux pareil à un œil ménagé dans la longue aiguille noire de carbone. Il n'y avait pas de hublots, juste le minimum d'ouvertures pour les capteurs, mais par ses implants c'est à peine si Remontoir percevait le petit vaisseau : il se faisait plutôt l'impression d'être une extension vitreuse de son volume personnel. Au-delà des dures contraintes de l'appareil se trouvait une sphère moins tangible de couverture de capteurs : des contacts passifs et actifs qui excitaient la partie de son cerveau associée à la conscience proprioperceptive de sa propre image corporelle.

La poussée s'équilibra à huit g. Il ne disposait d'aucune protection inertielle contre cette accélération. Le contrôle de masse inertielle

était à la portée de la technologie conjoinneur depuis plus d'un demi-siècle, mais il lui était interdit, l'autre technologie embarquée à bord du vaisseau – la machinerie clinquante de l'arme hypométrique – ne supportant pas les altérations de la métrique locale. Les armes hypométriques étaient déjà assez difficiles à utiliser dans le cadre de l'espace-temps presque plat, non modifié, mais, placées sous l'influence de la technologie inertielle, elles devenaient d'une imprévisibilité maléfique : de vrais petits démons méprisants. Remontoir aurait aimé accélérer davantage. L'ennui, c'est qu'au-dessus de huit g le risque de désaligner les minuscules composants de l'arme devenait trop réel.

L'arme proprement dite n'était pas très spectaculaire, vue de dehors. Elle était placée dans une nacelle en forme de cigare qui semblait être une extension du système de propulsion. On ne voyait pas d'embouchure, pas de canon, aucun détail de surface. La seule contrainte consistait à faire en sorte que l'arme soit le plus loin possible de l'occupant humain. Remontoir mesurait le mélange de répulsion et de séduction qu'elle lui inspirait au fait qu'il se sentait un peu rassuré d'en être séparé par la propulsion conjoinneur miniature, si dangereuse et instable qu'elle soit.

Il vérifia la progression de l'amas inhibiteur, et ne fut ni satisfait ni déçu de constater qu'il se trouvait exactement là où il l'avait prévu. Il y avait tout de même eu un léger changement : son départ du *Lumière Zodiacale* avait attiré l'attention des autres protagonistes. L'un des ex-alliés conjoinneurs de Skade s'apprêtait à l'intercepter à une accélération que son propre vaisseau ne pouvait supporter. Il l'attaquerait d'ici quinze minutes. Et cinq ou six minutes après ça, un second agrégat serait sur lui.

Remontoir s'autorisa une étincelle d'inquiétude, juste assez pour faire affluer l'adrénaline, puis il la bloqua, comme on claque la porte d'une soirée bruyante.

Il savait que logiquement, rationnellement, il aurait mieux fait de rester à bord du *Lumière Zodiacale*, où sa coordination et sa vision étaient très précieuses. Il aurait pu programmer une simu bêta de lui-même pour piloter ce vaisseau, ou faire appel à un volontaire. Il y aurait eu des douzaines de volontaires, certains dotés d'implants conjoinneurs. Mais il avait insisté pour prendre personnellement les commandes du vaisseau. Et pas seulement parce qu'il avait passé plus de temps qu'eux à apprendre le fonctionnement de l'arme hypométrique. Il s'y sentait obligé : c'était à lui de le faire.

Il savait que c'était à cause d'Ana Khouri. Il avait fait une erreur en la laissant descendre toute seule vers la planète. Dans une perspective militaire, c'était parfaitement logique : à quoi bon engager davantage des forces déjà trop impliquées alors que, selon toute

véraisemblance, Aura était déjà morte ? D'autant qu'ils avaient très probablement déjà tiré d'elle tout ce qu'elle pouvait leur donner. De toute façon, aucun engin plus gros qu'une capsule de sauvetage n'avait la moindre chance d'atteindre la surface alors que le blocus des Inhibiteurs était à son maximum.

Clavain n'aurait pas vu les choses de cette façon. Neuf fois sur dix, il basait ses décisions sur une stricte application de la raison militaire. Il n'aurait pas vécu cinq cents ans sans ça. Mais, une fois sur dix, il négligeait complètement les règles, et ce qu'il faisait n'avait aucun sens, sauf d'un point de vue humain.

Pour Remontoir, c'était probablement l'une de ces occasions. Peu importait que Skade et Aura soient sans doute mortes : Clavain aurait suivi Khouri, même si la tentative de sauvetage risquait fort de se solder par leur mort à tous les deux.

De temps à autre, au fil des ans, Remontoir avait passé en revue les points saillants, critiquables, qui avaient marqué la vie de Clavain, et il se demandait chaque fois si ces actes irrationnels avaient servi ou desservi son vieil ami. Il y réfléchit à nouveau en attendant le vaisseau conjoinneur, et pas plus que les autres fois il n'arriva à une réponse satisfaisante. Mais il avait décidé que le moment était venu de vivre selon les principes de Clavain plutôt que d'obéir aux règles du jeu rigides de l'analyse tactique.

Une alarme retentit dans son cerveau. Ses quinze minutes étaient écoulées.

Il n'avait aucune raison de penser au vaisseau conjoinneur avant qu'il ne soit sur lui : un rapide inventaire des options lui avait montré qu'il ne gagnerait rien à s'écarter de sa trajectoire actuelle.

L'autre vaisseau franchit les limites concentriques de ses capteurs comme un poisson fouinant dans les courants marins. Il devint un objet tangible et non plus un vague soupçon dans les données des capteurs.

C'était une corvette de classe Murène, comme celle de Skade, du même noir antiréfléchissant que le vaisseau de Remontoir, mais on aurait dit un hameçon aux pointes meurtrières plutôt qu'un trident, comme son propre appareil. Même de près, le murmure spectral de ses propulsions furtives était à peine décelable. En moyenne, la coque irradiait un glacial 2,7 degrés Kelvin au-dessus du zéro absolu. De près, dans le spectre des micro-ondes, c'était un damier de points froids et chauds. Remontoir établit la cartographie des moteurs cryoarithmétiques, observa ceux qui fonctionnaient moins efficacement que leurs voisins, constata aussi qu'ils fonctionnaient à une température glaciale, inquiétante, à la limite du cycle algorithmique. Occasionnellement, une étincelle bleue trouait les ténèbres lorsque l'un des points focaux tombait en dessous de un

dégré Kelvin, avant de remonter en phase avec ses voisins.

Les vaisseaux pouvaient être maintenus à une température glaciale arbitraire, afin de se fondre avec les radiations de l'univers primitif, le rayonnement fossile, toujours visible après quinze milliards d'années. Mais la carte du fond n'était pas uniforme : l'inflation cosmique avait magnifié de petits défauts dans l'univers en expansion, produisant de subtiles variations du fond, selon l'angle d'où on les regardait. C'étaient des déviations de la véritable anisotropie, des rides sur le visage de la création. Faute de pouvoir ajuster la température de leur coque à ces fluctuations, les vaisseaux ne parvenaient qu'à un accord imparfait avec le spectre du fond. Selon les circonstances, la seule façon de détecter les vaisseaux ennemis était de traquer ces minuscules disparités.

Mais si le vaisseau conjoinneur veillait à ce que la température de sa coque ne s'élève pas, c'était dans un effort de camouflage contre les forces inhibitrices. Il ne cherchait pas vraiment à se cacher de Remontoir. En fait, il essayait même de lui parler.

Si les Conjoinneurs avaient une qualité que les êtres humains standard ne pouvaient qu'admirer, c'était qu'ils ne renonçaient jamais. Il aurait fallu un peu plus que leurs vingt-huit mille demandes de négociation restées sans réponse pour les dissuader de poursuivre leurs efforts.

Remontoir laissa l'étroit faisceau de message laser balayer sa coque jusqu'à ce qu'il tombe sur l'un des rares capteurs.

Il examina la transmission à travers d'épaisses strates pare-feu mentales. Finalement, après des secondes de cogitation, il estima qu'il pouvait tranquillement ouvrir la transmission dans l'une des sections les plus sensibles de son esprit. Le message n'était pas crypté selon les protocoles conjoinneurs à haut niveau mais carrément rédigé en langage naturel. Ce qu'il prit pour une note joliment insultante : les acolytes de Skade lui parlaient l'équivalent conjoinneur du langage bébé.

[Remontoir ? C'est bien toi ? Pourquoi refuses-tu de nous parler ?]

Il composa une pensée dans le même format : *Qu'est-ce qui vous permet d'être si sûrs que je suis Remontoir ?*

[Tu as toujours été amateur de ce genre de folie, au fond. Cette audacieuse équipée est du Clavain tout craché.]

Il faut bien que quelqu'un le fasse.

[C'est courageux, Remontoir, mais à quoi bon se préoccuper de ces gens ? Rien de ce que nous pourrions faire ne pourrait plus aider les habitants de cette planète. Ils sont sans influence aucune sur l'issue future de la guerre.]

Alors, nous ferions mieux de les laisser tomber, c'est ça ? C'est ce que

ferait Skade, hein ?

[Skade aurait fait ce qu'elle pouvait pour eux si elle avait pensé que ça pouvait changer quelque chose. Mais toi, tu ne fais qu'aggraver la situation. Ne déplace pas le combat sur la planète. Ne dissémine pas nos forces alors que nous avons le plus grand besoin de les consolider.]

Encore une demande de coopération ? Skade doit se retourner dans sa tombe.

[Elle était pragmatique, Remontoir. Comme toi. Elle aurait vu que le moment était venu d'unir nos forces, de mettre en commun notre base de connaissances et d'infliger de réels dégâts aux machines ennemies.]

Ce que je comprends, c'est que tout ce que vous avez acquis, vous l'avez obtenu par la trahison et le vol. Vous savez que je ne vous ferai plus jamais confiance. Enfin, vous n'avez rien à perdre à négocier.

[Nous reconnaissons – et nous le regrettons – que des erreurs tactiques ont été commises, mais Skade est – comme tu l'as laissé entendre – très probablement morte...]

Et les petits canards pataugent dans la mare à la recherche d'une nouvelle maman canard...

[Nous te laissons choisir l'analogie qui te convient. Remontoir. Nous te tendons une main amie, c'est tout. La situation est plus complexe que nous ne l'avions anticipé. Tu as dû le constater : les indices troublants transmis par les données, les résidus – trop petits et insignifiants par eux-mêmes – mais qui mènent tous à une conclusion claire. Il ne s'agit pas seulement des Loups, Remontoir. Il y a autre chose.]

Je n'ai rien vu que je ne puisse expliquer.

[Alors tu n'as pas bien regardé. Remontoir, examine nos données, si tu ne nous fais pas confiance. On verra bien si tu ne changes pas d'avis, à ce moment-là. Tu verras que tout sera plus clair.]

Un noyau de données s'inscrit dans sa tête. Un instinct lui dit de le supprimer avant de le lire, alors qu'il était encore compressé. Mais il décida de le conserver pour le moment.

Vous proposez un partenariat.

[Désunis, nous ne les vaincrons jamais. Ensemble, nous pouvons jouer un rôle significatif.]

Peut-être. Mais ce n'est pas vraiment moi que vous voulez, hein ?

[Bien sûr que non, Remontoir.]

Il eut un sourire : les Conjoinneurs de Skade n'ayant plus de chef, il se pouvait qu'ils soient poussés vers lui par la pulsion instinctive de combler ce vide, mais ce qu'ils voulaient surtout, c'était l'arme hypométrique. C'était la seule technologie qu'ils n'avaient pas réussi à copier ou à contrer, malgré l'enlèvement d'Aura par Skade. Il leur

suffisait d'un prototype ; il n'avait même pas besoin d'être intact, tant qu'ils pouvaient reconstituer sa configuration opérationnelle.

Merci de votre proposition, mais je suis un peu occupé en ce moment. Si nous en parlions plus tard ? Dans quelques mois, disons ?

[Remontoir... Ne nous oblige pas à faire ça.]

Il appliqua une poussée latérale, s'écartant grossièrement de l'autre vaisseau. Il esquaissa la cartographie des zones fonctionnelles de son cerveau qui s'activaient et se ralentissaient alors que le sang affluait dans son crâne. Un instant plus tard, la corvette le suivait, singeant ses mouvements aléatoires avec une finesse qui frôlait la dérision.

[Nous avons besoin de cette arme, Remontoir.]

C'est bien ce que je pensais. Pourquoi ne pas l'avoir dit tout de suite ?

[Nous voulions te laisser une chance de partager notre point de vue.]

Je suppose que je devrais vous en être reconnaissant ?

Son vaisseau fit une embardée. Dans sa tête s'illuminèrent des rapports de dégâts aussi fulgurants qu'une migraine. Ils l'avaient atteint avec de multiples projectiles pénétrants, de façon très chirurgicale : ils ne voulaient pas pulvériser son appareil mais lui en faire perdre le contrôle afin de l'accoster. Le problème de sa survie était accessoire.

[Remets-nous l'arme tout de suite, Rem, et nous te laisserons suffisamment de capacité de vol pour échapper à l'amas de Loups en approche.]

Désolé, mais ça ne fait pas partie de mes projets pour aujourd'hui.

Son vaisseau se remit à bringuebaler : d'autres fonctions vitales tombèrent en panne ou lui refusèrent tout service. Le vaisseau s'efforçait de trouver des routines de secours afin de rester navigable, mais il y avait une limite aux avaries qu'il pouvait surmonter. Remontoir renonça à riposter ; il préférait économiser ses armes conventionnelles pour l'amas de Loups. Restait l'arme hypométrique, qui avait été à peine testée depuis sa pénible mise au point.

Il émit la commande mentale qui déclenchait l'activation énergétique, compensant la dérive de vecteur et transférant le moment angulaire vers les intérieurs étincelants de l'arme. Extérieurement, aucun changement n'était apparent dans le système. Il se demanda quel genre de sondes la corvette avait braquées sur lui, et si elles étaient assez sensibles pour capter les subtiles signatures d'activation.

C'était une petite arme, à la précision et au volume d'effet radial forcément limités (la terminologie conventionnelle – les notions de « portée » et de « précision », par exemple – n'était que vaguement applicable aux armes hypométriques). Mais elle s'activa très rapidement. Il régla la mesure d'effet en explorant la topographie

complexe des paramètres de l'amie correspondant à un point spécifique du volume d'espace environnant.

Puis il rétablit la communication avec la corvette.

Reculez.

[Nous te le répétons, Remontoir, ne nous oblige pas à faire ça.]

L'arme se déchargea. La carte des fréquences micro-ondes de la corvette fit tout à coup apparaître une blessure : une morsure parfaitement hémisphérique dans l'un des points froids de la coque. Les gradients de température cryogénique tournaient et viraient, comme l'eau dans la bonde d'un évier, dans leurs efforts pour trouver un nouvel équilibre. Des paires de noyaux de refroidissement se verrouillèrent en mode d'oscillation instable.

L'arme se réactiva. Remontoir fora un autre trou dans la coque de la corvette, plus profond, apparemment.

La corvette réagit. Remontoir para à regret, par tout un éventail de contre-mesures, en prenant garde à en conserver une partie pour les machines inhibitrices.

L'arme s'activa une troisième fois. Il se concentra, s'obligeant à envisager la solution sous tous les angles. La moindre erreur à ce stade pouvait être fatale pour l'ensemble des protagonistes.

Décharge. Sa troisième attaque fut rigoureusement invisible. S'il avait bien calculé, il avait fait un trou sphérique dans le vaisseau, épargnant la coque. Il n'avait touché aucun des systèmes vitaux internes. Et surtout, le centre de ce dernier trou devait se trouver dans l'alignement des deux autres, à un micron près.

Il attendit un moment qu'ils prennent conscience de la précision – et de la modération – de son attaque avant de reprendre contact.

La prochaine fois, je détruis votre système de support-vie. Message reçu ?

La corvette hésita. Quelques secondes s'écoulèrent, le temps pour les acolytes de Skade de passer en revue des milliers de scénarios de réponse possible, jonglant avec eux de la même façon que les enfants jouent avec un jeu de construction, érigeant d'énormes édifices chancelants d'offensives et de contre-offensives. Ils ne s'attendaient probablement pas à ce qu'il tourne l'arme contre eux. Leurs services de renseignement ne pouvaient pas imaginer qu'il la contrôlait avec cette précision. Et même s'ils l'avaient su, même s'ils avaient envisagé la possibilité qu'il les attaque, ils seraient sûrement partis du principe qu'il viserait le noyau de propulsion de leur vaisseau, l'anéantissant dans un éclair de lumière aveuglante.

Au lieu de quoi il les avait laissés repartir avec un avertissement. Remontoir se disait que ce n'était pas le moment de se faire de nouveaux ennemis.

Il n'y eut pas d'autre échange. Il regarda, fasciné, les moteurs

cryoarithmétiques lisser les gradients de température autour des blessures extérieures, s'efforçant de remédier aux dégâts. Puis la corvette fit demi-tour, sa propulsion poussée au maximum.

Remontoir s'autorisa un minuscule instant d'autosatisfaction. Il avait bien joué le coup. Son vaisseau était encore capable de voler en dépit des dégâts qu'il avait subis. Il n'avait plus à se soucier, à présent, que de l'amas approchant de machines inhibitrices. Elles seraient sur lui d'ici trois minutes.

Deux mille kilomètres... mille... cinq cents... À cette distance, ses capteurs s'échinaient à gérer l'amas de Loups comme une unique entité, renvoyant des estimations rigoureusement contradictoires sur leur distance, leur échelle et leur disposition géométrique. Il devait se contenter de focaliser ses efforts sur les noyaux les plus importants, rectifiant le camouflage de sa coque afin de fournir une meilleure ligne de visée, plus en accord avec le fond cosmique. Il ajusta son vecteur de propulsion, au prix d'une certaine accélération, en dirigeant les cônes d'éjection de son vaisseau hors de la concentration mouvante des machines ennemies. Les éjections étaient invisibles, quasi indécélables par les méthodes à sa portée. Il espérait que les Inhibiteurs étaient pareillement handicapés, mais il préférait ne pas prendre de risques.

Les amas se réorganisèrent. Ils étaient encore trop loin et trop dispersés pour offrir une bonne cible à l'arme hypométrique. Il craignait également un peu de l'utiliser contre eux, sinon comme arme de la dernière chance. Il était conscient du danger de la leur montrer trop souvent, leur fournissant ainsi les données nécessaires pour émuler une réponse. C'était déjà arrivé avec d'autres armes : de temps à autre, les Inhibiteurs avaient mis au point des ripostes efficaces pour contrer les technologies humaines, y compris certaines de celles qu'Aura leur avait procurées. Les machines non humaines ne les fabriqueraient peut-être même pas, se contentant de récupérer des mesures de contre-offensive dans une mémoire raciale antique, confuse. Cette hypothèse inquiétait plus Remontoir que l'idée qu'ils puissent mettre une réaction au point par l'intermédiaire d'une pensée consciente. On pouvait toujours espérer qu'une sorte d'intelligence soit battue en brèche par une autre, ou que cette intelligence – soucieuse et sujette au doute – finisse par conspirer à sa propre chute. Et s'il n'y avait pas de raison derrière les activités des Inhibiteurs, mais un simple processus de récupération d'archives, une bureaucratie rigoureusement dénuée de conscience, vouée à l'anéantissement systématique ? La galaxie était un endroit très ancien, elle avait été le théâtre de bien des idées intelligentes. Il était plus que vraisemblable

que les Inhibiteurs possédaient toutes sortes d'antiques données sur les nouvelles armes et les technologies humaines. S'ils n'avaient pas encore mis au point de ripostes efficaces, c'était parce que le système de récupération était lent, et les archives dispersées. Ce qui signifiait que les hommes ne pouvaient rien tenter, à long terme. Ils n'avaient aucun moyen de vaincre les Inhibiteurs par les armes, sauf sur une échelle très limitée. Au niveau galactique, par-delà les plus proches systèmes solaires, les jeux étaient faits.

Mais par le truchement de sa mère, Aura leur avait dit que ce n'était pas fini, pas encore. D'après Aura, il y avait un moyen, sinon d'emporter la victoire, en tout cas de gagner du temps sur les Inhibiteurs.

Des fragments, des lambeaux : c'était tout ce qu'ils avaient réussi à glaner à partir des messages confus d'Aura. Mais ils en avaient dégagé des ébauches de signaux. De temps à autre, un amas de mots était apparu.

Hela. Quaiche. Ombres.

Des parcelles arrachées à un tout plus vaste que son jeune âge interdisait à Aura d'articuler. Remontoir en était réduit à deviner l'image d'ensemble à l'aide de ce qu'ils avaient appris avant que Skade ne l'enlève. Skade et Aura étaient toutes les deux parties, à présent, mais il avait encore et toujours ces bribes. Elles devaient bien avoir un sens, si invraisemblable que ça paraisse. Et il y avait un lien clair, alléchant, entre deux d'entre elles : Hela et Quaiche. Associés, ces mots voulaient dire quelque chose. Seulement, des « ombres », il ne savait rien.

Qu'étaient-elles, et que pourraient-elles changer ?

L'amas était très proche, à présent. Il avait commencé à former des cornes autour des deux côtés de son vaisseau, des pinces noires traversées, dans leurs profondeurs, par des éclairs violets. On entrevoyait à présent des ébauches de symétries cubiques dans les bords tranchants et les courbes accentuées. Il reconsidéra son option, prenant en compte les systèmes endommagés par l'attaque des Conjoinneurs. Il ne voulait pas utiliser l'arme hypométrique pour le moment, et il doutait de pouvoir la réactiver à temps pour une seconde attaque.

La planète, devant lui, était devenue beaucoup plus vaste. Il avait écarté l'autre amas de son esprit, mais il était toujours là, et continuait à se rapprocher de la fragile biosphère mystif et de ses parasites humains. La moitié du monde était plongée dans les ténèbres, le reste était une turquoise mouchetée, tavelée de nuages blancs et de systèmes cycloniques tourbillonnants.

Remontoir prit sa décision : ce serait les mines-ballons.

En une fraction de seconde, des ouvertures apparurent au niveau

de l'habitable du vaisseau en forme de trident. Une fraction de seconde plus tard, la coque fut ébranlée par le déploiement de lanceurs – et une demi-douzaine de munitions de la taille d'un melon furent propulsées dans toutes les directions.

Une seconde entière passa, puis les munitions explosèrent selon une séquence chronométrée avec précision. Il n'y eut pas d'éclairs balbutiants d'un blanc aveuglant ; ce n'étaient ni des systèmes à fusion ni des ogives à antimatière. En fait, ce n'étaient des bombes que dans une acception très large : à l'endroit où chacune des charges avait explosé, il y eut, soudain, une sphère de vingt kilomètres de large pareille à un ballon qui aurait gonflé instantanément. La surface de chaque sphère était ridée comme la peau d'un fruit ratatiné, ombrée de noir violacé, parcourue d'ondes colorées et de marbrures répugnantes. À l'intersection de deux sphères – lorsque les charges étaient à moins de vingt kilomètres l'une de l'autre au moment de l'explosion –, le plan de joint scintillait d'émanations poudreuses, violettes et bleu pastel.

Le mécanisme des mines-ballons était aussi compliqué et insondable que celui des armes hypométriques. Il y avait des analogies troublantes entre les deux technologies, ce qui permettait d'imaginer qu'elles étaient de la même origine, ou de la même époque de l'histoire galactique.

Remontoir soupçonnait les mines-ballons de représenter une étape primitive vers l'ingénierie métrique des Vélaires. Tout comme les Vélaires avaient appris à enclaver des volumes d'espace de dimensions cosmiques dans des coques d'espace-temps reconfiguré – avec ses propriétés défensives propres, inconcevables –, les mines-ballons produisaient des coques instables d'une vingtaine de kilomètres de diamètre. Elles se dégradaient et reprenaient leur volume normal d'espace-temps en quelques secondes, surgissant dans un frémissement de quantas exotiques. À l'endroit où elles s'étaient trouvées, les propriétés locales de la métrique trahissaient de modestes indications de stress primitif. Mais les coques ne pouvaient jamais être agrandies ou prorogées, du moins pas à l'aide de la technologie qu'Aura leur avait fait connaître.

Son éventail de munitions était déjà en cours de dégradation. Les sphères éclatèrent l'une après l'autre, en séquence aléatoire.

Remontoir examina les dégâts. Aux endroits où les coques avaient explosé, les machines inhibitrices qui les avaient rencontrées avaient simplement cessé d'exister. On remarquait, dans les agrégats frénétiques d'éléments cubiques, des cicatrices lisses, aux courbes mathématiques douces. Des éclairs se propageaient dans la structure en ruine, leur vacillement dément n'évoquant rien tant que la souffrance et la fureur.

Les frapper tant qu'ils sont à terre, se dit Remontoir. Il émit la commande mentale qui devait projeter un éventail final de mines-ballons dans la machinerie environnante.

Rien. Les messages d'erreur affluèrent à son cerveau : le mécanisme de lancement était endommagé. Il avait été touché lors de l'attaque précédente. Remontoir avait eu de la chance qu'il marche une fois.

Remontoir s'autorisa alors un instant de terreur authentique, glacée. Ses options étaient maintenant sérieusement réduites. Sa coque n'était pas blindée : c'était encore une technologie non humaine héritée d'Aura, mais, comme la suppression de l'inertie, elle ne fonctionnait pas bien à proximité de l'arme hypométrique. Le blindage de coque venait des larves, l'arme hypométrique et les mines-ballons d'une civilisation différente. Il y avait malheureusement des problèmes de compatibilité entre elles. Il ne disposait plus que de l'arme hypométrique et de ses armements conventionnels, mais il n'y avait pas encore de cible claire pour une attaque.

Une vibration de la coque traduisit le lancement des mines conventionnelles. Des explosions de fusion maculèrent le ciel. Il sentit le choc en retour électromagnétique ébranler ses implants, et des formes abstraites, palpitantes, traversèrent son champ visuel.

Les Inhibiteurs étaient toujours là. Il lança deux missiles Stinger, les regarda percuter les intercepteurs à une centaine de g. Il ne se passa rien : ils n'avaient même pas détoné correctement. Il n'avait pas d'armes à rayon, plus rien à utiliser.

Remontoir se calma instantanément. Son expérience lui disait qu'il n'avait aucun intérêt à utiliser l'arme hypométrique. Tout ce qu'il risquait était de leur donner une chance de plus d'étudier son fonctionnement opérationnel. Il ne manquerait plus que les Loups s'emparent de l'une des armes. Il ne pouvait pas permettre cela.

Il prépara la commande d'autodestruction, visualisant la couronne de mines à fusion massées dans la nacelle de l'arme non humaine. Elles produiraient, en sautant, un éclair spectaculaire, presque aussi vif que celui qui suivrait, un instant plus tard, quand la propulsion conjointeur exploserait à son tour. Il y avait, se dit-il, très peu de chances que l'un ou l'autre soit apprécié par des spectateurs.

Remontoir procéda à un rajustement de son état mental afin de n'éprouver aucune crainte, aucune appréhension à l'idée de sa propre mort. Il ne ressentait qu'un picotement d'irritation à la perspective de ne plus être là pour assister à la suite des opérations. Il envisageait la perspective de sa propre disparition avec l'acceptation ennuyée de celui qui attend un éternuement. Décidément, le fait d'être un Conjointeur s'accompagnait de certaines consolations.

Il était sur le point d'exécuter la commande lorsqu'il se passa

quelque chose. Les machines restantes s'écartèrent de son vaisseau, battant en retraite avec une vitesse surprenante. Au-delà des machines, ses capteurs détectèrent des indices de tirs, d'explosions, et beaucoup de masses mouvantes – des détonations de mines-ballons, aux signatures subtilement différentes de celles qu'il avait utilisées. Des explosions d'ogives à fusion et à antimatière suivirent, puis il y eut les cônes d'éjection filants de missiles, et finalement une unique explosion, massive, sans doute celle d'un casse-monde.

Rien de tout ça n'aurait eu la moindre importance en temps normal, mais sa propre attaque avait affaibli les machineries inhibitrices. Le capteur de masse décela la signature d'un unique petit vaisseau, qui ressemblait à une corvette de classe Murène, de fabrication conjoinneur.

Il devina que c'était le vaisseau qu'il avait épargné. Ses occupants avaient fait demi-tour, à moins qu'ils ne l'aient suivi. Ils s'efforçaient à présent d'attirer les machines inhibitrices loin de lui. Remontoir savait avec certitude que cette attitude était suicidaire : ils ne pouvaient espérer regagner leur camp à l'issue de l'engagement. Et pourtant, ils avaient pris la décision de l'aider, même après leur attaque initiale et son refus de leur remettre l'arme hypométrique. Pensée conjoinneur typique, se dit-il. Ils n'hésitaient pas à changer de tactique au dernier moment si cela pouvait se révéler profitable à long terme pour le Nid Maternel. Ils ignoraient la honte et la frustration.

Ils avaient essayé de négocier avec lui et, voyant que cela échouait, ils avaient tenté d'obtenir ce qu'ils voulaient par la force, mais ça n'avait pas marché non plus. Et pour leur mettre le nez dedans, il les avait ostensiblement épargnés. Était-ce une manifestation de gratitude ? Peut-être, se dit-il, mais dans ce cas elle était sans doute davantage destinée aux observateurs du combat, aux alliés de Remontoir et aux autres factions conjoinneurs, qu'à lui-même : que tous contemplent le courageux sacrifice qu'ils effectuaient ici. Qu'ils voient comment ils effaçaient l'ardoise. Si vingt-huit mille et une propositions de partage des ressources avaient échoué, peut-être ce geste changerait-il tout...

Remontoir n'en savait rien ; pas encore. Il avait pour l'heure d'autres problèmes en tête.

Son vaisseau s'éloigna du magma de Loups et de Conjoinneurs. Derrière, l'énergie et la force pures s'efforçaient de ramener l'affaire à ses fondamentaux. Une lumière absurdement brillante illumina le ciel. Une lumière si intense qu'il aurait juré qu'une partie de la lueur l'atteignait à travers la coque noire, opaque, de son vaisseau.

Il ramena son attention vers l'autre amas, celui qui était maintenant tout près de la planète. Il zooma sur une certaine partie de la masse noire et la regarda s'accumuler pendant quelques heures au-

dessus de la partie éclairée de la planète, en un point spécifique de la surface. Et cette masse n'était pas inactive.

Hela, 2727

Quaiche était seul dans son donjon, avec la poupée d'acier. Il n'entendait que sa propre respiration et les bruits attentifs de son lit médicalisé. Les jalousies étaient à moitié fermées, et les six murs de la pièce étaient striés de raies parallèles, d'un rouge farouche.

Il sentait, très faiblement – et encore, parce qu'il avait appris à les reconnaître –, les mouvements de roulis et de tangage de la Morwenna avançant le long de la Voie. Loin de le gêner, ce balancement le rassurait. Lorsque la cathédrale serait aussi stable que le roc, il saurait qu'ils prenaient du retard sur Haldora. Mais la cathédrale ne s'était pas arrêtée depuis plus d'un siècle, et pour quelques heures seulement, lors d'une panne de réacteur. Depuis, tout en grandissant – sa hauteur avait doublé puis quadruplé –, elle n'avait cessé d'avancer, suivant la Voie à la vitesse voulue pour rester juste au-dessous d'Haldora, afin que son reflet soit toujours transmis par les miroirs à ses yeux perpétuellement attentifs, maintenus ouverts par les griffes. Aucune cathédrale de la Voie ne pouvait se targuer de cet exploit : la Dame de Fer, la grande rivale de la Morwenna, avait été clouée sur place pendant toute la durée d'une rotation, il y avait cinquante-neuf ans de ça. Soixante ans avaient passé, mais la honte de cette immobilisation – elle avait dû attendre le retour des autres cathédrales, trois cent vingt jours plus tard – pesait encore lourdement sur elle. Dans toutes les cathédrales, y compris la Morwenna, un vitrail commémorait cette humiliation.

La couchette le propulsa vers la fenêtre de l'ouest et s'inclina légèrement pour lui faciliter la vue. Les miroirs pivotèrent autour de lui, accompagnant son déplacement, afin de maintenir les lignes de visée. Quelle que soit la position du lit médicalisé, Haldora demeurerait dans son champ de vision. Sa lumière lui était renvoyée plusieurs fois, projetée selon tous les angles, inversée, retournée et à nouveau réfléchie, agrandie et rapetissée par les lentilles achromatiques, mais c'était toujours sa lumière qui lui parvenait, pas une image de

deuxième ou troisième génération projetée sur un écran. Elle était toujours là, mais jamais tout à fait identique d'une heure à l'autre. D'abord, sa luminosité changeait tout au long du cycle de quarante heures de l'orbite d'Hela : la face complètement éclairée se réduisait à un croissant et laissait place à la face plongée dans la nuit, battue par les tempêtes. Par ailleurs, au cours de n'importe quelle phase, les détails des ombres et des bandes variaient d'un passage à l'autre. Cela suffisait à lui ôter de la tête le sentiment que l'image avait été gravée dans son cerveau.

Ce n'était pas tout ce qu'il voyait, évidemment. Haldora était entourée d'un anneau noir qui passait au gris argent et d'une bande compacte d'environnement immédiat, aux détails indistincts. Il pouvait regarder sur le côté, auquel cas il voyait Haldora du coin de l'œil, mais il ne le faisait pas très souvent, parce qu'il avait peur qu'une éclipse ne se produise alors qu'il n'était pas totalement concentré sur la planète.

Même quand il regardait Haldora bien en face, il avait appris à tirer le meilleur parti de sa vision périphérique. C'était étonnant comment le cerveau arrivait à combler les vides, suggérant des détails que ses yeux ne pouvaient vraiment pas distinguer, à cause de la résolution. Quaiche s'était souvent fait la réflexion que si les hommes savaient à quel point leur perception du monde était non pas le fait de la perception directe, mais le produit de l'interpolation, de la mémoire, de la supputation, alors ils deviendraient tranquillement fous.

Il regardait donc la Voie. Très loin, vers l'est, quelque chose scintillait. C'était la limite nord du Gullveig, la plus grande chaîne de montagnes de l'hémisphère Sud d'Hela. C'était la dernière caractéristique géologique majeure que la Morwenna traverserait avant la grande ligne droite du plateau de Jarnsaxa qui menait à l'Escalier du Diable. La Voie coupait l'extrémité nord de la chaîne de Gullveig, traversant les contreforts des collines par une série de canyons aux parois abruptes. C'est là qu'on signalait une avalanche. On disait que c'était sérieux : la passe était complètement obstruée par des centaines de mètres d'épaisseur de glace. Quaiche avait personnellement interrogé le chef des équipes permanentes de voirie, un peu plus tôt dans la journée : un homme appelé Wyatt Benjamin, qui avait perdu une jambe dans on ne savait quel accident, il y avait bien longtemps.

« Pour moi, c'est du sabotage, lui avait dit Benjamin. Une douzaine de charges explosives placées dans la paroi par la dernière caravane qui a emprunté la passe, avec des détonateurs à temporisation. Une action de ralentissement par des cathédrales à la traîne. Elles n'arrivent pas à tenir le rythme, alors elles ne voient pas

pourquoi les autres le feraient.

— C'est une sacrée accusation que je ne me risquerais pas à porter sur la place publique, avait dit Quaiche, comme si cette idée ne l'avait jamais effleuré. Enfin, il se peut que vous ayez raison, même si ça me chagrine de l'admettre.

— Ne vous y trompez pas, c'était voulu.

— La question est : qui va dégager tout ça ? Il faut que ce soit fait en... en quoi ? dix jours au maximum, c'est le temps qui reste avant que nous arrivions sur place...

— D'accord, avait acquiescé Wyatt Benjamin, mais je doute que vous ayez envie d'être dans les parages quand nous déblaierons.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que, croyez-moi, on va pas enlever ça au cure-dent ! »

Quaiche avait reçu l'information cinq sur cinq.

« Il y a bien eu un éboulement de magnitude trois, il y a quatre ans, près de la patte-d'oie de Moroz, n'est-ce pas ? Il me semble que la Voie avait été dégagée par les moyens conventionnels, en moins de dix jours.

— Oh, ce serait faisable en moins de dix jours si nous ne tournions pas à effectifs réduits.

— C'est curieux, avait répondu Quaiche, en fronçant les sourcils. Que se passe-t-il ?

— Tout a été réquisitionné, les hommes et le matériel. Ne me demandez pas pourquoi, ou par qui. Je ne suis qu'un employé de la Voie Permanente. Et je suppose que si ça venait de la Tour de l'Horloge, vous seriez déjà au courant.

— Sans doute, avait confirmé Quaiche. Les ordres doivent venir d'un échelon inférieur. À mon avis, un autre département de voirie a découvert un problème auquel il aurait déjà dû remédier, une tâche qui a été oubliée lors du dernier passage. Ils ont besoin de toute cette lourde machinerie pour arranger les choses à toute vitesse, avant qu'on ne s'en aperçoive.

— Eh bien, on s'en est aperçus, avait répondu Benjamin, qui avait pourtant semblé disposé à accepter l'explication de Quaiche.

— Bah, vous n'avez qu'à trouver un autre moyen de dégager la Voie.

— Le moyen, on le connaît, avait rétorqué l'homme.

— Le Feu Céleste ? avait avancé Quaiche en mettant dans sa voix la dose de terreur convenue.

— S'il le faut, nous n'hésiterons pas à l'utiliser. C'est pour ça que nous le transportons avec nous.

— Les charges nucléaires ne devraient être employées qu'en dernier ressort, avait rappelé Quaiche sur le ton de mise en garde qui s'imposait. Vous êtes sûr que cette obstruction ne peut être levée par

les moyens conventionnels ?

— En dix jours, avec les hommes et le matériel dont nous disposons ? Aucune chance.

— Eh bien, va pour le Feu Céleste, avait répondu Quaiche en formant une sorte de clocher avec les brindilles qui lui servaient de doigts. Informez les autres cathédrales du territoire œcuménique de l'initiative que nous prenons. Elles ont intérêt à reculer dans la distance de sécurité, à moins qu'elles n'aient amélioré leur bouclier protecteur depuis la dernière fois.

— Il n'y a pas d'autre solution », avait acquiescé Benjamin.

Quaiche lui avait mis la main sur l'épaule.

« Faites ce qu'il faut. Tout ira bien. Dieu veille sur nous. »

Quaiche sortit de sa rêverie avec un sourire. Le chef de la voirie était parti organiser le modeste et diffus déploiement de charges à fusion contrôlée. Il était seul avec la Voie, la poupée d'acier et le scintillement alléchant de la chaîne de Gullveig dans le lointain.

— C'est vous qui avez provoqué cette chute de glace, hein ?

— Qui vous a donné la parole ? fit-il à l'adresse de la poupée d'acier.

— Personne.

Il fit un effort sur lui-même pour garder un ton mesuré et ne pas trahir sa peur.

— Vous ne devriez pas pouvoir parler à moins que je ne vous le permette.

— Il faut croire que ça ne marche pas comme ça, fit la voix, tenue, sèche comme un roseau, qui émanait d'un haut-parleur bon marché fixé derrière la tête de la poupée d'acier, hors de vue des visiteurs occasionnels. Nous entendons tout, Quaiche, et nous parlons quand ça nous plaît.

Ça n'aurait pas dû être possible. Le haut-parleur n'était censé fonctionner que lorsque Quaiche le mettait en marche.

— Vous ne devriez pas pouvoir faire ça.

— Ce n'est qu'un début, Quaiche, répondit sur un ton moqueur la voix qui semblait produite par une médiocre flûte. Si vous voulez nous enfermer dans une cage, nous trouverons toujours le moyen d'en sortir.

— Alors je devrais vous détruire tout de suite.

— Vous ne pouvez pas. Et vous n'essaierez même pas. Nous ne sommes pas vos ennemis, Quaiche. Vous devriez le savoir, maintenant. Nous sommes là pour vous aider. Nous ne vous demandons pas grand-chose en retour.

— Vous êtes des démons. Je ne négocie pas avec les démons.

— Pas des démons, Quaiche. Juste des ombres, tout comme vous n'êtes qu'une ombre pour nous.

Ils avaient déjà eu cette conversation. Plusieurs fois.

— Je pourrais vous tuer, dit-il.

— Eh bien, essayez toujours !

La réponse s'imposa à lui, comme d'habitude : il ne le ferait pas parce qu'elles pouvaient lui être utiles. Parce qu'il arrivait encore à les contrôler. Et parce qu'il redoutait autant ce qui arriverait s'il les éliminait que s'il les laissait en vie. Il y en avait d'autres, là d'où elles venaient.

Beaucoup plus.

— Vous savez pourquoi, dit-il, d'une voix qui lui parut pitoyable.

— La fréquence des éclipses augmente, dit la poupée d'acier. Vous savez ce que ça veut dire, hein ?

— Ça veut dire que la fin des temps est proche, répondit Quaiche. C'est tout.

— Ça veut dire que la dissimulation échoue. Ça veut dire que le mécanisme sera bientôt évident pour tout le monde.

— Il n'y a pas de mécanisme.

— Vous l'avez vu par vous-même. Les autres le verront aussi, quand les éclipses auront atteint leur point culminant. Et tôt ou tard, quelqu'un voudra traiter avec nous. Pourquoi attendre jusque-là, Quaiche ? Pourquoi ne pas traiter avec nous maintenant, selon les meilleurs termes possibles ?

— Je ne traite pas avec des démons.

— Nous ne sommes que des ombres, répéta la poupée d'acier. Que des ombres, qui murmurent par-delà le vide qui nous sépare. Maintenant, aidez-nous à le franchir, que nous puissions vous aider.

— Je ne ferai pas ça. Jamais.

— Une crise s'annonce, Quaiche. Tout indique qu'elle a déjà commencé. Vous avez vu les réfugiés ; vous connaissez les histoires qu'ils racontent, les machines surgies des ténèbres, du froid. Des engins de destruction. Nous l'avons déjà vu, dans ce système même. Vous ne les vaincrez pas sans notre aide.

— Dieu interviendra, répondit Quaiche.

Ses yeux larmoyants brouillaient l'image d'Haldora.

— Dieu n'existe pas, répondit la poupée d'acier. Il n'y a que nous, et notre patience n'est pas sans limites.

La poupée d'acier se tut. Elle avait dit ce qu'elle avait à dire pour la journée, laissant Quaiche seul avec ses larmes.

— Le Feu Céleste, murmura-t-il.

Quand Vasko regagna le cœur de l'iceberg, la musique s'était tue. La masse légère de la couveuse au bout du bras, il retraversa l'amas de piques de glace en suivant le chemin maintenant bien dégagé. La glace tintait et craquait autour de lui lorsque la couveuse heurtait un obstacle. Scorpio lui avait dit de prendre son temps pour regagner le vaisseau dévasté, mais il savait que le porcko voulait seulement lui éviter un désespoir inutile. Il avait fait prévenir Blood, dit à Urton ce qui se passait, et il était revenu avec la couveuse, aussi vite que possible.

Quand il approcha de la déchirure dans la paroi du vaisseau, il sut que c'était fini. Une colonne de lumière tombait du plafond de glace, à l'endroit où quelqu'un avait fait un trou d'un mètre de large vers le ciel. Scorpio était planté dans le cercle de lumière au pied de la colonne, ses traits dramatiquement éclairés par en haut, comme dans une gravure à la manière noire. Il avait les yeux clos. La lumière poussiéreuse teintait en bleu-gris les fines soies de son crâne épais, enfoncé dans le joug de ses larges épaules. Il tenait dans ce qui lui servait de main un objet qui tachait la glace de rouge.

— Monsieur ? demanda Vasko.

— C'est fini, répondit Scorpio.

— Je suis désolé que vous ayez dû faire ça, monsieur.

Le porcko riva sur lui ses yeux clairs, injectés de sang. Ses mains tremblaient. Il prit la parole, d'une voix à la fois parfaitement humaine et comme désincarnée. Une voix de fantôme en train de se dissiper.

— Pas autant que moi.

— Je l'aurais fait, si vous me l'aviez demandé.

— Je ne vous l'aurais pas demandé, répondit Scorpio. Je ne l'aurais demandé à personne.

Vasko chercha quelque chose à dire. Il aurait voulu savoir si Skade lui avait permis de faire preuve de miséricorde. Il se dit qu'il n'avait pas pu rester parti plus de dix minutes. Cela voulait-il dire, dans une atroce algèbre de la souffrance – aussi atroce qu'improbable –, que Skade avait accordé à Clavain un peu de répit par rapport à la mort prolongée qu'elle lui avait promise ? Avait-elle fait preuve de pitié, ne serait-ce qu'en amputant de quelques maigres minutes ce qui avait dû être une agonie indicible ?

Il était incapable de le dire. Il n'était même pas sûr d'avoir vraiment envie de le savoir.

— J'ai apporté la couveuse, monsieur. L'enfant... ?

— Aura va bien. Elle est avec sa mère.

— Et Skade, monsieur ?

— Elle est morte. Elle savait qu'elle n'en avait plus pour longtemps, de toute façon, répondit le porcko d'une voix atone, vidée de tout sentiment. Elle avait détourné ses propres ressources corporelles pour maintenir Aura en vie. Il n'en restait pas grand-chose quand nous lui avons ouvert le ventre.

— Elle voulait qu'Aura vive, dit Vasko.

— Ou elle voulait être en position de faire chanter Clavain quand nous sommes arrivés avec lui.

Vasko leva la boîte de plastique légère, comme si Scorpio ne l'avait pas bien entendu.

— La couveuse, monsieur. Nous devrions y placer l'enfant tout de suite.

Scorpio se pencha, essuya la lame de son scalpel sur la glace. La traînée rouge se diffusa dans le givre selon des schémas qui rappelèrent à Vasko des iris. Il pensa que le porcko allait jeter l'instrument, mais il le mit dans sa poche.

— Jaccottet et Khouri vont la mettre dans la couveuse, dit-il. Pendant ce temps-là, nous allons nous occuper de Clavain, tous les deux.

— Monsieur ?

— Ses dernières volontés. Il a demandé que son corps soit confié à la mer. Je pense que nous lui devons bien ça, fit Scorpio en repartant vers l'intérieur du vaisseau.

— Ce furent ses dernières paroles, monsieur ?

Scorpio se retourna lentement vers Vasko et le regarda un long moment, la tête inclinée. Vasko eut l'impression qu'il pesait son âme, exactement comme le vieil homme l'avait jaugé, et il éprouva le même sentiment d'inaptitude. Qu'attendaient-ils de lui, ces monstres du passé ? Qu'était-il censé faire ?

— Ce ne furent pas ses dernières paroles, non, répondit tout bas Scorpio.

Ils posèrent le sac corporel sur la frange de glace qui entourait l'iceberg. Vasko dut faire un effort pour se rappeler qu'ils n'étaient encore qu'au milieu de la matinée. Les nuages d'un gris humide formaient, d'un horizon à l'autre, comme un plafond posé en équilibre sur la pointe de l'iceberg. À quelques kilomètres de là, un œil menaçant, d'un noir d'encre, s'ouvrait dans la couverture de nuages. Il

semblait se déplacer contre le vent, à la recherche d'on ne savait quoi. Vers l'horizon, des éclairs gravaient des lignes étincelantes sur l'argent terni du ciel. Au loin, la pluie tombait en lents fleuves de suie.

Autour de l'iceberg, la mer roulait ses vagues grises, mornes. Dans toutes les directions, la surface de l'eau était constamment troublée par des formes fugitives, mouvantes, évanescentes, d'un bleu turquoise huileux. Vasko les avait déjà vues : elles remontaient à la surface, s'y attardaient et disparaissaient avant que l'œil ait le temps de les détailler. On aurait dit de vastes bancs de créatures, de vagues formes de baleines qui s'enflaient et tournaient entre les vagues et le crachin. Elles se fondaient et se divisaient, tournoyaient et s'enfonçaient. Leurs formes et leurs tailles étaient impossibles à déterminer précisément, mais ce n'étaient pas des animaux. C'étaient d'immenses agrégats de micro-organismes agissant d'une façon cohérente.

Vasko vit que Scorio regardait la mer. Son visage arborait une expression qu'il ne lui avait jamais vue. Vasko se demanda si c'était de l'appréhension.

— Il se passe quelque chose, n'est-ce pas ? avança-t-il.

— Nous devons l'emmener au-delà de la glace, dit Scorio. L'embarcation tiendra bien encore quelques heures. Aidez-moi à le mettre dedans.

— Nous ne devrions pas perdre trop de temps, monsieur.

— Vous pensez que le temps que ça prendra a la moindre importance ?

— D'après ce que vous avez dit, monsieur, ça en avait pour Clavain.

Ils soulevèrent le sac et le déposèrent dans la plus proche embarcation. À la lumière du jour, la coque noire paraissait déjà beaucoup plus grossière que dans les souvenirs de Vasko. Le métal était criblé, grêlé de petits points de corrosion, parfois assez profonds pour y enfoncer le pouce. Lorsqu'ils soulevèrent le sac par-dessus le bord, le genou de Vasko en détacha des fragments pareils à des écailles métalliques.

Les deux hommes montèrent à bord. Urton, qui devait rester sur le bord de l'iceberg, leur donna une poussée pour les aider à partir. Scorio mit le moteur en route. L'eau bouillonna et l'embarcation se dirigea lentement vers la mer, reprenant le canal qu'elle avait ouvert dans la frange de glace.

— Attendez !

Vasko se retourna. C'était Jaccottet, qui émergeait de l'iceberg. Il tenait la couveuse, et elle était manifestement plus lourde que quand Vasko l'avait apportée.

— Qu'y a-t-il ? demanda Scorio, ralentissant le moteur.

— Vous ne pouvez pas partir sans nous.

— Personne ne s'en va.

— L'enfant a besoin de soins médicaux. Nous devons la ramener sur le continent aussi vite que possible.

— C'est exactement ce que nous allons faire. Vous n'avez pas entendu ce que Vasko a dit ? Il y a un avion qui est en route. Attendez ici, et tout ira bien.

— Par ce temps, l'avion peut mettre des heures, et nous ne savons pas si l'iceberg est stable.

Vasko sentit monter la colère de Scorpio, un peu comme de l'électricité statique. Il en avait la peau qui le picotait.

— Alors, qu'est-ce que vous proposez ?

— Je propose que nous partions tout de suite, monsieur, avec les deux embarcations, exactement comme nous sommes venus. Et que nous retournions vers le sud. L'avion nous repérera par transpondeur. Ça nous permettra de gagner du temps, et nous n'aurons plus à craindre que la glace cède sous nos pieds.

— Il a raison, monsieur, je pense, dit Vasko.

— On vous a demandé quelque chose ? cracha Scorpio.

— Non, monsieur, mais je dis que nous sommes tous impliqués dans cette affaire, il me semble ?

— Vous n'êtes impliqué dans rien du tout, Malinin.

— C'est pourtant ce que Clavain semblait penser.

Il s'attendait à ce que le porcko le tue sur place. La possibilité se présenta à son esprit alors que son regard dérivait vers l'œil noir dans les nuages. Il se rapprochait – il n'était plus qu'à un kilomètre de l'iceberg – et il descendait, commençant à pointer une sorte de doigt vers la mer. Une tornade, comprit Vasko. Il ne manquait plus que ça.

Scorpio se contenta de remettre le moteur en marche.

— Vous êtes avec moi, oui ou non ? lança-t-il en montrant les dents. Si c'est non, descendez et attendez sur la glace avec les autres.

— Je suis avec vous, monsieur, répondit Vasko. Mais je ne vois pas ce qui nous empêche de faire ce que propose Jaccottet. Nous pourrions partir avec les deux embarcations et immerger Clavain en cours de route...

— Descendez.

— Pardon, monsieur ?

— Je vous dis de descendre. Allez, pas de discussion.

De temps en temps, quand il repasserait cet incident dans sa tête, Vasko se demanderait ce qu'il aurait bien pu dire au porcko en cet instant. Il savait déjà qu'il avait franchi une certaine limite et qu'il n'y avait pas de retour en arrière possible. Rien de ce qu'il pourrait dire ou faire n'y changerait quoi que ce soit.

Scorpio agit à la vitesse de l'éclair. Il lâcha la commande du moteur, empoigna Vasko avec les deux moignons garnis de sabots qui

lui servaient de mains et le souleva par-dessus bord. Vasko sentit le haut de la barque s'effriter sous sa cuisse, comme le tour d'une tarte en pâte feuilletée. Puis son dos heurta une couche de glace tout aussi fine et friable, et il se retrouva dans l'eau glaciale. Un froid amer lui remonta le long de la colonne vertébrale, pareil à un piston de souffrance et de violence, l'empêchant de respirer. Il ne pouvait ni crier, ni tenter de se rattraper à quoi que ce soit. C'est à peine s'il se souvenait de son nom, ou de la raison pour laquelle l'idée de se noyer n'était pas si mauvaise, tout compte fait.

Il vit le bateau glisser au loin dans la mer. Et Jaccottet poser la couveuse par terre. Derrière lui, Khouri commença à marcher rapidement dans sa direction, en regardant bien où elle mettait les pieds.

Au-dessus d'eux, le ciel était d'un blanc grisâtre de cervelle, à l'exception du point focal, ténébreux, qu'était l'œil du cyclone. Le tentacule de ténèbres avait presque atteint la surface de l'eau et s'incurvait latéralement, vers l'iceberg.

Scorpio immobilisa le bateau dans des creux d'un mètre. Il avait maintenant moins l'impression de flotter sur l'eau que de se trouver sur un radeau mouvant de matière organique bleu-vert. Ce radeau s'étendait dans toutes les directions sur des dizaines de mètres, mais il était plus épais à l'épicentre, qui semblait se trouver exactement à l'endroit où le vaisseau était immobilisé. Il était entouré d'une bande d'eau relativement non contaminée, noire comme du charbon, au-delà de laquelle se trouvaient plusieurs autres îlots distincts de matière mystif. Sous la surface de l'eau s'entrevoyaient par intermittences des structures tentaculaires, pareilles à des frondes, aussi épaisses que des pipelines. Elles flottaient, ondoyaient et se déplaçaient occasionnellement avec le mouvement lent, bizarrement délibéré, de queues préhensiles.

Scorpio fouilla dans le bateau à la recherche de quelque chose à se mettre sur le visage. L'odeur lui montait à la tête. Les hommes la trouvaient épouvantable, d'une force, d'une violence renversantes. C'était un mélange de relents alimentaires pourrissants, de compost, d'ammoniaque, d'égout, d'ozone. Pour les porckos, c'était une odeur insupportable.

Il trouva une bande dans une trousse de premiers secours et se l'enroula deux fois autour du museau. Il avait les yeux brûlants de larmes, mais il n'y pouvait rien pour le moment.

Il se leva en faisant attention à ne pas faire chavirer l'embarcation et prit le sac corporel. La fureur avec laquelle il avait balancé Vasko hors du bateau l'avait vidé du peu de forces qui lui restait. Le sac lui paraissait trois fois plus lourd qu'il n'aurait dû. Il l'empoigna, les sabots de chaque côté de ce qui était la tête de Clavain, et commença

à le tirer vers l'arrière. Il ne voulait pas risquer de le faire passer par-dessus l'un des bords, craignant que la barque ne se renverse lorsque le poids des deux adultes se retrouverait du même côté de la ligne médiane. Il avait moins à craindre en traînant le corps vers l'avant ou vers l'arrière.

Il glissa. Ses sabots perdirent prise. Il tomba à la renverse sur le renflement calleux de son postérieur, le sac corporel heurtant le fond de l'embarcation avec un choc sourd.

Il essuya les larmes qui lui brouillaient la vue, ce qui n'arrangea rien. L'air était plein de micro-organismes, un brouillard vert qui planait sur l'eau, et en se frottant les yeux il n'avait fait qu'aggraver l'inflammation.

En se relevant, il remarqua distraitement la colonne de noirceur qui descendait du ciel. Il empoigna à nouveau le sac et commença à le soulever vers la poupe. Les formes organiques se massaient autour du bateau en une procession constante d'effigies dérangeantes, de silhouettes vert bouteille se formant et se dissolvant comme les œuvres de topiaires fous. Quand il les regardait directement, les formes n'avaient pas de signification, mais du coin de l'œil il voyait des indications d'anatomie non humaine : une ménagerie de membres aux articulations étranges. Des visages bizarrement organisés, des torses. Des bouches grandes ouvertes. Des amas d'yeux multiples le regardaient, le scrutaient sans le voir. Des lambeaux d'ailes articulées se déployaient comme des éventails. Des cornes, des serres jaillissaient de tout ce vert, s'attardaient un instant et se fondaient à nouveau dans l'informe ; les fluctuations constantes de la biomasse mystif étaient accompagnées par une brise chaude, humide, et un bruit de déchirement et de lapement.

Il se retourna de telle sorte que le sac se retrouve entre la poupe et lui. Il se pencha, l'attrapa par les épaules et le hissa sur le bord métallique de l'embarcation. Il cligna des yeux, essayant de faire le point. Tout autour de lui, la frénésie verte se poursuivait inlassablement.

— Je regrette, dit-il.

Il aurait voulu que ça se passe autrement. Il avait souvent imaginé les circonstances de la mort de Clavain – en partant du principe qu'il vivrait assez vieux pour y assister. Il avait toujours envisagé les funérailles de Clavain comme une cérémonie solennelle, éclairée par des torches, en présence de milliers de gens. Dans son esprit, soit Clavain mourait doucement, veillé par les siens, au sein de la colonie, soit il connaissait une fin héroïque, au cours d'une action courageuse, inattendue. Il partait comme il avait failli partir cent fois, la main crispée sur une blessure à la poitrine, le visage calme, de la couleur du ciel en hiver, conservant juste assez de souffle et de

conscience pour murmurer un message à ceux qui devraient continuer sans lui. Et c'était toujours lui, Scorpio, qui transmettait ces paroles d'adieux.

Sa mort était une chose digne, comme un dossier qu'on referme selon les règles. Et son enterrement était toujours une cérémonie merveilleuse et triste, dont on aurait parlé pendant des générations.

Ça ne se passait pas du tout comme ça.

Scorpio ne voulait pas penser à ce qui se trouvait dans le sac, à ce qui était arrivé. Il ne voulait pas penser à la lenteur délibérée de la mort de Clavain, et encore moins au rôle crucial qu'il y avait joué. Le seul fait d'assister à ce qui était arrivé dans l'iceberg aurait été déjà assez épouvantable. Mais il y avait participé, et c'était comme si on lui avait enlevé une partie irremplaçable de lui-même.

— Je ne les laisserai pas tomber, dit-il. Quand tu étais sur ton île, j'ai toujours essayé de faire les choses comme tu les aurais faites. Ça ne veut pas dire que je me sois jamais pris pour ton égal. Je sais que je ne le serai jamais. J'ai du mal à y voir plus loin que le bout de mon nez. Je te l'ai toujours dit, je suis plutôt du genre manuel.

Ses yeux le brûlaient. Il réfléchit à ce qu'il venait de dire, à l'ironie amère de ses paroles.

— Et voilà : j'ai été un manuel, jusqu'au bout. Je regrette, Nevil. Tu méritais mieux que ça. Tu étais un homme de bien, et tu as toujours fait ce qu'il fallait, quoi qu'il t'en coûte.

Il s'interrompt, reprit son souffle, réprimant le vague sentiment d'absurdité qu'il éprouvait à parler à un sac. Les discours n'avaient jamais été son fort. Clavain s'en serait beaucoup mieux sorti, si les rôles avaient été inversés. Mais il était là, et c'était Clavain qui était dans le sac – mort. Scorpio faisait de son mieux, à sa façon un peu brouillonne, comme il avait toujours fait la plupart des choses dans sa vie.

Clavain lui pardonnerait, il le savait.

— Je vais te laisser partir, maintenant, fit Scorpio. J'espère que c'est vraiment ce que tu voulais, mon vieux pote. J'espère que tu trouveras ce que tu cherchais.

Il donna au sac une dernière poussée, le fit basculer par-dessus bord. Il disparut instantanément dans le radeau vert qui entourait l'embarcation. Dans les moments qui suivirent la disparition du sac, les formes des Mystifs accélérèrent leur activité. La constante procession de formes non humaines devint plus frénétique, basculant vers un summum d'excitation.

Dans le ciel, la colonne noire, pareille à une tête chercheuse, était maintenant presque horizontale, tendue vers l'iceberg. Sa pointe était réduite à un moignon émoussé : elle avait commencé à s'ouvrir, à se diviser en plusieurs doigts noirs qui croissaient et se subdivisaient à

leur tour, foisonnant dans le vide.

Il ne pouvait rien y faire. Il regarda le jeu des formes mystifs, crut un instant voir deux visages humains, féminins, apparaître dans la tempête d'images. Les visages étaient étrangement semblables, mais l'un d'eux avait une maturité qui manquait à l'autre, une résignation sereine, lasse, comme s'il en avait trop vu, trop imaginé, pour toute une vie. Aussi dépourvues d'yeux que des statues, les deux femmes se figèrent, le regardèrent un instant et se fondirent dans le vacillement de masques.

Autour de lui, le radeau commençait se déliter. Le mur de formes changeantes s'effondra dans la mer. Même l'odeur et les miasmes piquantes perdirent un peu de leur virulence. Il supposa que ça voulait dire qu'il avait fait son devoir. Mais, au-dessus de la mer, la trombe noire tendait toujours ses ramifications vers l'iceberg.

Il n'était pas au bout de ses peines.

Le temps que Scorpio rejoigne l'iceberg, l'autre embarcation avait été mise à l'eau : Vasko, Khouri et les deux agents de la Ligue de Sécurité étaient déjà à bord, avec la couveuse. La coque était très enfoncée dans l'eau et tout le monde faisait le dos rond pour s'abriter du crachin. Les Mystifs avaient redoublé d'activité après le moment d'accalmie, quand l'océan avait reçu Clavain. Scorpio était certain maintenant que ça avait un rapport avec l'horreur qui descendait du ciel. Les Mystifs n'aimaient pas ça et ils s'agitaient, comme une colonie de petits animaux sentant approcher un serpent.

Scorpio ne pouvait pas leur en vouloir. Il n'avait jamais vu un phénomène météorologique de ce genre. Ce n'était ni une tornade ni un geyser marin. Maintenant que la chose aux multiples bras ondoyants était juste au-dessus d'eux, sa nature artificielle était d'une évidence atroce : du tronc épais qui descendait à travers la couche de nuages jusqu'aux radicules des extrémités, elle était composée des mêmes éléments noirs, cubiques, qu'ils avaient vus dans le vaisseau de Skade. Des machines inhibitrices, les machines des Loups. Scorpio n'avait aucun moyen de savoir combien elles étaient, au-dessus d'eux et au-delà, cachées derrière les nuages. Le tronc pouvait même traverser toute l'atmosphère d'Ararat.

Le seul fait de le regarder le rendait malade.

Il se dirigea vers l'autre embarcation. Maintenant qu'il s'était occupé de Clavain, il avait recouvré toute la lucidité qui lui faisait défaut quelques minutes plus tôt. Il avait probablement eu tort de les laisser sur l'iceberg avec cette seule barque pour s'enfuir, mais il ne voulait personne avec lui pour les funérailles de son ami. C'était peut-être égoïste, mais ce n'étaient pas eux qui avaient charcuté Clavain.

— Cramponnez-vous, dit-il via son communicateur de poignet. Je vais me rapprocher et nous allons équilibrer les charges.

— Et après ? demanda Vasko en regardant craintivement la monstruosité qui s'élevait dans le ciel.

— Après, nous fuirons comme si nous avions le diable à nos trousses.

La trombe semblait concentrer son attention sur l'iceberg. Par mouvements lents, pareils à ceux d'un python, elle introduisit en force un groupe de tentacules dans le toit de la structure, fracassant les aiguilles et les piques de glace. Scorpio se dit qu'elle avait dû sentir la présence des autres machines inhibitrices, dormantes ou mortes, dans l'épave de la corvette et qu'elle voulait les retrouver. À moins qu'elle ne soit à la recherche d'une autre proie.

L'iceberg frémit. La mer réagit au mouvement, de lentes vagues creuses suintant hors de la frange. Dans les profondeurs de la structure se firent entendre des bruits d'écrasement, évoquant des os fracassés. Des failles s'ouvrirent largement dans la couche extérieure de la glace, exposant une moelle filandreuse de toutes les couleurs : des roses, des bleus, des ocres, fabuleusement différenciés.

Les machines noires se frayèrent un chemin à travers les failles. Une douzaine de tentacules grouillants émergèrent de l'iceberg en se tortillant, prirent le vent et se subdivisèrent de plus en plus alors qu'ils se frayaient un chemin vers l'extérieur.

L'embarcation de Scorpio heurta la coque de l'autre bateau.

— Donnez-moi la couveuse ! hurla-t-il pour couvrir le rugissement des moteurs.

Vasko se leva, livide, les cheveux plaqués sur le crâne. Il se pencha entre les embarcations en prenant appui d'une main sur l'épaule de Scorpio.

— Vous êtes revenu, dit-il.

— La situation a changé, répondit Scorpio.

Il prit la couveuse alourdie par le poids de l'enfant, la cala soigneusement entre ses pieds.

— Allez. Khouri. À vous, dit-il en lui tendant la main.

Il sentit que la barque s'enfonçait dans l'eau alors qu'elle montait à bord. Elle soutint un moment son regard, sur le point de dire quelque chose, mais il se tourna vers Vasko avant de lui en laisser le temps.

— Allez. Ne traînez pas ici.

Les failles dans l'iceberg s'étaient élargies, devenant des crevasses insondables, qui lui plongeaient jusqu'au cœur. Les machines inhibitrices s'y engouffraient par vagues avides, déchiquetant la glace en blocs de la taille d'une maison, d'où elles émergeaient en longs tentacules ondulants. Scorpio mit les gaz, heurtant les vagues par le

travers, mais il ne pouvait détacher son attention de ce qui se passait derrière lui. Des pans entiers de l'iceberg dégringolaient, des fragments déchiquetés plongeaient dans la mer, parmi des sortes de rugissements poudreux. Un amas grouillant de tentacules noirs s'enroulait à présent autour de la corvette dévastée. Il ne restait presque plus rien de l'iceberg, juste le vaisseau qui l'avait généré.

Les machines attirèrent l'épave dans l'air. Leurs noires sinuosités s'insinuèrent dans les trous de la coque par mouvements délicats, attentifs, vaguement craintifs, un peu comme on retire la dernière couche de papier d'un paquet-cadeau.

L'autre embarcation prenait du retard, ralentie par ses trois passagers.

La corvette se brisa en fragments noirs, tranchants, qui s'élevaient dans l'air, supportés par des arabesques, des spirales d'un noir parfait.

Elles cherchent quelque chose, se dit Scorpio.

Les tentacules ramifiés formés par les machines inhibitrices relâchèrent leur prise et se rétractèrent dans une frénésie de mouvements spasmodiques. Des strates frémissantes de cubes noirs volèrent les unes à travers les autres, s'enflant et se contractant avec ensemble. Scorpio n'en distinguait les détails que sur les bords, à l'endroit où la densité des machines était moins importante sur le fond gris du ciel.

Les vestiges de la corvette s'écrasèrent dans la mer.

Mais les machines inhibitrices tenaient une petite chose blanche, en forme d'étoile, qui pendouillait mollement dans l'air. Scorpio réalisa que c'était Skade. Les machines l'avaient trouvée dans l'épave, s'étaient enroulées autour de sa taille et avaient plongé un autre tentacule, plus délicat, dans sa tête. Elles l'interrogeaient, récupéraient les structures neurales de son cadavre.

Elle avait peut-être eu, l'espace d'un instant, l'impression d'être à nouveau vivante.

Les machines noires tendirent un nouveau tentacule vers les barques qui fuyaient. Scorpio sentit son estomac se nouer : une réaction instinctive, viscérale, à l'approche d'un prédateur sinueux. Fiche le camp d'ici. Il essaya de pousser encore le moteur, mais la machine donnait déjà tout ce qu'elle avait dans le ventre.

Des mouvements, dans l'autre embarcation, attirèrent son regard : le reflet d'une arme qu'on braquait vers le ciel. Un instant plus tard, la décharge rose électrique, aveuglante, d'un canon Breitenbach illumina les nuages gris. Le rayon visait le grouillement menaçant de machines non humaines. Il aurait dû les traverser, traçant une ligne incendiaire dans la couche de nuages. Au lieu de quoi il s'incurva autour de la masse noirâtre comme un tuyau d'arrosage.

Vasko répéta le tir, mais le rayon esquivait les points où il

espérait faire des dégâts.

La masse noire, encore accrochée au ciel par ses bras multiples qui évoquaient un chandelier obscène, suivit le nouveau tentacule tendu vers les embarcations. Elle semblait particulièrement s'intéresser à la seconde.

Le canon crachouilla. Scorpio entendit crépiter de petites armes à feu.

Ça ne ferait pas une grande différence.

Soudain, une douleur lancinante lui vrilla les tympans. Au même instant, tout autour de lui, la mer montra un ventre de trois ou quatre mètres, comme si un terrible effet de succion l'avait attirée vers le ciel. Il y eut un coup de tonnerre assourdissant. Il leva les yeux, les oreilles rugissantes, et vit... l'espace d'une fraction de seconde, quelque chose... l'indice d'un vide sphérique dans le ciel, une faible démarcation entre l'air et ce qui se trouvait à l'intérieur. La sphère disparut presque aussitôt, et lorsqu'elle eut cessé d'exister, il éprouva la même douleur dans les oreilles, la même impression de succion.

Quelques secondes plus tard, le phénomène se reproduisit.

Cette fois, la sphère se forma en plein dans la masse noire principale des machines inhibitrices qui planaient au-dessus d'eux. Un noyau énorme, difforme, coupé du reste, tomba vers les vagues. Une partie encore plus importante de la masse s'était simplement anéantie : c'était comme si tout – l'air et les machines inhibitrices qui occupaient le volume situé à l'intérieur de la région sphérique, au-dessus d'eux – avait cessé d'exister en un clin d'œil. Les tentacules dépendant de la masse sectionnée s'agitaient sauvagement dans leur chute. Scorpio eut l'impression que la masse ralentissait en approchant de l'eau, mais pas suffisamment. Elle heurta la surface, s'y enfonça, remonta. Les appendices continuèrent à brasser l'air autour du noyau principal, fouettant les flots.

Khouri se pencha vers Scorpio. Ses lèvres bougeaient, mais sa voix se perdait dans le rugissement du sang qui affluait à ses tympans. Il savait ce qu'elle disait. Trois syllabes : Re-mon-toir...

Il hocha la tête. Il n'avait pas besoin de connaître les détails : il lui suffisait qu'il soit intervenu.

— Merci, Rem, dit-il, sa propre voix résonnant comme s'il avait parlé sous l'eau.

La masse gris-vert de la biomasse mystif se condensait autour du magma flottant, frénétique, formé par les machines noires. Au-dessus, l'envahisseur avait commencé à remonter dans la couche de nuages. Les surfaces incurvées de ses blessures étaient toujours apparentes. Scorpio s'interrogeait sur l'autre partie – se séparerait-elle de la biomasse et continuerait-elle à leur poser problème ? – quand une demi-sphère de cent mètres de diamètre d'océan disparut purement et

simplement, avec le magma noir et les Mystifs qu'elle contenait. Scorpio regarda la paroi incurvée, lisse, de l'eau entourant l'absence, et qui semblait figée là comme si elle ne voulait pas remplir le vide qui s'était ouvert en elle. Puis elle se referma sur elle-même. Une tour d'un vert sale s'éleva dans l'air au-dessus de l'épicentre, et une monstrueuse muraille d'eau se rua sur eux.

Scorpio referma sa poigne sur le bateau et sur la couveuse.

— Cramponnez-vous ! hurla-t-il à Khouri.

Ararat, 2675

Cette nuit-là, d'étranges lumières tracèrent dans le ciel d'Ararat d'immenses schémas qui rappelaient les dessins de constellations interdites. Jamais les colons n'avaient vu de telles aurores boréales.

Elles apparurent peu après le coucher du soleil, dans la lumière crépusculaire. Il n'y avait pas de nuages pour cacher les étoiles, et les lunes étaient presque aussi bas sur l'horizon que lors de la longue traversée vers l'iceberg. La flèche solitaire de l'immense vaisseau était une écharde de noirceur sur le violet du ciel. On aurait dit un aperçu de la nuit stellaire qui s'étendait au-delà de l'atmosphère d'Ararat.

Personne n'avait vraiment idée de ce qui pouvait bien provoquer ces lumières. Les théories conventionnelles – des armes à rayon interrégissant avec la stratosphère d'Ararat – ne suffisaient pas à les expliquer. Le calcul de parallaxe effectué à partir des observations effectuées en différents points de la planète permettait d'établir que les formes mouvantes se trouvaient à des fractions significatives d'une seconde-lumière, donc bien au-delà de l'ionosphère. De temps à autre, l'explication allait de soi : c'était l'éclair provoqué par une explosion conventionnelle, ou une douche de particules exotiques provoquée par la décharge incendiaire d'une arme à rayon. Occasionnellement, le vacillement d'une propulsion, le sillage d'un missile ou le rayon d'un message crypté. Mais, pour l'essentiel, la guerre qui faisait rage au-dessus d'Ararat était livrée à l'aide d'armes et de tactiques incompréhensibles.

En tout cas, à chaque heure qui passait, les lumières étaient plus vives et plus complexes. Et dans la baie, les formes sombres qui coiffaient les vagues se densifiaient. Elles changeaient et fusionnaient sans que l'on puisse distinguer de schéma, de sens déterminé. Ce n'était qu'une sorte de concentration dépourvue de signification. Les nageurs de la section spécialisée dans le contact avec les Mystifs observaient le phénomène avec nervosité, l'air peu pressés de plonger dans la mer. Et alors que les lumières s'intensifiaient, que leurs

changements s'accéléraient, les formes dans l'océan réagissaient avec leur propre tempo, qui allait crescendo.

Les créatures indigènes d'Ararat étaient bien conscientes, elles aussi, d'avoir des visiteurs.

Grelier s'assit sur l'un des nombreux sièges disposés devant le vitrail noir, dans l'immense nef de Notre-Dame de Morwenna. La cathédrale était plongée dans la pénombre, les persiennes extérieures ayant été tirées sur tous les autres vitraux. Des lumignons permettaient aux membres de la congrégation de gagner leur place, mais la principale source d'éclairage venait des cierges, une profusion de cierges disposés dans des candélabres qui diffusaient une lueur solennelle, digne d'une peinture classique, ennoblissant chacun, des plus hauts dignitaires de la Tour de l'Horloge jusqu'au plus modeste technicien de la Puissance Motrice. Quant au vitrail noir proprement dit, il n'y avait rien à voir au-delà de la maçonnerie qui l'entourait.

Grelier observa la congrégation. En dehors de quelques membres du personnel qui vquaient aux tâches essentielles, la population entière de la cathédrale devait être présente. Il connaissait par leur nom bon nombre des cinq mille personnes présentes – plus qu'ils ne l'auraient sans doute soupçonné. Seule une centaine de visages, peut-être, ne lui disait rien. Ça l'excitait de voir tant de gens assister au service, surtout quand il pensait aux liens du sang qui les unissaient tous. Il se les représentait sous la forme d'une tapisserie rouge, flamboyante, de connexions planant au-dessus de leurs têtes, de tentures et de bannières écarlates et brunes, à la fois complexes et miraculeuses.

Par un enchaînement de pensées, il repensa à Harbin Els. Comme il l'avait dit à Quaiche, le jeune homme était mort au cours d'une mission de déblayage. Leurs chemins ne s'étaient plus croisés après cet entretien, dans la caravane, lorsque le hasard avait voulu que Grelier sorte de cryosomnie au moment où Harbin se faisait embaucher par la cathédrale Notre-Dame de Morwenna. Il avait bel et bien été traité par le ministère du Sang. L'inoculation avait été effectuée par l'un ou l'autre de ses assistants, et non par Grelier lui-même, mais, comme tous les échantillons de sang prélevés par cet office, le sien avait été répertorié et stocké dans les cryptes de la cathédrale. En voyant réapparaître la fille, Grelier avait fait revenir d'urgence le prélèvement d'Harbin afin de lui faire subir une analyse détaillée.

Ce n'était qu'une intuition, mais qu'avait-il à perdre ? Une question lui avait traversé l'esprit : le don de la fille était-il inné ou acquis ? Seul un individu sur mille avait la faculté de reconnaître et

d'interpréter les micro-expressions ; et les personnes qui avaient ce don avec la même force que Rashmika Els étaient encore plus rares. On pouvait l'acquérir, certes, mais chez les gens comme Rashmika, c'était un talent inné : ils *savaient*, tout simplement. Ils avaient l'équivalent, dans le domaine de l'observation, du discours parfait, et avaient du mal à comprendre que tout le monde ne soit pas capable de repérer les mêmes signes. Cela dit, ce n'était pas un bienfait sans mélange. Ce talent pouvait se révéler socialement funeste. Ceux qui en étaient affligés ne pouvaient bénéficier du réconfort d'un pieux mensonge, de paroles faussement consolantes. Si on leur disait qu'ils étaient beaux alors qu'ils étaient laids, le fossé entre l'intention et l'effet était d'autant plus douloureux que le mensonge paraissait évident, voire agressivement sarcastique.

Grelier avait exploré les archives de la cathédrale, passant en revue plusieurs siècles de littérature médicale, à la recherche d'informations sur la prédisposition génétique de sujets comme cette Rashmika. Seulement les archives étaient incomplètes, et il n'en avait retiré que de la frustration. Il y avait tout ce qu'on voulait sur le clonage et les techniques de prolongation de la vie, mais très peu de choses sur les marqueurs génétiques concernant l'hypersensibilité aux micro-expressions faciales.

Il s'était tout de même donné la peine d'analyser l'échantillon de sang du dénommé Harbin, à la recherche d'un détail insolite, d'une anomalie, de préférence dans les gènes associés aux centres de perception du cerveau. Harbin n'était probablement pas aussi doué que sa sœur, mais ça pouvait être intéressant malgré tout. S'il n'y avait pas de différence significative entre leurs gènes, en dehors des variations qu'on observait normalement entre frère et sœur, ça pourrait vouloir dire que le don de Rashmika était acquis et non inné. Il aurait pu avoir été provoqué par un incident de développement, ou un élément de son environnement. D'un autre côté, s'il trouvait quelque chose, il pourrait peut-être établir la cartographie des gènes et les rapprocher de certains domaines spécifiques du fonctionnement cérébral. Il avait lu que des personnes qui avaient subi des dommages cérébraux avaient acquis ce don, comme un mécanisme venant compenser la perte du langage, par exemple. Si tel était le cas, et si les régions importantes du cerveau pouvaient être identifiées, alors on pourrait peut-être susciter cet état par des moyens chirurgicaux. Grelier avait laissé vagabonder son imagination. Il avait envisagé d'installer des barrières neurales dans le crâne de Quaiche, de petites valves, des vannes qui pourraient être ouvertes ou fermées à distance. Isoler les bonnes régions du cerveau – les faire s'illuminer ou s'éteindre à la demande, afin d'activer ou d'inactiver le don. Cette pensée l'excitait. Quel atout pour un négociateur que d'être capable de

voir clair dans les mensonges de ses interlocuteurs !

En attendant, il n'avait qu'un prélèvement de sang du frère. Les tests n'avaient pas révélé de particularité frappante, rien qui aurait fait sortir l'échantillon du lot s'il ne s'était pas intéressé à la famille. Peut-être cela confirmait-il l'hypothèse selon laquelle le don était acquis. Mais il n'en serait certain que lorsqu'il aurait du sang de Rashmika Els.

Le questeur lui avait déjà rendu bien service. Il n'aurait pas eu de mal à se procurer un échantillon du sang de la fille. Mais à quoi bon risquer de faire dérailler un processus qui s'engageait déjà comme sur des roulettes vers sa conclusion ? La lettre avait eu exactement l'effet recherché. Elle l'avait interprétée comme un faux, conçu pour la détourner de son projet. Elle avait percé à jour les explications bafouillantes du questeur, à propos de la lettre. Ça n'avait fait qu'affermir sa résolution.

Grelier réprima un sourire. Allons, la fille serait là très bientôt, et il aurait son sang.

Autant qu'il en voudrait.

Un silence s'établit sur la congrégation. Grelier regarda autour de lui et vit Quaiche descendre le long de l'allée centrale dans sa chaire ambulante. La structure noire, verticale, faisait un petit bruit de roulement en avançant. Quaiche était dans sa couchette de support-vie, dressée presque à la verticale en haut de la chaire. Même là, alors qu'il suivait l'allée, il recevait toujours la lumière d'Haldora. Elle était transmise du haut de la Tour de l'Horloge jusqu'à ses yeux par un assemblage élaboré de tubes et de miroirs. Des techniciens en soutane suivaient la chaire, ajustant le dispositif à l'aide de longues perches. Dans la lumière crépusculaire, Quaiche avait enlevé ses lunettes, révélant le pénible spectacle du système de griffes qui lui maintenait les yeux ouverts.

Pour une bonne partie de l'assistance – et assurément ceux qui avaient rejoint la Morwenna au cours des deux ou trois dernières années –, c'était peut-être la première fois qu'ils voyaient Quaiche en chair et en os. Il était très rare qu'il descende de la Tour, ces derniers temps. Des rumeurs de sa mort circulaient depuis des dizaines d'années, et ses rares apparitions ne réussissaient pas à les démentir totalement.

La chaire s'arrêta devant la congrégation, juste sous le vitrail noir, et pivota sur elle-même, de sorte que Quaiche se retrouva face à l'assistance. À la lueur des cierges, on aurait dit une excroissance ciselée de la chaire elle-même, supportée par les saints vêtus de vide surgis des bas-reliefs.

— Mon peuple, dit-il, réjouissons-nous ! C'est un jour de merveilles, d'opportunité dans l'adversité.

Sa voix était le croassement fumeux habituel, amplifié et accru par des micros invisibles, auquel l'orgue fournissait un contrepoint grondant, à la limite des infrasons.

— Depuis vingt-deux jours, nous approchons du glissement de terrain qui bloque la passe de Gullveig. Nous avons ralenti notre avance, permettant à Haldora de passer au-dessus de nous, sans jamais vraiment nous arrêter. Nous espérions que l'obstacle serait dégagé il y a douze ou treize jours. Mais l'obstruction s'est révélée plus importante que nous ne le pensions. Les méthodes de dégagement conventionnelles se sont révélées insuffisantes. Des hommes de bien sont morts en étudiant le problème, d'autres ont péri en installant les charges explosives. Je n'ai pas besoin de vous rappeler, à vous tous, ici présents, que c'est une mission délicate : la Voie doit rester fondamentalement intacte une fois l'obstacle éliminé.

Il s'interrompt. Embrasée par la lumière des cierges, la monture circulaire qui entourait ses yeux ressemblait à du bronze liquide.

— Mais le plus dur est fait. Les charges sont en place.

Les chœurs et l'orgue s'enflèrent à l'unisson. Grelier serra plus fortement le pommeau de sa canne. Il plissa les yeux, sachant exactement ce qui allait arriver.

— Contemplez le Feu Céleste ! entonna Quaiche.

Le vitrail noir s'emplit d'une lumière miraculeuse.

Chaque fragment, chaque facette de verre, fut traversé par une colonne de lumière pure, intense, qui ramena brutalement Grelier à un monde enfantin de formes et de couleurs vives. Il sentit une joie chimique envahir son cerveau et dut faire un effort pour résister, empêcher sa détermination de faiblir.

Quaiche se dressait en ombre chinoise sur sa chaire, les bras levés, aussi décharnés que des branches, devant le vitrail. Grelier plissa les yeux dans l'espoir de discerner le schéma inscrit dans le vitrail noir. Il commençait à peine à le distinguer quand l'onde de choc ébranla toute la cathédrale. Les cierges vacillèrent et s'éteignirent, les lustres oscillèrent.

Le vitrail redevint noir. Mais sur les rétines de Grelier persistait une image résiduelle : Quaiche, agenouillé devant la monstruosité qu'était la poupée d'acier, ouverte le long du joint jadis scellé. Il tendait devant lui ses mains en coupe, pleines d'une masse sanglante et grumeleuse, reliée par des sortes de tendons et de fils à la cavité de la poupée d'acier. On aurait dit qu'il avait fouillé dedans et en avait tiré cette masse rouge, visqueuse. Le visage de Quaiche était levé vers le ciel, vers le globe rayé d'Haldora.

Mais ce n'était pas la représentation classique d'Haldora.

L'image résiduelle s'estompait. Grelier commençait à se demander s'il devrait attendre la prochaine obstruction pour revoir le vitrail

lorsqu'une nouvelle charge de démolition révéla à nouveau le motif. Gravé sur la face d'Haldora, il donnait l'impression de briller à travers les bandes atmosphériques de la géante gazeuse, mais Grelier y distinguait à présent un tracé géométrique. Très compliqué, comme le sceau de cire orné d'un empereur : une résille en relief, composée de fils argentés. Au cœur de l'entrelacs, irradiant des rayons de lumière, se trouvait un unique œil humain.

Une autre onde de choc ébranla la Morwenna, suivie d'une dernière détonation, et ce fut tout. Le vitrail redevint d'un noir absolu. Ses facettes étaient trop opaques pour être traversées par une autre lumière que l'éclat nucléaire du Feu Céleste.

L'orgue et le chœur s'estompèrent en fondu.

— À présent, la Voie peut être déblayée, annonça Quaiche. Ce ne sera pas facile, mais nous pourrons recommencer à avancer, soutenir la vitesse normale de la Voie, pendant plusieurs jours. Même s'il y a d'autres explosions, le gros de l'obstacle n'est plus. Pour cela, nous remercions Dieu. Mais le temps que nous avons perdu ne sera pas facile à rattraper.

La main de Grelier se crispa sur le pommeau de sa canne.

— Que les autres cathédrales tentent de rattraper le temps perdu, poursuivait Quaiche. Qu'elles s'affrontent. Certes, le plateau de Jarnsaxa s'étend devant nous, et la course qui s'y déroulera sera un sprint. Notre-Dame de Morwenna n'est pas la cathédrale la plus rapide de la Voie. Jamais elle n'a brigué ces lauriers sans gloire. Mais à quoi bon essayer de regagner le terrain perdu sur le plateau alors que l'Escalier du Diable se trouve juste après ? Normalement, nous devrions essayer de rattraper le retard et même de prendre de l'avance sur Haldora afin de nous préparer à la lente et difficile navigation de l'Escalier. Or, cette fois, ce luxe nous sera refusé. Nous avons perdu un temps critique au plus mauvais moment.

Quaiche marqua une pause, sachant qu'il avait réussi à captiver son public, qui était muet de crainte. Il se pencha en avant, manquant basculer à bas de sa couchette de support-vie.

— Mais il y a un autre moyen, poursuivit-il. Un moyen qui exigera de l'audace, et de la foi. Nous ne sommes pas obligés de prendre l'Escalier du Diable. Il y a une autre façon de traverser le gouffre de Ginnungagap. Vous savez évidemment tous de quoi je veux parler...

La structure blindée de la cathédrale transmettait la trépidation des persiennes extérieures qui se relevaient. Les vitraux multicolores se rouvrirent les uns après les autres, et la lumière afflua. Grelier aurait dû être impressionné, mais le souvenir du vitrail noir était toujours présent à son esprit, son image résiduelle hantait encore sa vision. Quand on avait vu le feu nucléaire à travers les dalles de verre en

fusion, tout le reste, après, paraissait aussi fade qu'une aquarelle.

— Dieu nous a donné un pont, reprit Quaiche. Je crois que le moment est venu pour nous de l'emprunter.

À nouveau attirée vers le toit de la caravane, Rashmika passa d'un véhicule à l'autre et se retrouva en vue du plan incliné comme une sorte de lutrin sur lequel étaient crucifiés les Observateurs. Les miroirs lisses, identiques, de leurs visages, disposés avec précision, avaient quelque chose de particulièrement abstrait. Ils lui faisaient penser à des culs de bouteille alignés dans une cave, ou à ces panneaux couverts de facettes géométriques qu'elle avait vus dans les stations de contrôle de rayons gamma, à la périphérie des malterres. Elle ne savait pas si elle trouvait ça plus ou moins réconfortant que de voir en eux des individus distincts – ou, du moins, les individus qu'ils avaient été jusqu'à ce que leur compulsion à observer Haldora ait vidé leur cerveau des dernières traces de personnalité résiduelle.

La caravane roulait et tanguait, négociant un segment de route qui n'avait été que récemment déblayé d'une avalanche de glace. De temps en temps – plus souvent, lui semblait-il, depuis un jour ou deux –, ils faisaient un détour pour éviter un groupe de pèlerins à pied. Ils avaient l'air minuscules et godiches, de si haut. Les mieux lotis portaient des scaphandres pressurisés à circuit fermé conçus pour de longs trajets en surface. Certains équipements disposaient même de fonctions curatives et pouvaient soigner les blessures mineures ou apaiser les articulations arthritiques. Ceux qui n'avaient pas cette chance devaient se contenter de combinaisons qui n'avaient jamais été prévues pour faire plus de quelques kilomètres sans assistance. Ils ployaient sous le fardeau d'énormes packs dorsaux improvisés, comme des paysans emportant tous leurs biens dans un balluchon. Certains trimbalaient des systèmes de support-vie improvisés tellement grotesques qu'ils étaient obligés de les traîner derrière eux, sur des traîneaux ou des patins. Leur scaphandre, leur casque, leur sac à dos et tout l'attirail qu'ils remorquaient étaient recouverts de totems religieux, souvent volumineux. Il y avait des statues d'or, des croix, des pagodes, des démons, des serpents, des épées, des chevaliers en armure, des dragons, des monstres marins, des arches et une centaine d'autres objets que Rashmika ne chercha même pas à identifier. Ils s'échinaient au sens propre du terme, avançant grâce à leur seule force musculaire, sans le concours d'une quelconque aide mécanique. Malgré la gravité modérée d'Hela, les pèlerins étaient pliés en deux par l'effort, chacun de leurs pas comme une illustration de leur état d'épuisement.

Quelque chose attira son regard, loin vers ce qu'elle pensait être

le sud. Elle scruta attentivement l'horizon, ne vit qu'un halo qui allait en se dissipant : une lueur bleu violacé, bientôt masquée par une rangée de collines.

Un instant plus tard, elle vit, dans la même direction, un autre éclair, aussi bref et rapide qu'un clin d'œil, suivi du même halo mourant.

Il y en eut un troisième. Et puis plus rien.

Elle n'avait pas d'idée précise de ce que pouvait bien être ce phénomène, mais elle estima qu'il n'avait pas dû se produire très loin de l'endroit de la Voie Permanente où devaient se trouver les cathédrales. Peut-être avait-elle assisté à une partie de l'opération de nettoyage dont le questeur avait parlé.

Et puis un autre phénomène attira son attention, mais plus près cette fois. Le panneau sur lequel étaient allongés les Observateurs s'abaissait. Parvenu à une inclinaison d'une trentaine de degrés, il s'immobilisa. Alors, d'un même mouvement coulé, fluide, inquiétant, tous les Observateurs s'assirent, leurs menottes s'étant apparemment débouclées, avant de se lever comme un seul homme. La simultanéité de la manœuvre surprit Rashmika. On aurait dit la marche coordonnée d'une armée de somnambules.

Soudain, quelqu'un passa tout près d'elle – ni brusquement, ni lentement. Puis quelqu'un d'autre.

Une longue procession de pèlerins encapuchonnés défilait à côté d'elle. Elle se retourna et vit que la colonne allait vers le plan incliné. Les pèlerins sortaient d'une trappe ménagée dans le toit de la caravane, et qu'elle n'avait pas remarquée jusque-là. Simultanément, ceux qui étaient sur le panneau descendaient à la queue leu leu, marchant au pas. Lorsqu'ils arrivaient au niveau du toit de la caravane, ils passaient derrière le plan incliné et descendaient par une autre trappe. Avant même que le plan incliné soit complètement vide, le nouveau contingent d'Observateurs commença à prendre la place du précédent : les pèlerins encapuchonnés s'allongeaient sur le dos et bouclaient leurs menottes. Le changement d'équipe s'effectua dans un calme démentiel et ne prit pas plus de deux minutes en tout. Il était difficile d'imaginer comment il aurait pu être achevé plus vite. Les pèlerins l'avaient frôlée, en passant, mais rien ne permettait de penser qu'elle avait ralenti leur progression. Elle se dit qu'ils se hâtaient, afin d'éviter le moindre hiatus au cours duquel Haldora ne serait pas observée. Ce qui ne risquait pas de se produire, rectifia-t-elle, parce qu'elle ne remarquait aucun signe d'activité similaire le long de la caravane : les autres panneaux étaient toujours inclinés selon l'angle habituel d'observation. Les changements d'équipes étaient manifestement organisés de telle sorte que, si Haldora s'éclipsait, un groupe au moins d'Observateurs soit en position d'y assister.

Il ne lui était pas venu à l'esprit jusqu'alors que les Observateurs pouvaient ne pas passer tout leur temps sur le plan incliné. Ils rentraient parfois, docilement, dans la caravane. Elle se demanda si c'était parce qu'ils étaient si nombreux qu'il fallait bien organiser un roulement, ou si on les faisait descendre de temps en temps par souci de leur santé.

La séquence d'éclairs dans le lointain était sans doute une coïncidence, mais elle avait ponctué le changement d'équipe d'une façon qui mettait Rashmika vaguement mal à l'aise. La dernière fois qu'elle était montée là, elle avait eu l'impression d'espionner une cérémonie secrète. Cette fois, il lui semblait qu'elle avait été surprise au milieu de son déroulement, et qu'elle avait d'une certaine façon désacralisé le rituel.

Le dernier Observateur du nouveau contingent prit place sur le panneau, qui se redressa, s'orientant vers Haldora, adoptant la même inclinaison que les autres, tout le long de la caravane.

Rashmika se retourna pour regarder les derniers membres de l'équipe précédente disparaître dans la caravane. Il n'en resta bientôt plus que trois, puis deux, et enfin le dernier fut avalé par le trou. La trappe d'où la nouvelle équipe était sortie s'était refermée, mais l'autre resta ouverte.

Rashmika regarda à nouveau les Observateurs sur le panneau. Ils avaient l'air rigoureusement indifférents à sa présence. Peut-être ne l'avaient-ils même pas remarquée, en fait. Peut-être n'avaient-ils vu en elle qu'un minuscule obstacle sur le chemin du devoir.

Elle se dirigea vers la trappe ouverte sans cesser de regarder le panneau. Il était incliné de telle sorte que les Observateurs ne pouvaient pas la voir, même du coin de l'œil, surtout avec leur casque et leur capuchon.

Elle n'avait pas l'intention de descendre par la trappe. D'un autre côté, elle mourait d'envie de savoir ce qu'elle cachait. Un coup d'œil suffirait. Elle ne verrait peut-être rien, juste un tube avec une échelle menant ailleurs, peut-être à un sas. Ou bien... Là, son imagination déclarait forfait. Mais elle ne pouvait s'empêcher d'imaginer des rangées d'Observateurs branchés à des machines, afin de reprendre des forces en prévision de leur prochaine session d'observation.

Le véhicule tressautait et tanguait sur le sol inégal. Elle se cramponna à une rambarde, s'attendant à ce que la trappe se referme à tout instant, de l'intérieur. Elle hésitait à s'approcher. Les Observateurs avaient l'air inoffensifs, jusque-là, mais comment réagiraient-ils à une intrusion dans leur territoire ? Elle ne savait rien de leur secte. Ils condamnaient peut-être à mort, après une série élaborée de tortures, ceux qui violaient leurs secrets. Une pensée lui traversa l'esprit : et si Harbin avait fait exactement ce qu'elle

s'apprêtait à faire ? Elle ressemblait beaucoup à son frère. Elle le voyait bien tuer le temps en se promenant dans la caravane, tombant sur le même changement d'équipe et poussé par une curiosité naturelle à aller voir ce qui se passait en bas. Une autre pensée, encore plus inopportune, chassa la première : et si l'un des Observateurs était Harbin ?

Elle s'avança jusqu'à la trappe, un opercule rond, pas encore refermé. Une lumière rouge montait des profondeurs.

Rashmika se cramponna de façon à ne pas risquer de tomber dans le trou si la caravane faisait une embardée. Elle scruta les profondeurs, ne vit qu'une échelle qui descendait. Pour voir au-delà, elle devrait se pencher.

Elle tendit le bras au maximum, puis lâcha la rambarde de façon à décaler son champ de vision vers le fond du trou. L'échelle menait à un sol grillagé. Il y avait une trappe ou une porte qui donnait peut-être sur une sorte de sas, lequel devait permettre d'accéder au premier véhicule de la caravane, à moins que les Observateurs ne passent toute leur vie dans le vide.

Il y eut une embardée. Rashmika perdit l'équilibre et partit vers l'avant. Elle battit des bras, cherchant à se raccrocher à quelque chose, mais ses doigts se refermèrent sur le vide et elle se sentit basculer. Le trou s'ouvrit devant elle, devint de plus en plus grand, plus large et plus profond. Elle se mit à crier, se voyant déjà tomber au fond. L'échelle était du mauvais côté ; elle n'avait aucun moyen de se rattraper.

Et puis, soudain, elle s'immobilisa. Quelqu'un, une personne qui se trouvait au bord de la trappe, la rattrapa, la ramena doucement en arrière. Rashmika n'avait jamais compris l'expression « avoir le cœur au bord des lèvres ». Voilà qu'elle prenait soudain tout son sens.

Elle regarda son sauveteur, ne vit que son propre reflet dans le miroir de la visière, et un autre reflet, plus petit, réduit à un point. Derrière la visière réfléchissante et le capuchon, elle devinait vaguement le visage d'un jeune homme. Des pommettes qui accrochaient la lumière. Lentement, mais dans une attitude sans équivoque, il secoua la tête.

Rashmika reprit à la fois ses esprits et son équilibre. Elle avait eu chaud. L'Observateur se déplaça du côté du puits où se trouvait l'échelle et descendit lestement dans le trou. Rashmika réagit à retardement. Elle suivit l'Observateur et arriva juste à temps pour le voir actionner le levier qui commandait un mécanisme. La trappe se referma. Une fois encastrée dans son logement, elle pivota de quatre-vingt-dix degrés.

Rashmika était de nouveau toute seule.

Elle se releva, les jambes flageolantes. Elle se sentait idiote,

irresponsable. Se laisser sauver par l'un des pèlerins ! Quelle inconséquence ! Et quelle imbécile elle avait été de supposer qu'ils n'avaient pas conscience de sa présence ! Ils l'avaient bel et bien repérée, c'était plus qu'évident à présent, même s'ils affectaient de l'ignorer. Quand elle avait fini par commettre une erreur qu'ils ne pouvaient faire autrement que de remarquer – une vraie connerie, il fallait bien le dire –, l'un d'eux était intervenu rapidement, sans passion, comme un adulte l'aurait fait pour un enfant désobéissant. On l'avait remise à sa place, sans lui infliger de réprimande ou de mise en garde, mais elle se sentait quand même honteuse. Et pour elle qui n'avait guère l'expérience des rebuffades, la sensation était à la fois nouvelle et désagréable.

Ce fut alors comme si un déclic se produisait en elle. Elle s'agenouilla sur la trappe blindée et y flanqua des coups de poing. Elle voulait que l'Observateur revienne et lui explique pourquoi il avait secoué la tête. Elle voulait qu'il s'excuse. Elle voulait pouvoir se dire qu'elle n'avait rien fait de mal en espionnant leur rituel. Elle voulait qu'il l'absolve de sa culpabilité, qu'il la prenne sur lui. Voilà : elle voulait l'absolution.

Elle continua à taper sur la trappe, mais il ne se passa rien. La caravane poursuivait son chemin grondant, les Observateurs sur leur lutrin géant continuaient à observer Haldora, inlassablement. En fin de compte, se sentant humiliée et encore plus stupide que lorsque l'homme l'avait sauvée, Rashmika se releva et repartit vers sa propre voiture en pleurant derrière la visière de son casque, désespérée par sa propre faiblesse, se demandant comment elle avait pu s'imaginer un seul instant qu'elle aurait la force ou le courage de mener sa quête à bien.

Ararat, 2675

— Vous croyez aux coïncidences, vous ? demanda la nageuse.

— Je ne sais pas, répondit Vasko.

Il était debout devant une baie vitrée de la Haute Conque, une centaine de mètres au-dessus du quadrillage de rues plongé dans la nuit. Il se tenait bien droit, les mains croisées dans le dos, ses pieds chaussés de bottes légèrement écartés. Il devait y avoir une réunion à cet endroit, et il s'était laissé dire qu'on ne l'empêcherait pas d'y assister. Personne ne lui avait expliqué pourquoi elle se tenait dans le bâtiment conchoïdal plutôt que dans l'environnement plus sûr du vaisseau.

Il regarda l'étendue d'eau qui séparait le rivage de la flèche noire du vaisseau. On observait dans la baie une étrange langue d'eau calme. L'activité mystif ne s'était pas ralentie. Les formes grouillaient de chaque côté de cette bande d'eau, mais les lanternes mouvantes des bateaux s'éloignaient du rivage, voguant sur ce miroir d'eau plan et lisse comme du métal en fusion, et se dirigeaient vers le vaisseau selon une procession chaotique, désordonnée. On aurait dit que les Mystifs leur laissaient le passage.

— Les rumeurs vont vite, fit la nageuse. Vous êtes au courant, je suppose ?

— Au sujet de Clavain et de la fille ?

— Pas seulement. Le vaisseau : il paraît qu'il s'est réveillé. Les détecteurs de neutrinos – vous voyez ce que c'est ? – ont enregistré une résurgence dans les noyaux des moteurs, poursuivit-elle sans attendre sa réponse. Au bout de vingt-trois ans, ils se réchauffent. Le vaisseau pense à repartir.

— Personne ne lui en a donné l'ordre.

— C'est inutile. Il a un esprit propre. La question est : quand il partira, vaut-il mieux que nous soyons à bord ou de l'autre côté d'Ararat ? Nous savons que c'est la guerre, là-haut, même si nous ne croyons pas tous l'histoire de la femme.

— Il n'y a plus beaucoup de doute à ce sujet, maintenant, fit Vasko. Et les Mystifs donnent l'impression d'avoir tiré leurs propres conclusions. Ils laissent les gens arriver au vaisseau. Ils veulent qu'ils se mettent en sûreté.

— Ou alors, tout simplement, ils ne veulent pas qu'ils se noient, rectifia-t-elle. Peut-être qu'ils se contentent d'entériner notre décision.

Que ça n'a aucune importance pour eux.

Elle s'appelait Pellerin. Il avait fait sa connaissance lors de la réunion précédente à bord du *Spleen de l'Infini*. C'était une grande femme aux épaules larges, comme tous ses pareils. Elle avait un beau visage aux traits forts, au front haut. On aurait dit qu'elle sortait de la mer, avec ses cheveux noirs et luisants plaqués sur son crâne par des huiles parfumées. Ce qu'il avait pris, au premier abord, pour des taches de rousseur sur ses joues et son nez était en fait des tavelures vert pâle provoquées par des champignons. Les nageurs devaient surveiller ces marques. Elles indiquaient que la mer commençait à les aimer, à les envahir, franchissant la barrière entre des organismes radicalement différents. Tôt ou tard, disait-on, la mer les revendiquerait, en ferait leur proie, les intégrerait dans la matrice des Schèmes Mystifs.

Les nageurs prenaient ces rumeurs très au sérieux. Ils savaient qu'ils prenaient des risques chaque fois qu'ils entraient dans l'océan, et ils en jouaient, surtout les nageurs confirmés, dont Pellerin faisait partie.

— Ils veulent peut-être qu'ils se mettent en sécurité, répéta Vasko. Si vous alliez voir ça par vous-mêmes ?

— Nous ne prenons jamais la mer quand elle est comme ça.

— Comme ça ? s'esclaffa Vasko. Elle n'a jamais été comme ça, Pellerin !

— On ne nage pas quand les Schèmes Mystifs sont aussi agités, précisa-t-elle. Ils ne sont pas prévisibles. Rien à voir avec vos scrapeurs mécaniques. Il nous est arrivé de perdre des nageurs, au début, quand les Mystifs étaient déchaînés.

— Je pensais que les circonstances vaudraient la peine de courir le risque, dit-il. Mais qu'est-ce que j'y connais, hein ? Je ne suis qu'un ouvrier des usines à bouffe.

— Si vous étiez un nageur, Malinin, vous sauriez qu'il ne faut pas se risquer dans l'eau par une nuit pareille.

— Vous devez avoir raison, dit-il.

— Ce qui veut dire... ?

Il pensa au sacrifice qui avait été offert le matin même. L'ampleur de ce geste était trop énorme ; il ne l'avait pas encore encaissé. Il avait commencé à le cerner, à comprendre une partie de son immensité fondamentale, mais il y avait des moments où des abîmes s'ouvraient devant lui, plongeant dans des profondeurs de courage et d'altruisme insoupçonnées. Une vie entière ne suffirait pas à ramener à de justes proportions ce qu'il avait vécu dans l'iceberg.

La mort de Clavain serait toujours là, comme un éclat d'obus enfoui dans sa chair, et il sentirait sa présence acérée, étrangère, à chaque inspiration.

— Eh bien, reprit-il, ça veut dire que si je m'en faisais plus pour mon propre bien-être que pour la sécurité d'Ararat... Alors oui, j'hésiterais probablement à nager dans la mer.

— Malinin, vous êtes un crétin. Vous ne savez pas ce que vous dites.

— Vous vous trompez, répondit-il avec une hargne soudaine. Je le sais très bien. Ce à quoi j'ai assisté aujourd'hui, vous pouvez remercier Dieu de ne pas avoir eu à le vivre. Je sais ce que c'est que le courage, Pellerin. Je sais ce que ça veut dire, et je voudrais bien l'ignorer.

— J'ai entendu dire que c'était Clavain qui avait été courageux, rectifia-t-elle.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit ?

— On aurait pu croire que c'était de vous que vous parliez.

— J'étais là, dit-il. Ça m'a suffi.

— Je vous pardonnerai ça, Malinin, dit-elle en faisant un effort sur elle-même pour se contrôler. Je sais que vous avez tous vécu une expérience terrible, là-bas. Ça a dû vous taper méchamment sur le système. Moi, j'ai vu mes deux meilleurs amis se noyer. J'en ai vu deux autres se dissoudre dans la mer, sous mes yeux, et six autres ont fini au camp psychiatrique, où ils passent leurs journées à baver et à gratter les murs, à faire des dessins avec leur sang. L'un d'eux était une femme ; c'était mon amante. Elle s'appelle Shizuko. Je lui rends visite de temps à autre, et quand elle me voit, elle éclate de rire et se remet à dessiner. J'ai à peu près autant d'importance pour elle que le temps qu'il fait. Alors, vous ne me donnez pas de leçons de courage, d'accord ? fit-elle en lui faisant les gros yeux. Des souvenirs qu'on préférerait oublier, on en a tous.

Le calme de la femme avait eu raison de l'indignation de Vasko. Il se rendit compte qu'il tremblait de tous ses membres.

— Je regrette, dit-il tout bas. Je n'aurais jamais dû dire ça.

— Bah, c'est déjà oublié. Mais ne me dites plus jamais, *jamais*, que nous n'avons pas les tripes d'aller nager alors que vous ne savez absolument rien de nous.

Elle le laissa planté là, seul, les pensées en révolution. Il regardait sans les voir les bateaux dont les lanternes s'éloignaient du rivage.

Ararat, 2675

Vasko enfila un manteau marron, passe-partout, sur son uniforme de la Ligue, descendit de la Haute Conque et s'enfonça dans la nuit.

En sortant, il sentit qu'il y avait de l'électricité dans l'air. Le faux calme qui précède la tempête. La foule se déplaçait par vagues tumultueuses dans le dédale des rues étroites, éclairées par des lanternes. L'atmosphère évoquait un carnaval macabre, mais on n'entendait pas un cri, pas un rire. Il y avait des milliers de gens, et le bourdonnement assourdi de leurs voix s'élevait rarement au-dessus du niveau normal de la parole.

Il ne pouvait pas en vouloir à ces gens de leur réaction. Vers la fin de l'après-midi, un communiqué laconique avait annoncé la mort de Clavain, et il ne voyait pas comment un secteur de la colonie aurait pu encore ignorer la nouvelle. Les gens avaient commencé à se déverser dans les rues avant le coucher du soleil et l'arrivée des lumières dans le ciel. Ils sentaient, à juste raison, que l'annonce officielle passait bien des choses sous silence ; il n'était pas question de Khouri ou de l'enfant, personne ne parlait de la guerre qui faisait rage dans l'espace autour d'eux, et il n'y avait qu'une vague promesse d'informations complémentaires, ultérieurement.

La procession désordonnée de bateaux avait commencé peu après. Maintenant, un petit cordon de lumières montait et descendait doucement au gré des vagues à la base du vaisseau, et d'autres quittaient continuellement le rivage. La Ligue de Sécurité essayait bien d'empêcher les bateaux de quitter la colonie, mais c'était un combat perdu d'avance. Les agents de la Ligue n'avaient jamais été entraînés à endiguer des manifestations de désobéissance civile de masse, et c'est à peine si les collègues de Vasko arrivaient à ralentir l'exode. Partout ailleurs, on signalait des troubles, des incendies et des pillages, et les permanents de la Ligue avaient dû procéder à des arrestations. Quant à l'activité mystif – quelle qu'elle puisse être –, elle se poursuivait sans relâche.

Vasko n'était pas en service, et il s'en réjouissait. Son rôle dans les événements de la journée n'avait pas été révélé, et il errait parmi la foule en écoutant les rumeurs qui circulaient. La simple annonce des faits – Clavain avait été tué à l'issue d'une opération primordiale pour la survie de la colonie, opération qui avait été couronnée de succès – avait suscité autant de spéculations que de contrevérités. Certaines rumeurs fournissaient des détails d'une naïveté confondante sur les circonstances de sa mort.

Feignant l'ignorance, Vasko arrêta de petits groupes de gens au hasard et leur demandait ce qui se passait en prenant garde à ce que personne ne repère son uniforme, et en veillant à n'interroger que de parfaits inconnus.

Il était écœuré par ce qu'il entendait. On lui faisait avec le plus grand sérieux des descriptions spectaculaires de combats aux armes à feu, ou des récits de complots, avec poseurs de bombes, subterfuges et sabotages. Il était sidéré et consterné de la spontanéité avec laquelle ces histoires avaient été échafaudées à partir de rien, ou plutôt de la seule annonce de la mort de Clavain. La foule semblait dotée d'une imagination collective, malade, malsaine.

Tout aussi désespérante était l'avidité avec laquelle ceux qui écoutaient ces histoires les acceptaient, étayant ces prétendus comptes rendus de suggestions personnelles sur la façon dont les événements s'étaient déroulés. Par la suite, Vasko remarqua que ces enjolivures avaient été intégrées dans la trame de l'histoire. Personne ne semblait préoccupé par les nombreuses contradictions de ces récits, difficilement conciliables. Il entendit plusieurs fois, avec incrédulité, raconter que Scorpio ou d'autres responsables de la colonie étaient morts avec Clavain. Le fait que certains d'entre eux aient fait, depuis, des apparitions publiques et des déclarations apaisantes ne troublait personne. Avec un sentiment de désespoir, une résignation caverneuse, Vasko se rendit compte que même s'il essayait de raconter les événements tels qu'ils s'étaient véritablement déroulés, sa propre version n'aurait pas une validité immédiate supérieure à celle des versions fallacieuses qui circulaient actuellement. Il n'avait pas assisté de visu à la mort de Clavain, alors même s'il disait la vérité vraie, ce ne serait encore que son point de vue, et son témoignage serait fatalement entaché de la malédiction inhérente aux on-dit. Il serait écarté d'office, son contenu n'ayant pas de substance, les détails étant trop vagues.

Ce soir-là, les gens voulaient un héros sans équivoque. Et par un processus mystérieux de génération spontanée, c'était exactement ce qu'ils allaient recevoir.

Il se frayait à coups d'épaule un chemin dans la foule grouillante quand il entendit appeler son nom :

— Malinin !

Il mit un moment à localiser l'origine de la voix, dans le tumulte. Une femme était plantée au milieu d'un petit cercle de calme. La foule vibronnait autour d'elle sans jamais entamer le volume immédiat d'espace privé dont elle définissait le centre. Elle portait une cape noire, longue, dont le col était une explosion de fourrure noire, le pic d'un capuchon noir, sans ornement, masquant le haut de son visage.

— Urton ? avança-t-il d'un air indécis.

— C'est moi, dit-elle en s'approchant de lui. Je vois que tu as pris ta soirée, toi aussi. Pourquoi n'es-tu pas chez toi, à te reposer ?

Quelque chose, dans le ton de sa voix, le mit aussitôt sur la défensive. En sa présence, il se sentait toujours pesé, jaugé, et jugé insuffisant.

— Je pourrais vous retourner la question.

— Bah, je savais que ça ne servirait à rien. Pas après ce qui s'est passé là-bas.

Il décida d'accepter, sous réserve, cette tentative de conciliation. Il se demanda où ça allait le mener.

— J'ai essayé de dormir, cet après-midi, dit-il, mais je n'entendais que des cris. Et je ne voyais que du sang et de la glace.

— Tu n'étais même pas là quand c'est arrivé.

— Je sais. Alors imaginez ce que ça doit être pour Scorpio.

Maintenant qu'il était à côté d'Urton, il partageait la petite poche de calme qui s'était formée autour d'elle. Il se demanda comment elle s'y prenait. Il ne pensait pas que les gens qui coulaient autour d'eux avaient la moindre idée de son identité. En tout cas, c'était peu probable. Ils devaient sentir qu'il émanait d'elle une sorte de picotement électrique, vaguement inquiétant.

— Je suis désolée de ce qu'il a dû faire, dit Urton.

— Je ne sais pas comment il va encaisser ça, sur le long terme. C'étaient des amis très proches.

— Je sais.

— Ce n'était pas qu'une vieille amitié, reprit Vasko. Clavain avait sauvé la vie de Scorpio, autrefois, alors qu'il devait être exécuté. Ça remontait à Chasm City. Je pense qu'il y avait peu d'hommes sur la planète que Clavain respectait autant que Scorpio. Et Scorpio le savait. Je suis allé avec lui chercher Clavain dans l'île où il était allé vivre. Je les ai vus parler. Ce n'était pas du tout ce que j'avais imaginé. On aurait dit deux vieux aventuriers qui avaient baroudé ensemble, et qui savaient que personne ne pouvait les comprendre.

— Scorpio n'est pas si vieux.

— Si. Enfin, pour un porcko.

Urton l'emménait vers le rivage, à travers la foule qui commençait à se raréfier. La brise nocturne, chaude, sentait le sel et

les algues. Ses yeux le brûlaient. Les étranges lumières dessinaient des motifs bizarres dans le ciel, d'un horizon à l'autre. On aurait moins dit un feu d'artifice ou une aurore boréale qu'une gigantesque et fastidieuse leçon de géométrie.

— Tu as peur que ça l'ait irrémédiablement marqué, hein ? demanda Urton.

— Comment prendriez-vous ça, si vous aviez dû tuer votre meilleur ami, de sang-froid ? Lentement, et devant témoins... ?

— Je pense que je ne l'aurais pas bien pris. Mais je ne suis pas Scorpio.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Écoute, Vasko, il nous a dirigés d'une façon très compétente pendant l'absence de Clavain, et je sais que tu as une bonne opinion de lui, mais ça n'en fait pas un ange. Tu as dit que Clavain et le porcko se connaissaient depuis Chasm City. Que crois-tu que faisait Scorpio à Chasm City ? Il ne donnait pas à manger à la veuve et à l'orphelin. C'était un criminel, un meurtrier.

Vasko regarda les lumières glisser dans le ciel, traçant des anneaux concentriques, comme ce qu'il voyait parfois quand il appuyait sur ses paupières fermées avec ses doigts.

— Il enfreignait la loi à un moment où la loi était brutale et inhumaine, répondit Vasko. Ce n'est pas tout à fait pareil.

— C'était la guerre. J'ai étudié les mêmes livres d'histoire que toi. D'accord, la loi martiale comportait des aspects draconiens, mais est-ce que ça excuse le meurtre ? Ce n'était pas une question d'autodéfense ou de préservation de ses intérêts personnels. Scorpio tuait pour le sport.

— Il avait été réduit en esclavage et torturé par des hommes, reprit Vasko. Ces mêmes hommes qui avaient fait de lui ce qu'il était : un cul-de-sac génétique.

— Et ça le dédouane de tout ?

— Franchement, Urton, je ne vois pas où vous voulez en venir...

— Tout ce que je dis, c'est que Scorpio n'est pas le brave type à la peau tendre que tu sembles imaginer. Oui, je suis sûr qu'il est perturbé par ce qu'il a fait à Clavain...

— Ce qu'il a été obligé de faire..., rectifia Vasko.

— Peu importe. Le résultat sera le même : il s'en remettra, exactement comme il s'est remis de toutes les autres atrocités qu'il a commises.

Elle souleva la pointe de son capuchon et le regarda, ses yeux parcourant son visage comme à la recherche d'un tic facial révélateur.

— Et tu le sais très bien, hein ?

— Pour le moment, je ne suis pas sûr de ce que je sais.

— Il faut que tu le croies, Vasko.

Il remarqua qu'elle avait cessé de l'appeler Malinin.

— Parce que sinon, poursuivait-elle, ça voudrait dire qu'il n'est pas fait pour être chef. Et tu n'aimerais pas ça, hein ?

— Non, bien sûr que non. J'ai une foi absolue en sa capacité à diriger. Demandez à qui vous voudrez, ce soir, et vous aurez la même réponse. Et vous voulez que je vous dise ? Nous avons tous raison.

— Bien sûr que nous avons raison.

— Et vous, Urton ? Vous doutez de lui ?

— Pas le moins du monde, répondit-elle. Franchement, je doute même que ce qui s'est passé aujourd'hui l'empêche de dormir.

— C'est incroyablement dur, ce que vous dites.

— J'espère bien que c'est dur. Je *veux* qu'il soit dur. C'est tout ce que je dis. C'est exactement ça que nous voulons, ce que nous attendons, aujourd'hui, de notre chef. Tu n'es pas d'accord ?

— Je ne sais pas, répondit-il, se sentant envahi par une immense lassitude. Tout ce que je sais, c'est que je ne suis pas venu ici, ce soir, pour parler de ce qui s'est passé ce matin. Je suis venu me vider la tête et oublier un peu.

— Moi aussi. Je suis désolée, répondit Urton d'une voix radoucie. Je ne voulais pas remuer le couteau dans la plaie. Je parle, je parle... Je suppose que c'est ma façon à moi de gérer ça. C'était extrêmement pénible pour nous tous.

— Oui, sûrement. Bon, vous avez fini, maintenant ? demanda-t-il avec agressivité, une vague écarlate balayant sa façade de courtoisie. Ces deux derniers jours, vous donniez l'impression de ne pas pouvoir me supporter. Alors, à quoi dois-je ce soudain revirement ?

— Je regrette de t'avoir parlé ainsi, répondit-elle.

— Si je puis me permettre, il est un peu tard pour avoir des remords.

— Je suis comme ça, Vasko. Il ne faut pas m'en vouloir. N'y vois rien de personnel, d'accord ?

— Eh bien, je me sens drôlement mieux.

— Nous partions pour une mission dangereuse. Nous avons tous été entraînés pour ça. Nous nous connaissions, et nous savions que nous pouvions compter les uns sur les autres. Et voilà que débarque d'on ne sait où un gars que personne ne connaît, et à qui, moi, je suis censée soudain confier mon existence ! Je pourrais citer une douzaine d'agents de la LS qui auraient pu prendre ta place dans ce bateau, et j'aurais préféré que n'importe lequel couvre mes arrières plutôt que toi, un inconnu.

Devant eux, les formes noires des bateaux barraient les ténèbres, entre la terre et l'eau. Certains prêts à partir, d'autres échoués sur le rivage.

— C'est Scorpio qui avait décidé de m'intégrer à la mission, dit

Vasko. À partir du moment où cette décision avait été prise, vous auriez dû avoir les tripes de vivre avec. Ou alors, c'est que vous n'aviez pas confiance en son jugement !

— Un jour, tu seras à ma place, Vasko, et ça ne te plaira pas plus qu'à moi. Tu viendras me faire ton sermon sur la confiance dans le jugement des chefs, à ce moment-là, et on verra s'il a l'air très convaincant.

Elle s'interrompit et regarda le ciel. Une fine ligne écarlate passait d'un horizon à l'autre. Elle avait éludé sa question.

— Écoute. Vasko, je ne voulais pas dire ça. Je ne t'ai pas hélé dans la foule pour te faire une scène. Je voulais te dire que j'étais désolée. Je voulais aussi que tu comprennes pourquoi j'avais agi comme ça.

— Très bien, fit-il, ravalant sa colère.

— Je reconnais que j'ai eu tort.

— Vous ne pouviez pas savoir ce qui allait arriver, dit-il.

Elle haussa les épaules.

— Non, sans doute, soupira-t-elle. On pourra dire ce qu'on voudra, il a assuré, hein ? Quand il s'est retrouvé au pied du mur, que sa vie a été en jeu, il a drôlement assuré.

Ils étaient arrivés auprès des bateaux. La plupart de ceux qui étaient encore sur le rivage étaient des épaves : leur coque était trouée au niveau de la ligne de flottaison, dévorée par les organismes marins. Tôt ou tard, on les ramènerait aux ateliers de fonderie, et on en ferait de nouveaux bateaux. Les forgerons s'efforçaient de récupérer le moindre fragment de métal recyclable. Mais la quantité récupérée n'égalerait jamais celle des embarcations d'origine.

— Regarde, fit Urton en tendant le doigt vers le large.

— J'ai vu, fit Vasko en hochant la tête. Ils sont déjà arrivés au pied du vaisseau.

— Ce n'est pas de ça que je voulais parler. Regarde un peu plus haut, Œil de Faucon. Tu les vois ?

— Oui, fit-il au bout d'un moment. Oh, mon Dieu ! Ils n'y arriveront jamais.

Il y avait de petits points lumineux autour de la base du *Spleen de l'Infini*, un peu plus haut que le cercle de vaisseaux rebondissants que Vasko avait déjà remarqués. Il estimait qu'ils n'avaient pas pu monter de plus de quelques douzaines de mètres au-dessus du niveau de la mer. Et ils avaient encore plusieurs milliers de mètres de vaisseau à escalader.

— Comment font-ils pour grimper ? demanda Vasko.

— À la force des poignets, j'imagine. Tu as vu à quoi la paroi ressemble, de près ? C'est comme une falaise branlante, qui se déliterait, pleine de creux et de prises pour les mains. Ça ne doit pas

être si difficile.

— Mais la première entrée est à des centaines de mètres au-dessus de l'eau, peut-être plus. Les avions entrent et sortent toujours près du sommet. Ils n'y arriveront jamais, répéta-t-il. Ils sont fous.

— Ils ne sont pas fous, objecta Urton. Ils ont peur, c'est tout. Ils crèvent de trouille. La question est : devons-nous les rejoindre ou non ?

Vasko ne répondit pas. L'un des petits points lumineux venait de retomber dans la mer.

Ils restèrent plantés là pendant de longues minutes, à regarder le spectacle. Personne d'autre ne dégringola, les grimpeurs poursuivirent l'escalade, apparemment pas découragés par la chute de l'un des leurs, que beaucoup d'entre eux avaient pu contempler. Au pied de l'immense bâtiment, à l'endroit où les embarcations ballottées par les flots devaient heurter la coque, de nouveaux grimpeurs commençaient leur ascension. Certains bateaux revenaient du vaisseau spatial vers le rivage, mais leur avance était lente, et la tension montait parmi ceux qui attendaient. Les agents de la Ligue de Sécurité étaient débordés par des gens furieux et terrifiés qui avaient hâte de gagner le vaisseau. Vasko vit l'un des hommes de la LS parler d'un ton pressant dans son bloc-poignet, manifestement pour appeler à l'aide. Il avait presque fini de parler quand quelqu'un le plaqua à terre.

— On ne peut pas les laisser faire..., commença Vasko.

— Nous ne sommes pas en service, et à deux nous ne pouvons rien faire. Il va falloir qu'ils y mettent les moyens, parce qu'ils ne vont pas pouvoir contenir la situation plus longtemps. D'ailleurs, je n'ai pas très envie de rester là, fit-elle avec un geste du bras englobant le rivage. Je me suis renseignée avant de sortir. C'est plus calme à l'est de la Haute Conque. J'ai faim et je boirais bien un verre. Tu veux qu'on aille quelque part ?

— Je n'ai pas envie de manger, répondit Vasko.

En réalité, il se rappelait avoir eu faim, jusqu'à ce qu'il voie le malheureux tomber dans la mer.

— Enfin, va pour un verre. Vous êtes sûre qu'on trouvera un bar ouvert ?

— Je connais quelques endroits. On peut toujours essayer.

— Dans ce cas, vous connaissez mieux le coin que moi.

Elle remonta le col de son manteau et appuya sur son capuchon pour l'aplatir.

— Ton problème, c'est que tu ne sors pas assez, dit-elle. Allez, viens, partons d'ici avant que ça tourne mal.

Elle avait raison en ce qui concernait la zone de la colonie située

à l'est de la Conque. À vrai dire, comme beaucoup d'agents de la LS logeaient là, l'ordre et la loi y régnaient toujours. Le quartier était d'un calme morne, presque austère. Il n'y avait pas plus de gens dans les rues que n'importe quel autre soir, à cette heure tardive. Beaucoup d'endroits devaient être fermés, mais le bar qu'Urton avait en tête était encore ouvert.

Elle le conduisit à travers la salle principale vers une alcôve meublée d'une table et de deux fauteuils chapardés à la Réserve Centrale. Au-dessus de l'alcôve, un écran diffusait la chaîne d'informations de l'Administration, mais pour le moment il ne passait qu'une photo de Clavain. Elle avait été prise quelques années plus tôt à peine, mais elle aurait aussi bien pu remonter à plusieurs siècles. L'homme que Vasko avait rencontré ces derniers jours avait l'air deux fois plus vieux, plus érodé par le temps et les circonstances. Sous le visage de Clavain, il y avait deux dates espacées de cinq cents ans.

— Je vais chercher des bières, fit Urton sans laisser à Vasko le temps de discuter.

Elle avait enlevé son manteau et son capuchon et les avait posés sur le fauteuil devant celui de Vasko.

Il la regarda disparaître dans l'obscurité du bar. Elle avait l'air d'être une familière de l'endroit. En traversant la salle, il avait cru reconnaître plusieurs personnes qui avaient suivi l'entraînement de la Ligue avec lui. Certains fumaient des algues. Séchées et préparées d'une façon particulière, elles induisaient un léger effet hallucinogène. Vasko y avait goûté pendant son entraînement. C'était illégal mais plus facile à se procurer que les cigarettes du marché noir, dont on disait qu'elles provenaient d'une réserve qui allait en s'amenuisant, planquée dans le ventre du *Spleen de l'Infini*.

Le temps qu'Urton revienne, Vasko avait aussi enlevé son manteau. Elle posa les bières sur la table. Vasko goûta avec circonspection le liquide, qui avait une couleur d'urine assez désagréable. Produit à partir d'une autre variété d'algues, il n'avait de bière que le nom. Urton s'assit devant lui.

— D'après Draygo, le tenancier de cet endroit, les agents de la Ligue actuellement en service sont partis faire des trous dans la coque des bateaux qui sont sur le rivage. Personne n'est autorisé à partir, et dès qu'un bateau revient, ils le confisquent et arrêtent tous ceux qui se trouvent à bord.

Vasko trempa ses lèvres dans sa bière.

— Estimons-nous heureux qu'ils n'appliquent pas des mesures encore plus brutales.

— On ne peut pas leur en vouloir. On dit que trois personnes se sont déjà noyées en traversant la baie. Deux autres sont tombées du vaisseau en essayant d'y grimper.

— Vous avez sûrement raison, mais je pense qu'on devrait laisser les gens libres de faire ce qu'ils veulent, même si ça leur coûte la vie.

— Ils craignent une panique générale. Tôt ou tard, quelqu'un va bien tenter la traversée à la nage, des centaines d'autres essaieront de l'imiter, et à ton avis, combien réussiront ?

— Et alors ? rétorqua Vasko. Et même s'ils se noient ? Et même s'ils contaminent les Mystifs ? Franchement, vous croyez que ça changera quoi que ce soit, maintenant ?

— Nous maintenons l'ordre sur Ararat depuis plus de vingt ans, répondit Urton. Nous ne pouvons tout laisser partir à vau-l'eau en une nuit. Les gens qui utilisent ces bateaux accaparent sans autorisation des biens inaliénables de la colonie. Ce n'est pas juste pour les citoyens qui ne veulent pas fuir vers le vaisseau.

— On ne leur laisse pas le choix. On leur dit que Clavain est mort, et personne ne leur dit ce que sont ces lumières dans le ciel. Quoi d'étonnant à ce qu'ils aient peur ?

— Tu penses que ça arrangerait la situation si on leur parlait de la guerre ?

Vasko s'essuya la bouche avec le dos de la main, où la bière d'algue laissa une trace blanche.

— Écoutez, j'en ai marre que l'Administration mente aux gens pour leur bien. C'est déjà ce qui s'est passé quand Clavain s'est exilé sur son île. Scorpio et les autres avaient décrété que nous ne pourrions pas supporter d'apprendre que Clavain avait des pulsions suicidaires, alors ils ont raconté qu'il faisait le tour du monde. Et maintenant, ils pensent que le peuple ne pourrait pas supporter de savoir comment il est mort, ou plus généralement dans quelles circonstances, alors ils ne disent rien à personne.

— Tu penses que Scorpio devrait faire preuve de plus de fermeté ?

— J'ai du respect pour lui, répondit Vasko. Mais où est-il maintenant, alors que nous avons besoin de lui ?

— Tu n'es pas le seul à te le demander, fit Urton.

Quelque chose attira le regard de Vasko. L'image sur l'écran avait changé. La photo de Clavain avait été remplacée, l'espace d'un instant, par le logo de l'Administration. Urton se retourna sur son siège, sirotant toujours sa bière.

— Il y a un problème, dit-elle.

Le logo vacilla, disparut. Ils regardaient maintenant Scorpio, entouré par l'intérieur rose saumon, tout en courbes, de la Haute Conque. Le porcko portait sa tenue habituelle de cuir noir surpiqué. Il n'avait pour ainsi dire pas de cou, et sa grosse tête aplatie formait comme une excroissance de son torse massif, en forme de tonneau.

— Vous saviez que ça allait arriver, hein ? demanda Vasko.

— Draygo m'a dit qu'il devait y avoir une annonce officielle à peu près à cette heure-ci. Mais il ne savait pas de quoi il allait être question, ni que Scorpio allait montrer son nez.

Le porcko parlait. Vasko était sur le point de chercher comment monter le son lorsque des haut-parleurs retransmirent la voix de Scorpio dans le labyrinthe d'alcôves.

« ... vous remercie de votre attention. Vous savez tous qui je suis. Je m'adresse à vous ce soir en tant que responsable de la colonie. J'ai le regret de vous annoncer que Nevil Clavain a été tué aujourd'hui, lors d'une mission de la plus haute importance pour la sécurité d'Ararat. Ayant participé à cette opération, je puis vous assurer que sans le courage et le sacrifice de Clavain la situation serait infiniment plus grave qu'elle ne l'est actuellement. Je n'ai pas l'intention de vous cacher ce qui s'est passé lors de cette opération, mais je dois d'abord vous parler des désordres que nous remarquons dans tous les secteurs du Premier Camp, et des actions que la Ligue de Sécurité entreprend pour rétablir l'ordre social. Je vous demande de m'écouter attentivement, parce que nos vies à tous en dépendent. Il n'y aura plus de traversées non autorisées vers le *Spleen de l'Infini*. Les ressources limitées de la colonie ne peuvent être mises en péril de cette façon. Toutes les tentatives non officielles pour atteindre le vaisseau seront donc punies d'exécution immédiate. »

Vasko jeta un coup d'œil à Urton, mais il ne sut dire si son expression trahissait le dégoût ou une tranquille approbation.

Le porcko marqua une légère pause avant de poursuivre. Il devait y avoir un problème de transmission, parce que l'image de Clavain était réapparue, superposée à la tête de Scorpio comme un vague halo.

« Mais nous proposons une solution. L'Administration recommande à tous les citoyens de vaquer à leurs occupations comme d'habitude et de ne pas tenter de quitter l'île. Reconnaisant néanmoins qu'une minorité souhaite regagner le *Spleen de l'Infini*, à partir de midi, demain, et pendant tout le temps nécessaire, l'Administration mettra à la disposition des volontaires un moyen sûr, et autorisé, de se rendre au vaisseau. Des appareils spécifiquement désignés emmèneront des groupes de cent, par voie aérienne, vers le *Spleen*. À partir de six heures, demain matin, les modalités de transport, comprenant des allocations d'effets personnels, seront disponibles à la Haute Conque et dans tous les autres centres administratifs, ou auprès du personnel en uniforme de la Ligue de Sécurité. Il est inutile de paniquer pour prendre le premier transport disponible, car, je le répète, les vols se poursuivront jusqu'à ce que toutes les demandes soient satisfaites. »

— Ils n'avaient pas le choix, dit Vasko, tout bas. Scorpio fait ce qu'il faut.

Mais le porcko n'avait pas fini de parler :

« Pour ceux qui souhaitent regagner le *Spleen de l'Infini*, il faut que les choses soient bien claires : les conditions d'hébergement à bord seront très pénibles. Au cours des vingt-trois dernières années, il n'y a guère eu plus de quelques douzaines de personnes à la fois dans le vaisseau. La majeure partie du bâtiment est maintenant inhabitable, et nous n'avons pas les plans du reste. Afin d'accueillir un afflux de plusieurs centaines, ou plusieurs milliers de réfugiés, la Ligue de Sécurité devra appliquer des mesures draconiennes. Si les mesures de crise du Premier Camp vous paraissent strictes, dites-vous que ce sera infiniment pire à bord du vaisseau. Vous n'aurez qu'un seul droit : survivre, et l'interprétation de cette règle sera laissée à notre seule appréciation. »

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Vasko tandis que Scorpio poursuivait son allocution.

— Ça veut dire qu'ils seront obligés de cryoniser les gens, répondit Urton. Les mettre dans des caissons de cryosomnie, comme quand le vaisseau est arrivé ici, la première fois.

— Dans ce cas, il faudrait le dire.

— Il n'en a manifestement pas l'intention.

— Ces caissons de cryosomnie ne sont pas sûrs, reprit Vasko. Je sais ce qui s'est passé, la dernière fois qu'on les a utilisés. Beaucoup de gens n'en sont pas sortis vivants.

— Et alors ? répliqua Urton. Quoi qu'il arrive, il leur offre de meilleures chances de s'en sortir que s'ils essayaient de faire le trajet par leurs propres moyens, même sans la menace d'exécution.

— Quand même, je ne comprends pas. Pourquoi leur proposer cette possibilité, si l'Administration ne pense pas que ce soit la meilleure solution ?

Urton haussa les épaules.

— La plupart des membres de l'Administration sont démunis. S'ils ordonnent l'évacuation générale vers le vaisseau, ce sera vraiment la panique générale. Et comment pourraient-ils savoir s'il vaut mieux pour les gens investir le vaisseau ou rester à terre ?

— Ils n'en savent rien, répondit Vasko. Quoi qu'ils décident, rien ne permettra de dire quelle était la meilleure décision.

Urton hocha la tête avec emphase. Elle avait presque fini sa bière.

— Au moins, comme ça, Scorpio fait la différence. Il y a des gens qui se retrouveront dans le vaisseau, et d'autres qui resteront chez eux. C'est la solution idéale, si on veut maximiser les chances de survie pour certaines personnes.

— Ça paraît très froid et dépassionné.

— Ça l'est.

— Dans ce cas, vous qui sembliez craindre que Scorpio ne soit pas

le leader implacable dont vous disiez que nous avions besoin, vous devez être rassurée.

— Oui, il est assez dur, acquiesça Urton. Évidemment, il se peut que nous ne comprenions rien à tout ça. Mais si c'est bien ce que nous croyons comprendre, ça te choque ?

— Non, pas du tout. Je pense que vous avez raison. Nous avons besoin d'un chef fort, de quelqu'un qui soit préparé à envisager l'impensable. Une question... Pourquoi êtes-vous si gentille avec moi, tout d'un coup ?

Vasko reposa sa chope. Elle n'était qu'à moitié vide, mais il n'avait plus soif. Tout ça lui avait coupé l'appétit, d'ailleurs.

Urton l'inspecta un moment, comme un entomologiste l'eût fait d'un insecte cloué dans une boîte.

— Parce que, Vasko, il m'est apparu que tu pourrais être un allié utile, en fin de compte.

— Nous avons appris la nouvelle, Quaiche, dit la poupée d'acier.

La voix le prit par surprise, comme toujours. Il était seul. Grelier venait de s'occuper de ses yeux, soignant un abcès infecté sous l'une des paupières rétractées. Les griffes métalliques de l'écarteur d'yeux lui avaient paru d'une cruauté inhabituelle, ce jour-là, comme si le chirurgien général avait profité de son sommeil pour affûter sournement tous ses petits crochets. Enfin, il ne dormait jamais vraiment, bien sûr. C'était un luxe dont il n'avait qu'un vague souvenir.

— Je n'ai entendu parler d'aucune nouvelle, répondit-il.

— Nous avons entendu l'annonce que vous avez faite à la congrégation, dans la nef. Vous voulez faire franchir le Gouffre de l'Absolution à la cathédrale.

— Et quand bien même, en quoi cela vous concerne-t-il ?

— C'est de la folie, Quaiche. Or nous sommes très concernés par votre santé mentale.

Il voyait la poupée du coin de l'œil. Une masse trouble, comparée à l'image centrale, bien nette, d'Haldora. La planète était à moitié plongée dans l'ombre, et ses bandes crème, ocre et d'un turquoise subtil semblaient comme tranchées net par la nuit.

— Vous vous fichez pas mal de moi, répliqua-t-il. Vous ne vous inquiétez que de votre propre survie. Vous avez peur que je vous détruise quand je détruirai la Morwenna.

— « Quand », Quaiche ? Franchement, voilà qui est un peu préoccupant. Nous espérons que vous aviez malgré tout l'intention de réussir, d'une façon ou d'une autre.

— Peut-être, convint-il.

— Là où personne n'a réussi auparavant ?

— La Morwenna n'est pas n'importe quelle cathédrale.

— Non. C'est la plus lourde et la plus grande de la Voie. Ça ne vous fait pas réfléchir ?

— Mon triomphe n'en sera que plus spectaculaire.

— Ou votre désastre, si la cathédrale bascule à bas du pont, ou s'il s'effondre sous son poids. Mais pourquoi maintenant, Quaiche, après toutes ces révolutions autour d'Hela ?

— Parce que je pense que le moment est venu, répondit-il. Ces choses-là ne se commandent pas. Dieu n'a rien à voir là-dedans.

— Vous êtes vraiment une cause perdue, répliqua la poupée d'acier, la voix synthétisée au rabais adoptant soudain un ton pressant qui n'était pas le sien la seconde d'avant : Quaiche, écoutez-nous. Faites ce que vous voulez avec la Morwenna. Nous ne vous en empêcherons pas. Mais laissez-nous sortir de cette cage avant.

— Vous avez peur, fit-il en imprimant une sorte de sourire au parchemin raidi qu'était son visage. Je vous fiche vraiment la trouille, hein ?

— Ça n'a pas besoin de se passer comme ça. Regardez les évidences en face, Quaiche. La fréquence des disparitions augmente. Vous savez ce que ça veut dire, n'est-ce pas ?

— L'œuvre de Dieu approche de son point culminant.

— Ou, autre hypothèse, le mécanisme de camouflage connaît des défaillances. À vous de choisir. Nous savons quelle interprétation nous préférons.

— Je connais vos hérésies. Je n'ai pas besoin de les réentendre.

— Vous pensez toujours que nous sommes des démons, Quaiche ?

— Vous vous donnez le nom d'« ombres ». N'est-ce pas un indice ?

— Nous nous faisons appeler « ombres » parce que c'est ce que nous sommes, tout comme vous n'êtes tous que des ombres pour nous. C'est une simple constatation, Quaiche, pas un point de vue théologique.

— Je ne veux plus rien entendre.

C'était vrai : il les avait suffisamment entendus parler de leurs hérésies. Ce n'étaient que des mensonges, conçus pour saper sa foi. Il avait essayé, de temps à autre, de s'en vider la tête, mais en vain. Tant que la poupée d'acier – tant que ce qui était dans la poupée d'acier – serait là, avec lui, il ne pourrait jamais oublier ces contrevérités. Dans un moment de faiblesse, une absence aussi impardonnable que celle qui les avait tous amenés ici, vingt ans plus tôt, il s'était intéressé à leurs revendications hérétiques. Il s'était plongé dans les archives de la cathédrale et avait exploré certaines pistes de recherche.

Les ombres parlaient d'une théorie. Ça ne voulait rien dire pour lui, et pourtant quand il avait compulsé les archives les plus anciennes – des enregistrements conservés au fil des siècles dans des cryptes fracassées, mangées par la rouille, ou à bord de vaisseaux ultras – il avait trouvé des traces de connaissances perdues, des indices troublants à partir desquels son esprit avait pu échafauder un tout.

Des aperçus d'une chose appelée la théorie des branes.

C'était un modèle de l'univers, une antique théorie cosmogonique qui avait connu un bref moment de popularité sept cents ans auparavant. D'après ce que Quaiche avait compris, la théorie avait été moins discréditée qu'abandonnée quand de nouveaux jouets tout

neufs, plus clinquants, avaient été mis sur le marché. À l'époque, on n'avait aucun moyen de tester ces théories concurrentes : elles apparaissaient et périlclitaient sur la base de leurs seuls mérites esthétiques, et de l'aisance, plus ou moins grande, avec laquelle les gourdins et les harpons des mathématiques permettaient de les justifier et de les manipuler.

D'après la théorie des branes, l'univers tel qu'on l'appréhendait par les sens n'était qu'un copeau d'un ensemble plus vaste, une couche, une strate, dans un empilement de réalités adjacentes. Quaiche trouvait à ce modèle quelque chose de séduisant, sur le plan théologique. Il aimait l'idée du ciel en haut et de l'enfer en bas, le vulgaire substrat de la réalité telle qu'on la percevait étant coincé entre les deux. Sur la Terre comme aux cieux...

Mais la théorie des branes n'avait rien à faire avec le ciel et l'enfer. Elle était née en réponse à une autre théorie appelée la théorie des cordes, et plus précisément à un corollaire de la théorie des cordes : le problème de la hiérarchie des forces.

Encore une hérésie. Mais il n'avait pu s'empêcher de creuser davantage.

D'après la théorie des cordes, les blocs constitutifs de la matière étaient, à l'échelle la plus petite qui se puisse concevoir, de simples boucles de masse-énergie à *une* dimension. Ces boucles vibraient comme les cordes d'une guitare, selon certains modes discrets, correspondant chacun à une particule reconnaissable à l'échelle classique : les quarks, les électrons, les neutrinos, et même les photons, n'étaient que des modes vibratoires différents de ces cordes fondamentales. Même la gravité n'était qu'une manifestation du comportement des cordes.

Sauf que la gravité posait un problème. À l'échelle classique – l'univers familier des gens et des maisons, des vaisseaux et des mondes –, la gravité était beaucoup plus faible qu'elle n'aurait dû. Et pourtant, elle maintenait les planètes en orbite autour des étoiles, et les étoiles sur leur orbite autour du centre de gravité de la galaxie. Mais par rapport aux autres forces de la nature, c'est à peine si elle était présente. Quand Notre-Dame de Morwenna abaissait l'un de ses grappins électromagnétiques pour soulever une pièce métallique livrée par un engin de livraison, l'aimant luttait contre la gravité d'Hela – toute la force gravitationnelle dont ce monde était capable. Si la gravité avait été aussi forte que les autres forces, la Morwenna aurait été transformée en une crêpe d'un atome d'épaisseur, un film de métal étalé sur la face sphérique, parfaitement lisse, d'une planète effondrée. Pour aller au fond des choses, si la vie existait, c'était grâce à l'extrême faiblesse de la gravité à l'échelle classique.

Or la théorie des cordes montrait que la gravité était en réalité

très forte, si on y regardait d'assez près. À l'échelle de Planck, le plus petit incrément de mesure possible, d'après la théorie des cordes, la gravité aurait dû être une force équivalente aux autres. En fait, à cette échelle, les faits paraissaient bien différents à plus d'un point de vue : enroulées sur elles-mêmes comme des scolopendres, on trouvait sept autres dimensions – des hyperespaces accessibles seulement à l'échelle microscopique des interactions quantiques.

Cette vision posait tout de même un problème esthétique. Les autres forces – associées comme une seule force électrofaible unifiée – se manifestaient à un certain niveau d'énergie caractéristique. Mais la gravité forte prévue par la théorie des cordes ne devait se révéler qu'à des énergies dix milliards de fois plus grandes que celle impliquée par les forces électrofaibles. De telles énergies étaient rigoureusement hors de portée des procédures expérimentales. C'était le problème de la hiérarchie, et on le considérait comme crucial. La théorie des branes était une tentative de résolution de ce schisme aveuglant.

La théorie des branes – pour ce qu'y comprenait Quaiche – avançait que la gravité était en réalité aussi forte que la force électrofaible, même à l'échelle classique. Ce qui se passait, c'était que la gravité fuyait avant d'avoir eu l'occasion de montrer les dents. Ce qui restait – la gravité que l'on éprouvait dans la vie quotidienne – n'était qu'un infime résidu d'une force infiniment plus puissante. La majeure partie de la force de gravité s'était dissipée *latéralement*, dans les branes ou les dimensions adjacentes. Les particules qui composaient la majeure partie de l'univers étaient collées à un monde-brane particulier, une strate particulière du feuilletage de branes, que la théorie appelait « milieu », ou « espace fondamental ». La matière ordinaire de l'univers ne voyait jamais que l'unique monde-brane dans lequel elle existait : elle n'était pas libre de dériver dans le milieu. Mais les gravitons, ces particules messagères de la gravité, échappaient à cette contrainte. Ils étaient libres de dériver entre les branes, de voguer sans entraves dans l'espace fondamental. La meilleure analogie que Quaiche avait trouvée renvoyait aux mots écrits sur les pages d'un livre, confinés pour l'éternité à une page particulière, ignorant les mots imprimés sur la page suivante, à une fraction de millimètre d'eux. Et renvoyait aussi aux vers des livres, qui dévorent les pages perpendiculairement au texte...

Quant aux ombres... Là, Quaiche en était réduit à combler les vides par lui-même. Les ombres prétendaient être – et c'était le cœur de l'hérésie – des messagères, porteuses d'une sorte de communication d'un monde-brane adjacent, totalement déconnecté du nôtre. Le seul moyen de communication possible de l'un à l'autre passait par l'espace fondamental. Cela dit, il y avait une autre possibilité : il se pouvait que les deux branes apparemment séparées soient des portions

distantes d'une seule et même brane, repliée sur elle-même comme une épingle à cheveux. Si tel était le cas – les ombres ne lui avaient rien dit sur le sujet, ni pour infirmer, ni pour appuyer cette hypothèse –, alors elles étaient des messagères non d'une autre réalité, mais simplement d'un endroit reculé de l'univers familier, incommensurablement éloigné dans l'espace et dans le temps. La lumière et l'énergie de leur région de l'espace ne pouvaient voyager que le long de la brane. Elles étaient incapables de franchir le vide infime qui séparait les deux plis de la surface. Mais la gravité pouvait passer sans effort à travers le milieu, et transporter un message de brane à brane. Les étoiles, les galaxies et les amas galactiques de la brane-ombre projetaient une ombre gravitationnelle sur notre univers local, influençant les mouvements de nos étoiles et de nos galaxies. Du même coup, la gravité provoquée par la matière dans la partie locale de la brane fuyait à travers le milieu, dans le royaume des ombres.

Mais les ombres étaient intelligentes. Elles avaient décidé de communiquer à travers l'espace intermédiaire par le truchement de la gravité.

Elles avaient mille façons d'y arriver. Les détails importaient peu. Elles auraient pu manipuler les orbites d'une paire d'étoiles dégénérées pour produire un schéma d'ondes gravitationnelles, ou apprendre à fabriquer sur demande des trous noirs miniatures. Tout ce qui comptait, c'est que c'était possible. Et – chose tout aussi importante – il fallait que quelqu'un puisse capter les signaux de ce côté du milieu.

Quelqu'un comme les Shifteurs, par exemple.

Quaiche rit tout seul. L'hérésie n'était pas dépourvue d'une certaine abjection. Mais qu'espérait-il d'autre ? Là où Dieu était à l'œuvre, ne pouvait-on voir aussi l'œuvre du Diable, s'insinuant dans les desseins du Créateur, essayant de noyer le miraculeux dans le vulgaire ?

— Quaiche ? demanda la poupée d'acier. Vous êtes toujours là ?

— Je suis toujours là, répondit-il. Mais je ne vous écoute pas. Je ne crois pas ce que vous me racontez.

— Si vous ne nous croyez pas, un autre le fera.

Il tendit la main vers la poupée d'acier, et ses doigts osseux planèrent un instant à la limite de son champ de vision comme un phantasme détaché.

— Je ne laisserai personne se faire corrompre par vos mensonges.

— À moins qu'il n'y ait quelque chose dont vous ayez très envie, répliqua la poupée d'acier. Vous pourriez peut-être changer d'avis, alors.

Sa main trembla. Il se sentit glacé, tout à coup. Il était en présence du mal. Et il en savait plus long sur ses stratagèmes qu'il n'en

avait le droit.

Il appuya sur le bouton de l'intercom.

— Grelier ! appela-t-il. Grelier, venez ici tout de suite ! *J'ai besoin de sang neuf !*

Hela, 2727

Le lendemain, Rashmika vit le pont pour la première fois.

Cela se produisit sans tambour ni trompette. Elle était dans la cabine d'observation avant de l'un des deux véhicules de tête. Elle s'était juré de ne plus remonter sur le toit après l'incident avec l'Observateur.

On les avait prévenus que la lèvres du gouffre était maintenant très proche, mais la topographie du paysage n'avait pas changé depuis des kilomètres – d'interminables kilomètres. La caravane – qui était plus longue que jamais, à présent, plusieurs sections additionnelles l'ayant rejointe en cours de route – déroulait ses puissants méandres à travers un canyon de glace aux parois verticales. De temps en temps, les mastodontes mécaniques raclaient le canyon aux parois veinées de bleu, deux fois plus hautes que le plus haut véhicule de la procession, et en délogeaient des tonnes de glace. Le trajet vers l'équateur avait toujours été dangereux pour les piétons, mais à présent qu'ils devaient emprunter le même étroit défilé que la caravane, ça devait être rigoureusement terrifiant. La caravane n'avait plus la place de les éviter, de sorte qu'ils devaient la laisser passer au-dessus d'eux, en évitant de se faire broyer sous les roues, les chenillettes ou les patins propulseurs. Si les machines ne les écrasaient pas, les blocs de glace arrachés aux parois auraient probablement leur peau. Rashmika regardait avec un mélange d'horreur et de compassion les groupes disparaître sous les énormes carcasses de la caravane. Elle n'avait aucun moyen de savoir s'ils ressortaient vivants de l'autre côté. Dans le cas contraire, elle doutait fortement que la caravane s'arrêterait.

À un certain endroit, le canyon s'incurvait doucement vers la droite, bloquant la vue pendant plusieurs minutes, et puis soudain il y eut une *absence* de paysage terrible, à couper le souffle. Elle n'avait pas mesuré à quel point elle était habituée à voir des falaises blanches se dresser sur l'horizon. Tout à coup, le sol se déroba, et le ciel de velours noir descendit à des profondeurs inouïes, comme un rideau

dont l'ourlet irrégulier se serait décousu. Le ciel mordait avidement la terre.

Puis la route émergea du canyon et courut le long d'une corniche qui longeait l'une des parois du gouffre. À gauche de la route, la paroi verticale du canyon se mit à monter ; à droite, il n'y avait rien du tout. La route était juste assez large pour accueillir la procession de deux véhicules de front, les véhicules de droite n'étant jamais à plus de deux ou trois mètres du bord proprement dit. Rashmika regarda vers l'arrière, l'interminable colonne bigarrée de la caravane était maintenant visible dans son intégralité, ce qui était nouveau, et très excitant. Elle vit des roues, des chenilles, des patins propulseurs, des membres actionnés par pistons et des segments de carapace flexibles longer délicatement la corniche, poussant des tonnes de glace dans l'abîme à chaque pas maladroit, à chaque impact, à chaque frottement. Tout le long de la caravane, les navigateurs guidaient les véhicules, corrigeant leur trajectoire au mieux, essayant de négocier le mince compromis séparant l'écrasement contre la paroi de gauche et le plongeon par-dessus bord à droite. Ils ne pouvaient pas ralentir parce que le but de ce raccourci était justement de rattraper un temps précieux. Rashmika se demanda ce qui arriverait au reste de la caravane si l'un des véhicules faisait une fausse manœuvre et basculait dans le vide. Elle avait vu les étriers et les broches qui solidarisaient les éléments de la caravane, mais elle ignorait leur degré de résistance. Cette machine vagabonde entraînerait-elle toutes les autres à sa suite dans l'abîme, ou aurait-elle l'élégance de tomber toute seule, laissant les autres se rapprocher pour combler le trou dans la procession ? Y avait-il un protocole cauchemardesque qui réglait ce genre de problème : un relâchement des étriers de couplage, peut-être ?

En tout cas, elle était à l'avant. S'il y avait un endroit sûr, ça devait bien être celui-là – celui d'où les navigateurs avaient la meilleure vue sur le terrain.

Après plusieurs minutes sans catastrophe, elle commença à se détendre, et regarda vraiment, pour la première fois, le pont qui s'étendait devant eux.

La caravane descendait vers le sud, vers l'équateur, en suivant le flanc est du gouffre de Ginnungagap. Le pont était encore plus au sud. C'était peut-être son imagination, mais elle eut l'impression de voir la courbure du monde, alors que la paroi supérieure du gouffre s'éloignait dans le lointain. Le haut était déchiqueté, irrégulier, pourtant en lissant mentalement ces détails il lui semblait qu'il décrivait un arc ouvert, pareil à la trajectoire d'un satellite. Elle n'arrivait pas à juger à quelle distance se trouvait le pont, ou la largeur du gouffre à cet endroit. Elle avait beau se rappeler qu'il faisait quarante kilomètres au point où le pont le franchissait, les

règles ordinaires de la perspective ne s'appliquaient pas : il n'y avait aucun repère visuel pour se guider, pas d'objets intermédiaires pour donner l'échelle, pas d'atmosphère pour voiler les détails ou les couleurs. Le pont et la paroi opposée avaient l'air immenses et lointains, mais ils auraient aussi bien pu être à cinq kilomètres qu'à quarante.

Rashmika estima que le pont devait être à cinquante ou soixante kilomètres à vol d'oiseau – plus des deux-centièmes de la circonférence d'Hela –, mais la route qui y menait faisait des tours et des détours le long de la corniche. Elle n'avait pas de mal à croire qu'ils avaient encore cent kilomètres à parcourir avant d'arriver à l'extrémité est du pont.

En tout cas, maintenant qu'elle le voyait, il était absolument tel qu'elle l'avait imaginé. Tout le monde disait que les photographies n'arrivaient jamais à rendre la formidable impression qu'il faisait. Rashmika en avait toujours douté, mais elle comprenait à présent que les rumeurs disaient vrai : pour apprécier le pont, il fallait le voir.

Elle savait ce que les gens semblaient trouver le plus troublant à propos du pont : son manque même d'étrangeté. Si l'on excluait sa taille, et les matériaux qui avaient été utilisés pour sa construction, on aurait dit qu'il avait été extrait des pages d'une histoire de l'humanité, un artefact construit sur Terre, à l'ère de l'acier et de la vapeur. Il évoquait pour elle des lanternes et des chevaux, des duels et des courtisans, des palais d'hiver et des fontaines musicales – sauf qu'il était immense et donnait l'impression d'être en verre filé ou en sucre.

La surface supérieure du pont décrivait un arc très ouvert en enjambant le gouffre, et il était légèrement surélevé au milieu. À part ça, il était parfaitement plat, et aucune forme de superstructure ne l'encomrait. Il n'y avait pas de rambarde de part et d'autre de la chaussée, qui était d'une étroitesse à couper le souffle – de l'angle sous lequel elle la voyait en cet instant, on aurait dit un rai lumineux fin comme une rapière. Elle lui parut rompue par endroits, jusqu'à ce qu'elle bouge légèrement. À cinquante kilomètres de distance, un simple mouvement de tête suffisait à affecter l'image qu'elle avait de la délicate structure ! La portée était suspendue sur la majeure partie de sa largeur, mais aux deux extrémités, sur une distance de cinq ou six kilomètres à partir des parois, on remarquait le filigrane délicat des étais incurvés en forme de spirale. Ces boucles absurdes, flamboyantes comme des flammes et des volutes organiques, lascives, captaient la lumière et la lui renvoyaient, non dans des tons de blanc et d'argent, mais dans un moirage prismatique de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. À chaque inclinaison de sa tête, les couleurs changeaient, parcourant une nouvelle et glorieuse configuration.

Le pont avait l'air évanescent, comme si un souffle imprudent

risquait de l'anéantir.

Et pourtant, ils allaient bel et bien le franchir.

Vasko fit sa toilette, prit son petit déjeuner et se présenta au central de la Ligue de Sécurité pour prendre son poste. Il n'avait pas dormi plus de quatre heures, mais il se sentait aussi alerte que la veille au soir, juste un peu plus fragile et plus tendu. Le Premier Camp était d'un calme trompeur ; les rues étaient jonchées de débris, certains des locaux et des habitations avaient été dévastés, et on voyait des traces d'incendie çà et là, mais les hordes de gens aperçues la veille au soir semblaient avoir disparu. Ils avaient peut-être entendu le discours de Scorpio, après tout, ils avaient compris à quel point les conditions d'hébergement à bord du *Spleen de l'Infini* seraient exécrables, et ils étaient rentrés chez eux.

Vasko prit conscience de son erreur sitôt qu'il eut tourné au coin de la rue, près du complexe de la Ligue de Sécurité, une structure conchoïdale à deux étages : des centaines de gens se bousculaient, se pressaient contre la façade, leurs affaires à leurs pieds. Une douzaine d'agents dressés sur des miradors en miniature s'efforçaient de contenir la foule. Ils avaient dégainé leurs armes de poing, mais ne les braquaient pas directement sur la foule. Des tables avaient été dressées hors de la structure conchoïdale, et des agents de la Ligue aidaient des fonctionnaires désarmés à remplir et tamponner la paperasse, à peser et étiqueter les effets personnels. Les gens avaient manifestement décidé de ne pas attendre la publication du règlement officiel : ils étaient prêts à partir tout de suite, sans une hésitation, sans un regret.

Vasko se fraya un chemin dans la foule en s'efforçant de ne bousculer personne. Il ne vit pas Urton. Il s'arrêta devant l'une des tables et attendit que le fonctionnaire assis derrière finisse d'enregistrer l'un des réfugiés.

— Ils prévoient toujours de commencer les évacuations à midi ? demanda tout bas Vasko.

— Plus tôt, même, chuchota l'homme. Ils ont accéléré le rythme. Et malgré ça, on dirait qu'ils vont avoir du mal à gérer le problème.

— Ce vaisseau ne pourra jamais accueillir toute la population de la colonie, reprit Vasko. Plus maintenant. Et il faudra des mois pour cryoniser tout le monde.

— Allez dire ça au porcko, répondit l'homme en tamponnant un formulaire auquel il avait à peine jeté un coup d'œil.

Vasko sentit une chaleur soudaine sur sa nuque. Il leva la tête et plissa les paupières pour se protéger les yeux. Un engin, aéronef ou navette, au ventre d'une clarté aveuglante, survolait la place. Il s'attendait à ce que l'engin ralentisse et descende, mais il s'inclina sur l'aile et s'éloigna vers la baie et le vaisseau dressé au milieu des eaux. Il glissa sous les nuages telle une flèche de lumière arrachée au jour.

— Regardez, ils ont déjà amorcé les évacuations, remarqua l'homme. Comme si ça allait suffire à calmer les autres...

— Scorpio sait ce qu'il fait, dit sèchement Vasko en tournant les talons sans laisser le temps au type de répondre.

Il dépassa les tables des agents d'enregistrement, traversa le reste de la foule et entra dans la structure conchoïdale. À l'intérieur, c'était la même frénésie, le même grouillement de gens tassés les uns contre les autres, cramponnés à leur balluchon, d'enfants braillards et d'employés qui remplissaient des paperasses. Il sentait la panique monter à chaque instant.

Il entra dans la partie du bâtiment réservée au personnel de la Ligue. Dans la petite pièce incurvée où les agents recevaient généralement leurs ordres de mission, il trouva trois personnes assises autour d'une table basse, en train de boire une infusion d'algues. Il les connaissait.

— Malinin ! commença Gunderson, une jeune femme aux cheveux roux, courts. À quoi devons-nous ce plaisir ?

— Je suis là pour le boulot, répondit laconiquement Vasko, qui n'appréciait pas son ton.

— On t'a pas beaucoup vu, ces temps derniers, reprit la femme en montrant les dents.

Il se pencha par-dessus les trois buveurs de thé et arracha la feuille de mission punaisée à la paroi.

— Je vois qui je veux, répondit-il.

— On s'est laissé dire qu'on avait plus de chance de te trouver autour des grosses légumes, lança le deuxième personnage du trio, un porcko appelé Flenser.

Vasko regarda le tableau d'affectation. Il ne voyait son nom en face d'aucune des missions prévues.

— Comme Scorpio, tu veux dire ?

— Je parie que tu en sais beaucoup plus long que nous sur ce qui se passe, reprit Gunderson. Pas vrai ?

— Si c'était vrai, je ne serais pas autorisé à vous en parler, de toute façon, lança Vasko en remettant la fiche au mur. Mais franchement, je ne suis pas au courant...

— Tu mens. Malinin ! lança le troisième larron, un dénommé Cory. Si tu veux grimper dans la hiérarchie, t'as intérêt à apprendre à mentir.

— Merci, dit-il avec un sourire. Je me contenterai d'apprendre à servir cette colonie.

— Tu veux savoir où aller ? demanda Gunderson.

— J'apprécierais.

— Ils nous ont dit de te donner un message. T'es attendu à huit heures à la Haute Conque.

— Merci. Vous m'avez bien aidé, fit-il en s'apprêtant à partir.

— Va te faire foutre. Malinin ! dit-elle dans son dos. Tu te crois meilleur que nous, hein ?

— Pas du tout, répondit-il, surpris par son propre calme, en se tournant vers elle. Je crois que j'ai des aptitudes moyennes. Mais il se trouve que j'ai le sens des responsabilités, et que je m'efforce de servir Ararat du mieux que je peux. Et je veux croire que vous êtes dans les mêmes dispositions d'esprit.

— Tu crois que, maintenant que Clavain a quitté le paysage, tu pourras te frayer un chemin en rampant jusqu'au sommet ?

Il regarda Gunderson avec une authentique surprise.

— Cette idée ne m'a jamais traversé l'esprit.

— Eh bien, tant mieux, parce que dans ce cas tu ferais une sacrée bourde. Tu n'as pas ce qu'il faut, Malinin. Aucun de nous n'a ce qu'il faut, mais toi moins que les autres.

— Non ? Et qu'est-ce qu'il faut, au juste, que je n'ai pas ?

— Les couilles pour tenir tête au porcko, répondit-elle, comme si c'était évident pour tout le monde.

Dans la Haute Conque, Antoinette Bax était déjà assise à la table, un compad devant elle. Cruz, Pellerin et plusieurs autres chefs de la colonie étaient avec elle quand Blood fit son entrée de sa démarche chaloupée de lutteur de foire.

— Vous avez intérêt à ce que ce soit important, lança-t-il. J'ai un tombereau de choses à faire.

— Où est Scorpio ? demanda Antoinette.

— À l'infirmerie. Il prenait des nouvelles de la mère et de la fille. Il ne devrait pas tarder, répondit Blood.

— Et Malinin ?

— Je lui ai laissé un message. Il finira bien par nous rejoindre.

Blood se laissa tomber dans un fauteuil. Il sortit son couteau et se passa machinalement la lame sur le menton. Ça faisait un bruit sec, crissant, comme un insecte.

— Eh bien, nous avons un problème, commença Antoinette. Au cours des six dernières heures, le flux de neutrinos du vaisseau a bel et bien triplé. S'il augmente encore de dix, quinze pour cent, ce vaisseau n'aura pas le choix : il faudra qu'il aille vers le haut.

— Les moteurs ne se sont pas mis en route ? demanda Cruz.

— Non, répondit Antoinette, et je m'inquiète vraiment de ce qui se passera quand les propulsions commenceront à cracher. Quand l'appareil s'est posé, personne ne vivait dans les parages de la baie. Nous devons sérieusement imaginer une évacuation vers l'intérieur des terres. Je recommanderais bien d'envoyer tout le monde vers les îles extérieures, mais je sais que ce n'est pas possible, compte tenu de la charge actuelle des vaisseaux et des navettes.

— Même pas en rêve, confirma Blood.

— On ne peut tout de même pas rester les bras croisés. Quand le capitaine décidera de décoller, il se produira des raz-de-marée, des nuages de vapeur surchauffée, des retombées de radiations mortelles, un bruit tellement assourdissant que tout le monde aura les tympons crevés à des centaines de kilomètres à la ronde... Je m'arrête là. Je suppose que vous voyez ce que je veux dire : fondamentalement, ce n'est pas le genre d'environnement dans lequel on a envie de traîner, à moins d'être en scaphandre spatial.

Blood se prit la tête à deux mains, se faisant un masque de ses doigts de porcko terminés par des sabots. Antoinette avait vu Scorpio faire le même geste quand les ennuis lui tombaient dessus de tous les côtés. Clavain étant parti et Scorpio absent, Blood assumait les responsabilités qu'il avait toujours appelées de ses vœux. Mais Antoinette doutait que la griserie du pouvoir ait duré plus de cinq minutes, et encore.

— Je ne peux pas faire évacuer la ville, dit-il.

— Vous n'avez pas le choix, insista Antoinette.

Il baissa ses mains et tendit un doigt vers la fenêtre.

— C'est notre putain de vaisseau. On ne devrait pas être là, à se demander ce qu'il va faire. C'est nous qui devrions lui donner des ordres, à notre gré...

— Désolé, Blood, mais ce n'est pas comme ça que ça marche, répondit Antoinette.

— Ça va être la panique, intervint Cruz. Une panique pire que tout ce qu'on peut imaginer. Toutes les stations de traitement devront être fermées et délocalisées. Ça va retarder les vols d'exode vers le *Spleen* d'une journée au moins. Et où tous les gens que nous aurons délocalisés dormiront-ils, cette nuit ? Il n'y a rien pour eux dans l'intérieur des terres, juste un tas de cailloux. Demain matin, nous aurons des centaines de morts de froid.

— Je n'ai pas toutes les réponses, fit Antoinette. Je me contente de signaler les difficultés.

— On devrait pouvoir faire mieux que ça, reprit Cruz. Enfin merde, si on avait pu prévoir ce genre de cas d'urgence...

— Les « si j'avais su » ne nous aideront pas, rétorqua Antoinette.

C'était ce que son père lui disait toujours. Ça l'exaspérait considérablement, et elle s'entendit avec consternation prononcer les mêmes mots sans pouvoir s'en empêcher.

— Bon, Pellerin, que fabrique le corps de nageurs ? demanda Blood. Vous avez une proposition à faire ?

Pellerin secoua la tête.

— Désolée, Blood, pas pour le moment. Je ne donnerai pas ma bénédiction à une plongée exploratoire tant que les Mystifs n'auront pas repris des schémas d'activité normaux. Je n'enverrai pas mes hommes à la mort. Il y a trop peu de chance que ça change quoi que ce soit, de toute façon.

— Je comprends, dit le porcko.

— Attendez, fit Cruz. On pourrait peut-être retourner le problème dans l'autre sens : s'il est tellement dangereux de se trouver à proximité du vaisseau quand il décollera, on pourrait peut-être chercher un moyen d'accélérer l'exode.

— Nous faisons déjà aussi vite que nous pouvons, répondit Blood.

— Alors coupons court aux formalités, rétorqua Antoinette. Contentons-nous d'évacuer les gens, on réglera les formalités plus tard. Et ne mettez pas toute la journée à organiser ça. Il se peut que nous n'ayons pas tout ce temps devant nous. Et merde ! Je ne sais pas ce que je donnerais pour avoir l'*Oiseau de Tempête*, tout de suite.

— Vous pourriez peut-être nous être utile, fit Cruz en rivant son œil unique sur Antoinette.

— Comment ?

— Retournez à bord du *Spleen*. Raisonnez le capitaine. Dites-lui que nous avons besoin d'espace vital.

Ce n'était pas ce qu'elle avait envie d'entendre. Sa conversation avec le capitaine ne l'avait pas rassurée, bien au contraire ; la pensée de faire à nouveau appel à lui l'angoissait profondément.

— Il n'aura peut-être pas envie de parler, objecta-t-elle. Et même s'il accepte, il n'aura pas forcément envie d'entendre ce que j'ai à dire.

— Ça nous permettrait peut-être de gagner du temps, reprit Cruz. Ce serait toujours mieux que rien.

— J'imagine, convint Antoinette à contrecœur.

— Autant essayer, insista Cruz. Ce ne sont pas les moyens de transport vers le vaisseau qui manquent. Avec les privilèges de l'Administration, vous pourriez être à bord d'ici une demi-heure.

Comme si ça pouvait l'encourager...

Antoinette regardait ses doigts, perdue dans la contemplation de ses bagues et faisant des vœux pour que quelque chose, n'importe quoi, la sauve de cette corvée, quand Vasko Malinin entra dans la pièce. Il était tout rouge et il avait les cheveux trempés de sueur, ou de pluie. Antoinette lui trouva l'air terriblement jeune pour siéger

parmi les seniors. Il semblait injuste de l'accabler de toutes ces questions. Les jeunes auraient dû avoir le droit de croire que les problèmes du monde trouvaient toujours des solutions simples.

— Asseyez-vous, fit Blood. Je peux vous offrir un café, un thé ?

— J'ai eu du mal à récupérer mes instructions, au poste, expliqua Vasko. C'est vraiment la cohue. Quand les gens ont vu mon uniforme, ils n'ont pas voulu me lâcher avant que je leur promette plus ou moins une place sur l'une de ces navettes.

Le porcko jouait avec son couteau.

— Vous n'avez rien promis, j'espère.

— Bien sûr que non. Je vous dis ça pour que vous compreniez l'ampleur du problème.

— Nous en avons une vague idée, merci, lança Antoinette en se levant et en tirant sur sa tunique d'uniforme.

— Où allez-vous ? s'étonna Vasko.

— Discuter avec le capitaine, répondit-elle.

Dans une autre partie de la Haute Conque, quelques niveaux plus bas, une enfilade de chambres en forme de lobe, partiellement reliées, avaient été ménagées dans le matériau conchoïdal au prix d'un travail exténuant et d'une énergie considérable. Les chambres hébergeaient à présent l'infirmerie principale du Premier Camp, où les citoyens recevaient les soins médicaux limités que l'Administration pouvait leur fournir.

Les deux droïdes verts du docteur s'écartèrent pour laisser passer Scorpio, leurs membres articulés, rudimentaires, cliquetant les uns contre les autres. Il passa entre eux. Le lit était positionné au centre, avec d'un côté une couveuse posée sur un chariot et de l'autre un fauteuil.

Valensin, assis dans le fauteuil, posa son compad à côté de lui et se leva.

— Comment va-t-elle ? demanda Scorpio.

— La mère ou la fille ?

— Doucement, toubib. Je ne suis pas d'humeur.

— La mère va bien, en dehors, naturellement, des effets évidents et prévisibles du stress et de la fatigue. Elle n'a pas besoin de soins particuliers, juste d'un peu de temps et de repos.

Un jour grisâtre, laiteux, filtrait par l'une des meurtrières – en réalité une partie de la Conque qui n'avait pas été peinte. La lueur tombait sur Valensin, éveillant des reflets sur ses lunettes en forme de losange et faisant briller les cheveux lustrés, bleu cobalt, plaqués sur son crâne.

— Et Aura ?

— Son état est aussi bon qu'on peut l'espérer.

Scorpio regarda le bébé qui se trouvait dans la couveuse. Elle était étonnamment rouge et ratatinée. Elle se tortillait comme une chose échouée sur une plage et qui lutte pour respirer.

— En disant ça, vous ne dites pas grand-chose.

— Alors je vais vous mettre les points sur les *i*, répondit Valensin. Cette enfant a déjà vécu quatre épisodes potentiellement traumatisants : d'abord l'insertion des implants conjoincteurs par Remontoir, afin de permettre la communication avec sa mère naturelle. Ensuite, elle a été chirurgicalement enlevée, arrachée au ventre de sa mère, puis – troisième traumatisme – réimplantée dans celui de Skade, peut-être après un autre passage en couveuse. Et quatrième, elle a été sortie du ventre de Skade dans des conditions opératoires rien moins qu'idéales.

— Croyez-moi sur parole, soupira Scorpio, nous n'avions pas le choix.

— Enfin, elle reprend des forces, conclut Valensin en croisant les doigts. C'est bien. Et il ne semble pas y avoir de complications immédiates et évidentes. Mais sur le long terme, qui peut savoir ? Si Khouri a dit vrai, de toute façon, elle n'était pas appelée à connaître un développement normal.

Valensin se rassit dans le fauteuil. Il replia ses longues jambes d'échassier. Le pli de son pantalon était tranchant comme un rasoir.

— À propos de Khouri, elle a une requête à formuler. J'ai pensé qu'il valait mieux vous en parler avant.

Scorpio regarda à nouveau la couveuse, et l'enfant qui était à l'intérieur. C'était une version plus volumineuse, plus sophistiquée de l'unité portative qu'ils avaient emportée à l'iceberg. Les couveuses faisaient partie des objets technologiques les plus précieux d'Ararat, et on en prenait grand soin.

— Je vous écoute, fit Scorpio.

— Elle voudrait qu'on lui remette son bébé dans le ventre.

— Ce serait possible ?

— Même dans des circonstances normales, je ne l'envisagerais pas.

— Mais les circonstances ne sont pas normales.

— Remettre un enfant dans le ventre sa mère, ce n'est pas comme de remettre un pain au four. Ça exigerait une microchirurgie délicate, des réajustements hormonaux... Tout un ensemble de procédures complexes, fit Valensin d'un ton que Scorpio trouva vaguement condescendant.

— Mais ce serait possible ?

— Oui, si elle y tenait absolument.

— Et ce serait risqué ?

Valensin hocha la tête après un instant, comme s'il avait fait

l'inventaire des difficultés techniques et des aléas.

— Oui. Pour la mère et pour l'enfant.

— Alors c'est non, répondit Scorpio.

— Vous êtes bien catégorique.

— Cette enfant a coûté la vie de mon ami. Maintenant que nous l'avons récupérée, je n'ai pas l'intention de la perdre.

— Eh bien, je préfère que ce soit vous qui l'annonciez à la mère.

— Je m'en occupe, répondit Scorpio.

— Parfait, fit le docteur.

Scorpio eut l'impression qu'il était vaguement déçu.

— Oh, il faut que je vous dise : elle a encore prononcé ce mot, dans son sommeil.

— Quel mot ?

— « Hela », répondit Valensin. Ou quelque chose comme ça.

Rashmika avait fait preuve d'optimisme en estimant à deux ou trois heures la durée du trajet jusqu'au pont : quatre heures plus tard, ils n'avaient franchi que la moitié de cette distance. Il y avait eu beaucoup de périodes de frustration au cours desquelles la caravane s'était littéralement repliée sur elle-même, suivant les épingles à cheveux de la route à flanc de paroi. À d'autres moments, ils avaient dû emprunter des tunnels forés dans la falaise, se déplaçant à une allure à peine plus rapide que la marche et raclant la glace des deux côtés. Deux ou trois fois, il leur fallut s'arrêter complètement, le temps de régler un problème technique – sans qu'aucune explication leur soit jamais donnée. Après ces arrêts, elle avait l'impression que les navigateurs tentaient de rattraper le retard, et leur imprudence – les véhicules rebondissaient et faisaient des embardées dangereusement près du bord – ne faisait qu'ajouter à son angoisse. Quand le questeur lui avait annoncé qu'ils prendraient le pont, elle avait éprouvé une grande appréhension, mais elle se disait à présent que ça ne pouvait pas être pire que le franchissement de la corniche. La route à flanc de falaise était un artefact humain : elle avait été creusée, créée à la dynamite au cours du siècle écoulé, et probablement réparée ou redessinée plusieurs fois depuis. Elle avait dû s'effondrer en bien des endroits, au fil des ans, et de nombreux véhicules avaient dû faire le long plongeon vers le fond du gouffre. Mais le pont était sûrement plus ancien que ça. Réflexion faite, elle trouvait hautement improbable qu'il décide de s'effondrer précisément maintenant. En fait, si ça arrivait, ce serait un privilège remarquable.

Enfin, elle serait quand même contente une fois de l'autre côté.

Elle regardait par la fenêtre panoramique quand elle repéra une nouvelle succession d'éclairs, comme celle qu'elle avait observée du toit. Ils étaient plus vifs, cette fois – leur source était manifestement plus proche –, et ils lui laissèrent des images résiduelles violettes, hémisphériques, sur la rétine, même quand elle clignait des paupières.

— Vous vous demandez ce que c'est, fit une voix.

Elle se retourna. Elle s'attendait à voir le questeur Jones, mais ce n'était pas sa voix. C'était la voix d'un homme plus jeune, qui parlait avec l'accent des malterres.

Harbin ? se demanda-t-elle un instant. Et si c'était Harbin ?

Ce n'était pas son frère.

C'était un homme qu'elle ne connaissait pas. Il était plus grand qu'elle, à peine plus âgé, estima-t-elle, bien que quelque chose dans sa physionomie – dans ses yeux, plutôt – le fit paraître beaucoup plus vieux. Pas trop mal, convint-elle. Il avait un visage étroit, grave, aux pommettes proéminentes, et une mâchoire tellement carrée qu'elle faisait mal à voir. Ses cheveux étaient coupés très court, trop court à son goût, de sorte que la forme exacte de son crâne était apparente : un rêve de phrénologue. Il avait de petites oreilles, plus décollées qu'il ne l'aurait peut-être souhaité, un cou de poulet, et sa pomme d'Adam proéminente la mit mal à l'aise, lui donnant l'impression que quelque chose s'était détraqué dans son cou et qu'il fallait le remettre en place avant que ce ne soit irréparable.

— Comment pouvez-vous savoir ce que je pense ? rétorqua-t-elle.

— C'est bien la question que vous vous posez, non ?

Elle fronça légèrement les sourcils.

— Et vous connaissez la réponse, j'imagine ?

— Ce sont des explosions, répondit-il aimablement, comme s'il était habitué à ce genre de rebuffade. Des explosions nucléaires. Provoquées par les équipes de voirie pour débayer la route devant les cathédrales. C'est le Feu Céleste.

Elle pensait bien que les explosions avaient un rapport avec la Voie, mais quand même...

— Je ne savais pas qu'ils utilisaient ce genre de procédé.

— C'est rare. Je n'ai pas écouté les informations, mais ils ont dû tomber sur une obstruction particulièrement importante. Ils auraient pu la dégager avec des moyens conventionnels, mais ils n'en avaient manifestement pas le temps, avec ces cathédrales qui se rapprochent constamment. À mon avis, c'était une opération de sabotage effectuée par des traîneurs.

— Oh, je vous en prie, vous pourriez éclairer ma lanterne ?

— C'est ce qui se passe quand les cathédrales de l'arrière commencent à perdre du terrain. Il leur arrive de saboter la Voie derrière elles pour entraver l'avance des cathédrales de tête quand elles reviendront, à la révolution suivante. Évidemment, personne n'arrive jamais à prouver quoi que ce soit...

Elle examina sa tenue : un pantalon et une chemise à manches larges, au col haut. Des chaussures plates, légères ; le tout gris, passe-partout. Aucune indication de rang, de statut, de niveau de fortune ou d'affiliation religieuse.

— Qui êtes-vous ? demanda Rashmika. Vous me parlez comme si nous nous connaissions déjà, mais je ne me souviens pas...

— Mais si, vous me connaissez, répondit le jeune homme.

Son visage disait qu'il était sincère, ou au moins qu'il pensait ne pas mentir. Sa conviction faisait qu'elle était d'autant moins encline à

lui faire confiance, si irrationnel que ce soit.

— Je pense que vous vous trompez.

— Ce que je veux dire, c'est que nous nous sommes déjà rencontrés. Et vous avez une dette envers moi.

— Vraiment ?

— Je vous ai sauvé la vie – quand vous étiez sur le toit et que vous regardiez dans le puits d'accès. Vous avez failli tomber et je vous ai rattrapée.

— Ce n'était pas vous, dit-elle. C'était...

— Un Observateur ? Oui, en effet. Mais ça ne veut pas dire que ce n'était pas moi.

— Ne dites pas de bêtises ! lança Rashmika.

— Pourquoi ne me croyez-vous pas ? Vous avez vu mon visage ?

— Pas nettement, non.

— Alors qu'est-ce qui vous permet de penser que ce n'était pas moi ? Oui, je sais, ç'aurait pu être n'importe lequel d'entre nous. Mais qui d'autre a vu ce qui s'est passé ?

— Vous ne pouvez pas être un Observateur.

— Non, maintenant, je ne peux plus.

Elle ne voulait pas de sa compagnie. Elle n'avait rien contre lui en particulier, mais elle voulait être seule pour observer la lente approche vers le pont, se mettre dans l'état d'esprit voulu pour le moment de la traversée, établir une carte mentale du terrain difficile qui les attendait. Elle n'avait pas envie de parler de la pluie ou du beau temps, pas envie d'être distraite, et sûrement pas par le genre d'individu qu'il prétendait être.

— Qu'entendez-vous par là ? demanda-t-elle néanmoins. Vous êtes un Observateur, oui ou non ?

— Je l'étais, mais je ne le suis plus.

Elle éprouva une étincelle de sympathie.

— À cause de ce qui s'est passé sur le toit ?

— Non. Ça n'a pas aidé, sûrement, mais j'avais déjà des doutes avant.

— Oh.

Alors, elle pouvait avoir la conscience tranquille.

— Mais ça ne veut pas dire que vous n'y êtes pour rien.

— Comment ça ?

— Je vous ai vue, la première fois que vous êtes montée sur le toit. J'étais sur la plate-forme d'observation, avec les autres. Nous étions censés nous concentrer sur Haldora, écartant toutes les distractions extérieures. Ils pourraient nous faciliter la tâche en restreignant physiquement notre vision, en obligeant nos yeux à rester braqués sur la planète, mais ce n'est pas comme ça que ça se passe. Nous sommes censés regarder Haldora à chaque instant de la journée,

quelles que soient les diversions. Il y a des systèmes, dans nos casques, qui enregistrent le moindre mouvement de nos globes oculaires. Et je vous ai vue. Du coin de l'œil, au début. Mon œil a fait un mouvement involontaire pour se focaliser sur vous, et j'ai perdu contact avec Haldora pendant une fraction de seconde.

— Le vilain ! dit-elle.

— Plus que vous ne pensez. Cette seule violation aurait mérité une mesure disciplinaire. Moins parce que j'avais détourné le regard que parce que j'occupais une place sur le toit qui aurait pu être utilisée par un Observateur plus vigilant. C'était ça mon péché, parce que, à cet instant, il y avait toujours une chance – si infime soit-elle – qu'Haldora s'éclipse. Et que j'aurais privé quelqu'un d'autre de la chance d'assister à ce miracle parce que j'avais eu la faiblesse de regarder ailleurs.

— Mais elle n'a pas disparu. Vous êtes dédouané.

— Certes, mais ce n'est pas comme ça qu'ils voient les choses, dit-il en baissant les yeux d'un air qu'elle trouva penaud. Enfin, c'est purement académique : ma faute était encore plus grave. Je n'ai pas ramené mon regard sur Haldora alors que j'étais bien conscient d'avoir perdu le contact. Je me suis contenté de vous observer, de faire sciemment le point sur vous, sans oser bouger une partie de mon corps. Je ne pouvais pas voir votre visage, mais je voyais comment vous vous déplaciez. Je savais que vous étiez une femme, et quand je m'en suis rendu compte, ça n'a rien arrangé, au contraire. Ce n'était plus une vague curiosité. Je n'étais pas simplement distrait par un détail bizarre du paysage...

Elle éprouva, en l'entendant prononcer le mot « femme », une douce excitation dont elle espéra qu'elle ne se lisait pas sur son visage. Quand l'avait-on jamais appelée de la sorte sans faire précéder ce mot de l'adjectif « jeune », ou d'un autre terme tout aussi réducteur ?

Elle rougit.

— Mais vous ne pouviez pas savoir qui j'étais.

— Non, dit-il. Pas avec certitude. Et puis vous êtes remontée, et je me suis dit : ça doit être une personne d'esprit très indépendant. Personne d'autre n'était monté sur le toit pendant tout le temps où je m'y étais trouvé. Et quand vous avez failli avoir cet accident... Eh bien, j'ai vu votre visage. Pas distinctement, mais suffisamment pour savoir que je vous reconnaîtrais si je vous revoyais.

Il s'interrompt et observa un moment le paysage. Puis :

— Quand je vous ai vue ici, reprit-il, j'avais encore des doutes. Ensuite j'ai vu les éclairs et je me suis dit que je devais tenter le coup. Je suis content de l'avoir fait. Vous avez l'air gentille, et maintenant vous avez quasiment admis que vous étiez celle que j'ai aidée sur le toit. Ça vous ennuie si je vous demande votre nom ?

— Non, à condition que vous me disiez le vôtre.

— Pietr, dit-il. Pietr Vale. Je viens de Skull Cliff, dans les basses terres d'Hyrrokin.

— Rashmika Els, fit-elle, sur la réserve. Je viens d'un endroit appelé High Scree, dans les malterres de Vigrid.

— Il me semblait bien avoir reconnu votre accent. Je ne suis pas à proprement parler originaire des malterres, mais nous venons d'endroits pas si éloignés que ça, après tout.

Rashmika se sentait partagée entre la politesse et l'hostilité.

— Vous risquez de trouver que nous sommes plus éloignés que vous ne le pensez.

— Pourquoi dites-vous ça ? Nous allons tous les deux vers le sud, vers la Voie, non ? Je me demande ce qui pourrait nous séparer.

— Oh, énormément de choses, rétorqua Rashmika. Je ne suis pas là en pèlerinage. Je mène une... une enquête.

— Une quête, une enquête..., fit-il avec un sourire.

— Je suis là pour des raisons personnelles. Une affaire laïque. Qui n'a rien à voir avec votre religion, à laquelle, soit dit en passant, je ne crois pas, mais qui a un rapport avec le bien et le mal.

— Je ne m'étais pas trompé. Vous êtes vraiment une personne sérieuse et déterminée.

Ce qui ne lui plut pas.

— Vous ne devriez pas aller retrouver vos amis ?

— Ils ne me laisseront pas revenir, dit-il. Ils auraient pu tolérer un moment d'inattention ; ils auraient même pu me pardonner le genre de manquement dont je vous ai parlé. Mais une fois qu'on les quitte, c'est fini. On est contaminé. Il n'y a pas de retour en arrière possible.

— Pourquoi êtes-vous parti ?

— À cause de vous, je vous l'ai dit. Le fait de vous voir là-haut a ouvert une brèche de doute dans la cuirasse de mes certitudes. Je suppose qu'elle ne devait pas être bien solide, ou je ne vous aurais même pas remarquée. Mais la seconde fois, quand vous avez failli tomber, je commençais déjà à me demander si j'avais la conviction suffisante pour continuer. Il ne faut pas vous en vouloir, poursuivit-il en levant la main, coupant court aux objections de Rashmika. Vraiment, ç'aurait pu m'arriver avec n'importe qui. Ma foi n'a jamais été aussi forte que celle des autres. Et quand je réfléchissais à ce qui m'attendait, ce à quoi je me préparais, je savais que je n'aurais pas la force d'aller jusqu'au bout.

Elle savait ce qu'il voulait dire. Les rigueurs de cette partie du pèlerinage n'étaient rien à côté de ce qui arriverait quand Pietr parviendrait à la cathédrale qui était sa destination. Là, sa foi serait consolidée par des moyens chimiques irréversibles. En tant

qu'Observateur, il subirait des traitements chirurgicaux et neurologiques qui lui permettraient de contempler Haldora à chaque instant de son existence. Pas de sommeil, pas d'inattention, pas même un clignement d'yeux.

Rien qu'une observation muette, jusqu'à sa mort.

— Je n'aurais pas la force non plus, dit-elle. Même si j'avais la foi.

— Comment se fait-il que vous ne l'ayez pas ?

— Je crois aux explications rationnelles. Je ne crois pas que les planètes cessent d'exister comme ça, sans raison.

— Mais il y a une bonne raison. La meilleure raison possible.

— L'œuvre de Dieu ?

Pietr hocha la tête. Fascinée, elle regarda la bosse de sa pomme d'Adam repousser le col haut de sa chemise.

— Quelle meilleure explication pourriez-vous souhaiter ?

— Mais pourquoi ici, et pourquoi maintenant ?

— Parce que c'est la Fin des Temps, répondit Pietr. Nous avons eu des guerres humaines, des pestes humaines. Et puis nous avons eu des pestes non humaines et on nous a parlé de guerres non humaines. Vous ne vous demandez pas d'où viennent les réfugiés ? Ou pourquoi ils sont venus justement ici ? Ils le savent. Ils savent que c'est l'endroit où ça va commencer. L'endroit où ça va arriver.

— Je croyais vous avoir entendu dire que vous n'étiez pas croyant.

— J'ai dit que je n'étais pas sûr de la force de ma foi. Ce n'est pas tout à fait pareil.

— Je pense que si Dieu voulait se faire entendre, il trouverait un meilleur moyen que l'éclipse aléatoire d'une planète située à des années-lumière de notre monde.

— Mais les éclipses ne sont pas aléatoires, objecta Pietr, éludant le reste de son argumentation. C'est ce que tout le monde dit, mais ce n'est pas vrai. Les églises le savent, et ceux qui prennent le temps d'étudier les comptes rendus le savent aussi.

Elle se rendit alors compte qu'elle était intéressée malgré elle par ce qu'il avait à dire. Il avait raison : pour les églises, les disparitions d'Haldora étaient toujours le fait d'une programmation divine, insondable. Et elle n'en était pas fière, mais force lui était de reconnaître qu'elle avait toujours accepté cette vision des choses, sans la mettre en question. Elle ne s'était jamais demandé si la vérité n'était pas plus complexe. Elle s'était beaucoup trop absorbée dans l'étude des Shifteurs pour approfondir la question.

— Si elles ne sont pas aléatoires, demanda-t-elle, alors qu'est-ce que c'est ?

— Je ne sais pas comment vous appelleriez ça si vous étiez une érudite, ou une mathématicienne. Ce que je ne suis pas non plus. Je

sais seulement ce que des gens comme ça, des savants, m'ont dit. Il est vrai qu'on ne peut pas prédire quand la prochaine éclipse se produira – en ce sens, le phénomène est aléatoire. Mais l'intervalle moyen entre les éclipses diminue depuis que Quaiche a assisté à la première. Ce n'était pas apparent jusqu'à une époque récente. Maintenant, à l'examen des preuves, ça crève les yeux.

Rashmika sentit sa nuque la picoter.

— Eh bien, montrez-les-moi, vos preuves. Je veux les voir.

Le véhicule fit une brusque embardée. Il entra dans un des tunnels creusés à flanc de falaise.

— Des preuves, je peux vous en montrer. Maintenant, que ce soient les bonnes ou non, ça, c'est une autre histoire.

— Comment ça ?

Rashmika entendit des chocs sourds alors que des pierres et de la glace, arrachées à la voûte, tombaient sur le toit du véhicule. Elle pensa aux Observateurs qui se trouvaient là-haut et se demanda comment ils vivaient ça.

— Nous atteindrons le pont d'ici quatre ou cinq heures, dit le jeune homme. Quand nous serons au milieu, retrouvons-nous sur le toit, comme l'autre fois. J'aurai quelque chose d'intéressant à vous montrer.

— Pourquoi accepterais-je de vous retrouver sur le toit, Pietr ? Puis-je vraiment vous faire confiance ?

— Évidemment, répondit-il.

Elle le crut, parce qu'il pensait ce qu'il disait.

Quand Khouri se réveilla, Scorpio était auprès d'elle, assis dans le fauteuil que Valensin occupait une heure plus tôt. Scorpio avait raté la réunion dans la Haute Conque. Il considérait que ça en valait la peine.

La femme cligna des yeux, se frotta le coin des paupières. Elle avait les lèvres collées par un résidu blanchâtre de salive séchée.

— J'ai dormi longtemps ?

— C'est le matin. Nous avons récupéré Aura hier. Vous avez dormi presque tout le temps. Le toubib dit que vous rattrapez votre retard de sommeil. Vous êtes tellement sous pression, depuis que vous êtes arrivée parmi nous...

— Aura ? fit Khouri en tournant la tête de l'autre côté.

— Le toubib dit qu'elle va bien. Comme vous. Elle a juste besoin de repos. Quand on pense à tout ce qu'elle a enduré, elle s'en sort rudement bien.

Khouri ferma les yeux et poussa un soupir. Scorpio eut l'impression que par ce soupir elle évacuait sa tension, que, tout le temps où elle avait été avec eux, depuis qu'ils l'avaient tirée de la capsule, elle avait porté un masque et qu'elle venait enfin de l'ôter.

Elle rouvrit les yeux. Et ce fut comme si des fenêtres s'ouvraient sur une femme plus jeune. Il repensa à la Khouri d'avant – avant que les deux vaisseaux ne partent chacun de leur côté, dans le système de Resurgam. La moitié de sa vie avait passé, depuis. Il était bien plus jeune, alors.

— Vous ne pouvez pas savoir comme je suis heureuse qu'elle aille bien, dit-elle. Merci. Merci pour tout. Et je suis vraiment navrée pour Clavain.

— Moi aussi, mais nous n'avions pas le choix. Skade nous tenait ; elle nous avait piégés. Elle savait qu'elle ne pouvait plus rien tirer d'Aura, et qu'il ne lui servait à rien de s'y cramponner, alors elle s'est résignée à nous la lâcher. Mais elle n'allait pas nous laisser repartir comme ça. Elle avait une dent contre Clavain.

— Quand même, le traitement qu'elle lui a infligé...

Scorpio lui caressa doucement la tête.

— N'y pensez plus. Plus jamais, si vous pouvez vous en empêcher.

— C'était votre ami, hein ?

— Je crois. Pour autant que j'aie jamais eu des amis.

— Je crois que vous en avez eu, Scorpio. Et vous en avez encore.

Vous en avez même deux de plus, maintenant, si vous voulez de notre amitié.

— La mère et la fille ?

— Nous avons toutes les deux une dette envers vous.

— J'accepte votre amitié sans réserve.

Elle eut un petit rire. C'était bon d'entendre rire quelqu'un. Khouri était la dernière personne qu'il s'attendait à entendre rire. Avant l'équipée à l'iceberg, elle lui avait fait l'impression d'être en proie à une monomanie, comme une arme préprogrammée, tombée du ciel dans un but précis. Mais il comprenait maintenant qu'elle était aussi fragile et humaine qu'eux tous. Quoi que le mot « humain » puisse vouloir dire pour un porcko.

— Je peux vous poser une question ? demanda-t-il. Mais si vous avez envie de dormir, je peux revenir plus tard...

— Vous pourriez me donner un peu d'eau, s'il vous plaît ?

Il lui apporta un gobelet à bec verseur. Elle le vida à moitié et essuya le dépôt blanchâtre de ses lèvres humides.

— Allez-y, Scorp.

— Vous êtes liée à Aura, n'est-ce pas ? Vous avez un lien mental, grâce aux implants que Remontoir vous a fourrés dans le crâne ?

— Oui, répondit-elle prudemment.

— Vous comprenez tout ce que vous recevez par ce canal ?

— Comment ça ?

— Vous avez dit qu'Aura parlait par votre intermédiaire. Très bien. J'arrive encore à comprendre ça. Mais vous ne captez jamais des émissions non intentionnelles ?

— Comme quoi, par exemple ?

— Vous savez, les bribes que nous recevons de la guerre des Loups ? Vous ne recevez jamais rien d'Aura, des choses qui passent d'elle à vous, mais que vous ne savez pas retraiter ?

— Je ne peux pas vous répondre. Que voulez-vous dire, au juste ?

Tout à coup, elle eut l'air moins heureuse. Elle fronçait les sourcils. Les fenêtres s'étaient refermées.

— Je ne suis pas sûr, fit-il en se pinçant la base du nez. C'est juste une idée, comme ça. Quand vous êtes sortie de cette capsule, vous refusiez de vous laisser examiner. Valensin vous a assommée avec des sédatifs. Et dans votre sommeil, vous n'arrêtiez pas de répéter ces deux syllabes : « Hela », ou un mot dans ce goût-là. Ça paraissait vouloir dire quelque chose pour vous, mais quand je vous en ai parlé, après votre réveil, vous m'avez opposé ce que j'appellerai un démenti plausible. Je crois que vous disiez la vérité : ça ne veut rien dire pour vous. Mais je me demande si ça n'aurait pas un sens pour Aura.

Elle le regarda avec un mélange de méfiance et d'intérêt.

— Et à vous, ça dit quelque chose ?

— Non. Et ça ne dit rien à personne, à ma connaissance, sur Ararat. Mais dans la sphère plus large de la civilisation humaine ? On parle des tas de langues. Il y a des tas de gens. Des tas d'endroits. Ça pourrait être à peu près n'importe quoi.

— Je regrette de ne pas pouvoir vous aider.

— Je comprends. Mais pendant que j'étais là, à attendre votre réveil, vous avez prononcé un autre nom.

— Ah bon ? Et quel nom ?

— « Quaiche ».

Elle porta le gobelet à ses lèvres et le vida.

— Ça ne me dit rien non plus, dit-elle.

— Dommage. J'espérais que vous pourriez éclairer ma lanterne.

— Eh bien, ça veut peut-être dire quelque chose pour Aura. Je ne sais pas. Que voulez-vous ? Je ne suis que sa mère. Remontoir n'était pas un magicien. Il a créé un lien entre nous, mais je n'ai pas accès à toutes ses pensées. Ce serait à devenir folle ! Vous avez des bases de données, des sources d'information, ajouta-t-elle après un instant de réflexion. Pourquoi ne les interrogez-vous pas ?

— C'est ce que je vais faire dès que nous pourrons souffler un peu. Oh, encore une chose, fit-il en se levant. Le docteur Valensin m'a fait part d'une requête...

— Ouais, je lui ai parlé, fit-elle d'un ton traînant, parodiant le phrasé du porcko.

— Je comprends que vous en ayez eu envie. Je respecte totalement ce désir, et vous avez toute ma sympathie. Si ce n'était pas aussi risqué...

Elle ferma les yeux.

— C'est mon bébé. Ils me l'ont volée. Maintenant, je veux la mettre au monde, comme la nature l'avait prévu.

— Je regrette, répondit-il, mais je ne peux pas autoriser ça.

— Ce n'est pas négociable, hein ?

— Absolument pas. Désolé.

Elle ne répondit pas. Elle aurait pu lui tourner le dos – mais non, même pas. Elle se contenta de se refermer sur elle-même, abaissant entre eux une barrière invisible, et pourtant bien sensible.

Scorpio quitta lentement la pièce. Il avait craint qu'elle ne se mette à pleurer en apprenant la nouvelle, mais elle était restée silencieuse, calme et digne, comme si elle s'y attendait. Tellement digne qu'il en avait la nuque qui le picotait. Il s'éloigna. Rien ne pourrait ébranler sa décision.

Aura était un bébé. Mais aussi un atout tactique.

Ararat, 2675

Antoinette s'arrêta dans les cryptes profondes du vaisseau et appela :

— John ? C'est encore moi. Je reviens vous parler.

Elle savait qu'il n'était pas loin. Qu'il l'observait, attentif au moindre de ses gestes. Quand la cloison s'anima, se renfla, prenant la forme d'un scaphandre spatial, elle dut résister à l'impulsion de prendre ses jambes à son cou. Elle ne s'attendait vraiment pas à ça. Enfin, c'était une apparition quand même.

— Merci, dit-elle. Je suis contente de vous revoir.

La silhouette était plus une évocation qu'une représentation précise, et elle vacillait. La déformation du mur était soumise à des changements constants, rapides et fluctuants, tel un drapeau pris dans un furieux coup de vent. De temps à autre, l'illusion se dissipait et la forme se fondait à nouveau dans la texture grossière du mur. Elle avait l'impression que la silhouette disparaissait derrière des écharpes de poussière martienne soufflées par le vent, chassées horizontalement devant son champ de vision.

La silhouette fit un geste : elle leva le bras et porta sa main gantée à l'étroite visière de son casque spatial.

Antoinette leva la main et esquissa le même salut, mais la silhouette qui s'était formée sur le mur se contenta de répéter son geste, avec plus d'emphase.

Elle repensa alors aux lunettes que le capitaine lui avait données lors de sa précédente visite et qu'elle avait pris la précaution d'emporter. Elle les mit et retrouva la même vision synthétique. En plus, pour le moment du moins, l'image était complète. Il n'y avait pas de trous dans son champ de vision, ce qui était rassurant. Elle n'avait pas apprécié, la fois précédente, l'idée que des éléments énormes, peut-être dangereux et tout proches, pouvaient lui échapper. Il était choquant de penser que pendant des siècles les gens avaient accepté ce genre de manipulation de leur environnement comme allant de soi,

trouvant ce filtrage perceptif aussi normal que le fait de porter des lunettes de soleil ou des cache-oreilles en hiver. Ils étaient allés jusqu'à se laisser introduire dans le crâne des machines qui contrôlaient ce filtrage, afin que le trucage soit encore plus indiscernable. Les Demarchistes – et les Conjoineurs, donc ! – étaient vraiment de drôles de gens. Bien des choses l'attristaient, mais pas le fait d'être née trop tard pour se livrer à ce genre de jeux qui métamorphosaient la réalité. Elle aimait pouvoir tendre la main et toucher.

Enfin, les lunettes étaient un mal nécessaire. Dans le royaume du capitaine, elle devait se conformer à sa règle du jeu.

Le personnage en relief se détacha du mur et fit un pas vers elle avec détermination. Il paraissait maintenant bien réel et concret, aussi détaillé que si un être vivant était sorti d'une tempête de sable étrangement localisée.

Antoinette n'y tint plus. L'illusion de présence était trop frappante. Elle ne put s'empêcher de reculer d'un pas.

La manifestation était sensiblement différente : par rapport à la première fois, le casque spatial semblait d'un modèle un peu plus récent, et les logos avaient changé. Le scaphandre, bien que de conception antique et vénérable, n'était pas tout à fait aussi archaïque. Le pack de poitrine était plus profilé, plus récent, et dans l'ensemble la combinaison était plus étroitement ajustée. Antoinette n'était pas une spécialiste, mais elle estima que la nouvelle tenue devait avoir une cinquantaine d'années de moins que celle qu'il portait la fois précédente.

Elle se demanda ce que ça pouvait bien vouloir dire.

Elle s'apprêtait à faire un autre pas en arrière quand le capitaine s'arrêta et leva à nouveau la main, cette fois dans un geste d'apaisement. Puis il commença à tripoter le mécanisme de sa visière, qui remonta avec un sifflement nettement audible : un appel d'air.

Elle reconnut tout de suite son visage, mais c'était celui d'un homme plus âgé. Il avait des rides qui n'y étaient pas la fois précédente, des lignes grises qui striaient ses joues mal rasées, ses yeux paraissaient plus enfoncés et les coins de sa bouche étaient incurvés vers le bas, ce qui était nouveau aussi.

Il prit la parole, d'une voix plus rauque et comme entrecoupée :

— Vous ne renoncez pas facilement, hein ?

— En règle général, non. John, vous vous souvenez de notre dernière conversation ?

— Assez bien.

D'une main, il appuya sur un ensemble de boutons placés sur la partie supérieure de son pack ventral, programmant une succession de commandes.

— Euh... il y a longtemps de ça ?

— Je peux vous demander si vous pensez que ça fait longtemps ?

— Oui.

Elle attendit. Le capitaine la regardait, le regard vide.

— Combien de temps pensez-vous que ça fait ? dit-elle enfin.

— Quelques mois. Quelques années de temps de bord. Deux jours. Trois minutes. Une milliseconde virgule huit. Cinquante-quatre ans.

— Deux jours à peu près, dit-elle.

— Je vous crois sur parole. Comme vous l'avez compris, ma mémoire n'est plus ce qu'elle était.

— Vous vous rappelez quand même que je suis déjà venue. C'est toujours ça.

— Vous êtes une personne très charitable, Antoinette.

— Je ne suis pas surprise que votre mémoire vous joue des tours, John. Mais il me suffit que vous vous souveniez de mon nom. Vous vous rappelez autre chose de notre conversation ?

— Vous pourriez me mettre sur la voie ?

— Les visiteurs, John... Les présences dans le système ?

— Elles sont toujours là, répondit-il.

Il s'absorba à nouveau dans les fonctions de son pack de poitrine, l'air plus attentif qu'inquiet. Elle le vit tapoter le petit bracelet de commandes qu'il portait au poignet, puis il eut un hochement de tête satisfait.

— Oui, dit-elle.

— Elles se sont rapprochées, n'est-ce pas ?

— C'est ce que nous pensons aussi, John. C'est ce que Khouri nous a dit, et tout ce qu'elle nous a annoncé s'est vérifié, jusque-là.

— À votre place, je l'écouterais.

— Le problème n'est plus de savoir si nous devons l'écouter ou non. Nous avons récupéré sa fille. Il paraît qu'elle en sait long. Nous commençons à nous dire que nous aurions peut-être intérêt à l'écouter quand elle nous donnera des instructions.

— Clavain vous guidera. Comme moi, il comprend la portée du temps historique. Nous sommes deux fantômes du passé, projetés dans un avenir que nous ne nous attendions à voir ni l'un ni l'autre.

Antoinette se mordit la lèvre inférieure.

— Je suis désolée, John. J'ai de mauvaises nouvelles. Clavain est mort. Il a été tué en sauvant la fille de Khouri. Scorpio est toujours avec nous, mais...

Le capitaine mit un long moment à répondre. Elle se demanda si la nouvelle de la mort de Clavain ne l'avait pas affecté plus qu'elle ne l'aurait cru. Elle n'avait jamais imaginé que le capitaine et Clavain pouvaient avoir de l'amitié l'un pour l'autre, mais maintenant qu'elle voyait les choses du point de vue du capitaine, ils avaient plus en

commun, tous les deux, qu'avec la plupart de leurs pareils.

— Vous ne faites pas absolument confiance à Scorpio pour assurer le commandement ? demanda-t-il.

— Scorpio nous a bien servis. En cas de crise, on ne pourrait espérer avoir un meilleur chef. Mais il serait le premier à admettre que la stratégie n'est pas son fort.

— Eh bien, trouvez-vous un autre chef.

Il se passa quelque chose de surprenant. Elle eut, au moment où elle s'y attendait le moins, un flash-back de leur dernière réunion dans la Haute Conque. Elle revit Blood entrer de sa démarche chaloupée, puis Vasko Malinin, qui était en retard. Blood lui avait reproché son retard, et Vasko avait écarté sa réprimande d'un geste désinvolte. Elle se rendit compte, a posteriori, qu'elle avait accepté cette démonstration de sans-gêne comme un corollaire inévitable de ce qu'il était et de ce qu'il deviendrait, et elle l'avait, d'une certaine façon, trouvée admirable.

Elle avait vu une sorte de lueur briller derrière son attitude, et elle avait l'éclat de l'acier.

— Ce n'est pas un problème de chef, répondit très vite Antoinette. C'est de vous qu'il s'agit, John. Avez-vous l'intention de repartir ?

— Vous m'aviez suggéré de réfléchir à la question.

Elle se rappela l'élévation du niveau des neutrinos.

— On dirait que vous avez fait un peu plus que cogiter.

— Peut-être.

— Il faudrait faire attention, dit-elle. Il se pourrait que nous ayons besoin de reprendre l'espace à bref délai, mais nous devons songer aux conséquences pour ceux qui nous entourent. Il va nous falloir des jours pour faire monter tout le monde à bord, même si tout se passe sans anicroche.

— Il y a déjà des milliers de gens à bord. Leur survie sera ma priorité absolue. Je regrette pour les autres, mais s'ils n'arrivent pas à temps, il faudra les laisser sur place. Ça vous paraît brutal ?

— Ce n'est pas à moi d'en juger. Écoutez, il y a des gens qui préféreront rester sur la planète, de toute façon. Il se peut même que nous les y encourageons, juste au cas où quitter Ararat serait une erreur. Mais si vous partez maintenant, vous tuerez tous ceux qui ne sont pas encore à bord.

— Vous n'avez pas envisagé d'accélérer l'embarquement ?

— Nous faisons de notre mieux, et nous avons commencé à prévoir la relocalisation d'un certain nombre de gens loin de la baie. Mais à cette heure-ci, demain, il y aura encore au moins cent mille personnes qui n'auront pas déménagé.

L'espace d'un instant, le capitaine se fondit dans la tempête de sable. Antoinette regarda la texture grossière, pareille à du cuir, de la

paroi. Elle pensa qu'elle l'avait perdu et s'apprêtait à tourner les talons lorsqu'il émergea à nouveau, penché en avant comme s'il luttait contre un vent imaginaire.

Il leva la voix pour prendre le dessus sur un vacarme qu'il était seul à entendre :

— Je regrette, Antoinette. Je comprends vos préoccupations.

— Ça veut dire que vous avez écouté ce que je vous ai dit, ou que vous allez partir quand ça vous arrangera, quoi qu'il arrive ?

Il leva la main pour abaisser sa visière.

— Je vous conseille de faire tout ce qui est en votre pouvoir pour mettre les autres en sécurité, à bord du vaisseau ou plus loin de la baie.

— Alors c'est tout ? Tant pis pour ceux qui n'auront pas été déplacés ?

— Ce n'est pas plus facile pour moi que pour vous.

— Ça ne vous tuerait pourtant pas d'attendre que nous ayons mis tout le monde en sûreté...

— Mais si, Antoinette. Il se pourrait que ça me tue, justement.

Elle tourna les talons, écœurée.

— Vous vous souvenez de ce que je vous ai dit, la dernière fois ? J'avais tort. Je ne m'en rendais pas compte à ce moment-là, mais je le sais, maintenant.

— Qu'est-ce que vous m'avez dit, au juste ?

Elle le regarda. Elle se sentait méprisable et imprudente.

— J'ai dit que vous aviez payé pour vos crimes. J'ai dit que vous aviez payé mille fois le prix. C'était un beau rêve, John, mais ce n'était pas vrai, hein ? Vous vous foutez pas mal de ces gens. Votre seule préoccupation, c'est de vous sauver, vous.

Le capitaine ne répondit pas. Il abaissa sa visière et disparut dans la tempête de sable, toujours penché comme s'il avançait en luttant contre un vent invisible, terrible et dévastateur. Et Antoinette commença à se demander si cette visite n'était pas, tout compte fait, une grave erreur, exactement le genre d'imprudences contre laquelle son père l'avait toujours mise en garde.

— C'était pas la joie, dit-elle à ses compagnons lorsqu'elle regagna la Haute Conque.

Les anciens de la colonie avaient déjà pris place autour de la table. Tout le monde semblait être là, sauf Pellerin, la nageuse. Même Scorio, qu'elle revoyait pour la première fois depuis la mort de Clavain. Il avait dans le regard quelque chose qu'elle n'y avait pas vu les fois précédentes. Il avait beau la regarder en face, ses yeux semblaient focalisés sur une vision d'ailleurs, et qui ne devait pas être

agréable – un aperçu d'un horizon imaginaire, une voile ennemie, ou un reflet sur une armure. Elle avait vu un regard de ce genre, récemment, mais elle mit un moment à se rappeler où. Le vieil homme était assis au même endroit de la table, concentré sur la même menace lointaine. Clavain avait été amené à ce stade par des années de douleur et de souffrance. Il avait suffi de quelques jours pour y plonger le porcko.

Antoinette savait qu'il s'était passé de véritables horreurs dans l'iceberg. Elle n'avait pas voulu entendre les détails. Les autres lui avaient dit qu'elle n'avait pas besoin de les connaître – qu'il valait beaucoup mieux qu'elle les ignore, en fait –, et elle avait décidé de les croire. Elle n'avait jamais été très douée pour déchiffrer les expressions des porckos, mais elle lisait l'essentiel sur le visage de Scorio. De l'horreur incarnée.

— Qu'est-ce que vous lui avez raconté ? demanda celui-ci.

— Je lui ai dit que s'il décidait de décoller, il pouvait s'attendre à ce qu'il y ait des dizaines de milliers de victimes.

— Et alors ?

— Alors il a plus ou moins dit « tant pis ». Il ne se préoccupe, dans l'immédiat, que des passagers qui sont déjà à bord du vaisseau.

— Quatorze mille, au dernier recensement, commenta Blood.

— Pas mal, nota Vasko. Ça fait quoi ? Près d'un dixième de la colonie, déjà ? On avance bien.

Blood jouait avec son couteau.

— Si vous voulez nous aider à faire entrer les cinq cents suivants, mon jeune ami, vous êtes le bienvenu.

— C'est si difficile que ça ? s'étonna Vasko.

— C'est de plus en plus difficile à chaque contingent. On arrivera peut-être à vingt mille au lever du jour, mais pour ça, il faudrait commencer à les traiter comme du bétail.

— Ce sont des êtres humains, objecta Antoinette. Ils méritent d'être mieux traités que ça. Et les caissons ? Ils marchent ?

— Les caissons ne sont plus ce qu'ils étaient, fit Xavier Liu, s'adressant à sa femme exactement comme s'il s'agissait de n'importe quel autre senior de la colonie. Une fois que l'occupant est cryonisé, tout va bien, mais ça représente des heures et des heures de surveillance et de réglages. Et nous n'arrivons pas à nous occuper de tout le monde en même temps.

Antoinette ferma les yeux et appuya sur ses paupières avec le bout de ses doigts. Elle vit des anneaux turquoises concentriques, pareils à des rides dans l'eau.

— Conclusion : ça va aussi mal que possible. C'est ça ?

Puis elle rouvrit les yeux et essaya de mettre de l'ordre dans ses idées.

— Scorp, on a des nouvelles de Remontoir ?
— Nous n'avons pas réussi à établir le contact.
— Mais vous êtes toujours convaincu qu'il est bien là-haut ?
— Je ne suis convaincu de rien du tout. Je me contente d'agir en fonction des informations dont je dispose.

— Et vous vous dites que s'il était là-haut, depuis le temps, nous aurions reçu un signe, des indices d'une tentative de communication ?

— Khouri était ce signe, répondit Scorpio.

— Alors, pourquoi n'ont-ils envoyé personne d'autre ? répliqua Antoinette. Il faudrait qu'on le sache, Scorp : on attend ici, en serrant les fesses, ou on fiche le camp d'Ararat ?

— Je suis bien conscient du problème, croyez-moi.

— On ne peut pas attendre éternellement, reprit Antoinette, exaspérée. Si Remontoir perd le combat, le ciel grouillera de Loups. Et même s'ils ne touchent pas à Ararat, nous n'aurons plus aucun moyen de nous en sortir. Nous serons bloqués ici.

— Je viens de vous le dire, j'ai bien conscience du problème.

Elle entendit la menace implicite dans sa voix. Bien sûr qu'il en avait conscience.

— Pardon, dit-elle. C'est juste que... je ne vois pas ce que nous pouvons faire.

Personne ne dit rien pendant un long moment. Dehors, un avion passa, très bas dans le ciel, avec un nouveau contingent de réfugiés. Antoinette ne savait pas si on les emmenait vers le vaisseau, ou de l'autre côté de l'île. À partir du moment où on avait reconnu le besoin de mettre les gens en sûreté, l'effort d'évacuation avait été divisé en deux.

— Aura a livré des informations utiles ? demanda Vasko.

Scorpio se tourna vers lui, faisant craquer le cuir de sa vareuse.

— De quel genre ?

— Ce n'était pas Khouri, le signe, reprit Vasko. C'était Aura. Khouri détient peut-être des informations, mais c'est Aura qui est importante. C'est à elle qu'il faut que nous parlions, vraiment. C'est elle qui saura ce qu'il faut faire.

— Je suis content que vous ayez si bien réfléchi à la question ! lança Scorpio.

— Et donc ? insista Vasko.

Antoinette se raidit. L'atmosphère dans la salle n'était pas précisément détendue, mais elle sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Jamais elle n'aurait osé parler à Scorpio sur ce ton, et elle ne connaissait pas beaucoup de gens qui l'auraient fait.

Mais Scorpio répondit calmement :

— Elle – Khouri – a répété le mot.

— Le mot ? releva Vasko.

— « Hela. » Elle l’a prononcé plusieurs fois depuis qu’elle est parmi nous. Nous ne savons pas ce que ça veut dire, ni même si ce mot a un sens. Et elle a dit autre chose, cette nuit...

Le cuir de sa vareuse craqua à nouveau alors qu’il changeait de position. Il avait l’air déconnecté de tout ce qui pouvait se passer dans la pièce, et en même temps la violence dont il était capable semblait palpable. Elle était là, dans la coulisse, comme un acteur attendant d’entrer en scène.

— Une autre chose ? répéta Vasko.

— « Quaiche », répondit Scorpio.

La femme s’approcha de la mer. Le ciel couvrait le monde tel un bol renversé, d’un gris farouche, torturé. Les pierres humides étaient glissantes et ne pardonnaient pas les faux pas. Elle frissonna, d’appréhension plus que de froid. En réalité, il faisait lourd. Elle regarda derrière elle, le long de la côte, la ligne en dents de scie formée par les toits du campement. Les bâtiments de la périphérie paraissaient déserts, abandonnés. Certains s’étaient effondrés et n’avaient jamais été réoccupés. Il n’y avait sûrement pas grand monde dans les parages pour remarquer sa présence. Comme si ça avait la moindre importance, d’ailleurs. Elle avait parfaitement le droit d’être là, et de mettre les pieds dans l’eau. Elle n’aurait jamais exigé cela de ses propres nageurs mais, en le faisant, elle ne contrevenait ni aux lois de la colonie, ni au règlement du corps des nageurs. C’était téméraire, certes, et très probablement futile, mais tant pis. La nécessité d’agir avait grandi en elle comme une douleur lancinante, jusqu’à ce qu’elle ne puisse plus l’ignorer.

C’était Vasko Malinin qui l’avait poussée à franchir le pas. Se rendait-il compte de l’effet que ses paroles avaient eu sur elle ?

Marl Pellerin s’arrêta à l’endroit où le rivage commençait à s’incurver, se refermant sur les eaux de la baie. La vague trace grise de la rive allait se perdre dans l’espèce de muraille formée par la brume qui montait de la mer pour se mêler aux nuages. La flèche du vaisseau, visible par intermittences dans le lointain argenté, variait de taille et paraissait plus ou moins éloignée d’un instant sur l’autre, alors que son cerveau s’efforçait de gérer les maigres indices qui lui parvenaient. Marl savait que la flèche s’élevait à trois kilomètres dans le ciel, mais à certains moments elle n’avait pas l’air plus haute qu’une structure conchoïdale de taille moyenne, ou l’une des antennes de communication dressées autour de la colonie. Elle imaginait le déluge de neutrinos qui se déversaient de la flèche – en réalité, de la partie submergée, évidemment, car les moteurs étaient sous l’eau –, sous la forme d’un rayonnement éblouissant, une lumière sacrée qui la

transperçait. Les particules, qui traversaient le cosmos à une vitesse proche de celle de la lumière, faisaient chanter les membranes de ses cellules, ne leur causant aucun dommage. Ça voulait dire que les moteurs s'apprêtaient au voyage interstellaire. On disait que les organismes vivants n'étaient pas affectés par ces tempêtes, que seules des machines ultrasensibles pouvaient les détecter, mais était-ce si vrai que cela ? Les micro-organismes mystifs, considérés comme une entité unique, à l'échelle de la planète, constituaient une biomasse véritablement immense : la masse de la substance mystif d'une unique planète était cent fois plus importante que la masse cumulée de l'espèce humaine tout entière. Était-il tellement absurde de penser que les Mystifs n'étaient pas aussi indifférents à ce flux de neutrinos qu'on l'imaginait généralement ? Ils percevaient peut-être, eux aussi, l'agitation du capitaine. Et peut-être qu'à leur façon, lente, verte, presque inconsciente, ils comprenaient ce que son départ impliquait.

Au bord de l'eau, un mouvement attira le regard de Marl. Elle alla voir ça de plus près. Une chose sautait lestement de roche en roche. Une masse de métal noircie et convulsée comme du caramel brûlé, à la surface marquée par des plis et des rides étranges. Un filet de fumée en montait. La chose bourdonnait et craquait, et une partie articulée ressemblant à la queue sectionnée d'une langouste se tortillait horriblement. Elle avait dû tomber récemment, depuis moins d'une heure, sans doute. Sur toute la surface d'Ararat, partout où il y avait des êtres humains pour les signaler, on constatait que des débris tombaient du ciel. Il y en avait trop, près de ces avant-postes, pour que ce soit accidentel. Le phénomène paraissait concentré au-dessus des centres de population humaine. Quelqu'un – ou quelque chose – essayait de passer à travers. Occasionnellement, une esquille y parvenait.

La chose la dérangeait. Était-elle humaine ou non ? Était-elle amicale envers les êtres humains, ou liée à eux par l'esprit conjoinneur ? Quelqu'un faisait-il encore la distinction ?

Marl passa à côté de la chose, s'arrêta au bord de l'eau et se déshabilla. Au moment d'entrer dans l'eau, elle eut une vision façon flash, incongrue, d'elle-même vue par les yeux de la mer. Elle était une créature mince et nue, une étoile de mer livide, dressée sur le rivage. L'objet écrasé projeta un panache de fumée dans le ciel.

Marl se mouilla les mains dans une flaque qui s'était formée au creux d'une roche. Elle s'éclaboussa le visage, se mouilla les cheveux. L'eau lui brûla les yeux. Elle n'y voyait plus rien à travers ses larmes. Même dans l'eau des mares il y avait des organismes mystifs. La peau de Pellerin la picotait, surtout sur la bande médiane de son visage, qui commençait à montrer des signes de contamination par les Mystifs. Les colonies de micro-organismes contenues dans l'eau et celles qui

tavelaient son visage se reconnaissaient, pétillaient d'excitation.

Ceux qui suivaient ce phénomène considéraient le cas de Marl comme marginal. On avait observé des atteintes bien pires. Si on s'en tenait aux statistiques, elle pouvait tranquillement plonger encore une douzaine de fois au moins. Mais il y avait toujours des exceptions. Il arrivait que la mer engloutisse des sujets qui ne présentaient que de très faibles symptômes de contamination. Il était très rare qu'elle s'empare de gens qui nageaient pour la toute première fois.

C'était le problème, avec les Schèmes Mystifs. Ils n'étaient pas humains. La biomasse mystif était rigoureusement alien – non humaine. Elle n'obéissait pas aux critères d'analyse humains, aux causes et aux effets nettement circonscrits. Elle était aussi imprévisible qu'un ivrogne. On pouvait deviner son comportement à certains paramètres, mais on se trompait parfois du tout au tout.

Marl le savait. Elle n'avait jamais dit le contraire. Elle savait que chaque immersion constituait un risque.

Elle avait eu de la chance, jusque-là.

Elle repensa à Shizuko, qui achevait sa vie dans la section psychiatrique. Quand Marl lui rendait visite, Shizuko avait peut-être conscience de sa présence, et peut-être changeait-elle d'activité en conséquence, mais elle se contentait de la regarder avec l'intérêt fugace, ou plutôt l'air distrait de quelqu'un qui repère une fissure dans un mur, ou l'évocation d'une forme significative dans un nuage. La lueur d'intérêt s'éteignait aussitôt. Il arrivait à Shizuko d'éclater de rire, mais c'était un rire imbécile, un carillon de petites cloches stupides.

Et Shizuko se remettait à gratter les murs avec ses doigts sanglants, aux ongles arrachés. Elle ignorait les crayons et les craies qu'on lui donnait pour dessiner. Marl avait cessé d'aller la voir il y avait déjà quelques mois. À partir du moment où elle avait compris et accepté qu'elle ne voulait plus rien dire pour Shizuko, elle en avait été comme soulagée. Mais ce soulagement avait été compensé par un sentiment décourageant de trahison et de faiblesse.

Elle pensa alors à Vasko. À ses certitudes faciles, à sa conviction que seule la peur séparait les nageurs et la mer.

Elle le détestait pour ça.

Elle fit un pas dans l'eau. À une douzaine de mètres de là, un radeau de matière verte réagit en se tortillant, sentant qu'elle était entrée dans son royaume. Marl inspira profondément. Elle avait incroyablement peur. Le grattouillis qui lui barrait le visage était devenu une brûlure. Il lui donnait envie de se perdre dans l'eau.

— Je suis là, annonça-t-elle.

Et elle marcha vers la masse d'organismes mystifs, s'y enfonçant jusqu'aux cuisses, jusqu'à la taille, puis plus haut. Devant elle, la

biomasse esquissait des formes de plus en plus marquées, ses métamorphoses soulevant une sorte de brise qui soufflait sur elle. Les anatomies non humaines parcouraient des permutations sans fin. C'était une galerie de monstres. À force d'avancer dans l'eau, elle arriva à un creux où elle n'avait presque plus pied. Elle donna un coup de talon sur le lit de roches et commença à nager vers la biomasse.

Vasko parcourut l'assistance du regard.

— « Quaiche » ? Ça ne me dit rien.

— Ça ne voulait rien dire pour moi non plus, répondit Scorpio. Je n'étais même pas sûr de l'orthographe du premier nom, mais j'ai vérifié. Le deuxième nom confirme le premier. La signification est sans ambiguïté.

— Alors vous allez pouvoir éclairer notre lanterne ? pressa Liu.

Scorpio donna la parole à Orca Cruz.

— Scorp a raison, dit-elle. « Hela », tout seul, ne veut rien dire. Cherchez dans les bases de données que nous avons apportées de Resurgam ou de Yellowstone et vous trouverez des milliers d'explications possibles, selon les orthographes. Mais introduisez simultanément « Quaiche » et « Hela », et ça change tout. Il n'y a qu'une explication, si bizarre qu'elle puisse paraître.

— J'ai hâte de l'entendre, fit Liu.

À côté de lui, Vasko hocha la tête. Antoinette ne dit rien, ne trahit aucun intérêt visible, mais sa curiosité était manifestement tout aussi vive.

— Hela est un monde, poursuivit Cruz. Pas une grosse planète, juste une lune de taille moyenne, en orbite autour d'une géante gazeuse appelée Haldora. Ça ne vous dit toujours rien ?

Personne ne répondit.

— Et « Quaiche » ? demanda Vasko. Qu'est-ce que c'est ? Une autre lune ?

— Non, fit Cruz en secouant la tête. Quaiche est un homme, celui qui a baptisé Hela et Haldora. On ne trouve ni Quaiche ni ses mondes dans la base de nomenclature usuelle, mais ça n'a rien de très étonnant : il y a plus de soixante ans qu'elle n'a pas été remise à jour par contact direct avec d'autres vaisseaux. Mais depuis que nous sommes sur Ararat, nous avons capté des signaux épars d'autres éléments ultras. Il y en a davantage, ces temps-ci : ils utilisent beaucoup plus de transmissions à faisceau large et à longue portée, et il arrive parfois que l'un de ces signaux nous balaye...

— Pourquoi ce changement de tactique ? demanda Vasko.

— On dirait qu'ils ont peur, répondit Cruz. Ils deviennent nerveux, ils refusent les échanges commerciaux directs. Certains Ultras

ont dû tomber sur quelque chose qui ne leur a pas plu, et ils répandent la bonne parole en échangeant des données à longue portée.

— On se demande bien ce qui a pu les terroriser à ce point, fit Vasko.

— Il faut voir le bon côté des choses, fit Cruz. Ce ne sont peut-être pas des transmissions autorisées, et la moitié de celles que nous interceptons grouillent de contrevérités et de virus, mais au fil des ans nous avons réussi à conserver nos bases de données plus à jour qu'on n'aurait pu le penser compte tenu de notre manque de contact avec l'extérieur.

— Alors, que savons-nous du système de Quaiche ? demanda Vasko.

— Pas tout ce que nous voudrions, répondit Cruz. Il n'y a pas de données émanant de missions antérieures, ce qui veut dire que le système sur lequel Quaiche a enquêté devait être très peu exploré avant son arrivée.

— Alors, ce à quoi Aura fait allusion, quoi que ce soit, serait arrivé il y a, quoi, cinquante, soixante ans ? avança Vasko.

— Facilement, acquiesça Cruz.

Vasko se frotta le menton. Il était rasé de près, aussi lisse que du bois passé au papier de verre.

— Alors ça ne peut pas avoir beaucoup d'intérêt pour nous, hein ?

— Il est arrivé une drôle d'histoire à Quaiche, reprit Scorpio. Selon les comptes rendus, les versions diffèrent. Apparemment, il travaillait comme grouillot pour les Ultras : il explorait des environnements planétaires qui ne leur donnaient guère satisfaction. Il a assisté à un événement concernant Haldora...

Scorpio les regarda l'un après l'autre, comme s'il les mettait au défi – surtout Vasko – de l'interrompre ou de lancer une plaisanterie.

— Il l'a vue disparaître, poursuivit-il. La planète s'est éclipsée l'espace d'une fraction de seconde. À la suite de quoi il a lancé une sorte de religion sur Hela, la lune d'Haldora.

— C'est tout ? demanda Antoinette. Aura a fait tout ce chemin pour nous délivrer ce message ? L'adresse d'un fou mystique ?

— Non, ce n'est pas tout, poursuivit Scorpio. Le phénomène s'est reproduit, et il n'est pas le seul à y avoir assisté.

— Ça change quelque chose ? soupira-t-elle.

— Attendez, fit Vasko en levant la main. Je voudrais bien entendre la suite. Continuez, Scorp.

Le porcko braqua sur lui un regard parfaitement inexpressif.

— J'avais besoin de votre permission ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je voulais juste..., fit Vasko en regardant autour de lui, se demandant peut-être qui il pourrait appeler à l'aide. Enfin, nous aurions peut-être tort d'écarter trop vite

tout ce que nous apprenons d'Aura, même si ça n'a pas beaucoup de sens.

— Personne n'écarte quoi que ce soit, répliqua Scorpio.

— Dites-nous ce que vous avez appris, s'il vous plaît, coupa Antoinette, sentant que la situation commençait à déraiper.

— Il ne s'est à peu près rien passé pendant des dizaines d'années, poursuivit Scorpio. Le miracle de Quaiche a attiré des gens vers Hela. Certains se sont laissé endoctriner, d'autres, désillusionnés, se sont lancés dans la prospection. Il y a des artefacts non humains, sur Hela – des bricoles à peu près sans valeur, mais ils en exportent assez pour entretenir quelques colonies. Les Ultras leur achètent leurs cochonneries et les revendent à des amateurs de curiosités. Il y a peut-être des gens qui gagnent un peu d'argent avec ce trafic, mais vous imaginez bien qu'il ne s'agit pas des pauvres idiots qui déterrent les trucs du sol...

— Il y a des artefacts non humains sur des tas de mondes, intervint Antoinette. J'imagine que ces créatures ont connu le même sort que les Amarantins et une douzaine d'autres, c'est ça ?

— Les bases de données ne recèlent pas beaucoup d'informations sur cette civilisation indigène, répondit Scorpio. Les dirigeants d'Hela n'encouragent pas spécialement la curiosité scientifique et les libres-penseurs. Mais quand on sait lire entre les lignes, on dirait bien, en effet, qu'ils ont eu affaire aux Loups.

— Et ils ont disparu ? demanda-t-elle.

— Apparemment, oui.

— Là, j'ai besoin d'aide, reprit Antoinette. Qu'est-ce que tout ça pourrait bien vouloir dire pour Aura ?

— Aucune idée, répondit Scorpio.

— Elle veut peut-être que nous allions là-bas, avança Vasko.

Ils le regardèrent tous. Il parlait d'un ton posé, comme s'il se contentait d'énoncer une vérité que les autres devaient prendre pour argent comptant. C'était peut-être vrai, mais ces paroles firent l'effet d'une petite profanation silencieuse dans le saint des saints.

— Aller là-bas ? fit Scorpio en fronçant les sourcils, la peau entre son mufl et son front se plissant comme des rouleaux de jambon. Vous voulez dire... y aller pour de bon ?

— Si nous en concluons qu'elle pense que ça nous aiderait, alors oui, répondit Vasko.

— Nous ne pouvons pas aller si loin sur la base des délires d'une malade, fit Hallatt, un senior de la colonie de Resurgam qui s'était toujours méfié de Khouri.

— Elle n'est pas malade, rétorqua le docteur Valensin. Elle était épuisée, et elle a été traumatisée, c'est tout.

— J'ai entendu dire qu'elle voulait qu'on lui remette son bébé

dans le ventre, insista Hallatt avec une grimace de dégoût, comme si c'était l'idée la plus perverse qui ait jamais été engendrée par une cervelle humaine.

— C'est vrai, confirma Scorpio, et j'y ai mis mon veto. Mais ce n'était pas une demande irrationnelle. C'est son enfant, et elle lui avait été arrachée avant qu'elle ait eu le temps de la mettre au monde. Compte tenu des circonstances, je pense que son désir était parfaitement compréhensible.

— Mais vous l'avez envoyée promener quand même, insista Hallatt.

— Je ne pouvais pas courir le risque de perdre Aura. Pas après ce que nous avait coûté sa récupération.

— Vous vous êtes laissé entortiller, continua Hallatt. C'était trop cher payé. Nous avons perdu Clavain, et tout ce que nous avons gagné, c'est une gamine atteinte de dommages cérébraux irréversibles.

— Vous voulez dire que Clavain serait mort en vain ? demanda Scorpio d'un ton dangereusement mielleux.

Il y eut un long, trop long silence, comme un blanc dans un enregistrement. Antoinette comprit avec une clarté terrifiante qu'elle n'était pas la seule à ignorer ce qui s'était vraiment passé dans l'iceberg. Hallatt devait être dans le même cas, mais son ignorance était beaucoup plus agressive. Il passait carrément les bornes de la transgression.

— Je ne sais pas comment il est mort, et je m'en fiche. Je n'ai pas besoin de le savoir. Mais si Aura était le seul élément en jeu, alors non, ça ne valait pas le coup. Il est mort en vain. Ça ne vous plaît peut-être pas de vous l'entendre dire, mais c'est la vérité, conclut Hallatt en croisant les doigts, avec une moue en direction de Scorpio.

Celui-ci jeta un coup d'œil à Blood. Quelque chose passa entre eux : d'infimes signaux, trop subtils, trop familiers pour être déchiffrables par un étranger. Cet échange ne dura qu'un bref instant. Antoinette se demanda si quelqu'un d'autre l'avait remarqué, ou si elle l'avait simplement imaginé.

L'instant d'après, Hallatt regardait une chose plantée dans sa poitrine.

Avec langueur, comme s'il allait rajuster un tableau accroché de travers, Blood se leva et s'avança lentement, de sa démarche chaloupée, coulée, avec une régularité de métronome.

Hallatt émettait des gargouillements. Ses doigts se crispaient inefficacement sur le manche du poignard.

— Débarrasse-moi de ça, ordonna Scorpio.

Blood ôta son couteau de la poitrine d'Hallatt, l'essuya sur sa cuisse et le rengaina. Une quantité étonnamment faible de sang suintait de la blessure.

Valensin fit mine de se lever.

— Restez où vous êtes, ordonna Scorio.

Deux agents de la Ligue apparurent dans la minute. Ils ne manifestèrent devant la situation qu'une surprise modérée, et Antoinette leur tira mentalement son chapeau. Si, entrant dans une pièce, elle était tombée sur un individu qui perdait son sang, manifestement poignardé, elle aurait eu du mal à ne pas tourner de l'œil, et encore bien plus à garder son calme. Les gars de la Ligue emmenèrent Hallatt.

— Je vais m'occuper de lui, fit Valensin en se levant.

— Je vous ai dit de rester là, répéta Scorio.

Le docteur tapa du poing sur la table.

— Vous venez de faire tuer un homme, petit crétin criminel ! Ou plutôt, je vous jure que vous aurez un cadavre sur les bras s'il ne reçoit pas tout de suite les soins appropriés. Scorio ! Vous voulez vraiment avoir sa mort sur la conscience ?

— Restez là !

Valensin fit un pas en direction de la porte.

— Eh bien, allez-y, essayez de m'arrêter, si vous y tenez tellement. On a vu de quoi vous étiez capable.

La face de Scorio se crispa en un masque de colère et de haine qu'Antoinette ne lui connaissait pas. Elle s'étonna que les porckos aient l'expressivité nécessaire pour manifester des sentiments aussi extrêmes.

— Je vous en empêcherai, faites-moi confiance, fit Scorio en fouillant dans une poche ou un étui dissimulé sous la table, d'où il tira son propre couteau.

Un couteau qu'Antoinette n'avait encore jamais vu. Le porcko dut faire quelque chose, parce que la lame devint floue.

— Scorio, dit-elle en se levant à son tour. Laissez-le faire. Il est médecin.

— Hallatt va mourir.

— Il y a déjà eu assez de morts comme ça, reprit Antoinette. Un de plus n'améliorera pas les choses.

Le couteau vibra dans sa main, tel un animal pas tout à fait apprivoisé. Antoinette s'attendait à ce qu'il lui échappe à tout moment.

Il y eut un bip. Le bruit inattendu sembla prendre le porcko au dépourvu. Sa rage décrut d'un cran. Il chercha la source du bruit. Il venait de son communicateur de poignet.

Scorio apaisa la vibration du couteau et le remit là d'où il l'avait tiré.

Il regarda Valensin et dit deux mots :

— Allez-y.

Le docteur eut un hochement de tête, l'air toujours aussi furieux, et se précipita derrière les hommes qui emmenaient le blessé.

Scorpio porta son bracelet à son oreille et écouta une petite voix stridente. Il fronça les sourcils, demanda à son interlocuteur de répéter ce qu'il venait de dire. Bientôt, son front se dérida, mais il ne retrouva pas sa sérénité.

— Qu'y a-t-il ? demanda Antoinette.

— Le vaisseau, répondit-il. Il y a du nouveau.

Dix minutes plus tard, une navette – détournée de la procédure d'évacuation – descendit à un pâté de maisons de la Haute Conque, entre les bâtiments. Un détachement de la Ligue évacua la zone, permettant au petit groupe de seniors de la colonie d'y prendre place. Vasko fut le dernier à monter à bord, après Scorpio et Antoinette Bax, tandis que Blood et les autres restaient à terre. La navette reprit l'air, projetant une lumière blanche, dure, sur les bâtiments. Les habitants, en dessous, se protégeaient les yeux, incapables de détourner le regard. Chacun, au Premier Camp, aurait donné n'importe quoi pour profiter du voyage. Il n'y avait hélas plus de place à bord de la navette que pour ces trois derniers passagers : elle était déjà pleine à craquer de réfugiés.

Vasko sentit que l'engin accélérât. Il se cramponna à une poignée, au plafond, espérant que le vol serait bref. Les réfugiés le regardaient, l'air hagards, comme s'ils attendaient une explication qu'il n'était pas en mesure de donner.

— Où allaient-ils ? demanda-t-il au chef de bord.

— Ils pensaient aller vers l'intérieur des terres, répondit-il tout bas, avec un mouvement de menton dans la direction supposée des régions abritées. Eh ben, ils vont aller au vaisseau. On ne peut pas se permettre de perdre un temps précieux.

La froide efficacité de la décision sidéra Vasko, mais il ne put s'empêcher, en même temps, de l'admirer.

— Et si ça ne leur plaît pas ? demanda-t-il tout bas.

— Ils n'auront qu'à porter plainte.

Le voyage ne dura pas très longtemps. Ils avaient un pilote, cette fois ; certains des vols d'évacuation étaient pilotés par des équipages automatisés, mais celui-ci était trop spécial. Ils ne s'élevèrent pas beaucoup, se dirigèrent vers le large et effectuèrent un large virage autour de la base du vaisseau. Vasko, qui avait la chance d'être près de la paroi, s'y créa un hublot et scruta le brouillard argenté. Autour de lui, les réfugiés se pressaient vers lui, avides de regarder au-dehors.

— Fermez ce hublot, ordonna Scorpio.

— Pardon ?

— Vous avez entendu ce que j'ai dit ?

— À votre place, je l'écouterais, intervint Antoinette.

Vasko obtempéra. S'il y avait une journée où il ne fallait pas discuter avec le porcko, se dit-il, c'était bien celle-là. De toute façon, il n'avait rien vu, juste une vague suggestion de la présence phénoménale du vaisseau.

Ils montèrent encore, tournant sans doute autour de la flèche, puis il sentit la navette ralentir et entrer en contact avec le sol. Peu après, un rai lumineux signala l'ouverture des issues, et les réfugiés furent invités à descendre. Vasko ne voyait pas bien ce qui se trouvait au-delà, dans la zone de réception. Il n'eut qu'un bref aperçu des agents de la Ligue qui guidaient les nouveaux arrivants, avec une rapidité et une efficacité qui allaient bien au-delà de l'invitation pressante. Il s'attendait à ce que les gens manifestent une certaine colère en découvrant qu'au lieu d'être en sécurité, à terre, ils se retrouvaient dans une soute du vaisseau, mais il ne vit qu'acceptation docile. Peut-être ne se rendaient-ils pas encore compte qu'ils étaient à bord du vaisseau, et non dans une zone de répartition, à terre, de l'autre côté de l'île. Auquel cas il n'avait pas envie d'être dans le coin quand ils découvriraient le changement de programme.

Les passagers eurent bientôt évacué la navette. Vasko s'attendait à ce qu'on le fasse sortir aussi, mais les trois seniors restèrent à bord avec le pilote. La trappe de chargement se referma et l'appareil quitta la soute.

— Vous pouvez rouvrir le hublot, dit Scorpio.

Vasko créa dans la coque une vitre assez large pour qu'ils puissent regarder tous les trois au-dehors, sauf qu'il n'y avait rien à voir pour le moment. Il sentit l'embarquée que fit la navette en quittant la soute-parking, mais il n'aurait su dire s'ils restaient à proximité du *Spleen de l'Infini*, ou s'ils retournaient au Premier Camp.

— Vous avez dit qu'il y avait un problème avec le vaisseau, dit Vasko. C'est le niveau de neutrinos ?

Scorpio se tourna vers Antoinette Bax.

— De quoi ça a l'air ?

— Le niveau a encore monté depuis la dernière mesure, répondit-elle. Mais selon nos stations de monitoring, il grimpe quand même moins vite. Peut-être que ma petite conversation avec John a servi à quelque chose, tout compte fait.

— Alors, quel est le problème ? demanda Vasko.

Scorpio indiqua quelque chose à travers le hublot.

— Ça, dit-il.

Vasko suivit le regard du porcko. Il vit la flèche du vaisseau qui émergeait du brouillard argenté. Ils étaient descendus très vite et ils regardaient la base du vaisseau, au niveau de l'eau. C'était là que

Vasko avait aperçu, la veille au soir encore, l'anneau de barques et les grimpeurs qui essayaient d'atteindre les points d'accès du vaisseau. Mais rien n'était plus pareil. Il n'y avait plus de grimpeurs, plus de bateaux. Au lieu de l'anneau d'eau claire qui entourait le pied de la flèche, le vaisseau était ceinturé par un cordon épais, compact, de biomasse mystif. Une matière verte, à la texture imbriquée et aux contours mousseux, flous. La couche se prolongeait sur un kilomètre dans toutes les directions, se connectant avec d'autres amas de biomasse par des ponts flottants de la même substance verdâtre. Mais ce n'était pas tout : le cordon de biomasse qui entourait le vaisseau montait autour de la coque, formant une sorte de peau. Qui devait bien faire des dizaines de mètres d'épaisseur par endroits, et plus d'une vingtaine à la base, à l'endroit où elle commençait à monter. Elle était déjà parvenue à deux ou trois cents mètres de hauteur le long de la paroi du vaisseau, selon l'estimation de Vasko. La limite supérieure ne formait pas un cercle régulier, mais une ligne déchiquetée, comme si elle étirait des tentacules vers le haut. Des veines vert pâle étaient déjà visibles à une centaine de mètres au moins au-dessus de la masse principale. C'était une sorte de fourreau qui se déplaçait sous ses yeux, grimpant inexorablement vers le haut. La masse principale devait monter de près d'un mètre à la seconde. À cette allure, elle aurait entièrement recouvert le vaisseau d'ici une heure.

— Quand cela a-t-il commencé ? demanda Vasko.

— Il y a trente, quarante minutes peut-être, répondit Scorpio. Nous avons été alertés dès que la concentration s'est accrue autour de la base.

— Pourquoi maintenant ? Je veux dire, le vaisseau est là depuis tellement longtemps, pourquoi se seraient-ils mis à l'attaquer aujourd'hui entre tous les jours ? demanda Vasko.

— Je ne sais pas, répondit Scorpio.

— Rien ne prouve qu'ils l'attaquent, répondit calmement Antoinette.

Le porcko se tourna vers elle.

— Alors, qu'est-ce que ça vous inspire ?

— Ça pourrait être n'importe quoi, répondit-elle. Vasko a raison : une attaque n'aurait aucun sens. Pas maintenant, après toutes ces années. Ça doit être autre chose. Enfin, espérons-le, ajouta-t-elle.

— Comme vous dites, répondit Scorpio.

L'avion continuait à tourner autour de la flèche. De tous les côtés, c'était la même histoire : ils avaient l'impression de regarder un film en accéléré montrant un énorme édifice de pierre envahi par la mousse, ou une statue de bronze qui s'oxydait, devenait vert-de-gris ; un vert-de-gris délibéré, volontaire.

— Ça change tout, reprit Antoinette. Je suis inquiète, Scorp. Il se peut que ce ne soit pas une attaque, mais si je me trompe ? Et les gens qui sont déjà à bord ?

Scorpio leva son bracelet et parla à voix basse.

— Qui appelez-vous ? demanda Antoinette.

Il couvrit le micro avec sa main.

— Marl Pellerin, dit-il. Je pense qu'il est temps de mettre le détachement des nageurs au courant.

— Je suis d'accord, commenta Vasko. Je pense qu'ils auraient déjà dû plonger. Dès que l'activité mystif a commencé, en fait. C'est pour ça qu'ils sont là, non ?

— Vous ne diriez pas ça si c'était vous qui deviez aller nager là-dedans, commenta Antoinette.

— Exactement : c'est leur boulot, pas le mien.

Scorpio continuait à parler tout bas dans le bracelet.

Il répétait les mêmes instructions, encore et toujours, comme s'il parlait à plusieurs personnes différentes. Il finit par secouer la tête et baissa sa manche.

— Personne n'arrive à trouver Pellerin, dit-il.

— Elle doit bien être quelque part, répondit Vasko. Elle est de garde, quelque part, et elle attend les ordres. Vous avez essayé à la Haute Conque ?

— Oui.

— Laissez tomber, fit Antoinette, en effleurant la manche du porcko. C'est le chaos, là-bas. Je ne suis pas surprise que les circuits de commandement se délitent.

— Et le reste du détachement des nageurs ? demanda Vasko.

— Quoi donc ? demanda Scorpio.

— Si on ne peut pas demander à Pellerin de faire son boulot, les autres pourraient peut-être... ? On nous rebat les oreilles de leur utilité pour la sécurité d'Ararat. C'est l'occasion ou jamais d'en faire la démonstration.

— Ou de mourir en essayant, dit Scorpio.

Antoinette secoua la tête.

— Ne leur demandez pas de se mettre à l'eau en ce moment, Scorp. Ce n'est pas la peine. Quoi qu'il arrive ici, c'est le résultat d'une décision collective, prise par la biomasse. Ce ne sont pas quelques nageurs qui vont changer grand-chose, maintenant.

— J'attendais un peu mieux de Marl, avoua Scorpio.

— Elle connaît son devoir, reprit Antoinette. Je ne pense pas qu'elle nous laisserait tomber, si elle avait le choix. Espérons seulement qu'il ne lui est rien arrivé.

Scorpio s'écarta de la fenêtre, partit vers l'avant de l'appareil. Alors que l'avion s'inclinait sur l'aile, répondant aux courants

thermiques invisibles qui tournaient en spirale autour de l'énorme vaisseau, le porcko resta solidement planté sur ses deux pieds. En général, il se sentait plus à l'aise dans les turbulences que ses compagnons humains.

— Où allez-vous ? demanda Vasko.

— Je vais lui dire de changer le plan de vol, répondit le porcko par-dessus son épaule. Nous devons retourner chercher des réfugiés.

— Et nous n'allons pas le faire ?

— Après. D'abord, je veux que nous embarquions Aura. Je commence à me dire que le ciel est peut-être l'endroit le plus sûr, en ce moment.

Ararat, 2675

Vasko et Scorpio portèrent la couveuse avec des soins paternels jusque dans le ventre vide de la navette. Sur le ciel qui allait en s'assombrissant, la matrice thermique de la surface chauffante brillait d'un rouge cerise, farouche. Khouri marchait derrière eux, courbée pour se protéger le visage de la couverture oppressante d'air brûlant piégée sous les ailes incurvées vers le bas dont les éléments sifflaient et cliquetaient. Elle n'avait rien dit depuis qu'on l'avait réveillée. Elle les suivait avec une sorte de docilité rêveuse, empreinte de méfiance. Valensin leur emboîtait le pas, acceptant morne l'état des choses. Ses deux droïdes médicaux se traînaient derrière lui, attachés à leur maître par des liens de servitude inviolables.

— Pourquoi n'allons-nous pas au vaisseau ? répéta, pour la énième fois, le toubib.

Scorpio ne lui répondit pas. Il parlait dans son bloc-poignet, sans doute à Blood ou à l'un de ses adjoints. Il secouait la tête et jurait entre ses dents. Quelles que soient les nouvelles, elles ne devaient pas être très bonnes.

— Je vais dans le poste de pilotage, dit Antoinette. Au cas où le pilote aurait besoin d'aide.

— Dites-lui de conserver une allure lente, régulière, ordonna Scorpio. Ne prenons pas de risques. Et qu'il s'apprête à mettre la gomme s'il le faut.

— À condition que ce vieux machin arrive encore à atteindre l'orbite.

Ils décollèrent. Vasko aida le docteur et ses adjoints mécaniques à arrimer soigneusement la couveuse, en amenant les parois intérieures de la navette à former des excroissances et des niches dotées de qualités adhésives. La couveuse fut bientôt collée au sol, les deux droïdes veillant sur son fonctionnement. Aura – petite chose ridée, bardée de sondes et de cathéters, dans son cocon de plastique teinté – semblait ignorer tout ce tintouin.

— Où allons-nous ? demanda Khouri. Au vaisseau ?

— En fait, il a un petit problème, répondit Scorpio. Allez, jetez-y un coup d'œil. Ça devrait vous intéresser.

Ils refirent le tour du *Spleen*. Khouri contemplait le spectacle en ouvrant des yeux incrédules. Vasko la comprenait : quand il avait vu le vaisseau, une demi-heure plus tôt, la biomasse mystif commençait seulement à l'envahir. Il avait maintenant complètement *disparu*. À la place se trouvait une flèche verte, moussue, monumentale, irrégulière. Vasko savait qu'il y avait un gobe-lumen sous cette masse, mais il imaginait à quel point le spectacle pouvait paraître étrange à quelqu'un qui n'avait pas assisté au début de l'enveloppement par les Mystifs.

Et ce n'était pas tout, apparemment... Vasko avait d'abord cru à une illusion d'optique, une erreur de parallaxe due à l'inclinaison de la navette, mais à présent que l'horizon était visible par endroits, entre les lambeaux de brouillard qui montaient de la mer, il était évident que ce n'était pas une illusion.

Le vaisseau penchait. Il s'inclinait légèrement, de quelques degrés à peine par rapport à la verticale, mais il y avait de quoi frémir. L'édifice qui avait été pendant si longtemps un point de repère fixe, inébranlable, un élément du décor apparemment aussi ancien que l'océan lui-même – cette borne dans le paysage penchait sur le côté.

Il était déséquilibré par la biomasse des Schèmes Mystifs.

— Ça sent mauvais, commenta Vasko.

— Dites-moi ce qui se passe, demanda Khouri.

— Nous n'en savons rien, répondit Scorpio. Ça a commencé il y a une heure environ. La mer s'est épaissie à la base, et le boudin de biomasse a commencé à avaler le vaisseau. Maintenant, on dirait que les Mystifs veulent le renverser.

— Ils pourraient y arriver ?

— Peut-être. Je ne sais pas. Le vaisseau doit peser quelques millions de tonnes. Mais le poids de tous ces organismes mystifs n'est pas négligeable. Cela dit, ce qui m'inquiète, ce n'est pas que le vaisseau tombe.

— Non ?

— Je crains plutôt qu'il ne se casse en deux. C'est un gobe-lumen. Il est conçu pour encaisser des accélérations de plus ou moins un g le long de son axe. Le fait d'être planté à la surface d'une planète n'impose pas plus de tensions que le vol normal. Mais ces vaisseaux n'ont jamais été prévus pour rester en un seul morceau lorsqu'ils sont soumis à des forces angulaires. Quelques degrés de plus et je vais commencer à sérieusement m'inquiéter. Il se pourrait qu'il s'écroule.

— Nous avons besoin de ce vaisseau, Scorp, fit Khouri. C'est notre seul billet de sortie.

— Merci pour le scoop, dit-il, mais pour le moment, je ne vois pas ce que nous pouvons faire. À moins que vous ne vouliez que je parte à la pêche aux Schèmes Mystifs.

Cette idée même était excessive, presque absurde. Les Schèmes Mystifs n'avaient jamais fait de mal à personne, à part quelques malheureux. Collectivement, ils n'avaient jamais manifesté d'intentions préjudiciables aux êtres humains. Ils étaient des archives de connaissances perdues, d'esprits oubliés. Mais si les Schèmes Mystifs essayaient de détruire le *Spleen de l'Infini*, que faire, sinon essayer de riposter ? On ne pouvait tout simplement pas les laisser faire.

— Il y a des armes, à bord de cette navette ? demanda Khouri.

— Quelques-unes, répondit Scorpio. Surtout des engins air-air légers.

— Rien qu'on puisse utiliser contre cette biomasse ?

— Des rayons à particules qui ne marcheront pas très bien dans l'atmosphère d'Ararat. Quant au reste... il est probable que des morceaux du vaisseau partiraient avec. Nous pourrions essayer les faisceaux à particules...

— Non !

Cette syllabe avait jailli de la bouche de Khouri tel un vomissement, ou l'éruption d'un volcan. Sa voix était à peine reconnaissable.

— C'est vous qui m'avez demandé..., commença Scorpio.

Khouri s'assit brutalement, ou plutôt se laissa tomber comme si elle était épuisée sur l'une des couchettes extrudées par la navette. Elle porta une main à son front.

— Non, répéta-t-elle, d'une voix moins stridente. Non. Laisser. Laisser faire. Nous aider.

Sans un mot, Vasko, Scorpio, Valensin – et même Khouri – se tournèrent vers la couveuse, où Aura était encoconnée sous la bonne garde des machines. La petite forme cramoisie se tortillait, essayant mollement de se libérer de ses attaches.

— Nous aider ? répéta Vasko.

Khouri répondit, mais ce fut à nouveau comme si les paroles émergeaient de sa bouche contre sa volonté. Elle reprenait son souffle entre deux phrases.

— Eux. Vouloir. Nous aider.

Vasko s'approcha de la couveuse, un œil sur Khouri, l'autre sur sa fille. Les machines de Valensin s'agitaient. Elles ne savaient pas quoi faire, et leurs bras articulés tressautaient, en proie à une indécision nerveuse.

— Eux ? demanda Vasko. Les Schèmes Mystifs ?

La forme rose agita ses petites jambes, le moignon minuscule,

parfaitement formé d'un poing crispé devant son petit visage plissé en une miniature de froncement de sourcils. Ses yeux étaient des fentes étroites.

— Oui. Eux. Schèmes Mystifs, dit Khouri.

Vasko se tourna vers Scorpio.

— Je pense que nous n'avons rien compris, dit-il.

— Vraiment ?

— Attendez. Il faut que je parle à Antoinette.

Il se dirigea vers le cockpit sans attendre la permission du porcko. Antoinette et le pilote étaient attachés sur leurs couchettes de pilotage. Ils avaient ordonné à la carlingue de devenir transparente et semblaient flotter dans le vide, accompagnés seulement de divers panneaux de commande et d'écrans où défilaient des données désincarnées. Vasko fit un pas en arrière, en proie à un vertige, et dut faire un effort pour reprendre son empire sur lui-même.

— Cet engin peut-il planer ? demanda-t-il.

— Évidemment, répondit Antoinette, par-dessus son épaule.

— Alors positionnez-vous en vol stationnaire. Vous avez des instruments de visée ? Des capteurs anticollisions, ce genre de choses ?

— Évidemment, répéta-t-elle, comme si les deux questions étaient les plus stupides qu'elle ait entendues depuis longtemps.

— Eh bien, éclairez un endroit du vaisseau.

— Une raison particulière, Vasko ? Tout le monde voit que ce satané engin s'incline.

— Faites-le et c'est tout, d'accord ?

— Oui, monsieur, répondit-elle.

Ses petites mains, cliquetantes de bagues, actionnèrent certaines commandes. Le vaisseau fit une embardée et s'immobilisa. Ils virent pivoter la nuit, au-dessus de leur tête, et la tour penchée se présenta juste devant eux.

— Restez comme ça, fit Vasko. Maintenant, braquez cet engin de visée ou je ne sais quoi sur le vaisseau. Près de la base, si vous pouvez.

— Ce n'est pas ça qui nous permettra de calculer l'angle d'inclinaison, remarqua Antoinette.

— Ce n'est pas l'inclinaison qui m'intéresse. Je ne pense pas qu'ils essaient vraiment de le renverser.

— Ah bon ?

— Je pense que ce n'est qu'un effet secondaire, fit Vasko avec un sourire. Ils essaient de le déplacer.

Il attendit qu'elle ait réglé le système de visée. Un dispositif sphérique, pulsatile, plana devant elle, grouillant de formes d'un vert fumeux et de données numérisées.

— Voilà le vaisseau, dit-elle en indiquant la tache la plus dense de l'image radar.

— Parfait. Maintenant, dites-moi à quelle distance il se trouve.

— Quatre cent quarante mètres, annonça-t-elle bientôt. C'est une moyenne. L'épaisseur de la masse verte change constamment.

— Très bien. C'est cette donnée qui m'intéresse.

— Elle augmente, annonça le pilote.

Vasko sentit un souffle chaud sur sa nuque. Il se retourna et vit que le porcko regardait par-dessus son épaule.

— Vasko a mis le doigt sur quelque chose, dit Antoinette. Nous sommes maintenant à... quatre cent cinquante mètres de la flèche.

— C'est la navette qui dérive, dit Scorpio.

— Non, pas du tout, objecta-t-elle d'un ton quelque peu offensé. Nous sommes aussi fixes que le roc, aux erreurs de mesure près, bien sûr. Vasko a raison, Scorp, le vaisseau se déplace. Ils l'entraînent vers le large.

— À quelle vitesse ?

— Trop tôt pour le dire avec certitude. Un mètre, peut-être deux à la seconde.

Antoinette consulta son bloc-poignet.

— Le niveau de neutrinos monte toujours. Je ne sais pas très bien combien de temps il nous reste, mais je pense que nous ne devrions pas avoir plus de quelques heures devant nous.

— Auquel cas, le vaisseau sera à quelques kilomètres à peine quand il décollera, conclut Scorpio.

— C'est mieux que rien. S'ils pouvaient au moins l'emmener derrière la courbure de la baie, nous serions un peu abrités du raz-de-marée. Ce qui n'est pas négligeable.

— Je le croirai quand je le verrai, répondit le porcko.

Vasko éprouva un sentiment d'excitation, de certitude.

— Aura avait raison. Ils ne nous veulent pas de mal. Ils veulent nous sauver en éloignant le vaisseau de la baie. Ils sont de notre côté.

— C'est une belle histoire, répondit Scorpio, mais comment auraient-ils deviné que nous étions dans la merde ? Il aurait fallu que quelqu'un nage parmi eux pour le leur expliquer.

— Quelqu'un l'a peut-être fait, répondit Vasko. Quelle importance, maintenant ? Le vaisseau se déplace. C'est tout ce qui compte.

— Ouais, convint Scorpio. Espérons seulement qu'il n'est pas trop tard pour que ça serve à quelque chose.

Antoinette se tourna vers le pilote.

— Vous pourriez nous rapprocher ? La matière verte n'a pas l'air trop épaisse, près du sommet. On pourrait essayer d'entrer dans la soute-parking habituelle.

— Vous voulez rire ? fit le pilote, incrédule.

Antoinette secoua la tête. Elle réassignait déjà le contrôle manuel

au pilote.

— J'ai bien peur que non, mon pote. Si nous voulons que John retienne ses chevaux jusqu'à ce que le vaisseau ait quitté la baie, il faut que quelqu'un descende lui parler. Et devinez qui vient de tirer la courte paille ?

— Je pense qu'elle n'a pas du tout envie de rire, conclut Vasko.

— Faites-le, ordonna Scorpio.

La caravane progressait toujours lentement, prudemment, le long de la paroi, passant parfois sous des tunnels, épousant les tours et les détours de la corniche d'une étroitesse ridicule, se repliant parfois sur elle-même de sorte que l'arrière avançait pendant que les machines de tête semblaient reculer. Une fois, dans un virage en épingle à cheveux, alors que les moteurs et les patins propulseurs gravissaient péniblement la pente, la tête de la caravane passa au-dessus du reste de la colonne, et Rashmika vit, en baissant les yeux, les Observateurs sur leurs plans inclinés.

Et le pont grandissait toujours. La première fois qu'elle l'avait vu, on aurait dit une sorte de dentelle dessinée avec des encres irisées, chatoyantes, sur un fond noir et plat. Il prenait peu à peu du relief, une réalité tangible, légèrement menaçante. Ce n'était pas un mirage, un jeu de lumières, une aberration atmosphérique, mais un objet réel, et la caravane allait vraiment passer dessus.

Le relief était à la fois inquiétant et réconfortant pour Rashmika. Le pont n'était plus un simple assemblage de lignes d'une finesse infinie. Certes, les éléments de sa structure avaient encore l'air très fins, mais à présent qu'elle les voyait selon un angle oblique, ils paraissaient moins délicats. Si le pont était autoportant, il pourrait sûrement supporter la caravane. Enfin, elle l'espérait.

— Mademoiselle Els ?

Elle se retourna. Cette fois, c'était le questeur Jones.

— Oui ? fit-elle, agacée par cette intrusion.

— Nous allons bientôt entamer la traversée. Je vous avais promis que l'expérience serait spectaculaire, pas vrai ?

— Vous me l'avez dit, Questeur, acquiesça-t-elle, mais ce que vous ne m'avez pas dit, c'est pourquoi tout le monde ne prend pas ce raccourci, s'il est aussi utile que vous le dites.

— C'est de la superstition, répondit-il. De la superstition, et une prudence excessive.

— L'excès de prudence me paraît tout ce qu'il y a de plus approprié en ce qui concerne ce pont.

— Vous avez peur, mademoiselle Els ? Il ne faut pas. Cette caravane pèse à peine cinquante milliers de tonnes. Et par définition, ce poids est réparti sur une grande longueur. Ce n'est pas comme si nous tentions de passer avec une cathédrale. Ça, ce serait de la folie.

— Personne ne ferait une bêtise pareille.

— Aucun individu sain d'esprit. Et surtout pas après avoir vu ce qui s'est passé la dernière fois. Mais ce problème ne nous concerne pas. Le pont supportera la caravane. Il l'a déjà fait plusieurs fois. Je n'éprouve aucune inquiétude particulière à l'idée de le prendre lorsque nous nous écartons de la Voie, mais en réalité, la plupart du temps, ce serait rigoureusement inutile. Vous avez vu à quel point l'approche est laborieuse. Dans la plupart des cas, la traversée du pont nous ferait perdre plus de temps qu'elle ne nous en ferait gagner. Il a fallu une conjonction particulière d'événements pour nous amener à faire autrement, cette fois. Enfin, fit le questeur en claquant dans ses mains d'un air décidé. Venons-en au fait ! Je crois que je vous ai trouvé un poste dans une équipe de la voirie attachée à une cathédrale adventiste.

— Notre-Dame de Morwenna ?

— Non, une cathédrale sensiblement plus petite : la Catherine de Fer. Il y a un début à tout. Et pourquoi êtes-vous si pressée de rejoindre la Morwenna ? Le doyen Quaiche a ses travers. Le doyen de la Catherine est un brave homme. Il a un excellent bilan en matière de sécurité, et il s'occupe bien de ceux qui servent sous ses ordres.

— Merci, Questeur. Vous avez raison. C'est toujours mieux que rien, dit-elle, espérant que sa déception n'était pas trop apparente.

Elle avait espéré qu'il réussirait à lui trouver un bon boulot dans un bureau, et pas dans les travaux de déblaiement.

— La Catherine figure parmi le principal groupe de cathédrales, qui se dirige vers le gouffre par le versant ouest. Nous le rejoindrons quand nous aurons achevé la traversée du pont, peu avant qu'il n'entame la descente de l'Escalier du Diable. Vous êtes une privilégiée, mademoiselle Els : rares sont ceux qui ont l'occasion de traverser le Gouffre de l'Absolution deux fois dans l'année, alors en quelques jours...

— Je m'estime très heureuse, en effet.

— Néanmoins, je vous répète ce que je vous ai dit : c'est un travail pénible, dangereux, et mal payé.

— Je prends ce qui s'offre.

— Auquel cas vous serez transférée dans l'équipe concernée dès que nous serons arrivés à la Voie. Ne vous attirez pas d'ennuis, et je suis sûr que vous vous en sortirez très bien.

— J'y veillerai.

Il porta un doigt à ses lèvres, s'apprêta à faire demi-tour, puis, comme s'il se souvenait qu'il avait quelque chose d'urgent à faire, il s'arrêta. Les yeux de sa bestiole verte – toujours perchée sur son épaule – restèrent rivés aux siens, aussi inexpressifs que des canons de revolver.

- Mademoiselle Els, encore un détail, fit le questeur, par-dessus son épaule.
- Oui ?
- L'homme à qui vous parliez un peu plus tôt ? fit-il en étudiant son expression, les yeux plissés. Eh bien, à votre place, je ne ferais pas ça.
- Vous ne feriez pas quoi ?
- Je ne me compromettrais pas avec les gens de cette espèce, fit le questeur, le regard vague, comme perdu dans le lointain. Il n'est pas conseillé de frayer avec les Observateurs, ou, d'une façon générale, les pèlerins atteints d'une foi de cette virulence. D'après mon expérience, il est particulièrement déconseillé de s'associer avec des gens qui oscillent entre la foi et le reniement.
- Je crois, Questeur, qu'il m'appartient de décider avec qui je veux parler.
- Bien sûr, mademoiselle Els, et je vous prie de ne pas m'en vouloir. Je ne vous offre qu'un conseil, puisé dans l'infini trésor de bonté que recèle mon cœur. N'est-ce pas, Peppermint ? fit-il en lançant une graine dans les mandibules de sa bestiole.
- Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre, conclut la bestiole.

La caravane négociait l'approche orientale du pont. À un kilomètre de la butée est, la route s'enfonçait dans la paroi de la falaise, gravissait un défilé abrupt qui – par une succession rapide d'épingles à cheveux, de montées traîtresses, de tunnels et de corniches – l'amenait au niveau du tablier du pont. Derrière eux, le paysage était un chaos apparemment infranchissable de blocs de glace. Devant, le pont s'étendait comme une étude de perspective, aussi droit qu'un canon de fusil, sans garde-fou ni d'un côté ni de l'autre, doucement cambré vers le milieu. La chaussée avait l'éclat doux, adamantin, de la glace éclairée par les étoiles.

Maintenant qu'elle était sur une surface plane, visiblement dépourvue d'obstruction immédiate, la caravane prit de la vitesse, fonçant vers l'endroit où le sol tombait dans le vide. La route, sous la procession, devenait plus lisse, plus large, et n'était plus interrompue par des éboulis de pierre ou des nids-de-poule dans lesquels un homme aurait tenu debout. Et il n'y avait finalement que très peu de pèlerins. La plupart ne prenaient pas le pont, et le risque que des malheureux meurent écrasés sous les machines était minime.

La perception que Rashmika avait de la structure avait subi plusieurs brutales révisions d'échelle. Elle se rappelait que, de loin, le tablier du pont formait un arc peu marqué. De cette extrémité, il

paraissait rigoureusement rectiligne, aussi droit qu'un rayon laser, jusqu'au point de fuite, situé très loin. Elle essayait de résoudre ce paradoxe quand elle se rendit compte – avec une sorte de vertige – qu'elle ne voyait peut-être qu'une petite partie de la longueur totale du pont. C'était comme quand on escalade une colline dont le sommet se dérobe toujours : affolant.

Elle se déplaça pour regarder vers l'arrière, d'un autre point de vue. La première demi-douzaine de véhicules de la caravane était maintenant engagée sur le pont, et les parois abruptes de la falaise reculaient, lui offrant la première véritable occasion de juger de la profondeur du gouffre.

Il plongeait avec une rapidité indécente. Des traces de griffes géologiques ciselaient les parois : des éraflures titanesques, ici verticales, là horizontales, ailleurs en diagonale, ondulées ou repliées les unes sur les autres dans une démonstration de fluidité obscène. La glace bleu-gris des parois étincelait et jetait mille feux, entrelardée de strates ternes, formées par des sédiments plus sombres. La corniche que la caravane avait empruntée, maintenant visible sur la gauche, semblait beaucoup trop étroite et précaire pour servir de route, et surtout pour permettre le passage d'un monstre de cinquante mille tonnes. Sous la corniche, la falaise s'incurvait souvent à un degré inquiétant. À aucun moment du trajet Rashmika ne s'était sentie véritablement en sécurité, mais elle s'était convaincue que le sol en dessous d'eux continuait à descendre sur plus de quelques douzaines de mètres.

Elle ne devait pas revoir le questeur avant la fin de la traversée. Au bout d'une heure, elle estima que la paroi opposée du gouffre avait l'air à peine plus éloignée que celle qui reculait derrière eux. Ils devaient approcher du milieu du pont. Alors, rapidement, mais aussi discrètement que possible, elle enfila son scaphandre pressurisé et monta sur le toit.

Du haut du véhicule, la situation avait l'air très différente de la scène aseptisée, légèrement irréelle, qu'elle avait observée du compartiment pressurisé. Elle avait maintenant une vision panoramique du gouffre tout entier, et les profondeurs étaient beaucoup plus visibles, à une bonne douzaine de kilomètres en contrebas. De cette perspective, le fond du gouffre paraissait ramper vers l'avant alors que le ruban plat de la route reculait sous la caravane. Cette contradiction lui valut aussitôt un violent malaise. Elle se retint de s'aplatir sur le toit du véhicule, bras et jambes écartés afin de ne pas risquer de basculer dans le vide. Elle se contenta de fléchir les genoux, afin d'abaisser son centre de gravité, et elle réussit à trouver le courage de rester debout.

La route paraissait à peine plus large que la caravane. Ils

suivaient le milieu, déviant occasionnellement vers l'un des côtés pour éviter une plaque de glace épaissie ou un quelconque obstacle. Des éruptions volcaniques avaient projeté sur la surface gelée de la route des pierres parmi lesquelles les roues des véhicules enfonçaient parfois jusqu'à mi-hauteur. Le fait que ces masses de roches se soient écrasées sur la chaussée sans ébranler le pont lui procura une étincelle de réconfort. Par ailleurs, la chaussée paraissait juste assez large pour accueillir les deux rangées de véhicules de front qui constituaient la caravane, et il était absurde de penser qu'une cathédrale puisse effectuer le même trajet.

C'est alors qu'elle remarqua, au fond du gouffre, une énorme flaque de caillasse, de plusieurs kilomètres de diamètre. Une tache sombre, en forme d'étoile, dont l'épicentre, ou ce qu'elle croyait en voir, se trouvait juste sous le pont. Près du centre de l'étoile se trouvaient de vagues évocations de structures en ruine. Rashmika vit ce qui pouvait être la pointe d'un clocher, dressé de guingois. Elle distingua de vagues évocations de mécanismes fracassés, mêlés à la poussière et aux débris.

Quelqu'un avait donc bien tenté de faire franchir le pont à une cathédrale.

Elle effectua sa traversée personnelle en circulant d'un véhicule à l'autre pour regagner l'avant. Les Observateurs étaient toujours sur leurs lutrins géants, tournés vers la sphère gibbeuse d'Haldora. Les visières réfléchissantes de leurs casques évoquaient pour elle des douzaines d'œufs de titane soigneusement emballés.

Puis elle vit une autre silhouette en scaphandre qui attendait sur le véhicule parallèle à celui sur lequel elle se trouvait. Il était appuyé à une balustrade. L'autre dut s'apercevoir de sa présence à peu près au même moment, parce qu'il se tourna vers elle et lui fit signe d'approcher.

Elle passa devant les Observateurs et franchit une connexion oscillante. Le véhicule négocia, en tanguant de façon inquiétante, une chicane entre deux éboulis de roches, puis il rebondit et tressauta sur une série de plus petits obstacles qu'il écrasa comme un rouleau compresseur.

L'autre silhouette portait un scaphandre pressurisé on ne peut plus banal. Elle ne savait pas s'il était pareil à celui des Observateurs ; elle n'avait jamais vu ce qu'ils portaient sous leur robe de bure. La visière miroir ne laissait rien voir.

— Pietr ? demanda-t-elle sur le canal de communication général.

Il n'y eut pas de réponse, mais la silhouette lui fit signe avec insistance d'approcher.

Un piège ? Le questeur était au courant de la conversation qu'elle avait eue avec le jeune homme. Il savait probablement aussi qu'elle

était déjà montée sur le toit. Elle ne se faisait pas d'illusions : ses investigations ne pouvaient que lui attirer des ennuis, mais elle ne pensait pas s'être vraiment fait d'ennemis, en dehors du questeur. Et comme il lui avait trouvé du travail dans une équipe de voirie, elle pensait que c'était dans son intérêt de l'amener saine et sauve à la Voie Permanente.

Rashmika s'approcha de la silhouette tout en envisageant différentes possibilités. Le scaphandre était une carapace rigide, moulante, vert olive, avec des joints en accordéon argentés, étincelants. Contrairement aux scaphandres des pèlerins à pied, il n'arborait aucun ornement ou signe religieux distinctif.

La visière se tourna vers elle. Derrière le verre, des lumières se reflétaient sur un visage. Des ombres dures soulignaient des pommettes nettement marquées.

Pietr replia un rabat sur le poignet de son autre bras. Il déroula une mince fibre optique et tendit l'autre bout à Rashmika.

Évidemment. Une communication sécurisée. Elle prit la fibre et la connecta à la prise correspondante de son propre scaphandre. Ces fibres étaient conçues pour permettre la communication de scaphandre à scaphandre, en cas de panne de radio ou du réseau général. Elles étaient aussi idéales pour assurer la discrétion.

— Je suis content que vous ayez réussi à venir, nota Pietr.

— Je voudrais bien comprendre la raison de ce cérémonial dramatique.

— Mieux vaut être trop prudent que pas assez. Je n'aurais vraiment pas dû vous parler des éclipses. Pas dans la caravane, en tout cas. Vous pensez que quelqu'un nous a entendus ?

— Le questeur m'en a dit deux mots après votre départ.

— Ça ne m'étonne pas du tout, répondit Pietr. Il n'a pas de religion, mais il sait de quel côté sa tartine est beurrée. Il est payé par les églises, et il ne veut pas qu'on ébranle le système avec des rumeurs non orthodoxes.

— Vous ne prêchiez pas pour l'abolition des églises, répondit Rashmika. Si je me souviens bien, nous n'avons parlé que des éclipses.

— C'est déjà assez dangereux, du point de vue de certains. À propos de point de vue, vous ne remarquez rien ?

Pietr pivota sur ses talons, illustrant ses paroles d'un ample geste de la main.

Son enthousiasme arracha un sourire à Rashmika.

— Je ne suis pas très sûre. Je ne suis pas folle des hauteurs.

— Oh, je vous en prie. Oublions pour l'instant toutes ces histoires d'éclipses, et votre quête – quelle qu'elle soit. Admirons la vue. Des millions de gens ne verront jamais, *jamais*, ce que vous voyez en ce moment.

— J'ai l'impression que nous nous aventurons en territoire interdit, fit-elle. Comme si les Shifteurs avaient construit ce pont pour qu'on l'admire, pas pour qu'on l'utilise.

— Je ne sais pas grand-chose sur eux. Tout ce que je peux dire, c'est que nous n'avons aucune idée de ce qu'ils pouvaient bien penser, ni même seulement si c'est eux qui ont construit ça. Mais le pont est là, n'est-ce pas ? Ce serait une honte de ne pas l'utiliser, ne serait-ce qu'une fois de temps en temps.

Rashmika baissa les yeux sur la tache en forme d'étoile.

— C'est vrai, ce qu'a dit le questeur ? Quelqu'un a essayé, une fois, de faire passer une cathédrale sur le pont ?

— C'est ce qu'on dit. Mais vous n'en trouverez aucune preuve dans les archives œcuméniques.

Elle serra plus fort la rambarde, encore troublée par la distance qui la séparait du sol, si loin en bas.

— Mais c'est quand même arrivé ?

— C'était une secte dissidente, fit Pietr. Une église éloignée, isolée, avec une petite cathédrale. Les Numériciens. Ils n'étaient affiliés à aucune organisation œcuménique, et ils n'avaient que des conventions d'échange très limitées avec les autres églises. Leur système de croyance était... bizarre. Ils étaient en conflit avec les autres églises, mais ce n'était pas une simple question de doctrine. D'abord, ils étaient polythéistes, alors que la plupart des églises sont strictement monothéistes et fortement liées aux vieilles religions abrahamistes. Les églises du soufre et des feux de l'enfer, comme je dis toujours. Un Dieu, un Ciel, un Enfer. Mais ceux qui ont fini en purée, là en bas... ils étaient beaucoup plus bizarres. Ce n'étaient pas les seuls polythéistes, mais leur vision du monde – leur cosmologie tout entière – était tellement peu orthodoxe qu'il n'y avait pas de possibilité de dialogue interœcuménique. Les Numériciens étaient des mathématiciens dévots. Pour eux, l'étude des nombres était la vocation la plus élevée, la seule façon valide d'approcher le numineux. Ils croyaient qu'il y avait un Dieu pour chaque classe de nombres : un Dieu des intégrales, un Dieu des nombres réels, un Dieu du zéro. Ils avaient des dieux subsidiaires collatéraux : un vice-dieu des nombres irrationnels, un sous-dieu des diophantiennes primaires. Les autres églises ne pouvaient encaisser ce genre de bizarreries. C'est pour ça que les Numériciens ont fini par être exclus, qu'ils se sont isolés et sont devenus paranoïaques.

— Pas étonnant, compte tenu des circonstances.

— Sauf que ce n'est pas tout. Ils s'intéressaient à l'interprétation statistique des éclipses, à l'aide de théories des probabilités assez incompréhensibles. C'était un piège. Il n'y avait pas eu autant d'éclipses à l'époque, et les données étaient plus rares, mais on disait

que leurs méthodes étaient assez solides malgré tout. Et ce qu'ils ont découvert était dévastateur.

— Allez-y, fit Rashmika.

Elle comprenait enfin pourquoi Pietr voulait qu'elle monte sur le toit au milieu du pont.

— Ils ont été les premiers à prétendre que la fréquence des éclipses allait en s'accroissant, mais c'était difficile à prouver, sur le plan statistique. Il y avait déjà des preuves du fait qu'elles se produisaient de façon étroitement groupée, mais les Numériciens prétendaient que l'espace entre les groupes allait en se réduisant, et que la durée des éclipses proprement dites s'allongeait, même s'ils admettaient que les preuves de ce fait étaient beaucoup moins « significatives », au sens statistique du terme.

— Mais ils avaient raison, c'est ça ?

Pietr hocha la tête, et le paysage reflété bascula sur son casque.

— Pour la première partie, au moins. Maintenant, même les méthodes statistiques les plus élémentaires le prouvent. Les éclipses sont de plus en plus fréquentes, c'est certain.

— Et pour la seconde partie ?

— Ce n'est pas prouvé. Mais les nouvelles données en notre possession ne disent pas le contraire non plus.

Rashmika risqua à nouveau un coup d'œil vers le désastre, en bas.

— Et qu'est-ce qui leur est arrivé ? Pourquoi ont-ils fini comme ça ?

— Personne ne sait ce qui s'est passé, en réalité. Je vous l'ai dit, les églises n'admettent même pas qu'il y ait bien eu une tentative de traversée. Quand on creuse un peu plus, les églises reconnaissent, à contrecœur, que les Numériciens ont bel et bien existé, mais on ne trouve rien sur le fait qu'ils aient jamais tenté de traverser le Gouffre de l'Absolution.

— C'est pourtant ce qu'ils ont fait.

— Ils ont essayé, oui. Mais je doute que personne sache jamais pourquoi. Peut-être que c'était la tentative de la dernière chance pour gagner un peu de prestige aux yeux des églises qui les regardaient de haut. Peut-être qu'ils croyaient avoir trouvé un raccourci qui allait les amener en tête de la procession principale sans perdre Haldora de vue. Ça n'a aucune importance, en réalité. Ils avaient une raison. Ils ont tenté la traversée, ils ont échoué. Quant à savoir pourquoi, c'est une autre histoire.

— Le pont n'a pas cédé, dit Rashmika.

— Non. En tout cas, ça n'en a pas l'air. Leur cathédrale était petite, par rapport aux plus grandes. D'après la position du point d'impact, on peut dire qu'ils avaient parcouru une bonne distance sur le pont avant de glisser, alors ce n'est pas le pont qui a fléchi. D'après

moi, l'équilibre devait être délicat, la cathédrale dépassait de part et d'autre de la chaussée, et au milieu du pont ils ont dû perdre le contrôle de la navigation et ils ont basculé. Qui sait ?

— Mais vous pensez qu'il y a une autre possibilité ?

— Ils ne s'étaient pas rendus populaires, avec toutes ces histoires de statistiques sur les éclipses. Rappelez-vous ce que je vous ai dit à propos des autres églises qui ne voulaient rien entendre au sujet de l'augmentation de fréquence...

— Ils ne voulaient pas que le monde change.

— Eh non. La situation les arrangeait trop. Tout le monde pouvait continuer à faire le tour d'Hela, à enregistrer Haldora, à gagner de l'argent en exportant des reliques shifteuses dans l'espace humain. Dans les hautes sphères des églises, tout allait très bien comme ça, merci beaucoup. Ils craignaient que ces rumeurs d'apocalypse ne tuent la poule aux œufs d'or.

— Alors vous pensez que quelqu'un a détruit la cathédrale des Numériciens...

— Je vous ai dit qu'il ne fallait pas essayer de prouver quoi que ce soit. Et puis, c'était peut-être un accident. Il n'était vraiment pas raisonnable d'essayer de faire traverser le Gouffre de l'Absolution à une cathédrale.

— En dépit de tout ça, Pietr, vous avez encore la foi ?

Elle vit son poing se resserrer sur la rambarde.

— Je crois que les éclipses sont un message qui nous est envoyé dans cette période de crise. Pas seulement une déclaration muette de pouvoir divin, comme le voudraient les églises – un miracle pour l'amour des miracles –, mais quelque chose d'infiniment plus significatif. Je crois que c'est une espèce d'horloge, de compte à rebours, et que le moment crucial est beaucoup plus proche que les autorités au pouvoir ne veulent bien nous le faire croire. Les Numériciens le savaient. Maintenant, est-ce que je crois qu'il faut faire confiance aux églises ? En gros, à une ou deux exceptions près, non. Mais j'ai toujours la foi. Ça, ça n'a pas changé.

Il donnait l'impression de dire la vérité, mais comme elle ne voyait pas bien son visage, elle ne pouvait pas en être sûre.

— Mais ce n'est pas tout, n'est-ce pas ? Vous avez dit que les églises ne pouvaient dissimuler toutes les preuves de changement du rythme et de la durée des éclipses...

— Elles ne le peuvent pas, mais il y a bel et bien une anomalie.

Pietr lâcha la rampe le temps de passer un objet à Rashmika. C'était un petit cylindre de métal avec un embout vissé.

— Vous devriez regarder ça, dit-il. Ça devrait vous intéresser. Dedans, il y a un bout de papier avec des inscriptions. Elles ne sont pas annotées, parce que ça les rendrait dangereuses si quelqu'un, dans

les hautes sphères, les reconnaissait pour ce qu'elles sont.

— Il faudra que vous m'en disiez un peu plus long.

— À Skull Cliff, là d'où je viens, il y avait un homme appelé Saul Tempier. C'était un vieil ermite qui vivait dans une cabane de Shifteurs abandonnée, à la périphérie de la ville. Il gagnait sa vie en réparant les machines du chantier de fouilles. Il n'était ni fou, ni violent, ni même particulièrement asocial ; c'est juste qu'il ne s'entendait pas bien avec les autres gens du village, et qu'il les évitait la plupart du temps. Il avait des manies, des obsessions qui mettaient les gens un peu mal à l'aise. Il ne s'intéressait pas aux femmes, il n'avait pas de maîtresse, pas d'amis.

— Et vous dites qu'il n'était pas réellement asocial ?

— Eh bien, il n'était pas vraiment grossier ou désagréable. Il se lavait, et à ma connaissance il ne faisait rien de mal. Quand on allait le voir, il nous faisait du thé dans son gros samovar. Il y avait un vieux luth neural dont il jouait parfois. Il voulait toujours savoir ce qu'on pensait de sa façon de jouer. En réalité, ajouta-t-il, laissant filtrer un bref sourire à travers la visière, il jouait horriblement mal, mais je n'ai jamais eu le cœur de le lui dire.

— Comment l'avez-vous connu ?

— Mon travail consistait à veiller au bon état du parc de machines. Nous faisons la plupart de nos réparations nous-mêmes, mais quand il y avait une grosse panne ou un problème que nous ne pouvions régler nous-mêmes, l'un de nous l'apportait à la tanière de Tempier. J'allais le voir deux ou trois fois par an. Ça m'était égal, en réalité. J'aimais bien ce vieux bonhomme, avec sa façon atroce de jouer du luth et tout ça. Bref, Tempier se faisait vieux. L'une des dernières fois où je l'ai vu – il y a onze ou douze ans –, il m'a dit qu'il avait un truc à me montrer. J'ai été surpris qu'il me fasse confiance à ce point.

— Pourquoi ? fit Rashmika. Vous me faites l'impression d'être le genre de personne à qui on doit facilement se confier.

— Je dois prendre ça pour un compliment ?

— Je ne sais pas.

— Eh bien, je le prends comme ça. Où en étais-je ?

— Tempier avait un truc à vous montrer.

— C'était le bout de papier que je viens de vous donner, ou plutôt, ce papier est une copie fidèle de l'original. Tempier avait tenu un registre des éclipses pendant presque toute sa vie. Il avait fait beaucoup de travail de fond – il avait étudié et comparé les archives publiques des principales églises. Il était même allé sur la Voie, inspecter les archives qui n'étaient pas accessibles au grand public. C'était un type obsessionnel, je vous l'ai dit, mais il bossait bien, et quand j'ai vu ses notes je me suis rendu compte que c'était de loin le

meilleur travail personnel sur les éclipses que j'aie jamais vu. Franchement, je doute qu'il y ait une meilleure compilation d'amateur où que ce soit sur Hela. Chaque éclipse était accompagnée d'un énorme corpus d'informations : des témoignages de ceux qui y avaient assisté, des notes sur la fiabilité de ces témoins, et toutes sortes d'informations complémentaires. S'il y avait eu une éruption volcanique la veille, il l'avait notée. Rien d'inhabituel – si incongru que ça puisse paraître.

— J'en déduis qu'il avait trouvé quelque chose. Était-ce la chose que les Numériens avaient découverte ?

— Non, répondit Pietr. C'était plus que ça. Tempier connaissait la théorie des Numériens. Ses propres données ne contredisaient pas les leurs, au contraire. À vrai dire, il considérait comme assez évident le fait que les éclipses se rapprochaient de plus en plus.

— Alors, qu'avait-il découvert ?

— Il avait découvert que les archives publiques et officielles ne correspondaient pas tout à fait.

Rashmika éprouva une vague déception. Elle s'attendait à mieux.

— La belle affaire, dit-elle. Je ne serais pas étonnée que les Observateurs aient remarqué une éclipse qui aurait échappé à tout le monde, surtout si elle s'était produite au cours d'un événement parasite...

— Vous ne comprenez pas, fit sèchement Pietr, avec, pour la première fois, une irritation perceptible dans la voix. Les églises ne prétendaient pas qu'il y avait eu une éclipse que les autres n'auraient pas remarquée. Au contraire. Huit ans plus tôt, ça doit faire une vingtaine d'années maintenant, il y en a eu une qui n'a été enregistrée dans aucune des archives officielles des églises. Vous comprenez ce que ça veut dire ? Il y a eu une éclipse, et elle a été consignée par les observateurs publics comme Tempier, mais d'après les églises il ne se serait rien passé...

— Mais ça n'a pas de sens. Pourquoi les églises censureraient-elles les informations concernant une éclipse donnée ?

— C'est exactement ce que se demandait Tempier.

Allons, elle n'était peut-être pas montée sur le toit de la caravane pour rien, en fin de compte.

— Y avait-il quoi que ce soit, dans cette éclipse, qui explique pourquoi elle n'avait pas été admise dans les enregistrements officiels ? Une particularité qui aurait fait qu'elle ne répondait pas tout à fait aux critères habituels ?

— Comme quoi ?

— Je ne sais pas, fit-elle en haussant les épaules. Elle aurait pu être très brève, par exemple.

— Le seul détail intéressant – si les notes de Tempier sont

exactes –, c'est que c'était la plus longue éclipse jamais enregistrée. Une seconde un cinquième.

— Alors je ne comprends pas. Qu'en disait Tempier ?

— Bonne question, répondit Pietr. Mais il est peu probable qu'elle trouve une réponse. Tempier est mort il y a sept ans, hélas.

— Je suis désolée. J'ai cru comprendre que vous l'aimiez bien. Mais vous avez dit qu'il n'était plus tout jeune...

— Certes, mais il n'est pas mort de vieillesse. Il se serait électrocuté en réparant une de ses machines.

— Ce sont des choses qui arrivent, fit-elle en espérant ne pas avoir l'air trop indifférente. Il aura commis une imprudence...

— Pas Saul Tempier, objecta Pietr. Il n'y avait pas plus prudent. C'est là qu'ils ont commis une erreur.

— Ils ? releva Rashmika en fronçant les sourcils.

— Ceux qui l'ont tué, répondit-il.

Ils restèrent un moment silencieux. La caravane quitta le tablier du pont, puis entama la longue et lente descente de l'autre côté du gouffre. Les falaises éloignées grandirent, grossirent, les plis et les coutures du relief torturé devinrent d'une évidence abrupte. À gauche, sur la paroi exposée au sud-ouest du gouffre, Rashmika distingua une autre corniche tortueuse. Elle semblait avoir été crayonnée en hâte le long de la paroi, telle une esquisse préliminaire du travail qui devait suivre. Et pourtant c'était bien la corniche. Très bientôt, ils seraient dessus, ayant achevé la traversée. Le pont aurait tenu, et tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes – ou du moins, aussi bien que quand ils avaient amorcé la traversée.

— C'est donc pour ça que vous êtes venu ici ? Pour trouver pourquoi ils ont tué ce vieil homme ?

— Vous en parlez comme s'il s'agissait d'une de vos enquêtes laïques, répondit-il.

— Eh bien, si ce n'est pas ça, pourquoi ?

— J'aimerais bien savoir pourquoi ils l'ont tué, mais surtout, je voudrais savoir pourquoi ils se sont crus obligés de travestir la parole de Dieu.

Elle l'avait déjà interrogé sur ses convictions, mais elle éprouvait encore le besoin de sonder les limites de son honnêteté. Il devait y avoir une faille, se dit-elle, une faille d'incertitude dans le bouclier de sa foi.

— Alors, c'est ce que vous croyez que sont les éclipses ?

— Il n'y a rien dont je sois plus fermement convaincu.

— Donc... si le véritable schéma des éclipses diffère de l'histoire officielle, vous croyez que le message véritable nous est dissimulé, et que la parole de Dieu n'est pas communiquée au peuple sous sa forme véritable...

— Exactement.

Il avait l'air très content d'elle, heureux qu'un immense gouffre de compréhension ait été comblé. Il donnait l'impression qu'on lui ôtait un fardeau pour la première fois depuis des lustres.

— Et l'erreur que j'ai commise, poursuivit-il, c'était de penser que je pouvais faire taire ces doutes en m'immergeant dans une observation aveugle. Mais ça n'a pas marché. Je vous ai vue, plantée là, avec toute votre farouche indépendance, et je me suis rendu compte que je devais m'y prendre autrement, à ma façon.

— C'est... c'est un peu l'impression que j'ai aussi.

— Parlez-moi de votre enquête, Rashmika.

Elle le fit. Elle lui parla d'Harbin, qui avait vraisemblablement été enlevé par l'une des églises et endoctriné de force. Elle lui raconta qu'elle ne l'envisageait pas de gaieté de cœur, mais qu'elle ne pouvait raisonnablement pas ignorer cette possibilité. Elle lui dit comment le reste de sa famille avait fini par accepter la foi d'Harbin, mais qu'elle n'avait pas pu l'admettre aussi facilement.

— Je ne pouvais pas faire autrement, dit-elle. Je devais faire ce pèlerinage.

— Je croyais que ce n'était pas un pèlerinage.

— Simple lapsus, dit-elle.

Mais elle n'était pas très sûre de le penser vraiment, à présent.

Les ponts supérieurs du *Spleen de l'Infini* étaient bondés de réfugiés. Antoinette aurait voulu éviter de penser à eux comme à du bétail, mais dès qu'elle se retrouva au milieu de cette masse, de ce magma de corps, et se rendit compte qu'elle ne pouvait plus avancer, elle fut envahie par la frustration. C'étaient des êtres humains, elle n'arrêtait pas de se le répéter, des gens ordinaires pris comme elle dans un tourbillon d'événements qui les dépassaient. En d'autres circonstances, elle aurait pu se retrouver parmi eux, tout aussi terrifiée et hébétée qu'eux. Son père n'arrêtait pas de lui rabâcher à quel point il était facile de se retrouver du mauvais côté de la barrière. Le problème n'était pas forcément d'être le plus intelligent ou le plus déterminé. Ce n'était pas toujours une question de courage, ou de qualités personnelles. Parfois, ça ne dépendait que de la position de son nom dans l'alphabet, de son groupe sanguin, ou du fait qu'on était la fille d'un homme assez riche pour posséder un vaisseau.

Elle s'obligea à ne pas bousculer les gens qui attendaient qu'on s'occupe d'eux, à se faufiler courtoisement entre eux, à les regarder dans les yeux et à s'excuser, à sourire à ceux qui ne s'écartaient pas immédiatement, bref à faire preuve de tolérance. Mais cette populace – elle ne pouvait s'empêcher de penser à tous ces gens dans ces termes, malgré toutes ses bonnes résolutions – était si monstrueuse, si collectivement stupide, qu'elle fut à bout de patience avant même d'atteindre le deuxième niveau. Quelque chose céda en elle, et elle se mit à les bousculer de toutes ses forces, les dents serrées, ignorant le sillage d'insultes et de crachats qui se refermait derrière elle.

Elle finit par traverser la foule et descendit trois niveaux merveilleusement déserts par des échelles de coupée et des escaliers. Elle se déplaçait dans une quasi-obscurité, naviguant d'une source de lumière erratique à la suivante, se maudissant de ne pas avoir emporté de torche. Puis ses chaussures pataugèrent dans un pouce d'une substance poisseuse, collante, qu'elle se réjouit de ne pas pouvoir voir.

Elle finit par trouver un ascenseur encore en état de marche dans l'épine dorsale et l'appela. L'état d'abandon du vaisseau était désespérément évident – c'était en partie pour ça qu'ils avaient tant de problèmes à accueillir les émigrants –, mais jusqu'à présent les fonctions vitales du vaisseau ne semblaient pas avoir été affectées. Elle

entendit l'ascenseur descendre avec un bruit de tonnerre, claquant contre ses rails d'induction, et prit le temps de vérifier le niveau de neutrinos sur son bloc-poignet. S'ils pouvaient encore se fier aux moniteurs à l'échelle de la planète, le vaisseau n'était plus qu'à cinq ou six pour cent de la poussée critique. Une fois ce seuil atteint, le vaisseau aurait emmagasiné assez d'énergie pour quitter la surface d'Ararat et se positionner en orbite.

Cinq ou six pour cent seulement... À certains moments, le flux de neutrinos avait grimpé d'autant en quelques minutes à peine.

— Prenez votre temps, John, dit-elle. Nous ne sommes pas si pressés.

L'ascenseur ralentissait. Il arriva dans un vacarme de mécanismes cliquetants, bringuebalant. Les portes s'ouvrirent, un fluide suintant du puits alors qu'Antoinette montait dans la cabine vide qui l'attendait. Mais pourquoi avait-elle oublié sa torche ? C'était vraiment n'importe quoi. Voilà qu'elle tenait pour acquis que le capitaine la ferait entrer dans son royaume comme une invitée ou un membre de la famille ! Allez-y, mettez-vous à votre aise... Alors, comment ça va ?

Et si, cette fois, ça ne l'enchantait pas d'avoir de la compagnie ?

Le système de commande vocale de l'ascenseur ne marchait plus. Avec une aisance liée à une longue pratique, Antoinette ouvrit une trappe d'accès révélant des commandes manuelles, hésita brièvement entre les différentes options. Elles étaient annotées dans une écriture antique, mais elle les connaissait assez bien, maintenant. Cet ascenseur ne l'emmènerait pas directement au repaire habituel du capitaine. Elle devrait en changer à un moment donné, ce qui impliquerait une traversée du vaisseau de plusieurs centaines de mètres, et encore, à condition qu'aucun obstacle ne se soit matérialisé en cours de route depuis sa dernière visite. Valait-il mieux monter d'abord, et prendre une autre colonne vers le bas ? Pendant un moment, les possibilités se ramifièrent, Antoinette se rendant compte, avec une conscience aiguë, que cette fois, littéralement, une minute ici ou là pouvait faire une sacrée différence.

Soudain, sans qu'elle ait rien fait pour ça, l'ascenseur s'ébranla.

— Salut, John, dit-elle.

Ararat, 2675

La navette planait au-dessus du Premier Camp.

Le soleil était presque couché. Vasko et ses compagnons regardèrent, à la lueur du jour mourant, la gigantesque flèche verte, moussue, disparaître derrière le cap. Son ombre oblique s'attarda encore un moment derrière elle, décrivant avec les derniers rayons du soleil une étrange danse compliquée par le déplacement et les changements d'inclinaison du vaisseau. La lenteur du mouvement rappelait celui de la grande aiguille sur un cadran d'horloge : ils le constataient véritablement lorsqu'ils détournaient les yeux pendant une minute ou deux. Et pourtant le vaisseau se déplaçait bel et bien, tracté par sa couverture de biomasse. Une langue de terre se dressait désormais entre le vaisseau et la baie. Ce n'était pas une énorme masse de terre, juste les cent derniers mètres d'un cap, et ça ne suffirait sans doute pas à détourner complètement les vagues monumentales qu'on anticipait ; mais c'était toujours mieux que rien, et plus le vaisseau s'éloignerait, plus l'effet amortisseur serait important.

— Elle a réussi à monter à bord ? demanda Khouri, les yeux perdus dans le vide, mais avec sa propre voix, cette fois.

Aura semblait s'être rendormie.

— Oui, répondit Vasko.

— J'espère qu'elle arrivera à lui faire entendre raison.

— Que s'est-il passé... quand Aura nous a parlé... ? commença Vasko en la regardant d'un air interrogateur. Parce que c'était bien elle, n'est-ce pas ?

Khouri le regarda en clignant légèrement de l'œil.

— Ça vous pose un problème ? Vous n'êtes pas à l'aise avec ma fille ?

— Non, je me demandais, c'est tout. Alors, elle s'est rendormie ?

— Elle n'est pas dans ma tête, en effet.

— Mais elle y était.

— Où voulez-vous en venir, Malinin ?

— Je voudrais savoir comment ça marche. Je pense qu'elle pourrait nous aider. Elle nous a déjà été utile, et ce n'est qu'un début, pas vrai ?

— Je vous l'ai déjà dit, répondit Khouri. Aura détient des informations. Nous n'avons qu'à l'écouter.

Ce soir-là, après le franchissement du pont, Rashmika se retira dans sa cabine, tournant et retournant entre ses mains tremblantes le petit tube de métal que Pietr lui avait donné. Elle ne pouvait s'empêcher de craindre une trahison, ou un piège. Mais il n'y avait rien dans le tube, qu'un petit rouleau de papier jauni, couleur tabac. Elle l'étala soigneusement et examina les séquences de traits gris pâle tracés sur l'un des côtés.

Un œil profane n'y aurait rien vu de particulier. Quant à elle, ces traits lui rappelèrent d'abord vaguement quelque chose, et puis ça lui revint. Ces barres verticales, groupées par séquences qui allaient en se rapprochant de la gauche vers la droite, évoquaient pour elle le spectre d'une étoile, ou plutôt des raies d'absorption chimique dont le regroupement formait comme un continuum d'états tacheté. Ces lignes représentaient des éclipses individuelles, et le continuum tacheté se trouvait dans l'avenir. Mais que signifiait-il au juste ? Les éclipses deviendraient-elles la norme, Haldora devenant invisible et réapparaissant à la manière d'un tube lumineux défaillant ? Ou la planète se contenterait-elle de disparaître, cessant à jamais d'exister ?

Elle examina à nouveau le papier. Il y avait une seconde séquence de marques au-dessus de la première. Elles étaient très voisines, sauf à un endroit où la séquence du bas avait une marque verticale de plus que celle du haut.

« Ça doit faire une vingtaine d'années », avait dit Pietr.

Une vingtaine d'années auparavant, Haldora avait disparu pendant une seconde et un cinquième. Un long clin d'œil cosmique. Pas un simple moment d'inattention divine, non : un éternuement divin en bonne et due forme.

Et pendant cette absence, il s'était passé quelque chose. Un événement que les églises n'aimaient pas. Et qui avait peut-être bien coûté la vie à un vieil homme inoffensif.

Elle regarda à nouveau le papier et se demanda pour la première fois pourquoi Pietr le lui avait donné, et ce qu'elle devait en faire.

L'ascenseur descendait depuis plusieurs minutes quand il fit une embardée. Il quittait sa cage habituelle. Antoinette poussa un cri, pensant que l'ascenseur allait s'écraser, mais il continua sa course en douceur pendant une douzaine de secondes. Puis il y eut une autre série de saccades, alors que la cabine changeait à nouveau de trajet. Elle n'avait aucune idée de l'endroit où elle pouvait bien se trouver. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'elle était dans les profondeurs du vaisseau. Peut-être sous le niveau de l'eau, dans les quelques centaines de mètres où la coque était immergée. Les cartes qu'elle aurait pu prendre avec elle – et n'avait évidemment pas prises – auraient été, de toute façon, complètement inutiles, à présent. Non seulement il était très difficile d'accéder à ces niveaux submergés depuis les ponts supérieurs, mais ils étaient sujets à des changements de configuration convulsifs et perturbants. Pendant longtemps, on avait supposé que les cages d'ascenseur demeuraient stables alors que tout le reste changeait, mais Antoinette savait que ce n'était pas le cas, et qu'il aurait été vain d'essayer de se repérer à des points de référence apparemment familiers. Si elle avait apporté un compas à inertie et un gravitomètre, elle aurait pu situer sa position à quelques douzaines de mètres dans l'espace tridimensionnel, mais elle ne l'avait pas fait, et elle n'avait pas le choix : elle devait faire confiance au capitaine.

L'ascenseur arriva à destination. La porte s'ouvrit, et les dernières gouttes de fluide se répandirent à l'extérieur. Elle tapa du pied pour égoutter ses semelles, sentant la désagréable humidité de l'ourlet de son pantalon contre la peau de ses chevilles. Elle n'était vraiment pas en tenue pour une rencontre avec le capitaine. Qu'allait-il penser ?

Elle jeta un coup d'œil hors de la cabine et réprima un hoquet de surprise et de plaisir. Elle savait que chaque seconde comptait, mais elle prit le temps de se laisser émouvoir par le spectacle qui s'offrait à elle : dans les profondeurs du vaisseau où elle était descendue, elle s'attendait à se retrouver dans un espace typiquement humide et sinistre. Elle supposait que le capitaine se manifesterait par la manipulation des détritiques locaux, de vieux bouts de ferraille, par la distorsion d'une paroi ou n'importe quoi de ce genre.

Or le capitaine l'avait emmenée dans un endroit tout différent. C'était une salle gigantesque, apparemment sans limites. Dans toutes les directions, des arbres se perdaient dans un lointain bleu-vert puis

montaient à la rencontre d'un ciel infini, d'un bleu fondamental, riche et profond. Une brise agréablement parfumée lui apportait un friselis de vie animale. Des oiseaux babillaient dans les hautes branches. En contrebas s'étendait une merveilleuse petite clairière à laquelle on accédait par un escalier de bois rustique, un peu bancal. Sur le côté, un petit lac était alimenté par une cascade bouillonnante. Sauf à l'endroit où elle était d'une blancheur crèmeuse à cause des remous provoqués par la chute d'eau, la mare était du noir délicieux de l'espace qui lui conférait une fraîcheur merveilleusement attirante. Non loin de l'eau, sur l'herbe tondue comme une pelouse, se trouvait une table de bois entourée sur deux côtés de longs rondins en guise de bancs.

Elle fit machinalement un pas hors de l'ascenseur. La porte se referma dans son dos. Antoinette ne vit pas mieux à faire que de prendre l'escalier et descendre vers la clairière, où l'herbe frémissait de tous les tons de vert et d'or imaginables.

Elle se souvint que Clavain lui avait parlé de cet endroit, une fois. Une clairière dans le *Spleen de l'Infini*. Elle était jadis bien localisée, mais après l'évacuation du grand vaisseau, pendant les journées qui avaient suivi son atterrissage sur Ararat, personne n'avait plus jamais réussi à la retrouver. Des groupes avaient exploré les zones du vaisseau où elle était censée se trouver, mais en vain.

La clairière était gigantesque. Il était stupéfiant de penser que l'on pouvait perdre un endroit pareil, mais le *Spleen de l'Infini* était tellement vaste ! Et si le vaisseau ne voulait pas qu'on la retrouve, le capitaine avait assurément les moyens de la dissimuler. Il pouvait rediriger toutes les coursives, les colonnes d'escalier et les cages d'ascenseur. Tout l'endroit – la salle, la clairière et le reste – avait pu être déplacé dans le vaisseau, à la façon de certaines balles qui effectuaient de lents et sinueux déplacements dans des corps, des années après avoir été tirées.

Antoinette doutait d'arriver à retrouver un jour cet endroit. Le capitaine l'avait amenée ici selon ses conditions, qui n'étaient pas négociables, et elle n'aurait peut-être plus jamais l'occasion de le revoir.

— Antoinette.

La voix était un sifflement, une modulation du murmure de la cascade.

— Oui ?

— Vous avez encore oublié quelque chose, hein ?

Elle eut un sourire. Elle n'était pas aussi distraite qu'elle le craignait, tout compte fait.

Elle mit les lunettes... et la clairière se para de couleurs encore plus vives peut-être. Il y avait des oiseaux, des taches mouvantes

rouges et vertes sur le fond bleu nuit du ciel. Des oiseaux ! C'était génial de revoir des oiseaux, même si elle savait qu'ils étaient créés par les lunettes.

Antoinette regarda autour d'elle et se rendit compte avec un sursaut qu'elle n'était pas seule. Des gens étaient assis à la table, sur les rondins placés de part et d'autre.

Des gens bizarres. Vraiment bizarres.

— Venez, fit l'un d'eux, l'invitant à prendre la place libre.

L'homme qui lui faisait signe était John Brannigan, elle en fut aussitôt certaine, même s'il se manifestait sous une forme légèrement différente, cette fois.

Elle repensa aux deux premières apparitions. Elles évoquaient toutes les deux Mars, se dit-elle. Dans la première, il portait un scaphandre spatial si ancien qu'elle n'aurait pas été étonnée d'y voir une ouverture par laquelle on mettait le charbon. La deuxième fois, le scaphandre était légèrement moins démodé : pas moderne, certes, mais plus récent que le premier d'une bonne génération. John Brannigan avait aussi l'air un peu plus âgé – de dix ou vingt ans, d'après son estimation. Et cette fois-ci, il avait encore vieilli et portait une combinaison plus récente, d'un demi-siècle, sinon plus.

À vrai dire, c'était moins une combinaison qu'une sorte de cocon, dans une matière qui ressemblait à la bave gris argent de certains insectes et qui aurait été soigneusement enroulée autour de lui. À travers ce matériau transparent, elle repéra un ramassis vague et complexe de mécanismes à l'air organique : des bosses en forme de rognons, des masses violettes qui ressemblaient à des poumons ; des choses qui palpaient et puisaient. Elle vit des fluides d'un vert vif courant dans des kilomètres de tuyauterie intestinale grouillante. En dessous de tout ça, le capitaine était nu, et les vils systèmes de cathéters et d'évacuation des déchets étaient exhibés à tous les regards. Il avait l'air un peu égaré. C'était un homme d'un siècle très éloigné ; un homme qui paraissait finalement plus distant et plus étranger que les versions primitives qu'il lui avait laissé entrevoir lors de ses deux apparitions précédentes.

Le costume lui laissait la tête à nu. Il semblait avoir vraiment beaucoup vieilli. Sa peau donnait l'impression d'avoir été aspirée sur son crâne par un processus de thermoformage, de sorte qu'elle épousait les moindres de ses creux et bosses. On aurait pu suivre les veines sous sa peau avec une précision chirurgicale. Il avait l'air tellement fragile qu'elle aurait pu l'écraser entre ses mains.

Elle s'assit à la place qu'on lui désignait. Les autres, autour de la table, portaient tous le même genre de tenue, avec des variations de détail, mais ils n'étaient pas identiques. Il leur manquait des parties entières de leur anatomie, et leur scaphandre avait comblé les cavités

de leur corps avec les mêmes machineries organiques complexes et les mêmes tubulures vert vif apparentes que dans le scaphandre du capitaine. Il y avait une femme à qui il manquait un bras. À la place, sous la couche de bave solidifiée du cocon, se trouvait un moulage en fibre de verre d'un membre plein d'une armature expérimentale d'os, de chair et de fibres nerveuses. Un homme avait un visage de verre, dont les tissus vivants étaient pressés contre la surface interne. Un autre avait l'air plus ou moins normal au premier abord, sauf qu'il avait deux têtes : une tête de femme, émergeant plus au moins au bon endroit, et une tête de jeune homme qui partait de l'épaule droite.

— Ne faites pas attention à eux, dit le capitaine.

Antoinette se rendit compte qu'elle devait les regarder en ouvrant de grands yeux.

— Je ne...

— Ce sont des soldats, reprit John Brannigan avec un sourire. Des forces avancées de la Coalition pour la Pureté Neurale.

Ces mots renvoyaient Antoinette à une histoire qu'elle avait oubliée depuis longtemps.

— Et vous ? demanda-t-elle.

— J'ai fait partie de ces forces, pendant un moment. Quand ça correspondait à mes besoins immédiats. Nous étions sur Mars, nous combattions les Conjoineurs, mais je ne peux pas dire que j'y mettais tout mon cœur.

Antoinette se pencha en avant. La table, au moins, était complètement réelle.

— John, il y a une question dont il faut vraiment que nous parlions...

— Oh, ne jouez pas les rabat-joie. Je viens seulement de commencer à papoter avec mes copains soldats.

— Tous ces gens sont morts, John. Ils sont morts il y a trois ou quatre cents ans, au bas mot. Alors, faites-nous grâce du trip nostalgique, vous voulez bien ? Putain, il faut que vous repreniez pied dans la réalité, dans l'ici et le maintenant !

Il lui fit un clin d'œil et eut un mouvement de menton en direction de l'un des cocons.

— Vous voyez Kolenkow, là ? La femme à deux têtes ?

— Difficile de la rater, soupira Antoinette.

— Celui qu'elle a sur l'épaule, c'est son frère. Ils s'étaient enrôlés ensemble. Il a été dézingué par une araignée nettoyeuse. Décapité. Ils lui cultivent un nouveau corps sur Deimos. Ils auraient pu greffer sa tête sur une machine en attendant, mais c'est toujours mieux d'être raccordé à un vrai corps.

— Ça, je vous crois. Bon, capitaine...

— Alors Kolenkow trimbale la tête de son frère jusqu'à ce que son

corps soit prêt. Ils pourraient même retourner au combat comme ça, en attendant. J'ai déjà vu ça. Il en faut un paquet pour faire peur aux araignées, mais j'imagine qu'un combattant à deux têtes pourrait faire son petit effet...

— Capitaine. John. Écoutez-moi. Il faut vous concentrer sur le présent. Nous avons un problème, ici, sur Ararat, d'accord ? Je sais que vous êtes au courant ; nous en avons déjà parlé.

— Oh, ce truc-là, dit-il, du ton d'un enfant à qui on aurait rappelé qu'il avait des devoirs à faire.

Antoinette tapa si fort sur la table qu'elle se fit mal au poing.

— Je sais que vous ne voulez pas vous en mêler, John, mais il faut quand même que nous en parlions. Vous ne pouvez pas partir comme ça, tout simplement parce que ça vous chante. Vous sauverez peut-être quelques milliers de personnes, mais vous en tuerez beaucoup, beaucoup d'autres.

La compagnie changea. Elle était toujours assise à une table entourée de soldats – elle reconnaissait même certains visages –, mais ceux-ci donnaient l'impression d'avoir traversé quelques années de guerre. Et d'une sale guerre. Le capitaine avait maintenant un bras artificiel bringuebalant et les scaphandres n'étaient plus faits de bave d'insecte, mais constitués d'assemblages de plaques lubrifiées, qui coulissaient les unes sur les autres, hyper-réfléchissantes, comme des écailles de mercure gelé.

— Putains de Demarchistes ! lança le capitaine. Gardons toute cette merde biotech sophistiquée pour le moment où nous en aurons vraiment besoin. On était vraiment en train de leur foutre une branlée, aux araignées ! Et puis ils ont résilié les licences, sous prétexte qu'on violait les règles d'usage. Tout ce joli grouillement bien net a *fondue* en une putain de nuit. Les armes biologiques, les scaphandres, tout ça c'est parti. Maintenant, regardez avec quoi on est obligés de travailler !

— Je suis sûre que vous vous en sortirez très bien, fit Antoinette. Capitaine, écoutez-moi. Les Schèmes Mystifs sont en train de déplacer le vaisseau. Ils le mettent en sûreté. Il faut que vous leur laissiez le temps.

— Ils ont eu tout le temps, dit-il dans un moment réconfortant de lucidité, de lien avec le présent.

— Pas assez, reprit-elle.

Le poing d'acier de son nouveau bras se crispa.

— Vous ne comprenez pas. Nous devons quitter Ararat. Certaines fenêtres s'ouvrent au-dessus de nous.

— Des fenêtres, John ? demanda-t-elle, sentant sa nuque la picoter.

— Je les sens. Je sens beaucoup de choses. Je suis un vaisseau,

bordel de merde !

Soudain, le capitaine et Antoinette furent tout seuls. Dans le reflet éclatant de son armure, elle vit un oiseau traverser le ciel.

— Vous êtes un vaisseau. D'accord. Alors arrêtez de geindre et conduisez-vous comme un vaisseau, retrouvez enfin le sens des responsabilités vis-à-vis de votre équipage. Y compris moi. Qu'est-ce que c'est que ces fenêtres ?

Il ne répondit pas tout de suite. Avait-elle réussi à se faire entendre de lui, ou l'avait-elle projeté dans des labyrinthes de régression encore plus profonds ?

— Des occasions de fuir, dit-il enfin. Des voies dégagées. Elles n'arrêtent pas de s'ouvrir et de se refermer.

— Vous pourriez vous tromper. Et ça, ce serait vraiment, vraiment grave.

— Je ne crois pas me tromper.

— Nous attendions, nous espérions un signe, dit Antoinette. Un message de Remontoir. Mais il n'y en a pas eu.

— Il n'arrive peut-être pas à nous contacter. Peut-être qu'il essaie, et que nous n'aurons pas mieux.

— Laissez-nous encore quelques heures, dit-elle. C'est tout ce que nous vous demandons. Juste le temps de mettre le vaisseau à distance de sécurité. Je vous en prie, John.

— Je voudrais savoir... la fille. Aura. Parlez-moi d'elle.

Antoinette tiqua. Elle se souvenait d'avoir abordé le sujet avec lui, mais pas de lui avoir dit son nom.

— Aura va bien, dit-elle, sur la réserve. Pourquoi ?

— Qu'a-t-elle à dire sur la question ?

— Elle pense que nous devrions faire confiance aux Schèmes Mystifs, répondit Antoinette.

— Et alors ?

— Alors, elle n'arrête pas de faire allusion à un endroit appelé Hela. Qui aurait un rapport avec un homme nommé Quaiche.

— C'est tout ?

— C'est tout. Si ça se trouve, ça ne veut rien dire du tout. Elle ne s'adresse même pas directement à nous ; c'est sa mère qui nous transmet ses paroles. Je ne crois pas que Scorpio la prenne au sérieux. Franchement, je ne suis pas sûre d'y croire tout à fait moi-même. On dirait qu'ils tiennent à ce qu'Aura ait de la valeur à cause de ce qu'elle nous a coûté. Et si elle n'en avait aucune ? Si ce n'était qu'une enfant comme les autres ? Ou si elle en savait un peu, mais pas autant que tout le monde le voudrait ?

— Qu'en pense Malinin ?

— Malinin ? Que vient-il faire là-dedans ? demanda-t-elle, prise au dépourvu.

— Ils parlent de lui. Je les entends. De la même façon que je les entends parler d'Aura. Ces milliers de gens qui sont en moi, tous leurs secrets, leurs chuchotements. Ils ont besoin d'un nouveau chef. Ça pourrait être Malinin. Ou Aura.

— Il n'y a même pas eu d'annonce officielle concernant l'existence d'Aura, dit Antoinette.

— Qu'est-ce que ça changerait ? Tout le monde est au courant, Antoinette. On ne peut pas garder un secret comme ça.

— Ils ont déjà un chef, répondit-elle.

— Ils veulent quelqu'un de nouveau, de brillant et d'un peu effrayant. Quelqu'un qui entend des voix, et par qui ils aimeront se laisser diriger pendant une période d'incertitude. Scorpio n'est pas ce chef.

Le capitaine marqua une pause, caressa sa fausse main avec les doigts couturés de cicatrices de l'autre.

— Les fenêtres n'arrêtent pas de s'ouvrir et de se refermer. Je sens une urgence croissante. Si Remontoir est derrière ça, il se pourrait qu'il ne puisse plus nous offrir d'autres occasions de fuir. Bientôt, très bientôt, il faudra que je fasse mouvement.

Elle se dit qu'elle avait perdu son temps. Elle avait d'abord cru qu'en lui montrant cet endroit il l'invitait à un nouveau niveau d'intimité, mais sa position n'avait pas changé d'un iota. Elle avait exposé son point de vue, et c'était tout juste s'il l'avait écoutée.

— Je n'aurais pas dû me donner la peine, conclut-elle.

— Antoinette, écoutez-moi, maintenant. Je vous apprécie plus que vous ne le pensez. Vous m'avez toujours traité avec gentillesse et compassion. Ne serait-ce que pour ça, vous comptez pour moi, et je m'inquiète de votre survie.

Elle le regarda dans les yeux.

— Et alors, John ?

— Alors, allez-y. Vous avez encore le temps. Mais plus beaucoup.

— Merci. Mais... si ça ne vous ennuie pas... je préférerais rester un moment à bord.

— Une raison particulière ?

— Ouais, fit-elle en parcourant l'endroit du regard. C'est à peu près le seul vaisseau convenable en ville.

Scorpio parcourut la navette dans un sens puis dans l'autre. Il avait fait en sorte que presque toutes les surfaces du fuselage soient transparentes, en dehors d'une bande au sol et d'une portion où Valensin attendait avec Khouri et sa fille. Tous les éclairages superflus étant éteints, le monde, au-dehors, lui apparaissait un peu comme s'il était un poisson flottant dans l'air du soir.

Avec la tombée du jour, il était devenu évident que le combat spatial se rapprochait d'Ararat. La couverture de nuages s'était déchirée, peut-être à cause des énergies phénoménales qui se déversaient dans la stratosphère. Les signalements d'engins qui s'écrasaient sur la planète arrivaient à une fréquence telle qu'on n'avait pas le temps de les traiter. Des traînées de flammes barraient le ciel d'un horizon à l'autre toutes les deux ou trois minutes, marquant l'embrasement, dans l'espace aérien, d'objets non identifiés – des vaisseaux spatiaux, des missiles, ou des choses pour lesquelles les colons n'avaient peut-être même pas de nom. De temps à autre, ils en voyaient se déplacer en formations serrées, étranges. Ils effectuaient des virages en épingle à cheveux ou des changements de direction brutaux, qui n'auraient pas dû être possibles. Les protagonistes du conflit déployaient manifestement les dispositifs à suppression d'inertie avec une désinvolture qui terrifiait Scorpio. C'est ce qu'Aura leur avait dit, par la bouche de sa mère. La technologie non humaine était à l'évidence plus contrôlable qu'à l'époque où Clavain et Skade se tiraient la bourre entre Yellowstone et l'espace de Resurgam. Mais il y avait encore des gens qui racontaient des histoires d'horreurs datant de l'époque où la technologie n'était pas au point. Poussée aux limites de l'instabilité, la suppression d'inertie avait des conséquences effroyables sur la chair et sur l'esprit. Si on l'utilisait maintenant comme une technique militaire de routine – comme un enfant jouant dans son bac à sable –, alors il ne voulait même pas penser à ce qui passait aujourd'hui pour dangereux et à n'utiliser qu'en dernière extrémité.

Il songea un instant à Antoinette et espéra qu'elle arriverait à convaincre le capitaine de changer d'avis. Il n'osait pas trop y croire, mais d'un autre côté rien ne prouvait que Brannigan avait vraiment l'intention de faire décoller le vaisseau. Peut-être l'allumage des propulsions conjoiners n'était-il qu'une façon de vérifier qu'elles étaient en état de marche, s'ils en avaient besoin un jour. Ça ne voulait pas forcément dire que le vaisseau allait décoller dans les heures à venir.

Ce genre d'optimisme désespéré, teinté de fatalisme, ne lui était pas encore familier. En tout cas, il lui était rigoureusement étranger pendant toutes les années passées à Chasm City. Il était profondément pessimiste, au fond. C'était peut-être pour ça qu'il n'avait jamais été très doué pour la prévision à long terme, pour réfléchir à plus de quelques jours en avant. Quand on avait tendance à penser, à un niveau inné, que les choses iraient toujours de mal en pis, à quoi bon essayer de changer l'avenir ? Il ne restait plus qu'à essayer de tirer le meilleur parti de la situation présente.

Mais là, il espérait – en dépit de tous les indices contraires – que

le vaisseau allait rester sur Ararat. Il devait y avoir un problème chez lui pour qu'il se mette à penser de cette façon. Il devait avoir le cerveau dérangé. Et par quoi ? Bah, pour ça, il n'avait pas loin à chercher.

Quelques heures plus tôt, à peine, il avait rompu avec la discipline qu'il s'imposait depuis vingt-trois ans. Avec Clavain, il s'était efforcé de vivre selon ses critères. Pendant des années, il avait détesté les êtres humains standard pour ce qu'ils lui avaient fait lorsqu'il était leur esclave. Et si ça n'avait pas suffi à attiser sa haine, il n'avait qu'à penser à ce qu'il était : ce bâtard d'homme et de porc à la démarche chaloupée, comique, ce compromis qui avait tous les défauts de l'un et de l'autre, et aucune de leurs qualités. Il connaissait la litanie de ses tares. Il ne pouvait pas marcher comme un homme. Il ne pouvait pas tenir des choses avec ses mains, comme eux. Il ne voyait et il n'entendait pas aussi bien qu'eux. Il y avait des couleurs qu'il ne connaîtrait jamais. Sa pensée n'était pas aussi fluide que la leur, et il n'avait pas leur capacité d'abstraction. Pour lui, la musique n'était qu'une succession de sons complexes, sans aucun contenu émotionnel. Son espérance de vie était au mieux des deux tiers environ de celle d'un homme qui n'aurait jamais reçu de traitement de longévité, ou de modifications génétiques. Et son espèce n'avait même pas le goût que la nature avait prévu, ou du moins était-ce ce que les hommes disaient quand ils ne savaient pas qu'il était à portée de voix.

Ça faisait mal. Putain, ce que ça faisait mal !

Mais il osait penser que cette haine – que tout ça était derrière lui. Ou sinon derrière lui, au moins dans un petit compartiment mental étanche qu'il n'ouvrait jamais. Qu'en temps de crise.

Et même dans ce cas, il réussissait à contenir son animosité, il l'utilisait pour y puiser énergie et résolution. Le côté positif, c'est qu'elle l'avait forcé à s'améliorer. Elle l'avait obligé à trouver en lui-même des qualités de commandement et de compassion qu'il n'aurait jamais cru posséder. Il allait leur montrer de quoi un porcko était capable. Il allait leur faire voir qu'un porcko pouvait être un homme d'État comme Clavain ; qu'il pouvait penser aussi juste, aussi loin qu'eux. Être doux et cruel comme eux, quand les circonstances l'exigeaient.

Et pendant vingt-trois ans, ça avait marché. La rancœur avait fait de lui un homme meilleur. Mais pendant tout ce temps, il s'en rendait compte il présent, il était resté dans l'ombre de Clavain. Même quand Clavain était parti pour son île, il n'avait pas réellement abdiqué le pouvoir.

Sauf que, maintenant, Clavain était parti pour de bon. Le nouveau régime n'était pas en vigueur depuis plus de quelques douzaines d'heures – il n'y avait pas plus de quelques douzaines d'heures que

Scorpio assumait, vaille que vaille, les dures réalités du vrai commandement, et il avait déjà flanché. Il s'était déchaîné contre Hallatt. Cet homme incarnait, dans cet instant de rage, l'humanité standard tout entière. D'accord, c'était Blood qui avait lancé le couteau, mais il avait la main sur le sien. Blood n'avait été qu'une extension de la volonté de Scorpio.

Il n'avait jamais vraiment apprécié Hallatt. Ce n'était pas nouveau. Ce type s'était compromis avec le gouvernement totalitaire de Resurgam. On ne pouvait rien prouver, mais il était plus que probable qu'il était au moins au courant pour les séances d'interrogatoire et de torture, pour les exécutions cautionnées par l'État. Et pourtant, il fallait bien que les réfugiés de Resurgam soient représentés, d'une façon ou d'une autre. Hallatt avait fait des bonnes choses, à la fin de l'exode. Des gens que Scorpio considérait comme fiables étaient prêts à en témoigner. Il n'était pas blanc-bleu, mais il n'était pas incriminé directement. Et – quand on y regardait de plus près – dans l'histoire personnelle d'à peu près tous ceux qui venaient de Resurgam, il y avait des détails scabreux. Par où passait la frontière entre le bien et le mal ? Cent soixante-dix mille réfugiés étaient venus du vieux monde vers Ararat, et bien rares étaient ceux qui n'avaient jamais été associés au gouvernement. Dans les États totalitaires, la machinerie bureaucratique touchait plus de vies qu'elle n'en laissait de côté. On ne pouvait pas manger, dormir ou respirer sans être, d'une certaine façon, complice de son fonctionnement.

Il n'aimait pas Hallatt. Mais Hallatt n'était ni un monstre, ni un fugitif. Et pourtant, en cet instant de rage incandescente, il avait frappé un homme fondamentalement honnête qu'il n'aimait pas, point final. Hallatt l'avait poussé à bout avec son scepticisme bien compréhensible à propos d'Aura, et il s'était laissé atteindre par cette provocation à l'endroit où elle pouvait lui faire le plus mal. Il s'était jeté sur Hallatt, mais ç'aurait pu être sur n'importe qui. Et même quelqu'un qu'il aimait vraiment, comme Antoinette, Xavier Liu ou n'importe lequel des aînés de la colonie – n'importe qui, pourvu que la provocation ait été assez sérieuse.

Et le pire, ou presque, c'était la façon dont le reste du groupe avait réagi. Quand sa rage était retombée, quand l'énormité de ce qu'il avait fait avait commencé à lui apparaître, il s'était attendu à une révolte. Au moins à ce qu'on remette ouvertement en cause son aptitude au commandement.

Mais il ne s'était rien passé. Ils avaient quasiment fermé les yeux, déplorant son geste, mais acceptant cet éclair de folie comme faisant partie du personnage. C'était un porcko, et avec les porckos, on pouvait s'attendre à tout.

C'était ce qu'ils pensaient tous. Même Blood, peut-être.

Hallatt s'en était sorti. Le poignard n'avait atteint aucun organe vital. Scorpio ne savait pas s'il fallait mettre ça sur le compte de la précision phénoménale de Blood au lancer de couteau, ou au contraire à une imprécision tout aussi spectaculaire.

Et il n'avait pas envie de le savoir.

En réalité, personne n'aimait vraiment Hallatt, et le fait qu'il ait avoué ne pas faire confiance à Khouri n'avait rien arrangé. Il ne ferait plus partie des seniors de la colonie. Les représentants de Resurgam étaient régulièrement remplacés, et l'éviction d'Hallatt n'était pas aussi dramatique qu'elle aurait pu l'être. Cela dit, même si les circonstances de sa démission étaient tenues secrètes, quelque chose filtrerait, inévitablement. Il y aurait des rumeurs de violence, et le nom de Scorpio serait sûrement prononcé.

Tant pis. Scorpio s'en remettrait. Il y avait déjà eu des épisodes de violence, dans le passé, et les rumeurs avaient toujours été grandement exagérées, comme toujours. Mais elles ne lui avaient pas vraiment nui, à long terme.

Seulement, cette violence était justifiée. Il n'y avait pas de haine derrière. Scorpio n'avait pas la volonté de faire payer les horreurs que les hommes leur avaient infligées, à ses pareils et à lui-même. C'était une violence nécessaire. Mais ce qu'il avait fait à Hallatt n'avait rien à voir avec la sécurité de la planète. C'était personnel.

Il s'était planté, et dans ce sens, il avait aussi trahi Ararat.

— Scorp ? Ça va ?

C'était Khouri. Elle était assise dans la partie à l'ombre de la navette. Les droïdes monitoraient toujours la couveuse d'Aura, mais Khouri montait aussi la garde sur elle. Une ou deux fois, il l'avait entendue lui parler doucement, et même fredonner. Ça lui paraissait bizarre, compte tenu de leur lien neural.

— Ça va, répondit-il.

— Vous avez l'air préoccupé. C'est ce qui s'est passé dans l'iceberg ?

Sa remarque le surprit. La plupart du temps, ses expressions étaient complètement opaques aux étrangers.

— Eh bien, il y a le petit problème de la guerre dans laquelle nous sommes entraînés, et le fait que je ne suis pas certain que nous soyons toujours en vie la semaine prochaine. À part ça...

— Nous sommes tous préoccupés par la guerre, dit-elle. Mais c'est autre chose. Je ne vous avais jamais vu comme ça, avant que nous allions récupérer Aura.

Il demanda à la navette de former un fauteuil pour lui, un siège à hauteur de porcko, et s'assit à côté d'elle. Il remarqua que Valensin luttait désespérément contre le sommeil, sa tête tombant et se redressant périodiquement. Ils étaient tous épuisés, à la limite de la

rupture.

— Je suis étonné que vous vouliez me parler, dit-il.

— Ah bon ? Et pourquoi donc ?

— À cause de ce que vous m'avez demandé, et que je vous ai refusé. Je pensais que vous me détesteriez, ajouta-t-il avec un geste en direction d'Aura, au cas où son explication ne serait pas claire pour elle. Ce serait bien compréhensible.

— Je n'ai pas apprécié, en effet.

— Alors..., fit-il en écartant les mains dans un geste fataliste.

— Mais ce n'était pas vous, Scorp. Ce n'est pas vous qui m'avez empêchée de la reprendre dans mon ventre. C'est la situation, le bordel dans lequel nous sommes. Vous vous êtes contenté de faire ce que vous croyiez sensé. Je n'ai pas surmonté le choc, mais ne vous mettez pas martel en tête, d'accord ? C'est la guerre. Ce n'est pas le moment de faire du sentiment. Je m'en remettrai. Et puis j'ai toujours ma fille.

— Elle est belle, fit Scorpio.

Il ne le pensait pas, mais ça paraissait être la chose à dire compte tenu des circonstances.

— Vraiment ? demanda-t-elle.

Il regarda l'enfant cramoisie, toute ridée.

— Vraiment.

— Je craignais que vous ne la détestiez, Scorp. À cause de ce qu'elle vous a coûté.

— Clavain ne l'aurait pas détestée, dit-il. Ça me suffit.

— Merci, Scorp.

Ils restèrent assis en silence pendant une minute ou deux. Au-dessus d'eux, à travers la coque transparente, les jeux de lumière se poursuivaient. Une arme ou un système de transmission situé dans l'espace proche d'Ararat traçait des lignes dans le ciel : des arcs de cercle, des angles et des lignes droites, qui mettaient quelques secondes à se fondre sur le fond violet presque noir. Ces lignes le turlupinaient. Elles étaient bizarres. Il avait l'impression qu'elles recelaient une signification implicite, mais il n'avait pas la vivacité d'esprit pour la détecter.

— Il s'est passé quelque chose, dit-il tout bas.

— Concernant Aura ?

— Non. Me concernant, en fait. Vous n'étiez pas là, mais j'ai blessé un homme, aujourd'hui.

Scorpio baissa les yeux sur ses petites chaussures presque enfantines. Il avait mal jugé la hauteur du siège, et ses orteils touchaient à peine le sol.

— Je suis sûre que vous aviez vos raisons, dit Khouri.

— C'est le problème : je n'en avais pas. Je l'ai blessé sous l'effet

d'une rage aveugle. Quelque chose a cédé en moi, une barrière que j'avais réussi à maintenir pendant les vingt-trois dernières années. Enfin, c'est ce que je me racontais.

— On a tous des jours comme ça, dit-elle.

— J'essaie d'éviter. Pendant vingt-trois ans, je me suis efforcé d'éviter ce genre d'erreur. Et aujourd'hui, j'ai flanché. J'ai tout fichu en l'air, dans un moment de faiblesse.

Elle ne dit rien, ce qu'il prit pour un encouragement à continuer.

— Je détestais les hommes. Je pensais avoir d'assez bonnes raisons.

Il ouvrit sa vareuse de cuir et dénuda son épaule droite. Trente années – sans parler de la lente accumulation de blessures, dont certaines très récentes – avaient estompé sa cicatrice. Khouri ne put s'empêcher de détourner les yeux un instant, puis elle lui rendit son regard sans ciller.

— C'est eux qui vous ont fait ça ?

— Non. C'est moi, avec un laser.

— Je ne comprends pas.

Il suivit la ligne de crête de la cicatrice, détournant chaque îlot, chaque péninsule de chair boursouflée.

— J'ai brûlé un tatouage que j'avais à cet endroit. Un scorpion vert. C'était une marque d'appartenance. Je ne l'ai pas compris tout de suite. Je pensais que c'était une marque honorifique, une sorte de badge dont je pouvais être fier.

— Je regrette, Scorp.

— Je les détestais pour ça, et pour ce que j'étais. Mais je me suis vengé, Ana. Dieu m'est témoin que je me suis vengé.

Il referma sa vareuse. Khouri se pencha et l'aida à boutonner les gros brandebourgs conçus pour ses doigts malhabiles.

— Vous aviez le droit, dit-elle.

— Je pensais avoir surmonté ça. Je pensais l'avoir évacué.

Elle secoua la tête.

— Ça ne se reproduira plus, Scorp. Croyez-moi, vous ne perdrez jamais cette rage. Ce qui m'est arrivé n'a rien à voir avec ce qu'ils vous ont fait – ce n'est pas ce que je veux dire –, mais je sais ce que c'est de détester quelqu'un qu'on ne peut même pas détruire, qui sera toujours hors de portée. Ils m'ont pris mon mari, Scorp. Des employés de l'armée sans visage ont merdé et me l'ont arraché.

— Il est mort ?

— Non. Juste hors d'atteinte, à trente putains d'années de voyage en vaisseau stellaire. C'est pareil, en fait. Enfin, il y a pire.

— Vous avez tort, dit-il. C'est aussi grave que tout ce qu'ils m'ont fait.

— Peut-être. Je ne sais pas. Ce n'est pas un concours de bites.

Mais tout ce que je sais, c'est que j'ai essayé de pardonner, d'oublier. J'ai fait une croix sur l'espoir de revoir Fazil. J'ai même accepté le fait qu'il était probablement mort depuis longtemps, où qu'il se trouve en réalité. J'ai eu une fille d'un autre homme. J'imagine que c'est ce qu'on appelle tourner la page.

Il savait que le père de son enfant était mort aussi, mais le ton de sa voix n'en trahissait rien.

— Ce n'est pas passer à autre chose, Ana. Juste rester en vie.

— Je savais que vous comprendriez, Scorp. Mais vous comprenez aussi ce que je dis sur le pardon et l'oubli, n'est-ce pas ?

— Que ça n'arrivera pas ? risqua-t-il.

— Je pourrais vivre un million d'années que j'en serais incapable. Si l'un de ces types entrait dans cette pièce, l'un des imbéciles qui ont viandé ma vie par un moment d'inattention – je pense que je ne pourrais pas me retenir. Ce que je veux dire, c'est que la rage ne s'estompe pas. Elle diminue, et en même temps elle s'autoalimente. On se contente de l'enfouir et de l'attiser, comme un petit feu qu'on n'arrive pas à laisser mourir. C'est ce qui nous fait continuer, Scorp.

— N'empêche que j'ai merdé.

— Non. Vous avez sacrément réussi à mettre votre colère sous le boisseau pendant vingt-trois ans, et vous l'avez laissée échapper aujourd'hui. Et alors ? fit-elle avec une soudaine colère. Putain de merde ! Ce que vous avez vécu dans cet iceberg, Scorp, je ne le souhaiterais même pas à l'un de ces employés. Je sais ce que Clavain représentait pour vous. Vous avez vécu un enfer sur Terre. Ce qui est fou, ce n'est pas que vous ayez perdu votre sang-froid une fois, c'est que vous ayez réussi à le garder si longtemps. Honnêtement, Scorp, s'exclama-t-elle, sa colère se muant en véhémence, vous exigez trop de vous-même. Que s'est-il passé là-bas ? Ce n'était pas un chemin de roses, mon vieux. Vous avez bien mérité de flanquer quelques coups, vous ne croyez pas ?

— Ce n'était pas un simple coup.

— Le gars va s'en sortir ?

— Ouais, fit-il à regret.

Khoury haussa les épaules.

— Alors calmez-vous. Ce que ces gens veulent maintenant, c'est un chef. Ils n'ont pas besoin d'un type qui se traîne en pleurnichant parce qu'il a mauvaise conscience.

— Merci Ana, fit-il en se levant. Merci.

— Je vous ai aidé, ou je n'ai réussi qu'à compliquer encore les choses ?

— Vous m'avez aidé.

Le siège se fondit à nouveau dans le mur.

— Bon. Parce que vous savez, Scorp, je ne suis pas du genre

éloquent. Je serais même plutôt du genre ronchon, au fond. Loin de chez moi, avec des drôles de trucs dans la tête, et une fille que je ne suis pas sûre d'arriver un jour à comprendre. Mais en réalité, je ne suis qu'une vieille ronchon.

— Je serais mal placé d'en vouloir aux ronchons, dit-il.

Puis, inévitablement, il se retrouva incapable d'aligner deux paroles.

— Je regrette ce qui vous est arrivé. J'espère qu'un jour...

Il regarda autour de lui et remarqua que Vasko franchissait la ligne opaque tracée au sol et s'approchait d'Aura.

— Je ne sais pas... J'espère juste qu'un jour cette rage deviendra un peu plus petite et plus brillante. Et peut-être qu'un jour elle sera assez petite et brillante, et qu'elle disparaîtra, comme ça !

— Et ce serait bien ?

— Je ne sais pas.

Elle eut un sourire.

— Moi non plus. Mais je crois que si deux personnes doivent le découvrir un jour, c'est bien nous.

— Scorpio ? demanda Vasko.

— Oui ?

— Vous devriez venir voir ça. Vous aussi, Ana.

Ils réveillèrent Valensin. Vasko les emmena vers une autre partie de la navette, puis effectua quelques modifications de la coque pour accroître la visibilité du ciel nocturne, faisant apparaître des cloisons afin d'atténuer la luminosité des ailes de la navette. Il opérait avec une aisance qui aurait pu faire croire qu'il avait pratiqué ce genre d'exercice pendant la moitié de sa vie.

Scorpio vit les mêmes traînées lumineuses qui apparaissaient et s'estompaient et qu'il avait déjà remarquées. Il avait toujours le sentiment lancinant, obsédant, qu'elles voulaient dire quelque chose, mais elles n'avaient pas plus de sens pour lui qu'une minute plus tôt.

— Je ne vois pas ce que vous voulez me montrer, Vasko.

— Je vais accroître la persistance lumineuse des images...

— Vous pouvez faire ça ? bougonna Scorpio.

— C'est facile, fit Vasko en tapotant la surface lisse, froide, du fuselage intérieur. Ces vieilles machines peuvent à peu près tout faire, quand on sait le leur demander.

— Alors faites-le ! ordonna Scorpio.

Ils levèrent les yeux. Valensin, qui était bien réveillé, à présent, plissait les paupières derrière ses drôles de lunettes en forme de losange.

Les traînées lumineuses semblèrent soudain s'attarder dans le ciel nocturne. Avant, seules deux ou trois étaient visibles en même temps. Maintenant, elles étaient visibles par douzaines, aussi brillantes que

des images tracées sur la rétine par le soleil couchant.
Et elles voulaient bien dire quelque chose.
— Mon Dieu..., fit Khouri.

Ararat, 2675

Dans la clairière, tout avait changé. Les arbres, dressés de toute part tels des nuages d'orage, formaient un cadre plus sombre autour du ciel, noir comme en pleine nuit. On ne voyait plus un oiseau dans les frondaisons et tous les animaux se tenaient cois. Antoinette n'entendait même plus le murmure sifflant de la cascade. Peut-être n'avait-elle jamais été réelle.

Lorsqu'elle regarda à nouveau le capitaine, il était assis tout seul à la table et il avait encore vieilli. Il revivait manifestement une autre tranche, plus récente, de son histoire. La dernière fois qu'elle l'avait vu, dans le scaphandre argenté, il avait un bras mécanique. Le processus de mécanisation semblait avoir encore progressé. Avec ce scaphandre, il était difficile de juger quelles parties de lui étaient remplacées par des composants et des prothèses, mais au moins elle voyait sa tête, parce que son casque était posé devant lui, sur la table. Il avait le crâne complètement chauve et le visage glabre, en dehors d'une moustache qui retombait des deux côtés de sa bouche. La même bouche qu'elle se souvenait d'avoir remarquée lors de sa première apparition : droite, pincée, qui ne devait pas souvent parler pour ne rien dire. Mais c'était à peu près le seul détail de sa physionomie qu'elle reconnaissait. Ses yeux étaient masqués par une sorte de bandeau rigide, fait d'un matériau nacré, sous lequel clignotaient des optiques et qui lui barrait complètement le visage. La peau de son crâne, qui semblait peinte sur l'os tant elle était fine, était couturée de fines lignes blanches et laissait apparaître des plaques d'épaisseur inégale.

— Il y a un problème, hein ? demanda Antoinette.

— Regardez en l'air.

Elle constata aussitôt qu'il y avait encore eu du changement pendant les quelques minutes à peine qu'elle avait consacrées à observer la dernière apparition du capitaine. Des traînées lumineuses striaient le ciel telles les balafres rapides, nettes, qu'aurait pu faire un

boucher fendant une chair tendre. Dans ces traînées apparemment aléatoires, elle commença bientôt à distinguer les contours d'un schéma.

— John...

— Regardez !

La fréquence des entailles s'accéléra. Le vacillement devint une frénésie, puis elles semblèrent se stabiliser.

Les traînées formaient des mots.

Des mots qui disaient : *PARTEZ MAINTENANT*.

— Je voulais que vous le sachiez, dit John Brannigan.

C'est alors qu'elle sentit vibrer le sol de la clairière. Elle venait à peine d'en prendre conscience lorsqu'elle sentit son poids s'accroître comme si on l'enfonçait dans le rondin de bois où elle était assise. La pression était douce, ce qui n'était pas une surprise ; un vaisseau pesant plusieurs millions de tonnes ne se lançait pas dans l'espace comme ça. Surtout quand il avait passé vingt-trois ans au fond de l'eau.

De l'autre côté de la baie, un jour artificiel s'était levé sur Ararat, éclairant la mer et la terre jusqu'à l'horizon. Au départ, Vasko ne vit qu'une montagne de vapeur, une éruption d'eau surchauffée qui engloutit d'abord la partie inférieure du vaisseau puis la flèche verte tout entière. Une lumière blanc-bleu brillait à travers la vapeur, comme une lanterne entourée d'un mouchoir en papier. Elle était d'une clarté aveuglante, même à travers le filtrage procuré par le fuselage de la navette. La lumière devint violette, laissant des ombres roses, déchiquetées, sur sa rétine. Dans un très vaste rayon autour de la colonne de vapeur, l'eau étincelait d'un turquoise lumineux. En vingt ans d'existence, il n'avait jamais rien vu d'aussi beau ni d'aussi étrange.

Il remarqua alors que l'eau s'élevait autour du vaisseau, sur plusieurs centaines de mètres de hauteur : les énergies terrifiantes libérées sous l'eau créaient des bulles monstrueuses de plasma superdense, superchaud.

La muraille se cabra hors du *Spleen de l'Infini* en deux vagues concentriques.

— Ils se sont suffisamment éloignés du cap ? demanda-t-il.

— On va le savoir très vite, répondit Scorpio.

La surface de l'eau disparaissait sous une écume de biomasse verte, croûteuse, trop rigide pour fléchir au passage de la vague, et qui se craquela en plaques incapables de réagir assez vite pour affronter la déformation de l'eau qui la soulevait. Cette monstrueuse onde liquide se déplaçait à plusieurs centaines de mètres à la seconde. D'ici

quelques instants, elle allait heurter de plein fouet les roches qui formaient comme un bouclier autour de la baie.

Vasko regarda vers l'arrière, vers l'origine du raz-de-marée. Le vaisseau commençait à s'élever. Son nez émergeait déjà de la couche de vapeur. Le mouvement était d'une lenteur impressionnante. Il eut l'impression fugitive de voir au matin se lever le brouillard sur un élément immuable du paysage ainsi révélé : une sorte d'antique flèche érodée par le temps, dressée sur un immense promontoire.

S'abritant les yeux avec la main pour se protéger de la clarté aveuglante, il regarda le kilomètre supérieur du *Spleen de l'Infini* émerger de la vapeur. Le vaisseau était presque dégagé de la biomasse mystif : seuls quelques lambeaux adhéraient encore à la coque. Puis le kilomètre suivant sortit de la mer. Des cordons noueux de biomasse, plus épais que des maisons, perdirent leur adhérence sur la coque du vaisseau qui accélérât, glissèrent et se détachèrent.

La lumière devint insoutenable. La coque de la navette s'assombrit davantage, protégeant ses occupants. Le vaisseau était maintenant complètement hors de l'océan. À travers le fuselage presque opaque de la navette, Vasko ne vit que deux points lumineux, aveuglants, qui montaient lentement.

— Il n'y a plus de retour en arrière possible, observa-t-il.

Scorpio se tourna vers Khouri.

— Je vais le suivre, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Khouri regarda sa fille.

— Je ne reçois rien d'Aura, Scorp, mais je suis sûre que c'est Remontoir. Il a toujours dit qu'il y aurait un message. Je pense que nous n'avons pas le choix, nous devons lui faire confiance.

— Espérons seulement que c'est bien Remontoir, dit Scorpio.

Il était clair qu'il avait déjà pris sa décision. Il dit à ses compagnons de s'asseoir et de se tenir prêts à toute éventualité ; nul ne savait ce qui pouvait les attendre en orbite. Vasko regagna son siège, mais, avant de s'asseoir, il remarqua que la partie ventrale du fuselage avait retrouvé sa transparence ; en dessous, les cônes d'éjection du vaisseau éclairaient le Premier Camp, le révélant dans des détails hallucinants, dessinant le quadrillage de rues et de bâtiments avec une clarté monochrome. Puis il regarda en direction de la baie. La muraille d'eau qui s'était ruée contre la barrière du cap avait évacué l'essentiel de sa puissance, mais elle n'avait pas été complètement bloquée. Avec un détachement terrifiant, il vit le reste de la vague monstrueuse traverser la baie, ralentir et reprendre de la hauteur en heurtant un obstacle sous-marin constitué de hauts-fonds. Elle submergea la côte, la redessinant en un instant, envahissant les rues et les bâtiments. L'inondation s'attarda puis battit en retraite, charriant des masses de débris, abandonnant dans son sillage un

paysage de dévastation, ponctué d'absences rectangulaires aux endroits où des bâtiments entiers avaient purement et simplement disparu. Et l'eau entraînait avec elle de vastes structures conchoïdales, mal équilibrées ou mal ancrées, récupérées par la mer.

Dans la baie, la vague monstrueuse se fit écho à elle-même, engendrant de nombreuses vagues plus petites, dont aucune ne créa autant de dégâts que la première. Au bout d'une longue minute environ, le calme était revenu. Mais Vasko estima qu'un quart du Premier Camp avait été purement et simplement anéanti. Il espérait que les habitants des bâtiments vulnérables du front de mer avaient été évacués en priorité.

La lumière commençait à s'atténuer. Le vaisseau était déjà très haut et prenait de la vitesse, fonçant vers l'atmosphère raréfiée d'Ararat, et finalement l'espace. La baie, privée de cette caractéristique à nulle autre pareille, était méconnaissable. Vasko se retrouvait en territoire étranger dans cet endroit où il avait vécu toute sa vie. Il ne s'y sentirait plus jamais chez lui. Mais c'était facile à dire, pour lui. Il était dans la position privilégiée de ne pas être obligé d'y retourner et de rebâtir sa vie sur ces ruines. Il était déjà sur le départ, il disait déjà au revoir à Ararat, adieu au monde qui avait fait de lui ce qu'il était.

Il se cala dans le fauteuil qu'il avait suscité dans la carlingue, laissant la coque se mouler exactement sur son corps. Presque aussitôt, la navette amorça son ascension à la verticale.

Ils rattrapèrent très vite le *Spleen de l'Infini*. Il se souvenait de ce qu'Antoinette Bax lui avait répondu quand il lui avait demandé si le capitaine pouvait vraiment quitter Ararat : ce serait possible, mais le départ ne serait pas rapide. Comme la plupart des vaisseaux de son espèce, le gigantesque gobe-lumen était conçu pour supporter une accélération d'un g jusqu'à ce qu'il frise la vitesse de la lumière. Mais, au niveau de la mer, la gravité d'Ararat était déjà de près d'un g standard. Dans des conditions d'accélération normales, le vaisseau était tout juste capable de contrebalancer cette force, et donc de faire quasiment du surplace. En revanche, l'atterrissage n'avait pas posé de problème : il n'avait eu qu'à se laisser attirer par la gravité, lentement, d'une façon contrôlée. Pour décoller, c'était une autre paire de manches : le vaisseau devait lutter à la fois contre la gravité et contre la résistance de l'air. Il avait une marge d'accélération de dix g ou plus pour les manœuvres d'urgence, mais cette poussée était limitée à quelques secondes d'utilisation. Il ne pouvait la soutenir pendant les longues minutes nécessaires pour atteindre l'orbite ou la vitesse de libération interplanétaire. Pour quitter Ararat, les moteurs devraient être poussés juste au-delà de la limite normale de un g – un dixième de g environ en plus –, fournissant une accélération légèrement

excédentaire, mais qu'ils pouvaient encaisser.

Le départ serait donc plus lent que celui de la plupart des fusées chimiques, primitives, avait dit Antoinette, plus lent même que le glorieux feu d'artifice qui avait permis au premier astronaute, un certain Youri Gagarine, d'effectuer le premier vol orbital de l'histoire de l'humanité. Mais le *Spleen de l'Infini* était plusieurs milliers de fois plus lourd que la plus lourde fusée chimique. Cela dit, les vieilles fusées chimiques devaient atteindre très vite la vitesse de libération, parce qu'elles n'avaient de fuel que pour quelques minutes de poussée, alors que le *Spleen de l'Infini* pouvait entretenir l'accélération pendant des années et des années.

Au fur et à mesure que le vaisseau montait et que la résistance de l'air diminuait, il commença à accélérer un peu plus, mais la navette n'eut aucune difficulté à le suivre. L'évasion paraissait lente et presque onirique. Probablement une illusion, se dit Vasko.

Lorsqu'il eut acquis la certitude rassurante que l'ascension serait régulière et prévisible, au moins pour les minutes à venir, il quitta son siège et rejoignit Scorpio et le pilote à l'avant.

— Pas de message du *Spleen* ? demanda-t-il.

— Rien du tout, répondit le pilote.

— J'espère qu'Antoinette va bien, dit-il.

Il pensa aux autres – quatorze mille personnes, d'après ses informations – qui avaient réussi à prendre place à bord.

— Elle va s'en sortir, dit Scorpio.

— Nous ne devrions pas tarder à savoir si le message était vraiment de Remontoir. Vous ne vous posez pas la question ?

— Non, répondit Scorpio. Et vous savez pourquoi ? Parce que nous n'y pouvons absolument rien, ni vous ni moi. Nous ne pourrions pas empêcher ce vaisseau de monter, et nous n'avons aucune influence sur ce qui nous attend là-haut.

— Nous avons le choix de le suivre ou non, répondit Vasko.

Le porcko le regarda, les paupières étrécies par la fatigue, ou le mépris.

— Là, vous vous trompez, dit-il. Nous avons le choix, Khouri et moi. Mais pas vous. Vous ne faites que suivre le mouvement.

Vasko songea un instant à regagner son siège, puis il décida de s'incruster. Malgré la nuit, il voyait clairement la courbure de l'horizon d'Ararat. Il montait dans l'espace. C'était ce qu'il avait toujours voulu. Mais il n'avait jamais imaginé que ça se passerait comme ça, ou que sa destination recèlerait tellement de danger et d'incertitudes. Au lieu de l'excitation de l'évasion, il avait l'estomac noué par l'angoisse.

— J'ai gagné le droit d'être là, dit-il sans élever la voix, mais assez fort pour que le porcko l'entende. J'ai un rôle à jouer dans

l'avenir d'Aura.

— Vous êtes futé, Malinin, mais vous êtes déjà dépassé par les événements.

— Je suis aussi impliqué.

— Vous avez été embarqué. Ce n'est pas pareil.

Vasko s'apprêtait à répondre lorsqu'il y eut un crépitement d'électricité statique ; les écrans qui planaient autour du pilote s'emplirent de neige et il sentit que la navette faisait une embardée.

— Interférences sur toutes les fréquences de communication ! annonça le pilote. Nous avons perdu le contact avec tous les transpondeurs de surface, et toutes les liaisons sont coupées avec le Premier Camp. Il y a beaucoup de bruit électromagnétique et nous recevons des données que les capteurs n'arrivent même pas à interpréter. L'avionique répond mollement. Nous entrons dans une zone de brouillage.

— Vous pouvez nous maintenir à proximité du *Spleen* ? demanda Scorpio.

— J'ai plus ou moins repris le pilotage manuel. En conservant le vaisseau comme point de référence, nous ne devrions pas nous laisser distancer. Mais je ne promets rien.

— Altitude ?

— Cent vingt kilomètres. Nous ne devrions pas tarder à entrer dans la sphère de combat.

Au-dessus, le spectacle n'avait pas beaucoup changé depuis le départ du vaisseau. Les traînées lumineuses s'étaient estompées, peut-être parce que Remontoir avait compris que son message avait été reçu et suivi d'effet. Il y avait encore des éclairs de lumière, des arcs et des sphères en expansion. Parfois, un objet s'embrasait en entrant dans l'atmosphère. L'obscurité était plus intense, plus profonde.

Khouri les rejoignit.

— J'entends Aura, dit-elle. Elle s'est réveillée.

— Bien, fit Scorpio.

— Ce n'est pas tout. Je vois des choses. Et Aura aussi. Je pense que ça doit être le même genre d'images que nous recevions, Clavain et moi, avant que la situation ne devienne vraiment sérieuse. Des aperçus de la guerre. Nous en recevons à nouveau.

— Nous devons nous rapprocher, commenta Vasko. Je suppose que les Loups bloquaient ces signaux quand ils pouvaient, pour empêcher Remontoir d'envoyer un message. Maintenant que nous nous rapprochons, ils ne peuvent pas tous les intercepter.

Vasko entendit un bruit qu'il n'identifia pas tout de suite. C'était un sifflement entrecoupé, plein de souffrance, étouffé par le plastique. Il se rendit compte que c'était Aura qui pleurait.

— Elle n'aime pas ça, fit Khouri. C'est douloureux pour elle.

— Des contacts, annonça le pilote. Des retours radar. À cinquante kilomètres et en approche. Ils n'étaient pas là il y a un instant.

La navette tangua violemment, projetant Vasko et Khouri sur le côté. Les parois se déformèrent, amortissant le choc, mais Vasko eut le souffle coupé.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il, à bout de souffle.

— Le *Spleen* tente des manœuvres d'évasion, annonça le pilote. Il a vu les mêmes échos radar. J'essaie seulement de l'imiter. Trente kilomètres, ajouta-t-il après un nouveau coup d'œil aux voyants. Vingt. Et ils ralentissent. Le brouillage s'aggrave. Ce n'est pas bon, les gars.

— Faites de votre mieux, dit Scorpio. Vous autres, attachez-vous ! Ça va secouer.

Vasko et Khouri rejoignirent Valensin et ses droïdes qui montaient la garde sur Aura. Elle bougeait toujours, mais elle avait cessé de pleurer. Vasko aurait bien voulu pouvoir atténuer les voix qui hurlaient dans sa tête. Il ne pouvait pas imaginer à quoi ça devait ressembler pour elle. Normalement, elle n'aurait pas encore dû être au monde ; elle aurait dû avoir à peine conscience de son individualité ou du monde plus vaste dans lequel elle existait. Aura n'était pas un bébé ordinaire, ça au moins, c'était clair. Vasko estimait qu'elle avait déjà les capacités langagières d'un enfant de deux ou trois ans, mais il était peu probable que toutes les parties de son esprit se soient développées au même rythme accéléré. Il n'y avait de place dans cette petite tête rouge et ridée que pour une certaine dose de complexité. La vision qu'elle avait de bien des choses devait encore être une vision d'enfant. Quand il avait deux ans de plus qu'elle, Vasko avait du monde une appréhension qui dépassait à peine les pièces de la maison. Tout le reste était brumeux, négligeable, sujet à des erreurs de jugement comiques.

Le *Spleen de l'Infini* avançait maintenant la navette de plusieurs dizaines de kilomètres au moins. La coque de la navette n'était pas redevenue transparente, mais à la lumière de ses moteurs il entrevoyait des reflets. Des choses bougeaient. Et elles ne se contentaient pas de se rapprocher : elles palpitaient, se séparaient et se reformaient, reculant et se rapprochant par ondes pulsatiles.

Car elles se rapprochaient. La flamme des moteurs révéla alors de vagues structures en espaliers : des gradins, des contours, des lignes en zigzag. C'étaient les mêmes machines qu'ils avaient trouvées dans le vaisseau de Skade, celles qui étaient descendues des nuages et avaient dévasté la corvette, mais à une échelle incommensurablement plus vaste – ces cubes étaient presque aussi gros que des maisons, formant des structures de plusieurs centaines de mètres. Les cubes qui étaient les Loups décrivaient des mouvements constants, fluides, glissaient les

uns sur les autres, s'enflaient et se contractaient, les plus vastes structures s'organisant et se dissipant avec une viscosité hypnotique. Des enfilades de cubes festonnaient les masses plus importantes, des amas voletaient d'un point à l'autre comme des messagers. L'échelle était encore difficile à estimer, mais les cubes convergeaient de presque tous les côtés, et Vasko avait l'impression qu'ils formaient déjà une vague bogue autour de la navette et du *Spleen de l'Infini*. Ce qui était certain, c'était que les interstices diminuaient. La bogue se refermait.

— Ana ? demanda Vasko. Vous avez déjà vu ça, n'est-ce pas ? Elles ont attaqué votre vaisseau. Est-ce que c'est comme ça que ça commence ?

— Nous avons un problème, confirma-t-elle.

— Et que se passe-t-il ensuite, si nous ne pouvons pas leur échapper ?

— Elles entrent dans le vaisseau, fit-elle d'une voix creuse, sépulcrale. Elles l'envahissent, et elles vous envahissent la tête. Je ne vous souhaite pas ça, Vasko. Faites-moi confiance sur ce point.

— Combien de temps avons-nous devant nous, si elles atteignent le vaisseau ?

— Quelques secondes. Si nous avons de la chance. Et peut-être même pas.

Elle eut une convulsion, un mouvement en coup de fouet qui lui fit heurter de façon répétée la surface de contention que le vaisseau avait élaborée autour d'elle. Elle ferma les yeux et les rouvrit, les pupilles levées vers le plafond, le blanc brillant. C'était terrifiant.

— Tuez-moi. Tout de suite.

— Ana ?

— Aura, répondit-elle. Tuez-moi. Tuez-nous toutes les deux. Maintenant.

— Non, fit Vasko en se tournant vers Valensin, en quête d'une explication, le docteur se contentant de secouer la tête.

— Je ne le ferai pas, dit-il. Quoi qu'elle puisse demander, je ne leur ôterai pas la vie...

— Écoutez-moi, reprit-elle d'un ton pressant. Ce que je sais... Trop important. Ils ne doivent pas trouver... Vont lire dans nos têtes. Peux pas permettre ça. Tuez-nous tout de suite.

— Non, Aura. Je ne le ferai pas. Pas maintenant. Jamais, répondit Vasko.

Les droïdes de Valensin s'approchèrent de la couveuse. Leurs membres articulés se tordirent, cliquetant contre leurs corps rudimentaires. L'un d'eux tendit un manipulateur vers la couveuse, s'y cramponna, recula et essaya de la retirer de son logement.

Vasko bondit et écarta le droïde. Il était plus léger qu'il n'en avait

l'air, mais beaucoup plus fort qu'on n'aurait pu s'y attendre. Les nombreux membres le frappèrent, le métal articulé s'enfonçant durement dans sa peau.

— Valensin ! hurla-t-il. Faites quelque chose !

— Ils échappent à mon contrôle, répondit calmement Valensin, comme s'il n'avait aucun pouvoir sur la suite des événements.

Vasko rentra le ventre pour éviter le coup de faux d'un bras manipulateur armé d'une lame tranchante, mais il ne fut pas assez rapide. Il sentit l'entaille dans ses vêtements, et une soudaine sensation de froid lui indiqua qu'il avait été blessé. Il recula, rebondit contre le mur, lança un coup de pied à la base du droïde. La machine bascula sur le côté, heurta son compagnon. Des membres fouettèrent l'air, s'emmêlèrent, des lames s'entrechoquèrent.

Il se palpa la poitrine, passant ses doigts dans le tissu lacéré. Sa main réapparut couverte de sang.

— Allez chercher Scorpio, ordonna-t-il à Valensin.

Mais Scorpio était déjà là, avec, dans la main droite, un objet brillant : un bourdonnement de métal, une coulée d'argent en forme de lame. Il vit les machines, puis Vasko, les doigts pleins de sang. Un des droïdes avait réussi à se redresser et tripotait la base de la couveuse, essayant de l'ouvrir. Scorpio montra les dents et planta sa lame dans la carapace de la machine. Le couteau entra comme dans du beurre dans le blindage d'un vert sinistre. Il y eut un crépitement de fils électriques entrant en court-circuit, un bourdonnement de mécanismes endommagés tressautant en tous sens. Un hurlement monta du couteau, qui échappa à la poigne de Scorpio et continua à vibrer et à se tortiller sur le sol.

Le droïde était neutralisé. Il resta figé sur place, ses membres toujours tendus mais désormais immobiles.

Scorpio s'agenouilla, récupéra sa piézo-lame, l'éteignit et la rangea dans son étui.

Hors de la navette, la muraille de machines inhibitrices semblait si proche qu'ils auraient pu la toucher. Des éclairs bleu-rose vacillaient et dansaient d'une partie à l'autre.

— Quelqu'un pourrait me dire ce qui vient d'arriver ? lança Scorpio.

— Aura, répondit Vasko en s'essuyant la main sur la jambe de son pantalon. Aura... a essayé de tourner les droïdes contre elle-même. Essayé de se tuer. Elle... ne veut pas... que les cubes l'attrapent vivante, conclut-il, la respiration hachée, lâchant les mots entre des goulées d'air hoquetantes.

Khouri toussota ; elle avait les yeux d'un animal pris au piège.

— Tuez-moi, Scorp. Il n'est pas trop tard. Vous devez le faire.

— Après tout ce que nous avons vécu ? s'exclama-t-il.

— Il faut que vous alliez sur Hela, dit-elle. Trouvez Quaiche. Négociez avec les ombres. Elles sauront.

— Et merde ! fit Scorpio.

Vasko le regarda retirer son couteau de son étui. Le porcko considéra la lame maintenant inerte, les lèvres retroussées sur une expression de dégoût. Avait-il vraiment l'intention de l'utiliser, ou pensait-il simplement la jeter avant que les circonstances ne l'obligent une nouvelle fois à la braquer sur quelqu'un ou quelque chose qu'il aimait ?

Malgré lui, en dépit du fait qu'il sentait ses forces l'abandonner. Vasko tendit la main et prit le porcko par la manche.

— Non, dit-il. Ne faites pas ça. Ne les tuez pas.

L'expression du porcko était au-delà de la fureur.

Mais Vasko le tenait bien. Scorpio ne pouvait activer son couteau d'une seule main ; son anatomie l'en empêchait.

— Malinin ! Lâchez-moi tout de suite !

— Scorp, écoutez-moi. Il doit y avoir une autre solution. Nous l'avons payé trop cher... Nous ne pouvons l'éliminer comme ça, si fort qu'elle le veuille.

— Vous pensez que je ne sais pas ce qu'elle nous a coûté ?

Vasko secoua la tête. Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il fallait dire. Il était pratiquement à bout de forces. Il ne pensait pas avoir été sérieusement blessé, mais la plaie était profonde, et il n'aspirait qu'à se laisser glisser.

Scorpio essaya de lutter avec lui. Le porcko avait l'avantage de la force, mais Vasko était agile, et il le tenait bien.

— Lâchez cette lame, Scorp.

— Malinin, je vais vous tuer.

— Attendez, fit doucement Valensin, enlevant ses lunettes et les essuyant sur le devant de sa tunique. Attendez, tous les deux. Je crois que vous devriez regarder dehors...

Sans cesser de se bagarrer pour la possession du couteau, ils se tournèrent dans la direction suggérée.

Il y avait du nouveau. Dans la fièvre de l'affrontement, ils n'avaient pas remarqué que le *Spleen de l'Infini* avait commencé à riposter. Des armes avaient émergé de la coque, surgissant des accrétions complexes dues aux transformations du capitaine. Ce n'étaient pas les armes secrètes, se dit Vasko, ni les dispositifs conjoiners majeurs que le vaisseau transportait dans ses entrailles. Non, c'étaient les armements conventionnels dont il avait toujours été muni, ou presque, et qui étaient conçus avant tout pour intimider les partenaires commerciaux et dissuader les pirates ou les rivaux potentiels. C'étaient ces mêmes armes que Volyova avait utilisées contre Resurgam, quand la colonie avait tardé à leur livrer Dan

Sylveste.

Scorpio relâcha sa prise sur Vasko et remit lentement sa piézo-lame dans son étui.

— Ça ne changera rien, dit-il.

— Ça permet de gagner du temps, dit Vasko.

Il lâcha Scorpio. L'homme et le porcko se foudroyèrent du regard. Vasko savait qu'il venait de transgresser un nouvel interdit, et qu'il n'y aurait pas de retour en arrière possible.

Enfin, c'était comme ça. Quand il avait promis à Clavain de protéger Aura, ce n'était pas une promesse à la légère.

Du *Spleen de l'Infini* jaillirent des rayons incandescents qui balayèrent et tranchèrent la muraille de Loups. Ils étaient maintenant très haut dans l'espace d'Ararat, et dans l'atmosphère raréfiée les rayons mortels n'étaient plus visibles au-delà de quelques douzaines de mètres. Vasko devina que le grand vaisseau continuait de perdre l'air et l'eau emprisonnés dans les poches piégées par les recoins et les anfractuosités de sa coque. Il observa les amas sombres de Loups qui grouillaient hors des points d'impact des rayons, comme des particules de fer repoussées par un aimant. Les rayons se déplaçaient à une vitesse incroyable, et pourtant les cubes étaient encore plus rapides. Ils glissaient d'un point à l'autre à une allure stupéfiante. Vasko se rendit compte avec désespoir que Scorpio avait raison. C'était un geste de défi, rien de plus. Tout ce qu'ils avaient appris à ce jour sur les Loups, lors de contacts pour le moins fulgurants, c'était que les armes humaines conventionnelles étaient pratiquement sans effet sur eux. Elles pourraient ralentir la fermeture de la bogue, mais pas davantage.

Peut-être Aura avait-elle raison. Peut-être aurait-il mieux valu qu'elle meure maintenant, avant que les machines ne pompent les connaissances qu'elle avait dans la tête. Elle leur avait dit qu'Hela était un endroit important. Peut-être que personne ne survivrait pour utiliser cette information. Mais s'il y avait des survivants, au moins ils pourraient agir sans que les Loups aient vent de leurs intentions précises.

Il regarda le fourreau où le porcko gardait son couteau.

Non. Il devait y avoir un autre moyen. S'ils commençaient à assassiner des enfants pour des raisons tactiques, les Inhibiteurs pouvaient aussi bien gagner la guerre tout de suite.

— Ils reculent, dit Valensin. Regardez. Ils dégustent, et je ne pense pas que ce soit le *Spleen* qui leur fasse si mal...

La muraille de machines était criblée de trous irréguliers, béants. Des fleurs de lumière blanche, incolore, bourgeonnaient au cœur des structures cubiques. Des masses de machines se rentraient les unes dans les autres, ou disparaissaient radicalement. Des tentacules de cubes fouaillaient l'air avec une violence démentielle, frappés par des

éclairs hideux, crépitants. Tout à coup, des engins surgirent à travers les trous.

Des appareils aux lignes à la fois fluides et musculeuses qui ressemblaient beaucoup à leur navette. Leur déplacement évoquait moins des objets solides, ralentissant en un clin d'œil, que des projections lumineuses.

— Remontoir, souffla Khouri.

Au-delà de la bogue déchiquetée de machines inhibitrices, Vasko entrevit un combat beaucoup plus ample. Une guerre se déroulait là-bas, dans un volume de plusieurs secondes-lumière autour de l'espace d'Ararat. Il vit des éruptions lumineuses effroyables, des éclairs jaillissant et s'estompant au ralenti. Il vit apparaître des sphères d'un violet presque noir, visibles seulement lorsqu'elles se formaient sur un fond plus clair, s'y attardant quelques secondes, leurs surfaces ridées ondulant avant de disparaître.

Vasko s'évanouit.

Quand il revint à lui, Valensin examinait sa blessure.

— La plaie est propre et pas trop profonde, mais il faudrait la soigner, dit-il.

— Mais ce n'est pas grave, hein ?

— Non. Je pense qu'Aura ne voulait pas vraiment vous faire mal.

Vasko sentit la tension évacuer lentement son corps. Puis il se rendit compte que Scorpio n'avait pas dit grand-chose depuis leur bagarre.

— Scorp..., commença-t-il. Nous ne pouvions pas la tuer comme ça...

— C'est facile à dire, là, tout de suite. Mais c'est ce qu'elle attendait de nous, et c'est ça qui est important.

Valensin tamponna sa plaie avec un produit qui piquait. Vasko étouffa un gémissement de douleur.

— Qu'est-ce que c'était, ces ombres dont elle a parlé, tout à l'heure ?

— Je n'en sais rien, répondit Scorpio. Sauf que ça ne me dit rien qui vaille.

— Ce qui compte, c'est Hela, dit Khouri.

Elle soupira, frotta les cernes noirs sous ses yeux. Vasko se dit que ça devait être elle qui leur parlait, maintenant, et non plus Aura.

— Concernant cette histoire d'ombres, on devrait...

— Nous verrons ça en arrivant là-bas.

Il y eut un appel, du poste de pilotage.

— Nous venons de recevoir un message du *Spleen de l'Infini*, annonça le pilote. Nous sommes invités à monter à bord.

— Par qui ? demanda Scorpio.

— Antoinette Bax, répondit le pilote d'une voix hésitante. Avec...

euh, les compliments du capitaine John Brannigan...

— On y va, répondit Scorpio.

Vasko sentit que la navette pivotait, fonçant vers le gigantesque vaisseau. En même temps, l'un des petits appareils fuselés se détacha de ses voisins et les accompagna, s'efforçant manifestement de ne pas les distancer.

Rashmika assista à un autre incident frappant avant que la caravane n'arrive à la Voie Permanente.

C'était le lendemain du jour où ils avaient franchi le pont, et la caravane avait fini par sortir du gouffre et remonter sur l'étendue d'une blancheur d'ossements du plateau de Jarnsaxa. Au nord, la cicatrice rugueuse des hautes terres d'Hyrokkin se détachait sur l'horizon, et, à l'est, Rashmika savait que se trouvaient les complexes volcaniques de Glistenheath et de Ragnarok, tous en sommeil. Par contraste, le plateau de Jarnsaxa était lisse comme un miroir et géologiquement stable. Il n'y avait pas de chantiers de fouilles shifteuses dans la zone. Le processus géologique qui avait créé le plateau d'Hyrokkin avait détruit ou englouti les reliques shifteuses de cette partie d'Hela – mais il y avait encore beaucoup de petites communautés qui tiraient leur subsistance de la Voie. De temps en temps, la caravane passait devant l'un de ces austères petits hameaux de tentes-bulles ou longeait une chapelle commémorant une tragédie oubliée de tous. À l'occasion, ils voyaient des pèlerins traîner sur la glace leurs systèmes de support-vie comme d'autres montent au calvaire. Ils évoquaient pour Rashmika les chasseurs d'un tableau de Bruegel, avec leurs traîneaux chargés de gibier.

Les bâtiments, les chapelles et les silhouettes défilaient d'un horizon à l'autre avec une vitesse indécente. Lorsque la caravane abordait un long et large tronçon de route droite, elle avançait à la vitesse maximale pendant plusieurs heures, mais elle semblait pour le moment s'être calée sur un rythme implacable de machine impossible à arrêter. Les roues tournaient, les chenillettes se démenaient, les patins propulseurs s'agitaient dans un brouillard de pistons en mouvement. Haldora se rapprochait visiblement du zénith et, d'après l'estimation de Rashmika, ils ne pouvaient pas être à plus de quelques dizaines de kilomètres de la Voie.

Très bientôt, les flèches des cathédrales apparaîtraient sur l'horizon.

Avant les cathédrales, elle vit les autres machines. Elles se manifestèrent d'abord sous la forme de points dans le lointain. Des points dont les roues, les patins propulseurs et les chenillettes grondantes élevaient sur l'horizon des panaches rectilignes, d'un blanc pur. Pendant de longues minutes, ils donnèrent l'impression d'être

immobiles. Rashmika se demanda si la caravane rattrapait simplement les processions similaires qui arrivaient sur la Voie de tous les coins d'Hela. Ça paraissait possible, parce que beaucoup de routes avaient rejoint celle sur laquelle ils se trouvaient depuis qu'ils étaient remontés du gouffre.

Et puis elle se rendit compte que les véhicules fonçaient en réalité vers eux. Même cela ne lui fit pas une impression particulière, jusqu'à ce qu'elle sente que la caravane ralentissait et commençait à osciller d'un bord à l'autre de la route, comme si elle ne savait pas très bien de quel côté se ranger. Les embardées lui firent mal au cœur, et les rares membres de la caravane qui se trouvaient dans la salle panoramique lui parurent aussi mal à l'aise qu'elle.

Les autres engins convergeaient toujours vers eux. Quelques instants plus tard, ils étaient devenus gigantesques, beaucoup plus gros que les véhicules de la caravane. Rashmika vit un brouillard grondant de patins propulseurs et de roues énormes dont les traces s'entremêlaient sur la route, une nuée de superstructures qui déplaçaient sauvagement la glace et les pierres. Les machines étaient peintes d'un jaune poussiéreux, avec des marquages et des gyrophares. Bon nombre des composants lui étaient à demi familiers : c'étaient des répliques à une échelle monstrueusement agrandie du lourd matériel de déblaiement que les gens de son village utilisaient aux chantiers de fouilles.

Elle les reconnut pour ce qu'ils étaient, alors même que leur taille phénoménale défiait toute analogie : il y avait là des bulldozers et des pelleteuses aux mâchoires hérissées de dents, des marteaux-piqueurs et des dragueuses de mines bardées de seaux à la gueule béante. Il y avait des bandes convoyeuses pareilles à des dinosaures avec leur colonne vertébrale cannelée. Il y avait des engins munis d'énormes disques dentelés aussi grands que certains véhicules de la caravane. Il y avait des torches à fusion, des lasers, des bosers, des instruments de perçage et de découpe à eau pressurisée et à vapeur, des ponts roulants articulés tout en haut desquels étaient perchées de petites cabines, il y avait d'énormes trémies et des machines grillagées surmontées par des cheminées dont elle n'imaginait pas à quoi elles pouvaient servir. Il y avait des générateurs, des engins de transport et des cabines pour les ouvriers, peintes du même jaune poussiéreux.

Et tous ces engins passaient en roulant, l'un après l'autre, occupant la route, repoussant la caravane sur le côté.

Elle fut prise d'une humiliation mordante.

Plus tard, quand la caravane se fut remise en marche, elle essaya de comprendre ce qui s'était passé. Pietr aurait pu le lui dire, mais il était introuvable. Quant au questeur Jones, il évacua la question d'un geste désinvolte, sans lui dire ce qu'elle avait besoin de savoir.

— Ce n'était pas une caravane comme la nôtre, dit-elle.
— Bravo pour votre sens de l'observation !
— Alors, je peux vous demander où elle allait ?
— Il me semble que c'était évident. D'autant que vous vous destinez à travailler sur la Voie Permanente. Ces machines faisaient manifestement partie d'une équipe d'intervention spéciale de la voirie qui allait débayer une obstruction, ou procéder à des travaux de réparation de l'infrastructure.

Le questeur Rutland Jones croisa les bras : affaire réglée.

— Ils devaient donc être affiliés à une église, non ? Je ne sais peut-être pas grand-chose, mais je sais que toutes les équipes dépendent spécifiquement d'une église ou d'une autre.

— Très certainement, fit-il en tambourinant sur le bureau devant lui.

— Alors, de quelle église s'agissait-il ? J'ai bien regardé, et je n'ai pas vu un seul emblème clérical, sur aucun des engins.

Le questeur haussa les épaules, avec un peu trop d'emphase pour Rashmika.

— C'est un sale travail, vous ne tarderez pas à le découvrir. Quand une équipe lutte contre le temps, je doute que le fait de peindre des insignes sur les engins figure très haut sur la liste de ses priorités...

Elle se rappela que les machines excavatrices étaient poussiéreuses et patinées. Le questeur disait probablement vrai d'une façon générale, mais de l'avis de Rashmika, aucune de ces machines n'avait jamais arboré de symbole religieux – pas depuis qu'elles avaient été repeintes pour la dernière fois, en tout cas.

— Je peux vous poser une dernière question, Questeur ?

— Quoi encore ? fit-il avec lassitude.

— Nous nous dirigeons vers la Voie parce que nous avons coupé par le Gouffre de l'Absolution. Nous venions du nord. Il me semble que si ces machines allaient vraiment débayer une obstruction, elles n'auraient pas pris la même route que nous, même en sens inverse.

— Que voulez-vous dire, mademoiselle Els ?

— Je crois beaucoup plus vraisemblable qu'elles allaient vers un tout autre endroit. Sans aucun rapport avec la Voie.

— Et c'est votre opinion, tout bien considéré, n'est-ce pas ? Opinion fondée sur vos nombreuses années d'expérience de la Voie, et des problèmes opérationnels posés par son entretien ?

— Les sarcasmes ne sont pas de mise, Questeur.

Il secoua la tête, retourna à son compad, affectant de reprendre son travail.

— D'après ma propre expérience limitée, vous n'avez que deux options dans la vie, mademoiselle Els : soit vous irez très loin, soit

vous connaîtrez très bientôt une fin regrettable lors de ce qui ressemblera à un déplorable accident sur la glace. Mais je suis sûr que, quelle que soit l'option que vous suivrez, vous aurez réussi à agacer beaucoup de gens entre-temps...

— Eh bien, au moins, j'aurai un peu marqué mon époque, dit-elle avec beaucoup plus d'assurance qu'elle n'en éprouvait.

Elle tourna les talons.

— Mademoiselle Els ?

— Questeur ?

— Si vous décidiez, à un moment quelconque, de regagner les malterres, vous pourriez me faire une faveur ?

— Quoi donc ?

— Trouvez un autre moyen de transport, d'accord ?

Près d'Ararat, 2675

Dès que la navette fut solidement arrimée dans la soute-parking, Scorio lança le cycle de repressurisation du sas. Le vaisseau, beaucoup plus petit et plus effilé, qui les avait accompagnés était garé à côté, encore sifflant, avec son odeur de moteur, âcre, antiseptique, une odeur de pharmacie. On aurait dit une flèche de ténèbres, une éclaboussure d'encre en forme de silex, une tache dans un de ces lests d'évaluation psychologique. Une chose en deux dimensions, comme emboutie dans une fine plaque de métal noir.

Une chose tranchante.

La Ligue de Sécurité avait déjà formé un cordon autour des deux appareils. Les agents reconnaissaient la navette, et se méfiaient de l'autre appareil, se dit Scorio. Les deux engins avaient bénéficié de la même invitation, mais il n'était pas question de prendre le moindre risque. Il ne garda que quelques hommes sous la main, au cas où le vaisseau recèlerait vraiment une surprise désagréable.

Il retroussa sa manche, parla dans son bloc-poignet :

— Antoinette ? Vous êtes là ?

— Une minute, Scorp. Je monte. Vous avez vu notre invité ?

— Je m'en occupe, répondit-il.

Il s'approcha du vaisseau noir. Il n'était pas beaucoup plus gros que la capsule dans laquelle Khouri était descendue sur Ararat. Il estimait qu'il n'y avait pas de place à l'intérieur pour plus d'une ou deux personnes. Il tapota contre la surface noire. Elle était froide au toucher. Les poils de ses mains le picotaient, comme électrisés.

Une lame de lumière rose fendit la machine noire par le milieu, et une partie de la coque s'éclipsa, révélant un intérieur obscur. Un homme s'extirpait du cocon d'une couchette d'accélération et des commandes moulées autour de lui. Remontoir. Scorio avait vu juste. Il était un peu plus vieux que dans ses souvenirs, mais toujours fondamentalement le même : un homme très mince, très grand, très chauve, entièrement vêtu de noir, ce qui accentuait l'analogie avec

une araignée. Son crâne avait une forme à nulle autre pareille : allongée en forme de larme.

Scorpio se pencha pour l'aider à sortir.

— Monsieur Porcky, je présume, dit Remontoir.

Scorpio hésita un instant. Ce nom lui rappelait des souvenirs enfouis depuis des décennies. Il fouilla dans sa mémoire à la recherche d'une image. Il se rappela l'époque où ils étaient allés incognito, Remontoir et lui, dans la Ceinture de Rouille et à Chasm City, à la poursuite de Clavain, lorsqu'il avait déserté le camp conjoinneur pour la première fois. Monsieur Porcky était le nom d'emprunt de Scorpio. Comment Remontoir s'appelait-il, déjà... ?

— Monsieur Tic-Tac, dit-il enfin, au moment où le silence commençait à devenir pesant.

Ils ne pouvaient pas se sentir, à l'époque. Et comment aurait-il pu en être autrement ? Remontoir détestait les porckos (il avait le souvenir d'avoir été effroyablement torturé par l'un d'eux dans un lointain passé). Il avait été contraint de faire appel à Scorpio parce que sa connaissance du terrain pouvait lui être utile. Quant à Scorpio, il n'aimait pas les Conjoinneurs – mais personne ne les aimait, en dehors des Conjoinneurs eux-mêmes. Et il n'aimait pas particulièrement Remontoir. Mais on lui avait forcé la main. On lui avait promis la liberté en échange de son aide. Et s'il refusait, on l'avait menacé de le livrer aux autorités, qui avaient prévu de lui organiser un joli petit procès public.

Donc, ça n'avait pas spécialement bien démarré entre eux, mais la haine s'était graduellement dissipée, en partie sous l'effet d'un respect commun pour Clavain. Et là, au final, Scorpio était plutôt content de le voir – réaction qui aurait sidéré et consterné celui qu'il était autrefois.

Remontoir se leva, s'étira, tournant ses membres dans tous les sens comme pour vérifier qu'ils étaient bien là.

— On fait une sacré paire de reliques, tous les deux, dit-il.

— J'ai peur d'avoir de bien mauvaises nouvelles..., commença Scorpio.

— Clavain ?

— Je suis vraiment navré.

— Je m'en doutais. À la minute où je vous ai vu, j'ai compris qu'il était mort. Quand est-ce arrivé ?

— Il y a quelques jours.

— Et comment est-il mort ?

— Très mal. C'était affreux, Rem. Mais il est mort pour Ararat. Il s'est conduit en héros, jusqu'à la fin.

Remontoir ferma les yeux et pendant un instant il fut ailleurs, perdu dans un paysage mental uniquement accessible aux

Conjoineurs. Il resta ainsi, raide et les yeux clos, pendant une dizaine de secondes, puis il rouvrit les yeux. Ses prunelles brillaient de vitalité, sans la moindre trace de tristesse.

— Eh bien, j'ai eu du chagrin, dit-il.

Scorpio savait qu'il ne fallait pas en douter. Les Conjoineurs étaient comme ça. Le fait que Remontoir ait jugé que son vieil allié et ami méritait une période de deuil en disait long sur l'estime qu'il lui portait. Il lui aurait été très facile de se mettre dans un état d'esprit d'acceptation sereine. En expérimentant l'épreuve du chagrin, il avait rendu un hommage immense, impressionnant, à Clavain. Et cela même si ça ne lui avait pris que dix ou douze secondes.

— Sommes-nous en sûreté ? demanda Scorpio.

— Pour le moment, oui. Nous avons soigneusement programmé votre fuite, créant une diversion majeure à l'aide des moyens à notre disposition. Nous savons que les Loups pourraient redéployer certaines de leurs ressources et vous abattre, mais nos simulations montrent que nous pouvons les contrer, pourvu que vous partiez juste au moment voulu.

— Vous pouvez vaincre les Loups ?

— Pas les vaincre, Scorpio, fit Remontoir d'un ton paternaliste, plein d'un doux reproche. Nous pouvons mettre en œuvre une concentration délibérée de puissance afin de combattre un petit nombre de machines inhibitrices dans un endroit localisé, et leur infliger des dégâts, les repousser, les obliger à se regrouper. Mais en réalité, ça revient à jeter des cailloux à une meute de chiens. Contre une force plus massive, nous serions pratiquement impuissants. Et à long terme, ce serait la mort – du moins, c'est ce que nous disent nos simulations.

— Nous avons tout de même survécu, jusqu'à présent.

— Avec les armes et les techniques qu'Aura nous a données, oui. Mais cette source est à présent pratiquement tarie. Et les Loups ont témoigné d'une faculté remarquable à singer nos contre-offensives. Ce sont des machines très efficaces, fit Remontoir, les yeux pétillants d'admiration.

Scorpio éclata de rire. Après tout ce qu'ils avaient enduré, c'était l'issue que Remontoir prévoyait pour eux ?

— Alors nous sommes foutus, c'est ça ?

— À long terme, du moins selon nos prévisions actuelles, le pronostic n'est pas bon.

Derrière Remontoir, le vaisseau noir se referma, redevenant une masse d'ombre aux contours acérés.

— Alors, pourquoi ne pas renoncer tout de suite ?

— Parce qu'il y a toujours une chance, même infime, que les prévisions soient erronées.

— Je pense qu'il faut que nous parlions, dit Scorpio.

— Je connais l'endroit idéal, annonça Antoinette Bax en entrant dans la soute. Suivez-moi, tous les deux, fit-elle en saluant Remontoir d'un hochement de tête, comme s'ils s'étaient quittés quelques minutes auparavant. Ça devrait vous plaire.

Rashmika vit les cathédrales.

Ce n'était pas comme elle l'avait imaginé : quand elle se représentait la Voie, elle y était, tout simplement ; elle n'en approchait pas, à aucun moment elle ne voyait les cathédrales toutes petites dans le lointain, posées comme des bibelots sur l'horizon. Eh bien, pourtant, elles étaient là maintenant, à une douzaine de kilomètres de distance, et en même temps nettement visibles. Un peu comme les bateaux à voile du temps jadis, dont les grand-voiles apparaissaient sur l'horizon bien avant la coque. Elle aurait pu tendre la main, former un cercle avec son pouce et son index et les emprisonner dedans, une par une. Quand elle fermait un œil, l'absence de perspective les muait en de jolis petits jouets, des bijoux d'une délicatesse magique.

Ou bien elle pouvait imaginer qu'elle refermait son poing dessus.

Elle n'arrivait pas à les compter tellement il y en avait. Trente, quarante, facilement. Certaines regroupées en amas serrés, comme des galions à l'abordage. Quand elles étaient aussi rapprochées, il n'était pas facile de faire le tri dans le nuage confus de tours et de flèches. Certaines cathédrales n'avaient qu'une seule tour ; d'autres ressemblaient à un agglomérat d'églises villageoises. Il y avait de ravissants minarets et des clochers supportés par des arc-boutants. Il y avait des flèches elles-mêmes hérissées de pointes, flanquées de contreforts et de pinacles. Il y avait des vitraux de plusieurs centaines de mètres de hauteur, parfois si vastes qu'un vaisseau spatial aurait pu les traverser. Il y avait des reflets de métaux rares, des kilomètres carrés d'alliages fabuleux. Il y avait des choses en forme de bigorneau qui semblaient monter jusqu'à mi-hauteur de certaines cathédrales, et dont Rashmika sous-estima complètement l'échelle jusqu'à ce qu'elle en soit assez près pour constater que c'étaient des bâtiments à part entière, entassés les uns sur les autres.

Elle pensa encore à Bruegel.

Au fur et à mesure que la caravane approchait de la Voie, les cathédrales devenaient peu à peu visibles sur une plus grande hauteur. En même temps, il en arrivait toujours davantage sur l'horizon. Ce n'était que le groupe principal, l'avant-garde de la procession. Rashmika savait qu'il y en avait beaucoup d'autres, loin derrière.

Au-dessus, Haldora était parfaitement au zénith, au point culminant du dôme céleste.

Elle était presque arrivée.

Près d'Ararat, 2675

Scorpio s'assit sur la table de bois, dans la clairière, et regarda autour de lui comme pour retenir chaque détail du décor, tout en s'appliquant à ne pas paraître trop excité. Il n'avait jamais vu un endroit pareil. Le ciel était d'un bleu myosotis pur, riche et profond, un bleu qu'on ne trouvait pas sur Ararat. Les arbres étaient incroyablement compliqués, grouillants de détails. Ils respiraient. C'était la première fois qu'il voyait des arbres *en vrai*. Il n'en avait vu jusque-là que des images, et les images ne rendaient absolument pas leur vertigineuse complexité. C'était comme la première fois qu'il avait vu l'océan : un gouffre immense, insondable, séparait les attentes et la réalité. Il ne s'agissait pas simplement de réévaluer l'échelle d'un objet concret, familier, comme un verre d'eau. L'océan avait une qualité propre qu'il n'aurait jamais pu imaginer.

Franchement, les arbres l'inquiétaient. Ils étaient tellement immenses, tellement vivants. Et s'ils décidaient qu'ils ne l'aimaient pas ?

— Tenez, Scorp, mettez ça, dit Antoinette.

Il prit les lunettes et les regarda en fronçant les sourcils.

— Pour quoi faire ?

— Pour pouvoir parler à John. Quand on n'a pas de machines dans la tête, on ne peut généralement pas le voir. Ne vous en faites pas, vous ne serez pas le seul à avoir l'air idiot.

Il mit les lunettes. Elles étaient prévues pour des hommes, pas pour des porckos, alors il dut les tortiller un peu pour les conformer à son visage. Mais quand il regarda à travers, il ne se passa rien.

— John sera là dans un moment, lui assura Antoinette.

La réunion avait été organisée à toute vitesse. Autour de la table se trouvaient Vasko Malinin, Ana Khouri et sa fille – toujours dans une couveuse portative, sur les genoux de Khouri –, le docteur Valensin et trois représentants de la colonie tout simplement choisis parmi les plus âgés des quatorze mille citoyens qui se trouvaient à bord du *Spleen de l'Infini*. Les seniors habituels – Orca Cruz, Blood et Xavier Liu, pour ne citer qu'eux – étaient encore sur Ararat. Remontoir s'assit en face de Scorpio, ne laissant qu'un siège vide.

— Il va falloir faire vite, commença-t-il. D'ici moins d'une heure, je dois être reparti.

— Vous ne restez pas déjeuner ? demanda Scorpio, se souvenant

trop tard que Remontoir n'avait aucun sens de l'humour.

Le Conjoinneur secoua l'œuf délicatement veiné qui lui servait de tête.

— Je crains que non. Le *Lumière Zodiacale* et les autres bâtiments conjoinneurs resteront dans ce système, au moins jusqu'à ce que vous soyez dans l'espace interstellaire. Nous ferons diversion pour attirer les Inhibiteurs, afin qu'ils vous laissent tranquilles. Si certains éléments vous suivent, ce ne sera sûrement pas le gros de la masse. Vous devriez arriver à vous en sortir, conclut-il.

Il avait fait une sorte de clocher osseux avec ses doigts.

— Ça ressemble fortement à une sorte de suicide, fit Antoinette.

— En aucun cas. Je suis pessimiste, mais pas totalement sans espoir. Il y a des armes que nous n'avons pas encore utilisées, et il y en a d'autres que nous n'avons même pas encore fabriquées. Certaines pourraient faire une différence, sur le plan local au moins. Ah, avant que j'oublie...

Il fouilla dans une poche invisible de sa tunique. Ses doigts disparurent dans le tissu, comme s'ils exécutaient un tour de passe-passe, et en tirèrent une sorte de puce gris ardoise, qu'il posa sur la table et tapota avec son index.

— Ce sont les schémas de plusieurs technologies militaires utiles. Khouri ou Aura en ont peut-être déjà mentionné quelques-unes. Nous les devons à Aura, bien sûr, mais si elle nous a montré la voie à suivre et donné des indications sur les principes de base, nous avons dû extrapoler bien des choses. Ces fichiers devaient être compatibles avec les protocoles de fabrication standard.

— Nous n'avons pas d'usines, répondit Antoinette. Elles ont toutes cessé de fonctionner depuis des années.

— Alors nous vous en fournirons de nouvelles, proposa Remontoir. Des usines immunisées contre la plupart des variantes de la Peste. Je vous les ferai parvenir avant que vous quittiez le système, ainsi que des fournitures médicales et des composants pour les caissons de cryosommeil. Vous n'aurez qu'à charger les fichiers pour qu'ils vous fabriquent des armes et des systèmes. Si vous avez des questions, il vous suffira de les exprimer à Aura, elle devrait pouvoir vous aider.

— Merci, Rem, dit Antoinette.

— C'est un cadeau, dit-il. Nous vous l'offrons bien volontiers, et nous sommes heureux que vous emmeniez Aura ; elle est à vous, maintenant. Mais nous voudrions quelque chose en échange.

— Vous n'avez qu'à demander, répondit Antoinette.

Remontoir se retourna. Une silhouette s'avancait vers eux sur l'herbe.

— Salut, John, fit Antoinette.

Scorpio s'assit sur le banc, avec les autres, et regarda approcher la créature. Elle marchait sur deux jambes, elle avait des bras et une tête, mais la ressemblance avec un être humain s'arrêtait là. Un côté du corps – un bras, une jambe et la moitié du torse – semblait encore fait de chair et d'os. Mais l'autre partie était une énorme mécanique grotesque, qui ne visait même pas à donner une illusion de symétrie, composée de pistons, d'articulations et de charnières de métal étincelant, astiqué et lubrifié à mort. Le bras du côté mécanique, qui arrivait au niveau des genoux, se terminait par une espèce de tourelle munie d'instruments de toutes sortes. On aurait dit qu'une pelleteuse était rentrée à toute vitesse dans un homme et qu'ils avaient fusionné.

La tête, étonnamment, paraissait presque normale. Mais ce n'était qu'un effet de contraste. Les orbites étaient occupées par des caméras rouges, à facettes multiples. Des tubes sortaient des narines et partaient d'un côté du visage pour se raccorder à un mécanisme invisible. Une grille ovale, cousue dans la chair du visage, couvrait la bouche. Le crâne était chauve, en dehors d'une douzaine de mèches feutrées qui s'échappaient en tous sens. La créature n'avait pas d'oreilles. En réalité, Scorpio se rendit compte qu'elle n'avait aucun orifice visible. Peut-être avaient-ils tous été reconfigurés pour tolérer un vide prononcé sans la protection d'un casque spatial.

Une petite voix métallique, comme celle d'une poupée cassée, parut émerger de la grille :

— Hé, toute la bande est là !

— Asseyez-vous, John, dit Antoinette. Vous voulez qu'on vous mette au courant ? Remontoir nous proposait à l'instant un échange technique. Il va nous donner de nouveaux jouets très cool...

— En échange de quoi ?

— De rien, répondit Remontoir. Les plans techniques et les autres éléments sont vraiment un cadeau. Mais si vous voulez nous... euh, dédommager, nous avons bien une idée en tête...

John Brannigan s'assit, ou plutôt se posa dans un bruit sifflant de pistons actionnés.

— Vous voulez les dernières armes secrètes, dit-il.

Remontoir acquiesça d'un hochement de tête.

— Vous avez deviné.

— Et que voulez-vous en faire ? demanda John Brannigan.

— D'après nos simulations, nous en aurons besoin pour créer une diversion utile. Toute prévision comporte forcément un élément d'incertitude. Nous ne connaissons pas avec précision les propriétés des armes. Mais nous pouvons nous livrer à certaines extrapolations.

— Nous devons échapper aux machines, nous aussi, fit Scorpio. Qui vous dit que nous n'en aurons pas besoin ?

— Personne, admit Remontoir, imperturbable comme toujours.

On aurait dit un adulte proposant des petits jeux à une bande de gamins.

— Il se pourrait très bien que vous en ayez besoin, reconnu-il. Mais vous ne devrez pas combattre les Loups, juste fuir devant eux. Si vous avez pour deux sous de jugeote, vous éviterez la confrontation dans toute la mesure du possible.

— Vous venez de le dire, il se pourrait que nous ayons les Loups aux trousses, lui rappela Antoinette. Que ferons-nous pour leur échapper ? Nous leur demanderons poliment de nous laisser tranquilles ?

Remontoir tapota à nouveau la puce qu'il avait posée sur la table.

— Ça vous expliquera comment construire une arme hypométrique. D'après nos simulations, trois armes de cette espèce devraient suffire à disperser une petite meute de Loups.

— Et si vos simulations se trompent ? demanda Scorpio.

— Vous aurez d'autres moyens de défense.

— Pas suffisants, objecta le porcko. Ce sont ces armes secrètes qui nous ont fait aller dans le système de Resurgam, au départ. C'est ce qui nous a attiré tous ces ennuis. Et maintenant vous dites que nous devrions vous les donner ?

— Je suis encore et toujours votre allié, répondit Remontoir. Je me contente de proposer que les armes soient réassignées à l'endroit où elles seront les plus efficaces.

— Je ne comprends pas, fit Antoinette avec un mouvement de menton en direction de la puce. Vous avez les moyens de fabriquer des armes dont nous n'avons même pas idée, et vous voulez quand même ces vieilles armes secrètes poussiéreuses ?

— Il ne faut pas les sous-estimer, répondit Remontoir. C'était un cadeau de l'avenir. Tant qu'elles n'auront pas été testées de façon exhaustive, nous continuerons d'ignorer si elles sont ou non aussi efficaces que tout ce qu'Aura pourra nous procurer. Reconnaissez la validité de cet argument.

— Là, il n'a pas tort, convint Antoinette.

La forme projetée de John Brannigan se déplaça avec un sifflement de locomotive. Ce devait être l'imagination de Scorpio, mais il lui sembla sentir une odeur d'huile de machine.

— Peut-être, reprit le capitaine de sa voix flûtée, mais le potentiel d'Aura n'a pas été mis à l'épreuve non plus, alors que nous avons déployé un certain nombre d'armes secrètes et constaté qu'elles étaient opérationnelles. Je ne puis cautionner l'abandon des autres.

— Je propose un compromis, fit Remontoir.

Le capitaine le regarda, son visage à la bouche grillagée rigoureusement inexpressif.

— Je suis tout ouïe, dit-il.

— Nos simulations montrent que vous conservez une chance de réussite modeste, mais significative quand même sur le plan statistique, avec seulement quelques-unes des armes secrètes disponibles.

— Vous voudriez que nous vous en donnions plusieurs, mais pas toutes, c'est ça ? demanda Antoinette.

Remontoir eut un hochement de tête.

— Oui, mais n'allez pas vous imaginer que nous nous y résignons de gaieté de cœur. Avec un panel réduit d'armes secrètes, il se peut que nous n'arrivions pas à empêcher une force plus importante de vous poursuivre.

— Ouais, fit Antoinette. Mais ça nous en laisserait davantage pour nous défendre.

— Exact, convint Remontoir. Quand même, ne sous-estimez pas le risque d'échec.

— Nous prendrons ce risque, fit Scorpio.

— Attendez, fit Khouri.

Elle tremblait, une main tenant la couveuse sur ses genoux, l'autre cramponnée au-dessus de la table.

— Attendez. Je... Aura...

Elle roula des yeux blancs, les muscles de son cou se tendirent.

— Non, dit-elle. Il n'en est pas question.

— Pas question de quoi ? demanda Scorpio.

— Non. Non, non, non. Faites ce que vous demande Remontoir. Donnez-lui toutes les armes. Ça changera tout. Faites-lui confiance.

Ses ongles laissèrent des traînées blanches sur le bois.

Vasko se pencha en avant et prit la parole pour la première fois depuis le début de la réunion :

— Il se pourrait bien qu'Aura ait raison, dit-il.

— J'ai raison, articula Khouri.

— Nous devrions l'écouter, reprit Vasko. Elle a l'air plutôt sûre d'elle, sur ce point.

— Comment pourrait-elle le savoir ? demanda Scorpio. Elle sait certaines choses, je vous l'accorde. Mais personne n'a jamais dit qu'elle lisait dans l'avenir.

Les anciens hochèrent la tête comme un seul homme.

— Sur ce coup-là, je suis d'accord avec Scorp, fit Antoinette. Nous ne pouvons pas remettre toutes les armes à Rem. Nous devons en conserver certaines par-devers nous. Et si nous n'arrivons pas à faire fonctionner les usines ? Et si les armes qu'elles nous permettront de fabriquer ne marchent pas ?

— Elles marcheront, affirma Remontoir, parfaitement calme et détendu, malgré l'immensité des enjeux.

Scorpio secoua la tête.

— Ce n'est pas suffisant. Nous vous donnerons quelques-unes des armes secrètes, mais pas toutes.

— D'accord, fit Remontoir. Tant que nous arrivons à un accord...

— Scorio..., commença Vasko.

Le porcko en avait assez entendu. C'était sa colonie, son vaisseau, sa crise. Il leva les mains et ôta les lunettes si brusquement qu'il les cassa.

— C'est décidé, lança-t-il.

Remontoir écarta les doigts devant lui.

— Alors il ne reste plus qu'à fixer les modalités, dit-il. Nous allons vous envoyer des tracteurs-fusées pour le convoyage des armes. Une autre navette arrivera avec les nouvelles usines et quelques éléments préfabriqués. Des Conjoiners viendront vous aider à installer les armes hypométriques et les autres nouvelles technologies. Vous voulez de l'aide pour transférer le personnel restant depuis la surface ?

— Oui, répondit Antoinette.

— Une évacuation majeure est hors de question, fit Remontoir. Nous pouvons vous assurer quelques transferts sécurisés depuis la surface et retour, peut-être deux ou trois allers et retours de navette, mais pas davantage.

— Ça suffira, confirma Antoinette.

— Et les autres ? demanda l'un des anciens.

— Ils ont eu leur chance, répondit Scorio.

Remontoir eut un sourire ravi, comme si quelqu'un avait commis une faute de goût dans une société distinguée.

— Ils ne sont pas forcément en danger immédiat, dit-il. Si les Inhibiteurs voulaient détruire la biosphère d'Ararat, ils l'auraient déjà fait.

— Mais ils seront coincés sur la planète, objecta Antoinette. Les Loups ne les laisseront jamais repartir.

— Ils seront toujours vivants, rétorqua Remontoir. Et nous pouvons toujours espérer réduire la présence des Loups autour d'Ararat. Sauf que, si nous n'avons pas accès au contingent complet d'armes secrètes, nous ne pouvons pas le garantir.

— Et vous pourriez le garantir si vous les aviez toutes ? demanda Scorio.

Au bout d'un instant de réflexion. Remontoir secoua la tête.

— Non, dit-il. Ce n'est pas certain, même dans ce cas.

Scorio parcourut l'assemblée du regard et se rendit compte pour la première fois qu'il était le seul porcko du groupe. À la place du capitaine, il y avait maintenant une place vide, un point focal vers lequel l'attention de tous les autres était toujours subtilement attirée. Le capitaine était encore là, se dit Scorio. Il était encore là, et il les écoutait. Il avait même l'impression de sentir l'huile de machine.

— Alors ça ne m'empêchera pas de dormir, conclut-il.

Après la réunion. Antoinette se mit à la recherche de Scorpio. Il avait pris l'ascenseur pour remonter vers l'avant du vaisseau, afin d'apporter sa contribution à l'effort de gestion des réfugiés qui affluaient toujours. Il y avait des gens entassés partout, jusque dans les coursives les plus humides et crasseuses.

En suivant l'une de ces coursives, il remarqua les visages terrifiés, répondit aux questions auxquelles il pouvait répondre, mais ne dit rien des plans plus vastes pour le vaisseau et ses passagers. Il promit seulement qu'on allait s'occuper de tout le monde, que certains seraient cryonisés, mais qu'on ferait en sorte que le processus soit aussi sûr et indolore que possible. Et il y croyait, plus ou moins. Puis il lui apparut, en arrivant au bout de la coursive, qu'il n'avait vu que quelques centaines de réfugiés sur les milliers qui devaient être à bord.

Il rencontra Antoinette à l'intersection de deux coursives, où des agents de la Ligue de Sécurité canalisait les gens vers des ascenseurs qui les emmèneraient vers différents centres de répartition, dans les entrailles du vaisseau.

— Tout ira bien, Scorpi, dit-elle.

— Je suis si facile que ça à deviner ?

— Vous avez l'air préoccupé, comme si vous aviez tout le poids du monde sur les épaules.

— C'est drôle, mais c'est à peu près l'impression que j'ai.

— Vous vous en sortirez. Vous vous souvenez comment était Clavain, quand nous étions au Château de la Demoiselle ?

— Ça fait un bail...

— Eh bien, si vous l'avez oublié, moi, je m'en souviens. Il faisait la même tête que vous en ce moment, Scorpi, comme si toute sa vie n'avait été qu'une succession d'erreurs qui avaient culminé dans ce moment d'échec absolu. Il était vraiment dans le trente-sixième dessous. Mais il a tenu le coup. Il a repris le dessus. Et ça a marché. Finalement, cette succession d'erreurs s'est révélée être exactement la bonne séquence de choix.

Il eut un sourire.

— Merci pour ce réconfort, Antoinette.

— J'ai pensé que je devais vous rappeler ça. La situation se complique, Scorpi, et je sais qu'il y a des moments où vous croyez que ce n'est pas exactement le milieu idéal pour vous, si vous voyez ce que je veux dire. Mais vous vous trompez. Votre style de commandement est exactement ce dont nous avons besoin pour le moment : efficace et direct. Vous n'êtes pas un politicien, Scorpi. Grâce au ciel ! Clavain aurait été d'accord, vous savez.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûre. Je vous demande seulement de ne pas craquer.
Pas maintenant.

— Je vais essayer de me cramponner.

Elle poussa un soupir et lui flanqua un coup de poing sur le bras, pour rire.

— Je voulais juste vous dire ça avant de repartir.

— Vous repartez ?

— J'ai décidé de retourner sur Ararat avec l'une des navettes de Remontoir. Xavier est toujours là-bas.

— C'est risqué, nota Scorpio. Pourquoi ne pas plutôt demander à Remontoir de ramener Xavier ici ? Il a déjà accepté de remonter Orca d'Ararat. Pardon de ma brutalité, mais au moins, comme ça, si les Loups éliminaient la navette, nous ne perdrons qu'un de vous deux.

— Je ne reviendrai pas, répondit-elle. Je retourne sur Ararat pour y rester.

Il mit un moment à comprendre ce qu'elle venait de dire.

— Mais vous en êtes partie..., commença-t-il.

— Non, Scorp. Je suis venue ici, à bord du *Spleen*, parce que je n'avais pas le choix. Mais ma place est là-bas, sur Ararat, avec les milliers de gens que vous allez laisser derrière vous. Oh, je ne me crois pas indispensable, mais ils ont vraiment besoin de Xavier. Il est à peu près le seul à savoir réparer tout ce qui peut tomber en panne.

— Je suis sûr que vous saurez vous rendre utile, fit Scorpio avec un sourire.

— Bah, s'ils me laissent piloter ne serait-ce qu'une navette de temps en temps, j'imagine que je ne deviendrai pas complètement dingue.

— Vous pourriez aussi nous être utile, ici. J'aurais bien besoin d'une alliée.

— Vous avez des alliés, Scorp. C'est juste que vous ne le savez pas encore.

— C'est très courageux, ce que vous faites.

— Ce n'est pas un endroit si terrible. Ne faites pas de moi une martyre. Je ne me suis jamais sentie mal sur Ararat. J'aimais bien les couchers de soleil. Je crois que j'ai même commencé à aimer les infusions d'algues, après toutes ces années. En réalité, je ne fais que rester chez moi.

— Vous allez nous manquer, dit-il.

Elle baissa les yeux comme si elle ne pouvait pas soutenir son regard.

— Je ne sais pas ce qui nous attend tous, Scorp. Peut-être que vous arriverez à atteindre Hela avec ce vaisseau, comme dit Aura. Peut-être que vous irez ailleurs. Mais j'ai bien peur que nous ne nous

revoyons pas. C'est un grand univers, et les chances que nos routes se croisent à nouveau...

— L'univers est vaste, convint-il, mais personnellement, je pense plutôt qu'il est assez grand pour favoriser les coïncidences.

— Pour certaines personnes, peut-être, mais pas pour les gens comme nous, Scorp. Vous m'avez fait peur, la première fois que je vous ai vu, ajouta-t-elle en le regardant dans les yeux. Je peux vous le dire, maintenant. J'ai eu peur, mais je ne savais pas. Et je suis heureuse de tout ce qui s'est passé. Je suis heureuse d'avoir pu vous connaître pendant toutes ces années.

— La moitié de ma vie.

— C'étaient de bonnes années, Scorp. Je ne les oublierai jamais.

Elle baissa à nouveau les yeux. Il se demanda si elle regardait ses petites chaussures enfantines. Soudain, il se sentit embarrassé. Il aurait voulu être plus grand, plus humain, moins comme un cochon et plus comme un homme.

— La navette de Remontoir va bientôt repartir, dit-elle. Je ferais mieux d'y aller. Faites attention à vous, Scorp. Vous êtes un homme bien. Un porcko bien.

— Je vais essayer, répondit-il.

Elle le serra dans ses bras, l'embrassa.

Et s'en alla.

Il ne devait jamais la revoir.

Hela, 2727

La caravane tangeanta la courbure de la Voie, dépassant les cathédrales l'une après l'autre. Une machinerie monstrueuse dominait Rashmika. Elle était trop abasourdie pour tout voir, et ne recevait qu'une impression confuse de grandes machines gris foncé, élevées à une échelle inhumaine. Alors que la caravane se frayait un chemin entre elles, les cathédrales paraissaient complètement immobiles, comme enracinées dans le paysage, à l'instar des bâtiments qu'elle avait vus sur le plateau de Jarnsaxa. Sauf, bien sûr, que ces bâtiments étaient de vrais gratte-ciel, des doigts griffus pointés vers la face d'Haldora, et que cette immobilité n'était qu'une illusion due à la vitesse de la caravane. S'ils s'étaient arrêtés, Rashmika avait la certitude que l'une ou l'autre des caravanes leur aurait roulé dessus en quelques minutes.

On disait que les cathédrales ne s'arrêtaient jamais. On disait aussi qu'elles déviaient rarement de leur trajectoire, à moins qu'un obstacle ne soit trop important pour qu'elles puissent l'écraser en toute sécurité sous leurs mécanismes de traction.

La Voie était beaucoup plus étroite qu'elle ne s'y attendait. Elle se rappelait ce que le questeur Jones lui avait dit : elle ne faisait jamais plus de deux cents mètres de largeur, et généralement beaucoup moins. Les distances étaient difficiles à apprécier en l'absence de repères familiers, mais elle ne pensait pas que la Voie fasse plus d'une centaine de mètres de largeur en aucun point de ce tronçon. Certaines des plus grandes cathédrales étaient presque aussi larges, et occupaient toute la largeur de la Voie tels des crapauds mécaniques. Les plus petites pouvaient avancer à deux de front, mais une partie de leur superstructure dépassait des deux côtés de la Voie. Ce qui n'avait pas vraiment d'importance : à cet endroit, la Voie n'était qu'un ruban lisse, dégagé, posé sur l'étendue elle-même lisse et dégagée du plateau. N'importe laquelle des cathédrales aurait pu s'écarter du chemin damé et prendre le risque de s'engager sur le sol légèrement plus rocailleux

des bas-côtés. Mais il était clair que personne n'avait l'intention de courir ce genre de risque, ce jour-là, et l'ordre relatif de la procession semblait devoir rester inchangé pour le moment. C'était comme ça que les choses marchaient normalement : les feintes, les tricheries, les joutes et généralement les mauvais tours dont on entendait parler dans les malterres étaient beaucoup plus l'exception que la règle, et Rashmika soupçonnait depuis longtemps que ces histoires prenaient une importance démesurée en remontant vers le nord.

Quoi qu'il en fût, pour le moment, les flottilles de cathédrales se traînaient le long de la Voie selon une formation plus ou moins fixe. Ces villes-États traversaient une période caractérisée plutôt par les échanges et la diplomatie que par le conflit. L'espionnage et les luttes d'influence n'en étaient sûrement pas exclus, et on devait tirer pas mal de plans sur la comète. Mais pour le moment, l'ambiance était à la cordialité édulcorée et à cette espèce de courtoisie crispée à laquelle on s'attendait généralement entre des rivaux historiques.

Ce qui convenait à Rashmika : il lui serait déjà assez difficile de s'intégrer dans l'équipe de la voirie sans avoir à gérer des crises et des complications supplémentaires.

On lui avait donné l'ordre de prendre ses affaires – ses *maigres* affaires – et de rester dans un véhicule de la caravane. La raison en devint vite évidente, lorsque la caravane se divisa en plusieurs tronçons. Rashmika regarda les gens du questeur sauter d'un véhicule à l'autre pour décrocher les broches d'accouplement et les cordons ombilicaux avec un mépris absolu du risque.

Les sous-caravanes, parfois encore composées de plusieurs véhicules, se dispersèrent pour rencontrer les plus grandes cathédrales, ou des groupes de cathédrales. À sa grande déception, le véhicule qu'on lui avait désigné partit tout seul de son côté. Elle n'était pas seule – il y avait une douzaine de pèlerins et de travailleurs migrants avec elle –, mais elle se dit que si une aussi petite portion de la caravane se dirigeait vers la Catherine de Fer, il y avait peu de chance qu'elle se révèle compter parmi les plus grandes cathédrales.

Enfin, comme l'avait dit le questeur, il fallait bien commencer par quelque chose.

Le véhicule s'éloigna rapidement des cathédrales majeures, en rebondissant et en tanguant dans les creux et les bosses qu'elles avaient laissés dans leur sillage.

— Dites, vous autres, fit-elle en se plantant devant ses compagnons de voyage, les mains sur les hanches. Laquelle de ces cathédrales est Notre-Dame de Morwenna ?

L'un de ses compagnons essuya une traînée de morve sur sa lèvre supérieure.

— Aucune de celles-là, mon chou.

— C'est forcément l'une d'elles, objecta-t-elle. C'est le plus gros rassemblement, le point stratégique...

— C'est bien le regroupement principal, mais personne n'a dit que la Morwenna en faisait partie.

— Me voilà bien renseignée !

— Écoutez-moi ça comme elle y va, la petite bêcheuse ! lança quelqu'un d'autre.

— Très bien, contra-t-elle. Si la Morwenna n'est pas là, où est-elle ?

— Pourquoi cela t'intéresse-t-il tellement ? renvoya son premier interlocuteur.

— C'est la plus vieille cathédrale de la Voie, répondit-elle. Quoi de plus normal que d'avoir envie de la voir ?

— Tout ce qu'on veut, nous, mon chou, c'est du boulot. Peu importe d'où il vient. C'est toujours la même vieille putain de glace qu'il faut déblayer.

— Eh bien, ça m'intéresse quand même, fit-elle.

— Ce n'est aucune de ces cathédrales, fit d'un ton ennuyé mais raisonnable une autre voix, celle d'un homme vautré sur une couchette, à l'arrière du groupe, une cigarette dans une main, l'autre enfouie dans son pantalon où elle fouillait et grattouillait. C'est aucune de celles-là, mais on peut la voir.

— Où ça ?

— Là-bas, fillette.

Elle s'approcha de lui.

— Fais gaffe ! dit encore une voix. Il va te coller la gale !

Elle hésita. L'homme lui fit signe d'approcher, avec sa cigarette, et sortit son autre main de son pantalon. Elle était terminée par un crochet de métal rudimentaire. Il piqua sa cigarette dessus et esquissa un geste d'invite avec sa bonne main.

— Ça va, je pue un peu, mais je ne mords pas. Je veux juste vous montrer la Morwenna, c'est tout.

— Je sais, fit-elle en passant entre le magma des corps vautrés ça et là.

L'homme indiqua un petit hublot tout éraflé derrière lui. Il l'essuya avec sa manche.

— Regardez par là. On voit encore la pointe de la flèche.

Elle regarda, ne vit que le paysage.

— Je ne...

Le type lui prit le menton et lui tourna le visage dans la bonne direction. Il sentait le vinaigre.

— Là, fit-il. Entre ces falaises. Vous la voyez dépasser, non ?

— Il y a bien quelque chose qui dépasse, confirma une voix.

— Taisez-vous ! lança Rashmika.

Et sa voix devait avoir un accent spécial, parce qu'elle obtint l'effet recherché.

— Vous la voyez, maintenant ? demanda l'homme.

— Oui. Mais qu'est-ce qu'elle fait là-bas ? Elle n'a pas l'air d'être sur la Voie Permanente.

— Si, répondit l'homme. Mais pas sur la partie que nous suivons généralement.

— Elle ne le sait pas ? lança quelqu'un.

— Si je le savais, je ne vous le demanderais pas, rétorqua sèchement Rashmika.

— La Voie bifurque. Elle se divise, pas loin de là, reprit l'homme, du ton que l'on prend pour expliquer quelque chose à un enfant.

Elle décida qu'il ne lui plaisait vraiment pas, tout compte fait. Il l'aidait, mais la façon dont on aidait comptait aussi. Quelquefois, refuser de rendre service valait mieux que d'apporter son aide en bougonnant.

— Elle se divise en deux, répéta-t-il. La route que les cathédrales suivent normalement mène à l'Escalier du Diable...

— Je sais tout ça, dit-elle. Des rampes en zigzag, qui descendent le long des parois du gouffre. Les cathédrales les suivent jusqu'au fond, puis elles remontent de l'autre côté.

— Exact. Et vous savez où l'autre route les conduit ?

— Je suppose qu'elle emprunte le pont.

— Vous êtes une petite futée.

Elle s'écarta de la fenêtre.

— S'il y a un embranchement de la Voie qui mène du pont à cet endroit, pourquoi ne le suivons-nous pas ?

— Parce que, pour les caravanes, ce n'est pas la route la plus rapide. Les caravanes peuvent prendre des raccourcis, monter des pentes et négocier des virages serrés. Alors que les cathédrales, elles, elles doivent contourner tout ce qu'elles ne peuvent pas faire sauter. Et la route qui mène au pont n'est pas très bien entretenue. Vous n'avez peut-être même pas remarqué que c'était une partie de la Voie alors que vous étiez dessus.

— Alors la Morwenna va s'éloigner de plus en plus du principal regroupement de cathédrales ? avança-t-elle. Mais Haldora ne sera plus juste au-dessus ?

— Pas tout à fait, non, répondit l'homme en se grattant la joue avec son crochet, le métal faisant crisser sa barbe de deux jours. Mais l'Escalier du Diable n'est pas pile sur l'équateur non plus. Ils l'ont creusé là où ils pouvaient, pas là où il aurait dû être. Et puis, quand on descend l'Escalier du Diable, il y a des blocs de glace en surplomb, ce qui empêche les Observateurs de voir la planète. De plus, l'Escalier est l'endroit où les cathédrales ont les meilleures chances de se dépasser.

Et si l'une d'elles réussissait à franchir le pont, elle prendrait tellement d'avance sur les autres qu'elle devrait s'arrêter pour se laisser rejoindre. Après ça, rien ne la dépasserait plus jamais. On pourrait toujours en faire d'aussi grosses qu'on voudrait. Peu importerait la gloire d'avoir traversé le pont : elle régnerait sur la Voie.

— Mais aucune cathédrale n'a jamais franchi le pont. Je sais qu'il y en a une qui a essayé, une fois, mais...

Elle se rappelait le cratère de ruines qu'elle avait vu du toit de la caravane.

— Personne n'a jamais dit que ce n'était pas de la folie, mon chou, mais ça, c'est notre bon vieux doyen Quaiche tout craché, avec ses yeux en boule de loto. Vous devriez vous réjouir de vous retrouver dans la Katy de Fer. On dit que les rats ont déjà commencé à quitter la Morwenna...

— Le doyen doit penser qu'il a une bonne chance d'y arriver, commenta-t-elle.

— Ou bien c'est qu'il est dingue, fit l'homme avec un sourire qui dévoila ses dents, des dents jaunes qui ressemblaient à des pierres tombales. À vous de choisir.

— Je m'en garderai bien, répondit-elle. Et pourquoi dites-vous qu'il a les yeux en boule de loto ?

Il y eut un éclat de rire général. L'un des hommes se fit des lunettes avec les deux mains.

— Elle a beaucoup à apprendre, la gamine, fit quelqu'un.

La Catherine de Fer était l'une des plus petites cathédrales de la procession. Elle avançait seule, à quelques kilomètres à l'arrière du peloton. Il y en avait encore d'autres derrière, mais ce n'étaient que des flèches sur l'horizon. Elles se démenaient probablement pour rattraper les autres, déterminées à se rapprocher le plus possible du point abstrait qui se déplaçait sur la Voie, et qui correspondait à la position où Haldora était exactement au zénith. La honte ultime, pour une cathédrale, était de prendre tellement de retard que même un observateur distrait se serait aperçu qu'Haldora n'était pas tout à fait à la verticale. Il y avait encore pire – tellement pire que c'en était indicible –, c'était de perdre complètement Haldora de vue. Ça, c'était la honte ultime. C'était pour ça qu'on prenait tellement au sérieux le travail des équipes de la voirie. Une journée de retard par-ci par-là n'était rien, mais beaucoup de retards de ce genre pouvaient avoir un effet catastrophique sur l'avance d'une cathédrale.

Le véhicule de Rashmika ralentit en approchant de la Catherine de Fer, puis il décrivit une courbe afin de l'aborder par l'arrière. Le détour partiel lui offrit une excellente vue de l'endroit qui serait son

nouveau foyer. Si petite que soit la cathédrale à laquelle elle avait été assignée, elle ne différait guère de leur style général.

La base aplatie de l'édifice était un rectangle d'une trentaine de mètres de largeur et d'une centaine de longueur. Au-dessus de cette base se dressait la superstructure ; en dessous, le grossier ensemble de moteurs et de systèmes de traction était partiellement dissimulé par des jupes de métal. La cathédrale avançait sur la Voie grâce à de nombreux ensembles de chenillettes parallèles. En plusieurs endroits, des unités de traction complètes étaient surélevées à une dizaine de mètres au-dessus de la glace. Des travailleurs en scaphandre pressurisé étaient accrochés par des harnais sous les plaques immobiles des patins propulseurs afin de les réparer. Leurs chalumeaux de soudure et de découpe lançaient de jolies flammes bleu violacé. Rashmika ne s'était jamais demandé comment les cathédrales géraient les problèmes de maintenance, et la brutalité pure, implacable, de la solution – il suffisait de réparer la machinerie de traction alors que la cathédrale était en mouvement – l'impressionnait.

Tout autour de la cathédrale, maintenant qu'elle y faisait attention, elle remarquait ce genre d'activité ; sur presque toute la superstructure on voyait des traces d'échafaudages, et partout où portait le regard, de petites silhouettes étaient en train de travailler. La façon dont elles sortaient et rentraient dans les trappes, très haut au-dessus du sol, faisait penser à des automates d'horloge.

Au-dessus de la base plate, la cathédrale se conformait plus ou moins aux attentes architecturales classiques. Le plan de la cathédrale était à peu de choses près en forme de croix, avec une longue nef, deux transepts plus ramassés, qui dépassaient de chaque côté, et une plus petite chapelle à la tête de la croix. Une tour de section carrée, aux parois striées, partait de l'intersection entre la nef et les transepts. Elle montait sur une centaine de mètres – à peu près la longueur de la cathédrale – avant de s'effiler en une flèche à quatre côtés qui faisait encore cinquante mètres de hauteur. Tout en haut était fixé un ensemble de paraboles de communication et de miroirs de sémaphore. Une douzaine d'arcs-boutants constitués de pièces de ferronnerie squelettiques partaient de la base de traction, s'inclinaient vers l'intérieur et se rejoignaient à la partie supérieure de la nef. Il en manquait apparemment un ou deux, et d'autres étaient incomplets. En réalité, l'ensemble de la cathédrale avait quelque chose d'improvisé ; ses différents éléments architecturaux étaient juxtaposés sans grand souci d'harmonie. Des sections entières semblaient avoir été remplacées en toute hâte, ou au moindre coût – ou une combinaison des deux. La flèche paraissait légèrement inclinée par rapport à la verticale. Elle était soutenue d'un côté par un échafaudage.

Rashmika ne savait pas si elle devait se sentir soulagée ou

attristée. À ce stade, sachant ce qu'elle connaissait des plans du doyen Quaiche pour la Morwenna, elle se réjouissait de ne pas y avoir été assignée. Elle pouvait entretenir tous les fantasmes qu'elle voulait, elle n'avait aucune chance de sauver son frère avant que la Morwenna n'arrive au pont. Elle aurait de la chance si, à ce moment-là, elle avait réussi à infiltrer un niveau quelconque de la hiérarchie de la cathédrale.

Elle tournait et retournait la notion d'infiltration dans sa tête. C'était comme si elle était entrée en résonance avec une fibre intime et personnelle, aussi profondément enfouie en elle que la moelle de ses os. Pourquoi cette idée prenait-elle soudain une force, une importance aussi grande ? Et pourquoi cette sensation d'immédiateté ? Sa mission, depuis qu'elle avait quitté son village et entrepris de rejoindre la caravane, était une mission d'infiltration. La stratégie qui consistait à gravir les échelons dans la hiérarchie de la cathédrale jusqu'à ce qu'elle ait repéré Harbin n'était qu'un aspect plus récent, et plus dangereux, de l'entreprise dans laquelle elle était déjà embarquée. Elle avait entamé la première étape quand elle avait appris que la caravane passait si près des malterres, il y avait plusieurs semaines de cela.

En réalité, ça avait commencé plus tôt.

Beaucoup plus tôt.

Rashmika avait une impression de vertige. Elle avait eu une illumination, il y avait eu un soudain instant de clarté, comme si une porte s'était ouverte et aussitôt refermée. Et c'était elle qui l'avait refermée, comme on claque une porte sur un bruit trop fort, ou une lumière aveuglante. Elle avait entrevu un plan – un schéma d'infiltration – extérieur à celui qu'elle pensait connaître. Extérieur et l'enveloppant entièrement. Un schéma d'infiltration tellement immense, tellement ambitieux, que même cette traversée d'Hela n'était qu'un chapitre dans une entreprise infiniment plus longue.

Et dans ce plan, elle n'était pas simplement une marionnette, mais aussi la marionnettiste. Une pensée brillait en elle avec une clarté pénible : C'est toi qui l'auras voulu. C'est toi qui auras voulu que ça arrive.

Elle s'obligea à détacher son esprit de cette ligne de pensée. Au prix d'un effort de volonté, elle se força à revenir aux affaires immédiates de la cathédrale. Un moment d'inattention, une absence à cet instant pouvait tout faire capoter.

Une ombre tomba sur le véhicule. Elle était sous la Catherine de Fer, entre deux grandes rangées de chenilles. Les roues et les différents éléments de traction se déplaçaient avec une lenteur inexorable, inéluctable. Peu importaient ses absences : c'était au navigateur qu'elle devait faire confiance, à présent.

Elle se dirigea vers l'autre côté de la cabine. De la partie

inférieure de la cathédrale sortit une passerelle qui se déplia. Les bords étaient garnis de lumières rouges, clignotantes. La partie inférieure de la rampe racla le sol, laissant une trace lisse dans son sillage. La sous-caravane s'engagea sur la pente. Les roues patinèrent un instant, puis elles mordirent sur le sol et la colonne gravit la rampe. Rashmika agrippa une poignée alors que le véhicule commençait l'escalade. La pente était raide. La carcasse métallique de la cabine transmettait les pénibles vibrations du moteur.

Ils arrivèrent bientôt dans une zone de réception mal éclairée. Le véhicule de la sous-caravane se redressa. Quelques véhicules étaient déjà garés là, ainsi qu'une grande quantité de matériel non identifié, à l'air vétuste. Des silhouettes se déplaçaient dans des combinaisons pressurisées. Trois personnes travaillaient sur un sas ombilical, sur le côté de la sous-caravane, s'interrogeant sur l'interconnexion comme s'ils n'avaient jamais fait ça auparavant.

Puis Rashmika entendit des coups sourds, des sifflements et enfin des voix. Ses compagnons commencèrent à se lever et à rassembler leurs affaires. Elle ramassa son propre balluchon et s'apprêta à les suivre. Pendant un moment, il ne se passa rien. Les voix devinrent plus fortes, comme s'il y avait une dispute. Elle s'approcha de la fenêtre, d'où elle avait une meilleure vue de ce qui se passait au-dehors. Dans la partie dépressurisée de la soute se trouvait une silhouette debout, immobile. Derrière la visière du casque rococo, elle entrevit un visage masculin ; l'expression était atone, mais la face ne lui était pas complètement étrangère.

L'homme observait le déroulement des opérations, une main posée sur le pommeau d'une canne.

Le vacarme se poursuivit quelques instants puis s'estompa, et les compagnons de Rashmika pénétrèrent dans le sas en traînant les pieds, tout en revêtant les casques de leurs scaphandres. Ils avaient l'air beaucoup moins vivants que cinq minutes auparavant. En arrivant à la Catherine de Fer, ils avaient achevé leur voyage. Et à en juger par leur expression, ce réduit sinistre, mal éclairé, plein de fourbi et d'ouvriers à l'air las, n'était pas tout à fait ce qu'ils avaient imaginé quand ils étaient partis à l'aventure. Cela dit, elle se souvenait de ce que lui avait dit le questeur : le doyen de la Katy de Fer était un homme juste, qui traitait bien ses pèlerins et ses collaborateurs. Au fond, ils pouvaient s'estimer heureux. Mieux valait être dans une cathédrale décrépite dirigée par un homme de qualité que dans la maison de fous qu'était la Morwenna, même si c'était à la Morwenna qu'elle devait se rendre en fin de compte.

Elle était arrivée à la porte quand un bras se tendit devant elle, lui barrant le chemin. Elle regarda dans les yeux un gros fonctionnaire adventiste au visage adipeux.

— Rashmika Els ? demanda l'homme.
— Oui.
— Il y a eu un changement de programme, dit-il. Vous devez rester à bord de la caravane.

Ils lui firent quitter la Catherine de Fer, et la route lisse de la Voie Permanente. Elle était la seule passagère de la sous-caravane, en dehors de l'homme à la canne. Il n'avait même pas enlevé le casque de son scaphandre, et il tapotait le bout de sa canne sur le talon de sa botte. La plupart du temps, son visage lui était invisible.

Le véhicule rebondit pendant de longues minutes sur la glace irrégulière, tandis que l'amas principal de cathédrales reculait dans le lointain.

— Nous allons vers la Morwenna, n'est-ce pas ? demanda Rashmika sans trop attendre de réponse.

Elle n'en reçut pas. L'homme se contenta de serrer plus fortement le pommeau de sa canne et d'incliner la tête de sorte que le reflet des lumières sur sa visière lui faisait un masque rigoureusement impénétrable. Le temps qu'ils retrouvent une route plus lisse. Rashmika se sentait un peu malade. Ils s'approchèrent de la cathédrale par le côté. Ce n'était pas seulement le mouvement de la sous-unité de la caravane qui lui donnait mal au cœur, mais aussi l'impression nauséuse de s'être fait piéger. Elle voulait s'introduire dans la Morwenna. Elle ne voulait pas que la Morwenna l'attire en elle contre sa volonté.

Le véhicule s'arrêta près de la montagne en lente progression qu'était la cathédrale. Alors que la Catherine de Fer faisait lentement le tour d'Hela sur des chenillettes, la Morwenna *marchait* : elle se propulsait sur vingt immenses pieds trapézoïdaux en deux rangées parallèles de dix, chaque rangée faisant deux cents mètres de longueur. La masse entière de la structure principale, qui s'élevait à une hauteur prodigieuse, était reliée aux pieds par d'énormes colonnes télescopiques intégrées dans les arcs-boutants de la cathédrale. En fait, ce n'étaient pas vraiment des arcs-boutants mais plutôt les pattes auxquelles étaient fixés les pieds : des choses complexes, d'une brutalité toute mécanique, hérissées de pistons et d'articulations, veinées de câbles et de fils d'alimentation épais, segmentés. Ils étaient mus par des puits mobiles qui sortaient des parois de la structure principale comme les rames horizontales d'une galère propulsée par des esclaves. Chaque pied se soulevait à tour de rôle de trois ou quatre mètres au-dessus de la surface de la Voie, avançait légèrement et retombait lentement sur le sol. Le résultat était que toute la structure glissait en douceur à la vitesse d'un tiers de mètre à la seconde.

Rashmika savait qu'elle était très vieille. Elle avait germé à partir d'une petite graine semée lors des premiers temps de la colonie humaine d'Hela. Partout où elle portait le regard, elle voyait des indications de dégâts et de réparation, de reconfiguration et d'expansion. C'était moins un bâtiment qu'une ville, qui aurait été soumise à de grandioses projets d'urbanisme et à des schémas d'amélioration urbaine qui tous avaient bouleversé le plan primitif. Une population rampante de formes sculpturales grouillait parmi les machines, coexistant avec elles : gargouilles et griffons, dragons et démons, faciès de maçonnerie sculptée ou de métal soudé. Certains étaient animés, le mouvement induit par les mécanismes des pattes, de sorte que les mâchoires des silhouettes sculptées ouvraient la bouche et la refermaient à chaque pas que faisait la cathédrale.

Elle se démancha le cou pour voir les vitraux du véhicule. L'immense hall de la cathédrale montait bien au-dessus du point où les arcs-boutants articulés s'incurvaient pour se rejoindre. D'énormes vitraux de verre multicolore reproduisaient la face d'Haldora. Il y avait des protubérances de maçonnerie et de métal coiffées par des griffons accroupis ou d'autres créatures héraldiques. Et puis il y avait la Tour de l'Horloge, à côté de laquelle même le hall paraissait petit, comme un doigt de fer chancelant, plus haute qu'aucune structure que Rashmika eût jamais vue. Elle lisait l'histoire de la cathédrale dans sa tour, avec ses strates de croissance visibles à l'œil nu, montrant comment l'immense structure avait grandi pour atteindre sa taille actuelle. Il y avait des folies et des projets abandonnés, des ébauches de constructions qui ne menaient nulle part. Il y avait d'étranges nivellements à des endroits où la spire donnait l'impression d'avoir été effilée, comme pour se terminer là, avant de continuer vers le haut sur une centaine de mètres encore. Et quelque part, toujours plus haut – difficile de la voir plus précisément sous cet angle –, une coupole où brillaient les inévitables lumières jaunes des endroits habités.

Le véhicule de la caravane tangua et se rapprocha de la rangée de pieds qui martelaient le sol au ralenti. Il y eut un choc métallique, et ils furent soulevés d'un coup, exactement comme le tasse-neige de Crozet l'avait été par la caravane.

L'homme au scaphandre pressurisé commença à ouvrir les fixations de son casque avec une sorte d'application maniaque, comme si cette opération était une pénitence en soi.

Il ôta son casque, passa sa main gantée dans ses cheveux blancs, les faisant se redresser à la verticale sur son crâne. Il était coiffé en brosse, mais une brosse parfaitement plane, coupée avec une précision géométrique. Il se tourna vers elle. Elle découvrit un long visage aux traits plats, qui lui rappelèrent une face de bulldog. Rashmika fut alors certaine d'avoir déjà vu cet homme, mais pour le moment, c'était tout

ce dont elle se souvenait.

— Mademoiselle Els, bienvenue à Notre-Dame de Morwenna, dit-il.

— Je ne sais ni qui vous êtes, ni pourquoi je suis ici.

— Je suis le chirurgien général Grelier, dit-il. Et vous êtes ici parce que nous voulons que vous y soyez.

Quoi que cela puisse bien vouloir dire, il disait la vérité.

— Maintenant, venez avec moi, dit-il. Je voudrais vous faire rencontrer quelqu'un. Et puis nous discuterons des termes de votre engagement.

— Mon engagement ?

— C'est pour travailler que vous êtes venue ici, non ?

Elle hocha faiblement la tête.

— Oui.

— Alors nous avons peut-être un travail à vous proposer qui serait tout à fait dans vos cordes.

Dans l'espace, autour d'Ararat, 2675

Scorpio espérait pouvoir souffler un peu, mais les journées qui suivirent le départ d'Antoinette furent aussi épuisantes que les précédentes. En plus du dispatching des nouveaux réfugiés, il dut superviser les allées et venues du personnel technique de Remontoir qui arrivait et repartait avec les navettes et les tracteurs, et il n'avait quasiment pas le temps de fermer l'œil.

Il sentait qu'il avait trop tiré sur la corde, et se demandait s'il n'avait pas déjà franchi le seuil de rupture. Et pourtant, il continuait son travail, soutenu par les paroles d'Antoinette, et parce qu'il refusait obstinément de trahir la moindre faiblesse devant des êtres humains. Mais ça devenait difficile. Ils lui donnaient de plus en plus souvent l'impression d'avoir tout le tonus qui lui manquait. Ils n'étaient jamais aussi près que lui de craquer ou de s'effondrer. C'était différent, quand il était plus jeune : il était une centrale énergétique impossible à arrêter, plus fort non seulement que les hommes de son entourage, mais aussi que bien des porckos. Il avait été stupide d'imaginer qu'il en irait ainsi pour le restant de ses jours, qu'il aurait toujours ce punch. Il n'avait pas remarqué le moment où il s'était retrouvé à leur niveau – était-ce des mois ou des années auparavant ? –, mais il était tout à fait sûr à présent que les hommes avaient repris l'avantage. Sur le coup, il avait toujours une énergie farouche, impulsive, qui leur faisait défaut, mais à quoi lui aurait servi, pour l'heure, cette force brutale ? Tout ce qui comptait, c'était la puissance calculée, l'endurance et la présence d'esprit à long terme. Les hommes étaient plus rapides d'esprit que lui, beaucoup moins susceptibles de faire des erreurs. S'en rendaient-ils compte ? Il se le demandait. Ils ne s'en étaient peut-être pas encore aperçus, parce qu'il se donnait beaucoup de mal pour compenser ses faiblesses intrinsèques. Mais, tôt ou tard, il paierait ses efforts, et ils commenceraient à remarquer ses failles. Beaucoup d'entre eux – les alliés dont Antoinette avait parlé – feraient de leur mieux pour ignorer ses lacunes croissantes et lui trouver des

excuses. Mais ça ne durerait pas éternellement ; le moment viendrait où même ses amis exploiteraient ses erreurs. Il se demandait s'il aurait le courage de jeter le gant avant que ses travers ne deviennent trop évidents. Il n'en savait rien. Il avait du mal à y réfléchir. À quoi bon remuer le couteau dans la plaie ?

Antoinette ne voulait pas être cruelle quand elle avait dit qu'ils avaient vécu de « bonnes années » sur Ararat. Elle parlait sincèrement, et vingt-trois ans n'étaient pas une paille, dans la vie d'un être vivant. Mais Antoinette était une femme, une humaine. D'accord, elle n'avait pas accès à toutes les méthodes de prolongement de la vie, si banales quelques centaines d'années auparavant. Personne n'en bénéficiait plus, aujourd'hui. Mais elle avait encore des atouts qui faisaient défaut à Scorpio. Elle avait hérité de gènes qui avaient été modifiés il y avait bien longtemps, élaguant beaucoup des causes de décès les plus fréquentes. Son espérance de vie était deux fois plus longue que si ses ancêtres n'avaient pas entrepris ces changements. Il n'était pas exceptionnel de vivre cent cinquante ans. Avec un peu de chance, elle pouvait espérer vivre deux cents ans. Assez longtemps pour assister à la résurgence de certaines techniques médicales de prolongement de la vie, comme on en avait timidement élaboré depuis la Pourriture Fondante, et peut-être même en bénéficierait-elle. D'accord, c'était peu vraisemblable dans les circonstances actuelles, mais tout espoir n'était pas perdu.

Scorpio avait cinquante ans, maintenant. Il pourrait s'estimer heureux d'arriver jusqu'à soixante. Il n'avait jamais entendu parler d'un porcko qui ait vécu plus de soixante-quinze ans, et le porcko le plus vieux qu'il ait connu était mort à soixante et onze ans, balayé en quelques mois par une succession de maladies en rafale.

Et même si, par un coup de chance, il tombait sur une infrastructure médicale qui pratiquait encore les vieux traitements de réjuvenation et de prolongement de la vie, ils avaient été trop subtilement adaptés à la biochimie humaine pour agir sur lui. Il avait entendu parler de porckos qui s'y étaient risqués, et toutes leurs tentatives s'étaient soldées par des échecs. La plupart étaient morts prématurément, le processus déclenchant des effets iatrogènes mortels.

Il n'y avait rien à faire, il était condamné à mourir d'ici dix ou quinze ans. Vingt, avec de la chance. Une chance stupéfiante. Encore moins de temps qu'il n'en avait passé sur Ararat.

« C'était la moitié de ma vie », avait-il dit à Antoinette. Mais elle n'avait pas dû comprendre ce qu'il voulait dire. Ce n'était pas seulement la moitié de la vie qu'il avait vécue jusque-là, mais une partie significative de sa vie tout court. Les vingt premières années de sa vie comptaient à peine, de toute façon. Il était vraiment né le jour

où il avait brûlé, au laser, le scorpion vert qu'il avait sur l'épaule. Les hommes faisaient des projets sur des dizaines d'années. Il pensait en termes d'années, et même de ces années il n'attendait rien de spécial.

La question était : aurait-il le courage de le reconnaître ? S'il annonçait qu'il décrochait à cause de son héritage génétique – à cause de l'emprise de la mort prématurée inhérente au package porcko global –, personne ne lui en voudrait. Tout le monde comprendrait, et il bénéficierait de la sympathie générale. Mais ce serait peut-être une erreur de renoncer au pouvoir maintenant, parce qu'il sentait l'ombre passer sur lui... L'ombre était ténue, discrète. Il était probablement seul à la voir. Ce serait une sorte de lâcheté de laisser tomber maintenant, alors qu'il pouvait encore rendre cinq ou dix années de bons et loyaux services. Il devait sûrement plus que ça à Ararat, ou aux réfugiés d'Ararat. On pourrait dire de lui ce qu'on voudrait, qu'il était violent, têtu, loyal, mais pas qu'il était lâche. Ça, sûrement pas.

Il pensa alors à Aura. Il avait la certitude absolue qu'elle ferait des adeptes. C'était encore une enfant, mais elle parlait de notions qui la dépassaient, et de loin. Elle avait, d'une certaine façon, déjà sauvé des milliers de vies en empêchant Scorpio d'attaquer les Mystifs alors qu'ils essayaient d'entraîner le *Spleen de l'Infini* à une distance raisonnable du Premier Camp. Elle avait compris ce qu'il fallait faire.

Elle n'était encore qu'une petite chose, prisonnière du berceau transparent de la couveuse, mais elle grandissait. D'ici à dix ans, à quoi ressemblerait-elle ? Il avait du mal à se projeter si loin dans l'avenir, mais il essaya quand même. Il eut une soudaine vision d'une fille qui avait l'air plus vieille que son âge, dont le visage exprimait une certitude sereine, à moins que ce ne soit le masque figé d'une fanatique qui ignorait le doute. Elle serait belle, selon les critères humains, et ce serait une meneuse d'hommes. Il la vit vêtue de la cuirasse de Skade – celle qu'elle portait lorsqu'ils l'avaient retrouvée dans l'épave de son vaisseau, sa cuirasse à camouflage optique réglée de façon permanente sur le blanc de la glace qui l'entourait.

Il se pouvait qu'elle ait raison, se dit-il. Il se pouvait qu'elle sache exactement ce qui ferait pencher les plateaux de la balance en leur faveur, dans leur combat contre les Inhibiteurs. Compte tenu de ce qu'elle leur avait déjà coûté, il l'espérait de toutes ses forces. Mais... et s'il se trompait ? Et si son rôle était de les conduire tout droit vers l'extinction, par le moyen le plus efficace ?

Non, il n'y croyait pas vraiment. S'il l'avait pensé, il l'aurait déjà tuée, et puis peut-être qu'il aurait mis fin à ses jours ensuite. Cela dit, ce n'était que l'un des risques. L'autre était qu'elle se trompe, de bonne foi. D'un certain point de vue, c'était une possibilité encore plus redoutable.

Vasko Malinin s'était déjà rangé du côté d'Aura. Ainsi, se disait

Scorpio, qu'un certain nombre de seniors. D'autres étaient neutres pour l'instant, mais pourraient prendre parti dans les jours à venir. Contre cela, contre ce qui serait sûrement le charisme magnétique de la fille, il fallait un contrepoids, quelque chose de solide, de réel, loin de l'esprit de croisade ou de l'adoration fanatique. Il ne pouvait baisser les bras maintenant. Ça pouvait l'user encore plus vite, mais il devait tenir bon. Pas forcément pour s'opposer à Aura, plutôt pour la freiner. Et si ça menait à une confrontation avec elle ou l'un de ses partisans (il les voyait déjà se regrouper derrière la fille en armure blanche), alors ça ne ferait que renforcer sa décision de rester.

Et quand Scorpio prenait une décision, il n'en changeait plus. Ce en quoi, pensait-il, il avait beaucoup en commun avec Clavain. Clavain était plus doué pour la prospective que Scorpio, mais au bout du compte sa vie entière s'était résumée à une série de prises de position nettement affirmées.

Et Scorpio pensait qu'il y avait de pires façons de vivre.

— Vous êtes content ? demanda Remontoir.

Il était assis avec Scorpio dans un module d'inspection, une cabine pressurisée agrippée par des pattes d'araignée à la paroi lisse du vaisseau interstellaire. Ils assistaient, par une ouverture ventrale – une porte de soute encadrée par des manières d'ossatures évoquant une colonne vertébrale –, au déchargement des armes secrètes. Ç'aurait été une opération délicate, même dans des conditions optimales, mais le *Spleen de l'Infini* accélérait toujours selon la trajectoire dictée par Remontoir et ses projections, et la manœuvre exigeait une attention extrême.

— Je suis content, dit Scorpio. Je pensais que vous seriez fâché. Vous demandiez toutes les armes, Rem. Je ne vous les donne pas. Vous ne m'en voulez pas ?

Remontoir eut un petit sourire entendu, comme s'il en savait plus long que Scorpio n'en oublierait jamais. Il avait préparé une flasque de thé et remplissait de minuscules gobelets de verre.

— Vous en vouloir, Scorp ? Et pourquoi devrais-je vous en vouloir ? Le risque est également partagé. Vos propres chances de survie, selon nos simulations, sont maintenant significativement réduites. Je le regrette, assurément, mais je comprends que vous ne soyez pas prêts à vous débarrasser de toutes les armes. Ce serait vraiment le saut de la foi.

— La foi, ce n'est pas mon truc, dit Scorpio.

— En réalité, il se pourrait que les armes secrètes ne changent pas grand-chose à long terme. Je ne voulais pas vous le dire plus tôt, pour ne pas démoraliser nos amis, mais nos prévisions sont peut-être trop

optimistes. Quand Ilia Volyova a foncé aux commandes de l'*Oiseau de Tempête* dans la concentration de Loups qui entourait Delta Pavonis, elle a utilisé les armes secrètes sans grand effet.

— Pour autant que nous le savons. Mais peut-être qu'elle a contribué à calmer un peu le jeu.

— Et puis peut-être aussi qu'elle n'a pas déployé les armes de la façon la plus efficace possible – elle était très mal en point, après tout –, ou peut-être que ce n'étaient pas les armes les plus redoutables de l'arsenal. Nous ne le saurons jamais.

— Et les nouvelles armes secrètes ? demanda Scorpio. Celles que vous êtes en train de fabriquer pour nous, maintenant ?

— Les armes hypométriques ? Elles se sont avérées efficaces. Vous avez vu comment elles ont dispersé la concentration de Loups autour de votre navette et du *Spleen de l'Infini* ? C'est aussi une arme hypométrique que j'ai utilisée contre l'agrégat de Loups qui vous attaquait à la surface d'Ararat.

Scorpio sirotait son thé en tenant le petit gobelet de verre à peine plus grand qu'un dé à coudre dans l'étau maladroit formé par sa main. Il avait l'impression qu'il allait le briser à tout instant.

— Ce sont les armes qu'Aura vous a appris à fabriquer ?

— Oui.

— Et vous ne savez pas encore comment elles marchent ?

— Disons que la théorie a un peu de retard sur la pratique.

— D'accord. De toute façon, même si vous pouviez me l'expliquer, je n'y comprendrais rien. Mais il m'est venu une idée. Si ce foutu truc est tellement utile, pourquoi les Loups ne l'emploient-ils pas contre nous ?

— Ça non plus, nous ne le savons pas, admit Remontoir.

— Et ça ne vous inquiète pas ? Cette nouvelle technologie comporte peut-être un problème à long terme dont vous n'avez même pas idée, et ça vous est égal ?

Remontoir haussa un sourcil.

— Quoi, voilà que vous vous mettez à penser à long terme ? Je me demande quelles surprises vous nous réservez encore !

— C'est une question légitime...

— Certes. Eh bien, oui, ça me donne à réfléchir. Il n'y a pas que ça, d'ailleurs. Mais comme nous avons le choix entre l'extinction tout de suite et la perspective d'un problème inconnu à long terme, la question ne se pose même pas.

Il regarda à travers le ventre ambré de son minuscule verre, et son œil parut grossi comme par une loupe.

— Et puis, reprit-il, il y a une autre possibilité : les Loups n'ont peut-être pas cette technologie.

Hors de l'araignée d'observation, par l'œil cerné de laiton d'un

hublot, Scorpio vit émerger l'une des armes secrètes dans une nacelle flanquée de quatre tracteurs-fusées de fabrication conjointeur. Avec son carénage art déco de bronze vert, luisant, on aurait dit une radio d'un modèle antique.

— Alors, d'où venait cette technologie ?

— Des morts. De la mémoire collective d'une quantité inouïe de civilisations éteintes, collationnées dans l'ordinateur super-géant qu'est la croûte neutronique de la matrice d'Hadès. Ces technologies n'ont apparemment pas fait de miracle pour ces espèces éteintes, et celles qu'Aura nous a transmises n'en feront peut-être pas non plus pour nous, pour notre avenir. D'un autre côté, il se peut qu'elles nous fassent gagner du temps, or rien ne prouve qu'il n'y a pas là-dedans *le truc* qui nous permettra de vaincre les Loups, et que nous n'ayons besoin que de temps pour le découvrir.

— Et vous pensez que ça pourrait être Hela, c'est ça ?

— Ça ne vous intrigue pas, Scorpio ? Vous n'avez pas envie d'aller là-bas, voir de quoi il s'agit ?

— Nous nous sommes renseignés, Rem. Hela est une boule de glace hantée par une poignée de dingues, des fanatiques religieux qui se shootent au sang contaminé par un virus d'endoctrinement...

— Et pourtant, on parle de miracles.

— Une planète à éclipses. Sauf que pas un seul individu à qui vous confieriez la fixation d'un joint de scaphandre pressurisé n'a jamais assisté à une de ces éclipses.

— Eh bien, allez voir ça. Elle se trouve dans le système de 107 Piscium. En tout cas, les Inhibiteurs n'y sont pas encore.

— Merci de l'information.

— Ce sera votre décision. Scorpio. Vous savez déjà ce qu'Aura vous recommande, mais vous n'êtes pas obligé de vous laisser influencer.

— Je ne le ferai pas.

— En tout cas, n'oubliez pas ça : 107 Piscium est un système extérieur. Les informations sur les incursions des Loups dans l'espace humain sont au mieux fragmentaires, mais on peut être sûr que quand ils arriveront, les colonies du moyeu – les mondes qui se trouvent à moins d'une douzaine d'années-lumière de la Terre – seront les premières à tomber. C'est comme ça qu'ils procèdent : ils identifient le moyeu et ils le détruisent. Ensuite, ils attaquent les colonies satellites et tous ceux qui tentent de fuir plus loin, dans les profondeurs de la galaxie.

— Bref, on n'est en sécurité nulle part, fit Scorpio avec un haussement d'épaules.

— Non. Mais compte tenu de vos responsabilités, compte tenu des dix-sept mille âmes dont vous avez maintenant la charge, il serait plus

sûr de vous diriger vers l'extérieur que de replonger vers les mondes moyeux. Mais mon petit doigt me dit que vous ferez peut-être un autre choix.

— Je n'ai pas fini ce que j'avais à faire chez moi, répondit Scorio.

— Et j'imagine que vous ne voulez pas parler d'Ararat ?

— Je veux parler de Yellowstone. De la Ceinture de Rouille. De Chasm City et de la Mouise.

Remontoir absorba la dernière goutte de son thé avec la méticulosité d'un chat.

— Je comprends que vous ayez encore des liens émotionnels avec cet endroit, mais ne sous-estimez pas le danger, si vous y retournez. Si les Loups ont massé une force autour de nous, il ne leur faudra pas très longtemps pour considérer Yellowstone comme un moyeu critique. Elle figurera tout en haut de leur liste de priorités. Si ça se trouve, ils sont déjà en train d'y construire une Planète Chanteuse, comme autour de Delta Pavonis.

— Auquel cas il y aura beaucoup de gens qui auront besoin d'être évacués.

— Vous ne pourrez jamais changer les choses au point que ça vaille la peine de courir ce risque, objecta Remontoir.

— Je peux toujours essayer, fit Scorio avec un geste vers l'énorme masse du vaisseau, par-delà le hublot de l'araignée d'inspection. Le *Spleen* a amené cent soixante-dix mille personnes de Resurgam, et je ne suis peut-être pas très fort en maths, mais ça nous laisse une certaine marge.

— Vous risqueriez toutes les vies que vous avez réussi à sauver.

— Je sais, répondit-il.

— Vous dilapideriez tout ce que vous avez gagné en quelques jours. D'autant que nous vous avons privé de vos armes secrètes.

— Je sais, répéta-t-il.

— Et vous mettriez votre propre vie en jeu.

— Je le sais aussi, et ça ne changera absolument rien, Rem. Plus vous essaieriez de m'en dissuader, plus vous m'ancrerez dans ma détermination.

— Il faudra que vous ayez l'appui des seniors.

— Soit ils m'appuient, soit ils me virent. À eux de décider.

— Il faudra aussi que le vaisseau accepte.

— Je le lui demanderai gentiment.

Les tracteurs-fusées avaient éloigné les armes secrètes à distance de sécurité du vaisseau. Il s'attendait à voir s'allumer leurs propulsions principales, les lances éclatantes dispersées par les éjections de plasma, mais l'ensemble se contenta de s'éloigner, comme poussé par une main invisible.

— Je n'approuve pas votre position, dit Remontoir, mais je la respecte. Vous me rappelez Nevil, par certains côtés.

Scorpio repensa à l'épisode de deuil ridiculement bref auquel Remontoir s'était livré.

— Je pensais que vous aviez surmonté votre deuil.

— Personne n'a oublié Clavain, fit sèchement Remontoir.

Il fit un geste en direction de la flasque, et son humeur s'améliora visiblement.

— Encore un peu de thé, Monsieur Porcky ?

Scorpio ne savait que répondre. Il regarda l'homme au visage impassible et haussa les épaules.

— Avec plaisir, Monsieur Tic-Tac.

Le chirurgien général guidait Rashmika dans le labyrinthe de la cathédrale Notre-Dame de Morwenna. Il était clair, à présent, que ce n'était pas une visite touristique. Quand elle s'attardait un peu, ralentissant pour regarder par les vitres, ou n'importe quoi d'intéressant, Grelier l'incitait à poursuivre, courtoisement mais fermement, en tapotant les parois et le sol avec sa canne, l'air de dire : « Pressons, pressons. »

« Le temps, c'est de l'argent, mademoiselle Els », répétait-il. Ou bien : « Allons, allons, nous avons plus important à faire. »

— Vous ne pourriez pas me dire de quoi il retourne ? fit-elle enfin. Ça m'avancerait.

— Je ne crois pas, répondit-il. D'ailleurs, vous voyez bien que nous avançons déjà !

Il n'avait pas tort, force lui était d'en convenir. Mais ça ne lui plaisait pas beaucoup.

— Qu'est-il arrivé à la Catherine de Fer ? demanda-t-elle, déterminée à ne pas abandonner si facilement.

— Rien, à ma connaissance. Il y a eu un changement d'affectation. Rien d'important. Vous êtes toujours au service de la Première Église Adventiste. Vous avez été mutée dans une autre cathédrale, c'est tout. Franchement, ajouta-t-il en se tapotant l'aile du nez comme s'il lui faisait une confidence, vous vous en sortez plutôt bien. Vous n'imaginez pas à quel point il est difficile d'intégrer la Morwenna, ces temps-ci. Tout le monde veut travailler dans la cathédrale la plus historique de la Voie.

— On m'a fait comprendre que sa popularité en avait pris un coup, ces temps-ci justement, insinua-t-elle.

Grelier la regarda.

— Que voulez-vous dire, mademoiselle Els ?

— Le doyen veut lui faire prendre le pont. Enfin, c'est ce qu'on dit.

— Et alors ?

— Alors, chirurgien général, on dirait que les gens ne se battent pas pour rester. Nous sommes loin de la traversée ?

— La navigation n'est pas mon rayon.

— Vous savez exactement à quelle distance nous en sommes, insista-t-elle.

Il lui lança un sourire qu'elle jugea déplaisant. Carnassier.

— Vous êtes très forte, mademoiselle Els. Exactement comme je l'espérais.

— Forte, chirurgien général ?

— Le don de lire sur les visages. De savoir si on vous ment ou non. C'est votre truc, hein ? Votre petit talent de société ?

Ils étaient arrivés au pied de ce que Rashmika estima être la Tour de l'Horloge. Le chirurgien général introduisit une clé dans la serrure d'une porte en bois et les fit entrer dans un compartiment privé aux parois faites d'une grille de fer. À l'intérieur, il appuya sur une série de boutons de laiton et la cabine commença à monter. Rashmika regarda la cage de l'ascenseur glisser derrière la grille. Les parois furent bientôt remplacées par du verre teinté, et tandis qu'ils passaient derrière les facettes colorées, la lumière changeait dans la cabine : verte, rouge, dorée, puis d'un bleu cobalt qui teinta la tignasse blanche du chirurgien général en bleu électrique.

— Je voudrais bien savoir où vous m'emmenez, insista-t-elle.

— Vous avez peur ?

— Un peu.

— Il ne faut pas, répondit-il.

Elle vit qu'il disait la vérité, telle qu'il la percevait, du moins, ce qui l'apaisa légèrement.

— Vous serez très bien traitée, croyez-moi. Vous nous êtes trop précieuse pour qu'il en soit autrement.

— Et si je ne voulais pas rester ?

Il détourna le regard, jeta un coup d'œil par la vitre. La lumière détoura ses traits d'un feu mourant. Sa force musculaire, compacte, son faciès de bulldog lui faisaient penser à des artistes de cirque qu'elle avait vus dans les malterres. En réalité, c'étaient des mineurs sans emploi qui faisaient la tournée des villages pour améliorer leurs revenus. Il aurait pu être acrobate, ou avaleur de feu.

— Vous n'avez qu'à partir, dit-il en se tournant vers elle. Nous n'aurions aucun intérêt à vous garder ici contre votre gré. Vous ne pouvez nous être utile que si vous y mettez de la bonne volonté.

Peut-être qu'elle ne voyait pas clair dans son jeu, mais elle ne pensait pas qu'il mentait à ce sujet non plus.

— Je ne sais toujours pas..., commença-t-elle.

— J'ai bien travaillé, répondit-il. Vous êtes un *rara avis*, mademoiselle Els. Un oiseau rare. Vous avez un don rare, et vous le possédez à un degré remarquable. Vous êtes en dehors des limites de l'épure. Je doute qu'il y ait quelqu'un qui vous ressemble tout à fait à la surface d'Hela.

— Je vois quand les gens mentent, c'est tout, dit-elle.

— Vous voyez bien plus que ça. Regardez-moi, là, fit-il avec un

sourire. Est-ce que je souris parce que je suis vraiment heureux, mademoiselle Els ?

C'était le même rictus cruel qu'elle avait déjà vu.

— Je ne pense pas.

— Vous avez raison. Et vous savez pourquoi vous pouvez le dire ?

— Parce que c'est évident, répondit-elle.

— Ça l'est pour moins d'une personne sur mille. Quand je souris sur commande – comme je viens de le faire –, je n'utilise qu'un muscle de mon visage : le grand zygomatique. Alors que quand je souris spontanément – ce qui n'arrive pas très souvent, je dois l'avouer –, je ne contracte pas seulement le grand zygomatique, mais aussi les orbiculaires, *orbicularis oculi, pars lateralis*. Les muscles qui entourent l'œil, fit-il en portant le doigt à sa tempe. La plupart des gens sont incapables de contracter volontairement ce muscle. C'est mon cas, par exemple. Inversement, la plupart des gens ne peuvent l'empêcher de se contracter quand ils sont sincèrement contents. Rares sont ceux qui perçoivent ces détails, ajouta-t-il avec un nouveau sourire. Et quand ils les remarquent, c'est de façon subliminale, cette information cruciale est noyée sous l'afflux de messages sensoriels, et ignorée. Mais pour vous, ces choses sont d'une évidence à hurler. Elles retentissent comme des trompettes. Vous ne pouvez, les ignorer.

— Je me souviens de vous, maintenant, dit-elle.

— J'étais là, lorsque votre frère a passé son entretien de recrutement, en effet. Je me rappelle les histoires que vous avez faites quand ils lui ont menti.

— Ils mentaient donc !

— Vous l'avez toujours su.

Elle le regarda dans les yeux, à l'affût de la moindre nuance.

— Vous savez ce qui est arrivé à Harbin ?

— Oui, répondit-il.

La cage d'ascenseur s'arrêta dans un bruit de ferraille.

Grelier la fit entrer dans le donjon du doyen, une pièce hexagonale bourrée de miroirs. Elle se vit venir à sa propre rencontre, l'air sidérée, fragmentée comme un portrait cubiste. Dans la confusion kaléidoscopique de reflets, elle ne remarqua pas immédiatement le doyen. Elle vit d'abord le panorama à travers les vitres, la courbure blanche de l'horizon d'Hela qui venait lui rappeler la petitesse de son monde, et le scaphandre – l'étrange scaphandre grossièrement soudé. Elle le reconnaissait : c'était celui de l'insigne adventiste. Elle en eut la chair de poule. La seule vue du scaphandre la mit profondément mal à l'aise. Il avait quelque chose de spécial, une sorte de présence maléfique, puissante, qui emplissait la pièce, comme si un visiteur

était dissimulé à l'intérieur.

Rashmika passa devant le scaphandre. Son trouble s'accroissait encore, à croire que des rayons invisibles s'enfonçaient dans sa tête, atteignant les recoins les plus secrets de son esprit. Ça ne lui ressemblait pas de réagir de façon tellement irrationnelle devant un objet de toute évidence inanimé, mais le scaphandre avait un pouvoir indéniable. Peut-être recelait-il un dispositif inducteur d'angoisse. Elle avait entendu parler de choses de ce genre ; des instruments vitaux dans certaines sphères de négociation. Ils stimulaient les zones du cerveau qui provoquaient la sensation de terreur et l'impression d'une présence invisible.

Maintenant qu'elle avait trouvé une explication au pouvoir du scaphandre, elle se sentait moins perturbée par lui. Elle fut quand même soulagée quand elle arriva de l'autre côté de la pièce. C'est alors qu'elle vit le doyen. Elle crut tout d'abord qu'il était mort. Il était allongé sur une sorte de lit médicalisé, les mains croisées sur une couverture qui lui montait jusqu'à la poitrine, dans la position traditionnelle des trépassés. Sauf que sa poitrine se soulevait. Et que ses yeux – maintenus en position ouverte, comme en vue d'une sorte d'examen – étaient horriblement vivants dans leurs orbites. Ils tremblotaient, pareils à de petits œufs chauds, sur le point d'éclore.

— Mademoiselle Els, commença le doyen. J'espère que vous avez fait bon voyage.

Elle ne pouvait croire qu'elle était en sa présence.

— Doyen Quaiche... J'avais entendu dire... Je croyais...

— Que j'étais mort, mademoiselle Els ? fit-il d'une voix rauque, sèche, le genre de bruit qu'un insecte aurait pu produire en frottant ses élytres l'un contre l'autre. Il faut croire que la nouvelle de mon trépas a été grandement exagérée. Du reste, la congrégation me voit régulièrement.

— Les rumeurs sont compréhensibles, intervint Grelier, qui fouillait dans une armoire à pharmacie. Vous ne vous montrez jamais hors de Notre-Dame de Morwenna, alors comment voudriez-vous que le restant de la population soit au courant ?

— J'ai du mal à me déplacer. Enfin... asseyez-vous, mademoiselle Els. Vous voulez du thé ? fit Quaiche en indiquant une petite table hexagonale placée parmi les miroirs. Servez-vous, mettez-vous à l'aise. Nous avons beaucoup à nous dire.

— Écoutez, Doyen, je voudrais bien savoir pourquoi je suis ici.

— Grelier ne vous a rien dit ? Je vous avais demandé de mettre notre jeune invitée au courant, Grelier. Je vous avais demandé de ne pas la laisser dans le brouillard.

Grelier se détourna du mur et s'approcha de Quaiche avec des flacons et des cotons-tiges.

— Je lui ai dit exactement ce que vous m'aviez demandé de lui dire : que nous requérions ses services, et que sa sensibilité aux micro-expressions faciales pourrait nous être utile.

— Vous ne lui avez rien dit d'autre ?

— Absolument rien.

Rashmika s'assit et se versa un peu de thé. Elle ne voyait guère de raison de refuser. Elle avait très soif, de toute façon.

— Je suppose que vous avez besoin de mon aide, risqua-t-elle. Vous avez besoin de mon don, pour une raison ou une autre. Il y a quelqu'un à qui vous n'êtes pas sûr de pouvoir vous fier. Je chauffe ? fit-elle en sirotant son thé.

Quelque opinion qu'elle puisse avoir de ses hôtes par ailleurs, leur thé était bon.

— Vous faites plus que chauffer, mademoiselle Els, remarqua Quaiche. Vous avez toujours été aussi futée ?

— Si j'étais vraiment futée, je ne suis pas sûre que je serais assise ici.

Grelier se pencha sur le doyen et commença à lui tamponner les yeux. Elle ne voyait plus leurs visages.

— On dirait que vous avez des réticences, dit le doyen. Et pourtant, tout semble indiquer que vous étiez assez impatiente de rejoindre la Morwenna.

— C'était avant que j'apprenne où elle allait, Doyen. Je peux vous demander si nous sommes encore loin du pont ?

— Deux cent cinquante-six kilomètres, répondit-il.

Rashmika décida de s'accorder une pause. Elle sirota calmement son thé. À l'allure d'escargot à laquelle les cathédrales avançaient, deux cent cinquante-six kilomètres constituaient une distance suffisante pour que le problème ne soit pas immédiat. C'était un réconfort. En même temps, une autre partie de son esprit lui susurrait qu'en fait ils en étaient beaucoup plus près qu'elle ne l'aurait voulu. Un tiers de mètre à la seconde, ça n'avait pas l'air très rapide, mais il y avait beaucoup de secondes dans une journée.

— Nous y arriverons d'ici dix jours, ajouta le doyen.

Rashmika reposa sa tasse.

— Dix jours, ça ne fait pas beaucoup de temps, Doyen. Est-ce que c'est vrai, ce qu'on dit : vous allez faire traverser le Gouffre de l'Absolution à la Morwenna ?

— Si Dieu le veut.

Ce n'était pas ce qu'elle avait envie d'entendre.

— Pardonnez-moi, Doyen, mais je n'avais vraiment pas prévu, en venant ici, de mourir dans une grande envolée suicidaire...

— Personne ne va mourir, dit-il. Le pont peut supporter le poids d'une caravane de ravitaillement tout entière, c'est prouvé. Les

mesures n'ont jamais détecté un angström de fléchissement, quelle que soit la charge.

— Mais aucune cathédrale ne l'a jamais franchi.

— Une seule a essayé, à ce jour, et elle a échoué, pour une question de guidage, pas du fait d'un problème lié à la structure du pont.

— Vous voulez dire que vous pensez avoir plus de chance ?

— J'ai les meilleurs ingénieurs de toutes les cathédrales de la Voie. Et la meilleure cathédrale, aussi. Oui, mademoiselle Els, nous allons réussir. Nous allons réussir, et plus tard vous raconterez à vos enfants que vous avez eu la chance d'entrer à mon service en ce faste jour.

— J'espère sincèrement que vous avez raison.

— Grelier vous a dit que vous pouviez partir à tout moment ?

— Oui, répondit-elle d'un ton hésitant.

— C'était la vérité, mademoiselle Els. Finissez votre thé, et partez tout de suite. Personne ne vous en empêchera, et je ferai en sorte que vous trouviez du travail à la Catherine de Fer. Un bon travail.

Elle se mordit la langue pour ne pas répliquer : « Le même bon travail que vous avez promis à mon frère ? »... Il était trop tôt pour remettre le nom d'Harbin sur le tapis. Elle avait réussi à arriver jusque-là, et une chance extraordinaire, ou une malchance invraisemblable, l'avait propulsée au cœur de l'organisation de Quaiche. Elle ne savait pas encore ce qu'on attendait d'elle au juste, mais elle savait qu'elle ne devait pas gâcher cette occasion par une question imprudente, provocante. Et puis elle avait une autre raison de s'abstenir : elle redoutait la réponse.

— Je reste, répondit-elle, ajoutant très vite : Pour le moment. Jusqu'à ce que nous ayons abordé tous les sujets à fond.

— C'est très sage, mademoiselle Els, répondit Quaiche. Maintenant, vous voulez bien me faire une petite faveur ?

— Ça dépend, répondit-elle.

— Je voudrais seulement que vous restiez assise ici, à savourer votre thé. Quelqu'un va entrer dans cette pièce et nous allons avoir une petite conversation. J'aimerais que vous l'observiez – attentivement, mais discrètement –, et que vous me fassiez part de vos observations quand le visiteur sera parti. Ce ne sera pas long, et vous n'aurez pas besoin de dire quoi que ce soit en sa présence. En réalité, il vaudrait mieux que vous vous en absteniez.

— C'est pour ça que vous avez besoin de moi ?

— En partie, oui. Nous discuterons ensuite des conditions de votre engagement. Considérez que ceci fait partie de la procédure de recrutement.

— Et si j'échoue ?

— Ce n'est pas un test. Votre don a déjà été évalué, mademoiselle Els. Vous avez passé les épreuves haut la main. Dans ce cas précis, je vous demande seulement une observation honnête. Vous avez fini, Grelier ? Arrêtez de me tripoter. On dirait une petite fille qui joue avec sa poupée !

Grelier commença à ranger ses cotons-tiges et ses onguents.

— J'ai fini, dit-il sèchement. Il n'y a plus de pus. L'abcès ne suinte presque plus.

— Encore un peu de thé avant l'arrivée de notre visiteur, mademoiselle Els ?

— Non, merci, fit-elle en refermant ses doigts sur sa tasse vide.

— Grelier, faites entrer le représentant ultra, et puis allez vaquer à vos occupations.

Le chirurgien général referma l'armoire à pharmacie, dit au revoir à Rashmika et quitta la pièce. Elle entendit le tapotement de sa canne dans le lointain.

Rashmika attendit. Maintenant que Grelier était parti, elle se sentait mal à l'aise en présence de Quaiche. Elle ne savait pas quoi dire. Elle n'avait jamais eu envie de le rencontrer en personne. Elle trouvait même cette idée déplacée. C'était son organisation qu'elle voulait infiltrer, et encore, seulement jusqu'au niveau nécessaire pour retrouver Harbin. Elle se fichait pas mal de ce qu'elle serait obligée de faire pour ça ; Quaiche ne l'avait jamais intéressée personnellement. Sa mission était égoïste, uniquement centrée sur le destin de son frère. Si l'Église adventiste menait la vie dure aux habitants d'Hela et les réduisait à la misère, ce n'était pas son problème mais le leur : la population était complice de son sort. Les gens étaient presque aussi responsables de leur malheur que Quaiche. Et elle n'était pas venue changer la situation, à moins que ça ne l'empêche d'agir.

Le représentant finit par arriver. Rashmika le regarda entrer, se rappela qu'elle ne devait rien dire et supposa qu'elle ne devait même pas le saluer.

— Entrez, Triumvir, fit Quaiche, sa couchette se redressant jusqu'à une position presque assise. Entrez, et ne vous inquiétez pas. C'est mon assistante. Rashmika Els. Rashmika, je vous présente le Triumvir Guro Harlake, capitaine du gobe-lumen *Tout passe, même ça*, qui vient d'arriver de Sky's Edge.

L'Ultra était supporté par un système de translation rouge. Sa peau avait la blancheur lisse d'un bébé reptile, légèrement écailleuse – mais ses écailles étaient peut-être tatouées –, et il avait des lentilles de contact jaunes, fendues par une pupille verticale. Ses cheveux blancs, courts, retombaient sur son visage en une frange raide, qui faisait assez dandy. Ses ongles longs, verts, tranchants comme des faucilles, cliquetaient contre l'armature de son dispositif mobile.

— Nous avons été le dernier vaisseau à quitter Sky's Edge lors de l'évacuation, dit-il. Il y avait des vaisseaux derrière nous, mais ils ne s'en sont pas tirés.

Il avait une voix plus grave que Rashmika ne s'y attendait.

— Combien de systèmes sont tombés, depuis ? demanda Quaiche.

— Huit... neuf. Peut-être même plus, maintenant. Les nouvelles mettent des dizaines d'années à nous parvenir. La Terre serait toujours indemne, mais on a eu la confirmation que Mars et les régimes joviens, dont la Demarchie Européenne et Gilgamesh Isis, ont été attaqués. Personne n'a plus jamais eu de nouvelles de Sion ni de Prospekt. On dit que tous les systèmes finiront par succomber. Ce n'est qu'une question de temps avant qu'ils nous trouvent tous.

— Alors, pourquoi vous êtes-vous arrêté ici ? Vous auriez mieux fait de fuir la menace en allant plus loin, non ?

— Nous n'avions pas le choix, répondit l'Ultra. Notre contrat exigeait que nous amenions nos passagers sur Hela. Et nous attachons une grande importance aux contrats.

— Un Ultra honnête ? Où va le monde !

— Nous ne sommes pas tous des vampires assoiffés de sang. Quoi qu'il en soit, nous devons nous arrêter, et pas seulement parce que nos cryonisés voulaient venir ici en pèlerinage. Nous avons des problèmes de bouclier thermique. Nous ne pourrions effectuer aucun transit interstellaire avant d'avoir procédé à des réparations majeures.

— Coûteuses, j'imagine, avança Quaiche.

Le Triumvir inclina la tête.

— C'est pour ça que nous avons cette conversation, Doyen Quaiche. Nous avons entendu dire que vous aviez besoin des services d'un bon vaisseau, aux fins de protection. Vous vous sentez menacés.

— Le problème n'est pas que nous nous sentons menacés, rectifia-t-il. C'est juste qu'en ces temps... il faudrait que nous soyons fous pour ne pas vouloir protéger nos arrières, non ?

— Les Loups sont à votre porte, fit l'Ultra.

— Les Loups ?

— C'est comme ça que les Conjoiners ont appelé les machines des Inhibiteurs, juste avant d'évacuer l'espace humain, il y a un siècle. Si nous avions eu un peu de bon sens, nous les aurions tous suivis.

— Dieu nous protégera, fit Quaiche. C'est ce que vous pensez, n'est-ce pas ? Et quand bien même vous ne le penseriez pas, c'est ce que vos passagers croient, sans quoi ils n'auraient pas entrepris ce pèlerinage. Ils savent qu'il va se passer quelque chose, Triumvir. Les éclipses auxquelles nous avons assisté ne sont que les prémices – le compte à rebours – d'un événement véritablement miraculeux.

— Ou véritablement cataclysmique, rectifia l'Ultra. Doyen, nous ne sommes pas ici pour commenter l'interprétation d'un phénomène

astronomique atypique. Nous sommes strictement positivistes. Nous ne croyons qu'à notre vaisseau et à son coût de fonctionnement. Et nous avons vraiment besoin d'un nouveau bouclier. Quelles seraient les conditions d'une éventuelle collaboration ?

— Vous positionnez votre vaisseau en orbite autour d'Hela. Vos armes feront l'objet d'une inspection destinée à vérifier leur efficacité opérationnelle. Évidemment, un groupe de délégués adventistes sera affecté à bord de votre vaisseau pendant toute la durée du contrat. Ils auront le contrôle complet des armes, et décideront qui et ce qui constitue une menace pour la sécurité d'Hela. En dehors de cela, ce sera comme s'ils n'étaient même pas là. En échange de votre protection, nous vous accorderons le statut de gobe-lumen favorisé. Si vous jouez honnêtement le jeu, vous repartirez d'ici avec un nouveau bouclier, et même beaucoup, beaucoup plus, fit Quaiche en agitant la main comme on chasse un insecte.

— Ça paraît très tentant, fit l'Ultra en tapotant de ses ongles le pectoral de son dispositif mobile. Mais ne sous-estimez pas le risque que nous prenons en amenant notre vaisseau si près d'Hela. Nous savons tous ce qui est arrivé à l'*Ascension Gnostique*.

— C'est pourquoi les termes de l'accord sont tellement généreux.

— Et la question des délégués adventistes ? Il est exceptionnel que nous autorisions quelqu'un à monter à bord de nos bâtiments, vous devez le savoir. Nous pourrions peut-être accueillir deux ou trois représentants triés sur le volet, mais seulement après qu'ils auront subi un scraping approfondi...

— Cette clause n'est pas négociable, coupa Quaiche. Désolé, Triumvir, mais la transaction se ramène à une seule question : avez-vous, oui ou non, besoin de ce bouclier ?

— Il faut que nous y réfléchissions, répondit l'Ultra.

Plus tard. Quaiche interrogea Rashmika sur ses observations. Elle lui dit ce qu'elle avait remarqué, réduisant ses remarques à ce qu'elle était sûre d'avoir détecté et non à de vagues intuitions.

— Il était sincère, dit-elle. Jusqu'au moment où vous avez parlé des armes ; là, il n'a pas été tout à fait franc. Son expression a changé, juste un instant. Je ne saurais dire ce que c'était exactement, mais je sais ce que ça veut dire.

— Sans doute une contraction du grand zygomatique, associée à une inclinaison des commissures des lèvres faisant intervenir le risorius. Une flexion du mentalis – un haussement de menton, avança Grelier, les doigts croisés devant son visage.

Il avait enlevé son scaphandre pressurisé et portait maintenant une soutane adventiste d'un gris uni.

— Vous avez vu tout ça, chirurgien général ? s'étonna Rashmika.

— Oui, mais pour cela il a fallu que j'examine au ralenti les images de la caméra espion, et que j'enclenche une routine interprétative fastidieuse et pas forcément fiable. Pour un Ultra, il était plutôt expressif. Mais ce n'était pas en temps réel, et tout cela, c'est le logiciel qui l'a détecté, je ne l'ai pas vu par moi-même. Pas viscéralement. Pas comme vous, Rashmika : instantanément, comme écrit en lettres de feu.

— Il cachait quelque chose, dit-elle. Si vous aviez insisté sur le chapitre des armes, il vous aurait menti effrontément.

— Ses amies ne sont donc pas ce qu'il prétend, fit Quaiche.

— Alors il ne peut nous être d'aucune utilité, poursuivit Grelier. Rayez-le de la liste.

— Nous allons le garder, juste au cas où. Le principal, c'est le vaisseau. Nous pouvons toujours améliorer son armement en cas de nécessité.

Grelier leva les yeux sur son maître, regardant par-dessus le clocher formé par ses doigts.

— Ce qui réduirait à néant l'utilité de l'opération, non ?

— Peut-être, fit Quaiche, l'air irrité par la remarque de son médecin. Enfin, il y a d'autres candidats. J'en ai déjà deux autres qui attendent à la cathédrale. Puis-je espérer, Rashmika, que vous accepterez d'assister à d'autres entretiens ?

Elle se versa un peu de thé.

— Envoyez-les toujours, dit-elle. De toute façon, je n'ai pas d'autre rendez-vous...

*Espace interstellaire,
parages de Pi Eridani 40, 2675*

Scorpio arpentait le vaisseau depuis des heures. C'était encore la pagaille dans les niveaux supérieurs, où l'on achevait de dispatcher les derniers arrivants. Il y avait de plus petites poches de chaos en une douzaine d'autres endroits, mais le *Spleen de l'Infini* était vraiment un énorme vaisseau. Il s'émerveillait que la présence des dix-sept mille nouveaux arrivants se fasse aussi discrète dès qu'il s'éloignait des zones de répartition strictement encadrées. La majeure partie du vaisseau était toujours aussi vide et pleine d'échos, comme si tous les nouveaux arrivants étaient des spectres issus de son imagination.

Mais le vaisseau n'était pas complètement désert, même loin des zones de dispatching. Il s'arrêta devant une vitre qui donnait sur un puits vertical, d'une profondeur insondable, éclairé par une lumière rouge. Il distinguait, au fond, une structure métallique qui lui était rigoureusement étrangère. On aurait dit l'un de ces arbres qu'il avait vus dans la clairière. Sauf que celui-ci était fait de parties innombrables, qui rappelaient un peu des feuilles très fines, disposées en spirale autour d'un axe étroit, de la longueur du puits. Les détails étaient trop nombreux pour qu'il les perçoive tous ; la géométrie trop rigoureuse, la perspective trop verticale. Rien que de regarder cette étrange sculpture en forme d'arbre, il en avait mal au cœur, comme si c'était une arme conçue pour bouleverser la perception.

Des droïdes pareils à des insectes noirs aux mouvements méthodiques et prudents s'affairaient parmi les feuilles. Des silhouettes humaines en combinaison noire étaient accrochées à des harnais, à distance de sécurité des délicates circonvolutions de la structure en cours d'élaboration. Les droïdes transportaient sur leur dos des pièces de métal qu'ils encastraient dans des fentes forées avec précision. À part observer les machines, suspendus dans leurs harnais, les êtres humains – des Conjoiners – n'avaient pas l'air de faire grand-chose, mais en réalité ils dirigeaient les opérations à un niveau

fondamental, qui faisait appel à une intense concentration, leur esprit traitant plusieurs tâches à la fois à la façon d'un multiprocesseur, grâce à des chemins de pensée parallèles.

Ce n'étaient là que quelques-uns des Conjoinneurs qui étaient à bord du vaisseau. Ils étaient des douzaines, des centaines peut-être. C'était tout juste s'il arrivait à les distinguer les uns des autres. En dehors de quelques variations mineures de carnation, de structure osseuse – et de sexe –, ils paraissaient tous issus de la même chaîne de production. Ils portaient la crête, comme les spécimens avancés que Skade avait recrutés pour sa force d'intervention. Ils ne se parlaient pas entre eux, et ils n'étaient pas à l'aise quand ils devaient parler à des non-Conjoinneurs. Ils bredouillaient et commettaient des fautes de prononciation, de grammaire et de syntaxe élémentaires qui auraient fait honte à un porcko. Scorpio savait qu'ils travaillaient et communiquaient à un niveau entièrement non verbal. Pour eux, l'expression verbale, même accrue par le lien mental, était aussi primitive que les échanges de signaux de fumée. À côté d'eux, Clavain et Remontoir étaient des reliques égrotesques de l'âge de pierre. Même Skade se serait sentie vaguement inadaptée parmi ces nouvelles créatures longilignes.

Et même si les Loups perdaient, se disait Scorpio, si les seuls êtres humains qui restaient pour s'en réjouir étaient ces silencieux Conjoinneurs, le jeu en vaudrait-il la chandelle ?

La réponse n'était pas évidente.

Au-delà de leur silencieuse étrangeté, de leur économie de mouvements et de leur rigoureuse inexpressivité, c'était l'aisance, cette facilité avec laquelle ils avaient accordé leur loyauté à Remontoir, qui le terrifiait le plus. À aucun moment ils n'avaient reconnu que leur soumission à Skade avait été une erreur. Ils prétendaient n'avoir fait que suivre la ligne de plus forte pente, pour le bien suprême du Nid Maternel. Pendant un moment, ce chemin les avait amenés à apporter leur concours aux projets de Skade. À présent, ils étaient ravis de suivre Remontoir. Scorpio se demandait ce qui, dans cette attitude, était dû aux exigences de la situation, et ce qui procédait d'un respect pour l'histoire et les traditions du Nid. Maintenant que Galiana et Clavain étaient morts, Remontoir était probablement le plus vieux Conjoinneur en vie.

Scorpio n'avait pas le choix ; il devait accepter les techniciens conjoinneurs. De toute façon, ils ne resteraient pas là. S'ils voulaient rentrer chez eux, à bord du *Lumière Zodiacale* et des autres vaisseaux, ils devraient repartir d'ici moins de huit jours. Ils étaient déjà moins nombreux qu'au début.

Ils avaient contribué à la réinstallation des usines de nanotechnologie, qu'ils avaient vaccinées contre la Peste afin de

garantir leur fonctionnement dans l'environnement contagieux du *Spleen de l'Infini*. Grâce aux nouveaux plans et aux matières premières modifiées, les forges accouchaient de technologies inédites, étincelantes, au fonctionnement radicalement étranger. Les plans montraient comment les composants vierges devaient être assemblés en de nouvelles formes encore plus vastes – et tout aussi étrangères. Ces machines grandissaient encore et toujours dans des cages d'ascenseur évidées qui parcouraient toute la longueur du *Spleen de l'Infini* – exactement comme celle dans laquelle Scorpio regardait en ce moment précis. La chose qui ressemblait à un interminable arbre argenté, à une turbine d'une complexité étourdissante ou à une vision non humaine, déformée, d'un ADN inconnu était une arme hypométrique. Le capitaine, qui aurait pu à tout moment reconfigurer son architecture intérieure, écraser les puits et les anéantir irrémédiablement, devait être conscient de leur valeur, car il tolérait leur activité.

Partout ailleurs, les Conjoinneurs rampaient dans la peau du vaisseau, installant un réseau de moteurs cryoarithmeticques aussi petits que des cœurs, qui constituaient autant de blessures béantes dans le corpus de la thermodynamique classique. Scorpio se rappelait ce qui était arrivé à la corvette de Skade quand ses moteurs cryoarithmeticques s'étaient détraqués. La fuite de refroidissement avait dû amorcer une minuscule étincelle de glace, plus petite qu'un cristal de neige. Qui avait grossi sans que rien ne l'arrête, les moteurs bloqués dans une boucle de rétroaction démente, avalant un peu plus de chaleur à chaque cycle computationnel, le froid nourrissant le froid. Dans l'espace, la température du vaisseau serait simplement tombée à une distance quantique du zéro absolu. Sur Ararat, où il y avait un océan à portée de main, un iceberg s'était formé.

Certains Conjoinneurs rampaient à travers les moteurs originels du vaisseau, agissant sur les réactions provoquées dans leurs entrailles. D'autres, incrustés comme des tiques ou des berniques dans l'architecture contournée de la coque, installaient des armes additionnelles et des dispositifs de blindage. D'autres encore, dans les entrailles du vaisseau, loin de tous les autres secteurs d'activité, assemblaient les systèmes supprimeurs d'inertie testés lors de la poursuite du *Lumière Zodiacale*, de Yellowstone à Resurgam. Scorpio savait que c'était une technologie non humaine que les hommes s'étaient appropriée sans le concours d'Aura, et qu'ils n'avaient jamais réussi à la faire fonctionner de façon fiable. Par la suite, Aura leur avait dit comment la modifier pour la rendre plus sûre. Mais lorsque Skade avait tenté d'utiliser la même technologie pour dépasser la vitesse de la lumière, sa tentative avait dramatiquement échoué, et Aura avait refusé de leur révéler les secrets susceptibles de permettre

une autre tentative. La technologie supraluminique ne figurait pas au nombre de ses cadeaux.

Il regarda des droïdes glisser une autre lame en place. Le système avait l'air fini une journée auparavant, mais depuis, il avait triplé. Scorio se demanda quand il serait achevé – et ce qu'il ferait au juste à ce moment-là –, puis il se détourna de la vitre, le cœur lourd, plein d'appréhension.

— Scorp...

Il réprima un sursaut. Il se croyait seul. Et il fut encore plus surpris de voir Vasko Malinin. Il s'obligea à un sourire qui n'engageait à rien.

— Tiens, Vasko. Qu'est-ce qui vous amène ici ?

— Je vous cherchais.

Vasko portait un uniforme tout neuf de la Ligue de Sécurité. Même ses bottes étaient propres, ce qui tenait du miracle à bord du *Spleen*. Il était éclairé latéralement par la lumière rouge montant du puits de l'arme hypométrique, ce qui le faisait paraître à la fois jeune et féroce.

— Eh bien, vous m'avez trouvé.

— On m'avait dit que vous étiez descendu. Un sacré truc, hein ? fit-il en jetant un coup d'œil par la vitre.

— J'y croirai quand je verrai ce truc faire autre chose que d'avoir l'air joli.

— Toujours sceptique ?

— Il faut bien que quelqu'un le soit.

Scorio vit alors que Vasko n'était pas seul. Une silhouette se dressait derrière lui. Quelques années auparavant, il aurait vu de qui il s'agissait ; maintenant, il avait du mal à distinguer les détails quand l'éclairage était mauvais.

— Ana ? fit-il en plissant les paupières.

Khouri s'avança dans la flaque de lumière rouge. Elle portait une grosse capote, des gants, d'énormes bottes qui lui montaient aux genoux – beaucoup plus sales que celles de Vasko –, et elle tenait dans ses bras un ballot oblong, emballé dans une espèce de couverture blanche, matelassée. Il y avait une minuscule ouverture en haut, près du creux de son bras.

— Aura ? fit Scorio, étonné.

— Elle n'a plus besoin de la couveuse, maintenant, dit Khouri.

— Elle n'en a peut-être plus besoin, mais...

— Le docteur Valensin dit que ça entrave sa croissance. Elle est trop forte pour ça. Ça lui faisait plus de mal que de bien. Et puis elle m'a dit qu'elle voulait en sortir, ajouta Khouri en rapprochant son visage de l'ouverture du ballot, ses yeux rencontrant le regard invisible de sa fille.

- J'espère que Valensin sait ce qu'il fait, répondit Scorpio.
- Il le sait, Scorp. Et Aura aussi, ce qui est plus important.
- Ce n'est qu'une enfant. Et encore, dit-il tout bas.
- Tenez, prenez-la.

Khouri s'avança et lui tendit le petit paquet entouré de langes. Il aurait voulu refuser. D'abord il ne se sentait pas sûr de pouvoir tenir un trésor aussi fragile et précieux qu'un nouveau-né, et puis une voix le mettait en garde. Il ne devait pas établir de contact physique avec elle. Une autre voix, plus discrète, lui rappelait qu'ils étaient déjà liés par le sang. Quel mal pourrait en sortir ?

Il prit Aura et la tint contre sa poitrine, juste assez serrée pour être sûr de ne pas la laisser tomber. Elle était étonnamment légère. Il fut surpris que cette enfant – cet atout contre quoi ils avaient échangé leur chef – puisse être aussi dépourvue de substance.

— Scorpio.

Ce n'était pas la voix de Khouri. Ce n'était pas une voix d'adulte ; même pas une voix d'enfant. C'était plutôt un son croassant, gargouillant, qui reproduisait vaguement son nom.

Il baissa les yeux sur le ballot, regarda par l'ouverture. Le visage d'Aura se tourna vers lui. Ses yeux étaient encore des fentes collantes, étroitement fermées. Elle avait une bulle au coin des lèvres.

— Elle ne vient pas de dire mon nom... ? fit-il, incrédule.

— Si, confirma Aura.

Il éprouva, l'espace d'un instant, la tentation de lâcher le paquet. La chose qu'il tenait là, dans ses bras, *n'était pas comme il aurait fallu*. Elle n'aurait pas dû exister dans cet univers. Puis le réflexe honteux passa aussi vite qu'il était né. Il détourna le regard du petit visage rouge.

— Elle ne me voit même pas, dit-il.

— Non, Scorp, confirma Khouri. Elle ne peut pas. Ses yeux n'y voient pas encore. Mais les miens, si. Et c'est tout ce qui compte.

Dans tout le vaisseau, les techniciens de Scorpio travaillèrent nuit et jour à installer des systèmes d'écoute. Ils fixèrent aux plafonds et aux parois des micros et des baromètres qui venaient d'être fabriqués, déroulèrent des kilomètres de câbles, les faisant passer dans les canaux et les conduites de l'anatomie du capitaine, les épissurant aux points focaux, les torsadant en gros cordons ombilicaux qui couraient jusqu'aux points de traitement centraux. Ils testèrent leur installation, en garnissant les étais et les cloisons, ouvrant et refermant les portes étanches pour créer de soudains courants d'air d'une partie du vaisseau à l'autre. Le capitaine les tolérait et s'efforçait même, apparemment, de leur faciliter la tâche. Mais il n'avait pas un contrôle

absolu de son processus de reconfiguration. Les lignes de fibre optique étaient souvent sectionnées ; les micros et les baromètres étaient absorbés et devaient être réinstallés. Les techniciens s'exécutaient stoïquement, retournaient dans les profondeurs du vaisseau pour réinstaller un kilomètre de ligne qu'ils venaient de mettre en place, répétant parfois le même processus trois ou quatre fois de suite, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé un passage meilleur, moins vulnérable.

Tout cela sans jamais demander pourquoi ils faisaient ça. Scorpio leur avait dit de ne pas poser de question : il valait mieux qu'ils ne sachent rien, et s'ils l'interrogeaient, il ne leur dirait pas la vérité. Pas tant que la raison de tout cela existerait – pas avant que la situation ne soit redevenue aussi sûre qu'elle pouvait l'être.

Mais lui, il savait pourquoi, et quand il pensait à ce qui les attendait, il les enviait de l'ignorer.

Les entretiens avec les Ultras se poursuivaient. Rashmika restait assise dans son coin, à observer. Elle sirotait son thé en regardant les mille morceaux de son reflet flotter dans les miroirs. Elle pensait qu'à chaque heure qui passait la distance qui la séparait du Gouffre de l'Absolution diminuait d'un kilomètre. Mais il n'y avait pas d'horloge dans le donjon, et donc pas de moyen patent de juger de leur avance.

Après chaque entretien, elle disait à Quaiche ce qu'elle estimait avoir vu, en prenant bien soin de ne pas broder et de n'omettre aucun élément qui aurait pu être crucial. Après la troisième séance, elle s'était fait une idée de ce qui se passait. Quaiche voulait que les Ultras amènent l'un de leurs vaisseaux en orbite rapprochée autour d'Hela, afin d'assurer sa protection.

Quant à ce qu'il craignait au juste, elle se le demandait encore. Il prétendait avoir besoin que les Ultras le protègent contre les autres éléments extérieurs : il avait récemment étouffé dans l'œuf un certain nombre de complots pour prendre le contrôle d'Hela et arracher les réserves de reliques shifteuses aux autorités adventistes. Si ses ennemis savaient qu'un gobe-lumen armé jusqu'aux dents était en orbite autour d'Hela, il pensait qu'ils y réfléchiraient à deux fois avant de se mêler des affaires d'Hela. En échange, les Ultras profiteraient d'un statut privilégié, une compensation normale pour le risque qu'ils prendraient en amenant leur précieux vaisseau si près du monde qui avait détruit l'*Ascension Gnostique*. Elle sentait leur nervosité : ils ne descendaient jamais au niveau d'Hela qu'en navette, laissant leur gigantesque vaisseau spatial garé tranquillement à la limite du système, et ils ne voulaient pas passer une minute de plus que le strict nécessaire dans la Morwenna.

Mais Rashmika soupçonnait le plan de Quaiche de ne pas se borner à une simple affaire de protection. Elle était sûre qu'il lui cachait quelque chose. Ce n'était qu'une intuition ; elle n'avait rien lu sur son visage. Il était indéchiffrable, à tout point de vue. Et ce n'était pas seulement dû au mécanisme écarteur d'yeux, qui masquait toutes les expressions susceptibles de le trahir. Son visage avait aussi un aspect figé, artificiel, comme un masque, comme si les nerfs qui actionnaient ses muscles avaient été sectionnés, ou paralysés. Quand elle jetait un coup d'œil dans sa direction, elle ne voyait qu'une vacuité d'expression. Ses traits étaient crispés, caricaturaux, comme

les grimaces d'une marionnette à gant. Quel paradoxe, se disait-elle, qu'elle ait été invitée ici pour déchiffrer les mimiques des gens par un homme dont le visage lui était fermé. Et cela, presque délibérément.

Les entretiens s'achevèrent enfin pour la journée. Elle avait rapporté à Quaiche ses impressions, et il l'avait écoutée d'un air appréciateur. Elle n'avait pas la moindre idée de ce que son intuition à lui pouvait bien lui dire, mais à aucun moment il ne mit ses observations en cause, ni ne les discuta. Il se contenta de hocher la tête d'un air intéressé, et de lui dire qu'elle l'avait beaucoup aidé.

On lui annonça qu'il y aurait d'autres Ultras à évaluer, mais que c'était tout pour aujourd'hui.

— Je ne vous retiens plus, mademoiselle Els. Même si vous quittez la cathédrale maintenant, vous m'aurez été très utile, et je veillerai à ce que votre contribution soit récompensée. Je vous ai parlé d'un bon poste à la Catherine de Fer, je crois ?

— En effet, Doyen.

— C'est une possibilité. Maintenant, vous pourriez retourner dans la région de Vigrid. Vous y avez de la famille, si j'ai bien compris ?

— Oui, répondit-elle.

Tout à coup, sa propre famille lui parut lointaine et abstraite, comme si elle ne l'avait jamais connue que par les récits d'étrangers.

Elle se rappelait l'endroit où ils habitaient, les visages et les voix des siens, mais les souvenirs lui semblaient ténus, translucides, pareils aux facettes d'un vitrail.

— Vous pourriez repartir avec une jolie prime – disons cinq mille œcus. Qu'en dites-vous ?

— Ce serait très généreux, approuva-t-elle.

— L'autre possibilité – qui a ma préférence –, c'est que vous restiez attachée à Notre-Dame de Morwenna et que vous continuiez à m'assister dans mes entretiens avec les Ultras. Je vous paierai deux mille œcus par jour. Le temps que nous arrivions au pont, vous aurez gagné beaucoup plus que ce que vous rapporteriez chez vous en partant aujourd'hui. Et ça ne s'arrêterait pas forcément là. Il y aura toujours du travail pour vous, pendant aussi longtemps que vous voudrez. Pensez à ce que vous pourriez gagner en une année de service...

— Je ne vaud pas si cher, pour personne, répondit-elle.

— Mais si, mademoiselle Els. Vous n'avez pas entendu ce qu'a dit Grelier ? Une personne sur mille, sur un million, peut-être, à votre niveau de réceptivité. À mon avis, vous valez bien deux mille œcus par jour pour n'importe qui.

— Et si je me trompe ? demanda-t-elle. Je suis humaine, je peux faire des erreurs, comme tout le monde.

— Vous ne vous tromperez pas, dit-il avec une certitude exagérée.

J'ai certaines convictions, Rashmika, en dehors de l'existence de Dieu Lui-même. Et vous faites partie de ces convictions. C'est le destin qui vous a amenée à ma cathédrale. Un don de Dieu, pour ainsi dire. Je serais stupide d'y renoncer, n'est-ce pas ?

— Je n'ai pas l'impression d'être un cadeau, pour qui que ce soit.

— Alors quelle impression vous faites-vous ?

Elle aurait voulu répondre qu'elle se sentait comme un ange vengeur, mais elle se contenta de répondre :

— Je me sens lasse, fatiguée, et loin de chez moi. Et je ne sais pas très bien ce qu'il faut que je fasse.

— Travaillez avec moi. Vous verrez bien comment ça se passe. Et si ça ne vous plaît pas, vous pourrez toujours partir.

— C'est une promesse, Doyen ?

— Une promesse devant Dieu.

Mais elle ne pouvait pas dire s'il mentait ou non. Derrière Quaiche, Grelier se releva dans un craquement de jointures. Il passa une main dans sa toison d'une blancheur électrique.

— Je vais vous montrer vos appartements, dit-il. J'imagine que vous êtes d'accord pour rester ?

— Pour l'instant, répondit Rashmika.

— Bien. Excellente décision. Vous allez vous plaire ici, j'en suis sûr. Le doyen a raison : c'est Dieu qui vous a envoyée à nous en ce moment privilégié. Bienvenue à bord, fit-il en lui tendant la main.

— C'est tout ? demanda-t-elle en lui serrant la main. Pas de formalités ? Pas de rituel d'initiation ?

— Pas pour vous, répondit Grelier. Vous êtes une spécialiste laïque, mademoiselle Els, exactement comme moi. Nous n'allons pas vous embrumer l'esprit avec tout ce fatras religieux, hum ?

Elle regarda Quaiche. Son visage était toujours aussi indéchiffrable derrière ses lunettes de métal.

— J'imagine que non.

— Oh, juste un détail, fit Grelier. Je voudrais vous prélever un peu de sang, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Du sang ? releva-t-elle, soudain nerveuse.

— Pour des raisons strictement médicales, acquiesça Grelier. Il y a beaucoup de vilains microbes qui circulent ces temps-ci, surtout dans les régions de Vigrid et d'Hyrrokkin. Allez, ne vous en faites pas, fit-il en s'approchant de l'armoire à pharmacie murale. Une petite prise de sang de rien du tout...

*Espace interstellaire,
parages de Pi Eridani 40, 2675*

Scorpio regardait s'éloigner les combats, confortablement installé dans la capsule d'observation en forme d'araignée.

Des décharges d'énergie crevaient comme des pustules dans l'espace entourant Ararat. Des fleurs de lumière éclosaient et se fanaient sur plusieurs secondes, lentement, interminablement, s'attardant comme des notes de violon. Ces jeux de lumière étaient concentrés dans un volume limité, plus ou moins sphérique, entourant la planète. Au-delà, les ténèbres étaient complètes. Ces fleurs lumineuses qui bourgeonnaient et s'estompaient au ralenti, d'une façon agréablement aléatoire, éveillaient en lui des souvenirs – probablement reconstitués – de créatures marines communiquant dans des profondeurs insondables à l'aide de schémas bioluminescents. Ce n'était pas un combat mais une réunion intime, rare et précieuse, une célébration de la ténacité de la vie dans les ténèbres glacées des profondeurs océanes.

Au cours des phases initiales de la guerre de l'espace, dans le système de Pi Eridani, la règle dominante était la furtivité maximale. Tous les groupes, Inhibiteurs et humains, s'ingéniaient à dissimuler leurs activités en employant des propulsions, des instruments et des armes qui n'irradiaient d'énergie – s'ils en irradiaient – que dans les angles aveugles, étroits et strictement limités, situés entre les bandes des capteurs orthodoxes. Pour reprendre l'analogie de Remontoir, c'était comme si deux hommes marchaient silencieusement dans une pièce obscure, en se flanquant des coups de couteau. Si l'un d'eux recevait une blessure, il ne pouvait crier, sous peine de révéler sa présence. Il ne pouvait pas se permettre de saigner, ni d'offrir de résistance tangible au passage de la lame. Quant à celui qui avait frappé, il devait ôter son arme rapidement, pour ne pas signaler sa propre position. L'analogie était assez appropriée si l'on imaginait une pièce de plusieurs années-lumière de côté, où les protagonistes étaient des vaisseaux spatiaux pilotés par des êtres humains et des machines-Loups. Quant aux armes, c'était l'escalade en puissance, en portée et en faculté de dissimulation. La coque des vaisseaux s'était assombrie, leur température s'était abaissée au niveau du vide spatial ; les émissions de leurs propulsions étaient indécélables, leurs armes striaient les ténèbres sans être détectées, tuant avec la même

discrétion.

Et puis, l'un ou l'autre des combattants avait fini par trouver plus pratique de renoncer à la discrétion, et l'autre avait suivi. La guerre n'était plus furtive ; la règle était désormais la transparence maximale. Armes, vaisseaux et énergies se déchaînaient avec libéralité.

Bien au chaud et en sécurité dans la capsule d'observation capitonnée de cuir, Scorpio repensa à ce que Clavain lui avait dit plus d'une fois, en assistant à un engagement lointain : la guerre était belle, quand on avait la chance de ne pas y être impliqué. Elle n'était que bruit et fureur, couleur et mouvement, une agression massive des cinq sens. C'était du grand spectacle, comme une pièce de théâtre pleine de bravoure. Un spectacle à couper le souffle. Extrêmement romantique, quand on se contentait d'y assister. L'ennui, c'est qu'ils étaient impliqués. Certes, ils n'étaient pas partie prenante dans l'engagement autour d'Ararat, mais leur propre destin dépendait, de façon critique, de son issue. Et Scorpio en était responsable dans une large mesure : Remontoir lui avait demandé de lui remettre toutes les armes secrètes, et il avait refusé. À cause de ça. Remontoir ne pouvait garantir que la mission de couverture marcherait.

La console émit un signal sonore : une dose de radiations gravitationnelles spécifiques venait de frôler le *Spleen de l'Infini*.

— Et voilà, fit Vasko d'une voix sourde, factuelle. La dernière arme secrète, si je ne me trompe.

— Il ne devait pas les utiliser si vite, fit Khouri. Quelque chose a dû mal tourner.

Elle était assise avec lui dans la capsule d'observation, Aura dans les bras.

— Attendons de voir, répondit Scorpio. Remontoir a peut-être simplement changé de stratégie.

Ils regardèrent un rayon mystérieux – une émission de lumière visible, même dans le vide – se diffuser avec une lenteur élégante à travers tout le champ de bataille. Il s'étendait avec une sorte d'obscurité, comme une langue, vers une cible inhibitrice invisible, située au point diamétralement opposé de la sphère de combat. Scorpio n'osait même pas imaginer l'éclat que ce rayon pouvait avoir de près ; il n'était que trop visible déjà, même sans grossissement optique ou accroissement d'intensité. Toutes les lumières avaient été mises en veilleuse dans la capsule d'observation. Ils avaient même éteint les commandes de navigation afin d'avoir la meilleure vue possible de l'engagement. Des boucliers avaient été soigneusement positionnés pour filtrer l'éclat et la radiation des moteurs.

La capsule fut ébranlée par une secousse. Une masse s'était détachée du gros vaisseau. Scorpio avait appris à ne pas perdre son sang-froid dans ce genre de situation. Il attendit que la capsule se

stabilise et choisisse un nouvel emplacement pour se refixer avec le calme imperturbable d'une tarentule, suivant les protocoles d'un antique algorithme d'évitement de collision.

Khouri regarda par l'un des hublots, tenant Aura de telle sorte qu'elle puisse assister au spectacle, alors même qu'elle avait toujours les yeux clos.

— C'est bizarre, ça, là-bas, dit-elle. Ça ne ressemble à aucune autre partie du vaisseau. Qui a fait ça ? Le capitaine ou la mer ?

— La mer, sans doute, répondit Scorpio. Mais je ne sais pas si les Mystifs ont joué un rôle là-dedans ou non. Il y avait toute une écologie marine grouillante, en dehors des Mystifs, comme sur n'importe quelle autre planète aquatique.

— Pourquoi chuchotez-vous ? demanda Vasko. Il peut nous entendre, ici ?

— Je chuchote parce que c'est étrange et beau, répondit Scorpio. Et puis il se trouve que j'ai mal à la tête. Un problème typiquement porcko. Nous avons le crâne un peu trop petit pour notre cerveau, et ça empire avec l'âge. Nos nerfs optiques sont comprimés, nous devenons progressivement aveugles. Quand nous ne sommes pas atteints, avant cela, de dégénérescence maculaire. C'est chouette, hein ? fit-il en souriant dans le noir.

— C'est juste que je me demandais...

— Vous ne lui avez pas répondu, fit Khouri. Il peut nous entendre, ici ?

— John ? fit Scorpio avec un haussement d'épaules. Je ne sais pas. Mais je lui accorderais le bénéfice du doute. Simple question de politesse, hein ?

— Je ne vous savais pas porté sur la politesse, remarqua Khouri.

— J'y travaille.

Aura gargouilla.

La capsule raidit ses pattes, se rapprocha de la coque, et il y eut un délicat claquement de surfaces entrant en contact. Elle resta suspendue sous le ventre aplati du *Spleen de l'Infini*, à l'endroit où il reposait sur le fond marin d'Ararat. Tout autour se trouvaient des formations coralliennes aux tons pastel, atténués. Il y avait des structures gris-vert aussi vastes que des vaisseaux, des forêts de doigts crochus, tendus vers le bas, comme des candélabres de pierre. Toutes ces grosseurs, qui s'étaient formées au cours des vingt-trois années pendant lesquelles le vaisseau avait été immergé, offraient un charmant contrepoint de rocaïlle aux transformations plus radicales infligées à la coque par le processus de reconfiguration auquel la Peste avait condamné le capitaine. Elles étaient restées intactes même lorsque les Mystifs avaient déplacé le *Spleen* vers des eaux plus profondes, et elles avaient survécu au départ d'Ararat, puis à

l'engagement avec les Loups. John Brannigan, qui avait reconfiguré la partie inférieure du vaisseau pour lui permettre de se poser sur Ararat, aurait pu sans nul doute les retirer. Le vaisseau tout entier était une externalisation de sa psyché, la concrétisation de sa culpabilité, de sa détestation de lui-même et de son désir d'absolution.

Or rien n'indiquait que d'autres transformations aient eu lieu à cet endroit. Peut-être, se dit rêveusement Scorpio, le capitaine appréciait-il d'arborer ces verrues et ces stigmates de vie marine morte, exactement comme Scorpio aimait la cicatrice qu'il avait à l'épaule, à l'endroit où il avait effacé le tatouage représentant un scorpion. Effacer cette cicatrice aurait été lui enlever une partie de ce qu'il était. Ararat avait changé le capitaine. Scorpio en était certain, comme il était certain que le capitaine le sentait. Mais en quoi cela l'avait-il changé, au juste ? D'ici peu, se dit-il, il devrait mettre le capitaine à l'épreuve.

Scorpio avait déjà pris les dispositions qui s'imposaient. Il avait une poignée de poussière rouge vif dans sa poche.

Vasko changea de position, faisant craquer son siège.

— Oui, il vaudrait mieux être poli avec lui, dit-il. Après tout, rien ne se fera ici sans son accord, vous vous en rendez bien compte.

— Vous parlez comme si vous envisagiez un conflit dans l'avenir, fit Scorpio.

Il ne quittait pas de l'œil le rayon diffus de l'arme secrète, la trace brillante qui s'inscrivait dans le volume de combat. À l'endroit où se trouvait l'arme secrète, il n'y avait plus maintenant qu'une trace de matière mourante qui allait en s'estompant. L'arme était une arme à un coup, jetable.

— Parce que vous pensez qu'il n'y en aura pas ? rétorqua Vasko.

— Je suis un optimiste. Je pense que nous finirons par retrouver la raison.

— Vous avez remporté la bataille des armes secrètes, fit Vasko. Remontoir a accepté vos conditions, et le vaisseau aussi. Je n'en suis pas surpris : le vaisseau se sentait plus tranquille avec les armes que sans elles. Mais rien ne prouve encore que c'était ce que nous pouvions faire de mieux. Et *quid* de la prochaine fois ?

— La prochaine fois ? Je ne vois pas de conflits à l'horizon, répondit Scorpio.

Et pourtant si, et il se sentait bien isolé, maintenant que Remontoir et Antoinette n'étaient plus là. Remontoir et les derniers Conjoiners étaient repartis la veille, emportant leurs droïdes, leurs machines et leurs ultimes armes secrètes. À la place, ils avaient laissé derrière eux des usines opérationnelles et les énormes choses étincelantes que Scorpio les avait regardés assembler. Remontoir avait expliqué que les armes et les mécanismes n'avaient été testés que de

façon très imparfaite. Avant de les utiliser, ils devraient se livrer à un calibrage laborieux, suivant un ensemble de procédures que les techniciens conjoiners leur avaient laissées. Ils n'avaient pu les effectuer eux-mêmes : s'ils étaient restés plus longtemps à bord, leurs petits vaisseaux n'auraient pu regagner le groupe de combat principal autour d'Ararat. Même avec les systèmes supprimeurs d'inertie, ils étaient encore horriblement limités par les contraintes liées aux réserves de carburant et aux marges de delta-V. Les lois de la physique entraient encore en ligne de compte. Ils ne se souciaient pas seulement de leur propre survie, mais aussi de leur utilité pour le Nid Maternel. Ils étaient donc repartis, avec le seul homme qui, de l'avis de Scorpio, aurait pu s'opposer à Aura, si les circonstances l'exigeaient.

Et je me retrouve tout seul, se dit-il.

— J'entrevois au moins une occasion de litige dans un proche avenir, fit Vasko.

— Vous pourriez éclairer ma lanterne ?

— Il faudra que nous nous mettions d'accord sur notre destination : allons-nous vers Hela, vers l'extérieur, ou retournons-nous vers Yellowstone ? Tout le monde sait ce que vous en pensez.

— « Tout le monde », hein ?

— Vous êtes en minorité, Scorp. Ce n'est que l'énoncé d'un fait.

— Il n'y aura pas nécessairement de conflit, fit Khouri d'un ton apaisant. Tout ce que Vasko veut dire, c'est que la majorité des seniors pense qu'Aura a des informations privilégiées, et que nous devrions écouter ce qu'elle nous dit.

— Ça ne veut pas dire qu'ils ont raison, et que nous ferons une trouvaille utile sur Hela, objecta Scorpio.

— Il doit y avoir quelque chose dans ce système, insista Vasko. Les éclipses... Tout ça doit avoir un sens.

— C'est l'expression d'une psychose de masse. Quand les gens sont désespérés, ils se mettent à avoir des hallucinations. Vous croyez que vous ferez une grande découverte sur cette planète ? Parfait. Allez-y. Vous verrez bien. Et vous m'expliquerez ensuite pourquoi ça n'a pas sauvé les indigènes.

— Les Shifteurs, précisa Vasko.

— Peu importe. Ils ont été anéantis, bordel de merde ! Ça ne vous incite pas à la réflexion ? Vous ne pensez pas que s'il y avait quelque chose de précieux dans ce système ils s'en seraient servis et qu'ils seraient encore vivants ?

— Peut-être que ce n'est pas une chose qu'on peut utiliser à la légère, répondit Vasko.

— Génial. Et vous voulez aller là-bas, chercher cette chose qu'ils auraient eu peur d'utiliser alors que l'autre solution était l'extinction ? Je vous en prie, ne vous gênez pas. Vous m'enverrez une carte postale.

Je serai à une vingtaine d'années-lumière de là.

— Vous avez peur, Scorpio ? demanda Vasko.

— Ce n'est pas de la peur, répondit-il avec un calme qui le surprit lui-même. Juste de la prudence. Il y a une différence. Vous comprendrez, un jour.

— Ce que Vasko veut dire, c'est que nous ne pourrions pas savoir ce qui s'est vraiment passé là-bas tant que nous n'y serons pas allés, intervint Khouri. Pour le moment, nous ne savons presque rien d'Hela ou des Shifteurs. Les églises ne permettent pas aux équipes scientifiques extérieures d'approcher. Les Ultras ne mettent pas leur nez dans ces histoires, parce qu'ils se font un joli paquet en exportant des reliques shifteuses sans intérêt. Mais nous avons besoin d'en savoir plus.

— Plus, fit Aura, qui éclata de rire.

— Si elle sait que nous devons aller là-bas, pourquoi ne nous dit-elle pas pourquoi ? objecta Scorpio avec un mouvement de menton en direction de la petite fille, réduite à une forme vague dans l'obscurité. La réponse doit bien être là, quelque part, non ?

— Elle ne le sait pas, répondit Khouri.

— Vous voulez dire qu'elle ne veut pas encore nous le dire, ou qu'elle ne le saura jamais ?

— Ni l'un ni l'autre, Scorp. Je veux dire que ça ne lui a pas encore été révélé.

— Je ne comprends pas, fit-il.

— Je vous ai répété ce que Valensin nous a dit : il examine Aura tous les jours, et tous les jours il émet un avis différent sur son stade de développement. Si elle était une enfant normale, elle ne serait pas encore née. Elle ne parlerait pas ; elle ne respirerait même pas. Certains jours, elle parle comme une enfant de trois ans. D'autres jours, elle semble avoir à peine plus d'un an. Il voit ses structures mentales fluctuer comme des nuages. Elle change à vue d'œil. Elle a une chaudière dans la tête, Scorp. Et vous vous étonnez qu'elle ne puisse pas vous dire au juste pourquoi nous devons aller sur Hela ? C'est comme si vous demandiez à un enfant pourquoi il a besoin de manger. Il peut vous dire qu'il a faim, mais c'est tout.

— Qu'entendez-vous par « ça ne lui a pas encore été révélé » ?

— Je veux dire que tout est là, répondit-elle, toutes les réponses, ou du moins tout ce qu'il faudrait pour les obtenir. Mais c'est encodé, et le cryptage est trop puissant pour être converti par le cerveau d'un enfant, même de deux ou trois ans. Elle ne pourra pas trouver de sens à ces souvenirs tant qu'elle n'aura pas grandi...

— Vous êtes grande, vous. Vous voyez dans sa tête. Vous n'avez qu'à démêler tout ça.

— Ce n'est pas comme ça que ça marche. Je ne vois que ce qu'elle

comprend. Et je ne reçois d'elle, la plupart du temps, qu'une vision enfantine de ce qui l'entoure. Simple, cristalline, brillante. Composée de couleurs primaires. Je voudrais que vous voyiez comme les couleurs peuvent être brillantes, pour un enfant, fit-elle avec un sourire éblouissant dans les ténèbres.

— Je ne vois pas très bien les couleurs, personnellement.

— Vous ne pourriez pas oublier cinq minutes que vous êtes un porcko ? gronda Khouri. Ça irait vraiment mieux pour tout le monde si vous ne rameniez pas tout à ça.

— Eh bien, désolé, mais je n'arrête pas d'en revenir à ça.

Il l'entendit soupirer.

— Tout ce que je veux dire, Scorp, c'est que nous n'aurons aucune idée de l'importance que peut receler Hela tant que nous n'y serons pas allés. Et nous avons intérêt à y aller en douceur. Pas question d'arriver en défouraillant à tout va. Il faudra que nous trouvions ce que nous cherchons avant d'avoir à le demander. Nous devons nous préparer à le prendre par la force, si nécessaire, et à faire en sorte de l'obtenir du premier coup. Mais avant tout, il faut que nous allions là-bas.

— Et si c'était ce que nous pouvions faire de pire ? Si tout ça n'était qu'un piège, destiné à faciliter les choses aux Inhibiteurs ?

— Elle travaille pour nous, Scorp, pas pour eux.

— Ça, c'est ce que nous supposons, dit-il.

— C'est ma fille. Vous ne croyez pas que j'ai une idée de ses motivations ?

Vasko posa la main sur l'épaule de Scorpio, interrompant le débat.

— Vous devriez regarder ça, dit-il.

Scorpio regarda le combat et vit aussitôt ce que Vasko avait repéré. Ce n'était pas bon. Le rayon de l'arme secrète était dévié de sa trajectoire, comme un rayon lumineux entrant dans l'eau. On ne voyait rien à l'endroit où il changeait de direction, mais il ne fallait pas beaucoup d'imagination pour conclure que c'était un point focal d'énergie inhibitrice. La dernière arme avait été utilisée. Ils ne pouvaient plus rien faire, à présent. Ils devaient se contenter de rester assis là, les bras croisés, à regarder ce qui était arrivé au rayon dévié.

Scorpio n'aurait su dire pourquoi, mais il était sûr qu'il n'allait pas se disperser innocemment dans l'espace interstellaire et s'enfoncer dans la nuit.

Ce n'était pas comme ça que l'ennemi pratiquait.

Ils n'eurent pas longtemps à attendre. Ils virent, sous un certain grossissement, le rayon friser la courbure de la plus proche lune d'Ararat, traverser des centaines de kilomètres de croûte et ressortir de l'autre côté. La lune commença à se déliter comme un puzzle défait.

Un sang rocheux, rouge feu, suinta de la plaie avec une lenteur onirique. Ils avaient l'impression de regarder le film en accéléré d'une fleur au cœur rouge s'épanouissant à l'aube.

— Ce n'est pas bon, fit Khouri.

— Vous pensez toujours que ça fonctionne selon le plan ? demanda Vasko.

La lune frappée étendait un tentacule de pus rouge cerise qui allait en se figeant le long de son orbite. Scorpio regardait, désespéré, atterré, se demandant ce que ça pouvait impliquer pour la population d'Ararat. La chute de quelques millions de tonnes de débris dans l'océan aurait déjà eu des conséquences terribles pour les gens qu'ils avaient laissés en arrière, or la quantité de matière représentée par la lune était bien, bien plus importante que ça.

— Je ne sais pas, fit Scorpio.

Un peu plus tard, un son différent retentit sur le panneau de commandes.

— Un message crypté de Remontoir, annonça Vasko. Je le lis ?

Scorpio acquiesça et regarda s'afficher une image pixellisée, brouillée, de Remontoir. La transmission était hautement compressée, sujette à des saccades, se figeant parfois alors que Remontoir continuait à parler.

— Désolé, dit-il. Ça n'a pas marché tout à fait aussi bien que je l'espérais.

— À quel point ? articula Scorpio.

— Un petit agrégat de machines inhibitrices semble vous pourchasser, poursuivit Remontoir comme s'il l'avait entendu. Pas aussi grand que l'amas qui nous a suivis de Delta Pavonis, mais on ne peut pas faire comme s'il n'existait pas non plus. Avez-vous achevé les tests des armes hypométriques ? Ça devrait être votre priorité, à présent. Et vous auriez peut-être intérêt à mettre le reste de la machinerie en action aussi.

Remontoir s'interrompt, son image se désagrégeant et se recombina.

— Je voulais vous dire..., poursuivit-il. C'est moi qui ai merdé. Ça n'a rien à voir avec le nombre d'armes secrètes de notre arsenal. Même si vous me les aviez toutes données, le résultat aurait été le même. En réalité, vous avez bien fait d'en garder la moitié. Vous avez bien fait de suivre votre instinct. Monsieur Porcky. Je suis heureux de la petite conversation que nous avons eue, juste avant mon départ. Vous avez encore une chance.

Il eut un sourire forcé, que Scorpio accueillit avec reconnaissance.

— Il se pourrait que vous soyez tenté de répondre à cette transmission. Je vous recommande de n'en rien faire. Les Loups vont essayer de préciser le réglage de votre position, et un signal clair tel

que celui-là ne vous rapporterait rien de bon. Au revoir, et bonne chance.

C'était tout : le message était terminé.

— « Monsieur Porcky » ? releva Vasko. C'est vous ?

— C'est une longue histoire, soupira Scorpio.

— Il n'a parlé ni de lui, ni de ce qu'il allait faire, remarqua Khouri.

— Il a dû se dire que ce n'était pas important, répondit Scorpio. Et comme nous ne pouvons rien faire pour lui... Enfin, il a fait ce qu'il pouvait pour nous.

— Mais ça n'a pas suffi, nota Vasko.

— Peut-être que non, fit Scorpio. Bah, c'est toujours mieux que rien.

— La conversation dont il a parlé..., reprit Khouri. De quoi s'agit-il ?

— Ça, répondit Scorpio, c'est entre Monsieur Tic-Tac et moi.

Après la prise de sang, le chirurgien général la conduisit vers ses appartements – en réalité, une petite pièce située au tiers inférieur de la Tour de l’Horloge. Une petite fenêtre garnie de vitraux, un petit lit austère et une table de chevet. Derrière une cloison à mi-hauteur, il y avait un lavabo et des toilettes. Des brochures quaichéistes étaient posées sur la table de nuit.

— J’espère que vous ne vous attendiez pas au grand luxe, dit Grelier.

— Je ne m’attendais à rien du tout, répondit-elle. Il y a quelques heures encore, je pensais me retrouver à la Catherine de Fer, dans une équipe de la voirie.

— Alors vous ne pouvez pas vous plaindre, hmm ?

— Je n’en avais pas l’intention.

— Faites bien votre travail, et nous vous trouverons mieux, dit-il.

— Je n’en demande pas davantage, répondit Rashmika.

Grelier eut un sourire et la laissa. Elle ne dit rien en le voyant partir. Elle n’avait pas apprécié la prise de sang, mais elle n’avait pas le pouvoir de lui résister. Le problème n’était pas seulement que toutes ces histoires d’églises et de sang la mettaient mal à l’aise – elle en savait trop long sur les virus d’endoctrinement, qui faisaient partie intégrante de la foi adventiste ; il y avait un autre problème, en rapport avec son propre sang. Elle s’était sentie violée quand il lui avait fait la prise de sang. La seringue était vide au départ, et si l’aiguille était bien stérile, il n’avait donc pas essayé de lui inoculer le virus d’endoctrinement. Ce qui aurait été une violation d’un autre ordre, mais pas nécessairement pire. L’idée qu’il lui avait pris du sang était tout aussi désespérante.

Et pourquoi est-ce que ça m’ennuie tellement ? se demandait-elle. C’était normal, selon la logique de la cathédrale. Tout, ici, tournait autour du sang ; elle ne pouvait pas se plaindre qu’on lui en ait prélevé un échantillon. En réalité, elle aurait dû se réjouir que ça s’arrête là.

Ce n’était pas le cas. Elle avait peur, et elle ne savait pas très bien pourquoi.

Elle était assise dans le silence de la petite chambre, plongée dans la lumière sépulcrale qui filtrait par le vitrail multicolore, et elle se sentait désespérément seule. Et si tout cela n’avait été qu’une erreur ?

se demanda-t-elle. Maintenant qu'elle avait atteint son cœur rugissant, l'église ne lui faisait plus l'impression d'être une entité lointaine, abstraite. C'était plutôt une sorte de machine, qui pouvait faire du mal à ceux qui avaient l'imprudence de s'approcher trop près de ses pièces en mouvement. Elle ne s'était jamais particulièrement focalisée sur Quaiche, mais il lui paraissait évident que seul un personnage situé au sommet de la hiérarchie adventiste pourrait lui révéler la vérité sur Harbin. D'un autre côté, elle avait aussi envisagé que le chemin qui l'y conduirait serait long et plein d'embûches. Elle était résignée à mener une enquête éprouvante, à de longues investigations dans les strates de l'Administration. À commencer dans une équipe de la voirie, au niveau le plus bas auquel il était possible de démarrer.

Mais elle était là : au service de Quaiche. Quelle chance ! Elle aurait dû se sentir exaltée, et voilà qu'elle avait l'impression d'être manipulée, comme si c'était un jeu : elle avait commencé une partie avec l'intention de jouer le coup avec honnêteté et quelqu'un l'avait laissée gagner. À un certain niveau, elle en voulait un peu à Grelier, mais elle savait qu'il n'avait pas toutes les cartes en main. Non, c'était autre chose. Avait-elle fait tout ce chemin pour retrouver Harbin... ou pour rencontrer Quaiche ?

Elle commença à parcourir la littérature quaichéiste, à la recherche d'un indice susceptible de lever un peu le voile. Mais c'était le ramassis de propagande habituel, qu'elle méprisait depuis qu'elle avait appris à lire : les éclipses d'Haldora étaient un message de Dieu, le compte à rebours précédant un événement vague et imprécis, dont la nature dépendait des textes.

Sa main hésita sur la couverture de l'une des brochures. C'était le symbole adventiste : l'étrange scaphandre spatial vu en ombre chinoise sur fond de coucher de soleil, des rayons lumineux passant par des trous pareils à des impacts de balles. Curieusement, le scaphandre avait l'air soudé, sans joints visibles. Il n'y avait aucun doute maintenant dans son esprit que c'était celui qu'elle avait vu dans le donjon du doyen.

Et puis elle réfléchit au nom de la cathédrale : Notre-Dame de Morwenna.

Ce fut comme un déclic, dans sa tête. Évidemment. Morwenna était la maîtresse de Quaiche, avant son arrivée sur Hela. Tous ceux qui avaient lu les Écritures le savaient. Tout le monde savait aussi qu'elle avait connu un sort épouvantable. Elle avait été emprisonnée dans un étrange scaphandre soudé, une sorte d'instrument de torture, fabriqué par les Ultras, pour qui Quaiche et Morwenna travaillaient à l'époque.

Le même scaphandre qu'elle avait vu dans le donjon et qui l'avait mise si mal à l'aise.

Elle s'était raisonnée, sur le coup, écartant ses craintes, mais à présent, la seule pensée de se trouver dans le même bâtiment que le scaphandre la terrifiait. Elle aurait donné n'importe quoi pour être à mille lieues de là.

Il y a quelque chose dedans, se dit-elle. Ce n'était pas un simple gadget destiné à flanquer la trouille aux visiteurs.

[En effet, Rashmika. Nous sommes dans le scaphandre.]

Elle lâcha le livret et laissa échapper un petit hoquet d'horreur. Ce n'était pas son imagination. La voix était faible, mais bien distincte. Elle articulait très clairement, et l'absence de résonance lui disait qu'elle s'était fait entendre directement dans sa tête, pas dans la pièce proprement dite.

— Je n'ai vraiment pas besoin de ça ! dit-elle tout haut, espérant rompre le charme. Grelier, espèce de fumier ! Il y avait une saloperie dans cette seringue, c'est ça ?

[Il n'y avait rien dans la seringue. Nous ne sommes pas une hallucination. Nous n'avons rien à voir avec Quaiche ou ses Écritures.]

— Alors, qui diable êtes-vous ? demanda-t-elle.

[Qui nous sommes ? Mais tu le sais, Rashmika. C'est pour nous que tu as fait tout ce chemin. Nous sommes les ombres. Tu es venue négocier avec nous. Tu ne te souviens pas ?]

Elle jura, flanqua des coups de tête dans son oreiller.

[Ça ne servira à rien. Je t'en prie, arrête. Tu vas te faire mal.]

Elle montra les dents et se frappa les tempes avec ses poings.

[Ça ne servira à rien non plus. Vraiment, Rashmika, tu n'as pas encore compris ? Tu n'es pas en train de devenir folle. Nous avons réussi à entrer dans ta tête. Nous avons aussi parlé à Quaiche, mais il n'a pas, comme toi, l'atout d'avoir des machines dans le crâne. Nous devons attendre qu'il soit seul pour lui parler, par souci de discrétion. Mais toi, tu es différente.]

— Je n'ai pas de machines dans la tête ! Et qu'est-ce que c'est que ces ombres ? Je ne sais pas de quoi vous parlez...

La voix changea de ton, ajustant son timbre et sa sonorité pour donner l'impression d'être une amie silencieuse lui murmurant des confidences à l'oreille.

[Si, Rashmika, tu le sais. C'est juste que tu ne t'en souviens pas encore. Nous voyons toutes les barrières que tu as dans la tête. Elles commencent à tomber, mais ça prendra encore un peu de temps. Enfin, nous avons attendu longtemps pour trouver une amie. Nous pouvons attendre encore un peu.]

— Je crois que je ferais mieux d'appeler Grelier, dit-elle tout haut.

Avant de partir, le chirurgien général lui avait montré comment accéder au système de communication pneumatique de la cathédrale.

Elle se pencha par-dessus le lit, vers la table de nuit. Il y avait un panneau grillagé au-dessus.

[Non, Rashmika], fit la voix d'un ton d'avertissement. [Ne l'appelle pas. Il se contenterait de t'examiner de plus près, et ce n'est sûrement pas souhaitable, hum ?]

— Et pourquoi pas ? demanda-t-elle.

[Parce qu'il se rendra compte, alors, que tu n'es pas celle que tu dis. Et tu préfères sûrement éviter ça.]

Sa main hésita sur le bouton de l'intercom. Pourquoi ne pas appeler le chirurgien général ? Elle n'aimait pas ce vieux salaud, mais elle aimait encore moins les voix qu'elle avait dans la tête.

En même temps, elle repensa à la prise de sang. Elle le revoyait, tirant la sève rouge de son bras...

[Oui, Rashmika, ça en fait partie. Ce n'est pas encore évident pour toi, mais quand il analysera cet échantillon, il va avoir un choc. Enfin, il en restera peut-être là. Ce que tu ne veux pas, c'est qu'il t'examine la tête avec un scrapeur. Là, il trouverait quelque chose de vraiment intéressant...]

Sa main planait toujours au-dessus de l'intercom, mais elle savait qu'elle n'appuierait pas sur le bouton. La voix avait raison : elle ne tenait vraiment pas à ce que Grelier s'intéresse de trop près à elle. S'il se contentait de son sang, elle pourrait s'estimer heureuse. Elle ne savait pas pourquoi, mais elle le savait, et ça lui suffisait.

— J'ai peur, dit-elle en écartant sa main.

[Il n'y a pas de quoi, Rashmika. Nous sommes là pour t'aider.]

— Moi ?

[Vous tous, en fait.]

Et Rashmika sentit que la voix se rétractait, comme s'apprêtant à la laisser seule.

[Nous ne te demanderons qu'une petite chose en échange.]

Après cela, elle essaya de dormir.

Scorpio regarda par-dessus l'épaule du technicien. Sur un mur était collé un grand écran flexible tout droit sorti des nouvelles usines. On y voyait une section transversale du vaisseau – en réalité, la carte qui avait été utilisée pour suivre les apparitions du capitaine. Plutôt que le plan d'un vaisseau spatial, on aurait dit une illustration tirée d'un ouvrage d'anatomie médiévale. Le technicien faisait une croix à côté d'une convergence de galeries, près de l'un des postes d'écoute phonique.

— Une bonne nouvelle ? demanda Scorpio.

— J'ai bien peur que non, fit l'autre porcko d'un ton dubitatif. On n'a eu que des signaux bidon toute la journée. Il y a, pas très loin de cette zone, une pompe à mucus qui chauffe et qui n'arrête pas de faire du boucan, déclenchant nos capteurs.

— Il vaudrait mieux vérifier quand même, par prudence, conseilla Scorpio.

— Il y a une équipe qui est déjà partie voir. Il y a toujours des gens dans le coin, de toute façon.

Scorpio savait que l'équipe allait descendre en combinaison pressurisée, car ils étaient prévenus qu'ils risquaient de tomber sur une brèche à tout moment, même dans les entrailles du vaisseau.

— Dites-leur bien de faire attention, dit-il.

— C'est fait, Scorp. Mais ils pourraient être encore plus prudents s'ils savaient de quoi ils doivent se méfier...

— Ils n'ont pas besoin de le savoir.

Le technicien porcko haussa les épaules et se remit au travail en attendant qu'un autre signal acoustique ou barométrique apparaisse sur son écran.

Les pensées de Scorpio vagabondèrent vers l'arme hypométrique qui se déplaçait dans son fourreau. Une sorte de tire-bouchon, une spirale ramifiée, entrelacée, hérissée d'une myriade de lames d'argent. Même au repos, l'arme faisait une impression subtilement bizarre. C'était une présence discordante dans le vaisseau. Elle évoquait ces gravures qui représentent des géométries impossibles, des triangles gauchis, ou des escaliers qui montaient toujours sans jamais redescendre ; des formes qui avaient l'air assez correctes au premier abord, mais qui faisaient, quand on y regardait de plus près, l'effet d'une lame vrillant la zone du cerveau responsable de la

représentation de l'univers extérieur, et de l'arbitrage entre ce qui était plausible et ce qui ne l'était pas. Et quand elle était en mouvement, c'était pire. Scorpio n'arrivait pas à regarder la complexité grouillante, le battement de l'arme en fonctionnement. Quelque part dans ce locus de mouvement étincelant, il y avait un point, ou une région, où il arrivait quelque chose de sordide au tissu fondamental de l'espace-temps. Il était violé.

Que la technologie soit non humaine n'avait rien d'étonnant pour Scorpio. L'arme – et ses deux semblables – avait été assemblée à partir des instructions transmises aux Conjoinneurs par Aura, avant que Skade ne l'arrache au ventre de Khouri. Les instructions étaient précises et complètes. C'était une série de règles mathématiques, sans ambiguïté mais totalement détachées de tout contexte : rien ne disait comment ou pourquoi l'arme fonctionnait en réalité, ou quel était le modèle de réalité particulier qui devait s'appliquer pour qu'elle marche. Les instructions disaient simplement : Construisez-la, réglez-la de telle et telle façon, et elle marchera. Mais ne demandez ni comment ni pourquoi, parce que même si vous arriviez à comprendre les réponses, vous les trouveriez dérangeantes.

Le seul indice contextuel se résumait à cette information : l'arme hypométrique appartenait à une classe générale de technologies faiblement acausales mises au point par les civilisations galactiques qui avaient précédé l'ère des Inhibiteurs, au cours du deuxième ou du troisième millénaire de l'histoire du voyage interstellaire. D'après ce qu'ils avaient pu tirer d'Aura, il y avait encore des strates de technologie au-delà, mais elles étaient hors de portée des instruments humains. Les armes de cet arsenal théorique étaient au système hypométrique ce que les virus informatiques sophistiqués étaient aux haches de pierre. Le seul fait de pouvoir appréhender la façon dont ces armes fonctionnaient aurait exigé une reconfiguration de l'esprit humain tellement radicale qu'il aurait été insensé de continuer à le qualifier d'humain.

Le message était, en fin de compte : Contentez-vous de profiter au mieux de ce que vous avez.

— Les gars sont sur place, fit le technicien porcko en appuyant sur l'oreillette qu'il avait fourrée dans le petit tortillon pareil à une pâtisserie qui était son oreille.

— Ils ont trouvé quelque chose ?

— Juste cette pompe qui fait encore des siennes.

— Arrêtez-la, ordonna Scorpio. Le problème du mucus peut attendre.

— L'arrêter, monsieur ? C'est une pompe de premier niveau...

— Je sais. Vous allez probablement me dire qu'elle n'a pas été coupée depuis vingt-trois ans.

— Si, chef, mais il y avait toujours une unité de remplacement pour prendre le relais. Nous n'en avons pas de disponible actuellement, et nous n'en aurons pas avant plusieurs jours ; toutes les équipes d'entretien sont mobilisées par le suivi d'autres pistes acoustiques.

— Et les conséquences seraient graves ?

— Je ne vois pas comment elles pourraient être pires. Si nous n'installons pas de pompe de remplacement, trois ou quatre niveaux seront inondés en l'espace de quelques heures.

— Eh bien, il faudra nous y résigner. Votre matériel est assez sophistiqué pour capter les sons dans les ponts inondés ?

Le technicien hésita un moment, mais Scorpio savait que l'orgueil professionnel finirait par l'emporter.

— Ça ne devrait pas poser de problème.

— Alors il faut voir les choses du bon côté : ces fluides doivent bien venir de quelque part. Il est plus que vraisemblable que ça va soulager d'autres pompes.

— Oui, chef, fit le porcko, plus résigné que convaincu.

Il transmit à son équipe l'ordre de sacrifier ces niveaux. Il dut répéter les instructions plusieurs fois avant de faire admettre à ses gars que c'était sérieux, et qu'il avait l'autorisation de Scorpio.

Scorpio comprenait ses réticences. La gestion du mucus était une tâche importante à bord du *Spleen de l'Infini*, et l'arrêt d'une pompe n'était pas une décision qu'on pouvait prendre à la légère. Une fois les niveaux inondés par les humeurs et les exsudations chimiques du capitaine, il serait très difficile de les récupérer et de les rendre à l'activité humaine. Mais le plus important, pour l'heure, était le calibrage de l'arme. Il valait mieux couper la pompe que les systèmes d'écoute de cette zone. S'ils devaient sacrifier trois ou quatre niveaux pour avoir un espoir réaliste de se débarrasser des Loups lancés à leurs trousses, c'était encore un faible prix à payer.

Les lumières baissèrent ; le bruit des pompes à mucus, qui constituait jusque-là un fond sonore immuable, se tut. Ils activaient l'arme.

Quand l'arme se mettait à tourner et prenait de la vitesse, elle devenait une colonne silencieuse, un tourbillon étincelant de parties en mouvement, floues. Dans le vide, elle se déplaçait à une vitesse terrifiante. D'après leurs calculs, il suffirait qu'une minuscule partie de l'arme hypométrique se détraque pour que le *Spleen de l'Infini* soit réduit en pièces. Scorpio se rappelait que les Conjoineurs avaient déployé des soins infinis pour l'assembler. Il comprenait maintenant pourquoi.

Ils suivirent à la lettre les instructions de calibrage de l'arme. Remontoir leur avait expliqué que ses effets reposaient sur des

tolérances à l'échelle atomique, si bien qu'il n'y aurait jamais deux versions exactement semblables de l'arme. Les fusils faits à la main étaient comme ça : chacun avait un recul particulier. C'était une donnée inhérente à leur fabrication, qui devait être mesurée puis compensée. Avec les armes hypométriques, le problème ne s'arrêtait pas là ; il s'agissait plutôt de trouver la relation arbitraire entre la cause et l'effet dans un locus de probabilités. Une fois ce schéma déterminé, l'arme pourrait, en théorie, produire son effet à peu près partout, de la même façon qu'un fusil était capable de tirer dans toutes les directions.

Scorpio avait déjà vu fonctionner l'arme. Il se fichait de comprendre *comment* elle agissait ; il lui suffisait de savoir ce qu'elle faisait. Il avait entendu les chocs soniques alors que des volumes sphériques de l'atmosphère d'Ararat cessaient d'exister – à moins qu'ils n'aient été translatés ou redistribués ailleurs. Il avait vu disparaître une demi-sphère d'eau, et ce souvenir, la pure impossibilité de ces parois d'eau se ruant vers lui, le faisait encore frémir.

Remontoir lui avait dit que c'était une technologie spectaculaire, dangereuse et imprévisible. Même parfaitement construite et calibrée, une arme hypométrique pouvait encore se retourner contre son constructeur ; c'était un peu comme si on prenait un cobra par la queue afin de l'utiliser contre des ennemis, en espérant qu'il ne s'enroulerait pas sur lui-même pour mordre la main qui le tenait.

L'ennui, c'est qu'ils avaient besoin de ce serpent.

Heureusement, tous les aspects de l'arme hypométrique n'étaient pas complètement imprévisibles. Sa portée était limitée à quelques heures-lumière, et il y avait une relation relativement bien définie entre le taux de spin de l'arme (qui était mesuré par un paramètre auquel Scorpio n'avait même pas envie de réfléchir) et la portée radiale dans une direction donnée. Ce qui était plus difficile à prévoir, c'était la direction dans laquelle la bulle d'extinction serait lancée, et la dimension de l'effet en résultant.

La procédure de test exigeait la détection d'un effet provoqué par la décharge de l'arme. Sur une planète, ça n'aurait pas réellement posé de problème : les constructeurs de l'arme auraient simplement réglé le taux de spin pour permettre à l'effet de se produire à une distance sûre, puis ils auraient estimé sa taille, et la direction dans laquelle il était censé se produire. Après le déclenchement de l'arme, ils auraient examiné la zone d'effet prévue à la recherche de toute indication selon laquelle une bulle sphérique d'espace-temps – et la matière qu'elle contenait – avait simplement cessé d'exister en un clin d'œil.

Mais dans l'espace, le calibrage d'une arme hypométrique devenait une véritable gageure. Il n'existait pas de capteur susceptible de détecter la disparition de quelques atomes de gaz interstellaire dans

quelques mètres cubes de vide. La seule solution pratique consistait donc à essayer de calibrer l'arme à l'intérieur du vaisseau lui-même. Évidemment, c'était terriblement dangereux : si la bulle apparaissait au cœur de l'une des propulsions conjoiners, le vaisseau serait instantanément détruit. Quoi qu'il en soit, la procédure de calibrage en plein vol avait déjà été effectuée, leur avait dit Remontoir, et aucun des vaisseaux n'avait eu à en souffrir.

Ils s'étaient quand même abstenus de sélectionner une cible à l'intérieur du vaisseau. Ils visaient un effet sur la peau du vaisseau, à une distance relativement sûre de tous les systèmes critiques ; la procédure consistait donc à paramétrer les coordonnées initiales de l'arme afin de générer une petite bulle d'extinction non observable au-delà de la coque. L'arme serait ensuite déclenchée de façon répétée, le taux de spin étant légèrement réajusté à chaque fois, diminuant la distance radiale et attirant donc la bulle de plus en plus près de la coque. Ils ne pouvaient pas la voir ; ils en étaient réduits à imaginer son approche, et ne pouvaient pas savoir avec certitude si elle était encore à des centaines de mètres ou sur le point de dévorer la coque du vaisseau. C'était comme lorsqu'on invoquait un esprit maléfique à une séance de spiritisme : son arrivée était à la fois souhaitée et redoutée.

La zone de test entourant l'arme avait été isolée du reste du vaisseau, en dehors des systèmes de commande automatiques. Tous les passagers qui n'étaient pas cryonisés avaient été éloignés au maximum. Après chaque tir – après le tortillement, l'effondrement rebondissant des mécanismes fouilleurs –, les techniciens de Scorpio étudiaient leurs données pour voir si l'arme avait produit un effet, ils scannaient le réseau de micros et de baromètres à la recherche de l'indice montrant qu'une masse sphérique d'un mètre de diamètre venait de cesser d'exister à la surface du vaisseau. Et le processus de calibrage se poursuivait, les techniciens modifiant chaque fois le réglage de l'arme et scrutant les résultats.

Les lumières s'estompèrent à nouveau.

— J'ai un signal, dit le technicien au bout d'un moment, tandis que Scorpio voyait un amas de voyants rouges clignoter sur son écran. En provenance de...

Le technicien n'eut pas le temps de finir sa phrase. Ses paroles furent noyées par un hurlement strident, qui montait crescendo, un bruit comme Scorpio n'en avait jamais entendu à bord du *Spleen de l'Infini*. Ce n'était pas le hurlement de l'air fuyant par une brèche, ni le vacarme produit par une défaillance de la structure. C'était plutôt une plainte, un gémissement d'agonie, le bruit qu'aurait pu faire une bête blessée, une bête énorme et monstrueuse.

Le gémissement commença à décroître, comme s'estompe le

roulement du tonnerre après que la foudre a frappé.

— Je pense que vous tenez votre effet, conclut Scorpio.

Il descendit voir ça par lui-même. C'était bien pire qu'il ne le craignait : ce n'était pas une bouchée d'un mètre de diamètre qui avait été arrachée au vaisseau, il se trouvait en présence d'une blessure béante de quinze mètres de large, dont les lèvres, aux endroits où les cloisons et les planchers avaient été sectionnés, étaient de la couleur du métal argenté, brillant, luisant. Des fluides verdâtres suintaient de plusieurs canalisations sectionnées ; un câble électrique s'agitait comme un serpent dans le vide, crachant des étincelles à chaque fois qu'il entraînait en contact avec une surface métallique.

Ç'aurait pu être pire, se dit-il. Le volume du vaisseau anéanti par l'arme ne coïncidait avec aucune des parties habitées, et rien ici n'était en contact avec les systèmes critiques du vaisseau ou de la coque extérieure. Il y avait eu une petite perte de pression locale, l'air contenu dans le volume ayant disparu, mais, tout bien pesé, l'arme avait eu un effet négligeable sur le vaisseau. En revanche, il était indéniable qu'elle avait eu un impact sur le capitaine. Une partie de son système nerveux devait traverser ce volume, et l'arme lui avait manifestement causé une violente douleur. Il était difficile d'estimer la gravité de cette souffrance, si elle était transitoire, ou s'il souffrait toujours. Peut-être n'y avait-il rien d'analogue pour décrire cela en termes humains. S'il y en avait, Scorpio n'était pas sûr d'avoir vraiment envie de le savoir, parce qu'une pensée dérangeante lui traversait l'esprit : si c'était la douleur que le capitaine éprouvait quand on endommageait une minuscule partie du vaisseau, qu'est-ce que ce serait s'il était plus gravement atteint...

Parce que ç'aurait pu être pire.

Il alla voir les techniciens qui calibraient l'arme. Ils rentraient nerveusement la tête dans les épaules. Ils s'attendaient manifestement à se faire engueuler.

— On dirait que ça fait un peu plus d'un mètre, fit Scorpio.

— On n'a aucun moyen d'être sûrs de quoi que ce soit, bredouilla leur chef, une femme. On en est réduits à tenter le coup en espérant que...

Scorpio coupa court à ses justifications :

— Je sais. Personne n'a dit que ce serait facile. Mais sachant ce que vous savez maintenant, vous ne pourriez pas essayer de réduire un peu le volume ?

La technicienne parut à la fois soulagée et dubitative, comme si elle n'arrivait pas à croire que Scorpio allait passer l'éponge.

— Je pense... compte tenu de l'effet que nous venons

d'observer... évidemment, rien ne garantit...

— Écoutez, tout ce que je vous demande, c'est de faire de votre mieux.

— Évidemment, fit-elle en hochant vigoureusement la tête. Et les essais ?

— Continuez. Nous aurons besoin de cette arme, même si, côté pratique, c'est une vraie saloperie.

Hela, 2727

En entrant dans le donjon du doyen, Rashmika constata avec soulagement qu'il était seul. Le chirurgien général n'était pas là. Elle ne raffolait pas de la compagnie du doyen, mais elle appréciait encore moins son médecin personnel et ses manières obséquieuses. Elle l'imaginait en train de rôder dans la Morwenna, absorbé par les tâches inhérentes au ministère du Sang, ou s'adonnant aux pratiques indicibles dont la rumeur disait qu'il était amateur.

— Vous êtes bien installée, j'espère ? lui demanda le doyen alors qu'elle s'asseyait à la place consacrée, au milieu de la forêt de miroirs. Mademoiselle Els, je suis extrêmement impressionné par votre réceptivité. Grelier a été bien inspiré de vous faire venir.

— Je me réjouis d'avoir pu vous être utile, répondit Rashmika.

Elle se versa une minuscule dose de thé en s'efforçant d'empêcher ses mains de trembler. La seule idée de se trouver dans la même pièce que la poupée d'acier suffisait à lui mettre les nerfs en pelote, mais elle tenait à entretenir une illusion de calme.

— Oui, c'est un sacré coup de chance, répondit Quaiche.

Il était presque immobile, et seules ses lèvres bougeaient. Il faisait plus froid que d'habitude, dans le donjon, et à chaque mot elle voyait un nuage de vapeur flotter devant sa bouche.

— Au point qu'on pourrait se demander si c'est vraiment un hasard, ajouta-t-il.

— Je vous demande pardon, Doyen ?

— Vous voyez, sur la table, près du service à thé, la boîte de malachite... ?

Rashmika ne l'avait pas encore remarquée, mais elle était sûre qu'elle n'était pas là lors de ses précédentes visites. Elle reposait sur de petits pieds, comme des pattes de chien. Elle la ramassa, la trouva plus légère qu'elle ne s'y attendait, ouvrit le fermoir de métal doré et souleva le couvercle. Elle contenait une grande quantité de papiers : des feuilles et des enveloppes de tous les formats et de toutes les

couleurs, soigneusement attachées avec un élastique.

— Allez, fit le doyen. Jetez-y un coup d'œil.

Elle fit glisser l'élastique, étala les feuilles sur la table, en choisit une au hasard et la déplia. Le papier lilas était si fin qu'il n'était écrit que d'un côté. Elle reconnut l'écriture appliquée à travers le papier, avant même de retourner la feuille. L'encre rouge foncé était la sienne : enfantine, mais immédiatement reconnaissable.

— Ce sont mes lettres, dit-elle. La correspondance que j'ai adressée au groupe d'études archéologiques sponsorisé par l'Église.

— Vous êtes étonnée de les retrouver ici ?

— Je suis étonnée qu'on les ait réunies et portées à votre attention, répondit Rashmika. Mais dans le fond, ces lettres étaient adressées à un organisme placé sous la tutelle de l'Église adventiste.

— Vous êtes en colère ?

— Ça dépend.

Elle l'était, mais ce n'était qu'une émotion parmi plusieurs autres.

— Le groupe d'études a-t-il jamais lu ces lettres ?

— Les premières, répondit Quaiche. Mais les autres ont été presque toutes interceptées avant de parvenir aux chercheurs. Ne le prenez pas pour vous : c'est juste qu'ils reçoivent assez de littérature saugrenue comme ça. S'ils devaient répondre à tous les courriers de cinglés qui leur parviennent, ils ne feraient que ça.

— Je ne suis pas cinglée, objecta Rashmika.

— Non, mais à en juger par le contenu de cette correspondance, vous avez un point de vue quelque peu dissident sur la question des Shifteurs, vous ne trouvez pas ?

— Évidemment, si vous considérez la vérité comme une position dissidente..., contra Rashmika.

— Vous n'êtes pas la seule. Les équipes de recherche reçoivent beaucoup de lettres d'amateurs animés des meilleures intentions du monde. Elles sont pour la plupart rigoureusement sans intérêt. Tout le monde a sa petite théorie chérie sur les Shifteurs. Malheureusement, ces gens-là n'ont pas la moindre idée de ce qu'est l'approche scientifique.

— C'est plus ou moins ce que je dirais de vos équipes de recherches, lâcha Rashmika.

Sa témérité le fit rire.

— Vous ne doutez vraiment de rien, hein, mademoiselle Els ?

Elle remit les papiers en vrac dans la boîte.

— Cette correspondance n'enfreint aucune loi, répliqua-t-elle. Et si je ne vous en ai pas parlé, c'est que vous ne m'avez jamais demandé de le faire.

— Je n'ai jamais dit que vous aviez commis une infraction. J'étais juste intrigué. J'ai lu vos lettres, vu votre thèse mûrir avec le temps.

Franchement, je pense que certains de vos arguments méritent considération.

— Heureuse de vous l'entendre dire.

— Ne prenez pas ce ton ironique. Je le pense vraiment.

— Vous vous en fichez pas mal, Doyen. Tout le monde s'en fiche, dans l'Église. Et pourquoi s'en soucierait-on ? La doctrine interdit toute explication qui s'écarte du dogme.

— C'est-à-dire ? demanda-t-il comme par jeu.

— Que les Shifteurs sont un détail, un incident, que leur extinction n'a aucun rapport avec les éclipses. S'ils jouent un rôle théologique, c'est seulement en tant que mise en garde contre l'hubris, et pour souligner le besoin urgent de sauvetage.

— Une culture non humaine éteinte n'est guère un mystère, ces temps-ci, hein ?

— Cette fois, c'est différent, dit Rashmika. Ce qui est arrivé aux Shifteurs n'a rien à voir avec ce qui est arrivé aux Amarantins, ou à n'importe laquelle des autres civilisations disparues.

— C'est l'esprit de votre théorie, c'est ça ?

— Je pense qu'il pourrait nous être utile de savoir ce qui leur est arrivé, dit-elle en tapotant le couvercle de la boîte avec ses ongles. Ils ont été anéantis, mais ça ne porte pas la marque des Inhibiteurs. Ceux qui ont fait ça ont laissé trop d'indices derrière eux.

— Les Inhibiteurs étaient peut-être pressés. Il se sont contentés d'effacer les Shifteurs et ne se sont pas inquiétés de leurs artefacts culturels.

— Ce n'est pas leur méthode. Je sais ce qu'ils ont fait aux Amarantins. Il n'est rien resté sur Resurgam, en dehors de ce qui était enfoui – délibérément enfoui sous des mètres de roche. Je sais comment c'était, Doyen : j'y suis allée.

Il tourna la tête vers elle, une lueur brillant dans ses yeux maintenant ouverts par les écarteurs.

— Vous y êtes allée ?

— Je veux dire, rectifia-t-elle précipitamment, que j'ai lu tellement de choses à ce sujet, j'y ai si souvent pensé que c'est *comme si* j'y étais allée en personne...

Elle eut un frémissement : il était facile de rhabiller cette déclaration, rétrospectivement, mais quand elle l'avait laissée échapper, elle avait eu la conviction ardente que c'était la pure et simple vérité.

— Le problème, fit Quaiche, c'est que si vous éliminez les Inhibiteurs comme agents de la destruction d'Hela, vous devez trouver un autre coupable. D'un point de vue philosophique, ce n'est pas comme ça que nous aimons procéder.

— Il se peut que ce ne soit pas élégant, répondit-elle, mais si la

vérité exige un deuxième ou même un troisième agent, nous devrions avoir le courage d'accepter l'évidence.

— Et j'imagine que vous avez une idée de qui ou de quoi il pourrait s'agir ?

Elle ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil en direction du scaphandre spatial soudé. Son attention ne s'était égarée que l'espace d'un bref instant, et il était peu vraisemblable que le doyen l'ait remarqué, mais elle en était ennuyée quand même. Dommage qu'elle n'arrive pas à contrôler ses propres réactions aussi bien qu'elle déchiffrait celles des autres...

— Non, répondit-elle. Mais j'ai des soupçons.

Les miroirs se déplacèrent selon une onde de mouvement, pour suivre la couchette du doyen qui changeait de position.

— La première fois que Grelier m'a parlé de vous, quand nous avons commencé à nous dire que vous pourriez vous révéler utile pour moi, il a dit que vous meniez une sorte de croisade personnelle, en rapport avec votre frère. C'est vrai ?

— Mon frère avait rejoint les cathédrales, répondit-elle sans se mouiller.

— Et vous vous en faisiez pour lui. Vous n'aviez pas de nouvelles depuis quelque temps, et vous vous êtes mis dans l'idée de partir à sa recherche. C'est bien l'histoire que vous lui avez racontée ?

Il avait une façon de présenter l'affaire qu'elle n'aimait pas beaucoup.

— Et alors ?

— Eh bien, je me demande si c'est vraiment la raison pour laquelle vous avez fait tout ce chemin, Rashmika, ou bien si ce n'est qu'un prétexte pour justifier votre quête, en la faisant paraître moins vaine sur le plan intellectuel.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— Je pense que vous avez renoncé depuis des années à revoir votre frère. Vous savez, au fond de votre cœur, qu'il n'est plus là. En réalité, vous ne vous intéressez qu'aux Shifteurs, et à la théorie que vous avez échafaudée sur eux.

— Ce serait bien présomptueux...

— Ce n'est pas ce que dit ce paquet de lettres. Elles trahissent une obsession profondément enracinée, très inhabituelle chez une enfant.

— Je suis venue ici pour Harbin.

— Vous êtes venue ici pour moi, Rashmika, poursuivit-il avec la calme insistance d'un professeur expliquant une subtilité grammaticale à un élève. Vous êtes venue sur la Voie dans l'intention de gravir les échelons de la hiérarchie jusqu'au sommet de la cathédrale parce que vous étiez convaincue que je détenais la clé des recherches qui vous passionnent, les réponses dont vous avez besoin,

comme une droguée.

— Je ne me suis pas invitée ici, répondit-elle avec la même emphase. C'est vous qui êtes venu me chercher alors que je devais rejoindre la Catherine de Fer.

— Vous auriez réussi à arriver ici tôt ou tard, comme une taupe qui remonte à la surface. Vous vous seriez rendue utile dans l'un ou l'autre des groupes d'études, et à partir de là, vous auriez trouvé le moyen de remonter jusqu'à moi. Ça aurait pris des mois ou des années, mais Grelier – béni soit son sordide petit cœur – a précipité des événements qui étaient déjà sur des rails.

— Vous vous trompez, dit-elle, les mains tremblantes. Je ne voulais pas vous voir. Je n'avais pas envie de venir ici. Pourquoi cela aurait-il été tellement important pour moi ?

— Parce que vous vous étiez fourré dans la tête que je savais des choses, répondit le doyen. Des choses importantes.

Ses mains cherchèrent la boîte.

— Je prends ça, dit-elle. C'est à moi, après tout.

— Les lettres sont à vous. Et vous pouvez garder la boîte.

— Alors, c'est fini ?

— Fini, mademoiselle Els ? Quoi donc ? releva-t-il, surpris.

— Notre contrat. Mon engagement.

— Je ne vois pas pourquoi nous y mettrions fin, dit-il. Comme vous l'avez dit, on ne vous a jamais demandé de mentionner votre intérêt pour les Shifteurs. Vous n'avez commis aucune infraction, aucun abus de confiance.

Ses mains laissèrent des marques de sueur sur la boîte. Elle ne s'attendait pas à ce qu'il lui permette de la garder. Toute cette correspondance perdue... De petits messages tristes et graves, de son moi passé au moi présent.

— Je pensais que vous étiez mécontent, dit-elle.

— Vous pouvez encore nous être utile. À vrai dire, j'attends d'autres Ultras d'ici peu. J'aimerais avoir votre avis sur eux, que vous me fassiez part de vos observations, de ce que vous dicte votre intuition. Vous pouvez faire ça pour moi, non ?

Elle se leva, les mains crispées sur la boîte, comprenant, au ton de sa voix, que l'entretien était terminé.

— Je peux... vous demander quelque chose ? bredouilla-t-elle.

— Je vous ai posé suffisamment de questions. Je ne vois pas pourquoi je vous interdirlais de m'interroger.

Elle hésita. Elle aurait voulu lui parler d'Harbin. Le doyen devait savoir ce qui lui était arrivé : même s'il n'avait jamais vu son frère de sa vie, il ne lui aurait pas été difficile de dénicher la vérité dans les archives de la cathédrale. Mais à présent que le moment était arrivé – ça y était, le doyen lui avait permis de poser sa question – elle savait

qu'elle n'aurait pas la force de le faire. Non qu'elle craignît d'entendre la vérité ; elle la soupçonnait déjà. Ce qui l'effrayait, c'était de découvrir comment elle réagirait quand la vérité lui serait révélée. Et si elle s'apercevait qu'elle ne se souciait pas autant d'Harbin qu'elle le prétendait ? Et si tout ce que le doyen lui avait dit était vrai, si Harbin n'était qu'un prétexte qu'elle se donnait pour sa quête ?

Pourrait-elle le supporter ?

Rashmika déglutit. Elle se sentait très jeune, très seule.

— Je voudrais vous demander si vous avez jamais entendu parler des ombres, dit-elle.

Le doyen ne dit rien. Et elle se rendit compte qu'il ne s'était pas engagé à lui répondre.

Trois jours plus tard, l'agrégat d'Inhibiteurs s'était positionné à portée de l'arme. Les techniciens n'avaient pas l'impression d'avoir achevé le calibrage, ils pensaient avoir d'autres paramètres spatiaux à explorer. De temps en temps, l'arme faisait quelque chose de bizarre et de terrifiant, englobant une bouchée de l'espace avoisinant alors qu'elle était théoriquement réglée pour une cible située à plusieurs unités astronomiques. Parfois, et c'était encore plus angoissant, ses effets ne paraissaient que très vaguement couplés à une impulsion précise. Dans le fond, c'était une technologie légèrement acausale : elle court-circuitait à la fois le temps et l'espace, selon des règles d'une complexité byzantine, mouvante. Pas étonnant que les Loups n'aient rien d'analogue dans leur propre arsenal. Peut-être avaient-ils décidé que, tout bien considéré, le jeu n'en valait pas la chandelle. C'était trop compliqué. La même logique s'appliquait probablement à la propulsion supraluminique de Skade. L'univers offrait bien des possibilités, beaucoup plus qu'il n'y semblait au premier abord. Mais beaucoup de ces possibilités étaient bien trop malsaines pour les individus et les espèces de ce niveau de civilisation galactique.

En attendant, les lumières continuaient à baisser, l'arme à fonctionner, et Scorpio à tourner et retourner des idées dans sa tête. L'arme semblait agir de façon grotesque sur les fondements même de la réalité, mais tout ce qui l'intéressait, c'était ce qu'elle faisait aux Loups. Elle anéantissait lentement des morceaux de l'essaim lancé à leur poursuite.

Ils ne gagnaient pas. Ils survivaient. Et c'était déjà ça.

Khouri tenait Aura sur ses genoux, enroulée, comme d'habitude, dans sa couverture matelassée argentée. Scorpio la trouvait encore d'une petitesse terrifiante, comme une poupée faite pour être mise en vitrine, à l'abri du tohu-bohu et des agressions du monde extérieur. Et ce n'était pas tout : il émanait d'elle un calme et une invulnérabilité qui lui donnaient la chair de poule. Elle lui faisait cette impression depuis qu'elle avait les yeux ouverts ; des yeux brun doré, pailletés d'or, de bronze et d'une couleur proche du bleu électrique. Des yeux lumineux, qui vous fixaient comme les yeux d'un oiseau de proie, absorbant tout autour d'elle. Ils ne se contentaient pas de regarder. Ils

sondaient ; ils extrayaient. Ils surveillaient.

Scorpio et les autres seniors étaient assis dans la salle de réunion, autour de la table noire, luisante comme un miroir. Il étudia ses compagnons, dressant mentalement la liste de ses alliés, de ses adversaires, et de ceux qui n'avaient probablement pas encore choisi leur camp. Il aurait pu compter sur Antoinette, mais elle était repartie sur Ararat, maintenant. Il était sûr que Blood aurait vu les choses comme lui, pas forcément après avoir pesé le pour et le contre, mais parce qu'il fallait de l'imagination pour envisager de trahir, et que l'imagination n'avait jamais été le point fort de Blood. Il manquait énormément à Scorpio. Il devait faire un effort pour se dire que son ex-bras droit n'était pas mort, mais juste hors de portée.

Il y avait deux semaines que le *Spleen de l'Infini* avait quitté le système d'Ararat à une accélération régulière d'un g, se faufilant entre les protagonistes du combat. Dès la première semaine, le *Spleen* avait mis douze unités astronomiques entre Ararat et lui, atteignant un cinquantième de la vitesse de la lumière. À la fin de la seconde semaine, il était arrivé au double de cette vitesse, et il était à près de cinquante UA d'Ararat. Scorpio ressentait cette distance, maintenant : lorsqu'il regardait en arrière, Pi Eridani A, le Soleil Vif d'Ararat qui les avait réchauffés pendant vingt-trois ans, n'était plus qu'une étoile un peu plus visible que les autres – cent mille fois plus faible que lorsqu'ils la voyaient de la surface de la planète. Elle n'était pas plus lumineuse, à présent, que Pi Eridani B, Soleil Morne – sa compagne binaire ; c'étaient deux yeux ambrés qui se rapprochaient l'un de l'autre alors que le gobe-lumen s'éloignait dans l'espace interstellaire. Il ne voyait pas les Loups – seuls les capteurs arrivaient encore à les détecter sur le fond de ténèbres, et encore, très imperceptiblement –, mais ils étaient bien là. Les armes hypométriques – à présent toutes les trois déployées – avaient ouvert des brèches dans la meute lancée à leur poursuite, sans arriver à tous les détruire.

Il n'y aurait pas de retour en arrière possible. Leur trajectoire avait été jusqu'à ce moment dictée par le plan de Remontoir, qui visait à les éloigner des Loups avec la plus faible probabilité d'interception possible. Ils venaient seulement, au bout de deux semaines, de choisir un nouveau cap. Les Loups lancés à leur poursuite n'avaient joué aucun rôle dans cette décision : Scorpio partait du principe qu'ils seraient détruits bien avant que le vaisseau n'arrive à sa destination finale.

Il se leva, attendit que tout le monde se taise. Alors, sans rien dire, il tira la piézo-lame de Clavain de son étui, se pencha sur la table et traça deux lettres de part et d'autre de la ligne médiane : un Y et un H. Les entailles étaient de la couleur de sa peau et tranchaient sur la laque noire de la table.

Tout le monde le regardait, l'air d'attendre qu'il prenne la parole, mais il se rassit, remit la piézo-lame dans son étui, croisa les mains derrière sa nuque et fit signe à Orca Cruz.

Cruz était maintenant sa seule alliée venue du passé, de son passé à Chasm City. Elle promena sur l'assistance le regard de son œil unique, ses ongles noirs crissant sur le dessus de la table, et commença :

— Ces dernières semaines n'ont pas été faciles. Nous avons tous fait des sacrifices et vu tomber nos plans à l'eau. Certains d'entre nous ont perdu des êtres chers. Des familles ont été déchirées. Toutes les certitudes que nous avions il y a un mois ont volé en éclats. Nous sommes dans l'espace profond, en territoire étranger, sans carte. Pire que tout : l'homme à qui nous avons appris à nous fier, l'homme qui aurait vu le moyen de nous en sortir, cet homme-là n'est plus parmi nous.

Elle riva son regard à Scorpio, attendant que tous les autres le regardent aussi.

— Mais nous avons toujours un chef, poursuivit-elle. Un sacrément bon chef, à qui Clavain confiait la direction des opérations sur Ararat quand il n'était pas là. Quelqu'un entre les mains de qui nous devons, plus que jamais, remettre notre sort. Clavain avait foi en son jugement. Je pense qu'il serait temps que nous suivions son exemple.

Urton, la femme de la Ligue de Sécurité, secoua la tête.

— Tout ça, c'est bien joli, Orca. Aucun de nous n'a de problème avec le fait que Scorpio soit notre chef, dit-elle en insistant lourdement sur ce dernier mot, comme si elle laissait tout le monde tirer ses conclusions quant aux problèmes qu'ils pourraient avoir avec le porcko. Mais ce que nous voulons entendre maintenant, c'est le nom de notre destination.

— C'est très simple, répondit Orca Cruz. Il faut que nous allions sur Hela.

Urton essaya sans succès de masquer sa surprise.

— Alors, nous sommes d'accord.

— Mais seulement après avoir fait un détour par Yellowstone, reprit Cruz. Hela est au mieux une destination spéculative. Nous ne savons pas vraiment ce qui nous attend là-bas, ni même s'il y a quelque chose. Alors que, du côté de Yellowstone, nous savons que nous pouvons faire une bonne action. Nous avons la capacité d'embarquer des dizaines de milliers de passagers cryonisés. Cent cinquante mille, facilement. Ce sont des vies humaines, Urton. Des gens que nous pouvons sauver. Le destin nous a donné ce vaisseau. Nous devons l'utiliser au mieux.

— Nous avons déjà évacué le système de Resurgam, contra Urton.

Sans parler des dix-sept mille personnes de celui-ci. Je dirais que nous sommes quittes.

— On n'est jamais quitte, objecta Cruz.

Urton agita la main par-dessus la table.

— Vous oubliez que les systèmes du moyeu grouillent d'Ultras. Dans n'importe quel système, vous trouverez des douzaines, des centaines de vaisseaux qui auraient la capacité d'embarquer autant de cryonisés que le *Spleen*.

— Vous confieriez des vies humaines à des Ultras ? Je ne vous croyais pas si stupide ! lança Orca.

— Bien sûr que je leur ferais confiance, rétorqua Urton.

Aura eut un petit rire.

— Pourquoi rit-elle ? demanda Urton.

— Parce que vous avez menti, répondit Khouri. Elle le sait. Elle sait toujours quand on ment.

L'un des représentants des réfugiés – un dénommé Rintzen – eut une petite toux diplomatique et esquissa un sourire conciliant.

— Ce qu'Urton veut dire, c'est que ce n'est tout simplement pas notre travail. Les motifs et les méthodes des Ultras peuvent être discutables – nous le savons tous –, mais il est de fait qu'ils ont des vaisseaux et qu'ils sont avides de clients. Si la situation dans les systèmes du moyeu arrive véritablement à un point de crise, eh bien j'ose avancer que nous serons confrontés à un cas classique de marchandage commercial.

Cruz secoua la tête. Elle avait l'air écœurée. Si Scorpio était entré dans la pièce à ce moment précis et n'avait eu que son expression pour se guider, il en aurait conclu que quelqu'un venait de chier sur la table.

— Rappelez-moi quelque chose, demanda-t-elle. Quand vous êtes monté à bord de ce vaisseau, sur Resurgam, combien ça vous a coûté ?

L'homme examina ses ongles.

— Rien, bien sûr... mais ce n'est pas la question. La situation n'avait rien à voir.

Les lumières baissèrent, ce qui se produisait désormais toutes les quatre ou cinq minutes, chaque fois que les armes étaient activées et déchargées. Ils avaient cessé d'y faire attention, mais la baisse d'intensité lumineuse leur rappelait que les Loups étaient encore là, se rapprochant toujours, subrepticement, du *Spleen de l'Infini*.

— Bon, fit Cruz alors que les lumières vacillaient et retrouvaient leur intensité normale. Et cette autre fois, quand vous avez été évacué d'Ararat ? Combien avez-vous craché pour ce privilège ?

— Rien, là non plus, convint Rintzen. Mais encore une fois, ça n'a rien à voir...

— Vous me dégoutez ! lâcha Cruz. Dans la Mouise, je crois

pouvoir dire que la merde, ça nous connaissait, mais vous. Rintzen, vous nous laissez loin derrière...

— Écoutez, s'interposa Kashian, une autre représentante des réfugiés, personne ne trouve normal que les Ultras tirent parti de la menace que constituent les Loups, mais il faut être pragmatique. Leurs vaisseaux seront toujours mieux équipés que celui-ci pour l'évacuation de masse. Cette pièce peut vous paraître assez normale, fit-elle en parcourant les autres du regard comme pour les prendre à témoin, mais elle n'est pas représentative du restant du vaisseau. C'est plutôt une perle dans un sacré magma. Il y a d'énormes zones du vaisseau qui ne sont même pas cartographiées, et encore moins habitables. La situation s'est sensiblement dégradée depuis l'évacuation de Resurgam. La plupart des dix-sept mille personnes qui sont montées à bord il y a deux semaines n'ont pas encore trouvé d'hébergement convenable. Elles vivent dans des conditions épouvantables.

Elle eut un frémissement, comme si elle éprouvait une partie de cette horreur par osmose.

— Si vous voulez parler de conditions épouvantables, reprit Cruz, essayez donc la mort. On en reparlera après.

Kashian secoua la tête, exaspérée.

— On ne peut pas discuter avec cette femme. Avec elle, tout se réduit à des insultes et des absurdités.

— Je peux faire une suggestion ? demanda Vasko.

Scorpio acquiesça d'un haussement d'épaules.

Vasko se leva et s'appuya sur la table, les doigts écartés, le buste en avant.

— Je ne débattrai pas des problèmes logistiques posés par l'évacuation de Yellowstone, dit-il. Je ne crois pas que ça change grand-chose. Quels que soient les besoins de ces réfugiés, on nous a clairement ordonné de ne pas aller là-bas. Nous devons écouter Aura.

— Elle ne nous a pas interdit d'aller sur Yellowstone, objecta Cruz. Elle a juste dit que nous devons aller sur Hela.

— Quelle différence ? fit Vasko avec gravité.

— Nous pourrions faire un détour par Yellowstone. Ça ne nous empêcherait pas d'aller ensuite vers Hela, une fois l'évacuation achevée.

— Ça prendra des dizaines d'années, objecta Vasko.

— Quoi que nous fassions, ça prendra des dizaines d'années, répliqua Cruz avec un léger sourire. C'est la nature du jeu, gamin. Il faut vous y faire.

— Je connais la règle du jeu, répondit Vasko d'un ton feutré, lui faisant bien comprendre qu'elle avait commis une erreur en s'adressant à lui sur ce ton. Mais je sais qu'on nous a donné une instruction claire en nous envoyant sur Hela. Si Yellowstone faisait

partie du plan d'Aura, elle nous l'aurait fait savoir, vous ne croyez pas ?

Ils regardèrent tous l'enfant. Il lui arrivait de parler. Ils s'étaient tous habitués à son petit croassement liquide, à peine articulé. Il y avait des jours où elle ne disait rien, où elle ne faisait que des petits bruits enfantins. Et puis il y en avait d'autres où, comme maintenant, elle donnait l'impression d'être passée sur un mode d'extrême réceptivité, prenant au lieu de donner. Son développement était accéléré, mais il ne progressait pas régulièrement : il faisait des bonds et des saccades, mais il y avait aussi des plateaux et des retours en arrière inexplicables.

— Elle veut que nous allions sur Hela, fit Khouri. C'est tout ce que je sais.

— Et l'autre question ? demanda Scorpio. Cette affaire de négociation avec les ombres ?

— C'est une information vagabonde. Comme un souvenir détaché, qu'elle ne peut pas interpréter.

— Une autre information a filtré au même moment ?

Elle le regarda en hésitant, sur le point de répondre. C'était un simple coup de sonde, mais il avait visé juste.

— J'ai senti quelque chose qui m'a fait peur, répondit-elle.

— Quelque chose à propos de ces ombres ?

— Oui. Comme quand on ouvre une porte et qu'on a froid. Comme un courant de terreur. Et elle l'a senti aussi, fit Khouri en baissant les yeux sur le petit crâne chevelu de son bébé.

— C'est tout ce que vous pouvez nous dire ? demanda Scorpio. Vous voulez que nous allions sur Hela, négocier avec une entité qui vous fait mourir de peur ?

— Le message contenait un avertissement, répondit Khouri. Il disait de faire preuve de prudence. Mais il disait aussi que c'était ce que nous devons faire.

— Vous en êtes sûre ? insista Scorpio.

— Et pourquoi ne le serais-je pas ?

— Vous avez peut-être mal interprété. Vous avez peut-être ressenti ce... « courant de terreur » pour une autre raison. Ça voulait peut-être dire que nous ne devons pas avoir de contact, à aucun prix, avec... ces ombres, quelles qu'elles soient.

— Peut-être, Scorp, répondit Khouri. Mais dans ce cas, pourquoi faire allusion aux ombres ?

— Ou à Hela, d'ailleurs, ajouta Vasko.

Scorpio le regarda, faisant durer le silence.

— Vous avez fini ? demanda-t-il.

— Je pense, répondit Vasko.

— Bon, eh bien, nous avons une décision à prendre, reprit

Scorpio avec un mouvement de tête en direction des lettres qu'il avait gravées sur le dessus de la table avec la piézo-lame de Clavain. Nous avons entendu les arguments des deux côtés. Nous pouvons aller vers Hela en espérant y trouver quelque chose qui en vaille la peine. Ou bien nous pouvons emmener ce vaisseau vers Yellowstone et sauver quelques vies. Vous connaissez tous mon avis sur la question. Je pense que vous savez aussi ce que Clavain aurait fait dans des circonstances comparables.

Personne ne répondit.

— Mais il y a un problème, poursuivit Scorpio. Et le problème, c'est que ce n'est pas à nous de décider. Ce n'est pas une démocratie. Tout ce que nous pouvons faire, c'est présenter nos arguments et laisser le capitaine John Brannigan faire son choix.

Il se leva et tira d'une poche de sa vareuse de cuir la petite poignée de poussière rouge qu'il y avait mise quelques jours auparavant.

C'était de l'oxyde de fer, récupéré dans l'un des ateliers de machines – un échantillon de sol martien, ou du moins aussi proche qu'il était possible de l'être, à vingt-sept années-lumière de Mars. Il laissa la poussière couler entre les moignons de ses doigts, au centre de la table, entre le H et le Y.

Il savait que le moment crucial était arrivé. S'il ne se passait rien – si le vaisseau ne signalait pas immédiatement son intention en faisant en sorte que la poussière coule sans ambiguïté vers l'une des deux lettres, c'était fini. Il se serait ridiculisé en essayant de mettre fin au problème. Mais Clavain n'avait jamais reculé devant les moments de ce genre. Sa vie entière n'avait été qu'une oscillation d'un point de crise maximal à un autre.

Scorpio leva les yeux. La poussière commençait à glisser.

— C'est vous qui décidez, John.

La voix revint cette nuit-là, dans sa chambre. Elle avait attendu que Rashmika soit seule, loin du donjon. La première fois, Rashmika avait espéré que cela se révélerait n'être qu'une illusion, un effet passager, peut-être, des agents viraux quaichéistes qui avaient contaminé son organisme et semaient la panique dans son esprit. Mais la voix était trop rationnelle, beaucoup trop calme et tranquille pour ça, et ses paroles ne s'adressaient pas à n'importe quel hôte, sans distinction, mais spécifiquement à elle.

[Rashmika, écoute-nous, s'il te plaît. La crise est proche, à tous points de vue.]

— Fichez le camp ! dit-elle en enfonçant sa tête dans son oreiller.

[Nous avons besoin de ton aide, et vite.]

Elle savait que si elle ne répondait pas, la voix continuerait à la persécuter. Elle avait une patience infinie.

— Mon aide ?

[Nous savons que Quaiche a l'intention de faire franchir le pont à Notre-Dame de Morwenna. Il ne va pas y arriver, Rashmika. Le pont ne supportera pas le poids de la cathédrale. Il n'a jamais été conçu pour résister à une masse pareille.]

— Et vous êtes bien placés pour le savoir, hein ?

[Le pont n'a pas été construit par les Shifteurs. Il est beaucoup plus récent que ça. Et il ne supportera pas le poids de la Morwenna.]

Elle s'assit sur son lit étroit et orienta les lamelles des jalousies afin de laisser filtrer la lumière teintée par les vitraux. Elle sentait gronder et osciller la cathédrale, elle entendait le bruit lointain des moteurs. Elle pensa au pont étincelant, quelque part vers l'avant, aussi délicat qu'un rêve, indifférent à la lourde masse qui s'avavançait lentement vers lui.

Que voulait dire la voix, en prétendant qu'il était beaucoup plus récent ?

— Je ne peux rien faire pour empêcher ça, dit-elle.

[Tu n'as pas besoin de l'empêcher. Il suffira que tu nous mettes en sûreté avant qu'il soit trop tard.]

— Demandez ça à Quaiche.

[Tu ne penses pas que nous avons essayé, Rashmika ? Tu ne penses pas que nous avons passé des heures à essayer de l'en convaincre ? Il se fiche de ce que nous pouvons dire. Il préférerait que

nous n'existions pas. Il réussit parfois même à s'en convaincre. Quand la cathédrale tombera du pont, ou que le pont s'effondrera, nous serons détruits. Il ne fera rien pour éviter ça, parce que comme ça, nous lui sortirons de la tête.]

— Je ne peux rien faire pour vous, répondit-elle. Et je n'ai pas envie de vous aider. Vous me faites peur. Je n'ai même pas envie de savoir ce que vous êtes, ni d'où vous venez.

[Tu en sais plus long que tu ne penses. C'est pour nous, et pas pour Quaiche, que tu es venue ici.]

— Ne dites pas de bêtises.

[Nous savons qui tu es, Rashmika, ou plutôt nous savons qui tu n'es pas. Ces machines dans ta tête, tu te souviens ? D'où viennent-elles ?]

— Quelles machines ? Je ne suis pas au courant.

— [Et tes souvenirs – tu n'as pas l'impression, parfois, qu'ils appartiennent à quelqu'un d'autre ? Nous t'avons entendue parler au doyen. Nous t'avons entendue parler des Amarantins, et de tes souvenirs de Resurgam.]

— Simple lapsus, dit-elle. Je ne voulais pas...

— [Tu en pensais chaque mot, mais tu ne t'en rends pas encore compte. Tu es beaucoup plus que tu ne penses, Rashmika. Jusqu'où remontent tes souvenirs ? À neuf ans ? Pas beaucoup plus, sans doute. Alors, qu'y avait-il avant ?]

— Arrêtez de parler comme ça !

[Tu n'es pas ce qu'on pourrait croire], poursuivit la voix sans se laisser impressionner par son interruption. [Ces souvenirs de ta vie sur Hela sont une greffe, rien de plus. En dessous, il y a tout autre chose. Pendant neuf ans, ils t'ont été bien utiles, ils t'ont permis de te déplacer parmi ces gens, comme si tu étais née parmi eux. Ils étaient tellement fondus à l'ensemble, l'illusion était tellement parfaite, que tu ne t'en es jamais rendu compte. Mais depuis le début, ta véritable mission était à l'arrière-plan de ton esprit. Tu attendais une conjonction d'événements. Qui t'a amenée des malterres jusqu'à la Voie Permanente. Et maintenant que la fin de ta quête est proche, tu sors du rêve. Tu commences à te rappeler qui tu es, et c'est à la fois exaltant et terrifiant.]

— Ma mission ? releva-t-elle en se retenant de rire devant l'absurdité de cette idée.

[Prendre contact avec nous. Les ombres. Celles avec qui on t'a envoyée négocier.]

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle tout bas. Dites-le-moi, je vous en prie.

[Dors, petite fille. Tu rêveras de nous, et tout t'apparaîtra.]

Et Rashmika s'endormit. Elle rêva des ombres, et de bien d'autres choses. Elle fit le genre de rêves qu'elle avait toujours associés au sommeil fébrile : géométriques et abstraits, répétitifs, pleins de terreurs inexplicables, et d'extases. Les rêves d'un peuple pourchassé.

Ils étaient loin, très loin. À une distance incommensurable de l'univers familier – dans le temps et dans l'espace. Dans un ailleurs qui passait l'imagination. Mais c'étaient des gens, d'une certaine façon. Des espèces de gens. Ils avaient vécu et rêvé, et leur histoire était en elle-même une sorte de rêve : une épopée d'une complexité inconcevable, maintenant trop longue pour être racontée. Tout ce qu'elle avait besoin de savoir – tout ce qu'elle en savait, pour le moment –, c'était qu'ils étaient arrivés à un stade où leurs souvenirs de la colonisation interstellaire à l'échelle humaine étaient tellement lointains, tellement estompés et atrophiés par le temps, qu'ils se fondaient presque avec leur préhistoire, avec de vagues réminiscences ancestrales de la façon dont on faisait le feu, et de chasse au gibier.

Ils avaient colonisé une poignée d'étoiles, puis toute leur galaxie, et beaucoup plus que ça, leur danse les emmenant dans des territoires toujours plus vastes, d'une structure hiérarchisée à la suivante : des galaxies à des groupes de galaxies, puis à des superamas de dizaines de milliers de groupes de galaxies, jusqu'à ce qu'ils investissent l'espace vide entre les superamas – les plus vastes structures de la création –, tels des singes hurlants passant du sommet d'un arbre au suivant. Ils avaient accompli des merveilles et fait des choses terribles. Ils avaient changé de forme, ils avaient changé la forme de leur univers, et ils avaient des projets pour l'éternité.

Ils avaient échoué. D'un bout à l'autre de cette histoire vertigineuse, d'un changement d'échelle à l'autre, à aucun moment ils n'avaient cessé de fuir. Pas devant les Inhibiteurs, ni des machines de ce genre. C'étaient aussi des espèces de machines, à leur façon, mais celles-là étaient plutôt un fléau, une maladie meurtrière dévorante, qui transformait tout, et qu'ils avaient eux-mêmes déchaînée. Les détails du rêve étaient vagues, et pourtant Rashmika comprit qu'à l'origine ils avaient créé quelque chose, pas une arme mais un outil, un objet utilitaire, destiné à un usage pacifique, et qui avait échappé à leur contrôle.

L'engin n'attaquait pas les gens ; d'ailleurs il ne semblait même pas les reconnaître. Il déchiétait la matière avec l'efficacité aveugle d'un feu de brousse ; il changeait les mondes en nuages errants de gravats, de roches et de glace entourant des étoiles entières. Des miroirs inclus dans les essaims d'appareils collectaient la lumière des étoiles, concentrant l'énergie qui engendrait la vie dans les grains de matière ; des membranes transparentes piègeaient cette énergie autour

de chaque grain, favorisant la croissance de petites bulles écologiques. Et dans ces poches chaudes, vert émeraude, les gens pouvaient vivre, s'ils le décidaient. Mais alors ils n'avaient pas le choix ; seule une certaine forme d'existence était possible. La seule autre possibilité était la fuite : ne pouvant stopper l'avance des engins de transformation, ils étaient condamnés à fuir devant le bord d'attaque de la vague, devant le feu transformateur qui balayait leur vaste civilisation en un clin d'œil au regard du temps cosmique, condamnés à regarder les gigantesques essaims de matière vivante, stimulée par ces mécaniques, changer leurs étoiles en lanternes vertes.

Alors ils fuirent, encore et encore. Ils cherchèrent refuge dans les galaxies satellites, et pendant quelques millions d'années, ils se crurent en sûreté. Mais les engins finirent par arriver, et ils entreprirent le même processus lent, inexorable, de digestion stellaire. Les gens fuirent à nouveau, mais ils n'allaient jamais assez loin, jamais assez vite. Aucune arme ne marchait : celles qui ne faisaient pas plus de dégâts que le fléau contribuaient à le propager plus rapidement. Les engins de transformation évoluèrent, gagnant en agilité et en intelligence. Une seule chose ne changeait jamais : leur tâche centrale, qui était l'écrasement des mondes et leur reconfiguration en un milliard de lumignons vert vif.

Ils avaient été créés dans un but précis, et ce but, ils le remplissaient.

Et voilà. Les gens étaient au bout du bout de leur histoire. Ils avaient fui aussi loin qu'il était possible de fuir, ils avaient épuisé toutes les niches. Ils ne pouvaient ni revenir en arrière, ni trouver un accommodement avec les engins. Les galaxies transformées étaient maintenant inhabitables. Leur chimie avait été empoisonnée. L'équilibre écologique de la vie et de la mort stellaires avait été bouleversé par l'industrie grouillante des engins, quant aux armes conçues au départ pour les combattre, elles avaient échappé à tout contrôle et constituaient désormais un danger aussi grand que le problème de départ.

Alors les gens se tournèrent vers autre chose. Ils étaient chassés de leur propre univers ; il était peut-être temps de penser à en coloniser un autre.

Par bonheur, ce n'était pas aussi impossible que ça en avait l'air.

Rashmika découvrit en rêve la théorie des mondes-branes. Elle se retrouva plongée dans un univers à la texture hallucinante : des rideaux veloutés de lumière et de ténèbres ondoyaient dans son esprit avec des langueurs de tempêtes boréales. Tout dans l'univers visible, tout ce qu'elle voyait, de la paume de sa main jusqu'à la plus lointaine galaxie observable en passant par la cathédrale Notre-Dame de Morwenna, était contenu dans une brane, comme un dessin tissé dans

un lé de toile. Les quarks et les électrons, les photons et les neutrinos, tout ce qui constituait l'univers où elle vivait et respirait, y compris elle-même, se déplaçait dans le plan de cette brane.

Mais la brane en question n'était que l'une des nombreuses membranes parallèles qui planaient dans un espace fondamental à n dimensions. Ces membranes, ou feuillets, étaient superposées les unes sur les autres, se rejoignant peut-être sur les bords, tel le programme musical plié en accordéon d'un vaste orchestre cosmique. Certains feuillets avaient des propriétés très différentes des autres : les mêmes règles naturelles fondamentales s'appliquaient dans chacun, mais les forces des constantes de couplage – et donc les propriétés de l'univers macroscopique – dépendaient de la position de la brane dans l'espace fondamental. La vie dans les branes éloignées devait être très étrange en vérité – et encore, à condition que la physique officielle permette l'éclosion d'un processus aussi complexe que la vie. Partout ailleurs, certains feuillets frottaient les uns contre les autres, l'impact fulgurant de leurs collisions provoquant dans chacune des branes des événements primordiaux qui ressemblaient beaucoup au Big Bang de la cosmologie traditionnelle.

Si une brane particulière était reliée à une autre, le point de contact – le pli – devait se trouver à une distance cosmologique située au-delà de la longueur de Hubble. Mais rien n'empêchait la matière et les radiations de passer de l'autre côté du pli – avec le temps. Si on se déplaçait suffisamment à la surface de l'une des branes connectées – sur d'innombrables mégaparsecs à travers l'univers conventionnel de la matière et de la lumière – on finirait par se retrouver sur la brane voisine, dans le vide à n dimensions de l'espace fondamental.

Rashmika ne voyait pas la relation topologique entre sa brane et la brane des ombres. Étaient-elles reliées, ou séparées ? Les ombres conservaient-elles délibérément cette information par-devers elles, ou l'ignoraient-elles tout simplement ?

Ça n'avait probablement pas d'importance.

Ce qui en avait, en revanche – la seule chose qui comptait, à vrai dire –, c'est qu'il y avait un moyen d'envoyer des signaux à travers l'espace fondamental. La gravité n'était pas comme les autres éléments de l'univers : elle n'était qu'imparfaitement liée à une brane particulière. Elle pouvait faire le tour – glisser le long d'une brane individuelle comme une tache de vin qui se serait lentement étendue –, mais elle pouvait aussi filtrer à travers, en prenant un raccourci à travers l'espace fondamental.

Elle comprenait maintenant que les gens – les ombres – avaient utilisé la gravité pour envoyer des messages à travers l'espace fondamental, d'une brane à l'autre. Et avec leur patience habituelle – parce que s'ils avaient une qualité, c'était bien la patience –, ils

avaient attendu de recevoir une réponse.

Et ils avaient fini par en recevoir une. Des Shifteurs : une espèce de voyageurs stellaires très particulière. Leur histoire était beaucoup moins longue que celle des ombres ; ils avaient émergé quelques millions d'années auparavant, dans un coin perdu de la galaxie. Ils abhorraient au dernier degré la similitude et la reproduction à l'identique, et ils avaient l'étrange habitude d'échanger leurs parties corporelles. Leur civilisation était d'une impénétrable étrangeté : aucune des autres espèces qu'ils avaient pu rencontrer n'y avait jamais rien compris, de sorte qu'ils n'avaient eu que très peu d'échanges commerciaux, n'avaient conclu que de rares alliances et connaissaient très mal les autres civilisations. Ils vivaient sur des mondes glacés, de préférence les lunes de géantes gazeuses. Ils restaient entre eux, ne se mélangeaient pas, et n'avaient aucune ambition au-delà de la modeste colonisation de quelques centaines de systèmes dans leur secteur galactique. Leurs habitudes solitaires leur avaient valu de n'attirer que très tardivement l'attention des Inhibiteurs.

Ça n'avait rien changé. Les Inhibiteurs ne faisaient pas la différence entre les timorés et les agressifs : la règle s'appliquait de la même façon à tout le monde. Le temps que les Shifteurs établissent le contact avec les ombres, ils étaient au bord de l'extinction. Inutile de dire qu'ils étaient prêts à envisager toutes les solutions possibles.

Les ombres avaient eu vent de leurs tourments. Elles écoutaient distraitement ces histoires d'espèces entières anéanties par des essaims de machines noires.

Nous pouvons vous aider, leur dirent-elles.

À ce moment-là, elles devaient se contenter de transmettre des messages dans l'espace fondamental, mais avec la coopération des Shifteurs elles pourraient faire beaucoup plus : elles leur firent construire un vaste récepteur à signaux gravitationnel destiné à capter leurs messages, et qui avait le potentiel de permettre l'intervention physique. Son cœur était constitué par un synthétiseur de masse, une machine capable de construire des objets matériels, en suivant les plans qui lui étaient fournis. Comme le récepteur proprement dit, le synthétiseur de masse relevait d'un ancien niveau de technologie galactique. Il fonctionnait grâce aux débris riches en métaux de la géante gazeuse qui avait été démantelée pour sa construction. Mais en dépit de sa simplicité, le synthétiseur de masse était versatile. Il pouvait être programmé afin de construire des récepteurs pour les ombres : des carcasses de machines vides, à peu près immortelles, dans lesquelles ils pouvaient transmettre leur personnalité. Pour les ombres, déjà incarnées dans des machines de leur côté de l'espace fondamental, le sacrifice était modeste.

Mais les Shifteurs, qui étaient des êtres prudents et qui se

méfiaient des risques d'intrusion physique d'une brane à l'autre, avaient prévu des garde-fous astucieux : le synthétiseur de masse ne pouvait être activé à distance, du côté de l'espace fondamental occupé par les ombres. Seuls les Shifteurs pouvaient l'activer, afin de permettre aux ombres d'entreprendre la colonisation de ce côté de l'espace fondamental. Leur but n'était pas d'envahir toute la galaxie – c'est du moins ce qu'elles disaient ; elles souhaitaient simplement établir une petite communauté indépendante à l'écart des dangers qui rendaient inhabitable leur propre monde-brane.

Les ombres promettaient de fournir aux Shifteurs les moyens de vaincre les Inhibiteurs. En échange, ils n'avaient qu'à connecter le synthétiseur de masse et leur permettre de traverser l'espace fondamental.

Rashmika se réveilla. Il faisait grand jour, au-dehors, et les vitraux de la fenêtre projetaient des losanges colorés sur son oreiller trempé de sueur. Elle resta un moment allongée, ointe de couleurs, bercée par le balancement de la Morwenna. Elle avait l'impression d'avoir dormi comme une souche, et en même temps elle se sentait épuisée. Elle aurait eu bien besoin de quelques heures de sommeil sans rêve. La voix s'était tue, mais elle n'avait aucun doute qu'elle se ferait à nouveau entendre. Elle était sûre à présent qu'elle était bien réelle, et que son histoire était fondamentalement vraie.

Au moins, elle en savait un peu plus : les Shifteurs auraient pu échapper à l'extinction, mais il y avait un prix à payer : l'ouverture de la porte aux ombres. Ils avaient été tout près de céder, et puis, au dernier moment, ils n'avaient pu s'y résoudre. Les ombres étaient restées de leur côté de l'espace fondamental ; et les Shifteurs avaient été anéantis.

Mais cette soudaine découverte s'accompagnait d'un atroce sentiment d'échec. Elle n'avait pas voulu croire que les Shifteurs avaient été détruits par les Inhibiteurs ; elle s'était trompée. Toutes les vertueuses certitudes dans lesquelles elle avait vécu pendant neuf ans avaient été minées par ce songe révélateur. Les ombres avaient rectifié son erreur. Qu'importaient ses spéculations à côté du témoignage réel d'une autre intelligence non humaine ?

Elle avait déjà envisagé l'autre hypothèse : et si c'étaient les ombres qui avaient anéanti les Shifteurs ? Mais cette hypothèse avait encore moins de sens que celle des Inhibiteurs. Si les Shifteurs avaient laissé passer les ombres, et si les ombres s'étaient suffisamment organisées pour faire autant de dégâts, alors, où étaient-elles à présent ? Il était impensable qu'elles aient pulvérisé Hela, détruit les Shifteurs et regagné furtivement leur propre univers. Non, elles n'avaient pas pu franchir le vide, faire tous ces dégâts et disparaître dans un coin isolé de cet univers, parce qu'elles n'avaient pas encore

effectué le passage. Du moins, c'est ce que la voix lui avait dit. C'est pour ça qu'elle lui parlait, d'ailleurs.

Les ombres voulaient que l'humanité ait le courage qui avait fait défaut aux Shifteurs.

Elle comprenait maintenant qu'Haldora était le dispositif avertisseur : le grand récepteur construit par les Shifteurs. Ils avaient réduit l'ancienne géante gazeuse à ses composants essentiels et combiné les résidus en une antenne gravitationnelle à l'échelle d'une planète, avec un synthétiseur de masse au cœur.

Ce que les Observateurs voyaient quand ils regardaient Haldora – l'illusion d'Haldora – n'était qu'une forme de camouflage, une projection. Les Shifteurs avaient disparu, mais leur récepteur était encore là. Et de temps en temps, pendant une fraction de seconde, le camouflage flanchait. Lors des éclipses, ce que les Observateurs apercevaient n'était pas une citadelle de Dieu, éblouissante, mais le mécanisme du récepteur proprement dit.

Une porte dans le ciel, qui attendait d'être déverrouillée.

Ce qui ne laissait qu'une question en suspens, la plus pénible, peut-être. Si tout ce que les ombres lui avaient dit était vrai, alors elle devait aussi admettre ce que les ombres lui avaient dit sur elle.

Elle n'était pas celle qu'elle pensait être.

Cinq jours plus tard, les techniciens mirent Scorpio dans le caisson de cryosomnie plombé. C'était une procédure chirurgicale : un rituel à base d'incisions et de cathéters, de tampons imbibés d'anesthésiques et de pommades antiseptiques.

— Vous n'avez pas besoin d'assister à ça, dit-il à Khouri, qui était plantée au pied du caisson, Aura dans les bras.

— Je veux m'assurer que vous partez dans les meilleures conditions, répondit-elle.

— Ouais, vous voulez être sûre que je dégage bien du paysage, répliqua-t-il en sachant, au moment où il articulait ces paroles, qu'elles étaient cruelles et superflues.

— Nous avons encore besoin de vous, Scorpio. Il se peut que nous ne soyons pas d'accord avec vous à propos d'Hela, mais ça ne fait pas de vous quelqu'un de moins utile.

L'enfant regardait, fascinée, les techniciens enfoncer un shunt en plastique dans le poignet de Scorpio. Il voyait encore la cicatrice à l'endroit où on lui avait enlevé l'autre, vingt-trois ans plus tôt.

— Ça fait mal, dit Aura.

— Ouais, gamine, ça fait mal, répondit-il. Mais je tiendrai le coup.

Le caisson de cryosomnie se trouvait, tout seul, dans une pièce spéciale. C'était le caisson même dans lequel il était arrivé sur Ararat, il y avait si longtemps. Il était très ancien, et on ne peut plus rudimentaire : une vulgaire boîte noire aux coins arrondis, à l'air mastoc d'un instrument de torture médiéval en fer soudé.

Mais il avait aussi un record de fonctionnement sans incident. Pendant toutes les années du voyage relativiste entre les étoiles, il avait parfaitement préservé son occupant humain. Personne n'y était mort, personne n'en était sorti privé de ses facultés mentales. Il incorporait le minimum de nanotechnologie. La Pourriture Fondante, les transformations du capitaine lui-même ne l'avaient jamais contaminé. Un être humain standard aurait pu tranquillement envisager d'y passer un moment : il reviendrait à la vie. La plongée en cryosomnie et le réveil seraient lents et inconfortables par rapport au service qu'offraient les nouveaux modèles plus modernes. Ils s'accompagneraient de désagréments physiques et mentaux, mais il n'y avait aucun doute que le caisson remplirait admirablement sa

fonction, et que son occupant se réveillerait au bout du voyage.

Le seul problème, c'est que ça ne valait pas pour les porckos. Les caissons étaient conçus pour des êtres humains standard, à un niveau incontournable de la chimie cellulaire, et il n'y avait pas moyen d'y échapper. Scorpio avait déjà été cryonisé, mais c'était toujours un pari. Il se disait que les risques n'étaient pas plus grands chaque fois qu'il replongeait en cryosomnie, qu'il ne risquait pas plus de mourir dans ce sarcophage que dans le premier où il s'était laissé enfermer. Mais ce n'était pas tout à fait exact. Il avait vieilli. Son organisme était affaibli, par rapport à la dernière fois où il avait subi ce processus. Tout le monde était très circonspect sur la question des statistiques – y avait-il dix, vingt ou trente pour cent de chances qu'il ne s'en sorte pas ? –, mais le refus d'en discuter l'inquiétait plus que n'aurait pu le faire la froide acceptation du risque. Au moins, il aurait pu comparer les risques liés à la cryonisation et à la perspective de rester éveillé pendant tout le voyage. Vieillir de cinq ou six ans, temps de bord, ce qui lui aurait fait cinquante-cinq ou cinquante-six ans, contre trente pour cent de chances de ne pas se réveiller ? La décision n'aurait pas été facile à prendre. De toute façon, étant un porcko, rien ne garantissait qu'il arriverait à soixante ans, même dans des conditions normales. Mais au moins l'exposé complet des faits lui aurait permis de décider en toute connaissance de cause. Alors que ce qui le poussait à entrer dans le caisson était le simple désir de ne pas vivre tout ce temps. Au diable les probabilités. Il ne voulait pas vivre l'attente. Il voulait savoir si ça valait le coup d'aller sur Hela.

Et avant cela, évidemment, il voulait savoir s'il n'avait pas fait une terrible erreur en persuadant le vaisseau d'aller d'abord à Yellowstone.

Il pensait à la poussière qui avait coulé de sa main, sur la table, la poussière qui avait glissé vers l'entaille en forme d'Y. En quelques minutes, la décision avait été confirmée : le vaisseau effectuait un lent virage, mettant le cap vers Epsilon Eridani et non vers l'étoile vague, inconnue, répertoriée sous le nom de 107 Piscium.

La décision du capitaine l'avait à la fois réjoui et effrayé. Le capitaine s'était rangé au point de vue de la minorité et non au souhait démocratique des seniors. Scorpio avait eu ce qu'il voulait, mais il se demandait ce qu'il aurait éprouvé si le capitaine avait pris le parti des autres. C'était une chose que de savoir qu'il avait un allié en la personne de John Brannigan ; c'en aurait été une autre que de se sentir prisonnier du vaisseau.

— Il n'est pas trop tard, dit Khouri. Vous pouvez encore arrêter ça, rester éveillé pendant tout le temps du vol.

— C'est ce que vous avez l'intention de faire ?

— Au moins jusqu'à ce qu'Aura soit plus grande, répondit-elle.

La petite fille éclata de rire.

— Je ne peux pas courir ce risque, fit Scorpio. S'ils ne me cryonisent pas, il se peut que je n'arrive pas au bout du voyage. Cinq ou six ans, c'est peut-être insignifiant pour vous, mais pour moi, c'est un énorme pan de vie.

— Il se pourrait que ça ne dure pas si longtemps, s'ils arrivent à faire marcher les nouvelles machines. Le temps de vol subjectif jusqu'à Yellowstone pourrait être réduit à deux ans.

— Ce serait encore trop long pour moi.

— Ça vous inquiète à ce point ? Je croyais vous avoir entendu dire que vous ne pensiez jamais beaucoup à l'avenir.

— Je n'y pense jamais. Maintenant, vous savez pourquoi.

Elle se rapprocha du caisson noir, mit un genou par terre et lui présenta Aura.

— Elle pense que ce n'est pas la bonne chose à faire, dit Khouri. Je le sens. Elle pense vraiment que nous devrions aller tout droit vers Hela.

— Nous finirons bien par y aller, dit-il. John le veut.

Il contempla Aura, ses yeux brun doré. Elle soutint son regard sans ciller.

— Les ombres, dit-elle dans son gargouillis liquide, de cette voix qui paraissait toujours au bord de l'hilarité. Négocier avec les ombres.

— Je ne crois pas à la négociation, répondit Scorpio. Ça ne fait que vous attirer des déceptions.

— Le moment est peut-être venu de changer d'avis, reprit Khouri.

La mère et la fille le laissèrent seul avec les techniciens. Leur visite lui avait fait plaisir, mais il apprécierait aussi d'avoir un moment pour remettre de l'ordre dans ses pensées, s'assurer qu'il n'avait rien oublié d'essentiel. Un point, entre autres, avait pris une importance particulière dans son esprit. Il n'avait encore raconté à personne l'entretien qu'il avait eu avec Remontoir juste avant son départ. Leur conversation n'avait pas été enregistrée, et Remontoir s'était contenté de parler. Il ne lui avait pas fourni de données, aucune preuve écrite, juste une esquille de matière blanche, translucide, assez petite pour tenir dans sa poche.

Maintenant, cette omission commençait à lui peser. Était-il bien de garder les doutes de Remontoir pour lui, de ne pas les partager avec Aura et sa mère ? Remontoir lui avait laissé la décision finale, ce qui était une belle preuve de confiance.

Sauf que là, dans son sarcophage, Scorpio se serait bien passé de cette confiance.

Il n'avait pas l'esquille sur lui. Elle était dans ses effets personnels, attendant son réveil. Elle n'avait aucune valeur intrinsèque, et si quelqu'un était tombé dessus, il était plus que vraisemblable qu'il

l'aurait laissée où elle était, supposant que c'était une babiole personnelle, un fétiche investi d'une valeur purement sentimentale. Ce qui comptait, c'était l'endroit où Remontoir l'avait trouvée. À sa connaissance, il était le seul à bord du vaisseau à le savoir.

« Je ne sais pas quoi en penser », lui avait dit Remontoir en lui tendant un objet blanc, recourbé.

Scorpio l'avait examiné, un peu déçu. On voyait à travers. Les bords étaient coupants, et il était fait d'une matière trop dure pour se plier, ou pour casser. On aurait un peu dit une rognure d'ongle de dinosaure.

« Je sais ce que c'est, Rem.

— Vraiment ?

— C'est un bout de coquillage. Sur Ararat, on en trouvait tout le temps, de beaucoup plus gros que ça, abandonnés sur le rivage, après les tempêtes.

— Gros comment ?

— Assez gros pour servir d'habitation, parfois même pour héberger des structures administratives importantes. Nous manquions toujours de métal ou de plastique, alors nous nous efforcions d'utiliser les ressources locales. Il fallait ancrer ces coquilles, parce que sans ça, elles auraient été emportées par le vent lors de la première tempête.

— Elles étaient difficiles à travailler ?

— On ne pouvait les couper qu'au chalumeau, mais ça ne veut pas dire grand-chose. Vous auriez dû voir l'état de nos outils...

— Que pensiez-vous de ces fragments de coquille ? Vous aviez une théorie à leur sujet ?

— Nous n'avions guère le temps d'échafauder des théories à propos de quoi que ce soit.

— Vous deviez bien avoir une idée de leur provenance. »

Scorpio avait haussé les épaules en lui rendant son bout de coquillage.

« Nous supposons que c'étaient les coquilles vides de créatures marines disparues, plus grosses que tout ce qui vivait alors sur Ararat. Les Mystifs n'étaient pas les seuls organismes vivants de cet océan : il y avait de la place pour d'autres espèces vivantes, peut-être des vestiges des habitants originels, avant la colonisation par les Mystifs. »

Remontoir tapotait la coquille avec l'ongle.

« Je ne pense pas que ce soient des animaux marins, Scorp.

— Quelle importance ?

— Ça pourrait en avoir, parce que j'ai trouvé ça dans l'espace, autour d'Ararat. Alors, ça commence à vous intéresser ? avait-il demandé en lui rendant l'objet.

— Ça pourrait. »

Remontoir lui avait raconté le reste. Au cours de la phase finale du combat autour d'Ararat, il avait été contacté par des Conjoineurs du groupe de Skade.

« Ils savaient qu'elle était morte. Privés de chef, ils se perdaient dans des argumentations à n'en plus finir. Ils m'avaient approché en espérant me voler la technologie hypométrique. Ils en avaient déjà beaucoup appris, et c'était tout ce qui leur manquait. J'ai réussi à m'en débarrasser, et je les ai laissés partir avec un avertissement. Je considérais qu'il était un peu trop tard pour me faire de nouveaux ennemis.

— Et alors ?

— Alors ils sont venus à mon aide quand l'agrégat de Loups était sur le point de m'achever. Un mouvement suicidaire de leur part. Je pense que ça nous avait convaincus, mes associés et moi, d'envisager de coopérer avec les gens de Skade. Mais ce n'était pas tout.

— Le fragment ?

— Pas le fragment en tant que tel, mais les données qui se rattachaient au même mystère. Je les ai prises avec méfiance, comme toujours. Je ne pouvais éliminer la possibilité qu'elles fassent partie d'une manœuvre de désinformation mijotée par Skade quand elle a su que ses jours étaient comptés. C'était bien son genre de lancer une clé à molette posthume dans nos rouages, vous ne croyez pas ?

— Ça, je n'en doute pas une seconde », avait acquiescé Scorpio.

Depuis qu'il le savait chargé d'une signification plus profonde, le bout de coquille lui faisait l'effet d'une sainte relique. Il le tenait avec une sorte de vénération, comme s'il craignait de le briser.

« Et que disaient les données ?

— Avant de nous les transmettre, ils nous ont dit que la situation autour d'Ararat était plus compliquée que nous ne le pensions. Je ne l'avais pas admis, sur le coup, et pourtant ça faisait écho à mes propres observations. Tout semblait indiquer qu'il y avait eu, pendant un moment, d'autres protagonistes en jeu : ni mes gens, ni ceux de Skade, ni même les Inhibiteurs, mais un autre groupe, tapi en marge des événements, comme des spectateurs. Évidemment, dans la confusion de la bataille, il était facile d'écarter ces spéculations : des données fantômes, renvoyées par des capteurs de masse, de vagues formes spectrales entrevues au cours de décharges d'énergie intenses. C'était délibérément très confus.

— Et les données ?

— Elles ne faisaient que confirmer ces craintes. Ajoutées à mes propres observations, la conclusion était inévitable : on nous observait. Quelque chose d'autre – ni humain, ni inhibiteur – nous avait suivis jusqu'à Ararat. Il se pouvait même que ç'ait été là avant

nous.

— Comment pouviez-vous savoir que ce n'étaient pas des Inhibiteurs ? Nous en savons si peu à leur sujet.

— Eh bien, leurs mouvements laissaient penser qu'ils se méfiaient des Inhibiteurs tout comme nous. Peut-être pas autant, mais ils semblaient les éviter quand même.

— Alors, qui sont-ils ?

— Je n'en sais rien, Scorp. Je n'ai que cet éclat. Il a été récupéré après un engagement au cours duquel l'un de leurs véhicules a dû trop s'approcher de la zone de combat et a été endommagé. C'est un débris, comme les coquillages que vous avez trouvés sur Ararat. Ce sont des vestiges de vaisseaux spatiaux, tombés à la mer.

— Alors, qui les a faits ?

— Nous n'en savons rien.

— Et qu'attendent-ils de nous ?

— Nous l'ignorons aussi. Nous savons seulement qu'ils se sont intéressés à nous.

— Je ne suis pas sûr que ça me plaise.

— Je ne suis pas sûr d'aimer ça non plus. Ils ne nous ont pas contactés directement, et tout laisse penser qu'ils n'ont pas l'intention de manifester leur présence. Nous n'avons qu'une certitude, c'est qu'ils sont plus avancés que nous. Ils sont peut-être tapis dans les ténèbres, dans l'espoir d'échapper aux Inhibiteurs, mais ils ont bel et bien survécu. Ils sont là, quelque part, alors que nous sommes menacés d'extinction.

— Ils pourraient nous aider.

— Ou ils pourraient se révéler aussi redoutables pour nous que les Inhibiteurs. »

Le visage du vieux Conjoinneur était d'un calme affolant, malgré les immenses implications de leur conversation.

« Vous dites ça comme si vous pensiez qu'on nous juge, avait dit Scorio.

— Je me demande si ce n'est pas le cas.

— Et Aura ? Qu'est-ce qu'elle en dit ?

— Elle n'en a jamais parlé, avait répondu Remontoir.

— Et si c'étaient les ombres ?

— Dans ce cas, pourquoi faudrait-il que nous allions jusque sur Hela pour entrer en contact avec elles ? Non, Scorp, ce ne sont pas les ombres. C'est autre chose. Une chose qu'elle ne connaît pas, ou dont elle ne veut pas nous parler.

— Vous me faites peur.

— C'était l'idée, Monsieur Porcky. Il faut bien que quelqu'un soit au courant. Autant que ce soit vous.

— Si elle est au courant de leur existence et n'en parle pas,

comment pouvons-nous être sûrs que ses autres informations sont exactes ?

— Rien ne le prouve. C'est bien là la difficulté. »

Scorpio tournait et retournait l'éclat de coquille entre ses doigts. Il était frais au toucher, à peine plus lourd que l'air qu'il déplaçait.

« Je pourrais lui en parler, je verrais bien si ça lui dit quelque chose...

— Ou vous pourriez garder cette information pour vous, parce qu'il serait trop dangereux de la lui révéler. Rappelez-vous : il se peut que ce soit une manœuvre de désinformation ourdie par Skade afin de saper notre confiance en Aura. Si elle prétendait ne pas être au courant, vous pourriez encore lui faire confiance ?

— J'aimerais quand même être fixé.

— C'est trop dangereux. Si je vous transmets ces données, elles pourraient se frayer un chemin dans sa tête. Elle est des nôtres, Scorp ; une Conjoineur. Il faudra que vous vous contentiez de cette conversation et du fragment – considérez-le comme un pense-bête. Ça devrait vous suffire, non ?

— Vous voulez dire que je ne pourrai jamais lui en parler ?

— Non, ce que je veux dire, c'est que vous devez prendre votre décision tout seul, et que ce n'est pas une décision facile à prendre. Franchement, avait-il ajouté dans un sourire, je n'aimerais pas être à votre place. Trop de choses en dépendent. »

[Aide-nous, Rashmika. Ne nous laisse pas mourir avec la cathédrale.]

— Je ne peux rien faire pour vous ; je ne suis même pas sûre d'en avoir envie.

[Quaiche est un instable. Il nous détruira parce que nous sommes une brèche dans sa foi. Ça ne peut pas arriver. Rashmika. Dans ton intérêt, pour l'amour de tous les tiens, ne fais pas la même erreur que les Shifteurs. Ne nous ferme pas la porte au nez.]

Elle enfonça sa tête dans le paysage moite de son oreiller au tissu jauni, humide de sueur, la sueur de toutes ces nuits sans sommeil où elle avait été torturée par la voix – comme cette nuit-là. Tout ce qu'elle demandait, c'était que la voix se taise, retrouver la simplicité des choses, le temps où tout était facile, où elle ne cherchait qu'à imposer des convictions bien arrêtées...

— Comment êtes-vous arrivées ici ? Vous ne me l'avez pas encore dit. Si la porte est fermée...

[La porte s'est ouverte, brièvement. Pendant une période difficile, liée à une pénurie de virus, Quaiche a connu une crise de foi au cours de laquelle il a commencé à douter de sa propre interprétation des éclipses. Il a organisé le lancement d'un pack d'instruments sur Haldora, une simple sonde mécanique bourrée d'électronique.]

— Et alors ?

[Alors il a provoqué une réaction. La sonde avait été injectée dans Haldora au cours d'une éclipse, ce qui l'a prolongée. Elle a duré plus d'une seconde. Au cours de ce hiatus, Quaiche a entrevu le dispositif que les Shifteurs avaient construit pour communiquer avec nous par-delà l'espace fondamental.]

— Comme tous ceux qui étaient là pour le voir.

[C'est pourquoi cette éclipse particulière devait être effacée des registres publics. On ne pouvait pas permettre qu'elle se soit produite.]

Elle se rappela ce que les ombres lui avaient dit du synthétiseur de masse.

— Alors, c'est la sonde qui vous a permis de passer ?

[Non. Nous ne sommes pas encore matériellement incarnées dans cette brane. Elle a simplement rétabli la liaison qui avait été coupée depuis la dernière fois que les Shifteurs nous avaient parlé. Au

moment de l'intervention de Quaiche, la porte s'est brièvement rouverte. Par cette fenêtre, nous avons transmis un aspect de nous-mêmes à travers l'espace fondamental, un fantôme doté d'une intelligence minimale, programmé pour survivre et négocier, et rien d'autre.]

C'était donc à ça qu'elle avait affaire : pas aux ombres elles-mêmes, mais à un envoyé minimaliste, réduit à sa plus simple expression. Elle doutait que ça fasse une grosse différence : la voix était manifestement aussi intelligente et persuasive que n'importe quel être vivant.

— Jusqu'où êtes-vous allées ? demanda Rashmika.

[Nous avons profité de la sonde, alors qu'elle tombait dans la projection d'Haldora. En suivant son lien téléométrique, nous avons atteint Hela. Mais nous ne sommes pas allées plus loin. Depuis, nous sommes piégées dans la poupée d'acier.]

— Le scaphandre ? Et pourquoi ça ?

[Demandez-le à Quaiche. Il a une signification personnelle pour lui, irrémédiablement liée à la nature des éclipses et à son propre salut. Son amante – Morwenna – est morte dedans. Après, Quaiche n'a pas pu se résoudre à le détruire. Il lui rappelait ce qui l'avait fait venir sur Hela, et c'était devenu un aiguillon pour continuer sa quête en souvenir de Morwenna. Au moment d'envoyer la sonde vers Haldora, Quaiche a pris le système de commande cybernétique nécessaire pour communiquer avec la sonde et l'a placé dans le scaphandre. C'est ainsi qu'il est devenu notre prison.]

— Je ne peux pas vous aider, répéta Rashmika.

[Il le faut, Rashmika. Le scaphandre ne résistera pas à la destruction de la Morwenna. Et sans nous tu auras perdu ton seul canal de négociation. Tu pourrais en établir un autre, mais ce n'est pas certain, et entretemps vous seriez à la merci des Inhibiteurs. Ils se rapprochent, tu sais. Le temps presse.]

— Je ne peux pas faire ça, dit-elle. Vous m'en demandez trop. Vous n'êtes qu'une voix dans ma tête. Je ne le ferai pas.

[Si tu as un peu de bon sens, tu le feras. Nous ne savons pas tout ce que nous aimerions savoir sur toi, Rashmika. Ce qui est clair, en revanche, c'est que tu n'es certainement pas celle que tu prétends être.]

Elle souleva son visage de l'oreiller, écarta ses cheveux trempés de sueur de ses yeux.

— Et alors ?

[Alors, il vaudrait probablement mieux que Quaiche continue à l'ignorer, tu ne crois pas ?]

Le chirurgien général était assis, solitaire, dans ses appartements privés du ministère du Sang, au tiers supérieur de la Tour de l'Horloge. Il fredonnait, heureux dans son environnement. Même le doux mouvement de roulis de la cathédrale – amplifié par l'avance sur la route chaotique, pleine de nids-de-poule, qui menait au pont – lui était agréable. Le mouvement le stimulait. Il y avait des heures qu'il n'avait rien mangé, et ses mains tremblaient d'impatience alors qu'il attendait la fin du test. La prolongation de la vie de Quaiche lui avait posé de nombreux défis, mais il n'avait pas éprouvé une telle excitation intellectuelle depuis qu'il avait quitté le service de la reine Jasmina, quand il était responsable de sa fabrique de corps.

Il s'était déjà penché sur la formule sanguine d'Harbin. Il espérait trouver dans ses gènes une justification du don qui s'était manifesté avec une telle force chez sa sœur. Harbin n'avait apparemment pas le même degré d'hypersensibilité aux expressions ; maintenant, c'était peut-être simplement dû au fait que les gènes concernés n'avaient été activés que chez sa sœur. Grelier ne savait pas exactement ce qu'il cherchait, mais il avait une vague idée des zones cognitives qui auraient dû être affectées. Elle était atteinte d'une sorte d'autisme à l'envers : une sensibilité aiguë à l'état émotionnel des gens qui l'entouraient, à l'opposé de l'indifférence atone. En comparant l'ADN d'Harbin à la base de données génétiques du ministère du Sang – qui répertoriait non seulement tous les habitants d'Hela mais aussi des informations vendues par les Ultras –, il espérait repérer une anomalie. Même si ce n'était pas évident, le logiciel aurait dû pouvoir la signaler.

Mais le sang d'Harbin s'était révélé d'une normalité consternante. Il n'avait absolument rien de remarquable. Grelier était retourné voir aux archives et avait retrouvé un échantillon du prélèvement. Après tout, il aurait pu y avoir une erreur d'étiquetage. Mais non : rien dans le sang d'Harbin ne permettait d'imaginer qu'il y ait la moindre anomalie chez sa sœur.

Grelier se dit alors qu'il y avait peut-être dans le sang de la fille une anomalie unique résultant d'une recomposition aléatoire des gènes de ses parents qui ne s'était pas manifestée chez Harbin. A contrario, son sang pouvait se révéler tout aussi inintéressant. Auquel cas, il aurait conclu que son hypersensibilité était d'une certaine façon acquise. C'était un don que n'importe qui pouvait acquérir avec les bons stimuli.

Le système d'analyse tinta, signalant qu'il avait achevé le test. Grelier s'appuya au dossier de son fauteuil et contempla l'affichage des résultats – les histogrammes, les camemberts, les grilles génétiques et cytologiques. L'analyse du sang de Rashmika Els apparut à côté. Le logiciel d'analyse commença presque aussitôt à chercher des

corrélations et des disparités. Grelier fit claquer ses jointures. Il voyait son propre reflet, le halo d'un blanc fantomatique de ses cheveux flotter sur l'écran.

Quelque chose clochait...

Le logiciel de corrélation ramait en vain. Il crachait des messages d'erreur, et l'écran se couvrait de zones rouges. On aurait dit une épidémie de rougeole. Grelier connaissait ça : il demandait au logiciel de chercher des corrélations à un niveau statistique situé hors des limites de l'épure. Ça voulait dire que les deux échantillons de sang se ressemblaient beaucoup moins qu'il ne s'y attendait.

— Et pourtant ils sont frère et sœur...

Sauf que non. Pas d'après ça. Harbin et Rashmika Els n'avaient pas du tout l'air d'être de la même famille.

À vrai dire, il paraissait même très invraisemblable que Rashmika soit seulement née sur Hela.

*Espace interstellaire,
autour d'Epsilon Eridani, 2698*

Il se réveilla et se dit qu'il devait y avoir une erreur. Il était toujours dans le sarcophage noir. L'instant d'avant, les techniciens lui faisaient des trous dans le corps, fourraient des tuyaux dedans, en enlevaient d'autres, les examinaient et les remettaient, comme des enfants triant des bonbons. Et ils étaient toujours là, silhouettes encapuchonnées de blanc rôdant autour de lui dans un brouillard diaphane. Il avait du mal à focaliser son regard sur eux, et leurs formes floues voguaient comme des cumulus.

— Qu'est-ce que... ? commença-t-il.

Mais il n'arrivait pas à parler. Il avait quelque chose dans la bouche, quelque chose de pointu qui lui mettait la gorge à vif.

L'un des techniciens se pencha sur lui et le nuage blanc se précisa, devint un visage encadré par un capuchon, à moitié dissimulé derrière un masque chirurgical.

— Du calme, Scorp. N'essayez pas de parler tout de suite.

Il émit un grognement à la fois furieux et interrogateur. Le technicien parut comprendre. Il repoussa son capuchon, abaissa son masque, révélant un visage que Scorpio crut reconnaître, un peu comme le frère aîné de quelqu'un qu'il aurait connu.

— Tout va bien, dit l'homme. Tout s'est bien passé.

Scorpio grommela une autre question.

— Les Loups ?

— Nous nous en sommes occupés. Ils ont fini par mettre au point, ou par utiliser, une contre-offensive contre l'arme hypométrique. Elle n'avait plus d'effet sur eux. Mais nous avons toujours les armes secrètes que nous n'avions pas données à Remontoir.

— Combien ? demanda-t-il par gestes.

— Nous les avons toutes utilisées, sauf une, pour éliminer les Loups.

L'espace d'un instant, rien de tout cela n'eut aucun sens pour

Scorpio. Puis les souvenirs affluèrent, s'ordonnèrent, et l'information prit une sorte de sens. Il était en proie à un affreux sentiment de dislocation, il avait l'impression de se tenir devant un gouffre abyssal, qui allait en se creusant. Le sol qui lui paraissait à portée de main, une seconde ou deux auparavant, fuyait dans le lointain, à jamais inaccessible. Le souvenir des techniciens lui enfonçant des cathéters dans le corps lui parut soudain antédiluvien, un souvenir rapporté, comme si tout cela était arrivé à quelqu'un d'autre.

Ils lui enlevèrent le tube de la gorge. Il inspira, hoqueta, chaque bouffée lui faisant l'impression qu'on lui avait enfoncé du verre pilé dans les poumons. Était-ce aussi affreux pour les êtres humains, se demanda-t-il, ou la cryosomnie était-elle un enfer particulier pour les porckos ? Il supposait que personne ne le saurait jamais à coup sûr.

Ça suffit à le faire rire. Ils n'avaient plus qu'une arme à leur disposition sur la quarantaine avec laquelle ils étaient partis. Beau score, en vérité.

— Espérons que nous avons gardé la meilleure pour la fin, dit-il quand il se sentit capable d'articuler une phrase. Et les armes hypométriques ? Vous voulez dire qu'elles sont bonnes à mettre à la poubelle ?

— Pas encore ; plus tard, peut-être, mais dans le secteur les Loups semblent ignorer les parades que les autres ont mises au point. Nous avons encore une fenêtre d'opportunité.

— Vous avez dit « dans le secteur »... Dans quel secteur ?

— Nous sommes dans le système d'Eridani, mais ce n'est pas bon. Nous ne pouvons pas décélérer pour nous positionner en orbite autour de Yellowstone et nous allons être obligés de reprendre la direction d'Hela.

— Et pourquoi ne pouvons-nous pas décélérer ? Il y a un problème avec le vaisseau ?

— Non, répondit l'homme. C'est avec Yellowstone qu'il y a un problème.

Scorpio se rendit compte alors qu'il parlait à une version plus âgée de Vasko Malinin. Ce n'était plus un jeune homme, maintenant. Il avait pris de la bouteille.

— Montrez-moi ça, répondit Scorpio.

Il n'aimait pas ça du tout.

Avant cela, il revit Aura. Elle entra dans la salle de cryonisation avec sa mère. Le choc manqua le renverser. Il ne pouvait pas croire que c'était elle, et pourtant c'étaient bien ses yeux brun doré, à nuls autres pareils. Des paillettes à l'éclat métallique renvoyaient la lumière comme de l'huile dans l'eau. Elle tenait sa mère par la main. Elle lui arrivait à la hanche.

— Salut, Scorpio, dit-elle. On nous a prévenues que vous alliez

vous réveiller. Vous allez bien ?

— Je vais bien, répondit-il, ne voulant pas s'engager davantage. Ça a toujours été risqué d'entrer là-dedans, ajouta-t-il en se disant que c'était l'euphémisme du siècle. Et toi. Aura, comment vas-tu ?

— J'ai six ans, répondit-elle.

Khouri serra plus fort la main de sa fille.

— C'est une petite fille, Scorp. Elle est dans l'un des jours où son comportement est plus ou moins celui qu'on peut attendre d'une enfant de six ans. Mais ce n'est pas toujours le cas. Je voulais juste vous prévenir.

Il les regarda. Khouri avait l'air un peu plus vieille, mais pas dramatiquement. Ses traits étaient plus accentués, comme si un artiste avait esquissé au fusain un croquis de femme et l'avait repassé à l'encre de Chine, soulignant minutieusement chaque ride, chaque marque. Elle s'était laissé pousser les cheveux à l'épaule, avec une raie sur le côté, et les retenait à l'aide d'une barrette de métal vert-de-gris. Des fils argentés soulignaient le noir profond de sa chevelure. La peau de son cou s'était détendue, et ses mains paraissaient encore plus fines, plus anatomiques. Mais c'était toujours Khouri, et s'il n'avait pas su que six ans avaient passé, il n'aurait peut-être pas remarqué ces subtils changements.

La mère et la fille étaient toutes les deux en blanc ; Khouri portait une jupe longue, bouillonnée, et une veste à col montant sur un chemisier ras-du-cou. Sa fille était vêtue d'une jupe qui lui arrivait aux genoux, avec des chaussettes blanches et un haut à manches longues, tout cela blanc. Elle avait les cheveux coupés au carré, avec une frange rectiligne au ras des sourcils. La mère et la fille étaient debout devant lui comme des anges, tout de blanc vêtues, trop immaculées pour faire partie du vaisseau qu'il connaissait. Enfin, la situation avait peut-être changé. Six ans, c'était long, après tout.

— Tu as retrouvé d'autres souvenirs ? demanda-t-il à Aura.

— J'ai six ans, répéta-t-elle. Vous voulez voir le vaisseau ?

Il sourit, espérant ne pas effrayer la fillette.

— J'aimerais bien, mais on m'a dit que je devais m'occuper de quelque chose avant.

— Qu'est-ce qu'on vous a dit ? demanda Khouri.

— Que ce n'était pas bon.

— L'euphémisme du siècle, fit-elle.

Mais Valensin refusa de le laisser partir avant de lui avoir fait subir un examen médical approfondi. Il le fit donc allonger sur une table et le soumit au regard scrutateur des droïdes médicaux verts. Les machines se penchèrent sur son abdomen avec des scanners et divers

instruments pendant que Valensin lui relevait les paupières et lui projetait dans le crâne un rayon lumineux qui lui donna mal à la tête, tout en faisant « tut, tut » dans sa barbe, comme s'il avait fait une découverte légèrement sordide dans ses circonvolutions cérébrales.

— Vous m'avez fait dormir pendant six ans, fit Scorpio. Vous n'auriez pas pu m'examiner pendant ce temps-là ?

— C'est le réveil qui est mortel, répondit Valensin d'un ton dégagé. Le réveil et la période qui lui succède immédiatement. Compte tenu de la vétusté du caisson dont vous venez de sortir et des inévitables idiosyncrasies de votre anatomie, je dirais que vous n'avez pas plus de quatre-vingt-quinze pour cent de chances de survivre à l'heure qui va venir.

— Je me sens bien.

— Bon, c'est déjà ça.

Il leva la main, tendit les doigts devant le nez de Scorpio.

— Combien de doigts ?

— Trois.

— Et maintenant ?

— Deux.

— Et maintenant ?

— Trois.

— Et maintenant ?

— Trois. Deux. Mais qu'est-ce que c'est que ces simagrées ?

— Les examens complémentaires le confirmeront, mais vous souffrez apparemment d'une dégradation de la vision périphérique de dix ou quinze pour cent.

Il eut un sourire, comme si c'était exactement le genre de nouvelle que Scorpio avait besoin d'entendre : Allez, mon p'tit gars, vous êtes bon pour le service. Et haut les cœurs, hein !

— Je viens de me réveiller. J'ai passé six ans congelé dans un caisson de cryosomnie. Vous vous attendiez à quoi ?

— Plus ou moins à ça, répondit Valensin. Vous aviez déjà ce problème avant, mais ça s'est aggravé. Il se peut que vous récupériez un peu de vision périphérique au cours des prochaines heures, mais sans doute pas complètement.

— Mais je n'ai pas vieilli. Je ne suis pas sorti du caisson.

— Le problème, c'est les transitions, répondit Valensin en écartant les mains devant lui dans un geste d'impuissance. Elles imposent à l'organisme une usure aussi importante que si vous étiez resté éveillé. Je regrette, Scorp, mais cette technologie n'a pas été mise au point pour les porckos. Tout ce que je peux vous dire, c'est que si vous étiez resté éveillé, la dégradation de votre vision aurait été dix ou quinze pour cent pire.

— Eh bien, c'est parfait. Je m'en souviendrai, la prochaine fois. Il

n'y a rien de plus agréable que de devoir choisir entre deux options également pourries.

— Oh, vous avez pris la bonne décision, répondit Valensin. D'un point de vue strictement statistique, c'était votre meilleure option de survie au cours des six dernières années. Mais à votre place, Scorp, la « prochaine fois » je réfléchirais bien. Les mêmes statistiques vous donnent environ cinquante pour cent de chances de survivre à une autre cryonisation. Après, vous tombez à dix. Dans tout votre corps, vos cellules vont remettre les affaires en marche, régler leurs dettes et veiller à ce que leur testament soit à jour.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Que je ne pourrai plus faire qu'un seul tour dans votre machin ?

— C'est à peu près ça. Pourquoi ? Vous pensiez remettre ça tout de suite ?

— Quoi, avec la façon dont vous traitez les malades ? Faudrait que je sois dingue !

— J'essayais de faire de l'humour, répondit Valensin.

— Ouais, eh bien je préférerais un coup de pied dans les dents.

Scorpio se redressa et descendit de la table d'examen. C'est le moment pour le porcko de foutre le camp d'ici, se dit-il, pendant que les droïdes de Valensin rentraient piteusement dans leur coquille.

Des symboles flottaient dans un afficheur holographique sphérique : des soleils, des planètes, des vaisseaux – et des ruines. Scorpio, Vasko, Khouri et Aura regardaient le spectacle, leurs reflets spectraux planant sur le verre de la sphère. Ils étaient entourés par une demi-douzaine de seniors du vaisseau, dont Cruz et Urton.

— Scorp, allez-y doucement, d'accord ? fit Khouri. Valensin est un enfoiré, c'est entendu, mais ça ne veut pas dire que vous devriez ignorer ce qu'il a dit. Nous avons besoin de vous, et en un seul morceau.

— Ça va, répondit-il. Vous m'avez bien réveillé pour quelque chose ? Alors, finissons-en avec les mauvaises nouvelles.

C'était pire que tout ce qu'il aurait pu imaginer.

Les Loups avaient atteint le système d'Epsilon Eridani. Les flottes de vaisseaux en partance permettaient de penser que les déprédations avaient commencé assez récemment. À trois mois-lumière de Yellowstone, l'espace n'était qu'une enveloppe plus ou moins homogène de gobe-lumen fuyant dans tous les sens : le bord d'attaque d'une onde d'évacuation. La sphère les afficha lorsque l'échelle fut augmentée afin d'inclure un volume d'espace situé à une année-lumière d'Epsilon Eridani. Les vaisseaux, flanqués de cartouches en couleurs indiquant leur ID et leur vecteur, évoquaient des poissons

effrayés fuyant une menace centrale selon des trajectoires radiales. Quelques-uns avaient pris un peu d'avance sur les autres, certains traînaient en arrière, mais leur propulsion étant limitée à un plafond d'accélération de un g, l'enveloppe conservait à peu près sa symétrie.

De part et d'autre de cette enveloppe, il n'y avait pour ainsi dire aucun vaisseau. Les rares bâtiments qui se trouvaient plus loin avaient dû quitter Yellowstone avant l'arrivée des Loups. Ils étaient sur des routes commerciales classiques, et certains allaient si vite que les nouvelles de la crise mettraient des années avant de leur parvenir. Plus près du centre, il y avait une poignée de vaisseaux – des retardataires, ou des fuyards qui avaient eu un problème d'accélération. Plus près d'Epsilon Eridani, dans un rayon d'une semaine-lumière, on ne remarquait aucun trafic sortant. S'il restait des vaisseaux spatiaux dans les ruines encore chaudes, ils n'étaient pas près d'arriver. Il n'y avait pas le moindre signe de déplacements intra-système, et aucun signal n'arrivait des colonies du système ou des balises de navigation. De rares vaisseaux étaient sur des trajectoires d'approche quand la crise avait éclaté, et ils décrivaient à présent de grands manèges paresseux. Ils avaient entendu les avertissements et vu les réfugiés filer dans l'autre direction ; ils essayaient maintenant de regagner l'espace interstellaire.

Les Loups avaient mis un an à stériliser tous les mondes autour de Delta Pavonis. Ici, Scorpio pensait qu'il n'avait pas dû s'écouler plus de six mois depuis le début de l'opération de nettoyage.

Mais c'était un nettoyage différent de celui qui avait anéanti Resurgam et les mondes voisins. Autour de Delta Pavonis, une précédente opération avait déjà échoué, un million d'années auparavant, et les Inhibiteurs chargés de l'actuelle éradication avaient pris des précautions extraordinaires pour que, cette fois, le travail soit bien fait. Ils avaient démantelé des mondes et assemblé leurs matériaux constitutifs pour en faire un moteur capable d'assassiner les étoiles. Ils l'avaient tourné vers Delta Pavonis, faisant jaillir du cœur de l'étoile un geyser de matière en fusion dirigé sur la face de Resurgam. Tous les organismes qui n'avaient pas la chance d'être protégés sous des centaines de kilomètres de croûte avaient été incinérés. Si la vie renaissait jamais sur Resurgam, elle repartirait de zéro. Confrontés à cette preuve irréfutable de deux extinctions successives, tous les voyageurs des étoiles ne pouvaient que respecter une vaste distance de sécurité.

Mais ce n'était pas le *modus operandi* habituel des Inhibiteurs. Felka avait révélé à Clavain qu'ils n'avaient pas été conçus pour éliminer la vie intelligente. Ils étaient plus rusés que ça, leur but était plus subtil et leur tâche plus complexe que l'extermination bête et brutale. Ils étaient là pour contenir l'éruption de la vie interstellaire,

afin de maintenir la galaxie dans un état de pastoralisme bucolique pendant les trois milliards d'années à venir. La vie, confinée à des mondes individuels, pourrait se laisser guider à travers une crise cosmique inévitable dans un avenir que les Loups considéraient comme relativement proche. Alors, et alors seulement, elle pourrait être à nouveau autorisée à croître et à se multiplier sans entraves. En réalité, la préservation de la vie à l'échelle planétaire faisait tout autant partie du plan des Loups que le contrôle de son expansion à l'échelle interstellaire. Dans cette perspective, la stérilisation de systèmes fertiles comme Delta Pavonis était une manœuvre de dernier ressort, un aveu d'incompétence. Il existait entre les meutes de Loups une rivalité portant sur la délicatesse du contrôle qu'elles exerçaient sur la vie émergente. Être obligé de détruire des mondes, puis une étoile, était l'indice d'une défaillance, un manque de rigueur impardonnable, et pouvait se solder par la mise en quarantaine du groupe de Loups incriminé, qui se voyait refuser les dernières infos en matière de gestion de l'extinction.

Autour d'Epsilon Eridani, les événements se déroulaient à une échelle plus subtile, plus chirurgicale. L'attaque visait les infrastructures humaines plutôt que les mondes proprement dits. Inutile de cautériser Yellowstone : la planète n'avait jamais été véritablement habitable, pour commencer, et la seule vie indigène était microscopique. Les colonies humaines de surface étaient de petits dômes. La population extrayait des minéraux et de la chaleur de la planète, mais ce n'était qu'un expédient : même sans ces ressources, les colonies auraient été autosuffisantes, comme des habitats spatiaux. Il suffisait aux Loups de les cibler et de laisser le reste de Yellowstone intact. À la place de Ferristown, Loreanville et Chasm City, il ne restait plus à présent que des cratères en fusion, bouillonnants de radioactivité, dont la lueur ardente crevait l'épais brouillard jaune qu'était devenue l'atmosphère de la planète. Rien n'avait pu survivre.

C'était la même chose dans l'espace environnant. Avant la Pourriture Fondante, l'essaim étincelant d'habitats en orbite autour de la planète avait été baptisé l'Anneau de Lumière : dix mille villes-États étincelantes comme des bijoux, parfois peuplées de millions d'habitants, dansaient autour de Yellowstone une gavotte cosmique, foisonnante. La Peste avait terni cette splendeur. Scorpio n'avait connu l'Anneau de Lumière qu'après la Peste, quand on l'avait rebaptisé la Ceinture de Rouille. Beaucoup de ces habitats n'étaient plus, à ce moment-là, que des coquilles non pressurisées, mais il y en avait encore des centaines qui avaient réussi à conserver leur écologie, et chacun constituait un micro-royaume grouillant, avec ses propres lois, et des myriades d'occasions exceptionnellement gouleyantes pour les criminels entreprenants. Scorpio ne s'intéressait pas à l'argent. La

Ceinture de Rouille satisfaisait amplement ses besoins, surtout quand il avait aussi accès à Chasm City. Mais il n'y avait même plus de Ceinture de Rouille. Une sorte d'anneau rougeoyant tournait à présent autour de Yellowstone, un cordon de ruines chauffées au rouge cerise. On y aurait vainement cherché quoi que ce soit de plus gros qu'un bloc de pierre. Tous les artefacts humains avaient été anéantis. C'était horrible et beau à la fois.

Et la Ceinture de Rouille n'était pas seule dans ce cas. C'était partout pareil. Les machines inhibitrices avaient cautérisé, stérilisé tous les habitats humains dans la banlieue de Yellowstone. Scorpio identifiait leurs ruines en fonction de leur orbite. Il n'y avait plus d'Haven, plus d'Hospice Mnémos. Même Marco's Eye, la lune de la planète, avait été carbonisée. Rien n'indiquait qu'une structure plus grosse qu'un igloo eût jamais existé à la surface. Pas de villes, pas de spatioports, juste une augmentation locale de la radioactivité, et quelques oligo-éléments intéressants, sur lesquels on pouvait s'interroger tout à loisir.

Partout ailleurs dans le système, c'était la même histoire : il ne restait rien. Pas un habitat. Pas une colonie de surface. Pas un vaisseau. Pas une émission radio.

Scorpio se mit à pleurer.

— Combien ont réussi à s'en sortir ? demanda-t-il quand il put à nouveau affronter la réalité. Comptez les vaisseaux, dites-moi combien de survivants ils ont pu emmener.

— C'est sans importance, répondit Vasko.

— Comment ça, sans importance ? Mais si, putain ! C'est important pour moi. C'est pour ça que je vous le demande, bordel de merde !

Khouri le regarda en fronçant les sourcils.

— Scorpio... elle n'a que six ans.

Il regarda Aura.

— Oh, pardon.

— Vous ne comprenez pas, Scorp, reprit doucement Vasko. Ce n'est pas en temps réel, fit-il avec un mouvement de tête en direction de la sphère holographique.

— Comment ça ?

— C'est un instantané de la situation telle qu'elle se présentait il y a deux mois. Les choses ont empiré depuis, fit-il en regardant Scorpio avec ses yeux trop adultes. Vous allez voir pourquoi il n'est pas très important de savoir combien ont réussi à s'en sortir.

Vasko fit avancer la projection holographique. Le time-code commença à défiler dans un coin. Scorpio eut une impression de désorientation en voyant la date : 7/4/2698. Les nombres n'avaient aucun sens. Ils étaient trop éloignés des dates auxquelles il était

habitué quand il vivait à Chasm City pour conserver un impact émotionnel. Je n'étais pas fait pour cette époque, pensa-t-il. Il avait été arraché au cours normal du temps et il dérivait, ayant rompu les amarres avec l'histoire. Il se rendit compte avec un frémissement que c'était précisément ce sentiment de dislocation qui caractérisait la psychologie des Ultras. Et ça avait dû être infiniment pire pour Clavain...

Il regarda la coquille déchiquetée de l'onde de migration se dilater et se déformer alors que la distance entre les vaisseaux augmentait. Et puis, l'un après l'autre, les vaisseaux commencèrent à disparaître. Les icônes devinrent rouges, clignotèrent, et s'éclipsèrent. Il n'en resta bientôt plus une seule.

Urton parlait, les mains croisées sur la poitrine :

— Les Inhibiteurs étaient déjà focalisés sur ces vaisseaux en fuite. Ils étaient condamnés à la minute même où l'attaque a commencé. Les Inhibiteurs les ont rattrapés, étouffés, et démantelés pour fabriquer d'autres Inhibiteurs.

— Nous pouvons même les suivre à la trace mathématiquement, grâce à des modèles basés sur la masse de matière première des vaisseaux, ajouta Vasko. Chaque bâtiment capturé devient la graine d'une nouvelle meute de Loups.

L'enveloppe explosait. Il y avait des centaines de vaisseaux, au départ ; il n'en restait pas plus de trois douzaines, à présent. Et sous les yeux de Scorpio, certaines des dernières étincelles subsistantes disparurent de l'afficheur.

— Non..., dit-il.

— Nous ne pouvions absolument rien faire, poursuivit Vasko. C'est la fin du monde, Scorp. Il n'y aura plus jamais rien.

— Accélérez. Je veux voir la fin.

Vasko s'exécuta. Les chiffres se brouillèrent. L'échelle de l'afficheur augmenta. Il y avait peut-être encore une vingtaine de vaisseaux. Scorpio n'eut pas le cœur de les compter. Un tiers au moins étaient en approche de Yellowstone au début de la crise. De tous les vaisseaux de la vague d'évacuation, il n'en restait pas plus d'une douzaine.

— Je suis vraiment navré, reprit Vasko.

— C'est pour ça que vous m'avez réveillé ? demanda Scorpio. Pour me foutre le nez dedans ? Pour me montrer à quel point il était inutile de faire tout ce chemin de merde pour venir jusqu'ici ?

— Je vous en prie, Scorpio, intervint Aura. Je n'ai que six ans.

— Nous vous avons réveillé parce que vous nous aviez ordonné de le faire quand nous arriverions ici, répondit Vasko.

— Nous ne sommes arrivés nulle part, gronda Scorpio. Vous l'avez dit vous-même. Nous faisons demi-tour, comme tous ces

pauvres diables. Je vous le demande encore une fois : pourquoi m'avez-vous réveillé, si ce n'était pas pour me faire voir ça ?

— Montrez-lui, soupira Khouri.

— Ce n'est pas tout, annonça Vasko.

L'image frémit et se stabilisa. Quelque chose de nouveau apparut. C'était flou, même après grossissement ; les ordinateurs calculaient les détails existants, comparant leurs estimations aux signaux affinés qui parvenaient à filtrer à travers les crépitements du bruit de fond. Les caméras à fort grossissement réussirent à suggérer une forme rectangulaire avec de vagues ébauches de moteurs et d'antennes de communication.

— C'est un vaisseau, fit Vasko. Pas un gobe-lumen. Un appareil plus petit, comme une navette intra-système, ou un cargo. C'est le seul bâtiment humain dans un rayon de deux mois-lumière d'Epsilon Eridani.

— Et qu'est-ce qu'il peut bien foutre ici ? demanda Scorpio.

— Ce que faisait tout le monde, répondit Khouri. Il essayait de se tirer de là le plus vite possible. Il soutient 5 g, mais il ne pourra pas conserver très longtemps cette accélération. Si c'est vraiment ce que nous pensons que c'est, ajouta-t-elle.

— Que voulez-vous dire ?

— Elle veut dire que nous avons remonté son point d'origine, répondit Vasko. Nous avons échafaudé quelques hypothèses, et voilà ce qui s'est plus ou moins passé, à notre avis...

Il retourna à l'afficheur principal qui montrait l'enveloppe de gobe-lumen en expansion. Les chiffres du time-code remontaient le temps. L'icône de la navette fila à toute vitesse vers le cœur de l'expansion, où elle se confondit avec un gobe-lumen qui venait de jaillir du néant. Vasko remonta encore un peu en arrière et passa sur lecture accélérée. Le gobe-lumen s'éloignait de Yellowstone, selon une trajectoire d'évasion. Scorpio lut le nom du vaisseau : *Altière Pallas*.

L'icône clignota et disparut. Au même instant, l'icône distincte de la navette s'éloigna à toute vitesse de l'endroit où se trouvait le gobe-lumen.

— Des gens s'en sont sortis ! s'émerveilla Scorpio. Ils ont pris un vaisseau de secours avant que les Loups ne l'anéantissent...

— Pas beaucoup de gens, si ce gobe-lumen transportait des centaines de milliers de passagers cryonisés, remarqua Vasko.

— Si nous en sauvons une douzaine, nous aurons justifié notre intervention. Et cette navette pourrait aisément en transporter des milliers.

— Nous n'en savons rien, Scorp, fit Khouri. Elle n'émet pas, ou du moins nous ne captons rien. Pas de message de détresse, rien.

— Si l'espace environnant grouille de Loups, il est normal qu'ils

évitent d'émettre, répondit Scorpio. Mais ça ne veut pas dire que nous ne devons pas sauver ces malheureux. C'est pour ça que vous m'avez réveillé, hein ? Pour décider si nous devons les sauver ou non ?

— En fait, fit Vasko, nous vous avons réveillé pour vous informer que le vaisseau était à portée des armes hypométriques. Nous pensons qu'il serait plus prudent de le détruire.

*Espace interstellaire,
autour d'Epsilon Eridani, 2698*

Scorpio faisait le tour du vaisseau pour se changer les idées, pour s'empêcher de ruminer ce qui était arrivé à Yellowstone. Il se cramponnait à l'espoir que tout cela n'était qu'un mauvais rêve, l'un de ces cauchemars si réalistes que l'on fait parfois en sortant de cryosommeil. Cette couche de réalité allait se dissiper d'ici un instant, et il sortirait du sarcophage. Il ne s'attendait pas à de bonnes nouvelles, plutôt quelque chose du genre : les Loups étaient en approche, mais ils n'étaient pas encore arrivés autour de Yellowstone. On aurait le temps de prévenir la planète et de changer le cours des choses. Si le système avait un mois d'espérance de vie, des millions de gens pourraient être sauvés. Les Loups seraient toujours là, bien sûr, mais n'importe quelle prolongation de la vie, si brève fût-elle, valait mieux que l'extinction immédiate. Il devait le croire, ou tout le reste était dérisoire.

Mais il n'arrivait pas à se réveiller. Le cauchemar où il se débattait était devenu la texture obstinée de la réalité.

Il allait bien falloir qu'il s'y fasse.

À bord du vaisseau, beaucoup de choses avaient changé pendant son sommeil. La dilatation du temps avait réduit le voyage entre Ararat et le système de Yellowstone de vingt-trois années à six années de temps de bord. Bien des membres de l'équipage étaient restés éveillés pendant une portion significative de ces six années, la plupart par refus de se faire cryoniser alors que l'avenir était tellement incertain. Ils avaient perfectionné les nouvelles technologies – non seulement la technologie des armes hypométriques, mais aussi les autres cadeaux que Remontoir leur avait laissés.

Les compagnons de Scorpio l'emmenèrent hors de la coque, dans la capsule d'observation, où ils se retrouvèrent dans un paysage plus sombre et plus froid que l'espace même. Nichés dans l'enveloppe externe de la coque, les moteurs cryoaritmétiques abolissaient la

chaleur par un artifice de computation quantique. Un technicien avait essayé de lui expliquer le principe de fonctionnement, mais Scorpio avait vite perdu le fil. Une fois, à Chasm City, il avait embauché un comptable pour escamoter son dossier au nez et à la barbe des contrôleurs financiers du Dais. Il avait éprouvé le même sentiment quand le type lui avait expliqué le tour de passe-passe sur lequel reposait sa technique de blanchissement de l'argent : un détail, il ne savait plus lequel, lui avait procuré une sorte de nausée. Il ne pouvait tout simplement pas le saisir. De la même façon, il n'arrivait pas à saisir le paradoxe quantique grâce auquel les moteurs parvenaient à extirper la chaleur aux régulateurs thermiques de l'univers.

Enfin, tant qu'ils marchaient, tant qu'ils ne partaient pas en vrille comme sur le vaisseau de Skade, c'était tout ce qui comptait pour lui.

Et ce n'était pas tout. Le vaisseau accélérait, mais le cône d'éjection des propulsions conjoiners était invisible. Le vaisseau glissait dans l'espace sur un sillage de ténèbres.

— Ils ont modifié les moteurs, répondit Vasko. Ils sont intervenus en profondeur sur le processus de réaction. L'éjection – la force qui nous propulse – n'interagit pas très longtemps avec cet univers. Juste le temps de communiquer le moment – quelques mesures du temps de Planck – et elle s'évapore en une substance indécélable, qui n'est peut-être même pas là du tout.

— Vous avez pris des cours de physique pendant que je dormais.

— Il a bien fallu que je me mette au courant. Mais je ne prétends pas tout comprendre.

— Tout ce qui compte, c'est que les Loups ne peuvent pas nous suivre à la trace, fit Khouri. Ou du moins très difficilement. Peut-être que s'ils avaient nos coordonnées précises, ils pourraient nous repérer. Et encore, pour ça, il faudrait qu'ils se rapprochent.

— Et les neutrinos émis par les noyaux de réaction ? demanda Scorpio.

— On ne les voit plus. Nous pensons qu'ils ont acquis une saveur dont personne n'a entendu parler.

— Et vous espérez que les Loups ne la connaissent pas non plus.

— La seule façon d'en avoir le cœur net nous obligerait à trop nous en rapprocher, dit Khouri.

Elle voulait parler de la navette. Ils en savaient un peu plus à son sujet, à présent : c'était un véhicule intra-système au nez émoussé, pas équipé pour le vol transatmosphérique, typique des dizaines de milliers de véhicules qui devaient naviguer dans le système de Yellowstone avant l'arrivée des Loups. Bien que de vastes dimensions pour une navette, elle aurait pu trouver place à l'intérieur du gobe-lumen. On ne pouvait pas savoir combien de temps l'équipage et les passagers avaient eu pour monter à bord, mais un engin pareil aurait

facilement pu transporter cinq ou six mille personnes ; plus, si certains passagers étaient cryonisés ou endormis, d'une façon ou d'une autre.

— Je ne les laisserai pas tomber, insista Scorpio.

— Ça pourrait être des Loups, fit Vasko.

— Pour moi, ça n'en a pas l'air. On dirait des gens qui crèvent de trouille.

— Scorp, écoutez-moi, fit Khouri. Nous avons capté les transmissions de certains de ces gobe-lumen avant leur disparition. Des signaux de détresse omnidirectionnels adressés à tous ceux qui étaient à l'écoute. Les premiers à partir parlaient d'attaques par les Loups – des machines faites de cubes noirs, comme ceux qui ont envahi le vaisseau de Skade. Mais les vaisseaux qui sont partis par la suite racontaient une tout autre histoire...

— Elle a raison, confirma Vasko. Les émissions étaient morcelées, ce qui s'explique, les vaisseaux étant assaillis par les Loups, mais il en ressort que les Loups n'avaient pas toujours l'air de ce qu'ils étaient. Ils avaient appris l'art du camouflage. Ils avaient décortiqué un gobe-lumen et appris à se faire passer pour nos vaisseaux. Ils les imitaient. Ils singeaient leurs signatures d'éjection et leurs signaux d'identification. Ce n'était pas la perfection, de près on voyait la différence, mais c'était assez convaincant pour abuser certains gobe-lumen, qui tentèrent des manœuvres de sauvetage. Ils se prenaient pour des bons Samaritains, Scorp. Ils croyaient aider d'autres réfugiés.

— Ben voyons, commenta Scorpio. C'est un prétexte pour ne même pas songer à sauver ces pauvres gens, c'est ça ?

— Si ce sont des Loups, tout ce que nous avons fait jusque-là aura été vain, répondit Vasko en baissant la voix, comme s'il craignait de faire peur à Aura. Il y a dix-sept mille personnes à bord de ce vaisseau. Relativement en sécurité. Et vous risqueriez ces vies contre la vague chance d'en sauver quelques milliers de plus ?

— Alors nous devons les laisser mourir, c'est ça ?

— Si vous saviez qu'il n'y a que quelques douzaines de personnes à bord de ce vaisseau, que feriez-vous ? Vous prendriez encore ce risque ? argumenta Vasko.

— Non. Bien sûr que non.

— Alors, où mettez-vous la barre ? À partir de quel moment le risque devient-il acceptable ?

— Il ne l'est jamais, répondit Scorpio. Mais en ce qui me concerne, moi, c'est ici et maintenant que je mets la barre. Nous allons sauver cette navette.

— Vous devriez peut-être demander à Aura ce qu'elle en pense, répondit Vasko. Parce qu'il ne s'agit pas seulement de ces dix-sept mille vies. Il s'agit des millions de vies qui dépendent peut-être de sa survie à elle. Il s'agit de l'avenir de l'espèce humaine.

Scorpio regarda la fillette, avec sa petite robe blanche et ses cheveux impeccablement coupés, et il sentit l'absurdité de la situation peser sur lui comme une dalle de ciment. Quelle que soit son histoire, quoi qu'elle ait déjà pu leur coûter, quoi qu'il ait pu se passer dans sa tête, tout se ramenait à ce simple fait : elle n'était qu'une petite fille de six ans qui attendait bien poliment pour parler qu'on l'interroge. Et maintenant, il allait lui demander son avis sur une décision tactique dont dépendaient des milliers de vies.

— Tu as une idée sur la question ? lui demanda-t-il.

Elle regarda sa mère, quêtant son approbation.

— Oui, dit-elle, sa petite voix claire flûtant dans la capsule. J'ai un avis, Scorpio.

— J'aimerais vraiment l'entendre.

— Vous ne devez pas sauver ces gens.

— Je peux te demander pourquoi ?

— Parce que ce ne seront plus des gens, répondit-elle. Et nous non plus.

Scorpio était assis dans un fauteuil de pilotage surdimensionné, dans une pièce sans visibilité sur l'extérieur qui était, au temps de l'ancien Triumvirat, le poste de tir du *Spleen de l'Infini*. Ses pieds ne touchaient même pas le repose-pieds grillagé du fauteuil, et il se faisait l'impression d'être un enfant dans un monde d'adultes rempli de meubles immenses.

Il était entouré par des écrans qui simulaient l'approche prudente de la navette. Des lasers la faisaient ressortir des ténèbres, détournant le rectangle au nez émoussé, aplati, de sa coque. Les représentations en trois dimensions se précisaient à chaque seconde. Les détails apparurent : les panneaux des sas et de la soute-parking, les antennes de communication, les tubes d'évacuation des propulseurs et les hublots.

— Tenez-vous prêt, Scorp, dit Vasko.

— Je suis prêt, répondit-il en empoignant la détente improvisée qu'il avait fait installer sur le bras du siège.

La manette était spécialement configurée pour ses sabots, mais elle lui faisait une impression étrange. Une pression de ce qui lui servait de main suffirait. Les trois armes hypométriques avaient été paramétrées pour tirer instantanément. Elles tournaient déjà dans leurs fourreaux, prêtes à lancer leur première salve. Elles étaient focalisées sur la cible mouvante de la navette, prêtes à frapper dès qu'il presserait la détente. De même que l'arme secrète restante, et toutes les autres armes défensives montées sur la coque. Scorpio espérait que l'arme secrète ne serait pas inutile si la navette se révélait

être une machine inhibitrice, mais il doutait que les armes de la coque aient un effet, sinon celui de fournir aux Loups un abcès de fixation contre quoi réagir. Enfin, il n'avait jamais été du genre à jouer petit bras. Comme Clavain, il avait toujours prôné la domination tous azimuts.

L'ennui, c'est qu'il ne pouvait pas compter sur les armes hypométriques, à si courte portée. Il y avait une relation brutale, mouvante, entre la taille de la région-cible et l'exactitude avec laquelle sa distance radiale et la direction du vaisseau pouvaient être prédéterminées. Quand une cible était éloignée – à quelques secondes-lumière ou davantage –, le volume-cible pouvait être suffisamment agrandi pour détruire un vaisseau d'un seul coup. Quand la cible était plus près – à quelques centaines de mètres, par exemple, comme actuellement –, le degré d'imprévisibilité augmentait de beaucoup. Le volume-cible devait rester très petit, quelques mètres de diamètre, afin de pouvoir être positionné avec une quelconque fiabilité. Les armes hypométriques avaient besoin de plusieurs secondes pour se « recharger », si l'on peut dire, après avoir tiré, de sorte que Scorpio avait intérêt à frapper mortellement et très vite. Il doutait d'avoir l'occasion de leur faire cracher une seconde décharge.

Il espérait ne pas être obligé d'en arriver là. Alors que la navette était encore à une distance de sécurité, on avait envisagé d'envoyer un appareil à sa rencontre, afin qu'une équipe puisse vérifier qu'elle était vraiment ce dont elle avait l'air. Mais Scorpio avait mis son veto à cette idée. Ça aurait retardé le sauvetage de la navette et laissé le temps aux Loups de se rapprocher dangereusement. Et même si un équipage humain montait à bord de la navette et annonçait que tout allait bien, il n'y aurait pas moyen d'être sûr que les hommes n'avaient pas été possédés par les Loups et leur mémoire pompée à la recherche de codes sources. De la même façon, il ne pouvait pas se fier aux voix et aux visages de l'équipage de la navette qui avaient été transmis au *Spleen de l'Infini*. Ils semblaient assez authentiques, mais les Loups avaient eu des millions d'années pour apprendre à les imiter, et ils étaient passés maîtres dans cet art. Non, il n'y avait que deux solutions, en réalité : abandonner la navette – et presque nécessairement la détruire, par mesure de sécurité – ou partir du principe qu'elle était réelle. Pas de demi-mesures. Il était sûr que Clavain aurait été d'accord avec cette analyse. La seule chose dont il n'était pas sûr, c'était de la décision qu'il aurait prise en fin de compte. Il pouvait être un salaud au cœur froid, quand la situation l'exigeait.

Eh bien, moi aussi, se dit Scorpio. Mais ce n'était pas le moment.

— Deux cents mètres, annonça Vasko en étudiant le collimateur du laser. On se rapproche, Scorp. Vous êtes sûr que vous n'allez pas le

regretter ?

— J'en suis sûr.

Il prit conscience, avec une secousse, de la présence d'Aura à côté de lui. Elle semblait moins enfantine à chaque apparition.

— C'est trop dangereux, Scorpio, dit-elle. Vous ne devriez pas prendre ce risque. Il y a trop à perdre.

— Vous n'en savez pas plus long que moi sur cette navette, répondit-il.

— Je sais qu'elle ne me plaît pas.

Il serra les dents.

— Ce n'est pas l'un des jours où vous êtes une petite fille ? Vous êtes quoi, aujourd'hui ? Une prophétesse terrifiante ?

— Elle ne fait que dire ce qu'elle ressent, répondit Khouri, assise de l'autre côté de Scorpio. Elle a le droit, non ?

— Message reçu, dit-il.

— Détruisez-la tout de suite, décréta Aura, ses yeux brun doré brûlant d'autorité.

— Cent cinquante mètres, annonça Vasko. On dirait qu'elle pense ce qu'elle dit, Scorp.

— Et moi, je pense qu'elle ferait mieux de la boucler.

Mais il crispa involontairement sa main sur la détente. Il était à deux doigts de déclencher le tir. Il se demanda si les autres vaisseaux avaient reçu le moindre avertissement avant qu'il soit trop tard pour réagir.

— Cent trente. Elle est à portée de tir, Scorp.

— Éclairez-la. Qu'on voie ce qui se passe.

L'image changea, transmettant le point de vue des caméras optiques, la scène maintenant illuminée par les projecteurs. La navette pivotait, effectuant un tête-à-queue, tout en procédant à son approche finale. La lumière mit en évidence la texture de la coque : des plaques de métal et de céramique mâchurées, des hublots hémisphériques en hyperdiamant, un marquage de surface éraflé et éculé, des plaques de métal à nu à la jonction entre les panneaux, des fusées de correction d'assiette crachant des jets de vapeur. Scorpio se dit que tout ça faisait terriblement vrai. Trop vrai, à coup sûr, pour résulter d'un camouflage inhibiteur. De loin, une machine fabriquée par les Loups aurait eu l'air assurément très humaine, mais de près elle se serait révélée n'être qu'une vulgaire approximation, composée de myriades de cubes noirs et non de céramique et de métal. Elle n'aurait pas comporté ces courbes lisses, ces détails subtils, ces maculatures, ces traces de dégradations et de réparations...

— Cent dix, annonça Vasko. Plus que dix mètres et je désarme l'arme secrète. D'accord, Scorp ?

— Absolument.

C'était le plan. Plus près, et l'arme secrète avait autant de chances d'endommager le *Spleen de l'Infini* que la navette. Évidemment, s'ils avaient quand même besoin de la déclencher... Mais ça, Scorio n'avait pas envie d'y penser.

— Système désarmé, annonça Vasko. Quatre-vingt-quinze mètres... Quatre-vingt-dix...

La lente rotation de la navette amena sa queue en vue. Scorio vit l'extrémité des tuyères béantes groupées comme les embouchures d'une arme à canon multiples. Elles refroidissaient après une période d'utilisation prolongée, et leur couleur dévalait le spectre des rouges. Un train d'atterrissage incorporé à la queue devint visible. Des ampoules et des cosses au rôle impossible à deviner. Et aussi des incrustations noires, scabreuses, à l'air maléfique, disposées en lignes géométriques.

— Les Loups, chuchota Vasko.

Scorio regardait le vaisseau, le cœur serré. Vasko avait raison. Les grosseurs noires étaient exactement ce qu'ils avaient vu autour du vaisseau de Skade, dans l'iceberg.

Il referma sa main sur la détente. Il eut l'impression que les armes hypométriques frémissaient d'impatience.

— Scorp, fit Vasko. Détruisez-la. Maintenant.

Il n'en fit rien.

— Détruisez-la ! hurla Vasko.

— Ce n'est pas un imposteur, fit Scorio. Elle a juste été infectée...

Vasko lui prit la commande des mains, l'arrachant au bras du fauteuil avec ses câbles d'alimentation. Pendant un interminable moment, Vasko farfouilla avec la détente. La manette avait été spécifiquement bricolée pour la patte difforme du porcko. Scorio réagit violemment. Il se pencha sur son siège pour attraper la main de Vasko et lui reprit la commande. Il crispa sa main sur la forme contournée de la manette, repoussant Vasko avec l'autre bras.

— Vous me le paierez, croyez-moi ! lança-t-il hargneusement.

Le jeune homme se contenta de dire :

— Débarrassez-vous de ça, tout de suite. Vous vous occuperez de moi plus tard. Putain, Scorp, elle est à soixante-quinze mètres !

Scorio sentit qu'on lui appuyait quelque chose de froid sur le cou. Il tourna la tête. C'était Urton. Elle braquait une arme sur lui. Il ne voyait qu'un reflet métallique, flou. Un pistolet, un couteau ou une seringue... quelle importance ?

— Laissez tomber, Scorp, dit-elle. C'est fini.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il calmement. Une mutinerie ?

— Non, rien d'aussi dramatique. Juste un changement de régime.

Vasko récupéra la commande, réussit à insinuer sa main dans le

mécanisme compliqué.

— Soixante mètres, murmura-t-il en appuyant sur la détente.
Les lumières baissèrent.

On lui permit d'assister au déchargement des réfugiés de la navette.

La navette avait été amenée dans l'une des petites soutes-parkings, et les occupants étaient cornaqués par des agents de la Ligue qui se chargeaient de leur identification. Certains des passagers n'avaient pas l'air de très bien savoir qui ils étaient. D'autres paraissaient soulagés d'avoir été sauvés, ou méfiants, comme s'ils avaient l'impression que ce sauvetage ne pouvait être qu'un répit temporaire.

Ils étaient environ mille deux cents, dont deux douzaines de membres d'équipage. Aucun n'avait été cryonisé : il n'y avait pas d'installations de cryonisation à bord de la navette. Quand les Loups avaient commencé à envahir le gobe-lumen, ils avaient à peine eu le temps d'évacuer ce millier de personnes. Plusieurs centaines de milliers de gens étaient restés à bord du gobe-lumen et avaient été métamorphosés en composants inhibiteurs. Par bonheur, la plupart étaient en cryosommeil lorsque cela s'était produit. Les Loups leur avaient implanté des sondes dans la tête, mais au moins ils étaient inconscients. Et peut-être qu'à ce moment-là les Loups avaient déjà réuni toutes les informations dont ils avaient besoin ; dès lors, les êtres humains ne leur étaient plus utiles que pour les éléments constitutifs de leur corps.

Lorsqu'ils interrogèrent l'équipage et les passagers, ils entendirent des histoires horribles. Certains avaient réalisé des enregistrements documentaires : des preuves irréfutables de l'attaque des Loups – des habitats démantelés, réduits à une orgie de destructions métamorphiques, des structures réduites en éléments croulants d'où jaillissaient de nouvelles machines inhibitrices, des vues des nouveaux dômes de Chasm City fracassés, pulvérisés, les êtres et les biens aspirés en tourbillons bouillonnants d'air se ruant dans le vide glacé qu'était l'atmosphère de Yellowstone. Les Loups plongeaient vers les ruines de la cité comme des nuages d'encre animés d'une volonté propre, oubliant la gravité, se concentrant autour des bâtiments ratatinés, déformés, copulant avec eux. Les édifices boursoufflés grouillaient de Loups et de leurs rejetons. À quoi bon utiliser l'énergie mortelle quand un processus d'assimilation était tout aussi efficace ?

Et quand les hommes ripostaient, les Inhibiteurs les cautérisaient avec un feu qu'ils faisaient jaillir du vide lui-même.

Les réfugiés parlaient du chaos de la Ceinture de Rouille alors que

les gens essayaient de monter à bord des rares vaisseaux spatiaux encore existants. Des milliers étaient morts dans la panique, dans leur ruée frénétique, désespérée, à la recherche de créneaux de cryonisation. Vers la fin, certains survivants s'étaient frayé un chemin dans les coques des gobe-lumen, les infestant, espérant trouver des niches viables dans l'intérieur bondé de machines. Submergés par l'invasion de réfugiés, certains Ultras avaient laissé envahir leur vaisseaux, mais d'autres avaient riposté avec les armes à leur disposition. Il n'y avait pas eu de vérification d'identité, pas de questions sur les antécédents médicaux. On avait tiré un trait sur des pans entiers du passé, des vies avaient été balayées dans un moment de désespoir. Les gens ne transportaient que leurs propres souvenirs. Et la cryosomnie avait un effet dévastateur sur la mémoire.

Ils l'avaient laissé descendre pour assister au débarquement avant de l'emmener. Il n'était ni attaché, ni menotté – au moins, ils lui avaient laissé cette dignité –, mais il ne se faisait aucune illusion. Ils avaient l'impression de ne rien lui devoir. Ils lui faisaient la grâce de le laisser assister au processus, et il n'avait pas intérêt à l'oublier.

Les gardes s'occupaient d'un vieil homme qui semblait avoir oublié qui il était. Il avait dû être réveillé trop vite, peut-être au cours du transfert des caissons de cryosomnie d'un vaisseau à un autre. Il gesticulait devant les agents de la Ligue, essayant de leur faire comprendre quelque chose qui était manifestement important pour lui. L'homme avait la moustache et les cheveux poivre et sel, plaqués sur le crâne en tranchées bien nettes. L'espace d'un instant, il regarda dans la direction de Scorpio et leurs regards se croisèrent. Scorpio reconnut dans son expression implorante un désir ardent d'entrer en contact avec un autre être vivant capable de comprendre ce qui lui arrivait. Pas forcément de l'aider – il ne manquait ni d'indépendance, ni de dignité, même en ce pénible moment –, mais seulement, pour un instant, de reconnaître ce qu'il éprouvait et de partager ce fardeau émotionnel.

Scorpio détourna les yeux, sachant qu'il ne pourrait pas lui donner ce qu'il attendait. Quand il regarda en arrière, le cas de l'homme avait été traité. Il avait été évacué par la porte de connexion qui donnait vers le reste du vaisseau, et les agents de la Ligue s'occupaient d'un autre pauvre bougre. Il y avait déjà dix-sept mille dormeurs à bord du *Spleen*, se rappela Scorpio. Il était très peu vraisemblable que leurs chemins se croisent à nouveau un jour.

— Vous en avez assez vu, Scorpio ? demanda Vasko.

— Je crois, répondit-il.

— Vous n'avez toujours pas changé d'avis ?

— Non.

— Vous aviez raison, Scorp, fit Vasko en regardant les

malheureux. Personne ne dit le contraire. Nous le voyons tous, à présent. Mais ce n'était pas la chose à faire pour autant. Le risque était trop grand.

— Ce n'est pas ce que le capitaine s'est dit, apparemment. Il vous a bien eus, hein ?

L'hésitation de Vasko lui dit tout ce qu'il avait besoin de savoir. En vérité, il avait été aussi surpris que tous les autres. Quand Vasko avait déclenché l'arme hypométrique, elle avait tiré comme prévu. Mais le tir avait été dévié. Au lieu de détruire la navette, l'arme avait excisé chirurgicalement la partie envahie par les machines inhibitrices. Le capitaine avait pris le parti de Scorpio : la navette n'était pas un leurre inhibiteur, juste un vaisseau qui avait subi une infestation modeste. Il avait vu que tout espoir n'était pas perdu. Et en changeant le réglage de l'arme, il avait révélé qu'il exerçait sur les processus internes du vaisseau un contrôle beaucoup plus profond qu'on ne l'avait soupçonné.

Vasko haussa les épaules.

— Nous devons en tenir compte dans notre programmation à long terme. Nous sommes sans prise sur lui. Le vaisseau va toujours vers Hela, n'est-ce pas ? Même le capitaine comprend que c'est la seule destination plausible, maintenant.

— Tâchez quand même de rester dans ses petits papiers, fit Scorpio. Sans ça, l'endroit pourrait devenir un tantinet désagréable...

— Le capitaine ne pose pas de problèmes.

— Moi non plus, vous savez.

— Ça n'a pas besoin de finir comme ça. C'est vous qui l'aurez voulu, Scorp.

Oui, c'était lui qui l'avait voulu : soit il renonçait au commandement pour raison de santé, soit il sauvait sa dignité en retournant faire un tour dans le caisson. Que lui avait dit Valensin, déjà ? Il avait cinquante pour cent de chances d'y rester, la prochaine fois. Mais même s'il s'en sortait, il serait une épave, qui ne survivrait que par une sorte d'inertie chimique. Un séjour de plus dans le caisson, et il repousserait les statistiques au-delà du point de rupture.

— Vous ne voulez toujours pas admettre que c'est de la mutinerie ? demanda-t-il.

— Ne soyez pas ridicule, fit Vasko. Nous estimons toujours à sa réelle valeur votre apport en tant que senior de la colonie. Personne n'a jamais dit le contraire. Vous serez toujours responsable en titre. C'est juste que votre rôle sera plus... consultatif.

— Vous voudriez que je donne mon blanc-seing à toutes les décisions politiques que vous pourrez prendre pour le vaisseau, Urton, vous et les autres membres de votre groupe ?

— Dit comme ça, ça paraît terriblement cynique.

— J'aurais dû vous noyer quand j'en avais l'occasion, conclut Scorio.

— Vous ne devriez pas dire ça. J'en ai appris autant de vous que de Clavain.

— Mon jeune ami, vous avez connu Clavain pendant une journée.

— Et vous, Scorio, pendant combien de temps l'avez-vous connu ? Vingt, trente ans ? Une paille à l'échelle de sa vie. Vous pensez que ça aura vraiment changé le cours du destin ? Si vous voulez que je vous dise, aucun d'entre nous ne l'a connu.

— Peut-être pas, en effet, convint Scorio. Mais je sais qu'il aurait laissé entrer cette navette, exactement comme je l'ai fait.

— Vous avez sûrement raison, convint Vasko. Mais ç'aurait été une erreur quand même. Il n'était pas infallible, vous savez. On ne l'appelait pas pour rien le Boucher de Tharsis.

— Vous voulez dire que vous l'auriez déposé aussi, c'est ça ?

Vasko réfléchit un instant et hocha la tête.

— Il n'était plus tout jeune, lui non plus. Il y a des moments où il faut savoir couper les branches mortes.

Aura vint le voir avant qu'ils ne le replongent en cryosommeil. Elle était debout devant sa mère, les mains sagement croisées. Khouri lui démêlait les cheveux, faisait bouffer sa frange. Elles étaient toutes les deux toujours vêtues de blanc.

— Je regrette, Scorio, dit Aura. Je ne voulais pas qu'ils se débarrassent de vous.

Il voulut lancer une réplique hargneuse, blessante, mais les mots refusèrent de sortir de sa bouche. Rien de tout ça n'était la faute d'Aura. Elle n'avait pas demandé ce qu'on lui avait fourré dans la tête.

— Tout va bien, dit-il. Ils ne se débarrassent pas de moi. Je vais juste me rendormir jusqu'à ce qu'ils se rappellent à quel point je peux leur être utile.

— Ça ne traînera pas, répondit Khouri.

Elle s'agenouilla, de sorte que sa tête se retrouva au même niveau que celle de sa fille.

— Vous aviez raison, ajouta-t-elle. Quels que soient les conseils qu'Aura vous a donnés, et quoi que les autres puissent dire, c'était la seule décision à prendre. C'était courageux. Le jour où nous penserons le contraire, nous pourrions aussi bien être des Loups nous-mêmes.

— C'est aussi ma façon de voir, soupira Scorio. Merci de votre soutien. Ce n'est pas que je manque d'alliés. C'est juste que je n'en ai pas autant qu'il m'en faudrait.

— Nous ne sommes pas près d'arriver, Scorio. Nous serons là quand vous vous réveillerez.

Il acquiesça d'un hochement de tête, mais il se garda bien de dire ce qu'il pensait. Elle savait aussi bien que lui qu'il n'était pas sûr de se réveiller.

— Et vous ? demanda-t-il. Vous prévoyez de dormir un peu en cours de route ?

La question s'adressait à Khouri. Mais c'est Aura qui répondit :

— Non, Scorpio. Je vais rester éveillée. J'ai six ans, maintenant. Je veux être plus vieille quand nous arriverons sur Hela.

— Tu as réfléchi à tout ça, hein ?

— Pas à tout, rectifia-t-elle. Mais les souvenirs me reviennent, un peu plus nombreux tous les jours.

— À propos des ombres ?

— Ce sont des gens, répondit-elle. Pas exactement comme nous, mais plus proches qu'on ne pourrait le penser. Ils vivent de l'autre côté de je ne sais quoi. Mais ça ne tourne pas rond, là-bas. Il y a quelque chose qui ne va pas chez eux, et ils ne peuvent plus y rester.

— Il y a des moments où elle parle de mondes-branes, fit Khouri. Elle parle de mathématiques dans son sommeil. Des histoires de branes repliées et de signaux gravifiques à travers l'espace intermédiaire. Nous pensons que les ombres sont des entités, Scorp : les habitants d'un monde parallèle.

— Un sacré saut...

— Tout est là, dans les anciennes théories. Il se peut qu'ils ne soient qu'à quelques millimètres, dans l'hyperespace du vide intermédiaire.

— Et quel rapport avec nous ?

— Comme le dit Aura, ils ne peuvent plus vivre là-bas. Ils veulent en sortir. Ils veulent traverser le vide, entrer dans cette brane, mais ils ont besoin de l'aide de quelqu'un de ce côté pour y arriver.

— Comme ça, tout simplement ? Et nous aurions un avantage à en retirer ?

— Elle a toujours parlé de négociations, Scorp. Je pense que ce qu'elle voulait dire, c'était que les ombres pourraient nous aider à résoudre notre problème local.

— Pourvu que nous les laissions franchir le vide..., avança Scorpio.

— C'est l'idée.

— Bon, dit-il, alors que les techniciens s'apprêtaient à l'endormir. La nuit porte conseil, comme on dit.

— Qu'est-ce que vous tenez dans la main ? demanda Khouri.

Il ouvrit le poing et lui montra le fragment de coquillage que Remontoir lui avait donné.

— Un porte-bonheur, répondit-il.

Hela, 2727

Rashmika allait vers la Tour de l'Horloge quand Grelier sortit de l'ombre entre deux piliers. Elle se demanda depuis combien de temps il attendait, embusqué là, dans l'espoir qu'elle choisirait ce chemin entre tous lorsqu'elle sortirait de chez elle.

— Chirurgien général..., commença-t-elle.

— Je voudrais vous parler. Deux minutes...

— Je vais au donjon. Le doyen rencontre une nouvelle délégation ultra.

— Ce ne sera pas long. Je sais à quel point vous lui êtes utile.

Rashmika haussa les épaules : il était clair qu'elle n'irait nulle part tant que Grelier ne serait pas arrivé à ses fins.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

— Trois fois rien, répondit Grelier. Juste une petite anomalie dans votre formule sanguine. J'ai pensé qu'il valait mieux vous en parler.

— Eh bien, allez-y.

— Pas ici, si ça ne vous fait rien. Vous savez ce qu'on dit : les murs ont des oreilles.

Elle jeta un regard autour d'eux ; ils étaient parfaitement seuls. Du reste, quand le chirurgien général était quelque part, il n'y avait pratiquement jamais personne dans les parages. Les témoins se fondaient dans le décor, surtout quand il faisait ses rondes avec sa mallette médicale et son arsenal de seringues pleines. Aujourd'hui, il n'avait que sa canne, dont il se tapotait le menton avec le pommeau tout en parlant.

— Je pensais vous avoir entendu dire que ça ne serait pas long, fit Rashmika.

— Ce ne sera pas long, et c'est sur votre chemin. Nous allons juste passer au ministère du Sang, et puis vous pourrez repartir travailler.

Il l'escorta vers le plus proche ascenseur de la Tour de l'Horloge, ferma la porte de la cabine et appuya sur le bouton. Dehors, il faisait

grand jour, et la lumière filtrant à travers les vitraux projetait toutes sortes de couleurs sur leurs visages.

— Vous aimez votre travail ici, mademoiselle Els ?

— C'est un travail, répondit-elle.

— Vous n'avez pas l'air enthousiaste. Franchement, je suis étonné. Vous auriez pu vous retrouver à faire je ne sais quelles corvées, ou vous auriez pu échouer dans une équipe de la voirie, à prendre toutes sortes de risques. C'est quand même mieux, non ?

Que pouvait-elle répondre à ça ? Qu'elle entendait des voix qui lui fichaient une trouille à crever ?

Non. Ce n'était pas nécessaire. Elle avait suffisamment de raisons logiques d'avoir peur pour ne pas invoquer les ombres.

— Écoutez, chirurgien général, répondit-elle, nous sommes à soixante-quinze kilomètres du Gouffre de l'Absolution. D'ici trois jours, cette cathédrale va traverser le pont. Franchement, il y a des moments où je préférerais être ailleurs.

— Ça vous fait peur, hein ?

— Ne me dites pas que cette perspective vous enthousiasme.

— Le doyen sait ce qu'il fait.

— Vous croyez ?

Des lumières vertes et roses défilaient sur son visage.

— Oui, répondit-il.

— Vous ne pensez pas ce que vous dites. Vous avez aussi peur que moi, chirurgien général. Vous êtes un homme rationnel. Vous n'avez pas son sang dans les veines. Vous savez qu'il ne faut pas faire traverser ce pont à cette cathédrale.

— Il y a un début à tout, répondit-il.

Il était tellement conscient de l'examen auquel elle le soumettait, il faisait tellement d'efforts pour contrôler son expression qu'un muscle sur le côté de sa tempe avait commencé à frémir.

— Il a un désir inconscient de mort, reprit Rashmika. Il sait que les éclipses approchent d'un point culminant. Il veut marquer l'occasion par un coup d'éclat. Quel meilleur moyen que de réduire la cathédrale en poussière, gagnant au passage ses galons de martyr ? Qui peut dire que le doyen n'ambitionne pas de devenir un saint ?

— Vous oubliez qu'il fait des projets d'avenir, pour après le franchissement du pont, répondit Grelier. Il recherche la protection à long terme des Ultras. Ce n'est pas l'attitude d'un homme qui projette de se suicider dans les trois jours...

À moins qu'elle ne le déchiffre très mal, Grelier y croyait. Elle commença à se demander à quel point il savait ce que Quaiche avait dans la tête.

— J'ai vu quelque chose de bizarre en venant ici, dit Rashmika.

Grelier passa la main dans sa tignasse blanche. Sa coupe en

brosse, ordinairement impeccable, trahissait des signes de laisser-aller. Ça l'affectait, se dit Rashmika. Il avait aussi peur que tout le monde, mais il ne pouvait pas le laisser paraître.

— Vous avez vu quelque chose ? demanda-t-il en écho.

— Vers la fin du trajet en caravane, dit-elle, après la traversée du pont, avant de rencontrer les cathédrales, nous avons croisé une énorme flotte de machines qui allaient vers le nord : des excavatrices, des engins de travaux publics, comme ceux qui servaient à ouvrir les plus vastes tranchées, dans les chantiers de fouilles shifteuses. Ils allaient bien quelque part...

Grelier plissa les yeux.

— Qu'y a-t-il de bizarre là-dedans ? Ils allaient régler un problème sur la Voie Permanente avant l'arrivée des cathédrales.

— Dans ce cas, ils allaient dans la mauvaise direction, objecta Rashmika. Quoi qu'il en soit, le questeur ne voulait pas en parler. J'ai eu l'impression qu'il avait reçu l'ordre de faire comme s'ils n'existaient pas.

— Ça n'a aucun rapport avec le doyen.

— Un événement de cette ampleur n'aurait pas pu se produire sans qu'il en soit informé, reprit Rashmika. En réalité, on a dû lui demander son autorisation pour les travaux ; ce n'est pas possible autrement. Que croyez-vous que ce soit ? Un nouveau chantier de fouilles shifteuses dont il ne veut pas qu'on entende parler ? Une découverte qu'on ne peut pas confier aux ouvriers des colonies, comme d'habitude ?

Le frémissement du muscle, sur la tempe du chirurgien général, était devenu frénétique.

— Je n'en ai pas la moindre idée, dit-il. Et non seulement je n'en sais rien, mais je m'en fiche. Je suis responsable du ministère du Sang et de la santé du doyen. Un point c'est tout. J'ai assez à faire pour ne pas me mêler des conspirations interœcuméniques.

La cabine s'arrêta sur un dernier cahot, et Grelier haussa les épaules avec un soulagement évident.

— Voilà, mademoiselle Els, nous y sommes. Et maintenant, si ça ne vous fait rien, c'est à moi de vous poser des questions...

— Vous avez dit que ça ne prendrait pas longtemps.

— Eh bien, il se pourrait que ce soit un petit mensonge, fit-il avec un sourire en s'effaçant pour la laisser entrer.

Il la fit asseoir et lui montra les résultats de son analyse de sang, qu'il avait corrélée avec celle d'un autre échantillon. Lequel, il ne daigna pas le lui dire.

— Votre don m'a intéressé, fit Grelier. Je me demandais s'il y avait une composante génétique. C'est normal, hein ? je suis un homme de science, après tout.

Il avait posé son menton sur le pommeau de sa canne et la regardait avec ses yeux aux paupières lourdes, pour l'heure soulignés d'énormes poches.

— Si vous le dites, convint Rashmika.

— Le problème, c'est que je suis tombé sur un bec avant même de pouvoir commencer à chercher des spécificités, expliqua-t-il en tapotant affectueusement la trousse médicale posée à côté de lui. Le sang, c'est mon truc. J'ai toujours aimé ça, et j'aimerai toujours ça. La génétique, le clonage, appelez ça comme vous voudrez, tout se ramène au bon vieux sang, en fin de compte. Je rêve de sang. Des rivières de sang, des hémorragies, des torrents de sang. Je ne suis pas du genre pusillanime.

— Loin de moi cette pensée.

— Je mets une sorte d'orgueil professionnel à comprendre le sang. Tous ceux qui m'approchent finissent, tôt ou tard, par m'en donner un échantillon. Les archives de Notre-Dame de Morwenna recèlent le profil génétique complet de ce monde, tel qu'il a évolué depuis le siècle dernier. Vous seriez étonnée de voir à quel point il est particulier, Rashmika. Nous n'avons pas été colonisés à petit feu, sur des centaines d'années. Tous les habitants d'Hela, ou presque, sont les descendants de colons venus à bord d'une poignée de vaisseaux, depuis l'*Ascension Gnostique*. Tous venaient de mondes bien identifiés, chacun doté d'un profil génétique distinct. Les nouveaux venus – les pèlerins, les réfugiés, les aventuriers – n'ont pas beaucoup modifié le creuset génétique. Évidemment, leur sang est prélevé et soigneusement référencé à leur arrivée.

Il prit un tube à essai dans la mallette, le secoua et inspecta le liquide rouge cerise qui moussait à l'intérieur.

— Tout cela pour dire que... à moins que vous ne veniez d'arriver sur Hela... je peux deviner avec une certaine précision à quoi votre sang doit ressembler. Et la précision sera d'autant plus grande si je sais où vous habitez, ce qui me permettra de faire intervenir le facteur de croisement. La région de Vigrid est l'une de mes spécialités, en réalité. Je l'ai beaucoup étudiée, expliqua-t-il en tapotant l'éprouvette contre le côté de l'écran qui affichait l'analyse de l'échantillon non identifié. Regardez ce petit bonhomme, par exemple. Typique des malterres. On ne pourrait le confondre avec le sang d'un habitant d'une autre région d'Hela. Il est tellement caractéristique que c'en est effrayant.

Rashmika déglutit péniblement.

— C'est le sang d'Harbin, hein ?

— C'est ce que les archives me disent.

— Où est-il ? Que lui est-il arrivé ?

— Ce jeune homme..., fit Grelier en affectant de lire les petits caractères en bas de l'écran. Tiens, il est mort. Tué au cours d'une

mission de déblaiement. Pourquoi ? Vous n'allez pas prétendre que c'était votre frère, quand même ?

Elle n'éprouvait rien encore. C'était comme quand on tombe du haut d'une falaise. Pendant un moment, tout se passe bien, comme si le monde ne s'était pas effondré sous vos pieds.

— Vous savez que c'était mon frère, dit-elle. Vous nous avez vus ensemble. Vous étiez là lors de l'entretien d'Harbin.

— J'étais là quand ils ont recruté quelqu'un, rectifia Grelier. Mais je pense qu'il n'est pas possible qu'il ait été votre frère.

— Ce n'est pas vrai, voyons !

— Au sens strictement génétique du terme, j'ai bien peur que si. Vous ne lui êtes pas plus apparentée qu'à moi, fit-il avec un mouvement de tête en direction de l'écran, l'invitant à tirer ses propres conclusions. Il n'était pas votre frère, Rashmika. Vous n'avez jamais été sa sœur.

— Alors, l'un de nous deux a été adopté..., fit-elle.

— Eh bien, c'est drôle que vous disiez ça, parce que cette idée m'a aussi traversé l'esprit. Et je me suis dit que, peut-être, le seul moyen de tirer l'affaire au clair était d'aller enquêter par moi-même. Alors je vais partir pour les malterres. Je ne devrais pas rester absent plus d'une journée. Vous avez un message à me remettre, pour les gens de là-bas ?

— Ne leur faites pas de mal, dit-elle. Quoi que vous fassiez, ne leur faites pas de mal.

— Il n'est pas question de faire du mal à qui que ce soit. Mais vous savez comment sont ces communautés. Très séculières. Très fermées. Très méfiantes à l'égard des églises, dont elles redoutent l'intrusion.

— Si vous faites du mal à mes parents, dit-elle, je vous le ferai payer.

Grelier remit l'éprouvette dans la mallette et la referma.

— Non, vous ne me ferez rien du tout. Parce que vous avez besoin de moi comme allié. Le doyen est un homme dangereux, et ces négociations sont très importantes pour lui. S'il venait à penser que vous n'êtes pas celle que vous dites, que vous auriez pu, d'une façon ou d'une autre, compromettre ses tractations avec les Ultras... Eh bien, je préfère ne pas penser à ce qu'il pourrait faire.

Il s'interrompit et poussa un soupir, comme s'ils étaient simplement partis du mauvais pied et qu'il aurait suffi de reprendre la conversation au début pour que tout aille bien.

— Écoutez c'est autant mon problème que le vôtre. Je ne pense pas que vous soyez celle que vous dites. Votre sang a l'air bizarrement étranger. On dirait que vous n'avez jamais eu un seul ancêtre sur Hela. Maintenant, il se peut qu'il y ait une explication innocente à tout ça,

mais tant que je n'en aurai pas la preuve, je devrai supposer le pire.

— C'est-à-dire ?

— Que vous n'êtes pas du tout celle que vous prétendez être.

— Et pourquoi est-ce que ce serait un problème pour vous, chirurgien général ?

Elle était en larmes, à présent. La nouvelle de la mort d'Harbin la heurtait de plein fouet, comme elle s'y était toujours attendue.

— Parce que, dit-il en montrant les dents, c'est moi qui vous ai fait venir ici. C'est moi qui ai eu l'idée brillante de vous faire rencontrer le doyen. Et maintenant, je me demande ce qui a bien pu me donner cette foutue idée. Je suppose que j'aurais presque autant d'ennuis que vous s'il s'en rendait compte.

— Il ne vous ferait rien, dit Rashmika. Il a besoin de vous pour rester en vie.

Grelier se leva.

— Eh bien, espérons-le. Parce que, il y a quelques minutes, vous tentiez de me convaincre qu'il souhaitait, inconsciemment ou non, en finir avec la vie. Maintenant, séchez ces larmes.

Rashmika prit l'ascenseur toute seule, traversant des strates de lumière teintée par les vitraux multicolores. Elle pleurait. Et plus elle essayait d'arrêter, plus elle sanglotait. Elle aurait voulu pouvoir se dire que c'était parce qu'elle venait d'apprendre la mort d'Harbin. Pleurer aurait été la réaction normale, humaine, d'une sœur. Mais une autre partie d'elle-même savait que si elle pleurait, en réalité, c'était à cause de ce qu'elle venait d'apprendre, non sur son frère mais sur elle-même. Elle sentait des morceaux d'elle-même s'écailler et se détacher, révélant la vérité toute nue de ce qu'elle était, de ce qu'elle serait toujours. Les ombres avaient raison, elle n'en doutait plus, à présent. Il n'y avait pas de raison non plus que Grelier ait menti à propos de son sang. Il était aussi troublé qu'elle par cette découverte.

Elle était désolée pour Harbin. Mais pas autant que pour Rashmika Els.

Qu'est-ce que ça voulait dire ? Les ombres avaient parlé des machines qu'elle avait dans la tête : Grelier estimait très improbable qu'elle soit née sur Hela. Mais d'après tous ses souvenirs, elle était née dans une famille des malterres de Vigrid, et elle avait un frère aîné appelé Harbin.

Elle se pencha sur son passé, l'examina d'un œil de prédateur, attentive au moindre détail, comme si elle soupçonnait une tromperie. Elle s'attendait à trouver une faille, un léger décalage aux endroits où des souvenirs auraient été plaqués sur d'autres. Or sa mémoire à court terme remontait sans rupture dans le passé. Tous ses souvenirs avaient la saveur à nulle autre pareille de l'expérience vécue. Elle voyait son passé dans sa tête, elle l'entendait, elle le sentait, elle en retrouvait le

goût, avec l'immédiateté tactile, douloureuse, de la réalité.

Jusqu'à ce qu'elle remonte suffisamment en arrière. Neuf ans, avaient dit les ombres. Avant, c'était moins clair. Ses souvenirs des huit premières années de sa vie sur Hela avaient quelque chose de désincarné : une séquence de plans anonymes. Il se pouvait que ce soient ses souvenirs ; mais ils auraient tout aussi bien pu être ceux de quelqu'un d'autre.

Enfin, se dit Rashmika, l'enfance faisait peut-être toujours cette impression quand on la voyait en perspective, avec des yeux d'adulte : une poignée de moments effacés par le temps, aussi fins et translucides que du verre teinté.

Rashmika Els. Ce n'était peut-être même pas son vrai nom.

Le doyen l'attendait dans son donjon avec une nouvelle délégation ultra, ses écarteurs d'yeux disparaissant derrière des lunettes de soleil. Quand Rashmika arriva, il régnait un calme particulier dans la pièce, comme si personne n'avait parlé depuis plusieurs minutes. Elle regarda les fragments disloqués, kaléidoscopiques, de sa personne couler à travers la confusion de miroirs et tenta de rassembler l'expression de son propre visage, désespérément anxieuse de ne rien laisser paraître de l'impact que la conversation troublante avec le chirurgien général avait eu sur elle.

— Mademoiselle Els, je vous attendais, observa le doyen.

— J'ai été retardée, répondit-elle d'une voix frémissante.

Grelier lui avait bien recommandé de ne pas faire allusion à sa visite au ministère du Sang.

— Prenez place, servez-vous du thé. Je suis occupé avec M. Malinin et Mlle Khouri.

Ces noms, inexplicablement, lui disaient quelque chose. Elle regarda les deux visiteurs et eut vaguement l'impression de les reconnaître. Ni l'un ni l'autre ne ressemblait particulièrement à un Ultra. Ils étaient trop normaux ; ils n'avaient rien d'ostensiblement artificiel, pas d'ultraperfectionnements, de membres ou d'organes artificiellement hypertrophiés, aucune indication de reconfiguration génétique ou de fusion chimérique. L'homme était grand, mince, il avait les cheveux noirs et une dizaine d'années de plus qu'elle ; il était assez beau, avec une sorte de fatuité. Il était planté là, les mains croisées dans le dos, comme au garde-à-vous, impression accentuée par son uniforme rouge, raide. Il la regarda s'asseoir et se verser un peu de thé, l'air de s'intéresser davantage à elle que les autres Ultras avant lui. Pour eux, elle n'avait jamais été qu'un élément du décor, or elle sentait chez lui de la curiosité. L'autre – la femme appelée Khouri – portait sur elle le même regard inquisiteur. Khouri était une

petite femme plus âgée, de constitution frêle, aux yeux tristes dominant un visage triste, comme si elle avait beaucoup donné et très peu reçu.

Rashmika eut l'impression bizarre de les avoir déjà vus. La femme, en particulier.

— Nous n'avons pas été présentés, dit l'homme avec un hochement de tête en direction de Rashmika.

— Je vous présente Rashmika Els, ma conseillère, fit le doyen d'un ton indiquant qu'il n'était pas disposé à en dire plus long sur la question. Bien, monsieur Malinin...

— Vous ne nous avez pas *vraiment* présentés, dit-il.

Le doyen se pencha pour rajuster l'un de ses miroirs.

— Je vous présente Vasko Malinin et Ana Khouri, fit-il avec un geste de la main. Les représentants humains du *Spleen de l'Infini*, un vaisseau ultra qui vient d'arriver dans notre système.

L'homme la regarda à nouveau.

— Personne ne nous avait prévenus qu'un conseiller assisterait à nos négociations.

— Si ça vous pose un problème, monsieur Malinin, je peux lui demander de nous laisser.

— Non, fit l'Ultra, après réflexion. Ça n'a aucune importance.

Le doyen invita les deux visiteurs à s'asseoir. Ils prirent place face à Rashmika, de l'autre côté de la petite table à thé.

— Qu'est-ce qui vous amène dans notre système ? demanda le doyen à l'Ultra mâle.

— Comme d'habitude : nos soutes sont pleines de réfugiés des systèmes intérieurs. Beaucoup ont demandé expressément à venir ici, avant que les éclipses n'atteignent un point culminant. Nous ne mettons pas leurs motivations en doute, tant qu'ils payent. Les autres veulent qu'on les emmène plus loin, aussi loin des Loups que possible. Quant à nous, nous avons des besoins techniques, évidemment. Mais nous ne prévoyons pas de rester très longtemps.

— Vous vous intéressez aux reliques de Shifteurs ?

— Nous avons d'autres préoccupations, répondit l'homme en lissant un pli de son uniforme. Il se trouve que nous nous intéressons à Haldora.

Quaiche leva la main et enleva ses lunettes de soleil.

— Comme nous tous, non ?

— Pas au sens religieux, répondit l'Ultra, apparemment indifférent à l'aspect qu'offrait Quaiche, allongé là, avec ses paupières maintenues écartées. Mais nous n'avons pas l'intention de saper le système de croyance de qui que ce soit. Cela dit, depuis que ce système a été découvert, il n'y a pratiquement pas eu d'investigations scientifiques du phénomène d'Haldora. Non que personne n'ait eu

envie de faire des recherches à ce sujet, mais il se trouve que les autorités de cet endroit – et notamment l'Église adventiste – n'ont jamais effectué d'étude approfondie.

— Les vaisseaux qui se trouvent dans l'essaim-parking ont le droit d'utiliser leurs capteurs pour étudier les éclipses, répondit Quaiche. Beaucoup l'ont fait, et ils ont communiqué leurs découvertes à la communauté.

— C'est vrai, convint l'Ultra, mais ces observations à longue distance n'ont pas été prises très au sérieux au-delà de ce système. Ce qu'il nous faudrait vraiment, c'est une étude détaillée, effectuée à l'aide de sondes, l'envoi de packs d'instruments à la surface de la planète, ce genre de choses...

— Autant cracher à la face de Dieu.

— Pourquoi ? S'il s'agit d'un authentique mystère, il devrait soutenir l'examen. Qu'avez-vous à craindre ?

— La colère de Dieu, c'est tout.

L'Ultra examina ses ongles. Pour Rashmika, sa tension était criante. Il avait menti une fois, quand il avait dit au doyen que le vaisseau était plein de réfugiés désireux d'assister aux éclipses. Il pouvait y avoir toutes sortes d'explications à cela. Sinon, il avait dit la vérité, pour autant qu'elle pouvait en juger. Rashmika jeta un coup d'œil à la femme, qui n'avait encore rien dit, et eut à nouveau l'impression de la reconnaître. Ça lui faisait comme une décharge électrique. L'espace d'un instant, leurs regards se croisèrent, et la femme soutint son regard une seconde de trop pour son confort. Rashmika détourna les yeux, sentant le sang affluer à ses joues.

— Les éclipses arrivent à un point culminant, reprit l'Ultra. C'est indéniable. Mais ça veut dire aussi que nous n'avons plus beaucoup de temps pour étudier Haldora telle qu'elle est actuellement.

— Je ne puis autoriser cela.

— C'est déjà arrivé une fois, non ?

La monture de l'écarteur d'yeux renvoya un reflet lumineux alors que Quaiche se tournait vers l'homme.

— Qu'est-ce qui est déjà arrivé ?

— L'envoi d'une sonde dans Haldora, répondit l'Ultra. D'après nos informations, certaines rumeurs font étal d'une éclipse non documentée dans les archives d'Hela, une éclipse qui se serait produite il y a une vingtaine d'années, qui aurait duré plus longtemps que les autres, et qui ne figurerait pas dans les archives accessibles au grand public.

— On entend toutes sortes de rumeurs, fit Quaiche, piqué au vif.

— On dit que l'événement prolongé aurait été provoqué par l'envoi vers Haldora d'un pack d'instruments, au moment d'une éclipse ordinaire. D'une façon ou d'une autre, cela aurait retardé le

retour de l'image habituelle, tridimensionnelle, de la planète. Le système aurait été soumis à une surtension.

— Le système ?

— Le mécanisme, répondit l'Ultra. Le système, quel qu'il soit, qui projette une image de la géante gazeuse.

— Le mécanisme, mon ami, c'est Dieu.

— C'est une interprétation, soupira l'Ultra. Écoutez, je ne suis pas venu ici pour vous énerver, mais seulement pour vous présenter honnêtement notre point de vue. Nous pensons qu'un pack d'instruments a déjà été envoyé sur Haldora, et que ça n'a pu être fait qu'avec la bénédiction de l'Église adventiste.

Rashmika repensa au griffonnage que Pietr lui avait remis, et à ce que les ombres lui avaient dit. C'était donc vrai : il y avait bien eu une éclipse non signalée, et elle s'était produite au moment où les ombres avaient envoyé leur émissaire désincarné – leur agent de négociation – dans le scaphandre. Le même scaphandre qu'elles voulaient lui faire enlever de la cathédrale avant qu'il ne soit réduit en pièces, au fond du gouffre de Ginnungagap.

Elle s'obligea à ramener son attention sur l'Ultra, de peur de rater un signe crucial.

— Nous croyons aussi qu'il ne peut rien résulter de néfaste d'une seconde tentative, dit-il. C'est tout ce que nous demandons : l'autorisation de répéter l'expérience.

— Une expérience qui n'a jamais eu lieu, rétorqua Quaiche.

— Eh bien, dans ce cas, ce sera une première.

L'Ultra se pencha sur son siège.

— Nous vous accorderons sans contrepartie la protection que vous réclamez, poursuivit-il. Vous n'avez pas besoin de nous offrir de compensation commerciale. Vous pourrez continuer à traiter avec les autres groupes ultras comme vous l'avez toujours fait. Tout ce que nous vous demandons en échange, c'est la permission de procéder à une modeste étude d'Haldora.

L'Ultra se rappuya à son dossier. Il jeta un coup d'œil à Rashmika puis regarda par l'une des vitres. Du donjon, la Voie était nettement visible, à une vingtaine de kilomètres de distance. Très bientôt, ils verraient les transitions géologiques qui marquaient l'approche du gouffre. Le pont ne devait pas être loin derrière l'horizon.

Plus que trois jours, même pas..., se disait-elle. Et ils y seraient. Mais ce ne serait pas terminé, pas si vite. À l'allure à laquelle elle avançait, la cathédrale mettrait bien une journée et demie à franchir le pont.

— J'ai besoin d'être protégé, fit Quaiche après un long silence. Et je suppose qu'il faut savoir se montrer accommodant. Vous avez un bon vaisseau, apparemment. Lourdemment armé, et avec un bon

système de propulsion. Si je vous disais le mal que j'ai eu à trouver un vaisseau qui réponde à mes exigences, vous ne me croiriez pas. Le temps qu'ils arrivent ici, la plupart des vaisseaux sont au bout du rouleau. Ils ne sont pas en position d'offrir une quelconque protection.

— Notre vaisseau a certaines idiosyncrasies, concéda l'Ultra, mais il est sain. Je doute qu'il y ait un bâtiment plus lourdement armé dans l'essaim-parking.

— Cette expérience se résumerait au lancement d'un pack d'instruments ? demanda Quaiche.

— Un ou deux instruments. Rien de très sophistiqué.

— Synchronisé avec une éclipse ?

— Pas forcément. Nous pensons apprendre beaucoup de choses, quel que soit le moment. Évidemment, s'il se produisait une éclipse à ce moment-là... Nous voudrions positionner un drone automatisé à distance de réaction.

— Je n'aime pas ça du tout, fit Quaiche. Mais j'aime l'idée de protection. J'imagine que vous avez étudié mes conditions ?

— Elles nous paraissent raisonnables.

— Vous acceptez la présence d'une petite délégation adventiste à bord de votre vaisseau ?

— Nous n'en voyons pas vraiment la nécessité...

— Eh bien, elle est indispensable. Vous ne comprenez pas la politique de ce système. Ce n'est pas une critique : après quelques brèves semaines ici, je ne m'attends pas à ce que vous la compreniez. Mais comment pourriez-vous faire la différence entre une véritable menace et une innocente transgression ? Je ne peux pas vous laisser tirer sur tout ce qui passe à portée d'Hela. Ça n'irait pas du tout.

— Ce sont vos délégués qui décideraient ?

— Ils seraient là en tant que conseillers, répondit Quaiche. C'est tout. Vous n'auriez pas à vous inquiéter de tous les vaisseaux en approche, et je n'aurais pas à me demander si vos armes seraient prêtes en cas de besoin.

— Combien de délégués ?

— Trente, répondit Quaiche.

— C'est beaucoup trop. Nous pourrions envisager une dizaine. Douze, tout au plus.

— Disons vingt, et n'en parlons plus.

L'Ultra regarda à nouveau Rashmika, comme s'il quêtait son avis.

— Il faudra que j'en discute avec mon équipage, dit-il.

— Mais sur le principe, vous n'avez pas d'objection ?

— Ça ne nous plaît pas, fit Malinin en se levant et en tirant sur sa veste d'uniforme. Mais si c'est nécessaire pour obtenir votre accord, nous n'avons pas le choix ; il faudra bien que nous acceptions.

Quaiche hocha la tête avec emphase, envoyant une onde

d'acquiescement dans tous les miroirs qui l'entouraient.

— Vous m'en voyez ravi, monsieur Malinin, dit-il. Au moment où vous avez franchi la porte, j'ai compris que vous étiez quelqu'un avec qui on pouvait s'entendre.

Surface d'Hela, 2727

Quand les Ultras furent repartis, Quaiche se tourna vers Rashmika.

— Alors ? demanda-t-il. Ce sont les bons ?

— Je pense que oui, répondit-elle.

— Le vaisseau a l'air de convenir, d'un point de vue technique, et ils ont l'air très avides de s'entendre avec nous. La femme ne s'est pas beaucoup livrée. Mais l'homme, le dénommé Malinin... vous n'avez pas l'impression qu'il nous cachait quelque chose ?

Et voilà, se dit-elle. C'était le moment crucial. Elle avait su que Vasko Malinin était quelqu'un d'important à l'instant où elle avait entendu son nom. C'était comme si la bonne clé entraînait dans une serrure, après beaucoup de mauvais essais, faisant tourner un mécanisme bien huilé.

Elle avait eu la même impression en entendant le nom de la femme.

Je connais ces gens, s'était-elle dit. Ils étaient plus âgés que dans ses souvenirs, mais leurs visages, leurs gestes, lui étaient aussi familiers que sa propre chair, son propre sang.

L'attitude de Malinin était bizarre, aussi : il semblait la connaître comme elle le connaissait. La reconnaissance allait dans les deux sens. Et elle aussi, elle avait senti qu'il ne disait pas toute la vérité. Il avait menti comme un arracheur de dents sur les raisons pour lesquelles il était venu sur Hela, mais ce n'était pas tout. Son but n'était pas seulement de procéder à une étude innocente d'Haldora.

C'était bien le moment crucial.

— Il m'a fait l'impression d'être assez honnête, répondit Rashmika.

— Vraiment ? demanda le doyen.

— Il était nerveux, répondit-elle. Et il espérait que vous ne poseriez pas trop de questions, mais c'est parce qu'il tenait à conclure avec vous.

— Je trouve bizarre qu'ils s'intéressent autant à Haldora. La plupart des Ultras ne sont motivés que par le profit matériel.

— Vous avez entendu ce qu'il a dit : le marché s'est effondré.

— Ça n'explique pas pourquoi il s'intéresse à ce point à Haldora.

Rashmika sirota une gorgée de thé en espérant masquer sa propre expression. Elle était beaucoup moins douée pour mentir que pour détecter le mensonge.

— Quelle importance ? Vous aurez des représentants à bord de leur bâtiment. Ils ne pourront rien faire de tordu avec un groupe d'Adventistes qui regarderont par-dessus leur épaule.

— Il y a quand même quelque chose, poursuivit Quaiche.

N'ayant pas de visiteurs à intimider, il avait remis ses lunettes de soleil, clipsées sur l'écarteur d'yeux.

— Je n'arrive pas à mettre le doigt dessus... Si, je sais ! Ils n'arrêtaient pas de vous regarder, la femme et lui. Vous avez vu ? C'est bizarre, non ? C'est à peine si les autres vous regardaient...

— Je n'ai pas remarqué, dit-elle.

Orbite d'Hela, 2727

Vasko sentit son poids s'accroître alors que la navette regagnait l'orbite. Puis l'appareil esquissa un virage, et il revit la Morwenna, qui avait l'air toute petite, comme un jouet. La cathédrale, qui paraissait tellement énorme de près, était posée, toute seule, sur sa piste qui s'écartait de la Voie Permanente, si loin des autres qu'elle semblait avoir été bannie de la famille des cathédrales, reléguée dans le désert de glace en punition d'une indicible hérésie. Il savait qu'elle se déplaçait, mais à cette distance elle aurait aussi bien pu être fixée dans le paysage, et tourner avec Hela. Il fallait dix minutes rien que pour aller d'un bout à l'autre, après tout.

Il regarda Khouri, assise à côté de lui. Elle n'avait rien dit depuis qu'ils avaient quitté la cathédrale.

Une pensée étrange, surgie de nulle part, lui vint à l'esprit. Les cathédrales se livraient à cette immense circumnavigation le long de l'équateur d'Hela afin qu'Haldora soit toujours au-dessus de leur tête, de façon à pouvoir l'observer en continu. Et tout ça parce que la lune n'était pas en rotation parfaitement synchrone autour de la géante gazeuse. Comme tout aurait été plus simple si Hela tournait toujours la même face vers Haldora ! Toutes les cathédrales auraient pu se réunir au même endroit, et s'y enraciner. Elles n'auraient pas eu besoin de se déplacer, pas besoin de la Voie Permanente, pas besoin de la culture ahurissante des communautés qui la supportaient, dont les cathédrales dépendaient et qu'elles entretenaient. Il aurait suffi d'un petit ajustement de la rotation d'Hela. La planète était comme une horloge *presque* à l'heure. Pour qu'elle soit parfaitement, absolument synchrone, il aurait suffi d'un tout petit coup de pouce. De quelle ampleur ? Vasko procéda à un rapide calcul mental et en resta confondu. La longueur de la journée d'Hela n'aurait eu besoin que d'être modifiée d'un deux-centième. Juste douze minutes sur quarante heures.

Il se demanda comment ils pouvaient garder leur foi en sachant cela. Parce que, si Haldora tenait du miracle, pourquoi le Créateur aurait-il raté son coup de douze minutes sur quarante heures lorsqu'il avait organisé la rotation diurne d'Hela ? C'était une imperfection criante, un signe de négligence cosmique. Même pas, rectifia Vasko. Un signe d'*aveuglement* cosmique. L'univers ne savait pas ce qui se passait sur cette lune glacée. Il ne le savait pas, et il s'en foutait pas

mal. Il ne savait même pas qu'il ne le savait pas.

S'il y avait un Dieu, se disait-il, il n'y aurait pas eu de Loups ; ils ne faisaient pas partie de l'idée qu'on pouvait se faire du Ciel et de l'Enfer.

La navette s'éloigna de la cathédrale. Il voyait la surface dégradée, pleine de creux et de bosses, de la Voie Permanente qui s'étendait devant la Morwenna. Mais elle n'allait pas très loin ; elle était vite avalée par le trou noir, ténébreux, du gouffre de Ginnungagap – puisque tel était le nom que lui donnaient les gens de cet endroit.

La Voie donnait l'impression de se terminer au bord du Gouffre de l'Absolution. Elle repartait de l'autre côté, quarante kilomètres plus loin. Il semblait n'y avoir rien entre les deux tronçons, que quarante kilomètres de vide. Et puis, quand la navette se fut un peu élevée, la lumière tomba selon un angle particulier sur le filigrane absurdement délicat du pont, comme si un souffle divin l'avait fait surgir du néant à cet instant précis.

Vasko regarda le pont, puis la cathédrale. Si elle semblait toujours à l'arrêt, les points fixes du paysage qui étaient juste à côté quelques minutes plus tôt étaient maintenant derrière. Elle se déplaçait à une allure d'escargot, mais son avance avait aussi quelque chose d'inéluctable.

Et le pont ne semblait pas, et de loin, être en mesure de supporter le poids de la cathédrale.

Il ouvrit le canal sécurisé avec la navette principale qui attendait en orbite et relaierait son signal vers le *Spleen de l'Infini*, toujours stationné dans l'essaim-parking.

— Ici Vasko, dit-il. Nous avons établi le contact avec Aura.

— Vous avez du nouveau ? demanda Orca Cruz.

Il regarda Khouri. Elle hocha la tête, mais ne dit rien.

— Nous avons du nouveau, répondit Vasko.

*À bord du Spleen de l'Infini,
essaim-parking, 107 Piscium, 2727*

Scorpio reprit conscience en sachant qu'il avait dormi beaucoup plus longtemps, cette fois. Il sentait que son système était inondé par les messages de protestation chimique de ses cellules qui se remettaient, bien malgré elles, aux pénibles corvées du métabolisme. Elles reprenaient leurs outils comme des travailleuses ronchonnes, prêtes à les lâcher pour de bon au moindre prétexte. Elles avaient été assez maltraitées pour une vie entière. Bienvenue au club, se dit Scorpio. La direction de l'usine n'appréciait pas spécialement non plus.

Il fouilla dans ses souvenirs. Il se rappelait assez bien l'épisode du système de Yellowstone où il s'était réveillé, la fois précédente. Il avait vu ce que les Loups étaient capables de faire, Yellowstone et ses habitats réduits en cendres, le système éviscéré. Il se rappelait aussi quel rôle il avait joué dans la controverse concernant les réfugiés. Il avait remporté cette bataille – les passagers de la navette étaient maintenant en sécurité à bord du *Spleen* –, mais il avait manifestement perdu la guerre. L'alternative était la suivante : renoncer au commandement du bâtiment et se soumettre à un rôle passif d'observateur, ou se retrouver plongé en cryosomme. Pratiquement, les deux options étaient équivalentes : il quittait le devant de la scène, laissant la direction des opérations à Vasko et à ses alliés. Enfin, au moins, en cryosomme, il ne verrait rien de tout ça. C'était une piètre compensation, mais à ce stade de sa vie, il se raccrochait aux moindres bribes de réconfort.

Bref, il était enfin réveillé. Sa position, à bord du vaisseau, était aussi compromise qu'avant, mais au moins l'environnement aurait un peu changé.

— Alors ? demanda-t-il à Valensin, qui le soumettait à la batterie d'examens habituels. J'ai à nouveau fait mentir les statistiques, c'est ça ?

— Vous avez toujours eu une chance de survie, Scorpio, mais ça ne veut pas dire que vous êtes immortel. Si vous rentrez à nouveau dans ce truc, vous n'en ressortirez pas.

— Vous avez dit que, la prochaine fois – c'est-à-dire cette fois, je n'avais que dix pour cent de chances de survie.

— J'essayais de vous présenter les choses du bon côté.

— C'était pire que ça ?

Valensin indiqua le caisson de cryosomnie.

— Si vous retournez encore une fois dans cette boîte noire, on aura aussi vite fait d'y visser quatre poignées.

Son état de santé, cette fois-là, même hormis la propension de Valensin à voir la réalité en rose, ne s'était pas amélioré. À certains égards, c'était comme s'il n'avait jamais été cryonisé ; comme si les années avaient pesé sur lui avec un mépris absolu pour les effets supposés de la stase cryogénique. Sa vue et son ouïe s'étaient encore dégradées. Il avait à peu près perdu la vision périphérique. Quant à sa vision centrale, des images qui étaient nettes avant semblaient maintenant granuleuses et laiteuses. Il était constamment obligé de demander à Valensin de répéter ce qu'il lui disait parce qu'il ne l'entendait pas, avec le bruit des climatiseurs. Et ça, c'était nouveau. Quand il essaya de marcher, il se rendit compte qu'il se fatiguait vite, et qu'il cherchait machinalement du regard un endroit où s'asseoir pour reprendre son souffle. Son cœur et sa capacité respiratoire étaient en piteux état. Les porckos avaient été conçus pour répondre à des intérêts commerciaux, afin de faciliter la transplantation transgénique. Les mêmes intérêts n'étaient pas exagérément concernés par la longévité de leurs créatures. On appelait ça l'obsolescence programmée.

Il avait cinquante ans quand ils avaient quitté Ararat. Il les avait encore, en théorie : il n'avait vécu que quelques semaines de temps subjectif additionnel. Mais les plongées en cryosomnie et les réveils l'avaient fait vieillir de sept ou huit ans, à cause du stress que cela avait imposé à ses cellules. Ça n'aurait pas été vraiment pire s'il était resté éveillé, s'il avait vécu toutes ces années de temps de vaisseau.

Enfin, il était toujours vivant. Il avait déjà vécu plus longtemps que la plupart des porckos. Et s'il repoussait la longévité des porckos au-delà de la limite ? Il était affaibli, mais pas encore sur le carreau.

— Alors, où en sommes-nous ? demanda-t-il à Valensin. J'ai cru comprendre que nous étions autour de 107 Piscium. À moins que vous ne m'ayez réveillé pour me raconter à quel point c'était une mauvaise idée de me réveiller ?

— Nous sommes dans le système de 107 Piscium, c'est vrai, mais il faut qu'on vous mette au courant.

Valensin l'aïda à quitter la table d'examen. Scorpio remarqua que les deux vieux droïdes avaient fini par rendre l'âme et avaient été relégués au rôle de portemanteaux. Ils étaient plantés de part et d'autre de la porte.

— Je n'aime pas ça, fit Scorpio. Ça fait combien de temps ? En quelle année sommes-nous ?

— En 2727, répondit Valensin. Et ça ne me plaît pas plus qu'à vous. Ah. Scorpio, une petite chose...

Il lui tendit un objet arrondi, blanc comme un flocon de neige.

— Vous teniez ça à la main quand vous vous êtes endormi. J'imagine que ça a une signification particulière.

Scorpio prit le bout de coquille que lui tendait le docteur.

Il y avait quelque chose qui clochait. Quelque chose qu'on ne voulait pas lui dire. Scorpio regarda les visages autour de la table de conférence en essayant de deviner de quoi il pouvait bien s'agir. Tous ceux qu'il s'attendait à voir – Cruz, Urton et Vasko – étaient présents, et il y avait même quelques seniors qu'il connaissait moins. Khouri était là aussi. C'est alors qu'il prit conscience d'une absence criante. Il n'y avait pas trace d'Aura.

— Où est-elle ? demanda-t-il.

— Elle va bien, Scorp, répondit Vasko. Elle est saine et sauve. Je le sais, parce que je viens de la voir.

— Il faut que quelqu'un lui explique, fit Khouri.

Scorpio trouva qu'elle avait vieilli depuis la dernière fois. Son visage était plus ridé, et elle avait les cheveux gris, plus courts, avec une mèche sur le front. Il voyait la forme de son crâne à travers sa peau.

— Qu'on m'explique quoi ? demanda-t-il.

— Que vous a dit Valensin ? demanda Vasko.

— Il m'a dit la date. C'est à peu près tout.

— Nous avons dû prendre des décisions difficiles en votre absence, Scorp. Nous avons fait de notre mieux.

En mon absence, releva mentalement Scorpio. Comme si c'était lui qui les avait laissés dans la panade alors qu'ils avaient besoin de lui ; comme si tout était de sa faute, comme si c'était lui qui avait fui ses responsabilités...

Il se pinça la base du nez avec ce qui lui tenait lieu de doigts. Il s'était réveillé avec un mal de tête à tout casser.

— Je suis sûr que vous vous en êtes bien tirés, dit-il.

— Nous sommes arrivés là en 2717, répondit Vasko. Après un vol de dix-neuf ans depuis le système de Yellowstone.

Scorpio sentit un picotement dans la nuque.

— Ce n'est pas la date que m'a donnée Valensin.

— Valensin n'a pas menti, répondit Urton. La date actuelle est 2727. Nous sommes arrivés autour d'Hela il y a près de dix ans. Nous vous aurions bien réveillé à ce moment-là, mais ce n'était pas le moment. Valensin nous a dit que nous n'aurions droit qu'à un dernier essai. Si nous vous avons réveillé à ce moment-là, soit vous seriez mort maintenant, soit vous seriez à nouveau recongelé, avec très peu de chances de vous réveiller jamais.

— Nous n'avions guère le choix, Scorp, reprit Vasko. Vous êtes un atout que nous ne pouvions nous permettre de gaspiller.

— Vous n'imaginez pas à quel point c'est agréable à entendre.

— Ce que je veux dire, c'est que nous nous sommes sérieusement interrogés sur le meilleur moment pour vous réveiller. Vous nous aviez toujours dit d'attendre que nous soyons dans les parages d'Hela.

— En effet.

— Eh bien, disons que nous venons d'arriver. Pour les autorités du système – les Adventistes –, nous sommes là depuis quelques semaines. En réalité, nous sommes revenus après avoir fait une boucle dans l'espace interstellaire local.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que, répondit Vasko, quand nous sommes arrivés, il y a dix ans, nous avons constaté que la situation dans le système était beaucoup plus complexe que nous ne l'avions envisagé. Les Adventistes contrôlaient l'accès à Haldora, la planète à éclipses. Pour s'approcher d'Hela, il fallait traiter avec l'Église, et même alors, nous n'avions pas le droit d'envoyer des sondes vers la géante gazeuse.

— Vous auriez pu faire irruption et prendre ce que vous vouliez par la force.

— Et risquer un bain de sang ? Il y a un million de civils innocents sur Hela, sans parler des dizaines de milliers de passagers cryonisés qui se trouvent dans les soutes des vaisseaux en orbite dans le système. Par ailleurs, nous ne savions pas exactement ce que nous cherchions. Si nous avions débarqué en tirant sur tout ce qui bougeait, nous aurions risqué de détruire exactement ce que nous cherchions, ou, au minimum, de faire le contraire de ce qu'il fallait pour mettre la main dessus. Alors qu'en nous rapprochant de Quaiche, nous pouvions espérer aborder le problème de l'intérieur...

— Quaiche est toujours vivant ? s'étonna Scorio.

— Absolument. Nous l'avons rencontré aujourd'hui, Khouri et moi, répondit Vasko. Mais il vit reclus, et les thérapies de longévité qui le maintiennent en vie donnent des signes de défaillance. Il ne quitte jamais sa cathédrale, Notre-Dame de Morwenna. Il ne dort pas. Il s'est fait modifier le cerveau de façon à se passer de sommeil. Il ne cligne même pas des yeux. Il passe chaque instant de sa vie éveillé, à regarder Haldora, en attendant qu'elle clignote, elle.

— Donc, il est dingue.

— À sa place, vous le seriez aussi, non ? Il lui est arrivé quelque chose de tellement affreux que ça l'a fait basculer dans la folie.

— Il a un virus d'endoctrinement, ajouta Cruz. Il l'avait dans son sang, avant même d'arriver sur Hela. Maintenant, il y a toute une industrie, sur la planète, qui le fractionne, le divise en différentes souches et le combine à d'autres virus apportés par les immigrants. Il

paraît qu'il a des moments de doute, où il se rend compte que tout ce à quoi il a donné le coup d'envoi n'est qu'une imposture. Au fond de lui, il sait que les éclipses sont un phénomène rationnel, pas un miracle. À ce moment-là, il se fait inoculer un nouveau virus d'endoctrinement.

— Il ne va pas être facile à circonvenir, on dirait, observa Scorio.

— Ce sera plus difficile que nous ne le pensions, acquiesça Vasko. Mais Aura sait comment s'y prendre. C'était son plan, Scorp, pas le nôtre.

— Et quel était-il ?

— Elle est descendue là-bas il y a neuf ans, répondit Khouri en le regardant bien en face comme s'ils étaient seuls dans la pièce. Elle avait huit ans, Scorp. Je n'ai rien pu faire pour empêcher ça. Elle savait qu'elle avait été mise au monde pour approcher Quaiche.

— On n'envoie pas une petite fille de huit ans toute seule sur une planète étrangère, fit Scorio en secouant la tête. Dites-moi que vous n'avez pas fait ça !

— Rien au monde n'aurait pu l'en empêcher, répondit Khouri. Faites-moi confiance. Je suis sa mère. Autant essayer d'empêcher un saumon de remonter la rivière. Elle l'aurait fait, que ça nous plaise ou non.

— Nous avons trouvé une famille, continua Vasko. De braves gens, qui vivent dans les malterres de Vigrid. Ils avaient un fils, mais ils avaient perdu leur fille dans un accident, quelques années auparavant. Ils ne savaient pas qui était Aura, seulement qu'ils ne devaient pas poser trop de questions. Nous leur avons dit de faire comme si elle avait toujours été parmi eux. Ils se sont mis très facilement dans la peau du rôle, lui racontant toutes sortes d'histoires sur leur véritable petite fille quand elle était petite. Ils l'aimaient beaucoup.

— Pourquoi ce stratagème ?

— Parce qu'Aura ne se rappelait pas qui elle était en réalité, répondit Khouri. Elle avait refoulé ses propres souvenirs. Elle est à moitié Conjoinneur, et les Conjoinneurs ont la faculté d'organiser leur mémoire comme nous déplaçons nos meubles. Ce qu'elle a fait, pour pouvoir vivre au quotidien sans jouer un personnage. Si elle croyait qu'elle était née sur Hela, les autres le croiraient aussi.

— C'est horrible !

— Vous pensez que c'était plus facile pour moi, Scorp ? Je suis sa mère. J'étais avec elle, le jour où elle a décidé de m'oublier. Je suis entrée dans la pièce où elle était, et c'est à peine si elle m'a remarquée.

Il écoula le reste de l'histoire, en proie à un sentiment d'irréalité

qu'il s'efforçait d'ignorer. Plus d'une fois, il dut regarder autour de lui pour se convaincre que ce n'était pas un de ces cauchemars de réveil. Il se sentait stupide d'avoir dormi pendant qu'ils se livraient à toutes ces machinations. Mais leur plan, tel qu'il le lui racontèrent, était sans faille. Il devait aussi admettre qu'il avait la force brutale de l'inéluctable. Le *Spleen de l'Infini* avait mis des dizaines d'années à arriver dans le système d'Hela : plus de quarante ans rien que pour venir d'Ararat, en passant par le système de Yellowstone. Mais la mission d'Aura avait commencé bien avant cela, quand elle avait été conçue dans la matrice d'Hadès, l'étoile neutronique. Compte tenu de tout le temps qu'elle avait passé à voyager dans l'espace, neuf années de plus ou de moins... Oui, maintenant qu'il voyait la situation sous cet angle, ça prenait un sens horrible. Enfin, à condition de ne pas regarder l'univers par les yeux d'un porcko près de la fin de son voyage personnel.

— Elle n'a pas tout oublié, ou pas complètement, précisa Vasko. Ses souvenirs étaient toujours là, mais à l'arrière-plan, prêts à revenir à la surface quand elle grandirait. Nous savions que, tôt ou tard, elle serait animée par ces souvenirs cachés, même si elle ne savait pas exactement ce qui se passait.

— Et alors ? demanda Scorpio.

— Alors, elle nous a envoyé un signal. Pour nous prévenir qu'elle allait rencontrer Quaiche. C'était le signal que nous attendions pour amorcer nos manœuvres d'approche avec les Adventistes. Le temps que nous entrions en contact avec Quaiche, Aura avait déjà réussi à se mettre dans ses petits papiers.

Scorpio croisa les bras, faisant craquer le cuir de sa vareuse.

— Elle est entrée dans sa vie, juste comme ça ?

— Elle est devenue sa conseillère, précisa Vasko. Elle assiste à ses entretiens avec les Ultras. Nous ne savons pas exactement ce qu'elle fait, mais nous pouvons l'imaginer. Aura avait – a un don. Nous nous en sommes aperçus quand elle était tout bébé.

— Elle lit en nous mieux que nous-mêmes, expliqua Khouri. Elle peut dire si nous mentons, si nous sommes tristes alors que nous disons que nous sommes heureux. Ça n'a rien à voir avec ses implants, et ça n'a pas disparu lorsqu'elle a décidé de refouler ses souvenirs.

— Elle a dû trouver le moyen d'attirer l'attention sur elle et de se rendre indispensable à Quaiche, reprit Vasko. Nous ignorons quel moyen elle a trouvé pour l'approcher, mais elle y serait arrivée tôt ou tard, quels qu'aient pu être les obstacles. C'est pour ça qu'elle est née.

— Vous lui avez parlé ? demanda Scorpio.

— Non, répondit Vasko. Nous ne pouvions pas prendre le risque de laisser Quaiche soupçonner que nous la connaissions. Mais Khouri a les mêmes implants, avec les mêmes compatibilités.

— J'ai eu accès à ses souvenirs quand nous avons été mises en présence, poursuivit celle-ci. J'étais assez près d'elle pour établir un contact direct entre nos implants sans qu'il suspecte quoi que ce soit.

— Vous vous êtes révélée à elle ? demanda Scorpio.

— Non. Pas encore, répondit Khouri. Elle est trop vulnérable. Il valait mieux qu'elle ne se rappelle pas tout d'un seul coup. Comme ça, elle peut continuer à jouer le rôle que le doyen Quaiche attend d'elle. S'il la soupçonne d'être une espionne ultra, elle aura de gros ennuis. Et nous aussi.

— Espérons que personne ne s'intéressera de trop près à elle, alors, dit Scorpio. Combien de temps devrons-nous attendre avant qu'elle se rappelle tout ?

— C'est une question de jours, pas plus, répondit Khouri. Peut-être moins. Les failles doivent déjà apparaître.

— Et de quoi a-t-il été question au cours de ces conversations avec le doyen ? demanda Scorpio.

Vasko le mit rapidement au courant : le doyen désirait qu'un vaisseau se positionne en orbite autour d'Hela afin d'assurer sa protection, mais les Ultras n'étaient pas disposés à accepter la mission, malgré la contrepartie – la préférence commerciale – proposée. Ils craignaient que leurs vaisseaux ne subissent le même sort que l'*Ascension Gnostique*, le vaisseau avec lequel Quaiche était arrivé sur Hela.

— Mais ce n'est pas un problème pour nous, poursuivit Vasko. D'abord, le risque est probablement surévalué, et ensuite, même si on nous tirait dessus, nous aurions les moyens de riposter. Nous nous sommes bien gardés d'exhiber nos nouvelles technologies en approchant du système, mais nous pourrions en faire usage en cas de besoin. Cela dit, je doute que nous ayons beaucoup à craindre de quelques vieilles sentinelles oubliées.

— Et en échange de cette protection, Quaiche est prêt à nous laisser jeter un coup d'œil sur Haldora ?

— Oui, mais pas de gaieté de cœur, confirma Vasko. Il déteste l'idée que quelqu'un aille chatouiller son miracle. En même temps, il a terriblement besoin de cette protection.

— De quoi a-t-il si peur ? Des Ultras lui auraient cherché noise ?

— Les incidents habituels, rien de sérieux, répondit Vasko avec un haussement d'épaules.

— Dans ce cas, je trouve sa réaction un peu excessive.

— Il est complètement parano. Enfin, quelle importance, tant qu'il nous autorise à nous rapprocher d'Haldora sans tirer une fusée ?

— Il y a quelque chose qui cloche, fit Scorpio, sentant revenir, en pire, le mal de tête qui lui avait laissé un peu de répit.

— Je comprends votre prudence, répondit Vasko. Mais nous

avons attendu neuf ans cette occasion. C'est une chance à saisir. Sinon, il signera avec un autre vaisseau.

— Ça ne me plaît quand même pas.

— Vous seriez peut-être d'un avis différent si c'était votre plan, répondit Urton. Mais ce n'est pas le cas. Vous dormiez quand nous l'avons mis au point.

— D'accord, fit-il en la gratifiant d'un sourire. Je suis un porcko, et les porckos ne voient pas plus loin que le bout de leur nez, de toute façon.

— Ce qu'elle veut dire, modéra Vasko, c'est que vous devriez essayer de voir les choses de notre point de vue. Si vous aviez passé toutes ces années éveillé, vous verriez le problème autrement. De toute façon, fit-il en se calant à son dossier, ce qui est fait est fait. J'ai dit à Quaiche que nous devons discuter du problème des délégués, mais que, en dehors de ça, nous attendions qu'il nous confirme son accord pour passer aux actes.

— Attendez un peu, fit Scorpio en levant la main. Des délégués ? Quels délégués ?

— Quaiche tient à envoyer un petit groupe d'Adventistes à bord, répondit Vasko.

— Pour ça, il faudra d'abord me passer sur le corps.

— Ce n'est qu'une formalité, reprit Urton. Il s'agit d'un arrangement mutuel. L'Église nous envoie une délégation, et nous en envoyons une dans la cathédrale. C'est très clair.

Scorpio poussa un soupir. À quoi bon discuter ? Il était déjà fatigué alors qu'il était resté assis à discuter. Et encore, discuter... tout le monde était déjà d'accord, et il était relégué dans un rôle d'observateur passif. Il aurait pu élever toutes les objections qu'il voulait, pour ce que ça changerait, il aurait aussi bien pu rester dans le caisson de cryosomnie.

— Vous faites une énorme erreur, dit-il. Sur ce coup-là, vous pouvez me faire confiance.

Le capitaine Seyfarth était un petit homme frêle dont la petite bouche aux lèvres minces paraissait spécialement conçue pour exprimer le mépris. En réalité, Quaiche n'avait jamais vu le capitaine de la Garde de la Cathédrale exprimer d'autre émotion qu'une calme neutralité. Encore Seyfarth exprimait-il son mépris avec économie, comme si c'était un matériel militaire coûteux et difficile à se procurer. Il aimait beaucoup son travail, à l'exclusion d'à peu près tout le reste. Aux yeux de Quaiche, l'homme idéal pour ce boulot.

Il était au garde-à-vous dans le donjon, vêtu de la cuirasse étincelante de la Garde, son casque pressurisé de cérémonie à plumet rose coincé sous le bras. La cuirasse, exagérément blindée et incurvée, était du rouge sombre, profond, du sang artériel. Sur son pectoral était peinte une profusion de médailles et de rubans commémorant les actions qu'il avait livrées au service de la cathédrale Notre-Dame de Morwenna. Officiellement, toutes ces actions étaient parfaitement morales, et dans les règles généralement admises du comportement sur la Voie. Il avait mis en déroute des groupes de villageois mécontents qui attaquaient la cathédrale ; il avait repoussé des bandes de commerçants hostiles, notamment de petites bandes d'Ultras incontrôlés. Et puis il y avait eu des opérations d'infiltration, des affaires trop délicates pour qu'on en fasse état : des sabotages de cathédrales rivales et de tronçons de la Voie Permanente ; l'enlèvement et la neutralisation discrète d'éléments progressistes hostiles à Quaiche. L'assassinat était un mot trop fort, mais cette activité figurait dans l'éventail des moyens qui lui étaient accessibles. Ce Seyfarth avait le genre de passé sur lequel il valait mieux éviter de s'étendre. Un passé qui avait connu la guerre et les crimes de guerre.

Mais il demeurait farouchement fidèle à Quaiche. En trente-cinq ans de bons et loyaux services, il avait eu suffisamment d'occasions de trahir son maître. Il ne l'avait jamais fait. Seule importait pour lui l'excellence avec laquelle il remplissait son office en tant que protecteur de Quaiche.

Lequel Quaiche avait tout de même pris un risque en lui faisant connaître ses plans à l'avance. Les individus concernés – même le responsable de la fosse – n'avaient besoin de connaître que certains détails. Grelier ne savait rien du tout. Mais Seyfarth avait besoin de se faire une idée d'ensemble du tableau. C'était lui, après tout, qui

prendrait le vaisseau.

— Si vous m'avez fait appeler, c'est que ça se précise, avança Seyfarth.

— J'ai trouvé un volontaire, répondit Quaiche. Plus important, le candidat répond à mes exigences. Qu'en pensez-vous ? Vous pouvez vous en occuper ?

Il passa à son capitaine, qui l'étudia longuement, un cliché du vaisseau spatial pris par des drones.

— Je n'aime pas son allure, fit Seyfarth au bout d'un moment. Toutes ces accrétions gothiques... On dirait un bout de la Morwenna qui aurait été propulsé dans l'espace.

— Alors, rien ne saurait mieux convenir.

— Je maintiens mon objection.

— Il faudra faire avec. Il n'y a pas deux vaisseaux ultras semblables, et nous en avons vu de plus bizarres. N'importe comment, la fosse peut accueillir tous les profils de coque, ou à peu près. Ça ne posera pas de problème. C'est ce qu'il y a à l'intérieur qui compte.

— Vous avez réussi à introduire un espion à bord ?

— Non, répondit Quaiche. Je n'ai pas eu le temps. Mais ça n'a pas d'importance. Ils ont plus ou moins accepté de laisser venir un petit groupe d'observateurs adventistes. C'est tout ce qu'il nous faut.

— Et l'état des moteurs ?

— Rien d'inquiétant. Nous avons observé son approche : impeccable.

Seyfarth étudiait la photo, les lèvres retroussées selon le rictus méprisant que Quaiche connaissait si bien.

— D'où vient-il ?

— Il pourrait venir de n'importe où. Nous ne l'avons repéré que lorsqu'il était tout près. Pourquoi ?

— Il y a quelque chose qui ne me plaît pas dans ce vaisseau.

— Vous diriez la même chose, quelque bâtiment que je vous propose. Vous êtes un pessimiste dans l'âme. Seyfarth ; c'est pourquoi vous faites si bien votre travail. Mais l'affaire est close. Le vaisseau a été sélectionné.

— On ne peut pas faire confiance aux Ultras. Maintenant moins que jamais. Ils sont aussi redoutables les uns que les autres. Qu'est-ce qu'ils veulent, eux ? fit Seyfarth en agitant la photo, la faisant craquer. Vous vous êtes posé la question ?

— Ils veulent ce que je leur donne.

— C'est-à-dire ?

— Des préférences commerciales, le premier choix de reliques, ce genre d'avantages. Et...

Il n'acheva pas sa phrase.

— Et quoi ?

— Ils sont surtout intéressés par Haldora, répondit Quaiche. Ils aimeraient procéder à certaines études.

Seyfarth braqua sur lui un regard indéchiffrable. Quaiche avait l'impression d'être pelé comme un fruit.

— Vous avez toujours refusé ce genre de chose, jusque-là. Pourquoi ce soudain revirement d'attitude ?

— Parce que ça n'a plus d'importance, répondit Quaiche. Les éclipses tendent vers une sorte d'épilogue, de toute façon. La parole de Dieu est sur le point d'être révélée, que ça nous plaise ou non.

— Il y a autre chose derrière tout ça, fit Seyfarth en passant distraitement une main dans le doux plumet rose de son casque. Ça vous est égal, maintenant, hein ? Maintenant que votre triomphe est à portée de la main.

— Vous avez tort, fit Quaiche. Je m'en préoccupe, et plus que jamais. Mais c'est peut-être la volonté de Dieu, après tout. Il se pourrait même que l'intervention des Ultras hâte la fin des éclipses.

— La parole de Dieu révélée, à la veille de votre victoire ? C'est ce que vous espérez ?

— Si c'est ce qui doit arriver, fit Quaiche avec un soupir fataliste, qui suis-je pour m'y opposer ?

Seyfarth rendit la photo à Quaiche. Il fit le tour du donjon, sa forme cent fois découpée et réfléchiée par les miroirs. Son armure craquait à chaque pas, ses gantelets s'ouvrant et se refermant sur un rythme névrotique.

— La délégation, combien d'envoyés ?

— Ils ont accepté d'en recevoir vingt. J'ai préféré m'abstenir de discuter. Vous pourrez vous en sortir avec vingt hommes ?

— J'aurais préféré trente.

— Trente, ça commence à avoir un peu trop l'air d'une armée. De toute façon, les vingt hommes seront là pour s'assurer que le vaisseau vaut la peine que nous nous en emparions, et c'est tout. Quand ils les auront amadoués, vous pourrez envoyer autant de Gardes de la Cathédrale que vous voudrez.

— J'aurai besoin d'autorisations pour utiliser les armes qui me paraîtront appropriées.

— Franchement, capitaine, je ne vous vois pas en train d'assassiner des gens, fit Quaiche en levant un doigt réprobateur. Une résistance raisonnable peut être envisagée, certes, mais ça impliquerait de plonger le vaisseau dans un bain de sang. Pacifiez les éléments de sécurité, par tous les moyens, mais soulignez que nous voulons seulement louer le vaisseau : nous ne le volons pas. Une fois que nous aurons fait notre travail, ils pourront le récupérer, avec toute notre reconnaissance. Je n'ai pas besoin d'ajouter que vous avez intérêt à me livrer le bâtiment en un seul morceau.

— Je ne demandais que l'autorisation d'utiliser les armes.

— Utilisez ce que vous voudrez, capitaine, pourvu que vous arriviez à lui faire passer la barrière des contrôles. Ces Ultras chercheront les choses habituelles : des bombes, des couteaux, des armes à feu. Même si nous avions accès à l'antimatière, nous aurions du mal à en faire passer en douce.

— J'ai déjà pris les mesures nécessaires, répondit Seyfarth.

— J'en suis sûr. Mais, je vous en prie, faites preuve d'un minimum de réserve, d'accord ?

— Et votre merveilleuse conseillère ? fit Seyfarth. Qu'en dit-elle ?

— Elle dit qu'il n'y a pas de problème, répondit Quaiche.

Seyfarth fit demi-tour et enfila son casque. Le plumet rose retomba sur la bande noire de sa visière. Il avait l'air à la fois comique et effrayant, ce qui était exactement l'effet recherché.

— Eh bien, je vais de ce pas me mettre au travail.

Spleen de l'Infini,
essaim-parking, 107 Piscium, 2727

Une heure plus tard, ils recevaient un message officiel de la Morwenna. Les Adventistes entérinaient l'accord : sous réserve de l'admission à bord de vingt observateurs réguliers, le *Spleen de l'Infini* était autorisé à se positionner en orbite et à monter une garde vigilante autour d'Hela. Une fois que les observateurs auraient inspecté l'arsenal défensif, l'équipage serait autorisé à effectuer une étude physique limitée d'Haldora.

Trente minutes plus tard, la réponse était partie : le *Spleen de l'Infini* acceptait les termes de l'accord. Le groupe adventiste serait admis à bord lorsque le vaisseau effectuerait sa spirale d'approche de l'orbite d'Hela. En même temps, une délégation d'Ultras se rendrait en navette à la Morwenna.

Trente minutes plus tard, propulsé par ses moteurs principaux, le *Spleen de l'Infini* quittait l'essaim-parking.

Surface d'Hela, 2727

Le capitaine Seyfarth traversait le hall de la Puissance Motrice d'un pas martial, les mains croisées dans le dos, comme s'il passait les immenses machines en revue. Il ne s'attendait pas à être accueilli chaleureusement par ces mécaniciens à l'âme rigoriste. Ils n'avaient rien contre lui personnellement, mais ils n'étaient pas amnésiques : lorsque les équipes de la propulsion avaient le malheur de rouspéter, c'étaient ses hommes qui écrasaient la rébellion. Il y avait étonnamment peu d'ouvriers dans la salle, en ce moment précis, mais Seyfarth revoyait les morts et les blessés de la dernière « mesure de conciliation », ainsi que les autorités de la cathédrale rebaptisaient ces interventions. Glaur, le chef d'équipe qu'il cherchait, n'avait jamais été directement impliqué dans les soulèvements, mais il était clair, à en juger par la fraîcheur de leurs relations, qu'il n'aimait ni la Garde de la Cathédrale, ni son chef.

— Ah, Glaur, dit-il.

— Capitaine. Quel plaisir...

Glaur farfouillait dans les faisceaux de câbles et de fils pendouillant d'une trappe d'accès ouverte. Seyfarth ne put s'empêcher de penser aux viscères dégueulant d'un abdomen éventré. Il referma à moitié la trappe et coupa court aux inutiles protestations de Glaur en portant un doigt à ses lèvres.

— Quel que soit le problème, il peut attendre.

— Vous n'avez pas...

— C'est calme, ici, constata Seyfarth en parcourant du regard les passerelles désertes et les machines dont personne ne s'occupait. Où est passé tout le monde ?

— Vous le savez très bien, répliqua Glaur. Les gars ont fui la Morwenna comme les rats quittent le navire. Les derniers crachaient une année de salaire pour un scaphandre. L'équipe est réduite au strict minimum. J'ai juste assez de bonshommes pour faire tourner le réacteur et graisser les machines.

C'était la même histoire, du haut en bas de la cathédrale. Même la Garde avait du mal à enrayer l'hémorragie.

— Ceux qui sont partis..., fit Seyfarth d'un ton rêveur. Ils sont en rupture de contrat, non ?

Glaur le regarda comme s'il n'en croyait pas ses yeux.

— Ça, capitaine, c'est le cadet de leurs soucis. Tout ce qui les intéresse, c'est de se tirer d'ici avant que la cathédrale ne franchisse le pont.

Seyfarth sentait la peur bouillonner en lui comme une vapeur brûlante.

— Quoi, ils pensent que nous n'allons pas y arriver ?

— Pourquoi, pas vous ?

— Si le doyen dit que nous allons réussir, qui sommes-nous pour en douter ?

— J'en doute, moi, fit Glaur d'une voix réduite à un sifflement. Je sais ce qui s'est passé la dernière fois, et la Morwenna est plus grosse et plus lourde. Capitaine, le chirurgien général peut nous injecter tout le sang contaminé qu'il voudra, la cathédrale ne réussira pas à passer le pont.

— Alors, j'ai de la chance. Parce que je ne serai pas à bord à ce moment-là, répondit Seyfarth.

— Vous partez ? releva Glaur, soudain en alerte.

Seyfarth se demanda s'il n'allait pas s'imaginer qu'il l'incitait bel et bien à la mutinerie.

— En effet, mais en mission pour le compte de l'Église, répondit-il. Je devrais rester éloigné jusqu'à ce que la cathédrale ait franchi le pont. Ou non. Et vous ?

Glaur secoua la tête, tripota le mouchoir sale noué autour de son cou.

— Je reste, capitaine.

— Par loyauté envers le doyen ?

— Par loyauté envers mes machines, plutôt.

Seyfarth posa sa main gantée sur son épaule, la serra.

— Je suis impressionné. Vous ne seriez pas tenté, pour une fois, de détourner la cathédrale de la Voie, ou de saboter les moteurs ?

— Je suis ici pour faire un certain travail, répondit le chef d'équipe avec un rictus qui dévoila ses dents.

— Vous allez y rester.

— Je partirai peut-être au dernier moment. Mais cette cathédrale ne quittera pas la Voie.

— Brave homme. Nous allons quand même faire en sorte qu'il ne puisse en être autrement.

Glaur le regarda droit dans les yeux.

— Pardon, capitaine ?

— Allez, Glaur, emmenez-moi aux commandes de verrouillage.

— Non.

Seyfarth le prit par le mouchoir noué autour de son cou et le souleva du sol, l'étrangeant à moitié. Le type se débattit, lui flanqua dans la poitrine des coups de poing inutiles.

— Emmenez-moi aux commandes de verrouillage, répéta Seyfarth, impavide.

Le chirurgien général Grelier achevait son approche. Il avait choisi une aire d'atterrissage à la périphérie de la colonie de Vigrid. Le trafic était très restreint, dans la région : il y avait peut-être des dizaines d'années qu'aucun engin plus gros qu'un drone de ravitaillement ne s'y était posé.

La navette privée, un appareil rouge en forme de coquille, effectua un atterrissage à la verticale impeccable sur le terrain en pente, délabré. Grelier rassembla ses affaires et débarqua. Le terrain était à l'abandon, mais le sentier qui en partait était encore plus ou moins praticable. Sa canne tapotant le béton craquelé, il se dirigea vers l'entrée la plus proche. Le sas refusant de s'ouvrir, il tira le passe de la Tour de l'Horloge, qui était censé déverrouiller à peu près toutes les portes sur Hela – sans plus de succès. Il en conclut sombrement que le mécanisme de la porte était hors d'usage.

Il suivit la piste pendant encore dix bonnes minutes, à la recherche d'une serrure fonctionnelle. Le centre du petit hameau souterrain était tout proche. En surface, ce n'était qu'une confusion de véhicules garés dans tous les sens, de matériel abandonné et de panneaux solaires grillés, irréparables. Tout cela était bien joli, mais plus il approchait du centre de la colonie, plus il risquait qu'on le découvre en train de fouiner.

Peu importait : il devait faire ce qu'il avait à faire, et il était à court de solutions. Il entra dans un sas, attendit la fin du cycle de pressurisation et descendit une échelle à la verticale. Il se retrouva dans un réseau de tunnels mal éclairés qui partaient dans cinq directions différentes. Par bonheur, des codes de couleur indiquaient les quartiers résidentiels et industriels vers lesquels ils menaient. Enfin, « quartiers », c'était beaucoup dire, songea Grelier. Cette petite communauté avait peut-être des liens sociaux avec d'autres hameaux des malterres, mais elle était moins peuplée qu'un seul niveau de la Morwenna.

Il s'engagea dans une galerie en fredonnant. Les récents événements étaient un peu contrariants, certes, mais il appréciait toujours ces missions pour la Tour de l'Horloge. Même quand il s'agissait, comme aujourd'hui, d'une affaire plus ou moins personnelle,

dont il n'avait pas révélé le véritable objet au doyen.

Œil pour œil..., se disait-il. Si le doyen avait des secrets pour lui, alors il pouvait avoir des secrets pour le doyen.

Grelier soupçonnait, depuis des mois, Quaiche de mijoter quelque chose, et les remarques de la fille sur la colonne d'engins de travaux publics qu'elle avait vue avait été le déclic. Grelier avait éludé ses questions de son mieux, mais elles le hantaient. Elles faisaient écho à d'autres bizarreries qu'il avait remarquées, ces temps derniers. Par exemple, le fait que l'entretien de la Voie laissait à désirer. Ils étaient restés coincés derrière l'éboulis de glace précisément parce que la voirie manquait des moyens habituels pour le dégager. Quaiche avait dû utiliser le Feu Céleste – l'arme nucléaire.

Sur le coup, Grelier n'y avait vu qu'une heureuse coïncidence. Mais plus il y réfléchissait, et moins ça paraissait vraisemblable. Quaiche voulait annoncer qu'il allait faire franchir le pont à la Morwenna avec le maximum de décorum. Et quel meilleur moyen de souligner ses paroles que le Feu Céleste illuminant le nouveau vitrail ?

L'usage du Feu Céleste ne se justifiait que parce que l'entretien de la Voie était défaillant. Et si l'entretien de la Voie était défaillant justement parce que Quaiche avait ordonné le détournement de son équipement et de sa main-d'œuvre ?

Une autre pensée lui traversa l'esprit : et si l'obstruction elle-même avait été sciemment orchestrée ? Quaiche l'avait mise sur le compte d'un sabotage effectué par une autre église, mais il aurait très bien pu la provoquer lui-même. Il lui aurait suffi de faire placer des explosifs et des détonateurs lors du dernier passage de la Morwenna, l'année précédente.

Croyait-il sincèrement Quaiche capable de planifier quelque chose aussi longtemps à l'avance ? Eh bien, peut-être. Dans le fond, les bâtisseurs de cathédrales étaient des gens qui avaient une vision à long terme.

Grelier ne voyait toujours pas où tout ça menait. Ce qu'il savait en revanche, avec une conviction croissante, c'était que Quaiche lui faisait des cachotteries.

Et quel rapport avec les Ultras ? Ou avec le franchissement du pont ?

Tous ces événements semblaient converger vers un point culminant. Et puis il y avait la fille, aussi. Comment s'intégrait-elle dans le schéma général ? Au début, Grelier aurait pu jurer que c'était lui qui l'avait trouvée, mais il n'en était plus si sûr, à présent. Elle avait attiré son attention, de ça au moins il pouvait être certain. Maintenant, c'était peut-être comme ce tour de cartes qui consiste à suggérer celle que le pigeon doit prendre dans le paquet...

Évidemment, il n'aurait eu aucun soupçon si elle n'avait pas un

sang aussi bizarre.

C'est une sacrée énigme, se dit-il.

Il s'arrêta net, parce que, plongé dans ses cogitations, il avait dépassé l'adresse qu'il cherchait. Il revint sur ses pas, se réjouissant qu'il n'y ait apparemment personne dans le coin, à cette heure-ci. Il n'avait pas la moindre idée de l'heure qu'il pouvait bien être, et il ne savait pas si les gens dormaient encore, ou s'ils étaient aux mines des Shifteurs.

Cela dit, il s'en fichait complètement.

Il souleva la visière de son casque, s'apprêtant à se présenter, frappa à la porte extérieure de la demeure des Els et attendit en fredonnant que la porte s'ouvre.

La délégation adventiste était arrivée à bord du *Spleen de l'Infini*. Ses vingt membres paraissaient tous faits sur le même moule. Ils se comportaient avec une fébrilité ostensible, une politesse exagérée, qui frisait l'impudence. Ils portaient des scaphandres pressurisés rigides arborant l'insigne cruciforme de leur église et tenaient tous leur casque à plumet rose sous le même bras, replié selon le même angle.

Scorpio examina leur chef par la vitre intérieure du sas. C'était un petit homme avec, en guise de bouche, une fente cruelle, qui semblait avoir été taillée dans sa face après coup.

— Je suis le frère Seyfarth, annonça l'homme.

— Soyez le bienvenu à bord, mon frère, répondit Scorpio. Mais avant de vous laisser accéder à l'intérieur du vaisseau, nous devons vous soumettre à des tests de décontamination.

La voix de l'homme retentit par la grille du haut-parleur :

— Vous cherchez toujours des traces de la Peste ? Je pensais que nous avions tous d'autres soucis, ces temps-ci.

— On n'est jamais trop prudent, fit Scorpio. N'y voyez rien de personnel, naturellement.

— Loin de moi cette idée, susurra le frère Seyfarth.

En réalité, ils avaient été scannés depuis la minute où ils étaient entrés dans le sas du *Spleen de l'Infini*. Scorpio tenait à s'assurer que rien n'était caché sous cette cuirasse, et s'il y avait quoi que ce soit, il voulait savoir ce que c'était.

Il connaissait un peu l'histoire du *Spleen de l'Infini*. Autrefois, quand le vaisseau était sous le commandement de son ancien Triumvirat – Volyova et ses compagnons –, ils avaient fait l'erreur de laisser monter à bord un passager qui avait une arme à antimatière implantée dans un œil artificiel, et cette arme de la taille d'une tête d'épingle lui avait permis de s'emparer du vaisseau. Scorpio ne pouvait pas leur reprocher cette bourde : ce genre de dispositif était très difficile à fabriquer, et donc extrêmement rare. Mais il ne commettrait pas la même erreur tant qu'il serait de garde, et qu'il aurait les moyens de l'empêcher.

Les agents de la Ligue de Sécurité examinèrent à distance les scanners des délégués. Ils ne dissimulaient apparemment pas d'armes – ni blanches, ni à feu, ni à rayons. Scorpio n'en fut pas surpris. Si les délégués étaient animés de mauvaises intentions, ils

devaient savoir que même un scanner de routine repérerait les armes normales. S'ils avaient quelque chose, ça ne devait pas être si évident que ça.

Mais ils n'avaient peut-être rien du tout. Ils étaient peut-être ce qu'ils disaient et rien d'autre. Et peut-être que s'il était opposé à leur présence, c'était juste parce qu'on ne lui avait pas demandé son avis avant de les laisser monter à bord.

Quelque chose lui déplaisait chez le frère Seyfarth, quelque chose dans le pli cruel de sa petite bouche lui faisait penser à d'autres hommes violents de sa connaissance. À moins que ce ne soit la façon dont il n'arrêtait pas de serrer et de desserrer ses poings gantés de métal en attendant qu'on le laisse sortir du sas...

Scorpio porta la main à son oreillette.

— Pas d'armes dissimulées, entendit-il. Pas de traces chimiques d'explosifs, de toxines ou de gaz neurotoxiques. Pas de filtres nanotech standard, et pas trace de Peste non plus.

— Cherchez des implants, dit-il. Les mécanismes de ces scaphandres qui ne remplissent aucune fonction évidente. Et vérifiez ceux qui ont une fonction, aussi. Je ne veux pas de poussière de feu à moins d'une année-lumière de ce vaisseau.

Il leur demandait beaucoup, il le savait. Ils ne pouvaient risquer de mécontenter les délégués en les soumettant à un examen invasif. Mais, encore une fois, le vaisseau était sous sa responsabilité. Il avait une réputation à soutenir. Ce n'était pas lui qui avait invité ces enfoirés à bord.

— Pas d'implants, entendit-il. Rien d'assez gros pour contenir une pointe de feu standard.

— Quoi, aucun des délégués n'a d'implants d'aucune sorte ?

— Comme je vous disais, monsieur, rien d'assez gros pour...

— Je vous ai dit de vérifier *tous* les implants. Nous ne pouvons en accepter aucun, de quelque espèce que ce soit.

— L'un d'eux a un truc dans un œil. Un autre a une main artificielle. Au total, une demi-douzaine de minuscules implants nerveux répartis dans l'ensemble de la délégation.

— Je n'aime pas ça du tout.

— Il ne faut pas s'étonner de trouver des implants dans un échantillonnage aléatoire de réfugiés d'Hela, monsieur. La plupart ont l'air inactifs, de toute façon.

— L'implant oculaire et la main artificielle : assurez-vous qu'il n'y a rien de dangereux dedans.

— Ça risque d'être compliqué, monsieur. Ils n'apprécieraient sûrement pas que nous les bombardions avec des protons. S'il y a de l'antimatière dans ces gadgets, les produits de spallation risquent de causer des dommages cellulaires aux...

— S'il y a de l'antimatière dans ces gadgets, comme vous dites, ils auront d'autres soucis que de développer un cancer, rétorqua Scorpio.

L'ennui, c'est qu'il serait dans le même cas.

Il attendit que l'homme envoie dans le sas un droïde qui ressemblait à une mante religieuse rouge vif, aux membres raides, équipé d'un générateur de faisceau protonique. Scorpio raconta aux délégués que c'était un modèle ultraperfectionné de scanner anti-Peste, conçu pour détecter les souches les plus rares. Ils savaient probablement que c'était un mensonge, mais ils se soumirent à l'examen de bonne grâce, soucieux de ne pas faire de vagues. Est-ce bon signe ? se demanda-t-il.

Le rayon protonique traversait la chair et les os, il était trop étroit pour endommager les structures corporelles majeures. Au pire, il pouvait infliger des dommages tissulaires locaux. Mais s'il entraînait en contact avec de l'antimatière, même un noyau d'antimatière d'un microgramme en suspension dans le vide, dans une nacelle électromagnétique, par exemple, il en résulterait une explosion due à la réaction protons-antiprotons.

Le droïde scruta le rayon gamma de retour, à la recherche du crépitement révélateur de l'annihilation.

Il n'entendit rien : ni du côté de la main, ni du côté de l'œil.

— Ils sont clean, monsieur, annonça l'agent de la LS, dans l'oreillette de Scorpio.

Non, se dit-il. Ils sont tout sauf clean. Ou du moins il n'avait aucune certitude qu'ils l'étaient. Il avait fait de son mieux ; il avait exclu tout ce qui était évident. Car le faisceau protonique avait pu passer à côté des nacelles : ils n'avaient pas eu le temps d'effectuer un balayage exhaustif de la main et de l'œil artificiels. À moins que les nacelles proprement dites ne soient protégées par des boucliers déflecteurs ou absorbants : il avait entendu parler de choses de ce genre. Ou bien les noyaux pouvaient être logés dans les implants neuraux, cachés sous de trop grosses couches d'os et de tissus pour permettre un scanning non chirurgical.

— Monsieur ? Vous les autorisez à entrer ?

Scorpio savait qu'il ne pouvait pas faire autrement.

Enfin, il n'aurait qu'à les tenir à l'œil.

— Ouvrez la porte, dit-il.

Le frère Seyfarth sortit du sas, se planta devant Scorpio et le regarda droit dans les yeux.

— Vous ne nous faites pas confiance, monsieur ?

— Je fais mon boulot, répondit Scorpio. C'est tout.

Le chef hocha gravement la tête.

— Comme nous tous, hein ? Enfin, je ne peux pas vous en vouloir. J'en déduis que vous n'avez rien trouvé de suspect ?

— Nous n'avons rien trouvé, non.

L'homme lui fit un clin d'œil, comme s'ils partageaient une bonne blague. Les dix-neuf autres délégués entrèrent à leur tour dans le vaisseau. Leurs cuirasses polies comme des miroirs lui renvoyèrent son reflet déformé. Il avait l'air préoccupé.

Maintenant qu'ils étaient à bord, il lui appartenait de les cantonner aux endroits qu'il avait choisis pour eux. Ils n'avaient pas besoin de voir tout le vaisseau, juste les sections qui les concernaient : pas de visite guidée de la salle des armes secrètes, des armes hypométriques, aucune info concernant les modifications auxquelles ils avaient procédé après leur départ d'Ararat. Il allait aussi faire en sorte qu'ils n'approchent pas des zones les plus sévèrement transformées par la maladie métamorphique du capitaine, bien que certaines mutations soient parfois trop apparentes pour être dissimulées. Ils le suivirent comme vingt canards, manifestant un intérêt disproportionné pour tout ce qu'il voulait bien leur montrer.

— Le design intérieur est très intéressant, fit le chef en palpant avec un vague dégoût une extrusion pareille à une côte en saillie sur une paroi. Nous nous disions que votre vaisseau avait l'air un peu bizarre du dehors, mais nous n'aurions jamais imaginé que vous aviez étendu ce... thème à toutes les sections.

— C'est des trucs qui vous prennent comme ça, grommela Scorpio.

— Enfin, ça ne change pas grand-chose, pour nous. Tant que le vaisseau est capable de faire ce que vous avez dit, qu'importe le décor ?

— Seuls devraient vous importer les défenses de la coque et les capteurs à longue portée. Enfin, j'imagine, dit Scorpio.

— Vos spécifications techniques étaient très impressionnantes, reprit le frère Seyfarth. Évidemment, il faudra que nous procédions à des vérifications. La sécurité d'Hela dépend des mesures de protection que vous prétendez fournir.

— Pour ça, vous pouvez dormir sur vos deux oreilles, répondit Scorpio.

— J'espère que je ne vous ai pas offensé ?

Le porcko se tourna vers lui.

— J'ai une tête à m'offusquer d'un rien ?

— Pas le moins du monde, fit Seyfarth en serrant les poings.

Scorpio se rendit compte qu'ils n'étaient pas à l'aise en sa présence. Ils ne devaient pas voir beaucoup de porckos sur Hela.

— Nous ne voyageons pas beaucoup, prit-il la peine de répondre. Nous avons tendance à mourir en cours de route.

— Monsieur ? demanda l'un des autres délégués. Monsieur, si ça ne vous ennuie pas trop, nous aimerions vraiment voir les moteurs...

Scorpio regarda l'heure. Ils respectaient le programme prévu. D'ici moins de six heures, il pourrait lancer les deux packs d'instruments vers Haldora. Ce n'étaient que des drones automatisés, légèrement modifiés, et protégés pour résister à l'entrée dans l'atmosphère d'une géante gazeuse. Il valait mieux s'entourer de précautions. Personne ne savait ce qu'ils rencontreraient au juste en heurtant la surface visible d'Haldora. Après tout, la planète allait peut-être éclater comme une bulle de savon.

— Les moteurs ? fit-il. Pas de problème.

Les rayons rasants du soleil d'Hela, bas sur l'horizon, projetaient l'immense ombre de la cathédrale gothique loin vers l'avant. Plus de deux jours avaient passé depuis que Vasko et Khouri étaient venus voir Quaiche, et la Morwenna était presque au bord du gouffre. Le pont s'étendait devant eux, tel un rêve de confiseur, tout en sucre filé évanescent. Maintenant qu'ils se rapprochaient, la cathédrale avait l'air plus lourde, le pont plus arachnéen, et l'idée de faire passer l'un sur l'autre de plus en plus absurde.

Une pensée effleura Vasko : et s'il n'y avait plus de pont ? C'était une folie de faire passer la cathédrale sur une structure aussi fragile, mais Quaiche devait avoir au moins l'espoir de réussir. Et si le pont *disparaissait* ? Quaiche ne ferait sûrement pas passer la cathédrale par-dessus le bord du gouffre, la précipitant vers un anéantissement certain.

— Quelle distance ? demanda Khouri.

— Douze, treize kilomètres, répondit Vasko. Elle parcourt près d'un kilomètre à l'heure, ce qui nous laisse près d'une demi-journée avant qu'il ne soit vraiment pas malin d'être encore à bord.

— Ça ne nous laisse pas beaucoup de temps.

— Nous n'avons pas besoin de beaucoup de temps. Douze heures devraient amplement nous suffire pour entrer, trouver Aura, obtenir de Quaiche ce que nous voulons, et ressortir. Ça ne devrait pas être si compliqué.

— Scorpio a besoin de temps pour envoyer ce pack d'instruments vers Haldora. Si nous ne lui laissons pas le temps de le faire, ça risque de devenir merdique. Exactement ce que nous avons essayé d'éviter pendant neuf ans.

— Tout ira bien, dit Vasko. Faites-moi confiance, tout ira bien.

— Scorpio n'aimait pas l'idée de cette délégation.

— Ce sont des dignitaires religieux. Quel problème peuvent-ils poser ?

— Dans ce genre d'affaires, répondit Khouri, j'ai tendance à me fier au jugement de Scorpio. Désolé, mais il a déroulé un peu plus de

câble que vous.

— Je vais y arriver, assura Vasko.

Il guida la navette vers la cathédrale. La petite sculpture délicate, qui ressemblait à une maquette d'architecture ornementée, devint une bâtisse énorme et menaçante. Pas un simple bâtiment, se dit Vasko ; plutôt un morceau du paysage qui aurait décidé d'entreprendre un lent périple autour de son propre monde et qu'on aurait, pour cela, placé sur un piédestal.

Ils se posèrent. Des agents adventistes en scaphandre les conduisirent dans le cœur glacé de la Morwenna.

Hela, 2727

Quaiche vit enfin le pont de ses propres yeux. À ce spectacle, il éprouva un frisson d'excitation. La distance qui l'en séparait était maintenant moins longue que le pont lui-même. Tout ce qu'il avait prévu, tout ce qu'il avait voulu dans sa vie était sur le point de se réaliser, et c'était très excitant.

— Regardez, Rashmika, dit-il en l'invitant à s'approcher de la fenêtre pour admirer le panorama. À la fois si ancien et d'une intemporalité tellement éblouissante. Depuis que j'ai annoncé que nous allions traverser le gouffre, je compte les secondes. Nous n'y sommes pas encore, mais je peux enfin le voir.

— Vous allez vraiment faire ça ? demanda-t-elle.

— Vous pensez que j'aurais fait tout ce chemin pour reculer au pied du mur ? Hors de question, Rashmika. Le prestige de l'Église est en jeu, et rien ne m'importe davantage.

— Je voudrais pouvoir lire sur votre visage à livre ouvert, dit-elle. Je voudrais voir vos yeux, et que Grelier n'ait pas neutralisé toutes vos terminaisons nerveuses. Alors je saurais si vous dites la vérité.

— Vous ne me croyez pas ?

— Je ne sais pas ce que je dois croire, répondit-elle.

— Je ne vous demande pas de croire quoi que ce soit, dit-il en faisant pivoter sa couchette, de sorte que tous les miroirs durent réajuster leur inclinaison. Je ne vous ai jamais demandé d'embrasser notre foi. Rashmika. Je ne vous ai demandé que d'exercer votre jugement avec honnêteté. Qu'est-ce qui vous trouble, tout d'un coup ?

— J'ai besoin de connaître la vérité, dit-elle. Je voudrais certaines réponses avant que vous ne fassiez passer cette chose sur le pont.

Les yeux de Quaiche frémirent dans leurs orbites.

— Je me suis toujours montré parfaitement franc avec vous.

— Et les éclipses qui n'ont jamais eu lieu ? C'était vous, Doyen ? C'est vous qui avez provoqué ça ?

— Provoqué ça ? fit-il en écho, comme si ses paroles n'avaient

aucun sens.

— Vous avez perdu la foi, n'est-ce pas ? Vous avez connu des crises au cours desquelles vous avez commencé à penser que les éclipses avaient une explication rationnelle, tout compte fait. Votre organisme a peut-être développé une immunité au virus d'endoctrinement le plus puissant que Grelier avait à vous offrir.

— Faites très, très attention, Rashmika. Vous m'êtes utile, mais dites-vous bien que vous ne m'êtes pas indispensable.

Elle reprit son empire sur elle-même.

— Ce que je me demande, c'est si vous avez décidé de mettre votre foi à l'épreuve. Avez-vous fait envoyer un missile vers Haldora au moment d'une éclipse ?

Les yeux de l'homme se rivèrent sur elle avec une intensité troublante.

— Qu'en pensez-vous ?

— Je pense que vous avez envoyé un missile vers Haldora – une machine, une sonde d'une sorte ou d'une autre. Peut-être un engin que les Ultras vous ont vendu. Vous espériez voir quelque chose. Quoi, je n'en sais rien. Peut-être une chose que vous aviez déjà vue il y a des années, mais que vous ne vouliez pas vous avouer à vous-même.

— C'est ridicule.

— Et vous avez réussi, dit-elle. La sonde a provoqué l'allongement de l'éclipse. Vous avez jeté une clé à mollette dans les rouages, Doyen, et vous avez obtenu une réaction. La sonde a heurté un mécanisme quand la planète s'est éclipmée. Elle a établi le contact avec ce que la planète voulait dissimuler, quoi que ça puisse être. Et quoi que ce soit, ça n'a rien de miraculeux. Ne m'interrompez pas ! fit-elle en haussant le ton. Je ne sais pas si la sonde est revenue ou non, mais ce que je sais, c'est que vous êtes encore en contact avec quelque chose. Vous avez ouvert une fenêtre, c'est ça, hein ? fit Rashmika en pointant le doigt vers le scaphandre de métal soudé qui l'avait tellement troublée la première fois qu'elle était montée dans le donjon. Ils sont là, prisonniers là-dedans. Du scaphandre où Morwenna a trouvé la mort, vous avez fait une prison.

— Et pourquoi ferais-je une chose pareille ? demanda Quaiche.

— Parce que, répondit-elle, vous ne savez, pas si ce sont des anges ou des démons.

— Et vous, vous le savez, sans doute ?

— Il se pourrait qu'ils soient les deux, répondit-elle. Voilà ce que je pense.

Scorpio fit coulisser un lourd volet de métal, révélant un petit hublot ovale. La vitre éraflée, rayée, était aussi épaisse et sombre que du caramel brun. Il s'effaça pour laisser regarder les autres.

— Il va falloir que vous fassiez la queue, dit-il.

Ils étaient dans une section en apesanteur du *Spleen de l'Infini*. C'était la seule façon de voir les moteurs pendant que le bâtiment était en orbite, les sections en rotation du bâtiment qui procuraient la gravité artificielle étant placées trop loin, au cœur de la coque, pour en permettre l'observation. Si les moteurs avaient été poussés à leur accélération habituelle de un g afin de fournir l'illusion de la gravité au vaisseau tout entier, ils n'auraient pu rester en orbite autour d'Hela.

— Nous aimerions les voir à l'allumage, si c'est possible, demanda le frère Seyfarth.

— Ce n'est pas une procédure autorisée quand on est en orbite, répondit Scorpio.

— Juste un instant, insista Seyfarth. Et inutile de les pousser à pleine puissance.

— Je croyais que vous vous intéressiez surtout aux armes défensives.

— Oui, aussi.

Scorpio porta son bloc-poignet devant sa bouche.

— Je voudrais une accélération de poussée, contrée par les réacteurs directionnels. Je ne veux pas que ce vaisseau bouge d'un pouce.

L'ordre fut exécuté presque instantanément. En théorie, l'un de ses hommes aurait dû répercuter l'instruction au système de commande du vaisseau, après quoi le capitaine Brannigan aurait décidé ou non de l'exécuter. Mais il soupçonnait le capitaine d'avoir mis les moteurs à feu avant même d'en avoir reçu l'ordre.

Les moteurs rugirent et le grand vaisseau frémit. Derrière le hublot noirâtre, le cône d'éjection ressemblait à une égratignure blanc violacé – visible parce que les modifications apportées aux propulsions afin de les rendre furtives avaient été coupées alors que le *Spleen de l'Infini* était en approche finale du système. À l'autre bout de la coque, des batteries de fusées conventionnelles à fusion équilibraient la poussée des moteurs principaux. La vieille coque grinçait et gémissait

comme une énorme bête vivante alors qu'elle absorbait les forces de compression. Scorpio savait que le vaisseau pouvait encaisser des tensions beaucoup plus violentes, mais il éprouva une pointe de soulagement quand la propulsion fut coupée. Il ressentit une petite secousse, preuve d'un infime manque de synchronisation entre la coupure des moteurs à fusion et l'allumage des propulsions, mais tout cela se passa sans un mouvement. L'immense protestation saurienne de la carcasse du vaisseau malmené s'estompa comme un tonnerre lointain.

— Ça vous va, frère Seyfarth ?

— Je pense, répondit le chef de la délégation. Ils ont l'air en excellent état. Si je vous disais à quel point il est difficile de trouver des propulsions conjoiners en bon état, maintenant que leurs fabricants ne sont plus des nôtres, vous ne me croiriez pas.

— On fait ce qu'on peut, répondit Scorpio. Bon, en réalité, ce sont les armes qui vous intéressent, pas vrai ? Alors, je vais vous les montrer, et on dira que ça suffit pour aujourd'hui, d'accord ? Nous aurons tout le temps de nous livrer à des examens plus détaillés par la suite.

Il en avait marre de parler pour ne rien dire, marre de faire faire le tour du propriétaire à ces vingt intrus.

— En réalité, fit le frère Seyfarth quand ils eurent réintégré l'une des sections en rotation, nous nous intéressons plus aux moteurs que nous ne vous l'avions dit.

Scorpio sentit ses poils se redresser sur sa nuque.

— Vraiment ? fit-il.

— Oui, acquiesça Seyfarth avec un hochement de tête en direction de ses dix-neuf acolytes.

Dans un mouvement coulé évoquant une souple chorégraphie, les vingt délégués portèrent chacun la main à une partie de leur scaphandre, se dépouillant de différentes parties de leur cuirasse, comme si elles étaient munies de ressorts. Les coques rigides tombèrent autour d'eux avec fracas, en piles désordonnées. Dessous, comme l'avaient fait apparaître les scans, ils ne portaient que de légers justaucorps.

Il se demanda ce qui lui avait échappé. Aucune arme n'était encore visible.

— Frère, dit-il. Réfléchissez bien à ce que vous faites.

— C'est tout réfléchi, répondit Seyfarth.

Il s'agenouilla, aussitôt imité par ses confrères, et leurs mains gantées farfouillèrent avec une rapide efficacité dans les pièces répandues à terre.

Il se releva en brandissant un objet coupant, de forme aérodynamique. Un bout de scaphandre incurvé, au bord tranchant.

Seyfarth se releva sur un genou et eut un mouvement de poignet. Le projectile traversa l'air avec un ronflement, en tournant sur lui-même comme un boomerang. Scorpio entendit le *chop, chop, chop* de son approche furtive. La fraction de seconde que dura son vol s'étira à une éternité subjective. Une petite voix plaintive lui disait depuis le début que c'étaient les scaphandres. Il était tellement convaincu qu'ils devaient cacher quelque chose, il avait tellement cherché à voir ce qu'il y avait dessous, qu'il n'avait pas pris garde aux scaphandres proprement dits.

C'étaient les scaphandres qui étaient les armes.

L'objet qui tournoyait dans le vide se planta dans son épaule, traversant la chair et le cuir, et l'épingla à la paroi cannelée, visqueuse, de la coursive, contre laquelle la brutalité de l'impact l'avait plaqué. Il se débattit, en proie à une souffrance atroce, mais il était fermement cloué là.

Seyfarth se releva, tenant dans chaque main une arme tranchante. Il n'y avait rien d'improvisé là-dedans : leur profil était trop épuré, trop bien calculé pour ça. Les scaphandres avaient été conçus pour s'ouvrir selon des lignes minutieusement calculées, tracées avec une précision de l'ordre de l'angström.

— Je suis désolé d'avoir dû faire ça, dit-il.

— Vous êtes un homme redoutable.

— Si j'avais voulu vous tuer, vous seriez mort.

Scorpio savait que c'était vrai. Le naturel avec lequel Seyfarth avait lancé l'arme dans sa direction trahissait l'aisance avec laquelle il l'utilisait. Il aurait aussi bien pu lui trancher la tête.

— Mais j'ai préféré vous épargner. Et votre équipage aura la vie sauve aussi, s'il coopère avec nous.

— Personne ne coopérera avec qui que ce soit. Et vous vous croyez peut-être malins, mais vous n'irez pas très loin avec vos couteaux.

— Ce ne sont pas de simples couteaux, rectifia Seyfarth.

Derrière lui, deux des délégués adventistes se relevèrent. Ils tenaient entre eux une sorte de radeau constitué à partir de leurs bouteilles d'air comprimé. L'un d'eux pointa l'embouchure d'un tuyau vers Scorpio.

— Montrez-lui, ordonna Seyfarth. Juste pour lui donner une idée.

Une flamme de cinq ou six mètres jaillit en rugissant de l'embout. Le panache incurvé calcina la paroi de la coursive, faisant cloquer la surface. Le vaisseau poussa un nouveau gémissement. Puis la flamme disparut, et l'on n'entendit plus que le sifflement du carburant qui s'échappait du système.

— Tiens, en voilà une surprise, fit Scorpio.

— Faites ce que nous vous disons, et nous ne ferons de mal à

personne, lança Seyfarth.

Derrière lui, les autres délégués regardaient autour d'eux : ils avaient entendu le gémissement. Peut-être pensaient-ils que le vaisseau se calait après l'allumage de la propulsion, grinçant comme une vieille baraque après le coucher du soleil.

Le temps passa. Scorpio se sentait étrangement calme. Peut-être un effet de l'âge, se dit-il.

— Vous êtes venus vous emparer de mon vaisseau ? demanda-t-il.

— Pas le prendre, seulement l'emprunter un moment, rectifia Seyfarth avec une insistance emphatique. Quand nous aurons fini, vous pourrez le récupérer.

— Je pense que vous avez choisi le mauvais vaisseau, fit Scorpio.

— Au contraire, rétorqua Seyfarth. Je pense que nous avons pris exactement celui qu'il faut. Maintenant, soyez un bon petit porcko, restez bien tranquille, et nous resterons bons amis.

— Quoi, vous êtes vingt et vous espérez sérieusement vous emparer de ce bâtiment ?

— Non, fit Seyfarth. Ce serait complètement stupide, hein ?

Scorpio tenta de se libérer. Il ne pouvait pas suffisamment remuer le bras pour amener son bloc-poignet devant son visage. L'arme l'avait trop bien épinglé. Il tenta de bouger, mais la douleur fut atroce. C'était comme si on lui tordait des bouts de verre dans l'épaule. Et il fallait que ce soit celle qu'il s'était brûlée...

Seyfarth secoua la tête.

— Je vous avais dit d'être bien gentil, je crois, non ?

Il s'agenouilla pour examiner une autre arme, une sorte de dague, cette fois, et s'approcha lentement de Scorpio.

— Pour vous dire la vérité, je n'ai jamais beaucoup aimé les porckos.

— J'en suis le premier désolé.

— Quel âge avez-vous, quarante, cinquante ans ? C'est assez vieux, non ?

— Assez pour vous pourrir la vie, mon pote.

— Ça, c'est ce qu'on verra.

Seyfarth planta sa dague dans l'autre épaule de Scorpio, qui poussa un jappement de douleur : un couinement strident qui ne ressemblait en rien à un cri humain.

— Je ne peux pas dire que je connaisse parfaitement l'anatomie des porckos, fit Seyfarth. Mais si je m'y suis bien pris, je n'ai rien atteint d'irréparable. Quand même, à votre place, j'essaierais de ne pas trop me tortiller...

Scorpio essaya de bouger, mais y renonça avant que des larmes de douleur ne l'aveuglent. Derrière Seyfarth, deux autres délégués testèrent leur lance-flammes. Puis le groupe se divisa en deux et

s'enfonça dans le vaisseau, laissant Scorpio seul.

Hela, 2727

Une volée de petits vaisseaux noirs monta de la surface d'Hela. C'étaient pour la plupart des véhicules surface-orbite achetés, empruntés, volés ou confisqués à des Ultras. La plupart n'avaient que des propulsions chimiques ; quelques-uns, des moteurs à fusion. La majorité ne transportaient qu'un ou deux Gardes de la Cathédrale, installés dans un châssis squelettique, dépouillé, simplement protégé par une bulle blindée. Ils partaient d'aires d'atterrissage disséminées le long de la Voie, ou de bunkers dissimulés dans la glace, d'où ils s'envolaient dans des geysers de glace. Certains décollaient de la superstructure de cathédrales adventistes comme la Morwenna. De petites flèches subsidiaires, ou des tours en surplomb soutenues par des arcs-boutants se révélèrent soudain être des vaisseaux spatiaux qui étaient restés longtemps dissimulés. Des structures de camouflage tombèrent comme autant de feuilles grises, mortes. En prévision de la mise à feu, des ponts roulants complexes, en encorbellement, écartèrent les vaisseaux de la maçonnerie et des vitraux délicats. Des dômes et des coupoles s'ouvrirent le long de lignes de crête, révélant des vaisseaux serrés les uns contre les autres, qui s'élevèrent sur des plates-formes de lancement hydrauliques. Quand les vaisseaux prirent leur essor, la flamme de leurs moteurs grava des hauts-reliefs éclatants et des ombres d'un noir de poix dans les ornements tarabiscotés de l'architecture. Des gargouilles semblèrent tourner la tête, la gueule béant dans un mélange de surprise et d'émerveillement. Le violent départ de cette énorme masse ébranla les cathédrales sur leurs bases. Quand les vaisseaux furent partis, elles étaient toujours là, et n'avaient que peu changé.

En quelques secondes, les vaisseaux de la Garde atteignirent l'orbite ; quelques secondes plus tard, ils s'étaient identifiés et signalés à leurs frères, déjà en position autour d'Hela. Dans toutes les directions, des propulsions flamboyaient, des vaisseaux se regroupaient en vagues d'assaut et entamaient leur course vers le

Au moment précis où les vaisseaux de la Garde de la Cathédrale quittaient Hela, un petit appareil se posait sur l'aire d'atterrissage de la Morwenna et venait se ranger le long de la navette qui avait amené les délégués ultras depuis leur gobe-lumen.

Grelier passa plusieurs minutes dans le cockpit, à actionner des manettes à manche d'ivoire et à vérifier que les systèmes vitaux resteraient actifs pendant son absence. La cathédrale était maintenant dangereusement près du pont, et il n'avait pas l'intention d'y faire de vieux os quand elle amorcerait la traversée. Il inventerait un prétexte pour déguerpir : une mission pour la Tour de l'Horloge ou pour le ministère du Sang. Il n'aurait que l'embarras du choix. Même si le doyen lui demandait de rester auprès de lui pendant la traversée, il trouverait le moyen de prendre la poudre d'escampette ; il pourrait toujours trouver une explication pour arrondir les angles après coup. S'il y avait un après, bien sûr. En tout cas, il savait ce qu'il ne voulait pas : attendre que son vaisseau effectue son cycle de préchauffage.

Il boucla son casque, ramassa ses affaires, passa par le sas. Dehors, sur le terrain, il dut admettre que la vue était impressionnante. Il voyait l'endroit où le sol disparaissait, cette immense falaise vers laquelle ils glissaient. Rien ne pouvait plus les arrêter, se dit-il. En temps normal, ralentir l'avance de la Morwenna était une procédure bureaucratique d'une lenteur labyrinthique. La paperasse pouvait mettre des heures à redescendre jusqu'aux techniciens de la Puissance Motrice, qui avaient la haute main sur les commandes des moteurs. Il arrivait souvent que ceux-ci, conditionnés à penser que la cathédrale ne devait jamais ralentir, renvoient les instructions à l'envoyeur, et la paperasse remontait cahin-caha la chaîne de commandement, ce qui prenait des heures et des heures. Or ce que la cathédrale aurait dû faire, tout de suite, n'était pas ralentir, mais s'arrêter complètement. Grelier eut un frémissement : il ne voulait pas songer au temps que ça prendrait.

Des lueurs attirèrent son regard. D'innombrables étincelles zébraient les cieux. Des dizaines – non, des centaines – de vaisseaux. Que se passait-il ?

Il parcourut le ciel du regard, et sur l'horizon il vit l'écharde bien visible, gris fer, scintillante, d'un gobe-lumen vers lequel les autres vaisseaux se dirigeaient manifestement.

Ça n'allait vraiment pas, ça...

Grelier se détourna de la navette, impatient d'entrer dans la cathédrale et de découvrir ce qui se passait. Puis il remarqua une tache rouge, au bout de sa canne. Il pensait l'avoir nettoyée avant de

quitter la colonie des malterres de Vigrid. Il ne l'avait manifestement pas fait à fond.

En se gourmandant, il essuya le bout de sa canne sur la surface couverte de givre du terrain d'atterrissage, y abandonnant une fleur rosée.

Puis il se mit en demeure de retrouver le doyen. Il avait des nouvelles intéressantes pour lui.

Orca Cruz vit les deux Adventistes avant les autres membres de son groupe – trois agents de la Ligue de Sécurité. Les intrus étaient au bout d'une large cursive au plafond bas, et ils avançaient vers eux d'un pas mesuré de somnambules.

Cruz se tourna vers ses hommes.

— Puissance minimale, dit-elle tout bas. Armes paralysantes uniquement. Ils n'ont pas de lance-flammes, et je voudrais les interroger.

Les membres de l'unité hochèrent la tête avec ensemble. Ils savaient ce que ça voulait dire.

Elle s'avança vers les Adventistes, le bout acéré de son arme pointé devant elle. Les Adventistes n'étaient pas lourdement cuirassés. Les rapports confus des autres éléments de la LS – la prévenant qu'ils avaient des lance-flammes – laissaient entendre qu'ils avaient enlevé leurs scaphandres pressurisés, mais elle n'avait pas voulu le croire. En fait, ils ne s'en étaient pas complètement débarrassés : ils en tenaient des fragments déchiquetés, et ils avaient ôté de larges parties incurvées de leurs pectoraux, mais ils portaient toujours leurs gants métalliques et leur casque à plumet rose.

Elle admirait leur stratégie : à ces profondeurs du gobe-lumen, le scaphandre était plus ou moins superflu, mais d'un autre côté les Ultras auraient scrupule à déployer des armes à énergie contre les envahisseurs, même s'ils savaient qu'ils étaient à distance de sécurité du vide, ou des systèmes critiques pour le vaisseau. L'instinct qui les poussait à protéger leur propre vaisseau était trop profondément inscrit en eux, même quand il était menacé d'invasion. Et à bord d'un vaisseau comme le *Spleen de l'Infini* – dont chaque atome était connecté au système nerveux du capitaine –, cet instinct était d'autant plus fort. Ils avaient tous vu ce qui arrivait quand un accident infligeait une blessure au vaisseau ; ils avaient tous ressenti la douleur du capitaine.

Cruz s'avança dans la cursive.

— Lâchez vos armes ! ordonna-t-elle. Vous savez que vous ne pouvez pas résister.

— Lâchez vos armes vous-mêmes, rétorqua l'un des Adventistes.

Nous ne voulons que votre vaisseau. Personne ne sera blessé, et le vaisseau vous sera restitué.

— Vous auriez dû le demander plus gentiment, ironisa Cruz.

— Pourquoi ? Vous auriez accepté ?

— C'est peu vraisemblable, répondit-elle après un instant de réflexion.

— Alors je pense que nous n'avons plus rien à nous dire.

Le groupe de Cruz s'avança à une dizaine de mètres des Adventistes. Elle remarqua que l'un d'eux avait une main artificielle. Elle se souvenait de lui : Scorpio avait bien vérifié que la main ne contenait aucune bombe à antimatière.

— Dernier avertissement, dit-elle.

L'autre Adventiste lui lança une arme blanche. Elle tournoya dans l'air ; Cruz se plaqua à la paroi et sentit un souffle d'air bref, aigu, alors que l'arme lui frôlait la gorge et se fichait dans la cloison. Une autre arme fila dans l'air ; elle heurta sa cuirasse sans trouver de point faible.

— C'est bon. Fin de la partie. Force de pacification ! ordonna-t-elle en faisant signe à ses hommes d'intervenir. Débarrassez-moi de ça !

Ils passèrent devant elle, leurs baïonnettes et autres armes paralysantes prêtes à frapper. L'Adventiste à la main artificielle tendit le poing vers Cruz dans une attitude menaçante. Elle ne s'en inquiéta pas : l'examen de Scorpio avait montré que la main ne dissimulait ni projectile ni arme à rayon.

Le bout de l'index se sépara du reste du doigt, mais au lieu de tomber à terre il dériva lentement, à l'horizontale, comme un vaisseau spatial qui effectuerait un départ paresseux.

Cruz le regarda, pétrifiée. Le doigt accéléra, parcourut dix, vingt centimètres. Il s'approcha de son groupe, en tanguant légèrement, et bascula vers la droite au gré des mouvements de la main, comme s'il y était relié par un fil invisible.

Ce qui était la vérité, elle s'en rendait compte à présent.

— Une faux à monofilament ! hurla-t-elle. À terre, vite !

Ses hommes reculèrent devant les Adventistes alors que le bout du doigt commençait à décrire un cercle dans le plan vertical, comme mu par une volonté propre – en fait, la main de l'homme, qui exécutait des mouvements minimaux à la façon d'un chef d'orchestre flegmatique. Le cercle s'élargit, formant un anneau gris, flou, d'un mètre de large. À Chasm City, Orca Cruz avait vu les horreurs absolues dont ces faux étaient capables. Elle avait vu ce qui arrivait aux gens qui affrontaient des lignes de défense statiques, ou des faux circulaires comme celle à laquelle ils avaient affaire ici. Ce n'était pas joli. Mais ce qui l'avait le plus durablement frappée, plus que les cris,

plus que les cadavres hideusement amputés, sectionnés ou grotesquement remodelés qu'elles laissaient derrières elles, c'était l'expression, toujours la même, entrevue sur leur visage à l'instant où ils prenaient conscience de leur erreur. Ils étaient moins terrifiés ou choqués que *gênés*, comme s'ils se rendaient compte qu'ils allaient donner d'eux-mêmes un spectacle terrible, écoeurant.

— Reculez ! répéta-t-elle.

— Autorisation de tir demandée ! lança l'un des membres de son groupe.

Cruz secoua la tête.

— Pas encore ! Attendons d'être acculés.

Le disque ronflant de la faux avançait vers eux, émettant une note vibrante, haut perchée, presque musicale.

Scorpio essaya à nouveau, en grognant et en geignant, de faire passer son poids d'un pied sur l'autre pour se détacher du mur auquel il était épinglé. Il avait renoncé à appeler à l'aide. Les délégués adventistes n'étaient pas revenus, mais ils étaient toujours là : des bruits de bataille lui parvenaient, étouffés par le dédale des coursives, des canalisations et des cages d'ascenseur qui se renvoyaient les échos de cris et de hurlements. Il percevait aussi parfois la voix grave, plaintive, du vaisseau en réaction à l'agression. Aucun des dégâts que les Adventistes pouvaient lui occasionner avec leurs armes blanches ou leurs lance-flammes ne risquait d'endommager gravement le *Spleen de l'Infini*, qui avait survécu à l'attaque frontale d'une de ses propres armes secrètes. Mais une simple écharde pouvait provoquer une souffrance hors de proportion avec sa gravité réelle.

Scorpio se démena de plus belle, attisant le feu sauvage qui lui embrasait les épaules. Là... on aurait dit que quelque chose commençait à céder, non ? Mais était-ce lui ou les armes qui l'immobilisaient ?

Il essaya encore, perdit connaissance. Il revint à lui, plusieurs secondes, peut-être quelques minutes plus tard. Il était toujours cloué à la paroi, un goût métallique désagréable dans la bouche. Cela dit, il était encore vivant et – abstraction faite de la douleur – il ne se sentait pas beaucoup plus mal que quand Seyfarth l'avait épinglé là. Quand celui-ci s'était vanté de n'avoir atteint aucun de ses organes vitaux, il disait probablement vrai. Mais rien ne prouvait que Scorpio ne commencerait pas à se vider de son sang dès que l'arme serait retirée. Pourquoi la LS mettait-elle tellement de temps à le retrouver ?

Vingt soldats, se dit-il, ça pouvait faire beaucoup de dégâts, aucun doute là-dessus, mais ils ne pouvaient espérer s'emparer seuls de tout un vaisseau. Ils savaient depuis le début qu'ils n'avaient

aucune chance de faire passer en douce une puissance de feu suffisante à bord du *Spleen de l'Infini*, pas à cette époque où tout le monde était si chatouilleux sur les questions de sécurité. Or Seyfarth lui faisait l'effet d'un homme qui savait ce qu'il faisait, et il était très peu probable qu'il se soit porté volontaire pour une mission suicide.

Scorpio poussa un gémissement, non de douleur physique, mais de souffrance morale : il avait commis une terrible erreur. On ne pouvait pas lui reprocher d'avoir laissé monter les délégués à bord. Sur ce coup-là, on lui avait forcé la main, et s'il n'avait pas deviné la véritable nature de leur cuirasse, c'était parce qu'il ne connaissait pas le truc. Il n'en avait jamais entendu parler. Il avait bien scanné leurs scaphandres, mais il n'avait pas regardé les scaphandres proprement dits, il avait regardé à *travers*. Il aurait fallu les leur ôter et les examiner en laboratoire pour mettre en évidence les défauts de leurs cuirasses. Non : ce n'était pas là qu'il avait commis une erreur. C'était quand il avait donné l'ordre de lancer les moteurs. Il n'aurait vraiment pas dû. Pourquoi les Adventistes voulaient-ils voir les moteurs en poussée ? Ils avaient eu tout le temps d'observer le vaisseau quand il était en approche du système, si c'était ce qui les intéressait.

En fait, s'il avait bien compris, la mise à feu des moteurs était un signal envoyé à Hela. Ça voulait dire qu'ils étaient dans la place, qu'ils avaient réussi à franchir le barrage de la sécurité, et qu'ils amorçaient l'opération de prise de contrôle.

C'était le signal d'envoyer les renforts.

À l'instant où cette pensée se cristallisait dans sa tête, il entendit le vaisseau pousser un nouveau gémissement, mais très différent des précédents. On aurait dit une sorte de glas, le tintement désaccordé d'une très grosse cloche fêlée.

Scorpio ferma les yeux. Il savait exactement ce que c'était : l'alarme de la coque. Le *Spleen de l'Infini* était attaqué du dehors en même temps que de l'intérieur. Génial, se dit-il. Il y avait des jours où il se demandait s'il n'aurait pas mieux valu qu'il reste dans son caisson de cryosommeil. Ou pourquoi il avait survécu au dégel, tout compte fait.

Un instant plus tard, les lames acérées qui l'épinglaient au mur lui transmirent une vibration formidable : la structure entière du vaisseau s'ébrouait. Il poussa un hurlement et s'évanouit à nouveau.

Il fut réveillé par une douleur plus forte que jamais, et étrangement rythmée, comme s'il avait convulsé dans son sommeil. Mais ce n'était pas lui qui bougeait ; c'était la paroi qui s'enflait et se dégonflait, comme un énorme poumon qui aurait inspiré, exp...

Alors, de façon tout à fait inattendue, il se détacha et s'affala par terre, les membres étalés, la mâchoire inférieure baignant dans le mucus puant, répugnant, exsudé par le vaisseau. Les deux armes

tranchantes tombèrent à côté de lui. Il essaya de se mettre à genoux et se rendit compte avec stupéfaction qu'il pouvait faire pression avec ses bras sans que la douleur devienne deux ou trois fois plus intense. Il n'avait donc rien de cassé. Pas les bras, du moins.

Il se releva tant bien que mal, palpa ses blessures. Il saignait beaucoup, mais ce n'était pas le jaillissement du sang artériel. Il en allait probablement de même avec les blessures de sortie. Quant aux hémorragies internes, toujours possibles, il ne pouvait être sûr de rien, mais il s'en préoccuperait le moment venu.

Se demandant encore ce qui lui était arrivé, il remit un genou en terre et ramassa l'une des armes. C'était la première, le boomerang. Il reconnaissait la courbure de la cuirasse dont il était un fragment. Il le rejeta, flanqua un coup de pied dans l'autre et porta la main à sa ceinture. À travers des vagues de douleur, il saisit la poignée de la piézo-lame de Clavain. Il la sortit de son étui, appuya sur le bouton qui déclenchait l'effet piézo-électrique et sentit la vibration transmise à sa paume.

Dans la pénombre de la cursive, devant lui, quelque chose bougea.

— Scorio.

Il plissa les paupières, craignant à moitié de voir un autre Adventiste, espérant que c'était quelqu'un de la LS.

— Prenez votre temps, dit-il, ce qui semblait répondre aux deux éventualités.

— On a des problèmes, Scorp. De gros problèmes.

La silhouette sortit de l'obscurité. Scorio accusa le coup. *Lui*. Il ne s'attendait vraiment pas à ça...

— Capitaine, dit-il dans un souffle.

— J'ai cru comprendre que vous aviez besoin d'aide pour vous dégager de ce mur. Désolé d'avoir mis si longtemps.

— Mieux vaut tard que jamais, fit Scorio.

C'était une apparition du troisième type. Non, se dit Scorio, rectification : cette apparition méritait une nouvelle classification à elle toute seule. Ce n'était pas une simple altération locale de la structure du vaisseau, une reconfiguration d'une paroi ou une réaffectation temporaire de pièces de droïdes. Cette... chose était bien réelle, et distincte du vaisseau proprement dit. C'était un artefact bien concret : un scaphandre énorme, compliqué, servo-actif, un genre de golem. Et il était vide. La visière était relevée : le casque n'hébergeait qu'une ombre. La voix provenait d'un haut-parleur situé sous le menton du casque et qui servait normalement aux communications audio dans un environnement pressurisé.

— Ça va, Scorp ?

— Je ne suis pas encore fichu, fit-il en pressant la main sur sa

blessure. Et vous non plus, apparemment.

— C'était une erreur de les laisser monter à bord.

— Je sais, fit Scorpio en baissant les yeux sur ses drôles de brodequins. Je regrette.

— Ce n'était pas votre faute, répondit le capitaine. C'était la mienne.

Scorpio releva les yeux sur l'apparition, riva son regard aux ténèbres du casque : toute autre attitude aurait paru discourtoise.

— Et maintenant ? Ils font venir des renforts, c'est ça ?

— C'est leur plan, Scorp. Les vaisseaux ont commencé à attaquer. Je les ai pour la plupart esquivés, mais quelques-uns ont réussi à se faufiler entre les défenses de ma coque. Ils ont commencé à y faire des trous, et ça me fait un mal de chien.

— Et à part ça, comment ça va ? demanda Scorpio, en écho à sa question.

— Oh, ça va, c'est juste qu'ils commencent vraiment à m'exaspérer. Je pense qu'on a assez rigolé pour aujourd'hui. Vous ne trouvez pas ?

Scorpio hocha vigoureusement la tête, et étouffa un gémissement de douleur.

— Ils ont choisi le mauvais porcko pour faire mumuse.

L'immense scaphandre s'inclina vers lui, puis se détourna, ses énormes bottes faisant gicler le mucus boueux.

— Ils ont commis une plus grosse bourde en choisissant le mauvais vaisseau. Bon, on y va, faire quelques dégâts ?

— Ouais, répondit Scorpio avec un sourire pervers. À notre tour de rigoler.

Orca Cruz et son groupe avaient battu en retraite, le plus loin possible. Les deux Adventistes les avaient repoussés jusqu'à un nœud majeur de galeries et de cages d'ascenseur, une sorte de valve cardiaque dans l'anatomie du capitaine, qui donnait plus ou moins accès à toutes les autres parties du *Spleen*. Les Adventistes ne devaient pas arriver jusque-là. Ils n'étaient qu'une vingtaine – peut-être moins, à présent –, et ils ne pouvaient espérer obtenir qu'un contrôle transitoire, chancelant, sur de très petites zones du vaisseau, mais c'était à Cruz de limiter leur pouvoir de nuisance. Et si ça impliquait d'infliger de petites souffrances locales à John Brannigan, eh bien, tant pis.

— Allez, dit-elle. Désarmez-les. De petites décharges contrôlées. Je veux qu'il en reste assez pour les interroger.

Ses dernières paroles furent noyées par le rugissement soudain, furibard, des armes automatiques. Des traceurs esquissèrent des lignes

convergentes, brillantes, le long de la cursive. L'Adventiste à la main artificielle tomba, la jambe droite hachée par les impacts de balles. Le démon hurlant de la faux trancha un arc dans le sol et se figea. Un mécanisme de rétraction réenroula le monofilament sur lui-même, ramenant le bout de doigt vers le reste de la main.

L'autre Adventiste gisait sur le côté, dans le sang coulant de sa poitrine, sous les pièces restantes de son armure.

Le vaisseau gémit.

— Je vous avais prévenus, fit Cruz.

Son arme était encore froide, dans sa main. Elle n'avait pas tiré un coup de feu.

Le second Adventiste bougea, se griffa le visage avec la main, comme un homme qui essaie de chasser une abeille.

— Ne bougez pas ! fit Cruz en s'approchant prudemment. Ne bougez pas, et vous verrez peut-être la fin de la journée.

Il continua à se griffer la figure, se concentrant sur son œil. Il enfonça ses doigts dans son orbite, s'arracha l'œil et le tint entre son pouce et son index pendant un moment : un œil humain, d'une solidité vitreuse, ruisselant de sang – cruelle, horrible friandise...

— Je vous ai dit..., commença Orca Cruz.

Il écrasa son globe oculaire entre ses doigts, le réduisant en poussière. Des volutes de fumée jaune de chrome en émergèrent. Un instant plus tard, Cruz sentit le gaz innervant infiltrer ses poumons.

Elle n'eut pas besoin qu'on lui dise que ce serait mortel.

Du point de vue privilégié, protégé, de son donjon, le doyen étudiait l'avancement des manœuvres. Grâce aux caméras entourant Hela, il avait suivi en temps réel la prise de contrôle du vaisseau ultra, en tous les points de son orbite. La flamme de propulsion avait craché son étincelle révélatrice : le message de Seyfarth annonçant que la première phase de l'opération avait réussi. Il avait assisté au départ des vaisseaux de la Garde de la Cathédrale, puis à la réunion et à la coordination des escadres au-dessus d'Hela. De petits vaisseaux, fragiles, certes, mais nombreux. Des corbeaux pouvaient frapper un homme à mort.

Il n'avait pas d'informations sur l'avancement de la mission à l'intérieur du vaisseau. Si Seyfarth avait suivi son plan, les vingt membres de l'unité avancée avaient commencé leur attaque peu après que le signal avait été envoyé vers Hela. Seyfarth était un homme courageux : il devait savoir que ses chances de survie jusqu'à l'arrivée des renforts n'étaient pas excellentes. Mais c'était un surviveur. S'il était vraisemblable que certains membres de son unité resteraient sur le carreau, Quaiche doutait fort que Seyfarth lui-même figure au

nombre des victimes. Il était bien vivant, et il se battait encore, quelque part dans ce vaisseau.

Le doyen aurait donné n'importe quoi pour savoir ce qui se passait dans ce satané vaisseau à ce moment précis. Après tout ce temps passé à prévoir, à programmer cette folie, à y rêver, à lui faire prendre vie, il était frappé par l'énorme injustice qui l'empêchait de voir si les événements se déroulaient comme prévu. Il avait toujours éludé ce hiatus, dans son imagination : soit sa stratégie réussissait, soit elle ratait, et il n'y avait pas de raison de se torturer en ruminant ses incertitudes, voire en envisageant son échec.

À présent, il avait des doutes. Sur les écrans, le vaisseau était entouré par un halo de paillettes : des explosions. On aurait dit une forteresse sombre, menaçante, d'où on aurait tiré un feu d'artifice. Les défenses de la coque opposaient une résistance inattendue aux escadres. La plupart des bâtiments ultras étaient munis d'armes défensives, et Quaiche n'était pas très surpris de constater qu'elles étaient déployées. Mais l'ampleur des défenses, leur rapidité et leur efficacité le laissaient pantois. Et si les forces qui avaient pris pied à l'intérieur du bâtiment rencontraient les mêmes difficultés ? Et si Seyfarth était mort ? Et si tout capotait, inéluctablement, catastrophiquement ?

Son lit médicalisé émit un tintement : un message arrivait. Il activa une commande de sa main tremblante.

— Quaiche, dit-il.

— La Garde de la Cathédrale au rapport, fit une voix étouffée, presque couverte par l'électricité statique. Les incursions des unités de relève trois et huit ont échoué. On nous annonce que la coque a été percée. Pas de perte de pression significative. Les escadrilles de renforts sont maintenant à bord du *Spleen de l'Infini*. Tentative de rendez-vous en cours avec les éléments de la force d'attaque avancée.

Quaiche poussa un soupir. Il était déçu, au fond. Évidemment, tout se passait comme prévu, mais – évidemment aussi – ça se révélait un peu plus difficile que prévu. Enfin, c'était la nature de toutes les missions qui en valaient un peu la peine, et le succès final ne faisait aucun doute.

— Tenez-moi au courant, dit-il.

Les deux silhouettes dépareillées – l'énorme scaphandre vide du capitaine et la forme enfantine du porcko – se dirigeaient en pataugeant dans le mucus vers le théâtre des opérations. Ils empruntaient des coursives et des passages qui n'avaient jamais été complètement réhabilités en prévision d'une occupation humaine : envahis par les rats-droïdes, puants à cause des effluents et des

toxines, plongés dans des ténèbres de crypte, parfois trouées par une lueur anémique, crachotante. Scorpio ne savait plus où il était. Ils se trouvaient dans des sections du vaisseau qui lui étaient rigoureusement étrangères, empruntant des écrouilles obscures et des ouvertures secrètes. Et plus la visite guidée se prolongeait, plus il était frappé par l'absence de tout ce qui traduisait généralement la réalité d'une quelconque autorité à bord : systèmes électriques et hydrauliques bricolés tant bien que mal, flèches de direction lumineuses peintes au pochoir. Là, tout était anatomique. Il comprit qu'ils se déplaçaient dans des sections que le capitaine était seul à connaître, le long de corridors privés qu'il avait dû hanter seul. C'était sa chair et son sang, se dit Scorpio, il en faisait ce qu'il voulait.

Le porcko ne se faisait pas d'illusion : le capitaine n'était pas réellement, physiquement là. Le scaphandre n'était qu'une façon de focaliser son attention. À tous les autres points de vue, le capitaine était toujours aussi omniprésent, l'environnant dans tous les recoins de son architecture. Scorpio aurait préféré un mannequin doté d'un visage plutôt qu'un scaphandre vide, mais c'était toujours mieux que de se retrouver seul. Il avait été grièvement blessé par le chef des Adventistes, et il savait que tôt ou tard il éprouverait le choc différé de ces blessures. Avec quelle force, il l'ignorait. Il en aurait ri, vingt ans auparavant. Aujourd'hui, il avait du mal à prendre quoi que ce soit à la légère. Et pourtant, il avait l'impression que cette espèce de compagnie lui permettait de retarder le moment de payer l'addition. Laissez-moi quelques heures, c'est tout, se disait-il. Juste le temps de régler ce bordel.

Quelques heures, c'était tout ce qu'il demandait. Tout ce qu'il lui fallait.

— Scorp, il y a un problème dont nous devrions discuter avant qu'il ne soit trop tard.

— Capitaine ?

— J'ai une certaine chose à faire avant que ça ne devienne impossible. Nous sommes venus ici en réponse aux instructions d'Aura, dans l'espoir de trouver un moyen de lutter efficacement contre les Inhibiteurs. Quaiche et les Shifteurs ont toujours été au cœur du problème. C'est pour ça que nous avons envoyé Aura sur Hela, il y a neuf ans. Elle devait réunir des informations, infiltrer les cathédrales en rentrant par la petite porte, sans qu'on soupçonne ses relations avec nous. C'était un bon plan, Scorp ; le meilleur que nous avions à l'époque. Mais nous ne devons pas oublier Haldora proprement dite.

— Personne ne l'oublie, lui assura Scorpio. Aura pense déjà avoir réussi à établir le contact avec les ombres, par l'intermédiaire de ce scaphandre. Ça devrait nous suffire pour le moment, non ?

— Ça nous aurait suffi si les Adventistes ne nous avaient pas joué un tour de cochon. Or nous n'avons aucune action sur le scaphandre : c'est Quaiche qui en fait ce qu'il veut, et nous ne pouvons plus avoir confiance en lui. Il est temps de passer à l'étape supérieure. Nous ne pouvons placer tous nos espoirs dans cette ligne de négociation.

— Alors on lance le pack d'instruments, comme prévu ?

— Le pack n'a jamais été prévu que comme une manœuvre de diversion. Il est probable que les instruments ne nous apprendront rien qu'Aura ne nous ait déjà dit. Tôt ou tard, il faudra dégainer l'artillerie lourde.

Pendant un instant, Scorpio oublia sa souffrance.

— Alors, à quoi pensez-vous ?

— Nous devons savoir ce qu'il y a à l'intérieur d'Haldora, répondit le capitaine. Nous devons voir derrière le camouflage et nous ne pouvons pas nous permettre de rester là, les bras ballants, en attendant la prochaine éclipse.

— L'arme secrète, fit Scorpio, devinant les intentions du capitaine. Vous voulez l'utiliser, c'est ça ? Tirer dans cette planète, et voir ce qui se passera ?

— Je vous l'ai dit : je crois, en effet, qu'il est temps de sortir l'artillerie lourde.

— C'est la dernière que nous ayons. Faites en sorte que ça marche, capitaine.

Il tourna vers Scorpio l'ouverture noire de son casque.

— Je ferai de mon mieux, dit-il.

C'est alors que le capitaine ralentit son allure. Le porcko s'arrêta et s'abrita derrière sa grosse masse.

— Il y a quelque chose devant, Scorp.

Scorpio scruta les ténèbres.

— Je ne vois rien.

— Je le sens, mais je n'ai pas de caméras, ici. Il va falloir que j'aille voir ça avec le scaphandre.

Ils tournèrent au coin d'une légère courbe, se frayant un chemin dans un nœud de galeries entrecroisées. Soudain, ils se retrouvèrent dans une partie du vaisseau que Scorpio crut reconnaître – l'une des galeries par lesquelles il avait emmené les Adventistes, le jour même. Des bras de lumière fixés aux parois distillaient une lumière sépia, morne.

— Il y a des cadavres, ici, Scorp. Et ça ne sent pas bon.

Le scaphandre avança à grands pas, pataugeant dans des fluides innommables. Les cadavres étaient des masses vagues, à moitié enfouies dans le mucus et l'ombre. La lumière frontale du scaphandre

s'alluma, jouant sur les formes. Des rats-droïdes effarouchés fuirent devant la lumière.

— Ce ne sont pas des Adventistes, remarqua Scorpio.

Le scaphandre s'agenouilla à côté du cadavre le plus proche.

— Vous les reconnaissez ?

Scorpio s'accroupit en grimaçant, poignardé par les douleurs jumelles qui lui étreignaient la poitrine. Il retourna le corps qui se trouvait près du capitaine, palpa le bandeau de cuir grossier qui lui cachait l'œil.

— Orca Cruz...

Sa propre voix lui parut détachée, factuelle. Elle est morte, pensa-t-il. Cette femme qui t'a été loyale pendant plus de trente années de ta vie est morte ; cette femme qui t'a aidé, protégé, s'est battue pour toi et t'a fait rire avec ses histoires est morte, et elle est morte à cause de tes erreurs, de ta connerie. Tu l'as abandonnée, tu n'as pas vu clair dans les plans des Adventistes. Et tout ce que tu es capable de ressentir, c'est l'impression qu'on a piétiné une chose qui t'appartenait...

Il y eut un sifflement de pistons et de servo-mécanismes. Les monstrueux gantelets du scaphandre qui était le capitaine lui tapotèrent doucement le dos.

— Tout va bien, Scorp. Je sais ce que vous éprouvez.

— Je ne ressens rien.

— C'est ce que je veux dire. C'est trop tôt. Trop soudain.

Scorpio regarda les autres cadavres, tous des membres de la LS. Leurs armes avaient disparu, mais aucun n'avait l'air blessé. Il n'oublierait pas de sitôt l'expression du visage de Cruz.

— C'était une femme bien, dit-il. Elle est restée avec moi alors qu'elle aurait pu se bâtir un petit empire à Chasm City. Elle ne méritait pas ça. Aucun d'eux ne méritait ça.

Il s'obligea à se redresser et s'adossa à la paroi. D'abord Lasher, lors de l'expédition vers Resurgam. Ensuite Blood, à qui il avait dit adieu, probablement pour toujours. Et maintenant Cruz : son dernier, son précieux lien avec sa vie à Chasm City, dont il ne se souvenait déjà qu'à moitié.

— Je ne sais pas pour vous, capitaine, dit-il, mais là, je commence à mal le prendre.

— Moi, ça fait déjà un moment, répondit le scaphandre vide.

Le combat faisait toujours rage dans le *Spleen de l'Infini*. Mais lentement, le sort se tournait contre les forbans adventistes. Partout, dans le vaisseau, les derniers éléments de la Garde de la Cathédrale avaient été interceptés par les défenses de la coque ou s'étaient

enfonceés dans les entrailles du vaisseau. Ça avait fait des dégâts : on repérait des cratères et des cicatrices fraîches dans le paysage déjà tourmenté de la coque. Les petits vaisseaux qui avaient atteint le gros et s'y étaient ancrés – avec des grappins explosifs, des tampons époxy, des harpons-fusées et des engins de forage – ressemblaient à des tiques mécaniques à moitié incrustées dans la chair d'un animal monstrueux. Partout ailleurs, des épaves fracassées étaient incrustées dans les crevasses et les replis du *Spleen de l'Infini*, des panaches de fluides et de vapeur filtraient dans le vide. D'autres bâtiments avaient été éventrés avant d'atteindre le gobe-lumen, et leurs carcasses calcinées, mâchurées, suivaient le gigantesque vaisseau en orbite autour d'Hela. Aucun renfort additionnel n'avait été lancé de la lune : l'assaut devait être total, submergeant, et toutes les unités de Gardes de la Cathédrale, à l'exception de quelques-unes, avaient été mobilisées pour la première vague.

Les rares éléments qui tentaient encore la manœuvre d'accostage devaient savoir que leurs chances de succès étaient minces. La résistance était plus forte que prévu : ces satanés Ultras avaient minimisé la puissance de leurs armes défensives ; c'était bien la première fois. Mais les éléments réguliers de la Garde étaient d'une loyauté indéfectible envers la cathédrale ; ils étaient liés par le sang à l'ordre adventiste. La doctrine quachéiste coulait dans leurs veines, aussi puissante qu'au premier jour, et pour eux, battre en retraite était littéralement impensable. Ils n'avaient pas besoin de connaître le but de leur mission pour comprendre qu'elle était d'une importance cruciale pour le doyen.

Uniquement préoccupés de trouver une retraite sûre, aucun d'eux ne remarqua qu'une porte s'ouvrait dans la coque du *Spleen*. Ce n'était qu'une écharde de lumière jaune dans les accrétions gothiques du capitaine. La porte avait l'air minuscule, mais c'était seulement à cause de l'échelle étourdissante du bâtiment proprement dit.

Quelque chose en émergea, se déplaçant avec l'autonomie fluide, déterminée, d'une machine. Ça ne ressemblait pas vraiment à un vaisseau spatial, pas même au genre d'engins balourds qu'on utilisait pour les transferts de bord à bord. On aurait plutôt dit une curieuse sculpture abstraite : une juxtaposition irréaliste de capots blindés, vert bronze, sans fenêtres et parfaitement lisses, comme si on les avait sculptés dans le savon ou le marbre. La chose était nichée dans une nacelle noire, une ébauche géodésique, munie de trappes d'accès, de propulseurs et de systèmes de navigation et de visée.

C'était une amie secrète, une arme de classe infernale. Il y en avait quarante, autrefois ; c'était la dernière. La science qui leur avait donné le jour, les principes inhérents à sa conception puis à sa construction étaient sûrement moins avancés que ceux des dernières

additions à l'arsenal du *Spleen*, comme les mines-ballons ou les armes hypométriques. Personne n'en aurait jamais la certitude. Mais ce qui était sûr, c'est que les nouvelles armes étaient des instruments d'une précision chirurgicale, et l'arme secrète avait encore son utilité.

Elle sortit complètement de la trappe. Autour de la nacelle, des fusées crachèrent des langues de flamme blanc-bleu. Leur lumière illumina le *Spleen de l'Infini* et projeta une lumière crue sur les formes noires des derniers vaisseaux de la Garde.

Personne ne s'en aperçut.

L'arme secrète pivota, sa nacelle se positionna dans l'axe d'Haldora, puis elle accéléra, s'éloignant du *Spleen de l'Infini*, du combat, et de la face éraflée d'Hela.

Vasko et Khouri se trouvaient dans le donjon grouillant de miroirs. Vasko parcourut la pièce du regard. Elle était plus ou moins telle qu'ils l'avaient laissée. Le doyen était toujours allongé sur son lit médicalisé, placé au même endroit. Rashmika était assise devant la même petite table, sur laquelle était posé un joli service à thé de porcelaine. Vasko observa attentivement ses réactions, se demandant si elle avait recouvré la mémoire. Il ne pouvait pas croire que la vue de sa mère ne provoquait aucune réaction chez elle. Même si elle ne se souvenait pas de tout, il y avait des choses qu'on n'oubliait pas, se disait-il.

Mais si Rashmika avait eu la moindre réaction, elle lui avait échappé. Elle inclina simplement la tête vers lui, comme elle l'aurait fait pour saluer n'importe quel visiteur.

— Vous êtes seuls ? demanda le doyen Quaiche.

— Nous sommes venus en éclaireurs, répondit Vasko. Nous ne voyons pas l'intérêt de débarquer à plusieurs douzaines avant d'avoir estimé les possibilités d'hébergement.

— Je vous ai dit que nous avons toute la place disponible, répondit le doyen. Pour tous les délégués que vous voudrez nous envoyer.

Rashmika prit la parole :

— Ils ne sont pas fous, Doyen. Ils savent ce qui arrivera d'ici quelques heures.

— La traversée vous inquiète ? demanda-t-il, comme si ces craintes étaient ridicules.

— Disons que nous préférierions l'observer d'une certaine distance, répondit Vasko. C'est légitime, non ? Rien dans notre accord ne stipule que nous devons absolument rester à bord de la Morwenna. Après tout, si nous ne voulons pas que nos délégués soient présents, c'est nous qui en pâtissons.

— Je suis quand même déçu, fit Quaiche. J'espérais que vous voudriez partager ce moment avec moi. Le spectacle sera beaucoup moins impressionnant de loin.

— Je n'en doute pas un instant. D'un autre côté, comme ça, vous serez tranquille pour apprécier ça en direct. Nous ne voudrions pas interférer avec un événement sacré, conclut-il en choisissant soigneusement ses mots.

— Je ne considérerais pas cela comme une intrusion, répondit le doyen. Enfin, si c'est ce que vous voulez... Je ne peux pas vous en empêcher. Mais nous sommes encore à douze heures de la traversée. Il n'y a pas d'urgence.

— Vous êtes inquiet ? demanda Khouri.

— Pas le moins du monde, répondit Quaiche. Ce pont a été placé là pour une raison précise. Je l'ai toujours su.

— Il y a l'épave d'une autre cathédrale, au fond du gouffre, reprit Vasko. Ça ne vous inquiète pas du tout ?

— Ça me dit que la foi du doyen de cette cathédrale était défaillante, répondit Quaiche.

Le communicateur de Vasko vibra. Il porta son bloc-poignet à son oreille, écouta attentivement. Il fronça les sourcils, se retourna et murmura quelque chose à l'oreille de Khouri.

— Un problème ? demanda Quaiche.

— Des soucis à bord du vaisseau, répondit Vasko. Je ne sais pas exactement quoi, mais on dirait que ça a un rapport avec vos délégués.

— Mes délégués ? Et quels problèmes pourraient-ils poser ?

— On dirait qu'ils essaient de s'emparer du vaisseau, répondit Vasko. Vous n'êtes évidemment pas au courant, n'est-ce pas ?

— Eh bien, maintenant que vous m'en parlez..., fit Quaiche avec une très médiocre parodie de sourire... il se pourrait que j'en aie une idée.

L'une des portes du donjon s'ouvrit à la volée. Six gardes adventistes en uniforme rouge entrèrent, armés jusqu'aux dents et l'air de savoir se servir de leur arsenal.

— Je regrette d'être obligé d'en arriver là, fit Quaiche, alors que les gardes faisaient signe à Vasko et à Khouri de s'asseoir en face de Rashmika. Mais j'ai vraiment besoin de votre vaisseau et franchement, il n'y avait pas beaucoup de chances que vous me le donniez, hein ?

— Mais nous avons un accord ! s'exclama Vasko. Nous vous avons offert notre protection !

— L'ennui, c'est que ce n'est pas de protection que j'ai besoin, rétorqua Quaiche, le métal étincelant de son écarteur d'yeux lançant des éclairs. C'est de propulsion.

Rashmika eut le pressentiment que quelque chose était sur le point de s'immiscer dans sa tête. Elle avait appris à identifier une sensation spécifique, juste avant que les ombres ne lui parlent : un faible picotement d'intrusion neurale, la vague impression que quelque part, dans un vieux manoir hanté, une porte venait de s'ouvrir.

Elle se prépara mentalement, consciente de la présence de la poupée d'acier, consciente de l'aisance avec laquelle les ombres pouvaient entrer dans son crâne et en ressortir.

[Rashmika, écoute-moi. Ne réagis pas. Ne fais pas plus attention à moi que tu ne ferais attention à un étranger.]

Rashmika formula une réponse muette, comme si elle avait toujours eu cette faculté, comme si elle était née avec.

Qui êtes-vous ?

[Je suis l'autre femme de cette pièce.]

Malgré elle, Rashmika jeta un coup d'œil en direction de la femme, Khouri. Elle était impassible : ni hostile, ni même désagréable ; rigoureusement inexpressive. Elle aurait aussi bien pu regarder un mur, et non Rashmika.

Vous ?

[Oui, Rashmika. Moi.]

Que venez-vous faire ici ?

[Je suis venue t'aider. Les souvenirs te reviennent ? Tous, ou une partie seulement ?]

Tout haut, Vasko disait :

— La propulsion, doyen ? Que voulez-vous dire ? Vous voulez que notre vaisseau vous emmène quelque part ?

— Pas exactement, non, répondit Quaiche.

Rashmika essaya de ne pas regarder la femme et de se concentrer sur les hommes.

Je ne me souviens pas de grand-chose. Juste que je ne suis pas d'ici. Les ombres m'ont déjà trouvée. Vous êtes au courant, pour les ombres, Khouri ?

[Un peu. Pas autant que toi.]

Vous pouvez répondre à mes questions ? Qui m'a envoyée ici ? Qu'étais-je censée faire ?

[C'est nous qui t'avons envoyée ici.]

Du coin de l'œil, Rashmika vit que la femme avait une infime inclinaison de tête : l'affirmation silencieuse, discrète, que c'était vraiment sa voix que Rashmika entendait.

[Mais c'est toi qui l'avais décidé. Il y a neuf ans, Rashmika, tu nous as dit que nous devions t'envoyer sur Hela, et te confier à une autre famille.]

Mais pourquoi ?

[Pour recueillir des informations, pour en apprendre le plus possible sur Hela et les Shifteurs, de l'intérieur. Pour entrer en contact avec le doyen.]

Et pourquoi ?

[Parce que le doyen était la seule façon d'accéder à Haldora. Nous pensions qu'Haldora était la clé, le seul moyen d'accéder aux ombres. Nous ne savions pas qu'il l'avait déjà fait. C'est toi qui nous l'as appris, Rashmika. Tu as trouvé le raccourci.]

Le scaphandre ?

[C'est pour ça que nous sommes venus. Et pour toi, évidemment.]

Quel qu'ait pu être votre plan, c'est mal parti. Nous avons un problème, non ?

[Tu n'as rien à craindre. Rashmika. Il ne sait pas qu'il y a un lien entre nous.]

Et s'il l'apprend ?

[Nous te protégerons. Je te protégerai, quoi qu'il arrive. Tu as ma parole.]

Elle regarda la femme dans les yeux, au risque que Quaiche s'en aperçoive.

Et pourquoi vous souciez-vous de moi ?

[Je suis ta mère, Rashmika.]

Redites-moi ça en me regardant dans les yeux.

Khouri s'exécuta. Et Rashmika eut beau scruter son visage avec intensité, à la recherche de la moindre indication de mensonge, elle ne remarqua rien. Elle supposa que Khouri disait la vérité.

Il y eut un choc, une impression violente de déni, mais pas aussi forte que Rashmika aurait pu s'y attendre. Elle avait déjà, à ce moment-là, des doutes sur son prétendu passé. Les ombres et le chirurgien général Grelier, évidemment, l'avaient déjà convaincue qu'elle n'était pas née sur Hela, et que les gens des malterres de Vigrid ne pouvaient pas être sa vraie famille. Restait un vide qui attendait d'être comblé par des faits, et non une vérité à remplacer par une autre.

C'était donc ça. Elle avait encore bien des souvenirs à retrouver, mais l'essentiel était là : elle était un agent des Ultras – et plus précisément de ces Ultras-là –, et on l'avait envoyée sur Hela en mission de renseignement. Sa mémoire avait été effacée, et à la place elle avait une série de vagues clichés génériques de sa vie sur Hela. C'était comme un décor de théâtre : assez convaincant pour faire illusion, pourvu qu'on n'y regarde pas de trop près. Mais quand les ombres lui avaient parlé de son faux passé, elle avait vu ce qu'étaient en réalité ses souvenirs du temps jadis.

La femme disait être sa mère. Rashmika n'avait pas de raison d'en douter – son visage ne trahissait pas d'indication qu'elle mentait, et elle savait déjà que sa prétendue mère des malterres était une mère adoptive. Elle éprouvait de la tristesse, une impression de perte, mais aucunement de trahison.

Elle formula une pensée :

Je pense que vous êtes bien ma mère.

[Tu ne te souviens pas de moi ?]

Je ne sais pas. Un petit peu. Je me souviens de quelqu'un comme vous, je crois.

[Que faisais-je ?]

Vous étiez dans un palais de glace. Vous pleuriez.

Des volutes de fumée bleu-gris serpentaient dans la coursive, se tortillant au gré des changements de pression. Des plaies suintantes dans les parois et le plafond exsudaient des rideaux boueux de fluides. Non loin de là, dans le vaisseau, le capitaine Seyfarth entendait des cris et le crépitement d'armes à feu automatiques, ponctué par le jappement occasionnel d'une arme à rayon. Il se livra à une sorte de course de haies entre les cadavres, écrasant des membres et des têtes dans le mucus qui lui arrivait à la cheville et qui semblait suinter de tous les niveaux du vaisseau. Une main gantée de métal était crispée sur la poignée improvisée d'un couteau de lancer tiré de la cuirasse qu'il portait à son arrivée. Le couteau était déjà ensanglanté – Seyfarth estimait avoir tué trois Ultras et en avoir gravement blessé deux autres –, mais il espérait enrichir son arsenal. Devant chaque cadavre, il s'arrêtait, le retournait à coups de pied, vérifiant les mains et les ceintures à la recherche d'une arme quelconque. Un slug-gun aurait parfaitement fait l'affaire.

Seyfarth était tout seul, isolé des membres de son groupe qui n'avaient pas été massacrés et qui exploraient une partie ou une autre du vaisseau. Tout se passait comme prévu. Sur les vingt membres du premier groupe d'infiltration, il aurait été très étonné que plus d'une demi-douzaine aient survécu à l'abordage du vaisseau. Évidemment, il s'était compté parmi les rescapés probables. Ce n'était pas, ça n'avait jamais été une mission suicide. Juste une opération aux probabilités de survie médiocres pour la plupart des individus concernés. Le groupe d'infiltration n'avait pas besoin de faire de vieux os ; son rôle se bornait à signaler si le vaisseau valait la peine que les vaisseaux de la Garde s'en emparent. S'ils arrivaient à démanteler les activités défensives à bord du vaisseau, créant des poches de confusion interne, tant mieux. Mais une fois le signal envoyé, le fait que l'équipe de Seyfarth survive ou non n'aurait pas une grande influence sur la suite des événements.

En réalité, les opérations se déroulaient relativement bien, se dit-il. Selon les informations – fragmentaires et pas tout à fait fiables – dont il disposait, l'assaut groupé avait essuyé une résistance plus sérieuse que prévu. Il y avait eu du déchet. Mais Seyfarth avait vu très large, afin que les pertes probables ne mettent pas en cause la réussite de l'opération. Son succès reposait sur le choc et la terreur induite :

sur ce point, Seyfarth n'avait de leçons à recevoir de personne. Et les échos des tirs qui retentissaient dans le vaisseau lui confirmaient que des éléments de la deuxième vague avaient bel et bien réussi à s'introduire dans le *Spleen de l'Infini*, avec les slug-guns qu'ils n'auraient jamais pu faire passer en douce devant le porcko.

Ses pieds heurtèrent quelque chose.

Seyfarth s'agenouilla. L'odeur le fit grimacer. Il retourna le cadavre, faisant sortir du mucus brunâtre où il gisait une hanche détrempée sur laquelle il repéra l'éclat terni d'un slug-gun.

Seyfarth s'en empara, le secoua pour égoutter le mucus, vérifia le chargeur : plein. C'était une arme rudimentaire, faite à la chaîne avec du métal de mauvaise qualité, mais elle ne comportait pas de composants électroniques qui auraient pu souffrir de l'immersion dans les exsudais du bord. Seyfarth l'essaya en tirant dans une paroi. La balle arracha un gémissement au vaisseau. Maintenant qu'il y réfléchissait, le vaisseau gémissait pas mal, ces temps derniers – plus que ne le justifiaient des bruits structurels. Ce qui l'inquiéta vaguement, l'espace d'un instant.

Un instant seulement.

Il envoya promener son couteau, content de sentir peser dans sa main le lourd slug-gun. Il fallait du courage pour monter à l'assaut armé seulement de couteaux et de quelques gadgets, mais il avait toujours su que, s'il arrivait à s'emparer d'une véritable arme à feu, il irait jusqu'au bout.

C'était comme la fin d'un mauvais rêve.

— Vous allez quelque part ?

La voix venait de derrière lui. Ce qui n'était tout simplement pas possible : il n'avait cessé de surveiller ses arrières, et personne ne le suivait quand il s'était agenouillé dans la coursive pour récupérer le slug-gun. Seyfarth était un bon soldat : il n'était pas du genre à laisser ses arrières à découvert pendant plus de quelques secondes.

Or la voix avait l'air toute proche. Et très familière, en plus.

Il se retourna lentement, en tenant le slug-gun contre sa hanche.

— Je pensais m'être occupé de vous, dit-il.

— Je suis quelqu'un dont il faut beaucoup s'occuper, répondit Scorio.

Il était planté là, désarmé, sans même un slug-gun. Derrière lui, tel un adulte au-dessus d'un petit enfant, se dressait la carcasse vide d'un scaphandre spatial. Seyfarth eut un retroussis de la lèvre qui trahissait son incompréhension. Le porcko avait dû se dissimuler dans l'obscurité et faire le mort. Mais cet immense scaphandre ? Seyfarth ne voyait pas comment il aurait pu passer devant sans le remarquer, ou comment le scaphandre aurait pu jaillir du bout de la coursive pendant les quelques secondes où il avait eu le dos tourné.

— Il y a un truc, hein ? fit Seyfarth.

— Si j'étais vous, je lâcherais ce flingue, fit le porcko.

Le doigt de Seyfarth se crispa sur la détente. Une partie de lui mourait d'envie de faire voler en éclats ce bâtard à tête de cochon. Une autre partie avait envie de comprendre pourquoi il pensait avoir le droit de lui parler sur ce ton.

— Je t'avais épinglé au mur pour que tu sèches, fit Seyfarth.

Pas d'erreur : c'était bien son porcko. Il reconnaissait les blessures aux endroits où il l'avait cloué à la paroi.

— Écoutez-moi, fit le porcko. Posez ce flingue, qu'on discute. Il y a des choses que j'aimerais bien savoir. Par exemple, pourquoi Quaiche veut mon vaisseau.

Seyfarth porta un doigt à son casque, comme si ça le démangeait.

— C'est lequel de nous deux qui tient le flingue, cochon ?

— C'est vous.

— Exact. Je voulais juste vérifier que tu y voyais clair. Maintenant, écarte-toi de ce scaphandre et agenouille-toi dans cette merde, d'où tu n'aurais jamais dû sortir.

Le porcko le regarda, la lumière faisant briller le blanc de ses yeux.

— Sinon ?

— Sinon, il y aura du cochon à bouffer ce soir au mess.

Le porcko esquissa un mouvement dans sa direction. Un simple geste, mais pour Seyfarth, ça suffisait. Il y avait des questions auxquelles il aurait aimé avoir une réponse, mais elles attendraient. Quand ils se seraient emparés du vaisseau, ils auraient tout le temps de se livrer à des investigations scientifiques. En fait, ça lui fournirait une occupation.

Il pressa la détente. Il ne se passa rien. Furieux, imaginant que le flingue s'était enrayé, Seyfarth jeta un coup d'œil à son arme.

Ce n'était pas l'arme qui posait un problème. Le problème, c'était son bras : deux piques avaient *poussé* dessus. Deux piques qui avaient jailli d'une paroi, traversé son avant-bras et émergé de l'autre côté, leurs pointes acérées ruisselantes d'un rouge rubis.

Seyfarth sentit la douleur arriver, les piques racler les os et les tendons. Il ravala la souffrance, regarda le porcko en montrant les dents.

— Joli..., essaya-t-il de dire.

Les piques se rétractèrent, et l'on entendit un affreux bruit de succion lorsqu'elles ressortirent de son bras. Seyfarth les regarda, fasciné, épouvanté, réintégrer la paroi lisse.

— Lâchez-ce-flin-gue, répéta le porcko en articulant comme s'il s'adressait à un débile mental.

Le bras de Seyfarth trembla. Il pointa le canon vers le porcko et le

scaphandre, fit un dernier effort pour presser la détente. Quelque chose n'allait vraiment pas du tout, dans son bras. Son index eut un spasme et tapota pathétiquement la détente comme un ver accroché à un hameçon.

— Je vous aurai averti, fit le porcko.

Tout autour de Seyfarth, des piques jaillirent des parois, du sol et du plafond. Il les sentit s'enfoncer en lui, le figeant sur place. Il lâcha l'arme qui tomba, ricochant dans l'entrelacs d'aiguilles métalliques.

— Ça, c'est pour Orca, fit Scorpio.

Après cela, tout alla très vite. Le contrôle que le capitaine avait sur ses transformations locales parut s'affirmer et se raffiner à chaque élimination. C'était parfois assez écoeurant à contempler. Mais il devait être infiniment plus démoralisant pour les Adventistes de voir soudain le vaisseau prendre vie et se retourner contre eux ! Ça devait leur faire un sacré choc de voir des surfaces murales, des planchers et des plafonds apparemment fixes se mettre en mouvement pour les écraser, les transpercer, les démembrer et les étouffer. Quelle atroce angoisse ils devaient éprouver en voyant les fluides qui couraient à travers le vaisseau – les fluides que les pompes à mucus s'efforçaient de contenir – se muer soudain en instruments liquides de mort, surgir sous pression, noyer des hommes qui n'en pouvaient mais, pris dans les chausse-trappes que le capitaine avait précipitamment créées. La noyade ne devait pas figurer parmi les causes de mort subite envisagées par des gens qui étaient nés et avaient toujours vécu sur Hela. Enfin, se disait Scorpio, c'était la vie : pleine de vilaines petites surprises.

La roue avait tourné, pour les Adventistes ; ils étaient à présent en très très mauvaise posture. Scorpio sentit ses forces redoubler, il puisait dans des réserves inattendues – les dernières. Il savait qu'il le paierait cher par la suite, mais pour le moment, c'était si bon de repousser l'ennemi, de faire – comme l'avait promis le capitaine – « quelques dégâts ». Le slug-gun à canon scié n'était pas adapté aux pattes du porcko, mais il en aurait fallu davantage pour l'empêcher de tirer avec. Il finit par le troquer contre un boser fabriqué à bord du vaisseau spécialement pour les porckos. Et là, comme il se plaisait à le dire à Chasm City, « ça arrachait dru ».

« N'hésitez pas à mettre le paquet, lui avait dit le capitaine. Je peux encaisser quelques désagréments par-ci, par-là. »

En s'enfonçant dans les profondeurs du vaisseau, selon les directives du capitaine, il tomba bientôt sur des agents survivants de la Ligue de Sécurité. Ils étaient commotionnés, perdus, désorganisés, mais en le voyant ils se rendirent compte que le vaisseau n'était pas

encore tombé entre les mains des Adventistes et reprirent le dessus. Et quand ils surent que le capitaine était avec eux, ils se déchaînèrent. La nature du combat changea d'une minute à l'autre. Il ne s'agissait plus de conserver le contrôle du vaisseau, mais d'écraser les rares poches de résistance adventistes qui subsistaient dans les secteurs du vaisseau où le capitaine n'avait qu'un contrôle limité.

— Je pourrais les tuer, maintenant, dit-il à Scorpio. Je ne peux reconfigurer ces parties de moi-même, mais je peux les dépressuriser, ou les inonder. Ça prendrait juste un petit peu plus longtemps que d'habitude. Ou alors, je pourrais tourner l'arme hypométrique contre eux...

— À l'intérieur de vous-même ? demanda Scorpio, en se souvenant de ce qui s'était passé la dernière fois, au cours de l'exercice de calibrage.

— Je ne le ferais qu'en dernière extrémité.

Scorpio referma sa prise sur le boser. Son cœur cognait contre ses côtes, sa vue et son ouïe ne s'étaient pas améliorées depuis son réveil.

Mais rien de tout ça n'avait d'importance.

— Je vais leur régler leur compte, dit-il. Vous en avez assez fait pour aujourd'hui, capitaine.

— Je vous laisse faire, convint le scaphandre en reculant dans une ouverture parfaitement formée qui venait d'apparaître dans la paroi.

Et qui se rescella. Comme si le capitaine n'avait jamais été là.

Dans l'espace, hors du *Spleen de l'Infini*, l'attention protéiforme du capitaine était en partie mobilisée par les déplacements de l'arme secrète. Alors même que le combat faisait rage au milieu de lui et qu'il reprenait peu à peu le contrôle, il s'occupait de l'arme. Il n'était pas question de la déployer en vain. Pendant des années, il avait transporté en lui les quarante armes de classe infernale, les protégeant contre tout risque de vol ou de déprédation. Sa transformation était bien moins complète qu'aujourd'hui, mais il avait toujours ressenti un lien très fort avec ces armes qui avaient joué un rôle tellement central dans son histoire récente. Il en était responsable. Et puis, elles avaient été les jouets chéris de l'ex-Triumvira, Ilia Volyova. Il avait conservé une grande tendresse pour elle, malgré ce qu'elle lui avait fait. Tant qu'il garderait le souvenir d'Ilia – qui avait toujours trouvé le temps de venir lui parler, même quand il était on ne peut moins communicatif –, il ne la trahirait pas en faisant un mauvais usage du dernier de ses sombres jouets.

Les données téléométriques de l'arme secrète lui parvinrent par l'intermédiaire de multiples canaux sécurisés. Le capitaine avait déjà

disposé de petites caméras-satellites espionnes autour de lui pendant l'assaut des Gardes de la Cathédrale. Ce même essaim d'yeux lui procurait à présent une communication continue avec l'arme, alors que le *Spleen de l'Infini* passait de l'autre côté d'Hela.

Du point de vue de l'arme secrète, Haldora occupait à présent la moitié du ciel. La géante gazeuse était un monstre rayé de chimies exotiques primitives, froides et suintantes. Ses bandes de couleur étaient tellement larges qu'on aurait pu y plonger un monde rocheux. Elle avait l'air très réelle, en vérité : tous les capteurs de l'arme secrète renvoyaient exactement les informations auxquelles on pouvait s'attendre à proximité d'une géante gazeuse. Ils flairaient la puissance cruelle de son champ magnétique, détectaient la grêle dure des particules chargées entraînées par ce champ. Même à ce grossissement extrême, les tourbillons et les panaches de l'atmosphère avaient l'air absolument convaincants.

Le capitaine avait suivi les conversations des hommes dont il avait la charge, leurs spéculations concernant l'énigme d'Haldora. Il savait ce qu'ils s'attendaient à trouver derrière ce faux monde : un mécanisme de transmission de signaux entre des réalités adjacentes, des univers entiers papillonnant comme des rubans, les mondes-branes adjacents dans cette réalité dimensionnelle supérieure de l'espace fondamental : une sorte de radio, capable de se focaliser dans le murmure de gravitons. Les détails, pour l'instant, n'avaient pas d'importance. Tout ce qu'ils voulaient, c'était entrer en contact aussi vite que possible avec les entités de l'autre côté. Le scaphandre de Morwenna était l'un des moyens possibles – peut-être le plus simple, puisqu'il était déjà ouvert –, mais on ne pouvait pas compter dessus. Si Quaiche le détruisait, il faudrait qu'ils trouvent un autre moyen d'entrer en contact avec les ombres. Quaiche avait attendu une éclipse pour envoyer sa sonde dans la planète. Ils n'avaient plus le temps d'attendre.

L'éclipse, ils devaient la provoquer afin d'exposer la machinerie, de la mettre en lumière.

L'arme commença à ralentir, adoptant sa position de tir. À l'intérieur, de graves préparatifs étaient en cours. Des processus physiques mystérieux s'amorçaient : des séquences de réactions, ténues au départ, mais montant crescendo vers une cascade irréversible. La conscience aux commandes du dispositif s'était installée dans un état de calme acceptation. Après tant d'années d'inaction, elle allait enfin faire ce pour quoi elle avait été créée. La perspective de mourir au cours du processus ne l'alarmait pas le moins du monde. Elle éprouvait seulement une microscopique étincelle de regret à l'idée qu'elle était la dernière de son espèce, et qu'aucune de ses pareilles ne serait présente pour assister à sa furieuse

proclamation.

C'était la seule chose que leurs maîtres humains n'avaient jamais comprise : les armes secrètes étaient monstrueusement vaniteuses.

Scorpio était assis à la table de conférence, les sourcils froncés. Autour de lui, une poignée de seniors. Valensin s'occupait de ses blessures. Un petit matériel chirurgical tellement antique et vénérable qu'il aurait mérité d'être exposé dans un musée était étalé devant lui, sur un drap taché de sang : bandes, scalpels, ciseaux, aiguilles, flacons de pommades antiseptiques. Le docteur avait déjà découpé une partie de sa vareuse, dévoilant les blessures jumelles à l'endroit où les dagues de l'Adventiste l'avaient cloué à la paroi.

— Vous avez eu de la chance, dit Valensin lorsqu'il eut nettoyé le sang séché et commencé à enduire les plaies avec un baume adhésif. Il savait ce qu'il faisait. Il ne voulait probablement pas votre mort.

— Et vous voudriez que je fasse des bonds de joie ? Allez-y, dites-moi que j'ai eu de la chance de me retrouver embroché sur un mur, tant que vous y êtes !

— Tout ce que je dis, c'est que ça aurait pu être pire. À mon avis, ils avaient pour ordre de faire le minimum de victimes.

— Allez dire ça à Orca...

— D'accord, le gaz innervant, c'était un coup de malchance. Ils étaient manifestement disposés à tuer, mais en l'occurrence, on aurait dit qu'ils considéraient leur mission comme sacrée, une sorte de croisade. L'épée ne devait être utilisée qu'en dernier ressort. Il est vrai qu'ils devaient quand même se douter qu'ils ne pourraient pas faire autrement que de verser le sang.

Urton se pencha sur la table. Elle avait un bras en écharpe, une belle ecchymose violette sur la joue droite, mais à part ça, elle était indemne.

— La question, c'est : « Et maintenant ? » Scorp, nous ne pouvons pas rester ici, les bras croisés. Nous devons rendre la monnaie de sa pièce à Quaiche.

Le porcko tiqua alors que Valensin rapprochait deux lambeaux de peau en les pinçant et fixait une longueur de ruban adhésif en travers.

— Cette pensée m'a effleuré l'esprit, je vous l'assure.

— Et alors ? demanda Jaccottet.

— Rien ne me ferait plus plaisir que de balancer toutes nos armes défensives sur cette cathédrale, et de réduire cette saloperie en un tas de gravats fumants. Mais ce n'est pas possible, pas tant que Vasko et Khouri seront à bord.

— Si nous pouvions leur envoyer un message, poursuivit Urton, ils pourraient passer à l'action. Ils pourraient au moins trouver un moyen de se mettre en sûreté...

Scorpio poussa un soupir. Pourquoi fallait-il que ça lui tombe

dessus, lui qui était le plus mal placé pour prévoir les choses ? Pourquoi fallait-il que ce soit à lui qu'incombe la responsabilité de détecter les problèmes ?

— Il ne s'agit pas de nous venger, dit-il. Croyez-moi, je suis un grand partisan de la vengeance. C'est moi qui ai inventé le mot « représailles »...

Il s'interrompt et reprit son souffle pendant que Valensin passait à son autre épaule, découpant sa vareuse de cuir pour pouvoir nettoyer la blessure.

— Mais nous sommes venus ici dans un but précis. Je ne sais pas pourquoi Quaiche avait besoin de notre vaisseau, et on dirait que les Adventistes survivants n'en ont pas la moindre idée non plus. À mon avis, nous sommes tombés dans un jeu d'influence local, probablement en rapport avec les ombres. Si tentant qu'il puisse être de faire payer ça à Quaiche, ce serait la pire chose que nous pourrions faire au regard de notre mission. Nous devons encore prendre contact avec les ombres, et la voie la plus rapide pour ça passe par un scaphandre d'acier qui se trouve dans la cathédrale Notre-Dame de Morwenna. C'est là-dessus qu'il faut que nous nous concentrons, les gars, pas sur le fait de flanquer à Quaiche le coup de pied dans le cul qu'il mériterait amplement pour avoir essayé de nous entuber. Nous aurons tout le temps de le faire par la suite, une fois que nous serons entrés en contact avec les ombres. Croyez-moi, ce sera notre priorité absolue. Et moi, je me ficherais pas mal de faire le moins de victimes possible...

Personne ne dit mot pendant un moment. Un ange passa dans la salle. Ça rappela quelque chose à Scorpio, mais il ne retrouva pas tout de suite ce que c'était. Et quand ça lui revint, ce fut une sorte de choc : Clavain. C'était le même silence chaque fois que le vieil homme achevait une de ses harangues.

— Nous pourrions quand même donner l'assaut à la cathédrale, fit Urton, tout bas. Nous avons le temps. Nous avons subi des pertes, mais nous avons encore des navettes opérationnelles. Qu'en dites-vous, Scorp : un raid ciblé sur la Morwenna, on arrive, on fonce, on s'empare du scaphandre et de nos hommes ?

— Ce serait dangereux, objecta l'un des autres membres de la LS. Khouri et Malinin ne sont pas seuls à bord. Il y a aussi Aura. Et si Quaiche la soupçonnait d'être des nôtres ?

— Il ne soupçonnera rien, fit Urton. Il n'a aucune raison.

Scorpio échappa à Valensin le temps de soulever sa manche et d'inspecter les ruines de plastique et de métal de son bloc-poignet. Il ne se souvenait pas quand il l'avait endommagé, de même qu'il ne se rappelait pas d'où venaient toutes les plaies et bosses qu'il avait reçues en plus de ses blessures aux épaules.

— Que quelqu'un établisse la communication avec la cathédrale,

dit-il. Je veux parler au responsable.

— Vous ne nous aviez pas habitués à négocier comme ça, dit Urton. Vous disiez que ça ne vous avait jamais rapporté que des déceptions.

— L'ennui, fit Scorpio en acquiesçant sombrement, c'est qu'il y a des moments où on ne peut pas faire autrement.

— Là, vous vous trompez, fit Urton. Ce n'est pas une façon de régler les problèmes.

— Alors que le fait de laisser ces vingt Adventistes mettre les pieds à bord, si, peut-être ? J'avoue que ce n'était pas une idée très inspirée...

— Ils ont échappé à vos mesures de sécurité, confirma Urton.

— Je n'ai pas pu les examiner aussi sérieusement que je l'aurais voulu.

Urton parcourut ses compagnons du regard.

— Écoutez, nous vous sommes reconnaissants de ce que vous avez fait pour nous aider à reprendre le contrôle. Profondément reconnaissants. Mais maintenant que la situation est normalisée, ne vaudrait-il pas mieux que...

Le vaisseau gémit. Quelqu'un fit glisser un communicateur sur le lac sombre de la table. Scorpio l'attrapa, le passa à son poignet et appela Vasko.

Quand Grelier entra dans le donjon, il lui fallut un instant pour appréhender la scène qui lui tombait sous les yeux. La pièce semblait plus ou moins telle qu'il l'avait quittée, sauf qu'un petit détachement de Gardes de la Cathédrale surveillait deux invités, un homme et une femme plus âgée. Les visiteurs – manifestement venus du vaisseau ultra, se dit-il – le regardaient comme s'ils attendaient une explication. Grelier passa la main dans sa tignasse blanche et appuya sa canne au chambranle de la porte. Il aurait eu bien des choses à dire, mais il n'arrivait pas à comprendre ce qui se passait.

— Je m'en vais deux heures, et quand je reviens, les portes de l'enfer se sont ouvertes, commenta-t-il.

— Asseyez-vous, ordonna le doyen.

Grelier ignora la suggestion. Il fit ce qu'il faisait généralement quand il entrait dans le donjon : il s'occupa des yeux du doyen. Il ouvrit l'armoire à pharmacie murale et en sortit son attirail habituel de cotons-tiges et de produits.

— Pas tout de suite, Grelier.

— Le plus tôt serait pourtant le mieux, répondit-il. L'infection ne va pas guérir magiquement parce que vous n'avez pas le temps de la traiter.

— Où étiez-vous, Grelier ?

— Les choses urgentes d'abord, fit le chirurgien général en se penchant sur le doyen pour inspecter les points où les griffes de l'écarteur d'yeux s'ancraient dans la peau délicate de ses paupières. C'est peut-être mon imagination, mais j'ai eu l'impression que l'atmosphère était un tout petit peu lourde, quand je suis entré...

— L'idée que ma cathédrale va franchir le gouffre ne les enthousiasme pas vraiment.

— Moi non plus, fit Grelier. Mais je n'ai pas un canon dans les reins.

— C'est plus compliqué que ça.

— Je vous crois, dit-il en se félicitant comme jamais d'avoir fait en sorte que son appareil soit prêt à décoller instantanément. Bon, quelqu'un va m'expliquer ce qui se passe ? Ou bien c'est un nouveau jeu de salon, et j'ai droit à vingt questions ?

— Il a pris notre vaisseau d'assaut, expliqua l'homme.

Grelier lui jeta un coup d'œil en continuant à tamponner les yeux

du doyen.

— Pardon ?

— La délégation adventiste était un stratagème, reprit l'homme. Ils ont été envoyés pour prendre le contrôle du *Spleen de l'Infini*.

— *Le Spleen de l'Infini...*, répéta Grelier. C'est curieux, je n'arrête pas d'entendre ce nom.

Ce fut au tour de l'homme d'être intrigué.

— Comment ça ?

— Vous êtes déjà venus ici, non ? Il y a neuf ans ?

Les deux prisonniers échangèrent un coup d'œil discret, qui ne risquait pourtant pas d'échapper à Grelier, lequel s'attendait à une réaction.

— Vous avez une longueur d'avance sur moi, remarqua Quaiche.

— Je pense que nous avons tous une longueur d'avance les uns sur les autres, chacun d'un certain point de vue, rétorqua Grelier.

Il passa sous la paupière du doyen un coton-tige qui revint tout jaune de pus.

— C'est vrai, ce qu'il dit, à propos des délégués qui se seraient emparés de son vaisseau ?

— Il n'a aucune raison de mentir, répondit Quaiche.

— C'est vous qui avez manigancé tout ça ?

— J'avais besoin de leur vaisseau, fit Quaiche du ton d'un enfant surpris à voler des pommes.

— Ça, nous le savons. Pourquoi, sans cela, auriez-vous passé tout ce temps à chercher le meilleur appareil ? Mais ils vous ont fourni le bâtiment, alors où est le problème ? Il fallait le leur laisser, si vous vouliez qu'ils vous protègent.

— La protection n'a jamais été le vrai problème.

Grelier se figea, le coton-tige toujours coincé sous la paupière du doyen.

— Ah non ?

— Je voulais un vaisseau, répondit Quaiche. N'importe lequel, pourvu qu'il soit en raisonnablement bon état et que ses moteurs marchent. Je ne prévoyais pas d'aller très loin avec.

— Je n'y comprends rien, avoua Grelier.

— Je sais pourquoi, intervint l'homme. Ou du moins, je pense en avoir une bonne idée. Il s'agit d'Hela, n'est-ce pas ?

— Quoi, Hela ? fit Grelier en le regardant.

— Il va prendre notre vaisseau et le poser sur cette planète. Quelque part, près de l'équateur, j'imagine. Il a probablement déjà construit un terrain d'atterrissage, ou une sorte de berceau.

— Un berceau ? répéta Grelier d'une voix blanche.

— Une fosse, rectifia Quaiche comme si ça expliquait tout.

Grelier songea aux ressources en hommes et en matériel

détournées de la Voie Permanente, à la flotte d'engins de travaux publics que Rashmika lui avait décrite. Il savait maintenant à quoi elle avait été employée. Elle devait être en route vers la fosse – puisque fosse il y avait –, pour en achever la construction.

— Juste une question, fit Grelier. Pourquoi ?

— Il veut y poser le vaisseau, répondit l'homme. Le poser sur Hela, la coque orientée vers l'ouest, dans l'axe de l'équateur. Puis il le verrouillera afin qu'il ne puisse plus bouger.

— Mais pour quelle raison ? demanda Grelier.

— Vous verrez bien quand je mettrai les moteurs à feu, répondit Quaiche, incapable de se contenir. Alors vous comprendrez. Tout le monde comprendra.

— Il va changer la rotation d'Hela, poursuivit l'homme. Il va utiliser les moteurs du vaisseau pour verrouiller Hela en rotation synchrone autour d'Haldora. Ça ne changera pas beaucoup la longueur du jour – de douze minutes, c'est tout. C'est bien ça, n'est-ce pas. Doyen ?

— Un deux-centième, confirma Quaiche. Ça paraît facile, mais les mondes, même les petits mondes comme Hela, ont besoin de beaucoup de modifications. J'ai toujours su qu'il me faudrait un gobe-lumen pour y parvenir. Réfléchissez : si ces moteurs peuvent propulser un vaisseau d'un million de tonnes à un poil de la vitesse de la lumière, j'imagine qu'ils pourront modifier d'une douzaine de minutes la longueur de la journée d'Hela.

— Ce que Dieu n'a pas bien fait, vous allez l'arranger... C'est ça, hein ? fit Grelier en récupérant son coton-tige.

— Ne me donnez pas une illusion de grandeur, fit Quaiche d'un ton moralisateur.

Le bloc-poignet de Vasko émit une tonalité. Il le regarda, n'osant pas bouger.

— Répondez, fit Quaiche d'un ton égal. Comme ça, nous saurons tous comment la situation évolue.

Vasko s'exécuta. Il écouta attentivement le rapport, puis il ôta son bloc-poignet et le tendit à Grelier.

— Écoutez vous-même, dit-il. Je pense que ça devrait vous intéresser.

Grelier examina le bracelet un instant, les lèvres pincées dans une expression de méfiance.

— Bon, je crois que je vais prendre cet appel, dit-il enfin.

Il écouta la voix qui émanait du bracelet, prononça quelques mots, soigneusement pesés, écouta les réponses, en hochant occasionnellement la tête, arqua ses sourcils blancs comme neige dans une parodie d'étonnement, haussa les épaules et rendit l'objet à Vasko.

— Alors ? demanda Quaiche.

— La Garde de la Cathédrale n'a pas réussi à s'emparer du vaisseau, dit-il. Tous les hommes ont été massacrés, y compris les renforts. J'ai eu une agréable conversation avec le porcko qui commande les opérations à bord du vaisseau. Il m'a fait l'effet d'un garçon raisonnable. Pour un porcko.

— Non, souffla Quaiche. Seyfarth m'avait donné sa parole. Il m'avait dit qu'il avait les hommes pour y arriver. Il n'a pas pu échouer.

— Eh bien, il faut croire qu'il s'était un peu avancé...

— Que s'est-il passé ? Qu'y avait-il à bord de ce vaisseau que Seyfarth ignorait ? Une armée entière ?

— Ce n'est pas ce que dit le porcko.

— Il a raison, intervint Vasko. C'est le vaisseau lui-même qui a fichu vos plans à l'eau. Il n'est pas comme les autres, intérieurement. Il a des idées bien arrêtées. Il n'a pas apprécié votre intrusion.

— Ce n'était pas comme ça que ça devait se passer..., gémit Quaiche.

— Je crois que vous avez des soucis, fit Grelier. Le porcko a dit qu'ils étaient sur le point de s'emparer de la cathédrale par la force.

— Ils m'ont piégé, fit Quaiche, voyant enfin clair.

— En réalité, fit Grelier, comme si une idée importante venait de lui revenir, la situation n'est pas aussi mauvaise que vous le pensez.

Il se pencha sur le doyen, puis regarda les trois personnes assises autour de la table.

— Nous avons encore un moyen de pression, voyez-vous.

— Ah bon ? fit Quaiche.

— Rendez-moi ce bracelet.

Vasko s'exécuta. Grelier eut un sourire et parla dans le bloc-poignet :

— Salut. Vous êtes le porcko ? Ravi de vous parler à nouveau. J'ai des nouvelles pour vous. Nous tenons la fille. Si vous voulez la récupérer en un seul morceau, vous avez intérêt à prendre note de nos instructions.

Puis il rendit le bracelet au doyen.

— Vous êtes en ligne, dit-il.

Scorpio entendait à peine le filet de voix, sec et mince comme du papier. Il leva la main pour faire taire ses compagnons et plissa les paupières, luttant contre la douleur lancinante de ses blessures. Valensin remballait déjà ses instruments chirurgicaux et ses onguents dans le linge ensanglanté.

— Quelle fille ? Je ne vois pas..., fit Scorpio.

La réponse du doyen Quaiche fit un bruit d'ongles raclant une plaque de métal.

— Elle se fait appeler Rashmika Els. Son vrai nom, je ne le connais pas, et il ne m'intéresse pas. Ce que je sais, c'est qu'elle est arrivée sur Hela à bord de votre vaisseau, il y a neuf ans. Nous avons fait le rapprochement. Du coup, bien des choses se mettent en place.

— Vraiment ?

La voix changea. L'autre homme, le chirurgien général, avait repris la parole :

— Je ne sais pas exactement comment vous vous y êtes pris, dit-il, mais je suis impressionné. Des souvenirs refoulés, de l'autosuggestion... qu'est-ce que c'était ?

— Je n'ai pas la moindre idée de ce que vous racontez.

— L'affaire de la gendarmerie de Vigrid.

— Mais qu'est-ce que vous racontez ?

— La fille devait être programmée pour émerger de sa coquille. Il fallait un déclencheur. À moins qu'elle n'ait su, au bout de huit ou neuf ans, à un niveau inconscient, qu'elle avait passé assez de temps parmi les villageois des malterres et qu'elle devait amorcer la phase suivante de l'infiltration : s'introduire au plus haut niveau de notre ordre même. Pourquoi, je n'en sais rien, mais je suis assez enclin à penser que vous, vous le savez.

Scorpio ne dit rien. Il le laissa poursuivre.

— Elle devait attendre l'arrivée d'un moyen de rejoindre la Voie Permanente, puis vous faire signe qu'elle était en route, afin que vous sachiez que vous deviez ramener votre vaisseau des profondeurs glacées de l'espace. C'était une question de timing : la réussite de vos

négociations avec le doyen dépendait des informations privilégiées qui vous étaient fournies par la fille. Elle a dans la tête des machines qui ressemblent beaucoup aux implants conjoincteurs, mais je doute que vous puissiez les lire depuis l'orbite. Alors il fallait un autre signal, qui ne pouvait pas vous échapper. La fille a fait sauter un entrepôt d'explosifs, c'est ça ? Le sabotage a attiré l'attention de la gendarmerie. Je ne crois pas qu'elle ait seulement conscience de l'avoir fait elle-même : elle a probablement agi dans un état voisin du somnambulisme, en réponse à des instructions profondément enfouies. Après quoi elle a obéi à un besoin irréprouvable de partir de chez elle et de gagner les cathédrales. Elle s'était concocté un prétexte : la quête d'un frère depuis longtemps disparu, alors même que toutes les fibres de sa raison auraient dû lui dire qu'il était mort et enterré. En attendant, vous aviez reçu votre signal. Toutes les chaînes d'information locales avaient parlé du sabotage. Vous aviez sans doute les moyens de les intercepter, même loin d'Hela. J'imagine que la nouvelle comportait un code, la date et l'heure, peut-être, afin que vous ne puissiez douter que c'était bien l'œuvre de votre espionne.

Scorpio comprit qu'il n'avait aucune raison de continuer à bluffer.

— Je constate que vous accomplissez votre tâche avec beaucoup de sérieux, dit-il.

— Ma tâche... de sang. Mais je vois ce que vous voulez dire.

— Vous touchez à un cheveu de sa tête, et je vous pulvérise.

— Nous n'avons aucune intention de lui faire du mal, répondit le chirurgien général avec un sourire dans la voix. D'ailleurs, je crois que je vais plutôt vous passer le doyen. Il a une proposition intéressante à vous faire...

— Une proposition, en effet, reprit la voix ténue, comme si quelqu'un soufflait dans un roseau. Je m'apprêtais à prendre votre vaisseau par la force parce que je n'aurais jamais pensé avoir un moyen de pression sur vous. Il semble que la force ait échoué. Je suis étonné, je le répète : Seyfarth m'avait assuré du succès. Franchement, ça n'a plus d'importance maintenant que je tiens la fille. Il est évident qu'elle revêt une grande importance pour vous. Vous allez donc faire ce que je veux, et mes agents n'auront pas besoin de lever le petit doigt.

— J'écoute, fit Scorpio. Que voulez-vous ?

— Je vous ai dit que je voulais vous louer votre vaisseau. Comme preuve de ma bonne foi, et de ma grande mansuétude, cet arrangement tient toujours. Je vais utiliser votre vaisseau comme bon me semble, et je vous le rendrai avec ses occupants et son infrastructure plus ou moins intacts.

— Plus ou moins, releva Scorpio.

— Ne finissez pas avec moi, porcko. Je suis plus vieux, plus laid,

et croyez-moi, ce n'est pas une formule de style.

Scorpio entendit sa propre voix comme si elle sortait d'une autre bouche :

— Que voulez-vous ?

— Regardez Hela, répondit Quaiche. Je sais que vous avez positionné des caméras-espions sur la totalité de votre orbite. Braquez-les sur ces coordonnées et dites-moi ce que vous voyez.

L'image mit quelques secondes à se matérialiser sur le compad de Scorpio. Ils virent alors un trou rectangulaire, nettement creusé dans le sol. On aurait dit une tombe fraîche. Les coordonnées renvoyaient à une partie d'Hela qui se trouvait dans la zone éclairée, mais le fond du trou était quand même dans l'ombre, une ombre ponctuée d'une succession de projecteurs industriels. D'après l'échelle superposée à l'image, la fosse devait faire cinq kilomètres de longueur et presque trois de largeur. La hauteur des parois était de deux kilomètres environ. Trois d'entre elles étaient revêtues d'un matériau gris, rugueux, et montaient selon un angle légèrement évasé par rapport à la base. Elles étaient garnies de gradins et de rampes d'accès, et des fenêtres étaient visibles entre des panneaux d'appareillage industriel et de cabines pressurisées. Autour des parois supérieures de la tranchée, Scorpio voyait des plaques rétractées, découpées pour s'encastrent les unes dans les autres. Dans les profondeurs ténébreuses, on devinait d'énormes mécanismes soulignés d'ombres baroques par les projecteurs : des choses qui évoquaient des pinces de homard prêtes à saisir leur proie, ou des molaires aplaties : les composants mobiles d'un harnais à la taille, gigantesque, du *Spleen de l'Infini*. Il voyait les rails et les vérins montés sur des pistons qui lui permettraient de se verrouiller autour de la coque d'à peu près n'importe quel gobe-lumen – dans les limites du raisonnable.

La quatrième paroi de la fosse – l'un des petits côtés – menait en pente beaucoup plus douce vers la plaine environnante. À voir comment les ombres de la surface tombaient sur le fond, il était évident que la tranchée était parallèle à l'équateur d'Hela.

— Vous avez reçu le message ? demanda Quaiche.

— Bien reçu, répondit Scorpio.

— C'est une fosse faite pour supporter la masse de votre bâtiment, et l'empêcher de s'échapper, même en poussée.

Scorpio nota la façon dont l'arrière du harnais pouvait être relevé ou abaissé afin de permettre d'ajuster avec précision l'inclinaison de la coque. Il voyait déjà le *Spleen de l'Infini* dans cette tranchée, épinglé là comme lui-même avait été cloué au mur.

— Et que voulez-vous en faire. Doyen ?

— Vous n'avez pas encore compris ?

— J'ai la comprenette un peu lente. C'est chromosomique.

— Alors je vais vous expliquer. Vous allez freiner Hela pour moi. Je vais utiliser votre vaisseau comme un frein, pour mettre ce monde en synchronisation parfaite avec Haldora.

— Vous êtes fou.

Scorpio entendit un bruit de crécelle, sec, désincarné. Un rire qui évoquait de vieilles brindilles qu'on aurait secouées dans un sac.

— Je suis un fou, mais un fou qui détient une chose dont vous avez salement envie. On négocie ? Vous avez soixante minutes à partir de maintenant. D'ici une heure exactement, je veux que votre vaisseau soit verrouillé dans cette casemate. J'ai déjà calculé une trajectoire d'approche qui minimisera les tensions latérales de la coque. Si vous la suivez, il n'y aura qu'un minimum de dégâts et de désagréments. Vous voulez la voir ?

— Bien sûr que je...

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Une violente embardée ébranla le vaisseau, qui fut éjecté hors de son orbite. Les anciens se cramponnèrent instinctivement à la table. Le paquet d'instruments chirurgicaux de Valensin glissa sur le plateau et tomba à terre. La carcasse du vaisseau poussa des gémissements et des hurlements de protestation qui évoquaient les craquements d'immenses et antiques arbres malmenés par une tempête.

Ils descendaient. Le capitaine l'avait décidé.

Scorpio lança hargneusement quelques paroles dans son bloc-pognet :

— Quaiche, écoutez-moi ! On peut s'arranger ! Vous pouvez utiliser notre vaisseau, nous sommes déjà en route pour vous rejoindre, mais il faut que vous fassiez une chose pour moi en échange...

— Vous pourrez récupérer la fille quand nous n'aurons plus besoin de votre vaisseau.

— Je ne vous demande pas de nous la rendre maintenant. Mais je voudrais que vous arrétiez la cathédrale. Ne lui faites pas franchir le pont.

— J'aimerais bien, vraiment, fit une voix aussi désincarnée qu'une fumée. Mais j'ai bien peur qu'il ne soit trop tard.

Dans le noyau de l'arme secrète, la cascade de réactions avait franchi un point de non-retour. Des processus physiques exotiques frémissaient, bouillonnaient, comme du lait qui déborde. Aucune intervention concevable, en dehors de la destruction violente de l'arme, ne pouvait maintenant l'empêcher de tirer. Les ultimes vérifications furent effectuées, c'est-à-dire que le système fut ajusté, vérifié, réajusté et revérifié un nombre incalculable de fois. Les

processus en spirale se poursuivirent : une sorte de reflet devint une étincelle, qui devint à son tour une bille d'énergie nue, laquelle commença à s'enfler. La boule de feu devint encore plus grosse, avalant les mécanismes de confinement, couche après couche. Des capteurs microscopiques, massés autour de la sphère en expansion, enregistrèrent des tempêtes d'événements au niveau corpusculaire. L'espace-temps lui-même commença à se recroqueviller et à s'incurver, comme le bord d'un parchemin qu'on aurait tenu trop près d'une flamme. La sphère engloutit la dernière enveloppe de confinement et continua à se dilater. L'arme sentit que des parties d'elle-même étaient dévorées de l'intérieur : c'était en même temps glorieux et glaçant. Au cours des derniers moments de son existence, elle réassigna les fonctions du volume entourant la sphère en expansion, confiant une partie croissante de son contrôle conscient à ses couches extérieures. La sphère continuait à se dilater, mais elle commençait maintenant à se déformer, à s'allonger dans une certaine direction, en conformité exacte avec les prévisions. Une force dévastatrice fonça vers l'avant comme une lance, défonçant une moelle de strates abandonnées, faisant à l'arme l'effet d'un pal d'acier glacé. La pointe s'étendit au-delà de son blindage, au-delà de la nacelle, vers la face d'Haldora.

La sphère en expansion avait à présent englouti quatre-vingts pour cent du volume de l'arme secrète. Les ondes de choc se ruaient vers la surface de la géante gazeuse : en quelques nanosecondes, l'arme cesserait d'exister, à l'exception d'un nuage étincelant au bout d'un de ses rayons.

Elle était presque à court d'espace de traitement viable. Elle commença à rejeter des fonctions cognitives supérieures, se débarrassant de parties d'elle-même. Elle fit cela avec une étrange discrimination, soucieuse de préserver un minuscule noyau d'intelligence jusqu'au dernier moment possible. Il n'y avait plus de décisions à prendre ; rien à faire, qu'attendre la destruction. Mais elle devait le savoir : elle devait rester assez longtemps consciente pour s'assurer qu'elle avait joué son rôle.

Quatre-vingt-quinze pour cent de l'arme secrète étaient maintenant transformés en une boule fulminante, un feu d'enfer photo-leptonique. Ses systèmes cognitifs étaient étalés en une couche mince, atténuée, réduite à sa peau même : une croûte, un vernis bientôt craquelé, calciné, pétrifié par l'onde de choc de plus en plus rapide de l'explosion. Son intelligence mécanique dévala l'échelle cognitive jusqu'à ce qu'il n'en subsiste qu'un sentiment obstiné, bactérien, de sa propre existence, et du fait qu'elle était là dans un but précis.

La lumière jaillit à travers le dernier millimètre de blindage. À cet

instant, les premiers retours d'images leur parvenaient d'Haldora. Les caméras fixées sur la peau de l'arme secrète relayaient les données vers la mare rabougrie de conscience qui était tout ce qui restait d'une intelligence naguère affûtée, et qui allait en s'amenuisant.

Le rayon avait effleuré la planète. Et il lui arrivait quelque chose, qui s'étalait à partir du point d'impact selon une onde de distorsion optique.

La conscience se ratatina et cessa d'être. Elle s'autorisa, pour finir, une vague exaltante d'autoconsommation qui allait en s'amenuisant.

Dans les profondeurs de la cathédrale Notre-Dame de Morwenna – dans l'immense hall de la Puissance Motrice –, plusieurs événements se produisirent presque instantanément. Un éclair de lumière intense inonda la salle à travers les étroites meurtrières incolores des hublots utilitaires situés au-dessus des manchons d'accouplage. Glaur, le chef d'équipe, cligna des yeux, aveuglé par les images résiduelles de l'éclair – les formes énormes, roses et vertes, des systèmes de propulsion gravées sur sa rétine en négatif –, quand la machinerie perdit sa synchronisation habituellement impeccable : il eut, l'espace d'un vertigineux battement de cœur, l'impression que le cisaillement complexe, aérien, des tiges, des valves et des compensateurs se désassemblait et disloquait tout ce qui se trouvait à proximité, le réduisant en un amalgame sanglant de métal et de chair.

Mais l'instant passa : les régulateurs et les amortisseurs firent leur office, rendant au mouvement son rythme syncopé habituel. Il y eut des gémissements et des couinements de protestation mécanique – assourdissants, pénibles – alors que des centaines de tonnes de métal en mouvement compensaient les contraintes des manchons, des valves et des rotules, mais rien ne se détacha ou ne vola vers lui. Glaur remarqua alors que les boîtiers de sécurité clignotaient sur le réacteur, de même que les voyants du servo-contrôle de la propulsion principale.

L'onde de désorganisation avait été amortie et contrôlée dans le hall de la Puissance Motrice, mais ces machines ne composaient qu'une partie de la chaîne, et l'onde se propulsait toujours. En une demi-seconde, elle franchit la barrière étanche de la paroi et se retrouva dans le vide. Un observateur qui aurait regardé la Morwenna de loin aurait vu les mouvements coulés habituels des arcs-boutants perdre leur coordination. Glaur n'avait pas besoin d'être à l'extérieur : il savait exactement ce qui allait se passer, il le voyait d'ici, avec la précision d'un plan coté. Il tendit même la main vers une poignée avant d'avoir consciemment décidé de le faire.

La Morwenna tituba. D'énormes masses de machinerie en

mouvement – normalement contrebalancées de telle sorte que la marche de la cathédrale ne produisait qu'un infime balancement même au sommet de la Tour de l'Horloge – furent complètement déséquilibrées. La cathédrale bascula d'un côté, puis de l'autre. L'effet fut catastrophique, affolant, comme prévu : le basculement provoqua un nouveau frémissement dans les mécanismes de propulsion, et le processus se répercuta avant même que le premier déséquilibre ait été amorti.

Glaur serra les dents, se cramponna. Il regarda le plancher basculer par degrés entiers, horribles. Des sirènes se déclenchèrent ; des signaux d'alarme rouges, clignotants, flamboyèrent dans les hauteurs voûtées de la salle.

Une voix se fit entendre par les haut-parleurs. Il tendit la main vers le micro, élevant sa propre voix pour couvrir le vacarme.

— Ici le chirurgien général. Que se passe-t-il, en bas ?

— C'est Glaur, monsieur. Je ne sais pas. Il y a eu un éclair... Tout s'est mis à débloquer. Si je ne savais pas que c'est impossible, je dirais que quelqu'un a fait sauter une charge très puissante qui a atteint nos boîtiers électroniques.

— Ce n'était pas une charge nucléaire. Bon, mais que se passe-t-il dans le domaine dont vous avez le contrôle, au sein de la cathédrale ?

— Elle échappe à tout contrôle, monsieur.

— Elle va basculer ?

Glaur jeta un coup d'œil autour de lui.

— Non, monsieur. Non.

— Elle va quitter la Voie ?

— Non, monsieur. Pas ça non plus.

— Très bien. Je voulais juste m'en assurer.

Grelier marqua une pause. Dans l'intervalle entre ses phrases, Glaur entendit quelque chose de bizarre, comme le sifflement d'une bouilloire.

— Glaur, que vouliez-vous dire par : « Elle échappe à tout contrôle » ?

— Je veux dire, monsieur, que nous sommes sur pilote automatique, comme en cas d'urgence. Les commandes manuelles sont verrouillées sur le compteur de vingt-six heures. C'est le capitaine Seyfarth qui m'a fait faire ça, monsieur : il a dit que c'étaient les ordres de la Tour. Alors nous n'allons pas nous arrêter, monsieur. Nous ne *pouvons pas* nous arrêter.

— Merci, dit tout bas, calmement, Grelier.

Dans le ciel, au-dessus d'eux, ça n'allait pas du tout. À l'endroit où le rayon de l'arme avait atteint Haldora, une sorte d'onde avait fusé

et s'était étendue selon des cercles concentriques. L'arme proprement dite avait disparu ; et le rayon l'avait suivie, englouti par Haldora. Seul subsistait, à l'endroit où elle avait été activée, un nuage blanc argenté qui allait en se dissipant.

Mais les effets se poursuivirent. À l'intérieur de l'onde circulaire, qui allait en s'étendant, les tourbillons et les bandes habituels de la géante gazeuse étaient absents. À la place, il n'y avait qu'une ecchymose rouge rubis, lisse et indifférenciée. En l'espace de quelques secondes, elle engloba toute la planète. Ce qui avait été Haldora n'était plus qu'une sorte d'œil injecté de sang.

Qui resta planté là un instant, à lorgner sinistrement Hela. Puis des indices de schéma commencèrent à apparaître sur la sphère rouge : ni les virgules et les queues-de-cheval des frontières chimiques, ni les bandes des anneaux de rotation différenciée, ni les yeux cyclopéens des houles majeures. C'étaient des schémas réguliers, précis, qui s'affinèrent encore comme si une main invisible avait nettoyé les dessins d'un tapis. Puis ils changèrent, formant tantôt un labyrinthe ornemental joliment ouvragé, tantôt une évocation de circonvolutions cérébrales. La couleur passa du rouge rubis au bronze, et enfin à une sorte d'argent patiné. De la planète jaillirent un millier de pointes, qui s'effondrèrent au bout d'un moment dans un océan de mercure indifférencié, lisse. Le mercure devint un quadrillage ; le quadrillage se changea en un plan de ville sphérique d'une complexité fantastique ; le plan urbain devint un Armageddon rampant.

La planète revint. Mais ce n'était plus la même planète. En un clin d'œil, Haldora devint une autre géante gazeuse, puis encore une autre, aux couleurs et aux bandes changeantes. Des anneaux apparurent dans le ciel : une guirlande de lunes, décrivant une procession d'orbites impossibles. Deux ensembles d'anneaux imbriqués l'un dans l'autre. Une douzaine de lunes parfaitement carrées.

Une planète à laquelle manquait un morceau bien net. Comme un gâteau de mariage dont un ogre aurait pris une énorme bouchée.

Une planète qui était le reflet d'un miroir d'étoiles.

Une planète dodécaédrique.

Rien.

L'espace de quelques secondes, il n'y eut plus là-haut qu'une sphère noire. Puis la sphère tremblota, comme un ballon plein d'eau.

L'immense mécanisme de camouflage était en train de flancher.

Quaiche porta les mains à ses yeux en hurlant, comme un pitoyable refrain :

— Je suis aveugle, je suis aveugle !

Grelier reposa le tuyau de l'interphone pneumatique et tira de la poche de sa tunique un instrument d'examen luisant, à poignée d'ivoire. Il projeta, de sa main libre, une ombre sur l'horreur tremblotante qu'étaient les yeux à nu du doyen et observa la réaction de ses iris frémissants.

— Vous n'êtes pas aveugle, conclut-il. Pas des deux yeux, du moins.

— L'éclair...

— L'éclair vous a brûlé l'œil droit. Rien d'étonnant à ça : vous regardiez Haldora directement quand c'est arrivé, et comme vous n'avez pas de réflexe de clignement... Mais le hasard a voulu que la cathédrale fasse une embardée au même instant : ce qui a provoqué cet éclair a aussi déstabilisé les machines de Glaur. Le chemin optique de l'appareillage situé au-dessus du donjon a été perturbé, atténuant les conséquences pour vous.

— Je suis aveugle, répéta Quaiche, comme s'il n'avait pas entendu ce que Grelier venait de lui dire.

— Vous me voyez, quand même, fit Grelier en agitant le doigt devant son œil. Alors arrêtez de pleurnicher.

— Aidez-moi !

— Je vous aiderai si vous me dites ce qui s'est passé – et aussi pourquoi cette satanée Morwenna est sur pilote automatique.

La voix de Quaiche retrouva un semblant de calme :

— Je ne sais pas ce qui est arrivé. Si j'avais pu le prévoir, vous pensez que j'aurais regardé Haldora comme ça ?

— J'imagine que c'est un coup de vos amis, les Ultras. Ils s'intéressaient pas mal à Haldora, non ?

— Ils ont dit qu'ils allaient y envoyer un pack d'instruments.

— On dirait qu'ils ont merdé, rétorqua Grelier.

— Je leur faisais confiance...

— Vous ne m'avez pas répondu, pour le pilote automatique. Glaur dit que nous ne pouvons pas nous arrêter.

— Vingt-six heures de verrouillage, répondit Quaiche, comme s'il récitait un manuel technique. Un recours en cas d'effondrement complet de la direction de la cathédrale, afin de permettre à la Morwenna de suivre la Voie jusqu'à ce que l'ordre soit rétabli. Toutes les commandes manuelles du réacteur et du système de propulsion sont bloquées par un système d'horlogerie inviolable. Des caméras de guidage détectent la Voie ; des gyroscopes empêchent toute dérive même en l'absence d'indices visuels ; des détecteurs d'étoiles multiples, redondants, assurent la navigation céleste. Il y a même un câble d'induction souterrain que nous pouvons suivre, si tout le reste échoue.

— Quand ce verrouillage a-t-il été activé ?

— C'est la dernière chose que Seyfarth a faite avant de partir pour le *Spleen de l'Infini*.

Ça faisait des heures, se dit Grelier. Mais moins de vingt-six.

— Alors, rien ne pourrait empêcher la cathédrale de passer ce pont, à moins d'un sabotage ?

— Vous avez déjà essayé de saboter un réacteur, dernièrement. Grelier ? Ou une machinerie ambulante d'un millier de tonnes ?

— Je me demandais quelles chances nous avions...

— Toutes les chances, chirurgien général. Toutes les chances que la cathédrale emprunte le pont.

C'était un petit appareil surface-orbite, à peine plus gros que la capsule qui avait amené Khouri sur Ararat. Il glissa hors du *Spleen de l'Infini*, propulsé par une infime poussée, un soupir des moteurs.

Par les zones transparentes de son cockpit, Scorpio surveillait la lente dérive de l'énorme bâtiment, plus semblable à un paysage qui s'éloignait qu'à un vaisseau spatial. Il étouffa un hoquet de surprise. C'était la première fois qu'il avait l'occasion de constater les changements de visu.

Des choses merveilleuses et terrifiantes arrivaient au *Spleen de l'Infini*. Alors qu'il s'approchait lentement de la surface d'Hela, il abandonnait d'immenses plaques de sa coque. Des lambeaux de revêtement biomécanique ou de bouclier antiradiation s'en détachaient comme les écailles ou la mue d'un serpent. Ces débris formaient derrière lui un sombre et tumultueux sillage un peu pareil à la queue d'une comète, le camouflage idéal pour permettre à Scorpio de quitter le bord sans se faire repérer.

Tout cela était intentionnel, Scorpio le savait. Le vaisseau ne se délitait pas à cause des tensions provoquées par sa longue approche

rasante d'Hela. Il partait en morceaux parce que le capitaine décidait de se délester de parties entières de lui-même. Aux endroits où le revêtement de surface avait disparu, ses entrailles se révélaient dans toute leur mystérieuse complexité. Et dans ces endroits, au plus profond de son intimité, d'énormes changements étaient en cours. Le processus métamorphique habituel du capitaine s'était accéléré. Les cartes même récentes du vaisseau n'avaient plus aucune pertinence : personne n'avait la moindre idée de la façon de se déplacer dans ces profondeurs. Ce qui n'avait aucune importance, du reste. L'équipage était rassemblé dans une petite zone stable, près du nez, et si quelqu'un encore en vie et non cryonisé s'était trouvé dans les parties du vaisseau en cours de reconfiguration, il n'aurait pu s'agir que d'un Garde de la Cathédrale encore en vadrouille. D'après Scorpio, il était peu vraisemblable qu'il reste encore très longtemps en vie.

Personne n'avait ordonné au capitaine de faire tout ça. Personne non plus ne lui avait dit de descendre vers Hela. Même s'il y avait eu une mutinerie – même si certains des seniors avaient décidé d'abandonner Aura –, ça n'aurait rien changé. Le capitaine John Brannigan avait pris la décision tout seul.

Quand il fut hors du sillage de pièces détachées dont le vaisseau se délestait, Scorpio accéléra. Il y avait longtemps qu'il ne s'était pas retrouvé aux commandes d'un vaisseau spatial, mais c'était sans importance : le petit appareil savait exactement où il devait aller. Hela bascula en dessous de lui : il vit la balafre en diagonale du gouffre, et l'égratignure plus discrète du pont qui le franchissait. Il accentua le grossissement, étudia attentivement l'image et remonta à partir du pont jusqu'à la forme minuscule de la Morwenna qui s'avavançait lentement vers le bord du plateau. Il n'avait aucune idée de ce qui pouvait bien se passer à bord, à présent : depuis l'apparition du mécanisme d'Haldora, toute tentative de communication avec Quaiche ou ses otages avait échoué. Quaiche avait dû détruire ou déconnecter tous les canaux de communication, ne souhaitant pas être distrait par des interventions extérieures maintenant qu'il avait obtenu le contrôle effectif du *Spleen de l'Infini*. Scorpio en était réduit à supposer qu'Aura et les autres étaient encore sains et saufs, et que Quaiche conservait une once de raison. Puisqu'il ne pouvait le contacter par les moyens conventionnels, alors il devait lui envoyer un signal très évident et très contraignant l'incitant à s'arrêter.

Le vaisseau de Scorpio mit le cap vers le pont.

L'accélération, qui n'était pourtant pas très forte, lui écrasa la poitrine. Valensin lui avait dit qu'il devait être fou pour descendre sur Hela après ce qu'il avait enduré ces derniers temps.

Scorpio avait haussé les épaules. Un porcko, c'était fait pour faire certaines choses, et ça les faisait, avait-il répondu.

Grelier s'occupait de l'œil aveugle de Quaiche, qui tiquait et geignait à chaque goutte de produit. Puis, peu à peu, ses gémissements devinrent des jérémiades intermittentes, traduisant l'irritation et la déception plus que la douleur.

— Vous ne m'avez pas encore dit ce qu'elle faisait là, dit enfin Quaiche.

— Ce n'était pas à moi de le découvrir, répondit Grelier. Je vous ai dit qu'elle était arrivée sur Hela il y a neuf ans. Le reste, demandez-le-lui vous-même.

Rashmika se leva et s'approcha du doyen, écartant Grelier.

— Vous n'aurez même pas besoin de me le demander, je vais vous le dire, annonça-t-elle. Je suis venue ici pour vous trouver. Non parce que vous m'intéressiez particulièrement, mais parce que vous étiez la clé qui devait me permettre d'atteindre les ombres.

— Les ombres ? demanda Grelier en revissant le bouchon d'une fiole de liquide bleu pas plus grosse que le pouce.

— Il sait de quoi je veux parler, reprit Rashmika. Pas vrai, Doyen ?

Son visage rigide comme un masque réussit à exprimer un sentiment voisin de l'horreur.

— Et vous avez mis neuf ans à me trouver ?

— Le problème n'était pas de vous trouver, Doyen. J'ai toujours su où vous étiez ; ce n'était un secret pour personne. Beaucoup de gens vous croyaient mort, mais tout le monde savait où vous pouviez être.

— Alors pourquoi avoir attendu tout ce temps ?

— Je n'étais pas prête, dit-elle. Je devais en apprendre davantage sur Hela et les Shifteurs. Car autrement je n'aurais jamais eu la certitude que les ombres étaient les êtres à qui je devais parler. Je ne pouvais pas me fier aux autorités de l'Église : je devais tout apprendre par moi-même, et tirer mes propres conclusions. Et puis, bien sûr, il fallait que je me fabrique un passé convaincant, pour vous inspirer confiance.

— Quand même, neuf ans..., répéta Quaiche, impressionné. Vous n'êtes qu'une enfant.

— J'ai dix-sept ans. Et dix-sept ans, ça fait beaucoup plus que neuf, croyez-moi.

— Les ombres..., reprit Grelier. Quelqu'un pourrait-il me faire la grâce de m'expliquer ce que c'est... ou ce qu'elles sont ?

— Dites-le-lui, Doyen, ordonna Rashmika.

— Je l'ignore.

— Mais vous savez qu'elles existent. Elles vous parlent, n'est-ce pas, exactement comme elles m'ont parlé. Elles vous ont demandé de

les sauver, de veiller à ce qu'elles ne soient pas détruites quand la Morwenna s'engagerait sur le pont...

Quaiche leva la main comme pour la congédier.

— Vous vous trompez complètement.

— Exactement comme Saul Tempier, n'est-ce pas, Doyen ? Il était au courant pour l'éclipse supprimée, il n'avait pas cru aux démentis officiels. Il savait aussi que les éclipses devaient prendre fin un jour, exactement comme les Numériiciens.

— Saul Tempier ? Jamais entendu parler.

— Peut-être pas, en effet, convint Rashmika. Et pourtant, votre église l'a fait tuer parce qu'elle ne pouvait le laisser parler de l'éclipse manquante. Parce que vous ne pouviez affronter le fait qu'elle avait bien eu lieu, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? intervint Grelier.

— S'il ne vous le dit pas, je vais le faire, reprit Rashmika. Le doyen a eu une... crise de foi lors de l'une de ces périodes où il commençait à s'immuniser contre ses propres virus sanguins. Il a commencé à mettre en cause tout l'édifice de la religion qu'il avait bâtie autour de lui-même, ce qui lui était infiniment pénible, parce que sans cette religion la mort de sa bien-aimée Morwenna n'était plus qu'un événement cosmique dépourvu de sens.

— Faites attention à ce que vous dites, fit Quaiche.

Elle l'ignora.

— Au cours de cette crise, il eut l'idée de se livrer à des investigations sur la nature des éclipses, à l'aide d'instruments scientifiques normalement prohibés par le dogme. Il profita d'une éclipse pour faire lancer une sonde vers Haldora.

— Ça a dû exiger des préparatifs minutieux, commenta Grelier. Les éclipses sont tellement brèves...

— Sauf celle-ci, fit Rashmika. La sonde a obtenu un effet inattendu : elle a prolongé l'éclipse de plus d'une seconde. Haldora n'était qu'une illusion, un camouflage destiné à dissimuler un mécanisme de signalisation. Le camouflage avait eu des défaillances, provoquant les prétendues éclipses. La sonde du doyen avait occasionné une contrainte additionnelle qui avait prolongé l'éclipse. Il n'en fallait pas davantage, n'est-ce pas. Doyen ?

— Je n'ai pas de...

Grelier présenta une autre fiole – d'un vert fumé, cette fois – à Quaiche, en la tenant entre son pouce et son index.

— Bon, si vous renonciez aux faux-fuyants ? Je vois bien qu'elle en sait beaucoup trop long à votre goût, alors si vous vouliez bien vous décider à coopérer...

— Parlez-lui, fit Rashmika.

Quaiche passa sa langue sur ses lèvres d'une pâleur et d'une

sécheresse d'ossements.

— Elle a raison, dit-il. Pourquoi nier, à présent ? Les ombres ne sont qu'un leurre. Je tiens votre vaisseau en otage, ajouta-t-il avec un mouvement de tête en direction de Vasko et de Khouri. Que m'importe, à présent ?

Les jointures de Grelier blanchirent autour de la fiole.

— Continuez, siffla-t-il.

— J'ai envoyé une sonde sur Haldora, confirma Quaiche. Elle a prolongé l'éclipse. Dans ce hiatus prolongé, j'ai vu des... des rouages étincelants, pareils au mécanisme d'une horloge, dissimulés à l'intérieur d'Haldora. La sonde était entrée en contact avec quelque chose. Elle a été presque instantanément détruite, mais avant, ce mécanisme, quel qu'il soit, avait réussi à se transférer dans la cathédrale, dans la Morwenna.

Rashmika se retourna et indiqua le scaphandre.

— C'est emprisonné là-dedans.

— La poupée d'acier ? fit Grelier en étrécissant les paupières.

— C'est dedans que Morwenna est morte, reprit Quaiche en choisissant ses mots avec le soin d'un homme qui traverse un champ de mines. Elle a été broyée à l'intérieur quand notre vaisseau a foncé à toute vitesse vers Hela, pour me sauver. Le vaisseau ne savait pas que Morwenna ne pouvait supporter ce genre d'accélération. Il l'a écrasée, changée en une gelée rouge, avec des os et du métal dedans. C'est moi qui l'ai tuée, parce que si je n'étais pas descendu sur Hela...

— Je suis désolée pour elle, fit Rashmika.

— Je n'étais pas comme ça, avant, reprit Quaiche.

— Ce n'est pas de votre faute si elle est morte. Il ne faut pas vous en vouloir.

— Ne vous laissez pas avoir par ce type, fit Grelier avec un rictus hargneux. Ce n'était pas précisément un petit ange, *avant*.

— Je n'étais qu'un homme avec une saleté dans le sang, rétorqua Quaiche, sur la défensive. Juste un homme qui essayait de s'en sortir.

— Je vous crois, fit tranquillement Rashmika.

— Vous lisez sur mon visage que je dis vrai, avança-t-il.

— Non, répondit-elle. Je vous crois, c'est tout. Je pense que vous n'étiez pas un mauvais homme, Doyen.

— Et maintenant, après tout ce qui est arrivé par ma faute ? Après ce qui est arrivé à votre frère ? demanda-t-il.

Elle détecta une nuance d'espoir dans sa voix.

Si tard, si près de la traversée, il quêtait encore l'absolution.

— J'ai dit que je vous croyais, pas que j'étais d'humeur à vous pardonner, dit-elle.

— Ces ombres, reprit Grelier. Vous ne m'avez toujours pas dit ce qu'elles sont, ou ce qu'elles font dans le scaphandre.

— Le scaphandre est une sainte relique, poursuivit Rashmika. Son seul lien tangible avec Morwenna. En mettant Haldora à l'épreuve, il validait aussi le sacrifice qu'elle avait fait pour lui. C'est pour ça qu'il avait placé l'appareillage de réception dans le scaphandre : comme ça, quand la réponse viendrait, quand il découvrirait si oui ou non Haldora était un miracle, ce serait Morwenna qui le lui dirait.

— Et les ombres ? insista Grelier.

— Des démons, répondit Quaiche.

— Des entités, rectifia Rashmika. Des êtres pensants piégés dans un univers différent, adjacent à celui-ci.

Grelier eut un sourire.

— Je crois que j'en ai assez entendu.

— Écoutez la suite, intervint Vasko. Elle ne ment pas. Les ombres sont réelles, et nous avons besoin, terriblement besoin de leur aide.

— Leur aide ? releva Grelier.

— Elles ont de l'avance sur nous, continua Vasko. Elles sont plus avancées que n'importe quelle autre civilisation de cette galaxie. Elles sont notre seule chance de changer les choses contre les Inhibiteurs.

— Et en échange de leur aide, que veulent-elles ?

— Elles veulent qu'on les laisse sortir, répondit Rashmika. Elles veulent passer dans cet univers. L'entité dans le scaphandre – ce que nous appelons les ombres – n'est qu'un agent de négociation, une sorte de logiciel –, elle sait ce que nous devons faire pour laisser passer les autres. Elle connaît les ordres que nous devons envoyer à la machinerie d'Haldora.

— La machinerie d'Haldora ? répéta le chirurgien général.

— Regardez, fit le doyen.

Les miroirs s'étaient redispuestos de façon à projeter un rayon de lumière concentrée vers l'œil intact de Quaiche.

— Les éclipses ont pris fin, Grelier ; après tout ce temps, je vois la machinerie sacrée.

Glaur était l'unique membre de l'équipe technique encore dans le hall voûté de la Puissance Motrice. Après la première secousse, la cathédrale avait repris son aplomb, la sirène s'était tue, les signaux d'alarme du réacteur avaient cessé de clignoter, et dans les hauteurs les tiges et les pistons avaient retrouvé leur mouvement rythmé, hypnotique, habituel. Le sol tanguait et roulait, mais seul Glaur avait un sens de l'équilibre assez précis – précision chèrement payée, d'ailleurs – pour le détecter. Le roulis était dans les limites normales, et pour un étranger le sol de la Morwenna aurait paru aussi stable que si elle avait été ancrée sur Hela.

Il se dirigea, en soufflant comme un phoque, vers l'une des passerelles qui entouraient le noyau central de turbines et de générateurs. Il sentait le sifflement des tiges qui se déplaçaient au-dessus de lui, mais il avait appris, avec les années, à ne plus rentrer futilement la tête dans les épaules.

Il arriva à un panneau d'accès, fit basculer les loquets qui le maintenaient en position fermée et le souleva, révélant le système de verrouillage : deux énormes leviers qui brillaient d'un éclat bleu métallique, avec un trou de serrure en dessous de chacun. La procédure était assez simple : ils l'avaient répétée lors de nombreux exercices, sur le panneau de simulation, de l'autre côté de la machine.

Glaur et Seyfarth avaient inséré leur clé en même temps dans les deux trous, puis ils avaient soulevé les leviers au maximum, d'un mouvement synchronisé, sans à-coups. Il y avait eu des bruits métalliques, des chocs et des vibrations. Partout dans le hall, le pépiement des relais avait accompagné la déconnexion des systèmes de commande normaux. Derrière le panneau, Glaur savait qu'une horloge blindée décomptait les secondes à partir du moment où les leviers avaient été actionnés. La moitié du délai imparti était écoulée ; il restait encore douze ou treize heures à courir avant que les relais ne se remettent à chuinter, restaurant les commandes manuelles.

C'était trop long. D'ici treize heures, il n'y aurait probablement plus de Morwenna.

Glaur se cramponna à la rambarde de la passerelle, prit le levier de gauche à deux mains et appuya dessus de toutes ses forces. En vain ; la manette aurait aussi bien pu être soudée. Il tenta de faire bouger l'autre, puis de les abaisser toutes les deux en même temps. C'était absurde. Il connaissait suffisamment le système de verrouillage pour savoir qu'il était conçu pour résister à des pressions bien plus fortes. Un groupe de terroristes n'aurait pu l'ébranler, alors un homme seul... Mais il devait essayer, si invraisemblables que soient ses chances de succès.

Glaur regagna en suant et transpirant le niveau inférieur de la Puissance Motrice et prit du matériel lourd. Il remonta sur la passerelle, rejoignit la trappe et commença à attaquer les leviers avec les instruments qu'il avait choisis. Il tapa et cogna si fort que le vacarme retentit d'un bout à l'autre du hall malgré le bruit de fond des machines.

Il s'escrima ainsi un moment, en pure perte.

Et s'effondra, épuisé. Ses mains gantées n'avaient pas de prise sur le métal, et il n'avait plus de force dans les bras.

S'il ne pouvait court-circuiter le système de verrouillage prévu pour un cycle de vingt-six heures, que pouvait-il faire d'autre ? Il ne voulait pas détruire la Morwenna, juste l'immobiliser ou la faire dévier de sa trajectoire. Il pouvait endommager le réacteur – il y avait plein de trappes d'accès encore praticables –, mais quoi qu'il fasse, rien n'aurait d'effet avant des heures. Il n'était pas plus réaliste d'essayer de saboter le système de propulsion : le seul moyen aurait été d'envoyer quelque chose dedans, mais il faudrait vraiment une masse énorme. Il y avait peut-être des pièces de métal dans les ateliers de réparation – des tiges entières, avec leur piston, retirées pour des questions d'entretien, ou parce qu'elles avaient fondu –, mais il n'arriverait jamais à en soulever une tout seul.

Glaur avait envisagé ses chances de saboter ou de shunter le système de guidage : les caméras qui surveillaient la Voie, les systèmes de détection stellaire qui scannaient le ciel, les capteurs de champ magnétique qui détectaient la signature du câble enterré. Mais ces systèmes étaient plus que redondants, et ils étaient pour la plupart situés en dessous des zones pressurisées de la cathédrale, bien loin au-dessus du sol ou dans des parties de la substructure trop difficiles à atteindre.

Inutile de se voiler la face, se dit-il. Les ingénieurs qui avaient conçu les commandes de verrouillage n'étaient pas tombés de la dernière pluie. S'il y avait eu un moyen d'immobiliser la Morwenna, ils y auraient remédié.

La cathédrale ne s'arrêterait pas ; elle ne dévierait pas de la Voie. Il avait dit à Seyfarth qu'il resterait à bord jusqu'à la dernière minute,

pour s'occuper de ses machines. Mais de quoi pouvait-il s'occuper, à présent ? Ses machines lui avaient été enlevées, on les lui avait ôtées des mains, comme s'il n'était plus digne qu'on les lui confie.

Glaur regarda le sol du haut de la passerelle, et plus particulièrement l'une des vitres d'observation sur lesquelles il avait si souvent marché. Il voyait le sol passer en dessous, à un tiers de mètre à la seconde.

L'appareil de Scorpio entra en contact avec le sol, ses patins rétractables s'enfonçant dans la gadoue durcie formée par la glace fondue. Le porcko déboucla son harnais alors que le petit vaisseau se balançait encore et vérifia les connexions de son scaphandre pressurisé. Il avait du mal à se concentrer. Il avait l'impression que sa clarté d'esprit allait et venait comme un signal radio affaibli. Valensin avait peut-être raison, après tout ; il aurait dû rester à bord du *Spleen* et envoyer quelqu'un d'autre sur Hela.

Et merde, après tout ! se dit-il.

Il vérifia une dernière fois les voyants de son casque, constata avec satisfaction qu'ils étaient tous au vert. Inutile de s'inquiéter davantage : ou le scaphandre était opérationnel ou il ne l'était pas, et s'il ne le tuait pas, quelque chose d'autre l'attendait probablement en embuscade au premier coin de rue.

Il se tortilla pour détacher le loquet de sortie, étouffa un grognement de douleur. La porte de côté s'ouvrit avec un bruit caoutchouteux et tomba silencieusement dans la gadoue. Scorpio sentit le léger souffle de la dernière bouffée d'air de la cabine qui s'enfuyait dans l'espace. Le scaphandre avait l'air de tenir le coup : aucun des voyants ne passa au rouge.

L'instant d'après, il était sur la glace, silhouette enfantine, trapue, dans un scaphandre bleu métallisé spécialement conçu pour les porckos. Il pataugea vers l'arrière de l'appareil en faisant un détour pour éviter les événements chauffés au rouge cerise des réacteurs, ouvrit une trappe. Il farfouilla maladroitement dedans, avec ses gantelets à deux doigts. Les pattes des porckos n'étaient déjà pas précisément des merveilles de dextérité, mais revêtues d'un scaphandre elles ne valaient guère mieux que des moignons. Enfin, il s'était exercé. Il avait eu toute la vie pour ça.

Il souleva un panneau de la taille d'un plateau-repas. Nichées dessous comme des œufs de Fabergé se trouvaient trois mines-ballons. Il en prit une, la manipulant avec prudence – comme si on avait jamais vu une mine-ballon se déclencher accidentellement... –, et s'éloigna de l'appareil d'une centaine de pas – assez loin pour que le cône d'éjection du vaisseau ne risque pas d'atteindre la mine –, puis il

s'agenouilla et creusa, avec le couteau de Clavain, un petit trou en forme de cône dans la surface gelée. Il enfonça fermement la mine-ballon dans le creux, jusqu'à ce que seul le haut dépasse, et tourna de trente degrés un minuteur encastré dedans. Ses gants glissaient, mais il finit par y arriver. Le cadran minuteur se mit à tictaquer. Une diode rouge brillait au sommet de la mine : elle était armée. Scorpio se releva.

Il se figea. Quelque chose avait attiré son regard. Il leva les yeux vers Haldora. La planète avait disparu ; à la place – dans une portion beaucoup plus réduite du ciel – il y avait une sorte de mécanisme qui ressemblait à un improbable schéma cosmologique médiéval, une chose conçue sous l'emprise d'une vision extatique : une structure géométrique ajourée, formée d'innombrables pièces finement ouvragées. Tout autour, des espars clignotants s'entrecroisaient, irradiant à partir de moyeux de connexion. Vers le milieu, la chose était beaucoup trop compliquée à regarder, et encore bien plus à décrire ou à mémoriser. Il n'en gardait qu'une impression vertigineuse de complexité, comme s'il avait entrevu le mouvement d'horlogerie qu'était l'esprit de Dieu. Il en avait mal à la tête. Il sentait démarrer une migraine palpitante qui allait en empirant, comme si la chose le défiait de la regarder un instant de plus.

Il se détourna, les yeux baissés sur le sol, et repartit en traînant les pieds vers le vaisseau. Il remit les deux mines restantes dans la soute et remonta à bord en laissant la trappe de la coque posée sur le sol. Inutile de repressuriser le vaisseau ; il s'en remettait à son scaphandre.

Le vaisseau se cabra et bondit dans l'atmosphère. Par la partie ouverte de la coque, il vit le tablier du pont s'éloigner jusqu'à ce que les deux extrémités entrent dans son champ de vision. Le fond du Gouffre de l'Absolution était si loin en dessous qu'il en eut un spasme de vertige. Quand il avait posé la mine sur le pont, il avait oublié à quelle hauteur il se trouvait au-dessus du sol.

Il n'aurait pas ce réconfort, la prochaine fois.

Le *Spleen de l'Infini* était désormais tout près de la fosse. Au cours de sa descente d'orbite, le capitaine s'était engagé dans une série de transformations finales, destinées à protéger les âmes dont il avait la charge, tout en prenant les dispositions nécessaires pour venir en aide à Aura. Il avait délesté sa coque d'une bonne partie de son revêtement, au niveau de la partie médiane, révélant la complexité de ses entrailles foisonnantes : des espars structurels et des cloisons séparant des soutes plus vastes que bien des vaisseaux de taille moyenne, le sombre méli-mélo cartilagineux de systèmes étroitement imbriqués,

aussi sauvagement entremêlés que des lianes étrangleuses. Une fois débarrassé de ces sections protectrices, il eut l'impression de se sentir tout nu, comme s'il exposait une peau vulnérable jadis protégée par un blindage. Il y avait des siècles que ces parties internes n'avaient pas été offertes au vide.

Et le vaisseau poursuivait sa transformation. Des éléments majeurs de son architecture intérieure se reconfiguraient comme des dominos. Des cordons ombilicaux étaient sectionnés puis reconnectés. Des parties du vaisseau qui dépendaient d'autres sections pour leur alimentation en électricité, en air et en eau étaient maintenant autonomes. Certaines avaient été débranchées. Le capitaine sentait les changements viscéraux qui se produisaient en lui : la pression et le froid, des douleurs aiguës, et puis l'absence subite, troublante, de toute sensation. C'était lui qui avait provoqué et dirigé ces modifications, mais il éprouvait encore un sentiment dérangeant de viol.

Ce qu'il s'était fait ne serait pas facile à défaire.

Il descendait toujours vers Hela, rajustant sa trajectoire à petits coups de poussées correctrices. Des gradients gravitationnels accentuèrent la géométrie de sa coque, leurs doigts doux menaçant de le déchiqueter.

Il tombait toujours. Le paysage glissait en dessous de lui – pas seulement la glace, avec ses crevasses, mais une poche de territoire habité, avec de petits hameaux, striée de réseaux de communication. Une faille dorée s'ouvrait sur l'horizon : la gueule béante de la fosse.

Il eut une contraction, comme s'il donnait naissance. Tous ses préparatifs étaient achevés. Des sections nettement définies se détachèrent de la partie médiane de sa coque, y laissant des cavités géométriques. Il traînait derrière lui des milliers de connexions sectionnées, pareilles aux radicelles livides que l'on voit sous les blocs de terre arrachés au sol. Le capitaine avait amorti la douleur dans toute la mesure du possible, mais des signaux fantômes l'atteignaient encore aux endroits où les câbles et les lignes d'alimentation avaient été tranchés. Voilà la souffrance qu'éprouve un animal dépecé, se dit-il. Mais il s'attendait à cette douleur, il s'y était préparé. Elle avait même, en fait, quelque chose d'assez exaltant. Elle lui rappelait qu'il était en vie, qu'il avait commencé son existence consciente sous la forme d'une créature de chair et de sang. Tant qu'il éprouverait de la douleur, il pourrait encore se croire humain, même lointainement.

Vingt parties de lui-même accompagnèrent, l'espace d'un instant, la chute du *Spleen de l'Infini*. Puis, quand elles furent bien séparées les unes des autres, les petites étincelles de fusées directionnelles les éloignèrent rapidement. Les fusées n'avaient pas la puissance nécessaire pour leur permettre d'échapper à la gravité d'Hela, mais

elles pouvaient les envoyer en orbite. Là, elles devraient se débrouiller. Le capitaine avait fait ce qu'il pouvait pour ses dix-huit mille dormeurs – beaucoup l'avaient suivi depuis Ararat, et certains venaient de Yellowstone, mais à présent ils étaient plus en sûreté hors de lui qu'à l'intérieur.

Il espérait seulement que quelqu'un viendrait s'occuper d'eux.

La fosse avait l'air vraiment immense. À l'intérieur, les pinces et les nacelles se déplacèrent, s'apprêtant à se verrouiller autour de ses restes éviscérés.

— Que voulez-vous faire de la poupée d'acier ? demanda Quaiche.

— Je veux lui faire quitter la Morwenna.

Vasko regarda Khouri, puis Rashmika.

— Vous avez complètement retrouvé la mémoire, maintenant ? demanda-t-il.

— Je me rappelle de plus en plus de choses, répondit-elle en se tournant vers sa mère. Tout me revient.

— Vous comprenez ce qu'elle raconte ? demanda Quaiche.

— C'est ma mère, répondit Rashmika. Et je ne m'appelle pas Rashmika. C'était le nom de la fille qu'ils ont perdue. C'est un bon nom, mais ce n'est pas le mien. Mon vrai nom... Je l'ai sur le bout de la langue...

— Tu t'appelles Aura, dit Khouri.

Rashmika tourna et retourna ce nom dans sa tête puis regarda sa mère dans les yeux.

— Oui. Je me souviens, maintenant. Je me souviens que tu m'appelais comme ça.

— J'avais raison, pour le sang, fit Grelier, incapable de réprimer un sourire entendu.

— Oui, vous aviez raison, confirma Quaiche. Vous êtes content ? Mais c'est vous qui l'avez amenée là, chirurgien général. C'est vous qui avez amené cette vipère dans notre nid. C'est vous qui avez commis cette erreur.

— Elle aurait bien fini par arriver à s'introduire ici. C'est ce qu'elle était venue faire sur cette planète. Et puis, de quoi avez-vous peur ? fit Grelier en indiquant l'image vidéo du vaisseau qui descendait vers eux. Vous avez ce que vous vouliez, non ? Vous avez même réussi à obtenir que votre machinerie sacrée vous regarde comme pour vous féliciter.

— Le vaisseau, fit Quaiche en levant une main tremblante vers l'image. Que lui est-il arrivé ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit Vasko.

— Ses moteurs marchent encore, répondit Khouri. C'est pour ça que vous en aviez besoin, et vous l'avez. Maintenant, laissez-nous partir avec la poupée d'acier.

Il fit mine de réfléchir à sa demande.

— Où l'emmèneriez-vous, sans vaisseau ?

— Hors de la Morwenna, d'abord, répliqua Khouri. Il se peut. Doyen, que vous ayez des pulsions suicidaires, mais ce n'est pas notre cas.

— Si j'avais la moindre envie de me suicider, vous pensez vraiment que je serais resté aussi longtemps en vie ?

Khouri regarda Vasko, puis Rashmika.

— Il a un moyen de partir. Vous n'avez jamais eu l'intention de rester à bord, n'est-ce pas ?

— C'est une question de timing, répondit Quaiche. Le vaisseau est presque dans la fosse. Le moment du triomphe est proche. Le moment où tout va changer sur Hela. Le moment où Hela elle-même va changer ! Rien ne sera plus jamais pareil. Il n'y aura plus de Voie Permanente, plus de procession de cathédrales. Il n'y aura qu'un endroit, sur Hela, qui se trouvera exactement à la verticale d'Haldora, il ne sera plus mobile, et il ne sera occupé que par une seule et unique cathédrale !

— Vous ne l'avez pas encore construite, objecta Grelier.

— Nous avons le temps, chirurgien général. Tout le temps du monde, une fois que je l'aurai revendiqué. C'est moi qui choisirai l'endroit, vous comprenez ? Je tiens Hela dans le creux de ma main. Je peux faire tourner ce monde comme un globe. D'un doigt, je peux l'arrêter.

— Et la Morwenna ? demanda Grelier.

— Si elle traverse le pont, ainsi soit-il. Et si elle ne le franchit pas, ça ne fera que marquer la fin d'une ère et le début d'une autre.

— Il ne veut pas que ça marche, murmura Vasko. Il ne l'a jamais voulu.

Sur le lit du doyen, un signal sonore retentit.

Scorpio résista à la tentation de battre en retraite à toute vitesse. La sphère violette presque noire, flétrie, produite par la détonation de la plus proche mine-ballon se ruait vers lui, menaçant de l'engloutir, ainsi que la portion du pont sur laquelle il se tenait. Mais il avait soigneusement disposé les trois charges, et il savait, d'après les spécifications fournies par Remontoir, que les effets des mines-ballons étaient hautement prévisibles. Enfin, en principe. Il n'y avait pas d'atmosphère sur Hela, et donc pas d'onde de choc à prévoir. La seule donnée à prendre en compte était le diamètre final de la plus proche

sphère en expansion. Avec une petite marge d'erreur pour compenser les irrégularités de la surface, il serait en sécurité à quelques centaines de mètres seulement au-delà de la frontière nominale.

Le pont faisait quarante kilomètres de portée. Scorpio avait disposé les charges en ligne droite, espacées de sept kilomètres, celle du milieu se trouvant au point central, surélevé, de la portée. L'effet combiné des sphères anéantirait les trente-quatre kilomètres médians du pont, ne laissant que quelques kilomètres intacts de chaque côté du gouffre. Quand il avait déclenché les mines, Scorpio était encore à plus d'un kilomètre et demi, dans un espace dégagé.

La limite de la sphère était à près d'un kilomètre de lui, mais il avait l'impression qu'elle était juste devant son nez. Elle ondoyait et se boursoufflait, des rides et des ampoules se formaient et s'aplanissaient à sa surface. La partie la plus proche du pont plongeait encore dans la paroi : il ne pouvait s'empêcher d'imaginer qu'il se poursuivait au-dessus du gouffre. Mais le pont n'était déjà plus là. Quand la sphère se serait dissipée, il n'en resterait rien.

Elle disparut. Celle du milieu s'était déjà anéantie, et la troisième, la plus lointaine, cessa d'exister un instant plus tard.

Scorpio s'approcha du bord. La langue du pont, sous ses pieds, paraissait aussi solide qu'avant, alors qu'elle n'était plus reliée à l'autre côté. Il ralentit en approchant de l'extrémité, il faisait attention, parce que cette partie pouvait être beaucoup moins stable que la portion située près de la falaise. Elle était à quelques mètres de la limite extrême de la mine-ballon, où toutes sortes d'effets quantiques particuliers pouvaient se produire. Les propriétés atomiques des matériaux constitutifs du pont avaient pu être altérées, des failles mortelles avaient pu s'ouvrir. Homme ou porcko, il avait intérêt à bien regarder où il mettait les pieds.

Il fut pris d'un vertige en approchant du bord. La section était d'une netteté chirurgicale, miraculeuse. L'absence complète de débris de la section intermédiaire aurait pu faire penser que le pont était simplement en construction. Scorpio se faisait beaucoup moins l'impression d'être un vandale qu'un spectateur attendant le dernier acte d'une pièce.

Il se retourna. Dans le lointain, au-delà de la masse trapue de son vaisseau, la Morwenna approchait. De son point de vue, la cathédrale donnait l'impression d'être virtuellement arrivée au bord de la falaise. Il savait qu'elle pouvait encore parcourir une petite distance, mais d'ici peu elle serait là.

Enfin, maintenant que le pont avait disparu, ils n'auraient pas le choix ; ils seraient bien obligés de s'arrêter. La question ne serait plus de savoir s'il était risqué ou non de lui faire franchir le Gouffre de l'Absolution, ou si c'était tout simplement possible. Il avait tiré un

trait sur toutes les incertitudes de la situation. Il n'y avait aucune gloire à attendre, rien qu'un désastre.

S'ils avaient pour deux sous de jugeote, ils s'arrêteraient.

Une lumière rose se mit à clignoter dans son casque, synchronisée avec une sonnerie stridente. Scorpio se figea, se demandant si son scaphandre avait un problème. Mais la lumière rose voulait seulement dire qu'il recevait un signal radio modulé, puissant, hors des fréquences habituellement dédiées aux communications. Le scaphandre lui demandait s'il voulait que le signal soit décrypté et lui soit transmis.

Il regarda à nouveau la cathédrale. Il devait provenir de la Morwenna.

— Transmission, ordonna Scorpio.

Le scaphandre l'informa que le signal radio était une émission pré-enregistrée, répétitive, au format audio/holographique.

— Je veux voir ça, dit-il, moins sûr à présent que ça ait un rapport avec la cathédrale.

Une silhouette apparut sur la glace, à une douzaine de mètres de lui. Quelqu'un qu'il ne connaissait pas. L'individu n'était pas en scaphandre et il avait l'anatomie asymétrique de ceux qui ont passé la majeure partie de leur existence en apesanteur. Il avait des membres directement embrochables et son visage évoquait la surface d'une planète après un petit échange thermonucléaire. Un Ultra, se dit Scorpio. Et puis, après un instant de réflexion, il décida que c'était plus probablement un membre d'une autre faction humaine, moins sociable, qui voyageait dans les étoiles : les Pirates du Ciel.

— Vous ne pouviez pas lui fiche la paix, hein ? demanda la silhouette. Vous ne pouviez pas supporter de vivre avec. Vous ne pouviez pas tolérer l'existence d'une chose aussi belle et aussi énigmatique. Il fallait que vous sachiez ce que c'était. Que vous le mettiez à l'épreuve. Mon beau pont. Si beau, si délicat. Je l'avais fait pour vous, je l'avais mis ici pour vous, c'était mon cadeau. Mais ça ne vous suffisait pas, hein ? Il a fallu que vous en testiez les limites. Il a fallu que vous le détruisiez. Putain ! Vous n'avez pas pu vous empêcher de tout gâcher !

Scorpio traversa la silhouette.

— Désolé, dit-il. Je n'étais pas intéressé.

— C'était un objet d'art ! reprit l'homme. C'était un putain d'objet d'art !

— Il m'emmerdait, déclara Scorpio.

Quaiche prit seul connaissance du rapport qui lui était transmis par le canal privé de son lit, et Rashmika dut se contenter de regarder

bougier ses lèvres et d'observer l'esquisse d'un froncement de sourcils alors qu'il se repassait le message, comme s'il en avait omis un détail la première fois.

— Qu'y a-t-il ? demanda Grelier.

— Le pont, répondit Quaiche. Il n'est plus là.

Grelier se pencha sur la couchette.

— Il doit y avoir une erreur...

— On dirait bien que non, chirurgien général. Le câble d'induction – la ligne que nous utilisons pour la navigation d'urgence – est coupé net.

— Quelqu'un a dû le sectionner.

— J'aurai des images de la surface d'ici un instant. Nous n'allons pas tarder à être fixés.

Ils se tournèrent tous vers l'écran qui affichait la descente du *Spleen de l'Infini*. L'écran s'anima de couleurs fantomatiques, vacillantes, qui se stabilisèrent, formant une image familière capturée par une caméra statique, sans doute positionnée sur la paroi du gouffre de Ginnungagap.

Le doyen avait raison : il n'y avait plus de pont. Ou plutôt, seules en subsistaient les deux extrémités : ces fantaisies spirales de sucre filé et de glaçage surgissaient des deux falaises comme pour suggérer le reste du pont, par un élégant processus d'extrapolation mathématique. Mais la majeure partie du tablier n'était tout simplement plus là. Il ne semblait pas non plus s'être écrasé au fond du gouffre. Depuis qu'elle avait appris qu'elle serait obligée de le traverser. Rashmika avait imaginé un nombre incalculable de fois que le pont s'effondrait, elle l'avait vu. Mais elle l'avait toujours vu tomber dans une avalanche d'échardes déchiquetées, formant une grêle étincelante, une neige de diamant qui était en elle-même une merveille : une forêt de verre enchantée où l'on se serait volontiers perdu.

— Que s'est-il passé ? demanda le doyen.

Rashmika se tourna vers lui.

— Quelle importance ? Il a disparu, vous voyez bien. On ne peut plus le traverser. Vous devez arrêter la cathédrale.

— Vous n'avez pas entendu, ma fille ? lança-t-il. La cathédrale ne s'arrêtera pas. Elle ne peut pas s'arrêter.

Khoury se leva, suivie par Vasko.

— Nous ne pouvons pas rester à bord. Aura, viens avec nous.

Rashmika secoua la tête. Elle n'avait pas encore l'habitude qu'on l'appelle par ce nom.

— Je ne partirai pas sans ce que je suis venue chercher.

— Elle a raison, dit une autre voix, ténue, métallique.

Personne ne dit mot. Ce n'était pas l'intrusion d'une nouvelle voix

qui les inquiétait, mais l'endroit d'où elle venait. Ils se tournèrent comme un seul homme vers la poupée d'acier. Extérieurement, elle ne semblait pas avoir changé. C'était toujours la même sinistre forme gris argent, grouillante de dessins déments, aux soudures renflées, rudimentaires.

— Elle a raison, poursuivit la poupée. Nous devons partir tout de suite. Quaiche, vous avez le vaisseau que vous désiriez tellement. Vous avez le moyen de ralentir Hela. Alors, allons-y. Notre départ ne changera rien à vos projets.

— Jusque-là, vous ne parliez que lorsque j'étais tout seul, remarqua Quaiche.

— Nous parlions à la fille, quand vous n'écoutez pas. Avec elle, c'était plus facile : il suffisait de lire directement dans sa tête. Pas vrai, Rashmika ?

— Je préférerais que vous m'appeliez Aura, maintenant, dit-elle crânement.

— Ce sera donc Aura. Ça ne change rien. Vous avez fait tout ce chemin pour nous trouver. Eh bien, c'est fait. Et rien n'empêche le doyen de nous donner à vous.

Grelier secoua la tête comme s'il était victime d'une mauvaise blague.

— Le scaphandre parle... Le scaphandre parle, et vous restez tous plantés là comme si ça arrivait tous les jours !

— Pour certains d'entre nous, c'est le cas, répondit Quaiche.

— Ce sont les ombres ? reprit Grelier.

— Un envoyé des ombres, répondit la poupée d'acier. La distinction est sans importance. Je vous demande de nous faire quitter la Morwenna, et tout de suite, s'il vous plaît.

— Vous resterez ici, répondit Quaiche.

— Non, fit Rashmika. Doyen, donnez-nous le scaphandre. Ça n'a pas d'importance pour vous, mais pour nous, c'est primordial. Les ombres vont nous aider à survivre aux Inhibiteurs. Et ce scaphandre est notre seul canal de communication avec elles.

— Si elles ont tellement d'importance pour vous, envoyez une autre sonde dans Haldora.

— Nous ne savons pas si ça marchera une deuxième fois. Quoi qu'il ait pu vous arriver, ça n'était peut-être qu'un hasard. Nous ne pouvons tout miser sur l'espoir aléatoire que ça se reproduira.

— Écoutez-la, fit le scaphandre d'un ton pressant. Elle a raison : nous sommes votre seul contact assuré avec les ombres. Vous devez nous préserver, si vous désirez notre aide.

— Et le prix de cette aide ? demanda Quaiche.

— Dérisoire à côté de la perspective de l'extinction. Nous vous demandons seulement de nous autoriser à passer de votre côté de

l'espace fondamental. Est-ce tellement demander ? Est-ce un prix tellement exorbitant ?

Rashmika se tourna vers les autres. Elle avait l'impression d'avoir été désignée comme témoin à décharge des ombres.

— Pour qu'elles traversent, il faudrait que le synthétiseur de matière continue à fonctionner. C'est une machine qui se trouve au cœur du récepteur d'Haldora. Il leur fera des corps, leur esprit franchira l'espace fondamental et les occupera.

— Encore des machines, soupira Vasko. Nous les fuyons, et voilà que nous nous retrouvons en train de négocier avec d'autres...

— Si c'est ce qu'il faut faire, dit Rashmika. Et ce ne sont des machines que parce qu'elles n'ont pas le choix, après tout ce qui leur est arrivé.

Elle revit, par bribes, par éclairs hypnagogiques, la vision qui lui avait été accordée de la vie dans l'univers des ombres : des galaxies entières, teintées en vert par le fléau en maraude ; des soleils pareils à des lanternes vert émeraude.

— Elles nous ressemblaient beaucoup, autrefois, conclut-elle. Elles étaient plus proches que nous ne pourrions jamais le comprendre.

— Ce sont des démons, intervint Quaiche. Pas des gens. Même pas des machines.

— Des démons ? releva Grelier d'un ton patient.

— Envoyés pour éprouver ma foi, naturellement. Pour saper ma foi dans le miracle. Pour polluer mon esprit avec des fantasmes d'autres univers. Pour me faire douter que les éclipses sont la parole de Dieu. Pour me faire trébucher, à l'heure de ma plus grande épreuve. Ce n'est pas une coïncidence : le projet grandiose que j'ai formulé pour Hela arrive à son point culminant, et les démons accroissent les provocations à mon égard.

— Elles avaient peur que vous ne les détruisiez, dit Rashmika en se penchant vers lui, au point de sentir son souffle, une vieille odeur vinaigrée de cave à vin désaffectée. Elles ont commis l'erreur de vous traiter comme un individu rationnel. Si seulement elles avaient fait semblant d'être des démons ou des anges, elles auraient pu obtenir un résultat. Il se peut que ce soient des démons pour vous, Doyen ; je n'en disconviens pas. Mais ne niez pas ce qu'elles sont pour nous.

— Ce sont des démons, dit-il. Et c'est pourquoi je ne peux pas vous permettre de les emporter. J'aurais dû avoir le courage de les détruire depuis des années.

— Je vous en prie, insista Rashmika.

La couchette émit un nouveau signal sonore. Quaiche fit la moue, ferma les yeux dans une expression d'extase, ou de crainte.

— C'est fait, dit-il. Le vaisseau est dans la fosse. J'ai ce que je voulais.

L'écran leur en donna confirmation : le *Spleen de l'Infini* gisait, comme une créature marine captive, un monstre gigantesque, mythique, dans le piège que Quaiche avait préparé pour lui. Les supports de la nacelle et les pinces retenaient la coque en une centaine d'endroits, se conformant avec précision à ses irrégularités et à ses fantaisies architecturales. L'élagage que le vaisseau s'était infligé au cours de sa descente était bien visible, et l'espace d'un moment Quaiche se demanda si sa proie ne serait pas trop amoindrie pour remplir son office. Le doute fut bientôt levé : le vaisseau avait supporté les tensions liées à l'approche de la fosse, puis la procédure finale, brutale, qui avait suivi le choc écrasant de son immobilisation dans la nacelle. L'instant de la collision avait projeté tous les indicateurs de stress dans le rouge mais les mécanismes avaient été conçus pour amortir l'impact de cette masse en mouvement. La nacelle et le vaisseau avaient apparemment tenu. Le gobe-lumen ne s'était pas brisé ; ses moteurs n'avaient pas été arrachés de leurs espars. Il avait survécu à la partie la plus dure de son voyage, et ce qu'on en attendait maintenant ne serait en rien comparable aux contraintes de sa capture. Tout se passait comme prévu.

Quaiche fit signe à son public de se rapprocher.

— Regardez. Vous voyez comme l'arrière du bâtiment est surélevé afin que les tuyères d'échappement épargnent la surface d'Hela ? L'angle est léger, mais néanmoins suffisant.

— Dès la mise à feu des moteurs, intervint Vasko, le bâtiment s'arrachera à votre fosse.

— Aucun risque, fit Quaiche en secouant la tête. Vous imaginez bien que je n'ai pas choisi n'importe quel endroit au hasard sur la carte. La région est d'une stabilité géologique parfaite. La fosse proprement dite est profondément incrustée dans la croûte d'Hela. Elle ne bougera pas. Faites-moi confiance : après tout le mal que je me suis donné pour mettre la main sur ce vaisseau, vous croyez que j'aurais oublié l'aspect géologique du problème ?

Il y eut un autre signal. Quaiche ploya un micro flexible vers ses lèvres et murmura quelque chose à l'un de ses correspondants qui se trouvaient dans la fosse.

— Tout est en place, à présent, dit-il. Aucune raison de retarder la mise à feu, n'est-ce pas, monsieur Malinin ?

Vasko prononça quelques mots dans son bloc-poignet. Il appela Scorio, mais c'est un autre responsable qui répondit.

— Procédez à la mise à feu des moteurs du vaisseau, ordonna Vasko.

Il avait à peine fini sa phrase qu'ils virent deux cônes violets

bordés de blanc jaillir des propulsions conjoinneurs, si brillants que l'image en fut saturée. Le vaisseau fit un bond en avant dans la nacelle, comme une créature marine prisonnière faisant un dernier effort, dérisoire, pour s'échapper. Mais les pinces qui équipaient la nacelle fléchirent, absorbant le choc de la poussée, et le vaisseau reprit graduellement sa position antérieure. Les moteurs tournaient rond, sans à-coups.

— Regardez, fit Grelier en indiquant l'une des fenêtres du donjon. On le voit d'ici.

Les cônes d'éjection étaient deux fines griffes blanches, diffuses, qui rayaient le ciel au-dessus de l'horizon comme des projecteurs.

Un instant plus tard, une vibration parcourut la cathédrale.

Quaiche appela Grelier et fit un geste vers ses yeux.

— Enlevez-moi cette monstruosité de la figure. Je n'en ai plus besoin.

— L'écarteur d'yeux ?

— Enlevez-moi ça. Doucement.

Grelier obtempéra et entreprit de retirer délicatement la monture métallique des yeux de son patient.

— Vos paupières vont mettre un moment à reprendre leur place, annonça Grelier. Entre-temps, je vous conseille de garder vos lunettes.

Quaiche acquiesça, mais sans l'écarteur d'yeux la monture était beaucoup trop grande pour lui. On aurait dit un enfant jouant avec des lunettes d'adulte.

— Maintenant, nous pouvons y aller, dit-il.

Scorpio retourna d'un bon pas vers son petit vaisseau rondouillard, grimpa par la porte restée ouverte et s'éloigna des moignons du pont. La grande balafre qui tranchait le paysage tournoya en dessous de lui, des myriades d'ombres noires, acérées, s'étirant au fond comme des taches d'encre. L'une des parois du gouffre était maintenant plongée dans une ombre plus noire que la nuit. Seul le haut de l'autre était encore éclairé. Scorpio regrettait un peu la disparition du pont. Il aurait voulu pouvoir appuyer sur un bouton pour annuler sa dernière action, il aurait voulu avoir plus de temps pour réfléchir à ses conséquences. Il avait toujours eu cette impression, quand il faisait souffrir quelqu'un ou qu'il cassait quelque chose : il regrettait toujours son impulsivité. Enfin, ce qu'il y avait de bien, c'est que les regrets ne duraient pas longtemps.

Il savait maintenant que les experts s'étaient trompés au sujet du pont. Finalement, il n'avait pas été fait par les Shifteurs ; c'était un artefact humain. Il était probablement là depuis plus d'un siècle, mais sûrement pas beaucoup plus. L'ironie de la chose, c'est qu'il avait fallu

qu'il soit fracassé, détruit, pour que son origine – sa nature même – soit connue. C'était une création d'une technologie avancée, mais c'était la science avancée de l'ère demarchiste et non celle des aliens disparus. Il repensa à l'homme qui lui était apparu sur la glace, son désespoir devant la destruction de sa sublime et inutile création. Ce n'était pas une émission en direct mais un enregistrement, sans doute réalisé lors de la construction du pont et conçu pour s'activer s'il était endommagé ou détruit. Son bâtisseur avait donc envisagé cette éventualité depuis le début. Peut-être même l'avait-il anticipée. Pour Scorpio, il avait vraiment l'air d'un homme blessé.

Le vaisseau s'éloigna de la paroi du gouffre. Il était au-dessus de la terre ferme, et la Voie était nettement visible en dessous. La cathédrale avançait toujours sur la route, à trois ou quatre kilomètres de la falaise, pas plus. Elle traînait son ombre derrière elle comme un grand cortège noir. Scorpio chassa le pont et ses constructeurs de son esprit. Tout ce qui comptait pour lui était dans cette cathédrale. Il devait trouver un moyen de s'y introduire.

Il rapprocha son vaisseau de l'immense machine ambulante. Il y avait quelque chose d'hypnotique et d'apaisant dans les mouvements séquencés de la forteresse roulante, dans sa lente reptation. Ce n'était pas son imagination : elle avançait toujours, apparemment indifférente à la disparition du pont.

Il n'avait pas prévu ça.

Il se pouvait que la cathédrale commence à ralentir à tout moment, lorsque les capteurs détecteraient la fin de la route, vers l'avant. Mais peut-être qu'elle allait tout simplement continuer à s'approcher du bord, comme si le pont était toujours là. Une pensée lui traversa l'esprit pour la première fois : et si elle ne pouvait vraiment pas s'arrêter, si ce n'était pas seulement un bluff de la part de Quaiche ?

Il approcha le vaisseau à cinq cents mètres de la cathédrale, à peu près au niveau du sommet de sa tour principale, à la recherche d'une aire d'atterrissage, ou de quelque chose qui en tiendrait lieu. Il n'y avait pas de place sur l'aire principale. Il ne pouvait s'y poser sans risquer de heurter l'un des deux appareils qui l'occupaient déjà : un engin rouge, en forme de coquille, qui ne lui était pas familier, et la navette avec laquelle Vasko et Khouri étaient arrivés. La navette était le seul vaisseau capable de les ramener en orbite avec Aura et le scaphandre, et il n'avait pas envie de l'endommager, ou de le faire tomber de la plate-forme.

Il y avait d'autres possibilités. De toute façon, se poser sur le terrain prévu pour ça l'aurait privé de l'élément de surprise. Il fit le tour de la cathédrale en tapotant la manette des gaz pour maintenir son altitude, projetant une lumière pareille aux éclairs d'un orage

d'été sur les tours et les ornements de la cathédrale. Il regarda le reflet crachotant de sa propulsion creuser les ombres et faire ressortir des reliefs qui se déplaçaient avec lui, donnant l'impression que les détails architecturaux glissaient et suintaient les uns sur les autres, comme si la cathédrale bâillait, s'éveillant de quelque terrible sommeil de métal et de pierre. Même les gargouilles se joignaient à l'illusion de mouvement, leurs têtes à la gueule béante semblant le suivre avec la malveillance fluide d'une tourelle de canon bien huilée.

Sauf que ce n'était pas une illusion.

Scorpio vit une flamme jaillir de l'une des gargouilles, et son vaisseau fit une embardée. Dans son casque, des signaux d'alarme retentirent. Des icônes rouges, affolantes, s'illuminèrent sur le tableau de bord. La cathédrale et le paysage basculèrent dramatiquement et le vaisseau entama une brusque descente en chute libre. La propulsion réagit aussitôt, s'efforçant de stabiliser l'appareil, mais ne réussit pas à l'éloigner de la Morwenna. Quant à regagner l'orbite, il ne fallait pas y songer. Scorpio tira sur le manche de toutes ses forces pour écarter le vaisseau endommagé des systèmes défensifs dissimulés dans les gargouilles. Il appliqua la pression maximale sur le manche et l'accélération lui écrasa la poitrine. Il se mordit la lèvre inférieure pour retenir un cri de douleur et sentit le goût métallique de son sang sur sa langue. Soudain, une autre gargouille vomit un jet de flammes rouges dans sa direction. L'appareil se mit à vibrer et tomba encore plus vite. Scorpio se prépara au choc, qui se produisit l'instant d'après. L'appareil s'écrasa sur la glace, mais Scorpio ne perdit pas conscience. Il poussa un cri de douleur, un rugissement de fureur, rigoureusement futile. Le vaisseau tangua, roula, finit par s'immobiliser sur le côté. La porte ouverte au-dessus de lui encadrait très exactement le cœur révélé d'Haldora.

Il attendit au moins une minute avant de bouger.

Le détachement de Gardes de la Cathédrale surveillait les prisonniers pendant que Grelier quittait le donjon avec les ordres que Quaiche lui avait soufflés à l'oreille, il revint avec un scaphandre adventiste, rouge sang, à peu près à la taille de Rashmika, qu'il lui lâcha sur les genoux.

— Enfilez ça, dit-il. Et faites vite. Je suis aussi pressé que vous de sortir de là.

— Je ne partirai pas sans la poupée d'acier et mes amis, décréta-t-elle. Ils viennent avec moi, tous les deux.

— Non, répliqua Quaiche. Ils restent ici, au moins jusqu'à ce que nous soyons en sûreté à bord du vaisseau.

— Quel vaisseau ? demanda Vasko.

— Le vôtre, évidemment, répondit Quaiche. Le *Spleen de l'Infini*. Il donne parfois l'impression d'avoir une personnalité à lui, et je me pose bien des questions à son sujet. Mystère, mystère... Je ne doute pas que nous arriverons à les éclaircir, avec le temps, mais en attendant rien ne prouve qu'il ne fera pas une connerie comme de se faire sauter...

— Il y a des gens à bord, objecta Vasko.

— À la minute où je vous parle, des unités de Gardes de la Cathédrale armés jusqu'aux dents s'apprêtent à occuper la fosse. Ils ont l'arsenal et l'équipement blindé qui manquaient aux groupes d'infiltration précédents, et ils n'auront pas besoin d'attendre des renforts aéroportés. Je vous assure, quels que soient les tours qu'il a dans son sac, ce vaisseau sera nettoyé d'ici quelques heures. D'ici là, pour l'empêcher de tenter une manœuvre désespérée, je compte sur la présence de Rashmika – pardon, d'Aura. Je n'oublie pas qu'il s'est pratiquement jeté dans ma tranchée fortifiée à la seconde où j'ai fait connaître ma position.

— Je ne vous sauverai pas, répliqua Rashmika. Avec ou sans moi, Doyen, vous êtes un homme mort, à moins que vous ne me donniez les ombres.

— Les ombres restent là, avec vos amis.

— C'est un meurtre.

— Non, une simple mesure de précaution.

Il fit signe à l'un des Gardes de la Cathédrale d'approcher.

— Haken, gardez-les ici jusqu'à ce que je vous informe que je suis arrivé à la fosse et que je suis sain et sauf. Ça ne devrait pas prendre plus de trente minutes. Ne faites rien tant que vous n'aurez pas eu de mes nouvelles. Compris ?

— Compris, monsieur, opina l'homme. Et si nous n'avons pas de nouvelles de vous ?

— La cathédrale n'arrivera pas à la limite ouest du pont avant quatre heures. D'ici trois heures et demie, vous pourrez libérer les prisonniers et prendre la fuite. Rejoignez-nous à la fosse dès que vous pourrez.

— Et le scaphandre, monsieur ? demanda Haken.

— Il disparaît avec Notre-Dame de Morwenna. La cathédrale emmènera ses démons avec elle en mourant.

Puis Quaiche reporta son attention sur le chirurgien général qui aidait Rashmika à revêtir le scaphandre adventiste.

— Grelier ? Vous n'auriez pas votre trousse médicale sur vous, par hasard ?

— Je ne me déplace jamais sans elle, répliqua le chirurgien général, offusqué.

— Alors, trouvez quelque chose de costaud. Une seringue de DEOX, par exemple. Ça devrait constituer une incitation suffisante.

— Débrouillez-vous pour contrôler la fille, rétorqua Grelier. Je pars de mon côté. C'est maintenant que nos routes se séparent.

— Nous aurons tout le temps d'en reparler, fit Quaiche. Pour le moment, je crois que vous avez autant besoin de moi que j'ai besoin de vous. Je pensais bien que notre relation traversait une petite crise, et j'ai dit aux hommes de Haken de saboter votre vaisseau.

— C'est sans importance. Je prendrai l'autre.

— Il n'y en a pas d'autre. Les hommes de Haken se sont aussi occupés de l'appareil des Ultras.

— Alors nous sommes tous coincés à bord de la cathédrale ? demanda Grelier.

— Non. J'ai dit que nous allions à la fosse, il me semble ? Gardez la foi, chirurgien général. Gardez la foi.

— Il est un peu tard pour ça, vous ne pensez pas ? répondit Grelier.

Mais tout en parlant il ouvrit sa mallette et commença à fourrager dans les rangées de seringues.

Rashmika finit de mettre son scaphandre toute seule. Grelier ne lui avait pas encore donné le casque. Elle regarda sa mère, puis Vasko.

— Vous ne pouvez pas les laisser ici. Il faut qu'ils viennent avec nous.

— On les laissera partir en temps utile, répondit Quaiche.
Rashmika sentit la pression glacée de la seringue sur son cou.
— Prête ? demanda Grelier.
— Je ne les laisserai pas ici, insista Rashmika.
— Tout ira bien pour nous, assura Khouri. Va avec eux, et fais ce qu'il dit. Tu es tout ce qui compte, maintenant.
Rashmika inspira profondément, acceptant son sort, sachant qu'elle n'avait pas le choix.
— Finissons-en, dit-elle.

Glaur s'accorda un dernier coup d'œil sur l'empire palpitant de la Puissance Motrice avant de le quitter pour toujours. Il éprouva un pincement de fierté : les machines fonctionnaient impeccablement alors qu'elles étaient privées d'assistance humaine depuis qu'ils avaient, Seyfarth et lui-même, tourné leurs clés jumelles dans le tableau de verrouillage, plaçant la Morwenna sur pilote automatique. C'était l'impression que devait éprouver un maître d'école lorsqu'il jetait un coup d'œil dans une classe d'élèves appliqués, concentrés sur leur travail même hors de sa présence. Avec le temps, l'absence de responsables humains se ferait sentir : des voyants commenceraient à clignoter sur le réacteur, les turbines et les mécanismes associés se mettraient à chauffer à cause du manque de lubrification et de réglage. Mais ça ne se produirait pas avant plusieurs heures : bien après le moment probable où la Morwenna aurait cessé d'exister. Glaur ne se souciait plus de savoir quel pourcentage de chances la cathédrale avait de survivre à la traversée du pont. Il savait, grâce aux données affichées sur le tableau de commandes principal, que le câble d'induction avait été sectionné à une certaine distance, en avant de la cathédrale, et Glaur avait l'absolue conviction que c'était parce que le pont proprement dit avait été détruit. Il ne pouvait dire ni qui avait fait ça ni comment. Une cathédrale rivale, probablement, qui tenait à priver le doyen de cette tentative démente de trouver la gloire. Cela dit, ça devait être un sacré spectacle. Presque aussi phénoménal que celui que la cathédrale fournirait bientôt...

Il se détourna des machines et commença à gravir l'escalier en spirale qui menait au niveau supérieur de la cathédrale. Il se hissa de marche en marche, engoncé dans le scaphandre de secours qu'il avait récupéré à l'atelier de réparation. Il avait relevé la visière, mais il pensait se retrouver bientôt à la surface d'Hela, après quoi il rebrousseait chemin et rejoindrait le trajet orthodoxe qui menait à la Voie. Beaucoup avaient déjà quitté la cathédrale. En marchant assez vite, il était à peu près sûr de rattraper l'un des groupes avant longtemps. Il pourrait peut-être même prendre un véhicule sur le

pont-parking, s'ils n'avaient pas tous été utilisés.

Glaur s'arrêta net. Quelque chose n'allait pas : sa sortie habituelle était obstruée, bloquée par une grille de métal. C'était l'issue de secours, pourtant : généralement ouverte, très rarement refermée par les agents de la Tour de l'Horloge quand ils étaient en mission sensible.

Il était prisonnier de la Puissance Motrice.

Il battit en retraite. Il y avait d'autres escaliers, mais il était sûr de trouver des obstructions similaires en haut des autres. Pourquoi se donner la peine de verrouiller une issue si c'était pour laisser les autres ouvertes ?

Glaur paniqua. Il empoigna la porte, la secoua. Elle trembla sur ses gonds, mais il ne voyait pas comment il pourrait l'ouvrir à moins de faire usage de la force brutale. Même s'il avait eu une clé, il n'y avait pas de serrure de ce côté. Il allait être obligé de se fabriquer des outils.

Il s'obligea à garder son calme. Il avait encore tout son temps. Selon toute vraisemblance, il avait été enfermé ici par erreur, par quelqu'un qui pensait qu'il n'y avait plus personne et qu'il valait mieux boucler le hall pour éviter toute tentative de sabotage, si improbable que ce soit.

Il n'avait besoin que d'un outil de découpe. Et ça, heureusement, ça ne posait aucun problème à cet endroit.

Glaur redescendit l'escalier en s'efforçant de garder la tête froide et d'éviter toute précipitation. Il se voyait déjà en train de fouiller dans l'atelier, à la recherche de l'outil le plus approprié.

Des détachements entiers de Gardes de la Cathédrale surgirent des garnisons intégrées dans les parois abruptes de la fosse et se ruèrent vers le *Spleen de l'Infini*. Cette fois, ils étaient prêts : ils avaient épluché les rapports de l'attaque précédente et avaient une idée de ce qui les attendait. Ils savaient qu'ils entraient dans un environnement actif, hostile – non seulement à cause de la résistance prévisible des Ultras, mais parce que ce vaisseau avait les moyens de riposter, de les écraser, les empaler, les noyer et les étouffer. Comment une telle chose était-elle possible ? ce n'était pas la bonne question. Les unités de la Garde ne s'intéressaient qu'à une chose : trouver les réponses aux problèmes autrement urgents qui allaient leur tomber dessus.

Ils étaient armés de lasers, de bosers, de lance-flammes et de slug-guns d'assaut, à haute pénétration. Ils étaient munis d'outils de perçage à pointe d'hyperdiamant, de boucliers hydrauliques portatifs pour isoler coursives et cloisons, et les protéger contre les effondrements ou les fermetures intempestives. Ils avaient des sprays à époxy de choc, conçus pour figer les structures mouvantes dans une forme donnée, tous les explosifs et tous les gaz de combat imaginables, et même des nanotechnologies prohibées.

Leur mission était toujours la même : ils devaient s'emparer du vaisseau en faisant le minimum de victimes, l'interprétation de ce mandat étant laissée à la discrétion des responsables. Et tous les dégâts causés au *Spleen de l'Infini*, même s'ils étaient regrettables, ne constitueraient pas un problème grave. Après tout, il n'était plus en orbite. Le doyen avait promis aux Ultras qu'ils pourraient récupérer leur gobe-lumen, mais compte tenu de toutes les transformations qu'il avait subies depuis la dernière tentative de prise de contrôle, il semblait très peu vraisemblable qu'il arrive jamais à quitter la surface d'Hela. Ce n'était peut-être même déjà plus un vaisseau.

Les Gardes de la Cathédrale avançaient rapidement. Ils pullulaient dans le vaisseau, écrasant toute résistance avec une brutalité inouïe. La reddition était toujours possible, mais les Ultras n'optaient jamais pour cette solution.

Ainsi soit-il. Si, pour faire le minimum de victimes, il fallait éliminer tous les membres de l'équipage, eh bien, tant pis.

Le vaisseau gémissait alors qu'ils se frayaient un chemin à travers en forant, en creusant, en brûlant. Il riposta, faisant quelques victimes, mais ses efforts devenaient sporadiques et inefficaces. Alors que les Gardes de la Cathédrale revendiquaient le contrôle de parties de plus en plus importantes du vaisseau, ils eurent soudain l'impression que le bâtiment était en train de mourir. Ça n'avait pas d'importance : tout ce qui intéressait le doyen, c'était la propulsion. Le reste n'était qu'une complication superflue.

Il savait qu'il se mourait. Il y avait une fin à tout, et après tous ces siècles, toutes ces années-lumière, tous ces changements, il commençait à penser qu'il était arrivé au bout du voyage. Quelque part, il l'avait su avant même de voir la fosse, avant de s'éviscérer pour sauver les cryonisés qu'il avait emmenés d'Ararat et de Yellowstone. Il y avait peut-être neuf ans qu'il l'avait compris, en fait, depuis le moment où il avait ralenti, dans l'espace interstellaire, pour entrer dans ce lieu de miracle et de pèlerinage. Il y avait une sorte de lassitude en lui, depuis qu'il était sorti de son sommeil dans l'océan d'Ararat, quand il avait été ramené à une conscience bougonne par les nouveaux arrivants, et par le besoin urgent d'évacuer la planète. En réalité, comme Clavain ruminant tout seul sur son île, il ne recherchait que le repos, la solitude et l'allègement de son fardeau de péchés inextinguibles. Si rien de tout cela ne s'était produit, il pensait qu'il se serait parfaitement contenté de rester dans cette fosse, de sortir de l'histoire en rouillant, devenant partie de la géographie, ne se hantant même plus, se fondant dans un dernier rêve de vol pour sombrer à jamais dans l'inconscience.

Il avait senti les Gardes de la Cathédrale entrer en lui. Au début, leur progression violente n'était pas pire que des coups d'épingles et d'aiguilles, mais elle était devenue de plus en plus désagréable, comme une sorte d'indigestion féroce, intense, qui s'était muée en une torture lancinante. Il ne savait pas combien ils étaient, une centaine ou un millier. Il ne savait pas quelles armes ils utilisaient contre lui, ou quels dégâts ils faisaient en lui. Il ne pouvait pas le savoir : ils l'aveuglaient, ils cautérisaient ses terminaisons nerveuses, laissant derrière eux des sillages d'engourdissement. L'absence de souffrance, aux endroits où ils étaient passés – l'absence de toute sensation, en fait – était pire que tout. Ils arrachaient une machine morte à la poigne temporaire de son infection vivante. Ce qu'il était devenu avait été un beau rêve. Maintenant, il touchait à sa fin.

Quand il serait parti, quand ils l'auraient nettoyé, l'essentiel

demeurerait. Même si les moteurs tombaient en panne lorsque son esprit n'en aurait plus le contrôle, les gens dans la fosse trouveraient un moyen de les remettre à feu. Ils feraient travailler son corps pour eux, l'animant d'une parodie de vie saccadée, grouillante. Amener Hela en synchronisme avec Haldora ne se ferait pas en quelques jours : ça ressemblerait à la construction d'une cathédrale. Ils parcourraient son cadavre jusqu'à ce que cette tâche soit accomplie, après quoi, peut-être, ils le mettraient dans un mausolée, ou ils le sanctifieraient.

Les Gardes s'enfonçaient toujours plus profondément en lui. L'insensibilité qui leur succédait n'était plus limitée aux voies étroites, tortueuses, qu'ils prenaient pour s'enfoncer en lui, mais s'étendait à des zones entières de son anatomie. Il avait éprouvé le même sentiment de vide quand il avait lâché les passagers cryonisés en orbite, mais c'était une blessure qu'il s'était infligée à lui-même, et il ne s'était pas fait plus mal que nécessaire. Maintenant, les dégâts étaient indiscriminés, et l'absence de sensation d'autant plus terrifiante. D'ici un petit moment – quelques heures, peut-être –, les vides auraient tout avalé. Il serait parti, alors, ne laissant derrière lui que les processus autonomes.

Il était encore temps de réagir. Il devenait aveugle à lui-même, mais ce qu'il était ne formait qu'un petit noyau étincelant de sa sphère de conscience. Il recevait encore les données des drones qu'il avait lâchés autour d'Hela. Depuis sa nacelle, dans la fosse, il appréhendait tout ce qui se passait sur la planète grâce à la vision synthétisée et amplifiée que lui procurait le patchwork impressionniste des caméras.

Dans les endroits de ses entrailles où les Gardes de la Cathédrale n'étaient pas encore arrivés, il avait toujours les trois armes hypométriques. C'étaient des choses d'une délicatesse fascinante : il avait eu assez de mal à les utiliser, dans des conditions de poussée normales, et ce serait encore plus compliqué alors qu'il était couché sur le côté. Personne ne pouvait savoir comment ces machines exotiques réagiraient s'il les démarrait tout de suite ; combien de temps elles fonctionneraient avant de pulvériser tout ce qui les entourait, se déchiquetant par la même occasion.

Mais il estimait qu'elles devraient marcher une dernière fois. Il n'avait besoin que d'une cible, d'un moyen de peser sur le cours des événements.

Sa vision d'Hela changea d'intensité. Au prix d'un effort de volonté, il se concentra sur le flux des données qui incluaient les images de la cathédrale, prises depuis toute une gamme d'angles et d'élévations. Pendant un moment, il fut tellement absorbé par ces images mouvantes, faibles, brouillées, multispectrales, assemblées en une image unique, tridimensionnelle, qu'il en oublia les Gardes de la Cathédrale et ce qu'ils lui faisaient. Et puis, avec la clarté artificielle

d'une vision, il vit la Morwenna. Sa relation spatiale mouvante avec la cathédrale lui faisait l'effet d'une chaîne d'acier tendue. Il savait à quelle distance et dans quelle direction elle se trouvait.

Tout en haut d'une tour, des silhouettes minuscules bougeaient comme les personnages d'une horloge animée.

Sur l'aire d'atterrissage de la Morwenna, il y avait deux vaisseaux spatiaux : le véhicule avec lequel les Ultras étaient arrivés, et l'appareil rouge, en forme de coquille, du chirurgien général. Les deux vaisseaux étaient criblés d'impacts de balles, calcinés par endroits. Avec le temps, Rashmika se dit qu'ils auraient dû pouvoir s'autoréparer afin de leur permettre de quitter la cathédrale. Mais ils n'avaient plus de temps devant eux. C'était même ce qui leur manquait le plus.

Grelier pressait fortement la seringue sur le revêtement extérieur de son scaphandre. Elle ne savait pas si l'aiguille serait assez longue pour le traverser et la piquer, et elle n'avait pas envie de le savoir. Elle avait entendu parler du DEO-X et elle savait ce qu'il faisait aux gens. Il se pouvait qu'il y ait un remède, et peut-être que les effets du virus commenceraient à s'atténuer au bout d'un moment, lorsque son corps aurait développé sa propre réponse immunitaire. Mais s'il y avait un point sur lequel tout le monde s'accordait à propos des virus, c'était que, une fois qu'on en avait un dans le sang, on n'était plus jamais soi-même.

— Regardez ! s'exclama Grelier, avec la chaleur d'un guide faisant découvrir un magnifique panorama, en montrant à Rashmika les deux rayons lumineux qui esquissaient un chemin montant vers le ciel. On voit encore les cônes d'éjection. On pourra dire ce qu'on voudra, quand notre doyen se met à quelque chose, il s'y tient. Quelle honte qu'il ne m'en ait pas parlé avant !

— À votre place, je ne serais pas rassuré, fit Rashmika. Ce vaisseau est assez près pour vous causer des ennuis. Vous êtes sûr d'être en sécurité ?

— Ils ne prendront pas le risque de vous faire du mal, répondit Quaiche. C'est pour ça que nous vous emmenons avec nous.

Contrairement à Grelier et à Rashmika, le doyen ne portait pas de scaphandre pressurisé. Une bulle transparente avait été placée sur son lit médicalisé, lui fournissant les éléments indispensables à sa survie. Ils entendaient sa voix à travers les haut-parleurs de leur casque : elle avait toujours l'air aussi fine et fragile.

— Nous ne tiendrons pas tous dans mon vaisseau, fit Grelier. Et je ne vais sûrement pas prendre le risque de monter dans leur appareil. Nous ne savons pas quels traquenards nous attendent à l'intérieur.

— Tout ira bien, répondit Quaiche. J'y ai pensé.

Une lumière éclaira leurs visages. Aura regarda autour d'elle. Un troisième vaisseau, qu'elle n'avait pas encore vu, long et effilé comme une flèche, était parqué sur le côté du plan incliné. Il se tenait verticalement, en équilibre sur son jet de propulsion. D'où venait-il ? Si un vaisseau s'était approché de la cathédrale, de n'importe quelle direction, Rashmika était sûre qu'elle l'aurait remarqué.

— Il était là depuis le début, dit Quaiche, comme s'il avait lu dans ses pensées. Il était intégré dans le bâtiment, en dessous de nous. Je savais bien que j'en aurais besoin un jour.

Elle remarqua alors qu'il avait sur les cuisses une sorte de panneau de commande portatif. Il pianotait sur les touches avec ses doigts osseux. Ses mains rappelaient celles d'une voyante jouant avec une planche de Ouija.

— C'est votre vaisseau ? releva Rashmika.

— Le *Dominatrix*, intervint Grelier, comme si ça devait lui dire quelque chose. Le vaisseau avec lequel il est arrivé sur Hela. Celui qui est venu à sa rescousse quand il s'est fourré dans les ennuis.

— Il a donc une histoire, dit Quaiche. Bon, allons-y. Montons à bord. Nous n'avons pas le temps de rester là, les bras croisés, à admirer le paysage. J'ai dit à Haken que nous serions à la fosse d'ici une demi-heure. Je veux y être quand les Gardes déclareront qu'elle est sécurisée.

— Vous ne prendrez jamais le *Spleen*, déclara Rashmika.

Une porte s'ouvrit dans l'appareil de Quaiche, qui dirigea sa couchette vers l'ouverture, dans l'intention manifeste d'être le premier à monter à bord de son vaisseau privé. Rashmika éprouva un picotement d'appréhension : et s'il partait sans eux ? Tout était possible. Quand il prétendait l'emmener avec eux par mesure de sécurité, ce n'était peut-être qu'un mensonge. Comme il l'avait dit dans son donjon, une ère prenait fin et une autre commençait. Les vieilles alliances ne pouvaient plus être prises pour argent comptant.

— Attendez-nous, fit Grelier.

— Bien sûr que je vais vous attendre ! Qui me maintiendrait en vie, sinon ?

L'appareil s'éloigna légèrement du terrain d'atterrissage, créant un vide d'un mètre de large. Rashmika vit Quaiche, paniqué, pianoter frénétiquement sur son panneau de commandes. Les fusées stabilisatrices du vaisseau crachotèrent de façon anarchique, jetant de brèves flammes aux bords violacés.

L'atelier de la Puissance Motrice était une caverne d'Ali Baba regorgeant de tous les moyens d'évasion possibles et imaginables.

Glaur pourrait se sortir de n'importe quoi, avec tout le matériel qu'il avait sous la main. Le seul problème serait de transporter ce qu'il aurait choisi jusqu'à la porte verrouillée. Ce qui ne serait pas si simple ; l'escalier décrivait une spirale vraiment très étroite. Il soupesa les instruments du regard : même compte tenu de cette contrainte, ce n'étaient pas les possibilités qui manquaient. Ça prendrait juste un petit peu de temps, et voilà tout. Il soupesa un outil, puis un autre. Faire le bon choix : la seule chose dont il n'avait vraiment pas envie, c'était de descendre à nouveau l'escalier, engoncé dans son scaphandre comme il l'était.

Il regarda le sol de la Puissance Motrice. Si l'idée était de se frayer un chemin au-dehors en faisant un trou dans le plancher, il n'avait pas besoin de remonter l'escalier. Son seul objectif était de quitter la Morwenna le plus rapidement possible. Il n'avait rien qui vaille la peine d'être emporté, pas d'êtres chers à retourner chercher pour les sauver, et il avait – maintenant qu'il y réfléchissait – très peu de chance de trouver un véhicule sur le pont-parking.

Le trou dans le sol, il n'avait qu'à le faire ici même.

Glaur rassembla les outils de son choix et se dirigea vers l'un des panneaux transparents encastrés dans le plancher. Le sol défilait toujours en dessous : ça représentait presque une chute de vingt mètres, mais ça valait toujours mieux que de remonter dans les niveaux supérieurs et de tenter de se frayer un chemin au-dehors par un autre moyen. Il pouvait facilement couper le verre et la grille de protection. Il n'avait plus qu'à trouver un moyen de se laisser tomber par terre en douceur.

Il retourna à l'atelier et trouva un rouleau de câble métallique. Il y avait sûrement de la corde quelque part, mais il n'avait pas le temps de chercher. Il devrait se contenter du câble. Il ne lui demandait pas grand-chose, pas sous la faible gravité d'Hela.

Une fois revenu à la vitre ménagée dans le sol, Glaur regarda autour de lui à la recherche d'un montant de machine ou d'une autre pièce résistante. Là : la poutre qui supportait l'une des passerelles, solidement boulonnée au sol. Le câble était plus qu'assez long pour aller jusque-là.

Il attacha un bout du câble au pied de la poutre et retourna vers le panneau vitré. L'autre extrémité du câble formait un anneau fort commode : il déboucla la ceinture d'instruments de son scaphandre, passa le bout de sa ceinture dans l'anneau et la reboucla solidement.

Il estima que le câble le laisserait tomber à trois ou quatre mètres de la surface. La rusticité de la manœuvre heurtait sa sensibilité d'ingénieur, mais il ne voulait pas passer une minute de plus que nécessaire à bord de la cathédrale condamnée.

Il ferma la visière de son casque, s'assura que l'air arrivait

correctement, s'assit par terre, le panneau vitré entre ses jambes, et alluma l'outil de découpe. Il plongea le rayon aveuglant dans la vitre et vit presque aussitôt un jet de gaz se condenser de l'autre côté. Très vite, lorsque tout l'air du hall serait aspiré, ce serait une véritable bourrasque. Les trappes de sécurité l'isoleraient hermétiquement du reste de la cathédrale, mais tous ceux qui seraient encore à l'intérieur n'avaient plus beaucoup de temps à vivre, de toute façon. Du reste, se dit Glaur, il se pouvait très bien qu'il soit le dernier homme à bord de la Morwenna. Cette pensée l'excita : il n'avait jamais imaginé que le destin donnerait un sens pareil à son existence.

Il continua à trancher le verre en pensant aux histoires qu'il pourrait raconter plus tard.

La Garde de la Cathédrale avait réussi à sécuriser un secteur entier du *Spleen de l'Infini*. Il y avait des cadavres d'Ultras un peu partout, encore fumants des impacts de slug-guns ou de bosers. Les combats avaient aussi fait quelques morts parmi les Gardes, mais beaucoup moins que parmi les membres de l'équipage.

Les Gardes louvoyaient entre les cadavres, leur enfonçant dans les côtes l'embout de leurs armes encore brûlantes. Les coursives étaient illuminées par des bras de lumière qui projetaient une lueur ocre, funèbre, sur les corps tombés à terre. Ceux-ci ne ressemblaient pas vraiment à l'image qu'on se faisait habituellement des Ultras. La plupart n'avaient bénéficié d'aucun ultraperfectionnement. L'autopsie aurait peut-être révélé qu'ils avaient des implants, mais ils n'arboraient pas les accroissements mécaniques flamboyants qu'affichaient généralement les équipages d'Ultras. On aurait plutôt dit des êtres humains standard, comme les Gardes de la Cathédrale. La seule différence, c'est qu'il y avait parmi eux une proportion inhabituelle de porckos. Les Gardes les inspectaient avec un intérêt particulier : on n'en voyait pas beaucoup sur Hela. Que faisaient-ils là, à combattre au côté des hommes, souvent sous le même uniforme ? Encore un mystère, à ajouter aux autres. Enfin, ce n'était pas leur problème.

— On va peut-être tomber sur Scorpio, dit l'un des Gardes.

— Scorpio ? répondit son collègue.

— Le porcko qui dirigeait les opérations quand l'unité de Seyfarth est montée à bord. On dit qu'il y a une récompense pour celui qui ramènera son corps. On ne peut pas le rater : Seyfarth l'a cloué au mur, par là et par là, fit-il en indiquant ses clavicules.

L'autre flanqua un coup de pied dans un porcko pour le retourner en se félicitant de porter un casque. Ça lui épargnait de sentir la puanteur du carnage.

— Eh bien, on va garder les yeux ouverts.

La lumière s'éteignit. Les Gardes enjambèrent les cadavres, seuls les projecteurs de leurs casques trouaient les ténèbres. Une autre

partie du vaisseau avait dû mourir. À vrai dire, c'était un miracle que la lumière ne se soit pas éteinte plus tôt.

Et puis elle se ralluma presque aussitôt, en crachotant, comme pour démentir cette assertion.

Il y avait manifestement un problème.

— Je ne contrôle plus le vaisseau, reconnu Quaiche. Ça ne devrait pas arriver...

Son appareil privé se rapprocha de l'aire d'atterrissage. Il n'en était plus séparé que de quelques centimètres.

— Non ! fit Grelier avec une soudaine autorité. Ne prenez pas ce risque. Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond...

Trop tard. Quaiche précipitait déjà sa couchette vers le sas ouvert en accélérant au maximum. Pendant un long, un interminable moment, l'appareil resta parfaitement immobile. Ils eurent l'impression que Quaiche allait réussir son coup, même s'il devait traverser une main de vide. Puis le *Dominatrix* fit un bond en arrière, ses fusées directionnelles crachant des jets erratiques. Le vide s'élargit : il faisait maintenant près d'un mètre. Quaiche tenta de s'arrêter, prenant conscience de son erreur. Ses mains volaient de façon démoniaque sur son tableau de bord. En vain. Le vide s'élargissait, et il n'avait plus aucune chance d'arrêter sa couchette à temps.

Le *Dominatrix* était maintenant à cinq ou six mètres de l'aire d'atterrissage et tentait désespérément de se stabiliser. Il commença à pivoter, de sorte que l'ouverture du sas se retrouva de l'autre côté.

Ça n'avait plus d'importance. Quaiche poussa un hurlement tandis que sa couchette passait par-dessus bord et tombait dans le vide.

— L'imbécile, fit Grelier avant que le cri de Quaiche ait fini de retentir.

Rashmika regarda le vaisseau qui leur tournait le dos. Ils virent alors qu'il avait subi des dégâts terribles. La coque était criblée par une série d'étranges blessures, des ouvertures rigoureusement circulaires révélant des cavités quasi sphériques, comme si les entrailles de l'appareil avaient été évidées à l'aide d'une cuillère à melon, une cuillère qui aurait laissé les sections métalliques nettes, étincelantes.

— Quelqu'un l'a attaqué, fit Grelier.

Le vaisseau perdit de l'altitude, ses mouvements correctifs devenant plus frénétiques et inefficaces à chaque seconde.

— Couchez-vous ! lança Grelier.

Il plaqua Rashmika à terre et se laissa tomber à côté d'elle.

— Qu'est-ce que..., commença-t-elle.

— Fermez les yeux !

L'avertissement vint une fraction de seconde trop tard. Elle aperçut le début de l'explosion alors que le vaisseau sinistré s'écrasait à la surface d'Hela. Elle eut beau fermer les yeux de toutes ses forces, la lumière lui fit l'effet d'une aiguille chauffée à blanc qu'on lui aurait enfoncée dans le nerf optique. La structure entière de la cathédrale fut ébranlée, faisant vibrer tous les os de son corps.

Quand la bourrasque provoquée par l'échappement de l'air se fut apaisée, Glaur jugea qu'il pouvait tenter de sortir. Il avait découpé un trou de la taille d'un homme dans le panneau de verre et la grille de protection. Dessous, il y avait vingt mètres de vide, et tout en bas la surface d'Hela déroulait son interminable parchemin.

Il vérifia pour la énième fois sa corde de rappel, puis il passa les jambes dans le trou. Les bords du verre étaient doucement arrondis, fondus par l'outil de découpe : il n'avait pas à craindre de déchirer son scaphandre. Il s'attarda l'espace d'un instant, le haut de son corps à l'intérieur de la Puissance Motrice, le bas pendouillant dans le vide. C'était le moment crucial, le moment de l'abandon. Il donna une poussée courageuse et sentit son poids s'alléger temporairement. L'espace d'une seconde, il tomba, ne conservant qu'une impression de machinerie floue qui passait précipitamment au-dessus de lui. Puis le câble stoppa brutalement sa chute, et la ceinture se referma comme un collet sur sa taille. Il se retrouva sur le dos, la tête et les épaules formant un angle par rapport au sol.

Il se tortilla, regarda vers le bas : quatre, peut-être cinq mètres. Le sol glissait en dessous de lui, plus loin qu'il ne l'avait prévu. Quand il tomberait, il aurait probablement le souffle coupé, mais il devrait encore être capable de s'épousseter et de se relever. Et même s'il était assommé par la chute, la cathédrale passerait au-dessus de lui sans lui faire de mal : les énormes patins propulseurs étaient disposés en rangées, et il était entre deux rangées. L'une d'elles passerait beaucoup plus près de lui que l'autre, mais encore trop loin pour l'inquiéter vraiment.

La ceinture commençait à lui scier la taille. C'est maintenant ou jamais, se dit Glaur. Il leva les mains, tripota le mousqueton... et se retrouva soudain en train de tomber.

Il heurta la glace. La chute fut rude – c'était bien la première fois qu'il tombait de cette hauteur –, mais il dégringola sur le dos, et après être resté immobile pendant une minute, il eut la force de rouler sur lui-même et de se relever. Pendant tout ce temps, le dessous du ventre de la Morwenna, avec ses machines compliquées, avait continué à

défiler au-dessus de lui, comme un ciel chargé de nuages anguleux.

Glaur se releva donc. À son grand soulagement, il ne s'était apparemment rien cassé. Le choc n'avait pas non plus endommagé le système d'alimentation en air de son scaphandre : les indicateurs de son casque étaient tous au vert. Il avait assez d'air pour trente heures d'activité soutenue. Ce ne serait pas du luxe : il avait un bon bout de chemin à faire jusqu'à ce qu'il tombe sur des compagnons d'évasion, ou un groupe de sauvetage envoyé par une autre cathédrale. Il se dit que ça serait juste, mais il préférerait infiniment marcher plutôt que d'attendre à bord de la Morwenna le premier et vertigineux mouvement de balancier lorsqu'elle basculerait par-dessus le bord de la falaise.

Glaur s'apprêtait à se mettre en marche quand une silhouette en scaphandre surgit de derrière la première rangée de patins propulseurs. La silhouette avançait vers lui. Glaur ne put retenir un éclat de rire : il y avait quelque chose de grotesque dans la façon dont la forme enfantine se déplaçait. Il passa en revue les habitants de la cathédrale en se demandant qui pouvait bien être ce survivant nanifié, et ce qu'il pouvait bien lui vouloir.

Puis il remarqua l'éclair métallique d'un couteau dans le gant étrange, à deux doigts, de la créature, un couteau qui avait l'air flou, comme s'il vibrait, ou comme s'il n'arrivait pas à décider quelle forme il voulait adopter – et tout à coup, Glaur eut beaucoup moins envie de rire.

— C'était exactement ce que je craignais, remarqua Grelier. Ça va ? Vous y voyez suffisamment ?

— Je crois, répondit-elle.

Elle était encore abasourdie par l'explosion de l'appareil du doyen, mais plus ou moins indemne, en fin de compte.

— Alors, levez-vous. Nous n'avons pas beaucoup de temps.

Rashmika sentit encore une fois l'aiguille se presser contre la couche extérieure de son scaphandre.

— Quaiche se trompait, dit-elle, sans bouger. Même avec moi, vous n'avez jamais été en sécurité.

— Taisez-vous et avancez.

Sa présence avait dû l'alerter. Sur l'appareil rouge, en forme de coquillage, deux voyants verts se mirent à clignoter comme en signe de reconnaissance. Une petite porte s'ouvrit sur l'une des parois.

— Entrez, ordonna Grelier.

— Votre vaisseau n'ira pas loin, objecta Rashmika. Vous n'avez pas entendu Quaiche ? Il l'a fait saboter par ses hommes.

— Il n'a pas besoin de nous emmener très loin. Le seul fait de

quitter cette cathédrale serait déjà un vrai progrès.

— Et même s'il arrive à décoller, où irons-nous ? Pas à la fosse, quand même ?

— Ça, c'était le plan de Quaiche, pas le mien.

— Alors, où ?

— Je trouverai bien, dit-il. Je connais des tas de cachettes, sur cette planète.

— Vous n'avez pas besoin de m'emmener avec vous.

— Vous êtes précieuse, mademoiselle Els, trop précieuse pour que je renonce à vous en cet instant. Vous comprenez ça, j'espère ?

— Laissez-moi partir. Laissez-moi retourner auprès de ma mère. Vous n'avez plus besoin de moi. Il suffit que vous preniez cet appareil, fit-elle avec un mouvement de menton en direction du vaisseau. Ils penseront que je suis avec vous et ils ne vous attaqueront pas.

— C'est un peu risqué, dit-il.

— Je vous en prie... Laissez-moi la sauver.

Il fit un pas en direction de l'appareil et s'arrêta comme s'il venait de se rappeler qu'il avait oublié quelque chose dans la Morwenna.

Mais il se contenta de la regarder et fit un bruit horrible.

— Ça ne va pas ? demanda-t-elle.

La pression de l'aiguille se relâcha. La seringue tomba sur le pont, sans bruit. Le chirurgien général eut un spasme et ses jambes se dérobèrent sous son poids. Il refit ce bruit : un gargouillement atroce, qu'elle espérait ne plus jamais entendre.

Elle se releva, encore un peu chancelante. Elle ne savait pas si c'était dû au contrecoup de l'explosion ou à la peur qu'elle avait éprouvée tout le temps qu'il avait pressé la seringue contre son scaphandre.

— Grelier ? demanda-t-elle tout bas.

Il ne répondit pas. Elle baissa les yeux sur lui et se rendit compte qu'il avait un gros problème. La partie médiane de son scaphandre s'était enfoncée vers l'intérieur comme si on lui avait évidé le ventre.

Rashmika se pencha, farfouilla à la ceinture du chirurgien général et prit la clé de la Tour de l'Horloge. Elle se releva, recula et regarda le cadavre se désintégrer subitement, dévoré par des sphères de néant qui n'en laissèrent qu'une sorte de résidu interstitiel congelé.

— Merci, capitaine, dit-elle sans trop savoir pourquoi.

Elle regarda vers l'avant, vers le pont sectionné. Elle n'avait plus beaucoup de temps devant elle.

Livrée à elle-même. Rashmika prit un ascenseur qui descendait dans les entrailles de la Morwenna, en fermant les yeux pour se concentrer, pour ne pas se laisser distraire par la lumière qui filtrait à

travers les petits bouts de verre coloré des vitraux. Les pensées se bousculaient dans sa tête : Quaiche était mort. Le chirurgien général était mort. Quaiche avait ordonné aux Gardes de la Cathédrale de ne laisser sortir personne tant qu'il n'aurait pas atteint la fosse, ou trente minutes avant la chute de la Morwenna dans le gouffre. Et la poupée d'acier ne devait pas quitter la cathédrale : il l'avait bien précisé. De toute façon, le scaphandre était lourd et encombrant : même si les gardes se laissaient circonvenir, même s'ils lui permettaient de l'emporter, elle n'aurait jamais assez de trente minutes pour quitter la cathédrale avec. La poignée d'heures qui leur restaient avant son anéantissement programmé n'y suffiraient peut-être même pas.

Elle se dit qu'il était temps, là, maintenant, de faire un pacte avec les ombres. Elles devaient bien voir qu'elle n'avait pas le choix, elle ne pouvait pas sauver leur envoyé. Elle avait fait de son mieux. Et si elles avaient des informations sur ce que Rashmika et ses alliés avaient besoin de connaître pour permettre aux autres ombres de traverser, alors elles n'avaient rien à perdre à le lui dire maintenant.

L'ascenseur s'arrêta dans un grand bruit de ferraille. Rashmika fit coulisser la porte, avec circonspection. Elle devait encore traverser l'intérieur de la cathédrale, refaire le chemin parcouru avec Grelier et le doyen. Puis elle devrait trouver l'autre ascenseur qui l'emmènerait au sommet de la Tour de l'Horloge. Tout ça en évitant de tomber sur les éléments restants de la Garde de la Cathédrale.

Elle sortit de l'ascenseur et remonta sa visière pour économiser l'air de son scaphandre. La cathédrale n'avait jamais été aussi silencieuse. Elle entendait encore la rumeur lointaine des moteurs, mais même leur ronflement semblait assourdi. Il n'y avait pas de chœurs, pas de voix élevant leur prière vers le ciel, pas de procession solennelle.

Les battements de son cœur s'accéléchèrent. Les rats avaient quitté le navire. La Garde avait dû déserté la cathédrale pendant la confusion sur l'aire d'atterrissage. Si tel était le cas, elle n'avait qu'à retrouver sa mère, et Vasko, et espérer que la poupée d'acier était toujours d'humeur communicative.

Elle s'orienta en se repérant aux dessins des vitraux et prit la direction de la Tour de l'Horloge. Mais elle avait à peine fait un pas quand deux Gardes émergèrent d'une chapelle – casqués, visière baissée, plumet rose pendouillant – et braquèrent leurs armes vers elle.

— Je vous en prie, fit Rashmika. Laissez-moi passer. Je veux seulement rejoindre mes amis.

— Ne bougez pas ! ordonna l'un des deux en visant les voyants clignotants de son panneau pectoral. Immobilise-la ! lança-t-il à son partenaire.

Son compagnon porta la main à sa ceinture.

— Le doyen est mort ! s'écria Rashmika. La cathédrale est sur le point de s'écrouler ! Vous devriez partir, maintenant, pendant qu'il en est encore temps.

— Nous avons des ordres, répondit l'homme pendant que son partenaire la plaquait contre une dalle de pierre sculptée.

— Vous ne comprenez pas ce que je vous dis ? s'écria-t-elle. C'est fini. Tout a changé. Plus rien n'a d'importance.

— Aveugle-la. Et si tu peux la faire taire, ne te gêne pas !

Le garde s'apprêtait à abaisser sa visière, et elle émettait déjà une protestation, prête à se débattre tout en sachant qu'elle ne faisait pas le poids, lorsqu'elle vit une forme surgir de l'ombre derrière le garde qui tenait l'arme.

Du coin de l'œil, elle vit l'éclair d'une lame strier l'air. Le garde émit un son guttural, lâcha son arme.

L'autre la repoussa et fit un bond en essayant de tirer sa propre arme, mais Rashmika lui flanqua un coup de botte dans le genou. Il tomba à la renverse tout en tâtonnant à la recherche de son arme. Le porcko en scaphandre pressurisé lui sauta dessus, lui planta sa lame dans le ventre et lui fendit l'abdomen jusqu'au sternum dans un mouvement coulé.

Scorpio éteignit la piézo-lame, la glissa dans son étui puis, fermement mais doucement, il poussa Rashmika dans l'ombre, où ils restèrent tous les deux accroupis l'un à côté de l'autre.

Elle remonta sa visière, étonnée de l'âpreté de son souffle.

— Merci, Scorp.

— Vous m'avez reconnu ? Après tout ce temps ?

— Vous êtes inoubliable, dit-elle entre deux inspirations rauques. Merci d'être venu, ajouta-t-elle en effleurant son gant.

— Je me demande comment vous feriez, sans moi.

Elle attendit que sa respiration se soit calmée.

— Scorp... c'était vous, pour le pont ?

— C'était signé, hein ? fit-il en relevant sa visière.

Elle vit qu'il souriait d'une oreille à l'autre.

— Ouais. Quel autre moyen avais-je d'arrêter cette monstruosité ?

— Je comprends, dit-elle. C'était une bonne idée. Bon, c'est dommage pour le pont, mais...

— Mais ?

— La cathédrale ne peut pas s'arrêter, Scorp. Elle continue.

Il sembla prendre cette information pour un ajustement mineur de sa vision du monde.

— Bon, alors nous avons intérêt à en sortir aussi vite que possible. Où sont les autres ?

— Dans la Tour de l'Horloge, dans le donjon du doyen. Sous

bonne garde.

— On va les faire sortir, dit-il. Faites-moi confiance.

— Et la poupée d'acier, Scorp ? La chose que je suis venue chercher et pour laquelle je me suis donné tant de mal...

— Il va falloir qu'on en parle, dit-il.

La lumière rasante du soleil filtrant à travers les vitraux de l'ascenseur projetait mille couleurs sur leurs visages.

Scorpio plongea la main dans l'une des poches de son scaphandre.

— C'est Remontoir qui m'a donné ça, dit-il.

Rashmika prit le bout de coquillage qu'il lui tendait et l'examina de l'œil circonspect, critique, de quelqu'un qui avait vécu parmi les ossements et les fossiles, et qui savait que la moindre éraflure pouvait en dire long – autant de vérités que de mensonges.

— Je ne vois pas ce que c'est, conclut-elle.

Scorpio lui raconta tout ce que Remontoir lui avait appris, tout ce qu'il avait deviné, ou conjecturé.

— Nous ne sommes pas seuls dans cet univers, dit-il. Il y a des... des gens, ailleurs. Ils n'ont même pas de nom pour nous. Nous ne connaissons d'eux que les épaves qu'ils laissent derrière eux.

— C'est eux qui ont laissé ça sur Ararat ?

— Sur Ararat, autour d'Ararat et partout ailleurs, à coup sûr. Je ne sais pas qui ils sont, mais ils doivent être là depuis longtemps. Ils sont futés, Aura, dit-il, utilisant délibérément son nom. Il faut qu'ils le soient, pour avoir survécu si longtemps aux Inhibiteurs.

— Je ne comprends pas ce qu'ils ont à voir avec nous.

— Peut-être rien, dit-il. Peut-être tout. Ça dépend de ce qui est arrivé aux Shifteurs. C'est là que vous intervenez, je crois.

— Tout le monde sait ce qui est arrivé aux Shifteurs, répondit-elle d'une voix atone.

— Et qu'est-ce qui leur est arrivé ?

— Ils ont été détruits par les Inhibiteurs.

Il regarda les couleurs défiler sur son visage. Elle avait l'air radieuse et dangereuse, tel l'ange vengeur d'un évangile hérétique orné d'enluminures.

— C'est ce que vous croyez ? demanda-t-il.

— Je ne crois pas que les Inhibiteurs soient responsables de l'extinction des Shifteurs, et je ne l'ai jamais cru. Pas depuis que j'ai commencé à creuser la question, en tout cas. Pour moi, ça ne

ressemble pas aux élagages des Inhibiteurs. Ils ont laissé trop de choses derrière eux. Je veux dire... l'élimination a été drastique, mais pas assez.

Elle s'interrompt, baissa la tête, comme embarrassée, reprit :

— C'était le sujet de mon livre. Enfin, celui sur lequel je travaillais quand j'ai quitté les malterres. C'était une thèse. J'avais une théorie, et je la prouvais grâce à toutes les données accumulées...

— Personne ne vous aurait écoutée, dit-il. Mais si ça peut vous consoler, je pense que vous aviez raison. La question est : qu'est-ce que les ombres font dans cette histoire ?

— Je ne sais pas.

— Quand nous sommes venus ici, nous pensions que c'était simple. Tous les indices menaient à la même conclusion : les Shifteurs avaient été éliminés par les Inhibiteurs.

— C'est ce que la poupée d'acier m'a dit, confirma Rashmika. Les Shifteurs ont construit le mécanisme destiné à recevoir les signaux des ombres. Mais ils n'ont pas franchi l'étape finale : ils n'ont pas permis aux ombres de traverser pour venir à leur aide.

— Nous tenons l'occasion de ne pas commettre la même erreur, dit Scorpio.

— Oui, confirma Rashmika, l'air méfiante, comme si elle craignait un piège. Sauf que vous ne pensez pas que nous devrions le faire. C'est ça ?

— Pour moi, l'erreur que les Shifteurs ont commise a été de contacter les ombres, répondit Scorpio.

Rashmika secoua la tête.

— Ce ne sont pas les ombres qui ont anéanti les Shifteurs. Ça n'a pas de sens non plus. Nous savons qu'elles sont au moins aussi puissantes que les Inhibiteurs. Si c'étaient elles qui étaient intervenues ici, elles n'auraient pas laissé de traces derrière elles. Et puis, si elles avaient réussi à passer, pourquoi nous imploreraient-elles de les aider à le faire ?

— Exactement, répondit Scorpio.

— Exactement ? fit Rashmika, en écho.

— Ce ne sont pas les Inhibiteurs qui ont annihilé les Shifteurs, dit-il. Et ce ne sont pas les ombres non plus. Ce sont ceux – ou ce – qui ont laissé cet éclat de coquille.

Elle le lui rendit comme s'il était d'une certaine façon contaminé.

— Vous pouvez le prouver, Scorp ?

— Absolument pas. Mais si nous pouvions faire des fouilles – de vraies fouilles – sur Hela, je ne serais pas surpris que nous finissions par retrouver des choses comme ça. Un seul éclat suffirait. Évidemment, il y a un autre moyen de mettre ma théorie à l'épreuve.

Elle secoua la tête, comme pour s'éclaircir les idées.

— Mais qu'est-ce que les Shifteurs ont bien pu faire pour justifier leur élimination ?

— Ils ont pris la mauvaise décision, répondit-il.

— Quelle décision ?

— Ils ont négocié avec les ombres. C'était le test, Aura, c'était ce que les fabricants de coquilles attendaient. Les Shifteurs n'auraient pas dû ouvrir la porte aux ombres. On ne peut pas combattre un ennemi en passant un marché avec quelqu'un de pire. Nous n'avons pas intérêt à faire la même erreur.

— Les fabricants de coquilles n'ont pas l'air préférables aux ombres – ou aux Inhibiteurs.

— Je ne dis pas que nous devons faire des petits avec, juste que nous pourrions essayer de les prendre en considération. Ils sont ici, Aura, dans ce système. Le fait que nous ne puissions pas les voir ne veut pas dire qu'ils n'observent pas chacun de nos mouvements.

L'ascenseur monta encore pendant quelques secondes, puis Rashmika dit :

— Ce n'est pas pour la poupée d'acier que vous êtes venu, hein ?

— Je suis large d'esprit, répondit Scorpio.

— Et maintenant ?

— Vous m'avez aidé à le comprendre. Elle ne doit pas quitter la Morwenna.

— Alors le doyen Quaiche avait raison. Il a toujours dit que le scaphandre était habité par des démons.

L'ascenseur ralentit. Scorpio remit le bout de coquillage dans une poche qu'il avait à la ceinture et se saisit du couteau de Clavain.

— Restez ici, dit-il. Si je ne suis pas sorti de cette pièce dans deux minutes, reprenez l'ascenseur et redescendez vers la surface. Et quittez cette putain de cathédrale.

Ils étaient tous les quatre sur la glace : Rashmika et sa mère, Vasko et le porcko. Ils suivaient la cathédrale à pied depuis qu'ils l'avaient quittée, l'immense chose poursuivant son voyage vers le moignon de pont au bord de la falaise. Ils étaient en réalité sur ce bout de pont, à un bon kilomètre de la paroi, au-dessus du vide.

Il paraissait très peu probable qu'il y ait encore âme qui vive à bord de la cathédrale, mais Scorpio s'était résigné à ne jamais le savoir avec certitude. Bien qu'il l'ait vaguement parcourue à la recherche de survivants, il y avait sûrement des dizaines de cachettes pressurisées qu'il n'aurait jamais trouvées de toute façon. Il se dit qu'il lui suffisait d'avoir essayé. Dans son état d'affaiblissement, c'était déjà pas mal.

À tous les autres points de vue, il y avait eu peu de changements à bord de la Morwenna. Les niveaux inférieurs avaient été

dépressurisés, ainsi qu'il l'avait découvert en montant à bord à l'aide du câble que le technicien avait laissé tomber de la salle de propulsion. Mais les grandes machines marchaient à l'évidence aussi bien dans le vide que dans l'air : la cathédrale avançait toujours avec détermination, et les sous-systèmes de génération électrique n'avaient pas été affectés. Tout en haut du donjon de la Tour de l'Horloge, il y avait encore de la lumière. Mais personne ne bougeait, ni là-haut, ni derrière aucune des autres fenêtres encore allumées dans l'immense mastodonte de pierre et d'acier.

— On est encore loin ? demanda Scorpio.

— Deux cents mètres du bord, répondit Vasko. Pour autant que je puisse en juger.

— Un quart d'heure, traduisit Rashmika. Puis la moitié avant de la bâtisse sera dans le vide – à supposer que la partie restante du pont la soutienne jusque-là.

— Je pense qu'il tiendra, répondit Scorpio. Je crois qu'il aurait tenu jusqu'au bout, pour être honnête.

— Ç'aurait été un sacré spectacle, commenta Khouri.

— Nous ne saurons jamais qui a construit le pont, remarqua Vasko.

À côté de lui, la machinerie complexe souleva l'un des énormes patins en l'air, l'avança et l'abaissa sans bruit sur la glace.

Scorpio pensa au message qu'il avait intercepté par l'intermédiaire de son scaphandre.

— L'un des mystères de la vie, dit-il. En tout cas, ce n'était pas l'œuvre des Shifteurs. Ça, on peut en être sûrs.

— Pas eux, acquiesça Rashmika. Pas en un million d'années. Ils n'auraient jamais laissé derrière eux une telle merveille.

— Il n'est pas trop tard, fit Vasko.

Scorpio se tourna vers lui, captant le reflet déformé de son propre visage dans le casque de l'homme.

— Il n'est pas trop tard pour quoi, fiston ?

— Pour rentrer à l'intérieur. Un quart d'heure. Disons treize ou quatorze minutes, par mesure de sécurité. Je pourrais arriver à temps dans le donjon.

— Et traîner ce scaphandre dans l'escalier ? demanda Khouri. Il ne tiendra jamais dans l'ascenseur.

— Je pourrais casser le vitrail du donjon. À nous deux, on pourrait le pousser par l'ouverture.

— Je pensais que l'idée était de le sauver, fit Scorpio.

— La chute du haut de la tour sera beaucoup moins rude que du pont jusqu'au fond du Gouffre, répondit Rashmika. Il sera peut-être un peu endommagé, mais il survivra probablement.

— Douze minutes, si vous voulez être tranquille, fit Khouri.

— Je pourrais encore y arriver, intervint Vasko. Et vous, Scorp ? Vous y arriveriez, s'il le fallait ?

— Je pourrais probablement, si je n'avais pas déjà tout planifié pour le reste de ma vie.

— J'en déduis que ça veut dire non ?

— On a pris une décision, Vasko. Et là d'où je viens, on a tendance à s'y tenir.

Vasko se démancha le cou pour regarder le haut de la Tour de l'Horloge de la Morwenna. Scorpio l'imita, fut pris d'un vertige. Sur le fond d'étoiles fixes entourant Hela, la cathédrale avait l'air immobile. Mais ce n'étaient pas les étoiles fixes qui posaient un problème : c'étaient les vingt nouvelles étoiles qui formaient un collier irrégulier autour de la planète. Elles ne resteraient pas éternellement là-haut, se dit Scorpio. Le capitaine avait fait ce qu'il fallait en protégeant ses passagers cryonisés des incertitudes de la fosse, même si c'était une sorte de suicide. Mais, tôt ou tard, quelqu'un devrait récupérer ces dix-huit mille âmes en sommeil.

Enfin, ce n'est pas mon problème, se dit Scorpio. Il faudra que quelqu'un d'autre s'en occupe.

— Je pense que je n'arriverai pas jusque-là, dit-il dans un souffle.

— Scorp ? demanda Khouri.

— Non, non, rien, dit-il en secouant la tête. Je me demande juste ce qu'un porcko de cinquante ans peut bien faire si loin de chez lui.

— Changer les choses, répondit Khouri. Il peut changer les choses, comme nous l'avons toujours su.

— Elle a raison, fit Rashmika. Merci, Scorpio. Vous n'étiez pas obligé de faire ce que vous avez fait. Je ne l'oublierai jamais.

Et je n'oublierai jamais les cris de mon ami quand je lui ai enfoncé le scalpel dans les chairs, se dit Scorpio. Mais avait-il le choix ? Clavain ne lui en avait pas voulu. À vrai dire, il avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour lui épargner tout sentiment de culpabilité. Cet homme était sur le point de mourir dans des souffrances horribles, et sa seule préoccupation était d'épargner à son ami toute détresse émotionnelle. Pourquoi Scorpio ne pouvait-il honorer le souvenir de Clavain en oubliant sa haine ? Il s'était seulement trouvé au mauvais endroit au mauvais moment. Ce n'était pas sa faute. Et ce n'était pas non plus celle de Clavain. Et s'il y avait une personne dont ce n'était vraiment pas la faute, c'était bien Aura.

— Scorp ? demanda-t-elle.

— Je suis content que vous vous en soyez tirée, dit-il.

— Je suis contente que vous vous en soyez tiré aussi, Scorp, fit Khouri en passant un bras autour de ses épaules. Merci d'être revenu pour nous.

— Un porcko, c'est fait pour faire certaines choses..., commença-

t-il.

Ils restèrent plantés là sans plus rien dire, à regarder la cathédrale réduire la distance qui la séparait du vide. Pendant plus d'un siècle, elle avait avancé sans arrêt, sans jamais perdre la course interminable avec Haldora. Un tiers de mètre par seconde, chaque seconde de chaque jour, chaque jour de chaque année. Et maintenant, cette même régularité inexorable l'envoyait à sa fin.

— Scorp, fit Rashmika, rompant le charme, même si nous détruisons la poupée d'acier, *quid* de la machinerie d'Haldora ? Elle sera toujours là, toujours capable de les laisser passer.

— Si seulement nous avions gardé une arme secrète..., fit Khouri.

— Avec des si, on mettrait Haldora en bouteille, répondit sentencieusement Scorpio.

Il battait du pied pour se tenir chaud : soit son scaphandre avait quelque chose qui clochait, soit c'était lui.

— Écoutez, on va bien trouver un moyen de la détruire, ou au moins de flanquer une clé à molette dans le mécanisme. Ou alors, c'est eux qui nous montreront comment faire.

— Qui ça ? demanda-t-elle.

— Ceux que nous n'avons pas encore rencontrés. Mais qui sont là, quelque part, vous pouvez en être sûrs. Ils nous regardent et ils attendent, en prenant des notes.

— Et si nous nous trompons ? demanda Khouri. Et s'ils attendent de voir si nous sommes assez futés pour entrer en contact avec les ombres, hein ? Si c'était ça, la chose à faire ?

— Eh bien, nous nous serons fait un nouvel ennemi, répondit Scorpio. Et quand bien même... Ce n'est pas la fin du monde. Faites-moi confiance : je collectionne les ennemis depuis le jour de ma naissance.

Pendant une minute, personne ne dit plus rien. La Morwenna poursuivait sa marche inéluctable vers l'oubli. Les deux pistes de feu du *Spleen de l'Infini* coupaient toujours le ciel en deux, telle la première esquisse d'une nouvelle constellation.

— Ce que vous voulez dire, c'est que nous devrions faire ce que nous croyons juste, même si ça ne leur plaît pas, c'est ça ? demanda Vasko.

— Plus ou moins. Et il se pourrait que ce soit aussi la meilleure solution. En réalité, tout dépend de ce qui est arrivé aux Shifteurs.

— Ils ont dû mettre quelqu'un très en colère, fit Khouri.

— Là, je suis bien d'accord. Tout à fait mon genre. Nous avons furieusement avancé, répondit Scorpio en riant.

Il ne pouvait pas s'en empêcher. Et voilà, se dit-il, je suis là, salement amoché, pour ne pas dire à moitié mort. Au cours de la journée qui vient de s'écouler, j'ai perdu mon vaisseau et certains de

mes meilleurs amis. Je viens de réussir à entrer dans une cathédrale en tuant tous les pauvres bougres qui avaient le malheur de se trouver sur mon chemin. Je suis sur le point d'assister à la destruction ultime de quelque chose qui pourrait – enfin, ça, rien ne le prouve – être la découverte la plus importante de l'histoire humaine, la seule chose capable de nous sauver des Inhibiteurs. Et je suis là, à blaguer, comme si l'unique problème était de savoir où on allait finir la soirée.

Typiquement porcko, conclut-il. Aucun recul. Enfin, ça, encore une fois, il y avait des moments où c'était son seul réconfort.

Le recul n'était pas toujours une bonne chose.

— Scorp ? fit Khouri. Ça vous ennuie si je vous pose une question, avant que nous soyons à nouveau séparés ?

— Je ne sais pas, répondit-il. Demandez toujours, on verra.

— Pourquoi avez-vous sauvé cette navette, la navette de l'*Altière Pallas* ? Qu'est-ce qui vous a retenu de tirer dessus, alors même qu'on voyait les machines inhibitrices ? Vous avez sauvé ces gens.

Le savait-elle ? se demanda-t-il. Il avait manqué tellement de choses au cours des neuf dernières années pendant lesquelles il avait été cryonisé. Il se pouvait qu'elle ait trouvé, confirmé ce qu'il soupçonnait seulement.

Il repensa à une chose qu'Antoinette Bax lui avait dite juste avant leur séparation. Elle s'était demandé s'ils se reverraient jamais. C'était un grand univers, avait-il répondu, assez vaste pour quelques coïncidences. Peut-être pour certaines personnes, avait répondu Antoinette, mais pas pour les gens comme Scorpio et elle. Et elle avait raison : il savait qu'ils ne se reverraient jamais. Scorpio avait souri, intérieurement : il savait exactement ce qu'elle voulait dire. Il ne croyait pas aux miracles, lui non plus. Mais qu'est-ce qui lui permettait d'en douter, après tout ? Il savait, maintenant, avec une certitude absolue, qu'elle se trompait. Ça n'arrivait pas aux gens comme Scorpio et Antoinette. D'accord, et aux autres ? Il y avait des moments où ce genre de chose arrivait.

Il le savait. Il avait vu les noms de tous les réfugiés de la navette qu'ils avaient sauvés dans le système de Yellowstone. Un nom, en particulier, lui avait sauté aux yeux. L'homme lui avait même fait une certaine impression, quand il avait assisté au déchargement de la navette. Il se souvenait de sa tranquille dignité, de son besoin de partager ses impressions avec quelqu'un, mais pas de se décharger de ce fardeau. L'homme avait probablement été recryonisé depuis – comme tous les autres passagers.

Il devait maintenant se trouver parmi les dix-huit mille passagers cryonisés en orbite autour d'Hela.

— Nous devons récupérer ces gens, dit-il à Khouri.

— Je pensais que nous parlions de...

— C'est bien ça, répondit-il.

Il en resta là.

Laissons-la attendre encore un petit moment. Elle a bien attendu jusque-là, après tout.

Pendant un moment, personne ne répondit. La cathédrale donnait l'impression d'être bâtie pour durer un bon millier d'années. De l'avis de Scorpio, elle n'avait pas plus de cinq minutes devant elle.

— Je pourrais encore y arriver, en courant, fit Vasko. Euh, on pourrait y aller en courant, Scorpio...

Il n'acheva pas sa phrase.

— Bon, on y va, fit Scorpio.

Ils le regardèrent tous, puis ils regardèrent la cathédrale. L'avant était peut-être à soixante-dix mètres du bout du pont. Ils avaient bien trois ou quatre minutes devant eux, avant qu'elle ne s'engage dans le vide. Et après ? Encore une bonne minute, au moins, avant que la terrible masse de la Morwenna ne commence à basculer.

— Où ça ? demanda Khouri.

— J'en ai assez, répondit Scorpio d'un ton décidé. La journée a été longue, et nous avons une longue marche devant nous. Plus vite nous nous y mettrons, mieux ce sera.

— Mais la cathédrale..., commença Rashmika.

— Je suis sûr que ce sera très impressionnant. Vous me raconterez.

Il se retourna et repartit sur ce qui restait du pont. Le soleil, bas sur l'horizon, poussait son ombre comique devant lui. Elle tortillait du cul, chaloupant d'un côté à l'autre comme une marionnette mal faite. Il faisait plus froid, maintenant : une sorte de froid particulier, intime, un froid qui lui donnait l'impression de porter une étiquette, avec son nom écrit dessus. C'est peut-être ça, se dit-il, le bout de la ligne, comme on le lui avait toujours dit. Il était un porcko : il ne devait pas demander la lune. Il en avait déjà fait beaucoup plus que la plupart.

Il pressa le pas. Puis trois autres ombres vinrent entourer la sienne. Ils continuèrent à marcher, ensemble, sans rien dire, pensant au long et pénible voyage qui les attendait. Quand, cinq minutes plus tard, le sol se mit à trembler – comme si un grand poing rageur venait de frapper Hela –, aucun d'eux ne s'arrêta ni ne rompit le pas. Ils continuèrent à marcher, sans se retourner. Et quand il vit la plus petite des ombres perdre le rythme, il regarda les autres se précipiter vers elle et la soutenir.

Après cela, il ne se rappela plus grand-chose.

Épilogue

Elle émet un nouvel ordre, et les papillons mécaniques détissent l'entrelacs de leurs ailes. L'écran temporaire qu'ils formaient se dissout et les papillons se réassemblent dans la moire vacillante, évanescence, de sa manche. Quand elle regarde dans le ciel, elle ne voit qu'une poignée d'étoiles, assez brillantes pour être visibles malgré le clair de lune et la rivière étincelante de l'anneau. De l'étoile verte révélée par les papillons, il n'y a plus trace. Elle sait pourtant qu'elle est toujours là, trop faible pour être visible, mais là. Une fois qu'elle s'est révélée, on ne peut plus l'oublier. Jamais.

En réalité, elle sait que cette étoile n'a rien qui cloche. Ses processus de fusion n'ont pas été déséquilibrés ; sa chimie atmosphérique n'a pas été perturbée. Elle brûle, aussi chaude qu'un siècle auparavant ; les neutrinos émis par son noyau attestent de conditions normales de température et de pression, et d'une abondance de nucléotides. C'est au système qui tournait jadis autour de l'étoile qu'il est arrivé quelque chose de terrible. Ses mondes ont été démantelés, réduits à leurs atomes et reconstitués en un nuage de bulles vitreuses : d'innombrables habitats pleins d'air et d'eau. De vastes miroirs – forgés dans la même orgie de démantèlement et de reconstitution – piègent tous les photons émis par les étoiles et les renvoient dans l'essaim d'habitats. Rien n'est perdu ; rien n'est dilapidé. Dans les bulles, la lumière alimente des réseaux complexes, précaires, de biochimies en cycle fermé. Des plantes et des animaux s'efforcent de vivre dans l'essaim, des machines s'occupent de leurs moindres besoins. Les gens sont les bienvenus : c'est même pour eux que l'essaim a été constitué, au départ.

Mais à aucun moment on ne leur a demandé leur avis.

Ce soleil vert n'est pas le premier, et il ne sera pas le dernier. Il y a des douzaines d'autres soleils de cette couleur, par là. Les machines transformatrices qui ont fabriqué les essaims d'habitats peuvent passer de système en système avec l'indifférente efficacité des sauterelles. Elles arrivent, elles se dupliquent et elles commencent à démanteler. Toutes les tentatives pour contenir leur expansion ont échoué. Il suffit

d'une pour amorcer le processus, et elles arrivent par millions.

On les appelle les lucioles.

Personne ne sait d'où elles viennent, ou qui les a faites. L'hypothèse la plus probable est que c'est une technologie de terraformation clandestine, qui aurait été mise au point près d'un millier d'années auparavant, des siècles avant l'arrivée des Inhibiteurs. Mais il s'agit manifestement de bien autre chose que de machines revenantes. Elles sont trop rapides et trop puissantes pour ça. Elles ont eu tout le temps d'apprendre à survivre par elles-mêmes, gagnant en férocité, en cruauté. Ce sont des opportunistes : des vers cachés dans le bois, attendant leur heure.

Et, se dit-elle, c'est nous qui leur avons donné l'occasion de se manifester.

Tant que l'humanité était sous le joug des Inhibiteurs, cette prolifération n'aurait jamais pu se produire. Les Inhibiteurs – encore des machines autorépliquantes, voyageuses de l'espace – n'auraient jamais toléré ces rivales. Mais les Inhibiteurs ont disparu ; il y a plus de quatre cents ans qu'on n'en a pas vu. Non qu'ils aient été exactement vaincus : ce n'est pas comme ça que les événements se sont déroulés. Mais ils ont été repoussés ; des frontières, des no man's land ont été définis. On estime qu'ils dominent encore une grande partie de la galaxie. Mais la tentative d'extermination de l'humanité – cet élagage local – a échoué.

Ce qui ne doit rien à l'intelligence humaine.

C'était une question de circonstances, de chance, de couardise. Collectivement, les Inhibiteurs se plantaient depuis des millions d'années. Tôt ou tard, une espèce émergente ne pouvait faire autrement que de se déchaîner. L'humanité n'aurait probablement pas été cette espèce, même avec l'aide de la matrice d'Hadès. Mais la matrice leur a indiqué la bonne direction. Elle les a envoyés vers Hela, où ils ont pris la bonne décision : la décision de ne pas invoquer les ombres, mais de faire appel aux Nidificateurs. Ce sont eux qui ont anéanti les Shifteurs, quand ils ont commis l'erreur de négocier avec les ombres.

Et nous avons bien failli faire la même erreur, se dit-elle. Ils en ont été si près qu'elle en a la chair de poule, rien que d'y penser.

Son armure de papillons blancs se resserre.

— Nous devrions partir, maintenant, dit son protecteur, depuis le bout de la jetée.

— Vous m'aviez accordé une heure.

— Vous en avez passé la majeure partie à regarder les étoiles.

Ce n'est pas possible... Peut-être qu'il exagère, ou peut-être qu'elle a vraiment passé tout ce temps à chercher l'étoile verte. À certains moments, elle s'est abîmée dans une rêverie, se replongeant

dans de vieux souvenirs, et ces moments ont fait des heures, et les heures des dizaines de jours. Elle est si vieille qu'il y a des moments où ça lui fait peur.

— Encore un instant, dit-elle.

Les Nidificateurs – le nom primitif, maintenant oublié, des symbiontes : les fabricants de coquilles – pratiquent depuis longtemps une stratégie d'esquive. Au lieu d'affronter les Inhibiteurs, ils ont préféré se glisser entre les étoiles, évitant le contact dans toute la mesure du possible. Ils sont passés maîtres dans l'art de la dissimulation. Mais, après avoir acquis certaines de leurs armes et de leurs informations, l'humanité a poursuivi une tactique de confrontation pure et dure. Elle a nettoyé l'espace local de tous les Inhibiteurs. Ce qui n'a pas plu aux Nidificateurs : pour éviter le danger, elle a rompu l'équilibre. Certaines choses, si mal qu'elles aient pu aller, valent encore mieux que l'autre solution.

Ce n'est pas ce que l'humanité avait envie d'entendre.

Peut-être que tout ça en valait la peine, se dit-elle. Pendant quatre cents ans, nous avons connu un second âge d'or. Nous avons accompli des merveilles, laissé de merveilleuses empreintes sur le temps. Nous nous sommes éclatés. Nous avons oublié les vieilles légendes et nous en avons créé de meilleures, de nouvelles fables pour des temps nouveaux. Mais pendant tout ce temps, quelque chose d'autre attendait au coin du bois. En éliminant les Inhibiteurs de l'équation, nous avons donné leur chance aux lucioles.

Ce n'est pas la fin de tout. Des mondes, des systèmes sont évacués, balayés par les machines des lucioles. Mais après la gestion désastreuse, catastrophique, des premières évacuations, ça se passe mieux, maintenant. Les autorités ont pris de l'avance sur la vague. Elles connaissent tous les trucs du contrôle des masses.

Elle scrute à nouveau les ténèbres. Les machines des lucioles se déplacent lentement : il y a encore, par là, des colonies qui ne succomberont pas à leurs assauts avant des centaines ou des milliers d'années. Il est encore temps de vivre et d'aimer. Les techniques de réjuvenation, même pour une vieille demi-Conjoinneur, présentent un certain intérêt. Il paraît que certains mondes sont maintenant colonisés, dans les Pléiades. De là-bas, la vague de soleils verts doit sembler assez lointaine, assez peu menaçante.

Mais le temps qu'elle arrive aux Pléiades, elle aura vécu quatre cents ans de plus.

Elle pense, comme bien souvent, au message des ombres. Elles avaient évoqué, aussi, le harcèlement par des machines qui changeaient les étoiles, les teintaient en vert. Elle se demande, et ce n'est pas la première fois, comment il se pourrait que ce soit une coïncidence. Selon le paradigme en vigueur de la théorie des branes,

le message venait probablement du présent, plutôt que d'un lointain futur ou d'un passé éloigné. Et si la théorie était fausse ? Et si tout cela – les ombres branes, l'espace fondamental, les signaux gravitationnels –, si tout cela n'était qu'une fiction pratique, destinée à rhabiller une vérité encore plus étrange ?

Elle n'en sait rien. Elle doute de le savoir un jour.

Et elle n'est pas sûre d'en avoir envie.

Elle se détourne du ciel, ramène son attention vers l'océan. C'est là qu'ils sont morts, quand cet endroit s'appelait Ararat. Personne ne lui donne plus ce nom, maintenant : personne ne se souvient même plus qu'il se soit jamais appelé Ararat. Mais elle, elle s'en souvient.

Elle se souvient d'avoir vu cette lune fracassée quand les Inhibiteurs ont dévié l'énergie de l'arme secrète, alors que le *Spleen de l'Infini* tentait son évasion.

Les Inhibiteurs. L'arme secrète. Le *Spleen de l'Infini* : on dirait une comptine, les paroles d'un jeu d'enfant oublié depuis des années. Des paroles un peu ridicules, et en même temps chargées d'une terrible signification.

En réalité, elle n'a pas vraiment assisté à la destruction de la lune. C'est sa mère qui l'a vue. Mais ça ne fait pas une grande différence : les souvenirs de l'une sont ceux de l'autre. Elle en a été témoin, même si elle y a assisté par les yeux d'une autre.

Elle pense à Antoinette, Xavier, Blood et les autres : tous ceux qui – par choix, ou sous l'effet d'une compulsion – sont restés sur Ararat alors que le vaisseau spatial s'éloignait. Aucun d'eux n'a pu survivre à la phase de bombardement, quand les fragments de lune dévastée ont commencé à tomber dans l'océan. Ils ont dû périr noyés lorsque les raz-de-marée ont balayé leurs fragiles petites communautés de surface.

À moins, se dit-elle, qu'ils n'aient préféré se noyer avant. Et si la mer les avait accueillis ? Les Schèmes Mystifs avaient déjà coopéré au départ du vaisseau. Était-il tellement délirant d'imaginer qu'ils avaient sauvé les îliens restants ?

Des gens vivaient ici, quatre cents ans auparavant. Il y avait des nageurs, parmi eux. Parfois, disait-on, ils parlaient de rencontres avec des impressions fantomatiques : des esprits différents, plus anciens. Les îliens étaient-ils parmi eux, sauvegardés dans la mémoire vivante de la mer, après toutes ces années ?

Les traînées luisantes dans l'eau entourent maintenant la jetée. Elle a pris une décision avant même de descendre du mât d'amarrage : elle va nager, elle va s'ouvrir à l'océan. Elle lui ouvrira son esprit, et elle lui dira tout ce qu'elle sait, tout ce qui arrivera à cet endroit quand les terraformeurs arriveront. Personne ne sait ce qui se passera quand les machines des lucioles entreront en contact avec l'organisme

étranger de la mer mystif, ni qui assimilent l'autre. C'est une expérience qui n'a pas encore été menée. Peut-être l'océan absorbera-t-il les machines sans leur faire de mal, comme il a absorbé tout le reste. Peut-être y aura-t-il une sorte de *statu quo*. À moins que ce monde, comme des douzaines d'autres avant lui, ne soit démantelé et reconstitué, dans une frénésie de réorganisation.

Elle ne sait pas ce que ça impliquera pour les esprits qui se trouvent déjà dans l'océan. À un certain niveau, elle est sûre qu'ils savent ce qui va se passer. Ils n'ont pas pu faire autrement que de repérer les nuances de panique alors que la population humaine faisait ses projets d'évasion. Mais elle croit peu probable que quiconque ait nagé dans le but délibéré de raconter au monde ce qui allait arriver. Il se pourrait que ça ne fasse aucune différence. D'un autre côté, de façon très littérale, ça pourrait faire toute la différence.

Elle pense que c'est une question de courtoisie. Tout ce qui se passe ici, tout ce qui arrivera, est de sa responsabilité.

Elle émet un autre ordre à l'adresse des papillons. La cuirasse blanche se disperse, les insectes mécaniques papillonnent, formant un nuage vibronnant au-dessus de sa tête. Ils s'attardent, ne s'éloignant pas trop, mais la laissant toute nue sur la jetée.

Elle risque un coup d'œil vers son protecteur. Elle voit juste sa silhouetle sur le fond blanc, laiteux, du ciel, sa forme enfantine appuyée sur une canne. Il regarde ailleurs, en hochant impatiemment la tête. Il a très envie de partir, et elle ne peut pas lui en vouloir.

Elle est assise au bord de la jetée. L'eau bouillonne autour d'elle, comme impatiente. Des choses remuent à l'intérieur : des formes et des phantasmes. Elle va nager un petit peu, et ouvrir son esprit. Elle ne sait pas combien de temps ça prendra, mais elle ne partira pas avant d'être prête. Si son protecteur est déjà parti – ce qui est peu probable, mais néanmoins envisageable –, il faudra qu'elle revoie ses plans.

Elle se glisse dans la mer, dans la mémoire verte, étincelante, d'Ararat.

FIN DU TOME IV